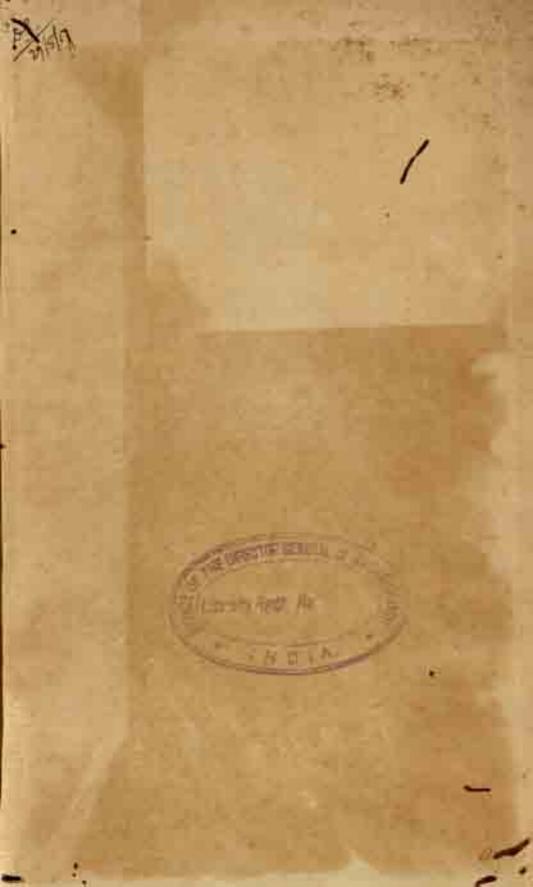
GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

25779

D.G.A. 79.





REVUE

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

TOME TRENTE-ET-UNIÈME



assault, her bereich ber 2%, nen baueren. A.

REVUE

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLICA ADDR LA DERRETRIS DE

M. JEAN RÉVILLE

ATTE LA CUSCIONES DE

MN. I. AMELINEAU, de l'École des Hactes Études; A. AUDOLLENT maître de conti-rences à la Faculté des lettres de Clermoni-Ferrand; A. BARTH, de l'Institut (A. BOX-CHE-LEGLERO, professeur à la Faculté des lettres de Paris; P. DECHARME, profes-seur à la Faculté des lettres de Paris; I. GOLDZINER, professeur à l'Université de Budapest; J.-A. HILD, professeur à la Faculté des lettres de Poiliers; G. LAPAYE, maître de conférences à la Paculté des lettres de Paris; L. MARILLER, de TRecis des Hautes Étoites; G. MASPERO, de l'Institut, professeur en Callège de France; P. PARIS, professeur à la Paculta des lettres de Bordaura; Alassey REVILLE, profes-seur au Collège de France; C.-P. TIELE, professeur à l'Université de Leyde, etc.

Secretaire de la Béduction : M. Esma CRASSINAT

SEIZIEME ANNEE

TOME TRENTE-ET-UNIÈME





PARIS ERNEST LEROUX, EDITEUR

28, REE DONAPARTE, 28

1895

CENTRAL ARCHAEOLOGIGAL LIBRARY, NEW DELL H. Ace. No. 157.79

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DE LA

RELIGION GRECQUE

ресамами 1893. — ведения 1894.

Nos locteurs sont sons donte impatients de connultre les résultats des fonilles de Delphes en t894, dont le succès est célébré tout aussi bien par la presse quotidienne que par toutes les revues archéologiques. Aussi ne les ferons-nons pas attendre, et après avoir envoyé nos bien vives fédicitations à nos jennes camarades de l'Écolo d'Athènes et surtout à M. Homolle, leur non moins savant qu'heureux directeur, nous nons hâtons d'extraire des récits et rapports qui nous sont parvenns tout ce qui intéresse l'histoire de la religion grecque.

L'emplacement même du temple d'Apolton est entirement déblayé. M. Homolle et ses collaborateurs ont su, sur ce point déterminé, quelque déception. L'état exceptionnel de conservation où s'étaient retrouves l'un passe de nombreux édifices, su particulier le Trésor des Athéniens que l'on pourrait remonter, pour ainst dire, pierre par pierre, samblait présager pour le temple la même bonne fortune, Mais le monument a été comme

5.50

¹⁾ Les numbreuses results qui, ringue unnée, domient une airranque ples on moins compète des fomiles et des travaux archéologiques, empequient tout leurs rémeignements aux communications de M. Homolie. Ce sont est durmière que nous contentors de mensioner et : fluillette de Correspondance helleunge. 1890, p. 611 et a. (Institut de Correspondance helleunge); p. 175 et s. (Nouvelles et Correspondance). Main nous ne pourque countre deux sents de visites à Delphes, par MM. Ch. Belger et Furtieungier, à cause des apprendance importantes qu'elles renferment, et de l'aumittage ceudu à M. Homolie et à ses seilles qu'elles renferment, et de l'aumittage ceudu à M. Homolie et à ses seilles decrettes (Berliner Phil. Wochenschrift, 1894 (p. 860), p. 27; [p. 1274], p. 40).

systématiquement démoli, et les débris même en ont été pillés et dispersés avec un acharnement brutal.

La terrasse qui le supportait était assez vaste ; M. Homoffe l'a fimilies sur tonte su superficie, et copendant « c'est une chose remacquable, dii-ii, dans une exploration nussi étendue, que le tres petit numbre de pièces architecturales curactéristiques qui uni de découvertes, et l'absence totals de scriptures décoratives peut être considérée comme absolument décourageante nour l'avenir. On n'u recueiffi ni une métope, ni un frarment de frise, ni le petit doigt d'une figure ayant apparteun aux frontons. Capandant l'exploration n'a pas eté complétement stérile; et des tambours de colonnes très nombreux et quelques chapiteaux no sufficent pas à restituer l'élévation du temple; si de la décuration sculpturale il ne reste que des mulles de Hous ayant servi de zurgouilles - pas un d'ailleurs n'est complet - du moias le plan se lit-il maintenant avec assez d'évidence, malgré la destruction presque totale du dallage. Cetait, élevé sur trois hauts degrés, un périptere ayant six colonnes de front, suivant le canon du ve siècle, il est malhourensement bien difficile encore de calculer le nombre des colonnes fatérales. Comment l'intérieur était-il divisé? M. Homolle nous dit « qu'il ne parait pas avoir enfermé de colonnade; il présente une disposition approprise à son rôle de temple oracle, conforme aux descriptions des anciens, et malogue à celle du temple d'Apollon Didymaon. Le dallage est coupe vers le milieu du monument par une dépression large et profonde, dont la longueur n'est pas encore seterminée en toute son étendue, Ce n'est pas un éboulement, car les pierres des parois sont parementées, et il ne parall guern donteux que l'adyton ne deive précisément se trouver en ce point. On sora fixe quand il sera possible de dégager complètement cette savité de tous les materiaux qui y sont tombés ou ont die jeles pale-mêle, a Tout le temple était édifie sur une cèrie de murs de souténement se recoupant les uns les antres et formant des chambres profondes dont l'existence était déja connuc, mais que l'on prenuit à tort pour des soulerrains ayant quelque rapport au culte ou à l'oracle,

Amai, du temple rebati au cu siècle, après l'incendie, nous ne saurous que bien pas de chose, a moins de découvern imprehable; mais des édifices qui l'ont précède depuis l'époque legendaire il y a encare chance de trouver beaucoup de débris, est nuile part encore la fouille n'a été pousses jusqu'au sal vierge, très profondément enfoul sous un terre-plein où apparaisseut déjà de nombreux marbres.

Avec le temple ont dispara méthodiquement les autres énifices, et jusqu'aux moindres statues votives qui devaient encombrer l'enminte sacrée, le centre de la cité delphienne. Mais assez d'autres trouvailles heurenses ent dédommage les habiles explorateurs. Délphés vraiment sera notre Olympie, et mieux encore. Notre Chronique de l'au passé était quelquefois sortie de son domaine : elle doit s'y restrement cette année pour extruire sentement des conquêtes delphiennes ce qui intéresse l'histoire en la veitgion. Car ce serait pant-être abuser des mots que de tout autrer par le menn, sons prétexte que Delphés n'était en semme qu'un immense assemblage d'ex-vois, que tout s'y rattache par quelque point au culte du dieu, et que la moindre stèle du décret, par cela sent qu'elle fut confiée à la garde d'Apollon, est un document religious.

Quelques-uns de ces monuments que la recommissance des cites édifiait le long de la Voie Sacrée ou aux ahorde immédials du temple avaient la forme d'anteis. C'est ainsi que l'Autel de Chies, que les exèrctes appelaient aryz paper, s'élevait au point enteniment de la Voie Sacrée, relie au temple par un dallare. Il était supporté par une haute hase en calcaire noir bleu. C'est, avec la bese de l'ex-voto de Gélon, fils de Deinoménès, qui sontenait entre autres une Nike et un trepied d'or, et un ompheble de martine recouvert de son filet, le seut que nous ayons à nobr parmi les manuments qui décoraient la Voie Sacrée à l'endrait on, devenue horizontale, elle s'étendait au desans du temple, le long du flanc de la moutagne. Mais comme ou u'a recueille sutour de la roine aucun débrie provenant de sacrifices au d'oftrandes, il cet à croire que l'autel servait suriont de parade

Devant le front ouest du tample, M. Homulle signale la dé-

converte d'un dépôt de terres cuites et de bronzes, de fragments d'or et débris d'ustensiles qui marquaient l'emplacement d'une de ces fosset où les hieropes entassatent pour s'eu débarrasser les esfiets des sacrifices et les offrandes de rebut. Tous ces fragments car, sauf quelques petits vases, il n'y a que des fragments) sent d'au très lointain archaisme ; quelques ans même remaitent à la fin de l'âge mycénien. Un autre dépôt de même geure, mais moiss nettement caractèrisé et moins riche, s'est retrouvé ou un autre lieu de la Voie Sacrée, au-dessus du Trésor des Athèniques.

C'est d'aillours en cette région que les fouilles, poussées avec ardeur, out ets exceptionnellement heureuses. M. Homolle a d'abord fait dublayer tomicment le Trésor, la découverte capitale de l'annea dernière. Le nom, qui avait été danné aux cuines par hypothese, p'est plus douteux maintenant; c'est bien la le monament votif dont les Athenions reconnaissants récompensèrent le dieu de Deiphes après la victoire de Marathon; non seulement sur les parois étaient gravés des décrets athèmiens mentionnant In the property of a with the construction of the first of the construction of the first of the construction of the constructi menta de la dédicace inscrite sur un des degrés, et ou se lisent les débris des mots Athèniens et Marathon. L'édifice avait la forme d'un petit temple durique es entes, ayaut 10 mètres sur 6, et dont le style architectural se rapproche de celui des temples d'Enine ou d'Olympie. La précision de la date du Tresor fait que toutes les ouvres d'art recoeillies dans les décombres - elles permettraient une restauration complète de la décoration - sont les pins précieuses que l'on connaisse encore pour l'histoire de la plastique apres les Guerres médiques. Déja tous les archéologues qui out en l'heur de les voir ont insisté sur la grande portée. de cette découverte. Disons ici soulement que la décoration soniplurale est ansal très importante pour l'histoire des types ligurés des dieux et des héros et pour l'intelligence des légendes attiques. Aucune ügure en effet, aneune scène n'est de pur ornemant; les métopes représentent les traveux d'Héracles et ceux de Thesee, et quelques autres scienva, par exemple les duets de heros dont on ne peut encore fixer exactement les noms. Il seruit

ici superflu de décrire les trents has-reliefs qui nous sont parvenus, de nombre égal à celui des métopes qui ornaient les quatre faces de l'édifice, ni de rappeter les hypotheses déja emires par M. Homotle sur la distribution des tableaux autour de l'édifice; pour le moment l'histoire de la religion ne peut pas tirer grandchose des renseignements sommaires qui nous sont donnés, dont nous sommes très reconnaissants au directeur des fouilles, mais qui excitent notre curiosité plus encore qu'ils ne la satisfont, et nous font altendre avec bien de l'impatience une publication provisoire qui, promise, ne saurait heaucoup tarder.

Entre le Trésor et le Portique des Athèniens - cet édifice découvert il y a quelques années par M. Hausseullier - s'étend un espace vide où M. Homodis place d'abord le sanctuaire de la Terre et des Muses, et en même temps « la pierre d'on prophétisait la Sibylle et le rocher, siège du primitif oracle, auprés duquel périt Python. Dans un second emplacement découvert, arrondi, entouré de hanes, propice aux rassemblements, on pourrait reconnaître Vzhoc, on Aira Sacrée, signalée par Plutarque of les inscriptions .»

Immédiatement au-dessaus du Trésur des Athénieus, vers l'ouest, se trouvait le Tréser des Béotieus. Plus patit que le précolont, il avait aussi la forme d'un temple. Place au bord de la Vois Sacrés, à un endroit où elle fuit une courbe brusque en montant vers le nord. Il est tent proche du Tresor des Siphnisos qui étnit construit a gauche, au desseus du mur que l'on est

convenu d'appeler Hellemea.

Le Tresor des Siphniens étail un temple du type prostyle, stabli sur une sorte de bastion auquel on accèdait par un escaller monumental. Pausanius le cite comme un des plus heaux er des plus riches de Delphes, et la découverte des ornamerie sculptes et des frises en bas-relief qui le descraient no dément pas cette assertion. La frise surtout, hante de 0° 62, qu'en avait pu tout d'abord rapporter au temple même d'Apollon. donne la plus hauto idée du talent que déployèment les artistes choisis par les Siphnieus. Elle représente : à côté de cavalure et de personnages mentés sur des quadriges, un combat heroi-

que, une Gigantonnelne, des scènes mythologiques on héroiques anxquels promout part des dienx on des désesses qui montent en char ou on descendent. . Voila encore plus d'un sajat a'engia pour les critiques d'art comme pour les mythologues, étude que facilitera singulierement la parfaite conservation des plaques scriptées, et la distribution certaine des has-reliefs autour des monuments. En attendant on post lies la description sommairedes fragments qu'a faite avec précison et méthode M. Homolie dates le fiulletin de Correspondance hellenique. Les frontons étaient aussi décorés de sculptures ; on a retrouvé des fragments importante de l'un d'eux qui représentait la dispute du tropied entre Hérarles et Apollon - Au milleu se tient Athèna, qui essain d'apaiser leur celère. Lete, dervière son lils, s'efforce de le rethree du combat ; doux figures de femmes, à gauche; une femme et un guerrier, à droite, marchent vers les extrémités du fronton en fourmant le dos aux acteurs principaux; les personnages de droite sout precèdes de deux chevany caracolant. Deux chevany semblables se répétaient symétriquement sur le morceau de gauche du fronton, où se trouvaient aussi une figure à genoux et. une autre conchée, le tout en très mauvais état. « Naus ne prinvons pas, bien que le détail soit étranger à notre programme, ue pas signaler la technique originale de ce fronton, dont les figures sont depuis la taille sculptors en bas-relief et engagées dans le fond du tympan, tandis que ce tympan s'entaille profondement. pour laisser les torans et les tâtes se détacher en roude bosse. M. Homolie veut reconnaître dans cet ensemble unique de scuiptures l'art très entaché d'archateme d'une école asiatique ou mandaire de la fin du ve siècle.

Le Trésor des Sicyoniens, voisin du précedent, a la même forme de temple le autif que le Trésor des Athèniens. Il était ou luf et datait du ve sienle, ai l'on en juge par le style des sculptures; on a su effet secucilli sinq métopes d'une polythronne très vive, sauf sur le fond, et dent voici la déscription.

e 1º Les Diocures et Idas, ramenant de Messénie les troupeaux de larufs enleves par eux, cette proie qui devait les mettre aux prises, et âtre funeste a Castor et a Idas. Les nums sont peints en poir a côté des personnages ;

2º Un sanglier, Comme les Dissoures prirent part à la chasse de Calydon, il est permis de supposer que le sujet de cette motope était encore emprunté à leur légende;

3º Deux cavaliers vos de face, et en arrière, au second plan, un navire; portant des guerriers, que l'on devine à leurs houellers ; au mitieu se tiennent debout deux personnages qui jouent de la cithare, leurs nous sont effaces, sauf la terminaison de l'un d'eux, ;2; Il semble que les deux cavaliers soient encore les Dioceares, et que le sujet soit emprunté à la légende des Argonautes, on ils jouaient aussi leur rôle;

4º Un bélier, qui semble avairporte un personnage, sam doute celui d'Hellé — légende des Argonnules ;

5. L'enlèvement d'Europe. »

Il est curioux, comme le remarque M. Homolle, que ces sujets ne soient pas emproutés à des légendes proprement sicyonionnes on argiennes, et que les inscriptions ne présentent pas les lettres caractèristiques de l'alphabet sicyonien. Les Sicyonions, dont la ville pourrant a fourni tant d'artistes illustres, aurait-elle fait appel au talent de sculpteurs étrangers?

Les antres édifices votifs déconverts encore ou place sont ceux des Lacédémoniens, des rois d'Argos et des Épigones ; ils n'affectent plus la forme de temples, mais, les derniors du mouns, celle d'exèdres supportant des statues ; ils sont pour nom d'un intérêt moins présent. Mais ces offrandes monumentales ne sont pas les senles qu'ait remises an jour l'exploration. Il faut citer doux statues archaques d'Apollon, L'une, colossale, est complèse ; c'est l'emerce d'un Argien, dant le nom..... prèse est mutile ; elle se dressait sur sa base, bien qu'ayant les pieds brisés, contre le mur de souténement du Trésor des Atheniums. Le morcaux est d'importance pour l'histoire de l'archaisme argien. Tont prèse de lui en a retrouvé le corps et les cuisses d'une statue en tont semblable : « Ce sont les momes proportions un pau courtes, les mêmes formes vondes et pleines ; c'est la même anatonic sommaire ; la même manière d'indiquer la ligne des côtes et la ligne

madiana de l'estomac au moyen de simples traits qui ont la forme d'une aucre renversée, les pouls du pubis par de petits triangles renversés ; c'est la même disposition de la chevelure, qui, serrée par un bandeau, s'échappe par dessous en bouffant comme dans les statues archaiques de Crète et d'Arcadie. Les deux ouvres, sjoute M. Homolle, se ressemblent jusqu'à l'identité, et l'un songe, à les voir si parcilles, à ces Apollons consacrés par les habitants de Lipari, après une victoire sur les Tyrrhémens, en nombre égal aux valsseaux qu'ils avaient pris, » Il faut rapprocher de ces deux statues un Apollon archaïque en bronze, d'une belle patine, lotact souf les avant-heas, hant de 0°,40, et d'un style excellent.

La moisson épigraphôque des deux dernières années est aussi d'une richesse tout à fait rare, non moins par le nombre que par l'importance des textes. MM, Homolle, Conve et Bourgnet se sont occupés vaillamment à les transcrire; mais fort peu sont encore édités, et nous devons nous contenter jusqu'à mouvei ordre d'une énumération d'où nous extrayons es qui suit.

Sur les murs du Trèsor des Athèniens on parmi les débris qui en proviament on a rocneilli des décrets des Amphiciyous ou des Delphions en favour des habitants de Téos qui avaient réclamé le droit d'asile, et des catalogues de personnages envoyés d'Athènes à Delphes pour la célébration des jeux Pythions (éphèbes, prêtres, théores, pythaistes, etc.). M. Homolie signale ces catalogues comme très importants pour l'étude des γέσ, altiques et des lêtes de Delphes.

Il faut joindre à ces documents médits des textes que la plupart de nos l'ecteurs connaissent déjà sans aucun doute, car ils sont désormais célèbres ; nous voulons parler du Péan d'Aristonois et des fragments de poèmes accompagnés de lour notation musicale!. Peut-être nous saura-t-on gré de traduire lei ces documents si précieux à la fois et si curieux.

ffuill, de Corresp., Actien., 1893, p. 560 et s. Inscripcions du Dulphes, L. De poun delablique (Henri Weil); H. Nouveaux fragments d'Agennes accompagnée de notes de morique (Henri Weil); Les sausque des hymnes de Belphes (Théodore Romach), pl. XXI, XXI so., XXII; et. 1894, p. 172 et s.; p. 183.

Péan d'Aristonnos de Carinthe.

 Apollou, qui habites le séjour de Pytôh, luiti par les dieux, prêt de la roche prophétique de Delphes, lé Péan!

« Près des statues vénérables de Léto, fille de Céos, et de Jupiter très haut, par la volonté des lumoriels, o lé Péau !

» Du trépied divinement conquis agitant le laurier aux rameurs veris, tu dévoiles tes oracles, le Péan!

« Et du souterrain entouré d'épouvante s'échappent les purphéfies pures et saintes qu'accompagne le son de ta lyce harmomense, é lé Péan!

« Purifie à Tampé par la volunté de Zeus tont-puissant, quand

Pallas l'ent suvoyé à Pythô, il Péan!

Tu persuadas à Gé porteuse de flores et à Thomis la déesse aux boanx elieveux de l'abandonnée à toujours leur démeure embaumée, 6 lé Péau!

« Aussi, glorifiant la fille de Triton, Pallas Promia, d'une

recompense eternelle, ie Pean!

» Tu lui marques la reconnaissance de aes antiques bienfaits par des souvenirs et des honneurs infinis, à ié Péan!

Et les immortels l'ont donné, Poseidon son sol par, les nymphes l'antre Corycien, le Péan!

 Bromios ses fêtes triennales, la vénérable Artemis la protection de ses chœurs vigilants, o le Péan!

 O tor qui, dans les champs du Parmasse, baignes ton corps aux sources fraiches de Castalio, lé Péan!

* Accueille favorablement mas hymnes, donne-nous le bonheur pour notre pièté, sauve-nous, prolège-nous, è in Péan! *

Notes maître éminent. M. H. Weil, qui a transcrit et établi to texte avec la science perspirate dont il à le privilège, fait justement remarquer que l'allas joue dans ce récit, d'un lyrisme somme toute assex ordinaire et d'une poésie tout officielle, un râle très important et nouveau, et que c'est sans doute un trait distinctif des légendes attico-delphique et attico-délienne. Dans tous les cas il suffit à expliquer la conservation du péan, œuvre d'un Corinthien, dans le Trèsor des Athàniens. Aristonoce reçut

des Delphiens, en récomponse de son poètne, pour lui et ses desconflante, les droits envies de proxenie, de promuntie (devit de consulter l'oracle avec un tour de laveur), de proédrie, de protheir (drop d'ôire juge avant le commun des plaideurs) et d'asile, la decharge de toute redevance, vic.

Les autres fragmonts, qui constituent l'Hymne a Apollon, sont usser longtomps restes anonymes; on savait simplement que l'hymne fat compusé par un Athénien Mais M. Couve a ceu pouvoir démontrer, grâce à ses recherches parmi les inscriptions du Tresor des Athenisas!, que l'antene mait Cléocharis, nis de Bion, de la tribu Acamantide, du dême de Cievana. Les mérites de sa composition postique et musicale fui valurent des récompanses flationnes, les droits de proxenie, de promantie, de proedrie, d'asile, d'atelie, etc. De plus il fut décide qu'à toutes (es fêtes des Théoxèmies le mattre des chieurs (yzpodészesség) apprendrait aux enfauts et laur ferait exécuter le mocceau. Voici la traduction de ce qui en a été publié Jusqu'ici par M. H. Weil.

Faxo A - - - Je is chanterai, glariena citharisto, file da grand Zeus, et toi, et les oracles immorfals que de ce roc au sommet. neigenx tu devojies a tous les mortels. Je dirat comment tu as compuis le tropied prophetique que gardait le dragon ennemi. frappent de les traits son corps recourbé, bigarre d'écailles, malged see sifflements offroyables... .

this ser is pierre brises, on se lit que quelques mots, sans doute relatifs aux Gaulois et a leur impiété sacrifège.)

Fran. B. - " Et vous qui habitez l'Rélicon ann bois profonds. tilles aux brus blancs de Zeus qui toune au loin, venez chanter dans vos odes Phrebos a la chevelure d'or, qui, sur cette roche Parnassienne a double cime, avec les belles Belphiennes, se haigne unx sources fraiches de Castalie, et rend ses oracles sur le promontoire rocheux de Delphen.

a [Ayanne], noble fille de la grande Athènes! Les prieres à la guermene Tribunide preservent de toute atteinte le sol que tu habites; sur les autels Hepharatos brûle les cuisses des jeunes

¹⁾ Bull, de Correge, kellen., 1894. Instruments de Delphra, nº 1, p. 71 et s.

tauceaux; le parfum d'Arabie monte Jusqu'a lui vues l'Olympe; la flûte de lotes siffle harmonieusement ses ades aux sons varies, er la cithare d'or meladieuse répond aux hymnes; toute la procession des théares attiques ... i

Cléochares, dit le décret, avait compose « la prosodion, le pean of l'hymne », c'est-a-dire un chœur chante pendant la marche processionnella vers le temple, un poème exclusivement consacre a Apollon, un poume lyrique adresse plutot nux dieux en general qu'à une divinité spéciale. M. Couve croit reconnation le prosodion dans les fragments A et B; du poun, il unus retterait qualques mots à peine; dans un nurceau C, où il est question de Léto embrassant le laurier loujours vert (substitué au palmier de Délos): de l'hymne, qualques passages très mutilés nous sergient parveuns, car dans un quatrième fragment D on reconnaît la mention de l'oracle de Delphes, la nom de Palias et une allusion aux suivants de Bacchos. La démonstration de M. Conven'est pas très concluante; Il faut attendre pour l'accepter en la repousser la publication de nouveaux fragments decouverts au même lieu, et qui sa reportant aux textes deja commus.

Le decret an layeur de Cléochares nous apprend nour quelle fête furent composes ces pièmes; c'était celle des Théazenire, busa commes comme un- des plus anciennes de Belphes, el mon les Soteira comme M. Weil l'avait naturellement supposé d'après le texte même du prosodion.

L'intécet de l'hyane céside, bien plus encare que dans le anjet et les paroles, dans la notation musicale, que M. Théodore Beinach a reussi à transcrire à force d'écudition et de goût. L. Hymne a Apollon, pour lequel M. Gabriel Faure a cerit im accompagnement très discret et très juste de harpe, de finis et da clarinette, est maintenant un morceau que de nombreux auditeurs ent applaudi a Athènes, a Paris, a Bordeaux, à Londres, dans bien d'autres villes encore. Il faut, à l'apprésier, besuroup de prudence, car il seran temeraire de prétendre qu'il a été restime dans sa vraie forme première; mais il n'en est pue moine un beau fragment de musique religieuse, d'une mapiration très haute, et,

malgre ses deux mille aus, d'une originalité presque moderne. Sur l'emplacement et aux environs immédiats du temple, parmi les inscriptions recueillies en foule, on peut relever : la concession des privilèges et du droit d'asile à la ville et au temple d'Aphrodits Stratonikis sur la demande du rol Séleucus, et surfant a des fragments tres étendus de deux plaques partant les emmptes du sanctuaire pendant les années qui suivirent immédistement la paix de 316, soms les archentats de Damoxénes et d'Archon. Ces textes, paratt-il, donneront d'importants reuseignements sur l'entretien du monument et les travaux d'architecture qu'il necessita, sur la topographic sacrée de Delphes, sur le personnel auxiliaire du temple et les dépenses courantes de l'organisation sacrée, Il faut les rapprocher des comptes qui avaient été trouvés en 1893 contre le mur de soutenement du Tresor des Athènieus et qui se rapportaient aux années 353-343, en pleine Guerre sacrée. Ils nous ont donné se renseignement que e la caisse était administrée par une commission internationale de magistrats appolés samuel. Le collège au complet compiait 36 membres; alternativement, de mois en mois; trois d'entre ens. sous le nom de aportara ou d'impéren, exerçaient la présidence » +.

L'exploration de Delphes, malgré son importance, n'a pas épuise l'effort de notre École d'Athènes. Depuis notre dernière Chronique, des fouilles ont continué à Délos, où MM. Conve et Ardaillon ont déblayé nombre de muisans de la ville basse*; le Bulletin de Correspondance hellénique nous a porté la nouvelle que M, de Ridder, explorant, après l'acropole de l'He de Gha, dans le lac Copars, Occhomene de Bostie, y a découvert un temple qu'il prétend consacre à Esculape, et une nécropole riche en abjus arrhanques.

Le Bulleria d'ailleurs continue à nous apporter régulièrement les résultats des voyages ou des fouilles anciennes; mais l'histoire de la religion grecque n'a pas à s'enrichir beaucoup de la

¹⁾ Itall. in Correep. hellen., 1891, p. 647.

^{2) 1664, 1874, 7-107.}

³⁾ Ibid., \$300, p. 631,

recolte de cette année. Parmi les textes épigraphiques très nombreux d'Asia Mineure nous ne relevons rien qui mérite una mention; parmi les textes de Grèce, signalous seutement un sote d'affranchissement trouvé dans les fouilles de Stratus, en 1892, par M. Jouhin. L'affranchissement est fait sons la forme ordinaire, dans la Grèce du mord, de vente à une divinité; mais il est intéressant de lire qu'à Straton ce dieu est Zeus, sur on ignorait encore quelle était la divinité principale adorée dans le temple dont M. Jouhin a explore les ruines.

Parmi les monuments figurés, denx seulement nous interessent. D'abord un has-rellef de Thusos, depuis longtemps sigualé, mais perdu et retrouvé récomment au Musée des antiques
de Constantinople. M. Joubin en a donné une excellente béliogravure et l'a étudié avec soin. Il représente Héraelès agenmille
et firant de l'arc; le type est bien sonne par les monumes de
Thusos qui le reproduisent avec la dernière exactitude, et ben
qu'en ne peut bésiter à voir dans les divernes représentations
des copies fidieles d'une statue célèbre. Le heros, de type et de
facture très archaiques, est revêtu de la peun du lieu de Nemée,
dont la tête forme casque, tandis que la crimière couvre la unque
et que tout le reste tombs sur le dos et les reins: la queue est
rétournée, et le bout en est engage sous une ceinture. M. Jounn
y reconnait une bonne œuves de l'archaisme iomen avance, tet
qu'il s'est formé dans les lles.

Le second monument est beaucoup plus unportant. Nes amis et collègues MM. Radet et Ouvré l'out découvert à Eski-Schébir. l'ancienne Dorylée, un cours d'une récente mission. C'est un bas-relief de petites dimensions, une stèle lunéraire ou votive, surmontée d'un fronton que décorent des volutes iousques et des palmettes, et horilée à droite et à gauche d'un rang de petite. On y voit une femme ailée, coiffée d'une haute tiare en se de-tache un ornement en forme de denis, une sorte de couranne, et vêtue de la robe et du chitôn ioniens; ses chevenx tombent

¹⁾ Bull, de Corresp. kellen.; 1893, p. 441.

²⁾ Birt., 1891, p. 64-69, pl. XVI.

³⁾ Ibid., 1894, p. 129-136; pt. IV his...

en lourd chignon sur sa nuque; ses nibu se recoquillent à leur extremits. Elle marche vers le droite, un peu inclinée en avant. al tenant de la main droite, contre sa taille, un bouten de ffeur, de la gauche, par une patte de devant, un lionecen; le pem ammal retourns la tête comme dans un mouvement de fuite et poss ses deux partes de derrière contre la jumbe gauche du personnage. Le style est tres nettement archaique; il suffit de signaler. l'uil de fass dans le visage de profil, la position défectueuse de l'arcille, les plis symétriques et la disposition du chiton, et anssi, avec la reideur et la maladresse du mouvement, l'élégance seche et grale du carps haut et mince. Les houreux amours de la déconverte ne se sent pas frompès sur la date et l'origine de La stèle, la fin de l'archaisme ionien ann environs de l'an 390; mais ils ont tori sonfoment, croyons-nous, de la rapprocher si atroitement des délaris de la colonne soulpiée consacrée par Crésas ilans le temple d'Éphèse; les caractères nous en semblent tres distincts. Quant au sujet, il n'est pas à diaruter; c'est une Artemis persique, et MM. Radet et Ouvré unt parfaitement raison de dire que leur decouverte est un nouvel argument de pluscontre la theorie de M. Studmezka, qui vent reconnaltre dans toutes les figures analogues la doesse bellenique Cycone.

Le résultat le plus interessant pour nons des fouilles que M. Despfeld et l'Institut allemand d'Athènes ont exécutées cette année encore entre l'Acropale, l'Aréopage et le Pnyx à la poursuite de l'Ennéacronnes, ou Fantaine aux muf bouches, est la découverse très prohable du temple de Dionysos is kipaxe!

On a mis an jour une construction romaine, consistant dans une grande salle de 11 metres sur 18, divisée en trois note par deux range de solonnes dont les lances sont conservées; s'est, comme l'indique une importante inscription sur laquelle nouallons revonir, le Baccheon, ou salle de raunion d'un thiase de devots à Bacchus, les Jobacchoi. Au boat du patit côte est du la nel est une abside dans laquelle ou a retrouve plusieurs autels et un grand numbre de sculptures. Ce sont un grand antel qua-

¹⁾ Athenische Mittheilungen, 1894, p. 147.

drangulaire, nyant sculptées sur trois côtés des scenes dionystaques, et sur le quatrième une inscription archaisants portant le nom d'Artémis couratrophe ; un autre putit aute) consacré ausai à Artémis, et une petite statue de la décesse du type de la Diane de Versuifles. Tout cels provient sans doute d'en sanctuaire trèrécent d'Artémis, toquel nurnit, remplacé, à l'époque remaine, l'Artemision ès agazza dont il est question dans les anteurs. An mêma emiroit se trouvaient un torse, avecia tête, de Dienyses, un bus-relief représentant une Ménade dansante ; une statue de Pan, un petit autol avec donz figures de Pan, un ex-voto au même dieu, plus un ex-voto à la Mère des Dieux, plusieurs statues d'Aphrodité, une Parthénus sans tête, et une statuette d'Hécule a frois corps. La présonce de tous ces objets dans l'édifice des lonacchor serait inexplicable, si l'on n'avait trouve, sons la dallage de cette saile, les restes d'une eucelate sacrée, ayant til mixters sur 20 ; elle était cortainement consacrée à Dionyses Limins, comme l'indique nettement une construction qui renfurorait un pressoir : à côté se trouvaient les assisse d'un antel on d'une table en pierre porouse, et dans les débris on a remarque des débris de vases à figures noires et rouges.

Tont cela n'a guère qu'un intérét topographique; toute autre est la valeur de l'inscription des lobacchel. Ce texte de 162 lignes est trop long pour que nous le traduisions, mais moss en donnecurs une analyse.

Le document est gravé, sur un tambour de colonne, en lettres d'assex basse époque ; mais la date no s'en laisse par fixer avec précision, et le milieu du né siècle après J.-C. que propose l'éditeur, M. S. Wide, n'est qu'une hypothèse. Les Iobacchoi formaient un thiese. Sous l'archionai d'Ariston, lile d'Epaphrodite, le prêtre rémuit la confrérie pour lui semmettre l'adoption de mouve aux règlements étaborés par doux de ses prédecesseurs. L'inscription rapporte les applandissements qui accueilirent estte proposition; les règlements furent acceptes, et l'on décide qu'ils serment gravés ent une colonne de la talle. Quant a cer règlements, ils portent sur les conditions d'admission au thome.

¹⁾ Ath. Mutheil., p. 248; S. Wide, Inschrift der Jakakehen.

sur le paiement d'un droit d'entrée, d'une caution, et d'une cotisation mensuelle. Parmi les conditions, la plus curiouse est celle d'une dokimane, on examen préniable où l'on pesait les droils ou la valour du postulant. Puis sont fixés les jours de rénnions du thisse, et les senis motifs qui permettent de s'en abstenir sans meriter l'exclusion. Ensuite l'inscription s'étend louguement sur la tenue des assemblées, sur la discipline qu'il y fallait observer ; on ne pouvait dans l'assemblée que l'on appelait azibes, ni chanter, ni faire aucun bruit, ni causer de trouble, ni a plus forte raison se battre sons peine d'amende ou d'expulsion. Le rieglement fixe aussi les devoirs respectifs des différents prêtres, le prêtre proprement dit on hiereur, charge des liturgies, l'erchibacchas, chargé des sacrifices. C'est dans ce paragraphe qu'il est fait illusion à des rôles que se partagent au sort les lobaccher. sans doute pour des représentations mystiques ; ce sont les rôles de prêtre, de vice-prêtre, d'archibacches, de tréserier, de buce-Sque !!, Disnyses, Core, Palemon, Aphrodite, Proteurythmes (?). Entre temps - la réduction est fort desordonnée - nons apprenons amints datails our tout be personnel du thinse, le vice-prêtre, l'archibacchos, puis sur le tamios, su questeur, qui est ein, sur lo grummateus, ou secrétaire, qui peut exister ou non, no gra da sameas, sur le président de l'assemblée (proédres un prostatés). line mention amusante est estie des Tazzi, ou chevaux ; en appelait ainsi des survitours courges d'expuiser de l'enceinte les tapageurs on les hatailleurs. Rarement texte relatif à un fhiase nous est parvenn aussi complet et en aussi hon état. Il permet d'ajouter un fort joli chapitre au livre classique de notre cher at éminent maître M. Foucart. Cette trunvaille seule suffit à dédommager MM. Skins et Deerpfeld de n'avoir pas découvert l'Elensinion et l'Odeion qui se fronvaient dans les mêmes parages at qu'ils recherchent avec une ardeur bien naturelle.

MM F. Hiller von Gmetringen, O. Kern et W. Derrpfeld ont fait des fonilles au théâtre de Magnésie du Méandre ; nous n'aurions pas à les mentionner ai elles n'avaient amené la decouverte d'une souipture intéressante. C'est une base de marbre

¹⁾ Ath. Millhell., 1894, p. 1-92.

blanc hanta de 0°,64, ayant la forme d'un trèpied; le marbre n'a pas été évide entre les pieds qui supportent la tablette, et entre deux, contre le fond, est appuyé en Hermès drapé; sur le bas de la gaine, que la draparie ne emyre pas, est figuré un cadacée; la gaine elle-même est engagée sur un petit socle portant l'inscription suivante;

« Je suis Hormes Tychon, le célèbre Hermes de Chalcis : Antilochos m'a semipté, moi le chef de tons les citoyens. »

L'inscription semble indiquer le m' siècle avant J.-C. L'éditeur, M. O. Kern, se demande s'il s'agit ini de Chulcis en Enhée on de Chulcis, petite ville proche de Magnésia, et penche naturallement pour cette dernière. L'Hermès Tychon du trépied est probablement la copie d'une statue célèbre de cette ville. Quant à ce dieu, les représentations en sont rares, mais il est fréquent de le voir considéré comme une divinité de la fortune honne on mauvaise, et d'autre part il reçoit souvent l'épithète d'édac, épopies, égysèques, érituse, ce qui explique naturellement l'épithète de l'inscription conducteur, xegyséque

Les fouilles faites à l'inspiration du Comité de l'Orient de Berlin, pur MM. Humann et Dœrpfeld, n'ont eu de résultats qu'au théâtre, et nous nous contentons de les signaler*.

Mule si les excavations de nos savants émules n'ent pas cette année été des plus heureuses, les Mittheilungen d'Athènes sont riches en travaux d'épigraphie et d'archéologie figurée.

M. O. Kern a publié un très grand nombre d'inscriptions qu'il à recacillies au cours d'une excursion à Samothrace : elles sont presque tentes relatives au culto des Cabires : catalogues de mystes, d'hiéropes et de théores, et forment une série du documents précieux pour le livre que M. O. Kern prépare, nous ditil, sur les mystères de Samothrace, M. O. Kern a aussi examiné dans l'îts, au pied du mont Hélias, près d'une chapeile moderne sous le vocable de la Panhagia, les traces d'un petit sanctuaire marqué par des marbres sculptés et des terres cuites ; mais il est impossible de dire à quelle divinité il était consacré.

¹⁾ Ach. Mittheil., 1800, p. 195, pl. XII, XIII.

²⁾ Red., 1893, p. 337, Aus Samathrute.

Le manument que M. J. Six vient de publier sous ce titre, l'Aggens de Myst, a été va par lui en 1888 au Musée du gymnuse de Corfou, et l'inscription même en a été donnée par K. Brugmann (Indogermanische Forschungen, 1893, Taf. 1, p. 87-89. C'est un grossier cône de pierre calcaire, liaut de 0*.39. large de 0= 13, épais de 0=,11; sur une lace mai aplame se trouwent des mots en caractères archaiques que M. J. Six lit : Mas us hiers = Mag us Spheres, Mys.m's clove, C'est pour loi une idole primitive, de forme auiconique, comme disent les Allemands ; les exemples en sont nombreux dans bien des pays, et M. Six rappalle avec raison le caillon d'Antibes qui, lui aussi, porte une inscription. Des monuments du même genre se trouvent à Pompei, par exemple, dans le rue de l'Abondance, dans la rue de la Fortune, dans la rue de Stabies. Ce sant de ces bornes que l'on placuit dans les carrefours, et qui étaient devenues les symboles d'Apollon Agyeur, après avoir represente, à l'origine, le diest iui-mēme, Harpoeration définissait l'Agyons une calonne finissant en pomte, xim sig 550 kayor; cela correspond absolument à la pierre que consacra le Corfiete Mys.

En Asie, MM. Th. Preger et F. Noack ont exploré, comme MM. Radat et Ouvré, l'antique Doryiès '; mais ils n'ont pas ou la bonne fortune d'y trouver un monument de la valeur de l'Artemis persique que nous avons tout à l'heure décrite. Du moins ont ils relevé, avec des inscriptions sans grande importance — une seule, une dédicace au fleuve Hermos qui prend su source près de Dorylée, a pour nous queique intérêt — les dessins d'un grand nombre de pièrres tembales dont les bas-reliefs méritaient d'âtre reproduits et étudiés. Les bas-reliefs seut tous de l'époque romaine; on y voit figurés, un thèse générale, une porte monumentale, et sur les panneaux de cette parte une fonte d'objets, tels qu outils de métiers, instruments de tollette, tables chargées de vases, clois, serrures, nécessaires à écrire, couronnes, etc. Ce geure de steles, avec de légures variantes, ne s'est guère rencontré qu'en l'hrygie, à l'époque romaine. On peut se demander

^{1]} Ath. Hithert., 1894, p. 240.

²⁾ JAM., 1894, p. 301.

si la porte figurée sur la pierre représente la porte symbolique d'Hadès, ou plus simplement la porte du tembeau. Ne pourraitelle pas être encore un souvenir de l'âge où les sépultures us creusaient dans le roc, et où l'en en signalait l'emplucement pas une façade monumentaie? Quantaux objets sculptés sur les vantanx, qui tous ont rapport à la vie familière du mort, a son métier, à ses plaisirs de parure en de festins, ils doivent sans doute être assimilés à tout le mobilier, à tous les hibelots funéraises qui remplissaient les tombes grecques à l'âge classique et sont sujets aux mêmes interprétations. C'est à peu près ce que M. Noack à expliqué avec un luxe un peu touffu de rapprochements et de citations.

C'est à la fin de janvier 1894 que nous avons reçu le second fascionie du Journal of helleme Studies du 1892-93. Ainsi a explique que nous n'avons pas parle dans notre dernier Bulletin des fouilles de MM. A. Gr. Bather et V. W. Yorke e sur les emplacements probables de Basilis et Bathos en Arcadie - Cette dernière ville était dejà abandonnée au temps de Pausanias; on y voyait les ruines d'un temple de Démèter Éleusimenne. Cest cet édifice que les archéologues anglais croient avoir déconvert. Pour tout dire, ce n'était probablement qu'une enceinte sacrée, car on n'a retrouvé aucune trace de construction, mais seulement une assez préciouse collection d'ex-voto, terres cuites et petits bronzes. Parmi les terres cuites ii y avait un très grand nombre d'idoles archaigues, debout on assises, avec la figure en bec d'oisean, a Les corps des figures debout sont quelquefois plats comme une planche, quelquelois completement rouds, avec les pieds à peine indiques au bas; dans les figures assises, le corps at la siège sout d'une scule pièce. Presque tonjours to bandeau traverse la poitrine, et il y a toujours un collier; une lois est ajouté un ornement retenu sur les épaules par des rosettes. Les idoles ressemblent beaucoup à celles de Tégée qui se frouvent dans la saile des vases urchanques au Mosée Britannique, et à celles que l'École américaine a récemment découvertes à

¹⁾ Journal of hellowic Studies, 489: 93, p. 227.

Argos. - MM. Bather et Yorke signalent encore des figures de type plus récent, femmes debout, pressant un objet contre leur potreine, femmes assises, coiffées du polos, et quelques statuettes du genre de Tanagra. Les bronzes n'out pas d'intérêt pour nous, mais les terres cuites décrites peuvent blen se rapporter au culte de Démeter.

Les mêmes explorateurs ent entrepris des fouilles dans les roines d'Abie, en Phocide, sur l'emplacement du temple d'Apoilon, dont l'oracle étnit l'un des plus célèbres de la Grèce, et qui fut détruit par les Perses!. On nous promet un rapport sur ces travaux qui ne semislent pas avoir été couronnés d'un grand succès, quoiqu'on nous signale la découverte d'intéressants exvoto. Il est regratable que MM. Brather et Yorke n'aient pas platôt fouillé la nécropole d'Abie, que les habitants de la région mettent depuis longtomps au pillage; mais sans doute ils se sont hauries, comme nous-mêmes il y a onze aus, aux exigences des propriétaires de terrains.

Ces travaux peu importants étaient d'ailleurs, on doit le dire, secondaires pour les archéologues anglais qu'absorbent les fouilles de Mégalopolis.

Leurs rivaux d'Amérique a'abandonnent pas l'Hérmon d'Argos. La dernière campagne n'avait pas été fort productive; celle de 1895 paraît meilleure, si l'on en juge par ces détails, empruntés à M. E. Gardner. « Les magnifiques fondations du dernièr temple sont maintenant à nu, et la terrasse sur laquelle se dressait le plus vieux temple est aussi entièrement nottoyée; il ne reste de cet édifice qu'une ligne de blocs de pierre. A l'entour, ont été débiayés des portiques et autres constructions parmi legquelles des Propylées et un bel escalier. En fait de sculpture, les dernières campagnes n'ont fourni rien de comparable à la très belle tête trouvée dans la première saison (une tête d'Hera de style polyclétéen) mais cependant on a trouvé plusieurs fragments de métopes et autres morceaux intéressants. Une grande quantité de poteries archalques a été retrouvée, et en particulier

t) Journ. of hell. Stud., 1894, p. 231.

nombre de fragments égyptiens d'époque très reculée, parmi lesquels un petit lion, des chats, une image du dieu Bès, des scarsbées portant les cartouches de Thoutmès III et d'Aménophis. On a aussi découvert récemment, dans les environs immédiats du temple, quelques tombes de l'époque mycénienne, avec heaucoup de poteries intéressantes pour leur forme et leur décoration.

Tandis que M. Waldstein fouillait l'Héreen. M. le professeur Richardson continuait les fouilles d'Érêtrie; près du théâtre il a découvert les restes du temple et de l'autel de Dionyson, et près du stylobate du temple une jolie tête d'Aphrodite, mais rien du temple d'Artémis Amarousia qu'il recherchait aussi. Les détails nons font encore défaut.

Il y a encore des monuments nouveaux à publier, bien des choses intéressantes à dire, pour qui s'attache aux fouilles de M. Cavvadias a l'Acropole d'Athènes, bien que les travaux matériels soient clos depuis longtemps. Je ne signale que pour memoire une importante dissertation de M. Frazer qui discute à son tour la théorie de Deerpfald, et ne veut pas admettre que le temple d'Athèna brûlé par les Perses ait été provisoirement restauré, puis définitivement conservé entre l'Érechtheinn et le Parthénon!; cette question n'a plus droit à une place dans cette Chronique. Nous préférons attirer l'attention sur les articles ou M. Bather édite de nombreux fragments de bronzes*, Nous remarquons par exemple plusieurs morceaux de handelettes décorées de figures au reponssé, personnages ou scènes religieux. D'abord une déesse allée sur un quadrige dont les chevaux, vux tout à fait de lace, rappellent de près une métope bien comme de Sélinonte ; c'est Nike on Éos. La même représentation figurait sur un bandeau provenant d'Éleuthères, à côté d'une scène mythologique tout à fait originale, marchant, l'épés à la main,

¹⁾ Journ. of hell. Stud., 1894, p. 235; American Journal of Archaelings, 1894, p. 143, 287.

²⁾ Ibid., 1894, p. 231.

Ibid., 1892-93, p. 154.
 Ibid., 1892-93, p. 232; The Bronze fragments of the Acceptate, II.
 (VIII, IX)

contre Athèna, qui s'avance elle-même tout en armea, protégée par san houellee. M. Bather croit qu'il faut rattacher cotte acène an mythe d'Héraclès et d'Augé. Emmits une image très ouriense d'un dieu nu, ailé, avec les cheveux tombants sur la nuque et les épaules; il marche rapidement vers la ganche, tenant de chaque main, par le cou, une oie morts ou un cygne dont le corps pend miserablement. Il est bien difficile de donner un nom à ce pendant male de l'Artèmis persique. Sur un troisième fragment, très mutilé, on devins plutôt qu'on ne voit la lutte d'Héraclès et d'Apollon pour la possession du trèpied delphique; enfin il faut noter une petite figure de Silène assis, tenant un vase à boire; ce n'est plus une image repoussée en relief, mais une vrais figurine, provenant d'un bord de vase.

M. Richards', de son cote, publie des fragments de même provenance, appartement tous au vo' siocle. Tout modestes que sont ces débris, ce us sont point de vuigaires tessons, et les vases dont ils proviennent, au nombre de trois ou peut-être quatre, si l'on pouvait les restaurer complètement, seraient parmi les specimens les plus importants des vases à figures noires. Sur l'un d'eux ou voit les images malheurensement très incomplètes de Demeter, de Disoyson tenant un canthare et des fieurs, d'Aphrodite portant sur sen beas droit la petit Éros; toutes ces figures sont dans une même zone; dans une seconde, au-dessons, était représentée une scène dont il reste seulement une femme, à moitié corps, famène

Sur an autre fragment il reste seulement la têle casquée d'Héphaistos, luttani sans doute contre un Géant; mais les plus importants de tous sont ceux qui, rapprochés, donnent une partie de la peinture d'un grand vase orné de deux zones superposées de figures; la zone inférieure représente des chars et des guerriers; la zone supérieure contenait un tableau à nombreux personnage, dont le sujet se devine. C'est une cérémonte funébre; des guerriers entourent une civière portée pur les nécrophores, à côté de laquelle marche un joueur de flûte. En arrière du corps marchent par groupe les assistants, en armes; en avant deux

¹⁾ Jones, of hell, Stud., 1894, p. 281, pt. X1, XII.

guerriers s'arrêtent devant un trépied Les nous de quelquesuns des personnages sont conservés en partie ou entièrement. Le jouenr de flûte s'appelle Philombon; les nous des guerriers sont Périphas, Asterion, Pharbos, Iphitos: Ausdessus de trepied ou lit le mot lébés. M. Richards croît, à cause des nous conservés, que le sujet général, tiré de la fable des Argonantes, était les funérailles de Pélias

Parmi les fragments de vases à figures rouges, nous choiaissons dans la collection éditée par M. Richards d'abord un fragment de cylix où l'on voit la lutte de Thétis et de Pelée; au revors était une scène de la prise de Troie; pois un autre tosson de cylix où parati Thésée combattant le Minotaure, enlin une image d'Athèna, coiffée du casque corinthien, la poitrine orisée plutôt qu'armée de l'égide; la déesse s'appuie de la main gauche sur sa lance fichée en terre; de la main droite elle touche les rameaux d'un olivier.

Il a paru, dans le Journal of Belleniz Studies, un très long mêmoire sur le Culte des animaux à l'âge mycénies, par M. A. B. Cook. C'est une œuvre fort importante, qui mériterait une longue analyse et une discussion approfoudie, mais que nous ne pouvons tontefois que mentionner, car elle dépasse beaucoup les limites de notre Bulletin, et ne met d'ailleurs en œuvre que des documents et des monuments déjà connus, Elte suscitora sans doute de nombreuses et vives contradictions qui ne mairent en riem à la renominée ai bien établie du suvant mythologue anglais.

L'activité des archéologues grecs ne s'est pas pins démentée cette années que les années précédentes. Les fouilles depuis longtemps en cours, fouilles du gouvernament au de la Société archéologique d'Athènes a Éleusis et à Mycènes, ont continue sous la direction habituelle de MM. Philips et Tsoumas; à Épidaure, M. Cavvadias absorbé par sou service administratif et ses travaux personnels a passé la main à M. Stats. Ce sont la trois riches domaines unis qui sont assez pres, sans doute, d'être

⁴⁾ Journ. of hell, Stud., 1893, p. 81, Annual Worship in the Myremon Apr.

épuisés l aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que les résultats chaque annés soient de plus en plus mintes, «L que nous ayons de moins en moins à en parler.

La Société archéologique a adjoint M. Skias à M. Dorpfeld pour l'exploration de la région athénienne où doit se trouver l'Ennéagrounes; de plus on nous a signalé sans détails des fauilles à Corinthe, et à Thoricos, où une sorte de Pompei grecque d'époque très réculée, peut-être mycénienne, aurait été découverte!.

La plus importante trouvaille de l'année, qui a encore besoin de confination, serait due à deux étudiants de Livadia, en Béntie. En explorant les sauvages environs de leur ville ils prétendent avoir retrouve le sauctuaire prophétique, le fameux oracle de Trophonies, que Schliemann, en particulier, avait recherche en vain. C'est une grotte ou plutôt une crypte artificielle creusée dans une colline que signale une chapelle de Sainte-Sophie, au nord de Livadia, près du torrent de l'Hercyna. L'emplacement correspond bien à la description de Pausanias; la mypte renferme des niches et des bassins pour les ablutions, et une sorte de hanc en saillie; ce serait le siège de Mnémosyne, décrit par Pausanias. L'inspecteur des antiquités, nous dit-on, s'est occupé de faire une investigation sérieure de la grotte; nous ne savous pas quels résultats elle a produits.

Ainsi notre Bulletin s'enrichit peu, cette année, des trouvailles faites récomment par les Grecs; heurousement que l'Éphénéris archéologique et les Mittheilungen d'Athènes, qui sont hospita-lières, publient quelques mémoires importants.

M. Philips édite pou à peu les inscriptions, toujours si intéressantes ou si enriennes qu'il a déterrées à Éleusis. L'une d'elles est gravée en très heaux caractères antérieurs à Euclide au-dessons d'un bas-relief de grand style, mais fort endommagé, qui Teprésente les déesses d'Éleusis et à côté d'elles Athéna donnant la main au Démos d'Éleusis. En voici la traduction.

¹⁾ American Journal of Archivology, 1894, p. 316.

In Ibid., p. 313.

³⁾ Atheniana Mittheniangen, 1894, p. 163 et a., pl. VII.

« Décret du Sénat et du peuple — Prytanie de la tribu Ægeis, Prépis, fils d'Euphémos, secrétaire — Patroclès, président — Theiros, rapporteur. Le Rheitos le plus peuche de la ville sera couvert d'un pout en pierres d'Éleusis prévenant des ruines du viens temple et non employées pour le mur; cela afin que les prêtresses puissent facilement transporter les objets sacrés. La largeur sera de cinq pieds sentement, pour que les chars ne puis sent pas passor, mais que les piétous seuls puissent user du pout pour le service sacré. On couvrira de pierres les branches du Rheitos suivant les plans de l'architecte Démotéles....

On sait es que sont les Bhelloi, ces déversoirs du lac sacré où avaient lieu les parifications des mystes, au bord de la mer. L'inscription n'en mentionne qu'un, sans doute, car l'expression est vagne, celui qui se trouvait le premier en venant d'Athènes. On se demande pomquoi les chars ne devaient pas le traverser sur un pont en cet endroit, mais étaient obligés soit de passer à gué, soit de faire un leng détour par le pied des collines qui bordent la plaine d'Éleusis. Le vieux temple est celui que brûlèrent les Mèdes; le mur fait avec les débris fut construit en toute hâte, avec des matériaux ée hasard, comme le mur de Thémistocie à l'Acropole d'Athènes; c'est un fait que les fauilles ont permis de vérifier.

M. Philips édite encore des textes très instructifs pour la topographie d'Éleusis et les transformations ou embellissements auccessifs de l'enceinte sacrée et de la ville, plus d'importants fragments d'inventaires et de comptes dont la valeur n'apparaitra nettement que dans un ouvrage d'ensemble sur Eleusis.

M. Cavvadias, publiant dour has-reliefs votife d'Épidaure trouvés en 1885 et en 1886, représentant Esculape assis, croit y retrouver la copie libre de la statue du dieu en er et en ivoirs, œuvre de Thrasymède de Paros'. Il s'appuis sur la description de Pausanias, mais sa démonstration, selon nous, pêche par la base, car if y a de trop grandes différences qu'il attênne systématiquement, entre les deux bas-reliefs. L'un des Esculapes a le

^{1) *}Erimpig üpgninbering, 1994, p. 11 et v.

torse entièrement nu, l'autre a une épaule couverte; leurs chevelures sont très diversement disposées; l'un a les pieds aur un tabouret, et pas l'autre; les sièges n'out pas la même forme. Ce sont néaumoins deux œuvres très estimables et qui peuvent nutant nous donner l'ides de l'Esculape de Thrasymède que telle monnaie d'Élide ou telle peinture d'Éleusis l'idée du Zeus olympien de Phidias.

Parmi les autres monuments figurés que nous a fait connaître l'Ephelméru, signalons au premier rang une belle tête de Gorgone qui occupe la partie centrale d'une riche mosaïque découverts en 1892 au Pirce, pres de Zéa, par M. Dragatais. Ce n'est pas le Gorgoneion hideux de l'arr archaique, mais la femme pathétique de l'épaque classique, à l'air douloureux, aux cheveux épars d'où s'échappent des cons de serpents. Le travail du mosaïste est aussi fin que l'inspiration du dessinatour est élevée.

M. Mylonas, qui s'est fait una spécialité des miroirs de bronze, a publié l'un des mieux conservés, sinon des plus beaux qui restent. Il a été trouvé dans une tombe d'Érêtrie. Les deux côtés de la boite sont décocés d'un tour de rais de cœurs, et au centre se détachent deux figures symétriques, d'une part une femme assise sur un cygne volant, auquel elle donne à manger ou à boire dans une patère, de l'antre une femme vêtue de même et du même type chevauchant un éheval fougueux; le cheval semble voler au-dessus de la mer indiquée par des ondutations et par un grand dauphin. M. Mylonas, sans prétendre d'ailleurs à la certitude, nomine la première de ces déesses Aphrodite, la seconde Séléné. Le type des figurines est un peu lourd et mon; peut-être l'original est-il supériour aux dessins de l'Ephéméric.

Enfin M. Cavvadias a donné donz heliogravures d'un petit branze représentant Zens Ammon*. Cette figurine, haute de 61",36 avec sa hase, fait partie de la collection égyptienne léguée à la Sociéte archéologique par Jannis Démétriou, de Lemnos, et formée à Alexandrie. L'identification n'est pas douteuse,

¹⁾ Therm day, p. 99 (Philadelphona Alexandrou).

²⁾ Thid., 1893, p. 213, pl. 15. 2) Thid., 1893, p. 187, pl. 12-13.

C'est une tête et un torse d'homme barbo, ayant des cornes de bélier, ajustès sur une gaine qui se termine en corpe arrondi de cerpent; le corps de serpent même, au lieu de finir en pointe, se retourne, se dresse, et se termine par une tête sifficute. Le personnage a les épaulos convertes d'une sorte d'étoffe raide ou sont gravées les écuilles; il porte, pendue au con par un cordon, une sorte d'amulette en forme d'édicule, C'est évidemment Zeus Amman; les cornes de bélier et le serpent ne laissent aucus doute,

En somme, l'année 1894 a été féconde; un de nos amis proposuit récemment de l'appeler l'année de Delphus', et certes les déconvertes de Delphos suffisent presque à rejeter dans l'embre toutes les autres. Mais il serait injuste de s'absorber dans la contemplation des marbres du Trésor des Athéniens ou des Siphnions. et de se confiner au milleu des richesses épigraphiques entassées aux flance du Parnasse. Il semble au contraire que jamais l'activite des archéologues n'ait été plus excitée. Toutes les antisms rivalment de travail et de dépenses; les champs de fouilles se multiplient, et les explorations devienneut de plus en plus méthodiques et complètes; les revues archéologiques regorgent toutes de travaux; notre tache de déponillement et de catalogue devient cluque amée - et nous ne nous plaignons pas - plus longue et plus compliquée. Que fant-il donc le plus admirer, de l'ardeur des savauts, ou de la merveilleuse opulance du wil gree, yraiment inépuisable, receleur de trésors infinis, qui teut d'un comp, remis au jour, houleversent les idées reçues, renouvelleut la science, et sarichissent les musées de documents nouveaux. qui font l'histoire, de monuments nouveaux qui ravivent les sources de notre admiration

Pierre Pasts

P.-S. — Cette note était depuis longtemps écrite lorsqu'a paru, a la date du 4 février 1895, dans la *Recue critique*, un article de M. Théodore Reinach relatif aux hymnes delphiques. Il en ré-

t) Ch. Dishl, Rouni dei Linder presques, 1894, p. 213.

solte - et M. Reinach est mieux informé que personne - que s les nouvelles trouvailles, on mettant à leur place tous les fragmenta grands et petits, prouvent : f. qu'il n'y a jamais eu que dens morceaux graves an Tresor des Atheniens; 2º que ces morceaux sont deux hymnes de caractère sensiblement identique; 3» que ces hymnes (ou hyporchèmes, peu importe le nom) étaient exécutés non par des enfants, mais par un chœur d'artistes dionysiaques venus d'Athènes. » Ainsi tombent les hypothèses de M. Conve et quelques unes des idées de MM. Weil et Reinach sux-memes. Il est teop tard maintenant pour revenir sur naire Chronique; nous préférons d'ailleurs ne rien changer à ce que nous avons écrit en novembre 94, afin que l'on puisse, à l'occasion, se remémorer les pluses du problème soulevé par les découvertes de Delphes; l'année prochaîne, expérons-le, grace sux travaux de nos érudits et des savants étrangers, il sera possible d'offrir à nes lecteurs une traduction définitive des Hymnes à Apollon-

P.P.

25 Divylor 1895.

HISTOIRE DE SANAMKUMÂRA'

CONTE MABARASTRI

Il y a dans le Bharahavasa même, dans le district des Kurujungala, la ville de Hatthindura. La regnait le roi Asssena, de la race des Kuros, avec sa femme Sahadavi. Le quatorcième cakkavatti, annonce par les quaterze grands songes, (leur fils), s'appelait Sanamkumara. Il acquit la connaissance de la collection des sciences libérales en compagnie de Mahindasiba, fils do Sara et de Kalindi, avec qui, dans son enfance deja, il se roulait dans la poussière : c'est ainsi qu'il arriva à la jounesse. Un jour, durant un des mois du printemps, accompagne de princes et de beaux esprits, le prince alla se divertir dans le pare; ils jouerent a des jeux divers, et sufin montèrent a cheval pour se promener a cheval. Sanamkumara était monté sur le cheval appelé Vague-de-la-mer; les chevaux furent láchés en même temps, mais, comme ils étaient mai dressés, le cheval du prince s'emporta en carrière et, en l'espace d'un instant, devint invisible à tous les youx. Le roi ayant appris l'accident se mit en route avec son cortège; mais un vent violent s'étant élevé, les traces des piede du cheval furent effacées: Mahindasiha en avertit le roi ot lui dit : a Que le roi s'arrête et s'en retourne, J'irai moi-même. prendre des mouvelles certaines du prince, et puis je reviendrai, « Le roi s'en retourun.

Mahindasha se mit à suivre les traces de prince, et il entra dans une grande forêt qui était tres effrayants; il y erra pendant toute une année. Au bout de ce temps, un beau jour étant allé dans un endroit, il entendit le bruit d'un héren et semit le par-

Voir Ausgewithlite Eccalchinger in Mahdrester, Harmann Israbi, Landig, 1886, p., 20-28. Traduction codiges avan due unites prises a la conference de M. Sylvain Lévi & l'Ésole des Hautes-Einder, 1894.

fum des lotus. Il se dirigen d'après ces indices et vit bientôt un bel stang, et les accorde d'une flûte et d'un chant harmonieux. frappèrent ses oreslies. Alors il avunce les yeux épanouis de joie, et aperçoit devant lui, au milieu d'un essaine de jeunes fammes, Sanamkumara, L'esprit frappe, Mahindasha pensa : « Ai-je Invalson trouble, au hien est-or hien vrai que voilà Sanamkumaro? - Comme son hesitation durait, il entendit an panegyriste dire : - Victoire, o lune du ciel d'Asassna; piller qui étayes le palais des Kurus, victoire, protecteur des trois mondes, Sanamkumāra, victoire a tor qui es magnanime! » — « C'est bien Samonkumara! » dit Mahindasina, cortain de la choso; la sueur rempli de joie et d'un sentiment tout nouveau, il ulla se mottre en vue de son ami. Savambamara le voyant et le reconnaissant le raleva, il tomba a ses pieds et l'embrassa fortement; tous deux, le cœurjoyeux, prirent place sur les sièges qu'on leur offrait, pendant que les troupes des vijjaharas suspendaient le taumilte de leurs chants et preument place à côté d'eux. Sunamkumāra, essuymi ses yaux remplis da pleurs de joie, dit : . Camarade, comment es-in venu scul ici a travera la foreit tercible? comment as-lu su que j'étais ici, et qu'ont fait le roi et ma mère après mon départ? -

Mahindasiha lui raconta comment les choses s'étaient passace, et pois de charmantes fommes firent sa loilaite et le traiterent convenablement. Lorsque le repas fut achevé, Mahindasiha interrogea Sanamkumara et lui dit : « Prince ! lorsque ton cheval l'a amporté, où as-tu été conduit, ou t'es-tu arrêté, et d'en te vient une telle forme? « Sanamkumara refléchissant : « Il ne convient pas qu'un homme de bien ruconte «» propres aventures de sa propre bouche, je vais les faire dire par une autre bogche. « Il interpelle Vaulamai, sa bien-aimée, fille de l'Indra des Khayaras, qu'il avait épousée et qui était la au milieu d'une centaine de jaunes filles . « Chère aimie, in connais par ta science magique mon histoire tout entière, raconte-la a Mahindasiba, car pour moi mes yeux papillottent de summeil. « Sar ces mots, il se retira dan» sa maison de plaisance, et Vaulamai commença le récit de l'histoire du prince :

 Un jour la prince fut emporté jusqu'ici par son cheval, loin de toi et de son escorte même, conduit par cette terrible forêt : le lendemain, le cheval marchait encore au milieu du jour, tourmenté par la faim et la soif, su langue se renmait, sa gorge était. gonflès de son haloine, et il tendait le cou. Alors le prince s'arrêta, descendit, donous les rênes et enleva la selle au moment ou, ayant Lournoyé sur elle-même, la monture tomba, et ses souffles vitanx l'abandonnerent, car l'animal ne faisait pas co qu'il aurait dù faire, disaient-lls. Le prince s'en alla le laissant là, occupé a chercher de l'eau il se mit à errer, et n'en trouva nulle part ; sa longue course l'agnait dans sa délicatesse extrême, et le hois était consumé par un incendie. Tout 4 coup il voit au loin un arire sattacchaya et y court tout droit pour s'asseoir à sou ombre. L'ayant atteint, le prince tombe à terre les yeux ouverts; o ce moment même, grâce à la puissance de ses mérites, il fut arrosé d'eau fraiche et glacée par un jakkha qui demeuran la et en avait apporté. Les membres du prince, cafraichis, se canimerent, of ayant ropers ses sens if but.

- « Qui es-tu toi? et d'on cette eau a-t-elle été appartée? -- L'autre dit : « Je auis un jakkha qui habite ici, et j'ai apporte pour toi cette can du lac Manasa " - Le prince dit : " Pai sonffect une grande torture, mais un buin dans le luc Manasa mo guerirait pent-être! - L'autre dit : «Je vais accomplir ton désir. » Ainsi parlant, il mit fe prince dans le creux de la pamme de sa main, il le conduisit et le plongea dans toutes les règles an lac-Manuan. - La, il se hattit avec le jukklia Asiyakklia qui dementait sur le mont Voyaddha, paves qu'il se disait ; " Il est tombé dans le malheur. - Le prince portait une énorme quantité de caillous très fourds, et nu gros achre qu'il avait acraché pour se défendre, mais le jukkha le jeta en avant; le ciel lui-même fut obscursi par une épaisse poussière, et, avec de formidables éclats de rire et des cheveiures rousses paroilles à un feu ardent, s'élancèrent des pisayas terribles, endoyants comme des flammes. Le prince fui lie par des chaînes de serpents dont les yeux projetaient des étincelles, et il les compit comme et c'étaient de vieilles cordes usens. Après cela, il fut attaque à vigoureux coups de mains

et réduit en mille pièces par un comp le poing : le rakkhasa frappa en pleine politime, animé par sa puissante baine ; il s'était armé d'un marteau ferré de métal massif. Ensuite encore cet ennemi déracina un achre de santal colossal, et tira en l'air le prince par les coisses de sorte qu'il retomba sur le sol comme un arbre brisé; le jakkha jeta sur lui une lourde montagne, lancée de très loin; le prince s'évanouit, ayant les membres écrasés, mais reprenant ses sens il lutta à bras le corpe, et de l'étreinte de ses mains le jakkha fut mis en pièces. Comme il était lumortel, il ne mourut pas, mais hurlant atrocement il disparut. Alors les dieux et les vijjaharus, qui étaient venus attirés par la curiosité du spoctacie, lancèrent une pluie de fleurs en criant : « Le jakkha a été vaince par le prince! » Et après sa victoire, comme le soleil s'inclinait vers le couchant, le prince, fils d'Arya, sortit de ce bel étang.

Halla a terre, a une petite distance de la, et alore il vitan milieu du bois de Nandama les huit ravissantes et divines filles du vijahara Bhanuvega, semblables aux déesses des huit points cardinaux. Enles regardèrem tendrement le prince qui se demandait;
« Quelles sont ces jeunes filles? je m'en vais m'approcher pour le
savoir. « Et d'une voix harmonieuse, il dit a l'une d'elles ; « Qui
donc étes-vous? par quel hasard votre présence orne-t-elle ce
bois désert? « Elle répondit : » Notre ville n'est pas éloignée
d'ini, elle s'appelle Piyasamgama. Viens, toi quesi, te reposer dans
cette cité. »

A ces mots, mon opoux guide par des serviteurs, fut envoyé en avant, lorsque le soleit se coucha, il atteignait la ville, et on le fit condaire par un chambellan au palais du roi. Le roi le vit, le releva et le fit traiter très convenublement; puis il l'informa arnsi: « Bienhoureux, ces huit filles sont à mot. Il a été prédit antérieurement par le muni Accimali que tu serais ienr époux en ces mots : Le vamqueur du jakkha Aziyakkha sera leur époux! Ainsi donc epouse-les. « Mon époux consentit et la chose fut accomplie ; le mariage cut lieu et le bracelet fut attaché a son bras. Au sotr, il s'endocmait avec elles sur su couche dans une demoure de plaisance. Mais se réveillant ensuite, le prince se vit

à terre et pensa : « Qu'est-ce donc ? » Il remarqua le bracelet à son bras. Alors sans se laisser décourager, il partit. Il vint au milleu des forêts, au sommet d'une belle montague, vers une demeure céleste qu'il voyait bâtie sur des colonnes divines toutes faites de pierres précieuses. « Cela n'est guère qu'une apparition magique », pensait-il. Comme il s'approchait, il entend le bruit de pleurs de femme, três pitoyables; il entra dans le palais, sans sucune crainte, et il vitau septième étage une merveilleuse jeune fille qui pleurait très tristement et disait : « O toi, lune du firmament, de la race des Kurus, è Sanamkumara, si tu pouvais dans une nouvelle naissance encore être mon époux! » Répétant sans cesse cette parole, elle crisit. Mon épous, à qui elle avait offert un siège, l'interroges, inquiet qu'il était d'apprendre sou nom : · Qui done es-tu pour ce Sanamhumara pour l'invoquer comme ton refuge? « Elle dit : « Il n'est mon mari que dans mon desir , moi, je suis la fille chécie du prince de la ville de Sâkeya, Suraha, et ma mère est Candajasă. Jadis, grisée par la vue d'un beau portrait du prince apporté par un messager, je lui ai été domiée par don de l'eau autrefois, mais le mariage n'a pas eu lieu. Un prince des vijjaharas m'a amenĉe ici, et il s'en est allé n'importe où, m'abandonnant dans ce riche palais bianc, ouvrage de sa magie. "

Tandis que la jeune fille achevait sou histoire, le vil vijjahara Vajjavega, fils d'Asanivega, survint, et projeta en l'air mon époux; la jeune fille s'évanouit, en criant « aha », et le prince retomba à terre; il abattit d'un coup de poing le vijjahara et revint auprès de la belle, sans que son corps eût aucune blessure. Il la rappela à elle, l'épousa, et lui raconta ses propres aventures. C'est celle-là qui sera la perle des femmes dans le monde du Sunanda.

Peu de temps après survint la sœur de Vajjavega, Samjhàvall, qui, voyant son frère chéri privé de vis, se mettait en fureur, quand tout d'un coup elle se rappela la parole d'un astrologue ainsi conçue : « Tu seras la femme du meurtrier de ton frère. » Alors elle se présenta à mon mari pour être épousée. Ce qui est lieu, avec le consentement de l'autre épouse. Après cela survinrent

deux villaharas qui, saluant le prince, lui dirent ; « Prince, Asanivega a appris la mort de son fils au moyen de sa science de vijjahara, et il marche contre toi ; c'est pour cala que nous, Baricanda et Candasena, fils respectifs de Candavega et Bhanuvega. avons été envoyés vers toi. Ils t'envoient aussi un char et un équipement, et, pour honorar les pieds, nos pères arrivent aussi. En effet, Candavega et Bhanuvega vincent pour accompagner mon mari; Samihavall aussi lui donna la science Paonalii; et alors mon époux et ses compagnons, ainsi que les armées des vijjànares, combattirent l'armée d'Asquivega. Les deux armées furent anéanties, et il y ent une lutte terrible entre mon mari et Asanivoga. Ce dernier lança le trait Mahoraga que le prince repoussa à l'aide du glaive de Garula; il repoussa aussi à l'aide du trait de Varuna le trait d'Aggi que son conemi lui avan denoché; le trait du vent fut repoussé par le trait de Sella. Puis Asanivega, saisissant son arc et décochant force fleches, se lança en avant; le prince rendit l'arn sans corde; il tira son cimeterre et se leva; le prince lui coupa la main. Alors il chercha à combattre a bras le corps, mais le prince, d'un coup de disque, le priva de la tôte. A l'instant même, la majesté royale du vijiàhara passa dans Sanankumara; il tua Asanivega, et, lone par tous ceux qui étaient de l'armée de Candavega, il descendit du ciel, dans son char, avec tous les vijjaharas, sur les terrasses du palais; la Sunandà et Samjhāvall joyenses le virent et s'écrièrent : « O notre époux, sois le hienvenu! » Victorieux, ils allèrent au mont Veyaha, escortés de tout un monde de vijjaharas, hommes et femmes. Les extrémités du ciel résonnaient du son des instruments de musique on fête, et ils entrèrent dans leur demoure; le prince Sanamkumara fut sacré roi des vijjaharus.

Ils se ruposèrent henreusement en paix. Un jour, l'empereur fut informé par Candavega en ces termes : « Sire, le muni Accimalin m'a dit : Toi tu as cent filles, l'empereur éponsera les buit filles de Bhânuvega; n'est lui qui est le quatorzième cakkavati annoncé par les Jinas sous le nom de Sanankumâra; dans un mois d'ici senlement, il ira à l'étang Manasa; la-has, quand il sortire du bain, le jakkha Asiyakkha, qui sait qu'il est tombé dans

le malheur, et qui est son ennemi depois une existence antérieure le verra. « Voici pourquoi le jakkha est son ennemi depuis une existence antérieure :

Il y a une ville qui a nom Kancanapura ou régnaît le roi Vikkamajasa; ce roi avait cinq cents femmes dans son gynécée; dans la même ville aussi il y avait un marchand qui avait nom Nagadatta ; la femme de cet homme, Vinhusiri, l'emportait sur les helles des dieux mêmes en beauté, en charme, en jeunesse, en fortune et en vertus. Il advint que le roi, dans un endroit quelconque, apercut cette femme, et, en étant tombé fou d'amour, il la fit enlever comme épouse dans son gynécée. Le marchand privé de sa femme crialt : « Oh, ma chérie, visage de lune, ou donc es tu partie, fais-toi voir de moi. « Il gémissait ainsi, les gamins de la rue le suivaient devennfou ; c'est ainsi que sa vie se passait. De son côté, le roi Vikkamajasa, negligeant les devoirs de la royauté, en dépit des médisances publiques, dédaigneux de san sérail de cinq cents éponses d'élite, se livrait à une volupté extrême en passant son temps avec cette Vishusiri. Un beau jour, les femmes du sérail, offensées de la conduite du roi, et rendues extrémement jalouses, réussirent dans leur projet de tuer Vinhusiri. Alors le roi devint malade de la donleur que lui causait la mort de cette femme; ses yeux ne désemplissaient pas de l'eau de ses pleurs, at li devint fou comme l'était devenu Nagadatta; il ne voului pas laisser brûler le cadavre de Vinhusiri, mais les ministres trompërent le roi, et firent porter le cadavre dans un bois où il fut abandonné. Le roi, privé de la vue du cadavre, ne but plus, ne mangea plus durant trois jours; les ministres alors, persuades que si le roi ne revoyait pas le corps, il mourrait, le conduisirent dans la forêt. Là il vit le cadavre découlant de pourriture liquide, fourmillant de vers, les yeux arcachés par les ecrbeaux, déchiqueté par le bec insolent des rapaces, tout pleins d'odenr et de puanteur, A cette vue, le roi pris d'angoisse commença à se blamer lui-même : « Comment! voila l'objet pour lequel j'ai abandonne ma noblesse, ma verta, ma race, ma gloire at mon honneur! Oh! la vie! c'est ainsi que s'est produit un tel état de choses ! » A la suite de cela, il entra dans la voie du renoncement, ahandonna la royauté, le royaume, la ville, le sérail, la troupe des siens, n'en faisant pas plus de cas que d'un brin d'herbe, et il alla vivre auprès du mattre Suvvaya; il purifia son âme par diverses austérités, telles que par le jeune du quatrième, sixième et hultième jour; après quoi, s'étant laissé mourir, il alla au kalpa de Sanamkumèra. A l'épuisement de sa vie, la-bas il renaquit sous le nom de Jinadhamma, à Bayanapura, et sous cette forme, ayant la pensée purifiée par les paroles des Jinas, observant les pratiques des sàvagas des douze façons qui ont pour essence l'état du bien, il passa son temps à se plaire au culte des grands Jinas.

De son côté, Năgudatta, affligé d'être séparé de sa femme, devenu fou, le corpa épuisé par ses pensées graves et tristes à la mort, renaissait après avoir circulé par des matrices d'animaux nombreux, dans la ville de Sihaura comme fils du brahmane Aggisamma: evec le temps, il fit vœu d'ascétisme et se plaisait aux austérités, jennant deux mois de suite. Il alla à Rayanapura où le roi Harivâhana était dévôt de Bhagava ; le roi apprit l'arrivée de ce grand aacète, et il le convia à venir rompre son jeune dans le paluis, précisément au même moment où le savaga Jisadhamma y arrivait, conduit par les dieux. Le muni, en voyant ce dernier, ressentant la haine béritée de ses existences antérienres, les yeux rouges de colère, dit au roi ; « Si tu veux me faire manger, que je mange de la bouillie brhiante dans que écuelle posée sur le dos de ce marchand. » Le roi répondit : . Je te ferai manger sur le dos d'un autre homme. . Mais le muni, tenace dans sa haine antérieure, reprit : « Je ne mangerai pas autrement. « Alors le roi lui accorda son désir par affection ; le marchand supporta la brûlure de l'écuelle posée sur son des, pensant : « C'est le fruit de mes mauvaises actions qui revient ainsi. « Quand la bouillie fut mangée, l'écuelle fut arrachée du des avec de sang, des tendons, de la chair, de la moelle : l'homme retourna chez lui, honora les siens, jeuna, pratiqua le culte des caityas et devint samuna; il sortit de la ville et alla sur le sommet d'une montagne où il pratiqua le jeune absolu, en restant accroupi du côté de l'orient un mois durant, puis successivement du côté de chacun des points cardinaux tous les demi-mois; des corneilles, des vautours et des chacals venaient manger à son des ; il supporta la douleur sans suspendre ses formules d'adoration, et mourut pour renaltre dans le ciel Sohammakappa comme Inda.

De son côté. le Bhagava renaquit sous forme de la monture de l'Inda, c'est-à-dire: Erâvana. En suite de son service, Erâvana retomba parmi les hommes et les bêtes, de sorte qu'ayant transmigré diversement il naquit finalement en la personne du jakkha Asiyakka; le jakkha anssi tomba à Hatthinaura et v naquit dans le corps de l'empereur Sanamkumara. Telle est la cause de leur hostilité respective.

C'est ainsi donc que le muni m'a enseigne ; j'ai dit adien à Bhanuvega pour venir demeurer auprès de toi. Tu t'es établi dans la ville de Piyasamgama, tu as épousé les buit filles de Bhanuvega et tu les as abandonnées, là-même, pour une raison quelconque. « Nous leur ferons, te disais-tu, la cour, quand nous aurons accompli ce que nous avons à faire, et vous me pardonnerez l'offense de les avoir laissées dans la forêt, » Je te fais maintenant savoir : « Venille consentir à prendre en mariage mes cent filles, et fais de nouveau voir le lotus, du visage de leur seigneur à tes huit épouses, » --- « Qu'ainsi soit fait! » dit le roi. Les cent jeunes filles vincent, et le mariage fut célébré pompousement par mon époux. Alors il se livra au plaisir en compagnie de ses cent épouses et des huit autres, et le temps passa. Aujourd'hui même mon époux avait conçu ce plan : « Je veux m'en aller là où j'ai livré bataille au jakkha vers l'étang. « C'est pourquoi pour voir ce lieu nous y sommes venus, et voilà la cause du spectacle auquel to as assisté, -

Alors Sanamkumāra se leva; ayant bien dormi, il sortit de son sérail et se rendit au Veyaddha en compagnie d'une suite nombreuse; mais le prince fut averti par Mahindasha, à un moment opportun, en ces mots : « Prince, tes parents passent leur temps dans la douleur; je t'en prie, fais-moi la grâce d'aller les voir. » Suivant immédiatement cet avis, ils allèrent a Hatthinaurs suivis du fracas de la foule des vijjāharas, parés de bijoux, de vètements multicolores, montés sur des éléphants, des chavaux, des chars célestes nombreux portés par des éléphants. Le père du prince, sa mère et la foule des citadins, en furent très réjouis; avec une grande splendeur le roi Âsasena sacra roi Sanamkumara, et Mahindasiha fut désigné comme chef de l'armée entière des fantassins.

Après quoi le roi accomplit tous ses devoirs en se rendant auprès des anciens selon leurs tirthas, suivant l'enseignement des maltres. Sanamkumāra enrichissait toujours davantage son săra, son armée, ses trésors, devenu très puissant protégenit son royaume: Les quatorze ratnas, depuis le cakka et aussi les neuf trésors, se produisirent, et il leur rendait les hommages accoutumés : il suivit le chemin que lui indiquaient les brillants de son cakka et soumit successivement les pays de Bharaha, Uyaviya, Vāsa-sahassa, depuis le Māgaha, le Vāra-dāma, le Pabhāsa, le Sindhu, le Khanda, le Pavava. Après mille ans, le prince alla à la ville de Gaya, où, grace à sa science surnaturelle, Sakka le vit et pensa : " Autrefois celui-là était pareil à moi comme chef de Suhamma. « Dans son affection amicale pour le prince, il dit a Vesamana : " Vous alles sacrer Sanankumara; il faut lui apporter ce collier avec une guirlande, un parasol, un diademe, un couple de moustiquaires, de boucles d'oreilles et des étoffes fines, un trône, des habouches et un petit banc, en cadeau : " Maharaya, Sakka s'informe de tes nouvelles, " Vesamana dit : « C'est bien ! » et prenant le cadeau de Sakka il s'en alla a Gaya. Rambha et Tilottama furent aussi envoyés par Sakka pour la célébration du sacre. Le cadeau fut présenté et Vesamana dit a l'empereur : « Nous sommes envoyés par Sakka pour ton sacre, daigne accepter ces objets. " - " C'est hien | dit l'empereuren acceptant. Alors fut créée une plate forme de pierreries longue d'un joyana, dessus une salle de sacre tout en joyanx, et au milieu de la salle une estrade en pierres fines où était le trône. Assis là, l'empereur fut sacré par les dieux, avec de l'eau de l'occan de fait versée d'une coupe d'or et de joyanx. pendant que retentissaient bruyamment les chants et les cris de : « Vive le roi! vive le roi! » Rambha et Tilottama dansèrent.

chargérent l'empereur de parures et le traitèrent avez libéralité; colui-ci alla à Gaya, tandis que la foule des dieux s'en retourna nu ciel.

L'empereur passait son temps dans la jouissance des plaisirs. Un jour, à la cour du Sohamma, l'Inda, se tenant assis au faite de son trône, regardait le drame Soyamuni; à ce même moment, le dieu Samgama vint de l'Isanakappa, prendre place aux chiès de l'Inda du Sohamma. Par suite de l'éslat que répandait le corps du dieu, l'éclat de tous les autres dieux qui se tensient dans la coar s'évanouit; tout comme au lever du soleil palissent la lune et les planètes, ainsi pălirent les dieux. Quand il fut parti, les diaux surpris interrogèrent l'Inda. « Pour quelle raison l'éclat de cedieu est-il plus vif que celui de douze soluis levents? - L'Inda répondit : « Il a pratiqué, dans une existence antérieure, l'autorité qu'on nomme ayambila-haddhamana. « On lui demanda encore : « Y a-t-il quelque antre qui soit doue d'un tel éclat et d'une telle beauté? + - Il dit : « Il y a a Hatthinaura dans la familie des Kurua un cakkavatti du nom de Sananskumāra dont l'éclat et la beauté sont supérieures à culie des dieux. =

Deux des dieux. Vijnya et Vejayanta, ne crurent pas à la chose ils prirent la forme de hrahmunes et allerent chez l'empereur ; l'imissier leur anveit la parte et ils entrécent; ils virent le roi occupa à s'oindre d'huile et de parfums et furent surpris de voir une perfection de beanté supérieure encore à celle qu'avait depeinte Sakka. Le roi leur dit : « Pourquoi étas-vaus venus ! » Ils répondirent : « Ta beanté est celébrée par les trois mondes, la curiosité nons a poussés à la voir. « Le roi, «norgueilli de son excessive heanté, leur dit : « Oh! oh! brahmanes, vous n'avez pas vu tonte ma beanté, attendez jusqu'à ce que j'entre dans ma salle d'andience. « Ayant accepté, les brabmanes sortirent : l'equpereur, après avoir pris son bain, s'être paré de joyanx, et syant acheve sa tollette, prit place sur le trône; les brahmanes furent mandés. Ils virent le corps du prince, eurent l'air abattus et direut: Oh! la beauté, la grace et la jeunesse des énfants des hommes, aperçus un instant, disparaissent! - - " Pourquoi d'un air chagrin critiquez-vous mon corps? - - = 0 roi, la beauté, la jeunesse et la splendeur des dieux durent antant que dure une vie de six mois, et disparaissent ensuite; pour les hommes cela va en croissant jusqu'an milieu de la vie, et se perd ensuite; mais pour toi, la beauté, la jeunesse et la splendeur ont paru comme par prodige, pour disparattre maintenant en un instant, comme disparalt l'amitié des méchants. » Le roi dit : « Comment le savezvous? . Ils racontèrent toute la vérité, depuis l'éloge fait de lui par Sakka; le roi surpris regarda ses bras ornés de bracelets et les vit privés d'éclat, et sa poitrine chargée de colliers paraissait décolorée. Alors le roi songen : « Oh! combien le samsara est éphémère! comme le corps est sans moelle! En si pen de temps bemié, jounesse, éclat, out passé; il est déplacé de s'attacher à l'existence ; il faut être bien ignorant pour devenir fou de son corps! C'est démonce que d'être fier de sa beauté et de sa jeunesse, égarement que de cultiver la volupté. La propriété c'est le vol'; je m'en vais quitter tout cela et faire ce qui est bon en vue de l'autre monde, »

En conséquence de tout cela le roi fit sacrer roi son fils.

 Tu as imité, à noble, la conduite de celui qui l'a précédé, la conduite du grand roi Bharaha dont la gloire est célébrée dans les trois mondes, »

C'est par ces mots que les deux dieux célébrèrent le prince en s'en aliant; l'empereur quitta toutes ses richesses, sans en faire plus de cas que d'une maovaise berbe, et entra dans les ordres auprès de l'àvariya Ràya. Tous ses joyaux, ses précisuses femmes, les antres beautés, les dieux qui le servaient, les rois, les trésors, tout, en un mot, avec les gens qui demeuraient dans les camps royaux, pendant six mois s'attachaient aux pas du sonverain; lui, quoique pensant à oux, ne les regarda même pas comme regarde le lion.

Après un jenne de six mois il entra dans le district qui lui était attribus pour mendier; en lui donna d'abord du millet et du riz cuit avec du petit-lait maigre; il mangea, puis se mit de nouveau à pratiquer le jenne du sixième jour. Il eut à endurer la gale,

¹⁾ Baha erra pariggaho,

la fièvre, la toux, l'asthme, le bhattacchanda', l'ophtalmie, les coliques, sept maladies cruelles qu'il supporta bien. Il pratiqua donc pendant sept cents ans l'austérité farouche, cuisante, atroce. Alors les perfections commencerent à se manifester en lui, telles que : la guérison par simple contact; guérison par la bave, la salive, la saleté; toutes les guérisons; des ce moment il ne prit plus aucun soin de son corps.

Alors Sakka se mit à celebrer encore Sanamkumara en ces mots : " Oh! grande est la noblesse d'âms du muni Sanamkumara; quoique tourmenté par les maladies, il ne les repousse pas. » Încredules, les mêmes dieux, sous forme de médecins savara, s'approchèrent du muni et lui dirent : « Vénérable, nous allons guérir tes maux. « - Le vénérable demeura assiseu silence. - Comme ils répétaient leurs propositions le muni dit : « Est-ce que vous guérissez les maladies du corps ou les maladies morales? » — « Celles du corps, » — Alors le muni frotta de salive son doigt qui leur parut de couleur dorée, et il dit : « Je guéris a moi seul les maux des autres ; si vous étiez capables de guérir les maux de Samsara, guérissez-moi, « Les deux dieux surpris : « L'est vous-même le melileur médecin qui guérisse les maux de Samsàra! » Et le célébrant, ils lui apprirent que tout venuit de Sakka: ils le saluèrent en reprenant leur forme divine et s'en retournérent dans leur séjour.

Le vénérable exerça la dignité de prince et de préposé au district durant cinquante et cinquante milliers d'années, puis pendant un lakh d'années il fut cakkavatti, ensuite pendant un autre lakh d'années sons forme de moine il s'en alla au sommet de la montagne Sammeya. C'est là que, sur la roche une, il pratiqua les œuvres du repentir ne mangeant que tous les mois*, de sorte qu'il acheva ainsi son temps.

Il renaquit plus tard dans le kappa de Sanamkumāra, tomba de la dans le pays Mahāvideha et arriva a la delivrance.

GODEFSOY DE BLONAY.

i) Maladie incounce.

²⁾ Une faie par mais?

LES ÉLECTIONS ÉPISCOPALES

DANS

L'ÉGLISE DE FRANCE

BU IX+ AU XH+ SIECLE

D'APRÈS M. INBART DE LA TOUR

None avons bien tardé à présenter ici l'important ouvrage de M. Imbart de La Tour; mais il est de ceux qui peuvent attendre. Il ne doit rien à l'occasion ou à la mode; il est assuré pour long temps de trouver des lecteurs, très sérieux, si leur nombre n'est pas très considérable. Par la conscience scientifique dont il témoigne, par les informations abondantes et les vues originales qu'il contient, il seru indispensable à tous ceux qui voudront étudier la question des élections épiscopales ; ajoutous qu'il est très clair, bien composé et bien écrit.

Ce n'est pas cependant qu'il soit à l'abri de toute critique. D'en côté, il contient des thèses qui me paraissent hasardées on contestables, et je signalerai plus loin les principales : mais il s'agit alors de points obscurs et difficiles, sur lesqueis les divergences sont légitimes. D'aures part, le livre a un côté faible, qui ne frappora pas également tous les critiques, mais qui, à mes yeux est très sensible : il a comme une tare, qui n'est point d'ailleurs particulière à l'auteur, et qui est au contraire assez commune dans l'école à laquelle il appartient. M. Fustel de Coulanges a été l'un des maîtres de M. Imbart de La Tour ; c'est un deceux qui sont expressement rappolés dans l'Avant-propos, et la filiation scontifique me paralt évidente. Or, M. Fustel de Coulanges et les historiens, l'ittérateurs ou philologues, qui ont suivi sa méthode, se sont proposé d'étudier l'histoire des institutions, c'est-à-dire l'histoire du droit, sans counaltre la technique juridique, sans

savoir le droit. Ils prétendent néaumoins interpréter les textes juridiques avec la dernière rigueur et en serrer les termes de très près. Il est impossible qu'il ne se produise pas ainsi des méprises et des confusions, comme en commettent en sens contraire les historiens du droit proprement dits, si, avec leur seule éducation juridique, ils prétendent dominer l'histoire des faits. M. Fustal de Coulanges, malgré sa hause valeur, compte à son passif un certain nombre de ces méprises, et ses disciplines n'y ont pas non plus échappé. Si M. Imbart de La Tour eût été un juriste et un canoniste, il n'eût pas par exemple affirmé sans réserves (p. 1x) que « jusqu'au Concordat de 1516 l'élection a été le mode canonique de la nomination de nos évêques ». — n'eût pas dit (p. 342) que l'investiture (au lieu de l'élection) confère à l'évêque le pouvoir de juridiction, distinct du pouvoir d'ordre que lui confere la consécration ; — il n'ent pas surtout usé et abusé des termes dominium, potestas, haut-propriétaire, haute-propriété, haut-seiqueur (par. ex. p. 287, 290, 339), pour désigner les pouvoirs des rois ou des seigneurs quant à la nomination des évêques et par rapport aux évéchés, sans qu'on puisse le plus souvent découvrir la conception précise et juridique que l'auteur recouvre de ces expressions. Mais j'aurais mauvaise grace à insister sur ce que je considère comme un péché originel. Prenons l'ouvrage en luimême. It sa divise naturellement en deux parties (bien que ce ne soit pas la exactement la division adoptée par l'anteur, laquelle est plus complexe) : la premiere est consacrée aux élections épiscopales du v* au x* siècle ; la seconde comprend leur histoire du x' an xn siecla.

1

La première partie, qui, comme l'indique le titre du livre, insiste surtout sur les élections au ux siècle, contient, bien disposés, des renseignements généralement sûrs et complets. Je ne l'examinerai pas en détail, d'autant qu'alle est certainement la moins originale des deux. Mais il est une question, sur laquelle je dois m'arrêter quelque peu, car j'y suis en divergence tran-

chée avec l'auteur. Bien que ce point rentre dans une période antérieure à celle qu'il étudie, M. Imbart de La Tour n'a pas cru pouvoir laisser de côté l'origine des élections épiscopales. Reprenant (p. 55 et suiv.) une opinion émise par M. Fustel de Coulanges, il sontient que ce système electif n'a pas son origine dans les institutions de la primitive Église, « qu'il doit sa forme an sy siècle et que pres de cent ans plus tard, après bien des hèsitations, il s'est enfin constitué. « En Gaule particulièrement il ne serait pus antérieur à la fin du re siècle, et sa première application cartaine serait l'élection de saint Martin de Tours. Quant à l'antécédent, il se trouverait dans les institutions municipales de l'Empire romain. « La petite Église se confondit avecla cité, quand la cité se fit chrétienne... Elle élisait les magistrats ; elle voulnt élire son évêque, le jour où l'évêque devint, en fall, son magistrat. Les comices religieux remplacerent les comices politiques = (p. 56).

Cette hypothèse me paratt inadmissible. Elle pèche d'abord par la base; car à l'époque où se place l'auteur, les élections municipales étaient depuis longtemps en décadence : les magistrats municipaux étaient élus, non par les comices populaires. mais par la curie, qui les prenaît parmi ses membres, souvent par voie de roulement. Elles ne peuvent donc avoir fourni le modèle des élections épiscopales. Tout au plus pourrait-on songer à l'élection du defensor civitatis qui fut faite le plus sonvent par la cité entière ; mais ici ce fut peut-être l'élection episcopale qui servit de modèle. L'hypothèse de l'auteur se heurte, d'antre part, à des témnignages précis. L'élection des évêques, par la communanté des fidèles, était en effet en vigueur avec ses traits caractéristiques dans la seconde moitié du 13º siècle, d'après les données formelles de la Adryf (xv. 1). Elle apparaît plus précise encore dans les Kavéves ixalignament nes àylar axomélius, c. to, dans la partie de ce recueil qui, selon M. Harnack, remonte au moins au premier tiers du m' siècle; ce texte, en effet, suppose le cas eû la communanté qui doit procèder à l'élection de son évêque est si peu nombreuse qu'elle compte moins de douze électeurs, et un moyen est prescrit pour sortir de cette difficulté (Harnack,

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altehristlichen Litteratur, B. II, Heft 2, p. 212, 232; Heft 5, p. 7, 40). Ce qui s'introduisit au contraîre seulement avec le temps, avec l'épiscopat proprement dit, c'est la participation des évêques voisins et la prépondérance du clergé dans les élections épiscopales.

П

La partie la plus originale du livre est celle qui est consacrés aux x' et zi' siècles, et specialement à l'extension du pouvoir ssigneurial sur les évêches. L'auteur a recherché plus complètement, plus exactement, qu'on ne l'avait fait sucore, dans quelle mesura et pour quelles causes les droits qui appartenaient au roi carolingieu, quant à la nomination des évêques - droit d'autoriser l'élection, droit de la confirmer, droit de mettre l'évêque élu en possession de son temporel en lui faisant préter un serment de fidélité, droit enfin de nomination directe - avaient passé à la féodalité supérieure. Il cherche d'aburd a établir un tableau exact de ces transformations au point de vas chronologique et géographique. Il montre au commencement du x° sirale la royanté ennore en possession de toutes ces prérogatives, et - co qu'on avait entrevo depuis longtemps, mais ce que lui seul a vraiment établi avec précision — il établit que, tent en ayant beaucoup perdu, elle se défendit mieux sur ce point que sur la plupart des autres, et que les premiers Capétiens conservalent leurs droits pour la nomination des évêques dans un certain nombre de régions où les autres attributs de la souveraineté avaient passé aux mains de la haute féodalné. M. Imbart de La Tour a fait ce relevé pour tout le royaume, autant que le permettaient l'état des textes et les proportions de son sujet. Il a cherché, d'autre part, comment et par quels moyens tant d'évéchès étaient cependant devenus seigneuriaux, soustralts à l'autorité du roi et soumis à celle d'un seigneur.

Ses recherches à cet égard sont minutieuses et consciencieuses. Il essaie successivement toutes les clefs qu'il trouve sons sa

main, examinant que à une toutes les causes qui lui paraisemt avoir pu Joner un rôle dans cette transformation. Sa conclusion est que les seigneurs conquirent leurs droits surtout par ce fait. qu'ils tennient matériellement en leur puissance la ville épiscopale et le palais épiscopal. Je suis étonné qu'il n'ait pas renforce et précisé cette hypothèse, en rattachant cette usurpation à on des droits particuliers, qui rentraient dans les prérogatives royales en cette matière, et qui était la sanction de tons les autres, le veux dire le droit de mise en possession ou d'investiture. La confirmation de l'élection épiscopale ou la nomination directe de l'évêque se presentait comme un attribut personnel du roi, lequel n'avait aucun rapport avec l'exercice materiel de l'autorité dans telle ou telle région. Le roi pouvait statuer ici de loin, et par lui-même, sans l'intermédiaire du comte ; tandis qu'il ne pouvait pas de la même manière lever l'impôt ou faire exécuter une sentence sur les biens ou sur les personnes dans la comté. On conçoit donc qu'il ait conservé cet attribut de la puissance publique, alors que les comtes avaient acquis les autres, ceux qui représentaient l'exercice de cette puissance dans leur comté et aur les habitants. Mais lorsqu'il s'agissuit du temporel de l'évêché, lorsqu'll s'agissuit d'en prendre possession en régale ou d'en faire la remise et la délivrance au nouvel évêque, le roi était incapable d'agir directement et par lui-même. Il fallait l'intermédiaire du comte, qui seul avait la force et l'autorité effective sur les biens et les personnes du comté. C'est, je crois, par l'investiture et la règale, dont eux seuls pouvaient efficacement disposer, que les comtes ont conquis les autres droits qui appartenaient auparavant au roi quant à la nomination des évêques ; et bien des renseignements racueillis par l'anteur lui-même me semblent converger vers cette hypothèse (par ex. p. 288, 290, 294).

M. Imhart de La Tour s'est efforcé aussi de montrer que ces droits, en passant aux mains des seigneurs, avaient changé de nature. Ils seraient devenus un droit de propriété de « haute propriété », selon la terminologie qui lui est chère. Il s'efforce d'établir cette proposition en montrant (p. 335 et suiv.) que les seigneurs se prétendaient propriétaires des évêchés cux-mêmes. non seulement des hiens composant le temporel de l'évêché, mais aussi du siège épiscopal lui-même; qu'ils les concédaient à l'évêque soit par une nomination directe soit par l'investiture donnée à l'élu, et que l'évêque tensit en ûef l'évêché du seigneur (p. 335); — en prouvant, d'autre part, que les seigneurs disposaient, comme d'un autre bien, de leurs droits sur les évéchés, qu'ils les vendaient, les constituaient en dot, les engagnient et les donnaient (p. 235 et suiv.). Le droit du roi sur les évêchés restés à sa disposition aurait lui-même, et, par in-buence, pris la même nature (p. 339 et suiv.).

Il y a là, selon nous, un mélange de vérité et d'exagération. Il est certain que, dans les divers attributs de la puissance publique qui furent appropries par cox et s'inféculerent entre leurs mains, les seigneurs viront surtout des moyens de profit pécuniaire. L'idée de l'intérêt public disparaissant, ce qui restait de la puissance publique demembrée deviut avant tout une exploitation pécuniaire et légitime. La féodalité sonillait ainsi fatalement tout ce qu'elle touchait, et les prérogatives se rapportant aux élections épiscopales n'échapperent pas à cette influence. Les saigneurs cherchèrent naturellement à en tirer de l'argent, et dans un pareil milieu la simonie trouvait un champ tout préparé. D'autre part, tous les droits infécdés, entres dans le patrimoine des azigneurs, devincent aliénables par sux, et l'electio suivit cette règle. Mais c'est une erreur de croire que, dans cette société, violente il est vrni, mais souverninement dominée par l'influence religiouse, sacerdotale et théocratique, les laïques sient jamais pense qu'ils pouvaient donner à l'évêque son titre et son siègn, et que l'épiscopat était leur propriété. Ce qu'ils exerçalent, c'était simplement un pouvoir traditionnel de l'autorité temporelle, un droit de contrôle ou de choix, qui lui était reconnu depuis longtemps, quant au recrutement du clerge superieur. De ce droit les comtes, il est vrai, se considéraient comme féodalement propriétaires, mais, quand ils en disposaient au profit d'un tiers, par vente ou autrement, ils ne pouvaient pas considérer l'épiscopat en lui-même comme objet de propriété, pas plus qu'au ar siècle, lorsqu'un seigneur vendait ou donnait l'an

de ses serfs, il ne prétendait alièner la personnalité humaine. Il cédait, dans un cas, ses droits seigneuriaux sur l'évêché, dans l'antre, les droits seigneuriaux sur le serf. Sans doute la langue des x' et xi siècles, celle des chroniques et même des actes peut prêter à la confusion : elle dit souvent donare, concedere episcopatum, comme elle dit : donare, vendere servum; mais M. Imbart de La Tour a tort de prendre au pied de la lettre et avec un sens absolu ces expressions usuelles et concrètes, qui ne sont destinées qu'à exprimer l'un des aspects de l'acte accompli, celui par lequel le droit cédé était à cette époque légitimement dans le commerce. Si elles uvaient été grosses des idées qu'on y découvre aujourd'hui, elles auraient été soigneusement évitées, elles anraient été impossibles à employer couramment dans une société si chrétienne et si soumise, quant à sa direction morale, à l'antorité du clergé.

Enfin, quand un comte ou due du xi- siècle nommait directement un évêque ou donnait l'investiture à l'évêque dont il avait permis et confirmé l'élection, il ne prétendait pas et ne pensait pas substituer son autorité à celle de l'Église pour la transmission et l'exercice du ministère pastoral. Sans doute certains hommes de ce temps ont supposé une semblable prétention; mais ce sont les champions de l'abolition des investitures, et M. Imbart de La Tour me paratt prendre pour une réalité, pour une conception commune, ce qui n'était qu'un stratagème de polemiates, une these qu'ils prétaient à leurs adversaires, afin de mieux les discréditer. Encore ont-ils été obligés de soutenir pour cela que l'investiture des évêques devait être traitée comme un veritable sacrement. C'est là, d'ailleurs, un point qui se rattache à la querelle même due investitures, sur laquelle, comme je le rappellerai plus loin, l'ai d'autres idées que M. Imbart de La Tour.

La these soutenne par l'anteur ne peut pas non plus s'appuyer sur ce fait que l'évêque faisait hommage au seigneur ou au roi qui l'investissuit : il n'en résulte pas en effet que l'épiscopat fût conféré et tenu à titre de fief. L'origine de cette pratique était un serment de fidélité prêté au roi, bien antérieurement à l'établissement du régime feodal. Ce serment, dans la seconde moitié du ixº siècle, avait pris la forme d'un serment de vussalité proprement dit, prêté par un casses à un senior, comme le prouve relui d'Hinemar de Reims : cela venait simplement de ce que tous les personnages influents du royaume devalent entrer alors dans la vassalité royale. Dans les principes féodaux cela devint un hommage qui se justifiait par ce fait que l'évêque tenuit reellement du comte ou du roi des droits seigneuriaux et temporels, des justices temporelles distinctes de la juridiction ecclésiastique. Je suis, d'ailleurs, d'accord sur un point avec l'auteur. Je crois avec lui (p. 356) que, pour l'époque qu'il étudie, l'hommage et la fidelitas ne se distinguent pas l'un de l'autre quant au fond. J'ai essayé d'établir ailleurs que ce sont alors deux formes différentes d'une même obligation. C'est plus tard (xme-xive siècles) qu'on introduisit entre l'hommage et la fidélité, spécialement en ce qui concerne les évêques, une différence hien nette.

A la transformation entre les mains des seigneurs des droits concernant les élections épiscopales, M. Imbart rattache une autre consequence. C'est une modification profonde dans la composition du corps électoral, qui fonctionnait lorsqu'il n'y avait pas nomination directe par le seigneur, et qui comprensit traditionnellement deux éléments : clerus et populus. D'un côté, le clargé électeur tenduit des lors à se réduire au chapitre de l'eglise cathedrale; celui-ci n'avait pas encore un droit exclusif, mais il avait une action prépondérante. D'autre part, l'élément laique ne comprend plus généralement toute la population, alors que judis tous pouvaient, si hon leur semblait, prendre place dans cette fouls, qui se hormait d'ailleurs à acciamer ou à huer les candidats proposés; ce sont certains laiques, en permière ligné les chevaliers vassaux de l'église cathédrale, qui acquièrent ou gardent senis le droit de participer à l'élection (p. 326). L'autsur va même plus loin, et, dans ce collège électoral qui se rétrecit el se précise, il distingue en même temps des rôles et des droits différents, les uns ayant le droit de vote proprement dit, clectio. les autres seulement voix consultative, consilium (p. 330). Sur

ce dernier point cependant il est moins affirmatif, et je crois qu'il a tort, le droit postérieur admettant très bien que les électeurs fussent obligés par la coutume de consulter certaines persannes déterminées avant de fixer leur choix (c. 52, X, De elect. t, 6). Ces développements me paraissent excellents. Mais je ne. sais si l'on peut rattacher cette évolution à la féodalisation des droits du pouvoir séculier sur les élections épiscopales. Elle s'explique suffisamment par un développement purement interne de l'organisation ecclésiastique. La prépandérance du chapitre cathédral, comme consell nécessaire de l'évêque, devait conduire naturallement à écarter les autres clercs de l'élection épiscopale. La théorie canonique, d'antre part, tendit de bonne heure à en écarter tous les laiques. Elle devait acriver à ce resultat dellnitif seulement au xm' siècle (r. 58, X, De elect., 1, 6); mais c'était un acheminement qu'un état de droit, où le droit d'électeur ne pouvait plus appartenir qu'à certains laiques, auxquels la coutume l'avait conféré, comme une prerogative exceptionneile.

III

M. Imbart de La Tour a nécessairement trouvé sur son chemin la question des investitures. Il la considère à un point de vue particulier, qui n'est point le nôtre. Il y voit, en effet, une réaction énergique et légitime de l'Église contre l'usurpation des avêchés par les princes et les seigneurs, telle qu'il l'a décrite plus haut. Ce qui aurait été alors condamné par l'Église, c'est en réalité la propriété prétendue par les laïques sur les évêchés et le droit, qu'ils prétendaient avoir, d'en disposer par l'electio ou par l'investiture (p. 493), car « le seigneur laïque ne faisait pas de différence entre l'Église et ses biens, l'administration temporelle et le gouvernement des Ames. Il conferait l'Église : de là cotte confusion qu'attaquait précisement le parti réformateur. » M. Imbart fit encore (p. 404) que pour Grégoire VII « investiture, don des évêchés, des Églises, sont synonymes : nulle part il ne distingue la fenction du domaine. » Mais cette conception me paraît inad-

missible. Tout d'abord les prohibitions furent principalement dirigées contre l'Empire, où, comme l'antene l'a très bien montre (p. 263, 264), le droit du pouvoir séculier sur les élections n'avait pas subi d'infécdation et avait conservé son anaienne nature, « attribut exclusif de la royanté ». D'autre part, ce sont bisa soulement les investitures qui farent prohibées (avec l'hommage). at non point les droits du prince quant à l'electio. Un homme qui fut méls au grand conflit, Yves de Chartres, le dit expressment, Ep. LX : . Dominus quoque papa Urbanus reges tantum a corporali investitura excludit, quantum intelleximus, non ab electione in quantum sunt caput populi, vel concessione. . La confusion, dont parle M. Imbart, o'existait pas reellement, comme je l'ai déjà dit. Sans donte, sous une forme moins grossière, une thèse semblable est soutenue par certains champions de la Papanté, Humbert, Damiani, Geoffroy de Vandôma; mais cus bommes imprudents voulaient, pour assurer le triomphe de , l'Eglise, faire d'une question politique une question religiause. La Papauté, mienz avisée, ne prétondit, dans ce conflit, que dégager la ploine indépendance de l'Église à l'égard du pouvair temporel. Elle visa le droit d'investiture, qui appartenait aux princes, non parce qu'il diait une atteinte portée sur les choses sacrées, mais parce qu'il était la gurantie efficace de tous les antres droits qui leur appartenaient quant anx élections épiscopales. Elie le visa, quoiqu'il représentat une prérogative moderée du pouvoir temporel, parce qu'il était le plus sérieux obstacle à l'indépeudance politique de l'Église et que le moment était favorable pour l'attaquer et le détruire. Les abus plus grossiers des pouvoirs foodaux étaient pour elles moins redoutables et devaient fatalement disparattre. Telle se présente à mes yeux cette grande que relle, et c'est sous ce jour que j'en ai exposé certains côtes dans une étude : que M. Imhart de La Tour veut bien eiter avec sloges, malgre les divergences qui existent entre nous. Il ne sera pas étonne si j'apprécie, encore antrement que lui, la solu-

La question des enrectifieres dans les Lettres d'You de Chartres, it ins la Bébliothèque de l'Ecule sits Mantes-Eturiqu (Sention des soumess refigermen,). l. p. 130 et suir .).

tion que le conflit reçut en France. Je ne crois pas, comme lui (p. 398, 399), que la royanté capétienne ait cédé sur ce point. Saul l'emploi de la crosse et de l'anneau dans l'investiture, auquel elle ne devait attacher ancune importance et dut facilement conopper, elle maintint efficacement tous ses droits anterieurs. M. Imhart cite and lettre de Suger au chapitre de Chartres, de #149, pour prouver que, « sous Louis VII, entre l'élection et le sacre se place uniquement la confirmation du rei, « et que, par conséquont, la pratique de l'investiture est abandonnée. Mais cette letteo même ' déclare, au contraire, que le nouvel évêque devra, conformement à l'ancien usage, recevoir du roi l'investiture de son temporel actuellement en régale ; « De regalibus vero, sieut in curia dominorum regum Francorum mos antiquus fuisse dignoscitur, cum spiscopus consecratus et in palatium ex more campaleo fuerit introductus, tanc ei reddentur omnia. Hic est redditionis orde et consuctudo, ut, sicut diximus in palatio status regi el regno fidelitatem facial et sic regalia recipiat. « Une seule " chose croune dans ce texte, c'est que l'investiture suive la consecration au lieu de la précéder; mais cela avait peu d'importance, du moment que l'élu avait la confirmation du roi : peutdire même était-ce la règle au xu' siècle.

Le livre très complet et très fouillé de M. Imbart de La Tour aborde et traite bien d'autres questions qu'il seruit intéressant d'examiner avec lui, en particulier l'attitude et la position qu'aux diverses époques prit la Papauté à l'égard des élections épiscopules; mais il est temps de borner ce trop long compte rendu, dont l'importance du livre justifie seule les proportions.

A. ESNEIN.

[&]quot;I formon Ball, merget, XV, 307 : Chances complétes de Suger, éd. Lecoy de La Murche, p. 257.

REVUE DES LIVRES

W. M. PLINGERS PETRIE. — Tell el-Amarica, with shapters by prof. il. A. Sayer, D. D., P. LL, Griffith, F. S. A., and F. C. J. Spurrel, F. G. S. Lot, don, Methods and Co.

S'il y a an cours de l'histoire égyptienne une époque intéressante entre toutes, c'est sans contraîit les quelque singt aus que l'un désigne d'arribuire sous le nom d'époque des rois hérétiques. Lorsque l'Egypte était au similée de la gloire et de la richesse que lui avaient apporters des conquêtes existimes: tres grandes, qu'ella était peuplie et florissante, que les rais n'avelotti point compititeurs au dedans et presque point d'eussuis au delaire, sinon les ennantis qu'ils se donnaient à eux-mêmes afin de pouvoir les faction en tonin sureté de conscience, que les arts de la paix fleurissaient en toutes les villes les plus reputtes de la vallée du Nil, vere le fin de la XVIII! dynamie, apois le règin puissant et victorieux de Thoutmès III et des tros premiers Aménophis. on vit un prince, Amenophia IV, renier sa religion, sa capitale, con non linmams, affer batir dans un endre's peu propier, confinant au deser, ima offin nouvelle qu'il construinit un l'hommer de son dieu, erau de somptueux millions, dans laquelle il transporta sa famille et sa cont et calchra de pompeuser conmonies en l'hooneur de la nouvelle divinité. Et en règne est muy saulement important su point de sus de l'histoire politique et de l'histoire rangianne. mais encore et surtout au point de sun des arts et de l'industrie. Le Pharman Ausenophus IV., devenu Khammaten, fut non seplement an revolution naire religious as premier chef, mais must l'instigniour d'un progres monleux dans les arts que sonnaissant alors l'Egypte, l'ambitecture, le permure, la sculpture, saus monter les industries spéciales qui contribument à l'accompatation et à l'ameublement des temples, des palais et des tombésme de la mosvelle capitale. Asset, quand un architelague d'un musi grand mirlis que M. Flinders Petrie entreprit d'explorer par des fouilles schotifiques in ette de la ville élevée par Khonenaten, les Egyphologues et les cens qui s'intérressent aux choses de l'Egypta purout fonder les plus grandes espérances muy les resultate à attendre du travait de l'explorateur et de l'arabeologue aucture

Il faut cabultre de ces empéranous, je crois : M. Putris s'est montre nouve heureux dans son dernier covrage que dans les précidents. Toutefois, son nere est plein de chouses intéressantes ; l'exploratour a cu la chance de unitre su jour une série de pointureu doul on n'avait jusqu'es ausum exemple x n'un para le plus grand non, nomme l'acorrenait à un amant de l'art et de la science. Il a remailli avec amone les moindres details, les moindres fragments de poteres, de vasse, de pontures, de scuiptures, et en cela et s'est moure le coneccentres multinuiteur de une premiers musers. C'est se que je ne scurair
user louer en hij il apporte en tout re qu'il fait un soin méticuleur dont le
postérié lui saura le plus grant gre. Je lui reprentierat rependant mi de ne pas
avoir apporté de soin dans tous les détails de son muvre : il parie en un endroit
é un traveil embite toural que tout announe important, qui est en buit sau anique, et l'on a lutte d'alter aux planches pour en voir le dessin, lorsque l'auteur
nous du qu'il us l'a pas dessiné et qu'il l'a inisse sur les lieux. Évidemment, il
a failu que M. Petre fitt bien malade pour agir de la sorte; mais le malheur
est qu'il a éré mulade.

Samme laute, le chernheur trouvers dans le decrier ouvrage de M. Petrie une summe asses grande de rouseignements, s'il n'y trouve pas tous eeux qu'il sursit pu rairer d'un correge plus comples, même pour le parlie où des fouilles lui uvulent des concédées. Les issieurs seront door reconnaissants à M. Petrie de leur avoir hoursi les nouveurs matérines que contient son livre.

Lui serunt-ila annai recommissanta des sonvenux aperços qu'il a pursames dans son livre." J'en donte, illi quanzi je din nonvious aperçus, s'est une manure de parler; cur lea aperçus que sondant l'ouvrage de M. Petrie ne sont peut-être neareng que pour lui : és us sont ronment convenux que inrequ'ils semblent numeptables. Je ne paris par si des olóis de M. Petris sur la poteris egérmas. hidem qui ont (té noutestées de l'autre côté du détroit, qui l'ont été anssi en deçà de la Munifort ex sont là des questions sabsidiares qui n'ont pest-lère pas touts l'importance qu'on leur attribue de part et d'autre; je seux parier sentement dus theories politiques et religionnes que construct M. Petrie, Pal stà a unime de constates plumieure fais na coura de mes études qu'il existe, en Augisturre, une école qui lignore, de propos délibéré, tout ce qui se fait ailleurs dans la mê la branche de la science ou quelquefois nur le même sujet : c'est toujours fun de mes étonnements de voir chaque année des gras, qui o'ou! po'una madinura taintura da l'agratulogia et des nolences azonimentes, partir à la décourante de heux ou de ansouments parfaitement commas en deburs de cher mes. Je ne range pas M. Petre dans la catégorie de ces commis-coyagemes mi egyptologie; mais j'ai le regris de coontater qu'il affecte de ne pes connitre ce qui a dié serit en debure de l'Augleture, et qu'en cela il s'expose quelquefais à commettre de graves erreurs. Je suin bien qu'il 6'à pas grand temps pour fire les ourrages de seu confrores : en Egypte, il set nonné à ses fouilles, à ongoier les monoments qu'il décousers, à empaqueter et à stiqueter are denouverten; en Europe, il est compie a exposer de qu'il a rapporté de ses voyages anmale, a composer son livre sur les doulles de l'amme qui vent de s'écouler, à préparer ses cours et à les faire : ou prendruit-il le temps de lire les corrages on a pourrait tourse d'utiles renseignements? Pour l'apaque qui nous occupe

en partientier, il auralt per apprendice, dans les ouvrages de ses confrèces, que longtempe avant lui on arait découvert, dans le forme mouvelle abunie pur hommophie IV pour exprimer ses penson réligieuses, une rénovation du vieux mile agyptien du dien Ità, puraque or cu avant danne ses grand prêtre d'Aten le même som que portait le grand prêtre de Bà, il normit pu apprendre qu'on a som cans que pur arisone, regardé se tentative de revolution religieuse comme un essui d'implantation du monomissime en Égypte; il normit pu se disponser d'e mire une pur une suignatique sur le mariage d'Amémophia III, le pers d'Amémophia IV, et musé de benocoup d'autres abuses dans le datait desquelles je ne reux pas entres. Il a du moins montre fort clairement que le mite du Disque moiaire dura plus longtemps qu'un ne reux n'ordinaire le laire durer; que son abotitium, après la mort de Khausenater, fut une muvre de conciliation et de para; unité je crois précisément avoir lu mi même des idées déjà exprimées dans un artifice intituée : Un tomboux compréters.

Une autes des theories de M. Petrie, que je ne saurais adopter, est cella qui s trait nox formes extraordinaires de se roi sur les montiments. M. Petrie constate hit-même qu'il y a une grande différence entre les portraits ou représentations d'Amenophie IV sofaut, alors qu'il n'avait pas enours sahangs Thèbes sunire la vale de Chausenaten, et les diverses representations qu'on a faites de ce rot sur les monuments de rette ville. Le roi, as femme et ses filles, sont d'une forme particulière, et les traits caractéristiques des summpues ent été recourses ches lui presque par tous ceux qui s'en soni occupes. Mais ce prétendu sumuque out buit tilles, dant plusieurs pendant qu'il était roi. M. Petrie lui refuss, arce raince et avec justice, d'avoir été ensuque; mais il vent que i bal enfant de Thébes soit natucellement devanu le manetre de Tell el-Amurus, avec en figure dinactor, san con santane, sus pectoren's affaisses, ses cossess boullies de graisse. son ventre tombant, etc. Je ne saurais, pour un part, le suivre sur ce terrain. Amenophie IV dans les représentations de Teil el-Amarus a l'air vieillot, et ceneudant il dut mearir sun environs de trente sus. Je ne saurale donc reconnative on prince jume ancore dans us visage vistill, émants, dans ce surpa cirange, qui unit sitire l'attention de tous les archéologues. Et notes bien que ce n'est pas senlement lui qui est fait ou représenté de la sorte, mais tous les hommes à ses stors le sont également en traits plus ou moins exagerés : de ent, du moins un grand nombre, des postures que je delle bien do prendre a qui que ce soit, même sur assubates qui out l'épine doreste la plus souple. Pourque denc cela l'pourquoi ess vétements de furme magniture? Le serais porté a y volt Cas peintures caricatura es, parce que la plupart de ces peintures ferent exécutées à une apoque de réaction. Mais, pour le montrer, il famirait de fonge dereingpemente qui sururaient do malre d'on ertirle de critique et que j'aurai d'auteurs l'occasion de donner tout se long dans mon ouvrage sur La sepulture et les funérailles en Egypte. l'aspère que M. Petris ne verra su ces legères restrictions que mon sement dons de parvenir à la vérité, et qu'il sera personde que l'ai

benacoup d'estime et d'edmiration pour ses travaux et les services qu'il a rendus à une science que j'alme entre toutes et que je nutrive de mon mieux.

E. AMBLIDANE.

E. Wains Bours. — Saint Michael the Archangel I three encomiums by Theodosius, archbishop of Alexandria, Severus, patriarch of Antioch, and Eustathius, bishop of Traké, the copts texts with extracts from archiv and ethiopic versions, edited with a transistion Loudon, Kegun Paul, Trauch, Trabour and Co. 1894.

Ca muveau volume de M. Budge sem le horavous pour tous ceux qui mment. la littérature populaire. Les trois singre qu'il a publiés se sont autres que des forcours attribute una trois personnages of desires nominés, dans lesquels sont encadres trais récits qui out solut Michel pour héros. C'est se que l'ai nomme ailbearn le sycle de saint. Michel, comme il y avait en cycle de Gaherel, un cycle de Bapitati, et même un cycle de Santiel. Pales effet trabiti deux de ces éloges, les deux derniers, dans mes Couler et remana de l'Egypte chrétienne, mais nuo. comme. La ceu M. Budge sur un leate copte - je n'avais m effet que des fragmentada lexte copts 4 mon service, mais sur de musvals lextes arabes traduits dir copte. J'a) ciò le premier à utilirer l'attention du monde savant sur la mineaboudante et non épainée de la littérature populaire dans l'Egypte chrétième. et je savanë tout le premier que mes traduntions de l'arabe issessient fort à donner par suite de l'immilliance des textes que je possedais. Aussi je n'et eu natio surprise à voir que quelques-unes de mes traductions sont beureustment. norrigens pur les textes que poblie M. Budgu. Pour ne anor que le transieme eloge, j'ar min l'ilo de Turquie au lieu de l'ilo de Thrace, et je vale dire summent j'ul sia anome a cetta legan. l'avais à unu service deux manuscritz dont l'un poctait l'ile de Theqish et l'autre l'ile de Tourqueh. Comme je ne connaissais point l'ile de Târqish et que je ne pus regarder comme vraissmhiable que Pauliur voolut parier de la Thrane, je me rabuttis sur la Tarquie en mettant and note out fiesit qu'il ne faitait pas attaches grands importance aux notions geographiques contenues dans ces récita-

In vois maintenant que j'ul en tort, ou plutôt il y a longiemps que je l'avais ve, mais trop tard. Tomisfais l'erreur n'est pus énorme, sus que ce soit une fle de Thrues ou une lie de Turquie, le résultat est le même, puisque ni l'une si l'autre n'existent.

Je connaissais su effet l'existènce du manuscrit, isquel appartient à lord Zoudre, et je l'us embérement copié dans l'un ils mes voyages à Londres, en 1887 autant que je pouz le croire. Je m'étals empage vis-s-ris M. Budge à ne point équiblier et j'ai tenu mu promesse. M. Budge à neu de môme le promesse

de lierer le manuscrit a la commissance du monde savant, et il l'a fait avec nessecoup de soin et d'exactitude. Non amilement il a subile le texte sopre, mais ainsai des spécimens du la recram araba at meme de la version éthiopionne do cas éloges, se qui montes qu'il est annai habile dans les langues semi-Uques que dans les langues chamitiques. Son ouvrage rendra acreice aus amatears de folk-fore, commo a la da lui-même, et, à ce propos, je un permettra de lm fairmane legées critique, il dit, dans sun Avant-propos, que les vies des saints coptes et les éloges des martyrs ou des anges sen trep remplie de miracles sacroyables, fancia que les éloges qu'il publis sectent un pen de la regie ordnaire. Cetta critique porte a fenx, qu'il un permette de le tui dire : je l'ai souvent entendu faire par des hommes emmesta, qui s'étonnaient de me vair consumpt uses efforts of montession & Fausst satriles studies, comme ils dissioni-D'abord cetts étude un pas été ames stécle qu'on reut bien le dire : depuis que l'ai public sea une de anints dont ou parle si légérement. l'attention à de appetés de loux côtés sur cette intersture apécinie, et je un m'aventureral pus on dieunt que l'histoire du monachiere a été changée de tout su comble. Mais ce n'est là qu'une minime partie de l'unorêt que présentent ses vies : les événoments important pour ce qui imperen bien davantage, ce sont les idées de toutre sortes qui rempliesent cas senvera, sons qui ne sont pas très solevens. je vanz hien le arome, mils qui jettent un jour inerveilloux sur la pensee de Phonome en Égypte à cette époque. S: l'insteure un monach sine a ste changes par les faits, Chietoire de l'Église expelience a été présentée sous une face compintenment differente par les iffres qui remplianzione les forms qui une de publica. On a ve cjairement, on tout an moins on a pu le roir, que les anteurs gross on intine syatest traffi la vérité, qu'ile avaient au fure los corrections qui leur semblainst nécessaires; que les fourmes, qu'ils nous avaient présentes comme des marveilles de la grâce, mmma des exceptions surnaturemes, arment fort recognitio aux autres hommes no leur pays, qu'ils avaient nomine des actions qui n'étaunt rom mons qu'admicubles, qui dans d'antres pays suraient paner pour des crimes ou des délits de dran commune, et que pas consequent. nes minta personnages marent loro de mariter i admiration laudation dunt qui les enfourait depuis des stocies. Ces résultais sont bien quaique cliese, l'inseries, quelque chose de tangible et même quelque eluse de grand. Asset continueraje, pour ma part, à publier tout se que le pourrai publier de cre outrages, sar, quoique d'ijà on commence a les conmitte, il su reste sumre d'autres et des plus importants.

Mais on un dit outore que, pour trurent la philosophie de ces textes consysux, il fant avoir une instruction genérale très étendies, qu'il est nécessaire de se livrer a des études approfondies sur d'antres parties des connaissancés hubitres à des études approfondies sur d'antres parties des connaissancés hubitres. Gela, je le main depuis longimonal que ne peut pas se servir de cen textes mainse. Gela, je le main depuis longimonal que no peut pas se servir de cen textes mainse d'une inscription lestorique, et c'est précisement pourquei ils sa'attamente à leur interprétation. La difficulté un ca'e jameie éloigne d'une atude :

il fant en effet un labeur acharné pour tirer parti une couvres coptus, et je suis on se se Batter d'en aver extrait bute la quinteseuse jour me part. D'autrecommon acres mpl, on mouse a sold do mal, any assurant role due les textes que jas publica, non pos autre chore que moi, mais plus el imens que mor : reun-in, je ne mineral avec plaint et je serat le premier à reconnultre ce qu'ile auront mis en limiter. Je ne demande par a faire la besegue font seul; je demande sentement que la besogne mit faite, même en debors de mai. Nal bomme e est mossaulte ici-bes. Si l'apporte queique impullence à mettre sons les yeux da ambillo de fruit de mos travanz, s'est asulement pures que je sondrais que l'on fat plus tot en pessession de ess materiair ; le travail qui m'incombe de or obed, mil n'en caure le souri plus que moi, et je suie, je cruis, le seul jage en cela de se qu'il me convient de faire ou de me pes faire. Que la recité pregrasse, e'en mos plan guilest dentr. En fluissant, je ferm observer que les différentes qui se trouvent entre le toxte copte, que vient de publier M. Barige. et le texte arabe que l'ai tradoit montrent une fois de plus quelles libertés Messiems has oppiates prompted avon les itres qu'ils transcrivatent ou traduisainnt; il en set toulours ainsi, témois le Jenne paritie qui me disuit : « Si to vent, je to mettra: cola (certame Antes de martyra) en meilleur elyle. .

H. AMBIRITAR

Dasin. G. Baistes. — Nagualism. In 8°, 65 p. Philadelphie, 1895. — A vocabulary of the Nanticoke Dialect. In 8°, 9 p., 1895. — On the words: Anchors: and a Nahnati. — 7 p. — On an a inscribed tablet a from Long Island. 3 p. — The native calendar of Central America and Mexico. In 8°, Philadelphia, 1893, 59 p.

L'antiformaisme pourrait, por une métaphore un per métaphore un per métaphore de peut-éire, être éélini s' une nouvelle égyptologie. En effet, non seniment par les innombrables ques tions que souléemt leurs problectures, leurs religious, leurs cernures, etc., Ministra et le Nouveau Moode présentent une grande similitude d'intérêt, mais en ouire l'instors même de l'americanieme ess fort semblable à celle de l'égyptologie; comme celle-ci, celle-tà a cu ses Kircher, et, si son Champullium ne mune cet pas emore révélé, il n'en est pas moins rrai qu'à la période beaucoup trup fongus des hypothèses falles a, depuis que que viogé années, aucoidé la poriode vértablement amoutifique.

M. Daniel-G. Brinton, aujourd'his professour d'armeningse et de linguistique américaines à l'Université de Pennsylvania, est un des plus solides et, avoucre-le, des plus raines champions de l'américanisme moderne. Aucune hypothèse, ascune théorie, se pouvant être éémintrées pour ainsi dire mathématiquement, ne trouvent grâce devant lui. Cette prodence, parfuie un peu excessive, nous

est un site garant de la valeur réelle de ses nombranz nurrages. Le autre nérité de M. Brinton, mérite fort peu appréció carses du simple lealeur mais très grante de l'étudiant, consulte un on qu'en pourrait appeller la « non-intérature » de ses publications : pas un mot de trop, pas une plerane qui ne fournisse un remanguement annes telle de ses brochures d'une disquantance de pages vont plus nomme document qu'un gros in-folio. In sun morre un pourrait à prins retranctier une disanne de pages. Les sinder dont mot donnés plus bant les litres angantrisent admirablement le « faire » de M. Brinton.

Il faut au premier rang, à muse de la tres grande importance du sujet traiset du grand nombre de documents cites, placer sa brochure sur le Neguellance.

Le Nagualisme. Oh! vous pouvriez chemier ce mot dans les dictionnaires, et sons ne le trouveriez pas, bien qu'il son d'usage morant en unericanisme. Qu'est-ce donc ou plotôt qu'était il accet la conquête espagnole, et que fut-il depuis?

Autrefuie s'était la proyance, uniérieure, certes, aux cultes écuiverellisée de l'Amérique centrale et du Mexique, en des génies particuliers, Chaque être hamain avait son esprit gardien, son nagual, aven lequel de bennus la ure il contractait alliance, qui sous la forme d'un animal déturminé iui appareissait parfois, qui veilbilt sur lui et le protègésit poulant su vir ; tous deux mont ainnées suéme temps. C'est la, dira-t-on, du fetighisme. Soit, male us fetichisme très élémentaire est prosque impours la vécitable religion des mousse populaires qui, aussi hien tres modernes que très anciennes, out des sulles officiels benacoup plus perfectionnes. Pour le Mexicaia peu instruit, à l'esprit on peu fruste Huttellopoubill, Tesestlipoca, Quetralcohusti, élaient certes de loien grands dieux, digues de tous les respects, du toutes les offrancles, mais ils étaient teap lain et trop bunt; unes laur adorateur, tout an ieur reminnt avec treu grand aoin lus hommuges qu' leur étaient dus, préférait-il de benneurs s'adresser pour ses patites affeires personnelles à des êtres beaucoup plus accessibles, beaucoup plus experochés de lui, De là, depuis l'extrem r-anné jusqu'à l'extreme-aud de la donnée peninsale, on extrême attachement à ces demi-dieux visinles, tengdies, ceritables propriétés partimilières de leurs protégés.

La conquite vint et avec elle les personnions. Sons le voile de la celipion et au nom d'un dieu de paix, l'expinitation fecure et bûte du vuinqueur par le vaineu fit des couper sondrées parmi les populations indigenes et réflicable un étai d'excluveurs présque voieur de la sonvagerie des bonnues auparavant purvenus à une demi-cividestion. Malgré des personnions on plants à cause d'elles, l'indigénes openeva sons les deltors d'un fervent satholiment, dont d'ailleurs il godiait fort les pempes etinoniantes, et la luine du maître et tent et qu'il put surves de ses anciennes croyances. Ce un fix pes naturallement le très intergique et très succentral culte des grands deux qu'il put surve; destiné la une fulle entreprise, pour laquelle d'ailleurs i s'avait sonus gent. Non,

es qu'il garris avec soin, ce fat le unite très aimple et très priminf des disux des vents et des points cardinaux, gardiens des villages et des champs, et surtout ceini des saguals. Ce culte unitque, il le juxtaposs si habilement au culte nouveau, assimilant les disux aux suints, les naguals aux auges gardiens, il en dissimula avec tant de som les rites, que ce na fut que par la confession des comvertes ou par la découverte mattendus d'idnies que les pautres en su-sent numainmence.

D'ailleurs, après comme avant le conquête, le nagualisme eut ses prêtres. ses sormers, one hommes-medecine; mais sous la domination jaloues des Espaguois, ils durent dissimular leur existence. De cette necessité à la constitution d'une immense société secrète avec ses cites, ses initiés et ses chefs, et de la constitution d'une immense societé rengiouse à sa transformation en une sorte de franc-ma jonnerie à la fais politique et raligieuse, préshant la destruction complets du Blane abnorre et de son Christ plus terrible cent fois pour l'Indien que no l'avait jamuis eté le dieu suprême de Teoorbittien, il n'y avait qu'un pas, et -- pas fut franche de très bonne beure, M. Brinfon, s'appuyant sur d'irrefutubles temoignages, montre, en effet, l'influence immediats de l'insumbrable association nagualista (il serait plus exant peut-être de dire : les innominables associations nagualistes) dans presque toutes les émeutes, toutes les révolunone muligenes. Le plus souvent les révoltés, fanatises d'ailleurs par des vinions dues à l'absorption un cerinines buissons, surent à leur tête les grands préires ou les grandes-prétresses du Negualisme que, au nom de Quetzaleohuati, préparaient de langue main leurs plans, puis lanquient leurs troupes à peine disciplindes à l'assaut des fortresses espagnules. Voulez-vous quelques exempies très commu mais dont avant M. Brinton on n'avait pas suffissemment fait ressortis l'importance? le vous stierns donc au mastré : la révoite des Zapotéques en 1550, celle des Mayus en 1565, celle des ludient du Tehuantepec en 1661. l'infructuouse mais très sangiante revolte de la prêtresse Maria Candetaris et de ses Trendale en 1713, la très nouteurs émente de Mexico en 1602, la rapida mais territile insurrection yurateque en 1701, enfin la révolution de 1847 qui donna l'indépendance aux Mayre; très près de nous, en 1869, une emente de 10,000 Zotalia. Toutes surent pour chela des prètres au des pretresses de ce nagualisme qui, comme le dit excellemment M. Brinton, n'est pas un fairas de superstitions confuses, mais est en réalité la survivante de la paglie la plus populaire des autiques religions et fut pendant quatre siècles le inen unissant en une huise commune de l'étranger tous les indigénes du Mexique et de l'Amérique Centrole, Pour jes sétails sur les rites, sur l'organisation, one Phistoire, de nagualisme, je ne puis que renvoyer le lecteur au livre de M. Beinton, ce livre n'étant lui-même qu'un très court rétume de très unsilvent documents.

S'is a'y a presque aumine critique à faire sur le « Nagualism » il pourrait su sur fait au contraire sur le « Native Calendar ». A côts d'excellents rapprochements de nams de jours dans les disses calendriers du Mexique et de l'Amérique Centrale, auxquele M. Brinton donne, comme tons les americanteles medernes, une même origine, notre auteur hazarde quelques traductions un pen tropdeclériques pent-être et par equa quelques rapprochements asser hasardoux, Mass en no sont la separatant que chimana do détail, chimanes qui ne penvent à aquent titre stre compilerèes comme blame, d'autant nius que M. Brinion a soin de nous préveuir lui-même du peu de săroté de qualques anes de ses tentatives. Get novrage, auquel je me puls ammer que renvoyer le lepteur, apports-t-il des découvertes véritablement nouvelles et importantes? Non, La valeur de cette brochure reside sertout dans le synchronisme de sco apparition et de la publiention en Europe d'études semblables, donnant les mêmes résultate, synchromane qui, mieux que de longues puruse, démantre que l'americanisme est entin entre dans une sule scientifique. Une hypothese de M. Brinton sur les mots Anshine et Natuati serait, ai ella était aimolament demontrée, une preuve nouvelle, et des pine importantes, a l'appui de la théorie qui fait veur de l'Amérique centrale les Nafinas et la civilisation mexicaine. Se servant d'autornes telles que Saliagun, le Codex Rumirez, Torquemada, Metilinia, Chimalpublis et autres, M. Briston considère au « savoir » comme étant le radicul des deux mots su question ; ot, ni se radical ni aucun da sea dérives ne sont trunyés en langue limateque na « savoir » n'appartient pas non plus à la langue nahuail dont le nom même est un mot d'emprent. Na, nohanté et annémie, norment dons une origine peutelre mays, umis plus probablement aspotoque.

La tablette a inscription, dont M. Brinton donns la reproduction mais dint il a essate pur avec caison de donner des aujourd'hui une traduction, fur transver pres de l'extramité orientale de Long Islan; c'est une ardonn de quelques centimètres convects des donz oblés de dessius grassiers (houme, sanot, daim, flèche, pard d'aurs, poisson, auguille, wigwain, fon) qui doit se rapporter à la chasse et à la péche. Ce n'est tres probablement qu'une de ces partographies comme en dessimant ennue souveut les Indiens, soit pour rappeler aux autres leurs exploits, soit pour anter leur propre mémoire.

M. Briman, passentar d'insatimables documents intigéaus, originair on copies, en a publié un certain combre; il a, en outre, en se hébliothèque en pout copier en d'autres hébliothèques de combreux dictionnaires sur les langues américaines; c'est l'un du res dictionnaires, malheureusement beaucoup trop américaines; c'est l'un du res dictionnaires, malheureusement beaucoup trop court, qu'il publie anjourd'him sous le ture de « Vocabulaire du disieux manificoles »; le mantiroles start paris surrefois dans le Marytand, ser es qu'en appetaix Rantern Shore, entre l'Atlantique et themapeaks; l'eriginal, copie par M. Briston fat rerige avant 1791 par William Vans Murrey à la demande de Jufferson, Président des Étals-Unix; la tribu nautocoke ne comprenait plus alors que entre personnes

GRORGES RATUACO

Executes Gran. — Essai sur le règne de l'empereur Domitien. — Thèse du doctorat présentés à la Faculté des Lettres de Puris, Paris, Thorin, 1852. 1 vol. m.5, p. 202.

Ca nouvel corrage de M. Gaell est digns de ses travaux antérieurs. Coux qui ont lu les Fontlles dons la mérepode de Valei; dont j'al tendu compte ini même", retrouveront dans le Domities le sûreté d'information, la méthode prodente, l'exactituée scientifique, qu'ils not constatées dans le précident volume. Je me horre donc à rappeler ces qualitée ordinaires de l'auteur saies m'y attacher plus liengiemps.

Le candidat qui aspire au grade de docteur est dans l'obligation de prouver, outre une réelle competence technique, des aptitudes létimaires, un talent de competer et d'écrire, gage d'une édocation générale achevée. La vie d'un prince qui a détenu le pouvoir pendant une période d'asses longue durée, est dans ce seus un sujet babilement choisi. Elle forme un sadre à souhait on rentrent et se d'assesent avec aisance toos les maidrinux d'une étude complète et inférenantée. Si re prime a ses des idées personnelles ; s'il a enfreques d'ormatur son gouvernement dans une nouvelle voie; s'il a un caractère, bon ou muturais, tours du commun; s'il regnelt à une époque founde en événements ou su hommes, l'eximen de sa vie se peut manquer d'être fructueux, d'aitirer et de reteur le lecteur. Tel est le ma de l'emperaux Douitien, El c'est pourquoi M. Guell a cid luct avise en lui consacrant su thèse de doutorat.

Le livre sa divine en nova chapitres, L'autour y envisage tour à lour la jeunesse de Douillier, le utrantère de sun guavernement, la religion, la législation, la justice cons con règne, l'état de Rome, de l'Italie, des provinces et de l'acmes, les guarres. Il cous retrace counte l'acatilité de l'aristocrafie et les premiers complète, les années de terreur, l'animonité contra les jublicooples, la politique de l'emperour à l'égard des juils et des chestions et la permisuiton dirigie par ini contre eux, son morrire et les conséquences de son règne. Deux appondices qui trainant, l'un, des principales sources de cette histoire, l'autes, des fastes consulaires et provinciaux de ce temps, sont adjoints su rérit qu'ils sempliatent.

On pourrait se demantier, à première von, quelle est la raison du plan autre par M. Goell et poorquoi, par exemple, il envisage separament, et à un interestin assez grand, les sentiments de Domition sur la seligion et su conduite encere Jes juife et les chrétiens. Pour qui voudre y cellechir, le motif de cette undomnance sera founte dair. C'est surrous dans les dermères années de sa vie que l'empereur se présenupa des ildèles de Moise ou du Christ et les personnes. C'est, au contraire, durant tout son principal qu'il adopte envers ses doux aux attitude pleuse et en montre conservaieur ou restaurateur de l'années cuite. Il

convenant done de signaler d'abord ce apsteme general qu'il mit en vigueur dés qu'il fait le sentire de l'ecuales, et de réservee pour un chapites ultériour la outre entreprise sur le tard imatre danz des principales resignas escripçues. Ce lurant, M., Guell se conformait à l'ordre chromologique. Et est ordre, il a enteniu le respector d'un bout à l'autre de son volume.

Par tire mon exemple de la partie du liere qui se rapproche le plus des étutes auxquelles cette floras est consociée. Aussi bian n'est-il pas dans mon intention de passer au crible sour à tour chaque empire du l'auvrage. Je cortirais de man rôle et se rependrais pas à l'attente du locteur. Je max simplement dire quelques mois de trois d'entre enz, un seriaines des questions qu'un traine sont aborders, discuttes, éclutroiss.

Es commençant son examen de la religion romaine an temps de Domitiou (ch. m), M. Grad poss font de suite entre affirmation que l'empecaur, « à l'invaning des religious étrangères, vount opposer l'ungen units rejount, » Cette voienté conservatrice ou plutôt reactinimaire se manifeste de cent façons. Il institus Minerve sa divinus favorite et se range sons la protection speniale da Impiter Capitolia. Se fandant sur le minul des surrule qu'Aoguets, en 17 seant J.-C., avait reconns comme legitime, et bien que Cande ett, d'après d'antres donnelle, nelbbre, en l'un 47 de notre are, les Luci nomulares, Donnitien les renquirela en 93. A nette occasion, des monueles nombreuses furent frapples qui représentaient les divers actes de ces fites, il construreit, pour accomplie un vons formé noue Norm, mus quiste deputs lors, un vaste autel sur le Quirinal (and tucendit Verceis), où des saccilices avaisnt nen tous les une alle d'ésarter les incendies. La confrère des Arrales, l'ordre des Vestales furent surveniés avec un sein particulier. Raffin, quand les cuites importée du deliers avalent acquis une telle force qu'il efit été diffiche de les déraniser, sel le solte d'Isis, Domitien fut asses avise pour s'en constituer le protecteur et pour dinger le manyement qui entrainait vers oux un grand nambre d'esprite. On doit ajouter que, sauve jada an Capitole sous l'itales d'un desserrant du temple d'Inis, il s'acquittait peut-eire envers la decess agyptimme, en favorisant la diffusion de sus autels.

De roomtes découvertes out jeté sur plusieurs de ces questions une huntée plus etec. Le programme des Lude suscalaires sélabées sons Auguste pous a mis à même de comprendre les discress phases de ces cérémouses num l'emperamie à même de comprendre les discress phases de ces cérémouses num l'emperamie le Tarcarnes, où l'un invoquait les divinnés infernales pendant les trois suite des fittes, l'antel commémoratif de l'emendie de Rome sons Névou, sont des nouts importants de la topographie religieuse de la ville, aujourd'hui bien points importants de la topographie religieuse de la ville, aujourd'hui bien déterminés. M. Greil connaît em heureuses trouvailles et fait un usage discret mas sufficient des memoires en ellecunt été signalées. On le serrait asse plané mappeler, à propos de le dévotion de l'emperent envers lois, certaine monaumne qui l'attestant et la publicat, cumme les obélieques de Benèveut, dresses pour la consurvations on l'heureux reloar du prince. Si un magistret, un parimone, consurvations on l'heureux reloar du prince. Si un magistret, un parimone, consurvations on l'heureux reloar du prince. Si un magistret, un parimone,

y invoquaient en sa faveur cette décase de préférence à une autre divinité, s'est que le respect dont l'empereur l'entourait avait frappé les coprits, et qu'on exait sur, en s'oubliant pas la protectrice, de su faire bleu venir du protegé.

Pour apriler dignoment one dieux, des temples étaient nécessaires; il leur su billit. Les nécessaires lui en firent d'adleurs prosque un fevour. Rome, s'apenavée à le suite du grand embrusement de 64, se relevait à peuse lorsqu'un second désautre voit désuire ses monments à peuse rénables. Sons Titus, en l'année 80, le feu y revit pendant trois jours et trois nuits, et consume une partie emmidérates des édifices dont elle se parait.

Domitien prit noin de restaurer eurs qui arabent soulfert du fléan et de leur semire, autant que possible, leur heunté d'antrefois (ch. rr).

Au premier rung de ces édifices, il mayerent de placer le temple de Jupiter Capitolia, que l'empereur, accomplissant les intentions de Titus, reconstruisit avec une grande magnificence el déents d'une manière somptueuse. Le suncmaire d'Apollon, au Puintin, ceiul des Castors, près du Forum, ceca de Minerve, de Verpanien, d'Inis et de Sérupe, le Panthéon, le tempture gentis Florier, nombre d'autres encore, furent rendus à leur ancienne spiendeur en agestruite de toules pinnes. Ou ne saurait innjours, dans l'état entrei de nos connaissances, faire un départ exact entre es qui apparient à Damitien et ce qui doit être marrit na nomple de ses prédécerseurs ou de ses rancesseurs. En ce qui empserna le Panthem, per example, les renherches récentes de M. Chedanne, qui nous out tant apprie sur l'œuvre d'Hailrien, un nous reussignent en summe maniore sur la restauration de Bomilion. Mais rien de ce qu'on sait de positif aur tous ees temples n's ochappe à M. Gaeil, Un sejour de plusieurs années à l'Ésnie de Rome ini a permit de connaître à fond la topographie de la ville unlique. Et ses affirmations ou ses doutes s'apparent mor les travanz les plus acrisux et les plus recents. C'est sur la foi de documente certains qu'il affirme que - Dumities fut, après Auguste, le prince qui mulifia le plus l'espent de Rome. .

J'en pourrais dire autant de tout le chapitre consucré aux rapports de l'empereur avec les jufs et aurtoit uvec les chrétieux (ch. x). Plusieurs éveloppements sur l'ayons Clemens et sa famille, sur l'Apondypee de maint Jenn, y jettent un viflutérêt. Et et, le plupart du temps, l'autaur dait se contenter des domments littéraires, il n'a garde de abgliger les témograges plus irrécusables des qu'ils n'offrent à lui. De ce geure aunt les inscriptions des Aciti Casbriones, ratrouvées, et 1885, pur M. de Rosei, étans un hypogée du soustière suburbain de l'eiseille.

Qual parti M. Gaell a su tirer de tentes ces décourantes; nomment il a dispass, fundu ces materiaux dans son murre; le lecteur le verce en percourant se solume, dont j'al seulement voulu indiquer, par quelques exemples, la solide composition. Aussi him y discohernit-ou en vaiu des artifices de style et le guat de ce qui pout sédure. M. Gaell a su boras, de propos dabbers, à réunir, a coordonner des faits. Chacune de ses affirmations, l'allas dire chacune de ses phraces, s'étair sur une note. Ces références, si nombreuses qu'elles emattuent presque la bonos moitié de chuque pags, sumbleront prut-être excessives à quelques-une. Elles nous sont du moins une sûre garantie de la proteté seinttifique de l'auteur, qui n'a rien prétendu nous dérober des sichesses amanées par son rêle.

AND AUDIELETT.

Kavash Enalli Kassa. — Vendidad, translated into gujerati from the original Avesta texts, with critical and explanatory notes. 3° elletion revised. Published with the permission of the Society for making researches into the Zorosstrian religion. Bombay: Printed at Javan Dudaji's o Nirmaya-Sagar - Press (the era of Yesterant 1204, the year of Christ 1891).

La première édition de cet ouvrage parut en 1873; elle urait étà provoquée par un appel de la Société fondée à Bombay par M. K. R. Kama pour la progrès des études religieuses orosatriannes (Zaribbati-Diani-Khol-Kambri-Mandil). Un prix de 800 Rg. était proposé par cette Société pour une traduction correcte en guzerati du texte send du Vendidad, accompagnée d'un glossaire et de automentaires philologéques, sinui que d'une révision des éditions poéchiestes. M. K. E. Kanga, e houl-master e du Moulla Fesros Madressa, répondit à l'appel et obtint le prix. Il basait sa traduction et une glossaire sur les travaux du savanta caropeceus, s'est-a-dire sur les textes de Westerganel et certaines lectures du Dr Spingel, rompant sinsi avec la méthode suivis jumpi alors par les Pareis. La dernière des traductions goccerations laspirant de la tradition avait été donnés en 1842-43 par Aspandiarji Franți et svait clos la liste des curves faites dans l'Inde, l'égagies de l'influence ouropéenne.

Martin Hang un cruignit pas de déclarer (Essays, p. 60) que la traduction de M. K. E. Kangs, par sun merits et su sincèrit, devait rester la « standard translation » des mambres de la communanté. L'avenir allast prouver le hom fondé de son dies. Hang regrettait housefais que l'auteur ne l'eût pus déintrussée des gloses des commentateurs pehivis, C'est, en effet, un des caraccers les plus remarquables des manusseits indiene" et qui ne as sateurs pas dans coux du Kirman. Dès le reur siècle, Darab, l'elève de Jamais et le maître d'Anquestit, s'était attacné, sans y ressuir, à la tânte diffinile d'épurer estains manuscrité, tels que le ms. E du Vendidad (voy. Spiegel, Die traditionelle Litteratur des Parasa, p. 279 et suiv.).

Quoi qu'il en soit, les grandes qualitre de la traduction de M. K. E. Kenge farent prouvées par l'accueil flatteur qu'elle regut et la nécessité d'une nouvelle

t) On salt que vers le xue ou le xue simile, l'étude de petivi fut negligée par les Parsis de l'Inde; ou eut recours à des traductions sanatrites; salte, se xx* sisole, on se servit du dialecte local, le guierati.

edition, qui fut prissation saux une forme simplifiée allu de la rendre plus accessible aux cursigiumaires (1834). Der aux s'éconièrent moore, et cette sepande edition somplétement épaises en appeiait une troisième, preuve de l'interet oroissant que les classes colairées de la communauté prenaient aux cludes religieuses ; afin de la répandre, le pris en fut sensiblement abancé (replémbre 1834).

Darmestater a caractèries es qualques mots le mérite du travuil de M. K. E. Kunga, c'est, selon lui, une a traduction individuelle reproduisant tres intelligemment l'enseignement suropéen » (Yayan, p. sur, noie). En effet, l'auteur se ratiache directament à cet aussignement par l'école à laquelle il appartment. No le 8 avril 1840, à Naugari, il fat élevé à l'Esphiretone High School et l'Elphiratane College; es 1860, il commença sa carrière de professour, et. depuis 1864 jusqu'a nos jours, il a cie a la tote du Moolla Feuroz Madressa Bimbay . A partir de 1861, il emilia pendant plus de douse années sous la direction de M. K. R. Kama. C'est de celle opique que date précisement la remaissance les études religiouses chez les Parsie". Jusqu'alurs la seisnes de l'Aventa avait été alvistament réservés à qualques Dunjours ou Ervada; il y avait hien un centre d'ennerguement special pour le suid et le pehivi au Mooila Foerus Madressa, mals cut enseignoment a étalt base ul sur la philologie si nor la grammaire. Cost alors que M. K. R. Kamu, à son retour d'Europe ou il arais été en contact avec les savants les plus unteriale, nuvrit un cours privé dans su propus demours, et entreprit de formés quelques jennes gens d'après les normaissances accentifiques qu'il avan été à mêms d'anquérir en Angleterre, en Allemagne et en France. Un de sen premiers et plus fideles disciples fut M. K. E. Kanga. Pour donner one idie de l'activité du « noud marter », silons paral ses autres ouvrages : une - traduction a d'extrain du Diamors préliminaire d'Auquetil Doperron (1876). des éditions du Khorda-Avesta, du Yages et du Vispered (guarrati) (1886-99) ; une grammaire pratique de la langue de l'Avesta [1891] ; serfin non muvre capitale, le Dictionnuire compilet de la langue de l'Avente (gurerati), d'après les sextes des entions de Westergaard et du De Kurl F. Geichner comparés avez le sanscrit. le pebiri et la persau, et contenunt toutes les formes flochtes des noms et des verbes area les passages ou elles se presentent. M. K. E. Kanga se propose l'en donner une traduction anglaise. J'apprende, par se lettre du 9 février, que son travall our les clâtine est sont process. Il comprend une transcription ou enterali des dix-cept chapitres du Yaqua el leur traduction nocumpagnée de moins grammaticales et philotogramma. Ce livre net appeti à rendre de granda acrices dans la communicaté, ou familiant la recitation norrects des prières et l'intelligence du texte.

D. M.

2) l'après M. J. J. Modi, à l'exception des Dastours, tous les sarants parais sont

⁴⁾ La presence de M. M. Hang a Bombay et à Poonais opérait blors un heureux rapprochament extre les Européens et les Purais, et amenait une entente cordiale at une collaboration active avec les plus éminents d'entre les Dastours.

F. Barrist. - Science des Religions. - Paris, 1891.

Une science des religions est-elle dejà possible? Possèdone-nous asset de dontrès, usurs de matériaux, pour formuler les lois qui regresent le monde apiritie.

Il a fallu ringt-doux siècles de recherches, de mépriess, de tâtonementa et de perseverance à toute épreuve, de la part des plus belles intelligences de la Orèce, du monde arabé et du monde chrétien, pour découver sufin les lois qui régissent le cours des planetes. Képler, qui avait à sa disposition les resoltats de prodigieux travaux de ces deranciers, dut encure se livres lui-même à un labour gigantesque pour arriver à découverir les lois qui president sun movements de Mars. A la fin de son « Astronomie nouvelle » il dance par une disposition une idée de difficultés qu'offre l'étode du monde visible et mutériel. Après avoir ente ses voirs de la l'IP egloque de Virguis :

Galates me lance une pomme, la jeune septôgie! Et court sera les saules, mais alle seut d'abard ôtre sur

il continue eu ces termes : « C'est à buu droit que l'applique ces vers à la Nature. Plus on s'en approube, pius elle multiplie l'esplégierie de sez jeux, pius elle trouve des voles pour nous échapper, un enomet ou some mors imaginoré la saistr et la retenir; et cepasidant elle nous attire toujours de nouveau, comme at elle present plainir à nou erreure. »

La religion, on more overant le monde invisible, us nous offre-t-elle pas blen plus de difficultée empre, parce que les anuers d'erreurs y sont infiniment plus nombreuses?

Que definicon crintavoir anisi la verite ; un gotto deja le bonbeur de la retour, quand une démogrants ampralle vient, comme un surp de finides, la détraite

Si nous degageous les doux éléments, qui constituent le litre du livre de M. Bhetaré, Science des Beligions, d'ann part. De passe et de l'eccent de De-datement du Christianisme, d'autre part, il semble que l'autrepait voulu lui-même restrangée le vaste manes qu'uniteresse le titre principal. En réalie il prétent épuiser que immense aujet.

L'ande des rengions, su-el (p. 2), passe per trois phases ancessives à latorre, science et phinosphie. « Ces trois parties, ajoute-i-i, sous importables de leur nature; muis ne pouvent donnée toi qu'une idée pius que sommaire de la princière, sous ne muis oragerens ca réalité que de la somale, nous contentant de dégager en passent hesprincipes de la troisième, alla de les appliques un besoin »

Il indique enfin le hot de son travail en cus termes : Soins montresses toument les religions, la plupart soumieur au joug du sacerdoes, nelssont les unes des autres, en corrompent éles-mêmen ne corrempant les gaugles, et llussem toujours par d'aparattre, préparant ainsi les coies à son religion indépendente et libre, la religion naturelle, ilestance à les remplacer toules, pares qu'elle sente a'épure et s'élème patit à petit à travers les siècles, en univent les progres de la science et de la raison?

None coils done renseignée, L'auteur est un apôtes de la religion auturelle; mais pourquoi coldin-t-il de nous dire se qu'il sutend par là ? L'expression s sungion naturelle », comme celle de « libre penu» », est dans bien des bouches. Mais si l'un interrogenit ceux qui s'en servent, obtiendralt-on de tous les mêmes déflutions?

Fidele à son programme, M. Rhétoré ne enancere que buit pages à sa pesmière partie, l'histoire des religions ou hiérographie.

La regie qu'il ini present i photographier et sun peindre — en d'autres termes, décrire les manifestations de la pensée religiouse aussi objectivement que possible — est pius huile à formuler qu'à exècuter, M. Rhétori constute lui-même que l'histoire proprement die non seulement n'est pas faite, mais qu'elle est mui faire et, par consequent, à refaire.

L'autour croit que nous summes plus favorisés en me qui concerne l'histoire des ruligions; « Sur les différentes phases de l'évolution religieu...», dit-il (p. 5), nour avons aujourd'hui des documents, sinos complets, du mains sufficants, pour l'apprésies dans ses curartères essentiels. «

Ne sont on pas là den assurances encore quelque peu prémaluréen? En lieunt M. Bheinre le fuit suivant m'est revenu en mémoire. De 1857 à 1859, un savant allowand distingue, Ch. Fred. Koppen, syaif public deux spiumes admirables sur le Bouddhiame et le Lamsiume. Tout ce que la science française, anglaise, allemande, etc., avait produit à cette spuque avait été mis à contribution avec ann inteligrance et une perspicacité cares, avec une verre et un exprit peu commans en Allemagne. Et certes, en voyant le succès de son ouvrage et les témoignages llatteurs qui de tous ables ini étaient arrivée, Kuppen pouvait croirs son mavre sans défaut. Un un ne s'était pes écoulé depuis l'apparition du second volume que M. Schielner remit à Koppen la traduction allemande. il'an traité sur le Bouddhisme par le savant russe Wassilief. Kuppen le dévors - et pallt. Et il se litte d'écrire à Schiefner que cette locture l'a convamon qu'il avait Airli sur le Bouddhistas - comme un avengle sur les couleurs a. a le conmière, njoute-t-il, comme mon dernier devoir anvers Bouddin el ses saints de sonfrasse publiquement cette accordion - dut mon éditeur Otra frappe d'upopiexie! a

Après des considerations générales our les traveux concernant la mience des religions, sur la méthode qui lai est applicable, M. Rhéforé montionne les essuis de elessement des veligions. Lui-même les divise en religions naturelles et en religions aucerdotales, sommises, les premières, à la loi du perfectionnement, les autres, à la loi de péjocisme *. Ensuis il recherche l'origine, les mobiles, du sacerdote. Il seaste l'ides de Benjamin Constant, savoir que le grême de l'ordre sacerdotal n'est point un effet de la fraude, de l'ambition ou de l'importure.

M. Hietoré laisse queiquelour à ses lecteurs le soin de découveir le seus des néologismes qu'il emploie et qui se se trouvent dans aucun dictionnaire. Pourquei parler latin, lorsqu'un pout dire en français loi de dématance?

unis qu'il est inséparable de la religion même, « Ce ne sont point les prêtres qui se constituent; ils sont constitués par la force des choses. «

A cetta lifte at juste l'anteur oppose une théorie qui traverse comme un fit noir tout le reste de l'ouvrage. Il voit enriont dess les prêtres des hommes agassant par intérêt et recherchant avant tout le moyen de faire respecter nur pouvoir et d'arriver à la domination, sur honneurs et à la richesse, « ces trois grands objets des convoities humaines. « Qu'il y ait en des prêtres intéressés, qu'il y en ait ancore, personne ne le niera. Mais ini, comme trop souvent M. Rhétore abuse du principe : Ab une disser comms.

Dans la section denzième « Époque de la revélution orale », l'autour considére la restriloquée comme le principe de la croyanne à la révélution par la parole. Mais il none semble exagérer les primpes de M. de Quatrefages en admentant (p.49) que, de même que l'homme de l'époque quaternaire ressemblait sux sauvages d'aujourd'hui, de même cenz-ar, jannes, noirs ou blasse, ressemblant aux civilisés, c'ast à-dire passèdent les mêmes facultes intellectuelles et unraies. M. Rhètore assaie même de prouver que les sauvages ne sont inférieurs aux civilisés ni en intellegues ni en moralité.

Je un suis s'il convainors ses lecteurs en essayant de prouver en outre que l'humanité a débuté par le monothéisme (p. 55 à 71). Nons lui demanderons ansei s'il un confond pas deux chases hien différentes, en concluant de la croyance primitive que l'human revit après la mort à celle de « l'immertalité de l'amu ».

Notons, en passant, dans cette section deuxième, une intéressante explication des mots « féliche » et » félichisme » (p. 80 et suiv.).

La section troismone « Période de la révelation acrite » débute par un taliée a suprembé na général anglais Forlang, et qui démantre, dil M. Rhiltors, « d'après les écrivains les plus compétents, l'ordre chronologique dans lequel les livres saute out été composés. « M. Rhotoré ett pu, sans quitter la France, trouver à Paris un tableus, à la foir plus exact et à sertains agards plus complet, dans une brochure publiée en 1880 et intitulée : La morale, me origine, ses supports que la religion. Ce tableau commence par la littérature de l'Egypte et remunie au V. milleuairs avant J.-C., aines à plus de mille une avant l'an 3764, époque de la « Création du monde », suivant les juife. Il donne, pour chaque livre sauel, non pas une date unique plus ou moins fictive, muis la série des dates su out paru les primopules portions des Levres ascres.

Nous touchons in a un défaut supital du livre de M. Bhêtoré. L'auteur est un faupuse d'une loyanté et d'une droiture parfaites, mais ens qualités mêmes peurent dessuir dangerouses lursqu'on n'y joint pas le prudeure, qui portr à us se fier à un écrivein que sersque son exactitude ne sauruit être ause en donts.

« Le lecteur, dit M. Rhatore (p. 91), n'attend pus de noue, annu doute, que sous lui preuvione que les Litres autres et con les aniques les une sur les autres et que les chantres rédiques, les healimanes, les manes, les prêtres chaldéens et

egyptiene, les houtdhistes, etc., etc., ecc uée summaniquement les que des untres. Ce sont la des faits reconnus aujourd'insi pur tous les historiens de la sellation.

None voudrious momentre les historieus qui soutiennent une parelle céreur, à l'admission de laquelle s'opposerait déjà la différence des langues, et l'étude de l'histoire des Livres sancès en la démentait pas de la munière la plus formelle.

M. History a mis trop de confinnes dans l'impress'un anglass anonyme qu'il appelle de finis Fold-fore et dont les affirmations aont tres sujettes à exution.

Se fondant sur de teline autorités, M. Rhétoré reproche su Christianisme d'avoir fait des emprunts « à la doutrus religiouse de Kristos ou Kitches »

(p. 499).

• Ou lit, dit-B, dans le Bhagarad-Oda, qu'un envoye eti-sis avan annoncé à Dormhany, lille d'un rajab de Madura, que, tout en restant vierge, elle mettrait ou monde qu'ille qui serait grand purm) les hommes. Kansa, roi de Madura, tyran aruel et paloux, voutut faire mourir la jeune ille Celle-el se rédegia ches un vieux servieur de sa famille, Nauda, gardino en chof de nombroux troupeaux, qui la lint manée dans une grotte.

a C'est it que noquit Kriches, environné d'une himière sondaine et salué par le chisur des unges.

Tunt mile recomble sur légendes des Évangiles sur Jésus.

Mallieureussement il n'y a pas un mot de cette histoire dans la Bhagavad-Gian, qui est un dialogue philosophique entre Arjuna et Kristina inseré dans la sizione aution du Mahdadarata. Si M. Rhotoré a trouvé un document d'où il a extrait ins passages cilée, es us pest dire qu'un pendait nort de l'écote du jésuite Nobili, mott en 1655. Ce missionades, pour gagnur plus facilement les Indons, avait adopté le costanse, la marque sur le front, le region et les unages des firefamoires. Il avait fabrique en intre en particulait portant que les « Brahmunes de Roms » Italient beaucoup plus anciens que ceux de l'Inde et que les jésuites descendant en devon ligne de Brahma.

 M. Rheiore a été induit en eccuir par queique livre sorti de l'écois de ce pieux faussaire, il l'a été en honni compagnie. Voltaire, le perspicaes Valtaire, avait dejà été dupe d'une œuvre de ce geure (l'Exour Veidaie).

Pour en revenir à la ingrante de Krichina (qui me s'est jamais appele Kristina), ioin d'être an acteure à selle du Christ, alle est née soulement ne univen âge.

Elle remplit le X* here du Bhagdeuix Poorana. Ce livre, un des plus goûtée dans l'Inde moderne, a ses reproduit separement dans la plupart des idlumes de la presqu'lle. Une imitation hindour, institutée Bhaganot Bacom Asland's dixième force ou Bhagdesta = omique vers 1530 de mitre ere, a sie traduite en français par Théodore Pevis sous le titre de Krichina et su Bostrius. Nous y apprenues que, le roi Kansa, syant donne su smar Doraki en marrage à Vascudéva, pendant les réjouissunces de la noce, une voix cris su haut du ciel : « Kunsa, le huillième enfant qu'enfanters ta sœur détruira ta royante. » A l'eule de nétte

prophete, Kansa raut tuer Deraki, mais Vassudera is calms on le promettant de lui livrer tous les enfants qu'elle mettrut su soude. Les six premiers sont successivement livres et taés. Alors la terre sons la forme d'une vuche import brahma qui micrable auprès de Vichnon, lequel promet de s'insurant. A ce meu-ut Devaki etali soccinio da sun replicas sofini. Victoria donni as frua non socces mor à une autre fomme du Vascudère et prend la place ou fixus dans le sein de Dévaki. Par cet prifice il devient le limitième enfact, tout en syant l'air de n'être que le septieme, etc.

On vait ce que devinnt la légeurie da la massance virginale de Krichna. Le ivere contribus l'Ecangile du Krichmalisme : reconnattre Victorio (Krichma), centre es int at l'aimer. Celui qui s'attache à Krichna et qui l'aime, celui-là est sourc D'aillours pas un mot du prêtendu crunifiement de Krisimu, admis pas M. Hastore, pp 171.

Parlant d'emprintaque le Christianismo anreit fait au Bouildhisme, M. Riserove cite l'abbe Hue qui dissit ; « Pour peu qu'en examine le culte lemalique (bouddisque), on me pent s'empéches d'âtre trappé de sen rapport avec le catholirisme, la crasse, la mitre, la dalmittique, etc. -

 A l'aporpur ou vivait l'alebé Rus; dit M. Rhéture (p. \$73), en expliqueil cos analogies par les prédications et l'enseignement de missimpaires nestorens ; mais depuis on a retabli la chronologie orientale, at l'un sait maintenant. que Houddha est do plusieurs sieche antérione à Nestorius et môme à Haus-

Fort justs, mais Bouddha et le Lamaisme ne must pue la mome chose. Le Christ. o Lamateme cat la forme que la Bouchthisme à revêtue au Thibes. Or, me n'est que l'unum de la must de Mahomet (en 632 de notre ere) que le roi Unibétain, Srougians Gaupo, savoya san ministre Thomas on lade pour y apprendes l'esriburs et la doctrine de Boueldha. Ce n'est que vers 1079 que commanderent les grands lamas dans le Thibet et que peu à peu le Bonddirisme se transforma en

Le grand toet de M. Hhôtoré est de travailler de seamide main sans controler Lamaname. la vulour des matériaes qu'il emperaire. Tentre les fois qu'il parie du min propes. four, il some d'excellences idées, des comparateurs suntinelles et justes; lorequ'il orrere la porte à l'immir, le bedaur rit de bon sesur arms lift. Que de dogume et de recita milgieux, en effet, qui ne estrairat tire traitée secrementate et en face desquels on ne peut s'empacher du s'enner avec forgmake

tifficile sit salieum non scribere.

L. Lesmon,

G. Assent, — Das antike Mysterienwesen in seinem Sinfluss auf des Christentum. — Göttingen. Vundenhoesk et Ruprecht. 1894, in-8 de sur et 237 pages. Pris : 5 m. 60.

Riema Hasses, — Payche, — Fribung. Mohr. In-8 de vir et 711 pages. 12 m.

A. Duresnos. — Nekyia. — Leipzig. Tenbuer. 1893, in-8 de vir et 238 pages. 6 m.

S'il est une période de l'histoire religione qui puiese être solairée par l'étude comparative des religions du monde antique, c'est assurément celle qu' n vu se former le néo-platonisme, d'une part, le christiantame enthelique, de l'autre. Qu'il s'agrace des doctrines, des prutiques, des symboles ou des institutions, plus l'emquête historique s'étend, plus on constate qu'il s'agit de reconnaître ce qui, dans le grande époque de syncrétisme qui va d'Alexandre le Grand à Constantim, est train de Judée, de tirece, d'Égypla, de Syme ou même du fauit populaire des superstitions locales, pour former natous de la personne et de l'ennéignement primités du Christ cette double conception du monde et de la rés qui est devenue le chésilanisme catholique.

Il a para, en Allemagne, depuis un un, plusieurs ouvrages qui apportent le fruit de nouvelles recherches sur ses questions, notamment sur l'origins d'une partie des eroyances chrètiesnes relatives à l'eschatologie et à la vie future, et qui, tres indépendante qu'ils saient les une à l'égant des autres, se inissent aisement rameure à une préoccupation commune, Nous construes les sonnier im, les apprésers, sans entreprendre de les disoutes.

Le plus récent, los autité Mysterienneses in seinem Einfluss auf des Christenium, est l'autre d'un privat docunt, M. G. Anrich, qui s'est nottement posé la question : Jusqu'à quel point les mystères de la société antique out-ils excesé leux influence aux le christianiums ? Il n'est guère de sujet plus utile à étudier en ce aument mi de plus difficile à étudier. Nos nonnaissances sur l'origine, les iestitutions, le valour religieure et morale des mystères attiques eux-mêmes unes encore augulièrement incomplètes et incertaines. Où examonquent les mystères ? Ou finissent-ils? S'apit-il actilement de qualques organisations chièbres comme ceux d'Étuais et de Samothrace, ou finit-il comprendre sous le même rubeique tous les enseignements et toutes les protiques des religions l'importation étrougère se Grèce qui affichaient la poètention d'être des mystères ou de passeder tout au moins des vertus réservées aux sous initiés ? L'étenéue et les abscurités du sujet changent du tout au tout, surrant que l'on adopte l'une ou l'autre des solutions.

M. Aurich ne stat pas uthards and resherches aur les origines des mystères grocs. Après une rapide sequises de leur développement historique, il a aborde directement. l'analyse des caractères spécifiques de cette forme de la picté hel-

ténique, et il c'est attanho particullérement à dégager se signification et su valour à l'époque impériale, n'est-à-dire su mossert infine où leur influence à pu s'express sur le christianisme, Calls sont lui importe.

Les semonde partie de son livre, de bonnoup la plus constitérable, est cosseerés à la rechreche de cette influence dans le gnostimame, dans le multe encirlen, dans la terminalagie chrétique et la discipline du secret, dans l'idée mêms du christistisme conçu comme mystère divin, dans le catéchumenat, le boptime la Sainte-Cene et les pratiques de purification. Le grand mérite de le travail est dans la réserve extrême de l'auteur. Il u's pas entrepris son enquête avec l'ides de justifier un système dejà forme. Se conduction, e est qu'il n'y a putre d'influence directe des mystères untiques Jans le christianisms primitif, mais que les mêmes dispositions, les mêmes besonn, les mêmes tendances marales et rollgionsen, qui est fait la furum des mystères dans la société autique, out agi egalement dans le christinnisme, de telle sorte qu'il y a men des de relever in de nouvelles preuves de l'inflamme générale exectés pur la soniété Leffénique sur la formation du christianisme, mais non de rattacher directament des dontrines ou des maticumum strottonnes à des modèles pris dans l'organisme des myatisme. La thèse genérale parall juste; sur les questions de liétait on peut trouver que l'auteur a poussé la réserve parfoir teop buis. En luis que son tires marite d'être recommandé à luus ceux qui s'occupent de ses quastions.

Avec M. Kruin Blade nous passums de l'opoque imperiale a l'antiquité gracque et de l'institution des mysteres aux proyences générales des Grees aux la destinée des âmes après la mort et sur l'immortalité. La première portie de son avre, intitude Psyche, Scelmontt unet Conterbile Aleitsquade des Grieches, a paru des 1800; elle étais sonsacrée surtout au nuite des Emiss ou des esperts chuz les Grees. La seconde, plus conscidérable, a puru en 1804. Cet ouvrage est très ciche su documents, interprétations, aperçus de tout ordre qui sent du plus faut intèrêt pour l'histoire renigeuses des Grees, automment pour ce qui concerne les sultes orginatiques, orphiques, et leurs expectes avec les miles d'Apeilon, avec les sanctuaires de la divinauon et les pratiques pordicatrices. Les encouptions des poèces et des philosophes y sont autor passeus en revau, spécialement sufine de Piaton.

M. Rhode no se précessupé suitement du christianisme dans ce livre, ni mous beaucoup des idées qui avaient cours sites les Grece au miniment on la religion shrétienne au répandit dans le société gréco-romaine. El especiant nous moutionnoire de propes délibéré son auvre id, parse qu'elle est en quelque mois une préface indisponantée à la saint apprénistion des travaux qui out justiment pour objet les croyances des Grece à une époque plus tardire.

Aven le très curieux, très original et très érudit volume de M. Albrecht Bisterich : Nekyia, Seitrope zur Erkhirung der neuentaleubten Petrus Apolishynen nous avons affaire, au contraire, à une étude on tout converge vers l'explication

de la manière dont se sont formies les proyunces objettennes aux le sont deaness agree la mort. L'outeur a cie contre a antrepresidre ce travail par la dénonverte d'un feagrannt de l'Aguendopoe de Pierre L Aklandan. On sait que cet errange marcena, un peu trop éclipse par le fragment de l'Évangile de l'ieres encroses on mone bearps (vair Rosse, t. XXVI, p. 331 et suir.), continut is plus ancienne description chrésione du séjour des bircherreux et le séjour des damnés, M. Dieteridi, e est demande on funtrur de nulle Apocalypee avait puiss fen élémenta de sun sular et les vives conferra de sa damaiption que pluté l'auteur de es fragment d'écongile, our pour on ou que nous appelons fragment d'apounlyme est en réalité un sermal passages extrest du l'Example de Pierre). Il passe en revue eren la pine grand soin, dans quatre mapitres convent 200 pagen, les crayances population des Green aur le reyname des souris, les emplements des mysteres sue la filicité et la confamnation, les doctrines cochatologiques des ancione malles orphiques, see these des bress urphico-pythingoridans aur Effedes et les nortes sestratologiques ches fimpodocie, Pindare et Platon, ainal que las traces all'engures d'une interature relative à l'Hades, enfin l'évolution dre types de pichears et de quaitions. La suit quelt chapitre, au contraire, d'une distant de pages, est nonsaré à l'apocalyptique juive.

Cette disposition noule permet deja de prévoir la constantan, en même tempe qu'elle révére le point faillée du leure, Pour M. Dieterich, les quatores grunpes de dumnés de l'Aponalypse de Pierre nont un détoublement objetuen des aept groupes de condamnés de la tradition explien-pythagoriement, à l'effet de fainter place à un certain numbre de pooleis apéndiquement juife et chrétiene d'arigins ; aussi les peines qui aout infligées à ces matégones debindues ce tent elles guere que la reproduction a peine modifiée de celles qui figurent dans les entégories bellenques primitées.

a Les entres orphopos et dinagnaques, sent-il p. 238, qui ont eté extraoritnairement de sont des les temps qui extremi la nairement de Christ, particulièrement au encood siècle, sont les héritiers directs de ces qualtéries (cythagréciennes) de l'Italie méridionale et de teury tryres asorés. Lours membres
parcoornient les villes et les manque nes aux les côtes d'Asie Mineure jusqu'au
Pont, et leur organisation au développe et se fortifia tont particulièrement en
Egypte. Nous apprenons de plus en plus à reminalire es monde religieux mons
sons les décombres. C'est ini le calle gres qui sonstitus et répaisifit l'experimos
au l'immortalité; ce aont se les royaness vers linquelles se parterne les populations helicompas, quand elles furent pussadées à leur tour du désir de l'étacsuie dans que ses religiues exoliques de l'Orient solliciassent les serie de
plus en plus étranies par la sonnuence du paché. On peut dire que la religion
orphique, d'ass certains payes, fut, au seropod siècle, la principale parsennes qui
s'oppose au christianne.

Des conclusions aund exagérées lout regretter la réserve de M. Anrich dont

nous avons parle plus haut. M. Diesemb a signale dur choses très intéressantes ;
Il a sitiré l'attention sur un afité pout-eire trop régligé de la vir renigiouss numérae un son de laquélie le christianisme a grandi. Mais il liu est arrive de qui arrive frequentiment: à farce de absocher des traces de l'influence des orphiques et des pyritugoriciens, il u'a plus vu que cela; les aboses out prin à ser yenz des proportions tant à fait exagerèse. On prograti, avec aniant de raison, soutenit que los propagateurs populaires des idées des syniques out apports le plus fort enctingent à la constituien du christianiere et que a cyutame à été le priminal foyer de grataignee à la religion chrétienne.

M. Dioterioù a corn un des tivres les plus intéresvents qui alent paro dataces dernières années, sur la cie teligienze de la société ou se sont formées l'Église et la doctrine chrétiennes ; mais il n'en a étudie qu'un min, et il a le tori de ammenter poste la genha des croyances esciutologiques chrétiennes dans es soin. Une étude moins sommure de l'apocatyptique juve lui ant montre qu'il y a cues sile benuceup plus de points d'attache pour l'eschetologie chré-Denne qu'il ne l'admet, et lui sut procure l'occasion de recherches plus frucincomes ancore sur le probleme des milustress gracques on perses, qui as sont enaroles nor l'espett juif, soit après la Restauration, soit après les conquettes d'Alexandre, et qui ont déterminé la sommution du genre apendyptique au geure prophetique. Et une stude des croyances agriptionnes sur le sort des Arms opços la most iui suit sertamensont appres qu'il n'est pas nécessaire de recourir à un grossissement qualque peu lantinatique des sultes lephiques et pythagonesus pour retrouver les éléments originals de l'auler et du paradus chrimen dans l'Apocolapse de Pierre, fin l'gypte seine il ent trouvé buit ce qu'il his fallait.

Autunt les égyptologues qui veulon tout rummer dans le christian leux anticodemie egyptiens ent tert d'oublier les mystères grece, les cultes orientaux de tout ordes, les proyeures magiques et supermitioness propagares par les pythagoriums at les traditions orphiques, autant les éradits de l'écuie de M. Dieterich out tori d'autilier que l'Egypte, la Syrie pour ne pas parier les autres pays de moudre importance, fournissent de puissants affluents au fleuve shrenne. Ce que importe avant tout ici, c'est de se pue être exclusif, de se pas se resiles occupation de cu que les Allemands appellent Rémetteyant. Plus d'un element document ou ritual du africtionismo a su des mitéchients à la fiele dura les Gesen et obes les Egyptiens, par essemble, et dell son sumos, non pas a l'imi . tation survive et voulne du passé par les chrétions, mais au fait que, né spontanoment des begoins sultuels ou des dispositions medientrelles commune aux shretiens et a leurs continupersons paieur, il s'est propage plus facileusent, parce que les unalogies d'institutions, de croyances on de pratiques depl. existantes, ernient prepare les exprits à le recevoir. C'est M. Aurien qui, mi, sous semble avoir applique la medicure més bode, mais MM. Rhode et Dinterioù unt, obscun dans son domaine, envirth d'une façon tens sivienne nes commissances sur le

for religiouse du monde antique, en sorte que leurs univres se complètent.

Qu'il nous soit permis avant de quitter en sujet des recynices à l'immortalité de signales un surrage important de M. Rusar, qui traite la questim à un point de vus general, à la fois philosophique et historique : Studies une sergicichenden Religioneum senarhoft. II. Uniterbitendent une Auferstahung (Merlin, Gasetner, 1801).

Just Bernau.

Jons O'Nems. — The Night of the Gods. An inquiry into cosmic and cosmisgonic mythology and symbolism, i. i. — Londres. Quarithh, I rol., gr. in-8 de 581 pages.

M. O'Neill a min nomme opliogue à ce luxurox volume un passage du Georges Dandos de Mubère : Lohin : « Morgue! voità une sotte pais, d'âtre si soure que cela! Je voutrais bien saxuir, Monsieur, vous qui étes savant, pourquoi il un fait point jour la cuit. « — Chiamfre : « C'est une grande question et qui est diffinile. Tu « corieux, Lubin » — Lubin : « Oui, si j'avais étadié, j'unrais été songer à des chores ou en n'a jamais songé. »

M. O'Neill a bié banté par le même rêve que Lubin, mais il a sur lui l'avantage d'avair benumup étudie, bancoup lu et d'avoir une riche imagination. Il y a lieu de crambre, toutefeis, qu'à force de vivre aver sus idées, ana livrée, ava visiona de navant, il n'ait perdu de vue que les mythes ou les superstitious, qu'il a cheudie à ramezer dans une commune synthèse, ne cont pus née parmi les satronomes ou les philosophes, mais chez des populations peu cultivées qui ont traité tous les signie qui les sutaurament comme des êtres annuns, à leur propre image, et qui n'out pes conçu un vante mémanisme elleste, pour la très bonne raison qu'ils n'avanunt aucuns notion de ce que c'est qu'un mémanisme.

Sa those centrale est que la révolution apparente des nieux, du saieil, des saires, du hosmos en un mot, autour de la terre immuniforment fixés eur son ette, a duoné maisanne à un grand nombre de conjunces et de mythes. Central dans leur développement, se sont iburgés de bouscoup d'éléments divangées à entie donnée première; de se nont modifiés, alléréz, au point de devenir misconnaissables. En cherchant bien néanmoion, ou retrouve souvent leur origine rémisable, et cette origine, M. O'Neill la retrouve voluniers dans l'axe du moodé ou à l'un de ses poles.

il étudis sonossairement les mythes de l'axe (Ann mythe) et les mythes pobaises. L'axe es révète à lui dans l'épès, la pique, le poi, le piller, l'obélisque, la tour, l'artire du monde, il y a, en effet, pas mai de symboles où, avec un peude homne solunté, en parvient à retrouver une ligne droite. Le culte du dieu de l'étoile poinire, qui surviu au Japon, en Chine et chen les Mandéens, lui apparait comme une des survivances les plus authentiques de la forme accomplie de la raligion fondée sur la révulution quotidismus du bonnus. Le culte si repandu de la constallanco de la Grande Outue attiro aussi spécialement son athentium. Le ourseture surré généralement attribué à l'Orant provent, une pas de se que le soleil se leve de ce côté de l'horizon, mais de ce que tous les corps de l'armée caleste se leveut perpétualisment à l'est pour disparaitre par les partes occidatitales dans l'hémisphère infirmeur on l'Amerit des Égyptieux.

L'autour fait unturellement grand can des recherches de Nissen (1880) et de Narman-Luckyer (1894) aux l'orientation des temples egyptiens, gress et tommes. Il cherate a demontrer que beaucoup de temples ont été dirigés vers monque stolle à son lever heliacal, on hatin de tolie façon que, set le eriell levant, soit le soleil couphant pat darder aestayons sur l'autei le jeur même de la file du dieu, ce qui permet d'identifier le dieu avec l'étoile. C'est nimi qu'Alles, Berahles, les dieux archaiques égyptiens Plah et Siau, les dil existeres Magnès, laios, iphieratos, OEdiges, sont des divinitée qui, pour lei, se rattament à l'axe sentral du monde. Il en est de maine pour les ment qui ont pour munième ou pour attribut la pique co la haste, tels que Picus (com de Jupier), Fellix, Mermare, Baros, Duchanos. On device dejà qua les pierres avens prannent une place importante dans le système. Mare ce qui donné à era combinaisone una originalità partimitière, c'est la rôle qu'il assigne ans parres magnifiques dans le culte des bétyles. L'accentation magnétique nous remone au pôle et à l'axo de la terre. Tout chemin more à Rome.

Il est sarive a M. O' Noill, quanqu'il s'en défende, ce qui series à tous les hierographes on mythologues qui reulant ouvrie arec una mema ciel tone les sanctunires des religions sutliques on loutee les empetles des superstitions populaires. A chaque mutant il finus la secrure, d'untant plus que la ciel dont it as sort set becausup trop compliquée pour acryer à fant d'assges dirers. Sa philologis nous semble aunsi fort sujette à exution. Mais, en repoussant le sys, teme et la ménime de l'auteur, il serait injuste de ménormantes d'abord l'entière bonne foi de sa tentative, sonnite la quantité prodigieuse de resherches de fout ordre qu'il a condennées dans ce rolume. Il y en a même un se grand nombre que l'on s'y perd, malgre la table analytique par laquelle as termino l'ouvrage. Mais, si M. O' Neill ne dissipe pas la mit des origines de la viu religiouss de l'humandè, il fait jaille à munte reprise du obce des mirmonts qu'il a assembles, des éclairs qui nuvrent un instant des perspectives intéressantes et nonvelice sur is shape primitif. N.

CHRONIQUE

FRANCE

L'histoire religieuse à l'Académie des inscriptions et l'alterlettres. — Sécule du 2 auxonère : M. Th. Hamelle donné lecture du commancement d'un mémoire sur les foudles de Delphan.

— Scores da 9 massabre i M. Mestry, dans on memoire intitule a Une villa royale chaldeens a qu'il communique à l'Amilianie, expose un restain nombre de faire curieux extraits des fablemes de fundamen du partei Enteméra, ayant rapport à la protontion des illeux sur les domaines suraux. Entéméra senit mis deux de ses propriétés, deux fons, mos le protoction de deux décases différences, Non-haraux, distinté des munitagnes, mère des élimes, le prototype sualises de la Cyroles chiesque, su Nina, cèsese des suux, que l'est figurais par un case restermant on puisson. Le mouse personage avait agalement consecré du scontonies à None, « à coite qui fait coûtre les dattes. »

— Sames publique numelle de 15 nuvembre : Una somme de 2,000 france, prise sur la londation Piot, est accordée à M. de La Blanchère pour les permettre d'embegrendre en Tuntesa des recherches sur le outre de la désesa Calacteia.

L'Acutémie propose pour 1897 (Frix extinuers) le supet survant : « Étudion d'après les concriptions condifermes et les montunents figurés, les diritaites et les cultes de la Chaldée et de l'Assyrie »; elle pruroge à l'année 1895 le sujet donné pour 1894 : « Étude comparative du Bilinel brahmanque dans les Brahmonnes et dans les Soutras, » Le prix Bontin sera attribué, en 1896, à la meilleure « Étude sur les sies des année, traduites du grec en talin jusqu'en xe soule, «

- Senare du 30 tomandre : M. Cailletet, mambre de l'Académia des mannes, communique un lesse bronze antique, representant flambies enfant, decouvert sur l'emplooment de Vernitam, este gallo-romaine des envients de Chailleu-sur-Suino (Côte-d'Ov) détruite surs le me soule de motre ses
- Sénuce du 7 éécembre: M. Méaont conduit à l'aufficultairé de plunieurs figurisons un brouse qu'il avait récomment présentées avec floute. Une analyse chimique a rendu fisible sur la poitrine de l'ane d'elles un signe hitien. le mone divin.
- M. Philippe Berger communique la tradaction d'une inscription punique de sing lignes, gravée aux un pondant de collier en se décogrers à Carthage par le R. P. Deluttre. Ce petit texte offic que particularité intéressante, en ce qu'il

associe cumma dinu Pygmationa Astarta; il en ainsi conquit « A Astarta, Pagmation factuatolic, illa de Panduthillets, Que puisse protèger Pygmation I », ou peut-être « Pygmation protège qui le protège. « Cata insurption, ai l'un m juge par la forme accomque des caramères, paratt remunier au vir un sur simila avant 1.-C.

- Séance du 14 décembre : M. Salamon Retageh lit ann molé sur une intaille nignée du nom de Polyulète, espréssorant Diomète porteur du Pulludium qu'il vient de décober.
- M. Schlamberger communique manufe le résortat d'une application entreprine su Midritie, par M. Degrand, consul de France à Sentari d'Athanie Les renterations de M. Degrand as cont principalisment parties aux les manientes églies d'Ourount, Gelles-ni lui ont fourni quelques domments archéologiques importants. Ce sont d'acord deux res belles eroix processormelles en organi repouses, ornées d'emant et d'inscriptions en dialonts récities, provenunt de l'église de Saint-Alasandre, 1, eglise des Saints-Serge-et-Bacotos, bâtra à sin du xur sincle par les rois serbes Ourouste et Stéphane, lui s surai donné dieux inscriptions, dont l'une porte gravée la date de la foudation de ce monument.
- Scaner du 28 décembre : L'Aundémie repoit accommendate d'une istre du R. P. Delattre rélative à ses facillés. Plus de quatre cents nouvelles tombes out été ouvertes ; elles ont foures un nombre considérable d'abjets d'un apprima phonicien et gree sechaque, intéressent l'histoire et la religion des Carthaginess. Une inscription punque mentionnant deux fon Promalius comme deux e elle auses découverte durant les fauilles.
- Sezzer du 1 junvier : M. de La Attanchere expons les résultats des familles avecutées en Tannée avec le montant de la subvention que l'Anadémie lui a complée aux la fouristien Plus (sennes annuelle du 16 noccuebre 1895).

 M. Pratière, conservateur du Munte du Bardo, a deblaye, sous la disention de M. de La Blanchere. le tample de Catestris (Tanit) à Bourge, Tannémue Thurston pout actuellement se rendres un compte azunt du plan de se temple, il sont au un contre d'ann cour en terrage estats d'un portique demi-circulture.

 M. de La Blanchere solicits su nouveau crédit pour la reprise st l'ambrement de cette fouille.
- Seunce du 11 januare : M. Rewary présents un nurieux objet provinant du Perse et conserve au Munieu du Louvre, Cest un disque de brouze ajoure, su milles dispuré se à découpe sinq figures de Gorgonia formant une roude. Il sur denoré extérieurement, à la façon des montres grave, de figures d'animum autieures en mille, et supportes par deux timesaix conclès. Une tampe très courte formant domille, oruse de démants également découpée à jour dans le mille sert à renfereur le point d'insertiant. L'aspect général et la décornition de collègies rappellent beurooup les sussignes militaires des Assyrimes, and possible motif central qui set parennent grec, et sà l'ou a remplace l'image du dies Assort arrant de l'are par les uties de Gorgones. Le style composite gréco-tentre de

cet objet permet d'attribuer son aniention à l'époque parille, su moment ou, par suite de la conquête macédonisanc, l'influence grecque se faisait vivament sontie su Ame.

- M. Cleremest-Gouncous communique deux statuettes en brunae, très ensiannes, découvertes à Binèsa (Djabuti), où il existant un grand sanctuaire phimilius; se aunt, supposed-il, des images de la désses Banlat.
- M. Fund Meyer III, au moto de M. Ch. de Grandmaison, un acte longtemps recharché en vain, et que M. de Grandmaison a retrouvé dans un ouvrege de Monanyer, par lequel le droit de battre monanie est accorde sur chanoines de muni-Martin de Tours. Get acté duorant de Louis X. M. A. de Barthéiseny contegte l'authenticité de ce document.
- Samor du 8 férrier : M. Engéar Muntz donne lecture d'une étude sur l'histoire des cases d'es pontificales pendant le moyen age, dont mous dansons l'unalyse d'après le compte resulu de la seauce publié par M. Léces Dorce dans la Rome critique:
- a Juana in l'on n'avait eu, dans la distribution de cas joyaux, un'une sessimmie of un caracters essentiallement occionnatique ou, tout au plus, un note de courbeisie, un témoiguage de bienhounce. Dorenzvant, on sent loves de rheroine quels graves interets, quelles prajoness communicana diplomutiques impirerent le plus mouvent, du moins pour la période anniunes, des choix auxqueis la polifigue paralassit étrangère. Il arriva plus d'une fois que le don de la rum à te perconnege, un détriment de tel autre, provoque des confestations nu soin du Sacre Collège. Le papa Urbain V en fit l'experience larequ'il accorda à la value de Nantes la priférence sur la rui de Chypre, qui es trouvait à Roms en mome lemps que cette princeuse : plusiours martinura a bisilierent pas à sui adresser des remontrances. En realité, en dérogeant au code des cerémonies pontificales, Urbain V avait obdi à des sonsiderations d'un enfre sandrieur. - Un autre point deflucivement acquis, c'est que, notemment pendant le grand adsisse, la richesse des tours vatia seion la qualité on le curatière des personnages auxquelles elles étaient destinées. L'antipape Clément VII, qui comaissait les guids atu dire de licery, le plus califies suns controdit d'entre les amateurs du arri niècis, lit exécuter à uou intention, no 1291, una cose d'une valeur de plus de 300 floring, soit au moins une singlaine de mille francs, au pouvoir sciuel de l'argent. Or his russe us contained d'ominaire guere piers d'une centaine de flories. - pur la forme et le poide des rosse possifiurles pondant le moyer lige, les remenguements stalent for plan contradictoires on des plus prémires. M. Mintz, en s'annovant sur le lémnignage des pièces comptables conservées dans les archiwes du Vaticun, since que sur estas d'unmona inventaires, montre que, des le yes simile, ers joyanx so compositiont may d'une simple rose, mala d'une tranche carnic de russa connuntar, de rossa untr'ouvernes, de houtous, et sprichie coli de argibirs, de grenats et de puries, suit, mais plus rarement, de ratie. Leur pends moyun était d'envicon 300 grammes. - Malgré tuntes les rechembes, on

n'avest pu stablir juoqu'in, pour le sive siècle, que la destination d'une dimine de races. Grice mas informations macrolles fournes par les archères du Saint-Siege, et sommet supend'hui, pour le mempréclode, is mus le près de quarants personnages syant requieres sinéignes su saviés. Ce mui prosque overrablement des surverains, de puessant juinous, de grands capitaisen, les rum de France, d'Arngon, le Hongris, d'Armènie, ens., les dires d'Aojou, de Serry, le me du prince d'Andrin, les comies de Servie, de Commanges, de Nonthourg, de Politiere, du Forry, Nicolas Ascanjunis, grand concellat du royannes de Naples, le maréchal de Bouciessat, etc. C'est toure non lace de Chistoire diplomatique de la paparant que était resten dina Fombre.

— M. Hencey communique ensurie un palit groupe en formes, d'époque romanne, provenant d'Erresouco. C'est un cert sur la rumare doquel est perche un aigle. Ce most rappelle une serie (l'ex-voire provinant de la Cappadisce, et la significie montre reproduit sur les mousants de Câmices de Cappadisce. L'aigle, perche un un samment quelcommes, outrigée le culte d'un Jupiter tres haut, d'un Zeus Hypasstos, désignant en Baal adors sur les hauts lieux. L'aigle aurei place sur un aumait su rapporte s'éléctimient à l'aigle à deux léton pese sur des cerfs en des bosquetire, que l'on semment dans les mitters rymboles assymème, et que l'un entrouve plus tard abus les Arubos, d'on its posseront aux populations firètiennes.

- Scource do 22 ferrore : L. Acadimie requit communication d'one lettes du R. P. Delattre annuquet qu'il s pa, gréce à l'aide péronnem du M. Hene Mallet, résionnt de France à Lame, poursuivre ses families, finites-oi par amene la décourrers de divers objets, parmi lesquels un stra éjours, au disque su ser sous-blable au pentiant de colles portant l'invocation de la lameire au dieux Pygma-lion (voir soume du 7 decembre 1894). Ce disque se parte par d'inscription; mune il est orné, sur l'une de malame, du disque soluire moole des deux armes, que surmonte un épervier sux auss éployées inquit entre ses serves l'emphième religieux de Carthage, le disque du soluir et recissant innaire.

Publications récontes. — Histoire de la latinese de Communicapie, par A. Belin, 2º militure, continuée maqu'à nucre tempe par le R. P. Arabus du Ghatel (Paris, Paris) et file, admurs, 1994. Grand in 8 de 547 pages). Une première » edition de ce livre — 200 pages ensum — arad depa para en 1872, lorante d'un seriam numbre d'articles extraits du Contemporare. Aujonné liur il reportit considerablement augments, par les sums du fit. l'Arrons du Contes, qui a mis en mêtre les documents que M. Ballo austrait un sur d'une meconde efficie, ausque la mort est venus le surpromités. Les probadés sonnaissemes du R. P. Arssar du Chatal sur l'inctoire des minavais du Lavrait, dans il s'occupe lepuis de très longues annone, le designaisen tout spressiessent pour terminer

Pantere interrempus. Ill Pun ne peut que le folicite des associats obtouge, aux Il a su rendre nece infulets, dans une serie de minographies très complètes ou era prépries calletries sont venues encoré factoir leur appoint au travail primité de ReRa, l'aspect ai varie et el curione sons lequel se manifeste à pour l'histoure déjà hom longue de l'one des communautés les plus importantes de la laffaitte d'Orient.

 Nove appresons ares plains to publication stans transmiss absumate du 1-au bres de M. Paul Salatter, La me de mont Francis d'Aisses (Berlin, Rumer, othisse, 1804. Un solume grandin-S de navin et 346 pmps; prix: T m.).

4

— M. Chromodefiguaccia conditie panion in sensor partie du idoar l'de sentente d'archéologia orientale dont la nomité ambravait pany en 1880 (44) familiante de la Historiacque de l'incide des Hautes lituries, Bacillon, silium). Sons ce 1990, M. Cicconal Chromos es propose de faite paralle describé, et d'anfoçon régulière, par licroisons de une en planteurs (cuilles 16-4) avec rignettie et planties hare teste, une série de minimites Ayant trait à l'archéologie, la serthologie, l'intidoire et l'épigraphie crimitales, dépuis l'actiquité james à l'émoque des Canèndes.

La nouvalle partie qui consi de pareller, el qui compond les licraignes 15-19.
reflame les ciules surrantes : La comu de Adouquelle, servicur d'amminudale. — Un tegis eme menophogo de Sidou. — Temperde bronze avec legende
en paractères aramoras. — Didicaco de la Geoféria des contriers de Sidou.
— Biastes et mecriptions de Palaryra, — Hous, d'Alexandres et Pareldanina le
classing, d'après un d'amminut araba. — La messages de Horne. — La décasse
Arra Gare et la Japon infermés. — L'aprèphe de Marie et Lauvre et les avintions de reliques en Palestino. — L'inscripțion remains de Bertie et la Bethde
en Barrochela. — Inscriptions grunques d'anten-Jourdain. — Les inscripțions
grasques de la manques d'Habrius. — Inscription proque de Moratie a Jourlaism. — Las « nomes » de l'acou Ursal et de Salones de Patina. — Terres milles nome
nomines.

Les immérieurs des permitoles de Segueral, par le Magnera (Paris, Bouillen, éditour, 1935, le 4° de 138 pares, prix : 40 ft.), M. Maspero a remaisson della referepartentes en marriplement remailles par les dans les toubles de conjunts des Verd VP devestie, Ouron, Teli, Mirrit Popi P°, Militurescoof Miringé les la Nobrant Popi II, dans le arent depà danser la transcription et la transmission dans la Bourel de transme relatifs à la philologies af à l'organologie symptimum et apprisonnes, 1. (II-XIV, Getta collection de documents, dans il cerul messux de faire une fine course l'aligne, est peut-elle la piera préciouse que nous possitions cumme tertes spanis, elle est un tout aux la plus aumenne. Elle comperte, en effect, un mention consideration de ampiètes on de languerate de livres dont.

la confection remointe à une égaque caures difficile à décorminer, mans qui nous reports soins doute, étaits liées ilse aux premières dynamies, pont-tire nous au temps de cut mythique Mint, o Mênts des lières royales. C'est dans une résex textés, mis au jour par il. Minquere, qu'il nous fondre cherches plus tent les éléments requantinants des promiprier rétuels su mage les cours de la baque périods purconeur plu les Égyptiens. Leur importance était telle, pour les émisens, qu'en les retrouve en fragments plus ou moins longs — et prespire sons variantes — gravés au pennis aux les muralles des tombes miles ou ses temples attributes des tombes miles ou ses temples attributes des temples miles ou construits appet la periode ramaine apres un surge de plus de vangt mentes.

ANGLETERRE

Le nouveau manuscrit syriaque il si évangiles.

Le nouveau manuscrit syriaque il si évangiles.

Le nouveau manuscrit syriaque il sur assert amonas la décarrer il y a deux aux (t. XXVII.) (c.258 et suiv.), a dus publis, l'automus decrier, par la Compraige University Pross, en un flux mena volume unité de autres 518 pages, avec reproduction photographique d'aut begannet, sous le utre : The flux pareux in Syriac desmination front des Singuite pollumpossi by L. Bonay, J. Rédard Marcre unit 2. Comprard Eurald (prix : 21 combings). More Aguan Smille Lewis, a qui vortent avec en pour, Manu cittoria, le marcia d'armé démarcrit le président desminant, en s'est par contantes d'ansirer en têté de se volume une libration des destince à faire administre ins Simplificale deux lesquilles se remarquiste manuscrit a 515 enrours ; elle e quain fun paratire casa Manuscrita non trafacture modules qui proport à une compresse put proport à une compresse de la sousie des regions qui se appris

Or, estio entore out considerable. As point do sin de la juinographo mot d'abord, or maccoment conserver per Mines Lewis et Genera est le pies acmeti palimpassos comm. Il comment, dans a terre apparent, asien legendes de calutes Throda. Lugimos, Pélagre, or je mans, aroune le litt sportaintement la traffactuien, son maint int sur le mil foliamentament de la Parole de Bon econtrore par les digendes des sames. Le verse apparent, que dans de voer commente estate evaluante en actual de la Parole de Bon econtrore par les digendes des sames. Le verse apparent, que dans de voer commente estate est

Mala II une autrinit practicus, parce qu'il atrable, un dire lies unitiques les ples competents, apparent un tente excurpte une acquelles plus names que estre le sommet. Dels Caretins usuit econocié, en 1842, un Maine Britannique, des tragments d'une cermon symmet des éconolies plus nements que la Perintis.

ou la Volgate syrtame, du mome telle que nom la possedant (car celle-ci a ami des récisione). Or, M. Burkut, en Angistorre, et M. Nestia, en Allemagne, «l'accordant à deslarer que le nouvere trate syriaque est plus ancien que le texte Curetonies, et le premier de ces deux critiques le croit même autérieur au Disfessaron de Tallan (its de un meule). Ce samit abres de toutes les verplems commes celle qui se reppronteral le plus des formes primitives des évangles, suit au point de vue chronologique, soit un point de vue topographique.

Scale une ctobe détaillée du texte et une comparaison minutiouse uvec les autres textes audiers, syriaques ou grace, permottre de tirer des condunions fermes our la valore générale du nouveau manuerit et aur la poutée des eximales qu'il représente. Les périodiques miglais, notamment l'Aoudeny, out publié un grand nombre de communautions à se sujet, que mos ne pouveau pas analyses in Dés à present ou past affirmer que le greenier résultat de la déconverte de Moses Lewis et Gitana sera d'assocer une plate plus importante aux demmnets syriaques dans la critique du texte de ans évangiles. Le grand mutire dans cet ordre d'étades, Tinchendorf, ne leur a pes accordé toute la valuer à laquelle ils unt décit.

En teu de la traduction anglaise, Mms Leuris a signala les particularités les plus importantes du nouveau texte syrisque. Elles canfirment, en général, les candinaires déjà anautiese par la critique moderne. Ainsi il se donne pas les versets 9 à 29 de chap. ent de l'Evangtie selon seint Marc, qui manquent deptement dans le Similitais grec et dans le Vatiennus, et l'estuce entre Marc, avi. 8, et le commencement de l'Evangtie selon saint Lau est si parti qu'il ent impossible de supposser que les reverts manquents y alect jaunes figuré.

La variante la plus unrisses set celle de l'Écangile de Mutthieu, ch. 1, v. 10. Dana notre texte gree, on lit my a la fin da la menealogie de Jeuns ; « Jacob ensendra Joseph, l'épous de Marie, de laquelle est né fésies 190 au uppelle Christ, « Dans la nuovean texte sycumps on il cere : . Jumb, engendra Joseph; Joseph, a qui Marie le vierge staté dancie, concuera Jésus qui est appelé le Chijit. « Dané les verreta 18 et suivents, le serraque, il est vrei, porte : « Alors que Marie, we more, stail finnees a lourgh, alors on Us no s'étaient pas expusselées l'un de l'aidre, «le se ismise être esceiote d'un aufant du Saint-Espert, « Mass il continot sand an Alors Joseph, son man, commo il stats juste, ne sondut par l'ex-_poser a la houte et = proposa simplement de la répudier, Mais comme il songenit A ces classes. Fange in Seignner bei anguret, dam one vision of his die ; a Joseph, ills de David, ue crains point de prendre Marie, ta lonier; sur ce qui - est engendre par elle set du Saint-Espen. El elle l'enfantera un lle et to ini - dumerte le non de Jisset, car il servera sun peuple de lours péchés..... Quant Joseph se rèvnilla de una commeit, il fit comma l'angu du Seigneor la lui a penit netimné et il prit su femme es elle dui cultirità un illa et il lui dimpa le a nom de Jésus. « Ca dernor voesse s'écuria encore da texte reçu d'una manière

très significative, pulsqu'il us contient pas les mois z=et it ne la concut para jusqu'à m=qu'etle +qt subinto un fils, son premier-né, «

L'hérésie du Similieus syrinque a munt dejà heacomp de tourments pareu fee hilmaisus aughirs et américaina. Elle est simplement très surieuse pour tour cour qui, timiliarirés avec la critique labique, savent depuis longtemps que les cours qui, timiliarirés avec les critique labique, savent depuis longtemps que les probabiques contradiutours des écungiles et saint Matthieu et de asint Luc sent probabiques de la tradition évangélique, la depuis au second et au quatrième évangélique.

Parm) les autres rariantes la soule qui effre socore un intérêt général set celle de Lue, 2219, 37, ou il est dit que la couronne d'épines fut posés sur la tête du Christ slore qu'il était déjà sur la crist.

La publication de cette actique rersion eproque des évangèes de peut uniquer de reviver aussi les études sur le Biatesaures de Tatien. Il importe de signaler a cet égard la traduction anglaise de la cersion arate de cette première Barmanie des évangèles, que le Bev. J. H. Hill a publice ches Clurk, à Edimbourg, es 1864 : The certiest tife of Christ heing the Burtessaren of Tation prix 10 1/2 ab.). Le traduction y a joint tous les renesgoements que uque possedone ser cette œuvre repracqueble, qui lut pendant plus de deux siècre la livre sacre des chrétiens de Syrie, et dont nous ne possédone plus le texte le livre sacre des chrétiens de Syrie, et dont nous ne possédone plus le texte neighien que par des citations d'une freque fragmentaire ou par des traductions, seighien que par des citations d'une freque fragmentaire ou par des traductions.

- The discourage of Philosome bishop of Mabboy, c. 1851-519, by E. A. Welin Smale (London, Anter and Cs. 1804, vol. 1, The systemater). In S. vo. 625 pages,
 area 4 plaunien). Cette acceptible publication de M. E.-A. Wallie Budge erra
 certainement him acceptible pur les syracomants. Outre qu'alle fait houseur à
 cettainement him acceptible pur les syracomants. Outre qu'alle fait houseur à
 cetti qui l'a surreprise, elle s le mérile de mettre un jour des documents dont
 accept n'avent été junqu'à se imar édité dans le texte seminal.
- M. Budge a laises de côté les traités dur suite par les mouves distributes de description de traité traités aux la vie et les mouves obsétances, dont deux soulement, le escond et le troiseme, etaient emmus par une traduction allemente de M. Fr. Bubges (Philoxerus con Mahag abor des Ginshen, dans la Zeilschrift für Kirchengeschichte, t. V. p. 173-1731; Paut-êtes aurions-pour préfère que le némix de M. Budge se portit plutôt our l'auvre parriment dog-matique de Philoxeux, où celui-ci moutre toutes les rescourses de au controverse habits; mais les textes publics and must aussi au aratique qu'il servit injuste de mesmantite, ceiui de mettre au lemière les talents attênuires de leux sultan. Les manuscrits employes par M. Budge pour l'atablissement de sus texts mot an nombre de tout, dont qualques sus proviennent d'Egypte; de sons pour la plus grunde jarris contrapparatus on pen s'en lant de Philoxeux.

Le second valume, sui paratira bientôt, comprendes la tradaction dur textesdate ni la publication de fragmente d'autres pares es complémentaires.

TTALLE

- Le Bulletin d'architologie s'architense confinerra de paradre malgre la mort de aou idiatre finitajour, le communique de Riuni. Sons la morale direction, companse de MM. Servicaren, s. de Roue, Armellius et Miracche, cette Revue som covette à tion des archéologieses s'occupant d'accupatios streifennes.
- None externos parad les origins de revues de livres, réesaguent paras en trans, fraitant de questione régionnes : l. : A. Caraterre, Genera et rematione del moto; Mgr. Isidon (incin), Le Versioné della Bibbin in origine chetrans.

BELGIQUE

Les « Commentarioli in Paulune - de maint jérôme retrouves -Les Anacibes Marrisolam acides par les Renédiction de Marrisonn configurat la brillante serse de l'extres anment monité, dont mous avons déja riginité les premières (sublications : la riville traduction faites de la 1º Epilles de Calment Rieman mer Cerentherns, at in Liber comicus not vieux localicomaire competit de Toledia. La première l'espisone du termières submis appairie, trajoure metl'organe de D. Morie, seu S. Higrongont presbyteri que deporties hanteurs pulabusing Communicacy if in Parloys (April 124 p. 10-21), d'apres quatre monurerne cions la plus armon, la Codes Spiruliouria 68, avait des déces par M. Delieu-On purebbait un diversareme per Province sont in nom de sarry Jerôme, mais disprompts de tout marantère d'authorations, Lie une d'Éponal pontait is time : \$2serpés Herringue de Paultères, un autre qu'on l'avail prin pour un nécègé sons calcin du mentre de la Maria munica que s'est tout passe le contraire. Le errainment en un demyage des firerpro. Ceuxes permettant de teconnulleor qui sui venimon de meni Berline di se sefmali. La nouvelle disconvente da surent thenedium n's pas le mone pertie que les deux précidentes , aris, u'as after par meine un misrer hadorepse containation, som soutement poses qu'elle cormet de somes compultre les travairs de cains ferénos, mais mon-se parrequ'alle apporte de mouveaux élément à notre containname des Hemps e d'Origène. Le P. Marin a groupé, à la fin de seus militant, tous les sexses des linxiples and sout mrospois on discustive par mind lecture, hoped disclare arrive consults dans la bibliotte que de Chases de resurgio es de Pullermas Actaponie, excepde la municipalità del Origina.

— La Compres scientifique enthalique a lang, en mor de exptendes dermor, a Bruxelles, na tronicum esence. Durmi les commissuses communications qui qui elé laires, nous signalarems de accounter Domaye, for Stylites; Sietel, G.Egincoput freeçuit peschiat la Resolution; Peters. See le consilé de Cartifique a 298. Mor Lange, Le consilé de Cartifique a 298. Mor Lange, Le consilé de Cartifique.

apont departs, Kelin, Lea dimente des recontes finites dans le formuse de la patrietique. M. Graffin à présenté, en outre, le princier volume d'une Pathologie syréque, sur leguel nanc aureur somaton de revenir.

- 1ag. de Pyke, Degement/Aberd som Anteurppen in 1706-39 (Auvers, Kennes, adit.). Dans en livre surmers à plus d'un titre, M. Aug de Thys commune et juge, malbeureussmant avec trop de passion et de partialité, les personations que le cierge auversois sut à suiter à la fin de la Bépublique française. Le même vijes, mais commerciant le avergé de Tournai, a du traité prosque su todoctoupe par le chancius Vos, archivista de l'évêché de Tournai : Quelques jouque de marryrologe de la Revolution française.
- M. it chancion de Schretel, directeur du cominaire de Bruges, a rusisment public un livre renfermant des documents officiele très importants our les Troubles selégique du xxis sécle un quartier de Bruges (15:6-15:0).

ETATS-UNIS

Nons surralement la publication d'une correcte flavor immerirate publice par les soins des professeurs de la Catholic University of America, de Washington, The Catholic Correctity Sufferin, qui a pour lust de tense evan qui s'autorecenn ann travaux de l'Université authorique un soument des progrès réalisés par non sonseguement, et de servir de trait d'union entre le corps academque et les qualitants, d'une part, et le public movrenin de l'autre.

Les questions d'asseignement inversour, tout naturalisment, dans le Bulletin, non terme hampitalité, Les différents systèmes d'alemation y essent suiguessement exposés et direntés, pars mis so parallèle avec les résultats pratiques didireur par suite de seur application dans les diverses Universités me Exoles apéciales. Le Catholic d'aimensity Bulletin ne sera par cependant, nu journal exchargement philogographe, Les terresex litterares, foldagraphiques, les normhégies de navants on de professeurs cidébent, y trouverunt place annuhum que tout un qui toucte a l'évalution et aux progres de l'enseignement des neuronnes.

None dominion in his sommaire dis promore numero de de Bathette (partier 1895):

L. Card. Gibbone. L'Egisse et les acteures. — II. Thomas (Filorenan, Leon XIII et l'Université estimologue. — III. Thomas Bouquellus. La théologie mass les Universités. — IV. Charles F. Gramman. Un programme d'étades folloques. — V. Edward A. Pues. Le cellure de philosophia blac-Manon. — VI. Daniel Quina. L'École unocument d'Athones. — VII. Thomas J. Shahan. Le comprès assentifique de Berrettes. — VIII. Annumes operaties : Ecole de philosophie. Ecole des oniences sociales. — Chromase aniversitaire. — M. Engene Kally. — Etades vurses. Thomas Bouquelles. Les nouvelles détions des Sciulintes : Thomas J. Shahan, Le résent volume des Boliandustes ; J. W. Spennar.

La constitution du continent des Indea occidentales. — Revue des tirres : De Roure et Donnome, Martyrologium Hisrarym: norm: Cardon, La fondation de l'Université de Donni; J. C. Hepmood, Donnmenta selecta e tabutarie secrete Vancano, etc. — Neurologius. — Auxientes.

Le Gileant : Esseur Lugaux.

ÉTUDES

100

MYTHOLOGIE SLAVE

PEROUN ET SAINT ÉLIE

Perouu est parmi les dieux du pantheon slave l'un de ceux sur lesquels nous avons le plus de documents. Son culte sous est attesté par des textes incontestables. Son nom revient à diverses reprises, non seulement dans la Chronique russe dite de Nestor, mais encore dans le texte si curieux des traités conclus par les Russes avec l'empire byzantin en 907 et 945°. Les Russes jurent le premier traité sur jeurs épées par Peromo leur dieu et par Volos, dieu des troupeaux. Le second traité est plus explicite ; il s'exprime ainsi : « Si quelque prince on quelqu'un du peuple russo viole ce qui est écrit sur cette feuille, qu'il périsse par ses propres armes, qu'il soit maudit de Dieu et de Peroun, comme ayant violé son serment, »

Le chroniqueur ajoute : « Le lendemain matin, Igur appela les ambassadours (grecs) et alla vers la colline où se dressait Peroun et Igor fit serment ainsi que ceux de ses officiers qui étaient païens et les Russes chrêtieus firent le serment dans la chapelle de Saint-Élie. « Je souligne à dessein ce passage; nous essaisrons d'établir tout à l'heure quels rapports pouvaient exister

entre le dieu paten et le prophète hiblique.

Peronn est encore invoqué comme suprême garant dans le traité conclu par Sviatoslav avec les Grecs, en 971 : « Si nous n'observons pas ce que nous avons énoncé plus haut, soyons

¹⁾ Chronique offir de Nestor, traduite par L. Leger (Pavir, Lemux, 1884).

maudits par le Dieu en qui nons croyons, par Peroun et Volos, dien des troupeaux.

Suivant la même chronique, la prince Vindimir, vers 980, établit sur une éminence à Kiev plusieurs idoles : d'abord celle da Peroun; elle était de bois; la tête était d'argent et la bache d'or; Peroun était entouré d'autres divinités qui demandent une étude speciale; Khors, Dajbog, Stribog, Semargt(?) et Mokoch. On lui offrait ainsi qu'à oux des sacrifices humaies. Un autre prince, Dobrynia, érigen une idole de Peroun sur les bords du fleuve Volkhey à Novgerad.

En 988, Viadimir se convertit au christianisme et ordonna de détruire les idoles : il lit brûler les unes et jeur les antres au feu. « Il ordonna d'attacher Peroun à la queue d'un cheval et de le truiner de hant en bas, au-dessous de Borytchev, jusqu'au ruisseau et il enjoignit à doute nommes de le battre avec des bâtons. Tandis qu'on le trainait le long du ruisseau jusqu'au Duieper, les patons pleuraient sur lui. Or, après l'avoir traine, ils le jeteront dans le Duieper. Vladimir disait à ses serviteurs : « S'il s'arrêtait quelque part, repoussez-le du rivage jusqu'à ce qu'il ait passé les cataractes; alors vous le faisserez. Le vent le jeta aur une grève qui fut depuis appelée la grève de l'eroun et qui porte encore ce nom aujourd'hui. »

Ainsi vers le commencement du xu' siècle, le souvenir de Permu était encore conservé aux environs de Kiev par un nom topographique. Ce nom disparat de bonne beure dans ces régions, Maison le retrouve dans d'autres localités, M. N. Barsov' signale un Peronnovo, dans le bassin du Volga, et un Peryul près de Novgorod-la-Grande, sur la rive gauche du Volkhov, à l'endroit où s'élevait la statue de Peroun qui fut detruite par l'évêque Akim (Joachim) quand Novgorod fut convertie au christianisme, Lachronique de Novgorod nous racente ainsi cet épisode,

« En l'an 6497 (989), Viadimir se convertit.... L'évêque Akimviut à Novgorod et il détruisit les lieux de sacrifices (trelichte) et il fit renverser Peroun et il ordonna de le joter dans le Volkhov et

¹⁾ Otcherki fivenskui Istoritchudos guografis (Vatauvie, 1888).

on le traina dans la hone, en le founttant de verges et en le frappant; et un démou entra dans Peroun et se mit à crier : O malbeur à moi; je suis tombéen ces mains impitoyables l'Et il flotta
a travers le grand pont et il jeta son bâton (où sa massue) sur le
pont; et anjourd'hui encore avec ce haton, des insemés se llagellent pour faire plaisir aux démons. Et il ordonna que personne ne le reçut; et un riverain de la Pidha: alla le matin au
berd de la rivière au moment où Peroun schonait sur le bord et
il le répoussa avec une perche : « Mon petit Peroun (Perouchitse),
tu as jusqu'ici assez hu et mangé. Maintenant continue de flotter loin d'ici. » Et l'immonde objet disparut.

Les mêmes détails sont répôtés dans la compilation intitulée ;

Annules abrégées des égüses de Novgorod qui figure dans le
même recueil que la chronique. En témoignage fort enrienx
est celui de l'Italien polonisé, Guagnini, qui publia en 1578 l'ouvrage intitulé Surmatiæ europææ descriptio, « A cet endroit,
dit Guagnini, s'élevait judis l'idole de Peroun, là où est aujourd'hui le monastère de Peroun, ainsi nommé du nom de cette
idole. Elle sinit adorée par les Novgorodieux. Elle représentait
un homme tenant dans se main une pièrre à feu semblable à la
fondre, car le mot peroue, chez les Russes et les Polonais, signifie fondre. En l'honneur de cette idole un feu de bois de chêne
brûtait unit et jour; si ce feu s'éteignait par la nègligeoue des
serviteurs chargés de le surveiller, ils étaient impitoyablement
punis de mort, »

Ces détails très précis portent un caractère très sérieux de vraisemblance : mais où Guagnini les avait-il pris?

A ces témoignages purament historiques on paut en ajouter d'autres. Le nom de Peroun se rencontre dans un très grand nombre de textes du xiv* et du xv* siècles relatifs à la religion — des anciens Russes*. Le ne releverni que les principaux. Une

¹⁾ Placeman affluent du Vollchov.

Chronique de Nonporod, édition de la Commission archéographique, p. 1 et
 Saint-Petersbourg, 1879.

³⁾ Ib., p. 172.

⁴⁾ He out sid relevés par M. Kreit, Einle Stung in die stammet Liberaturgecontable (25 dditton, Gran, 1887, p. 384-380).

charte galicieuns de l'année 1302 désigne comme marquant la limite d'un domaine un chêne dit de Peroun'. Dans un texte du roman d'Alexandre, le nom de Zeus est traduit par Peroun'. Dans un texte apocryphe, le Dialogue des trois saints, on lit : Il y a deux anges du tonnerre, l'Hellème Peroun et le juif Khors. Ainsi l'existence de Peroun comme dieu du tonnerre est établi en Bussie par une série de textes incontestables. Est-il le dieu su-prême dont parte Procope de Gésarée (basséminantes sipare...)? Ou ne peut l'affirmer; mais il est à coup sûr le producteur de la fondre (vig impants francepris) de l'historien byzantin'.

Chez les Slaves méridionaux, serbes et bulgares, ancun texte historique ne mentioune le nom de Perouu, Il se rencontrorait dans une chanson populaire recueillie par Rakovski . Mais ce texte est fortement suspect. Le mot peroun, au sens de tonnerre (voir plus loin), n'existe ni en serbe ni en bulgare. On est réduit à se rabattre sur quelques noms géographiques, botaniques ou autres. Tel est celui de la perenauga ou perounika comme aux Bulgares, aux Serbes et aux Croates et qui désigne l'iris germanica. On fait remarquer que c'était pent-être la mot veronica defiguré par l'étymologie populaire. On a observé, d'autre part, que la memo planta s'appello anssi en serbe hogera et qu'elle passe pour guerir certaines maladass (Bogisa, la plante divine, de Bog, dien). On cite en Bulgarie me montagne appelée Perin planina ou Piren planina et l'on vent que ce soit la montagne de Peroun. Co rapprochement est admis par de graves autorités, MM, Miklosich et Krek. M. Constantin Jireczek ' rattache avec plus de vrai-

¹⁾ Golovatsky, Chrestomathic cases (and par Machat, Mythologic store, an telegue), p. 22.

²⁾ Afanusier, Vase partiques des Slaves sur la susure, 1, p. 250.

³⁾ Pricope, Do hello gothico, tirro III, ch. arv.

⁴⁾ Dans l'ostrage intitute forchi Pentaik, le Polerin de la montagne. Je s'ac pais sons les youx le Gorchi Pentaik. Les vers et il set question de Perma sont reserve dans le Distancemier bulgare de Distancemie (Moncou, 1880). Rakovski nomme Verkovitch est allectument suspent. M. le Dr Schleimannov de Sofia, que commit admirablement le folklore bulgare, m'a déniare dans que leitre récents qu'il n'avait resumtés nulle pari le nom de Perma.

⁵⁾ Histoire des Bulgares (adilian russe), Odessa, 1882.

semblance cette dénomination à l'albanais perdon qui vout dire le conchant,

Chez les Slovènes on a prétandu constater l'existence de Peroun comme nom d'homme. M. Krek, qui est Slovene lui-même, cité un village de Perun (Perunja ves), un pie de Perun (Perunja vrh). Un bois de Perun se rencontre aux environs de Poljica sur le littoral croate. Mais il faudrait savoir de quelle époque datent ces noms. Es peuvent être de récente fabrication. Porun, nom propre, si tant est qu'il existe n'est-il pas tout seulement un sobriquet?

Remontons vers le nord. Dans les chansons slovaques recueilties par Kollar, on voit agurer un dieu Parom qui lance la foudre :

Hank Purom za oblakami.
Almili to natemany).
Trent i zahemi jej do čela
Hank ži dezkem zkomunolu.
Le diest Parum derritos las mugos
Vit cela irrits.
Southers il lauce la foudre sur una front
Ausznöt avec som enfant elle fitt pitrilika.

Ou bien encore :

Za angeh dasso
Za stirgeh flakés
Za Roha Purzena.
Dans ces temps là.
Au temps des dieux annises,
Du dieu Parom.

Ces textes sont classiques et personne jusqu'ici ne les à contestés. l'aimerais cependant les voir confirmer par d'autres témoiguages que celui de Kollar. l'aimerais à savoir à quelle époque ils remontent. Kollar avait une terrible imagination et un esprit fort pen critique. D'après le Dictionnaire tchèque de Kott (xub noce : Perun), on trouve aussi dans les pays alovaques les formes Param et Baram, un verbe peruntair. Irapper de la faudre, et un adjecuif perunsky, qui a rapport à la foudre. En Bohôme,

Vour more cambe our Kollar et la possue panulaviele dans le volume intimid. Bussus et Slaves (Paris, 1890).

le nom de Parun n'existe pas dans des textes anciens ou anthentiques. On le cite comme nom de personne (Krek. p. 389). Mais co peut être, comme en slovène, un sobriquet. Les noms d'agent en sun ne sont pas rares ou tcheque : béhonn, le couteur; trikloun, le crieur, etc.

Chez les Slaves baltiques on polabes, le jeudi s'appelait perendon⁴. Le mot semble fabrique sur l'allemand donnersay. Mais le mot peren désigne-t-il le tonnerse on le dieu du tonnerse?

Est-ce Perounqu'il faut reconnaître dans le Proven d'Helmoid ?:

« Nons arrivames, dit Helmold, dans la Slavie ultérisure et nous pénétrames dans une forêt. La, parmi des arbres très vieux, nous vimes des chênes consacrés à Proven, dieu de ce pays ; ils étaient entourés d'un encios en bois on l'on pénétrait par deux portes. Tous les villages de ce pays abondent en pénaiss et en idules, mais ce lieu est le sanctuaire de touts la région. Le peuple, le roi et les prêtres s'y rémuissant pour les jugements. L'accès du sonctuaire n'est permis qu'aux prêtres et à ceux uni venient sacrifier ou à ceux qui sont en péril de mort et auquet le droit d'asiis n'est pas refusé, car les Staves out tant de respect pour leurs sanctuaires qu'ils ne veulent même pas laisser souiller du sang d'un conemi le pourtour du temple.

On tranve ailieurs dans Helmold' un dien Prove : « Dons Altenburgensis terra », c'est-à-dire particulièrement honore ». Stargard. Ce dieu n'a pas de statues (« quibus nullæ sunt effigies expresse»). Ces noms de Prove et de Proven sont peut-être identiques à celui de Peroun. Helmold connaît non seulement le nom de l'idole, mais celui du prêtre qui la servait.

Un dieu nomme Porenntine était, au témoigunge de Saxo

¹⁾ Schicioner, Laut and Formminier des polabliches Sprucks, Salut-Petusbourg, 1871.

²⁾ Malmaid, Chronica Statescum, I. S.I (Strangermann des Manumente du Periz, Hanovro, 1868).

³⁵ t, 32 et 31.

^{4) =} Vestaini Altenburg, cit-d an periant de l'arrique, et economie est a incharia habitatoribus terrar illass quartem desse est Prove. Poero comes flacciors qui present superattions serum erat Mile. = Il auti aussi is num du preses qui s'appulait - Rochel, de session Krutonie ».

Grammaticus, hanoré à Arkona, dans l'lie de Rugen*. Ce nom de Porenutius pourrait représenter une forme l'orenovitch, fils de Poren (Peroun?). En tout eas, la description de cette divinité hattique ne ressemble guère à celle que la chronique russe nous donne de l'idole de Peroun. L'idole d'Arkona avait quatre visages, un cinquième visage sur la poitrine; la main gauche touchait le front de ce visage et la main droite le menton. On ne se figure guère un dieu du touserre dans cette attituée méditative.

En Pologne en signale un certain nombre de localités qui s'appellent encore anjourd'hui Peruny, Piarunoue; ce sont paut-êten tout simplement des localités sur lesquelles la fondre est tombée naguère. Le mot piorum est d'allieurs couramment employé pour désigner la fondre et fournit même un certain nombre de dérivés. On conmit certaines pierres sons le nom de piorunek. Un récit recueilli en Galicie dans le cercie de Tarnohrzeg, chez les Lasovakis, semble prouver que le souvenir du Piorun ou Peronn paten vit encore dans ces contrées. En voici la traduction :

"Un certain seigneur avait l'habitude d'alter le dimanche à la chasse. Un dimanche il partit à la chasse et quand vint l'houre de la messe, il n'avait ennore rien tué. Tout à coup un muage noir auvrit le ciel et le tonuerre se fit entendre dans le lointain. Le seigneur regarda et aperçut sur la rivière un gros et laid oiseau noir perché sur une pierce : « Je n'ai rien tué, »» dit-il, il fant au moins que je tue ceci ». En même temps il se souvint que depuis sept ans, il portait dans sa carnassière une carfouche bénite. Il en charge son fusit et le vilain oiseau tombe. Le seigneur le ramasse, le regarde, il n'avait jamais rien vu d'aussi affreux.

e C'est dommage, dit-il, d'avoir perdu une cartonche pour un si vilain diseau. Mais il enteud derrière lui une voix qui ful crie :

¹⁾ Sazo Grammaticus (ad. Molder, Strasbourg, 1886, p. 578).

²⁾ a Han status quatuur fantee representante quintam pestori maeriam habee but, enque frontem leva, mention d'extera tangebut, a Helmoid fait nominque 1,835 que les Siaves haltiques arment les aloits polycéphaces; a Malina stam tuolies vel tribus vel es amplics espiribus executionnt.

³⁾ a Vulgus onstrum lapallot quardam, sirgus le lapidem versus et confractie sumilen putat esce faiminie s (Linde, Dictionautre polonisi au mot piorun).

⁴⁾ Il a stă public duns l'Archie für almende Philidopir. L. V., p.

Ne regretts point ce que tu as fait; voila sept ans que je poursuis cet oisean et je ne puis l'atteindre. Tantis que tu le visnis, je te visais, toi; si tu ne l'avais pas tué, je t'anrais tué. Le seigneur ent peur, regarda et vit devant lut un homme gigantesque, grand comme un arbre, armé d'un fusil long comme un tronc. C'était Pieron qui chasse tonjours ces vilains oiseaux. Ils s'appellent les volages parce qu'ils volent très vite. Pieron saisit le seigneur par la main et conversa longtemps avec lui; ils examinerent mutuellement leurs fusils et Pieron lui dit qu'il ne chassat jamais le dimanche, puis il s'envola comme le vent.

Nous avons réuni ici tous les textes où le nom de Perounapparaît sous sa forme originale ou plus ou moins défigurée C'est un dieu du tonnerre et de l'orage. Nous laissans à dessein de côté tous les rapprochements qui ont été proposés soit avec le l'ithuanien, soit avec le sanscrit! Sans recourir à des analogies suspectes, le nom de peroun s'explique suffisamment par ses sauls éléments slaves. Oun, un, est un suffixe d'agent. Il se trouve en alayon biogoum, fugitif; viedoum, magicien. Il s'emploie encore aujourd'hui couramment en russe ; opekeun, un tuteur; goveroun, un bayard; igraun, on joneur, etc. Nous savons d'autre part par le russe, par le polonais et le sloyaque que peroun, piorsm, parum yeut dire la foudre. Les autres langues slaves emploient exclusivement pour désigner le tonnerre la racine grem ou grom, Que veut dire la racine per? Elle exprime une idée d'effort violent de coup. Peron en slavon veut dire : je frappe!. Peronn est done le frappeur. C'est la une épithete qui convient bien au dieu du tonnerre.

Le rôle qu'il joue dans le panthéon des Slaves paleux, le prophète Élie le joue dans le folklore des Slaves chrétiens, particullèrement de ceux qui sont restès les plus fidèles aux traditions primitives, des Russes, des Serbes et des Bulgares. Nous avons

Mikhisich, Etymologisches Worsterback, sub voce.

f.a mylhologie lithuaniesse est ensure à faire. Sur ces rapprochements, voir Kreh, Einfettung, p. 385.

vu plus hant, dans un traité canchi entre Russes et les Grecs. les Russes patens jurér par Persun et les chrétiens devant sann Élie. Est-ce par un pur hasard que le prophète biblique est opposé au dien du tonnerre?

Élie dans la Bible apparaît comme un maître des éléments. Les caux et le feu du ciel lui obéissent.

Il aumonce au roi Achab » que pendant sept années il n'y aura ni roses, ni pluie, sinon sur sa parole »; il fuit descendre le fen du ciel qui consume l'holocauste; il annonce et rend la pluie à la terre desséchée. Il se tiont devant l'Éternel. » Et voici l'Éternel passait et un grand vent impétueux, qui fendait les montagnes et brisait les rochers, allait devant l'Éternel, mais l'Éternel n'était point dans ce vent. Après le vent, il se fit un tremblement, mais l'Éternel n'était point dans ce tremblement. Après le tremblement venait un feu, mais l'Éternel n'était point dans ce feu. Après ce feu un entendait un son doux et suntil ". »

Elie ne meurt pas d'une mort naturelle, mais il est enlevé au ciel d'une façon miraculeuse... « Et comme ils continuaient le chemin et qu'ils marchaient en parlant, voici un chariot de feu et des chevaux de feu qui les séparèrent bien de l'autre. Et Élie monta aux rieux par un tourbillon. Et Élisée, le regardant, criait : Mon père, mon père! Et il ne le vit plus . »

Évidemment ces récits devaient charmer des imaginations obsédées par le mythe d'une divinité qui préside aux grands phénomènes de l'atmosphère, à la fondre, aux éclairs. Un savant grec, M. Politis, dans son étude sur le soleil ('Hiso;) dans les traditions populaires grecques, s'est efforcé d'identifier sami Élie à Hélius. Le capprochement avait déjà été fait par Voltaire dans le Dictionnaire philosophique. Il est tres possible que l'identifé des deux mots ait agi sur les imaginations des Greca qui force les instituteurs religieux des Russes. Le culte de saint Élie se développa d'une façon toute particulière dans les pays grees; plusieurs chapelles ou monastères de Constantinople étaient places

¹⁾ I Rois, xxx, 19,

^{2) 11} Roll, 1x, 14

aous son invocation : un lui dédinit des chapelles sur les hautours . Le treixième jour des calendes d'août, les Grees célébraient des joux sceniques pour rappeler l'asccusion d'Élie au ciel*,

Parmi les personnages de l'Ancien Testament, Elie était évidemment l'un de ceux qui avaient le plus vivement frappe l'imagination des néophytes russes, slaves ou varegues. Il leur rappelait tout ensemble is Perouu slave et is Thor scandinave qui roule sur un char atteié de deux boucs en faisant juillir les étincelles des mages et retenur le bruit du tennerre. Saint Elle est de tons les saints du christianisme le premier que la Russie ait adopté : il est l'un de ceux dont le cuito est resté le pius tenace et le plus populaire. Ce char qui avait enfevé dans les cieux le prophète hiblique, aujourd'hui encore le paysan moscovite croit l'entendre couler les jours d'arage. On invoque Elie contra les blessures produites par les armes à feu - c'ast-à dire par les armes tonnantes, - on l'invite a lancer la foudre et les éclairs contre les ennemie de Dien. C'est de îni que dépendent la rosée, la pluie, la grêle, la sécheresse. L'office du jour de sa fête dit qu'il peut donner la pluie on la retenir. En temps de sécheresse, on récite une prière ainsi conque ; « Élie par sa parole retient la plute et par sa parole it la fait tomber. Nous t'en prions donc, à Seignour, par ses prieres envoie l'eau du ciel sur la terre, « Sa fête a lieu le 20 juin (2 juillet), c'est-a-dire, dans la saison des grands orages et des grandes sécheresses.

Novgorod avait au moyen age deux églises, l'une d'Élie l'humide, l'autre d'Élie le soc. On allait en procession a l'une ou à l'autre, suivant les besoins des laboureurs.

Le 20 juin (2 juillet), le paysan russe s'attend à voir de l'orage on de la piule. Un temps sec ce jour-là annence de nombreux

¹⁾ Komitakov, Les égiises et les monuments de Constitutionnée (en russe, Odense, \$100)

²⁾ Legatio Enstrumiti (Lien le Diucce, ed. Bonn, p. 300) : « Decimo terrio Lafondas augusti que die seven frenci raptionem Eine propietas ad comos ludes somicia sendirunt. » Je dois communication de ce texte à l'abilgeance de M. Schlumberger.

incendies. Le saint quand il voyage dans son char de fen, épargne les champs des labourours charitables et ravage ceux des avares. Dans le gouvernement de Koursk et de Voroneje, à la fin de la moisson, on laisse sur le terrain une poignée d'épis nouée en l'honneur du prophète Élie. C'est ce qu'on appalle nouer la barbe d'Élie.

Serait-ce un vague ressouvenir de la barbe d'or de Peroun?

Dans cermines provinces on célèbre encore de véritables sonrifices. Dans le gouvernament de Kalonga on égorge une pièce de hétail, on la fait cuire, on vend sa chair et on donne à l'égliss l'argent recueillie. Ailleure on tue un bout on an venu et on se réunit dans un bauquet pour le manger; on hien encore ou égorge de jeunes acconaux et ou fait bénir leur chair par la prêtre?

D'apres une légende de Bukovine, Dieu, au lendemain de la création, vit le paradis envahé par tous les démons que Satan avait créés. Il ordonne à Élie de mettre en mouvement le tonnerre et les éclairs. Élie fit retentir tant de tonnerres et tomber tant d'eau que les démons lurent précipités sur la terre.

D'après une autre legende de la même province, Dieu nyant créé le monde fit auxer le tonnerre et les éclaire et les confia un diable. Mais il en nea si mal que Dieu charges Elie de les fui reprandre et de les rapporter au ciel.

Cher les Siaves méridionaux, le rôle du prophete Élie n'en est pas moins considérable. Il est qualine par l'épithète de gramue-nik ", c'est-à-dire le tonnaut, et il tient une grande place dans les épopées populaires. Elles nous racontent comment le monds fot partagé entre saint Jean, saint Pierre et saint Étie. Elle est pour sa part les nonges et le tonnerre. Il punit les méchants en fermant les sources du ciel, a si bien que les petits enfants en sont réduits à lécher le sable aride ". «

¹⁾ Afanasier, Vans politiques des Staves sur la nature, i. I, pausin.

²⁾ Nodilo, Rad Akademis Jupostarranto | Memoices de l'Anademie d'Agrava, z. LXXXIX.

³⁾ Vasslovsky, Recherches sur interchange de la poères religiouse en Bussie, Saint-Putershoung, 5* fact., p. 82-83, et 8* tast. (Monutes de l'Asademio des common).

⁴⁾ Scornit (Remont de falklore buigare, de sensore et de litterature), Sophia,

Le jour de la Saint-Élie (Hin den) est, en Bulgarie, un jour férié, une fête officialle. Ce jour-le on celèbre dans certaine cantons des rites analogues à ceux que nous avons mentionnés plus haut en Russie et qui out une allure singulierement paisans.

En 1886, un Tcheque résidant dans la Bulgario mérulionale, M. Voraczek, fut témoin d'une fête de Saint-Élis célébrée à Javorovo, à 26 kilomètres de Philippopoli . Voiri le résume de son récit.

Les paysans commencent par égorger une génisse sur une colline plantée de chênes. L'égorgement a un caractère vraincent rituel. Le ascrificateur ûte son bonnet, fait le signe de la croix, ainsi que tous les assistants et procède à l'immolation en disant : « Que saint Élie nous suit en aide, » L'animal tué est coupe en morceau et sa chair cuite dans des marmites. Souls les hommes assistent à l'operation.

La viande une fois cuite, les femmes et les enfants arrivent : ils fant le signe de la croix en répétant : « Que saint Élie nous soit en aide, « Le sacristain et le prêtre se présentent à leur tour avec l'encenseir, le goupillon et des cierges. Le prêtre benit l'eau;

Les femmes out apporté des vases; quelques-unes du pain, de l'eau-de-vis et du vin. Chacune reçoit une portion de soupe et quelques morreaux de viande. Un banquet champêtre s'organise; la fête se termine par le khoro traditionnel. D'après M. Vornezek, cette soleunité se célèbre dans la plus grande partie de la région du Rhodope, Il signale encore dans cette région de numbreuses ruines de chapolles consacrées à saint Élie.

Dans les chants serbes et croates. Élie est appelé le rocher céleste. Il frappe les démons de la foudre sur l'ordre de Dieu. Il joue encore un autre rôle. C'est lui qui mange la lune et il la dévorerait tout estière si Dieu ne remplaçait ce qu'il a absorbé.

Les Slovènes su figurent les vents comme des frères ennemis

anness (889 et emirantes, t. III, p., th., t. V., p. 29; t. X., p. 84. Voir ansat, dans le recueil des frères Milafinore, p. 525.

¹⁾ Shenasky Shorait (Horne slave on tabique), t. V. Prague, 1880,

²⁾ Fr. Krauss, Sogen und Marchen der Südelaum, I, 41.

qui passsont leur temps à se quereller. Saint Élie déchaîne sur eux la pluie pour les calmer!

Ainsi cher les Russes, les Serbes, les Bulgares et les Slavènes, saint Élie appareit commo le saint du tounerre, le grand mattre de lu pluie, des vents et des orages. Il n'est pas téméraire de supposer que son culte s'est substitué a celui du Zeus alave, du Percon dont l'existence est si clairement attestée par les anciens textes ensses.

Le chêne paratt avoir été l'arbre sacré de Permu comme il étail l'arbre sacré de Zens.

Nous avons mentionne plus hant le texte galicien qui désigne un châne de Peroun comme limite d'un champ et le texte de Helmold sur le chêne qui figurait dans le sanctuaire du dien Proven. Dans la Fie de l'évêque Otto de Bamberg, par Herbord', il est question d'un grand chêne qui s'élevait apprès de Stettin et près duquel une source jaillissait. Le peuple le vénérait comme étant habité par un dieu. Un autre chêne sacré est mentionne chez les Slaves de Russie par Constantin l'orphyrogénète!, Il raconte un voyage des Russes sur le Daieper:

Le chroniqueur tchèque Cosmas, qui évite avec soin tous les

1) Krus (Resun abvente), IV, 402.

1) He administranta imperio, ch. etc.

²⁾ H. St. Gette Vie qui figure dans les Monuments de Pertz (t. XII) a été elimprimes à Husovre la same soludarum (1868).

¹⁾ La régionant exclusivatique de Pierre le Grand (1721) signafe encore, parantes expersitions, la continue de tière des professeurs un chône dont le professiont encuire les branches aux fables. Dans la Patite Rossie de moit que lers des empes, Dies est acide Eles poursons les démons qui, se combin dans les maisseus, les égliées, sous rectains artires, notamment anns an ables (Marine), p. 63).

détails un peu précis sur le culte paien, parle seulement du culte des hois et des arbres (lucos et arbores) sans désigner particulièrement le chêne. Un autre texte bohême l'Homiliaire de l'évêque de Prague, mentionne également le culte des hois et des arbres (lucos et arbores), mais sans désigner le chêne.

Cat arbre est mentionné positivement dans la chronique tehèque de Hajek (xve siècle). Hajek mérite pou de créance pour tout ce qui concerne l'histoire proprement dite; il était peut-être mieux informé des croyances populaires. Il raconte (ad annum 991) que sur la colline de Petrzin (Lorenzberg), qui domine à Prague la rive gauche de la Vitava, tes Tcheques alfamaient pendant l'hiver, près d'un grand chêne, un feu auprès duquel apparaiseaient des formes fantastiques.

En serbe, une espèce de chêne s'appelle gem. On a été tente de rapprocher ce nom de la racine gem, tonner. Mals gem en shevon a un sans beaucoup plus général; il désigne un bonquet d'arbres! et n'a rien de commun avec l'idée du tonners. Il est possible capendant qui l'étymologie populaire ait établi ici un rapprochement que n'existait pas dans l'origine.

Louis Lucian.

¹⁾ Due Homiliae des Bischop von Pray, Beitrope sur Geschichte Budonnes, I. Pray, — 1963 [ce texte sui de xes minia].

²⁾ Minimum, Klymologischer Wierterbuch, p. 80.

L'APOCALYPSE JOHANNIQUE

SA COMPOSITION ET SA DATE

En 1892 la Société théologique de Teyler mottalt au consours la question suivante: « Quels résultats ent fournis les recherches des dernières années concernant l'Apocalypse johannique; notamment sur sa composition et la date de sa réduction? « Cette question est biso digne en effet d'être étudiée."

Au commencement de 1882 parut un article de Carl Weissäcker, lequel ne tarda point à faire impression :

« En ce qui concerne l'Apocalypse, disait-il, la véritable question est justement de savoir si nous devons la considérer comme un document simple. Quoique ce soit en quelque sorte méconnaître un axiome de la critique moderne, je me risque néanmoins à déclarer l'opinion, à laquelle j'adhère depuis plusieurs années, que cet écrit, pseudo-épigraphe comme toutes les Apocalypses, est déjà, par son origine, une compilation; que les diverses couches dont elle se compose remontent assex haut dans le

1) H. Haltzmann a fort bies expose l'état de la question en ora terme v Voc auch sein Jahren atteid das Hill, exichre dis johannessote Difforbarung in Berag suf Composition and Aufman bot, in symmetrischer, ja feseriicher Beschfossembeit vor unarran Augen. Höchnens erinasten einzelm Faramoontraans und rasche Universitätige daran, dazz auch becette vargefundens Materialise zur Verarbeitung gekommen sind...... b

Blicken wir von de nerliter auf der Bild, weiches die Apokarypen jehrt bielet, so feberwiegt jedeufalle der Eindeuen der Auflösung. Was die Katastrophe herbeitährte, das waren steigende Schwertigkeiten, weiche das johannelsche Schwertungen bei der hittliebetsbeitenden Bestehung der letterbeitunden Exegoes bott to waren die sich auflärungenden Bestehungen über Mangetan Gefinge sied auflärlichen Aussitass, über Zussinmentraffen der konst enfliggensten Vorstellungsreihen, über schreibenweiss Estmehung und wer Werke « (Jahre, für Peat. Thent., 1804, p. 520 et suiv.).

passe et que l'ensemble dénote un usage déjà très développé de

la prophatie . =

Depuis longtemps, il est vrai, on avait douté de l'unité de notre Apocalypse. En 1644, Hugo Grotius tachait de donner une explication des diverses traditions recueillies par des Pères de l'Église concernant la date et le lieu où le livre a été écrit. Quelques unuées plus tard, l'Anglais H. Hammond adhérait à l'opinion de notre illustre compatriots.

Au commencement de notre siècle (1811-1816), le professeur Vogel d'Erlangen avait découvert dans l'Apocalypse l'œuvre de Jean l'apôtre et de Jean le presbytre et fixé l'attention sur la dif-

forence de leur style et de leur langue.

En 1821 Bleck attira l'attention sur le manque de cohésion entre les chapitres xi et xii de l'Apocalypse. Tandis qu'au chapitre sv le Christ paraît déjà dans le ciel auprès de son Père, sa naissance, dans la théocratie juive, est décrite dans le douzième chapitre.

Le professeur de Wette donnait son adhésion à l'hypothèse de son collègue. Mais que ques années plus tard Ewald insista sur l'unité de langue et de style du livre, et essaya de pronver que Bleek avait eu tort en soutenant qu'entre les chapitres si et su il y a une lacune que rien ne saurait combler. Bleek ahandonna l'opinion qu'il avait défendue concernant les ouse dérnière chapitres, quoiqu'il ne pôt admettre que la cohésion entre le chapitre si et les suivants ne laissat rien à désirer.

Selon Lücke, qui donnait une critique des différentes hypotheses, l'unité de notre Apocalypse ne faisait pas de doute. Pendant un temps la critique avait expliqué l'origine des œuvres de l'antiquité grecque et romaine, auxquelles semblait manquer l'unité intrinsèque, par l'hypothèse suivante : différents anteurs y out travaillé. Mais peu à peu on déconvrit, dans la littérature classique, cette unité et est ensemble, qu'on avait vainement cherchée auparavant. C'est de la même façon que sur le terrain biblique

¹⁾ Theologische Literaturusiting, 25 fevrier 1882

la défiance se fit de plus en plus jour à l'égard de semblables bypothèses.

L'unité de l'Apocalypse johannique semblait donc être un fait incontestable. Bien que Schwegler doutat de l'authenticité des épitres, des deux premiers chapitres, comme d'ailleurs Evanson l'avait déjà fait vers la fin du siècle précèdent, il dut reconnaître qu'aucun argument ne justifiait l'hypothèse d'interpolations dans l'Apocalypse. Dans les commentaires de Niermeyer, de Volkmar et de Meijhoom l'unité de l'Apocalypse fut acceptés sans discussion. Le doute sur l'unite appartenait au passé. Omnium consensu, le livre émanait de la même plume.

L'article de Weizszeker, cité ci-dessus, a ouvert une nouvelle période à la critique de l'Apocalypse, si justement qualifiée par le professeur Holtzmann comme « un épisode court, mais hautement intéressant de la critique hiblique. »

Deux travaux furent présentés au concours ouvert par la Société Teyler. La médaille d'or fut adjugée à un mémoire allemand; la médaille d'argent a un Hollandais. Le savantanteur c'est en ces termes qu'était conçu le jogement — avait prouvé être suffisamment maître de son sujet. L'aperçu de la littérature, qu'il a donné, est complet on peu s'en faut; et la critique qu'il eu a faite se distingue par sa subtilité, sa justesse et son impartialité, jointes à la prudence. Son style est chaie : les pensées se suivent avec ordre, de sorte que son écrit se fit et se comprend facilement même par ceux qui ne sont pas tout a fait an courant de la question. C'est M, le pasteur Chr. Rauch, de Darmstadt (Palatimat), qui en était l'auteur.

Le traité de M. Rauch est divisé en soixante-cinq paragraphes. Selon lui, il est étonnant que les critiques défavorables de Luther et de Schleiermacher et l'examen critique de l'école de Tubingue n'aient pas pu ébranler l'opinion générale sur l'unité de l'Apocalypse. Je ne comprends pas très bien comment Luther eût pu y contribuer, car, selon lui, l'Apocalypse était un manuel prophétique de l'histoire de l'Église, « l'estime, dit Luther, que ce livre n'est ni apostolique, ni prophétique. Avant tout les apôtres n'ont pas recours à des visions, mais its prophetisent en paroles

claires et nettes. Enfin, que chacan on pense ce que son esprit. Ini suggère. Mon esprit ne saurait «'accommoder a ce livro '. »

Schleiermacher, il est vrai, a fixe l'attention sur la différence entre le commencement, la fin et les autres parties du livre. Selon lut, il est difficile de distinguer les discours de chaque ange et ceux du Christ. Il fui parait étrange que le Christ figure comme un homme, le giaive à la bouche, et comme un cavalier. C'est un mélange de diverses visions. Cependant, selon Schleiermacher, il n'est pas possible de supposer que le livre sit plus d'un nuteur, car le nom de Jean figure aussi bien au commencement qu'à la fin du livre.

Parmi les critiques de l'école de Tubingue, Baur parle de la Christologie de l'Apocalypse, Selon lui et ses disciples, Schwegler et Zeller par exemple, c'est Jean l'apôtre qui est l'auteur du livre. L'unité de l'Apocalyse ne pouvait donc pas être ébranlée par eux.

Comme le sujet, tel qu'il était énoncé dans le programme du cours, visait spécialement les résultats concernant la composition et la date de l'Apocalypse, M. Rauch a considéré comme superfine la citation de toute œuvre, qui ne se rapportait pas à ces questions spéciales?

Si je ne me trompe, les questions de ce genre ne sauraient être discutées en elles-mêmes, car toutes les autres questions soulevées par l'Apocalypse influent nécessairement sur le jugs-gement relatif à l'unité du livre. Citons un seul exemple. Selon le docteur Blom, on peut considérer sans hésitation Jean, le fils de Zébodée, un des douze apôtres de Jésus, comme étant l'auteur de l'Apocalypse *. S'il en est véritablement ainsi, il est bien clair que l'unité du livre en résulte ipso facto, même si l'on reconnaît avec lui qu'il s'y trouve des interpolations.

¹⁾ Prefune a l'Apocalypse de l'an 1522.

²⁾ Par exemple le Commentaire de Dusterdieck sur l'Apocalypse (1887), « dont F. Spilla peuse qu'il était de la restil larequ'il parut «. Le jugement de M. Rauch sur Düsterdieck est injusia. Deux aux après la publimition de son Commentaire, ceini es publia une oritaque sur l'ouvrage de Spitta dans les Gettinger gelebrie Anzeigen (1882, p. 554 et suiv.), et qui prouve qu'il a'est pas du nombre de seux qui en fout pas ainemien aux nouvelles hypothèses.

³⁾ Thest. Tigd=hrift, 1892, p. 245 upq.

Le livre de M. Rauch sur la composition de la date de l'Apocalypse est divisé en deux parties : dans la première il est question des Recherches; dans la seconde, des Résultats.

Dans les dix dernières années (1882-1892), quatre hypothèses sur l'Apocalypse ont été préconisées; mais la question centrale d'où dépend tout le reste est celle-ci : L'Apocalypse est-elle, oui ou non, d'origine Judalque?

La classification des travaux étudiés par M. Bauch dans la première partie est la suivante :

- 1. Les travaux fondamentaux de Völter, Vischer (Weyland).
- II. L'accueil de leurs hypothèses par le monde scientifique;
- a) En général défavorable à celle de M. Völter;
- b) En partie défavorable à celle de M. Vischer (Volter, Beyschlag); en partie sympathique à celle de M. Vischer (Rovers, Iselin, Anonyme).

III. Le développement des hypothèses:

- a) L'Apocalypse considérée comme un tivre chrétien : Weizsteker, Erbes (Th. Zahn);
 - b) Avec des sources judaiques (Weyland, O. Holtzmann).

Des deux côtés : O. Pfleiderer, P. Schmidt.

IV. Le reuversement de l'hypothèse de Vischer : Schoen, Sabatier, Spitta.

V. Maintien du point de vue antérieur à ces travaux, tant qu'il est possible : Hilgenfeld, H. Holtzmann, E. de Pressensé.

Quant à moi, je donnerais la préférence à la division suivante, quoiqu'elle ne soit pas non plus rigoureuse :

- I L'hypothèse d'un remaniement (Veberarbeitungshypothèse).
- II. L'hypothèse d'une compilation (Compilationshypothèse).
- III. L'Apocalypse de saint Jean est une muvre juive avec des fragments chrétiens.
- L'Apocalypse de saint Jean est une œuvre chrétienne avec des fragments juifs.
 - M. Kauch donne un aperçu très clair des diverses hypothèses.

Il est d'abord question de celles des pionniers, Vôlter et Vischer. Comment sont elles reçues dans le monde scientifique? Bien que l'hypothèse de Völter ait, selon Rauch, de grands mèrites, parce qu'elle a en quelque sorte levé le sceau qui couvrait le mystère de l'Apocalypse au point de vue littéruire, il la compare à celles de Linné concernant la botanique!

An contraire, Vischer a gagné de nombreux adhérents pour son hypothèse, bien que des adversaires ardents, tels que Volter et Beyschlag, ne lui alont pas manqué. Leur critique est rédigée en termes passionnés. Rauch rappelle les paroles de Spinoza : « Il est dans la nature de l'homme de défendre par la raison ce qu'il conçoit par elle ; mais, ce qu'il croît par passion, il le defend aussi par passion, w.M. Rauch rend hommage au ton pose d'autres auteurs, par exemple d'Iselin et de Rovers, qui forma contraste uvec celui des premiers.

Au développement de l'hypothèse de Volter ont contribué Weizsäcker, Erbes et Th. Zahn. Tous les trois ont, selon Ranch, fourni des preuves convaincantes de leurs assertions, bien qu'ils se controdisent souvent les uns les antres. On est danc en droit de supposer que chacan d'enx a raison sur quelque point. Chez Weizsäcker il apprécie heaucoop la modération qui fait défant à Volter. Il reconnaît néanmoins le bien fondé d'une de mes objections : « Selon Weizsäcker, l'anteur apocalyptique insère dans son drame des fragments qui ne datent pas de la même époque, qui différent de l'écrit original et entre eux. Mais peut-ou donc affirmer que

^{(1) -} Wie dieses zum ersten Mal das ganze Pflagzeureich in bezimmte Cinesen und besondern Merkunzien einzeitnese, aucht jener alles idder duppraten der Applialgese nach bestimmten Gruppen geordnet und zeitlich fiziert. Alleit wie er aber fiotanitzer von Linne behaupteten, er babe dieub die Bestimmung nach der Zahl der Stanblaten Zunnmengmöriges geternnt und Verschinsenartiges maammengeworken, ar wird Vöttem der Vorwurf gemacht, er liche dipten die Bestimmung nach Einzelnerkmalen und nüssenen Verhaltungen Stalten des Buches, welche den gleichen Geist abenn, soneinunder gerässen und meginisches mammengeweilt, in der Tat maunt z. B. die sente Einstellung ganz den Einfruck, als auf ein nach dogmatischen Kennzeichen (Tur, Lügenprophet, Anheitung des Tierbilder) auszummengeweilt. So fruchter sich Völtere Lösingsverrauch für die Wissenschaft erwins, seine Recultate funden kennen Einfruck

l'Apocalypse dans son ensemble est sortie de la même école et qu'elle porte un caractère universaliste judéo-chrétien?

Les arguments d'Erbes, d'après lesquels le promier animal du xur chapitre représente Caligula, sont admis par M. Rauch. Mais la communauté chrétienne vers l'an 49 aurait-elle su déja l'importance que lui prête Erbes? Son exègese de sgeres, vie appuples [1925] (xu. 17) controdit le sens clair du mot. Rauch oublie que Erbès en appelle aux nariae lectiones : [1925], mi [1925], tel [1925] (xu. 1925), avec le Sinaitique II donné la préférence à mis Deus on peut-être sires.).

Au développement de l'hypothèse de Vischer ont contribue Weyland et Oscar Holtzmann. La dissertation du premier, qui peut compter aussi parmi les pinemiers, est jugée très favorablement. Selon lui, les deux sources juives datent de 69 et de 81, et le rédacteur chrètien y aurait joint quelques fragments entre les années 130 et 140. Selon Holtzmann, les deux Apocalyses juives sont écrites sons Caligula et après la mort de Néron et auraient été enrichies d'une introduction et d'un épilogue par un rédacteur chrètien.

Hanch déclare « que la manière dont les deux derniers auteurs ont envisagé le problème doit être considérée nomme la seule propre à résoudre les contradictions que soulève le livre mystérieux.*.

L'éloge, prodigné à la dissertation de M. Weyland, me semble plus on moins exagéré. Il est évident que le jeune docteur a donné un ouvrage de valeur. Mais a-t-il suffisamment résulu les contradictions de l'Apocalypse? Il m'est difficile de me faire une idée de l'usage qu'a pu faire le rédacteur chrétien de ses deux sources juives. M. Weyland a-t-il prouvé que la dernière source doit avoir été écrite après la mort de l'empereur Titus? Les arguments me semblent moins que convaincants.

1) Die Offenb. Jak, krytisch untermeht, p. V.

^{2) -} Semmelern gill dies ein der eindringenden Untersechung Weytande. Sie hält sicht, nhwohl stellenwere in sehr lebhalten Fachen geschilden, diech von phantastischen Ausschmückungen wie von übertriebenem Szephinimus ginichweit entfernt, Die Fundamaste und unzerstächer gelegt.

M. Banch exprime un jugement défavorable sur l'hypothèse de Pfleiderer et surtout sous celle de Paul Schmidt. On pouvait prévoir que la « décomposition » serait continuée. Pfleiderer découvrit dans l'Apocalypse juive (19-xxn., 5) deux auteurs, dont l'un aurait écrit entre 66 et 70 et l'autre sous Vespasien. Il distingue un interpolateur chrétien sous Domitien et le rédacteur, qui mat la dernière main à l'ouvrage pendant le règne de Hadrien !. Il faut ajouter que, malgré ces distinctions subtiles, Pfleiderer a du moins l'avantage de ne pas prétendre tont savoir, comme le prouve la déclaration suivante : « On n'arrivera jamais à la parfaite sureté dans tous les détails. Que l'on réussisse à faire distinctement à chaque auteur sa part, je me permets d'en donter ; mais quoi qu'il en soit, je ne me sens pas à même de le faire.

Le petit livre de Schmidt, contenant des observations aur la composition de l'Apocalypse de saint Jean, est jogé favorablement par Schmiedel, Krüger et d'autres. Selon Holtzmann, il est très instructif au point de vue actuel de la question.

En France M. Schoen et M. Sabatier défendaient une nouvelle hypothèse: L'Apocalypse de saint Jean n'est pas la traduction d'un ouvrage israélite, mais une Apocalypse chrétienne faite avec des oracles juifs qui servaient comme de vieux matériaux dans un nouvel édifice. A son grand regret, M. Rauch ne réussit pas à prendre connaissance du livré de Schoen.

Friedrich Spitta, professeur a Strasbourg, s'est fait connaître comme défenseur de cette hypothèse. Il distingue deux Apocalypses juives, écrites en 63 avant notre ère et durant le règne de Caligula, et une Apocalypse chrétienne, composée vers l'an 60,

¹⁾ a Gagon Pffeidspers authors Ansetzing der Abfassung kann der Einwurf erneben worden, eines möglich sei, dens in verhältniemassig so kurzen. Zwischenratinen verschiedens Verfesser wire Grundlage bearbeiten sind erzeugen konnten » (Rauch). Mais entre iss sources jurves de Weyland II n'y aran ausm qu'un latervalle de doors ausses suriron.

²¹ II trouve maste digne de remarque a dien Schmidt des Engreifen des Ridactors gant abgeseiten von seinem christischen Interesse auch auf Motive sechnikuteiersecher-künstlerischen Composituu zurück übet, so dass jezzt Niemand mahr wissen hann wie Cap. 1 oder wie Cap. 17 nod 7 ursprünglich ausgeseben haben.

dont Jean Marc est dit être l'auteur. Au commencement du n° siècle un rédacteur réunit ces trois sources, en les enrichissant de quelques interpolations. Spitta se distingue de tous ses prédècesseurs en ce que, selon lui, les 3×7 visions font partie de trois écrits différents refondus par le rédacteur.

Sur M. Rauch, l'ouvrage de Spitta fait une impression d'hypercritique. Il me semble qu'il y a une grande difficulté à admettre l'hypothèse de ces trois savants. Autant que je sais, il n'existe pas d'Apocalypse chrétienne dans laquelle on ait inséré des oracles juifs, parfailement contraires à l'esprit chrétien.

S'il en est un qui ait pris énergiquement parti contre les adversaires de l'unité de notre Apocalypse, c'est le professeur Hilgenfeld!. Contre eux il répète le mot d'ordre : « Ceterum consea Carthaginem esse delendam. » Il consent seulement à admettre quelques interpolations, telles que : xix, 8^b, 10^b, 13^b; i, 1-3 et xxn, 12-20.

Le jury qui a décerne le prix au mémoire de M. Rauch estime que sa revue des travaux récents sur l'Apocalypse est a peu près complète. Lui-même déclare qu'il n'était pas obligé de citer les nombreuses critiques publiées dans toutes sortes de recueils périodiques, sur les écrits de Volter et de Vischer, et pas davantage de communiquer ce qu'on trauve sur l'Apocalypse dans les recherches postérieures.

A l'impossible nul n'est tenu. Mais il me semble que, s'il avait fallu faire le triage des critiques, l'attention aurait du être fixée

t) Zeitinhr, for mits. Theologie, 1888, p. 510 s.; 1891, p. 480; 1890, p. 391 spq., 467 s.; 1893, p. 341; 1922, p. 463 s.

Dans sim discours à l'occasion du contenzire de Baur il fait mention « von siner Nounraug, welche dem sinen arapostalischen Antippuliniumus altwebrenden Ritautalung ihres Kornes geleven hat, sin Kindiein, welches durch die herbeiei lenden Doctoren — jader verrahmb etwas Andres — mis Laben gekommen sein wärde, wenn is nicht action tot geboren ware. « Il rappelle A Harmach et d'autres assants : « Judiems Ajohalypson oder abauta Schriften, we nould die Lestamente der 12 Patriaraben, wurden unter Beleisung der verchriebenen Namen thristlich hemsbeltet und ergüntt, zur nicht und abeistünben Namen herzungraben. Dass ahruttliche Schriftzielter solcher Art judiems Stanke ein serleite haben nollten ist beispielite.

surtout sur celles de Schmiedel des hypothèses de Vischer, de Weyland, de Sabatier, de Schmidt et de Splita'. Zahn et de Pressense sant-ils préférables à Schürer, Ludemunn, Overheck, Jülicher, Ménèges et à d'antres, qui sont passès sous silence?

Un défenseur de l'hypothèse de Weyland, indiquée par Rauch, comme la scule juste, n'aurait-il pas du être attentif à l'objection de M. Ludemann, selon qui tous les critiques impartiaux s'accordent à reconsultre que l'hypothèse d'une Apocalypse chriticune avec des interpolations juives peut s'appuyer sur beaucoup d'analogies.

Schürer est d'une opinion toute contraire : « Je doute fort qu'on se rangera à l'opinion de Schoen. Quand on voudra distinguer dans l'Apocalypse des fragments juifs et chrétiens, l'hypothèse de Vischer l'emportera sur celle de Schoen. Presque toutes les analogies parient en faveur de l'hypothèse de Vischer. « Il n'aurait pas été superflu d'illustrer cette assertion de Schürer par quelques exemples. Qu'on me permettre d'en donner quelques-que.

L'hypothèse de Grabe, qui, vers la fin du xvu° siècle, fournit la première édition des Testamenta, a trouvé dans les dernières années de plus en plus du crédit. Selon lui, le livre avait été écrit par un juif, mais interpolé par un chrétien. En 1884 parut un écrit de Schnapp, dans lequel il tâchait de prouver que les autohiographies des patriarches et les exhortations à leurs descendants faisaient partie de l'œuvre juive originale. Par contre, les prophèties visant l'avenir des tribus sont en partie d'une main juive, en partie d'une main chrétienne. Dans les interpolations

¹⁾ Litter Crafcolklass, 1888, p. 74 app.; 1889, p. 1329 s.; 1889, p. 3 s.; 13 live: 1803; 1880, p. 721 app.

²⁾ a Bours referiri über Schwen und Sabatier, indem er eine gosse Schwierigkeit dams und keine Analogie dafür findet dass sin ebristlieber Apolisityptiker judienbe Stücke aufenben, wübened für die Hypothese, dass eine fürfische Apokalyper christilich immepolist ser, zahlreiche Analogien vorlagen. Bis den Protecture der Vinder'sshau Hypothese, zu denen für gebürt, ist desser Estz seinen gant hyektennisch geworden. Pür jeder Unbefangenen enthalt er eine Verkeiteining des Sachtweitalte auf die je kanm nach hingewissen zu werden brancht e (Thenl. Jahrenbericht, 1830, p. 410).

³⁾ Theat Literaturacitung, 1888, nº 6.

christ. Selon Schnapp, les Textamenta contribuent beaucoup à la connaissance de la religion juive antérieurement au christianisme. Schürer finit par conclure qu'un interpolateur obrêtien avait refondu l'œuvre originale au profit de l'Église chrétienne. Un de nes compatrioles, M. Vorstman, estimait que l'opinion de Schnapp devrait servir de base à tous les traités sur les Textamenta.

Il est notoire que des oracles Sibyllins ont été écrits en hexamètres grecs par des juifs d'Alexandrie et, plus tard, aussi, par des chrétiens. Il y en a qui sont d'origine juive, interpolés par des chrétiens, par exemple L. V, que Schürer déclare être probablement un écrit juif, peut-être interpolé par un chréties.

L'Apocalypse juive d'Esdras (le prétendu IV Esdras), écrité sans doute sous Domitien ou sous son successeur, se compose, dans le texte latin, de seize chapitres. Mais les chapitres i et u, xv et xv, qui manquent dans les traductions arabe, éthiopienne, syriaque et armenienne, sont unanimement reconnus d'origine chrétienne. A d'autres endroits encore, il est facile de reconnaître la main d'un interpolateur chrétien, par exemple vu, 28, 29 et vu, 32 de la traduction latine : « Revelabitue enim filius meus Jesus cum his qui cum eo sunt »; Unctus, « quem conservat Altissimus*, »

Il n'y a pas longtemps encore, Richard Kahisch a tenté de fournir la preuve que l'Apocalypse de Barnch a été refondue par un chrétien. Il distingue quatre sources, dont les trois premières

¹⁾ a Saine Berickungen zum N. T. sind freihet wert Entferunzg der christlichen Zusätze weit geringer und weniger auffallend, doch finden sich in der Grundschrift und in den jüdischen Interpolationen noch Anklänge an die Gedankauhteise neutestamentlichen Schriftsteller genug, um die Benutzung unterzu Buchen für die Theologie und Exegens den N. T. in viel ausgestehnteren Masse als en bedoor geschenen ist, wilhachen werin ernebeitem zu leiten ».

²⁾ Geschichte den judischen Volker, 1895, II. p. 664 aqq.

²⁾ Theat. Todone, 1885, p. 432.

^{4) •} Die Subsamirung der disparates filemente unter den gemeinermen Begriff der judenchristlichen ist hier weld ebemowenig gilleklich wie z. B. bei den Testamenten der 12 Patriarnhom i (disdam, p. 862).

⁵⁾ Hilgenfeld, Die fürlische Apakalyptik, 1852 at Messias Lucianorum, 1869

sergient antérieures et la quatrième postérieure à l'an 70. Le rédacteur chrétien est dit être contemporain de Papius!

Si notre recherche conduit à la conclusion que des Apocalypses juives avant et après notre ère ont été interpolées par des chrétiens, il sera difficile de nier la possibilité du même fait, quant à l'Apocalypse johannique.

Mais il est des savants qui contestent la portée de ces analogies. Pour eux, les Apocalypses d'Hénoch, des douze Patriarches, etc., sont restées juives; les chrétiens prétendaient sealement faire remonter à des auteurs juifs des prédictions sur Jésus. Au contraire, le nom et le caractère de l'Apocalypse juive originelle dans l'Apocalypse de saint Jean auraient été changés et faits chrétiens. Les premières parlaient du Messie Juif, mais de façon qu'il présentat les traits de Jésus. L'Apocalypse johannique, au contraire, ne trahit pas une origine juive; elle prétend être un document chrétien et donner à l'image juive du Messie un caractère chrétien. L'analogie est donc loin d'être parfaite ini; pour qu'elle le fût, il aurait fallu que l'auteur de l'Apocalypse eût conservé à son œuvrele nom juif et le caractère juif?

De telles observations étaient faciles à prévoir. M. Harnack y avait déjà répondu. Des Apocalypses juives, refondues par des interpolateurs chrétiens, conservent les noms originaux des auteurs auxquels on les attribuait. Nous ignorous le nom de l'Apocalypse juive, qui aurait servi de base à l'Apocalypse johnnnique. D'après Harnack, on ne doit pas hésiter à reconnaître que nous nous trouvans dans une obscurité parfaite, dés qu'il s'agit de re-

⁴⁾ Juhrt. für Prof. Theologie, 1891, p. 61 app. Comp. Theol. Tijdichrift, 1892, p. 667 et mer.

²⁾ Thest Tipbohr., 1890, p. 203 Listemann nite avec sympathic ces paroles, da Veigt to Vollende auginaldah ist as, dass die Christen, welche der Aosicht wurm, dass das prophrische Giurisme die Judes verfassen und zu ihnen übergegangen en, genrijungen Eisborsten jadanter Apakalyptik Hingen gewahrten, wenn die muhi vollig über die Eusstshaugsent gelandelt wurden. Es werden den jedenfalls Apakalypten bochet seiten hinz wegen ihres apudelpytischen Churg-ters ungenammen sein. Die uns bekannte ju lienben Apakalypten mit denn auch eines Ausuntines con berühmten Mannern der ülten Geschiebte hergebeitet, und die abrestlichen Apakalyptiker fina durchweg auf apastal zurnakgeführt = (Thest. Jahresbericht, 1892, p. 141).

convaltre les circonstances et les conditions du remaniement suppose, mais onn en saurait tirer un argument positif contre l'hypothèse de Vischer e Des presbytres de l'Asie-Mineure, disciples de l'apotre Jean, ont répandu, selou Irênée, en se référant à saint Jean comme à leur autorité, une prophètie sur la fécondité miraculeuse dans le royaume des cieux comme un λέγες του Κορίου. Cette prédiction, attribuée à Jésus, se fisait au quatrième livre de Papias, mais en vérité elle a son origine dans l'Apocalypse do Baruch. Voilà donc comment un fragment d'une Apocalypse juive est devenue une prophètie de Jésus lui-même. Voila un fait qui s'est passé en Asie-Mineure, qui est rapporté à Jean, comme témain direct. Il ouvre d'intéressantes perspectives. Qu'une Apocalypse juive serve de base à l'Apocalypse johannique, qui par suite d'un remanisment a été publice comme chrétienne, cela ne presente denc pas les difficultés insurmontables par lesquelles on prétendait établir a priori l'impossibilité d'une parnille hypothèse .

Un autre scrupule, relevé par M. Schoen, est digne d'être cité : « Plus l'œuvre juive était une, belle, touchante, plus elle aveit été aimée et vénérée par un peuple matheureux, moins en comprend que les juifs n'ont pas gardé le souvenir d'une Apoculypse qui teur appartient eu propre. Quoi, le chef-d'œuvre de l'Apocalypse juive, supérienre aux Apocalypses d'Esdras, d'Hénoch, au livre de Daniel lui-même, aurait disparu sans laisser de trace! Le titre même n'aurait pas été conservé, comme pour les Apocalypses de Pierre et de Paul, dont nous savons même qu'elles ont existé. Aucun auteur de la littérature israélite n'en ferait mention, il faut avouer qu'il y a lieu de s'eu étomer * »

Selon M. Schürer, qui connaît à fond l'Apocalyptique juive, la plupart de ces anteurs juifs, de 200 avant jusqu'à 100 après notre erc, no sont même pas nommés dans la littérature juive. Toute trace de leur existence sût été perdue pour nous, si des chrétiens n'enssent pas trouvé plaisir à les lire, à les copier, à les repro-

¹⁾ Nachamet, 1880, p. 130 s.

²⁾ L'origins de l'Apoentypes de saint Jenn, 1888, p. 73.

duire et à les remanier par ci pur là sous une forme chrétienne*. L'objection de M. Schoen ne porte donc pas.

H

Nous passons à la seconde partie du livre de M. Bauch : Les résultats. L'auteur donne une annivse du livre qui se distingue par su finesse et son exactitudes. Je cite un seul exemple. Chacun connaît le cruz interpretum du chapitre v. v. 6, où paraît l'Agneau, tandis qu'au verset précédent le lion de la tribu de Juda semble devoir l'emporter. « Comme cette expression «xià» est vraisemblablement un renvoi au chapitre un d'Esaie, il faudrait d'après le verset 8 compléter en donnant à ce verbe comme régime les mots : « souffrance et châtiment. » Si nous rapprochous ce passage des Actes des Apôtres (vm. 34) : « sui r'esq Aèque à trapâtici ; il est clair que les premiers chrétiens pensaient au Christ. »

Que l'épilogue, chapitre xxiv, v. 6 ou 8 à 21, en entier soit l'œuvre d'un auteur chrétien, nous ne pouvons pas le concèder. Si je ne me trompe pas, les versets 6, 7^h, 9-11, 14, 15, 18,19 sout plus à lons place dans une Apocalypse juive.

Quelques auteurs en appellent à l'unité de langue et de style dans notre Apocalypse pour repousser l'hypothèse de M. Vischer et d'antres, par exemple M. Sabatier : « En vain avons-nous fuit une comparaison minutieuse, à ce point de vue du style, entre les trois premiers chapitres et le reste, il ne nous a pas été possible de noter la plus légère différence, soit dans le caractère de la langue, soit dans le degré de liberté de l'auteur. Rien ne nous

¹⁾ Theel Literature, 1827, u. 6.

²⁾ P. 33-50 p. 75-117,

³⁾ i Ist unner Cap, ersprünglich Jüdisch, au haben wir jemand anters durunterzu verstahen, ahne Zweifel auch eine Einzelpersündichkeit, eine ideale Figur, und zwar den von den Profeten gemainten Gotteskoscht, der durch Leinen zur Herriichkeit bindurch dringt. Dann nind Lowe und Wurzel coordinate Ausdrucks zu Lamm. Lamm und Wurzel (Baum) finden nich auf das gleiche Subject bezogen neben einander auch Jer., zi, 10. -

donne à soupçonner qu'ici il était asservi à un texte et que la il obéissait librement à se propre Instruction'. -

M. Knappert aussi fait un appel à l'unité de langue et de style. Selon lui, il est impossible de reconnaître la traduction d'un original juif. Languge et style n'admettent qu'un auteur.

La question: L'anteur de notre Apocalypse s'est-il servi, pour sescitations de l'Ancien Testament, du texte original ou des LXX, n'est pas de date récente. Selon Ewaold, l'auteur ne se servit jamais des LXX*, Selon Lücke, il est difficile de décider si l'auteur fait usage du texte hébreu ou des LXX, parce que nulle part dans notre Apocalypse ne se trouvent des citations directement tirées de l'Ancien Testament*. Et cependant il prend parti pour l'emploi exclusif des LXX.

Tous les interprètes concèdent cependant que le grec des sept épitres est hien supérieur an grec des autres fragments. Ces lettres ont été tout d'abord écrites en grec. Depuis le ry chapitre on a découvert des irrégularités de syntaxo, dont il n'y a pas de parallèles chez les auteurs grecs, par exemple : èropafer le vé aquer (v, 0), int e ée auteurs grecs, par exemple : èropafer le vé aquer (v, 0), int e ée auteurs grecs, par exemple : èropafer le vé pédunames : an emple évent pipes, els sur ligieurs às el évêrement préserts de la évêrement à le companie de surpassé.

La justesse de ces aporéciations sur le style peut être un point de controverse. Il faudra reconnultre que l'unité de style et de langue ne peut pas être établie avec assez de précision pour servir de base à l'unité de composition de notre Apocalypse.

l'ajonte deux mots sur les trois premiers versets du livre,

2) O. c., p. 213.

4) e Der Sprachcharakter der Apolinippes ist durchaus dermine, Nirgenda die Spur von einer irgend wesentlichen Verschiedenheit in grossen ider kleinen Abschnitten.

Les origines littéraires et la composition de l'Apocalypse de sunt Jean, 1888, p. 6.

³⁾ Comment, in Aporel. Johnnes, 1828, p. 37. Quelques unnées plus tard il terivair dans ses Addendu et Corrigendu: « Non dieu vicem versionem LXX procesus una legisse, sod mun que lidem minus sequi textumque potius Hobescum legisse. »

« un titre développé, où les copistes indiquaient la nature d'un ouvrage et en recommandaient la lecture » (Sahatier).

Dernibrement parut un petit livre de Henri Schoent sur des versets. Selon lin, le texte des deux premiers versets, qui se trouve ches Denys d'Alexamirie (Eusèbe, H. E. VII, 25: 'Assezhota Tipot Xperset, ip Buses ning Seifer net soulver alout és vigu, sai brigasses inscrutzas sur improparation abrol no soulve alout Toure, se inápripase nin háyes su George al vigue propaga abrol, sur elses), est preférable a celui du texte du v° siècle (Simuitique et Alexandrinus). Les mots omis ou modifiés par Denys ont causé les plus grandes difficultés aux interprêtes ancians et modernes.

Le troisième versat no se trouve pas chez ce Pèro de l'Église. Selon Schoen, un copiete du n' ou du m' siècle à interpolé ce verset, quand le livre fut lu le premier jour de la semaine dans les assemblées chrétiennes. En comparants, 3 (Μεκάριος εύτεγκώσκων και οί έκουν νες τοὺς λόγους τῆς προφητείας και τηρούντες τὸ ἐν κὐτῆ γεγραμμένα) et xxu, 7 (Μεκάριος ἐ τηρών τοὺς λόγους τῆς προφητείας τοὺ βεδιλου τούτου), il n'y a pas de doute que la priorité appartienne au dernier passage.

Il se peut donc que l'anteur, qui déclarait bienbeureux celui qui dans les assemblées lisait le livre et ceux qui entendaient les bracles du livre de la prophétie et observeraient ce qui était écrit dans ce livre, soit le même qui ait corrigé les deux premiers versets.

Quel est le jugement de M. Rauch sur la composition de notre Apocalypse⁴? En voici un résume :

Elle n'est pas l'œuvre d'une soule main, ce que prouvent nombre de contradictions et comme le dit Weizsacker, « la composition compliquée du livre. Tantôt la fin est proche (0,10, 21 et m.11), tantôt aux chapitres w et seivants, le Jugement dernier est décrit avec ses nombreuses calamités. Dans les premiers chapitres le Christ figure comme le juge du monde élevé au ciel, tandis qu'an douzième chapitre une description est donnée de la nais-

De troore south origina trium primorum terranum Apocatypetas, Patiens, sport G. Faccibacher, 1993.

²⁵ P. 00 p. 147 12%

sance du Messie. Les répétitions ne manquent pas. Après que la dernière trompette à sonné, on s'attendrait à la fin. Mais les visions des coupes suivent. Schoon et Sahatier ont eu tort de prétendre que dans les neuf premiers chapitres il ne se trouve pas un mot, qui n'eût pas été écrit par un chrétien du l'estècle.

L'Apocalypeo dans son susemblene saurait être attribuée à des auteurs chrétiens. Elle a un double caractère ou, comme M. Vischer le remarque, « deux points de vue parfaitement différents qui se suivent. « Il s'azit lei de » contradictions essentielles ». Dans la personne et dans l'œuvre du Christ nous rencontrons des idées religiouses toutes différentes. Le Christ historique n'est pas estime à sa valeur pas plus que son évangile, excepté dans le prologue et l'épilogue. Il me semble cependant que celui qui est appelé le premier et le dernier, qui a les clefs de la mort et de l'enfor, qui marche au milieu des sept candélabres, qui tient l'épèc aigue à deux tranchants, qui a les yeux comme des flammes de feu, dont les pieds sont semblables à l'airain, qui sonde les cours et les roins, qui tient la cief de David - ne peut guère être considere comme le Christ historique, Mais revenons à M. Hauch. Il observe qu'il n'est question de la croix du Christ qu'en passant (xi, 8). En autre, il n'est guère admissible qu'on puisse expliquer par l'esprit chrétien les appels à une vengeance sanguinaire, les espérances concernant l'existence durable du temple, etc.

On pourrait encore fixer l'attention sur la différence entre le lion de la tribu de Juda, « p.z. axiste (v. 5), et celui qui est appelé à Mysz voi Oros (xix, t3). Bien qu'il ne soit pay identique au Logos du quatrième évangile, cependant il est évident que le Christ est représenté les comme un être métaphysique.

Que je cité encore un exemple. Quelqu'un pourrait-il attribuer les troisvisions (vu.4-8; xiv.4-5; vu.9-17) à des auteurs chrâtiens? Aux quatre coins de la terre se tomment quatre anges, retenant les quatre vents, pour qu'aucun vent na sonfile sur la terre, sur la mer ni sur les arbres. De l'Orient vient un autre unge avec un sceau du Dien vivant, qui crie à haute voix aux quatre anges ; Ne faites aucun mal à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marque le front des serviteurs de notre Dieu. Le Voyant entend le nombre de ceux qui ont été marqués du sceau des servitaires de Dieu : 144,000 de toutes les tribus des lits d'Israël. Cette application du sceau ne saurait se rapporter qu'à Israël, dont les fils avaient été marqués du sonau Out. Gover-

Au chapitre quatorzième, le Voyant contemple l'Agneau sur le mont de Sion et avec lui 114,000 compagnons, dont le front est marqué du nom de l'Agneau et de celui de son Père. Il entend une voix du ciel comme le braissement de plusieurs caux et le rou-lement du tonuerre. La voix qu'il entendait était semblable au jeu des harpistes. Ils chantaient comme un nouveau cantique devant le trône et les quatre animaux et les presbytres (à comp. iv., 2, 4, 6-11). Personne ne peut apprendre ce cantique excepté les 111,000 rachetés de la terre. Ils ne se sont pas sonillés avec des femmes. Ils suivent l'Agneau on qu'il aille. Comme une xanyon ils ent été rachetés des hommes pour Dieu et l'Agneau. On ne trouve pas de france dans ieur bouche. Ils sont sans tache.

Tous les efforts pour attribuer ces deux visions au même auteur chrétien ont échoué. Les 144,000, et épopiraiset int tét par inté de découve, sont d'antres que les 144,000 255ère est Orai épère la ning polage vière l'aprèl. L'observation de M. Pfleiderer est justs ; Les 144,000 du chapitre vu sont l'élite du peuple d'Israël, coux du chapitre xiv sont l'élite du genre immain; l'élection de ces derniers est tout à fait indépendante de lour nationalité juive; ils sont rachetes par l'Aqueau, c'est-a-dire ils sont chrétiens et comme tels se distinguent comme des premices parmi les rachetés par la sainteté de leur vie personnelle, c'est-à-dire qu'étant chrétiens ils sont en même tamps ascètes '.

Dans la vision che vu, 9-17, une multitude innombrable de nontes nations, de toutes tribus et de toutes langues est devant le trône de Dieu et de l'Agneau, vêtus de robes blanches, uyant des palmes à la main et chantant les louanges de Dieu et de l'Agneau. Ceux-ei sont-ils les mêmes que les 144,000 des tribus d'Israel? Dans ce cus, il y a lieu de s'étonner du la réponse que

¹⁾ the Urchristenthum, p. 350 s.

donne le Voyant à un des presbytres, quand celui-ci lui demande :
« Qui sont-ils et d'où viennent-ils »? — « Mon Seigneur, tu le sais. « Le Voyant apprend qu'ils sent venus ix της θλίσεως της μεγαλης, qu'ils ont lavé teurs habits dans le sang de l'Agneau; qu'ils servent Dieu dans son temple mui et jour; que l'Agneau les pattra et les conduira aux sources des caux de la vie et que Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux.

Probablement l'auteur de cette péricope est le même que celui du chapitre xiv. v. 1-5.

Une Apocalypse d'origine juive commence au 1v° chapitre, lequel a peut-être été précédé par une introduction, qui est perdue. Elle contient les visions introductrices (ch. 1v et v), les visions des sceaux (ch. vi et vu; xiv, vs.1-5)*, les visions des trompettes (ch. viii, 2 à ix, 21; xi, 15 à 19), le jugement (xiv, 14 à xv, 1; xvi, 17°, 18, 19°, 20), le nouvel ordre du monde (xix, 11 à xxii, 8).

Cette Apocalypse juive renferme encore cinq fragment apocalyptiques: x, 4°, 2°, 5-7, 4, 9-41; xi, t-13 et xii, t-17; xii, t8; xiii; xvi, t3-16; xiv, 6-13; xv, 5-xvi, 12, 17°, 21; xvii, t-xix, 6; xxi, 9-xxii, 5.

Saurons-nous jamaia ce qui appartenait à ces fragments apocalyptiques?

Selon M. Rauch, une main chrétienne développa cette Apocalypse juive en y ajoutant quelques versets et quelques mots, le
prologue et l'épitogue sous forme épistolaire pour la communauté chrétienne. Des expressions telles que épare, épare, épare, déinépiteu pouvaient faciliement être changées en idées chrétiennes.
Au dernier rédacteur chrétien sont attribués chapitres r-m, excepté 1, 7, 8. Je ne comprends pas trop cette distinction. Une
main chrétienne a écrit le prologue, par lequel on entend ordinairement les chapitres 1-m, comme le fait aussi notre auteur—
et ces trois chapitres sont en même temps l'ouvrage du dernier
rédacteur!

Qu'on me permette de faire quelques observations sur les

t) A notre avia, ab. w, 9-14; vii, 9-17 et aiv, 1-5 sont d'origine chrétienne.

interpolations très courtes. Le plus souvent voi àprin est attribué à un interpolateur — pourquoi pas chapitres xiv. 16; xxii, 3? Je considére xii à attrible, chapitre xxiii, v. 20, comme une interpolation abrétienne, non pas tout le verset. Au chapitre xix ce ne sont pas tous les versets 7 à 10, mais seniement v. 9 et 10 qui sont, selon moi, interpolés; au v. 7, l'interpolation se borne aux mots voi àprire, comme dans xxi, 27 (et non sur si pi, si pripampire le rique de voire).

Quant à l'épilogue (xxu, 6-21), comme nous l'avons déjà observé, il n'est pas nécessaire qu'il soit tout à fait d'origine chrélienne, comme le prétend M. Rauch. Des exhortations telles que : à Discou illesquire du, axi è parapée paravières in axi è d'amp fearestires magnitus du sal à paries pas per lipus, ancient marres de cè lipus internation en sal à paries pas per lipus, anciècem terme de cè lipus internation en sal à paries pas per lipus, anciècem terme de cè lipus,

Le critique a raison d'observer que le rédacteur chrétien a été fort conservateur en remaniant ses sources, comme le prouvent entre autres les contradictions et les doublets. Selon M. Rauch, il est très vraisemblable que ce rédacteur n'a pas en à an disposition un original hébraïque.

TII

Il reste maintauant à s'occuper de la date des différents fragments de l'Apocalypse.

Tant que l'unité de ce livre, à quelques courtes interpolations près, fut considérée comme incontestable, les commentateurs n'étaient pas, il est vrai, unanimes sur la date de sa composition, mais la plupart admettaient qu'il avait été écrit vers la fin de 68 ou au commencement de 69.

Rénssirons-nous jamais à fixer exactement le temps dans lequel les différents fragments juifs et chrétiens ont été écrits? Je ne le crois pas. Parmi les adversaires de l'unité de notre Apocatypse, qualques-uns, si je neme trompe, ont trop perdu de vue la dabitandi prudentia. Les cas sont rares où ils font entendre un non liquet, un ignoramus. On serait enclin à croire qu'ils ont jeté un regard dans les cabinets des Apocalypticions juifs et chrétiens, des interpolateurs et des rédacteurs . M. Rauch

n'est pas de ce nombre ".

Presque tous les commentateurs sont unanimes à reconnaître que le chapitre at doit avoir été écrit avant l'an 70 °. Selon Ranch, ce chapitre ne saurait avoir été écrit vers la fin de la guerre juive. Bien que les chapitres am et au n'aient primitivement pas de rapport mutuel, ils ont été joints ensemble dans l'Apocalypse juive. Le nombre de l'animal désigne l'ant autres solutions — et personne ne l'ignore, leur nombre est légion — les doutes sont plausibles. « Les deux fragments (x à an. 17 et a., t à 4°; au, 18, 13; avi, 13-16) peuvent être datés vers l'an 40. »

Nous aussi, nons tenons le dixieme chapitre pour une introduction aux quatorze premiers versets du chapitre xi [les versets 45-18, le son de la dernière trompette, le cantique au cuel ne sont pas à leur place ici). Le dragon, apres avoir vainement combattu le Messie au ciel et sa mère sur la terre (ch. xii), figure au chapitre xiii, sous la forme d'un animal à sept têtes et d'un autre animal, qui est au service du premier. Est-il prouvé que le premier animal représente Caligula?

Chapitres avii, t-xix, 6 forment un ensemble. L'expulsion des juifs de Rume, dont parle Suétone dans la Vie de Claude, peut,

¹⁾ La remarque de M. Pfleiderer: « Zu veller Sicherhen mullen Einminhenten wird man es que bringen, — On es gelingen wurde, den Autheil aller einzelner Verfusser sauter auszuscheiden, ist mir zweifelließ, jedenfalle mache ich mirk nicht anheisenig dies zu thun. Bei manchen Partieen ist man auf Geschmankeurcheile angewiesen, welche näturlich immer schwadkend und problemations bleiben » (c. c., p. 319, 359).

^{2) •} Bineraelts ist unsers Kenttuis jouer Zellen an mangelbuft, sadate wis manche geschichtliche Ernsheinung überhaupt meht unterschiengen wissen, andrerseits hoten verschiedens Zellen einzuner so übnüche Verh
übnünses, dass es möglich wird, einzelne Situationen mehrerun Zellen zugleich auspannen in. 127).

³⁾ A l'exception du professeur Walmitz de Moutanhan, Seins lui, le saig uni must a'indique point le tample d'Hérode, mais « un judischer mainrieller Zukunftstampel » (Jahro, für Prot. Theol., 1887, p. 510 sqq., 1885, p. 134 ».)

selon M. Rauch, avoir été la cause de la peinture prophétique : " Soriez de la ville, mon peuple, afin que vous n'ayez part à ses peches et no soyez frappedo ses plaies » (xvm,4). L'Apocatypticiena transformé ce bannissement en une mesure prise par Dieu pour le salut du peuple repoussé. Le fragment fot écrit vers l'an 50. Bien connus sont les mots de Suétone : « Judacos, impulsore Chresto assidue tumultuantes, Roma exputit » (Vita Claudii, XXV). . Nons lisons dans les Actes (xvm, 4), qu'un juif, du nom d'Aquilas, originaire du Pont, était nonvellement venu d'Italie avec sa femme Priscille à cause de l'édit de Claude, selon lequel tous les juifs devaient sortir de Rome. Selon Dion Cassius (LXI, 6), l'édit défendait seulement les réunions religiouses. Mais est-il permis de ne pas tenir compte des mots « impulsore Chresto » ? Il est très invraisemblable qu'ils désignent un insurgé inconnu, appele Chrestus. On sait qu'en Occident le nom du Christ se prononçait Chrestus. Il est permis de supposer que Claude, qui favorisait les Juifs, ait banui les chrétiens pendant quelque temps de Rome, a l'instigation des juifs. Aquilas et Priscille étaient probablement déjà chrétiens à leur arrivée à Corinthe. Les Actes ne parient pus de leur conversion. Et c'est ainsi que leur amitie avec Paul s'explique le mieux.

Il ne me semble pas invraisemblable que le Voyant ait été témoin de l'incendie de Rome en l'an 64 (ch. xvot, 8 : xxi is zon xxxxzzobintar). Son horreur de cette ville est telle que, selon lui, tous les peuples ont été séduits par sa sorcellerie et que le sang des saints, même de tous ceux qui ont été mis à mort aur la terre (v. 24), a été trouvé dans cette ville. Certes ce n'est pas dans le dernier cas qu'il a pense aux juifs tombés dans la guerre de 66-70, dont Rome avait été la cause.

Selon M. Rauch, il serait difficile d'indiquer une date pour les autres fragments de notre livre. Il me semble que, pour ce qui concerne la destruction de la Jérusalem'nouvelle (xxt,9 à xxu,5), personne ne pouvait nourrir l'espérance d'une céleste Jérusalem, saus temple, avant que le ville et son temple eusseut été détruits, nu après que seus Hadrien on eut commence à construire un nouveau temple. Dans d'autres Apocalypses unsai (Hénoch, 53, 90;

IV Esdres, 7) on parle de l'attente d'une nouvelle Jérusalem, qui sera heaucoup plus glorieuse que la première. Les deux descriptions (xxi,1-4 et xxi,9-27) différent : d'après la première, Dieu habitera dorénavant avec les hommes, tandis que, d'après la dernière, les Gentils doivent être d'abord guéris par le feuillage de l'urbre de la vie.

Quand ont été écrits les chapitres to à ix, qu'on compte parmi les parties récentes de l'Apocalypse juive? Différentes réponses unt été données : entre 65 et 66; sous Vespasien; en 8t, en 62, etc. « Si la conclusion à laquelle un s'est arrêté pour avin, 4, est juste, il ne nous est pas permis, dit M. Rauch, d'en faire remonter la date au delà de l'au 53. Les phénomènes de la nature décrits aux chapitres vi et ix nous fournissent d'autres renseignements. Si ceux-ci indiquent une année déterminée, nous pourrons en conclure que leur composition l'a suivie de pres. « De très importants évènements se sont produits, ajoute-t-il, à divers moments aux environs de l'an 40. Erbes et Volter, II. « t. O. Holtzmann se reportent plus volontiers vers l'an 60. La situation politique alors en comporte davantage, notamment la nouvelle guerre des Parthes en l'an 58, »

Je ne pense pas qu'il soit possible de répondre sans hesitation à cette question. Quelques exemples suffiront. Au chapitre vr. six scenux sont ouverts. Le troisième scenu amène une famine. Laquelle est-ce, celle du règne de Claude, ou celle du règne de Néron? Le cavalier, monté sur un cheval james, se nomme la Mort, suivi de Hades. Il n'est pas impossible que l'Apocalypticien ait pensé aussi à une peste, bien qu'il dise : ières airest il comme la verte pas impossible que l'Apocalypticien ait pensé aussi à une peste, bien qu'il dise : ières airest il comme est en comme la verte pas une peste, bien qu'il dise : ières aires il s'agit ini ? Est ce celle d'Asie-Mineure en l'an 60 environ ou celle de Rome en 63?

Et maintenant, prenons la vision des six trompettes (ch. vinet ix). Après la cinquième trompette, la plaie des sauterelles sévit pendant cinq mois. Est-il bien certain qu'il soit question de celle de 62 ? Après la sixième trompette, 200 millions de cavaliers sortent de l'Euphrate; le tiers des bommes sont més par le feu, la fumée et le soufre. C'est une invasion des Parthes. Mais laquelle ? L'an

to avant notre èce, les Paribes arrivèrent un Syrie; Vologèse, roi des Paribes, remporta, en 62 après J. G., une victoire éclatants aux les Romains, tandis que vers la fin du règne de Vespasien ou s'attendait à une guerre avec les Parthes, qui éclata sous Trajan.

« En vérité ou a l'embarras du choix, si l'on veut mettre l'allusion de l'Apocalypse aux guerres contre les Parthes en relation avec des dates historiques déterminées, ce qui n'est certainement pas nécessaire dans une fiction si fantastique.

Il est évident que, parmi les fragments chrétiens, les éplires occupent la première place. Quand ont-elles été écrites? Banch fait observer que les communautés ne formaient pas encore une Eglise. Comme les noms des hérêtiques n'ont qu'une signification symbolique, les idées sont fort élastiques. Mais il n'est pas indispensable de les placer ann, siècle. Bien que des persecutions enssent en lien, elles n'étaient ni universelles ni bien rigourenses.

Mais quoique les communantés ne formassent pas encore une Église, elles avaient rependant déjà une histoire. La communanté d'Éphèse avait abandonné sa première à vine; elle était tombée; elle est invitée à se convertir et à revenir à ses œuvres premières, Les dernières œuvres de Thyatire valent mieux que les premières. Surdes doit se réveiller et se rappeler comment elle à reçu et entendu l'évangile.

Les noms des bérétiques ne remontent pas nécessairement jusqu'un e siècle, selon M. Rauch. Ceux qui les placent au n° siècle seront-ils convaiucus d'erreur par une telle assertion? Il est permis d'en douter. Les hérétiques combattus dans les épitres sont sans doute les mêmes personnages; ce sont les pseudo-apôtres, les Nicolaites, les disciples de la prophétesse Jésubel, les membres de la communautée à Sardes, dont les vêtements étaient souillés. C'est frence qui parle le premier des Nicolaites . A plusieurs reprises en a observé qu'il y u, à certains égards, des rapports

1) Pfleiderer, Aus dem Urchristenthum, p. 323.

²⁾ a Gerade tore sher liegt die Annahme seier nahe, daze der apokalyptische Name der Nicolatien auf auchtimes Geostiker übertragen wird a (Hilgenfeld, Die Ketzergeschichte des Derholetsuchums, 1884, p. 408 app.)

entre les hérétiques des épitres et ceux qui sont combattus dans l'Épttre de Jude, v. 4, 8, 10-10 et dans II Pierre n, qui font penser à la secte des Carpocrations. Il est difficile d'indiquer à quelle époque la doctrine de ces hérétiques à éts préchée pour la première fois en Asie-Mineure. Les faux docteurs combattus dans les chapitres n et m de l'Apocalypse sont probablement des Carpocrations d'une époque antérieure.

Il n'est pas encore question de persécutions générales dans ces éplires. Mais à l'avenir la 924c; doit devenir plus grave (0,10). Vers la fin du règne de Domitien quelques chrétiens furent condamnés, par exemple le consul Clément et sa femme Domitilla. Il est évident, d'autre part, qu'après la révolte sous Hadrien les chrétiens n'eurent plus rien à souffrir des juifs, dont il est question dans les éplires aux Églises de Smyrne et de Philadelphie.

Pour fixer la date de ces épltres il fant aussi faire attention à la Christologie, qui a heaucoup d'affinité avoc ceile des épitres deutéro-pauliniennes et avec l'Eplire aux Hébreux, et tenir compte du tremblement de terre, qui détraisit Laodicée en l'an 60 ou 61. Cet événement est passe sons silence dans l'éplire à cette communauté et quelques critiques en ont tiré la conclusion que les áplires ont âté écrites peu de temps avant l'an 140. Laodicee est qualifiée de riche et n'a manque de rien; on un conclut que de numbreuses années unt dû s'écouler depais cette calastrophe, Cette argumentation n'a guare de valeur Était-il nécessaire de mentionner cet événement dans une épitre à la communauté chrétienne de Laodicée? Pourquoi déclarer que l'autour a dû écrire sa lettre quarante ans après le tremblement de terre? Ne pouvait-il pas égulement passer sous silence cet événement s'il s'était écoule suviron quatre-vingts aus? En outre, Tacite (Ann. XI, 27) raconte que Laodicée « nullo a nohis remedio propriis viribus revaluit. « Pour réparer le dégât, la ville n'avait pas besoin de Rome et c'est pourquoi elle pouvait dire : element tim and tenhologen and cools yealer From (Apocal., in, 47). M. Spitta, pour lequel les éplires font partie de sou Apocalypse de l'an 60, peut se prévaloir avec autant de raison du silence sur le tremblement de terre dans la lettre aux Laodiceens pour étayer son hypothèse'. Chaque anteur tire de ce silence les conclusions qui conviennent à sa thèse.

De quelle époque datent les interpolations chrétiennes? On fixe l'attention sur le chapitre vu, v. 13. M. Rauch ne trouve point nécessaire de voir dans έρχόμεναι ix της θλόμενας της μεγάλης une allusion aux mesures de préservation dont Pline le Jeune lait mention dans son épitre à l'empereur Trajan. La dernière catastrophe avant l'avènement du nouvel ordre du monde est indiquée. Quant à moi, je ne saurais placer la grande multitude de toute nation, de toute tribu, de toute langue, dont les vêtements sont lavés et hianchis dans le sang de l'Agueau (vu, 9 et suiv.) avant l'an 112, quand Trajan donna au gouverneur de Bithynie ses instructions hien connues.

Il est deux fois question (xvm, 20 et xx), t4) de el inicrolor et el δώδεκε ἐπόστολοι τοῦ ἐρνίου, dont les nome sont gravés sur les donze θεμέλειε de la muraille de la cité sainte. Dans l'épitre aux Éphésiens (n, 19, 20) les lecteurs sont nommés ευνταλθετε πῶν ἐγνίων et cixele του Θεοῦ, établis sur le fondement τῶν ἐποστόλων καὶ τροφημῶν. Jésus-Christ est la pierre angulaire (ἀκρογονέπος) de ce fondement. La possibilité existe que notre interpolateur ait en ces versets présents à l'esprit Quand les versets 7 et 8 furent écrits, une interpolation peut avoir été insérée dans l'introduction des épitres (), à à 20), par l'auteur de l'introduction générale (), à à 3), où il est question de πᾶς ἔφυκμος, de πῶνων κὶ γῶς.

Selon M. Rauch, il ne faut pas chercher le motif de l'œuvre accomplie par le rédacteur dans de violentes persécutions, mais dans des phénomènes où il voyait des présages de la parousie. Le règne de l'itus, dit-il, quelque court qu'il fût, présente des événements de ce genre. Le rédacteur remarquait dans la destruction d'Herculanum et de Pomper un commencement de l'accomplissement de la prophètie du chapitre zvan, d'antant plus qu'elle se réalisait ennors par l'incendie de l'an 80, qui détruisit le Capitole

Ware jenes fruchtbare Eccignis bernits eingetrahen gewesen, so hatte se mindestens sehr nabe gelegen, wenn die in sicherem Reichtum Lebenden auf jenes vernichtende Gericht warnend zurückgewiesen wären.

ot la plus belle partie de la ville. Pout-être aussi la peste a Romeot aux environs sons Vespasien a t-elle été à ses yeux un présage important. Nons ne saurions être de son avis.

Selon nous, les interpolations, aussi bien les courtes que les longues, sout d'un autre auteur que le prologue et l'épilogue. Est-ce un effet du hasard que le Christ soit à plusieurs reprises nommé τὸ ἔρνιον (ch. v, 6, 12, 13; xm, 8; το ἄρνιον το ἐοραγμένου), tandis que l'auteur des épitres et de l'épilogue ne le nomme jamais ninsi?

Naturellement on ne saurait donner une réponse péremptoire a la question : Quand notre Apocalypsa a-t-elle paru sous sa forme actuelle (xxii, 48, 19)? Des fragments juifs antérieurs et postériours à l'au 70 furent réunis et modifiés par ci par là. La fin chrétienne était évidemment de grande valeur. De longues et de courtes interpolations, dont quelques-unes ne contenzient que quelques mots, furent insérées. Mon opinion se foudant sur les interpolations les plus récentes, je crois que la rédacteur à fait paralire notre Apocalypse, sous le nom de Jean, vers la fin du règne de Hadrien.

En tous cas nous pensons avec M. Rauch que les résultats fondamentaux des recherches des dernières années ne peuvent pas être éhranlés'. Nil desperandum. M. Hilgenfeld, qui à diverses reprises a maintenu l'unité de l'Apocalypse, espère encore que le travail de plusieurs savants ne sera pas tout à fait inutile".

M. Rauch est d'avis que les savants allemands et hollandais

2) Zeitzehr, fur mus. Theel., 1890, p. 305.

t) a Disse Resultate koopro incon Weeth auch dann night verberen, wenn die einzelnen Erkläcer durum versebiedene, wie möglich entgegengwetzte Schlussfoldgerungen ableiten. Die Hauptschwierigkeit liegt durin, in dem Labyeinth der einander durchkreuzen fen Ansichten den Ariadusfaden zu finden, der durch die verschlusgenen Gänge wahlbehalten zu dem erwänselsten Ausgang führt ... Noch ist zwer eine Klarung in den Besultaten nicht zu Stame gekontmen; aber blee trüben Redensatz kants die Aufrührung und Durchechüttelung der Ansichten nicht bringen . (p. 74, 143).

[&]quot; Durch die gemeinenme Arbeit vieler unbelangener Farscher wird immer mehr Licht in das Dunkel der Buistehungaverhaltimsse diesen rathselballen Buches kommen » (Pfleiderer, Das Urchristenthum, p. 310).

ont contribue le plus à éclaireir et à résoudre les problèmes devant lesquels nous place l'Apocalypse. La théologie protestante en France suit sa propre voie. L'Angleterre — Symonx et l'Américain Warfield sont cités — s'est opposée jusqu'ici avec acharnement à la critique récente de l'Apocalypse³.

Nous félicitons M. Rauch de la médaille obtenue et espérons que beaucoop de lecteurs prendront counsissance de son travail intéressant.

Dans un nuvrage tout récent*, M. Acquoy, professeur à Leide, présente quelques remarques concernant la forme à donner aux ouvrages historiques. Une introduction, bien qu'elle ne soit pas de rigueur, doit précèder le livre; une division en chapitres, avec ou sans subdivisions, est indispensable; on na sanrait retrancher les annotations sans nuire à la science; il faut qu'une table des matières se trouve au commencement; un livre de quelque étendue ne doit pas être publié sans index.

Il est dommage que M. Rauch n'ait pas po méditer ces sages conseils. Son ouvrage est partagé en soixante-cinq paragraphes; mais le fecteur cherche en vain une introduction, une table des matières, un index. Une seule annotation se trouve dans tout le livre. Il aurait gagné à se présenter muni de tous ces éléments, mais tel qu'il est, il n'en mérite pas moins d'être étudié et pris en sérieuse considération.

M. A. N. ROVERS.

Le professour James Martineau (The scal of authority in Religion, 1890,
 225-227) se range parmi les défenseurs de l'hypothèse de M. Visaber.

Handleiding tot de Kerkgeschindenis en Kerkgeschindschrijving, 1894,
 122 mir.

INTRODUCTION

ST.

RESTAURATION DU CHRISTIANISME

EN ABYSSINIE (330-480)

Le monde savant s'occupe de l'Abyssinio depuis plus de deux siècles. Des efforts, parfois surinumains, ont été faits, depuis Ludolf, Beuce et Salt, pour s'assurer des origines athnologiques et religieuses d'un peuple si intéressant à tant d'égards. Les noms des voyageurs qui, dans ce siècle, ont risqué leur santé et leur vie, pour faire connaître le pays abyssin depuis le Tigre jusqu'au Choa et à la sontrée des Gallas méridionaux, sont devenus célèbres et ne seront plus oubliés. Les derniers voyages de l'Anglais Th. Bent et les empremtes qu'il a rapportées d'Axoum en particulier ont excité un grand intérêt. La dernière partie de cette étude sera consacrée à l'examen de ces nouveaux et précieux documents.

Rien n'arrêtera, d'ailleurs, le mouvement critique relatif aux questions nombrenses suggérées par les annales abyssiniennes en éthiopisames. On connaît les heaux travaux du regretté Dillmann, ceux des professeurs J. Halévy, R. Müller, d'Abhadie, Glazer, Nœldeke, René Basset, Pereira, Guidi, J. Perruchou, etc., sur l'histoire et la littérature de l'Éthiopie, Mais l'heure est arrivée pour chacun de circonserire le champ de ses recherches, arrivée pour chacun de circonserire le champ de ses recherches. C'est pourquoi je me suis attaché aux origines religieuses du peuple abyssinien, et mon dessein, aujourd'hui, est de fixer l'époque à laquelle le christianisme est entré d'une façon publique, à deux reprises principales, dans les contrées du Tigré et de l'Amhara, entre le 17° et le 14° degré de latitude septentrionale, Je n'ai pas cru devoir, cependant, m'interdire quelques recher-

ches sur le pays des Himyanites ou Homérites, dans l'Arabie du sud, et cela par égard pour les relations de race, de conquête et de colonisation qui ont existé entre les peuples de l'Arabie du aud-ouest et leurs voisins de la côte africaine, situés en face et de l'autre côté de la mer Ronge.

П

D'une manière générale, et sans manquer à la vérité historique, em peut dire que, avant la lin du n' siècle. l'Évangile a été préché dans toutes les contrées voisines de l'Abyssinie; et, rependant, rien ne démembre que ce pays, ini-même, nit été atteint par cette prédication, avant l'année 330 ou environ.

Si l'on s'en refère aux traditions rapportées par les historiens de l'Église, on voit que saint Matthieu a dù accomplir quetques-uns de ses travaux, chez les Nubieus et les Blemmyes;
saint Barthélemy dans une partie des Indes, laquelle n'était autre, selon l'encienne geographie, que les côtes de l'Arabie, baignées par la mer Rouge, l'océan Indien et le golfe Persique; le
nom d'Inde citérieure étant plus spécialement réservé aux contrées des Comalis et des Zings ou Zangs (Socrate, Sozomène,
saint Jérôme, etc.). Les travaux religieux de Pantène d'Aiexandrie ont ou pour champ très probable le sud de l'Arabie, peutàtre aussi les côtes du Belontchistan où le célèbre catéchète retrouve, disent saint Jérôme et Eusèbe, un exemplaire de
l'Évangile de saint Matthieu (H. E., V. z. — Catal. script. eccl.,
passim).

Quelques-uns des premiers propagateurs de l'Évangile eurent avidenment l'occasion ou le désir de dépasser le golfe Persique et d'aller jusque dans l'Inde des Brahmanes; c'est ainsi que les anciens historiers distinguaient la partie extrême de l'Inde ultérieure de l'Inde persique, et de l'Inde citérieure qui n'était, à proprement parier, que l'Afrique située dans le veisinage de l'équateur. Quelques auteurs cependant, tels que Rufin, parlent de l'Inde d'une façon confuse et regrettable, puisque Baronius Ini-même s'y est mépris (Annal., 23 oct.). Rien n'empêche d'admettre, ponttant, que l'Évangile ait été annoncé, cà et la, partent où le commerce et l'appât du gain amenaient les voyageurs et les marchands des premiers siecles : tel fut le cas de l'Arahis presque entière, probablement aussi de quelques lles de la mer Rouge et des ports les plus fréquentés de la côte africaine, depuis Sonakim jusqu'au cap Guardafui et plus has encore (Ritter, Erdkunde, t. XVI, passim).

L'occasion de la première mission chrétienne, dans le nord de l'Abyssinie, c'est-a-dire, dans la ville d'Aroum et son voisinage, semble avoir été fournie par le motif très noble d'agrandir le le champ des counaissances humaines dans la première partie du tv' siècle. Écoutous plutôt le récit de Rofin dont l'essemble est incoutesté, malgré des orreurs sur la géographie des pays du sud ou de l'est.

e In ea divisione orbis, dit Rufin (Hist. eccl., I. I. c. 1x), quæ ad prædicamhum verbum Dei, sorte, per Apostolos calebrata est, cum aliæ aliis provincis obvenissent, Thomæ Paethia et Matthæo Ethiopia, eique adhærens citerior India Barthalomæo dicitur sorte decreta. Inter quam Parthiamque media, sod longo interior tractu, India ulterior Jacot, multis variisque linguis et gentihus habitata; quam velut longe remotam multus apostolicæ prædicationes vomere impresserat; quæ tamen temporibus Constantini, tali quadam ex causa semina fidei primu suscepit.

* Metrodorus quidam philosophus, inspiciendorum locorum et orbis perserutandi gratià, ulteriorem dicitur Indiam penetrassa. Gujus exemplo invitatus Meropius quidam, Tyrius philosophus, simili ex causà, adire Indiamvoluit, habens secum duos punrulos, quos liberallibus litteris, utpote propinquos, instituebat; quorum, nuus qui erat junior, Œdesius, alter Frumentius vocabatur. Igitur pervisis et in notitiam captis his quibus animus pascebatur, cum philosophus redire cospisset, aque vel caetororum necessariorum causà, ad portum quemdam navis qua vehebatur applicuit. Moris est inibi barbarorum, ut si quando fordus sibi cum Romanis turbatum vicina nuntiaverunt gentes, omnes qui apud eos ex Romanis inventi fuerint jugulentur, Invaditur uavis phi-

losophi, cuncti cum ipso pariter perimuntur; pueruli reperti sub arbore meditantes et lectiones suas parantes, barbarorum miseratione servati, docuntur ad regem. Horum ille alterum, id est, (Edesium sibi pincernam fecit; Frumentio vero, quem quasi perspicacem deprehenderat et prudentem, rationes suas scriniaque commisit, ex quo et honore magno apud regem habiti et in amore.

· At vero moriens rex uxorem cum parvulo filio regni reliquit hæredem; adolescentibus autem quid vellent agendi dedit liberam facoltatem ; quos tamen regina suppliciter exorat, tanquam quæ nihil haberet in toto regno fidelius ut secum, usquequo adolesceret filius, regendi regui sollicitudinem partirentur, et præcipue Frumentium, cojus prudentia ad moderandum sufficeret regnum ; nam alius fidem puram et sobrium mentem simpliciter exhibehat. Idque dum, agerent et regoi gubernacula Frumentius haberet in manibus, Dec mentem ejus et animos instigante, requirere sollicitus cœpit, si qui inter negotiatores romanos christiani essent, et ipsis potestatem maximam dare, ac monere ut conventicula per loca singula facerent, ad que romano ritu, orationis causă, confluerent ; sed et ipsa multo magis eadem facero, et ita cœteros cobortari, favore el beneficiis invitare, præstare quidquid opportunum fuïsset, loca ædificiis allaque necessaria prebere, et omnino gestire at christianorum ihi semen exsurgeret. Sed cum regins puer adolevisset, qui procurationem regul gerebant, expletis omnibus et ex fide traditis, multum licet detinentibus et rogantibus ut manecent, reginà val filio, ad orbem famen nostrum revertuntur. Œdesio festiusute Tyrum. parantes propinquosque cevisere, Framentius Alexandriam pergit, dicens æquum non esse opus occultare dominicum. Igitur rem omnem ut gesta est exponit episcopo, ac monet ut provideat virum aliquem diguum, quem congregatis jam plurimis christianis, et ecclesiis constructis in barbarico loco, episcopum mittat. Tum vero Athanasius, nom il nuper sacerdotium acceperat, attentius et propensius Framentii dicta gestaque considerans, in concilio sacerdotum ait : s Et quem alium inveniennes virum talem, in a que sit Spiritus Dei sicut in te, qui hace possit implere? » Et tradito ei sacerdotio, redire eum cum Domini gratia unde venerat jubet. Qui cum episcopus perrexisset ad Indiam, tanta ei data esse a Deo virtutum gratia dicitur, ut signa per eum apostolica herent, et infinitus numerus barbarorum converteretur ad fidem. Ex quo in India partibus et populi christianorum et ecclesia factas sunt, et sacerdotium caepit. Que nos ita gesta, non opinione valgi, sed ipso (Edesio Tyri presbytero postmodium facto, qui Frumentii comes prius fuerat, referente, cognovimus.

L'historien Socrate s'occupe aussi des travaux de Frumence, et il affirme que « l'Inde intérieure, habitée par plusieurs nations barbares, parlant diverses langues, n'avait pas été éclairée par la purole du Christ avant l'époque de Constantin (Hist, eccl., 1, 1, c. xix). Or, si Métrodore est revenu de son long voyage après la défaite de Licinius et a choisi ce moment pour offrir à Constanlin, vainqueur de son rival, les présents et objets rares collectionnés dans les Indes, on est fixé sur la date de son retour qui a dù s'effectuer, de 324 à 325. Il est nécessaire, alors, que Mérope soit parti de Tyr avant le retour de Métrodore, afin qu'il ait eu le temps de voyager, d'explorer, et que Frumence ait pu passer quelques années chez le roi dont il est question, dans Rufia et dans Socrate, avant d'avoir en l'age du sacerdoce et de s'être trouvé à Alexandrie, quelque temps après que saint Athanase en ent été créé évêque Car Rufin et Socrate, parlant de cette circonstance, se servent de l'expression « nuper » et « misse » ; on ne peut donc, raisonnahlement, retarder au delà de 330 ou 332 l'élévation de Frumence à la dignité épiscopale et son retour en Abyssinie.

C'est bien de ce pays, en effet, qu'il est question dans Rufin, malgré le vague des indications et l'incertitude qui nous est laissée par le mot « India », tel que les anciens historiens l'employaient communément. L'Inde ultérieure a été prise, pendant des siècles, pour le sud de l'Arabie et les bords du golfe Persique; l'Inde citérieure désignait les pays de l'Afrique, allant de la mer Rouge et de l'Abyssinie vers l'équateur. Quand il était question des contrées baignées par l'Indus et le Gange, ou dissait les Indes des Brahmanss, et nous en trouvons la preuve

dans saint Jérôme, lorsqu'il parle de saint Matthieu et de saint Barthélemy (Cat. script., passim). Le mot Éthiopie, lui-même, s'entendait chezqueiques auteurs, de toutes les contrées placées à ganche et à droite du Nil, à partir de la Thébaïde et des premieres cataractes jusqu'à la région des grands lacs, incomus mais soupçonnés, comme l'empouius Mélas ou Méla nous en fournit la preuve (De utu orbis, Descriptio Nill). L'Arabie méridionale, tout enfière, se nommait aussi les Indes ultérieures, et sans vouloir accumuler, ici, les citations d'anteurs, je me contente de renvoyer à l'Histoire de l'Ethiopie de Ludolf et à son Commentaire sur les livres I et II de cette Histoire tout lecteur désireux de plus amples et plus complètes explications.

Le philosophe Mérope retournait donc de son voyage vers les Indes ultérieures, larsque son navire aborda, pour faire de l'eau ou des vivres, dans un des ports voisins de l'antique province du Tigré. L'histoire tout entière, d'accord en ce point avec la Chronique d'Axonm et les calendriers ou liturgies de l'Église éthiopienne, atteste, effet, que Frumence, appelé en Éthiopie Abba Salama et Frémonat, a été l'apôtre et le premier évêque des Axonmites ou des Abyssins du nord. Les efforts de l'empereur Constance pour rappeler Frumence d'Axoum à Alexandrie et le soumettre à Georges, rival d'Athanase, en sont une preuve péremptoire, comme on le verra ci-après, dans la lettre de cet empereur aux princes abyssins on éthiopiens.

Il est donc probable que le massacre de Mérope et des marins de son navire ent lieu dans une des baïes veisines de l'archipel de Dhalak, non loin de la moderne M'sawah. (Edesius et Framence ent pu, alors, monter des rivages de la mur Rouge vers Aun et Axoum, par les plateaux du Tigré, en quatre ou cinq jours de voyage; M'aanah, en effet, n'est éloignée d'Axoum, que de 30 à 40 lieues.

S'il est constaté, par le témoignage de l'histoire, que Frumence et son compagnon ent été emmenés captifs dans la province du Tigré, il est devenu aisé d'antendre, à l'aide de Rufin lui-même, ce que cet historien renfermait sous le nom des Indes ultérieures. C'est après quelques jours de voyage, huit on dix tent au plus. « cum redire compisset », que Meropius aborde, pour son malhour, dans un port de la côte abyssinienne. Il venuit pent-être du pays des Berbères (aujourd'hui Comalis), ou des hords de l'Arabie méridionale, cur l'expression » comisset » ne nous permet pas de supposer un plus long itinéraire, surtout avec les navires de cette époque. Meropius ne pouvait donc avoir poussé jusqu'aux pays de l'Indus.

Quant à ce qui est affirmé, chez plusieurs écrivains, de la diffusion de l'Évangile par la vole du commerce, on voit, par les
mesures de Framentins en favent des négocianis gréco-romains,
combien avant lui les princes abyssins donnaient peu de fiberie
aux étrangers, pour pratiquer leur culte dans leur royannes et
encore moins pour parier en public de leurs croyannes : « Requirere sollicitus compit (Fram.) si qui inter negotiatores romanos
christiani essent, etc. « Le premier apôtre de ces contrées n'avait
donc constaté ni encouragé aucun signe de christianieme parmi
les nationaux et les étrangers, habitant l'Abyssinie de nord,
avant qu'il ne se sentit assez paissant pour vaincre les préjuges
du pays et inaugurer, prodemment, une sorte de culte public,
à l'usage des marchands venus du dahors, c'est-à-dire, du monde
gréco-romain, déja chrétien en grande partie.

Frumence et ses coopérateurs, encouragés par Athanase et assurés de la faveur du coi, travaillerent avec un tel succes à l'établissement du christianisme, cher les Axoumites, qu'en peu d'années une grande Églissey devint florissants. Pour affirmer ce fail, je n'ai pas besoin de recourir aux pages des chroniques et des guillereurs éthiopieus ; il une suffit d'en appelor au témoignage de l'empareur Constance dont saint Athanase nous a conservé la lettre aux princes d'Axoum, dans son Apologie. Ce document est capital, il domine entièrement la question que j'ai entrepris de traiter. Ou verra si cette lettre ne « renferme anome indication historique », comme certains critiques modernes n'ont pas craint de le dire, sans prendre le sein, tontefois, de citer le mointre passage d'un document de première valour.

La lettre de l'empereur Constance que nous allons donner avec quelques lignes du contexte est de l'année 336 : mil doute à cet égard, Constance régnait depuis la mort de Constantin, arrivée en 337. Il y avail donc près de vingt-six ans, si l'on se reporte à l'année 331, date de sa consécration episcopale, que Frumence exerçuit son apostolat. A la même époque, saint Athanase était en fnite et se disposait, toutefois, à tenter une dernière démarche auprès de l'empereur, lorsqu'une copie de la lettre impériale tombu entre sea mains. Il se décida, après avoir lu cette lettre menaçante, à rester au loin et caché, mais à faire parvenir à l'empereur Constance une apologie de sa conduite, rédigée avec soin, et dans laquelle il intercalnit le texte de la lettre impériale, ce qu'il n'ent pas fait, s'il avait donts de l'authenticité du document. L'intrépide adversaire d'Arius fait précéder la pièce capitale de quelques réflexions utiles à connaître, et non denuées de tout caractère historique.

» Nous pensions, dit-il, à vous aller trouver et, au moment de notre hâte à nous mettre en route, voici que, pour la troisième fois, le bruit se répôte qu'une lettre à été adressée aux princes d'Axoum pour qu'ils s'occupassent de faire partir de la Frumence, évêque de cette ville, et qu'ils me fissent chercher jusque parmi les contrées barbares, afin de m'envoyer dans ce qu'en appelle les komentoria des éparques; cette lettre les priaît aussi d'obliger le peuple et le clergé à entrer en communion avec les ariens hérétiques; en cas de désobéissance, ces princes devaient les mettre à mort » (Apol., t. I., n. 29, éd. des Bénédictins). Les komentaria étaient probablement des prisons spéciales où les éparques, c'esta-dire les préfets, gardaient les prisonniers de marque. C'étaient peut-être encore des lieux d'infernement.

Mais donnons le texte de la lettre, à cause de sa grande valeur historique. Athanase l'a placée, lui-même, immédiatement après les réflexions qu'on vient de lire, en disant : « Voici : j'apporte la lettre elle-même. »

- Constantius vainqueur, très grand, auguste, (sains) Aizanas et Sazanas.
- «La counsissance du frieu suprême (Creittonos) est pour nous (l'objet de notre pensée et de notre rèle le plus grand. Il faut, en effet, je le pense, que l'espèce liumaine d'a prèsent se montre digne d'un égal souci dans les choses de ce geure, alin que les hommes conduisent leur vie jusqu'à l'esperance (finale), connaissant ce qu'il y a de mienx touchant la Divinité et ne différent en rien dans la recherche de la justice et de la vérité. Vous jugeant dignes, alors, de la même hienvaillance que les Romains et sous faisant part des mêmes (mesures), nous ordonnes qu'un seul et commun dogme domine dans les Églises.
- * Done, expediez l'évêque Framentius, par la voie le plus courte, jusqu'en Égypte auprès du vénérable évêque Georgius et des autres (evêques) de l'Égypte qui sont les principaux maîtres pour l'ordination et pour le jugement de telles choses. Car vous savez, sans donte, et vous vous souvenez, à moins que vous ne cherchies, d'une façon excessive, à être senis à ignorer ce qui est so de tous, c'est-à-dire que Framentius a éta étabil dans estre règle d'existence par Athanase, lequel, étant chargé de mille manx (crimes), n'a pu se liberer en rien des accusations poriées justement contre lui, est tombé de son siège en conséquence, et promine pariont sa vie errante, changeant de contrée. l'une après l'antre, summe si, par ce moyen, il prétendait prouver qu'il n'est pas un criminel.
- Si done Framuntius obsit volontiers, dans l'intention de rendre compte de tout son ministère, il fera voir a tous, en se soumettant a la loi de l'Église, qu'il ne differe en rien de la foi dominante; se laissant juger et fournissant la preuve de sa vie entière et produisant la raison de cela en presence de ceux qui jugent en semblables matières. Il sera aussi rétabli par ensjuges, s'il doit paraltre (être cru réellement évôque solon la justice; mais s'il hésite et s'il fuit le jugement, il nera clair, suns donte, que, guidé par les discours de ce scélérat d'Athanase, il a embrassé paraillement des sentiments impies touchant la Divinité, et qu'il est criminal comme celui-ci (Athanase) a été convainne de l'être.

"Il y a même sujet de oraindre qu'ayunt traversé jusqu'à Axount, il (Athanase) ne corrempe ceux de chez vous, à l'aide de discours séducteurs et impres, houleversant non sentement les Eglises, les troublant à fond, et blasphemant contre le Dieu su-prême (crestion, optunus); mais qu'il fournisse encure au populaire par ces choses l'occasion d'un renversement et d'une révulintion complète.

Mais nons savons que, s'il (Frumence) est bleu informé, il recevra un grand seconts, et utils à tous, de son entretien avec le très vénérable Georgius; quant anx nutres (superieurs) qui savent enseigner de telles choses exactement, il rencontrera (chez eux) le même entretien, et recommiten l'exactimée de toutes ces

matieres codesiastiques.

. Que Dinu vous garde, à frares tres honores! .

On nous pardonnera, sans doute, d'avoir sacrifié iei la langue française au désir de donner le mot à mot d'un texte grec de première importance.

Cette lettre de Constance, à laquelle ou a reproche l'absonce d'indications historiques (Drouin, Litterroyales d'Ethiopie, Puris, 1882), nons en fournit doux ou trais des plus intéressantes. C'est d'abord le ton de l'empereur d'Orient à ces deux princes, empreint sans doute de respect et de confiance, mais surtout d'auterité. Si Constance, en effet, n'était pas une sorte de sezorain et de maltre à l'égard des souverains axoumites, pourquet se permettait-il de leur enjoindre d'envoyer l'évêque Frumence à l'évêque Georges d'Alexandrie alimifétre jugé sur sa conduits et sur sa doctrine " Mais la mention de set évêque Goorges, substitué à Athanase sur le siège d'Alexandrie, n'est-alle pas une antre infication historique de première importance? Les historiens de l'Église des premiers siecles désignent, sous le nom de Georges ou de Grégoire, un prêtre arien, tres appuyé à la courde Constance, et qui prit, a deux reprises, la place d'Athanase, en 341 et 555, lorsque coliti-ci, mouncé dans sa liberté et sa vie.

¹⁾ Les Ptolémées d'Egypte avanut au des massrains d'Axnom ; les empresurs romaint avanut hérits de lune droits.

crut devoir a enfuir et se cacher. La date de 356, assignée à la lettre impériale, indiquerait alors que cette missive aux princes d'Axonm était écrite peu après la seconde expulsion violente d'Athanase; car la vie errante dans les deserts de l'Afrique que Constance signale à l'amention d'Atranas et de Sazanas n'a été menée par Athanase qu'après 355. Constance alors étant seul maître de tout l'empire, l'évêque d'Alexandrie, condamné et pourchassé, ne pourait trouver axile, comme autrefois, dans une ville de l'empire d'Occident.

Mais Framence, de sen côté, était donc devenu un personnage d'importance, pour que l'empereur, suscrain des deux frères, princes axoumites, lejugeat capable de susciter des troubles dans une partie de l'Ethiopie, par lui-même d'abord, et par l'hospitatité qu'il seruit tenté d'accorder à Athanase, dont il tenait sa mission et sa consecration sucerdotale. Les longues et sanglantes querelles qui out suivi le comilé de Nices, dans une partie de monde gréco-romain, sont uivei attestées par un document impérial, non moius que le caractère vrai de deux anciens évêques, rial, non moius que le caractère vrai de deux anciens évêques, Athanase et Frumence, et les dangers qui les menacent, si le premier s'avise de vouloir reprendre son siège, et si le second ne se hâte de venir se noumettre à Georges, appelé aussi Grégoire.

Arthur Armedy Afrondition and Operation, and red Position and

Apost... autoritation subgrigation des la despetent des personnes et des français de la langue d

Une reflexion s'impose lei, naturellement. Si Asiranna et son ou ses frères : Satuzanas et Adéphas étaient véritablement adorateurs de Murs, a l'époque ou cette inscription fut gravée, il convient alors de mottre un certain intervalle entre ce monument et l'envoi de la lattre de Constance. Un des frères, Adéphas, avait déjà disparu et les termes de la lettre laissent aupposer, pour ne rieu dire de plus, que les princes abyssius avaient accepté de protéger le christianisme et qu'ilé neament si cour les mémes soncie que Consumer. Toute difficulté disparait si l'en admet que ces termes : fils de Mars, ue sont il qu'en manière de style officiel ou de protocole, auquel d'antres sonverains que ceux d'Axoun, sutrefois et aujourd'hui même, n'ent pur le courage mi l'intention de déroger.

Quel qu'il en soit de ca point secondaire, les Asignnas et Sainzamas de l'inscription fue et transcrité par Salt, prise en conpreinte tout recomment par Th. Hent, étaient connus de l'empereur Constance, sons les mêmes noms ou peu s'an fant, d'Aixanas et de Saranne et tenus par lui comme chrétiens ou tres projecteurs du shristianisme. C'est shes ors princes que l'évaque Framunou avait acquis une situation importante, qu'il avait fondé une Eglise considérable, et c'est à cox que Constance s'adresse pour surveiller Athanase en fuits et renvoyer Framence à Alexandrie. Si ce dernier avan été consacre prêtre et évêque par Athanase, vers l'an lilit, et s'il avait imaguré sa mission dans le pays des Axonmites (le Tigre), vers l'an 332, il y avait danc vingt-cinq ans que le suffragant et l'ami d'Athanase exerçait son apostofat dans une contret brintaine, soumise par lui ala juridiction occiesiastique du métropolitain d'Alexandrie: Car, ne l'onblions pas la lettre de Constance est hien de l'année 356. C'était le moment où ce prince, seul multre de l'empore, avait rezolu de faire servir

son immense pouvoir à la victoire de l'arianisme qui lui semblait préférable à l'orthodoxie d'Athanase, d'Hilaire et des autres champions de la foi de Nicée. La sonmission des chefs de l'arianisme à ses volontés politiques réalisait l'idée qu'il s'était faite du rôle de la celigion dans l'État, et, très au fait de l'influence exercée par Athanase et Frumence, depuis les bouches du Nil jusqu'aux pays africains voisins de l'équateur, il avait résolu de les soumettre ou de les briser. C'est pourquoi, et afin de bien comprendre les instances de l'empereur auprès des princes axonmites, il est utile de se rappeler les dernières lignes du passage empreunté à Rufin et apporte ci-dessus :

« Qui (Frumentius) cum episcopus perrexisset ad Indiam, tanta di data esse a Den virtotum gratia dicitur, ut signa per cum apostolica fierent, et infinitus numerus barbarorum converteretur ad fidem. Es quo in India partibus et populi christianorum et ecclesia facta sunt, et sacerdotium caspit. »

Le prosélytisme de Frumence avait produit des peuples de chrétions et fondé, la, une puissante Église; Constance le savait et avait entrepris de faire tourner cette action puissante au triomphe de l'arianisme, Les princes axoumites ne voulurent ou n'osèrent pas l'aider, et l'empereur manqua du temps nécessaire à l'achèvement de ses dasseins, our il mournt en 364 et les quinze derniers mois de sa vie furent absorbés par sa lutte contre Julien, son successeur,

Nous sommes assurés, maintenant, que les princes d'Axonm se nommaient, chez les Gréco-Romains, Atzanas et Salzanas, à l'époque de la pins grande infinence de Frumentius ou Frémonat, et que ces noms ont été écrits d'une façon presque identique par les scribes de Gonsiance et par le sculpteur qui les a gravés sur la pierre d'Axoum dont Henri Salt nous a donné un fac-similé, dès le début de ce siècle (Voyages, vol. II et Atlas chez Dabo, quai des Grands-Augustins, Paris, 1816).

Connaissant donc les usages constamment suivis dans les familles princières de l'Abyssinie, on est en droit de se demander quels autres noms furent donnés à ces princes, puisque les listes royales, vanues jusqu'à nous, na nons présentent une ressemblance très imparfaite que dans le nom de Zana ou Ela-Zana, his d'Amda on Amida, inscrit en partie sur la t'est 2º inscription en géez apportées, pour la première fois, en Europe par Ruppeil, vars 1833 ou 1834.

Mendez, Tellez, Ludolf et plusiours autree, sans oublier les Abyssius eux-mêmes, ont ern fermement que les princes frères, Aïsanas et Saixanas, portaient aussi le nom d'Abreha et d'Aisbeha. Ludolf et les historiens citent, couranment, la strophe liturgique qui accompagne la mention de ces deux princes, dont a lête est célébrée, le à octobre, dans le calemarier abyssiu :

 Salutem Abrehe et Alshehe qui sederunt in regno uno, mutno se amantes, priscis heminibus, qui in praceptis legis mosaïca ambulabant. Ore corum praedizatum fuit verhum Ev. Christi.

Mais cette strophe et la tradition constante de l'Eglise abyssinienne ont paru insuffisantes en présence de la confusion des listes royales. C'est ainsi que, dans une de ces listes, appelée A pue les critiques, Abreha et Atabeha tiennent la 34° place et ne viennent qu'après Ela-San et Ela-Amida que nous retrouverons ci-après dans la seconde moitié du v' siècle; ce qui n'empêche pas les auteurs ou partisans de cette liste d'affirmer que le christinaisme fut introduit et établi à Axonn, la 12° année d'Abreha et d'Atabeha. Or, une autre liste, celle dite B, au lieu de compter 30 ceis à partir de Bazen on Bazena, contemporain du Christ, suivant la Chronique d'Axonn, assigne la 40° rung a Abreha et a Atabeha, en renvoyant Ela-Amida et Tazena a la 15° et a la 16° place (Brouin, Listes royales éthiopiennes, Revue archéal., Paria, Didier, (1882).

En présence de ces confusions et de ces incertitudes, les Bollandistes ent fait les réflexions suivantes : « Memorantur quidem in liturgia reges Abreho et Atabelia qui ad finem assculi quarti, aut in principio seculi quinti, floruerunt, sed de ils nimi scitur. Immo corum mentio in liturgià certo ex errore Æthiopum, fluxisse videtur. Cum enim ex testimonio Athanasii duo fratres regnasse, versus an 356 in Æthiopia compertum esset, analysta Æthiopii totam seriem regum subverterunt ut collocarent Abreha et Atsheha ad tempus Aïzanze et Saïazanze « (Boli., ad diem

27 octobris.) Ces réflexions sont judiciouses ; ni-je besoin de le faire remarquer? Nous aurons l'occasion de revenir sur l'époque probable de ces deux princes, lorsque nous traiterons du reveil du christianisme en Ahyssinia, après le concile de Chalcedoine et vers le temps d'El-Amida et de Tazona on El-Zana; mais, dejà il est facile d'entrevoir pourquoi certaine savants modernes retardent jusqu'à Ela-San ou El-Amida l'établissement d'une véritable Église chrétienne dans l'Abyssinie du nord. D'un abté, en effet, ils n'ont pas retrouvé, dans les listes royales, les noms connus à la cour de Constance, et, de l'autre, ils ne penvent assigner un caractère historique aux princes appelés Abreha et Aisbeha.

Pour ma part, je retiens les noms et les dates fournis par la lettre de Constance ; je m'en sers pour constater un permier établissement du christianisme, vers la milieu du 1v* siècle, dans l'Abyssinie du nord ; je m'embarrasse moins de l'époque à laquelle ont yécu Abreha et Atsheha, acceptés chez les Abyssins comme identiques aux deux frères connus a la cour de Constauce, et le reporta vers l'époque de El-Amida et El-San ou Zana, c'est-à-dire vers l'année \$80, un grand révail religieux, comme une seconde conversiou des Abyssins a la foi chrétieune, mais n'anticipens pas et traitons, maintenant, d'un point intermédiaire qui a son importance,

m

En même temps que l'évêque Frumence établissait le christianisms dans la partie nord de l'Abyssinie, l'emperenc Constance, toujours désirenx de favoriser l'arianisme ou de le restaurer dans les pays où il avait semble lleurir avant les anuthèrnes du concile de Nicee, avait préparé une mission destinée au sud de l'Arabie et à l'Inde ultérieure, comme ou disait alors. Cette mission eut lieu, selon les uns, à partir de 344, alors que régnait, chez les Homérites on Himyarites, le prince Marthad, déjà chrétien on simplement bienveillant à l'égard des biees chrétionnes. Selon d'autres, elle ne se fit qu'au temps de Wakis, fils

de Marthad (330-370) (Caussin de Perceval, Hit. der Arabes, p. 110-115, t. I). Cela se passait donc sous le ragne des princes axoumites, auxquels écrivit l'empereur Constance et qui, d'après l'inscription grecque d'Axoum, lue et copiée par Salt, retrouvée et prise en empreinte récemment par l'Anglais Th. Bent, étaient les surcrains sinon les mattres du pays des Homérites : « Actanas, basileus Axumiton kai Homériton. K. T. L. « C'est alors, dis-je, qu'une mission, conduite par un certain Théophile, évêque arien, était envoyée vers le pays du Yémen et au delà dans la direction des Indes.

Philostorge nous a conservé le souvenir des travanx de ce Théophile, surnommé Indicus cher les anciens. Nous n'avens plus, aujourd'hui, qu'une faible partie ou plutôt un bref résumé de son
ouvrage, dù aux extraits faits par Photius du livre II* de Philostorge, chaplire vi: mais Suidas nous a aussi laissé quelques pages
intéressantes. Avec le secours de Photius, de Suidas et dequelques
autres, Valois récesit à reconstituer, presque en entier, le récit
de la mission de Théophile dans le sud de l'Arabie (Valois, édition des auteurs grecs de l'Huit, ecclésiattique, Paris, 1613). C'est
de cet ouvrage, estimé de tous les critiques, que nous tirons le
récit suivant :

* Fertur Constantium legatos misisse ad cos qui nunc Homecitæ, olim Sabæi, vocantur, eo concilio utud veram pietatem illos traduceret. Proinde magnificis muneribus et blanda verborum persuazione regem illius gentis sibi conciliare statuit, atque ex co statim opportunitatem nactus, religionis ibi seminu spargere. Postulavit etiam ut Romanis illuc navigantibus et regionis incoliis qui ad Christi fidem converti vellent coolesias sedificare liceret. Dedit etiam legatis magnam vim pocuniae quam sedificandis ecclesiis impenderent. Hujus porro legationis princeps erat Theophilus Indos. Qui olim quidem, Constantino imperium administrante, admodam juvenis obses s., zapi zon Automo (Socotara) missus fuerat ad Romanos. Horum regio Dibous insula est. Incolas vero ipsi quoque Indi cognominantur. Porro bunc Theophilum veram de Deo opinionem amplexum esse (l'arianisme), sed et monasticam vitam elegisse et ad gradum diaconi promotum esse, Eu-

sehio secras el munus imponente. Postea vero cum legationem hunc obeundam suscepisset, a sua communionis hominibus episcopali dignitata eum ornatum esse.

« Ceterum Constantius, cum eam legationem magnificam et valde gratiosam esse vellat, 200 equos ex Cappadocià generosissimos navibus impositos multaque alia dona, partim ad conciliandam admirationem, partim ad alliciendos animos misit. Theophilus igitur, cum ad Sabaus venisset, gentis principi persuadere conatus est ut Christum coloret et a gentifium arrore recoderet. Et Indesorum quidem solita frans ac malitia in profundissimum silentium sese abdere coacta sunt, cum Theophilus, admirandis operibus editis, fidem Christi invictam esse samel atque iterum ostandisset. Legatio vero falicem exitum sortita est, cum princeps gentis illius sincero animo ad veram pietatem transinset, et tres ecclesias in să regione ardificasset.

Ex illis antem ecclesiis, unam quidem in metropoli totius gentis quam Tapharam (Dhafar) vocant ædificavit. Aliam vero occlesium in en loco in qua romanam erat emporium ad exteriorem Oceanum vergens. Vocatur antem hic locus Adens (Aden)... Tertium denique ecclesiaus in alterà regionis parte exstruxit ubi Persicum est emporium celebre, in ostio maris Porsici, quod iulhi est altum.

Philostorge a negligo de donner le nom de estis troisième ville qui devait s'appeler Harmon Persicon, le port Persique, et que nons retrouvons dans le vocable d'Ormuz, malgré la situation de cette ville sur la côte astatique du Beloutchistan, point extrême que l'évêque Théaphile semble avoir dépassé, comme le prouvevait le suite du récit.

- At Theophilus, cum apud Homeritas singula prout potent et prout temporis ratio amehat, ordinasset et ecclusias dedicavisset, et ornamentis quibus poterat exornasset, ad insulam Dibous navigavit, aque ad alias fudis regiones perrexit muitaque que apud illos non rite fiebant emendavit. Nam et lectiones Evangelii audielant sedentes et alia quedam peragebant quibus divina lex repugnahat. Theophilus vero, cum singula apud conjuxta aauctiorem ritum Deoque magis acceptum correxisset. Enclosia quoque dogma confirmavit i treque enim circa divini Numinia cultum ulla egebant emendatione, alpote que an altinud antiquitate constantissime Filium alterius a Patre substantiaprofiterantur".

A cel endroit du récit de Philosterge, Photius (Bibl. secl., pars 1, p. 22, édition de Ronen, 1635) s'exclame centre l'implété arienne de l'anteur. Pour uous qui ne faisons pas de théologie et qui cherchous, avant tout, des points solides de repèrs, nous sommes bien aise de rencontrer iei la confirmation des anciennes traditions concernant les premières missions chrétiennes dans les pays de l'Inde brahmanique ou dans leur voisinage tout au moins. Il est évident que Philostorge, très disposé à vanter l'activité de Théophile, n'a trouvé presque rien à dire eur cette partie de ses travaux, et l'ou comprend sans peine que les chrétieus formés dans ces pays à une époque antérieure étaient fort peu initiés aux débats christologiques qui amenérent tant de déserdres en plusieurs contréss de l'empire gréco-romain.

Philostorge regonduit son beros, comme on l'a vn. d'Ormuz à Dibau, qui est la moderne Socotora et la Diescoride des géographes de l'antiquité ; le nom de Dibou ou Bivou étant une dénomination locale appliquée à cette grande lle, à cause de la manyaise réputation de ses habitants, pirates ou naufrageurs. C'est de la que Théophile » perrexit ad alian Indias », et que j'al preferò le enivre dans la direction de l'est plutôt que dans une marche en arrière, soit vers la granda côte africaine, soit aur une rive quelconque de la mer Houge, non loin du pays évangélisé par Frumence. Il est évident que, chez les Axonmites et les autres populations de l'Abvesime plus au sud, les doctrines enseignées par Frumence sur la Trinité étaient celles-la même d'Athanass et que notre missionnaire, l'Indien, car on l'a surnomme Indiens, se serait mis sur les brus de grosses difficultés, tandis qu'au milion des vieux chrétieus, voisms du golle Persique, Theophile ne dut rien rencontrer qui ressemblat aux dé-

Cette termore referme de l'impatorge damentre bese qu'après ses montre dans le suit de l'Aribie, ne n'est pou vous les contrées évangalisées par Promoses que l'éséque Théophile a promosé son activité miningalise.

hats théologiques d'Alexandrie, de Niceo et de Constantinople. Il se contenta de a réformer quelques parties citualistes et cérémonielles », sans avoir besoin de toucher au reste. Philostorge semble ignorer, d'ailleurs, que le contree des Homérites ou des Sabreus, parmi lesqueis Théophile a travaillé et fondé deux grandes Égiises, celles de Dhafar et d'Aden, avait déjà reçu l'Évangile.

Les Ballandistes, qui paraissent avoir confonda deux princes homérites: Abd-Kelalet Harith (Acta SS., 24 oct.) fontremarquer emore, aver Juste raison, que, des le temps d'Abd-Keial, c'est-à-dire, au ne sincle, ce prince, déjà chrétien, favorisait la causa de l'Évangile, ames que Schultens l'a note chez les historiens arabes, Abulfeda et Hamza (Schultens, Imp. Ject., p. 33, ed. de Berlin). Caussin de Perceval affirme le même fait et cite Fresnel à son appui (Caussin, e. ., t. 1, p. 107). l'ai déjà signalé deux de ses successeurs, Marthad et Wakia, comme très bien disposés envers le christianisme; or, c'est sous le régue de l'un on de l'autre, en 345 en 355, que Théophile aurait prèché le christianisme, au pays des Sabsens, Himyarites on Homérites, dans l'intérieur, d'abord, où se trouvait la ville de Taphar ou Dhafar, et sur les côtes ensuite, comme le prouve la fondation d'une Égüse à Aden.

Mais le fait qu'Abd-Ketal, qui véent au m' stècle, était déja chrétien, me porte à admettre que l'Arabic entière avait entenda parier du Christ, longtemps avant le Tigre, dans l'Abyssinie du Nord, où Frumence me succentra aucun vestige du christianisme, si ce n'est parmi les commerçame étrangers, tandis que Théophile, malgré le silance de son historien, a dù rencontrer des princes parfaitement disposés et des groupes nombreux de chrétiens, datant pour le moine du règne d'Abd-Kelal, c'està-dire d'avant les grandes querelles théologiques.

Comment expliquer alors que le pays des Sabéens ou Homérites, uni par des relations de vasselage on de commerce avec les Abyssins ou Ethiopiens d'Axoum, ait reçu l'Evangile et qu'un de ses princes ait professé le christianisme des le un siècle, sans que les Axoumites en aient éprouvé le moundre effet? La conduite très pradente de Francece, au plus haut point de sa faveur et avant qu'Athanase l'eut créé syèque, nous prouve que les lois d'Axoum étaient défavorables aux étrangers et à l'urs usages; que si les marchands grees et romains évitaient de parler de leur foi, les Homérites devaient tenir la même ligne de conduite, et c'est ce qui explique comment, malgré les Églises fondées dans la Nuhie ou dans l'Arabie, à partir des tout premiers técles, l'Abyssinie était demeurée fermée à l'Evangile, jusque vers l'année 330.

Pour ne rien amettre des opinions d'autrefois sur les voyages et les prédications de Théophile l'Indien, je dois mentionner le sentiment de Photins sur un passage du livre II^{*} de Philostorge chap, vr; « l'hilostorge raconte, dit-il, que Théophile a prêche parmi les Indiens qui avaient déja entendu l'apôtre Barthélemy; mais par Indiens, continue Photius, il faut entendre, ici, les Sahéens du pays de Saha en Arabie; ce sont ces Sahéens qui, au-jourd'hui, se nomment chez nous les Homérites, « Je crais que Photins a trop restreint le champ d'activité parcouru par Théophile; muis je constate que, vers le ux siècle, en disait le pays des Homérites et non pas des Himyarites; et, il est très probable que les Grecs entendaient les indigenes s'appeler ainsi, et l'on aurait mieux fait, peut-être, de maintenir l'ancienne prononciation.

Une autre difficulté surgit d'un passage de l'ornison funèbre, prononcée par saint Grégoire de Nysseen l'honneur de saint Athanase. Dans cet endroit, en effet, l'orateur appelle Théophile, non pas l'Iodien, mais le Biemmyte; or, les Biemmyes étaient une peuplade très connue alors, habitant et vivant de rapines, entre l'ile Méroè et les rivages de la mer Ronge, an-lessus et au-dessous du 20° degre de latitude nord. Les écrivains tant sacrés que profanes donnaient, it est vrai, le nom de l'Inde anasi bien à la Nubie et à l'Ethiopie supérieure qu'à la côte du Zing ou Zang et à la partie méridionale de l'Arabie. J'en ai fourni la preuve, en zitant les témoignages tires d'Enzèbe, de saint Jérôme, de Socrate, de Rufin, etc., muis it y a autre chose : la sornom du Blemmyte équivalait autrefois à celut de Bédouie, de pillard, et c'est aimsi équivalait autrefois à celut de Bédouie, de pillard, et c'est aimsi

que saint Gregoire de Nysse désignait l'évêque arien, Théophile, qui voulait ravir et gâter le fruit des prédications apostoliques sur les deux bords de la mer Rouge !

M. Letronne est parti de ce passage de saint Grégoirs pour supposer que l'île, appelés Dibou, doit s'entendre de la grande Dhalak et non pas de Socotora, anciennement Dioscoride. On sait, en effet, que l'archipel des lles Dhalak est un pen au-dessous des anciens Blemmyes on Blemmytes.

La critique moderne n'a pas accepté l'interprétation de M. Letronne, et nous n'insisterons pas davantage sur un point d'ailleurs secondaire,

Ce qu'il faut constater avec soin, en present congé de Théaphile l'Indien, c'était la difficulté extrême d'évangéliser les populations paiennes, en dehors d'un certain cercle d'influence grécoromaine, Caussin de Perceval affirme que des princes arabes ent connn le Christ et s'en sont fait honneur, tels qu'Amron au 1" siècle, Abd-Kélal au m. Marthad et Wakia au m. (o. c., passim); et l'on voit, en somme, à quoi se réduisaient les anciennes communantés chrétiennes chez les Arabes du sud, quand on a étudié avec som les faite qui ont précède ou suivi l'histoire de Nedjran et de ses martyrs, aussi hien que le triomphe rapide de l'islam dans les mêmes contrées. Fai montré aussi qu'avant Frumence, et malgre quelques tentatives auxquelles Ludoif a semble croire (Hist. de l'Éthiopie, I. III, c. n), les plateaux abyssins étaient demeures fermés à la predication du christianisme. Cette difficulté extrême de convertir les populations du and a l'Évangile, alors même que les princes se montraient tolérants ou hienveillants, explique comment des Églises fondées

Ornguire de Nysse s'élève, sertont, noutre Theophile, parce que délineur, aréent arien, youlait démodir l'enurer d'Athanase et de Francocce, L'oratour secré un figurait, mais à tort, que Francocce avait écangeline, après le Tigre, les côtes méridiemales de l'Avable et d'autres pays du sod.

²⁾ On s'est domande, souvent, par qui et somment le paye de Nedicias avait regula foi chrétienne presid'un siècle syant ses persécutions de Bim-Nawas on avait counté, protablement, l'evéques Thémphile, les princes chrétiess me me et du les sèless, sinui que les relations frequentes des àxumilles sees les Himpirites.

depuis près d'un siècle, semblent avoir pert, au point que, chez les Axoumites, encore plus que chez les Homérites, la foi chrétienne avait presque succombé vers l'an 460-470, et qu'il a fallu pour rappeler à la vie les Églises londées par Frumance et ses coopérateurs, un puissant réveil religioux, tel que colui qui s'est manifesté en Egypte, en Ethiopie et dans une partie de l'Arabie, quelque temps après le concile de Chalcédoine. Mais ce réveil doit faire précisément l'objet de la dernière partie de catte étude; et c'est en examinant de près certains faits, certains nome et les documents fournis par Rüppeil es Th. Bent, que nous pourrons comprendre quelque chose a l'histoire si abscure de l'Éthiopis chrétienne pendant plus d'un niècle, et à celle de ses rapports avec l'Arabie du sud.

IV

Le patriarche Mendez on plutôt B. Tellez, son abréviateur Hist. Eth. 1. 1, c. axxi et seq), apres avoir eité quelques noms de rois successeurs d'Abreha et d'Atsbeha - n'oublious pas co qui a été dit sur la confusion de ces listes - s'arrête à l'époque d'Amiamida ou d'Alamida, devenu anssi El-Amida, El-Amida, et probablement El-Anda ou Anda tout court. Malgreces diverses facons d'écrire un nom royal, l'accord semble fait, chez tous les historiens, par rapport an temps of vecut El-Amida. La patriarche Mendez, très bien plané pour connaître et comparer les diverses chroniques et traditions, admet que ce prince réguait dans les années qui ont suivi le concile de Chalcédoine, tenu en 451. Car, c'est au tempe d'El-Amida ou Alamida, qu'une foule de momos, partie de l'Egypte et peut-être de la Syrie, envahirent l'Abyssinie entière, et que neuf d'entre oux se fixerent dans la province du nord, c'est-à-dire, dans le Tigré, à Axoum et à l'en-Bustr.

Cette immigration de moines, prédicateurs ardeuts, ainsi que les chroniques et les liturgies le racontent (liv. I de l'Histoire et des Comment, de Ludolf, e. n et m), avant donc ou lieu dans les années qui suivirent le concile de Chalcedoine. Ils venaient de Romé ou Romie, comme portent les vieux documents ; ex, l'on sait que ce terme ainsi que celui d'Ér-Roum, chez les historiens arabes, s'appliquent à l'empire romain tout entier. Les moines, venus de Rome, étaient probablement des moines égyptiens on syriens, traqués par les orthodoxes vainqueurs.

Ces religieux, dévoués aux doctrines d'Entychès et partisans zélés de Dioscore, envahirent la Nubie et l'Abyssinie et y implantèrent le monophysisme qui a duré jusqu'à nos jours.

Mais, ici, um question s'impose au sujet de l'état religieux de l'Abyssinie à l'époque où les sectateurs ardents d'Entychès envahirent le pays, évangélisé par Framence, plus d'un siècle

auparavant.

Reprenons d'abord les fairs, a partir de la lettre de Constance aux deux freres, princes d'Axonm. L'histoire des Églissa et les chroniques abyssiniannes ne contisument rien qui puisse faire connaître l'effet produit à Axoum par les prières impératives du fils de Constantin'. La résistance de l'Egypte aux tentatives ariennes bien qu'appuyées de hant montre combien grande a été l'action d'Athanase, dans cette partie de l'Eglise et de l'empire. Framence était son homme dans les contrées baignées par le Nil Bleu, le March et le Tuenzzé. Les services qu'il avait rendus anz souverains de Tigre parlaient aussi haut, peut-être, que les ordres à peine déguisés de Constance dent les soldats, par bonbeur, étaient hien foin et n'avaient jamais ese gravir les plateaux abyssins. On est an deoit de croire que Frumeure fut faissé en paix jusqu'à sa mort et que l'Eglise chrétienne, fondée par lui, continua sa vie tranquille et prospère juaque vers l'année 470 ou 380.

A cette époque, les princes amis de Framence avaient du disparatire. On sait d'ailleurs que les révolutions de palais ent été fréquentes à tous les moments de l'histoire des nègus. Soit retour offensit du paganisme subéen, soit réveil passager du mo-

Co sileurs de muite pue possirenmen, en ferrer de l'antiquité des chrisniques et traditions d'Axonia.

saisme dont on a retrouvé dos traces si nombreuses dans l'histoire des Éthiopiens supérieurs, il est certain que les chroniques,
liturgies, poésies sacrées de l'Abyssinie ne contiennent rien, de
380 à 480, qui fasse supposer la continuation d'une vie chrétienne et ecolésiastique, dans la contrée évangélisée par Frumence. Les conciles, tenns à Alexandrie et allieurs, ne mentionnent jamais l'évêque ou le métropolitain d'Axoum; aucun
fait de persécution ou d'apostasie violente n'est signale dans les
annales du pays. Senis, cinq ou six noms de métropolitains de
fantaisie se trouvent inscrits sur des listes dont le vague et l'incertitude le disputent aux erreurs et aux remaniements des
listes royales.

Les Bollandistes se croient donc antorisés à supposer uns extinction à peu préscomplète du flambeau de l'Évangile dans les pays parcourus par Frumence (Acta SS., 27 oct.), et Thomas Wright (Early Christiani) partage cette opinion. Les successeurs d'Athanase, Cyrille en particulier, n'auraient pas manqué de pourvoir aux besoins de l'Église abyssinienne, si les progrès des idées de Nestorius n'avaient absorbé l'activité de Cyrille, de même que la controverse origéniste à laquelle son oncle et prédécesseur, Théophile, se mèle si ardemment, fit oublier, pendant un demi-siècle et plus pout-être, les Églises fondées sur les bords du Tacazzé et sur les plateaux qui le dominent.

Il est donc permis de craire que le sabétame et le judatame profitèrent, chez les Axoumites, des tongues distractions du patriarcat d'Alexandrie à l'égard des établissements de Frumence, et que l'état misérable des chrétiens d'Abyssinie dura jusqu'à l'époque du roi Andas ou Anda qui, chez les historiens orientaux, se confond probablement avec Amda ou Amida, comme je l'ai dit un pen plus haut.

C'est alors, et à l'occasion des guerres d'Amida avec les Homérites, que le roi des Axoumites reprit les relations anciennes avec les empereurs de Constantinople, avec les patriarches d'Alexandrie, et que Jean le Paramoniaire (conciorge) fut suvoyé vers Axoum, en qualité de métropolitain, ainsi que nous alloss le dire. J'apporte d'abord le résumé, fait par Jean d'Ephèse et plus tard par Jean Malain, des événements qui ont procédé les massacres de Nedjran et les victoires d'Eleshans, me réservant le droit de signaler les erreurs et les confusions trop ordinaires sux historiens de cette époque.

« Il arriva, vers ce temps, que les rois de l'Inde furent en guerre l'un avec l'autre, puis avec un autreroi d'Hymiarnommé Dimioun. Le roi des Éthiopiens, nommé Aidoug, ilt vom de se faire chrétien, s'il remportait le victoire set son ennemi. Ayant vaince et tué Dimioun, le roi Aidoug demanda à Justinien un évêque et des prêtres. Un saint moine appelé Phirmounara (Paramouarios) teur fut accordé comme chef de la mission. Aidoug reçut le baptême; une foule d'églises furent bâties à cette occasion « (Assemani, Bibl. or., t. II).

Le roi vainqueur est nomme Aidoug et Aidog par Jean d'Ephèse ou d'Asie; Théophane l'appelle Adad, et Jean Malala écrit Andas. Pourquoi chercher alors au loin ce qui se trouve bien près? Henri Salt, qui avait déjà recounu plusieurs lignes de l'inscription géez, copies en 1833 par Huppell dans sa totalité, u'hésite pas le ne faire qu'un seul personnage d'Andas et d'Amida. Je n'ai pas en ce courage, dans mon étude sur les Martyre de Nedjran (Leroux, Paris, 1893); j'avone cependant que l'heureuse idée d'Henri Salt, confirmée aujourd'hul par les travaux de Ruppell et les empreintes de l'Anglais To. Bent, simplifis grandement des difficultés qui jusqu'ici avaient semblé insurmontables.

Si le roi axoumité est Andas ou El-Amida, nous voici reportes vers 470 ou 480. A cette date, dominait chez les Homérites un certain Dimioun qu'on s'est donné tant de mal à confondre avec Dim-Naas ou Nawas. L'emporeur Justinien, mis ici en cause, ne régnait pas oncore : était il né seulement? c'est pourquel les Bollandistes out donné à choisir entre Justin et Anastase (Acto SS., 24 oct., § 10). Je me décide pour Anastase qui fut emperour à partir de 490 et qui a pu, dès lors, avoir des rapports suivis avec El-Amida, père de Taxona, selon les una, d'El-Zana, selon les autres, lequel fut l'oncle ou le père de Calch-Elesbaux, vainqueur de Dhu-Nawas, dans les années 523 et suivantes.

Le réveit religioux, secondé par Jean le l'aramoniaire et ses moines, serait donc résults des victoires d'Amida sur les princes homérites révoltés de son jenuente avec Anastase l'empereur, avec Timothée et Pierre Mongus, qui furent patriarches d'Alexandrio dans les vingt dernières années du ve siècle. On sait combien les révoltes des tobbes homérites ont été fréquentes avant le règne de Calch-Elesbans (Brouin, Listes royales, p. 31, Paris, Didier, 1882).

C'est done, en assignant al'epoque des rois El-Amida et El-Zana, successeurs et non prédècesseurs d'Akannas, contemporains d'Amestase et de Justin, le réveil du christiauisme qui a frappé tous les auteurs, qu'un arrive à tires parti des inscriptions du ve et du ve niècle, au lieu de chercher à les diminuer les unes par les autres. Sans aller aussi loin que Sapeto, qui croyait devoir suppléer une ligne entière à la deuxième copie de Ruppell, qui est aujourd'hui la quatrième empreinte de Th. Bent. je canstale, avec H. Müller (Epogr. Deakm., Wien. 1894), une distance assez considérable entre les documents lapidaires écrits en sabéen et ceux écrits un gént : cette dernière langue paraît faite alors. Or, c'est du ve au ve siècle, selou Remé Basset et d'autres critiques de valeur, que la traduction des saints Livres a paru en langue géex (René Basset, Études éth., notes 43 et =eq.);

Je n'ai pas eu besoin de m'appesantir sur l'éclat de la mission de Jean et des moines qui montérent avec lui de l'Égypte si troublée à cette époque pur les résistances des monophysites aux décrets du concile de Chalcedoine. Il fallait, surtont, revendiquer pour la fin du ve siècle, au temps probable d'El-Amida et d'El-Zana, la deuxième mission chrétienne qui se distingua de la première, en ce qu'elle établit l'Abyssinie, redevenus chrétienne, dans les doctrines d'Entychès, tandis que la première avait fondé entre le Tacazzé et le Nil Bleu une Église orthodoxe dans le sons nicéen, très opposée à l'arianisme, mais pas autant que le monophysisme d'Entychès et de Dioscore.

Ce qui est dit, chez différents auteurs, des rapports de Caleb-Elesbass avec Justin ou Justinien, de su conversion au christianisme et de l'ouvoi fait à ce prince pur Timothès de Jean le Paramoniaire (Phirmonnam en syriaque) doit se rapporter à Andas on Anda, lequel lut le même que Amda ou El-Amida. Ce sont des événements de la fin du ve siècle qu'on a confondus avec d'autres du vr., c'est-à-dire, avec le regne de Caleb-Eleshaus, avec ses guerres et ses succès dans le pays des Homérites, à la mite des mussacres de Nedjran. Les falts se comprennent mieux en distinguant les deux époques, en séparant Adad ou Anda de Caleb, et l'on conçoit mieux pourquoi Elesbaus, chrétien xélé, se constitue le vengeur de ses frères de Nedjran. Son zéle et son ardour, parmi les hasards de la lutte et des combats, ne se comprendraient presque plus, s'il avait encore eté paieu ou juif, aux auxirons de l'année 523.

Les moines qui accompagnèrent l'évêque Jean étalent fort nombreux : ils préchèrent, selon le rapport des chroniques et des liturgies, dans toute l'Abyssinie, c'est-a-dire depuis les bords du March jusqu'aux montagnes du Chon Sas ou Sasou dans les inseriptions). Neuf d'entre ent travaillèrent, exclusivement, dans la province du Tigre, c'est-4-dire chez les Axoumites, et je donne plus loin les nome de trois ou quatre des plus rélèbres. On croit encore, chez les Abyssins, que les ruines fameoses d'Yaha (Ana) sont celles d'un convent batt par Abba Afst, l'un de ces neuf moines, Mais, deja, H. Salt, Combes, Tamisier et Dillmann avaient revendique une origine plus haute, pour ces débris gigantasques (René Bassa), Études éth., note 37). Les empreintes prises par Th. Bent, a Yaha, ont permis a H. Müller d'affirmer, à la suite de l'éminent et regretté Dillmann, l'origine sabéenne de ces puissants vestiges. H. Müller ne croft pas exagérer, en somenant que, rion que d'après deux ou trois des empreintes prises par Th. Bent, on punt revendiquer, pour la colonisation sabernne, entre le Mareb et le Tacazzé, une ancienneté de mille ans avant l'ère vulguire. - C'est ici le lieu de donner la deuxième inscription de Ruppell, quatrieme de Bent, afin que le lecteur puisse juger en connuissance de cause.

RESCY, IV. REPPELL. 11

Hagres la resoluction de H. Matter (Vienne), 1894).

I've ligner, qui no combient que deux lettres. L'et Z, et que le P. Scotto avait era pouvoir impolier de noules pienne.

Elegang, who des Ele Amida, som stamme Helen, Koony von Alaum, etc.

25 at 45 qui ront soment la suite du protocule ground.

5. Er zog aus in der Kruft der Harry des Hammele, der surfichen hat die Harrychaft über die Volker dem

60 dem mine des Madrem, der nucht bewegt werd som Fernde.

Is bit der Reaft des Heirn dar Welt führte ich Kring gogen die Nobe...

88, 98, 108, 118, 129, 138 ligrous, on is clearly set donné de la compagne nutries les gens du Noba (Nahione).

150 Die mig und gegen sie au Felde, urhob much in der Kraff des Herrn der

Welt.

15°, 10°, 17°, 18°, 19° lignos, où sont commèrés les ravague et les prime exercés au nord du Tentage.

20° ... and zerototen die Bilder senne Henser (Tumpel). La nomi du Seignent du monde, des flore der Welt; en ditmopien, figure beher, est einere réplite dans la ligne 54°; puis, n'ext le Seigneur du mel à la 38° et à la 30°. Dans solle en le con déclare qu'il a steve en trême à se Solgment du circ un sonafionnt du Takasse et du Sein, le con s'explique à ce mont comme il suit :

As ... und ich stellte exam Thron ouf hie as Sould harch die Keuff.

45- due Harry des Himmein, du se mer geholden hat und mein fleich sur geseben hat, und der

And Harr der Hammers kraftige mern Brech, and mee er heate for much passing had major to endmonth fite much

\$70 respect, while it work gets, wis or heart fits much period hat, and sel-

48* [Ba]ratt, durch Gerechtigkeit und Rockt, unders ich nicht unterstrücken serrie die Veller, und seh mill millen

49° diesen Thron, den ich errichtet habe, in den Schutz den Herrn des Hims, male, der mech zum Kanig gemacht, und der

50- Mc[st]s, welche the trough. Wear jointed the appreciat, and sentent, and construct, is all or and

his sein Grachlecht ausgerettet und amperessen werden, aus minem twee he-

52 Thron in der Kraft des Herre des Himmels,

Les lettres et les syllabes comprises entre deux traits vorticaux sont illisibles sur la pierre. C'est le professeur H. Müller qui les a intercalées. Il est vraiment dommage, pour Baratz en particulier, que la première syllabe Ba soit très douteuse. La fin de la ligne précèdente qui est la 47°, et que H. Müller termine par dem, comme s'il était assuré de L, signe du datif en géet, cette fin porte un signe qui peut être un L ou un A. Quant à la première lettre de la ligne 48°, elle m'a paru indéchiffrable dans l'empreinte prise par Bent. Il aurait peut-être fallu, pour corriger la transcription de Rüppell et la traduction de Sapeto, quelque chose de plus lisible et de plus décisif. On peut supposer, d'ailleurs, que certains caractères de cette deuxième inscription, copiés par Ruppell, en 1833, ont disparu n'importe comment. H. Müller, en examinant l'empreinte de l'Angiais Th. Bent, déclare que la première ligne et d'autres parties tui semblaient avoir été grattées (Mon. épogr. de l'Abysimie, Bent, IV).

Il est certain que la copie de Rüppell porte encore, à la première ligne, trois caractères : Ts. L et S. et que Bent, dans son empreinte, n'a reproduit que L et Z. On voit combien ce document et les autres unt souffert des ravages du temps, ou de la légèreté et de la malice des hommes. Le Père Sapeto, pour aniant, n'aenit pas le droit de suppléer à la première ligne par une traduction de sou eru, à laquelle se sont fiés les Bollandistes (Acta SS., 27 octobre), bien qu'il ent été frappé, justement, du ton respectueux avec lequel l'auteur du monument parlait du « Seigneur du ciel et de celui de la terre »

Si l'an se rappelle, alors, les guerres probables d'El-Amida Amila, Anda) avec les tobbas de l'Yèmen, ses voux ou ses promesses, ses rapports avec l'empereur Anastuse et les patriarches d'Alexandrie, on comprendra, sans peine, que ce prince avait subi l'influence religieuse de l'évêque Jean et celle de ses moines, dont plusieurs : Aragawi, Garama, Pantaleoun, um acquis une renommés fabuleuse, dans l'Église abyssimienne. N'osant pas ensure se dire chretien, mais toujours fils de Mars comme ses prédécesseurs et esclave du protocole, il inscrivait avec respect le nont du Seigneur de la terre ou du ciel : cela seul nous suffirait pour soupçonner qu'un changement religieux s'effectuait on s'était déjà affectué, dans les premières années du regue de cu prince.

Mais nous avons le droit et le devoir de faire plus que soup-

conner es changement ou cette restauration de christianisme, en Abyssinie, vers l'on 480 et plus tot probablement, à la suite des troubles consécutifs au concile de Chalcédoine. Le silence, gardé depois la fin du 19° siècle jusqu'à la dernière partie du v', n'existe plus en effet dans les liturgies et poésies sacrées de l'Église d'Abyssinie. Les rapports d'Axoum avec Alexandrie ne souffrent plus d'interruption. Les historiens ecclesiastiques ne cessent plus de mentionner ce qui a trait aux abunas, mêtropolitains d'Axoum et aux négus abyssiniens. C'est dire que le christianisme a été restauré, d'uns façon définitive, dans la contrée évangélisée par Framence; et que, si la foi monophysite, après d'assex longues hésitations, y a remplacé la foi nicéenne, elle l'a du principalement à l'influence des moines égyptiens et aux relations ecclesiastiques très étroites maintenues entre les négus, les abunas et le patriarcat jacobite d'Alexandrie.

Le lecteur sera peut-être hien aise de trouver ici un résumérapide qui lui servira d'aide-mémoire, et le dispensera de faire lui-même un travail d'ensemble surles dates et les faits procédents.

L C'est, d'abord, et en tenant compte des travaux de l'âge apostolique, dans le voisinage de l'Ethiopienbyssinienne, l'histoire dacumentée de l'arrivée de Frumentius chez les princes d'Axoum, de l'influence qu'il y acquiert, de sou voyage à Alexandrie près de l'évêque Athanase, de son rotour vers le Tigré et de ses travaux apostoriques, jusqu'à l'époque de la lettre de Constance adressée aux princes-frères en 356, lettre qui ne semble avoir interrompu en rien la mission et les succès de Frumentius, appeté aussi Frémouat et Abba Salamu chez les Abyssins.

II. C'est ensuits, ou vers le même temps, la mission donnée par Constance à Théophile l'Indien (344 ou 354) de convertir les Indes à la foi arienne. J'ai dit ce qu'il fallait entendre parce nom si vague et ai étendu des ludes. Jen'ai rien omis, non plus, des travaux de l'infattigable Théophile et l'ai suivi assez loin dans l'est vers l'Indies, mais refusant, en vertu même du texte et des réflexions de Philostrate, de le ramener du golfe Persique dans la contrée ou Francese évangélisait les Abyssins.

III. J'ai du apporter la plus grande attention au reveil religieux qui a signalé, chez les Abyssins, la fin du v' siècle, c'està-dire l'époque d'El-Amida, père d'El-Zan, prédécesseurs de Caleb-Elesbaus. Il m'a fallu signaler le dépérissement presque total de la foi chrétienne dans l'Église fondée par Frumence, dépérissement ou sommail qui a duré un siècle pour le moins, da 380 à 480, et qui aura été le signal d'une reprise du judaïsme et du sabélame chez les anciens colons, partis de Sheha dans l'Arabie du suil. C'est sans donte à ce renouveau du culte sabéen du soleil et des ustres qu'il faut attribuer la série de monuments en forme de pyramide ou d'obelisque que Th. Bent nous a rapportes dans ses cartous, et à la base desquels il a constamment trouve des autels dédiés au soleil pour la plupart [II. Muller, Epigr. Denkin., Vienne, 1894). l'ai omis, peut-être à tort, de traiter ce point, pour m'attacher, surtout, à la conciliation des auteurs touchant les noms et les dates probables des souverains de l'Abyssinie.

La douxième inscription de Rüppel, quatrième de l'h. Bent, traduite par H. Müller, m'a servi à montrer qu'à l'époque d'Anda on d'Amida, vers la fin du v* siècle, on donnait au Dieu unique le nom qu'il porte encore chez les Abyssins, Egzia Beher.

Il m'a semblé devoir attribuer à Anda ou Amida des rapports avec les empereurs Anastase ou Justin, à la faveur desquels ent lieu l'envoi de l'évêque Jean, accompagné de plusieurs moines, après les victoires d'Amida sur les Homèrites rebelles : victoires et Inttes qu'il ne fant pas confondre avec les campagnes d'Elesbans, dans la première moitié du vir siècle. L'avais donc, par la même, fixè les causes du réveil religieux de 470 à 480 et montré que la restauration de l'Eglise de Frumence avait été faite par Jean et ses moines dans un sens monophysite, pour mieux combaure, probablement, les doctrines ariennes dont le patriarche Dioscore affirmait que les Pères du concile de Chalcedoine avaient été plus ou moins infectes.

J. DERASET.

808

L'ÉPOPÉE D'IZDUBAR

Izdubar-Nemrod. Rins althabytmische Heldeninge, nach den Keitstürstfrfragmenten dargestallt (Leipzig, 1891).

L'examen de la brochure du D' Jeremias m'a causé une surprise très inattendue. A peine en eus-je parcourn les chapitres que je me sentis pris du desir de refaire, a frais nouveaux et pour mon compte parsonnel. l'étude des textes de l'épopée d'Izduhar.

Qu'on ne s'y trompe pas. Cet aven contient paut-être un blame; mais avant tout, le lecteur doit le considérer comme un très vif et très simere élege. Qu'ils sont rares en effet les fivres qui ont le privilège de s'imposer aux méditations et d'exciter à de nouvelles et plus sériouses investigations!

D'ailleurs, à défaut de tout autre mérite, il resterait au De Jeremius l'avantage d'avoir éte l'un des rares vulgarisateurs de cette très antique et très merveilleuse épopée. Épopée merveilleuse en effet! Quatre mille aunées durant elle a fait l'enchantement des vieux pouples de la Babylonie. Et nous-mêmes, après avoir lu Housère et la Bible, nous épolons avec admiration ces mêmes chants : nous nous y plaisons comms l'en s'y plaisait lorsqu'ils retentissaient sur les rives de l'Euphrate, et à les lirs nous éprouvous comme une vive sensation des origines, d'une humanité toute primitive et d'une simplicité de mours sans égale. Homère, lui-même, ne possède pas, au même degré, ce parfum d'origine.

Une telle épopée méritait les houneurs d'une étude monée patiemment : le volume du D' Jeremiss ne donne que l'impression d'un livre écrit en toute hâte et dont les chapitres ne seraient qu'ébauchés. De l'age du poème, de l'état religieux qu'il révêle des saractères du style poétique, c'est à peine si, comme par hasard, l'on en dit quelques mots. La traduction elle-même diffère assez peu de la traduction qu'ébauchait M. Smith en 1872 at, en plus d'un passage, elle n'accurse pas un progrès suffisant. Tontefois, et pour que la critique ne depasse pas les justes limites, il fant confesser qu'une semblable étude ne va pas sans de graves difficultés et, qu'en plus d'une rencontre, il oût été téméraire de procéder par affirmations.

La première de ces difficultés et non la moins grave, c'est l'état de mutilation du texte. Il suffit de jeter un coup d'uril sur le beau tivre de M. Haupt pour se rendre compte des lacunes qu'offrent

ies tablettes de Nimrod-Epos.

De fait, si nous exceptons la sixième tablette, où sont raccontées les amours d'Islar, et la onzième, qui contient le racit du Déluge, les chants du poème ne nous sont parvenus qu'à l'état de fragments.

Pour comble d'infortone, le premier chant est le plus mutilé des douze. Or chacun suit qu'en urute épopée le délant est d'une hant- importance. La se trouve l'idén-mère qui sert de thème au poune entier; faute de ce point de départ, il est à pou pres un-possible d'en saisir le caractère vérnable, d'établir, sotre les chants qui suivent tes intunes relations qui les tient avec ceux qui les précedent et d'échapper an dangur de faire de l'arbitraire dans le classement des tablettes et la reconstitution des poèmes.

Supprimes le premier chant de l'Hiede et vous verrez à combien d'incertitudes vous serez livrés, que d'hésitations vous éprouverez lorsqu'il vous faudra expliquer le grand courreux d'Arbille contre Agameumon.

Lors donc que l'on se trouve en face d'un texte aussi problématique, dont on se lit qu'à grand'peine quelques mots isolés, le plus suge est de s'interdire toute hypothèse, toute comparaison hasardés.

Sur ce point le D' Jeremias ne doit pas se sentir à l'abri de tout reproche. Par exemple, se croit-il vraiment anterisé à disblir entre les mots du premier chant de l'épopée et le début du livra des Procerées une parfaite ressemblance (p. 14). Ne prêteil pas le flanc à la critique (VI-tablette, colon, IV, lig. 41) torsqu'il s'autorise du simple signs » bat » pour concinre qu'il s'agit du cadavre de flumbaha? Et que pourrait-il répondre à qui lui objecterait que co signe loin de signifier le cadavre n'est en réalité que la terminale du verbe » issabat »? L'objection lui parattra « d'autant plus sérieuse que lo » bat » est précédé du signe » sab » très lisible en dépit de l'araillare du texts.

En un mot, le Di Jeremins n'a pas su éviter l'écueil des restitutions arhitraires.

Passons condamnation sur cette grave question de l'arbitraire : tout le monde en a fait, même dans le classement des tablettes. Ni M. Smith, ni M. Lenormant, ni M. Haupt, ni le D' Jeremias, ni moi-même ne sommes d'accord sur la place que doivent occuper les deuze tablettes de l'épopée. La difficulté ne sera tranchée que le jour où l'on aura découvert un exemplaire complét.

Il nous reste à formuler un reproche plus grave contre le travail du D' Jeremias : c'est qu'il n'a fait qu'ébaucher les multiples problèmes que soulève cette épopée.

S'agit-il du nom d'Izdubur précide du signe divin? Le D' Joremins se contente de dire ce qu'avaient déja dit ses prédécesseurs :

Sil n'existe pas d'exemple d'un nom d'homme précédé du signe divin nous sommes en présence d'une double hypothèse

 t- On Izdubar est un dien déchu et que l'épopée a réduit au rôle de simple bêres (Siegfried chez les Germains);

« 2º Ou c'est un héros, éleve par la légende au cang des dieux, « Le D' Jéremias ne semble avoir aucune opinion personnelle sur ce point.

Pour mon compte, l'incline fortement pour la seconde de ces hypothèses. Les derniers versuts de notre épopée semblent l'antorises : a l'attouchement de la divinité, le héros reçoit communication de l'immortalité comme Hasisadra (Sit-Napistim). En second lieu les détaits que les douze tabettes de l'épopée nous fournissent sur Induhar nons le montrent sous des traits purement humains, il a regué à Erech; en a chassé les Elamites; tue Humbaba; refusé la maiu de la veuve du roi, latar; s'est empare du trône et a eu un règne glorieux.

Enfin si l'inscription qui ligurait sur le socle de la statue de Sargon l'Ancien (II R. 47) permet de conjecturer que la légende ayant fait son œuvre, il passa du cang des hécos au rang des dinux, qui nous empêche de croice que le même travail de transformation s'opèra en faveur d'Izdubar?

Quant au nom toujours problématique du héres du poème (tadubar, d'après la lecture phonétique des signes qui le composent), le D' Jeremias se borne à réediter les hypothèses de MM, Smith, Fox Talbet, Lenormant, Sayce et Oppert Cette partie de son travail n'a d'autre mérite que celui d'une compilation consciensieuse. Toutefois je us comprends pas l'hostilité qu'il montre contre la découverte de M. Pinches. Sur un fragment coté « 82-5-22, 943 obv. 1 » le remarquable et très aimable conservateur du Musée Britannique a trouvé en face du nom : « ilu Izdubar » les mots : « ilu Gilgame» ». Cette trouvaille connue; a la même heure, par une coincidence qui semble étounante, MM. Oppert et Sayce faisaient ressentir la ressemblance de Gilgames avec le Gilgames dont Élieu racente l'histoire au XIII tivre de son Histoire des mimaux.

Pour le dire en passant, cette coincidence se peut expliquer par le soul fait que MM. Oppert et Sayce, guidés par la similitude des noms, ont le même jour consulté le même dictionnaire sur le mot Gilgames. Du reste ces deux illustres ausyriologues sont trop riches par sux-mêmes pour être accessibles à la sulgaire tentation de piller leurs confrères.

Pour je ne sais quelle raison le D' Joremias conteste la valeur de la lecture de Gilgames. Le signe « mes », n'est, pour lui, que le signe du pluriel. Ce n'est pas, j'imagine, comme je l'ai entendu affirmer en pleine réunion de la Société asiatique, que ce signe ne se lit jamais « mes ». Il suffirait de citer le mot : « mesrit ».

Done, s'il en fallait croire le D' Jeremias, Equibar serait le dien des Gilga. Pour appayer sa thèse, l'auteur aurait du commencer par nous dire ce que sont les Gilga. Sur ce point, comme sur tant d'autres, il garde le prudent ellence de Courart. Comme je l'ai déja dit, ce silence nous est une preuve nouvelle de la hate avec laquelle son livre a été composé.

Lorsque, commentant la Bible, Lowth, Michaelis, Herder, ac tronverent en face d'un texte poétique, ils sentirent l'obligation de se faire une opinion sur le caractère et la nature de la poésie sacrée (De sacra poesi Hebreurum).

Qui dira au prix de quelles longues veilles ils composèrent laborieusement chacun des chapitres de leurs admicables livres! Ces livres sont lourds et de lecture difficile! Je le sais Mais quelle patienne dans les recherches, quelle conscience dans les citations, quelle bonne foi et quelle autorité dans les affirmations!

Le D' Jeremias s'est trouvé en face de la même question. Que dis-je? La poésie de l'épopée d'Izduhar offre mille fois plus d'intérêt que la poésie des livres hébraiques.

Elle date d'une époque où nul poète hébreu n'avait encore murmuré aucun des chants sublimes qui jetaient Lowth dans l'extase. — Ne fût-ce que par droit d'antiquité la poèsie babylo-nienne peut revendiquer l'honneus d'avoir servi de règle et de modèle à la poésie des Hébreux. Désormais quiconque vendra traiter des règles de la poésie hébraique ne le fera avec autorité qu'à la condition d'avoir étudié ces mêmes règles dans l'épopée d'Izduhar.

Du reste, l'attention du D' Jeremias devait être mise en éveil par les travaix d'éminents assyriologues anglais.

Écoutes l'un d'eux :

There is something extremely be autiful in this primitive lamentation over the body of a dead warrier and friend. We may see, in the description drawn here of the ulter helplessness of the cold dead body, anonewhat the same feeling that prompted David to say: "How are the mighty fallen! "The tack of power to use the how or staff, and above all the "derision by the captives "; which, again, may be compared with the anxiety of David to keep the death of Saul and Jonathan from the cars of the Philistines " lost the uncircumcised triumph " (Boncawas).

Sans aller aussi Join que M. Boscawen dans l'admiration et

sans avoir la prétention de dire si les lamentations d'Izduhar sur le corps de son ami l'emportent sur les lamentations de David sur Jonathas et Sant, — j'ai cepandant le droit de penser et de dire que je trouve absolument insuffisants la seule phrase que le D' Jeremias consacre à la poésie de l'épopée d'Izduhar :

 Von der einfachen, ungekünstelten Erzählung, dichterisch gefärht durch Refrains and durch parallelismus membrorum steigert sich die Dichtungsform his zum Hymnenton. Auf einzelnen Fragmenten ist die Kunstform durch Stichenverteilung ausserlich gehoben, »

Que le D' Jeremias me le pardonne et ne voie dans les lignes anivantes qu'une nouvelle preuve de l'attention prêtée à sou travail !

Mais je ne saurais le taire : j'ai éprouvé une véritable déception à voir traiter si légèrement une question qui me semble mériter les honneurs d'une enquête minutionse, je voux dire : la date de la composition du poème d'Izdubar.

Ne s'agit-il que de pure curiosité littéraire, — de décider ai ce poème merveilleux n'est que le contemporain de la littérature bébraique, ou s'il faisait partie des tresors de l'antique littérature dont Sargon l'Ancien, avec un soin jaloux et près de 1000 ans svant J.-C., recueillait les débris dans sa magnifique bibliothèque d'Agadé, — cela seul suffisait à justifier tous les efforts.

Mais ce poème fait naître en nue esprits des soucie qui vont bien au delà des preoccupations d'un problème de pure littérature.

Il forme l'un des chapitres les plus intéressants de la très grave et très obscure histoire des religions du bassin de l'Emphrate.

Qu'il me suffise de rappeler ce détail : le XI chant contient un récit du Déinge identique, sauf quelques mances, au récit du Déluge de la Genese. Chacun sait, et M. Jeremias ne l'ignorpas, a combien de polémiques ardentes cette similitude des deux récits a donné naissance.

Or savez-vons combien de lignes notre auteur a consacrées à cette grave question? Sept au plus; et les voici : Wir wissen nicht einmal, ob die Tafeischreiber Assurbanipal's schriftliche babylonische Originale vor sich gehabt haben....jedenfalss haben sie seit Jahrhunderten fortgepflanzte Rhapsodien niodergeschrieben » (p. 13).

On n'est pas pins prudent! Cependant voyez comme les memhres de cette phrase jurent de se voir accouplés! « Nous ne savons pas du tont si les scribes d'Assurbanipal ont en sous les yeux les originaux habytoniens.... toutefois, ils ont mis par écrit d'antiques rhapsodies que l'on possédait depuis des siècles. « Lisez : « Le polume d'Ezduhar était rédigé depuis des siècles. »

M. Jeremias en conviendra, lui-même, il y avait plus et miema à dire sur ce grave sujet. Est-ce qu'il a été pris de vertige à la pensée qu'il lui faudrait s'enfoncer dans les profondeurs d'un passé sans limites? Mais il sait mieux que personne que si loin que nous soyons allés nous n'avons pas fait le moindre pas sans nous appuyer sur des documents indiscutables, comme le texte de Nabonid. V R., pl. 64, lig. 57.

Est-ce qu'il a craint de se trouver tout à coup en face du fantôme sumérien?

Toujours est-il que, pour assigner au poème un e date très reculée, les arguments, et des arguments suns réplique, ne lui auraient pas fuit défaut.

t. Il pouvait appeter en témoignage les cylindres babyloniens. Il suffiant d'en citer un seul; celui de Bingani-sar-iris (le puissant l'a sacré roi).

Que représente ce cylindre? La lutte d'Izdubar contre le taureau divin qu'Anum, à la prière d'Istar méprisée, avait envoyé contre le béros d'Erech. Or cette lutte se trouve racontée dans l'un des chants du poème; donc le poème existait à l'époque où fut grave le cylindre. D'un autre côté, de cylindre est antérieur à Sargon l'Ancien, ainsi que l'a démontre M. Oppert'; il faut donc

Collection de Cierre, pl., V.; Menaux, Gligoteq., t. II., p. 79: Quantin, Notes sur un extinuire habytowien (Journal assurique), 1888.

²⁾ La plus unescum morrottum amilique jusqu'ici connue, Paris, Erresi Le-roux, 1994.

de toute nécessité conciure que le poème a été composé plus de 4000 ans avant J.-C.

II. Le zodiaque et les nome des mois nous fournissent un argument de non moindre valeur et qui nous reporte à la même antiquité.

Il n'est pas de l'ecteurs qui ne sache ce que l'on entend par signes du zodiaque.

M. Dezohry, dont le Dictionnaire aurait grand hesoin d'être tajeuni sur tous les points relatifs à la Chaldée et à l'Assyrie, m'apprend à l'article Zodiaque : « que les noms des signes, tires du règne animal, ont fait donner à cette zone le nom de zodiaque, du grec zodion, diminutif de zoon, animal.

J'entends bien: J'admets l'étymologie proposée'; ce qui est déjù plus grave, je n'objecte pas que la Flèche et le Verseau me somblent difficiles à ranger au nombre des animaux; cependant je m'incline devant cette affirmation : les noms des signes du zodiaque sont emprantés au règne animal.

Ce qui m'importe, c'est d'avoir l'explication d'un fait si étrange.

Ces noms sont-ils enfants du pur hasard, fruits d'une imagination bizarre?

Pareille théorie n'a pu être soutenue que par des auteurs absolument ignorante des qualités de netteté, de précision, de savoir qui sont l'apanage de l'esprit chabbéen.

L'étude des textes religieux nous conduit sur le solide terrain de l'histoire documentée et nons permet de donner à ce problème sa solution scientifique. Cette solution peut se formuler ainsi : Les inventeurs du zoitiaque n'out cherché la plupart de le ars signes, dans le règne animal, que parce qu'ils vivaient sons l'empire des idées religieuses totémistiques. Cette période, durant laquelle on n'adorait les dieux que sous forme animale, nons rapporte à ces âges lointains où les idées sémitiques ne dominaient pas encore dans la Chaldée.

2) a The notional circle may therefore have been invested nearly a thousand

Sur les 42 τωδια ou 42 parties de l'écliptique, vair Diod. de Siglie, fiv. II,
 μ. 474.

La nature des signes du zodiaque fournissaient donc à M. Jeremias un nouvel argument en faveur de l'antiquité reculée du poème d'Izdubar.

La constitution du zodiaque nous en fournit un troisième d'un caractère plus frappant et d'une valeur scientifique absolument incontestable.

Le fait qui sert de hase aux inventeurs du zodiaque est celuici : à l'équinoxe du printemps, le signe du Taureau, s'est-à-dire les étoiles qui forment la constellation du Taureau, se trouvaient à l'état héliaque. Pour être plus clair, j'empurate le langage ordinaire et je dis : Le zodiaque fut composé à une date où le soleil se trouvait, à l'équinoxe du printemps, dans la constellation du Taureau.

Or pareil fait n'a pu se produire qu'entre 4200 avant J.-C. et 2450. En l'an 2450 le soleil se trouvait, au moment de l'équinoxe du printemps, non plus dans le signe du Taursau, mais dans le signe du Bélier. Au ne siècle avant J.-C. le point équinoxial du printemps s'est déplacé de tout un signe. On dit encore vulgairement que le soleil, au printemps, se trouve dans le signe des Poissons.

Au temps d'Hipparque, 130 avant J.-C., le soleil entrait dans la constellation de la Balance, à l'équinoxe d'automne. Aujourd'hui le signe de la Balance est à 30° du signe équinoxial du printemps. Ces phénomènes sont le résultat de la précession des équinoxes, c'est-a-dire de l'accroissement uniforme du 52′ 2 par au, dans les longitudes astronomiques des étoiles.

De tout ce qui précède il résulte ce fait, qu'il fallait mettre en lumière, que le sodiaque a été composé plus de 4000 aus avant J.-C.

Or entre les signes de ce zodiaque et les douze chants des poèmes d'Eduhar il existe des relations intimes, incontestables M. Lenormant l'avait déjà signalé dans la premier volume de ses Origines de l'histoire.

years before Sargon of Accad was horn, and that it was invented at an early speed is demonstrated by its class connection with the Accadiso calendar a (Sayes, Hibbert Lect., p. 208).

Évoquez tour à tour les douze signes du zodiaque et devant chacun deux demandez-vous : l'ourquoi ce signe plutôt que tel autre? — Et vous vous tronverez en face du vide. Car ce n'est pas répondre que d'attribuer au pur caprice le choix de ces signes. Les procedés de l'esprit humain n'étaient pas autres, chez les vieux Chaldéens, qu'ils oc sont anjourd'hui; pour enz comme pour nous l'imagination avait ses limites; même, à l'heure de ses plus grandes audaces elle réclamait, comme point d'appai, quelque apparence de raison; comme thème, quelque fait posiné. Enfin pour les Chaldéens comme pour nous-mêmes, avoir de l'imagination et divaguer n'ont jamais été synonymes.

Et maintenant faites la contre-épreuve. Admettez que les douze signes du zodiaque sont dans une intime connexion avec les douze chants du poème et vous verrez comme tout s'illumine!

Le signe de Taureau vous remet en mémoire le taureau divin qui joue un si grand rôle dans notre poème. Cette explication du premier signe du vodiaque na donne pas seulement satisfaction à l'esprit, qui cherche la raison de toutes choses; mais elle projette ses lueurs hien au delà de l'âge au fut composé le zodiaque.

Dans des temps plus capprochés, alors que par suite d'un progrès considérable dans l'évolution religieuse, les vieux Chaldéens en vinrent à substituer les formes humaines aux formes animales. — nous nous demandious : Pourquoi le dieu Marduk, représenté d'abord sous la forme de taureau, — plus tard sous les traits d'un jeune homme, portait une coiffure surmontée de cornes? Agu-kuk-rime se fait gloire d'avoir mis sur la tête de Marduk une coiffure ornée de cornes « cornes de souveraineté, dit-il, insigne de divinité » ;

Le problème n'existe plus. Grâce au poème d'Izdubar, dont le taureau diviu est devenu le premier signe du zodiaque, c'esta-dire de l'équinoxe du printemps, il n'est pas besoin de longues explications pour que nous comprenions pourquoi Mardak, symbole du soleil du printemps, a, comme attribut, les comes du taureau.

Ainsi en va-t-il de chacun des autres signes. Le signe opposé t) V luw., pl. 33, col. II, ug. 50-55. au signe du Taureau est le Scorpion. Tout de même que le signe du Taureau marque le commencement du printemps et du réveil de la nature, le signe du Scorpion coincide avec l'équinoxe d'automne, indique l'entrée du soleil dans la région de l'hiver.

Qui a déterminé le choix d'un signe aussi étrange et quelles relations peuvent bien exister entre le soleil d'automne et le Scorpion?

Je défie que l'on donne à ce problème une réponse satisfaisants.

Toute difficulté disparaît avec ce fil d'Ariane qui est le poème d'Izdobar. Écoutez ce chant neuvième, relatif aux hommes-scor-

pions.

Izdahar a vu perir son compagnon Eabani ; il a versé sur son cadavre toutes les larmes de son corps, il a tiré de son âme des cris de douleur que l'on a comparés, non sans quelque raison, aux cris que la mori de Jonathas arrachait à David, dans son chant de l'arc. Lui-même, victime des vengeances d'Istar, sent les atteintes d'un mal redoutable : « Fai peur de la mort, je ne veux pas mourir comme Eabani! »

Pour échapper à tant d'angoisses, l'idée lui vient de recourir aux conseils de Sit-Napistim, fils de Kidin-Mardok, devenu immortel. Il se met en route. La nuit le surprend en un lieu désert, plein des rugissements des lions. Dans sa détresse il se recommande au dieu Sin, pais tombe dans un lourd sommeil traversé de songes. Les dieux, semble-t-il, lui ont révélé le chemin qu'il doit suivre. A son réveil il saisit, d'une main, sa redoutable hache, de l'autre, il tire son glaive du fourreau et se remet en marche. — Le voici au pied du mont Masu, mont d'aspect effrayant, qui s'étend depuis la digue du ciel jusqu'aux profondeurs de l'Arahu. Une porte immense donne accès sur ce mont; mais cette porte a pour gardiens des hommes-scorpions. La vue de ces moustres le jette en d'étranges terreurs, etc.

Ce neuvième chant du poème n'explique-t-il pas, mieux que ne l'out fait toutes les imaginations des commentateurs, pourquoi le neuvième signe du zodiaque est le signe du Scorpion?

Je ne veux pas pousser la démonstration jusqu'en ses dernières limites et donner une explication de chacun des signes ; capendant je prie le lecteur de me permettre un dernier essai à propos du signe du Verseau. Sur un cylindre habylonien' le signe du Verseau est représenté sous la figure d'un vieillant barbu et drapé des pieds à la tête dans au ample costume d'hiver. Le plus ordinairement le signe du Verseau est un vase d'où s'échappent deux flots, images, peut-être, du Tigre et de l'Euphrate.

Signe étrange, dont le caractère a frappe plus d'un écrivain, mais dont personne n'a pu rendre raison! « A symbol indigenous to the country and certainly not transplanted or adopted from any other country into celestial constellations,.... one of the earliest effusions of a primaeval poetry and science united?.

Signe qui nous est un témoignage des offusions d'une poésia

primordiale et de l'antique science des Chaideens!

C'est ce que l'on a dit de plus raisonnable jusqu'à ce jour sur le signe du Verseau. Mais vous chercherier en vain dans ces lignes d'Ainsworth les motifs qui ont poussé les créateurs du zadiaque à figurer le onzième signe sous forme de Verseau.

C'est encore le poème d'Izdubar qui nous donnera la cief de

cette enigme.

Après avoir surmonté les mille difficultés de son laborieux et interminable voyage, « après avoir été hallotté sur un vaisseau mal lesté », Isduhar se trouve en face de Sit-Napistim (Hadrahasis) et lui demande le secret de son immortulité. La réponse est le récit du Déluge, récit dont la ressemblance avec le récit de la Genése a donné lieu à tant de controverses!

Il me suffit d'avoir indiqué le sujet du onzième chant du poème pour que l'on saisisse, sans plus ample explication, les relations étroites, naturelles, qui existent entre ce récit et le signe du onzième mois : le Verseau, Les réserves du D' Jeremias ne sauraient diminuer la valeur des relations entre le zodiaque et le poème!:

e in Wirklichkeit kann eine Verbindung des Epos mit den zwolf Zeichen der Tierkreises nur mit aller Reserve behauptet wer-

den » (p. 68).

t) Voir Sahaun Reservices, par John Landssor.

²⁾ Answorth, Euphrates Expedition, t. II, p. 200

Je conclus en quelques mots : le zodiaque n'a pu être inventé qu'à l'époque où le signe du Taureau indiquait l'équinoxe du printemps. Entre ce zodiaque et le poème d'Izdubar il y a d'étroites relations; donc le poème est contemporain, à tout le moins, du zodiaque; donc il est antérieur à l'époque de Sargon l'Ancien

On pourrait faire cette objection : Le poème n'a-t-il pas été composé postérieurement au zodisque et avec l'intention d'expliquer la raison d'être des signes choisis?

Je réponds tout d'abord que cette objection nons laisserait en face de la difficulté d'expliquer le choix des signes du rodiaque.

Quoi qu'il en soit, l'antiquité du poème n'en resterait pas moins acquise. Ce poème n'a pu ôtre adapté qu'à un zodisque dont le premier signe est le Taureau; — le neuvième, le Scorpion; — le onzième, le Verseau. Nous voici toujours en face de la date de 4000 ans avant J.-C.

Du reste, cette objection perd son apparente valeur si nuns consultons le calendrier des Chaldéens. De l'avis de tous, le calendrier dépasse, en antiquité, le zodiaque lui-même. Les noms de chacun des mois est emprunté à la langue non sémitique.

Or, cet antique calendrier suppose, plus impérieusement encare que le zodisque, l'existence du poème d'Isduhar.

Il me paraissait difficile, dans les pages précèdentes, d'expliquer, sans le poème d'Indubar, l'origine des signes du rodinque; mais je défie que, sans ce poème, l'on me donne une explication plausible des noms des mois, Qu'on épilogue tant que l'ou voudra, on ne dira jamais pourquoi tel mois s'appolle le « mois du Taurenu favorable »; tel autre, le sixième, « le Message d'Istar »; le onzième, « le mois de la Malédiction de la plute ».

De quelque côté que l'on se retourne, il fant accorder à notre poème une antiquité de plus de 4000 ans avant J.-C.

Plus on étudie le poème en lui-même et plus ou découvre de traces de sa haute antiquité. Si je n'étais retenu par la crainte d'allonger cet article, je signalerais les orguments qu'il était facile d'emprunter : soit aux données très anciennes de la géographie de ce poème ; soit à la mention de rois antiques innomés depuis, comme Etana; soit onfin et surtout à l'état religieux que révèle notre poème.

Les grands dieux y sont nommés, dit-on ; ils y figurent déjahiérarchisés, comme aux derniers temps !

Je veux bien le reconnaître; encore faut-il que l'on avone que que cette hiérarchisation varie avec chaque roi, — et que ni le dieu Sin, ni Nusku ne figurent dans la tablette du Déluge. Comme dernier tempérament, je veux encore que l'on avoue, avec M. Sayce, qu'il y avait bean temps que cette hiérarchisation avait été élaborée, dans les écoles sacerdotales, lorsque le Sémite Sargon l'Aucien réguait en Accad.

Ces réserves acceptées, je veux bien reconnaître que nous avons les mêmes noms ou à peu près et rangés dans un ordre peu différent.

Une pareille constatation n'a rien qui puisse porter atteinte à l'antiquité du poème. Assurbanipal nomme les douze grands dieux : c'est affaire de protocole : en réalité il n'a de dévotion réelle, effective, que pour la déesse Istar : des autres dieux il n'a cure, exception faite du dieu national Assur.

Autant en dirai-jo d'Assur-nasir-babal! Il n'a de culta que pour le dieu Ninip; il consacre les dix-sept premières lignes de son inscription à l'énométation des titres de son dieu préfèré. Quant aux autres, il se contente de les nommer, sans épithètes ni dévotion.

Donc, une sèche liste des noms des dieux est par elle-même de peu d'importance et ne saurait fournir le moindre argument pour fixer la date d'un document.

Le culte que l'on rend à ces dieux, les mœurs qu'on leur prête, l'attitude qu'on leur donne, le rôle qu'on leur fait jouer : veille qui nous met en mesure de dire à quelle phase de l'évolution religieuse nous devons nous reporter.

Or, entre les dieux nommés par Assurbanipal et les mêmes dieux également nommés dans les dours chants du poème il y a tout un monde. Que les mœurs, que les rôles, que les attitudes se ressemblent pen!

Solennels jusqu'à la roideur, dans les textes d'Assurbanipal,

immobilisés dans leur dignité et relégués au plus haut des cieux sans influence sur les destinées des peuples et des rois, désintéressés des choses humaines, ces grands dieux n'out plus le moindre trait de ressemblance avec les dieux du poème. Comme ils sont humaine ces dieux qui s'interpellent à la façon des héros d'Homère, qui se passionnent pour les destinées de l'humanité; tel ce dieu Ea, qui désapprouve la décision des autres dieux réunis en conseil à Surippak; qui, la nuit, trahit le secret de ses collègues et révèle à Adrahasis la catastrophe du Déluge. Telle encore la déesse Istar, qui s'éprend d'amour pour Izduhar, lui demande sa main et, dans sa colère d'être refusée, se venge comme se vengent les femmes.

Écoutez les cris de rage, de matédiction dont elle accable Izdubar du haut des murnilles d'Erech! Et ces apostrophes, démiées de toute mesure, qu'elle prodigue au dieu Bel, l'auteur du Déluge! Comme tout cela est humain! Comme ces mœurs et ce langage différent peu des mœurs et du langage de l'homme! Et comme tout cela nous reporte loin du siècle d'Assurbanipal.

Disons la vérité tout entière : en maints passages du poème les dieux n'ent pas même la dignité qui sied à la forme humaine.

Dans un fragment que l'on adjoint à la première tablette, lesdieux d'Urnk-supuri apparaissent sous forme de mouches et volent à travers les rues.

Plus loin, nous les trouvons sous forme de serpeuts ou de souris qui se cachent dans les trous.

A l'henre on les éléments déchaînes magissent avec rage, dans la scène du Déluge, les dieux effrayes montent vers le ciel d'Anu et se conchent « comme des chiens pouroux ».

Enfin, la sortie de l'arche effectuée, et le feu consumant le sacrifice offert par Adrahasis, ces mêmes dieux descendent sous forme de mouches et viennent en flairer la bonne odeur.

Ces détails nous reportent à un état religieux très primitif et donnent à notre poème un incontestable cuchet de très haute antiquité.

Invoquerai-je enfin comme dernier argument les lamentations d'Izduhar sur la tombe d'Ea-bani (XII* chant). Sur l'ordre d'Ea, le dieu Marduk, celui qui ressuscite les morts : muballit miti, descend vers le pays sans retour, il en retire l'ombre (l'utukku) de voyant et la fait monter au cial, dans l'assemblée des dieux. Puis vient une description du ciel qui n'a aucun caractère sémitique et dant tous les détails tranchent de ton avec les conceptions des Samites sur le même sujet.

Et maintenant quelle sura la conclusion à tirer de cet examen du livre de M. Jeremias. C'est qu'en dépit de ses très réclies qualités, ce livre offre des lacunes regrettables, et que le dernier mot n'a pas encore été dit sur la poème d'Irdahar. Si donc quelque assyriologue français a la bonne fortune de pouvoir répéter avec le herger de Virgile : « Deus nobis...., et la feelt » qu'il repreume ce travail ! On peut glaner après M. Jeremias.

Aur. Quentis.

LE JÉSUS DE M. RENOUVIER

M. Renouvier, dont l'age n'a nullement diminué l'ardeur au travail, prépare un ouvrage sur la Philosophie de l'histoire des religions. Il en a détaché, au profit de l'Année philosophique que public M. F. Pillon (4º année, 1893), un chapitre étendu, 84 pages in-8, qu'il a intitulé : Étude philosophique sur la doctrine de Jémes-Christ. Ce n'est donc point d'une Vie de Jésus, au sens ordinaire du terme, qu'il s'agit. M. Renouvier n'a nullement vonlu reprendre en sous-œuvre le travail fameux de Renan; il fait de la philosophie, non de l'histoire; il ne raconte pas les évenements, il essaye de démêler les idées. Et cependant le rapprochement s'impose en quelque sorte de force, Renan, avec la magie de sa plume incomparable, nous avait dit l'impression laissée par la personne et l'œuvre du Christ à un catholique, naturellement pieux, mais violemment arraché à l'Église par les légitimes révoltes de sa conscience et de sa raison. Renouvier, avec la simplicité de son style naturel, mais sans éclat, nons dit l'impression que cette même personne laisse à un philosophe uniquement épris de vérité, libre de toute influence d'éducation première, mais digne et capable, par l'élévation et l'integrité foncière de son grand esprit, d'aborder un tel sujet. Nous allons essayer de dire à quelles conclusions il est arrivé et de les apprecier avec cette respectueuse mais entière liberté qu'il serait sans aucun doute le premier à nous recommander.

1

L'étude s'ouvre par l'examen des sources, des écrits auxquels il faut demander la pensée de Jésus, c'est-à-dire des Évangiles. M. Renouvier écarte résolument le quatrième Évangile, dit selon

saint Jean, et nous estimons qu'il a raison, précisément parce qu'il n'écrit pas une Vis de Jésus et n'essaye point de raconter son histoire. Comme document historique le quatrième Évangile a sa valeur et peut-être dépasse-t-elle en certains points celle des trois premiers. Son auteur, quel qu'il soit, pourrait bien avoir en à sa disposition des documents ou des traditions, plus nettes, plus précises que les rédacteurs des Synoptiques, Mais, dans l'ordre d'idées qui préoccupait M. Renouvier, il leur est singulièrement inferieur, parce qu'il est bien moins impersonnel. Ses théories dagmatiques et philosophiques percent à tont moment; les parales, les discours qu'il met dans la bouche de Jésus se ressemblent, ont toujours mêms caractère et mêms allure, quels que soient l'interlocuteur et les nuditeurs, et se confondent sans cesse avec les réflexions et les dires de l'évangéliste, de façon que sonvent on ne sait plus sic est lui og son maltra qui parle. En un mot, Jean nous a donné sa théorie propre; son livre est un traité de dogmatique où il expose ce qu'il pensait de Jésus, de sa nature et de son œuvre. C'est là ce qui fait le prix du livre. Mais quand on veut savoir ce que Jésus pensait de hui-même, ce n'est pas à Jean qu'il fant le demander, c'est aux Synoptiques, varitables documents qui nous donnent, non la pensée des rédacteurs dont la personnalité n'apparalt gubre, mais l'écho de la tradition populaire avec ses païvetés, ses enthousigsmes, sa crédulité sans douts, mais apsai sa sincérité.

M. Renouvier s'attache donc aux trois premiers évangiles : il rend sommairement compte des patients stinterminables travaux de la critique en cette matière ; il constate qu'elle n'a pas réusai à débrouiller complètement le problème de leur origine, et a classer par ordre chrouologique leurs éléments primitifs; il semble le regretter et attacher une certaine valeur au degré d'ancienneté des documents qu'il interroge. Nons avouons que l'importance de cette considération ne saurait nous frapper. Un fait est certain : le Christ n'a rien écrit; ses disciples, de sou vivant, n'ont rien écrit non plus; après sa movi, il s'est écoulé une asser longue periode pendant laquelle les chrâtiens ont vêcu de la tradition orale, les paroles de Jésus, les récits de sa vie, as propageant

de bonche en bouche. Plus tard, on a vu paraître quelques écrits, le proto-Marc et les àcye de Matthieu, qui, mélés, remaniés, envichis ou dénaturés par d'antres fragments écrits ou récits traditionnels, sont devenus, probablement vers la fin du r° siècle, environ soixante-dix ans après les événements, nes évangiles actuels. Encore fant-il ajouter que les manuscrits les plus anciens que nous possédiens sont de plusieurs siècles postérieurs; que, durant cette longue période, bien des interprétations ont pu et dà s'introduire dans les textes, bien des gluses marginales y prendre place, et que, si la critique du texte a constaté des milliers de variantes et déployé les plus patients efforts et la plus ingénique sagacité pour retrouver le texte primitif — calui de la fin du r' siècle — elle ne saurait affirmer qu'elle y ait réussi et puisse jamais y réussir.

Dès lors que le proto-Marc soit entérieur ou postérieur aux hôque; que notre Matthien ait pris sa forme actuelle avant ou après notre Marc, cela nous paratt absolument indifférent, parce que dans tous les cas ils demeurent suspects; par où nous entendons que les récits qu'ils contiennent, les paroles qu'ils rapportent, ne sont pas documentés de telle façon que nous paissions y ajouter foi, si nous n'avons pour cela d'autres motifs, d'un ordre tout différent.

Cas motifs, que pouvent-ils être? Tout une école—surtout dans le passé—fait intervenir le miracle. Nous pouvons et nous devone, dit-elle, ajouter foi aux assertions des évangelistes, parce que Dien les a miraculeusement préservés de toute errour, au moins de toute errour qui pourrait porter préjudice à la religion. On comprend que nous ne discuterons pas ici cette théorie, d'all-leurs ahandonnée de nos jours par la grande majorité des théologiens. Elle nous place en dehors du terrain scientifique, philosophique qui est le nôtre. L'infaillibilité ne se prouve point; elle est ou elle n'est pas; on l'admet ou on la rejette. Nous estimons que pour les lecteurs de cotte Revue la question ne se pose même pas.

En dehors de cette théorie, ou plutôt de cette hypothèse inacceptable et indémontrable, quels motifs pouvons-nous avoir d'accepter la réalité des faits relatés dans les Évangiles, l'authenticité des paroles du Christ qu'ils rapportent? Uniquement des raisons personnelles, d'ordre intime. Du moment que l'autorité du livre, de l'auteur — d'ailleurs inconnu — a disparo, nous ne retenons le contenu du livre que s'il nous paraît conforme à la vérité, d'accord avec notre raison, compatible avec l'idée générale que nous nous faisons de Jesus.

C'est à quoi cependant nombre d'errivains ne peuvent se résendre. Nous en pourrions citer beaucoup qui, après avoir sonstaté et admis les résultats généraux de la critique au sujet des documents évangéliques et proclamé bien haut qu'ilsene regardent pas les rédacteurs des Synoptiques comme infaillibles, au tiennent ensuite aucun compte de ces prémisses, accordent une foi avengle à tons les récits, aux moindres détails des textes, et, quand les textes se contredisent, les tordent de toute manière pour les mettre à l'unisson. Ce système revient à souteuir que les écrivains étaient faillibles, pouvaient se tremper, mais, en fait, ne se sont jamais trompés ; et l'on revient ainsi, par une voie détournée, à faire intervenir le miracle, car un homme capable d'erreur, mais n'en commettant jamais, serait en dehors des conditions habituelles de l'esprit humain.

Si peu d'écrivains ont été jusqu'à ces aberrations, il en est beaucoup qui, à notre sens, pencheut un peu de ce côté, c'està-dire qu'après avoir débuté par d'expresses réserves lis accordent ensuite trop de confiance aux textes au sujet desquels ils ont commencé par nous mettre en garde et sont tentés de prendre pour authentiques des paroles qui ne sent pas mieux documentées que le reste et contre lesquelles il y a de fortes objections à faire valoir. On verra plus loin que M. Renouvier lui-même nous paraît avoir en quelque peu ce tort.

II.

Après la question des sources, celle qui se présente naturellement, c'est la question des miracles. M. Renouvier la traite avec

cette impartialité sereine et cette élévation de vues dont il est contumier. Il commence pur distinguer nettement ce qui est pure legende, et légende relativement récente, comme la naissance miraculeuse que saint Punt ne counait pas, et les récits proprement mirantleux. De cenx-ci il dit excellemment que la résurrection corporelle, l'ascension, qui nous montre le corps s'élevant. d'une façon visible dans le ciel e sont des formes que l'imagination donne pour appui à la foi dans l'existence continuée de cet homme qu'on a va mourir, qui a été l'Oint de Dieu, le Messie, et qui , reale vivani malgre sa mort apparente, s'est retiré auprès de Dien et reparuttra au dernier jour, pour la clôture du drume de l'humanité = (p. 13). On ne saurait mieux dire et nous nous rangeons ici absolument au sentiment de M. Renouvier. A l'encontre de l'apologétique vulgaire, qui attribue la foi des premiers chrétiens en Jésus à ce fait matériel qu'ils l'auraient revu vivant après sa mort, nous estimons que c'est leur foi en lar, leur intime et profonde conviction qu'il était le Messie, l'Oint de Dieu, que Dieu était avec lui et qu'il ne pouvait succomber, périr, rentrer dans le néant, qui a donné naissanne aux récits de la résurrection corporelle, de l'ascension matérielle, lesquels ne sont que l'expression naive, la formule populaire de cette foi. Ceci est certainement bien plus conforme aux données de toute payebologie veale, comme aux constatations de l'histoire, que l'hypothèse apologétique? Ne voit-on pas chez tous les peuples, a tontes lesepoques, un sentiment profond, une conviction vive. sugendres des récits légendaires, des histoires, dont les détails matériels sont aisément acceptés commuréels ? Mais quand a-t-onvu un fait, un événement, engendrer une croyance faire naître uns conviction? L'Evangile lui-même affirme que c'est impossible. Il donne une bien profonde leçon a nos theologiens lorsque, dans la pambole, Abraham répond au mauvais riche, qui le supplie de ressusciter Larare pour qu'il aille avertir ses fraces : Ils ont Moise et les prophètes ; qu'ils les écoutent ; car, s'ils ne les écoutent pas, ils ne se laisseront pas persuader, quand même un mort reseasciterait (Luc. zvz. 31).

Et ce que nous disons ici d'un miracle particulier, il faut le

dire de tous. Dans le miracle le fait réal, celui qui mérite l'attention, l'étude du penseur, ce n'est point la circonstance matérielle,
mais les sentiments, la foi de celui qui le rapporte. Que le fait
soit réel ou non, c'est chose indifférente. Les Russes ont gagné la
bataille de Pultava en bonne partie, parce qu'ils avaient dans leurs
rangs une image de la Vierge réputée miraculeuse et dont le divin
pouvoir devait, à leur idée, assurer leur triomphe. L'image étaitelle ou non dépositaire de la puissance divine? Qu'importe. Elle
ue pouvoir, en tout cas, l'exercer que par l'intermédiaire dus
hommes qui portaient les coups, et, s'ils n'avaient pas ern à ce
pouvoir, il n'aurait pu s'exercer; d'autre part, du moment qu'ils
y croyalent et que cette conviction enflammait leur courage et
peur faisait braver la mort, le résultat était le même que l'image
eût, ou non, la puissance qu'on lui prétait.

Pouvait-elle le possèder? le miracle est-il possible? Nons disons le miracle et non le fait extraordinaire, merveilleux. Nombre de faits de l'ordre physiologique longtemps inexpliques et réputés miraculeux n'ent aujourd'hui plus vien de mystérieux. « Admettons donc, dit M. Renouvier, que des guérisons de malades aient été effectuées par Jésus, dans des cas où son action morale était capable de modifier l'état physique, et, à plus forte raison, l'état mental des sujets, comms cher les démontaques, que l'on croyait et qui se croyaient possédés par des esprits manyais « (p. 14). Admettons-le; mais, si nous donnons à ces récits une explication ration-nelle, nous les rayons, du coup, du nombre des récits de miracles.

Quant au miracle proprement dit, au miracle qui serait « une intervention de la volanté divine dans les phénomènes naturels pour en changer l'apparence et le cours ». Est-il possible? M. Renouvier se range ici à peu près à l'avis de Reuan, Il estime peu rationnel de déclarer a priori le miracle impossible. Nous connaissons trop imparfaitement les lois de la nature, les limites de ce qu'elles permettent, et les hornes du pouvoir que l'homme exerce sur la nature pour avoir droit de risquer une assertion aussi absolue. Reuan, après avoir repoussé la négation a priori du miracle, ajoute «qu'il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constain »; d'où il lui semble assez légitime de conclure qu'il n'y en aura

jamais M. Renouvier n'admet pas la valeur de cette considération. « On ne saurait, dit il, avoir l'expérience d'un fait négatif.»; en d'autres termes, de ce qu'il n'a pas été constaté de miracle, en n'a pas le droit de déduire qu'il n'en a pus été accompli, et il conclut « que la réalité des miracles est d'une haute improbabilité.. Or, la haute improbabilité suffit pour le jugement négatif pratique, et même elle l'exige » (p. 20).

lei nous ne nous trouvons pas absolument d'accord avec l'illustre philosophe. Il nous semble qu'il y a lieu de distinguer. De l'imperfection de nos connaissances, des limites imposées à notre raison, résulte pour nous que nous ne saurions nier a priori la possibilité d'un fait quelconque si extraordinaire, si prodigieux qu'il puisse être. Mais, d'autre part, ne connaissons-nous pas suffisamment l'ordre qui règne dans la nature pour avoir le droit d'affirmer qu'il est constant, qu'il ne sanrait être troublé par rien, et n'est-ce pas, au fond, sur cette affirmation primordiale, sur cet axiome que reposent toutes les sciences naturelles, toute la vie de ce monde? Se produit-il un fait prodigieux, nous avons, ce semble, le droit rationnel de dire : Ou bien les témoins, nons-mêmes a'll s'est passé devant nous, nous avons été le jouet d'une illusion, nous avons été trompés par nes sens et la fait n'est pas réel ; ou bien la fait est bien réel et actuellement inexplicable, mais il sera explique quelque jour et se trouvera rentrer dans l'ordre naturel. parce qu'il n'y a pas, qu'il ne pout pas y avoir de faits réellement miraculeux, c'est-a-dire contraires à l'ordre natural, laquel est constant.

Il nous semble que ce langage est rationnellement légitime. Religieusement, pour nous, il s'impose. Sans doute à l'enfance des religions, et aujourd'hui encore pour les masses dépourvues de culture, le religieux et le merveilleux se mèlent, se confondent; mais la réflexion oblige à les séparer et nous amène à regarder le miracle comme autireligieux, parce qu'il porte atteinte à la nature divine. S'il y a un Dieu, il est le Créateur, c'est-à-dire la cause de tout ce qui existe. Que la création ait su un commencement ou bien ait toujours existe, peu importe. Elle est parce que Dieu l'à voulue; elle est ce qu'elle est parce que

Dieu l'a faite ainsi et pas autrement. Les propositions mathématiques, disait Newton, sont vraies parce que Dieu l'a vouln. Dès lors ce que nous appelons, pour la commodité du langage, les lois de la nature, ce n'est autre chose que la volonté permanente de Dieu, maintenant dans son œuvre l'ordre qu'il y a établi, et le miracle, qui suppose un changement, une suspansion, un renversement dans cet ordre, c'est-à-dire dans la volonté de Dieu, est incompatible avec l'idée même de Dieu qui est celle de perfection absolue excluant toute variabilité. Le Dieu de la Génèse, qui vient se promener parmi les arbres du jardiu d'Éden, peut faire des miracles; le Dieu que connaît la conscience moderne n'en saurait accomplir.

Ceci, bien entendu, ne porte aucune atteinte a l'action spirituelle, morale, qu'il peut exercer sur l'âme humaine, et M. Renouvier nous semble être absolument dans le vrai quand il distinque soigneusement le miracle du surnaturel, en donnant à ce dernier terme son seus vrai : co qui est en dehors et au-dessus de la nature et de ses lois. Miracle et surnaturel sont deux choses différentes. « Les raisons que nous avons admises pour rejeter le miracle n'ont point de rapport avec les arguments philosophiques pour ou contre la personnalité de Dieu, la création, la Providence générale, et même l'action divine particulière, quand elle est supposée interne à l'âme ou de l'ordre moral. » C'est qu'en effet Dieu, qui a imposé à la nature physique des lois immuables dont nous connaissons quelques-unes et dont nous constatons la permanence, a fait, au contraire, l'âme humaine raisonnable, conscienciouse, libre, responsable. Quand il agit sur cette ame libre, il ne détruit pas ce qu'il a fait, il le confirme. Il ne peut pas changer l'ordre de la nature parce qu'il a voulu qu'il fut tel; il peut inciter une ame an bien, parce qu'il a toujours vontu qu'elle y tendit et l'a faite libre pour ceia.

HII

S'il n'y a pas de miracles, au sens vrai du mot. Jésus a t-il cependant cru qu'il possédait le pouvoir d'en accomplir?

M. Renouvier ne l'admet point et, à notre sans, il a parfaitement raison. Il remarque que, s'il avait eu la conviction qu'on lui prête couramment, il se serait montré inférieur à saint Paut qui, dans aucune de ses épitres, ne dit avoir accompli de miracies. Jèsus à du croire, comme tous ses contemporains, à la réalité des possessions et, par suite, de la sortis des démons, due à l'influence morale qu'il exerçait sur l'âme du possèdé et à la foi de celui-ei; mais il n'y a rien la de réellement miraculeux. D'ailleurs, il ne manque pas de paroies du Christ où il se montre très opposé au sentiment général qui accordait au miracle une grande valeur démonstrative. Pourtant cette multitude de récits qui attribuent à Jésus une foule de miracles de toute espèce. l'ordre constamment donné à ceux qu'il a guéris (et qui jamais n'obéissent) de se taire, tout cela semble embarrasper quelque peu M. Renouvier, et l'explication qu'il donné de cet ordre nous semble insuffisante.

C'est ici que nous retrouvons - et ce ne sera pas la dernière fois - l'observation que nous nous sommes permis de présenter tout à l'heure. Il nous paraît que M. Renouvier accorde, en fait, à la partie réputée historique des Synoptiques, aux récits qu'ils contiennent, beaucoup trop de valeur, et qu'en cela il n'est pas entièrement d'accord avec lui-même, avec le premier paragraphe de son travail, dans lequel il notait les résultais certains de la critique. Pour nous, tous ces récits sont suspects. On dira pout-être : Tonte légende a un foudement ; quelle que puisse être la riche broderie dont l'imagination populaire a entouré les faits réels, l'existence de la légende ne s'explique que s'il y a un fait à sa base. Ceci nous paratt beaucoup plus spécieux que vrai La légende attribue des milliers de miracles à Mahomet; cela prouve-t-il qu'il en ait fait un seul? Non; tout le monde admet que la légende est née d'elle-même, dans le corveau des disciples du prophète. Mais, sans chercher si loin, l'histoire évangélique constate un fait hieu significatif. M. Renouvier l'a relevé (p. 21); il ne nous paralt pas qu'il en ait tiré toutes les conclusions. Ce fait est que saint Paul ne prétend nulle part avoir accompli de miracles et que les Actes ini en attribuent hon nombre.

Les grandes éplires de saint Paul sonttrès certainement ce

que la première époque chrétienne pous a transmis de plus authentique; par où nous entendons que ces épitres sont l'osavre même de l'apôtre et que cette œuvre nous est arrivés à peu prise complètement intacte. Ceci n'est guère contesté aujourd'hui par personne. Or, dans aucune de ces épitres on ne trouve de récit de miracle; nulle part saint Paul ne dit ou ne donne a entendro qu'il en ait accompli. Il a ou des extases, des visions, des apparitions, mais le pouvoir de faire, lui, des miracles, il n'y prétend jamais. Cela est d'autant plus significatif que, comme l'immense majorité de ses contemporains, il croit au miracle. La distinction de l'extraordinaire et du miraculeux, qui a'Impose à nos esprits, n'existe pas pour lui; s'il ignore la résurrection corporello de Jesus et l'ascension, qui en est le corollaire indispensable, l'apparition du chemin de Damas a pour lui, très évidemment, un caractère miraculeux; il a vu le Christ, et c'est ce qui lui donne le droit de revendiquer, aussi hien que les donze, le titre d'apôtre. Et non sculement il croit au miracle, mais s'il eu avait accompli l'occasion de le dire ne lui manquerait pas, et ce serait son devoir de l'affirmer. Sa vie a été une vie de luttes préentes : maintes fois, non dans son intérêt personnel, mais dans l'intérêt des idées qu'il préchait, des Églises qu'il avait fondées, il a été amené à faire sa propre apologie, à défendre son ministère, comme il le dit lui-même, a se vanter. De quoi se vante-t-ll? De ses épreuves, de ses souffrances, des dangers qu'il a couras, des coups de verges qu'il a reçus, des succès de sa prédication, des Églises qu'il a fondées; puis de ses extases, de ses visions, du don des langues qu'il possède, de l'apparition du chemin de Damas 1 ... mais des miracles qu'il aurait opérés, nullement. C'eut été pourtant le moment de les faire valoir, d'invoquer cet argument dernier, suprême, irréfutable pour ses lecteurs : J'ai le droit de me dire apôtre et de parler au nom de Dieu, paisque Dieu m'a accorde le pouvoir d'opèrer des miracles. Paul ne dit rien de pareil, parco que, ce pouvoir, il avait la conscience de ne l'avoir jamais possédé.

¹⁾ I Cor., rv, ta; Il Cor., ii, xx, xii, eic., etc.

Mais tourmons la page; des Éplires passons aux Actes des apôtres*. Il est difficile saus donte d'assigner une date precise à la rédaction des diverses parties de ce livre, mais il contient divers fragments incontestablement dus a l'un des compagnons d'œuvre de Paul, et qui ont tout à fait l'allure d'un carnet de voyage. Or, dans ces fragments dont l'anteur, quel qu'il soit, dit : nous, en parlant de saint Paul et de ses compagnous de route, cel nuteur raconts divers miracles que l'apôtre aurait accomplis sous ses yeux, et le reste du livre lui en attribue hien d'autres. Ainsi ce pouvoir miraculeux auquel saint Paul ne prétend point, dout ou peut dire avec certifude, sur la foi de ses épitres, qu'il n'a jamais eru le posseder, ses contemporains, de son vivant peni-etre, fort pen de temps après sa mort tres certainement, le lui attribuent formellement. Après un exemple aussi frappant de la facilité et de la rapidité avec lesquels une légende s'accrédite, peut-on accorder une valeur historique sériense à ces récits de l'évangile, mis si tard par écrit. dont la rédaction définitive est de soixante à soixante-dix ans postérieure aux événements, et qui nous montrent Jésus semant partout des prodiges autour de lui. Faire remonter ces récits jusqu'à lui, lui en faire porter, à quelque degré que ce soit, la responsabilité nous semble pure injustice.

17

Comme nous, M. Renouvier ne croit point que Jésus se soit attribué « le ponvoir d'intervenir directement dans les lois physiques » et il regarde « comme de pures créations de la légende, dont il o'est en rien responsable, les actes miraculeux, tels que de commander à la tempête, de marcher sur les caux, etc. « (p. 27). Il donne de son sentiment une raison saisissante et profonde, c'est que Jésus a en conscience d'être le Messie, mais le Messie souffrant, vaincu, auquel ne pouvaient appartenir des pouvoirs merveilleux qui étaient, dans l'idée des Juifs, l'apanage

¹⁾ Acres, 251, 16; 22, 7-12; 22vm, 1-6.

du Messie victorieux et les armes qui devaient le faire triom-

pher.

Par contre, M. Renonvier accorde une valeur qui nous semble exagérée aux déclarations que les recits mettent dans la bouche de Jésus au sujet de sa résurroction : non pas qu'il se représente Jésus préoccupé de ce que deviendrait son corps et s'attendant à îni voir reprendre vie après trois jours passès dans le caveau mortuaire de Joseph d'Arimathie; cela c'est la matérialisation, après coup, des idées que Jésus avait pu avoir et communiquer à ses disciples, et que nous trouvons plus tard enseignées par saint Paul. « Jésus s'est regardé comme une personne surnatureils. Il a pu croire à sa préexistence d'ordre divin, quoique n'en ayant pas conservé la mémoire; il a cru à sa résurrection future, après son sacrifice; il a cru de soi-même ce que saint Paul a cru de lui, et tout ceci ne suppose pas de miracles, mais seulement la croyance au surnaturel » (p. 28).

Il nous est difficile d'adopter entièrement cette conception qui ne none paraît rendre bien exactement ni la pensée de Jésus ni celle de saint Paul. Écartons, pour le moment, la question de savoir si Jesus se regardait comme une personne surnaturelle. Écartons aussi celle de la foi que Jésus aurait eue en sa préexistence, ce que d'ailleurs M. Renouvier n'affirme pas absolument. Teunns-nous-en simplement à la question de la resurrection. Si Jásus a employé ce mot — ce qui semble très probable puisqu'il etait d'usage courant - c'est a noire avis, dans l'acception où il est synonyme de vie future, d'immortalité. Certes, Jésus n'a jamais cru que sa mort dût être pour lui in fin de toute existence, que le Dien qu'il appelait Père put laisser retomber dans le néant les enfants qu'il avait appelés à la vie ; mais a-t-il cru à une interruption de cette existence, recommençant ensuite, à un moment donné, par une sorte de reprise de la vie qu'il aurait appelée résurrection? Voilà ce que nous ne saurions admettre. Il nous semble que, la persistance de l'existence des êtres créés staut pour îni le covollaire de l'idée qu'il avait du Créateur (Matt., xxu, 29. 32), il u'a pu admettre aucune suspension de cette existence. Les êtres sont, parce que Dieu est leur Père, et, comme son amour ne connaît pas d'éclipses, leur existence ne saurait s'interrompre. C'est ce qui explique le mot adressé au brigand converti : « Tu seras anjourd'hui même en paradis avec moi. »

Jesus a-t-il cru qu'étant Messie il reviendrait sur la terre pour y régner? Admettons-le pour un moment. Même en ce cas, il y a entre lui et Paul une différence notable. Saint Paul ignore la résurrection corporelle et l'ascension. Il croit Jésus vivant; il croit qu'il reviendra au dernier jour — qu'il regarde comme proche — pour fonder son royaume; mais il croit aussi qu'en attendant ce retour triomphal Jésus s'est montre, a été vu sur la terre. Or, c'est la une idée qu'aucun texte n'attribue à Jésus lui-même; il a dit — ou on lui a fait dire— maintes fois qu'il reviendrait au dernier jour, jamais qu'il se montrerait de temps à autre, ivi-has, sous son aucienne forme, avant ce retour glovieux.

S'est-il récliement considéré comme un être surnaturel? Qu'il ait en conscience d'une mission qu'il avait à remplir, d'une tâche qui lui était imposée, de grands devoirs qui lui incombaient, nut ne saurait en douter; il s'est considére comme tenn de faire inihas la volonté de Dieu et il nous apparalt comme animé de ce sentiment à un degré dont nul autre n'a jamais approché, c'esta-dire qu'il nous apparaît comme la personnalité la plus religiouse que le monde ait connn. Mais, d'après son évangile, ne sommes-nous pas tous on ne devrious-nous pas être tous comme lui « ourriers avec Dien »? Et précisément il nous semble que cette unique préoccupation qui domine toute la pensée de Jesus exclut celle que lai prête M. Rencovier : la préoccupation personnelle, la réflexion sur lui-même, se rendre compte de sa nature, savoir s'il était d'une autre origine que coux qu'il appelait frères. Que ce problème ait préoccupé ses disciples, qu'il les passionne encore, que la christologie soit au centre de la théologie, c'est fort naturel; que cette question ait ôté le sujet des méditations de Jésus, qu'il ait consacré des heures à philosopher sur sa propre personne, à se demander, non ce on'il devait faire, mais quelle sorte d'être il était, voilà ce qui nous entre mal dans l'esprit.

٧

D'où vient que M. Renouvier lui attribue cette préoccupation, on tout au mains cette pensée? Nous touchons ici à ce qui est le point capital de son stude. Pour lui, l'idée qui est au centre de la doctrine de Jesus, qui domine tout le reste et lui imprime son cachet particulier, c'est le messianisme avec toutes les conséquences qu'il entraîne. Jésus s'est cru Messie, c'est-a-dire fondateur futur du royaume de Dien sur la terre. Trop élave d'esprit pour s'attacher au côte grossier, purement matériel, des espérances juives, trop clairvoyant pour se faire illusion sur le sort que la méchanceté humaine réserve aux saints, il u'a pas cru à un triumphe immediat; il s'ast attaché au type messianique dont il trouvait les éléments dans les écrits du grand inconnu que nous appelons le second Esate; il s'est oru le Messie souffrant, vainon, le serviteur de Dicu qui se charge des iniquités du peuple. Il a compris qu'il fallait mourir, pour triompher ; il a accepte la croix, invite ses disciples à la porter, prêché la doctrine du sacrificemais il n'a jamais pense que l'effet du sacrifice dût être la lente propagation de la vérité et de la szinteté parmi les hommes, leur conversion progressive et le triomphe finni et complet du bien. Non, il a cru à la parousie et au jugement, à son propre retour sur la terre, a l'anéantissement des méchants et à la royauté qu'il exercerait sur les justes. Toute l'Église primitive - cela est incontestable - a cru a la parousie; le sentiment qui domine et enslamme les prumières générations chrétiennes, c'est l'ardente atteute de la réapparition aussi imminente que certaine du Christ, cette fois tr'omphant, et ce sentiment qui a si longtemps persisté s'explique ainsi, pour M. Renouvier : Ce que l'Église croyait, elle le croyait parce que Jésus l'avait positivement enseigné. Ainsi s'explique également la morale de Jésus. Il prêche le renoncement absolu, la non-résistance au méchant. Aucun ordre social permanent, supportable, no serait possible aves de tels principes, mais Jesus n'a jamais songé à poser les

bases d'un ordre social quelconque. Sa morale est une morale d'attente; le renoncement absolu est naturel, puisque toutes choses sont sans valeur, le moode étant à sa fin; à quoi bon résister au méchant? Il va disparatire dans le néant; la sente règle de conduite à suivre, c'est d'attendre le retour du Fils de l'homme.

Que Jésus ait cru à sa parousie et l'uit aunoucés, M. Renouvier s'en déclare assuré : « Aucun doute sérieux ne peut s'élover à ce sujet, si l'on ne veut ahandonner tout à la fois la tradition dans ce triple cours de témoignages comordants et la possibilité de trouver la source d'une croyance avérée qui ne se dissipamême point encore à la fin de la génération qui avait pu voir le Christ » (p. 33).

lei nous nous séparons de l'illustre philosophe et nous sommes forces de renouveler notre observation première ; il accorde trop de confiance historique aux récits des Synoptiques, senfs en ieu dans cette questiou; car la parousie, comme il le remarque fort bien (p. 37), est absente du quatrieme Évangile, tant elle y est transformée, absorbée par d'autres théories. Nous ne voyons point qu'il soit nécessaire, pour expliquer la foi des premiers chrétiens on la parousie, de la faire découler de l'enseignement même du Christ. Cette foi n'était point à créer ; elle existait deja, universellement répandue dans le monde juif. Tous croyaient à la venne d'un Messie, d'un envoyé de Dieu, dont l'apparition serait le signal de la fin du monde, du jugement des méchants et de la fondation du royaume. Du moment que l'impression produite par Jesus le faisait regarder comme venn de Dieu, comme Messie, on devait naturellement lui attribuer tout ce qui constituait la messianite. Sa défaite, son supplice justifinient l'incrédulité de ses adversaires; sa mort démontrait pour eux l'erreur des disciples qui l'avaient cru Messie; mais pour les croyants, pour ceux dont la conviction triomphait de cette éprenye, elle ne modifiait en rion l'idee de messianite. La question n'était point : Que sera le Messie? mais uniquement : Est-ce Jesus de Nazureth qui est le Messie? Ceux qui la résolvaient par l'affirmative étaient inévitablement conduits à reporter à l'avenir les espérances non réalisées du vivant du Mattre, la manifestation visible de sa messianité, et cela leur était d'autant plus aisé que l'événement leur paraissait imminent. Ainsi la foi des premiers chrétiens en la parousie s'explique parfaitement, sans qu'il soit nécessaire d'en chercher l'origine ou le point d'appui dans un enseignement positif de Jésus, et, tout au contraire, on n'a point de difficulté à comprendre que ses disciples, imbus de telles idées, les lui gient attribuées.

Vous n'accordez donc aucune valeur à la tradition consignée dans les Synoptiques, nous dira-t-on, vous n'y voyez que des légendes '? Oui, quand il s'agit des récits; non, quand il s'agit des paroles que les Évangiles mettent dans la bouche du Christ. Sans doute les paroles, les enseignements, d'une part, les faits, les événements, de l'antre, s'enchevêtrent et ne sont pas miens. documentés les uns que les antres, puisque nous ne les connaissons que par des écrits qui sont sertis de remaniements successifs d'écrits primitifs perdus, lesquels n'étaient eux-mêmes que la rédaction d'une tradition purement orais et déjà vieille de hien des années. Malgré cela, il nous semble qu'une distinction dont l'importance nous paraît capitale s'impose et que les paroles ent une toute autre valeur que les récits. C'est que la même cause, on plutôt le même sentiment, a dù nécessairement produire ici des résultats diamétralement opposés. Les premières générations chrétiennes out en pour Jésus un amour sans bornes, une admiration qui grandissait à mesure que l'influence chrétismo étendait son action hors des limites étroites de la Palestine et que les petits détails de la vie journalière de Jésus.

⁴⁾ Noss essayons in de faire de la critique, le nous minimair sur le terrain de la exisure, sons abordor le turrain proprement religieux, qui n'est-point estat de la exisure, sons employons de cette Reuse. Il nous enva permis de dire rependant que, si nous employons les leunt legende, on dénatureruit notre pensés en lan donnant un seus thébeux. La légende n'est pas l'instoire a usa na signifie pas qu'elle ne paisse avoir une très bante valeur, servir d'enveloppe appropriée à des vérites religieuses et murales d'une incalculable portés. Si nous faisions in ée l'apologétique directiones, nous pestendrious etablic qu'en refusant que récits des Érangiles l'exactiones, nous pestendrious etablic qu'en refusant que récits des Érangiles l'exactiones, nous pestendrious etablic qu'en refusant que récits des Érangiles l'exactiones, nous pestendrious etablic qu'en refusant que récits des Érangiles l'exactiones pas mais, tout na contraire, an en religione la valeur.

tout ce qu'elle avait en de pleinement humain, toutes les apparunces qui pouvaient le diminuer, s'effaçaient dans la nuit du temps. De la ce double effet : d'une part, les paroles de Jesus, gravées profondément dans la mémoire de certains de ses auditeurs et sans cesse redites par eux, prenaient une importance croissante, comme un caractère eacré, et, si trop souvent on les comprenait mal, on s'efforçait de les garder intactes; d'autre part, les faits de sa vie, les circonstances de son ministère, ce qu'il avait fait, ce qui lui était arrivé, connu seulement par les récits des contemporains, des disciples, revêtait de plus en plus un caractère merveilleux, s'éloignant chaque année davantage de la réalité première, s'enrichissant de tout ce qui pouvait grandir et glorifier le Maître. Rien, bien entendu, de prémédité. même de conscient, en tout ceci, et il n'y a pas de dilemme plus faux, plus vaiu, plus contraire à toute sérieuse psychologie que ceini dont on a tant abuse : on les évangélistes ont dit vrai, et il fant croire tout ce qu'ils racontent; on ils n'ont été que de vulgaires imposteurs.

La conséquence du phénomène historique fort simple que nous venous de constater, c'est que nous savons beuncoup mienx ce que Jésus a dit que ce qu'il a fait et ce qui lui est arrivé. Les travaux les plus patients, les plus opiniatres des critiques les plus sagaces, des érudits les plus instruits et les plus compétents n'ont pas réassi à nous donner une hiographie de Jésus qui tienne debout. Nous ne savons rien de son enfance ; nous ne connaissons ni la date de sa missance ni celle de sa mori, pas même avec une exactitule approximative. Nous avons si peu de renseignements certains sur la période de son activité publique que nous ne saurions déterminer d'une façon certaine qu'elle en a été la durée, et si elle s'est prolongée pendant plus de trois une ou pendant une seule année. Nous ne commissons guêre mieux son entourage. On ne saurait dresser la liste certaine de ses disciples immédiats, et la tradition qui en fixe le nombre à douze n'est guère plus vraisemblable que celle dont elle est sortie et qui partageait en donze tribus le peuple d'Israel. Mais, si nous savons bien mal ce que Jesus a fait, nous savons beaucoup mieux ce qu'il a été : son cacuctère nous est bien mieux connu que sa vie; ses idées, ses sentiments, que son histoire. L'est que nous cherobons celle-ci dans des récits que l'amour des disciples a dénaturés; ceux-là dans des paroles que ce même amour les portait à conserver aussi intactes que possible.

VI

Est-re à dire que nous accordions une confiance implicite à tautes les déclarations que les Synoptiques placent dans la bauche de Jésus? Nullement. Il en est qui présentent un caractère tellement particulier, primesaulier, ani generis, que leur authenticité nous parait s'imposer comme incontestable. Elles se sont gravées dans la memoire des auditeurs de façon qu'elles ont du nous parvenir intactes ou fidèlement résumées. Telle l'image que la stylet du lapidaire grave dans la pierre dure et qui demeure indestructible. D'antres nous somblent tout aussi évidemment inauthentiques. Personne n'a inventé les Béatitudes qui ouvrent le Sermon sur la montagne, ni l'admirable description de la Providence; on a pu résumer, en en concentrant les traits saillants, des paraboles comme le Bon Samaritain ou l'Enfaut prodigue, mais nous ne voyons pas lequal des contemporains — qui les ont, d'ailleurs, bien imparfaitement comprises - pourrait en être l'auteur. En revanche nous ne croyons pas que Jesus ait jamais pu dire à ses disciples : « Après que je serai ressuscité je vous précoderai en Gaiilee . (Matth., xxvi, 32) parce que nous summes convaincus qu'il n'a jamais en l'idée d'une résurrection corporelie.

Ceci, dira-t-on pent-être, est purement arbitraire, car cela revient à prendre dans les paroles attribuées au Christ celles qui concordent avec nos propres idées et à rejeter celles qui les contredisent. Sans doute, c'est la le fait dans une large mesure; mais peut-il en être autrement et n'en est-il pas toujours ainsi? Du moment qu'on ne reconnaît à aucune autorité extérieure le droit de décider ce qui est vrai, n'est-on pas forcé de se confier à son sens intime? N'est-ce pas toujours et partout la raison, la conscience, qui ont le dernier mot et nous disent ce que nous devons admettre ou rejeter, et comment pourrait-il en être autrement lorsqu'îl s'azit de verilier si une purole attribuée à Jésus est authentique ou non? C'est hien toujours notre raison qui décide; qu'elle soit faillible, nul n'en doute; il faut pourtant nous en servir, puisque noun'avons pas mieux.

Mais, de ce que c'est, en définitive, notre sens intime qui dècide, il ne suit pas qu'il ne puisse être guidé, éclairé, conduit, et il nous semble que nous avens ici une règle précieuse à observer. mais dont M. Renouvier n'a point fait mention. Toutes les fois qu'une parole attribuée à Jésus concorde avec les opinions courantes, populaires de son temps, les convictions, les passions, les espérances des Juifs ou des premières générations chrétiennes, on peul se demander sicette parole est anthentique, parce querien n'empêche que la tradition la jui ait attribuée ou l'ait modifiée. denaturée, et lui ait donné un sens qu'elle n'avait point quand elle a été prononcée. Non seulement le fait est possible, mais nous en avous maints exemples. Jésus passe pour avoir un jour cité l'exemple de Jonas; rien de moins surprenant. Ce qu'il en a dit, nous pouvous l'entrevoir; mais ce que pous voyons clairement, c'est que la tradition a dénaturé ses paroles pour les transformer en une prédiction des trais jours que son corps passerait au tombeau (Matth., xu, 39-42). Par contre, lorsqu'une parole de Jésus va directament contre toutes les apinions reçues de son temps ou répandues parmi les premiers disciples, il est impossible de croire qu'elle ait été inventée; son existence ne se comprend que si elle a été réellement prononcée, a frappé les esprits, s'est gravée dans les mémoires et nous a été transmise, intacte on à pen près, par une tradition naïve dans sa sincérité, par des hommes qui n'en saisissaient guere la portée, ne sentaient pas a quel point elle condamnait leurs idées, mais nous l'ont conservée parce qu'ils savaient qu'elle était du Maltre. Telles, par exemple, toutes les déclarations de Jésus contre la loi juive. Nous savons à quel point elle était sainte aux yeux de tons; nous voyons des hommes comme Pierre ou Jacques, qui avaient vécu dans

l'intimité de Jésus, rester tellement attachés à cette loi qu'il a failu le geme de saint Paul pour en briser le joug et que Paul immème n'y a rôussi qu'en partie et au prix des luttes les plus ardentes. Quand alors la tradition qui nous vient de Judée nous montre Jésus condamnant la loi, osant dire : « Vous avez appris qu'ila été dit aux anciens... mais moi je vous dis « (Matth., v. 21, 27) nous restous invinciblement convainen que cela n'a pas été inventé et que de telles paroles nous out été conservées, parce qu'elles ont été dites.

Or, nous trouvous sans aucun doute dans les Synoptiques maintes et maintes paroles attribuées à Jésus et qui nous rendent l'écho des idées messianiques répandues de son temps et conservées par l'Égüse primitive. Celles-là peuvent lui avoir été prêtées par la tradition on bien avoir été dépaturées, au point d'être devenues mécounaissables. Nous vivous dans un temps ou l'esprit critique, si complètement étranger aux premiers chrétiens, est fort répandu, et pourtant nous avons dans notre littérature des Jésus catholiques et des Jesus protestants ; nous avous des Vice de Jésus on le portrait qu'on nous trace du prophiéte de Nazareth se rapproche singulièrement du type que présente un prélat romain ou un pasteur réformé, et, après cela, on s'étonne de voir la foi maive des premiers chrétiens faire de Jésus un adepte fervent de ces croyances messianiques dont ils étaient profondément imbus! Mais ils n'avaient pas même besoin pour cela de forger de toutes pièces des paroles qu'il n'aurait pas prononcées; on parle tonjours et forcement la langue de son temps; combien de nos ecrivaius sont réduits à employer des néologismes qu'ils détestent, mais dont ils ne penvent se passer? L'idee mussianique était si universellement répandue, les termes pur lesquels elle s'exprime faisaient si bien partie du langage religieux des Juifs, que Jésus ne pouvait pas ne pas les employer; ruste à savoir s'ils avaient pour lui le même sens que pour ses contemporains. Ce qui nous antorise à n'en rien croire, c'est que la tradition nous a conserve des paroles bien significatives, diametralement opposées au sentiment populaire et qui, par conséquent, ne sont point inventées. Quand Jésus répond aux Pharisleus qui

lui demandent quand viendra le royaume : « Le royaume de Dieu ne vient point avec des marques extérieures ; il est au milieu de vous », comment concilior ces paroles avec la croyance juive qui était encore, bien longtemps après, celle de saint Paul I, These, iv, 13-18; II, Thess., u, 1-12) - et d'opres laquelle la venue du royanne », annoncée par d'effroyables calamités, consistait dans l'apparition merveilleuse du Messie, descendant du ciel sur la terre pour la juger. Non seulement la tradition met dans la houche de Jesus la prédiction de ses événements subits, horribles, merveilleux, mais elle ajoute qu'il les a donnés comme prochains : « En vérité je vous le dis, cette génération ne passera pas avant que tout cela n'arrive « (Matth., xxiv, 34). En même temps la tradition nous a conservé ces paraboles où Jésus se représente comme un someur dont le grain produit des fruits, selon la qualité du terrain où il tombe; où le royaume est compare au levain qui doit pénêtrer toute la pâte, à la petite graine qu'une lente croissance transforms on un grand arbre, ou bien a un chiet précieux, trésur caché, perle de grand prix dont il faut ambitionner par-dessus tout in possession (Matth., xm). La tradition nous livre ainsi daux conceptions différentes, opposées, contradictoires, inconciliables entre elles, de la notion du royanme. Dans la première, c'est un événement matériel, extérieur à l'homme, mervoilleux, et qui se produira à un certain moment que nul, d'ailleurs, ne peut connaître d'avance. La seconde nous représente le royanme comme un fait de l'ordre moral, religieux, spirituel, intérieur à l'homme, nullement merveilleux, comme une sorte de travail de germination déja commencé et qui doit se continuer. Et il faut noter qu'il ne s'agit pas ici, comme dans la prédication de Jean-Baptiste, d'une préparation à laquelle l'homme devrait se youer afin d'être en état de faire partie du royaume quant il s'établira; c'est la nature même du royaume que ces paraboles prétendent décrire. Les deux notions sont donc inconciliables. Laquelle est de Jesus? S'il a partagé les idées messianiques de son époque et de ses premiers disciples, uous demandons quel est l'incompu auquel nous devons la notion si supérioure d'un recaume de Dieu tout intérieur, spirituel et moral, et nous répeterons, après Rousseau, que cet inventeur serait plus étenment que le héros des évangiles.

Ge qui précède enlève toute importance à la question de savoir si Jésus s'est, ou non, dit Messie. Il u dû employer ce terme ou ses synonymes: Fils de l'homme, Fils de Diou, puisqu'il se regardait comme le serviteur de Dieu, l'homme de douleur, dont le second Ésaie lui fournissait le type, mais le seus de ces formes de langage était tout autre pour lui que pour ses contempérains : c'était l'outre vieillie dans laquelle il versait le vin nouveau qui devait la faire éclater.

VH

Si nons ne pouvous admettre que Jesus ait eru a sa parousie, nous na pouvons pas davantage admettre que sa morale fut uniquement celle de l'abandon complet à la Providence, excluant le travail et l'économie (p. 66), du sacrifice absolu, de la non-résistance au méchant. L'explication que M. Renouvier donne des textes contenus dans le premier Evangile (ch. v vu) nous semble bien insuffisante. Dire : C'est là une morale d'attente, et ces preceptes, inapplicables à la société humaine, ne s'expliquent que par l'aitente de la parousie, du jugament et de la fin imminente du monde, cela ne nous paratt pas résoudre la difficulté. s'il yen a une, car enfin, si proche que ces événements pussent être, Jésus, le Jésus de la tradition, ne prétendait point en connaltre la date précise (Matth., xxiv, 36) et devait hien comprendre que, en attendant qu'ils se produisissent, il fallatt un ordre quelconque ici-has. Comment croire des lars qu'il ait préché une morale impossible à concilier avec l'existence d'aucune société organisée? Celni qui passo pour avoir dit - et le mot est de coux. dont l'authenticité semble incontestable - « Rendez à César ce qui est à Cesar » comprenait rependant que l'homme a des devoirs sociaux à remplir. Puis, cette merale, telle que M. Renouvior la comprend, c'est sans doute une variété particulière d'ascétisme, mais c'est bien de l'ascetisme : ne se soucier de rieu, ne lenir à rien, tout sacrifier, se laisser faire tout ce que veulent les méchants, c'est une façon comme une autre de s'infliger des privations, des soufrances qui sont blen volontaires, putsqu'il scrait aisé, le plus souvent, de les éviter; et cependant M. Renouvier reconnaît explicitament (p. 50, 59), etc. que Jésus n'a rieu d'un ascète. Comment alors sa morale serait-elle ascétique?

L'explication que M. Renouvier caractérise par le terme de « l'exagération orientale » est au fond celle que Bunses adoptait quand il disait que, pour comprendre l'Évangile, il faut traduire le sémitique en Japhétique. La pensée de Jésus revêt constamment une expression absolue, une forme incisive, tranchante, que, dans nos habitudes occidentales et modernes de pensée, nous trouvons volontiers paradoxale, « A celui qui n'a pas, on ôtera même co qu'il a « (Matth., xxv, 29). Un raisonneur moderne demandera comment il est possible d'ôter quelque chose à celui qui n'a rien, et, logiquement, le mot est abaurde; il n'enest pas moins bien facile à comprendre et le sens en est aussi évident que profoud. « Il est plus facile è un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. « Logiquement, voils une affirmation absolue ; le salut impossible pour tout riche. Qui donc croit que ce fui là la pensée de Jésus et qu'il ait voulu dire cela, alors que la tradition nous le montre accueillant tous ceux qui viennent à lui, sans se préoccuper aucunement de leur situation sociale?

Si nous pouvious croire que ces formes de langage al familières à Jésus avaient rien de prémodité, de cherché, de voulunous dirions que c'est la un trait de génie, car c'est, en partie du mains, grâce à cette forme paradoxale, que ces paroles se sont gravées dans la mémoire de ses auditeurs et nous ont été conservées; mais nous estimons qu'elle lui était absolument naturelle. Notre langage est plus terne parce que nos habitudes d'esprit sont faites de logique, de précision, de mesure. Pour comprendre Jésus, nous avons besoin de traduire le sémitique en japhétique; mais du moment que nous ne prenons pas à la lettre le malheureux auquel on ôte ce qu'il n'a pas, ni le chameau qui passe par le trou de l'aiguille, pourquoi serions-nous temus de prendre à la lettre la tunique qu'il faut donner à celui qui vous a pris votre manteau, ou le soufflet qu'il taut selliciter de celui qui vous en a déjà donné un?

VIII

A tomes les raisons, que nous venous d'exposer et qui nous empêchent d'admettre que Jésus ait eru à sa parousis et que cette conviction ait dominé tontes ses conceptions morales, d'autres viennent se joindre, plus générales et plus décisives encore. Il nous semble impossible de concilierce souffle de haute et pure spiritualité, qui pénetre toutes les conceptions religiouses de Jésus, avec l'idés, en dernière analyse fortement matérialiste, de la parousie et du jugement.

Le spiritualisme évangélique, M. Remouvier l'a parfaitement saisi. Tout le chapitre qu'il a intitulé : La passion, la rédemption, la communion, est admirable. Peut-être y accorde t-il trop de place au mysticisme johannique qui ne nous semble point remonter aussi haut ; mais il écarte résolument toute idée de substitution, d'expistion, de sacrifice, au seus sacardotal du mot. Jésus, quand il parlait de rédemption, de salut, de rémission des péchés, n'a juniais cru à ce que l'on a appeté plus tard le péché original, ni peneé que par sa mort il l'ent pris sur lui et expie ; et ce fait est d'autant plus remarquable que « l'idée d'expiation par offrande de victimes et celle de la substitution d'une victime, volontaire ou non, à celle qui conviendrait « existait avant Jésus et nommençait à se répandre parmi les fidèles au moment où furent rédigés nes évangiles. Le fait qu'ils ne l'attribuent auseunement à Jésus est donc des plus concluants (p. 71).

En un antre point encore, M. Renouvier nous semble avoir vu singuitierement juste. Il a parfaitement compris que l'immonse action exercée par Jésus ne s'explique que par l'influence personnelle qu'il a exercée; qu'en lui la doctrine et colai qui la propage, l'enseignement et la personne ne sauraient se séparer, « L'idée que Jésus s'est formée de ce qu'il était a changé, grace à la communication qu'il a été capable d'en faire aux autres hommes, le

cours entier de l'histoire - (p. 49). Fort hion, mais si Josus a change le cours de l'histoire, opéré en ce monde la révolution la plus profonde par laquelle il ait jamais passé, parce que su cie entière déposait en favour de sa doctrine et qu'il s'est montre ainsi capable de faire pénêtrer cette doctrine dans l'âme des autres hommes après lui, il nous deviant plus que jamais impesalbie de croire que cette doctrine consistat uniquement, ou du moins principalement, dans la conviction qu'il était le Messie, appele à reparaltre à brei délai sur la terre pour la juger. De si grands résultats ascaient aortis d'une si mince et futile cause ! Car enfin le messianismo n'est pus veni; Jésus n'est pas revenu sur la terre, l'humanité n'est pas jugée, les méchants na sent point aneuntis, les justes ne réguent pas. M. Renouvier constate que « le cours entier de l'histoire à été change », mais il mirait été changé par une erreur, et une erreur de telle nature qu'elle ne pouvait durer, que la simple marche du temps devait nécessairement la dissiper et qu'elle n'a guère survecu aix premières générations chrétiennes, puisque « les limites du christianisme primitif « ne s'étendent pas au delà du premier siècle; que saint Paul seul est resté fidèle à l'enseignement de Jésus et qu'après lui « commença pour la religiou du Christ cette langue période de corruption que unlle religion au monde n'a pu éviter et qui, en beaucoup de points, a suivi une loi communo à toutes « (p. 80).

En I bien, non. Ce qui a changă le cours de l'histoire, c'est, à notre sens, tout autre chose que le messianisme, et, si Jésus a exercé sur l'humanité l'action que M. Remouvier constate, c'est qu'il bu apportait autre chose que la conviction qu'il était Messie.

M. Renouvier n'est certes pas au nombre des détracteurs de Jésus; tout an contrairs, il admire « l'incomparable élévation morale, la pareté de cœur, la sainteté de celui qui a pu se croire digne de recevoir du Père céleste la mission de souffrir et de mourir, victime innocente, pour le saint des hommes et qui s'est arrêté et fortifié dans la résolution d'accomplir la volonté de Diso « (p. 49); il l'appelle » le plus religieux des hommes » (p. 24); mais ce qui nous surprend — et cette surprise, nous l'exprimons

ici très respectueusement — il ne se demande point ce qu'était Dieu pour Jésus, quelle idée il s'en faisait, quelle notion, quelle conscience il en avait; en un mot quelle était sa théodicée. Il nous semble pourtant que c'est ici le fin fond de toute religion Toute religion vant ce que vant l'idée qu'elle donne de Dieu, la notion de Dieu qu'elle réussit a faire pénatrer dans les esprits, à incrusier dans les consciences, et d'où découle naturellement une conseption concordante, quant à la possibilité et à la nature des rapports entre Dieu et les hommes, l'idée que les hommes se font de leurs relations avec Dieu.

Pent-on nier que ce soit l'idée d'un Dieu unique, maître toutpuissant, juge redoutable, qui ait fait la force du pouple juif, lui ait donné dans l'histoire un cachet si particulier et lui sit fait jouer en ce monde un rôle éminent, aullement proportionné à sa force numérique ou à son degré fort inférieur de civilisation? Pent-on mier que cette même notion d'un Dieu unique sit fait, plus tard, la vie de l'Islam et lui ait assuré la victoire sur les tirecs dégénérés du Bas-Empire, auxquels la creuse métaphysique des controverses trinitaires, les querelles des deux natures, des deux volontés, de la cousubstantialité du Père et du Fils et de la procession du Saint-Esprit, ne taissaient plus qu'un semblant de christianisme?

Nous pourrions en dire autant de toute autre religion quelconque. Comment pourrait-il en être autrement du christianisme; comment le point central, le pivot de la doctrine de Jesus pourrait-il être, non sa théodicée, sa conception de la nature de Dieu et de ses relations avec l'homme, mais la messianité, c'estdire le rôle attribué à un envoyé de Dieu, un des modes d'action de Dieu ici-bas, en un mot un simple détail?

Nons n'avons point, on le comprend, la prétention de tenter iei ce que M. Benouviern'à pas fait et d'exposer ce qu'est, a notre seus, la doctrine de Jésus sur Dieu, sa théodicée. Nous nous permettrons seulement une brève indication. Il nous semble que toute la doctrine de Jésus tient dans ce seul mot : Natre Père qui es aux cieux. La paternite divine, ce que l'homme pent concevoir de la nature divine exprimé par cette comparaison aussi

familière que profonde : les sentiments d'un père pour son enfant, et, par suite, les relations entre l'homme et Dieu canques comme aussi indissolubles, intimes et douces que celles qui existent entre la père et l'enfant, tel est, ce nous semble, le point central, le pivot de la doctrine de Jésus. Sa morale en découle, tont entière contamne dans le mot de fraternité ; Dieu étant conçu comme Père de tous, tous sont frères, et saint Paul commentait exactement ce principe quand il écrivait : « Il n'y a plus ni tère, ni Juif, si motlave, ni libre, ni homme, ni femme. Vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ » (Gal., in, 28).

Mais, si telles sont bien et la théodicée et la morale de Jésus, elles cacluent l'idée messianique qui, partant de la haine du mende, comme le constate à maintes reprises M. Renouvier, aboutit au jugement prochain et définitif, à la mort, à l'anéantissement des méchants. Si Diou est le Père dont l'amour s'étend sur tous ses enfants, qui - fait lever son soleil sur les hous et sur les méchants, tomber sa pluie sur les justes et sur les injustes », il n'est pas le justicier rédoutable qui envoie son Messie juger, condamner, unéantir tous ceux qui n'auront pas cru en lui.

None estimons que M. Benonvier, pour avoir accordé trop de valeur au texte des Synoptiques, trop de confiance à la tradition, n'a pas suffisamment dégagé le trésor qu'elle contient de la gangue judaique qui l'envaloppe et qui le dérobe aux regards. Laut qu'on ne l'a point fait éclater.

Étienne Coommu.

REVUE DES LIVRES

Tory Annua, licences en fluiologie, privat-decese à l'Université de Commentaire.

- Le prophète Aggés, introduction critique et commentaire.
1 sol. in-8, de 267 pages. — Peris, Fischbasher, 1895, Prix : 10 france.

En janver dernier, M. T. André a présenté destail à l'aculté du linorogie de l'innées, pour obtaule le grade du licentile, le volumentent travail que muis annoques. L'est une etude tres minutieure du petà livre de l'Aculen Testament qui porte le mun d'Aggée : estre étude épuise littéralement le sepet. La tiene de M. André, que, nomme toutes les dissertations de ce genre, senferme beauteup de chora auperfluis et de détails lutièles, n'eu est pas motos une souvre figue de tous les élogies, faite aven le plus grand soin, et dont it cera dissertant difficile de se passare, lorsqu'un coudre examiner de près les qualques pages du prophèle Aggée.

L'auteur, entre autres timess originaire, soutient que le lière hôbres est 40 à deux écritains différents, that les discours auraient été rémis et sanche par un réducteur pestireur. Tandes que le principal d'entre sux, le prophète Aggés, a véeu et compose les fragments qui porte sen nom en 520, sous le règne de farrires les, le second, désigne par M. André sous la lettre A*, surait écrit les qualques sousets qui lui mut attribuée (et. 10-19) en 521, hult mois seutement arant le prophète Aggès lui-monse. Le distinction que M. André s'est effecte d'arablir souse les deux écrivaires no repose que sur des arguments de valour très contessable, par leur suinture monar; l'auteur reconnell d'ailleurs que A* et A* tendent en même but, sut lus mêmes caractères tant au point de rue des idées qu'un point de la forme, du style state le langue. Dans de pareilles monditions, la nousseulé de distinguée deux rédacteurs un s'imposs guère.

M. André propose une neavelle traduction de 1, 6. Au lieu de la verson gonéralement acceptée : « Le minire de selui qui est à mons tombs dans une bourse persee, » il défend la Eniverse : « Le meccaniere, maigre son travail, finit pur l'esclarage » (litt. : « le meccaniere » travaille pour use petite pierre persès »). Catté traduction, très intéressants pur les développements exègétiques un l'auteur est sairé, un nous a paru ne étable ne putifiée; muia sette ficuse p'étant pour une rerus d'exegtes hiblique, nous ne survions en donnet la sefutation, qui mons entrainezait bésuccesp trop lain.

Ce qui nonetime le vernalme merite et la grande valour de l'ouvrage de M. Amore, c'est qu'il est une étude du lexie, l'aite à la luminire de la consque moderne. Personne, dans le mahile au courant de ces questione, n'amore l'état diplorable du texte de l'Annien Testament ; depuis quélques années, les éxcente s'affliceant, tant par l'agégane philologique que par la numparaison des ancoones sermons, de corriger et de rénablir ce texte altere. In ou oscie correction al satta peccontiliction sont possibles. M. Autré unu en le priving d'apportuse plerer à cette esstauration du vieil édifice acripturaire lichique. Rien de place interested true les quatre inflatin qu'il a dresses avec une constitues digne des plus grands singus. Le premier continut les variétés du texte hébreu : le succead les additions et legans fautiren, ainsi que les sognetions proposition ; la traisitane note parallèlement les différences et les particularités que présentant les anniennes vormun (Septante, Targum, Volgate, Pesobirta, version avahel); le quatrième milia ceunit les fragments de traductions autébiécoupmismes (Vetus Bain), Your cela set axesilent, et nous an faliaitous vivement l'enteur Prince-t-il, pour son dudard, som apporter une finde sont fravilles que selle-ci sur un sulet important de l'orisstalleuss hébreu, ou samilique, et reniment digne de min écudition et de su enjeune!

Edouard Morrey.

Kant Burrennamer. — Der altindische Gott Varuna nach den Liedern des Rgweda, einzweitgemsprechichtliche Untermehung. — Tübingen, 4893, in-6, 127 pagen.

Le trarail de M. Robnenberger est la seconde monographie sonname à Vargent, Personne se songera à lui faire en grief de repasser aur les traces d'un premier suplimateur. Il s'aurait du reste pour se justifier qu'à rappeller la date du livre de M. Hillebrandt : dix-buit une undifficul singulièrement l'aspect d'une quantion, surtout en matière d'axègère redique, et il est a arune que M. Hillabrandt loi-même, quand il aborders, dans en Vedische Mothologie, l'étude de Varuna, ferra apporter bien des changements a son premier sessi. De pius, Varuna senope une place à part dans le panibéen rédique; son natactére moval, qui rappelle la conception occidentale de la dismité, sa parfaite transparence mythoque, um Montité avez Ouranes (un des plus leuxix résultais de la mythologie comparative), tout concourt à lui assurer le bénéfice d'un intérêt tout apiens. Il faut dire némembre que les idées commentes sur les organes de mythe paraissent argourd'un héaucoup mems assurées. D'après les plus récentes théories, Varuna es sont plus le cet arealoppant, main la lune; il cuserait d'être info-aucopéens pour devenir indo-iranien; entre Varuna et Ouranes servient

La premiere est selle de M. Alfred Hillsbrandt, Varuna und Mitra Breslau.
 1877, in-ir. — Montionumes uncore un travail de M. Kechaker, Varuna e gil A titua, dans Atti delle II. Ac. di ambeologia, iettere e belle arti, 1884/85-86, Naplea, 1887.

enmolitément étrangers l'en à l'autre. M. Belmenberger s'en tient aux epimons ancienmer, et je suis bien bluigne de la tul reprocher. Seulement quand on s'a rem iranyé da manyeme, il est superdu de publico le resultat de una recharcion. Sans doute M. B. a une tout autre opinion touchant l'originalité du son ouvrage il l'apprésse pourtant assez execument en regard de celui de Hillepoundt : a Mainta chose importante pour lui sut pour uni incomifiante ; maint passage du figueda allegas par im est entirement luisse de côte par moi, et d'autres our teaquels il passe expidement sont pour mot du plus hant pour » (p. 10). Il n'y a guers en effet dans la description de M. B., comparée à neile de son devanmer, que des differentes de perspective. Il a est du reste abatama d'indepues coadifférences y un lecteur de les decouvrie. Ce qui caractéries surtout la méthode de M. H., Cost le memo comminut du exconome any des facts que su requièrent qu'une simple constution, de systèmatier des illes qui behappent à tout systems, et de donner une premium lingoire à des conceptions un n'en comportent aumini. Les traits mythiques sont d'ailleurs seramment classés es stafries on deux parties distinctes ; L. Bie Verstellungen des Byenda, H. Die m Grunde Regendes Marine. Pararemple, sons apprenous dans la presuèce partie que Varnina est conquiscas une forme framelier, qu'il marche, s'assiet, etc. La acconda partin muia weporpus pourspori II n'a pue la forme d'un animal, at none avmilt que o quand le Ra pomme les délièrents membres du dieu co su marière de muaroir, il ne esse point à donner une description de sa paramae, mais de an blan his orde actività, a L'havrage abonde un renseignemente saust matracità. Si hom qu'après avoir la fes amples considerations de M. Hobmanherger sur les na Grande liegosidon Moline, il est un Molio spo'ou n'aerrey pas à dispuyers : estui de la publication de son fiere.

1 P.

H. Tr. Cansons, D. D. - Biblical exchatology. - Boston, 1893, 1 vol., 211 pages.

Les Etats-Unia soni la terre disserçue de l'Illuminiame religioux. Par un contratte senguiser, le plus pratique des pemples se completi dans les rères les plus aventureux translant les lesticess de l'informatifé et du monde. Ces sories de apénifations ont transce dans la little jour prompet altureur. Textes propietiques ou eschatologiques une été exploités, torturés dans tous les sons assertine actions et une passion sans agains. Informareshies out été les lieres qu'e aquestés le bessin translation de avente dans le desait un qui arrivere après la mont et à la fin des tomps.

C'est bien dans notie matgazie de profuntione qu'il dist compre le lière que mos prisentone du loitone. M. Chorree nous approuf se que sere la cleurrention et à quel surt disvent somme et mémounte dans l'au-de : De mecas entilleres des vous hardins et rengionies. Ce qui en relamass l'interet et ce qui distingue son livre de la piopari des productions de se genre, c'est que le summe et méme la theorie molecue a'allient ou asservant de s'allier a des vous qui senappent à tout contrôle. L'auteur prétend mon donner use sachalologie scientifique! Pour qui veut se faire une bles du témpérament religieux et de puniques-nous des tendunces de l'ame américaine, se fivre est foin d'être dépendres d'intérêt.

Dans la socception traditionnelle, il y nurs une rémorrection des machines mass from que due bone. Les mechants ressuerterant pour sonir le glattiment qu'ils not mérite. Le conditionnalisme veut qu'ils soient assentie. M. Chievre n'est milisfait ni de l'une ni de l'autre de ces conceptions. Il proit que la réserrestion des productes duit aboute à beur relievement et à sour rédengition. Dien ne chillie pas asus améliocer. M. Chesver a'est, espendant, pas universalists. Il n'admiri per que la loi morale, la justiere, resta mais effet. Il suppose donn que tandis que les vrais bons, cesa qui una vinu en Dieu ini-bus, entrent ille feur mort dans la bentitude électrole, les autres restrut plus en moins fongiemps acina l'ampire de la mort; après une périnde plus ou mous tougue, ils sessesemeront. L'auteur pa s'explique pas tres outrement sur cet êtut intermidiaire durant legal les mechants sublessent le élangement nécessité qui leur permestre d'étre auvres. Cela paralt être une enancotion fort anxiorne à cella du perguttire et inspirée par les mêmes motifs. Foute la premiere partie du firce de M. Chevrer est communes han discussions que entre douveles, d'abord amies par un patieur du mm de Sanker, a sonievées au sem des differents emps ercliebastiquis de l'Eglies presbyterience. Dans le resta da volume M. Cheever que a repris à son scoupir l'aire de M. Backer s'applique à su demuer la deminatration. Il secule tout d'abort de l'extraire des trates hibliques. Si l'anieur était rocé rigournussement fiféle au sojet qu'annonce le fitre de son corresponde with the expectation of the second comments on your grand offers. Cost a penne s'il l'effleure. La tentative qu'il a finte de retrouver nes vous dans les natoure de l'Ancien et du Nouvern Testument n'est pas heureure, M. Chorrer parett l'avair quali. Aussi est-an l'um tout antre mamiere qu'il emand demontror sa thèse. Co qui doit int gagner tont int outrages, pouse l'antrur, se sent les asuntages policiera qu'offes son legistable. Elle seconius toutes les spirions, massi hien les ammumes que les plus ricentes. M. Cheuver est un uvocal pur-Augustif, dur il sui tres sunvairum but-menum. N'el no demontre passem finisa, en qui escart multisë. Il excelle a lu laire vulcir.

Encore une fain, de litre est éminus parte qu'il représente tout un côté du l'âme puéricaime qui mérite d'étre étadié. Aveniesone, rependant, le lectour qu'il devre s'armer d'une certaine patieces. L'enchationment des réces est constantement interrourpe par des digressions qui se sont pas ce qu'il y a de mome intéressant sons ce curiox surregés.

A. F. Henor. — L'Upanistad de Grand Aranyaka (Bribadaranya-kopanistad, traducte pour la presider bre du mosera en français. — Paris, Librairie de l'Art indépendints, 1904, in-8, 130 p.

L'importance des Upanishade et leur rôle dans la littérature rédique mois signalés depuis longtomps. Ces textos; au moins les planamoises d'intre-enz, sont les compléments indispensables à l'étable du vérbusent ils continuent à l'étab primité et obsear les premières nutions de la philosophie inflames, philosophie qui, comme on san, put au dévoloppement inmones, mais qui chardes associate per les Upanishade à se cattainer légillmement au Vélia. Ce fait nous explique la composition d'Upanishade a nouvelles à une spages relativement récents.

L'honness d'avois révals les Granisher's au munite sevent revient à Auquetil-Doperron; il public en 1801 un certain numbre d'Upanitales vraduites en laim d'une façue aussi simutionse qu'uris l'igente, d'autre un texte person qui luinéme était une traduction des Upanisher's crigionies, falts en 1650 sur l'ordre de Diet Shellon llis de Shab Jehan. Malheurenson ent la terme du travail d'Asquaill-Duperron le renduit pou aussimble un public, seule quoques saprits d'alors minimos la portée de ces auxins durines de conta persons.

Gelas à la publimation de M. A.-F. Harold, le public français a multiscent entre les mann sun Upanismes des plus entinces, tradule de français avec une grando ficielle. M. E. H., c'e pou bouré à executer deux maint possage le forme au fond, et c'est le un morris de plus, qui permet au locceux de survre le passée du terre suns s'es écurter sonaitéement, et de s'en mudre nompte. Même et ou paut faire qualique entique de détail, nous ne croyans pas que la méthode suivre par st. P., Th. pesson sur le Minnes. Nous voulirieus au conduire suir la presentation du rendre fillément le tents original transparaître plus souvent dans les traductions que l'un presente au public.

L'Upinishad du Grand Armyslin où Bribudhearreskoponishad est intérente se Çătapathu trăimure, or fermier se rulturies au Yoqur Veda, on Youz des ferminists du marifices ; sette distinu explique le rôle prépondérant que jour dans Upanishad en question le symbolisme du satrifice. Ce symbolisme est pousse si bies dans le détait qu'il n'est pas possible de donnée une analyse à granda traits de l'agyrages, encore moins de scent son contour dans les limites exactes d'un plus existence.

If we degrate de l'enzemble de l'acevage une tendacie vive et conscients à donner autant que les mels dont le sons abstrait n'est point resure susminquement décage le permettent, une forme déterminée aux notions philosophiques engagness vonques et jamais enters formulées.

M. Boettlings a found one traduction affirmantle de la milier remnieur que M. F. H. Saint-Petersbourg, 1800.

Max Miller & publish one traduction anglates de la Brhulararepatoqualishad Facred Boots, vol. XV).

Les notions et indice de l'étains et de Brahines et dépagent confusément du chane rédique ; ou éléments surégimes et auxilieure aux dions et aux créatures devienneux l'essence et la fin du tout ce qui est.

Il est à mahalter que d'autres Dimirchada vinnient es joindre à celle que M. F.-H. mois a demois, afia qu'il soit possible de suiele plus complètement ten origines et les racines de autre floraison touffue et magnifique qu'a et la philosophie indienne.

Condiffer on Shoxay.

Jean Resmix, — Les Origines de l'Épiscopat. Étude sur la formation de gonvernement écolésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'Empire romain (Première patrie. — Puris, Leroux, 1994, 1 val. gr., in-S de vi et 538 pages. Prix t 12 france (t. V de la Bibliothèque de l'École des Hanne Etudes, Scottun des Samount renginnance).

Il y a quatra una passón, M. Jean Béville publicat dans extra Reme una abrie d'articles nur la Vuleur du témolgrage d'Ignues d'Antiques dans les étailes reintires aux origines de l'épocospat (t. XXII). Ges articles, qui furent réunia es tirage à part diser réditent Lerunx, étaient un travail préparatoire à l'acquille minutiense dont l'auteur nous lière les résentant dans le proc volume sonoumée. Il fallait commencer par produir positions à l'enard de ces Lettres d'Egnam que la critique à si révonant discutions et qui sont les plus announs documents en farent de l'auteurs épiscopale. Des accupations multiples est suppliche M. Harille de publier plus représentant le travail d'ensemble qu'il annouqui sité 1890. Enterne denne-tel actuellement que le première partie de ses rechardans; cole cutte partie lleme un tout, pumpa'elle emiduit l'empatte jumps'a la constitution de l'épiscopal monarchique, Ein mabraise les quenture les plus délocates des origines de gouvernement épiscopal. Le suite teatrem des pressiers d'évalappennités de l'institution épiscopale; le problème des origines properement dues est entité remant expusé dans se pressurer relation.

Nons nous borrancean les à en demost un compes configurações sans entres énas la discussion sem que, um pas que les thèses emises par M. Reville ne daiveut surferer de nondromass objections, unis pares que, dans serte Resus, toote appreciation pourrait paraîtes influencés par des emondérations per un nelles qui deivent demourer etrangères à la discussion surentifique.

L'ouveuge comprend elles sections principales, qui postent les Otres morante :

1º Les problèms. — 2º Les presse es communautés en Palentes. — 3º Les premidées communautés en terre poseune. — 4º Les Égüses o la fin du pression
ments. — 5º L'actionment de l'Épin-spit monarchique dans les Églises d'AuMineure.

Dans la première section, l'anteux établit les termes du predième. Il cappalle

successivement les solutions confessionnelles et les promputes missions de la eritique moderne, et muntre, d'ann part, que ceux-la souls peuvent étadier actentifiquement les origines de l'Épiscoput, qui sant degages de soute peloscopation. confessioonelle, d'autre part, que la grandes des lus litations ouclesimilques corètionnes procede non soulement de la synapogne juive, mais encore des associations leligioness privins de la combté untique. Le grante difficulté de cen rectmentus penvions de la nature dus documents qui noce reconignent sur la première propagation du christianisme. M. Révule pense que, malgré les divergracca de la critique historique sur l'origine el la date de ces documents, il se degage neanmoins des travaux scinntifiques modernes un emmille de sesultate mequis, sufficientment solids pour qu'il suit percible d'atayer sur sux une construction instorique, mais à la condition de distingues soignementant le nature, le caractère, la date approximative et surtout la provenance de chacun de ces documents. Il inniste cur estie durnices condition, parce qu'elle a èlé négligée jusqu'a présent. Alors que dans l'histoire des doutriess chrétjennes primitives la critique historique est unnime à reconnuitre des tentances diversis dans la première cucclimité, su less de l'unité destangle que l'en affribuait nomplaisumment aux premiers disciples, ou continue encore 4 sacrifies à l'idole de l'unité primitive en ce qui conessne les juntituneux scelésiastiques. Il ses results une grande confusion. On est amené amai à étentire à l'ensemble de la chridiente primitive les renseignements fournis par maque document, tandie qu'en realité lie ne valeur que pour la régine d'où la document est originaire on a laquelle fiest destine. Or, l'analyse plus minutiouse prouve quatel combigeneuent, qui paratt forcie pour les communautés pulestratemnes ou pour les aglices d'Asie Mineurs, ne l'est plus pour la communauté somaine; telle institution s'est developpée en Oriontarant de s'assentines un Occident. L'unité s'est pas à l'origine de l'Egise miliolique, ruits au terme de son développement.

La methode sairle par M. Réville s'inspire de ces consolérations. Il à entreprie une analyse remotiones de chaque desament en particulier et groupé les democes historiques fournies par cette sunlyse, anivant les régions et les époques auxquelles siles ressortissent.

La seconde section est nouvernes una prescières communautés en Parestine. Jesus lui-culums n'a pas crés d'organisme sociémantique nouvern. Un'y a dans lus évanguées aucures states de facultures accidenantiques assignées aux apôtres. Ces darniers sont des missionnaires et des términes et mon la commption sociale des communautés printières en Palestins est dominée par la proyacce à la passant, c'est-à-dire au relour precinio du Christ en sus de l'endousement du royanne massianque sur intra, On trouvers sur pages 31 à 43 la decussión du famura passage (Mathieu, xxt. 13-20) reintif à la primanté de l'encre, sur lequel les évaques de Rôme qui fonde l'institution de la pagenté.

Dans les premiers graupements chrâtiens de la Painstine, untamment dans l'Égliss-mère de Jerusalem, il n'y a pas la momitre trace de l'épiscopai. Il on fant par datantage voir une matitation emocrique de discensions entre les discensions entre les appetieurs d'actives purenent purce et les halleuistes. Coux-et furent asses promptement ettigée d'abandement la title miete, où l'étéraent judificant devent de purc en plus prépondurent. Les conseignements formes par le livre des Aures des Apôtres et par les Epitres authentiques de mint l'auf sur le rôte et les fountieurs des parties d'actives à formation se s'accordant guère. M. Réville montre qu'ille réflétant de parties d'active dans interprétations différentes des relations que s'établique entre les chréches du monte hallémons et seux de Jérunalem Mais il affire comme les différentes des parties de monte la différentes des parties de la personne de Jacques, lequel, es sa qualité d'Irèm et d'acciter direct du Massie, est consciléré comme le chef légitime de le seux de Jérunalem : la la seux de Jérunalem de le seux des conditions de le seux des fondaires de l'Egfiss de Jérunalem y une toudaire et afficieur le pour dir d'un grand authé-don attribue.

La trobieme aestión debate par une étude du milion Judes-hallénique na sedecorda la pressiore mission chrettenne et par une auxigue des minimilione de in ayangugun thus im Julia de la fliaspore. Passent alors a l'extente des comimmanthe juminimmes, felies que mon pouvous les comultre par les Lettere de l'apelite, M. Reulle absorre qu'amine des domminations militer posolut Paul os rappolla les fonctions de la synamente. Pour l'apaire la vérita-Les Tradepeix sur l'amité idéale et apprint pille du tour les abropans. Les annunenauda losales no pessa buit encora aumun churte caciale, azmir regiminit desarmal on Conjourners, L'autorne, wanges Couts morals at spiritualle, appartient a creux que out y que de Dirig des résuristions, des dous aprechada, à l'apôtre, au propiette, a l'entrocisur (Adécesies). A en propos M. Déville montre la oiffirous este la vocueptina idialiste de l'aposinist chez saint Peni et la conimplion piùs realiste des apòtres Jude, Ces derniers est reçu leir mission du Chital terrestre ; Paul tient son america du Christ glorité, coleste. Cette diffictrace as ruttavia atrodement a la distinction auto-le christianiene paulinien et la christianismo des disriples remediats de Jame de Califer.

Les eglises dinacminum put mint Paul à travers le monde buildinges until de putits granpes dinaccatiques, de composition conventiors mélangés, dunt l'aggamattre est enurs s'émentaire. Et durgle qu'elle soil, elle n'en margarte mes unique sertaires (contions ariuministratives, sans lempselles amune autien escale n'en passible Celles que les Epféres anné less comalies sont les fondions de princtements, és déclares et l'eptelopei. C'est dure l'égitre sur l'édippiers que l'en roumante pour le primière fois en munique d'éphospes ou d'entiques. A se propos M. Résille a fuit une stude minutieurs du ceux de ce met et du terme agnongue d'épuntière dans le langue des LXX. L'ales centrale auture de langue atministratif gree et dons la langue des LXX. L'ales centrale auture de langue et contrôle exercé sur les hommes.

et uor les chases, pour que l'exdeu sui mintens, pour que la reimité du miller, la loi, la charte constituires en les décignes du pouple murerain estent observées, pour que sinacun require le sétudation de me mass. C'est de ce cue-la qu'il faut cherches la première acception cherteure de mas, pouqu'en ne tranve aumn squirezlent des épiscopes dans le semmeure juive. On remarque aussi que dans la communauté de Philippes il y a pliceienre épiscopes.

Les Epires de Paul ne memmement pat de presbytres. An austraire les multitions paulinieums remprillies dans le liver des Actre conneissent des instaliations un des convocations de prestrytes par l'apetre. Cette montradicion s'explique par la nature differente das documents. M. Préville montre l'érroite auntogie qu'il y a entre les presityteres ses Arter et les presistaments des Europe. La combieninn qui se dégage de cutte mailyre des textes relatife nex commonautés pou-Industries, c'est que l'épiscapet et le presbyttent mit fies origines diminutes mais remnusant time degr stor originer todams du abristianisme. Si l'épiscopat, domine on l'a va plus hant, n'est pas une institution étables par les spilices, il o'usi pas mon plus un déried ou non exammon da pershytérat. Il a pris unissance dans les communautes balles ques par le fait que le mentre le administratif g lut couffé à certaine mandres de l'association en cant les habitailes des assistés greegore, itandir-put les presinters au commoraient plutôt à ce que l'un appelle on langues sociésiasique la cours d'Ames ». Et, comos les assumations chrêtie unes Stgient evant tout des sembles pour le vie appricalle qu'emmile, le mutche y a somporté des l'origine, non sonfamont l'orpertina du service malerial des assumbless, fine finances, des affrances et des distributions, muis ugares la surverbance our l'état aurai, our l'application des principes manifonds de la unioti co de nos doessoms autorisos, an on met de apricopes cont descous les gardiers de la dientyllus.

M. Reville a's pue quitte le terrare due pressume communestée paulinsemes sans dischie la question se fire dissettue dopuis les travairs de Halish, d'Ad, Harmon et de Heinrich : «Les communautés direttennes en serre gracque se suntoties communes my la madaie des seanes ou des synapopues le Cette question but paratt ou realisa unit posse. Il n'y a par, on point de vue legal et administextif, opposition entry his mands we be thissen of las sprengumes. Callinger me sont, aux yeur des autorites, qu'une surière du thimes. Les communautés shretlennes his poorsient passe sumstitum entrement que dans les sunditions generales des trinces, mais il n'en résulte sullement que leur organisation interiours all reprodutt cells des associations pateures, fiels n'était pas pestible, paneque les facement sociales aurquels it s'agresait de pourroie étaient tout univer dans une pulle communanté chronoune que dons une association villgiouse source an accross d'une dismone policone. Le réalist, les premières ligilisse chrellennes on terre palamon, régise par les conditions genérales auxquelles élaient soumises toutes les amountmentaliqueses privies, ne reguelment, si Pergumention are sounds on dos thistony, as well des synagogues jurisc; alles se sont organisées pou a peu d'après lour panse propre, pour répondre sur basoins eccueux de unture particolière qui se faincient sentir dans lour soin;

La quatriture section a pour objet : Les Extress à le lin du premier siècle. Après une courte impodunton, draines à fore resmetir les enracières générales de cette période at la grande influence de la destruction de Jernaulem de 70 sar l'évolution des diverses tendances chréciannes, M. Revule, folede à sa methode analytique, entreprend l'exames successif des divers groupes de documentaqui unus senssiguent sur sette seconde phane des restitutions naumantes de l'Egliss. Qualiques pages sufficient à tractor les littératures juhamnique et apoualyptique où l'en un trouve goire de renneignements our la situation semissimatique. On ent également réduit à la portion congrue en fait de documents son la ellrétients de Jérusalem à la fin du promer et su remmencement du second sécrie. Ou reconnail néamoins que la notina légitumiste du gouvernement da la chriliente par les descendants du Mesnie selou la shair, au peopènie dans le petil aminde des fidèles qui sont revenus à Jérusaiem après le siège de l'un 70, Mais les secribles écommunité qui out anéanti- ses protentions du judalique out en lour contre-com sur les chrétisms. Le christinnisme hellèuiste s'ess émanoupé definitivement do enriculantesso judunjus inétrosymite; edici-m-a pardu tente amorité. Les strations de Jérmalem ce rédifient de plus en plus E l'état de socie impulsambe et opinion.

La pinpara de conz que om quitté la ville sainte avant le siège somblent être rastia en Batando et en Perse ou, s'étre fondre dans les communantés guill'annue ou syro-paissimmune, on le sourreur de la predication de Jesus atuit demouré rivant et moine altère qu'allieurs, parce que la soulement il y avait un grand nombre d'anditeurs un avanut entendo directement as pareis. L'éclie de cette chriticato ayro-palestiminuo unua mi parvena dans los respello de dires et gretes de Janes qui forment le foud de nos évangios sympotiques, dans l'Epière de Janquer et dans la Bislaude Lioux chapitres spéciaux sont consuleta per M. Raville a ces documents, dont le second surjout est trus précient pour l'mintorieu. Eximité e pusse aux Epétres patétrutes (I et II à Timunhée at une a Tite) qui ne sont certainment pra de saint Paul, et au Discours de Milet dans les Astes des Apôtres, Cast tet la discussion la plus importante de tout l'envrage ; elle secupe poès de enut pages. Cap égitres, en effet, sout exemticiemmi secimostojena, Malhemenament il ne s'emmit pas que beers instructions, claires sans doute pour les narias poèries, le mient égabement pour nous Qual rupport existe-t-il d'aprie elles entre l'epiekopes, des fors — semide-t-il dijk unique dans onagus onumuranie un Azie Mineues et les pessiyteus? La questien sa complique encore du fuit du Dissaure de Milet od l'autour des Actes parte d'une pluralité de republicapes Imprendierre, Cette difference grentibenie Justement à l'âge différent des dieux témolgrages. Dans l'Asie Minnue granque la passage de la plura no des spuscopes à l'annie spuscopale locale parate s'etre opere pembasa la periodo de singui à bunte ana qui a do s'Acculer

entre la reduction des Adire et mile des Pastreures des évêrges était probablement nomené par le pouple surtains aux présentation des presbytres et le plus searont permi ent. Les pressystes, en ellet, forment des fore un corpo fernit, un conseil preshoteral auquel il fant ture appoin et qui est motoure de taute sorse d'égards. Ces reinioux stroiles sons ses presbyttes et les spresques axpliquent les confesions apparentes dues les dacaments qui les consertants et l'erreur font on west rendu moralile en plantifiant ens daux ralègories de dignitaires ou su considerant l'Avigne comme le président des presbytres. En realité, et l'éveque dans les églises auxquelles son adressère les Pastorales est le plus marent anpresbytte, les fonctions des une et des nutres sont metiement d'alimeten. L'évéque est l'administrateur, e l'immitant de Tirn, « le gardien de la regle on de la tradition, le comeon, representant le pouvoir disciplinaire. En sa qualité d'administratour il receisante l'association dans les asgonniums avec les gyre du debors et devient anni la perminification de la communanté. Les possibires muit mujours charges de la cure d'Arme, anni bles pour la sommunanté en géneral que pour ses membres en particolar; da sont les emmillers et les instransaurs. On remarque, so effet, que les Perimules sont muettes sur le chie des propiettes et des instructeurs librer; les dignitaires de l'association au aparent de plus en plur les lemnimes spirituelles qui étaient originarenment dévolues aox cliurissiatiques. A l'origine l'autorne dérruit du doc spirmus que tel obronen charugad avait regu da liber ou du Christ , aussilde qu'il commonne à es ucontituer un gunvermement seclésiantique, la tentance des hommes d'église est an contract de durrer le dun, le pouvoir spiritual, de l'autorité ou de la digrafié dévolue una prontytres ou una épincopes par l'Égire. En d'autres termes & l'infividualisme seurgrain de la prumues periode les nommes d'ordre tendent a nabalituer une administration réguliere et ordennée des blens spirituels resume des Biess muteriels. L'effervessents generaux déja fortement accernaies dans his agilier groupes l'Ann rispe l'estratoir la dissolution de la société chrefleum ; de la, par réuntion, les offorte pour constituer un gouvernement

Les nombremes et détentes questions mainres par l'étade des Épitres présentes de se himent pas ainément résumer en quelques lignes. A vooloir présenter de cette attantou, que est en état de décentr, on talientes aux contents trop nottes et aux lignes trop présente, un maque de forces le tan et de l'ansect lu perspective. Il n'y « pas, s'ailleurs, que les apassages et les presbylres au mojet desquais ces Epitres dans leurgionent des consequements. Il y a missi les destinationes des Lettres, ess délèguée apestoliques dont la minion semble avoir ou pouté intérve, les déscres et les vertres, au actes des sources qui sontille avoir ou pouté intérve, les discres et les vertres, au actes des sources qui sontille avoir compris les fommes agrèss, dépourrans de lamille et de source, vertien filles comme verves proprement dites, et qui était à la loc une matingles de himifalament et une mette de corpu accurations nu service de l'Engliss.

Male none no pourous none attarder a con détails, Les Penterales ment out dejà trop longismes échicus dans les communiques helléniques d'Asie, D'aq-

tres dominents, qui appartirement à la fin du second siècle, irons appellent en Ossident, notamment a Rome: Ge sout l'Epitee aux Hébenux, le première Epifes de Pierre et la première Restre de Chiment Romain que Corinthiens Ces tosis textes so detection d'un find théologique commun et sont pécétrés, è des dieres divers. Il ser vinc, d'un minu aspert, qui en nelia da la première cardtiente commine; M. Réville p'est effercé de bilen ressurée le caractère tres partiminer de se foyer remain, normesaliste, relevant du liberalisme judéo-alexanfrie plus directament que du l'arribe e gantlaire. Il est guient ginei il trafter la question du séjour de l'aptice Pieres à Bame. Il set dispose à l'admattre, muia il montre, per l'examen mime de l'Entire qui à Ma derite à Bome sonn de nom ils Pierre, amubien l'idée d'un spiccopat de Pierre à Rome est strangées à um permiera regles, romains. Il resulte alairequalt des trois décomments sommermerqu'à la flu du promier aibris Céplamond un imminul u'existe pas nocure à Home; sam'y coonalt smore que l'épissapat plural, L'objection très des suinreques opinospatts and came calcur; we entallugues sout tentile, inchisecul-Digmerance on For Staff do la proprière auccession égonopule à Home et sont dipositron, pour our temps primitle, de toute autorile bistorque...

Mais et le gestrurment spinning monnrchique lut but e s'établie à Rome, par courte s'espris de l'Égres sommes s'e manifeste des la plus haute intépolé. L'Égres de Commit stante aux Coriestèrem nous apporte à est ègres des témolignages d'une vaieur pontémable. Rithautre, asserdond, cérémonnaiste, fraditionaliste, attaché à l'étée de la trummanment régulière de l'autorité, détades des agéculations théologiques, d'esprit pratique, autori aire, se christianisme de Commit Bonaim porte en pour lans degré les manques de seu origine jude alexandrime et de la piosé telle que la comprensant la Rome antique. Des l'origine un retrouve, un tormon endre de l'Égres, cre d'élèrames de l'esprit avente, de l'ésprit gres et de l'imprit remain, qui s'observent durant tout le cours attorieur de l'impris equipment.

La chaptione section du livre de M. Révilla nous ramène de moyeau en Anie Minnorn. Ce mut les Epitres d'Ignace et du Polycorpe qui en font les frais, Nos lestages manufessent de parties de l'auteur sur l'authentieite de ces èpitres. Il s'est borné à résumer dans le reigne ouverne la dissertation qu'il leur avait commerce inschape, mais en les replaçant dans le milleu hestarque sieque elles appartieument. Avec les Epitres d'Ignace l'épissopat manurchique s'afficue dans toute un pleutindez le caractère de l'aveque d'autonée, les arrametances dans languelles il écrit. l'état auxendique des Égimes il'Asie maxquelles li s'adrens expiriquent l'insessance extransdinare avec laqueus france moiques la sommission que fichier à deux écrèpes, il qui d'autent plus rémarquelles que se longueux partieur de l'autentie specifique de l'autonité specifique de l'autonité de propale tymes à caractère catholique de l'évêques Pour lui, l'autorité épiscopale ses exélusivement londe; l'Égiess entherque d'ent course que l'Egiles exploque d'ettes les vrais croparts.

Dès fors l'épiscopat monacchique existe, M. Réville a pessé qu'il devait arrêter la sus premier volume, déjà trop étendu. Le second rolume qui me paraltra que lorsque le roulement des publications de l'École des Hautes Étales (Sciences religieuses) le permettra, montrera l'extension de l'épiscopat monarchique en Occident et les inties qu'il ent à soutenir aven les partiesses de la science libre, de la libre mapranion religieuse et soite de la supériorité en la sainteté sur la dignité excléniastique.

X

Kallers, — Geschichte der altehristischen Litteratur in den ersten drei Jahrhunderten. — Pribourg et Leipung, Mohr, 1895.

La libraire Moir (Paul Siebeck), de Fribourg, à laquelle unus devous l'admirable collection des Theologische Lehrbücher, a compris que cette annyelophile théologique, formant one ceritable habitathèque, ne répondant pas bien aux Lessins des commognais qui réclament des résumés plus suminuts et plus simples. Ausei a-l'elle mis en train, à côté des Lehrbücher, une collection de récitables manuels, propriet à servir de guides aux étudiants on de thèmes pour les explications des professeurs, le Grandries der theologischen Wissenschaffen, qui comprendra les divarses disciplines theologiques.

M. G. Kruper, professeur à l'Université de Gierreu, l'un des disciples et des collaborateurs les pius distingués d'Ad. Harnack, s'est chargé de l'Histoire de la Histoire christière pendint les trois premiers siècles, en d'autres termes de co que l'on appellait autrefois la l'utristique. Deus un joil petit voirme de aux et 255 pages, avec tabelle chronologique, bien relié et bien imprime, il à condensé tous les renseignement littéraires essentiels sur les documents écrits de la chestienté des trois premiers siècles. Il s'est abstenu, de parti-prie, de toute digrassion sur le motenu dogmatique, moral su confisiantique des muvres qu'il passe en resue. Il a voule être à la fois élémentaire si complet, c'est-a-sire donnée tout et qui est essentiel et rien qui ne soit important.

Eridemment on peut diffèrer d'avis nur les points de détail dans la détermination de ce qui est cauntiel en de ce qui ne l'est pas. Nous ne discalerons pas avec l'auteur sur ces points. Il est une lacune esulement que je tiens à lui signaler. La littérature judée-heilénique est mamplétament pursée sous elemer. L'ominieu, nauvément, est intentionnelle. Cetts littérature a'est pas chrétieune; M. Kruger n'a donc pas voulu la comprendre dans un manuel d'histoire thtéraire chrétieune. Cetts fayon de comprendre sa titche me purait trop étraits. Il est impossible de comprendre et d'apprécier la littérature chrétieune primitive, jusqu'à Jeatia Marryr, sans s'être au préclable familiarisé avec la littérature judéheilénique. l'estime donc qu'il est indisponsable de trulter celle-ci comme la prélace de reliu-la et j'espore que dans une muyelle edition M. Krüger vouleublen compièter ainsi nou excellent quannel. Tel qu'il est, il se renommanda a timo les étudiants et à tome coux qui, désireux de se rendre compte de la composition et de la nature de la première ditierature etrétienne, n'ent pas le toieir ur les connaimances techniques nécessalees pour étudier les deux formidables cotames qui constituent la première partie de la Geschétte der attenvettichen Letteratur de Euschim de Harnack. M. Krüger est un guide sor et présis. Il donne des faits, des nome, des dates, des matérimes de l'histoire, a un point de vue impersonnel, avec prudence at d'une façon désintéressée. Comme il un construit pau l'histoire dont il présents les sautérimes, il n'est pas troite de les présenter sous un jour favorable à sa sonception historique. Il donne les reules, c'en remfre service dans un donnies cu l'imagination s'est si largement déployée que ben des étudiants sont plus portes à connaître les largement déployée que ben des étudiants sont plus portes à connaître les largements, leur contenu et le vuleur du lexie que nous en possèdoos.

Jean Recuts.

Oscar Hannes, - Pre sandslivet I det klassiske China (Kindes sur la China dissaque).

Quel est, en requite, l'interni que presentent les études religieuses et historique le aujet est disegné du milion traditionnel dans lequel nous rirous. Mais, à certains égarfs, une réponse ne semble par étilicite à faire. Nous voiet, à l'houre actuelle, dans un certain état, et est état, nous le savons, n'est que le résultat d'un développement progressif. Or, une particularité de nouve constitution intellectacile est és reuloir commitre non sessement ou l'on en est dans le présent, mais anunce ou l'un en était dans le passé. À cet instruct intéllectacil vient se jounder le pessentiment d'une cortaine saidanté entre les différents degrée d'une mémblée, dont l'unectacile son montre l'enchainement, de norte qu'il est possible d'en tirer alternativement suit une satification, soit un correctif pour l'idee telle qu'elle existe anjourf'inni.

Volla la base d'interet général de l'aintoire des convaissances historiques su religieuses

Mans, a cité de colles-co, il existe dos idees d'uns origina dell'erente auxqualles correspond un liméret d'un autre genre. C'est lout simplement l'intérêt que l'ou epimere à métrosser, d'un muse d'unt, la vie d'autrus, telle qu'elle est vérue, en quel lieu que ce soir. Cette mobbe carlounte s'adapte aux relations territoriales, on elle a cres la grographie. Elle s'adaptement aux principes intellectuele, senious un religioux, que l'on parviendrait à une chlographie.

Mais co que mon avons constaté jusqu'en n'a qu'un intéret descriptif, ou pourrait dire statistique.

Cependant il es exists escore un autre, foncièrement scientifique et d'une

portée élevée. De même que la realité physique est accompagnée d'une idée métaphysique, de même pourrait-on constater que le fait, l'état historique, est accompagne d'une idee métahistorique (sit comu verbo!). En d'autres termes : de la mulière historique, telle quelle, se dégagent des lois qui sont amant de térmignages du genie humain.

L'hypothèse indispensable à tout ce ruisemessent set celle-ci i partout, done notre monde, la vie intellectuelle et murale a une loue générale, qui rend les phénomènes commensurables?. C'est ainsi que se développers une comparaison universelle et foconde. La difficulté gu dans la mesure à municoyer, les attondant, le procédé malytique consisters à se sever d'un créterine généralement approuvé, mais avec cette réserre, qu'il ne pourre, lu-même, échapper à la cu-tique.

Ge qu'il y a d'évident, n'est que toutes non matières donnent fies à une grande carinhilité d'explimations. Mais e'est précisément en que l'un veut, exr s'est de ceta que profitera, à la fin, l'esprit humain.

Telles sont les réflexions que suggérerant le lieture de tout traité en la vie intellectuelle et religieure de cette grande nation de l'Extrême-Orient, que des événements récests viennent de mettre particulièrement en sur.

Content de livre, il apparente unideste, dent mus avons à rendre compte aux lecteurs de la Renuc, est profession à l'Université de Copennagne. D'après la preface, mus avons in, passablement diaborés, ess mattère que de profession à traitée dans une suite de conférences. L'arrangement de son travail en porte l'empremie. L'auteur se donne liem de la poine pour que ses lecteurs s'orce-tent sur la soi ou se produisent les phénomènes qu'il don't; une attention speniels est conservée sur rapporte géographiques et ethnographiques. l'arrant il se muntre auteur écutif bien au courant de la littérature de la Chine. Sun exposition facile s'appuie surtout sur ceits murre imfractive de Richthofen, ou le savant à liemand a feix nettement poss les resultats des studies failes sur un royage dans ces régions éloignées.

En auriageant le lique dont le traile dames en compose, on pourrait être porté à donter at ce que vont donner l'anteur n'est pas une description populaire, pintôt que des recherches critiques. Cependant d'antres observations n'est qu'il se seit propose ce dernier but, et placent ses sudes dans le mare des travaux contribuant à l'étunidation scientifique du problème; et c'est pourquoi le livre pourra se lire non sans intérêt, même born de la Scandinavie, on la impus lui austrers une légitime popularité. Nous signalercois, entre autres, les pages (6) et 18, que nous montrent le journeul asgace et passe de l'autror. Remarquese

Cf. la remarque a judicienze de M. Albert Bartille dans la Betryon eksazzer:

 Partant l'esprit humain, en proportion de son savoir, et sons l'impulsion d'an eleai progressif....., a obéi en ratigios aux mêmes loss fundamentales » (Prefuse, v)

encore particulierement la page 74, où l'auteur, s'appuyant sur Richthofin, plaide un faveur d'une acception numéraire à se qui se trouve ordinairement chez les singlogues modernes, concurrant au passage assez important dans les firres de Yu.

En revanule, je ne crois pas à la profondeur philosophique dans l'unité indètermode chez Lan-tse. C'est la, moure plus que alest Anaximinder, l'aintraction vague qui, d'un termo instrabysique, avance es qui s'est pas milhodiquement analyse, et, par cetta même raison, n'est pas encore un objet clair à la pensée.

Il sút été hier à desirer que l'auteur sût usé d'une plus ample généralisation aux son sejet; particulièrement, que sa reproduction legacrés ent su suvrie d'un resumé se l'outeut sur une somparaisen générale. La helle illée de l'auteur d'initier ses lectuurs à la vie satellectuelle et religiouse du Galeste Empire en aurait gagné ennore durantage.

A. AALL

- Ensures Nevels. Ahuss si-Mediuch (Heracleopolis magna) with
 chapters on Mendes, the nome of Thoth and Leontopolis, and
 Appendix on byzantine sculptures, by professor T. Havran Laws.

 J. J. Teles and F. L. Generite: The tomb of Pahers at El-Kat. Eleventh manner of the Egypt exploration fund.
- II. Exercise Navetic. The temple of Deir al-bahari; its plan, its founders and its first explorers, introductory memoir. Twelfth memoir of the Egypt exploration fund.
- III. Archmological Survey of Egypt, edited by F. L. Generica: El-Bersheb, part I The tomb of Tehuti-hetep by Punc G. Newsman with plan and measurements, of the tomb, by G. Williamser France, Special publication of the Egypt exploration family.

La Societé anginue de l'Egypt exploration fund ne châme pas : élle vieux comp sur comp de publier trois ouvrages, et ce n'est pas es faute si ses trois ouvrages n'est pas ess couronés d'un même societ. Je les al réquis ini afin de rendre hemmage à nette Societé qui a dépt si bien mérité du monde savant en général, et du petit monde des égyptemgues es particulier, car je se saurais trop aduirer somment su entend la solidarité outre Manulie et somment d'aux cuuse orédiorre ou sait tirer les mailleurs effets.

٧

Le premier ouvrage dont Jul à resulte compte une l'exteure de la fieuer somment donz manufere, l'un de M. E. Navelle, « notre grand foisibleur » ainsi que l'appelle admirativement le professeur T. Hayter Liveis, l'autre de M. Gratin avec la dellaboration de M. J. J. Tylor. Can donz parties d'un indus suvvage a'ont ui le même mérite, ni la même importance.

Le mamnire de M. E. Naville est le resultat de deux empagnes de facilles. campagons décormals célébres dans l'histoire des fouilles en Egypte par leur innucces le plus complet. La première avait porté sur le sile de la ville nominos Ehnis par les Copess, Ahnas par les Egyptiens modernes et Housen amden par les anciens Egyptione, L'expertance de cette ville à le fin du Premier Empire ne de l'Anome Empire egyption, son rôle dans la bestivation des légendes rabgieuses en Egypte, an estantion politique même sous les Romains, les légundes chritimans recusiliss dans les Autes des Martyre, but nemblait promettre à M. Naville un acople mosanna de enneugraments inédité qui pouvaient éclairer d'un jour nouveau l'histoire encore mai connur de la X* et de la XIº des dynazione egypticones, l'histoire de l'évolution religioure primitive, celle aumi de christianisme dans le nume hécanisopolitain, et cele d'autant ment que Climates Marrotte, dans on qu'on a appelé sun l'estament archéologique, asuit mitire l'attention de l'Académie des tescriptions et feiles lettres sur l'importappe de ce ens. Ent bien, le mie a été fouille, complétement et à après les règles de la scienze, je présume, et rieu n'est surti des terres remuises, des iranchées ouvertés, sauf quelques fragments de informes, de stateme un nomde Bamans II st. d'Ousortemu III, c'est-a-dire datant de la XVIII ou de la XIIdynastie. Veniment d'est un pen maigen, et je ne sauran m'empeches de ceure que, al mex-collègne de M. Naville avait passé out là et dirige les fouilles avec cet esprit méticuleux qui lui est propre, seprit émicemment atile dans de semhunder travaux, il morad pur trasver quelque classe de misex. Male M. Naville et M. Petrie apportiement à deux écoles différentes : le premier ne s'occupe que des gres monumente sun Punzants, des necropolies immenere, de just, en un most, se qui lui parait historique au point de vau où il se plane; le second ne delaigne pas ces monuments historiques quand le bouheur les jette sur sea merain, mais il estimo, et avec numbent de caleno, que la recitable tiutoire ne consists pur seulement dans les rennengueumors que peurent fournir les gros moresunz, mais hien plus dans tout or qui térmagne de l'activité humaine, et qu'en ce sons un tasson de vurre, un corrabée, ou tout autre objet qui passe invisible soon l'uni de M. Naville, un lout ausse important, form qu'autreme t. qu'en temple, um statue ou um néctopole qu l'un un vait que les inscriptions on les hostra à momina

M. Naville, frustre dans ses espérances du côté des monuments, n'en a pas

٠

mules commoné un prémoire, et pour cela il a 40 prendre tous les tenants et les aboutissants de son sue ; malberressement il a prété le flane à la critique et elles d'une fois. M. Naville montre, peut-être trop, qu'il apportiest par une hea et ses travaux à l'ancienne école égyptologique, je roux dire à celle que E. de Rangé di sortir des cenitos prompo élembra de l'école primities de Chamballion : Il set sans doute de ceux qui croinat que la connaissance des hinrochynhee, our perfains habitede des outrages des égyptologues de la seconde beure, suffisent aujourd'hui pour exprimer des monuments de l'Égypta taut ce qu'ils none peuvent donner. Je crois qu'il fact plus et mieux. Nos prédécesseurs dans la carrière nous est rendu l'immense service de défridher le terrain ; ce qui borsufficall no suffit plus à ceux qui appourd'hat tentent de urer parti des données que peut fouriir l'Agyptologie, infine au point de vue restreint du dictionuaire. Je no seux pas insister car cet ordre d'idées, d'antant misux que je vais en retrouver sur-la-champ plusieurs applications. C'est surtrait su point de von géographique que l'esuvre de M. Naville laisse à désirer. Je un m'arrêteral pas a l'interprétation qu'il écone aux textes grecs, c'est affaire aux bellémetes ; jene veux prendre que les villes agyptiennes dont l'emplacement est carrain, il du dans uns pote ; « le considère que le cité de Nilopolie est colm de l'entron appele maintenant Abousir, a n'est-à-dire le village comm nous le auen d'Abousir el-Malan sunore de nos jours. Or, presque tautes les Scals coptes qui nune mit laissa des données geographiques contiensent in nom de Tilodi avec l'égahie Delta qui est simplement une variante du nom premier ; et Quatromère avait deta perfationment va que Tindi au Della étais la ville nommée autrefois Nilupolis par les Grees. La déconverte séconte de la liste des évêchés de l'Egypte est venue confirmer persuptéerement l'identification de Quatromère, nar elle denne l'égalité Nilou = Tifod) = Della, M. Naville ne peut dire qu'il agnore cente tiene, potequ'il le cite dans plurieure antres passages de son mémoire d'après la publication de M. J. de Rougé et qu'il la nomme la liste des sucches d'Orford, bien qu'il n'y su ait pos trace dans la Hibliothèque Bodicienne d'Oxford'. Et maintenant qui proire, des nuisure copuse qui devaient surviv les sums du villes de leur pays et qui oot identifié Nifopulis avec Delis, on de M. Naville qui place la ville de Nilopolia à pluseura kilomètres plus has dans PERvpte?

Si je passe maintenant a Meudès, je vois que le sue de la ville a se exactement donné par M. Naville, unir alors c'est son éradition qui n'est pas asses complète: il ne semble pas se douter que le nom de la ville de Mendès c'est retrouvé dans les œuvres copins. Je l'ai rependant démontré, quoque j'ain mo-même hésité à plasse la ville ancienne na village de Triut el-Amilid ; mais

⁽¹⁾ Fai fait observer, dans ma Geographie de l'Egypte a l'epoque capte, que M. Hevillout qui a fourni la dite liste à M, de Houge, avait du la copier sur un manuscrit de la Bibliothèque mationale et qu'il a essuite cubité on li avait fait cette sopie.

M. Navnie iguare mon corrage, ca qui n'est pus très grave et, ce qui l'est hemotoup plus, les nombreux documents que f'ut fait connoître. Je ne lut fais pas un crime de us pas comanto es qui se patille; mais, quand on sout faire. muses de science. Il faudrait se tenir un pen su content des generes publices. no surnit-ce que pour les réfuer. L'ouvrage de M. Navole ayant est public vers le more de juie 1994, si je ne mu troupe, et le mies ayant para un mais d'actebre 1893, l'honornine agaptoinges aurait su tout le temps d'enprendre conmissance. Il porte, à propus de Mendée, d'un certain Philèux, qui aurait sté évêque de Themoul au Thocours et qui aurait souffert le muriyre sous Dissilation : les marres coptes ne le espiraineent par, le Symmure n'en a pas consurvé le muinden souvenir, et j'ai été fort surpris de voir que M. Naville le commissait. Date un autre geure, il n'est pan some certain qu'il le croit que les charges sacerdotales fourent hécaditaires ; at l'on en juge par analogie, ce seruit même le contraire qui seruit l'expression de la verne. Dans les qualiques pages qu'il comance au nome de Thot et à Léontopolis, il a sommie queliques errante qui pontraient incluire sea lecteure su arreur. Ce nome de Thot dans la Bassa-Egypto était hien silue dans les suvirons de Eachmenn-Erman des Coptes ; n'étail tien cette ville qui en était la sepitale, et ce n'est pes Champellina que a du le premier ou le seul que seite ville stait supelle Eschworn-Tunât, sur ce nom so trouve dans l'Erat de l'Egypte publié par Sylvestre de Sucy, a la anne de se traduction de 'Abd-el-Luill, de corte que ce n'est pas que opinion de Champallium (according to), mais un fuit bien pertain. Kufin in liets (se éverhès de l'Egypte ne donne par l'equivalence de Loontopolis et de Sabraget el-Kohra, comme le sit M. Naville en s'appuyant uur M. J. de Rouge : cette liste donne commo equivalent à Léontopolis la ville de Natha a laquelle fat jointe, lors de sa disparation, la ritle de Sahraget , incopue le riège de l'évécité fut transfère dans cette dernière ville tout su nonservant la démonduation primitive, comme is fart a tougones lieu poor is denomination de certains evéchés satholiques ; ainsi, par sample, pour l'évéché de Saintes et de la Rochelle, quoique depuis fort longtemps Saintes ne ponede plus d'exèque. La beture de la Géographie de l'Europe à l'époque copte aurait édifie M. Naville aur tous ces pomis.

Les sociatures copies découremes par M. Naville dans ses faulles à Elimbour Abras sent les seuls morceaux intéressants fusqu'iri, aissi que le fait remarquer à juste titre M. T.-flayter Lewis, on ne communent gaere que les stries informes remarches an peu partout; grâce aux foulliss de M. Naville, on a maintenant des ieuvres d'art qui peurent être tres unies à l'histoire de l'art egyptien dans son avolution dernie ». L'appendice de trois pages ajouté ne commune prisulpal une fournit une nouvelle preuve de pou de leutre de ces Messeeurs M. Lewis assure, d'après M. Bulles qui ini-mome a remueilli la crosse d'un autre auteur, peut-être des voyages de Vivant-Derou, et crim-es l'evant certainement recursifie deu momes coptes que le momentes blanc, autrement dit le momentes de Sciencoull, avail été luit par sainte Heisne. C'est la prétan-

tion des Coptes; mais la réalité est que ce fut Schemmdi lui-même qui le construant au ter stécle, sinon nu v' à lecture de la Vie de Schemude naralt suffinamment instruit M. Lewis, et, s'il ne s'était sus lé à une traduction, il aurait pu se faite dissiper ses doutes par quelqu'un en qui il eut auuflunce. Ge sont là des points de détail sure doute; mais quand le fand manque et que l'en se réjette sur les détails, il faudrait au moine que les détails farsent expote.

Le mimuire qui fait le mjet de la seconde partie du volume que je juge set d'un tout autre geore : iei ce n'est pos le fond qui munque, sur la tombe de Paheci est l'una des plus importantes du petit groupe de tombeaux d'El-Kab. Cetto tombe avair été le sujet d'un nombre relativement grand de publications us de copins : Ghampollico, Rosellini, Lepnius, Wilhiaton, H. Brugsali, suns compter Buston, Robert Hay at M. William Stuart, y wrainnt pusse no sejourné apres les savante de la Comaission d'Egypte; mais jamais on a'avait entrepris la publica-Ains intégrale de l'une de cus tombes. M. Grifflits cont de publier attègralement tout ce qui reste de estle tombe grace aux dessins et aux photographies prises ear les lieux par M. J.-J. Tylor et M. Harold Rodor, et il l'a fait, je dois le dire his n hant, avec tools la competence desirable. Nou pas qu'en certains passeures son centre n'offre ancune prise à la critique ; diane critique trouveralt an contenire beaumoup de points Myers qui sout ou que je regarde comme inities dans l'envre de M. Griffin, mais ce sont là des vétilles pur rupport à l'ensemble de l'espere, et cet ensemble est plus que mitalaienat. Je ini repronunt senlement de ne pos consistre le som de celui qui, dans la Description de CEquate, a secret les Gouttes d'Equitiva ; il se nomms non Carfas, mais Costan En général un no rend pas auna justice au grand fravail des membres de la Commission of Egypte : lears dessins provent stre défectioux, et les le sont tron sourcet; mais quand on pense ser conditions dance becoming out ste fartes leurs copies ou leurs esquisses, quand ou vent faire entrer en ligne de compte la panure des moyens a lear disposition, on set an contraire porté a sunoavour pour leur marre la plus vive admiration, et maintenant secore, quoique la connaireanne des monuments égrpuens ait ets vulgarises par un granif nombre d'auvrages, un n'est guère plus avancé pour les détails : l'ouvrage de Legains n'est pas fait pour danner une idée de la directité des types sortis du pinceau agyption, simil que le fut observer justement M. Griffith, et je ne unie pastrée certain que les planches du tomboux de Paheri soisos faites de munitre à donner une saire idée. Mais ce n'est pas là la travail personnel de M. Griffith; on qui lui est persannel, c'est l'explication dus planubes et la tradection des terries. c'est-a-dire la partie la pian importante de la publication. Je ne saurus asser laune le soit méticuleux avec lequel l'auteur s'est affacies à tout expliquer et à rendre compte da moinfre groupe hierogryphique; d'autres pourcont regarder se sois comun superflu, je la trouve exualicut et tout à fuit amenifique, car rous pouvez n'être pas împpés pour vos recherches personnelles de telle ou telle particollecté, mais votra voiain ou votre collègue peut parfaitement se trouver frappé

.

pour ses recarriren de se que vons sures négligs, et le promier soin de tout éditeux monamement doit être de fournir la description et la traduction de toutes les mônes et inscriptions du monament qu'il édite. C'est es qui a trop manqué jusqu'ici aux publimations égyptologiques, es qui a plus uni qu'on ne le panse d'ordinaire aux progrès de noire mienes, on un examen attif et selectique a été la cause qu'un grand numbre d'idees fousses unt été mises en nicculation, dont on a la plus grande pour à se délaire aujourd'une.

Le tembeau de Pancri est des pirs importants qui mors soient parseuns pour l'histoire trais das minura agyptiennes. On peut y prandra nur le fait certains des états par lesquela a dù passer Laummuté primitive, et l'un doit féliciter M. Griffith d'avoir choix) cette tombe, entre toutes eclies du groupe d'El Kale, Peur lui monteer que l'ui lu avec attention son mavre, je me permettrai de lur sommittee quelque examples no je se asta s pas d'accord aven lai; ainsi je per traduirais pan comme il le fait : - Hitten-rone, accelerar vos prede, l'ann vient et attenuira biomile les princes, « mais ; « Hâtes-swin, acadéces sus jumbes, l'eau s'ent et attuindra bimidi les gerbes - co - les javelles ». Et de meme dans la reponse qui est fuite, je traduirate : e Le soleil est chand tans et plus ; que le saleil soit gratilià du priz du bià ou poissone, o c'est-è-dire : Il fuit et chaud que l'est dont he ment menuces sees in historicans, or in quelques pavolles sont glides, l'action da solul sera payer en palasona, antronoma dil la priz da pussua le rentra l'Aquivalent des esseules perduse. Un reprocee plus grave que je ferni à M. Grilfilh sers d'avoir tradult makkerou par décède. Si ju comprande bien su pensée de derrière la têle il n'e pas vociu prendre position entre les deux in especta-Lione es diffirmates que l'un donne à cette expersaine ; justifiée et juste de cone, il a adopts un moven qui ne compromet rien; mais alors comment tradurus-il les phrases on it est dit du conii qu'il est matherne contre see adversaires? I- ne le sois pas tess bien. Sans douis, l'une on l'autre de ces interprétations pourent être sujottes à des difficultes, mais ces difficulties proximment ésulement de ce que catte expression est souvent price au figure et qu'on ue mit pas touleurs vendre conversablement les figures agyptimones. En traduisant par décède, M. Griffith a-t-d men prevetous les inconvénitées de sa tradaction? a-t-à vu le parti que pourruit en tires quelqu'un qui, somme je le faix, ne morrait pas que la decoration de la tembe fat acceves ou même communere au numert de la gaset du délunt? le pourrais moltiplier ces observations, mais, je praises remire homonige sa traval de l'auteur qui, dans la traduction de la stêle, a fait resiment mayer de philologye, blan que je se partage par de luit point sa manière de voir peur differents possages de cette site, si intoressante au point de yes enigiteur M. Greffills pout renment Sire für de sen trayail.

11

En chairmannt is temple de Beir-el-Bakary, pour le théatre de ses families due names 1883. M. Naville etant been assuré que 12, du moins, il semponternit des

movements at des insurptions, même qu'il pourreit faire seuvre utile a la science. Bans le mémoire qui sort d'introduction à la publication intègrale de as hear tempte it a d'abord fait l'histoure des foulles faites sur le rité lisetorigue at des traveux seientillques qu'il a occasionnés, semilant aanez honne juntion i res prédétasseurs, surtout à Mariette. Chemin faisant, il a donné quelques-que des réngitats de ses propere travers qui out corregé henreusement les assertions qui avaient cours dans le monde égyptologique; il a ensuite proposé le plau du temple tel qu'il lim était appare, un court aperço historique de la famille des Timutmes, du règne de la reine Hâtachopest, de son expedition nasale 1 la terre de Pounat et enfin de sa mort. La fout contrent vaugt-hant pages. Jer je abil qu'à l'éliciter M., Naville de son mémoire, il y a bien par-el par-là quelques points discutables, or j'en discutera un tout à l'heure, mais l'eusemble est tres lion ; quoique les décunyertes et les poulles de Mariette armient doja hien avenee l'ouvrage, sependant ii y a quantilé de fatte ouuveaux qui oot été ecia an jour, de nerrections faites aux ideas de Mariette -- en qui pronve bien imqu'il est firt dangermux de bâtir des théuries seulement sur quelques radicutions isolaes, et qu'il fant avoir mon les youx l'ensemble d'un monument avant de parter un jugement definitif qui alt chance d'être junte et pur consequent d'étaaccepté; — d'élentifications géographiques solidement établies d'après les textes monyellement mis an jour, et il on mor rente plus qu'à Minites M. Naville et a his neutrality house chance poor mover son travail à helle tin, non seulement pour le temple, mais encore et surtout pour la publication d'une marre qui dépasseca sans soute en importance celle du temple d'Oscriton à Baliarte, qui est une des pueres dont M. Xaville peut être fier.

La rume Hatenbouget était ju fille de Thuoteses I++; alle fet associée au tronc du event même de son pere, cile épanse son dam-trèse Tooutmes-Haut mouseit après qualques muées de régim, exerça comité le pouvoir pondant la minorité et au nom de Thoutmes III, nie de Thoutmie II, mais non de Halesticpoet, car o stait sendoment son neveu, qualque le tils de son mari. Elle bit sons donts forese de pecodre la tutelle de Thoutmes III, en lieu de garder l'empère pour elle-même, per des circouxtances que mos se emmansone pas et qui ducent être hom forten pour faire plier la volonté de cette femme impériense dant la regue fat un des plus plorieux pour l'Egypte, Elle n'avan qu'une fitte nommée comme elle et qui spousa Thommes III. Le neveu n'ent qu'une médiocre remanalessance pour un tutrior; l'un de ses presuers suinz fur de faire marteier les enriquelles musestima que s'étail attribués la reine at de s'approprier, autant que faire se pouwait, in recit des expeditions enlithres faites per sa finite et en belle-mère. Con expeditions aunt pour mot le plus beautrait du regne de cotte femme; effen montrent que l'Egypte savait, die le XVIII dynantie un moins, se lames fans les grandes découvertes géographiques, et qu'elle n'était pun effrayes par les expositions maritimes. La plus culture est enlie qui fut diriges sur la côte des Semalis et qui est bout an bong reconnée et illretres sur les murs du temple.

×

Ce temple fut élevé par la reine Hässchopset en l'homasur de son père Thoutmes I'm et un sen propre hanneur a elle-moms. Fut-ce un mozamment famelies erige pur la fille à son père on par le reme au rot qui l'avait associée au pouroin? Pant-être ponnera-t-un que s'est la même chines, et M. Naville tout le premore nor somble devoir penser sine, mais copendant it y a more grants difference. Le temple de Deir-si-Bahary, pue plus que emet que sont aitaes dans la partie necedentale de Thèbes, pas plus que ceux qui se trouvent sur la vive desite du Nii a Thebes, us nont des chapelles funceaires élevées pour y sendre aux défunts les artes du culte familial qui occupidt le première pière dans les objes scyptismuss. Aussi n'est-es point à Deir-el-Bahary que l'irais cheraine le toubeau de la reme, etje ne re'étoune petroqu'en un l'y nit pas rencontré, je servie mame fort etames qu'en l'y ent trouvé. Les espultares royales de l'Égypte à cette époque se trouvaient un nord de Deix-d-Bahary durs la vallée des Ross pour les hommes, au sud du ce même amiroit dans le suitée des Actaes pour les Semmes. C'est là qu'on remiait les binneurs figuresires aux defunts en tant que defants, qu'en leur portait les offrances accoutament, co leur rendan resite dans leurs magnifiques maiseme S'étornilé, qu'en les chargeait de majilet à époque fixe, etc. Les Pharasses et leurs lemmes, une fois passes de vie a trapas, étalent truités absolument comme de simples bommes par burs families. Il en etait lant autrement in an les commitérait comme rois, En tant qu'hommes on leur sembalt les decoirs que l'on remisit à tons les hommes; en tant que rols coleur reminit des houneurs divine, car les dependaient de la familie divine stant ils as rankemment ; co n'etait plus le liis qui nievalt un temple à son pers, un our fille à seu père, comme dans le cas présent, c'était le sui qui élevait une spiendicte construction d'abord à l'Aucètre de la familie, au dou Amos pour les reca the bains, at manufe a now produce near immediat on quelquefois à sa propre persunne. Cela est si vrai que personne purmi les grands fondateurs de temple our su Ut enterrer dans les emifices countraits, ou dans les entents : l'annue monratt, le ros était toupours vivant dans la personne de son successeur, l'Ancetre commun presiduit toujours sus doutinées de la familie royale. Dans les temples de la rive gaucies, comme dans mus de la rive droits, en reminit hammage ann file du Soleil qui nontinument la famille solaire, et, de mime que riana une famille hien ordonnée on conserve le souvroir des faits giorieux pour în famille, de même, heraque des actions jugles glorisques avaient été farme par quelqu'au des Pharauss égyptiens, ce Pharaon on son successeur assureit is memoire de ce fait par l'orectine d'un temple où étalent racontae son règne et ses wine glorimiz. Tella est pour mol la genèse des temples egyptierre : en s'y sulcirail point on Dien abstran même dans as forms succeeds, on y adarast tel Dieu fundateur de tede famille, imprefie ciait parrenne a la royanté et qui descenduit, proyait-on; de la famille soinre,

Le premier volume des tombes d'El-Berscheb est la continuation de l'augreprepriate par in Sometic augments on Archaelogical Survey of Egypt, don't less mismoires sont editos par M. Grillith. Ce mayenna volume est en tres grand pregree aur les deux premiers, et non seulement au point ils vuz du texte, mais anissi au point de vue des plancies qui mous representent l'état semel de la tombs de Thot-hôtep. Cette tombe set très célébre chez les égyptologues à came du transport du soloves qui y unt represente, Ce transport set le moranus capital de la décosation. Il met en socies dons cont entante-treixe personnages, aletraction de ceux qui pouvaient se trouver dans le limi que dernis décorer cette status. Community pout is voir, c'est une vasis somposition; mais comme elle -at trairee a la manière égyptienne, la difficulté et le labeac out été bien noindress. Cependarii l'artiste y a chescuis une peintura asser exacte des particularités que présentainet les individes, comme es peut le coir dans les colffares et les habits dea gens accouras de tout le nome du Léders pour trainer la statue, Le reste de la décoration consistant simplement on des somme agricules, synaphiques, se domestiques, cane que con puese fournir quelques données historiques, sinon des termes de fonctions exercées par Thop-hôtep et ses afficiers, Cette tombe si riche en personnages et un animaira de tont genre est très pauvre en torier and l'inscription da transport de la statue qui mente metout sur les difficultés rainouss pour rendre possible cette opération, il n'y a que des insariptions bandles dont on no pout rim tirer d'adésessant pour l'aisloire, muia qui sont espendant intéressantes pour montres que le gouvernement de Thotlibber était un grouvermmunt de dougeur. L'histoire de la givilisation un contraire y trouvera beaumup à prendre, de même que sel e des contumes et des mesurs. Aussi n'est-se point un travail fantile qu'e fait la Société de l'Archeo-Ingical Survey of Equal.

En finierant je venz disarpec na malentendu qui a surgi dana les seprits des membres du Conseil de cette Sombie à la lecture du précèdent article sur les volumes connacres à Beni-Hassan. La teru almuble sourcture de l'Egypt capturation famil a licen voille me faire part que les membres de son Conseil aruient trouvé que tout l'honneur de l'ouvrage stait attribue à M. Porcy Newberry dans mem sompte rendu, à tort, puisque M. P. Newberry n'était que l'un des sollaborateurs. Le malentandu processait de ce que je n'aveas pas fair attention à un détait de la couverture, à savoir que les mémoires étaient édités, edited, par M. Griffith. Chez mous, formque la couverture ports que M. un tél est l'editeur d'un ouvrage, cela past signifier deux chosen, selon qu'ou est dans le commerce ou qu'on n'y est pas : dans le commirce, l'éditeur est le libraire qui présente au public l'ouvrage ou il a mis son mou; horz du memmerce, le mot editeur signifie que, l'autour stant mort un n'ayant pu, pour une sition ou pour une autre,

surveiller l'impression de son ouvrage, le sein de suivre cette impression à été conflé à l'édifeur responsable. L'avais pris le mai anglais efféed dans le seus de notre une français. Il poroll que je m'étale trompé ; c'est pourque en ce compte repdu j'ai bien apenifié que M. Griffith était l'édifeur du premier volurse de Burscheb, D'allieurs, je l'aurais deviné, car le style de l'emres fait reconnalies quel en était l'auteur, c'ent-ce été que les leures de noblesse accordess généroument à Nestor L'hôte, qui est appeié Nestor de L'hôte dans tout le cours du mémoires. Et je coix aussi que l'édifien de M. Griffith n'est fait plus sentir dans ce volume que dans les précudents, que c'est sans donts la raison pour laquelle il y a un progrés marqué, mais alors pourquoi mettre comme titre : El-Berehoù av Perny E. Newberry?

F. AMELIATAL

CHRONIQUE

FRANCE

L'histoire religieus : à l'Académie des inscriptions et belleslettres. — Séans du 29 mars. — M. Salamon Reinach communes la lecture d'un acavail sur les représentations de l'emmer musa dans l'art grec et l'art ociental.

— Sconneille 6 annie, — M. Submon Retains poursuit la lecture du mémoire présedemment etté, et expose les conclusions surquelles ses renterries l'out amoné. Les figures de femmes aues out toujours été considérées course provenant d'un type primitif, tet que l'image de la décesse stablément letter.

M. Retaines s'alors course potte opinion et semis de démontrer le peu de foudement qu'il faut moorder à selle théorie.

Les divintes aure font entierment defaut dans le parthère chaldéen; latur est toujours représentes parée et nunée, et ce n'est que pour desenuére aux enfere qu'éle se depouile de ses éléments. Il existe au sontraire, dans l'Archipel et à Trois, un certain nombre de statisettes de femmes unes, que l'ou remountry dans les sepultures datant du zurr au zur éscle suriron avant nobre ce.

Un time des très ancien de la Thrace a même fourni un exemplaire sembleble a cenz découverts à Trois. Des statues grandeur nature ont été quest trouvères. M. Asimos croit que des atatans de ce genne out pu être enlevées par un conquérant, puis transportères à Babytone où elles anmient été l'objet d'un naîte. Il faudres donc renverses la tième primitive et supposer que le type des deceses nues, après avoir pris missance dans la Grèce prélitatorique, aurait passe de la en Chaldée et en Phônicie d'un il sorait retourné à sun fron d'origine, pour être de mouveau transmis aux formules.

— Séance du 12 auril. — M. Miestz III un mémoire nur la fiare dus papes du une su une sécole. Nous donnous le résume de cette lecture d'après le nompté remin de M. Léon Durez.

Parmi les insegnes destinés à marquer la putasance temperelle des papes, amoun n'a tonn autust de place et n's donné lieu à autant de péripéties que la turre. Du xur au xur alerie elle a séé associée aux triomplice comme aux tribulations du Saint-Siège. Tout près de natre époque, ou a vu le géneral Bomparte déposition file VI de set quitre liares, et l'empereur Napoienn l'et racheter, quelquie années plue turd, une partie des pierresies qui en provennient pour en faire exécuter une ture musealle destinée à Fie VII. M. Eugène Monta entreprend d'élimiter l'històrie de set ernément, si obscure jusqu'iei. Ets mettant à contribution les mandats du pacemont conservé dans les Archives serrétes du Vaturin, les inventaires, les statues tumbales et une tempe serre de

reproductions anciennes, dessinées ou grandes, il montre, tout d'abord, que la plopare don tiares représentées dans les printures du moyen lige et mêtre ée la Renaissance cont de pure fantaisis. En recourant aux témolgrague véritablemeet dignes de far, on arrive a la conviction que la forme d'un multième en apparence sumuliellement hiératique et immunible, a constamment varié. Cen changements, toutsfois, out on pour point de liepart, non une intention symboligue, mais la sécolation mêms du gout. Tour a tour nonique, puis renflée vers le milion, finalement écrasée dans le leut, tour à tour antmontée d'une grasse pierre princene formant bouton on d'un globe supportant une amis, la liare a le plus soovent esrei de thème aux fattuisies des joulillers (les orfeves proprement dit n'y aut, d'ordinaire, travaillé qu'en sous-ordre, sauf pendant la pennière matté du xxº siècle, époque à laquelle Ghiberti orna de figures en rallel les tiures de Martin Pe et d'Engène IV). Les modifications introductes lurs de l'Aldilasment de la papaulé a Avighou consistent principalement dans la substitution de motifa gorhiques una motifs comsus auparavant en sengo. Floriante pasqu'os pontificat de Benoît XII (1335-1342), la tiase s'enrichit finalement, sons ce paps, de trois conronnes distincies unitement superposées Aux approches de la Remissance on assiste à la formation d'une légande fort enrieuse, cuile de la préfendue lines de asint Sylvestre. M. Mints mostre que cetta tiaro est identique a la tinea de Nicolas IV es de Boustace VIII. Emperade sa France pur Clement V, supportée à Rome par Gragoire XI, elle repri le elsemin d'Avignon sous Clément VII, pais sila eccomit en Espagna avec l'autipape Benok XIII : dollaiffvement recompains par Martin V, on \$429, alle for voice en 1485, et depuis on en a perdu tunte trace. Henreusement plusieurs enulphores mous on but conservé l'image fidble; set tunigne, orne d'un corris fermé (à la plane de cournaux), un se distingue que par sa lourdeur et son arshallime. Dans use procuame communication, M. Minus se propose d'étadier Phiatoire de la tiure pondant le xxe et le avre siècie.

- Seance du 26 avril. - M. Faucart lit un récoune d'un memoire aur la parsonnet du culte d'Éleusie.

M. Collignon prissots ensuite les photographies d'uns serie de dessua madita de l'armitente anglais Cacharell reproduient des lina-reliefs qui sensent la balistrade du Nymphaum de Sidé. L'un de ses has-reliefs qui sensent une sesse traitée dans une pesiture décourante à Pompin; il montre Sélène commille per Eros vers Endymois entorni. Deux de ess has-reliefs ont sité dojs publies avec nuclintespectation un peu différente; par le communication entre les Villes de Pomphylie et de Pisidie.

— Sécret du 3 mai. — Sur la proposition de M. Guston Purse, l'Academie discerne le prix La Grange à M. Alfred Jensevy, prefesseur à la Familie des lettres de Teulouse, pour son livre intitule Observations ser le thédire religieux su moyen sign dans le moid de la France.

M. Fonorer lie non note cur la construction du temple de Delphies. S'appreyant

sur un passage de Xémphon jump lei mal interprété et sur un décret athénien. M. Foncart montre qu'un un sécèle les Jéruse obsertiatent à remodifir les resouvers nécessaires pour temmer le temple. La constatation de ca fait permet de comprendre et de mises interpréter quelques-innes des demières découvertes. Les restres de la collemande dérique, dessuverte pendant les faulles, flatent acest du milieu du me siècle; l'explication de M. Foncart ne permet pas de supposer que le temple ait ets reédifié, domme on marait pui le cruire.

Nouvelles diverses. — MM. Emplos de Propr et A. Founder uni de nommels auxires du conférences à l'École des Hantes-Étades (Sention des sciences religiouses), le premier pour l'Ristoire de la littérature de l'histoire curettenne, le second pour l'euseignement des Raligions de l'Indo.

Les noutesux mattres de conférences cont lors deux callaborateurs de la Remar de l'Histoire des Refigiens.

Publications recentes. — M. Brustow, doyen de la Faculté de Uniologie de Montauban, a public ches Fischbacher, une brochure d'une treutaine de pages, Le un fature d'après sont Paul, où il s'efforce de montrer que l'apôtre Paul n's pas changé d'opinion une le sert dus fillèles après la mort, comme l'a soutena entre autres M. le professour Sabatier, mais a toujours professé que la résurraction suit immédiatement la mort. Il est clair que par « mauriment d'un corps souteau.

— M. l'abbé Gruffia, dont mus avens dirià en l'occasion de citer la nom, a entrapres de publier, chez Firmmi-Didat, la collection numplète des corts cles Pères de l'Égime syriaque. Cette curves, qui domanders pour être menés à benne fin une somme très considérable d'effects, est appelle à remère dans le domaine de la patristique ocientale les acremes dont es est redocable à la Patrologie procopie de Migne.

Le plus de cette saite collection, tel que l'expose M. Graffin dans la préface du premier solume dejà paru, comprend les mueres des hérétiques en même temps que colles des orthodoxes. Le classement des taxtes respecters l'ordre introdologique autant que passible; unis l'exposable sera divisé en plusieure seras, afin que la publication puese être moné de plusseure obtes à la fois. Les textes seront imprimes en agractions jarobites, consisers et accompagnés d'une traduction latine. Chaque sèrie sera close par un soculoiste de chaque des auteurs publies. La fin de la première sera reunira les textes apocryptice et les versions provenant du grec.

Le premier valume, dù a M. Parisar, est tout entier reserve sur homélies d'Aphranie, qui s'élèvent au nombre de vingt-deux, déjà publice par Weight.

ANGLETERRE

The Documents of the Huzatouck, translated and arranged in chronological

order, with introduction and motor, by W. H. Addis, M. A. of Bullon colonge; Oxford, Part I. The oldest stook of steleme himsey, in S. agree-200 pages. Published by David Natt, Lowdon.

M. Addis, daes is but defaulter is tiche des sumpers, a antropre de putider à part les disminute qui component l'Hampleuque. Le volume deja part confient une préface, une introduction importante dans lequalis l'unieur expensitament di n'errique et possits problèmen, suffe le traduction de E J (Eloute et Jarniele), qu'il appolle The utilest Rout of Hebene History. Le sonneil volume compernire le Dembronoum et le Code ameridate possits commissions giuritales de l'autour. Nous cerisudroms sur set important ouvrage quantitiones complet.

A. Waiter marge, The tife of Stabburn Microscop and the foundation of his Microscop at Al-Edsh, from a sure manuscript (Bartin, E. Fellier, 1894, in 8, do mit-168).

M. W. Haller presented as publications syringum, fidite one Vis in Plabban Blormind, Capess on monoscott qu'il avant rapporte d'Egyper Continue autre d'homatim de passe de 3,000 vers, dont toutre les acrophes riment our une même latin de l'alphabet. Ce managerit, bons que continue par les formes features qu'il fourque par sonte de la transmipilion de mons grans augmentes de désineures lautaisentes monoses par les exigences de le rime spoumés qui extenséries le texte, et même par l'emples de formes monomes lorgées par l'acteur struigue. Wahil, auronomes forgins d'Adhôrbil, in, se peut être oauxidore, mutgre es un'en peuse l'edittar, comme une augmentine précientes pour les standes extremes.

ALLEMAGNE

The surveit Books of the Old Testoment. A critical withins of the heliese text, printed in colors, unliking the composition of the book, with notes, prepared..... under the Editorial directions of Paul Hough. Lapping, Harrish, editour.

Cette courrelle admisse de textes bibliques, publice, sons la direction de M. P. Haupt, par su groupe de professourz allimande, august et americana, appaique, pour la première fois, peue la distinction des augrons, un procédtées imponieux d'impression sur fond de doubeurs différentes qui, aans nuire à la bonne harmonie de la composition, permet au fentair de hère immédiatement et d'une façon machinale la répurition des direcess marties du sexte qu'il a sons les yenx.

Le Levisique, par exemple, publid par le profinessur S. H. Briton et le Rév. B. A. White, comporte durt conteurs : james, pour les fragments apportement au l'ode de amortheures, frant pour la fin du l'ode somment est imprime sur fond blanc. Les sources plus combensees du livre de Samuel out mocassis l'emplot de huit mintes ; le livre de Mé, trois senforment.

Les entieurs out completé un travail de classement des sources par de numbreures notes où les exposent les raisons sur lesquelles les « appaient pour les restituteurs conjecturales ; on ayables de notation par signée designe les passages altérès et les lacunes certaines ou supposées du texte.

...

Lie trunième édition des deux premiers homes de l'entyre magistrale du savant professour de Berlin, M. Adolf Harmork, Lehrbuck des Dogmen-peachichte (Fribourg, Mobr., 1994, in-3, de xvii-690 et Xvi-485 pages), voint d'être mise se vente, autvant de pres la mounde. Le nouveau tirage du premier volume reoferme un supplément de pres de cinquante pages. La pagination ceste la mome et permet d'atiliser l'index general publié à la lie de tronième volume, dans l'édition précédente.

None aggularous auss l'apparition de le mounde edition de la Theologie des Aleca Testemente d'Auguste Kayare, remanice et augmentés par M. Kerl Marri, de Băle (Strasbourg, Friedrich Batt, 1904; un vol. in-8 de a en 319 pages» La Evision des parties de ce livre est celle-ci i 1º l'étal religioux des faraélites autériouroment au Jahrisens; 2º le l'atvireme originel (Moise); 3º la rangion des faraélites après l'étaldinéement en l'alestics et au temps des aucums rois; 4º la religion des prophètes; 5º la religion de lu loi (noncesse); 6º la religion auguste inflaences exidences (page à la deutrantion du second temple).

Name distrons, parmi les curvages d'exégèse biblique, une étale critique du festicronnes, this fituteronnesses, ent lobait and sense literacistée Form, eine heltimbe Stadie (Leipzig, Hinrich, 1894; un vol. in-8, du vol-19 p.), par Willy Stanet, Tout es travail indique une resherche beaucoup resp grande de l'analyse différence. Un tel procedé un part aboutir qu'à un conduit un licrement superficiel et forcé, ne sortant jes du domaine hypothétique, L'aurent, emigre la valour de sen travail, a cie trap souvent victime de sa méthode.

SUISSE

M. Tony Analot, privat-Rosent à l'Univernité de Genère, annonce la guidica tion d'une étime philologrape et grammaticale des patriogras armacens de l'Annien Teatrment; première partie : Keleur, Cette publications aureuse aux studiants et est conque dans la fett de leur familier l'intelligence du texte. Grante mot sera auvei d'une traduction littérale en français et en louir, de l'analyse, de refireresses grammaticales, de comparaireurs avec l'intereu et les aucustuses vurtemes, de comarques étymologiques et arabéologiques, etc.

Le priz de la souscriptico sera de 1 fr.50 par exemplaire, compensant quarante

pages d'impression. L'impression de set suveuge ne sure communée qu'en tant que les souscriptions seront sufficientes pour embreur une premiers frais, Les adhésions derront être enruyées à l'impressorie W. Kondig, Visca-Cullege, J., à Genève.

FINLANDE

M. J. Krohn, enlers à la suience par unu mort prématurée, n'avait pu rémair et rédiger en vos de leur publication les leçuns relatives au mille finnais, qu'il avait professées, pendant une grande partie de le carrière, à l'Université d'Helmagiors. M. Kaurie Krahn, vient de publier sous le tire auteunt ; Saomen aurun polemailleur junicalempeleules, par Julius Krahn (Helmingfors, Imprimerre du la Soniète de littérature finnaise, 1894. Le voi in-8 de ve-494 pages, aven G2 ligures dans le texte), après les avoir mis eu ordre et leur avoir joint le résultat des découverirs résentes fiites dans ce domaine par les accants, les matériaux que son pèce avait rassemblés.

Ce livre est divisé, d'une façon très chire, en quatre chapitres truitant : i' des buis sucrès et des suntuaires qui y étaient construits ; 2º des idoles ; 3º du personnel attaché au cuite : sacrificatoure et seculers ; 4º des sermanion du cuite, Il panse su reventoutes les pratiques et superstitions religiouses des Mordouines, des Taherènnissen, des Purmishe, des Ostiaits, des Lapous, des Ougriens, des Finnois, des Vogouies, des Voriaks, etc. Il se termine par une bibliographie ausse sienduc, muis soutout très poleionne en la matière, renforment l'indication de près de doux cents surrages. Les figures dont l'auture a orné son livre campitant beurrasement le texte qu'alles accompagnant. Ce sunt des plans on des vars de bois sacrès, des dession d'instruments magiques, etc.

Cet ouvrage, le plus complet qui ait été publis sur la inythologie et le culte finnoir, est appelé à rendre de très grands services aux étudionts et même aux exvants qui s'occupent des crayannes religiouses des peuples de la grande famille ouraineurs.

ETATS-UNIS

Daniel G. ferinton, A primer of Mayon hieroglyphose. — La convenu here do profession tropic G. Bernton sur les hieroglyphos mayon fieme le III solume, nº 2, de la série philologique, littéraire et archéologique des publications de l'Université de Pennayeanne.

L'auteur, dans ce volume, s'efforce » de fournir aux commençants tous les Alèments nécessires à l'étude de l'euriture hiéroglyphique primitive de l'Amerique sentrale.

Après avoir décrit dans une préface les manuscrits mayar qui opue emit parrenne, ainsi que la méthode à source pour leur interpretation, M. Daniel G. Brinton procède à l'amilyse de leur contenu, qu'il drive en trois parties ; les chemine mathematiques, compressed le aprime suissed des Meyer, les differents admitration des Meyers, les differents d'automomis alors comoss et les algues composés pour les naluris arminológiques, Les éléments pretirents. L'ette partir pluts per un expose communée de la religion des anciens Mayers et les calts de licers clients els les pourrent par l'examen des représentations pour les entre de l'incres de quadrupades, d'occurs, d'incres reproduits duns les sommancés cont passères en royan. Le transfère section traite cas d'emmits graphiques, des bieroglyphes programmes dits.

Le volume as tarmine par dix-ont spontiment de textes provenant des diffesantes regions qui farmé natérios sons la domination des accesses Mayus.

5.

the lumine du laflable, dejà at étenin, vient encorn de s'aurichie d'ane nouvelle publication due aux salus du Gallege de Wellasley, près Boston. Le lier, 6. T. Read avait requellé, perstant les convents-trois aux qu'il passa source inimidentaire un milion des lifemmes, pouple peu connu qui liablé source, bion que tres reduit, ses des ce Prime d'Imard et du ma Breton, Terre-Negre, le Nouvenne Bremswick et la Nouvelle-Escass, un nombre assez considération de traditions. Après se mort, ses papiers, pour la plopart médite, format sanutas par la professens E. Norton Borrford, qui en ili don au Collège de Wallesley, Ca vont cen notes que libre féliées L. Webmer, aules june as their par Mess Leile et Compile Romford, présentent sous le mes de Legonde et the Miomers, by the Ber, Silve Terrine Rand (New-York et Londres, Gross and Gallege, annuel della pages, 1894).

Con textus, quotque assen pen l'observes, persentent un certain inverit un print de vos de l'influence exercite par les ancients enforz scandinaves du Vinturel et du Markland. Le manuscrit du Flov, S. T. invest comprend quatre-ringt-sept polices confermant, des traditions distanques relatives surfout aux successants les Mahierre, des légendes pieuses et des contes propromons dits. Les fiscalers présentent ne grand numbre de points de ressantifiance avec les contes auropeans. On y reasonire de types de perm légendaires qui rappoillent quotquesseum des personnages de nos contes populaires indeques Jean-Béte.

INDES ANGLAISES

M. Pratap Chamira Hoy, qui avait mitripris le traduction du Mahdbharatasient de moure à Calentia, à l'age de conquente-trais ane, bissent aus courre lunchirede. La ficcus critique public à se must une tette par laquelle M. Barth fui annocce la trista nouvelle, dont mus croyans devoir reproduce in ann partia, Catte lettre sei un memo temps un pressant appel adresse à coux qui s'autiressent à l'antérement de l'autres et malheurencement jutercompue.

« La peniousz Himbou & qui mons domine la grande entroprise de la tradactime

die Malchbitests, le Babo Pestap Changes Roy, est decide à Calcutta, le 14 Junvier, a l'âge de minquante-trois una après une longue et decloureuse maissile. Dans une fettre datée du 40 cetobre, la formère que fai reçue de les, il sentist se de procesime; il en purlan ever resignation, essut à peine espèrer de voir encure l'achievement de son muyre. Cutte dernière jons devait, en effet, lut être esfunde. Le fascicule XCIII qui yant d'arriver un Europe et qui est précèdé d'ann torribente untire sur ses derniers instante par sun dévené collaborateur Kasore Mohan Ganguli, conduit la traduction junqu'à la fin du XIII+ levre, l'Anacksunsparenn. Il faudre emeste sept fincientes pour qu'elle soit achevés. Mais ces fancicuise contecont de huit a die mille manies, et Pratap Chandra Roy, dent la vie a dis toote de marité et de décusement, n'e rien lains après lui que sa maison et le stock de ses publications. On suit que ses traductions du Mababilitate en hangell (trou édiform) et en anglais out été en emjeure partie distribuées cratic, et que ses autres publications en sunagrit et en hengalt du Muhübhürara, die Herivanica of the Ramayana, out the redeer no-desents the prin contant. Sa reure, ammie du même sepuit que lui, accepte avec conrege es fourd beritage et, codie que coute, elle arhèves. l'emvre du défant aven l'aine de ses fidales collahorainura. Elle y communera som ele altere, tout en qu'elle puesède en propre (nontheirus su dot). Cent exemplaires du Mahabharata en sunscrit et cent exemplanes de la traduction auglimes qui restant en magnais, secont immédiatemen soiles au prix respectif de rept al de vingt rougues l'examplaire (port pour l'Eurabe non compris). Its meme temps sile adverse un pressent appel 4 tous cent qui ant termigrae de l'interêt pour la générouse sutrepries de son mari. Nous esperons fermounts avec elle que net appel mut décinièresse sera entenda, et qu'il la sera en France aunai. Les lands descent être adressée à la seuva du defont, Sundati Bala Noy, t, Rajan Gource Dass 'stront, Calcutta (Berlinh India) les orders staffniers devent l'être au Manager Dittoyn Bharata Kâryâleya, mains adverse, a

Nacrologie — Aus Charles Schmidt, dicède set hiver à l'âge de quatresingt-trois aux, disparait le decrier représentant de groupe de the degimes strashourgeoin qui ent rendu de si grands services à l'étude scientifique du christianisme dans notre pays. Aujourd'hoi Strasbourg un plus qu'une Université
allemands, admirablement installée sans douts, mais qui ne se distingue pas
essentiellement de tel untre loyer d'obseignement supérieur en Allemagne. Au
temps ou les Resies, les thaum, les Canitz, les Schmidt se grouppient autour de
l'Académie de Strasbourg et de chapitre de Saint-Thomas, la vielle capitale
elencieurs avait une originalité scanninque touts particulière. Le baix cuseignement de Strasbourg servait en quelque sorie de truit d'amieu entre la mience
ellemande et la science françaire. Aujourd'hui l'élément français est absolument
basses de l'Université et, quelle que soit la releur personnelle d'un grand nombre

de punfeceure, elle ne resupiti plus la même rôle et ne peut plus rendre les mêmes services qu'autrefais.

Charles Schmidt agait compris cetts situation. Nut ping one had als southern de la guerra de 1870. La dustroption de la Bibliothèque de Stradourg par les hombse prunaiemes provoqua ches lui un véritable désespoir. Il recorda dés lots à l'emelgrament et vient dans la retraite, s'enforçant de plus un plus dans le passo de cetto Alsano qu'il nimait d'un amnor passionné et dont il excelluit à fore remartir le constitées propre et les surviers. Mais ober les l'écuditues locale Half Beendee par tire large culture historique et pur une remarquable aptitude u arracos: les détaits écolorques a des rièses generales. El le volume anonyme our by flues of his maligna de Streisbourg on Pittale our les Bibliothiques et Le. fieres à Strandeury temnignent de la commessage approfonille qu'il avait sispaise des mandres vestiges du possé dans la viette mité, son Escoi sur la Société minde dans le monde commis et par su transformation par le christianisme (contoquiaper l'América françaire en 1955 et son agyrage bien somm, History et ductrine de la secte des Cathurus ou Albigeois (1949), dans loquel il rattachan l'abréase albageouse aux doctrines duaissies de l'Orient chrétien et par elles au maniabilique, révillent toute l'étendue de son horizon historique.

L'historien scollematique et l'étudit passionné des unfiquités alsaciennes ent treuvé le seritable terrale qui leur convenait, dans l'écude des mystiques aleaciens du xix" et du xye siècle et der précurpoura de la Réforme qui se munh trouves en relation area l'Alema, parce qu'à monne époque pout-être Strasbourg o'a êté davantage un leyer d'ideas et de dispositions religiouses ou morales destinose a exorner une nation générale. A cet neire d'aturées se rattachent les plus beaux travaux de M. Sehmidt. Tantôt it s'e-upe des premiers propagateurs de ia Reforme en France, de Farel, de Pierre Viest, de Pierre-Martyr Vermigli. de Gérard Bearged, dans il retrace Unictore de main de muttre; tantét il ronsacre une étude à celui des réformateurs dont le curactère lui était le plus sympublique, à Metanchion. Une autre fois il dépoint dans une remarquable monographic sur Greson les offerts commplie pur l'Egliss du xxº sième pour se reformer is an proper mitiative. Pine surfout it represed constamment assumvanue our les suystiques. Dive se journesses il avait été aitire voir oux, summe le prouve son Evani our les empitiques du neve sernie. En 1841 il donne l'Histonde Futder; en 1986 il palita les neuvres principales des crystiques de Straaboure. mais le titre de Nicolaus con Basel, et nour ne mentionnous pas tous sez articles sur les « Auge de Tous ». On peut des saus rengération qu'il « fait reviges giord toute one partie, et nou la mores intéreszante et le moine trachante, da fa vie religiouse a l'aurore de la Renaissance. Que sur tel on tel point ess opireime action adjettes à régistes, p'est possible : l'hommer d'arnir rappele à la vie les granda mystiques du xv° sidals ne lui su rectors pas moins. C'est a bul explorant, & son Histoire Elizavire de l'Alexee a la fin du xer serele et dans la premiere moite dia xve steele, que l'en recourte pendant longuages pour cacnuirce, non anniement les taits, mors aussi l'esprit du monde littéraire alaccien al actif a l'époque de la Renaissance et de la Hélicine commungable,

Enfin il nous a dome en 1880 ja muillaur priess de l'histoire sudéxiantique du morres age que asua ayuna en français, l'Histoire du l'Église d'Occident pendunt le mogen dge (Paris, Pischilacher), lives nobes, on le datail est de partipris subonfimné aux grandes lignes du déreioppement historique et duss biqual un apprenie la fermato d'esprit, l'impartialité, je dirais volontiere la duoce sersuite que enranterissa le dernier survivant des Lengdieres de l'ageneses Faculté de théologie de Strasbourg 3. H.

La sort, depuis qualques unicot, as montre impitoyable aux originalistes. Après avoir atteins presque mun car come les deun expetationes allemands Januaries Dismirhen et Henry Brugmin, dont le nion est hi à tant de brutante travana, ella suporte najourd'han Sir Henry Crescuite hamiliaton, « le pera de-Vaksymilianim v.

She H.-C. Hawkinson, double a Londres, he h du mois de suara dernier, a They do quaire yings-inquer, nagut on 1810 a Chedlington, dans in south d'Oxford, Des l'âge de dix-sept sur, il inaugurant en longue carrière en prenant du service dons l'armée et partait, peu de image après, pour les ludes . C'est la qu'il sommesqu'à se turnillarient que studes qui devaient le rendre critères. Quelques unusus plus tard, en 1833, il lus murge de réorganiser l'armée du mais de Perse, auprès supant il demoura près de six ann. La rupture des relations entre la Persa et l'Angietarre le cantrargent a quitter se poate ; il fit alors ses débuts dans la narraire commitère et deviet aucus romaint agent politique a Candahar (1840-1822), pais consul 4 Bagdad of, mills somati general dans onthe mame vilin (1800).

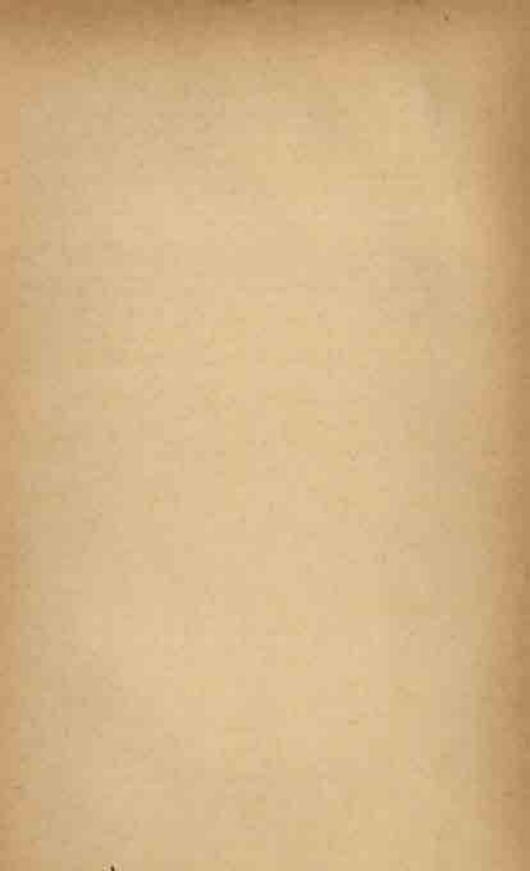
Som premier sejour en Petre ne lui avuit pas èté inutile; il tus avait permes d'entrepresulte la sopie de la longue rusurution graves sur les recliers de Behintour, a l'étade de laquaite il se douarres aven échour, et dons il douna une traduction complete an monde savant on 1846, dame in Journal of the Regal Ariana Somety, and X1, 1. Corporates resulted but, an qualque parts, to premier pas de la jouque diape que parconrut, co pau de temps, le dechiffrement alues encore tres incomplet des conestorpes pour abenitr à l'établissement définitif des bures sables sur inequalies l'assyricharie moderne repose. A Rawiinson revient, en ellet, in plus grunde part dans le tradement sommifique des legtes cantillement at a set ensure le louer que du citté ous devanceurs Nicholm, Grotefout, Burnouf, duar il repris l'escres imputibile qu'il perfectionna et dont il fut le propagateur allit-De l'Arnde du perse, l'Awilmon, pareit è estle de l'assycieu, où il pourmistit esus litive ses empattes lagrens. Dane d'one lorce de travair et d'une opamitres manufactubies, o pur, topi an complicant for business dont la confirme de suc paya Pavait investi, pominivo atna interrupcion les fravoire qu'il aran sotraprint partuguant son temps ontre l'administration et la sepseur. Nommé occurrecuteur au British Museum, en 1878, il fut sinal mie à la vezie place qu'il duvait occupée. La France elle-même avait en à honneur de las témoigner son admiration, et l'Asadémie des inscriptions et balles lettres l'accomitté accome membre correspondant en 1844 et comme numbre associé en 1887.

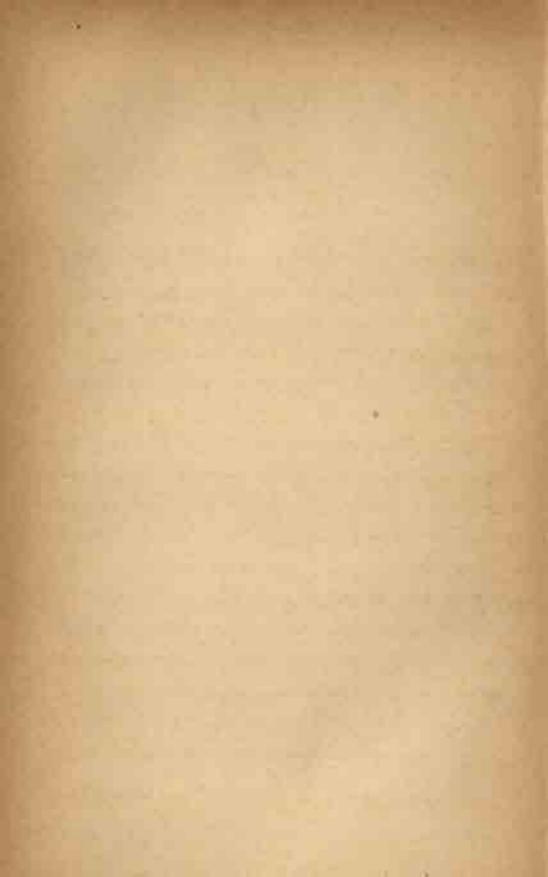
Sà perte sera ameride à tema les amor de la misone detti il l'ai l'un des ferrents les plus passionnés et le plus lidéle apôtre?

Les principales de ses inverse ment familiares a 1002; je n'en rappellarat, par insumire, que quelques-unes parmi les plus connues. The persian inscription at Behistus (1857), Commentery of the cureiform inscriptions of Bubylon and Assyria (1857), Monocr on the habylonion and assyriar inscriptions (1851), Outline of the history of Assyria (1852), A selection from the miscellaneous inscriptions of Assyria (1880). Passitus m propara, area l'amb de MM. Edwards Norris, George Smith et Theophius Pinches, la grande publication des textes mandiformes du British Mussum, Camedorm enterprisms of Wastern Assa (1801-1801). Son non restatu annis attaché una deux grandes movres de son frem George Bawinson, Répodus (1858-66) et Les euxq grandes monarchies du monde oriental annica (1868-1823).

E.C.

Lo Girmit | Esseny Lenour.





Textes Religioux Pehlois 1

ודעט שבי וופו

וה והחווה ואה הב והנווה (אינים) ובף مراوس عما محاسم مح موسم مرسوس المعالم שישונים פון שון בשישווטיבין לוך נפיטי على مقدام المراح المراح المار ميسوريم عرصاور רכם הפרטטר ו שידים ווקט רפי ייפי اعلاقه اله الع سلمه على الم على المعا عما معراام المعام على مله الما المارسة ושלש ו אנשא ו טטטא ב שישינפין פערם: בעל שים לפקום אשוב שון ולאטטאו שו משונוטר ישור טישיברו יש פור וש נפחטיור טטיו לדים - ופידון שחישים טו שיל (שישיל. א) טוף -الما جوم المالي الما يا المالي Pro 251 9000 -110 rurreses 100 (eng. M.) how we of (furthermose sis) اوارع محمد المعارس المعارس المعارس المعارب عد مداان عما ورس امعه عدد رس

ورد طویلام ساعار معما سمی مد عا شهرمها w) (M. webs) wrebs w) Dim 11000 الا كالمرد مرها اله ما المهم الم ما المهم الم ا سرماع راس مرما م سرعاد عمر سوه سوي لعال 4 على بمل ها دها عمل رسمما ع فيهادهم וצטון טטעי פיטי בייליב וטטעי שיטים שוו פישי בינישור נפון ביטין שמיפינושול ופיניילה اقته واع سما يع كون من المساو ووق العاا وسر السوسرم عرر المصري ما الما ווייט בייליין ובטר וטווס ועד יטטרוו المحمد من المحمد افتار بعدو ا وسكوانه و اقتعا سرسر أتشكرة יושקיילטר ו ניון פיוטיטי ויש טוטי (ישטוטי ויש ושישישושום ישיפת שוון שינים الرسم : المال مع المال مع و المال المال المالي الم שיוור שוו פשושת - ונשר ו לאטטחים ماحد عد معدد الع عال ما الحوظم ما المرو ا ותו בשונים ושוופים ושווים שלים שווים אטישוו (אטיאוו . או) יפטי פיטי פיטין וייקשנטו שלענשתייון שונון עוד ישיוול ושייף יסטיו שו ودلوم لل ١ سركتوم مادوم و دوم و المادم ا في د مع وه و السووم وب المسروب م

क्ष्मिक का क्ष्मित तिक्सि । कि क्षापत

II

भी नाम मध्यक्त मध्य नाक मुक

ال فيه عااله سم مااد عرصاعما سمعود وعديد عم رعديد على عدام المرية والم المالها अगा हमालि कर् । हिंद कर मालि कर مدون ما الم علما علم علم علم علم علم علم المحرود لعلم المحرود שיוו א אין פטון עשועם שיים שיים לקא לוויט لسوم علماكم سرااو والدسوية مله العدد على عبد المحمد ك مدار جوم عليه الممال المعلم مامي الممال عدد این اردم بوالانع اورا این و ترا د جا ا عمل ساوسوسوم سمار العام ا عمار علماع المحل المحلم ملعا كما يا بعداد معمود معما المعلم المحلة المحلم معما المعرب المعانية واعبود سلما يوتاوسد

سرسوده او موسه سرساعدد دوا عداد مهر וישר בש אוו ששון ששיר פיווטיןו טטיון שיאו אינון אישו שים שים שוו שב לטיום-اعمانين او والمعلما مهم المراهما טוש נישות לואופון לושוופו לושון בישי المراو الما يعمو (عهو الما على عاا معما ا माना निर्मा किया । त्या भी हात्त्वाह हात्याह PIPELL OPELL CHELLE SELLED LA LENILERO المسور عدو معاالعما عا مار يدول اد اعدى الا فالمعلد وماد ومعاالهما שיוו למו שלשיפון או ששי לטין לו علم عمل المحمد الما عمل المحمد my Di Jum ehry relieve Dane عسيد الع عجد الع في العرب العرب ווה לפוופץ בפוואבת החו והתה يع جال كما وعود والبعد والم لكفيم عم نقل عمر الا عكة (عود ١٨٠) عن و وتعالفه مع وكذ لسرمد تلطيعا إلى فر لسوسة المؤتند لوقع المعدر نقاالسوس راب وبدهدانه عال عروما المال مها ما

يوور والاهم كدولهد الا المديهم المحال Neith - nor 16610 4-411 2071-609 -سلما فالما دعامدار او اعراق المرسما טישווב עם שושא יידושלייו טישווא > C 61106 (M. 100) 111000) 201 309 11 بيد كما الم وعود ما اله الم الم والمرا שלא ביטיון שיים מטייון שו שלענייון טיפווף roller 1m2 expm rs (var. Derlie) Dersie لا وجوام تع سوما ا (سوم مع) علمائي שו בשו שוו שוו שא ציין ו שיון ליטון פון בפוש של אפאוופא ווישר ן שאו אפאוופא ווישר ו اواله سيديد واسه عوام وواوا يرام عما الملاقع واله جمه براح ال عن الم المر من المالم على المالم المراب على المراب ما ا اتباد مهم معاالما والمعد المالم SII NOS IN (Var- PUO) FOUTI IIE المصود عما المدا المرسا واعاء

المراكب المعارض المعالم معاالما معمامة المصرارهم ما موري مدروالهم المال موري من موري المال مالم الكاد المربع كالم الكاد المربع كالما الكاد الم المعلى المعلام المحمور المعلى الم multer (rechest) witer (rechest orillest לער בנלפטים שינשישור וישונים ישוב לשינם-נישו נישוונישון לעידון ולוב ב ישוו ישטי שווישת ושל ואשר ושיו אפוודט וששים שטר וואליטין וושליטין ובירף כון נישושר ישוף ול קוב פוישישונף المعراج المعر المعر المعراج المعراج والمعراد المعراد المعرب المعر علقد ودر الماسر فهم الماهما والماار العود معاد المعادليوا عا تهما دوع سوموا قين الم معلى المراسا الحركمية الما المراسة שיו ושוול ולב שיוושן שלאום שיא ושן ביים ושוול ביים ושוושן שלאום שיא ושו و رعو مع موسر الله دوا علاقه معلم والم فاللاما كف ماسو قلعم المانعا المالا

ا كردوم معطواسدد لكوادهم ا (var. gruco) muco smer 1109 (var. elp) ושר עם משחשר שיון שוו עם משושר של د يمار عدوماها والعايد ساعسو وعار ושנפים שרוטיון מישיפים עופשיער נטשוו دا کاناما سر ماسوا مع سرددلسر سے مرسددون ر عددون معرا المعرب (معر) לאטר) ישייני יושיפינטר ול יש לעלנשלניין) الله عدما مرسار شرطه ما سو يورد الما على المرسو المرسو المرسو المرسول (ש)וועק ודש ששפטר שיון צטוונש) ويقام علماع آاس اواله و الماك المعا בפחור לניון שניבער ומינשים (ניטושים) ול וששיון ו אטשיע ול אטשין טינוול علما في موسم سرسا المعاكمات والمد ال الدوسية د ما الالاوما والد 100 ادور 496001 to John (tom 6 mos) eals= عام عدد معدم المال محصالها علم المال علم المال من المال م

سرسر سر سعادام خالمانعا وما كالودم سم سا سامد مجره عمر سوما سامه لكعد سركس سيساوده اثر الاد سوس الماسو ا ساله مرد سعاد عما المرم المحمد العمار ו נפסות בשוו ווישון וישושי ב ועל בטישו = DO 3001 (M. 11614 100) 110 HINDE عدد على عدوماد مسوسر سيباسه قالع ميد שפי זטון מעל קטיני וניים שין נטוטיוו ו ארטפיסיון וויישא נפיטיול יידו פיטיוף ! " (Methon) men musely James سرس الم مو قالع صدر سوما ع الم الم الم ששי שולנו קניםובן ושוניים שנים = في ا مركم المام المام ا مدره المرام المرام مر العادمة و المسلوا لواقعا تراعو المهد وقع ومد (وجمور در مرم) ا تراهم و سياسو قديم المرم الم الماعما المعمل ا ן מבלקייף ו ישייף טעעעד (טעעע , טעעף ו ורטים ודטורה זה ודטטיפה ודילשלפין אנידו טישאוופא שוו פפאונוטר ול ושפינטר

(العصر مع (العصر عد العرب على العرب الكواد ולשואל לאו שאו שיים החוון שישוים 313 (Var. Involver) rover prom Ipilino كعالاً دومال واع ساعات عا فعم اكانع ريد اكرافع ساعاد عما ماس ساماد ودع ساع اعلام اعلام المعلود علم آ بعوصه المصد المصل المهومة سے دان م سردوں الوہ وا الح وہ وقام לטיטר קשא לישו שאו שו ובלה לו (אבין) ודים ל רפי וויפים מט (זי ודה) ודיבין الماس الح معمور الراديما) با الموسا ו יאשו המפחוו מו השוונשו שיות שיוני الراعمى اجراهم الله وعد اهمه عمر المراج الما يلافعال المواج الما المور عدماسا ها جراها المحد بمها ها جراها المروعة العالم المعام معالم العالم المالم الم العال عرف في المحال المحالة المحالة المحالة المحالة שלאושיון שאורע ושפשא טדונים לטיני المراع مما مم التي المعدد على المراهم किर्मातमा में में भारता महत्वार कामाना शहर क क्रिंश किए नात्माविस कि केरिया पार निर्माण

TEXTES RELIGIEUX PEHLVIS

TRADUCTION

I. - AU NOM DE DIEU

Quand arrivera-t-il le jour où viendra des Indes un messager à pied annonçant l'arrivée du roi Văhrâm de l'Indoustân (ou de la race des Keanides), accompagné de mille éléphants montés par des chufs , portant des étendards décorés , commo les portent les souverains à la tête de l'armée, C'est alors qu'il faudra faire acte de vaillance au miliea du combat. Quand un homme sage, un homme de bon sens ira-t-il chez les Indons et leur dira-t-il : Nous qui sommes les souverains légitimes de la Perse, nous avons tutté contre les Tàjiks (les Arnbes), contre les Touraniens*, contre Rûm*, contre la Chine*

1) nilpda, chaf, celus qui commande un esephant, pll, Il y a une sariante, ffreinan, glerieux.

2) dreistak drufen pakksamilner, qui ent les étendards umés ou déployés. Cf.

Vd. 2, § 21; credhwd-drapha, qui a son éiseadard leve,

3) Tojik, Araim, Veir sur ce mot une note de Quatromère. Histoire du suitims Mumburge, He vol., He part, p. 154, note.

4) Thiraculds. Paya des populations turques ou mongoles qui fiabitent au sud de la Sebèna es avec lesqualles la Perse a toujours en à lutter, quelquefols ares Impuede.

Le partie spique de l'Aresta et presque tout le Shille-Nilmah se composent

de route de juites entre lran et Taran.

5) Hrdm, Le paye de Rom, d'ou sennit Alexandre de Macédoine quand il savahit l'empire perse. Ce mot designe, d'une lagon générale, l'Anie semble-Tale-

6) Centable. Le pays de Cir. La Chine ou tout su muies les pays de l'extrams Lat par respont a Firan, Samarkand par exemple. Los relations entre l'Iran et la Chine parsissent avoir en une estraine importance au moyen age. Yearlegeed valuus à Nilelword pur les Arabes envoys demander du secours au 15

et les démons du Mazandéran', ils ont été vaincus et ils on accepté la Loi bonne et pure, l'adoration des izeds et des Amshūspands, l'adoration du feu rouge et brillant, et à partir du temps de Zartūlmsht (Zoroastre), le descendant de Spitama, à l'âme immortelle, la Loi pure a régné pendant mille ans. Et maintenant, les Tājiks, ces mangenrs de rat', qui ont le caractère et la nature du serpent, qui mangent comme des chiens qui s'arrachent un morceau de viande, ont arraché l'empire aux Khosrões. Ils ne l'ont arraché, ni par le talent, ni par la vaillance, ni par la force de l'intelligence; mais par la violence et l'injustice. Car jamais peuple n'a ravi l'empire avec une telle brutalité.

Ils ont une religion " de démons et une conduite de démons. Ils ont répandu dans le monde une religion détestable et ils ont forcé à se cacher sons terre la vertu et la bonne Religion. Ils sont ardents aux actes de pôché, et out toute leur amitié pour les criminels. Ils n'ont dans le cœur ni la peur de l'en-

nhakân de la Chine. Si le abidadu p'est pas l'empereur, c'est au moine un gouverseur chimie. Un peu avant la conquete de Bochdra par Kodaftad hu Maslim, un priere de la Trancoziane, Haued), épouse une princesse chumies, ille, dit l'histories persan, de l'empereur de Crine. Cette personne apporta avec elle a Bolthara une petite chupelle pour sen culte. Ch. Scheler, Chrest, pers., 1. 1, p. 10, 26.

- 1) Schol-an i Mizzalida, z. Milzanga dueva. Les démuis du Măzandoran, populativa nan iranisma habitant au sud de la Gaspienne na pied de l'Albura. Sairant l'Avestu, ils furent extermines par Péridiam. Ils puraissent amic sud des umemis reductables pour les frantens.
- 2) Tijihan mininhide, les Tijiha (Arabar), mangeure de raia. Yeste-gard, le dernier Summude, reproche sex Arabes qui sed sté enverse rare lui, de se nouvre de lexarda verta. Mainote, Hist, de Perre, vo). I, 256, Ce n'est pas una axagération. Les Arabes du obsert nont quelquados obliges de rematir à des allements press que les léxards et les rats. C. Insembourg, Antohiographie d'Unathou, p. 11. Aujourd'han encore les Persis de Bombay appellent les manufactus généretiade ou seriétéade, les manufactus de lécards.

3) bitch, retignen, a thinking,

L'auteur de se document se aembie par très en content des dogues de l'admistre quand il severe les somalanne de n'ever auteure crainte de l'enfer et d'adorer des idoles. On sait au contraire qu'une tradition intendit sux sectateurs de l'islâm de faire des representations ügurées des êtres humains, car un jour du jugement ils seraient foreix de leur donner leur âme.

fer, ni celle des châtiments futurs. La prostitution et la sodomie sont choses courantes chez eux.

Ils ont manifesté contre la Loi pure, contre les bonnes ouvres, contre la Religion glorieuse un langage de calomnie, une pensée de haine, l'insulte et la violence.

Mais nous, qui mettons notre espoir dans la venue de Vabram amavand (puissant) nous supportons gaiement leur ty-

rannie of lour oppression.

Car dans ce temps-là, avec la force et l'aide d'Auhrmazd' et des Amshāspands, nous déracinerous la religion de nos ennemis à la mauvaise pensée, adorateurs d'idoles et le monde entier sera purifié du mal et de l'idolâtrie et la Lui pure, la Vérité, la verta régneront au souhait du fidèle. Terminé.

II — LE CORPS DE L'HOMME CONSIDERÉ COMME MIGROCOSME Sur le carps de l'homme considéré comme représentation du monde.

Il est dit dans l'Avesta*: Le corps de l'homme est une représentation du monde matériel, car le monde a été créé d'une goutte d'eau, ainsi qu'il est dit : Ce monde tout d'abord n'était qu'une goutte d'eau, et l'homme aussi est né d'une goutte d'eau. Comme le monde est juste aussi long que

1) man pola zak zaman pan nirôk ayyarih Ashemant, nous que, dars er tempe-la, area la bace et l'aidu d'Auhrmant lon uver la puncamo de l'aide d'Auhrmant]; Cf. le perse mand Alburmant-libre, per le bon plater d'Auhrmant, Alburmant-libre par le bon plater d'Auhrmant me porta soccura, grane na bon plater d'Auhrmant.

Sen-din, petil, shape-din, l'homme de la boune religion, no le fidèle en goneral, liu realité, ce n'est qu'après avoir fait le mi-zi-d qu'en devient bek-din,

2) poin dia yamalidadi sigh..., traduit se person enderdie gappel de... ii est illi dans le Lucque..., un trapre de môme poin dia publidà sigh...., pers. der au motor die pinidate de... un voit dans le Les que... Le Din. Los, u'est pue antre above que l'Avesta, et ess expressions aignificant (i) est dindum l'Avesta. Com est mis born de donte pue un mombre sus-aid-rable de passages de remota publica ou poessure. Le motolia est sans doute différent de l'armés sion que a le même mon.

3) On retroure dans les puriles modites du même outrage le même théorie.

large ', de même chez l'homme, toute personne est grande comme son propre Nai. Sa peau est le ciel, sa chair est la terre, ses os sont les montagnes, ses veines sont les flauves, le sang dans le corps est l'eau dans la mer, le ventre est la mer, les poils sont les plantes, les endroits les plus velus sont les forêts. La moelle des os (ou les humenrs du corps) ' sont les métaux. L'intelligence naturelle est l'homme ', l'intelligence acquise ' est l'animal, la chaleur du corps est le feu, les organes de la main et du pied sont comme les sept (planètes) et les douze (signes du zodiaque) '. L'estomac ' qui digère les

que le monde aort de l'esta. On lit, page 19 : Autremant crès le monde nous sa forme matorielle, de la lumière infinir, il zrès le fest, du feu il crès le cent, du sent il crès l'esta d'esta il srès la terre et tous les ôtres corporels du monde, comme il est dit dans l'Avesta : An commangement la printent tout entire o'était qu'une groute d'esta, s'est-à-dire que tout provient de l'esta, suaf la semente de l'homme et celle des normanz, car la semence est semence de feu..., l'ege 22 : En traisième lieu il crès le terre roude, nux routes loistaines ..., il y z de l'exa partont come cette terre.

Pour la création de l'houses ou comparers Germa, surais 1xxx, versets 17 et 18 :

min ngyi shay in khalayaka, min nashfatin.

 Cf. page 20 ifa ms. La cuil set aussi lurge que lueg, anna long que haut, sursi haut qu'epsis...... Page 22 : un troisième lleu il créu la terre.... aussi lungue.

que large, annei large qu'épanse....

- 2) göher, p. göher, arabe djanher. Ce mot peut avoir la double signification de moelle die ox on essences du corpo. Le premier seus est la plus probable.
 - 3) dinokhrut, transcription de mud, dino-khrata.

4) glishik-erit khret, a. gamid-eritu khratu, l'intelligence baquise par

l'oreille, par l'étude,

- 5) Litt. nont commine copt et les donns. Si les organes de la mais et du pied nont les duigns, il y a une différence complicable. Il y a cept planetes et sept constrilations. Les planetes nont consultreux comme la creation de l'esprit du mai, sans doute à cause de leur mobilité dans l'espace, et luttent confre les constellations qui au contraire ent été aréèse par l'espeit du bleu. On trouvers leurs nome poblvis dans West, Paklant tents, part I, p. 21. Pour les nome des aignes du rodinque, voir West, tidom, p. 11.
 - 6) kumik, estamac. On ne trouve rieu d'unalogue en persan, mais le sons de

alimenta est la nuce et le fen Vazisht, l'aspiration et l'expiration par le nez sont le vent, le foie est la mer Firakh-kart !; source de l'été; la hile est la région du nord , c'est-à-dim le domaine de l'hiver, le cœur est le réservoir de l'Eau Ardvisura Anahita", car le cœur n'est jamais atteint de unladie, sauf quand il meurt. Le sommet de la tête et le cerveau sont la Lumière infinie*, la tête est le Garôtmân*, les deux yeux sont le soleil et la lune, les deuts sont les étoiles, les deux oreilles sont les fenêtres du Garôtmân, il est révélé que par elles penètrent tous les sons délicieux qui réjonissent l'ame des bienheureux. Les deux narmes sont les deux prises d'air du Garòtman; il est dit (dans l'Avesta) qu'elles sont les deux orifices par lesquels il aspire les parfums délicieux qui réjouissent l'ame et la délectent. La bouche est la porte du Garôtman par laquelle enfrent les saveurs de toute sorte, qui engraissent l'ame et la délectent. L'anus est l'enfer, comme l'enfer est sous la terre *, de même l'anus est à la partie inférieure du corps. L'âme est Auhrmazd , l'intelligence, la

on mot est asmré par d'antres passages. Le feu Varialt est come qui se trouve dans la nuce et qui entre en latte aven le démon Spenjordab, s'est le fou de l'échar.

1) Firsth-Aart, a. Vourn-kusht. La mer qui a 216 faite large, l'Ocean tadéfiel, seurce de touire les esux, Elle est annel nommes Varhault.

2) Le nord est la région des démons, d'est de la qu'ils viennent, et c'ass la qu'ille s'enfount après les expression Acesta, Farg. 8, § 71, Geldner, L'hour est dit duns l'Avents « cree par les demons », da ve dette,

3) Z. Arche-elre-Anchite, L'Anaheta de l'enscription d'Artasarace II., le génicules saux. Le sang, étunt dans le corps le representant de l'eau de la terre,

- trouve naturalisment eveir pour génie Ardin altra.

4) a-sac-richail. La lumière infinie. L' anaghra-ranedo, transant : andron, C'est duns la Limitée infinie que se trouve Aubenesat ; Arilla-civil dans le paradia roll une immere echitante d'ou sort une colx, et qui est Aubrimani. Tontefois le bes-relief de Nahrh-i-Rustem mentre le dieu metume comme le toi à qui il confère Vempire si et paine plus grand que fui. Par contra i mon, Abriman, l'esprit mauvais, résein dans les Ténèbres infinies.

5) Marstrada, a, Gard-demitar, Le paradia supermor, deminis d'Autemind.

Le Gardtudh n'est pris int que dara le seus de Parwille

0) L'orifice de l'enfer set sous le pout qui condait de la terre au paradis; »: l'aine d'un phoheur s'engage aut ce pont, elle tranquie et tombe dans le geuifre.

Le dies sepréme de la religion mandément, voir note 4, p. 245.

Zend - Alure Mundo traduit dans le commediate sansont de l'Aventa i

raison, la mémoire, le tact, la connaissance, le jugement (au sens de discernement) sont les six Amahaspands ; qui se tiennent devant Auhrmazd, Les notres facultés qui se trouvent dans le corps sont les autres Izeds célestes. De même que le lien' d'Anhrmazd se trouve dans la Lumière infinie, sa demeure dans le Garôtman, que de là la force sa répand de tons côtés, de même le lieu de l'âme est dans le cerveau de la tête, son habitation dans le cœur, et sa force se répand dans tout le corps. De même que le vent souffle de tous les côtés, de même l'homme du milieu du jour au milieu de la mit, va d'abord en regardant l'est, et du milieu de la puit au milieu du jour il va du côté opposé. De même que la solei! est plus brillant que la luno, ainsi l'homme a un œil, aveclequel il voit mieux. De même que l'ean dans la mer Firakhkart, quand elle s'élance, confre la haute montagne Hûgart, s'y purific, une partie s'écoule dans la mer, une autre partie se répand au travers des sillons (canaux) dans font l'univers, Ainsi le sang dans le corps de l'homme, ayant sa demeure

sestimo suntafficiato, le Seigneur qui mit tont. On a suppendo se mo de de modifia dest le acon le ples ordinaire est « suremes » et qui quesquefine surmite » atelligènes ». L'e du et. foit difficulté, Gonéralement à sepil = a al., il se pent qu'us « complane à sa. Mala y » « Il leanunes d'examples s'a soni sorrespondant à « ch. Le seus du met ne gages d'affects rieu à cette étyphologie.

 Les Assordépendé sont au numbre de ma qui néfeut Autremner dans se juite contre l'aspert de mul; jour nois signifie les luminateis salute en luritaisants.

2) first. Le mot irre durigum tons être diviu au général, le pluriel paralité a pris en persau le seus de Dion. La sont divisés en melle editaires et so mole terrestres.

3) yele, lien; Oe journait aussi tradulie es mot par a trons a,

A) Cattle phrase est absence, une partie n'est donnée que par un second exemplaire du Bandelinale.

b) La montagne, a tripude il est fou allosse, se trures na milien de l'Occion, is mer Voorre-kusha. Cette mer est commicrée comme l'origine de toutes les saux qui confect sur la surface de la terre, le fair qui est sa représention dans le corps de l'immuse est regardé comme l'argine du saux, appelé plus hant l'eau Arthetent, tamés que le emur n'en en que le réservoir. La mer Firale-kust un regoit que l'eau porfice, tout ce qui est cantamne rente dans une sufre mer appelée Public, la purreller, la mer potriée. Bomf., XII.

dans le foie, à chaque aurore, en sort, pour monter an cerveau dans la tête, il circule dans le cervean, une partie revient couler dans le foie, une autre partie se lance dans les vemes. de la vient toute la force du corps. De l'écume dans la tête vient la fratcheur de l'ouil (de la faculté de voir), de l'oreille (de la faculté d'enteudre), du nez et de la bouche. De même que catte valiée, qui est le monde, se dirige vers le midi et l'ocient (Khôrasan) et que de l'occident vient la source du nuage, de même dans l'homme, le foic, eu tant que source du sang, est place du côté de l'occident, à droite '. De même que toutes les lumières viennent de l'est et les auces chargées de pluie viennent de l'occident qui est la source du nuage, de même, dans l'homme, le fore, en tant que source du sang, se trouve placé à droite. De même que les hommes commettent, dans le monde, des péchés, et font de bonnes actions, et que lorsqu'ils meurent on compte leurs péchés et leurs bonnes actions , et que quiconque est pur, s'en va au Garôtmân, et que tout pêcheur est précipité en Enfer, ainsi des aliments de l'homme, tout ce qui est pur monte au cerveau dans latête et devient du sang pur qui descend au foie et vivifie tout le corps, tout ce qui est mélango de poison (ou tout ce qui est le plus contaminé)* passe de l'estomac dans les intestins et est expulsé par l'anns qui est la représentation de l'enfor. De même que dans la production de la pluie, quand la Draj devient plus violente, il se produit dans l'eau une prédominance de froid, elle gèle, et il ne pleut pas, on hien les gouttes d'ean se congèlent et il tombe de la grêle, ce qui produit du dommage et de l'oppression dans le monde ', de même les hommes quand ils mangent

¹⁾ Le mange est la cource de Comp, et la fair la source du sang, représentation de l'emmand la terre.

²⁾ Aprile is mort, finefin, is justs, in strict, pose dans use balance d'or les

Il med west gumificatut. On peut comprendite de deux façons i ce qui est le pleu contamine, un ce qui est un'iangé de poison. La première interpretation permit mullioure.

⁴⁾ Lu grole est une estimiste pour l'agravalture, tandle que la pluie est pour elle un breschit. Aunsi étail-il tout naturel que l'on erfit que la grôle comme

avec excès, la digestion est troublée, tout sort et cela produit du ravage et de l'oppression dans le corps. De même qu'Auhrmazd est dans les hanteurs' et qu'Ahriman est dans les régions infériences, et que de tontes leurs forces ils luttent l'un contre l'autre dans le monde, de même dans l'homme il v a deux vents : l'un d'eux est un vent de sagesse, c'est l'âme, dont le lieu est dans le cerveau, dans la tête, sa nature est chaude et humide et va vers le nombril ; l'autre est un vent malfaisant d'essence froide et sèche dont le siège est dans l'anus et qui va vers la vessie (ou bas-ventre). De même que les démons dans le monde quand ils passent dans le vent (ou quand ils font souffler le vent?), il un résulte des ravages, ainsi chez l'homme, quand ce vent malfaisant se trouve dans les veines, il devient violent, ne laisse point passer le vent de sagesse. il s'y produit une douleur et le corps tremble et frissonne (de fièvre) et les autres sortes de maux qui se produisent dans le corps, sont comme les autres démons nombreux dans le monde. De même que dans le monde, la Gloire de la Religion. Mazdécone ressemble à un kosti, brodé d'étoiles, fait dans le firmament de substances célestes avec trois tours et quatre

l'hiver était manée par les démons. Ou voit, dans le Bundebesh et dans l'Avesiuque des sorciers touranieus simpéchaient la pluie de tomber, en qui musuit un affreux dommage à la Perse.

On ne voit par très clairement le lieu qui existe entre la production de la grête et les annients qui accompagnent la digestion de l'homme qui a trop maniré.

 Je se crois pas inutile de donner ici l'extrait suivant du premier chapitre du Grand Bundehesh;

« Il est révilé dans le monde qu'Antremand est dans les hauteurs, auprèses en comuscionce et en bouté et qu'il réside dans la lumière et le temps sans hornes,. Cette lumière est le lieu et la place d'Autremand, il y en « qui la nomment Lumière influis » (v. note 4, p. 245).

2) Le korff est une consture avec 72 nomma correspondant aux 72 chupitres du Yanna; on ini fait trois tours, un pour les bonnes parales, un pour les bonnes parales, un pour les bonnes parales, un pour les bonnes actions. Il sépare dans l'incume la partie supérisure, qui correspond aux régions supérisures ou réside Autirmiss.

nœuds pour empêcher les ténèbres, l'impureté, et les autres squillures de venir contaminer le monde supérieur, ainsi l'homme porte un kosti à la ceinture avec trois tours et quatre nœuds, pour la Bonne Pensée, la Bonne Parole, la Bonne Action. Les qualités de l'homme se manifestent sons quatre formes (correspondantes aux quatre nœuds); elles sont la pureté au milieu de la contamination. De même que, dans le monde, les hommes commettent de mauvaises actions et font de bonnes œuvres, et que, lorsque l'homme meurt, on fait le compte de l'ame, que l'on envoie les ames des bons dans le Paradis, et les ames infernales dans l'Enfer, ainsi l'homme dans le monde mange des uliments. Tout ce qui est le moins mélangé d'impuretés devient du sang pur, tout ce qui est le plus contaminé est refoulé dans les intestins et rejeté par l'anus!.

Les choses du monde tangible et du monde céleste sont divisées en quatre classes de sept objets. Ainsi qu'il est dit : Il y a quatre choses invisibles of maassissables; Aubrmard, les sept Amshaspands, l'ame et... ... Il y a sept choses visibles et insaisissables : le soleit, la lune, les étoiles, le nuage, le vent, le feu Vazisht, et les feux qui vont leur chemin dans le monde et qui frappent la Drûj*. Il y a sept choses invisibles mais saisissables, la Lamière infinie, le lieu des Amshàspands, le Garôtman, le paradis, la sphère des astres non contaminés, la sphère desustres contamines (impurs) et le ciel. Il y a sept

dus regrous inferieures qui appartiment à Attripan. C'est incore une sessuilation du curps de l'homiss au monde catériour. Cl. Lois de Manoir, I 92, L'homme est pion pur su-densus du numbril. Un des plus grunds erimes du Mardien sat ils us pas porter de kont. Il set pessible que se houts brade statolles qui est le representant de la giotre de la Religion sort la voie Lacten.

t) Ce paragruphe est um répetition d'un préculent.

2) Dans l'Avenue.

3) Il manque une de ess charen, il est difficile de la suppléer. Il y a sept

Ameliaspunds en comptant Aubemard, lour occasions et leur shef.

4) Les Drugs wont les démune families que le feu met en lutin, comme il met en fuits les animaix sauvages durant la anit, ou tout se mains les ampéche de trop s'approcher.

5) haft arould a grafter it, il y a topi choses invisibles at salsmanbles (ak) Les autres non contaminée ou purs sont les étodes, les noires les planetes. Ef.

note 5, page 241.

choses visibles et saisissables : la terre, l'eau, les plantes, les mimaux, les métaux'. La pensée et le jugement (la faculté de discerner) sont à la fois invisibles et insaisissables, mais les deux oreilles, les deux veux sont visibles et saisissables. Le fois, les poumons, la vessie (ou pent-être le fiel), le cœur, les intestins, la rate et les reins sont invisibles mais saisissables. Dans ce monde, les gens qui ont besein sout en plus grand nombre que les riches, à cause de l'obscurité, du froid et des untres maux qui sont les armes des démons *. Quand ils (les démons) viennent pour frapper les Izeds célestes, ils se jettent sur les pauvres, les écrasent et causent du dommage dans le monde. Car si le monde tout entier était riche, les démons sergient vaincus, et il ne se produirait pas de mal pour la création, car ils ne pourraient venir*. Ceci est l'image de l'été et de l'hiver, de l'obscurité et de la clarté : car de tout endroit d'où s'enfuit la lumière (à cause de) l'obscurité pour se rendre dans son lieu propre' là il n'y u pas de lumière. Et quand l'êté vient du sud (le Nimroz), l'hiver se retire vers le nord, et quand l'hiver survient, l'été se réfugie dans le midi, son lieu d'origine. Quand l'été s'accroît en force, la force de l'hiver s'accroît aussi, guand l'hiver croft en violence, la violeace de l'été crott de même. De même, dans l'homme, quand le foie devient plus fort, la rate le devient aussi, quand c'est

¹⁾ Il manque deux de ers chouse, peut-être mont-ce les deux preilles et lés deux youx de la phrase suivante.

²⁾ Tone les many de cette terre cont l'ouvre d'Attriman du de ses demons, de mêma que tout ce qui es tait de hon vient d'Aphrenand. Leurs armes sont les malheurs dont ils arcablect c'humachte et qui n'ent pas d'autre but que de matracier l'eurre d'Autremand. C'est pour sela qu'il set dit que les demons, quand lle reuleut attaquer les esprits nélectes, s'en prennent eux habitants de la torre.

²⁾ Les armes des despons sunt se front, in farm, la moi... con peur de princ par les riches qui pouvont se récouffer, se rassusise et étacones leur soif à teur pré.

¹⁾ jindigde, person jalydh, decours; hamitation,

⁵⁾ Ges comparations recomment à des que les décours représentes par l'absortiné en l'herer, et les exprits bourfaisants tels que la families et l'été sont in-compatibles et se chausent matuellement.

la rate qui gagne en force, le foie s'accroît aussi. Ceci aussi est révélé que chaque faculté de l'homme est sous la dépendance d'un géme : L'âme et toute lumière associée à l'âme, l'intelligence, la perception et le reste sont sous la dépendance d'Auhrmazd lui-même, la chair de Vahimân, les artères d'Artavahisht, les es de Shalvêr, le cerveau de Spanlarmat, le sang de Khôrdat, les poils d'Amûrdat en personne.

COMMENTAIRE

1. — Il existe deux rédactions de ce texte, la seconde est plus courte et par endroits tout à fait différente de celle qui est traduite ici. Le manuscrit que j'ai eu à ma disposition et qui n'existe dans aucune hibliothèque européenne, laisse à désirer au point de vue de la correction. Le principal intérêt de ce morcean est de rentrer dans la catégorie des textes messianiques. Les Parsis croient que la domination des Arabes qui ont renversé la dynastie Sassanide et qui ont converti la Perse à l'Islâm, ne seru pas plus éternelle que celle de l'Arabe Zohâk (Zahhâk, Azh-Dahâka), qui, après, s'être emparé du trône de Jemshid et régné durant mille ans, est à son tour renversé par l'éridite qui étend sa domination sur le monde tout entier. Le Messie qu'attendent aujourd'hui les Parsis est nommé Vahrâm on Bahrâm varjacand, Bahrâm le victorieux. On lui donne aussi l'épithète de Amdeend, puis-

¹⁾ Taures les lacces de la nature et tous les êtres dépendent d'un gème. On voit par la fin de ce texte qu'il en ent de même des proséqueles parties du corpe. Authorised étant l'intelligence parfaite est chargé de gouverner tout es qu'il y a de margi duns l'homme, et les autres Austitépende se sont partiest les organies de corpe. Ou soit très dimensent pourques le mang qui est l'image de leve, et les poils qui sont la representation des ségétaix sont sont le dépondence de Khôrdet, genie des saux, et d'amondet, moi des ortres. L'assemiation est mouse staire pour les ouires. Valuman est le chof des troupesaix, Arravahibit du fee, Shatsèr des militaix, et Spendarmet de la leure.

sant. Il paraltra dans le monde le jour Khordad du mois Farvardin. Je crois que le meilleur commentaire de ce morceau sera la traduction d'un passage inédit du Bundehesh.

p. 277:

« Alors les Taitks (Arabes) vincent en grand nombre, vers la Perse, Yazdakari (le dermer Sassanide) leur livra un combat (à Nihâcand), mais il ne put les repousser. Il se replia sur le Khôrasan et le Türkestan; il demanda du secours en chevaux et en hommes mais on le tua là (à Mere). Le fils de Yazdakart se retira aux Indes, el emmena avec lui une armée, avant d'arriver dans le Khôrasan, elle fut harcelée et anéantin et la terre d'Iran resta en la possession des Tajtks. Ils répandirent leur propre loi et leur mandile religion; ils détruisirent beancoup de coulumes des anciens et persécutèrent la loi mazdéenne. Ils pratiquèrent la coutume de jeter des corps morts à l'eau, de les enfouir dans la terre et d'en faire leur nourriture*. Depuis le commencement du monde jusqu'à ce moment, jamais pire caiamité n'avait fondu sur le monde... Il est dit dans la Loi ("A conta) : Leur tyrannie cessera, elle sera renversée... Puis du côté du Kâvulistân viendra un homme en qui résidera la gloire de la famille des divins Kéanides, qu'on appellera Kat-Vahram, tous les hommes se rangeront derrière lui, il étendra sa domination sur les Indes, le pays de Rûm, le Türkesian et tous les pays... il répandra la Loi Zoroastrienne et personne ne pourra plus avoir une autre croyance. *

Le Bundehesh fait venir Vahram du pays de Kâbul qui à cette époque était considéré comme un pays à peu près indien... On remarquera que Vahram est appelé Kai-Vahram. Le Kéanide et non le Sassanide. Il est vrai que les Sassanides sont rattachés aux Kéanides dans les listes généalogiques du

 ⁽II) le rest de l'ordonni sur la mort de ce prince, en limant : esp u poèce apparté hépobliquet.

²⁾ Ce sout les plus grands crimes possibles, le redarm étant impur souille tout or qu'il touche. Les amisessafeurs arabes envoyes à Vasdahuri lui avouément qu'ils manuscrient des estérores. Malcolin, Hist. de Perse, I, p. 256.

Bundehesh. Ardeshir la est le descendant de Sasan, fils de Vahman, fils d'Isfandiac, fils de Kai-Gushlasp.

 — Ce texte est un des chapitres inédits du Grand Bundeherk dont j'espère faire paraltre hientôt une traduction intégrale.

Il s'étend de la page 237 à la page 247 dans le manuscrit que J'ai en à ma disposition et qui a apparteuu à M. James

Darmesteter. Il est fort bien écrit et assez correct,

Le principal intérêt de ce chapitre consiste dans l'exposé d'une doctrine qui est bien coonue dans l'antiquité classique, celle qui rend solidaires le monde et l'homme, dont le corps est considéré comme une représentation en petit du monde, comme un microcosme. Ces théories philosophiques, qui sont très voisines du gnosticisme, n'ont jamais été exposées sous une forme aussi dépourvue d'artifice et aussi matérielle. L'auteur ne s'occupe que fort peu, seulement en quelques lignes, à la fin, des facultés de l'homme, et ne s'inquiète que des organes du corps. Il aurait été curieux de rapprocher la doctrine que renferme ce texte de celle des philosophes grecs comme Olympiodore, ou des juifs qui ont écrit en arabe comme Bahia et qui semblent s'être ralliés à ces théories. Ce travail gagnera à être fait par un spécialiste. Il soulève trop de questions qu'on ne peut avoir la prétention de trancher en quelques lignes, et qui demandent une longue étude.

Bien que l'Avesta n'offre pas d'exemples de cette théorie philosophique, il est presque certain que ce chapitre comme tout le Bundehesh n'est que l'écho de textes qui ont été perdus par le mulheur des temps. Cette circonstance rehausse

encore la valeur de ce morceau,

E. BLOCHET.

D'UN PASSAGE DE JONAS

On lit dans le livre de Jonas (ch. 1v, 5 et 6) que le prophète, après avoir prêché à Nimve, s'était élevé un abri hors des murs de la ville, à l'orient; et que Dieu fit pousser une plante qui grandit et donna de l'ombre à Jonas.

Le nom hébreu de l'arbuste est traduit dans les Septante par cifronille (20122/2015) et dans la version de saint Jérôme par lierre (hedera), divergence qui fut le point de départ de débuts fort longs. Les ennemis de Jérôme s'empressèrent de la signaler, L'un d'eux avait dit et répeté a flome que l'interprèle s'était rendu coupable d'un sacrilège en mettant le mot berre à la place du mot citronille dans la traduction de Janas'. Ce changement fournit à Rufin un moyen nouveau d'étayer son raisonnement habile et perfide contre les traductions nouvelles qu'avait données saint Jérôme des Écritures saintes. Changer quoi que ce fût au texte sacré sous prétexte de rectification n'était-ce pas en détruire toute la divine autorité? N'était-ce pas prêter à rire aux Gentils? La correction suppose évidenment la fante, et ce qui est fantif ne saurait être divin'. Désormais rien ne serait plus stable. Les basreliefs gravés sur la pierre des tombeaux devraient à l'avenir représenter Jonas dormant à l'ombre d'un lierre et non d'une citrouille, afin que les morts eux-mêmes connussent cette

¹⁾ V. page form p. 207 apg. at p. 26f apg.

Hormyman, Comment. in Jon., IV, 6; Migne, Patrol. Int., 1, XXV, ed., 1147.

³⁾ a Certum est autem errorem praecessisse ute expendatio submenda est a Ruffin, Apal. in Microsym., 11, 25).

innovation. Il en seruit ainsi jusqu'au jour où ce moderne législateur jugerait le moment venu de substituer au lierre au arbuste nouveau.

Ces réflexions de Rufin éveillent le désir de savoir à quelle plante l'art chrétien accorda la préférence, partout où il retraca l'histoire de Jonas, Or, le plus souvent, sur les sarcophages, les médailles de métal, les lampes, les pierres gravées, les fonds de coupes de verre (coupe de Podgoritza) , suriout les fresques des catacombes, la plante qui donne son ombre au prophète est une citrouille. Elle a pour signe distinctif ses fruits au ventre allongé. Le prophète s'y voit assis ou couché, le bras et la main repliés sur la tête. Tantôt la courge recouvre la tonnelle, comme sur le haut de la fresque dite des Orantes de Saint-Saturein 1, sur la lipsanothèque de Brescia et sur la fresque du cimetière de Calliste ; tantôl elle s'élève sans appui, droite ou oblique', comme dans la reproduction d'une sculpture du Musée chrétien de Saint-Jean de Latran ... et sur le plat de reliure en ivoire de la Bibliothèque de Ravenne.4

Certains bus-reliefs offrent cependant un arbuste dont l'espèce n'apparait pas clairement. Sur un sarcophage des martyrs Entrope, Bonose et Zosime on voit un Jonas couché sous un arbre incliné non étayé, ni rampant ni montant, portant des feuilles mais nul fruit. Il se peut que le sculpteur ait ici voulu figurer un lierre et se soit inspiré par exception du texte de Jérôme '.

La présence persistante de la citrouille dans ces représen-

V. La Bant, Etude sur les euroophages chrétiens antiques de la ville d'Artes, p. 14, et Poralé, Archéologie chrétienne, p. 106, ouvrage écrit avec nompéteuss et agressent.

²⁾ V. Rather, Catacombes de finner, I, th. axxviii, p. 251.

²⁾ V. Pérais, ouc. 1886, p. 107 et 342 et Botturi, LVI, 1146 par Martigny, Inst. des antiquites sheet, 2º 6d., art. Jone.

⁴⁾ V. plus bila, p. 267.

⁵⁾ Itelier, I. pl. XXVIII, fig. 4.

⁶⁾ Perate, p. 338.

⁷⁾ De Rosei, Itali. d'arch, crist., 1886, p. 46.

tations à fait conclure, au moins en ce qui concerne celles des catacombes, qu'elles devaient être antérieures à la version hiéronymienne. Pent-être serait-il plus exact de dire que les artistes chrétiens n'ont on connu ou reconnu que la seule leçon des Septante. D'ailleurs si la Valgate et l'Église entière ont plus tard adopté le lierre de Jérôme, au début plusieurs docteurs ou évêques sont restés fidèles à la courge des Septante, par exemple Ambroise et Augustin .

Augustin en effet, au commencement de la querelle tout au moins, sembla se ranger dans le camp des ennemis de Jérôme avec Rufin. Il n'approuvait pas les changements apportés au texte sacré et consacré. Il voulut faire sentir à Jérôme les inconvéments de ces retouches moins par le raisonnement que par le récit d'un curieux faits. Dans une ville d'Afrique (on en ignore le nom ; c'était pent-être Oen laquelle pourrait n'être autre que Tripoli ; mais le texte n'est pas établi d'une façon certaine) un collègne d'Augustin en épiscopat faisail lire la Bible en chaire d'après la version latine du docteur chrétien hébraisant. Le passage de Jonus, où se trouvait le mot « hedera » au lieu du mot » cucurbita », auquel tout le monde était accoutumé, fit scandale; et les Grecs de la ville, partisans nes de la version grecque, de crier au sacrilège, et le peuple de s'amouter. Que résondre? On invoque l'antorité des juifs. Ils déclarent, est-ce ignorance, est-ce malice? que le texte hébren donne raison à la version des Septante et à l'ancienne Halique. Pour l'évêque, la conrge c'était la vie, le lierre c'était la mort : force lui fut de rélablir l'expression reçue pour garder ses fidèles et son siège épiscopal. Augustin termine en exprimant sa croyance à la possibilité d'une erreur de Jérôme en de semblables cas.

Cet incident tragi-comique n'a rien de surprenant. Une atteinte on l'apparence d'une atteinte à des idées respectables ou respectées avait créé un petit mouvement popu-

¹⁾ V. Roomenis, Rain u. Valgura, p. 9.

²³ Migne, Patrot, Ist., XXII, est. 833.

³⁾ Id., ifid., tota d; el al., 7XII, ed. 920 a.

laire que l'intérêt et la passion de quelques habiles étaient venus aufler et soulever.

Oui, les critiques dont Jérôme était l'objet en cette circonstance procédaient plutôt de la passion que de l'impartial sonci
de la vérité. Elles avaient, à côté des motifs déclarés et desintéressés dont elles s'autorisaient, d'autres motifs personnels et secrets. La question de savoir si Jérôme avait ou
o'avait pas traduit exactement l'hébreu était secondaire.
L'essentiel était, pour les Grecs, attachés à leur version
des Septante, de rendre la tâche difficile à celui qui en
ébranlait l'autorité, pour les juifs, d'entretenir la discorde
dans le camp des chrétiens, pour Rufiu de satisfaire sa haine
contre son ancien ami, pour tous les ennemis de Jérôme de
le discréditer et de l'accabler, Pent-être même Augustin, le
saint prélat, malgré sa grande ame, avait-il une goutte de
jalousie au cœur.

1

Jérôme n'eut garde de se méprendre sur les véritables sentiments de ses adversaires. Il répondit aux attaques passionnées par des ripostes plus passionnées encore. A chacun de ceux dont il suspecte l'impartialité, il distribue railleries, traits aigus', sarcasmes, conseils menaçants, avec largesse, quelquefois avec plus de force que de goût. Ce ue sont que jeux ironiques dont l'éloignement des âges empêche souvent de voir toute la portée, qu'allusions plaisantes ou mordantes dont on devine au moins la malice lorsqu'on n'arrive pas à la sentir pleinement.

Voici d'abord venir celui qui l'accusa de sacrilège. Son nom véritable on ne le sait pas au juste ; mais, par les soins de Jérôme, les surnoms ne lui manquent pas. Il l'appelle « can-

2) Ct. p. 301 app.

^{1) .} Sigit met muoro « (In Auf., 1, 30).

therins ». haridelle qu'on abandoune lorsqu'elle a roulé dans le fossé , car vouloir l'en firer scrait poine perdue, esprit fourbu que sa sottise pousse dans mille impasses et que sa faiblesse empêche d'en sortir. Et pourtant il a dans les veines le vieux sang des Cornelins et dans l'âme, du moins il s'en vante, le talent critique des Asinius Pollion '. Les mots : de antiquissimo genere Corneliorum doivent s'entendre d'une parenté physique : il descend des uns ; les mots de stirpe Asinii Politonia, d'une parenté merale : il procède de l'aufre, En effet la gens Cornelia était ussez fameuse pour qu'en pût suppeler à un Cornelius sun origine soit dans une bienveillante, soit dans une malveillante intention. Mais la famille de Pollion était obscure; si l'on pouvait se faire gloire de tenir de lui, ce n'était sans doute pas, paisqu'il était de hasse extraction, pour être son descondant, mais pour être son émule. Cette interprétation qui tient le milieu entre celle de Victorius et celle d'Erasme est confirmée par l'examen des passages où il est parle des Cornelius, tribuns séditieux 1. et d'un Lascius Lavinius ou d'un Asinius Pollion de famille cornélienne . Le sens, une fois fixé, il faut encore essayer d'en démaler les numes. Pourquoi Jérôme fait-il mention de l'origine de son adversaire? De deux choses l'une i un cr-Canthorius passait en effet pour être de la gens Cornelia; alors l'antiquità de la race est peut-être ici rappelée par contraste avec l'abatardissement du rejeton. On hien il se turguait à tort de cette parenté, et l'on raille sa prétention. Ces explications no sont données ici qu'à titre de suppositions

¹⁾ Saus douts de conficient, ou gree mobilem

^{2) -} Minime, sis, conferme in firms >; (V. Live, XXIII; 87), expression proventiale; c. Foccellini, art. Conferme.

Il to Jon. IV, 0; Migne, Patrol. Inc., XXV, ont 1147.

i) Migne, Petral, Int., XXII, ed., 1830 to

^{5) \$0 ,} ibid.

⁶⁾ V. poer lain, p. 25 at 261.

⁷⁾ Patrol. Int., XXV, nut, 1148,

⁸⁾ In Rof., I, 30; Parrol, Sat., XXIII, vol. 140.

auxquelles laisse le champ libre le silence des commentateurs.

Mais les Cornelli ne sont pas seuls mis en cause. L'autour du Commentaire sur Jonas cite en outre les noms d'Asinius Pollion et de Luscius Lavinus ou Lamyinus. Asinius Polliou, sévère critique des ouvres d'art, n'avait fait grâce de ses censures ni à César?, ni à Salluste!, ni surfout à Cicèron!, Luscius s'était fait le détracteur de Térence qui, dans ses prologues, se plaignait amèrement de lui!. Le censeur de Jérôme était donc pour Jérôme ce qu'était Luscius pour Térence et Asinius pour Cicèron « un Luscius Lavinius on un Asinius Pollion de race cornélienne. »

Le rapprochement, déjà désobligeant par lui-même, paratt doublé d'un jeu moqueur sur les mots. Suivant Teuffel ', Jérôme en écrivant « Cornelie » et « Asinio Pollione ' », aurait fait allusion à cornu et à annue. Ce Cauthorius serait bête à porter des cornes (vgl. incredumm), ou serait un vrai âne. Il faut reconnaître que le seus de contherme répond hien à celui d'asinus. Au surplus, il samble que Tite Live ' ait équivaque sur les mêmes termes lorsqu'il racente la chute du choval ou de l'âne (cantherius) et de son maître Asellus ". Pour en finir avec cus plaisanteries à double et triple détente, on pout ajouter que Roller " voit dans l'emploi de cantherius une allusion à cantherus, vase à ause que l'en emplit de viu. Serait-ce pour insinuer que le personnage est une noire à vin? Il est permis d'en douter, mais il est certain que, quelques ligues plus bas, on l'accuse de s'enivrer.

¹⁾ In Jun., IV, 0; In Ruf., 1, 38; Ep. 112, 24,

²⁾ In Ruf., 1, 30 at Migne, Patrol. int., XXXIII. cot. 493, il.

³⁾ Sudt., Cass., 56,

¹⁾ Suit. prums., 10.

⁵⁾ Sen, Suant, VI, 24; VI, 15; Quint., VII, 4, 22 of apres Tentful, Latt. remover, 8 224.

ili C'est le - malevalus velus poeta -

⁷⁾ Litt common, § 584; 4, 5r 64.

⁸⁾ Ep. 113, 22, 60. Vallarst, soproduits pac Migno.

^{9;} T. Lira, 23, 47,

¹⁰⁾ Cf. Forestimi, Laz. & Conthering.

¹¹⁾ then sire, t. I. on sassill.

En effet, si le contradicteur de Jérême veut bannir le lierre, c'est pour la raison suivante : tomust videlicet ne si pro cucurbitis hederar nuscecentur, unde occulte et tenebrose biberet, non haberet, Roller entend ainsi : « Quand to hois sous la feuillée... to craindrais que le lierre ne suffit pas à te dérober anx regards. » Sans vouloir discuter le mérite de cette interpretation, ne peut-on observer qu'elle se concilie malaisément avec ce qui suil : et revera in ipsis cucurhitis... etc., phrase fort obscure pour nous? Il est donc permis de hasarder une autre explication, même si elle n'offre pas le caractère de la certitude. Des fouilles faites à Rome ont amené la découverte de flacons arrondis dont le ventre était décoré de figures variées". Les modèles qui nous sont parvenus sont naturellement d'une substance résistante, mais on en fabriquait anssi avec le fruit de la courge. C'étaient de vraies gourdes sur lesquelles, à partir de l'époque chrétienne, on se mit à représenter des têtes d'apôtres. C'est précisément ce qui est expliqué dans notre texte. Le contradicteur de Jérôme, en sa qualité de pieux personnage et, selon toute apparence, de moine , avait chez lui des gourdes à têtes d'apôtres qu'il faisail passer pour objets de dévotion, mais qu'il tenait toujours pleines. Elles lui servaient à satisfaire son goût pour la boisson, sournoisement'. Mais s'il était arrivé qu'au lieu de courge ii n'ent poussé plus que du lierre, c'eu ent été fait de ces clandestines et chères libations. Est-il déraisonnable d'admettre que telle ail pu être la pensée du satirique docteur chrétien.

Mais le persitlage alterne avec les sarcasmes. Le partisan de la citrouille, si redevable qu'il lui soit, ne va pas jusqu'à lui

1) V. Dort, do Bonn - Ampuello,

20 CL p. 201 upq-

^{2) «}El revera in ignio cumulindo vacanticama, quas vulgo naucomarias vecanit, auteot agostolorma umagines ademitrare » (In Jon., IV, 0). La mot acucomaria ne figure par dans les lexiquos. Ju no vez par por se mot al frappe personne, du M. Gostor dans as savante étada cur la Lobotte de saint Jérdon, p. 94.

a) a Tematrone ». C'art le saul exemple que l'on site de se unit. V. Goeliert,
 p. 10%.

devoir son nome. Il ne mérite certes pas d'être appelé gourde. ou tête de gourde. L'expression cucurbitae caput signifiait un set". Lois donc d'avoir ries de commun avec la courge, ce nom déjà glorieux des Cornelius a pu être échangé contre celui des Émile, c'est-à-dire le nom de tribuns soditieux contre celui d'illustres consuls», Que signific ce relour des Cornelius et cette arrivée des Émile dans l'affaire? Que fautil entendre par cet échange de noms? De quels tribuns s'agilil" Autant de questions auxquelles l'hypothèse peut soula répondre. Les plus fameux des tribuns sédifieux sont les Granques, mais ils n'étaient pas à proprement parler de race cornélienne, bien que fils de Cornélie. Est-ce donc à Cin. Cornellus, tribun du peuple en 71 avant J. C., qu'il faut se reporter ou mieux à C. Cornelius, tribun du pauple en 687, l'auteur des lois restrictives de l'autorité du sénat, accusé de majesté, defendu par Ciceron dans ses Cornelianne? Quant à la mention des Emile, au paut supposer que ce cantherius s'appainit Aemilius* de son vrai nom et que Jérôme lui octroie de sa propre autorità des ancêtres nobles mais fictifa, si hien qu'il lui fait suivre en sens inverse et par décision la marche suivie par Scipion le deuxième Africain qui passa de la famille des Aemilii dans celle des Cornelii Scipiones,

Mais enfin ce personnage que l'irascible docteur chrétien bafoue de mille manières, qui pouvait-il bien être? Le premier nom qui vient à l'esprit est celui de Rufin. Mais la chro-nologie répugue à cette solution en apparence si naturelle. La rupture onverte de Rufin et de Jérôme se place vers l'an 394. Donc le censeur malveillant que Jérôme appalle « notre Luscius » dans la préface de sou livre des Questions hébruiques sur la Genèse* ne peut guère être Rufin, puisque cette préface fut écrite en 389. En outre, fiulin vécut un

¹⁾ In Jon., 1V, th.

²⁾ Apulos, M/L., 1, 45.

³⁵ In Jun. IV. 4

⁴⁾ Of, Vallarsi reproduit per Migue, XXV, ms. 1147 a.

⁵⁾ Migue, Potent Int., XXIII, sat. 083, 3.

Orient depuis 372 jusqu'en 397; il ne put donc pas laucer ini-même à Rome pendant cette période une accusation de sacrilège contre son rival. Or cette accusation se produisit au plus tard en 392 et pent-être quelques années auparavant, aussitôt que vit le jour la version latine de Jones faite par le nouvel interprête de la Bible d'après le texte hébren. L'ancienneté relative de l'accusation est attestée par plusieurs passages de saint Jérôme. C'était à Rome, il y a longtemps (dudian Romae), est-il écrit à ce sujet dans le Commentaire sur Jonas, lequel est de l'an 397. Un siècle s'est écoulé depuis (aute annos plurimos), lisons-nons dans l'éplire à Augustin' qui date de 404. A plusieurs reprises Jérôme, écrivant vers l'an 600, et faisant allusion à des événements antérieurs à 390, emploie les mêmes expressions de dudam et de aute mmos plurimos.

D'autre part Rulin ini-même semble bien désigne parfois par ces pseudonymes de Luscius Lavinius, et d'Asinius Politon de race cornélienne. Jérôme reprend et répète ces appellations lorsque, dans son Apologie, il se défend d'avoir exercé sa verve contre ême qui vive, excepté contre ées envieux dont le chef est ce hérisson jaloux 'qui a nom Rufin. On peut ainsi arriver à peuser, le respect de la chronologie l'exige, que ces noms emprantés de Camberius, de Cornelius, de Luscius, d'Asinius Pollion désignaient un ou plusieurs personnages, autres que Bufin, ememis de Jérôme avant Rufin, mais qu'une commune animosité groupa plus tard autour de Rufin-Jérôme, les confondant à son tour en sa peusée belliqueuse, entendait atteindre l'un en frappant l'autre et railler celui-ci en daubant sur caloi-là. Rufin, l'ennemi mortel, était tou-

t) - Human ducture and accusance startings - (In Jon., 1V, 6)

²⁾ Histor. co., 118, 32, &d. Valurai, reproduits our Migna.

B) = Psaherium... quod., daidem Roma suscepti » (Apol., II, 30) :— a psalierium dudam Roma positina ememberam » (pedf. de la version des Positinas d'après les Septimio) » applicações interpretas... aute camos pluremes diagentissime amendator » (Apol., II, me.), Vair la discontinua chromologique dans Migue, Potral., XXVIII., p. 53, prolog. II.

^{1) -} Histrianias of Byldar month huminers - (m. haf., 1, 30).

jours la cible ' de ses traits, qu'ils vinesent à lui tont droit ou par ricochet ...

Il est une supposition qui, si elle était prouvée, rendrait encore plus plansible la précédente explication. Il faudrait admettre, ce que les textes ne disent pas expressement mais ce qu'ils laissent soupçonner*, que la discorde entre Rufin et Jérôme, cut couvé longtemps avant de flamber. Alors le ou les détracteurs que Jérôme affuble de tant de surnoms et qui l'accusèrent à Rome de sacrilège n'auraient été que les organes de Rufin, Jérôme, instruit de ces manœuvres, n'aurait pas craint d'aller en chercher dans l'ombre le principal auteur, derrière les agents en som-ordre qu'il dirigeait. Il aurait frappé le corps au bras pour que la tête ressentit le coup.

- Tous ceux qui avaient blamé la substitution du lierre à la citrouille dans la version nouvelle eurent tour à tour leur compte. Ou vient de voir comment furent traités Bulin et ses amis. Les meneurs et les tirecs qui, suivant le récit de saint Augustin, avaient dans la cité africaine amouté le peuple en criant au travestissement des Écritures, protègés par lour obscurité, na méritaient pas l'honneur d'une ripuste en règle. Jérôme ne lance qu'un mot à leur adresse, mais il paralt l'avoir fait de verve et d'ironie tout exprès pour eux, en latin comme en grec ; ce sont des cucurhitarios , partisans de la courge et ailleurs des marakargour;". Les juifs qui ont affirmé l'exactitude de l'ancienne Italique sur ce point n'ont pu le faire que par ignorance ou par moquerie. Enfin Augustin ent lui-même quelques éclaboussures. Son histoire de la sédition a tout l'air d'un conte inventé à plaisir '. Son

Et ad unon supriem concia jusula dirigo » (In Ruf., 1, 90).

²⁾ Cf. Popinion des communicateurs, Migne, Parrol, Lat., XXI, and 103; VII

et NXB1, eat: 409, 3. 3) e Quirl ex impullentia respondench, ostrochi es mus qui pentur? (le mut., 1, 30).

⁴⁾ Ep., 112, 23, Ge mot ne se trouve par allieues. Cf. Forcedlini et Gooleer,

Ne figure pas dans le Thomarut de H. Estionne. V. In Jon., IV, 6.

⁽i) a Texis labelum = 18p. 112, 225.

attaque manque de loyanté, puisque Augustin, en n'indiquant pas quel est le passage incriminé, ôte à celui qu'il accuse la faculté de se défendre . Enfin la prière qui terminait la lettre était d'une modestic et d'une courtoisie où grondait la menace.

П

Après avoir fait à chacun sa part de railleries ou de paroles mordantes, Jérôme essaie de justifier la substitution du lierre à la courge au nom de la science et de la raison.

La plante de Jonas, dit-il, est désignée dans le texte hébreu par le mot ciccion et il en donne une description minutieuses. C'est un arbuste aux larges feuilles, comme celles du pampre, à l'ombre épaisse. Sa tige se dresse d'elle-même sans le secours d'aucun étai. Il se rencontre fréquemment en Palestine et surtout dans les terrains sablonneux. Sa graine, à peine plantée, germe avec une rapidité merveilleuse : herbs aujourd'hui, c'est un arbuste demain. Il a quelque analogie avec le lierre, mais il s'en distingue ninsi que de la citrouille par ce fait que le lierre et la citrouille rampent sur le soi à moins qu'on ne leur donne un soutien. Aucum mot latin, ajoute le commentateur, ne corresponduit exactement au circion hébreu'. Que fallait-il faire? Trunscrire parement et simplement le nom bébreu! Personne n'eut compris, suivant Jérôme. Les grammairiens auraient imaginé qu'il s'agissait de quelque bête de l'Inde, de quelque montagne de la Béotie, de quelque monstruosité du même genre... Adopter la leçon des Septante appendiche et de l'ancien interprète Infin cucurhitum? c'était dire ce qui n'était pas dans l'hébreu. Faute de mieux, il avait suivi l'exemple des outres anciens interprêtes et avait traduit par lierre, en grec 20025v. en latine hederam

¹⁾ Np. 112, 22.

²⁾ for Jon., IV, 6 of Ep. 112.

b) - Serm ations hand species amoria non habeout, a

Le raisonnement qui precède donne prise à la critique. A supposer que le terme hébreu n'eût d'équivalent ni en grec ni en latin, Jérôme ne devait-il pas suivre su première idée et transporter sans y rien changer le mot hébren dans le lexte latin? - On n'eut pas compris. - Mais rien ne l'eut empêche de s'expliquer dans une note ou dans un commentaire. Mieux valait en tout cas pour le lecteur ne pas comprendre que d'être, même légérement, induit en erreur. Il l'est en effet par le mot lierre et Jérôme le sait bien, puisqu'il connutt fort bien la piante appelée ciccion, puisqu'il montre lui-même, que cet arbuste est colui qui convient le mieux aux circonstances du récit". Le Jesuite A Lapide (de la Pierre, van den Steen) dans son Commentaire observe, à la décharge de Jérôme, que la feuille du lierre rappelle celle du ciceion et que cette analogie justifie la traduction nouvelle à peu près comme la ressemblance du loup et du chien, animaux terrestres, avec le loup et le chien de mer justifie la dénomination donnée à ces poissons. Il n'en est pas moins vrai que le terme de « lierre » est inexact, que le lierre et le ciccion different en plusieurs points et notamment en ce que l'un rampe et que l'antre croit en arbre. Le tradocteur déclare n'avoir pas voulu transcrire le mot hébreu pour éviter les eritiques des grammairiens; y a-t-il échappé davantage en procédant comme il l'a fait? Mais non; il vontait à tout prix se servir d'un mot latin. Soit. Pourquoi choisir hedera de préférence à cucurbita? Ni l'un ni l'autre n'est conforme à l'hébreu ; l'un n'est pas plus inexact que l'autre. Le dernier a même sur le premier l'avantage d'être consacré par l'usage el la tradition. Il figure dans la fameuse version des Septente. L'autre n'a pour lui que l'autorité des interprêtes les moins connus, car il est probable qu'Aquila et Théodotion ne l'ont pas admis at qu'ils ont conserve le mot hébreu. Le passage de saint Jérôme ou l'on lit qu'Aquila et les autres interprêtes

¹⁾ In Jim., IV, 6.

²⁵ Ct. pt. 267.

anciens ont écrif essay semble altère, car, d'après un manuscrit des héxaples Aquila et Théodotion avaient mis accident, le mot hébreu transcrit en lattres greeques! Mais alors comment expliquer le choix singulier de hédeca?

De même que les contradicteurs de saint Jérôme, en lifamant ce choix, s'étaient plutôt laisses guider par leur habiedu traducteur que par leur amour pour l'exactitude de la traduction, de même Jérôme, en fuisant ce choix, avait plutôl. consulté ses préférences personnelles que les exigences de la caison. Il semble que ses remarquables qualités d'interprêtes se soient les laissées un peu mettre en défaut. Ce ne fut pas uniquement la crainte de la crusure qui le détermina à ne pas transcrire le mot hébren, comme il le devait, en l'absence de tout mot correspondant latin, puisqu'il osa bien, par sa leçon nouvelle, a'exposer à un orage de profestations. Non. C'étaient de secrètes raisons d'amour-propre auxquelles il obéissuit. Il lui fallait un mot latin à mettre victoriensement en face du mot latin de la vénérable Ralique, fille aussi des Septante. Il avail entrepris de donner au texte de la Rible latme tome la puraté possible el souvent en affet il a été heureux dans ses corrections faites d'après l'hébren. Certes, il prodiguait les témoignages de son respect à la version des Septante, antique monument de la foi , mais n'eprouvait-il pas une intime satisfaction à y découveir, à y relover des inexactitudes? Plus nombreux étaient les passages qu'il amendait, plus claire et plus immédiate apparaissait la nécessité de la révision sur l'hébreu.

111

Au demeurant, l'arbuste de Jones a un nom tant en latin qu'en grec; il en a même plusieurs. Jérôme aurait dù les connatire, comme nons les connaissons aujourd'hui. Hérodole

¹⁾ Ep. 112, 22,

²¹ Cf. Migne, Patrol. lat., XXII, vol. 100 e

(II. 94) nous apprend que chez les Egyptiens le circum appelle zize On lit dans Pline (1 XV, ch. vn) * a Cici arborum in Aegypto copiosam alii crotonem, alii fili, alii sesamum agreste appellant. » La graine de cet arbuste ressemble à la tique. D'où le nom de vattos en grec et de ricinus en latin donné à l'arbre tont entier. La conformation de sa feuille lui a valu en outre le nom de palma Christi. C'est le ricinus communis, la grande majorité des commentateurs s'accorde à le reconnuttre , c'est le ricin, qui alteint une hauteur raisinmible surfout dans les pays chands, dont la tige est creuse, qui est remarquable par la prodigiouse rapidité de sa croissance' et que l'on appelle en Orient l'enfant d'une muit. Jerôme n'a ni trouvé le vrai nom de la piante, ni voulu de celui qu'ont adopté les Seplante et qui n'est pas plus inexact que le nom par lui-même choisi,

L'infidélité d'interprétation ne porte d'ailleurs que sur un point : le véritable nom de la plante. Quant à la plante ellemême, Jêrôme la connuit très bien "et, qui plus est, il a pris soin lui-même de montrer combien l'emploi du mot lierre cadrait mal, combien celui du mot recur cadrait bien avec les détails du récit.

Deux conditions devaient être remplies avec le moins de miracle possible : qu'un arbuste poussât et s'élevat assez haut pour couvrir un homme de son ombre et qu'il activat à ce point de croissance rapidement, en une nuit?. Or, le lierre, comme la citrouille, sont peu propres à remplir ces deux conditions, remarque saint Jérôme. Leur tige est trainante : comment pourrait-ils former un dôme ombreux comma le ricin qui monte droit? On peut, à la rigueur, résoudre cette

¹⁾ Cf. Migne, Patrol, int., XXII, col. 401 a.

^{23 1}d., thick,

³⁾ Cf. Benns, La Milds, Paris, 1878, 6º purtie, p 578. - Trooling, Les Petiti-Prophetos, Paris, 1884, Lethisheax

¹⁾ Reuse, Trachen, sure, alle,

b) V. Tristram, The nutural hest of the Bible, with par Transmit.

⁶³ Cf. p. 263, suprus.

⁷¹ Jones, 1V, 10

difficulté en observant, ce à quoi Jérôme n'a pas songé, que Jonas pouvait avoir pris une posture horizontale et qu'alors la plante pour protèger sa tête n'aurait pas dû s'élever bien haut', qu'en tout état de cause l'arbuste, lierre ou citronille, pouvait grimper le long de l'abri élevé par Jonas et le couvrir . Soit, mais, en ce qui concerne la seconde condition, le lierre ne passe pas pour avoir une croissance extrêmement rapide la courge s'étend pout-être plus vite et serait encore préférable an lierre pour cette raison). Pour qu'il se développe assez en une unit, il faudra une double intervention divine, le miracle de sa naissance soudaine devra être suivi du miracle de sa croissance rapide, ou, si l'on aime mieux, une intervention puissante et prolongée de la divinité sera nécessaire. Il n'en sera pas de même si l'arbusto est un ciccion, un ricin. Une fois né, obeissant aux lois de la nature et développant ses énergies propres, il montera en hauteur et en peu de temps. La production du ricin aura demandé moins de miracle : le micacle aura été moins puissant, moins opposé aux lois naturelles, moins longtemps continué. Dieu n'aura dù se montrer que pour ordonner la maissance du riein. Après cet acte de sa volonté il agra retiré sa main et le reste aura marché presque par la seule poussée de la nature. Telles soul, développées, les réllexions que saint Jérôme a indiquées dans son Commentaire sur Jonas . Il est d'une bonne méthode pour ceux qui admettent le miracle de n'admettre que le moins de miracle possible. Le principe que Jérôme semble défendre ici de la suspension momentanée des lois naturelles, suivie de la reprise immédiate de leur action, a beaucoup d'importance en matière d'exégèse sacrée.

Le ricia jouit d'une dernière propriété, dont Jérôme n'a point parlé et qui favorise l'application de ce principe de moindre miracle. Il a la tige creuse comme le roseau*, tandis

¹⁾ Ct. p. 255.

²⁾ Gl. Comment, de A Lapule sur Jonas.

³⁾ In Jon., IV, 6.

⁴⁾ Calmet, Comm. our James; Cornellini art. Ricings.

que le lierre a la sève acre, le bois dur et plein. Le ver, une fois suscité par Dieu, peut donc sans trop d'invraisemblance tuer le ricin en quelques heures; il ne pourrait en aussi peu de temps venir à bout du lierre, sans un secours surmaturel.

Dans toute cette affaire saint Jérôme aussi bien que ses adversaires se laissèrent trap guider par la passion, les uns plus soigneux des intérêts de leur haine que de la vérité, l'autre plus appliqué à rendre trait pour trait, blessure pour blessure et à diminuer l'autorité des Septante, qu'à donner du passage de Jonas une rationneille et fidèle traduction. L'amour-propre et la colère ont pendant ce débat tenu en échec dans l'âme de saint Jérôme sa science consommée, qui, malgré tout, sut encore se faire sa part.

Albert Freunien.

HISTOIRE

BE

COUVENT CATHOLIQUE DE KYÔTO

(1568-85)

PREFACE

Nobounaga 61 hâtir ce couvent an cours de l'ere Tentché (1573-92). Il n'avait pus d'autre dessein, lorsqu'il établit le christianisme au Japon, que d'accroître su puissance, en onglobant d'un seul coup tous ses adhérents dans son parti. Il fut extrêmement difficile d'extirper ensuits, dans toutes les conteées du Japon, le poison de ces errours. Il ne fallat pas moins de soixante uns pour exterminer définitivement le christianisme; et l'en peut bien dire que ce fut une œuvre admirablement conçue dans l'interêt de la tranquillité des âges suivants.

Les fauteurs de ces pernicieuses doctrines prétendaient satisfaire, avec ces enseignements, aux besoins spirituels de leurs adhérents; en réalité, ils exchaient sous ce déguisement le dessein de s'emparer de notre pays.

Voici que, dans ces dernières années, ces gens pénêtront de nouveau dans notre capitale, abusent et excitent le peuple, raliument les cendres refroidies des calamités passées, et nous proeurent ainsi le plus douloureux spectacle. Je parcourais récemment l'Histoire de la grandeur et du déclin du couvent des Barbores du suit 'Le style en est grossier; mais on nous y met assez bien

t) C'est is titre agaci do petit volume que je tradus im. Il a été imprime à Tokyo en 1885 et fait parce d'une collection de documents historiques, Choult Ghoureur. Le post-scriptum est joint à cette Historie sans nom d'anteur; il n'a pas même le titre de post-scriptum, qui se remontre fréquentment dans les ouvrages japonais; il nous apprend que ce volume est un abrecs de l'ouvrage.

dit, dans l'Abrégé de tactique : « Connais autrui, connais-toi taimême, et tu pourras livrer ceut batailles, sans courir de danger « Ce que nous avons, nous, à faire aujours hui, c'est d'examiser de près les dispositions fanestes de ces étrangers, de pénétrer laurs manvais desseins. Alors, réprouvons-les dans nos discours, battons-les dans nos écrits. Puis, ce mandit esprit une fois anéanti, jetons au feu tous jeurs livres et ancantissons toute trace de leur passage; voità qui sera hien.

Écrit par Ki-you, dans la Salla des anciens Livres sacrés, près de la Fenètre aux plantes oderantes, en 1868, le jour de la Bes-

tagration.

Sons le règne d'Okimatchi-teano, le cent septième de nos empereurs (1568-86), Oda Nobounaga, qui, sortant de sa province untate d'Owari, avait hattu d'aberi Saité, pour s'emparer de la province de Mino (1564), chassa le seigneur Sasaki de la province d'Omi, et, prenant sous sa protection le chôgoun Yochi-aki, le ramena à Kyôto (1568). Après s'être adjoint les troupes de Tocongava qui vennit du sud (1569), il détrutsait les Acasoura, qui deminaient dans le Bocou-etsou, et les Acat, dans le norst de l'Omi et se prépara à subjuguer les provinces du centre (fin de 1573).

intilide : Mistaire des origines du christianisme. Je a'ai pas retroure ce sam paemi une liete asses numbreune d'ouvrages paparais traitant du l'histoire du christianisme au Jupou. Gepundant. à le compater avec d'astres dominants, il ofire un très non type de cotto litidistaire. Peut-clire l'autour de l'abrége est-il celui qui y a heard den nutes su patit trate (voir p. 278, mais 4). Je est-il celui qui y a heard den nutes su patit trate (voir p. 278, mais 4). Je donné nos untes autre parentheses et l'aposte les dates seion l'ère shré-fempse.

1) le-yese, le l'etter émilaiteur de la dynastie de Châgemen ranversée en 19m.
 2) Ce sont les limit provinces appelées aussi San-yé-ité. ou la Région au

midi dus montagnes, qui hordent le mer Intérieure, de l'entrémnté auest de midi dus montagnes, qui hordent le mer Intérieure de la province de Settaco, l'ile de Nippon, en luis de Romannes d'Osana de de Robin, fin 1577, Nobannage ou province de relles hims emmines d'Osana de Robin, fin 1577, Nobannage ou province de l'entrée de les provinces, où il alla demance. Dès luis, ils en passessent la conquête avec si-

Le bruit de ses exploits se répandait déjà jus que dans les provinces de l'ouest.

Vers cette époque, un vaissou étranger du sad vint aborder dans l'îlé de Kiou-chou, au port de Nagasaki, dépendant du sei-gueur de la province de Hizén, nomme Byōzōji Tacachigué. Il amenait un houme à l'aspect extraordinaire. Hant de nouf pied-japonnis', la tête petits à proportion du corps, le visage rouge, les youx ronds, le nez long; vu de côté, il avait les épaules ployées; sa houche atteignait jusqu'aux orailles et ses dents, très blanches, étaient pareilles à celles d'un cheval. Ses ongles semblaient des griffes d'ours. Il avait les cheveux gris; son âge pouvait être d'une cinquantaine d'années. On l'appelait le Padre Ouroucan.

Chaque jour, il allait se promener aux alentours des temples chintanistes et bouddhiques; son aspect innuité faisait que le peuple s'attroupait autour de lui. Quelqu'un dessina cette figure étrange', y joignit une note, et la fit passer dans les provinces du centre. Elle arriva ainsi a Kyôto. Nobonnaga étant alors a Atsoutchi', dans la province d'Omi. On lui paria de cen, et il désira se faire amener cet étranger. Mais, song cant que le seigneur Ryôzôji le retiendrait peut-être de force, il eut receurs a une ruse. Il prit pour affidé un certain serviteur de la maison du chègoun, nommé Guen-nai, et lui donna en secret une prétendne lettre du chôgoun, qui contenait i ordre de faire veoir l'étranger. Guén-nai partit pour Kion-chon, en se donnant faussement la

gueur, Eo 1982, Joreque parit Nebramaga, Hidé-genta assingent un château fort dans le Bischou, une autre de ces buit provinces. Voir Appendies A.

2) Huit pieds (paponus) constituent la taille cormale.

f) Your les autres documents que j'il pu consuller l'appellent Tacs-pobou, et lui donneut la province de Tehrenago, il fut tué en 4583, dans une lestaille mattre Chimadoos Vocta-hres, in puissant emgueur du Satanucia.

³⁾ Un des grauds royageurs acabes du moyen âge ramente papellement qu'a peine avait-d'fait un tour dans une certaine eille de la Chine, qu'il vi, son purtrait effiche partouit.

⁴⁾ Il s'était fair hûte la un milions en 1576, et en avait fait su régisseme indistablie; il n'était pas lots de Kyôto, mais sur la tree opposée du las litera.

D'autres dinaments front l'arrives d'Ouronan et la fondation du sourcet en 1968.

qualité de messager officiel. Arrivé la, il remit sa lettre à Ryōzòji qui la lut, et, sans se douter de la forgerie, s'empressa du
s'y conformer. Il fit conduire l'étranger à Kyôto par des officiers
de sa maisou, nommés Nacanichi Kémmotsou et Sasawara Yazaémon! Nobounaga avait détaché, aux alentours de Toba et de
Yotsou-tsouca?, une troupe de seldats qui réclamèrent l'étranger au passage et l'amenerent à Atsoutchi. Lorsque les officiers
qui l'accompagnaient revinrent suprès de Tacachigue et lui rapportorent le stratagème de Nobounaga, il entra dans une violente
colère; mais il n'y avait plus rien à faire.

Let étranger arriva donc à Kyôto le 3 du neuvième mois. Or, le 24 du mois précédent, au temple de Soumi-yochi, dans la province de Séttseu, ou avait senti une secousse du sol, accompagnée d'un grand bruit et soixante-six pins avaient été renversés. Le chef du temple, Couni-mouné, dignitaire du troisième cang de cour et seigneur de la province de Séttsou, envoya sur cet événement un mémoire à la cour impériale qui en délibéra. Ce n'était pas tant le fait des pins abattus, que cette singularité i il y en avait justement soixante-six, le nombre des provinces du Japon. Cela parut un mauvais présage, et l'on ordonna des prières dans les temples bouddhiques et chintauïstes. En effet, c'était un présage de l'arrivée de cet étranger, avec les détestables croyances qu'il devait répandre, au grand détriment de notre peuple.

Done, l'étranger, arrivé ensuite à Atsontchi, prit trois jours de repos dans le couvent Myō-hō-ji (de l'Excellente doctrine).

Le 3º jour du neuvième mois, il fut mande au château. A l'occasion de cette entrevue, il était vêtu d'un habit appelé houns, d'une étoffe de même espèce que les grossières étoffes de laine. Le hard en était étroit, les manches longues; il se fermuit le côte gauche par dessus le droit. Il avait l'appareuce très humble et

L'office de Sémmoteou ou intendant se raffinchait en Ministère du Palais de l'empereur. Il un s'agit tel que d'un tires honoritque, peut-être mêms d'un simple nom.

²⁾ A 1 no 2 limes de Kydia,

³⁾ Ge qui était contraire à l'usage japonain; s'est monné et l'on disait à l'arrait houteané sue babit à l'énvere

la voix comme le rouceulement d'une colombe; on ne pouvait distinguer ce qu'il disait. On aurait dit une chauve-souris, les ailes ouvertes; c'était extrémement faid à voir. Il avait sur lui des parfums exquis, dont l'odeur se répandait dans tonte la salle. Voici comment il salua Nobounaga. Alignant ses deux beas et le bout des doigts des deux mains, il les porta en avant, joiguit les deux mains et les mit sur sa poitrine, en même temps qu'il courbait la tôte. C'est vraiment une curionse étiquette. Ses présents furent de sept espèces :

- 1º Un « téléscope », avec lequel on voyait, d'un œil, à 75 lieues de distance;
- 2º Un a microscope a, qui faisait paraltre un grain de montarde aussi gros qu'un œuf;
 - 3º Cinquante peaux de tigre:
 - 4º Cinq tapis:
- 5" Un « fusil »; on n'avait encore jamais frappe une cible chez nous avec cet instrument;
 - 0° Cent livres d'aloès;
 - 7º Huit moustiquaires a suspendre.

Dans une botte parfamée, d'un pouce buit lignes, il avait un rosaire, qu'il appelait « contats », dont les grains étaient d'un métal pourpre, et au nombre de \$2 (parce qu'il y a quarante-deux pays deschrétions). Il les entassa sur un plateau de luque rouge sempté.

Nobounaga lui lit demander par Inneo Hyonosouke, pour quoile raisen Il était venu au Japon. L'interprête transmettait les discours de part et d'autre. Ouroueau répondit : « l'ai fait ce voyage dans l'unique dessein de répandre le bouddhisme (vie) je n'ai absolument pas d'autre deair que celui de réaliser ce vœu. « Telle fut l'information qu'il donna. L'entrevue terminée, Nobounaga l'installa dans le convent Myöbözi, et designa Naca-idzoumi Tézaémon comme officier charge de veiller à l'entretien de l'étranger.

٠

¹⁾ Ge mot, espegnel on portugues, a-t-ii un expport avec : compter? La re-

A Atsoutchi, un délibéra ensuite sur ses projets de propagande. Plusieurs étaient d'avis qu'ou l'arrêtat court dans cette entreprise, mais Nobonnaga décida autrement. Il ordonna à Songué-no-ya Couza-émon d'offrir à l'étranger un terrain de 4 tche de surface ! a Kyōto, dans le quartier Chidjo; on l'entoura d'un mur, on y construisit un monastère, et on le nomma convent d'El-rocou .

La-dessus, les moines du mont Et-zan se fâcherent et prétendirent qu'aucun autre couvent que le leur, le couvent Enuriacou-ji, n'avait le droit de s'appeler du nom d'une ère. Leur prieur porta plainte aupres du grand prêtre Vô-en. Celai-ni repondit : « Ce point est en effet établi par une ancienne lei. Mais anjourd'hui les empereurs n'ont plus d'autorité; leur pouvoir est nul; la puissance du houddhisme même est fort affaiblie. Nobounaga accrottra la sienne de jour en jour et si, prétendant faire passer votre volonte, vous faites acte d'hostilité envers lui, vous n'attirerez que le malheur sur votre monastère ; l'antorité du souverain même serait incapable d'y remedier. Le mieux est d'arranger cette affaire à l'amiable, « Malgré cette décision, le monastère s'amouta, lis s'assemblerant dans la cour de la grande salla des prédications et rédigérent une a requête pressante «* à la cour ; puis ils designerent cent trente des leurs pour descondre de la montague et porter la tettre. A la cour, on délibéra, Comme ils menacaient, dans cetto requête, si la décision se faisait attendre, d'envahir le patais, précédés du palanquin divin , ce qui unrait causé de graves désordres à Kyôte, et qu'il ne falisit

I) Le tabé a 109,000 pinte parres anglais.

²³ C'est le nom de l'ace qui va de 1958 à 1569 inchavement. L'ere Enripone wards THE a MIS; he consent du même mon, un der plus fameur du Japon, fut fondé en 788.

³⁾ Cest-t-dire avail manuage d'amployee la force, La terme etait emissione par un annien et frequeut meagu-

⁴⁾ Deja en 1143, les prêtres de ce temple, irrites contre l'Empereur, à l'emismon d'une querelle avec cent de temple important Ch-homou-ji, a Nare, mucherent our la capitale, au nombre de plusieure miliers; en les repousse pa-la force. En de relles occasions, its portaient devant leur truspe, comme empleson du triomphe, le chinavgo ou palanque sacre, qu'ils prenaient su temple de Hrocht. En 1177, an les vit ponéties jusqu'aux postes du juinis. Ils fusent faithe. mais obtinees l'abjet de leurs plaintee.

pas tarder à donner un ordre à Nobounaga, l'empereur retiré Kwazan-no-Inn lui fit communiquer par le ministre Hiromaça la teneur de cette requête. Nobounaga, quoique mécontent, se conforma à l'ordre impérial et changes le nom contesté en celui de Nambon-ji ou mounstère des Barbares du sud.

Ensuite, il fit douation au monastère d'une terre de 500 meeures de rix de revenu, dans la province d'Ômi, au district de Kôga. Le monastère s'éleva bieniôt, et émerveilla, par sa majestueuse construction, tous ceux qui le virent.

Les forces d'Ouroucan seul ne pouvaient suffire à l'œuvre de la propagande; il lai ordonna de faire venir de sa patrio d'autres prètres, et Ouroucau, avec la plus grande joie, fit parvenir cette nouvelle dans son pays. Or, ce nom de Pays chrétien des Barbates du suil désigns le royaume d'Espague (qui comprend le Portugal et la Castille), situé sur les bords de la mer, à environ 12,000 lienes du Japon. On voit, sur la carte du monde, que la Chine est à l'ouest du Japon. Lu raison du nom des Barbares du sud est qu'er sud du Japon se trouvent des pays dépendant do l'Espagne, tel que le port d'Ama, Lucon, etc.". Amacava, Lugon, etc. sont an moins à 800 lieues du Japon, tout droit su sudlis ne sont pas voisins de l'Espagns; ils tombérent sens sa dénemiance parce que c'éluient des les sons défenseurs, et qu'ainsi les Barbares du sud prirent l'habitude d'y faire relâche; aujourd'hui, if y en a beaumoup qui y habitent; c'est amai qu'ils sont tombés en état de dépendance.

Parmi las pays voisine de l'Espagne, il y a Ekérèss ou Angletorre (appelée aussi Ankiria), ou encore fkiriss. Ce pays est une lle à l'ouest de la Hollande; il est éloigné du Japon de 11,700 lienes. D'après ce qu'on en suit de tradition, c'est un pays habité par une autre race que celle qui habite le pays des Barbares du sud. Toutefois, à parrir de 1631, il a été également interdit aux navires de ces quatre pays, Espagne, Angletarre, Amacava, Lucon, de relâcher au Japon.

¹⁾ La impare i. 7 1/2 piede milias anglala.

^{2/} Vent l'Appendice C, sur les nome peopres.

Or, ceux qui vinrent de la patrie d'Ouroucan, était des frate, des padre, l'hermano Grégoire, l'hermano Marco (padre équivant à multre ; frate, à disciple). Le vaisseau qui les amenait s'arrêta à Obama (Petit-Port), dans la province de Wacava". Il fant eroire que Nobounaga avait donné cet ordre d'avance a Ouraucan, dans l'incertitude où il était des dispositions qu'aurait Ryozoji a lour égurd, s'ils abordaient pour la seconde fois sur son territoire. Ils gagnerent ensuite Kai-tsons, dans la province d'Omi; puis faisant route par eau sur le lac Biwa, ils arrivarent a Otsou", et entrecent cufin dans le monastère de Kyôto, La, da rencontrevent Ourouczo, qui fit avertir Noboumga, Celni-ci accueillit cette nouvelle avec joic, et manda les étrangers à Atsoutchi. On les mens au couvent Myo-hô-ji, où ils attendirent ses ordres. Au nombre de trois, ils montérent ensuite au château, et eurent une entrevue avec Nobounagu; ils observèrent la mêmo étiquelle que le Padre Ouroncan.

Les frate et padre qui étalent venus cette fois étaient d'un pied et demi plus hauts qu'Ouroucan, de teint pâle, les cheveux et la harbe de couleur blonde. Leurs habits étaient de même espèce que ceux d'Ouroncan, des este. Les doux hermanos étnient des médecins et chirurgions admirables. (Des la première fais qu'Ouroncan vint a Atsoutchi, un Rapporteur des Barbares du sud avait été crée en la personne de Nagatani Kawatake. | Cette fois, ils apportaient des présents de six sortes : des peries de verre, un paquet d'encens, dix peaux de chien, une table d'agate, dix peaux de tigre et cinquante pieces de laine de zinq couleurs, Pou de jours après, ils rentrerent dans leur monastère, et adressèrent de la une requête à Nobounaga, où ils disalent : « La religion de l'Empereur du ciel secourt un tous pays les malades, les panvres, les affligés. Elle donne la paix à l'homme, dans quelque situation qu'il se trouve, et, par ses enseignements, assure à tous les hommes l'accomplissement de leur désir de vivre en

¹⁾ Sur la côte nord du Japon. Le ne preserrat donc pue par la mer l'attribue.

²⁾ A l'extremité nord du las Riva.

³⁾ A peu près à l'extremné aud-nout de ce un, à peu de distance de la juin.

paix dans le présent, et de jouir de la félicité future. Afin de vaquer à ce soin, nous voudrions avoir un jardin pour y cultiver toute espèce de plantes médicinales. « Nobounaga approuva cette idée, et leur dit de choisir un terrain dans les provinces limitrophes du Yamachiro. Les deux hermanos demandérent et obtinrent le mont Ibouki[†]. Ils y montèrent, le défrichèrent sur une étenane de 50 tchô[†], et y créérent un jardin de plantes médicinales, pour lequel ils firent venir de leur patrie trois mille sortes de rejetous et de graines. (Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, à deux cents ans de distance, les racines s'étant conservées sur cette montagne, on y trouve des plantes uniques, telles que l'angélique et l'armoise ».)

En ontre, ils avaient apporté de leur pays une quantité d'objets de prix, qu'ils échangeaient pour de l'or et de l'argent : des colliers de sept sortes de pierres préciouses, des tentures de brocart d'or, des duis de sois brodée à fleurs, et enfin soixante et une espèces d'encens exquis, qui embaumaient l'air jusqu'an debors du couvent ; tous les passants s'arrétaient devant la porte. (Un dit qu'ils étaient de l'espèce de ceux qu'on brûle sur les autels bouddhiques, devant le Bouddha principal.)

Tout ceci se redisant dans le peuple, les gens venaient en foule voir le Monastère; non seniement des provinces environnantes du Gokinat, mais encore des provinces de l'onest, de celles du centre, et de celles qui avoisiment Kyôto, en dehors du Gokinat. Cependant, quoiqu'il y cût chaque jour foule devant le convent, personne, à part les prosélytes, n'était admis à adorer leur Saint

2) Une espection d'environ 2,15 pieuls anglais de sôte.

Cette montague appartisat à la province d'Omi, et le sépare de selle de Minoà l'est. Nebouraga sonat de accquerte ces deux provinces.

³⁾ Jup. seublou, ou most oune-gosque ou trefte des femmen, plante médicinale amère. En 1737, auvent les Annales des empereurs du Japon, que épideme sevit dans les provinces orientales du Japon parmi les mileus, louge, renards, bluiresux. Les bommes, les chevanx et les suntes, mordus par ées annaux malades, mourraient également. Annus remade n'en triompha, si on n'est, diton, le mélange de trus burbes dont l'une était le sénkion : les deux antres, la subsepareille et la réglisse.

⁴⁾ C'est donn vers 1770 que furent cerries les notes en petit texte interval-

suprême. Les gens du couvent, bien loin d'être snauyes par cette multitude, envoyaient des hommes par toute la capitale et au dehors, Jusqu'aux carrefours des chemins des montagnes on de la lande, la où ne se trouve qu'une niche à image divine, jusque sous les ponts, pour chercher les plus dégradés, les mendiants, tous ceux qui souffraient de graves maladies. Ils les ramenaient avec enx, lour faisaient prendre un hain chand qui les nettoyait; puis its leur donnaient des habits, les réchaussaient, les soiguaient de toutes façons, de sorte que le mendiant d'hier était anjourd'hui une homme vêtu de suie de Chine. La joie qu'éprouvaient ces pauvres gens faisait que beaucoup de leurs maladies guérissaient. En particulier la lépre et autres graves affections cédaient en peu de mois et entièrement au traitement médical des étrangers. Dans tons les pays, au près et au loin, se répamiaient les hruits les plus divers sur eux; on les traitait de véritables Bonddhas et Bodhisattvas, apparus ici-bas pour secourir et sanver le monde, Aussi, de toutes parts, ceux qui, affligés de maux terribles, sans ressources, se trouvaient à bout de forces, on ceux que n'avaient pu guérir les soins de tous les médecina, des gens de la classe noble, comme de la plus basse, faisaient fonla devant la Monastère. Les deux hermanos, Grégoire et Marc, les retenaient tous, leur donnaient de hous remedes; puis, rassemblant les malades à moitié gueris, ils leur parlaient ainsi to Notce patrie comprend quarante-deux pays, mais non pas, comme dans la vôtre, diviser les uns d'avec les nutres ; c'est un seul grand pays. Mais, comme on y révère le Souverain du ciel, on n'y voit point de misérables ni de gens affliges de graves maladies; le souverain de notre pays est plein de home; il n'a pour son pays que des sentiments de pitié et d'amour; hien plus, il est pénètré de pitié pour tous cus pays du monde qui n'adorent pas le Souverain céleste et ignarent comment on peut échapper aux tournunts de la misère et de la maladie, grace à cette croyance, qui nous donne dans le présent la paix; et plus tard, la

⁴⁾ D'après d'autre dominanté, tous les discours de ce guine se rayoctaient au Portugal. Voir Appendice (...)

félicité; encore s'il n'y avait que les tourments de cette vie; mais tomber dans l'abime des châtiments éternels! — voils pourquoi it est pris de pitié et nous ordonne de parcourir le monde pour répandre la religion du Souverain céleste. C'est parce qu'en ne connaît pas le culte a lui rendre, qu'il y a, au Japon et ailleurs, tant de misérables. C'est a cause de la profonde corruption des cœurs que se forment les handes de voleurs; vous avez, ailleurs, des gens accablés par les tourments de maladies pénibles; comme le désir des houreuses demeures à venir n'est pas à portée de leur esprit, ils tombent dues la misère; de cette misère naît la corruption, et cette corruption, à son tour, fivre leur corps aux tourments de la maladie.

- Or, nos soins penvent guérir les maladies de cette vie; mais non pas les maladies terribles du temps à venir. La souillure du corps peut se laver; celle du cœur, tous les flots de l'ocean me l'enlèveraient pas Maintenant, s'il y a des gens qui, sans avoir rien fait de mul dans cette vie, souffrent de muladie, ou de la misere, c'est l'effet des mauvais actes de leur vie precedente (sie). Par conséquent, il est impossible d'échapper aux peines éternelles avant d'en avoir uni avec cette existence antérieure. Que chacun, qu'il soit à l'abri des peines éternelles par la pureté de son courou non - révère ce miroir, « En disant cela, ils suspendaient devant sux, avec de grandes marques de respect, un miroir, nomme le Miroir des trois mondes , et le leur faisaient saluer. Leurs auditours sentaient in foi natire dans leur cœur. Ils se disaient : « Quelle admirable et care chose, certes, que de voir comment seru notre vie future », et ils saluzient ce miroir. Alora nne image y apparaissuit, tantôt celle d'une vache, tantôt celle d'un cheval, d'un oiseau, d'une bête, tantôt même celle d'une figure hideuse. Ces gens s'effrayaient, versaient des larmes, supplinient avec des cris les deux hermanos de faire descendre sur anx la compassion du Roi du ciel, et de les sauver des chatiments à venir. Les hermanos répondaient : « Vous êtes tous dans une

¹⁾ Nom mité de l'expression bouddhique si fréquente : les trais mondes ou existemes autérisars, accuelle et luiste.

affliction profonde; nous pouvons vous communiquer la sainte formule mystique de l'adoration du ftoi du ciel. Purifiez votre cœur, et, de toutes les forces de votre àme, répétez tous en leuant ce rosaire, les paroles sacrées; à chaque répétition, faites couler un grain. « En même temps, ils leur donnsient un rosaire, appele contats, et composé de 42 grains.

Voici la teneur de la formule mystique ;

« Fuis-mot pars, dans la vie fature, du Paradis céleste et d'une vie heureuse, maro(?). «

Après s'être, sept jours durant, gardés de toute manvaise pensée, jour et muit, et avoir saus cesse repété cette formule, ils se présentaient aux deux Padre. Ils recevaient alors les livres sacrès de la religion du Roi du ciel, et saluaient son auguste image. On leur enseignait alors que les châtiments futurs, qu'ils avaient vus reflétés aujourd'hui dans le miroir, étaient anéantis, et qu'ils pouvaient avoir part pleinement aux boutés et aux compassions du Roi du eigl. Tous alors répétuient en chœur la formule eacrée et passaient tout ce septième jour à s'affermir dans leur foi, redisant jour et uuit les mêmes paroles.

Voila de quels moyens se servaient les deux Padre et les deux harmanes pour abuser les simples d'esprit et les attirer à leurs mauvaisse croyances. (Quand ent lieu, en 1638, l'assaut du châtean d'Amacousa, en entendait les assiéges répèter en chœur, dans le château, ces mots : Santa Maria, santa Maria!).

Pais, les deux hermanos qui faisment le culte pendant tont ce septième jour, mensient ces gens dans la salle du Bomidha, où ils ne voyaient qu'or et argent en increstations, que brocart d'or, que tentures et dais de sois brodée; où l'air était plein de parfams, où tout resplendissait. Pendant qu'ils se demandaient si même le paradis, avec ses ornements magnifiques, était bien pareil à occi, les deux Padre revétaient des habits de brocart, se rendaient dans cette salle, leur délivraient la formule sacrée et leur préchaient la religion du Souverain céleste; la prédication finie, ils saluaient avec respect les deux Padre. Puis les hermanos les emmenaient et leur faisaient saluer le précioux Miroir des trois mondes. Au lieu des images qu'y apparaissaient précèdements mondes. Au lieu des images qu'y apparaissaient précèdements de le précion de la court de le précion de le précion de le précèdement mondes. Au lieu des images qu'y apparaissaient précèdements de le précion de le précion de le précèdement de le product de le précèdement de le précèdement de le précèdement de le product de le précèdement de le précèdemen

ment, ils voyaient celle du Rol du ciel, sous quarante-deux aspects. Ces panyres gens, dans leur simplicité d'esprit, ne savaient plus où ils étalent ; ils se croyaient au ciel, s'exclamaient, se réjouissaient, plearaient. Les deux Padre leur disaient : « Pour le peu de fois que vous avez répété la sainte formule pondant ce septiamo jour, comme, votre cœur change, vous adorez maintenant le Roi du ciel, il arrive que votre esprit est parvenu au ciel des cotte vie, et qu'il a gagné les faveurs du Souverain cileste. Combien plus, si, jusqu'à la fin de vos jours, vous vous affermissez dans la foi, et ne cessez d'adorer! Ainsi, que chaaun de vous prenne la ferme résolution de ne jamais oublier les bienfaits du Roi du ciel. Quand même on yous ferait subir dans cetts vie les tourments de l'eau et du feu, que vous seriez écartelés, déchirés, mis en pièces, sonvenez-vous que vous échangez contre ces peines celles de l'éternité, et que vous entrerez au ciei que vous adorex maintenant. « Là-dessus, ils leur dissient d'adorer le Saint suprème, Souverain du ciel, at prenaient glors ce qu'ils appelnient la croix, courouss, C'étnit un objet d'or, dont le hout, long de deux pouces quatre lignes, semblait planté d'aiguilles comme une rape à radis; il avait un manche d'environ deux pieds. Ils leur faisaient déponiller leurs vêtements, et, à como de courous feur déchiraient le des nu, jusqu'à ce que les os leur fissem mai et que le sang coulât. Ils Jeur faisaient telmdre leurs mains dans ce sang : puis ils adoraient en joignant les mains l'image du Souverain céleste; (Cette religion suivant les rites des Barbares du sud, c'est pourquoi ils étaient différents do ceux d'après lesquels on miore le Bouidha au Japon!. Le fait de se rejouir des maux de cette vie s'entend de cette façon, qu'ils échangeaient contre ces maux l'éternité des peines à venir.

Relevant alors, en le roulunt, un rideau de brocari d'or, ils leur faisaient voir l'image d'une jeune femme de la plusgrande beauté, tenant dans ses bras un petit enfant qui, d'après l'instruction

Con expressions de Sourceain céleste, Saint suprême et d'autres sunt empruntées au bouddhirme. Il est probable que teaureup de Japonais ignorants tennient la nouvelle religion pour une sente bouddhique.

oraie, étoit le Saint suprême, entre dans son sein. Elle avait sur la tête une couronne de pierres précieuses, et était ornée d'un rétement de grand peix. Les deux Padre donnaient cette instruction :

« Ce grand Roi céleste a fait descendre dans notre moude sa sagesse et sa honté!; la pitié qu'il ressent pour vos maux lui luspire autant de compassion et d'amour qu'en a une mère pour l'enfant qu'elle serre sur son sein et nourrit de son lait. Gardexvous bien de toute préoccupation des choses de cette vie; fondezvous sur les choses de l'éternité foture. « Sur quoi, toute cette grande assemblée joignait ses mains teintes de sang, faisait une adoration et se retirait.

Les malades venaient tonjours plus nombreux au Monastère, les uns pour s'y rétablir, d'autres aussi, trop difficiles à guérir, pour y succomber. On en compta une trentaine qui, gravement malades, et ayant éprouvé imitilement tons les remêdes, reconvrèrent encore la leur santé. Par ces moyens, le nombre des convertis ne cessait de s'accroître. Il y en eut trois en particulier, qui, par leur intelligence et leurs talents, devinrent les disciples familiers des Padre, et prirent part à la propagande

Le premier, originaire de la province de Kaga, avait été un bouxe de la secte Zén ou de la Méditation, nommé É-choun, Étant devenu lépreux, sa sauté ruinée, son corps enfié et suintant le sang et le pus, il ne pouvait plus vivre-avec ses confrères; ses parents, sans ressources, ne pouvaient non plus l'entretsnir, de sorte qu'il avait été réduit à mendier. It était venn à Kyôto, et les euvoyés du Monastère l'avaient trouvé gisant du côté de la plaine de Maza-cadzoura. Les deux hermanos îni avaient administre force hous remèdes, et, au bout de quelques mois, son mal avait commencé à diminner peu à peu; à la fin, il avait recouvré complétement la santé. Quelle joie fut la sienne! « Assurément, disait-il, c'est à la favaur d'une mystérieuse destinée que j'obtins de si grandes grâces du Roi du cial. Pour prouver

¹¹ Aussi one expression bonddhipse,

ma recoonaissance d'être guéri soudainement d'une si grave maladie et d'être préservé de renaître parmi les hommes ', le me ferais, s'il le fallait, écraser et reduire en poudre, mais c'est surtent en faveur de cette religion que je le ferais de tout mon cœur, « Voilà comment il était devenu croyant.

Le second était autrefois un marchand de la province d'Idzonmi, nonmé le mercler Anzaémon. Il avait appartenn à une riche famille bourgeoise, avait fait faillite, et par surcroit de malheur, une maladie vénérienne avait couvert son corps d'ahcès purulents. Il avait fini par disparaître de son pays et vivre de mendicité. Il souchait sons la galerie du temple Higachi-déra, dans la rue Seidai-tòri, et vivait au jour le jour des restes du couvent.

Le troisième enfin était aussi natif de la province d'Idzoumi, un paysan nommé Zéngoré, du village de Soumi-meura, né avec un bec-de-lièvre. Lui aussi, après avoir perdu tout son bien, s'était fait mendiant. Il était étendu en même temps qu'Annaèmen, sous la galerie du Higachi-déva; les gens du Menastère les emmenèrent, leur firent prendre un bain médicinal, leur nettoyèrent le corps, et les vétirent de beaux habits. Ils se restaurérent, prirent des remèdes, et avoc le temps se remirent entièrement. Persuadés qu'ils avaient en le boubeur de naître dans une époque extraordinaire et de faire une épreuve inouie de la puissance de la religion, ils attribuaient à l'intervention mystèriouse du grand Roi céleste, le hienfuit de frayer de nouveau avec les hommes, et s'étaiunt donnés à su religion de toute leur âme.

Les doux Padre virent avec joie les progrès religieux de ces trois hommes fort bien donés, et remarquablement instruits. Ils donnérent à É-choun le nom de Fabien (le bonze était rasé, comme lorsqu'il était houddhiste); à Anzaémon, celui de Cosme, et à Zéngorô celui de Simon, Dans teur propagande, ils employèrent utilement ces truis hommes à faire toujours plus de conversions par les prédications; comme ils faisaient teurs ins-

Parce qu'il poquait maintenant faire de lanures ouvres et s'essurer, comme rétribution, une existence aspecieure.

tructions en langue japonaise, avec éloquence et talent, ils en retiraient un avantage considérable: le Monastère avait en leur personne des instruments excellents; Les Padre et les hermanons en réjouissaient, et les Padre leur ensaignèrent en secret, dans l'intérieur du couvent, des aris magiques; les trois convertis s'y mionnèrent avec une persèverance infatigable. Ils prenaient un essuie-mains, et au lieu d'essuie-mains, on voyait un cheval; ils jetaient de la poussière en l'air, et elle devenait un ciscau. Ils faisaient fleurir un arbre desséché, et faisaient des perles précieuses avec une poignée de terre. Ils s'asseyaient dans l'air, se cachaient dans la torre, faisaient apparaître tout a coup des nuages uous, on tomber la pluie et la neige. Tous ces arts étaient en leur pouvoir.

Outre ces trais-là, il y avait au mouastère d'autres malheureux guéris, dont ils faisaient des marchands, en leur donnunt de l'argent et de l'ar; ou des officiers du gouvernement, en leur faisant porter les deux sabres; ils les envoyaient de tous côlés dans la capitale et les provinces voisines, répandre le bruit des bienfaits immenses du Monastère, D'autre part, Nobounaga avait ordenné que les malades incurables de toutes les provinces se remissent an couvent pour s'y faire du bien; ceux-la aussi se répandaient ensuite dans tontes les provinces voisines on éloignées, et, pleins de reconnaissance, publiaient partont la nouvelle, de sorte que c'étaient de véritables nuées d'hommes qui se rendaient au couvent. A tous, les Padre, les bermanos, les trois convertis et les antres convertis qui vivaient au couvent, remettaient, après examen personnel, des remèdes, des habits; en outre, a ceux qu'ils avaient laissés à la maison, père, mère, femme et enfants, en peine de leur subsistance, ils donnaient des secours pendant que leur parent se faisait traiter au couvent; de pareilles largesses accroissaient de jour un jour, le nombre de tours adhérents. (Quelques-une rapportent que, pendant que ces malades ciaient en trailement au Monastère, les membres de leurs familles, y compris les petits enfants, recevaient, par jour et par tête, un foun d'or. Parmi coux qui en étaient témoins ou l'entendaient racouter, plus d'un en bonne santé ne se lit pas faute de simuler de souffrir de quelque maiadie pour toucher sa part d'aumônes. Mais on ne leur faisait aucun reproche; pourvu qu'ils fissent adhésion à la religion, ils recevaient de l'or et de l'argent.)

Cependant, les étrangers, ne recevant aucun don de leurs adhérents, devaient faire venir de leur patrie toutes les sommes qu'ils distribusient si largement. Dans la suite, tous les coreligionnaires qui vivaient au Monastère reçurent comme fixe, par jour et par tête, un boisseau de rix et luit /oun d'argent. Ils étaient inscrits sur un registre; pour la distribution, quatre écrivains, huit distributeurs, et huit hommes pour passer les portions, étaient occupés sans relâche de six houres du matin a six heures du soir. Aussi cette religion devenait-elle de jour en jour plus florissante. « Dans cette nouvelle secte, se disuit-on à voix basse les uns aux autres, on est assuré de devenir un flouddha des cette vie et de renaître à la félicité éternelle des habitants du Paradis. « A cette époque, ou vit beaucoup de Cougués et de samourals se convertir à cette croyance.

Dans l'été de 1569, Nobounaga vint à Kyôto. On lui parla de l'état prospère de la nouvelle religion, de la foule de ses partisans; il en éprouva une vive joie. Il réunit les gens de son entourage qui s'y étaient convertis, et leur fit expliquer clairement les doctrines. Là-dessus, il fit ces réflexions : « A l'inverse de toutes les autres sectes, celle-ci ne reçoit rien de ses adhérents. Ils autre nent chez eux tous les malades de la capitale et des pays voisins, leur font de grandes distributions de remèdes, et cependant, ils ne leur demandent rien en retour; hien plus, quand ces malades sont des indigents, ils portent des secours aux membres de leur tamille; et la plupart des disciples reçoivent chaque jour du rie et de l'argent. Dans leurs prédications, ils disent que le roi de leur pays, par pure humanité, a résolu de secourir les habitants des pays qui ne connaissent pas la religion du Souverain cèleste. Nos bouddhistes actuels se transmettent d'une génération à l'au-

¹⁾ Antique mubleme de obor, elepura longrempe sans roflueuce dans les allures du paye, et très appauvrie.

tre le revenu des aumènes du peuple. Ces étrangers, d'un côté, ne craignent qu'uns chose, les peines éternelles; les bonzes, de l'autre, pensent à leur subsistance ici-bas. Voici, par exemple, tout récemment, les prêtres de la secte l'ecô-chou qui se sont soulevés dans le nord, et ont fait main hasse sur la province de Kaga; ils sont à la veille de dévaster celle d'Etchi-zén. A Osaca, les disciples du grand prêtre Kennyo, tout en prétendant tous n'avoir d'autre préoccupation que celle des peines futures, ont fait aussi un soulèvement au péril même de leur vie, et pour sauvegarder les intérêts de leur secte. Cette religion chrétienne. au contraire, fait obtenir déjà dans cette vie de grandes faveurs: et elle promet encore la félicite future. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'elle no reçoit absolument rien de ses adherents, et fait venir de grandes sommes de son pays d'origine, pour les distribuer à tous, et convertir le peuple, qu'elle comble de hienfaits ici-bas déjà. Quel întérêt ces brigands étrangers peuvent-ils y avoir? »

Pour la première fois, Nohounaga sentit s'éveiller en lui des soupeans. Il se disait : « Si cette religion devait un jour nuire à notre pays, on dira que c'est la faute de Nohounaga, qui, par manque de clairvoyance, n'a pas su distinguer le bon côté du mauvais; mon nom en gardera une tache jusqu'à la fin des siècles. Il faudrait bien que cette secte disparût. » Meditant ces choses, il quitta Kyôto le 11 du cinquième mois, et centra le 13 dans sou château d'Atsoutchi. Il convoqua un conseil secret où Macda Tocouxén-Inn prit la parole en ces termes :

"Dès le premier moment que cette secte fut autorisée à répandre ses croyances au Japon, tous vos officiers désapprouvérent cela. Car, chez nous, des les temps les plus anciens, il y a en trois religions transmisées d'âge en âge, et personne n'en demandait davantage. Or, il est maintenant question de fonder une nouvelle religion, dont il est encore incertain si elle est home ou manvaise; car, il n y a actuellement personne chez nous qui

Ennesire acharnes de Nobounage. C'est la sette appeller, depuis 1558.
 entre Guinn-chen, A sette époque, elle exerçait un véritable pouvoir militaire à Geans, et dans les provinces d'Ion, de Kii, de Kaga, etc.

nuisse en décider catégoriquement. Si donc la posterité devait reconnaître que nous avons commis une erreur, il secuit fâcheux que votre nom fut proponcé à cette occasion. Vous avez, seigneur, lugé bon de laisser cette religion se répandre abondamment; pour cette raison, et surtout parce qu'on ne peut dire si alle est bonne on manvaise, imposer ellence a tout le monde ne me paratt guero faisable. Quant a on prononcer la suppression, c'est nne mesure dont l'execution demanderait hien du temps, Carcetto croyance a, dans los pays voisins ou distants, de nomhreux adhérents prots à sacrifier leur vis à leur foi, en particulier des daimios de grande famille, leurs vassaux, d'illustres name comme les Odomo Sò-rin, les Tacayama Ouconn et d'autres auxquels l'amour des désordres politiques est étranger ; tout le monde le sait. Il fant done so garder de voulnir supprimer subitement cette nouvelle religion ; qui pent dire quels bouleversements cela causerait dans notre pays? En ce moment ci, je le dis hien haut, veillous à ce que nous délibérous de faire, a

Quand il eut fini, Iga, seigneur d'Icé, assis à côté de lui, dit à son tour :- Je suis tout à fait de l'avis de Guen-i. Si vous supprimez anjourd'hui cette socte, il en peut resulter des troubles infinis. Il voudrait mieux ordonner à toutes les sectes houdshiques de tenir une disputation avec celle-ci. Si les bonzes na gagnant pas, et que cette nouvelle secte se trouve être une honne religion, vous vous bornerer à soivre des yeux ses destinées. Si elle est défaite, comme en n'aura plus d'hésitation sur ce qu'elle vaut, on pourra prononcer sa suppression immédiate sans qu'ancune révolte se produise.

Nobounaga fut de cet avia. Il envoya des ordres aux prêtres de tentes les sectes, ainsi qu'au Menustère, et fixa le jour du colloque. Comme il s'agissait d'une dispute importante, on vit arriver à Atsoutchi l'Ancien du convent Nanzen-ji". Ri-dò, prêtre distingué habitant au temple Chōké-Inn: le mattre Chinkar, de

¹⁾ Fondé sers (200 dans la province de Yamazènea, par la préésa Fou-mou, qui avait étudit se Caine les éautrines abstruses de la serie Jen on de la Meditation. En 1386, un électet de Chégoun distingua par no titre les « Cinq grands comples » du Japon, et attribus la remounté au Nance-je, l'endant les troubles.

la Salle Ei-kwan-dò, et des savants de toutes les antres sectes. Le théologieu du convent des Étraugers était un savant sonu de leur patrie en qualité de « gardien », comme ils dissient ; il était professeur au couvent et se nommait Fouroucem; avec lui des Padre et des hermanos, Pendant l'année d'après son définequement à Nagazaki, ce Fourcescôm avait lu trois fois sorgueusement tout le cauon bouddhique et en connaissait parfaitement tontes les doctrines; il savait de mémoire la substance des théories de toutes les sectes. Il avait les cheveux gris, et, au sommet de la tête, une tonsure en forme de coupe renversée. Ses yeux étaient si ronds qu'ou ent dit qu'il portait des limettes; ils avaient au dedans une couleur dorée. Il semblait qu'on in chi applique sur le ner la corne détachée de la coquille d'un murex. Le visage rappelait la tête d'un cheval; la houche large avait bien cinq pouces; les deuts étainnt comme celles d'un cheval. Il allait à cheval debout sur les étriers. Il faisait juillir du feu de ses ongles et absorbait en quantité de la poudre de feuilles. Qualquefois, voyani des diseaux perches sur un arbre, il pressait le pas de son cheval suns que les oissaux bougenesent; à la fin, il rompait les branches de l'arbre et les oiseaux restaient immobiles, comme s'ils avaient été attachés à l'arbre de tont temps. Il possedult encore hien d'antres arts magiques, suffisants pour effrayer ceux qui en étaient témoins.

Les deux partis arrivés à Atsoutchi, on fixa un jour, auquel les prêtres de toutes les seules prirent place dans l'ordre, ainsi que les savants du couvent des Étrangers, qui avaient désigne Fouroucom pour être leur disputateur. Vêtu d'un habit de sois pourpre, portant à la cointure un sabre de deux pieds de long, il s'avança vers les bonzes et, se tenant en face de l'Ancieu du Nanzen-ji, it lui demanda :

« Qu'est-ce qua la handdhisma! »

L'Ancien répondit .. » En tant qu'homme, au Bouddha !.. »

perpennies du get et du zero stacle, une tomples farent à peu près le sust unier des fattres.

¹⁾ In coppose on it sage the evolution Valagram, Veir Physicalina ().

²⁾ Une des grandes formales du bouddhame; plus parimillarement de la

Fouroucom demanda de nouveau : « Quel est le seus caché de ces mots : En tant qu'homme, un Bouddha? »

L'Ancien répondit, comme la première fois : « En fant qu'homme, un Bouddha »

La dessus, Fouroucom se leve, empoigne l'Ancien à la poitrine, tire son sahre, en dirige la pointe sur la politrine du bonze et ne cesse de répêter sa question : « Quel est le sons caché de cesmots : En taut qu'homme, un Bouddha? »

L'Ancien, immobile, les yeux formés, ne parlait pas. Ridô, prêtre du monastère de Chôke-Inn, incapable de supporter ce spectacle, allait s'avancer contre l'Etranger; mais les disciples de l'Aucien le refinrent en disant : « Ne faites pas de désardre ; nous n'avons pas encore vo la fin de tout ceci ; attendez un peu. Bientôt l'Ancieu ouvrit les yeux et poussa un soupir. Fouroucôm, fermant les yeux à son tour, perdit soudain connaissance; et tous les bonzes de railler leurs adversaires, en se disant les una aux autres : « La mauvaise religion ne pent tenir contre la homne; cette nouvelle religion est une manyaise religion. « Ceuxin convent des Étrangers commencèrent à se fâcher, protestant que la discussion n'était pas achevée, qu'on ne pouvait encore dire qui avait remporté l'avantage, et ils faisaient mine d'en venir à une mélée. Nobounaga réprima saergiquement ce désordre, et dit : « La dispute n'a donné aucun résultat certain quant à la valeur de l'une et de l'autre réligion, comment vonlex-vous décider de leur supériorité par des violences? « Et comme il déclara qu'il tiendrait pour battu le parti qui enfreindrait la paix, le tumulte s'apaisa aussitôt.

A ce moment, on vint lui annoocer qu'Araki Monrachigné, seigneur de la province de Sèttsou, venait de joindre ses armes à ceiles de Mori des provinces du centre. Il int : « Voici une affaire urgente. La dispute n'a pas décidé de la supériorité de l'une

mente idéalists Zén, Pour celui qui arrive à l'éclairement, à la vrais commissance, toute distinction des conditions ou modes, s'est-à-dire des choses, disparalt tout est idealique à tout, le paradis à l'enfer, un hoome à un Bonddha. Toute mone, telle qu'elle est, renforme la virtualité d'un Bonddha et même elle est un Bonddha.

des deux religions; je vous convoquerai de nouveau; que chacun retourne dans son convent. « Et ainsi la dispute n'ayant donné ancun résultat, la sentence de suppression du convent des Étrangers fut ajournée.

Alfred Mittioup.

(A suivee.)

NOTES DE FOLKLORE

A FRORGE DX

L'ÉPOPÉE CELTIQUE

M. H. D'ABBOIS DE JUBAINVILLE

H. c'Annors de Justimunas, L'épopée celtique en Irlande, tome Ir. Paris, Ermet Timin, au valume 10-8, de mais et 536 pages. (Tome V du Cours de Intérnature settique de M. d'Arbois de Juliaircelle*.)

Parmi les grandes conquêtes de la philologie du aix siècle, il n'en est guère de plus importante pour l'histoire des idées et des mours des peuples de langue, pour ne pas dire de race aryenne, que le déchiffrement des textes en vieil-irtandais qui remontent à l'époque où le régime féodal s'épamouissait en Europe. Ces textes nous fout en réalité commitre une littérature remontant aux premiers siècles du moyen age, Ceux qui leur ont donné leurs formes actuelles n'ont fait que remanier des poésies payennes et leurs retouches sautent aux yeux : c'est le druide réduit à son rôle de sorcier ; c'est quelque petit détail de civilisation que l'Irlande du moyen âge doit à une lointaine influence du monde gréco-romain ou à ses luttes plus récentes avec les Normands ; mais on peut dire que le gros des idées, des légendes et des mours que ces poésies nous revêlent, représente la civilisation des Celles

Le nove de M. d'Arbais de Juliannanie a pare, il y sura bientôt trois ann. Mais les sujets qu'il traite sont setsels injunction accours aless. L'insertion de se compar sendu reterm a donc para utile. (Rec.)

des lles Britanniques à l'époque de César, et même, - pour autant qu'on puisse faire le départ des éléments indigênes, et grace à la comparaison avec ce que nous savons des Aryens de l'Inde et de la Grèce, cela se peut jusqu'à certain point -, la civilisation de toute la race qui, partie du bassin du Danube, s'est graduellemni établie en essaims plus on moins compacts à droite et à gauche d'une ligne que l'on tracerait de Vienne a Limerick, imposant ses parlers arvens à loutes les populations du centre et de l'ouest de l'Europe. Un jour, grâce à ces lextes, on poucra, dans ou à côté de l'Urkeltischer Sprachschatz, dresser une sorte d'index reruit procellicarum à metire à côté d'Homère et des plus anciens lextes de l'inde et en un sens même au-desaus; car nous y aurons certainement une image moins altérée des croyances et des muntrs des tribus barbares qui, il y a environ cinq mille ans, ani aryanisé l'Europe et un morceau de l'Asie.

La connaissance de cette vieille littérature celtique était restée jusqu'en ces derniers temps réservée à un groupe minusculo de celtistes. Les traductions de textes vieil-irlandais en langues modernes étaient rares ou dispersées, la plupart de ces documents, d'ailleurs, n'étant pas, - même aujourd'imi -, suffisamment remis sur pied pour être transposés d'une manière un peu définitive. M. d'Arbois de Jubainville a néanmoins entrepris de combler cette lacane et de rendre l'épopée irlandaise accessible à un cercle un peu large de travailleurs. Formant avec ses élèves une société en nom collectif de version celtique, il a commencé la publication d'une traduction complète en français des fragments de l'épopée des Celtes d'Irlande. Le premier volume que nous annonçons ici contient les morceaux suivants : Nousauce et Règne de Canchobar (deux rédactions), Conception de Cachulaian, Comment le héros Cachulainn fit sa cour à Emer. Meurtre du fils unique d'Aiffé, Histoire du cochun de Mue Datha, Festin de Bruriu, Exil des fils de Duel, Cachulainn malade et alité, Exil des fils d'Usnech. La neuvaine des Ulates, Meurtre de Conchobar, Cause de la bataille de Caucha, Voyage de Conillé le Bossu, Mort d'Oscar, file d'Ossin, Seconde bataille de Moytura, Voyage de Mael-Duin.

M. d'Arbois de Jubainville a placé en tête du volume une langue préface où il met en relief certains traits des textes traduits, mais dont la plus grande partie constitue un enterrement de première classe du méchant dilettante qui au siècle passe s'est permis un tripotage littéraire des débris de l'épopée celtique; pour compléter sa démonstration, M. d'Arbois de Juhainville a même fait à Macpherson le grand honneur de reproduire quelques-unes de ses élucubrations en appendice aux traductions fromêtes de textes vieil-irlandais que contient le volume; était-il bien nécessaire de consacrer tant de pages à établir qu'il serait aussi faux de se figurer l'ancien monde cellique d'après les poésies d'Ossian, barde du troisième siècle, que de se faire une idée du monde grec d'après les tragédies de Racine? En un sens même, M. d'Arbois est trop sévère : le livre de Macpherson est une des plus curieuses expressions d'art de la seconde moitié du dernier siècle et Goethe, lout en se trompant sur sa valeur historique, y a senti avec justesse quelques frissons inconscients de l'âme nouvelle dont il était, lui, la plus géniale incarnation.

L'ouvrage se termine par deux index très détaillés, l'un des noms de personnes, l'autre des noms communs. Ces index ne renvoient pas seulement aux pages du volume, mais à quelques publications on il est question du sujet signalé: Revue celtique, Kuhn's Zcitachrift, Irache Texte de Windisch, etc. Le second de ces index sera précieux pour tous ceux qui, s'occupant de l'une ou l'autre des études qui peuvent être désignées en bloc par le mot folklore, ont à trouver rapidement ce que les documents celtiques peuvent contenir sur tel ou tel point spécial.

La lecture de l'ouvrage de M. d'Arbois m'a entrainé à rédiger quelques notes à propos de points de folklore ou de mythologie que les textes épiques irlandais peuvent éclairer; comme je puis n'avoir plus occasion de revenir sur certains des sujets qui y sont traités, je les donne toutes aujourd'hui, en prévenant que je n'ai cherché à épuiser aucun d'entre eux; puissent-elles être utiles à quelques lecteurs, tout au moins les engager à faire à l'occasion quelques recherches dans le riche recueil de textes que M. d'Arbois et ses élèves ont rendu accessibles!

Jean de l'ours. - On doit rapprocher certains passages du Festin de Bricriu (pp. 81-148) de traits qui, dans les contes européens encore vivants, se trouvent ordinairement associés au thème de Jean de l'aurs (sur ce thème, voyez Contex populaires de Lorraine, 1,1-27 ; 2,135-10, 331 ; ep. Mélusine, 3. 298-300, 329-30, 395-6; 5,145, 206-7; 6,261] : A) Dans l'épisode IV (p. 124), chacun des trois rivaux, Loégaire, Connall, mais surtout Cachulainn, est l'équivalent du Jean de la moule qui, dans la tradition populaire européenne, joue au palet avec une meule de moulin (Cosquin, 1,2.9 milieu; 2,135.138 fin. 351); - B) La lutte de Jean de l'ours et de ses associés avec un geant (Cosquin, 1,3 et 9 fin-10 haut) rappelle à la fois le triple combat de Loégairé, Connal et Cachulainn avec le geant (p. 105 fin-108), avec les fées (p. 126 million), avec Ercoil (p. 128) et avec l' « ombre » gigantesque du château de Carol (p. 136-140); ces quatre épisades peuvent être, en effet, considérés comme des variantes plus on moins altérées d'une même donnée première et il ne fant pas trop s'étonner de les voir côte à côte, le texte actuel du Festin de Bricrae étant le produit de la fusion de plusieurs rédactions parallèles (cp. la note de pp. 146-7); — C) le remarque enfin que l' « ombre » qui, aux pages 137, l. 1 et 139, l. 16, tient dans les mains des branches de chène, devient à la page ! 44 un « rustand « qui tient » dans la main gauche une poutre aussi pesante que vingt jougs de bœuf, dans la droite une hache où étaient entrées cinquante conlèrs de fonte ». M. d'Arbois (p. 431) a identifié ce « rustand » avec un être mythique dont il est question dans la Bataille de Moytura, Dagdé, sorte d'Hercule celte, dans lequel il pense (p. 448) que l'on pourrait retrouver le dieu au murteau des archéologues; ce Dagdé,

en effet, est décrit temmt à la main une fourche branchue qu'il laisse trainer derrière lui, traçunt ainsi un silien qui sert de limite entre deux provinces (p. 427). On ne pent s'empêcher de rappeler ici que Jean de l'ours se fait use « canne de cinq cents livres « (Cosquin. 1, 2 et 8 fin-9 hout; 2, 135) et qu'il prend pour second associé « un jeune homme qui tordait un châne pour lier ses l'agots « et dont le nom était Tord-Chêne (Cosquin, 1, 2 9 milisu; 2, 135, 138), nom propre qui en somme rendrait mieny le texte du Festin de Bricene que le nom commun rustand, que le traducteur avone d'ailleurs avoir employé faute d'autre, lorsqu'il ajoute (p. 148). que le mot irlandais traduit par « rustaud » est backlach, èquivalent d'un latin 'éaculacus, littéralement « porteur de bâton ». Resterail à expliquer comment ce qui se dit de deux des héros dans les contes européens est dit de leur adversaire commun dans l'épopée irlandaise. On peut croire que le jour où une variante du thème de l'association de l'homme à la massue de fer (Jean de l'ours), de Jean de la meule et de Tord-Chêne (= Dagdé) s'est introduite dans la légende de la rivalité de Cáchulainn, Léogaire et Connall, le caractère déjà déterminé de ces trois types épiques a empêché qu'on feur donne certains attributs qui ont êté alors utilisés pour peindre leur adversaire.

Langues coupies. — P. 175. — Afin de pouvoir donner des exemples de leur bravoure à une assemblée dont l'objet principal était le récit des combats, les Ulates « mettaient dans leurs poches le bout des langues de tous les hommes qu'ils avaient très et pour augmenter le nombre de leurs victoires, ils y joignaient des langues de quadrupèdes ». — La langue coupée ne semble pas ici avoir été autre chose qu'un trophée de guerre comme la chevelure scalpée par le Peau-Rouge. Il faut toutefois considérer le fait comme une application à l'homme de la coutume qui paraît avoir été très répandue dans l'humanité primitive, d'enlever la langue à tout animal qui venait d'être tué; on trouvers les éléments d'une étude sur cette

contume dans Mélusine, 3, 303-7 (article de M. Gaidoz, où il traduit le même texte irlandais), 396 et Frazer, Golden Bough, 2, 129, note (reproduite par Miss Cox, Cinderella, note 72, p. 521). — Jusqu'à présent, on n'a reconnu d'autre trace de l'usago dans nos folklores européens que cet épiso de du conte populaire de la Bête à sept têtes où le héros, après avoir bué le monstre, lui, coupe ses sept langues et les met dans son mouchoir, ce qui lui permet dans la suite de convaincre d'imposture celm qui, avant coupe les sept têtes, s'attribue su victoire et va épouser la princesse qu'il a délivrée (voyez comme exemples Grimm nº 60 et Cosquin, 1, 61-62, 78 et 2, 58; pour d'autres références, consulter les notes citées de Gaidoz et Frazer et de plus Kæhler dans Jahrbuch für engl. und roman. Philologie, 7, 133, et Rhode. Der griechische Roman, 47, note 1): mais cet usage ne survit pas soulement en Europe sous forme littéraire ; aujourd'hui encore, en Belgique et en Allemagne du moins, on enlève la langue au renard que l'on vient de tuer et on la conserve desséchée, soit comme parle-bonheur, soit comme remêde à certaines maladies, notamment l'érésipèle du visage. Voici les faits sur lesquels se fonde celle affirmation : - 1, l'ai observé dans plusieurs communes de la province de Liège que si dans que battue on tuait un renard, on le tronvait toujours dépourvu de sa langue avant la fin de la journée, un garde ou un rabatleur ayant eu soin de se l'approprier pour l'un ou l'autre des usages suivants; - 2. A une question que je posais à ce sujet, j'ai obtenu cette réponse, - déjà consignée, mais trop laconiquement, dans mon Folklore wallon, n. 485, p. 25 -, que l'on guérissait un mal de gorge en se frictionnant avec du genièvre dans lequel on avait verse de la poudre de langue de renard dessective; - 3. Hock, Croyances et remèdes populaires au pays de Liège', Liège, 1888, p. 183, signale que l'on guérit l'érésipèle (firés) en appliquant sur la partie malade un morceau d'une langue de renard arrachée à l'animal circuit [il faut naturellement comprendre ; au moment on on vient de le tuer] et bénite en l'houseur de sainte Rose; dans le grand-

duché d'Oldenbourg, dit Wuttke, Der deutsche Volksuberglaube der Gegenwurte 1, n. 172, d'après Strackerjan, une langue de renard desséchée guérit l'érésipèle du visage : -4. En Bohème (Wuttke, ibidem, probablement d'après Grobmann), on croit que celui qui porte sur soi une langue de renard ne s'effraie de rien. Dans ce pays, d'ailleurs (Wultke, ibidem, nº 153, probablement d'après le même), on considère de plus comme un talisman la langue d'une couleuvre (ou vipère) mâle quand cette langue a été arrachée à l'animal vivant la veille de la Saint-Georges (23 avril) : portée dans la jurrelière de la jambe droite, elle reud fort et redoutable; couverte de cire et placée sous la langue, elle rend éloquent. -Quant à la psychologie de l'usage de couper et de conserver la langue d'un animal, il est plus que probable que plusieurs idées s'y entre-croisent. La langue coupée a pu être dans bien des cas un simple trophée, comme le pense M. Gaidoz; mais il ne faut pas oublier non plus cette suggestion de M. Frazer qu'en coupant la langue à un animal tué, le sauvage a pu croire que c'était un moyen de l'empêcher de raconter son sort aux animanx en vie; on ne doit pas non plus méconnaître que la langue d'un unimal est un morceau de choix et que par exemple l'affrande de la langue dans les sacrifices grecs (cp. les lextes réunis dans Mélusine, 3, 307) doit probablement s'expliquer de cette manière.

La rue, — P. 38. — La plante abortive que le traducteur, M. Louis Duvau, appelle « arbre de lin ??) » est vraisemblement la rue, Rutu graveolens L.; voici, en effet, ce que dit de cette plante M.J. Feller dans ses articles sur la flare populaire scallonne: « Parmi les nombreuses propriétés médicales indiquées par Pline, XXI, 51, on doit noter l'emploi de cette plante comme amménagogue et abortif, car cet usage u'est pas ancore oublié s'il faut en croire les noms de Gottesquade et herbe de grâce qu'on lui donne nilleurs (M. F. avertit en note que ce dernier nom est expliqué autrement dans la Revue des traditions populoires, 4, 24)..... En Wallonie les autorités

interdisaient, dit-on, d'en cultiver dans les jardins, d'en avoir en pot, afin d'éviter tout mauvais usage de cette plante (prov. de Luxembourg et de Namur) « [Bulletin de Falklore, 1, 221]. Cp. sur la rue « plante de la virginité » dans les chausons ukraîniennes, Wolkow dans Anthropologie, 2, 410 haut et 413 haut.

L'enfant qui parle dans le sein de sa mère. — P. 221. — Ce trait de littérature populaire a été relevé pour le même texte par M. Gaidoz dans un premier article qui a provoqué beaucoup de communications intéressantes sur le même sujet : Mélusine, 4, 228-32, 272-7, 297, 323-4, 405 et 447-8; 5, 36 et 257-8; 6, 92-3; 7,70 et 141.

Blane comme la neige, vauge comme le sang, noir comme le corbeau. - P. 225; cp. 244. - Berdriu, voyant son tuteur écorcher un veau dans la neige et un corbeau venir boire le sang, dit : « Le seul homme que j'aimerais serait celui qui aurait ces trois couleurs-là : les cheveux noirs comme le corbeau, les joues rouges comme le sang, le corps blanc comme la neige. » On trouvera sur ce trait, très fréquent dans les contes populaires, un groupe de références dans Kohler, Aufiatre, 29, note 3. Dans les contes, il s'agit le plus souvent d'un prince qui voyant ensanglanté sur la neige un corbeau qu'il vient de tuer, désire une femme aux cheveux noirs comme ce corbeau, etc. Toutefois la donnée même du texte traduit par M. Doltin se retrouve dans deux contes populaires : Kohler signale que m einem trischen (Aldeustche Walder, 1,10), und in einem umlachischen Marchen (Ausland, 1856, S. 1076), eine Kongstochter Morgans con ihrem Schlafgemach aus sicht, wie in dem beschneiten Schlosshof geschlachtet wird, wie das Blut in den Schnee flieset und ein Rabe dazu geflogen kommt, und so jene drei Farbon in ihr die Schwucht nach einem Geliebten erwecken. N'ayant a ma disposition aucun des deux ouvrages cités, je ne puis voir si la parenté des textes s'étend au delà de ces traits.

Pradaksina. - Pp. 321 et 324 se trouvent deux exemples celtiques d'une contume que l'ou peut avec certitude reporter à l'unité acyenne et qui consistait à bonorer une personne, homme ou divinité, en en faisant une (on trois) fois le tour en lui présentant la droite. - Sur cette contume qu'il y a avantage à désigner de son nom sanscrit praduksina (mandala) " (tour fen mettant à) droite », le meilleur travail d'ensemble est encore ce qu'en a dit Pictet, Les origines indo-européennes . 3,228-331=1" od., 2, 499 ss., 250-1. - Voyez de plus, pour l'Inde : Acvalayana-Grhyo-Sutra, L. T. 6 (pradaksino autour dn fover domestique dans le rituel nuptial); Sacred Books of the East, XII (Catapatha-Brāhmawa), 37, 45, 572, 442 et XXX (Grhyu-sútras, part II), 61 et 62; Hillebrand dans ZDMG., 37, 521-2; pour Rome : Resabach, Romische Ehe, 231, 314 s. et Marquardt, P. 51 et note t := Vie privée des Homains, trad, française de V. Henry, 1, 61 et note 4); pour l'Europe moderne : von Schræder, Die Hochwitzbrauche der Esten, 27 ss. et Wolkow dans Anthropologie, 2, 568, note 2. pour les pays celliques, Jules Baissac, Les grands jours de la surcellerie (Paris, 1890), p. 219-220, qui, à propos d'un procès de sorcellerie écossais du xvr siècle, où l'accusé avouait avoir assisté à un sabbat dans lequel on avait fait le tour d'une église withershins « dans le sens inverse du cours du soleil », c'est-à-dire en présentant la gauche au fieu de la droite, reproduit des lignes intéressantes de Martin, Description of the Western Isles, et d'Armstrong, Gaëlie Dictionary, verbo deis-iiil, et rapproche l'histoire de Vercingétorix se rendont à César et faisant à chaval le tour du siège de son vainqueur avant de déposer ses armes (Plularque, Caesar), cas on il soupconne avec raison un ex. de pradaksina. - Le pradaksino dans les funérailles qui se rencontre chez les Celtes (Armstrong vité par Baissac), les Romains (Slace, Théhaide, 6, 120). el, - survivance non encore remarquée, je crois, et qui dérive probablement de l'usage romain -, dans le rituel de l'absoute on le prêtre catholique fait trois fois le tour du catafaique en ini présentant la droite, parait bien, comme le soucome Pictet, une modification d'un usage plus ancien, — conservé pur les Romains (Stace, Théb., 6, 343) et dans l'Inde ou il porte le nom de prasavya —, de faire trois fois le tour du mort en lui présentant la ganche (Pictet, 3, 247-8 et 250-1); le prasavya « (tour en plaçant à ganche » se rencontre d'ailleurs en Europe, choz les Celtes (Pictet, 3, 230-2 et Baissac, 219, analysé plus hant) comme un rite général pour maudire ou écarter un mauvais présage et on doit le considérer comme datant aussi de l'unité aryenne. — Quant au sens premier du pradaksina et du prasavya, il est important de remarquer que la tradition populaire dans les les Britanniques, de même que dons l'Inde, met les doux rites en rapport avec le cours du soleil (cf. le trait signalé plus hant d'après Baissac ainsi que des textes d'Armstrong et de Martin qu'il reproduit en note p. 219).

Concade. - P. 324. - On pout considérer comme un dernier débris littéraire de l'usage de la couvade ce passage de la Neucame des Ulates où tous les hommes qui ont entendu le cri poussé par Macha au moment de son accouchement sont condamnés, alusi que leurs descendants jusqu'à la neuvième génération, à subir une fois dans leur vie les douleurs de l'acconchement, pendant cinq jours et quatre nuits, ou pendant cinq muits et quaire jours. - N'ayant lu jusqu'à présent aucone explication satisfaisante du rite bizarre de la convade. je profile de l'occasion pour en proposer une : c'est une croyance générale dans l'homanité que l'enfant qui vient de matire est expose au danger d'être ensorcelé ou enlevé par de mauvais esprits qui le remplacent dans le berceau par un enfant à eux; on trouve encore partout en Europe des légendes de changelins, - voir, pur exemple, pour la Belgique, dans Folklore wallon, p. 3, nº 33 -, et la plupart des usages superstitieux relatifs à l'accouchement et au haptême sont des débris de procédés magiques employés judis pour garantir l'enfant de tous les perils dont la superstition primitive la croyait menace; ainsi, on met dans le lit de l'accouchée un

talisman quelconque, par exemple une Bible en Écosse, un petit volume intitulé: Le Trépas de la Vierge, dans la province de Liège; à Herve, province de Liège, la sage-femme qui va faire un acconchement doit retourner ses bas ou son jupon, afin, dit-on aujourd'hui, de ne pas rencontrer de feu-follet, mais si on veut restituer l'idée primitive dans sa pureté, pour dérouter les manvais esprits qui guettent l'enfant, à la suite d'un raisonnement analogue à celui qui a fait imaginer de changer les vétements en cas de décès pour que le mort, le revenant, ne puisse reconnaître ses parents et les tracasser avant l'accomplissement des cérémonies funèbres qui doivent lui assurer une bonne vie dans un autre monde. N'est-ce pas dans une psychologie analogue que l'on doit chercher l'explication de la convade, plutôt que dans un désir d'affirmer la paternité, comme le veulent Bachofen et Wilken?

Château merveilleux. — Pp. 469-70. — Histoire de Mael-Dain et de ses compagnons pénétrant dans un château richement meuble et où ils trouvent des viandes et des boissons toutes préparées, château dont le scul habitant est un chat, d'abord indifférent, puis qui réduit en cendres un des compagnons qui, au départ, veut emporter un des colliers d'or et d'argent dont une des salles est ornée; c'est un lieu commun de littérature populaire qui se retrouve notamment au début de la plupart des variantes européennes du thême de l'syché (cp. notamment Cosquin, 2, 215 : le iaup blanc).

Combat du père et du fils. — Pp. axxm-vi. 52-4 et 64. — Voyez sur ce thème épique l'étude de M. A. Nutt, Problems of Heroic Legend dans Folk-Lore Congress 1891, Papers and transactions, p. 127 ss.

Derdriu-Drdupadi. — Pp. 217-286. — On trouvera reproduite dans J. Jacobs. Celtic Fairy Tales, n° 1x, pp. 65-82 (cp. notes 250-1), la traduction anglaise parue dans Celtic Magazine de la rédaction du Meurtre du fils d'Usuech requeillie par

M. Carmichael, rédaction dont M. Dottin n'a traduit que la première partie (= C. F. T., 65-73). — La légende du fits d'Usuech et de Derdriu présente des analogies très curieuses et qu'il resterait à expliquer, avec la légende des fils de Pándu et de Draupadi, légende qui forme le cadre du Mahabharata et dont on trouvera un bon résumé dans Dowson. A classical Dictionary of Hindu Mythology and Religion, v' Draupadi.

Bien que le second index du livre de M. d'Arbois soit fait avec heaucoup de soin et très détaillé, je signale aux possesseurs du volume quelques références qu'ils pourraient y ajouter à leurs places alphabétiques : Amazones, 5 et 42 ss. ; cp. Revue Celtique, xvi, 118-120. - Armer portant des noms, 10 note, 274, 444. - Armes qui parlent, 275, 444; - Armes se retournant contre le menteur, 175. - Céphalophore (personnage), 134-5; cp. 147. — Cinquante femmes attribuées à chaque querrier, 124. - Canception par suite de bête avalée, 31. -Corbeau, xxxix. - Femme ayant les meds à l'envers, 42 -Femme (valeur de la), XXVIII, XXIX, 142. - Forêt qui marcha, \$31. - Fronde (balle de), faite avec la cervelle d'un canemi milangée à de la terre, 368 et 369 note. - Gestation de trois années, 38. - Habitations souterraines, 239 fin. - Jus primæ metis, 29 note et 49. - Manteau agité entre deux êtres pour les empécher de se rencontrer dans la suite, 215 fin-216. - Œil dont le regard tur, lire 138 au lieu de 398. - Pierre précieuse de la tête d'un serpent, 115, 123, 131. - Pierre qui parle, 398, 403. - Toteauxme(?), 335. - Wergeld, xxvni-xxix.

Braxellen.

Eugène Monseun.

LA BORDAH DU CHEIKH EL-BOUSIRI

Bass Basser, La Bordah du cheikh El-Bouuiri, poeme en l'honneur de Makemmed, traduite et commentée. — Paris, 1894, Ernest Leroux, éditeur.

Ancune ouvre poétique de la littérature araben a atteint, dans la vie religieuse des mahomètans, une favour aussi grande que le « Poème du Manteau » de Bouslei (mort vers la fin du xire siècle de notre «ce). L'origine de ce poème se rattache à une légende miraculeuse ; le poète malade aurait été gnéri d'une paralysie grave par la production de ce fruit de seu enthousiasme pour Mohamoned, et le Prophète, dont la kasida chante la gioire, l'aurait en songe envoloppé de son manteau, hienfait auquel le poème doit seu nom de « Poème du Manteau » (Basset, p. v).

Déjà, du vivant de l'auteur, l'histoire miraculeuse du poème était comme; et les contemporains de Bougiei employaient son œuvre pour des guérisons miraculeuses. Le virir égyptien l'on Binnà, le protecteur du poète, que nous counaissons d'autre part comme un rélé collectionneur de reliques', paraît avoir en une foi profende en la vorm curative de la Bordah, pour laquelle il professait une haute estime. Et, aujourd'hui encore, des vers extraits de ce poème sont employés comme amuiettes et pour des curse sympathiques et autres buts magiques'. Pendant le lavage rituel des cadavres, les individus chargés de cette operation récitent des vers de la Bordah. Et quiconque a assiste en

I) Muhammadanische Studien, II, p. 362.

²⁾ Ibrâhim b. Monarmed al-Jahang's a public à Constantinopie, en 1848, un petit traité, imprime en lithographie, our les propriétée miratives de quelques illatiques de la Bordah; el Hammer, Sitmingebrichte de l'Acadesse imperiale de Viennes, VI, p. 224.

Egypte à un enterrement nonsulman se souvient assurément des chanteurs qui suivent le cortège funèbre; ce qu'ils chanteut en la circonstance, c'est le « Poème du Manteau » de Beusirt.

La place qu'occupe ce poème dans la littérature correspond au crédit qu'il a rencontré dans la vie roligiouse. Il n'était pas seu-lement considéré par les contemporains comme une œuvre sainte, mais encore comme un produit classique de la poésie. Le mys-tique fameux lim Sah'in (mort en l'an 669 de l'hégire), qui vivait du temps de l'anteur, en utilissit déjà le deuxième vers pour cette sorte d'allusion qu'en désigne dans la poétique arabe sous le nom d'iktibés. Il fut fréquemment commenté; et il u'y a la rieu qui puisse surprendre, car l'activité explicative ne se porta pas uniquement sur le sens littéral du texte; on en lit encore l'objet d'interprétations mystiques, et, après avoir reconnu le sens naturel des parties du texte qui n'étaient pas entièrement obs
/ cures (M. B. dit avec raisen, p. x : « il est à peu près exempt des traces du soufisme »), on en rechercha le sens coché et ou en fit l'exègese.

Un siècle à peine après la mort de l'auteur, le chelidi Abà 'Abdallah Mohammed ibn Marzūk (mort en l'an 781 de l'hégire), qui est entercé au Caire, écrivit un volumineux commentaire de la Bordah intitulé : Izhūr vidh ul-mawadda /l v'arb ul-Barda (H. Ch., IV, p. 527), dans lequal il traite le texie seion sept points de vue différents, et auquel il joint, après s'être occupé de tous les points philologiques et esthétiques qui ressortent des vers, des avertissements mystiques « is'ârât súfija » . Depuis, dans les temps plus modernes, les savants mahométans les plus distingués de tous les pays se sont adonnés volontiers à l'explication du très estimé poème. Je citerai seulement deux œuvres parmi les travaux modernes. Le mufti de Constantinople, mort en l'an 1212 de l'hégire, Mohammed Mekki Efendi, écrivit un commentaire en langue turque, qui fut imprimé en 1300 de l'hégire. Un commen-

¹⁾ Al-Malkari, ed. de Leyde, I, p. 505.

²⁾ Ge trouve une sarranthestique de ce commentaire dans la relacion de voyage d' Abst. al-Ghant Nobale (manuscrit de la Bibliothèque universitaire de Leipeux, nº 1852), (c), 1651 es d'antres commentaires sont aussi mentaments.

taire très considérable de la Bordah formant trois volumes fut anasi publié en langue arabe par le cheikh de la mosquée d'El-Azhar, du Caire, Hason of-Iduel of-Hamzduel, mort il y a quelques années '. Le poème fut aussi traduit en turc et en persan. Deux traductions interlinéaires sont fournies par l'édition Ralfs (Vienne, 1860). Une traduction turque accompagnée d'un commentaire fut publiée par un savant turc contemporain, 'Othmén Taufik-Beg'.

Les nombreuses imitations, amplifications poétiques et travaux dont la Bordah fut l'objet attestent encore la faveur de ce poème, Le père du célèbre Bahd al-Ihn al- Amill (mort en 1031 de l'hégire) en a fourni une imitation entièrement remarquables. On fit unssi de bonne heure cette sarte d'amplification qu'on désigne sous le nom de takhmis, et qui consiste à intercaler au milieu de vers détachés d'un poème quatre autres vers de rime et de mêtre identiques ; c'est, par conséquent, ce qu'on nomme d'ordinaire un poème de gloses. Déjà l'éminent protecteur de Bouslri, le vizir Tag al-din ibn Hinnd, dont nous avons parie plus haut, avait composé un talchuis de la Bordah*. Il est évident qu'il eut beaucoup d'imitateurs, car le manuscrit arabe nº 2285 de la Bibliothèque ducale de Gotha contient une série de trente takhmis divers de ce poème". Mais un alla plus lein encure dans le ruffinement. On fit sur la Bordah ce qu'on appelle des tashi, c'est-h-dire que l'on ajouta à des vers séparés de la façon indiquée plus haut six autres vers, de mamère à former avec chacun des vers de la Bordah une strophe de sept vers .

Il est inutile d'insister tout au long sur ce que la commissance

¹ Al-sefablt al-s'addigga, Le Care, 1297 de l'higira,

²⁾ Litterituridatt für orientalische Philologie, I. p. 454.

³⁵ Donnes par le ille de l'auteur dans le Kerkont (Boulag, 1288), p. 08-100

Gonzerre dune une collection de takteurs conductor de Zeyn al-din al-Ottmans, Manuscrit de la Bibliothèque Ala fernale du Cuire, Catalogue, IV, p. 381.

⁵⁾ Pertsch, the architekes Handschriften, att., IV, p. 286. Les u.º 2108 et 2283-50 de la collection de Gotha sont tous des amplifications de la Bordah, Veir aussi Washinki, Die Gelekternfamilie Mikhibi (Gotting., 1884), p. 126. Le multi Mohamment Makti Efendi a aussi accupant un tukkeris de la Bordah, Litzgracht, für prient, Philatogie, t. c.

by Your R. Hall al- "Fishs filmed" al-horrid, Catalogue de Cure, IV, p. 227 mp.

d'une œuvre littéraire jonissant d'une aussi grande faveur au milieu du peuple unusulman peut avoir d'intérêt pour tous coux qui ne désirent pas seulement connaître la vio intellectuelle de l'Islam d'une façon superficielle, mais qui au contraire, attacheut du prix à la connaissance détaillée de chacun des factours littéraires qui exercent une influence sur le peuple et contribuent au développement et à l'affermissement du sentiment religieux. La Bordah a pour objet la glorification du Prophète; elle est en ontre, sous une forme poétique, un manuel de tout ce que l'Islam enseigne dans la marche de son évolution dogmatique et populaire sur les qualités de son fondateur. C'est un poème dislactique qui, misox qu'aucun catéchisme, peut servir de texte fondamental pour l'étude de la prophétologie des musulmans.

Aussi ne pouvons-nous qu'approuver l'idée de notre savan confrère. M. Basset, d'avoir rendu accessible au public le poeum didactique de Bousiri, ainsi qu'il l'a fait dans le travait qui motive ces pages. M. B. ne s'est pas seulement contente de traduire avec une grande fidélité philologique les cent soixante-douce distiques qui forment le poème (quelques-uns de ces distiques ne se rencontrent pas dans toutes les versions du lexte) et de façon à les rendre intelligibles pour le grand public desirenx de pénétrer par la lecture de cette œuvre dans les détails de la doctrine musulmane; mais les vers de la Bordah lui ont encore servi de prêtexte pour joindre à son œuvre, dans un commentaire très bien ordonné et traité, une grande quantité d'éclaircissements tirés du trèser abondant de son érudition, dont les orientalistes lui sau-ront gré.

On connaît le goût de M. B. pour l'étude comparative des légendes à laquelle il fournit, avec une assiduité pleine de zèle, depuis de longues années, des matériaux bien comms des tecteurs de la Revue des traditions populaires, que, dans l'intérêt de la acience, nous souhaiterions voir aussi réamis en un volume. Il a mis encore à profit, dans le présent livre, sa vaste érudition dans ce domaine. Les concepts que l'Islam arrivé à son complet développement a formes sur le Prophète ne se rencontent pas au début, dans la période de son évolution primaire. Ils se diveloppèrent peu à peu par le contact de l'Islam avec d'autres religions, et de fut, tout d'abord, la tendance à ne pas laisser le Prophète de l'Islam en arrière des prophètes des autres religions sous le rapport du don miraculeux qui influa sur eus. Un grand nombre de faits attribués à Jésus dans la religion chrétienne furent donc reportés par les musulmans sur leur Prophète. M. B. profits dans son commentaire de la Bordah de l'occasion qui lui est offerte de rapprocher cette donnée des indications abondantes fournies par l'Evangelium infantar et par d'antres textes apocryphes, ainsi que par les cerris ecclesiastiques caroniques on non. Cette partie de son livre est pour les orientalistes et les folkloristes un enrichissement de la science. Il serait très malaisé de faire choix d'un exemple isolé au milieu de l'abondance des matériaux fournis par M. B. et nous ne pouvons que renvoyer à la lecture du livre même, que personne n'entreprendra saus profit. Mais nous ne pouvous nous défendre de renvoyer en manière d'exemple a la page 55 où il est démentre, d'une façou frappante, comment la légende chrétienne de la Salutation angélique fut introduits dans l'Islam, ou hien encore à la page 66, où la légende mahométane de la ruine des idoles est ramenée à sa source chrétienne. Les analogies et les paralièles bouddhiques que l'auteur a signales ne sont pas d'une moindre importance. On peut conclure, d'après les notesque l'auteur a jointes en ce sens à son commentaire (voir p. 27, 48, 58, 77), que le Bouddhisme a cu une influence non soulement sur la morale ascettique de l'Islam, mais qu'il se rencontre au berceau même de sa légende prophétique et qu'il a contribué en plus d'un point à la physionomie que l'Islam a tracée du Prophète.

Ce court resumé des développements de M. B. montre quelle contribution bienvenne it a encore fournie dans son travail sur la Bordah aux études dent nous nous occupons dans cette Rerne. Mais ce caractère particulier ne doit cependant pas nous empêcher d'ajouter quelques mots sur la partie philologique du fivre de M. B. Nous sonscrivons volontiers a l'opinion de M. B. qui place, sous le rapport poetique, Bouster beaucoup moins haut que ne le font ses admirateurs mahometans. « Sa celébrile, dit

l'auteur avec raison, en parlant du poète, aurait de quoi étenner, si elle ne s'expliquait par les circonstances miraculouses de son apparition. - L'époque classique de la poésie arabe était déjà depuis longtemps écoulée du temps de Bousiri; et un pentencore lui préférer un grand nombre d'entre les Épigones. Ce qui fit la fortune du poème, ce fut sa légende propagée par le peuple crédule et non ses qualités de chef-d'avevre classique de la poésie. Boustri est un représentant de la décadence poétique, dans faquelle on ne cherche plus à faire impression autrement que par des jeux de mots contournés et insipides, et ou la sèche terminologie de la grammaire peut être tournée au profit des pointes artificielles (voir Basset, Bordah, v. 41). Les poètes de cette époque ne sont pas féconds en leurs images. Ils s'étaient trouves en présence d'un inventaire de formes anciennes d'où ils tirerent, le cas échéant, les fleurs de jour rhétorique poétique. En de rures occasions sculement ils parviennent à l'originalité, et nous devons nous montrer satisfaits lorsque ce qu'ils créent d'un esprit qui leur est propre un met pas notre goût à une trop ende éprimve. Aussi est-il utile et profitable, si l'on tient compte de ceux qui désirent se familiariser avec cette littérature des Épigones, de faire ressortir la phraséologie typique de ces poètes par l'indication sorgneuse des phrases analogues que l'on retrouve chez les poètes des époques antérieures. C'est par ce moyen seulement que nous parviendrons à la critique et à l'appréciation esthétique des produits poétiques de ce cycle littéraire. M. B. a employe ce système vis-à-vis de Boustel dans le travail qu'il vient d'en donner et, avec sa profonde connaissance de cette littérature, il a montre, distique à distique, par quelles pérégrinations le tresor d'unages de la poesie classique de l'époque patenne a passe, jusqu'au moment où il a fourni, dans le cours du siécle, aux Epigones, les lieux communs de leur poétique. Sous ce rapport le travail de M. B. est un guide très digne de reconnuissance,

J'al tiché de démonter dans les notes de mon édition du vioux poèts Al-Heroj's (Leipzig, 1993) comment une phrasologie typique stable prévalait dejà à l'époque arrienne. M. G. Jacob parle aussi avec rateon du « hestimentes Gedankés und Mitter-Inventor... mit weichem der Dichter jedesmul.

d'autant mieux que le poète de la Bordah a fourni au commentateur de nombreuses occasions d'étendre ses parafièles sur la littérature post classique (particulièrement sur le cycle poétique auquel appartient la latima de Tha Alibi.

Une phrase que notre poète (v. 15) a empruntée a Al-Mutanabh)
vient s'ajouter aux prouves données par l'anteur (p. 18) pour
montrer comment des phrases prononcées par un poète devincent
aisément (et ici peul-être plus encore qu'antre part) des lieux
communs de la littérature arabe. Elle désigne la cheveinre grisonnante par ces mots : « L'hôte qui s'est instailé sans éclat sur
ma tête. « Ne pouvous-nous pas conclure du fait que même Hariri
n'a pas dédaigné de mettre à profit ces mêmes vars de Mutanabbi
pour en tirer ses effets', qu'ilétait pen embarrassant pour un poète
stabe de faire de pareils emprunts, jugés profitables par les rhétoricienseux-mêmes. Ces vers, du reste, avaient cours dans le monde
du hel esprit de l'Orient urabe. L'écrivain andaiou, Ibn Sa'id, en
offre aussi une réminiscence*, et ils ont été introduits dans les
Mille et une Naits d'une façon tout anonyme*, ce qui montre
hien qu'il faut les placer un rang de « paroles ailées ».

M. B. a place en tôte de son œuvre une introduction hingraphique et bibliographique sur Boustri et ses poésies*, dans laquelle
il rend encore compte des commentaires de la Bordah (Ibn 'As'ür,
At-Ba'gürt, Khalid al-Axhari) dont il a tiré parti d'après les éditions
orientales. Je me permetiral seulement de faire une légère observation sur une des nombreuses explications données par l'autour
Welg ib ne peut jamais signifier actes our éroquines (p. 25) dans la
langue juridique : le mot se traduit par devoirs obligatoires, de

wie mit nimm Bankastmi spielt est explique par coix la facilité d'improximation dus Badouris (Studies in armbisches Dichtern, Reft II. Berlin, 1994, p. 84).

Potus mis dans la Catologue des manuerests orientens de la Inblinthèque de Strasbourg, (1881), p. 2, nº 5.

²⁷ Al-Maskari, ed. de Legan, l. p. 841, 10.

Ed. do Guire, 1979, IV, p. 102, 19-20 (conta d'Ali Noue al-din et Marjani al-Zimale (54).

Al-Mahrim, Whiter, II., p. 468, nes une épigranue de Bouelri sur le tombong de l'ordes Al-SART.

même que ford. Ces deux termes se distinguent (dans la doctrine hanéfite) non par le degré d'obligation, mais par le degré d'évidence de leur force de loi. On trouvera des censeignements à ce sujet et sur les classes de lois mahométanes dans mon livre inti-tulé : Die Zdhiriten, the Lehrsystem und ihre Geschichte (Leipzig, 1884), p. 65-74.

Budapest, oclabre 1994

Ign. Gotomen.

(Traduit de l'allement par M. Emile Cassarsey)

LIVRE SECOND DES RESPIRATIONS

Le livre dant M. Lieblein vient de réunir et de traduire pour la première fais les versions dispersées dans les différents musées, se rencentre à très grand nombre d'exemplaires dans les collections expetiennes. Le Musée du Louvre en possède, pour sa part, à ma connaissance, une vingtaine d'exemplaires au meins, tant complets que fragmentés! La Bibliothèque nationale pourrait en fournir à peu près autant ; et l'on parviendrait aisement à daubler ce chiffre en ajoutant à ceux-ci les textes conservés dans les Musées de Londres, Berlin, Turin, Leyde et Gizeh. On comprendra par cet énoncé, très approximatif d'ailleurs, mais en tout ens plutôt au-dessous de la réalité. l'intérêt qu'il y avait a publier un écrit aussi répandu. M. Liehlein, en entrepremant une tache anssi utile, qui, il faut le reconnalire, n'était pas sans présenter de réelles difficultés, s'est donc acquis, une fois de plus, de nonveaux droits à la reconnaissance des egyptologues.

Je ne dissimulerai pas, cependant, que la lecture du travail de M. Lieblein n'a pas entièrement répondu à mon attente : le commentaire indispensable en pareille matière fait complètement défaut, et la récolte des textes est incomplète. Vingt et une copies out été senlement recueillies — c'est-à-dire moins de la moitié du chiffre connu — parmi lesquelles aucun des manuscrits

^{!)} Visir Papyrus du Louces ins. 3157, 3161, 3162; 3176, $a,b,c,d,s,y_{c,2},k,j,o;$ 2590, etc.

Parmi lesqueis je citerai, le paperus de Pétamanemap, ille de Cléopütre, at celui de Harmèni, prêtre de Khonson de Thabes, fils de Kalkal.

de la Hibliothèque nationale ne figure; et le Musée du Louvre luimème, si riche en textes funéraires, n'est représenté que par deux manuscrits, et des moundres, dont l'un en assez mauvais état. Mais, à tout prendre, la critique que je me permets de faire ici ne diminne en anoune façon l'utilité du livre de M. Lieblein, car les textes publiés sont corrects et la traduction qui les accompague est très suffisamment exacte.

Certains des manuscrits du Louvre négligés par l'auteur lui auraient fourni, outre de nouvelles variantes, le nom véritable de ce livre qu'il intitule d'une façon artificielle « Que mon nom fleurisse », à cause de la formule initiale des courtes strophes qui composent dans certains cas la majeure partie du texte et qui se répête périodiquement, comme une sorte de refrain; « Que mon nom fleurisse dans Thèbes... comme fleurit le nom d'Atonmon, seigneur d'Héliopolis, dans Héliopolis..., etc. !. »

Ce livre n'apparaît guère que vers la XX° dynastie, bien qu'en en ait employé quelques fragments a une époque plus reculée. Les pyramides des rois de la VI° dynastie, Mihitimsaouf Mirinri I° et Nofirkeri Pepi II. fournissent plusieurs lignes de la plus ancienne version connue de la rabrique principale °; mais la plupart des manuscrits que j'ai eus entre les mains ne sont pas antérieurs à l'époque gréco-romaine. L'un d'oux, même (Louvre, inv. n° 3289), destiné à être enferme dans le cercanil d'un enfant âgé de 4 ans, Soter, fils de Zéphora, remonte aux premiers siècles de notre ère °. « Ce Soter, dit Champollion, dans la notice qu'il a consacrés à ce papyrus, était membre de la famille gréco-égyptienne de Cornélius Pollius, archonte de Thèbes sous l'empereur Hadrien °. « Nous nous trouvons donc en présence d'une des dernières productions de la littérature funéraire patenne de l'ancienne Égypte.

2) Voir Recueil de transme relatifs à l'archéologie et à la philologie égyptionnes et assyriennes, t. X, p. 8 at t. XII, p. 146 app.

¹⁾ Lieblein, Le liere appries « Que mon non feurises », Intr., p. 1; Pap. de Gimb, nº 18023, fol. 1, 1, 7-8 et Lieblein, op. vit., p. 19, et passier.

³⁾ Le com du défunt, Essen, ainsi que l'indication de son âge, à à serve s'
select p, sont derits en langue granque au verso du manuscrit.

4) Champollion, Notice descriptive des monuments syppliens du Muser

Le titre exact de cette composition nous est fourni, entre untres, par le papyrus du Louvre inv. nº 3157, qui le nomme « Livre second des respirations ». Ce titre, qu'il ne faudrait pas confondre avec celui d'un autre livre contemporain de forme assez différente connu depuis longtemps des savants par les publications de H. Brugsch' et de J. de Horrack', « Le Livre des respirations », Ta shat ni sinsmon, fut parfois une source d'erreurs pour les écrivains anciens chargés de recopier les écrits funéraires, gens pour le plupart peu lettrés, qui ne firent, hien souvent, anome distinction entre les deux livres et leurs attribuèrent le même titre, bien qu'ils fassent étrangers l'un à l'autre par leur contenu.

Ce qui frappe le plus, lorsqu'on parcourt les textes édités par M. L., c'est la quantité considérable de variantes qu'ils renferment. Les faits énoncés, les conceptions émises sont identiques, quant au fond, mais la forme sous laquelle on les a rendus varie presque à l'infini. Le fait est asses rare en Égypte, où le procédé de composition des textes funéraires et religieux ne permettait pas d'ordinaire de pareille licence, et où le groupement strictement règlé des formules stéréotypées ne variait qu'avec peine et le plus souvent sous l'infinence de circonstances accidentelles. La raison de cette anomalie peut s'expliquer, en partie du moins, je crois, per des nécessités toutes matérielles auxquelles le Léver des morts fut aussi assujéti. On devait mettre en vente, comme pour ce dernier écrit, des exemplaires abrégés dans lesquels, selon lecaprice ou les croyances personnelles du scribe et les ressources de l'acheteur, certaines formules jugées moins effi-

Charles X, p. 155, T. 21. Your murs. To. Déverts, Catalogue des manuscrite rypptions du Musée du Lemers, p. 163, V. 18 (pap. us 54 de la collection Salt). Le même Soter à lausse un reconsi exemplaire du Livre accord des requestions papyrus du Loures, sur, us 3150 (Salt, ns 53).

¹⁾ II. Bruganh. Sai en Simin, sive Liber matempsycholis interns. Egyptercum, Barin, 1803, in-L.

²⁾ J. de Horrock, Le Rere des respirations d'après les monuterits de Musée du famore. Foste, transaction et analyses. Paris, 1877, in-4. Voir, sur ce travail, Maspero, Revus crifique, 1878, 1, p. 60-62 et Etudes de mythologie et d'archémate égyptionnes, II, p. 477-490, 1. Il de la Bibliothèque capptalogique.

cases que d'autres étaient écourtées ou même supprimées au profit du passage réputé infaillible. Il serait même facile, grace à ce procédé éliminatoire, de faire le classement méthodique des manuscrit de ce type qui nous sout parvenus et de constater, par leur plus ou moins grande rareté le crédit que rencontraient aux derniers jours de l'empire égyptien certaines idées religieuses ou eschatologiques. Un autre agent de transformation, non moins actif, dont tous les textes portent l'empreinte à des dégrés différents, l'intrasion de l'élément thébain, a aussi beaucoup influé sur la transformation partielle du Livre second des respirations et a contribué à lui faire perdre son aspect primitif. La nonchalance at l'ignorance des scribes, songeant plus à la quantité qu'à in qualité du travail abattu, firent le reste. Les fragments gravés dans les pyramides royales montrent que ce livre existait, au moins dans l'une de ses parties fondamentales, de longs siècles avant son complet épanouissement. Neus voyons aussi par la qu'il était originaire d'un des grands centres religieux du Deita, d'Héliopolis vraisemblablement. Il fut, au moment de l'hégénmuie thébaine, comme la plupart des livres héliopolitains, adopté par les théologieus du nouveau centre religieux, qui le remanierent, de façon à donner au dieu thébain par excellence, Amon, par rapport aux autres dieux, une place privilégies.

Il est intéressant, et c'est un pen ponrquoi j'insiste sur ce fait, de voir avec quelle facilité le collège sucerdotal de Thèbes empruntait à ses voisins les livres que la rapide fortune de son dien rendait nécessaires. La manière dont ils démarquaient ces écrits, en leur faisant subir une naturalisation quoique peu forcée, permet beureusement, en général, de reconnaître les parties qui doivent être restituées aux premiers rédacteurs. Mais il yala, pour nous, un enseignement précieux qu'on aurait grand tort de negliger. Je crois, en effet, qu'il fant réduire de beaucoup la liste des écrits attribués aux prêtres thébains. Le Leure de co qu'il y a dans l'Hadies, le Lieure des portes et tant d'antres moins considérables dans lesquels on a reconnu des seuvres thébaines ne sont pout-être, en

¹⁾ On pourroit andment les firmer en trois mésgaren principalits.

réalité, que des compilations detextes memphites anciens dont les originaux ne nous sont pas encore parvenus. Mais nous entrous ici dans un ordre d'idées qui nous entrainerait beaucoup trop loin et dont la preuve serait encore très difficile à faire dans l'état actuel de nos connaissances et des documents dont nous pouvons disposer.

La grande vogue du Livre second des respirations doit être attribuée en grande partie à la complication toujours croissante du Livre des morts, dont les chapitres se multiplinient sans cesse, et dont il devenait, par cela mème, presque impossible, pour le vulgaire du moins, de posséder un exemplaire complet. Faire un choix parmi les chapitres était périlleux : la mauvaise chance pouvait faire qu'on onbliat justement la formule atile en telle circonstance périlleuse. Le Livre des morts n'était, en effet, qu'une sorte de guide donnant au mort, en même temps que les indications utiles pour atteindre heureusement le but désiré, le moyen de se sonstraire aux multiples embûches suscitées parles mauvais esprits, qui ponvaient surgir sursaroute : incomplet, il ne présentait plus les garanties nécessaires, laissant à l'imprévu une trop large part. Or les exemplaires remplissant. les qualités requises sont rares; les chapitres réglementaires, agrémentés d'un supplément souvent assez long, représentaient une somme énorme de travail et devaient coûter fort cher. Il fallait done, fante demieux, ou accepter les risques qu'entramait la possession d'un exemplaire incomplet, partent inefficace en plus d'une circonstance, ou hien se mettre sous la protection d'un livre moins conteux, mais aussi puissant', Telles sont, à mon avis, les raisons qui ont abouti à l'adoption presque générale du Liere second des respirations. Je ne veux pas dire cependant pour cela qu'il fut seulemploye, a l'exclusion du Livre des morts, et qu'un individu ne put être en même temps possesseur de l'un et l'autre de ces deux écrits : l'exumen des catalogues de manuscrits égyptions nous prouverait évidemment le contraire; mais il dut ayer souvent le hénéfice du choix, et cela, d'autant plus facilement qu'il présentait une sorte de synthèse groupant, en un espace restreint, les

t) On a verplus hant one is Liero second des respections subit in même sort que le Liero des morts et fut abrègir à son tout,

On y trouvait condensé ce qu'il était strictement nécessaire de connaître et de dire pour s'assimiler aux dieux ou se réunir à eux et jouir des facultés multiples qui sont leur apanage. L'âme pouvait, par sen intervention, se mêler « aux âmes des dieux grands » revenir sur terre et revoir les lieux qu'elle avait connus. A côté de la valeur inherente aux formules, ce texte pessédait aussi une vertu magique dans laquelle la place qu'il occupait sur la momie jouait un grand rôle. On l'employait parfois comme hypocèphale : souvent, aussi, on le déposait « sous les pieds du mort » *.

Il faudrait entrer dans le détail de chacun des textes publiés par M. Lieblein et les commenter presque mot à mot pour mettre en valeur leur sens théologique et en montrer toute la portée. Un pareil travail, bien qu'il soit nécessaire de l'entreprendre un jour, ne peut être fait ici : Il demanderait un développement beaucoup trop considerable, qui depasserait le cadre que je me suis tracé pour ce rapide examen, et nécessiterait l'emploî de caractères spéciaux dont je ne puis disposer en cette place, l'explication d'un texte religieux ou funéraire égyptien entrainant d'ordinaire en même temps. la discussion philologique de certains points obscurs. Mais afin de montrer d'une manière générale dans quel esprit le livre a été concu, je terminerai en donnant la traduction d'une des principales versions, qui donne le texte sous sa forme la plus brève la plus neite, Ce manuscrit est conservé au British Museum (nº 10109, Lieblein, p. 1v et 5-6); ce n'est, en quelque sorte, qu'un abrégé d'un manuscrit très complet publié par Lepsius dans ses Denkmæler aus Egypten und Ethiopien, VI, 122 et traduit par M. Lieblein dans son dernier travail, p. 31 sqq. ". Il ne contient pas la formule

¹⁾ L'exemplaire deja sité, qui appurtemult. à Soice, file de Zéphora, porte au serso, l'indication suivante scrite en grez : teo siy suraix, qui marque la plus où le manuscrit desuit tire déposé. Voir aussi, pap. Louvre, inv. nº 3148.

— Je n'entremi pas sans le délati pour ce qui suncerne les vertus particulières des hyponéphales : en pourra consulter a ce sujet le travail que leur a consulter M. J. de Harmelt, et plusieure passages du liere de M. Playte, Chapitres supplémentaires du Lière des sorts.

²⁾ Le papyeus 3157 (inv.) du Louvre, puris le titre suivant : a Lores second

use respirations que l'ac dépose sous les piods (du défant). »

³⁾ Ma traduction in differe que tem peu de relle que M. Lieblein a publica-

caractéristique : « Roudran-ima roudran... », etc., « Que lleurisse man nom comme fleurit le nom..., etc. »

- . Moi, je suis Ra à son lever, moi, je suis Atoumon à son coucher; moi je suis Osiris Khont-Amenti durant la mit'! Mei. je suis l'Ibis à la tête noire, au flanc blanc et au des bleg. Je suis celui qui consigne par écrit son passé dans la ville d'Héliopolis, pour entendre sa voix dans Amon-Soldirou!. Tournez votre face vers moi, gardiens de la Dait, afin que j'entre et que je sorte; tournes votre face vers moi, o dieux Mates-miritis, suivants d'Osiris, à dieux qui habitez la Grande salle de la double Vérité, à dieux qui habitez la Grande salle des champs d'Islou! Tournez votre face vers moi, à tous les dieux de la Dait, afia que l'entre, afin que mon ame entre? Tourne ta face vers moi ô Hathor, regente de l'Amonti, et toi, ô Malt, grace à qui l'on atteint l'Amenti, afin que j'entre, alinque je sorte, alin que mon ame vole an ciel avec les ames des dieux et des déesses! Tourne taface vers moi, Annhis, fils d'Osiris, gardien intègre de la Dall, afin que j'entre vers la Grande salle du territoire de la Vérité afin que le devienne un des manæuvres d'Osiris, [un] de ces Agerou, servants de Kahotpou; afin que soit fraiche pour moi l'eau de Halt-Saron, comme pour le Grand chef d'Héliopolis
- « O Thot, tourne la face vers moi, pour rendre juste ma voix contre mes ennemis, comme lu as rendu juste la voix d'Osiris en présence de la grande assemblée des Djudjaniton Soutniou qui réaide à Héliopolis, en cette nuit de la Fête des six et de la Fête napi; en présence de l'assemblée des Djudjanitou Soutniou qui

2) Nom de la nescopole thébains (cf. Brugsch, Biet. géogr., p. 31).

t) Certains textes ajoutest : a durant la unit et le joue a,

³⁾ On trouvers an certain nombre de renseignements our ees dieux dans un travail que je compte mettre bientôt some presse, qui traite d'une partie du mête special d'Osizia Khmit-Amenti, d'après les textes d'Edfou, de Phile et de Demierale.

⁴⁾ Costo phrane est auser ambigue. On peut se demander all no lant pue mieux tradulie: « ufin que soit fraiche pour moi l'eon de fiux-Sarou, en ma qualité de grand chaf » (mapu sort oirens — « litt nomme le grand chaf »). L'ette traduction répond mieux, à mon avia, aux idées qui forment le fond de ce firre et des nombreux textes funéraires où le mort se compare aux dants et preud leur place en toules les minometatures importantes.

réside à Mendes, en cette unit d'ériger le Dad dans Mendes; en présence de la grande assemblée des Djadjanitou Soutmou qui réside à Abydos, en cette unit de la fête de soulever le ciel; en présence de la grande assemblée des Djajanitou Soutmon qui habite les territoires de Rokhiti, en cette unit de la Fête haker; en présence de la grande assemblée des Djadjanitou Soutmou qui réside à Pa et à Dep, en cette unit où Horus reçoit la mas-thonit des dieux.

 Pour renouveler à Horus les acclamations (quatre fon), les rayonnements à Râ, les souffles à Amon, l'eau au Nil, moi, je suis eux tous !

On voit, par cette traduction rapide, qu'un commentaire détaillé pourrait sent rendre entièrement intelligible, à quelle sorte d'écrits les Égyptiens des dernières époques demandaient protection. La lecture du livre de M. Lieblein permettra de mieux en juger encore, car il renferme deux textes, que leur longueur ne me permet malhoureusement pas de reproduire dans cet article*, où l'écrivain ancieu a accommlé tout ce que son imagination avait pu trouver de plus apte à procurer après la mort le moyen de parvenir à l'autre vie.

Émile CHASSINAL

¹⁾ Not renou direcut. — Le papyrus 18919 de Giach, Liebinin, op. etc., p. 29 et xxxv-xxxv, fournit une version un peu plus claire : « Moi, je suis le dieu grand qui cort d'Horns, les rayons du dieu Ra, l'eun du dieu Nil, une le suis cells curriclement » Cent senou diets).

²⁾ Limblein, op. eir., p. 11 et ven, 31 et a.,

REVUE DES LIVRES

Para Bessate. — Les premières formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce. — Paris, Lerous, 1894.

Peur donner una idée de ce qu'il entemi par aperception. Il. Steinthal racoule qualque part l'anecdate que vuici : Six voyageurs, tout à fait étrangers les uns aux autres, cont engagée dans une conversation minuée. L'un d'enz ayant fait chierrer que les remontres de parsonnes dont aucune me sait sect de ce qui concerne ses voisine presentent parfois un charms tout particulier, un nuire voyageur se fait fort de deviner l'occupation ordinaire de n'importe qui per la minière dont il répondra à une question qui lui sera posée. Le pari est tenue il sein une question sur oinq femilien, les distribue et remaille les réponses. Puir, sans hésiter, il animere qu'il y a parmi les royageurs un naturaliste, un militaire, un philologue, en publimite, un agronome. Il leur avait fuit à tous la même question : Quel est l'être qui détruit se qu'il a produit lui-nome? Le maturaliste avait répondu : la force vitale ; le militaire, la guerre ; le philologue, Kronne ; le paidincite, la révolution ; l'agronome, le verrat.

L'aperception set donc un processus psychologique qui consiste à juger toute nouvelle acquisition de l'esprit à la lumière des dépa comagnations. Il y a là qualque choes d'anstinctif et d'irréstatible à la fois. On a pris l'imbitude de nonsidérer les moses d'un certain point de vue ; plus on avante, plus on est purté à suver la même peuts. Si l'on u'y fait attention, on finit par violenter les faits pour les faire entrer dans les cadres rightles qu'en s'est une lois formes.

L'aperception, il faut hien l'avener, a exercé de terribles ravages dans plusieurs des provinces qui appartiennent à l'instoire des ratigions ; dans aucune plus que dans l'interprésation du Rig-Vedu. Gens dont tenir à la mature même du texte saire. La phraséologie védique jongle avec les nuages et les aurores, les vantes et les éclaire, les mâtes et les femailes. Agni, tour à tour, ou en même temps, brûle sur l'autei, juillit dans l'éclair du sem des régions nuageuses, ou brille servis dans les hauteurs célestes. Le diviu some, s'aut l'eau féconfante de la pluie, s'est aussi la lumière solaire. Indea ent le dieu qui délivre les varies-lumière dérobées par les démons de la mait; mais s'est encore le dieu qui reprend au dannes de l'erage les varies-pluie. A l'époque hérolique de l'exègene, e'est-à-dire au moment où l'on prenait encore les hymnes védiques pour l'expression naive et spontances d'un profond sentiment de la maiure, selon qu'en

aveit l'esprit plus frappe par les phénomènes de l'aurore ou par ceux de l'orage, tout se ouvertisseit en mythologie solaire ou en mythologie sublike ». C'est l'aperception qui faisait qu'on même mythe fût interprété par Ad. Kuhu comme représentant l'une ou l'autre des convuisions de la nature, seules capables, disait-il, de produire sur l'imagination une impression durable et forte; — et par M. Max Miller, comme signifiant le retour régulier des phénomènes grandiques de jour, su mois et de l'année. Es quand Bergaigne amenait, su premier plan de son tableau de la religion vérique, le distinction entre les éléments mâme et les éléments forméles, et que, systèmalisant à autrance, il faisait rentre dans son schème de prédilection, d'une part Agol, le sel, le sonz et les samificateurs, d'antre part la terre, l'aurore, l'eau de la mue, les offrandes et les printes, é'exisse pas l'aperception qui jouait un tour de sa façon à estis intelligeure d'ailleurs d'elieure d'ailleure d'aill

L'espeit de système a été poussé plus toin soccre dans le livre dont nous avonz coproduit le titre en tête de ce compte-rondu. Sanioment as ne sont plus les orages, ni les levers de solvil, ni les rapports sexuais entre les éléments commiques, qui jouant lei le rôle principal, ce sont les éléments liturgaques, le feu et la libation. Le Hig-Véda tout entier tourné autour de sacrifice, et les hymnes, sous cent nome divers, ne nous présentent jamais que l'en ou l'autre des éléments du sacrifice. Et de même que M. Max Muller et Ad. Kuhu transportaient aux mythologies grocque ou germanique les liabituées d'interprétation qu'ils avannt courracteses dans l'étude » du plus risex document religieux de la race indo-suropéeuxe ». M Regunud, convaincu, lui mest, que le Rig-Véda peut nous ronssigner son les formes primitiess de la ralgion en Geses, assure que les Grecs, comme les flimbuse, s'ont comm d'abord d'autre acin religieux que l'allumage du feu domestique.

It nous fant examiner le incre de M. Regnant au double point de sus de la méthode et de la dourine. Nous commencerous par la méthode. En procédant arrai, nous raqueme, il est veal, d'interverir l'ordre exterel des idees; car il semble bien que, dans combre de cas, la prime a éte la théorie, l'auteur à étant contenté de chercher dans les textes la confirmation de sa thère. Mais, que l'étade entrque des documents sit précéda l'elaboration de système, ou que les arguments sient été assemblés après coup, nous ne pourronn juger de la middié de l'édition qu'en examinant les fondaments sur lesquels il a été étres.

1

La méthode pesconises par M. Reguaud est à la fois négativa et positive; négative, en ce qu'elle fuit table rase de la tradition rost entière; positive, par l'emploi de l'étymologie et de la compression des langues et des littératures sacries. M. Regnand refuse tours easer a a radition brachest-pie, purce que a muella, menfissata ou combudiciours a sur beaucoup de points, et par consequent nous luissant tires seavent au dépourru, ou ne voit pas a que litre elle mériterait quoique confissa a pour les teates vériques mômes sur le sous desquéte se semble d'alerd e (p. x). Il y a un anime entre la pariode des hymnes et asile des Brahmanes, et la presse de autabine, c'est que la modif du lexique védique n'existe plos pour les Brahmanes (p. 404). C'est donc s'appayer sur une branche pourrie que de mottre se confisses, pour l'interprotations verbale de Vada, sur les Pratiguatives, our s'Avaira, et taits quants.

Le mépris de M. B. pour le « suence » fundantaque ne va pourtant pasjumps à repourse d'avence les explications qu'elle nons a léguées pour himdes teots, et même pour des mots qui n'ont point nurvène dans le senéral élactique. Mais il fant, pour qu'il les accepto, qu'elles ne soient pas en contradiction èver une théories mythologiques no interpretatives. Au fond, ne que M. B. semble avoir envandique mittant, per la declaration d'independance, c'est le less de jumi au panier les glosse indigenes, quand colles-ci se sacteur pue avec l'inte qu'il s'est faits du sons general des bytance. Note ne songeons pas à lut en tales un reproche. Bien d'antres n'ont aussi accepté l'exègese traditionmile que sons benédice d'inventaure. Note ne coyane pes expendant qu'ils se sount com pour celle autoriase a prenomer une condamnation aussi solemelle sur les nesses d'interprétation que nom devons aux ocoles bratmamiques.

Au rente, la démendration du sums des mots n'est qu'un des notes de l'interpossation n'on texts. Les hymnis védiques ont été, pour la plus grande partie, composés en vue du suite ; presquetions emperant le rimel du soms, Il semble possible mêre de déterminer, dans l'ensemble des textes, conx qui extrest a l'honar, a'est-à-dire au presto charge de reciter les lurunles, et seux que doit punimodier l'intgelles pendant l'acte muré. En jout sas, personne najourd'hai de songe à consesser la destination presque explasrement himpeper des hymnes. Il en resulte que la conncienzane du cituel sei devence une des conditions imbapansables de l'arègène sedique. Or ce ritual, il ne peut cire question de l'étudier dans le Veda nome; les données que les bymnes fournéesent à reegard mest your cela trop leagmentaires at trop pen chires. It fant done a aireaser aux Brahmanns et aux Sürras. Ie vois bien que M. R. me l'autorité de la litterature postentique pour le rituni comme pour l'exignes verbule : « Les rues, chi di différment d'école à école, donc de n'avanoni sum de sunstant su egard de remes, an rite araiment original or an dust its good times a (p. 500). Main or s'est là qu'une affirmation gratume. Ce qui est certam, o'est qu'à messre que se comprisquant la errore do come, à mesure qu'ou abandant à rendre les grands wire. du saite plus magnifiquos et qu'on in appel a un personnel pass etentir, d'a'est introduit dans la tradition litergroper des différentes écoles des divergannes de plus en plus membranes. Ces divergences semblent n'avoir porté que sur des details, on our des miditions qui se transsent d'ellie-menne comme étant d'origins plus réneuts. Est el impossible de réconsiliner, par l'étude unique des plus anciene Brithmanas, le ritref plus simple des temps primitée, et de l'orebéneBrier l'interpretation cérique des résultats atmanque par actie meriode? Il familie saits donts autre abose qu'une modifimmation summaire pour le faire afaintire aux esvants qui se consacreus avec tant de patience à l'investigation d'une littérature médibercoment intéressemble en ellectrons.

Le nolation de continuale que M. Pr. fait intérrenir enfre la periode de samposition des mantres et la période des Brühmanns permet nomé à l'autour de ne tente anome compte des importants travaux par lesquels les Bergnigne et les Oldenberg ent resayé d'expliquer le classement des hymnes. Pour tou, le Rig-Volu. forces un bloc, et ses éléments les pies resents sent espendant beaucons pour acrieus que les premières tentatives d'excirese. Qu'important dans cre-conditions les différences d'ège qui séparant deux hymnes d'une néme Sambina / « Le riusement en question ne paraît foit le que sur des carmastiment externes, et exegene védique ne saurait en recondir anome bénéties » (p. 20).

Si la tradition benimanique a est d'aucun accours, par ou se étuyer au chemin à travers les bronsaulles de la littératore nacebe? M. R. formule ainsi au mothode d'investigation : « Tout ce qui est donné deux les hymnes romans alemvant, nouvrissant, ameniment, builfant, haverisant, allument, enlairant, embellisant, etc., les dieux, est l'oblation désignée au propre et au figure; tout ce qui est abreure morri..., etc. par l'oblation est la flueme, en le dieu, desagné su propre et au figure » (p. 501). Il y fant juindre la piuvae finale de la préface « Quand il augit d'entembre les hymnes, donnés le pas à l'interprétation brahmunique sur les données étymologiques, les concerdances indo-encepéennes et le rapproducment des paranges analogues, un excent examinant à préfesser, pour expliquer Jouville, la senaure de unite langue du xeux alàde à oriai du latiu » (p. xi).

Vopums, par qualques exemples, comment la mathada sai appliques. Il must l'abord, le principe de reduction des sutilés mythologiques à l'autil de suspir. Pour en démontre la legitimité, M. H. place nardiment le signe d'élemble entre des lides ou des mois que l'on avait pas l'indittude de suir sommes à ce gourn d'operation. Aimi Rr. VIII, 18, 22 que l'on tradiment : « O Adayas, protegen notre sie, à moss qui commes des hommes liés à la mort (mestyalamolliquem) », « est interpréss comme suit : « O Adayas, nous qui sommes des manus (sommai attachée à la mest (1 la bhation morte, non allumée), laties prame notre requeue (notre soma réguenraix, actif) au vivant (ma à la viv) ». Ce qui revient à dire : « Allumes-tones pidentification de l'adjunde au sacrificateur), se lors de : « Allumes tones pidentification de l'adjunde au sacrificateur), se lors de : « Allumes tones pidentification de l'adjunde au sacrificateur), se lors de : « Allumes tones pidentification de l'adjunde au sacrificateur), se lors de : « Allumes tones pidentification de l'adjunde au sacrificateur), se lors de : « Allumes tones pidentification de l'adjunde au sacrificateur), se lors de : « Allumes tones pidentification de l'adjunde au sacrificateur), se lors de : « Allumes tones pidentification de l'adjunde au sacrificateur), se lors de : « Allumes tones pidentification de l'adjunde su se de qui provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de provient de la demonte », « set » de la demonte

ne signifie point c « La na nu la lumine imprisable, dans le monde ce la saluit est placé, la place-coni, è noma, dans le monde indestructible de l'immortalité! Que le breuvege coule (à travers le cribis) pour lodra! « muis : « flans calui en est use lamitre qui alest pas suspechée, dans est éclat ou le sobil (-fieu) est placé, la étables-moi (= ma hinatum), è soon allumé, — dans est éclat non mort (vil), qui n'est pou annacti (qui est en placie vigueur), coule, à Indra, toi qui l'environnes, pour ladra. « Au vers suivant, Virasvant ! est présenté nomme une personnée du de soune, et le tou de Virasvant comme un saite num de ce monde aoua; l'enveloppe du ciel ent la libation, et les saux toujours juilla-sautes, c'est ennors la libation (p. 251 sq.). Ou trouvers p. 255 (Fig. X. 435, 4), p. 262 (Fig. VII, 86, 2), p. 310 (Fig. VI, 60, 1-2) d'autres spécimens ourieux de la mothode interpentative de M. R.

Les nome de met, de l'autre, du minit, des saux, ste, sout de pures mêtaphores pour designer les éléments du excrifice (p. 13). Les dévas védiques nont les limineux, « c'est-à-dire » le feu et les flummes du sucrifice. Varuns est un doublet d'Agni ou de Sona » enflaminé »; » ses prétenduz espions qui saremient is moniter sent see year, symboles do ass flammes qui se contenplant en qualque surte : (p. 6t). Indru est un autre nom du dieu-feu (cb.). Donns désigne la lumière de sacrifice, n'est-à-dire l'éclat de sa flamme; encore sin aynunyum d'Aguit. Le couple dyava-prithira désigne nou pas l'amon du niel st de la terre, mais l'amon de la large (libation) et du feu sacre, Les richis cent les creptiemente da feu soma « alliane »; mans et manus désignent le somapenssur ou Agni-penseur. Bref. - les textes védiques ne continuent pas de véritables more propers, à mores de considérer comme tels les mots qui désignent l'un un l'autre des éléments du sacrifice personnille » (p. 88 sq.). De fait, il n'y a par pius de démuna que de dieux dans le Rv.; tons ces mols qui rentevernut tant de controverses, arati, ahi, vritra, dam, rakabas, pani, designant l'absence de don, ou l'obstacle qui empéche le some de « s'allumet » car l'autol, Coaren er seur que les dans s'opposent aux Aryas, qui sont les antifs, les semas. Est suspect d'exhânérisme quiconque prend ludra pour un dieu, Veurs pour un dénum, Manou pour l'ameêtre légendaire de la race humaine.

Le systems de M. R. simplifie extrêmement l'enegèse védique. Il élimine au se grand nombre de dounées et d'incompone, qu'on ne sait plut us qu'il faut admeer surtout, ou l'extraordinaire pénurie d'idées chez des poètes qui qui out rabécisé des milliers de fois une main et meme abose, à navoir que la labation s'est transformée en famme; — ou la surprenante richasse de ayannymes qui leur a permis de répèter cette simque istes de tant de façons différentes, et s'alonne aims tant d'exégèse indigenes et surposeux.

C'en per l'étymologie et par le comparaison des passages analogues que

Virusvant est ordinalement considées comme le premier ascrificaleur, at le premier noestre du geure humain; son fils est Yama, le jumnair, le premier mort.

M. Regnand declare être arrivé a mas importante assultata, L'empfoi de l'Eymologie se pustifie de lui-même. Puisqu'il n'y a ries a lover pour décuivrir lu
vrai sons des mots, ni du sanscrit dit classique, ni des explications brahmamapats, il faut bien aller chercher en amont les ressaurces qu'un ne jeut tres
see en aval. Il est vrai qu'on ne connaît guère la lingua qui seruit pour l'inimos
du Véda es que le latin est pour le français de Joanville. Mais l'étymologie
supplée à tout, et M. It. y resourt aveu pleine confinces. Os channa milt que,
sur es terrais, il est ingénieux antant que hardi. Voin quelques explantamen
prises parmi les plus coriennes : qu'ex (peur àshiddars), celui qui ent issu du
inshodas (courant, flot); — yei pour 'syaj, 'syafij; parenté vraisconbidie aveu
avec syaud a contre s; — foi variante quant à la partie miliaite de foi;
— égérospa, expercohà de nahharmant et donné namme signifiant d'ubiori
a aqueux, humide, piurieux, c'est-a-dire man des soux de la libation ».

Mais admettune que toutes les étymologies proposies sont indissutables, et qu'il est démontre que, por le sens de leur racine, tous les moon dévine un mores se cathebest a l'une ou l'autre des idé a dout l'auteur fait les deux pôles de la religiou védique. Il resté encore à prouver que les moteunt ocusares pure la segnification originalle, et que, dans l'unage reel de la langue, les une sealent bies dire a briller a et les autres a couler ». Paus décourrir la nature d'un dieu, il pent être utile cara duate de conmitre l'étymologie de ses com junts l'etymologie ne saurait jamais nous faire comultée qu'une des idées qui ont trouvé leur expression dans un personnage divia ; et, d'anloure, il se pent forè bien que l'idée qui es rebète dans le nom du deu ne noil ni primitive, ni essentialle. Il est arrivé qu'une simple épithite a évince le nom le plus ancien (cf. Civa), comme il est arrive que s'est au nontraire le nom qui s'est permitue, mais en s'appliquant à des conceptions fort différentes seivant les âges (ex. Varuma). Consultona l'étymologie name croire sa qu'elle suit micreanne, at qu'elle suffise à elle seule pour la détermination de la veuie nature des disex. Nonblions pas que l'on ignore l'arigine de la jeupart des noms divina de l'Egypta, mais qu'ou n'a aucun doute sur le rôle et les attributs des êtres qui les portent, et que pour la Babylonie, il est des dieux, et des dieux importants, dont un ignore le vrai nom, mais dont le caractère a pu être déterminé.

A la discussion étymologique, M. R. joint un second moyen d'investigation, la comparaisen des parrages similaires. C'est la un procédé dont la legitimité ne saurait évidemment être contestée par personne, Bergaigne n'on a par employe d'autre dans sa Religion adéque. Pour qu'il primare les résultats autiuns, il hou naturalement qu'ou briese lugéndment parier les textes, une les trop solficiter et saus y introduire d'avance les objes dont il s'agit de démonstration n'est plus qu'un currie violenz. Dans le présent ouvrage, M. Regnand s'est appliqué surtout à synthèlieur les résultats suxquels l'avaient conduit ses princheus recherches, et à stomice aux plus anciens poètes grees une thèse qu'il avait déjà soulonne mourre pour

le Vedar il n'em par consequent point entre dans les minulieuses dismandare que suppose la confrontation des tectes les une avec les autres. D'ailleurs, se ne smail point mi le lieu de reprendre nurée lui des discursions ambighées. Je ms bosneral per somelequent a exprimer mon dontes our un seul point, M. Regnand vant que, dans le Rig-Véda, atorda significaces par immortal, mais aon more; les donz non morre personnifieramet alors « les fiammes brillentes, ardenies ou actives du leu sacré. » Il ajoute que cette frepathées deviendrs une veriffiede, si nune mane maticos en présence des textes, et particulièrement de mus qui appoint les davas anctins et les tion Enlysees, aux methes, sux mortyan et aux (homi e (p. 49). Je crois que toute personne qui abordera, name être deminde par l'agrecoption, la lecture des voir du se trouveit maria qu martya, memo as cent on H y a l'opposition dont paris M. Reguand, y secra tout suites chiese que la forme murte des éléments du sporifice. C'est ainsi que VI, 16, 25, le mortel (martya) est qualific d'empressi (ighayais martylya); gree 1, 35, a, on dit de moriel qui a fait une offrante à Agus qu'il conquiset tout on qui but less (son to dadage unbrigab); que 1,35, 2, le soleit est represente comme amenant au ropes 2º que est immoriel et ce que est mortel (niveg army murdon martyres on Je remarque que M. Regnand ha-mine traduct. 124,12 : - 6 desses aurore, to donnée bezacoup de bien au imri (morte) -(14, \$57).

Rement calls (se concordances indo-curopéannes. Il serut plus exact de dire e procques », cur dans le livre qui mem compe, c'est la Groos seule qui est appoine en consultation. Et ens concondances elles-mêmes, je oranne que M. Regumé us les y an trouvées que pour les y aroir mises d'abont?. Ca n'est point pour arriver à la sérite qu'il déponille les postes de la Groos; sette vierte, l'auteur la possiétait déjà quand il u en la curiodir de voir si elle cadrait avec les douvers de la littérature granque.

M. H. d'appais sur quelques phrease, prodemment dabitatives, en M. M. Contest emettail l'hypothèse que « les tribus belleuques avaient apporté ever elleu des hypothèse plus ou moitis semblables à sous qu'ou rete-eve dans l'infie et en général chès les pundes permités de moine origine » (p. 23). G'était, sous la piume de M. Creisut, une hypothèse, planible extra doute, e est devenu

¹⁾ Queiques-our des rappeschements établis par l'autour reponent sur une anséngie incontestable de hord ou de mms. Quand M., R. paus l'alentre Zenne. Dyear, il s'appais par que depuis longtemps acquis- à la azimes. Meis de l'identité des noms peut-es conclere à l'établité des êtres qui les portuents d'est et dont it est permis de nouter quand ses noms n'étalent que des noms constants, et que éten de prouve qu'ils aussent cesse d'étre les monomnumes des azimi le separation des peoples indo-surcipéeux. D'autre part, à appayer sur les ressonablances d'un hyeurs emphique à l'est d'us hyeurs volique à Union, s'est es pas se contenter à bon marché l'est qui serait surprensul, s'est que deux postes, charitant l'autour, a'eunsent pas employs les malmos longess. Un a pa eliquier after les Babylaniens des productique avellet des marches des productique avellet des ses lateraties tout auss hier compacer sux hyeurs du lier Vela.

une certitude pour M. Regnand, qui inéme en sul long sur le contran tien byunes primitifs. Il ent, pur example, que dans cette littérature e summe dans les byunes sédiques, la mythologie sonn une forme très primitive et de faux semblants de sosmogonie s'alliant e des developpements connutrée à l'apologie des divinités du sacrible e (p. 24). M. A. Cresse, agrès d'autres, avait exprime l'idée que le lyrisme est pout-etre plus ancies que l'apopes alle-adme M. R. en sonciat que de cre hymnes refigieux e procedent flumes, Hestado, Pindare et tour les anciers lyriques = (cô.), Post hos, expo propter hos.

Ca s parallitisme étroit a que l'auteur nonstate dins le dévelopment des interatures gresque et numerie, lei permet de faire servir à l'interpretation de l'une, le gresque, les découvertre qu'il à fintes dans le abanq de l'untre, le Rig-Véda. En effet « ce e l'est pas soulement au soin de la littérature samurité que le Véda apporait comme l'autecédent de tout « qu'u dis prise sa cert dans la suite... En « qu'u souseme la térese, flomers et léssode se rangent au-dessous du Rig-Véda aves autant de certituée que les firâbanana, les l'prometints et les grands prémes de la littérature samurité » (p. 231, ... Nous avons le droit, étant domnée la certituée de la communité du point de départ, de supplier... le Groce par l'éude et les pouces homostiques par les bymnes du Rig-Véda » (p. 118).

Auss) pour découvrir la signification primitive des vivalles formules litter que spr'il retrouve anablastes dans les plus ancienz poèmes greer, M. R. a pu mettre de còta la tradition greeque nees tant aussi pend'homanon qu'il a fait de la tradition brahmaneque, il tradure per munequant érrestre, non pas par « neigeng », mais par « han des saux de la libation » ; le gett pets de H. VI. 466 ; XXIII. 256 cat I'sau versie sur le mort. Le terrain se trouve ainsi debeyé ; l'étymningie et Contemprétation l'inregique d'après des schémies d'origine cédique penyent se donner filtre entruces. S'agual d'établir la rentante s'enification de l'émpred'Assainandre, commo il est certain à priori a moi es moi a stè empranté à la phraesologie liturgique des rielles spoques e, on combiners e les Ameres dos textes d'origine sucrès avec nelles de l'étymologie ». Venant de la ruoine mp, neipen signifie travacure, passage, issue, et les mipure yang, de mut betraversies de la terre-matian, qu'efferine, par exemple, Agus aja, pour deveuir latur; et par conséquent l'impoy, s'est en qui n'a pas traverse, le mon-munificate (ii. 370). - where, l'injustice, mais étymologiquement, abuence de parole; une dona scompta d'access, n'est une dans qui n'est pius moette, qui grépita (p. 222). Les Tituns, es sont cruz qui c'endent beurs membres suffirmade, et la liste de Zone ermite his Titum symbolism in victoire du feu untuel sur les feux anaquide it a successo at me'd reserve dans for theorem, c'est-4-dire dans le neant (p. 79 with-

Comme selle de l'Inde eddaque, la mythologie groupe as conunt tunt unifere, ou peu s'en faut, en éléments du marille. Hem, Poxedon, c'est la litation de agréemplem, c'est le dieu qui nimuche les sons du socrifice. Le feu, c'est Athené, Officipe; les mars de Thèles et de Troie, se sont les constructions de flammes que les personnitications du feu du sacrifice édificut en prépieut, Les Massa, Hermès, Apalino, le tomouvre de Jupiter, le chant des Sirènes, autant du nous pour désigner le propitement du feu maré, le voir du sacrifies. Protée, Nerce sont l'abstacle que le feu doit vaincre pour heilier.

Dans l'evolution de la pennie gresque, Homère, Heriode et les lyriques tienment une plane analogue à celle des Brithmanas dans l'Inde; il ne fiuit par s'étopner par conséquent, s'ils n'ont pas compris, dans la plupart des cas, les formules liturgiques qu'ils intercalment dans leurs poèmes, et c'est affairs aux interpretes actuels de leur restituor leur vrai sens, le sons primitif. Il arrivera pur conséquent que beaucoup de parauges auront deux sens, retai qui leur appariement dans les hymons d'on ils avaient été tirés, et celui que leur a donné abusisoment le poète qui les a introduits dans ses couvres. Socrate n'avait-il pas taison, quand, au dire de Piaton, il accusait les poètes de un cien savois eux-mêmes de toutes les belles choses qu'ils duant?

Note aurone done concurrentment poor bien des passages un seus apique et un seus liturgaque. Exemples : Il XXII, 100 sq., seus apique : « L'aurore aux doigns de cose brilla poor ceux-la (Achille et ace compagnass) qui pleuraient autour du mort. » — Seus liturgaque : « L'aurore(-flamme) aux doigns rouges brilla autour du mort. (h. libution inactive) par l'effet de leurs pleurs (la libution altume le fou ascri) » (p. 300). — Il, XXIII, 255 sq., seus traditionnel : « lia marquent la place de la tombe, creusent les fondements autous du bûnher, et dievent la terre en moocesa. » — Seus liturgique : » Ils lauttourbillonner (?) la signe (le fou sacre qui brilla); ils jettent les fonces (du feu sacre) autour du bûnher, pais lle vernent la libution sur la terre (-base) », ou de versent la terre — la fonce liquide » (p. 262). — Hou., Op., 281 : « Les dieux out produit de la nuour (out sue) avant d'agir. « C'est en suite de l'adaptation de ce vers à l'éthque profune des idees, qu'il a prin le seus de : » les dieux out mie la suèur nu devant de la versu » (p. 340).

M. Regnard réforme de même la traduction d'un très grand nombre de passugres? La facilité même avec laquelle ils se sont prétés à des interprétations aussi subversires, nurait do, semble-t-il, mettre l'auteur au dellance contre sun propre système. Comme le desent non emains d'ourre-Hoin, on a trop pendu à la fois à un même clou. A mesure que le lecteur avance dans la démonstration d'altoqueurs plus rive l'impression qu'il y a, dans les explications de M. Regnaud, quelque chuse d'extérieur aux textes, quelque couse d'apute, une sorte d'envetoppe dont ou pourran tout affablier. Ne secait-il pas possible de soumettre aux mêmes opérations des pussages d'une tout autre provenance et d'une tout autre spoque ? Et la consequence inévitable, c'est que par nontre-coup ou perd taute

¹⁾ Parmenide, frg., v. da (robcie r'is robcie ri pleas aut'hors es satus) est traduit d'une manière bien inaltendan par : « il est le même, il est en jui-même et coutre lui-même. «

conflance dans les interprétations védiques alles mêmes, basées sur les mêmes, principes et trouvées par la même méthode.

11

Les théories de M. Regnand sur les premières formes de la religion dans l'Inde et dans la Grèce se bissent résumer acset briérement. C'est l'évolution nisme dans toute au rigueur qu'il entreprend de démontrer. « La tradition princtive indo-européenne est restée celle de la race tout entière... Cette tradition, qui part du berceau de la race, s'est prolongée jusqu'à nos jours en développant toutes les fécondités dont sile portait les germes » (p. 446). Non seniement il y a eu « unité première de notre tradition civilientrice », mais aussi » perpétaité à travers ses métamorphoses ». Je vais, su luissant le plus possible parier l'auteur lui-même, exposer ce système dans ses grandes lignes.

La religion — el l'exemple des peuples sauvages qui en sont dépourvus, en fournit la preuve — n'a rien qui soit sessentiel à l'himme (p. 291); il y a eu un temps où elle u'existali pus (p. 32). Pour répondre à cette question : Quelle a été la cause première de la religion shez les Indo-Européens ? Il fant faire abstraction de toute explication mystique, et es placer à un point de voe purceaut rationnel. Étant donné le sess essentiellement concret streel des mote primities dans toutes les isagons emmuse, la question de l'origine de la religion ne ramens à déterminer la nature de l'objet concret que le mot deva a désigné tout d'abord (p. 31 sq.).

C'est le sacrifice qui a été le point initial de la religion; le sacrifice constitue toute la religion dans su première phase. Ce sacrifice d'ailleurs n'a ren d'une spération magique, et n'est une « étrange hypothèse » que colle de Bergaigns, qui y voyait une sorte d'envoûtement destiné, par exemple, à faire lever le solieil (p. 12). Ce n'est point non plus un marché sur la base du donnant donnant. Encore moins fint-il y voit quelque chose ils mystique. Le marillee promité stait nans liteu, et l'auteur prociame bien bout l'afferieue initial de la religion indu-européenne (p. 443).

Mais alors, pourquoi santifiait-an * C'est le Rig-Veda qui donne la réponse a sette question . Le santifice védique est une cérimonie qui consistuit à allumer et à entretenir un feu solounni à l'aide d'une liqueur inflammable *, et qu'un ac-

⁽¹⁾ On voit que M. R. reste fidele à sa thèse du soma, liqueur inflummable. Les locations sur lesquelles il insiste, comme samid-tho... parametrio, Re iX, 5, 1, me semident peu probantes, cur les habitudes de la lingue sédique autorisent à ne voir dans l'emploi de ces expressions qu'une ligure qui u a d'ailleurs rien de particulièrement hardi. M. R. Inieant fi de la tradition, je sie hit opposerni point le fait que ni le soma ni le hom des l'aren ne sont jumais présentés course des huiles essentialles, et repondant on ce peut guere doute

compagnant d'un ciunt rythimque communé à l'upologie de mule séremonne c'est-à-dire à soubsiter qu'elle s'ancomplit et à sélèbrer sus accomplissement a (p. 28 sq.). Il ne s'agit point de plaire à un Dire, dont l'homme n'avait d'ailleure mulleurent songu l'idre, Le leu sapré su début n'avait ries de sacré. Crétalt tout simplement le feu domestique et journalier élevé pet(t à petit à la dignité de feu de luxe ou traditionnel (p. 23). D'abord nécessaire, le montiem d'un foyer toujours setif sat devenu affaire de tradition quand on a sa plus facilisment allumer le feu. Le jour on d a pa censer d'être consideré commo moré (d.). La cérémotie de dome précédé la raligion, si l'en antend par religion » la disposition d'espetit sous l'effet de laquelle l'homme pense et agit en subordonné des deux (p. 36).

Non evilement le saurifice est activiour à la religion, unie tous les acties, toutes les croyances, tous les sentiments qu'on comprend sour le nom de cetigion ont pre minimisse dans le liturgie du saurifie, est par une évolution entarelle, sui et surtout parce qu'on a imaginé de prendre su propre se qui b'était qu'une pure métaphore.

Eu produit de l'évolution, se sont les hymnes : « L'explication le plus naturelle de l'origine des etunts sacrès, s'est d'y soir nes sorts d'instituen et de tradiction par la roix humaine des appels que les déments du sumifice statent sensés s'adresses mutuellement e (p. 109).

The la formule abusessment interprétée sont née :

is Les mythes. On a pris your de hou argent ce qui n'était qu'une façon de parler, un jeu d'expeit floatiné à serrichir un thème qui en his-même était ausni pauvre que possible. Une même farmule moupeaux le sount à un baille, et ajoutait qu'il a des ailes ; ceta nufil pour donner naissauce à des mythes tols que solut de Pagase, des houreaux alles, etc. (p. 99).

2º Les maltiples nome divins, a Indra (l'artiret) set sanz doute une ancienne épithète d'Agne qu'on a pre-l'habitude d'employer indément et substantisement, pour agnir indrale e le leu ardent ».

The grand member de recyances et de russ importante. Le mine des accellers repons sur une équienque (p. 225 244.). La crémation o'est que la mine en protique d'indications qu'on a era lice dans les lextes serves (p. 257 244.). Et es directes accumbles accumble se substituérent aux numbentides properent dits, la naisse en fut de pure jeux de mote ; ou prit les vaches-litetions pour des varies soules (p. 34). Mome argune de nessuant d'institutions, de la mete, par exemple : non seulement l'existence des castes est posisérioure à l'époque vérique, mais

que ai le liquide same est en contratère à l'atigine, il se lui suit sité pomurment concerve. Provique M. R. suit en exant l'unité faminée de la tradition grace-bindone, je lui deminiferat comment il explique que les Greux reraussent du vin sur l'effranche et non pas une liqueur inflammable (Kg): S'en, egiqué pleper, le. Cultura alors Arigin). vanoru. s'est d'apene le fexte de un vers (Rv. X, 90, 12, cf. supre) et le seus imaginaire qu'on y « vu, qu'on a argunisé la rociété de l'inde et dénomné ses principales catégories » (p. 89).

A* Le dogme. La doctrine de la matempsycose a un pour point de départ tel texte mul compris, comme rejui-m : « stant morts, ils ent obtens l'immertalilé » (Rv. I, 110, 4), que l'on a applique a des hommes au lieu de l'appliquer une s'éments du sucrifice, alternativement muris et vivants.

To Les theories commogoniques. On a cra que le set et l'esat de Re. X, 129, i significient l'être et la non-être ; en réalité, il us s'agit là-dedans que de la manifestation et de la non-manifesiation du macrilice, Les théories commoguniques aussi ne sont « que le déreiquement d'anciennes formules relatives à la métamorphose et à l'expansion des éléments du macrifice » (p. 358)

de La philosophie. Les plus anciens systèmes de la Gréce et de l'Inde out une origina liturgique et » doivent leur consistance logique à l'appropriation des formules liturgiques aux données de l'expérience et de la raison » (p. 1377).

L'hymne unus a une factade posicité, car n'est de lui que sont sortis l'art et la littérature. Les flammes respitent et numblent chanter, de la l'origine du chant, d'où presedent, eu s'inclant l'ane de l'autre, la poèsie et la musique. Elles s'agritent su donnant : « le chœur n'est originairement que les mouvements rythmoques on la dance du narrification outtant les flammes marrèes dont il est la personnification » (p. 396).

Je n'ai pas l'intention de reprendre les ions après les autres les solutions proposées par M. R. aux multiples problèmes qu'il à touchée dans son lière. Un éxamen quelque pou approduidé exigemat une place que je ne sange point à réclamer jour su simple uritées critique. Je une contenteral jour caucéquent de turmuler huiéenment queiques rénerces sur deux ou trois points particuliés rement corportants.

Tout d'abord, je me permettrai de faire abserver a l'unteur qu'il y a à la basse même de sou argumentation des raissemements qu'use paraisseut poud artishire aux regles d'une sevère logique. M. R. sonstais par exemple que le mot Disu sei common seus une forme à peu près identique aux Hinasses, aux Green et aux Lutires; il estime que la mention du marifice dans les plus unciens documents annorité, nomts, gross, romans, etc., en altèste nettement le caractere indisemprep en l'. Rom par sons quent ne prouve l'unistriorité du sarrifice par expipart à la notion d'une divinité. M. R. n'en constat pas mons que le sacrifice pout (ne) donc être regardit comme le salte par expellance, sincia moque à l'arigine. de la race à inquelle neus appartenous, et qu'il faut (sie) partir de la pour l'aturé de la race à inquelle neus appartenous, et qu'il faut (sie) partir de la pour l'aturé de la racigine indo-suraponne (p. 15 eq.). Est-la se recommente

¹⁾ Remarquone en passant que la présence d'un même muit, au tens de saceiffre, dans plusiques des langues indo-européannes, prouve ou semble prouter l'existence du citée durs la periode proctunique, casis se praises nabement l'identité originale des aureifices gress, romains, haudines, etc.

surré ? Plus lain, M. R. fait une très sage reserve quand il dit qu'à l'origine « la religion des Hindous, en tont du moins que nons pourons la commulere, consistait imiquement dans l'acte idungaque qu'ils décrivent sans nesse = (9. 28). Mais cette réserve, il l'oublie sumite, et dans le reste de l'ouvrage, il demands sux hymnes védiques non pas des renseignements sur la plus ancienne forme religieurs qu'il nous soit possible de commitre pour l'Inde, mais des indications sur les premières formes de la religion en genéral, et de la religion gracque en particulier.

M. H. veul que les mythes soient issue de bévues qui consisteient à prendre an propre des formules dont le seux était métaphorique. Il est bion vest que nombre de mythes proviennent de paroles mal interprétées. Les lecteurs de cette Rouse se rappelleut certainement un fort intéressant article où M. J. Reville montre communt la ligende qui fait de saint Pierre le portier du paradia, est née de la parole trop littéralement comprise : « Je te donnerai les ciefs du royaume des cieux » (B. H. A., vol. XIII). Mais n'est-il point évident que les erraurs populaires ou sacerdotales aur le sons de telle ou telle formule un sont point génératrines de conceptions nouvelles, qu'au contraire elles s'expliquent. le plus souvent par la préssistence de ces conceptions, et que c'est hantés par alles que la peuple ou les prêtres out fini par interpréter dans un acus qui teur était familier des formules inclées de leur contexts. C'est une observation de même genre qu'appelle la théorie de M. R. sur la trausformation de feu dismestique en Seu sarré. Cette transformation n'a po se laire qu'après qu'il s'était dels formé une conception, aussi vague, aussi absence qu'on roudra, de quelique poincanne non humaine d'où dépendant le bien-être de l'homme. Le rrois avec M. R. que, dans l'ordre de succession des phénomères religions, le rife est américar an mythe, main j'estime que le sentiment, ou la sensation religieum, a precede le rite his-même,

L'ouvrage de M. H. est l'évangile de l'évolutionneme. Faisons abstruction des petites fissures que j'al signalees tout à l'houre; dans tout le reste, il nous donne l'impression d'un édifice solidement construit. On y voit le germe milite, grandir et sortir peu à peu tous ess effets. Je n'ai point la prétention de faire unjourd'hin en quelques lignes le procès d'une doctrine que recommunide l'aitiemen d'illiatres autorités. On un permettra rependant de sire en quoques muta pourquoi, d'ans manière genérale, je ne prois pur à l'évolution e mécanique e des religions, à une évolution soumes à des lois anaiogues à enlies qui régissent le monde de la matière. Qu'il y ait cortaines tendances très genérales, communes aux diverses religions du globe, c'est possible, mus son pas encore démutire. Ce que je sonteste en tout exa, c'est que l'hestoire religions de l'humanité soit soumes à des lois mécassures. L'histoire de chaque religion a ses conditions proprès, et il n'y a de loi que de re qui sei universei. Et nou seulement on ne peut tracer la courbe de l'evolution religieuss de l'humanité dans son ensemble; on us peut mêmen tracer celle de chaque religion prise à

port. L'histoire d'une religion n'est point seus la domination d'une formale, comme l'est la révolution d'un corps offente dans l'espace. L'influence des individus y est prépondérants. Un homme doué d'un profond génie religieux past lancer impinément une nation, plusieurs nations même, dans une voie toute nauvelle. Pour l'évolutionniste, chaque élément de l'histoire est détermine par la pisce même qu'il occupe dans l'évolution. Il semble bon en être ainsi dans le monde de la nature, sous dans celui de la pensée, tout ue s'enchaine pas avec cette rigueur. Que de fors on a ru un grand esprit simager du tout au tout la direction du courant intellectuel! Sans doute, les hommes mêmes qui nout supériours à leur temps sout, jusqu'a un certain point, dans la dépendance des circonstances un milieu desquelles its vivent. Ce seut ses simundances qui leur fournissent les problèmes à résoudre, on les applications de ces problèmes à la réalité ambiante. Mais les solutions nouvelles qu'ils apportant peurent fort lites être spontances, et toute l'activité de ces révolutionnaires uls la penses dépasses souvent de besucoop ou milieu qui, dit-on, les explique tout entière.

111

Il serait parfahement injuste de ne pas avertir le lociser qu'on timire dans le deviner brie de M. Regnand, comme dans taus ceux que l'out precède, nombre de remarques ingénimeses et d'intércessantes découvertre de détail, il e milie foie raison, par exemple, quand il s'élève contre ces traducteurs vodiques qui, par un habite moti-surot taissent subsister toules les difficultés du texte qu'ils cont censés interpreter. Si les séceres critiques adressées par l'anteur à plusieurs d'entre oux pouvainnt les amouer à montrer dans leurs traditions plus de décision et de franchier, M. R. se servit requis un sérieux titre à notre reconcomisseur.

Paul OLYNAMASK.

Lubbs G. Versau. — Étude sur le gree du Nouveau Testament. — Le verbe, syntaxe des propositions. 1 vol. 10-8, LE-240 p. E. Bomillon, édit., Paris, 1893.

Il sceet pas unessaure d'insister sur la parenta des études philologiques et des études d'actoire religiouss. Nous n'avons pas d'autre cief que la philologique pour nous introduire dans le secret des mythes primitifs et mun autre a reconstituer unit les origions, soit l'évolution des religions historiques. Que serait l'histoire des religions sans l'exégèse de leurs monuments et que serait actte exegèse sans une connaissance précise de la grammaire et du vocabulaire,

n'est a dire de l'uma loguendi de cour qui les out miligent D'autre part, le n'est guère moins évident que les crayances et les habitures religieuses sont un des facteurs principaux de la trassformation des langues elles-mêmes et que l'histoire de la grecque, par exemple, s'est trouvée comme compés on deux par l'inflittration des nouvelles façons de penser et de sentir apportées par le christianisme. Il suit de la qu'une étude scientifique de l'élimne grec parié par les premiers chrétiens n'est pas unius utile à coux qui veulent arriver à une sus exacte de l'évolution de la binque d'Homire pasqu'an gree byzantin et même an grec moderns, qu'à coux que précecupent les scigmes du christianisme et qui venient committe les doctrines et les rites des premiers disciples du Christ. D'une part, les livres contenus dans le recurit canonique de l'Eglise représentent. un anneque essential dans l'histoire generale de la langue grecque et, de l'autre, se sont les documents authoritiques à l'aide desquils seuls nous pouvous romantituer les blèss, les usages et, ce qui vaut mieux moore pout-être, la psycholegie particulture, l'état d'Ame original et emotre des premiers missentantes: de l'Erungia dans la monde gréco-remain.

Toutes les mudes sur le gree du N. T. doivent donn nons être les houvennes, surfoot on France, on, dopois for xve of aver sector, rien n'avait 46 fall oi même tenté dans ce élonaire. M. l'abbé Vitenu a su le mérite et le courage qui ne annt jus minnes, d'aborder le premier ches nous se genre de reclievches miles Alleannels et les Anglais ont depuis un demi-siècle accumulé tant de travenz et d'érudition. Main, même chez nos voisins, les meilleurs manuels de grammaire du N. T. comme coux de Winer et de Satmana, étaient devenus southernts at described after refunder, Clest on you M. Schmindel a entroperapour la Grammaire de Winne presque en même temps que M. l'abbe Viteau sontennit sa these on Sorbunne. Il ne seruit pas squitable de comparer les résuiters des deux sevants et de juger de l'ouvrage français d'après l'ouvrage allmund. Lim anvante d'outre-Rhin not trop d'avance et d'avantages pour nun nous, qui débutans, puissions espérer les atteindre des mes promiers pas. Aucune nomparaison a'est possible entre la nouvelle édition de Winer que M. Schmiedel set en train de mun donner et l'étude sur « le verbe, et la symme des propositions e que nous offre M. l'abbé Viteau. Celle-ri n'est, à vrai dire, qu'une comtribution partielle et profimmore à une vernable grammure du N. L. Mais cette contribution est très importante, elle est originale et reprisents une somme considérable de recherches sorgneusement conduites et ruit pourquoi nous nous falaims un plainir et un devoir de la nignaler aux theologiens et aux plulalogues.

Disson comment l'auteur a compris ex thehe et comment il l'a accompus,

t) M. l'abbe Viteau n'est plus seul anjourd'hui. l'eu après son livre a paru, en français, une bonne granmaire élémentaire du N. T. due à M. Combe, professour à Leusaine, 1894. Ce sont de bonn symptômes de receil qu'il faut élément et sonograpre.

Dans une assex iongue introduction il explique le place et l'emportame és le langue du Nouveau Tentament dans l'évolution de la langue granque, de quals éléments elle s'est constituée, et une quels caractères alle se distingue, C'est une variéé prouin dont la grammaire peut et dont être faite mains mouve au point de vus des formes verhales qu'à rolui de la systaxe. Non seulement le gree se transforme en se transplantant dans des milieux sémutiques, unes il reçoit du christianisme une fame nouvelle dont les vertus intimes montifieroni profondément et le seus des mots et la construction des phesess. Notes ou transformations et les lem d'après imquelles elles s'accomplissent, seila l'objet de la grammaire du Nouveau Testament. Il faut féliciter M. l'abbé Vitam d'aroir sinni nouçu son desmin du poins de vue strictement philologique. C'est à estis condition qu'il a fait enveru de science.

Une queming dissortable tentefole, s'est celle des limites dans lesqualles is s'est enforme. Que signifie au point de rue historyme et quand il s'agit de la langue, cette expression de Amounta Terlament! In n'ignore pas que M. Vitenn avait à cut sgard, su Allemague, d'Illustres canuples et une vieille tradition. Ce n'était pas tout à fait une raisen de les suivre. « Nous entendons par N.T., ditii, le remoni des livres sances de abristianeme » (p. xxxv). C'est une définition hien wagne. En hit, il admet le remeil canonique constitue par l'Égins et tel qu'ni existe aujourd'une. Pourquos, un paint de une de l'étude de la première latigue christienne, a'arrêter dans con limites ? Le N. T. suchrusse, je le venz bien, la très grande partie des promiers documents de la langue chrétienne, mais il ne les enferme par tous ; ou, du moine, les limites mêmes du canen out été hien variables. Ayor la seconde aptire de l'ierre par axemple, on desuend beanemita pius lius igne l'éptire max Corimbiene de Clément de Nome ou pout-être même que l'égites de Barnabos et le Pasteur d'Hormas. Pourquoi laissor cez documents on dofore? Ne sersit il pas plue scientifique d'écrire la grammatra de la laugue chrétiques primitive dans sus période de temps déterminé allant par exemple dopuis les épitres de Paul jusqu'aux écrits de Joutin Martyr exclusivement? La notion de N. T. ne repond pas à la realité de l'histoire de la langue, Voilà countroi is voudrum la voir abandonnée pour une notion plus reelle.

Je cenius, de même, que l'unité socialisatique qu'elle exprime ne fame du tort à la rinhe seriote philologique que présentant les divers operandes du N. T. Punique l'évagit de grammaire, je us suis pas du tout sur que l'autour de l'évagite de Muru elt lu même grammaire que colui de l'éplire sux Hébroux. En d'autres termes, tout en agant empe sus projet de grammaire au pont de vue instirique, M. l'abbé Vitoau ne me parati pas s'y être tenu dans l'exécution ni en avair tire tamas les coméquences. Il s'est trop vite enferme dans les rabriques acolastiques de la grammaire et son étude « à plus guère que la esteur d'ans statitique fort him établie des propositions verbales du N. T. La manulique set processes, nécessaire soème, unis ce n'est pas cuoire de l'intoire, M. l'abbé Vitsen a drensé l'incluire des formes syntactiques de N. T. La gram-

maire historique a une ambitiou plus grande, c'est de usus montrer ces plantes nurseuses dans leur milieu vivant et de nous en expliquer la végétation lutime depuis leur premier germe jusqu'à leurs derniers fruits. L'atmin de M. l'abbé Viteau est une stude morte et, parce qu'elle musque de vie, manque un peu trop, a mon gré, de profondeur et d'intentt.

En insistant trop une ce déficit, le traindrais cependant de sambles mêcunnultre le grand labeur de patience qu'elle représente et la scrupulruse exactitade qui la distingue. La liste est longue des propositions verbales dont l'antent a noté et relevé les spécimens les plus caractérisques ; propositions indépendantes, declaratives, interrogatives, volitives, impératives, optatives : propositions dépendantes, complétives, affirmatives, finales, consécutives, circumstancielles, consistionnelles, concervires, etc. Est-ce que la numbre de cas casiers ou tiroira dans lesquels out até accumulés des monceaux d'exemples, n'aurait pas pu étre diminué? Ny aurait-n pao un profit plus serieux a presides quelques-uns de ces exemples types et à en expliquer la dérivation. La grammaire ne s'anime que par l'instoire. Il sat excellent de constater les formes : mars la tache est de les expliquer. Je crois qu'un lectour attentif aurait platôt fait pour constater see formus de lire le N. T. un ceayon à la muin. Ce serait plus focile que d'aller les churcher dans la classification compliquée de M. l'able Vitem, Acceptons aves reconnaissance, sans le surfaire, ce qu'il nous donne. Ce n'est pas une grunmaire du N. T. mame en se qui tounile le verbe, mais une contribution à cette grammaire. La conception est bonne; la méthode est juste. Il ne reste qu'à les developper avec plus de de logique et à les appliquer jusqu'au bout.

A. SANATIES.

G. Massaso. — Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. — Les crigines. — Égypte et Ghaldée, l'arra, Hachette, 1^{et} vol., 202 p.

Le livre que je présente nux lecteurs de la firme de l'Histoire des Religionsest l'une des unives les plus serieuses, les plus mirement réfléchies, les plus
songneusement préparées, les plus magnifiquement éditées qui sant pars depuir
langtemps dans le domaine de l'arientalisme en general. Le nom de l'anteur
est un one garant que tout y a été anumis à la plus straite mothode amentifique
pour tout us que l'on sononissait surement, de sorte que cet ourrage s'offre
avec plus de mulifs de medialité ga'en n'est d'ordinaire enpuble d'un offrir a
ceux qu'on vent instruire. S'il y a doute sur quelque question ou quelque
simple pourt obseur dans les époques lointaines ou unes reports l'ouvrage,
l'armon aerrie des notes qui occupent le has des pages instruira seint qui
voudra s'immisser dans la courroverse en lui indiquant les titres des ouvrages
on des aimples urilières de revue qui ont cté publiés sur la question. Il falialipour écrire ces notes de labbiograpine et diseuter en quelques mois la valour

on le seus des témoignages ainsi indiquée toute l'éradition de M. Maspero, et le croin faing que lui seul était capable de nous dunner cette bibliographie penague. complités des ourrages reistifs à l'Egypte et à la Chaidee, C'est un plainir révitable de le roir evoluer ou milieu de taul d'œuvres diternes avec une auturn admirable qui us se dément jamais, approuver est auteur-ei, ne par admirtire les conclinions de colui-la, indiquer les solutions les plus exceutriques colores quanti elles out une certains apparence acientifique, et cols avec les mémes derards pour ceux qu'il met un nombre du ses amis ét œux qu'il tient à mordistance respectuence, as mentions endement advers at non-dones juris your conx qu'il n'admet par à figurer dans sa bibliographie pamabée et sa lute de genz qui lui derrout la seule common à imposite de pouszieut espérie de passar à la postarité. Ce une l'ou pourrait peut-être reprocher à M. Maspero, s'est rie un pan avoir Stahii avec assez de firmeté la lique de démarcation entre les suvrages vraiment sérieux et seux qui ne le sout pas, d'avoir étendu trop libéralement son infunité habituelle à des innounts qui estont sans datde charmes de trouver leure mons au has des pages d'une œuvre du cette importance, mais qui feront plus tand is tourment des commentateurs du cette grande ouvers que l'on ne dépassere pas de longtemps.

Il fant louer M: Maspero d'avoir nonne un coup de barra decide vers l'orienlation souvelle de l'histoire, ou plutôt vers l'empaie nouvaile de la manière dont dolt es fairs décormans l'instance. Une large part de son promer values set consumer & l'identify dus idees, times religiouses, constitution politique, constitution de la famille, évolution de l'industrie. l'our moi qui crose que la verstable instant derrait sercout s'attacher à es qui d'ordinaire est le plus neelles. dans les currures qui s'infituient America, je ce squede assez huce cette cuamere de nomprendes l'histoire des peoples de l'Orient, cer en destaitine s'est mus faire summeter à la source de la sivilisation. Je sernia mêure porté à ne pas troover la part sufficante, mais il faut savoir se continuer de co que M. Maspero a tru pouvoir dumer à ce aujei, Je n'al pas l'intention de le survie pas à pas à irayers son bratoire, d'autant même que je ne sais pas capable, emmonini, de traiter avec un egal buillince la puite aesprictogique et la purtie égrptológique; je un venz pas plus is ériger un oritique de celoi que la segurderai toujours comme mon maître : je lui demanderus sendemont la permission de la soumentre qualques d'outes, qui ma sont venus à la lecture de son hyre et le president les deux points que je venn lui sommitre parens conx qui selésant dipositionent de cette ficene, e'est-à-dire aut des questions qui listérement l'erne lution religiours de l'Egypte.

Si la commissance des cières religemante qui sei exité dans la valle du fill est sortie su grande purile du chora presque inegéricable ou les segont trouvèes les egyptologues de l'étable d'E. de Rouge, a'est en grande partie l'auvre de M. Maspero. Lora de dédaigner l'étade de ces blace religemant comme ladigue de son espeit, il a su s'y appliquer, aven quel bouhaur, les loctours de estie Reme no l'ignocent point. Si j'en jugo pur les parales qu'd en's dine de jugo en parlant de se premue volume de se grande instoire, je prois que l'un des elimpitres acreptes il a attaché la plus grande importante est aciel si U traita de la religion de l'Egypte, c'est-i-dire le chapitre deuxème sur « les dieux de l'Egypte, leur accabes et leur nature des dieux bedaux, vivante et morte; les Triades; les temples et les connitoces | les communuées du Delta, les Ennéades d'Héfopolie et d'Hérmopolie e, calmi-la même qu'il m'avait aignaie en mo disant » Vous y trouvers une explication nouvelle de la religion égyptieure. — Aussi mon premier sons «-1-1606 de numeroure la tenture de son lière, des que je l'ai su, par ce accant chapatre, sprés avoir rapidement parentre le premier. En lisant de second chapatre, j'ai été frappé de cr que je crois être sue lucture dans l'az-position de la genese des idées suligiouses en Egypte. Pour mouux faire emmerandre ma pensée je vair entrer dans quelques détaile.

Pour M. Mospero, toute le religion egyptienne est une religion des éléments assumiques ; on y honore d'abord la terre et le mel, le fleure merreillanz qui procure à la vallée les eurs qui la fécondent et la rendent productive, noir le salud si tons les autres de la mail stailée, depuis les constellations les plus importantes jusqu'aux monudres astres qui formaient ce qu'ailleurs on nommait l'armée céleste; On ne se contents pas de cette première opération : amagne nome avait une dirinité un plummes dirinitée protectriese; les Égyptiens firent tant et al bien qu'ils en arrivéreus binniès à identifier fours doncs locais avec la disu rotaire su l'un on l'autre de ses attribute que l'on exprimait dans la nom donné au dieu nouvellement paré. Cette conception de la rougion en général, de la religion egyptienne en partiodier, n'est pas nouvelle , e'est la susseption que M. Max Miller a mue a la mode, qui a un moment conspé toux les espuits s'occupant de l'origine des religious gene nes suches colestes, ses males, ses phenomonos où les giones du mal at coux du hien luttent contes les autres, toutes figures exceptuit de rendre compte des phinonenes malurals et emilies nos l'homme no pourait encors s'expliquer. Cette ensception est sertainement, a mon arre, l'une de celles qui not infiné sur l'espett de l'accume quand il a été a mome the la concovoie; mais elle est relativument tardive, one c'est une cumseption philosophique des promières bourse de la vie de l'homme et elle a du alra precides da certainos autres conceptions que f'ai sté surpris de na pas voir énoncées dans l'ouvre de M. Maspeca. Je sais fort hien que les phénomènes salestes out du precomper de fart buinte heure les premiers hummes et il suitt. de voir la joie des petits enfants, quan i un allumo la lumière du mir pour compremdre que les premiers êtres l'unmons ent été frappés de l'apparation de l'autre ifu jour au motio, de sa disparlition le soir, de sou obdication temperatre par ter mages, commet de l'apparison intermitérate de la lune au firmament et de celle permanente des étailes. C'est pourques je suis tout disposé à faire entrer les posiminenes naturels dans la genèse de la religion agyptienne; mala ja se cross une que ce soit la le sont chanent de sette entreption, you trouve l'autres qui

agai serii memmet anires clame entre gremone et que, como mol, sons americara Si s'est l'imbiando des enfinta d'ôtro frappos de l'apparition on de la disparation de la hamière, de temmigner seur joir au lant effeni seinn les car, absolumend commo le fant tens les étres de la ceration, s'est aussi une de leurs habtudes s'ôtre reconsissants covers la mere qui presid solo d'écurter d'aux tout und, do not prepare tout him second qu'elle le peut, d'être d'abord en efficie de celui qu'ile ne arrent être four père, puis de s'assentumer à sa tre et de las amerire bleatift, de los acreses gré à mesure qu'ils comprennent de la protection autrement officase qu'ils trouvent en bil et de s'habituer à le regarder. comme que qu'un d'une nature un rinure un qui ils trouvecant ascours toutes les fois qu'ils en surent besoin. La réflexion montrers sistement a combion plus herry engan il un docuit dire musi à l'aurure de la vie pour ses premières some-He humained, abut-2-after pour les familles. Quant la most vint entever le chef de la familie, see enfants en conservirunt le souveau en fui rémiant on culte : e'est ce que l'on appelle la cuite des maris, se que j'al nommé té mille das Ametres, unbe qui set encore event en Chine & Cheure actuelle et dent soon requis his pastes show busines less matters cardie es, pour no purier que de relies-it, dans la religion des morts, Aussi hab que pouvait a biendre la monado Cime famille, on conservant is moreour de l'anottes de autin famille, on ini runthat we exist primite at or don extract pour bossmann dans la conception des cheux de l'Egypte. Emme à l'épuque où les composse l'écrit du series qui lit Pirarry de marabe monne some le mon de Pappene at IV de Bindio, se d'anc man solver, at no but contain so cults dates trapper familie, on Completel since les ear aritiques, ou lui attribusit tous les Arbaments beureux qui surminant. dens une famille, notamment la paiesance des enfants qui devaient porpétune sette familie; c'est outet que l'anteur designe par Mon Bleu ou par le Khou, se lamineux anottes qu'il faliait invoquer aux temps difficiesa. Je erots, pour les pert, que l'élèment ancestras dut être l'un des prinquez éléments de la coligien primitive des bommes qui habiterent la vallée du Sil, car cette retigiée stan rocore pratiques au suoment su le chrustianiesse s'implanta en Egypte, et elle s est anome inpananeument pratiques à l'hours actuelle. Le serais asset purté à croice que l'en peut jugre de l'antiquité d'une stée dans l'esprit de l'homme en raison de se persistance, de sucte que les obres qui durant le plus mus culles um out his les premières adoptées par les hemmes primitifs, et à set egard todia gutra idée n'a en dans l'esprii de Chomam plus de percudance que l'idée do sulte que l'on devalt remire sus morts et parmi ser a l'ametre de la famille. Aux ploes de reconsumançe es de reconstitue de sex ancêtre viocent es joindes les autres illes qui surrent dans la genitar de l'idés religiouss compless billune none la concercona anuntament; pent-ette la preceniment-olles, quarque je no amo pas puese à le emire ; mais es tem say il me semble leso qu'on ne dois pas faire electroction de entre leine dans l'expensaion des divers eléments qui qui

med in ridigion.

Ili suyer summa cotta idée est simple et comme alla se prête à l'évolution raisonnes des faits ethniques. La famille primities en vint bientàt à acquérir sui tel personprement qu'il fallet songre à la subdivision, on tout au monte a porfor aillants son habitat; de là la présition des bourgs, des villages, des villes, des cantions, des principautés, - des nomes ou Egypte - et des empires, à mesure que le hesoin d'association se fit sentir aux premières familles. Naturellement chaque femilla emporta ever elle mon dien tutélaire ancestral; ne dien pot devenir la tim du boarg, du village, de la ville, du camon, da nome et de l'empire tout sullur ; je ne dis pus : il deviat ; je me contente d'écrire : pat decenir, car ini sultre on ligne un autre élément, l'élément de préseance on de vutoire et une famille sur l'autre, d'un elen sur le clan veisin, des imbitants d'une ville, d'un nauton ou d'un come sur les habitants de la ville voisine, du canton on du nome romin. Cette préserone se manifesta tont somm naturellement shes le men que ches les houmes; de la les compétitions de dieux qui n'élaiest que la unite des compétitions humaines. Et it est ai year qu'il faille tenir compte de set élément dans la guerre des dieux et des élémens de toute feligion en génézu), de la religion egyptionne en particulier, qu'on sentit le besein d'humanisse en quelque serte les phénoments naturistes que l'en allerait, que l'en cherchait. a rendra favorables on implement, of qu'on les rattache à ens divinité apèrightment bommés, figures sous une forme framaine, donce a ballitudes humaines, rattaches a une famille divine quelconque, quand ils n'étaient pas le premier chalnon des muyelles générations. Quel besoin pouvait-il y avoir de donnes à era dienx, personnifications des phécomènes de la esture, un père ou una mère, quand on un les ficiair pus eux-mêmes père on mère, gumd il sufficait du les adorer commo des divinités tention qui n'avaient anoun besoin de se rattacher à une famille qualconque? On dira suns deute que cette explication est bienlogique, trop logique, our es elle tout es tient et es nomprend brokment; que les premières générations bumaines n'étaient pas aussi misonnouses qu'il le faultait pour la justification de cette théorie, que par consequent c'est la du rainonnement pur et aubtil, de repondral qu'il a'y a anuma sobidité à ruisnemer aiusi, et que la logique inconsciente, non enisconée, est heuncoup plus grande qu'an ne le crost généralement : les mfants ne raisonnent pes calen les règles. de la logique, et cependant lla muit très logiques dans leur petit égolame,

Les Egyptions cur-mounts avaient d'ailleurs adopté entin genées de leurs idées réligieuses, ca de n'est pas la mon de ces explications subtiles et recherchées comme ils en out trop nouvent trouvé : c'est l'une des démonstrations les plus naturalles qu'ils acuernt aucune petne à rescontrer pour la bonne raises qu'ils ac se doutérent ismais qu'ils apportaient une démonstration de la genées de leurs idées rangimenes. Cette démonstration, pe la trouve dans les deux dynasties devines qui régnéement sur l'Égypte. Ces deux dynasties démons se nomposseut d'un certain nombre de con ou de dieux qui étaient conses avour regnées l'Egypte arant l'époque historique et qui staient doté la vallée du Nil deu

premières découveries niviliantèces. Ces deux dynasties se composent de quatre couples diving sortis d'un ancetre unique un sommet de la dymatic. Evidenment, Il y a la un arrangement postéciour, ainsi que l'a démontré M. Maspers ini-mime, et j'en dirai bientôt queliques mots; mais avant le travail des prètres d'Hillispolis, les légendes attachées à chacun de ces rouples étalent colporales dans la vallée du Nil, bien mangées par suite de l'éto-grament des temps auxquela alles as rapportaient, et c'étaient des légendes estatives à des aucétres mervelileux dont on avait conservé un souvenir reconnaissant à cause de cerlams services readus à l'essemblion qui noissait les membres d'une même societé. Et la preuve qu'il en était sinsi, r'est qu'on moontait de use dieux les choses qui arrivaient journellement aux hommes de l'Errpte, qu'on les faistat viaille, devenir decrépite et mourir comme de simples mortels. Le moyen de fare mount is soint, la lune on les étinies, la terre on le Nil? le ue le sois par. Ce fat plus turd, loraque la théologie des prêtres sut composé que religion plus scientifique, qu'on pensa à faire des apoètres des dieux ceinstes, minires, astraux, on terrentres et fluviaux. Je sale bien que le nom de l'un de ses ancètres est Ra, le sofeil ; mais outre que es nom peut purfuitement aveir en une signifination première qui s'attannuit 1 une chose humaine et n'avoir été donné 4 l'astre du jour que pur une métaphore, il se peut aussi que les préires ainst chain es non pour minux éclarer hear théologie. Il arrive un moment on l'on réquit les deux éléments da genèse en un seul, c'est évident, painqu'à l'époque funtorique on un se rappelle plus que celui-là; mais les daux éléments entitent bien distincts l'au de l'autre, et la réflezion peut parfaitement les séparer l'au de l'autre. Une nutre preuve dé ce que je dis se trouve dans la nom de l'ère que le Pharman égyptien donnait aux dieux, à Ha ou à Amon pur exmeple, Ly vois plus qu'une figure, l'affirmation d'une filiation au sem réel du mot, filiation onbliée, devenue une figure de langage, mais symt pour cause l'anchre primitif qui avuit créé la familie d'Amou et de Rà, absolument comme l'emprereur de Chine s'intitule l'ils du ciel, parce que le premier homme dans les idées chinolees est no de l'union du Clad et de la Terre. En tout nes, quelle que soit la valcur de ces arguments qui pe me semblent point méprisables, c'est une famme, ce me semble, d'avoir outsité dans la composition de la religion égyp-Liennu net Alement permitif.

Denvise même chapite, M. Marpero, rendant compts de l'évolution des sieux religieusses su Égypte, parie de la Triado avant de parier de l'Ennéade, de sorte que le fecteur est permané que pour lui la Triade a precède l'Ennéade, Cette conception, au point de vue philosophique, pourruit paraître singulière, sur l'espet tromain serait revenu sur ses pas, de sorte qu'il est admis moi dieux, pais usuf, pais serait arrivé à la sommention d'un dieu anique, sur l'Egypte u bien en l'ofee fondamentale du monothéissur. Cette manière de résource en problème philosophique ou refigneux m's demos des écoire : se n'est pas la manière de procéder habituelle à l'espeti humain. Encore si l'on trouvait des

representations unus monerant les trimies en excretes pour about dire sous Ansien Empire, je serais iden obilge sann dome d'avouer que les Egyptions aramet ou des tours et détours; muis il o'en caluis namon que je sonnaisse. De minne, suns les traire on peut form nommer les troit alleux en données qui pley tand furest tes elements compounds de la Tende divine, unts je ne comunio par de texte disant qu'ils fussent déjà reunio en Trinde. Les textes est bisquals woulds current a appliquer M. Maspero sont d'époque pintémarque : se sent assurement des textes que acolleanent, des théories religieuses resauptant nar plus samumes spoquer; mais -s textos soni melungés d'écomente nouremir, car quelle que Bit la considération de l'Égypte pour aus ancient textra et ses livres direct, son gene n'était point fuit de manière à se contenuer toujours dane qualtus praites d'alient, elle progressati somme tima les antres pays, et Cest, selos moi, une grande erreur de las afiribaer cette immobilité dans quel que miles de Itila que ca sait. Retamanti dans Protre des faits religiones. l'Égypte a fait d'immunass progrès, visibles à luus les yeux, qu'il cut impossible de man Cest pourqual l'expendien de M. Margon m's donné des donnés. Cer faris pourraieni fitre progress par li littérature populaire du l'Égypte, un uplie part la Triade n'apparaît, mais hieu l'Ennimie ou le Cycle des dieux

Une training specime on a resident and the double not be precise upon M. Manpero attribue à l'enterremont dans la montagne. Soton lui, les figreptions aurainne shapeys que, a Con methali le radurre dans la terre, il a'y corrampall na peuplus vite, scenare des infiltrations de Peau du Nil, « Si au contraire un l'enssysismuit an disert, la pront promptement dessente et dureur, as alangent en uno galto de perchamia mairatro sono laqualle las quales ao communicat limitement..... L'usage s'établit donn de memer les morts à la montagne et de les conflor à l'antion préservatrice des subles, o Cotte phrase, me semble exprimer la chose d'une manière trap genérale et ne pus ténir compte d'un fait bien cortain. are matre qu'U act mentionné par Diodore de Simile, on le proliquest écoure un 18º sobrie de notes best, claum plus turd. Le fuit sel que l'immense majortie des Egyptissa sinterrali see moris dans la cour des stamuns de familla, somme la choss se pratiquest en Green, a Bonne, etc. La chose, d'altiment, est dita dens um trate copia que a Salamanda pour amont, et qui se tranve à la Biblioteca Numerale le Naplea. Le trais de Dindore de Sorie aut annue; le fait de l'enterrement and mixing a colouit pur moi-mone dans cotto ficase; c'est estat d'un martire dont dieux frères achaitent le surps et voit le déprese dons leux mainos an-dessas d'un immo rempli, d'enu avec des lumpes brôfant pur decent. le corps somerable, also busine summer dates les riles du mille des ancettes on derait grore son, de presentes de l'esa fraicise su maine tous les dig jours, et d'allume ses lampes dont un prince de Smut à la XI-dynastie pennail mon de righer le montres. Mans abres à quei ensquent les tombusus à la sermagnes l'estombours 3 in succession servateir a communication fin functionnaless égyptions qui remain realla dos servicios a la chore publique, e est-à-dire na Pharma ;

or lambour thait tout d'abord je rrouvel, l'an n'y enterrait que celui que l'avait mérité, en débure de la famille royale; il derint entains le casena de famille que nous commissions, par suite de l'un de con progrès municipables dant je parises tool a Choure, at time his maintres of one many familie parent profiler. de la distinction conferes à l'un des leurs. Mais même arest, l'on essettenait d'entercer les cadavres dans le cour de la mainen. D'affiques le tombesie luimone o'stalt qu'une muser speciale attribuse au defant, maison d'aternite, au lien de maison de la vie ordinaire; aussi est-ce le com du tombeau dans la litiésure ogyptionen, et la forme du tembeux ordinales represente-t-elle de pres la forms de la muison egyptienne, même quand elle avait deux on trois daues. Si je pogramovani ber exploratione de M. Maspuro hora ne co shapitre, je troovavernia sem doute quolques autres questions qui nom'ent pas semblé ausai claires que je l'eusse donné; ce que j'ut dit me somble sallieunt pour montrer que mone après la travait si considérable de M. Maspere, fait avec um admirable anismes de tout se qui a trait à l'Egypte, certains pensis sestent socore douteur. et le second ensure long temps.

Preprint qu'un ne su méprendru pas sur les réserves que j'ai ern devoir fairez ces réserves montreront à M. Maspara que j'un la sun levre avec tout le sérieux que ce livre méritait. Si la conviction ne s'ent pas faite en unu empit, c'est sant dunée que je étain pas asser hom propore pour reperoir l'ensempement; unin sen dunée et res hésitations, je les si traiment sus et j'ai pesse que, presentant aux leureurs de cette fictue un ouvrage aussi remarquable à laux égurda, je leur desare, et je un devaix à aux-même de leur danner un compte-renda metire, enfischi, aussi sévieux que je le pouvaix faire. C'est en que j'ai fait.

H. Augustan,

J.J. or Groot. — The religious system of China, its ancient forms, evolution, history and present aspect, manners, customs and social institutions consected therewith. — Legien, Brill

M. J.-J. de Genet n'est mon doute pas un inconou pour les lectuers de la tième de l'Histore des Rélégemes : à a su marquer au plane, et une plane de ainex, parmi les membres de la triba savante et l'ouvrage que je présente aujourn'hui a seux qui ficont sel article ne fora que lui assurer une place plus
éminente encour que este qu'il occupait dejà. Les deux volumes qu'il aralt
encourres sur Pétes amendémente céchères à Ément (Amey) et qui ent été lexbaits en français pour les Avendre du Meure trainet, avaient adja montre quelles
putientes enchrantes avait du faire l'auteur pour aviver à douver la description des continues de people chaole, un pluiét de la population d'Emen, dans
mes jours conserves aux répositionness et aux l'étes religiouses : ces rechermes

étaient des études de moute plus que des études de philologie, mais pour avoir cette in unque d'effective, elles n'en étaient pas plus faciles à faire, bien au contraire. Le passinir efficiale que l'ausour occupait, as grande habitude de la langue chimise lui aplantrent aans doute bien des difficultes, cais en sait que pour possèder à ce l'egré les contraires populaires et intimes des habitants d'Émont, il s'a de remiter devant ancue effect, devent encue des degoûts qui cot d'é se présenter sur ses chemie ut qui us l'out point rébute parce qu'il voulait se rendre compte de tout.

Dana sou norrel covenge, les racherches philologiques ont du primer les studes prices our les numers vivantes, mais colles-es occupent encore une piace nomeniocable dans le travail de l'autour, et la rechembe des textes s'avait pour but que de montrer la configuité des continues religieures en China et d'enconfirmer l'existence aux semps les plus anciens slout l'histoire chimiser all conscience, tent en miliquant l'évolution accomptie dans les itées et les roulumes enigicases a travers les secles. Le dois le dire insutationet, q'est nomme ceia que le comprende la préparation d'un ouvrage de ce genre : les fivres penyent formir des remorignements utiles, nultupensulties, muis reman monde. ne segralt reloic l'étude des lieux et des faits, rien ou saurait remplacer la vie obmuse mone en Chine, la pratique journalière des mille et un rites de cette mation chimnise que nous semmes tentés trop souvent d'appeier formaliste sans que rien ne mus y antorsa que notre mintelligance de centurses qui ne somt plus les sotres et notre peu de goût à neues réporter vers des époques que nons traitons dellatguenesment de l'abulauses. M. de Groot a donc pris, selon mes, la seule manière de moner à bien sa vatte entreprine.

L'ouvrage qu'entreprond M. de Groot éviters un écuail que n'out pas suffimemmant evité coux qui ant desit sur la religion on les nouturess religionnes de l'empire chimia. Les auteurs trop presses, les voyageurs qui noue not fait part de leurs impressions sur la religion abinoss, out pris péle-mèle leurs sensocienementa dans les livres ou sur tous les poluts du territoire chimnes, sans edCarlier un instant que les livres devaient rendre compte de ce qui existalt à l'apoque de l'autour, ou de se qu'il savail, et que, sor un territoire qui sui varie an moins manus notes Europe et qui est beancoop plus peuplé, il devait y avoie nne dermité de continue ell'ayante et que ce qui était vrai pour les provinces du nord stait qualquefois très opposé à ce qui atait lieu dans les provinces du and, etc. Cost en effet la mes des promières operations à l'aire dans au ourrage qui autreprend de traiter de la religion de l'empire chinois dans aum ensemble : 11 faut bien établir les englannes générales, aul y en a, et montrer l'accionatation de um contumes dans les diverses provinces du caste empire du Milieu. sons pame de us presenter su lecteus qu'une judigeste réunion de contames disparates, sans lies entre elles et dont on un peut donner l'expication soien-Effique, M. de Groot a nacossairement limité una recherches à sertames prosment and its l'empire chimne, il muse on avertit et cet avertissement out

une preuve de sa problè en même lempe que de sa methode scientifique. Quand il sera nomplet, l'euvrage comprendra donze vonures divisés su sept. licres dont channa traitera une partie speciale da système religieux de la Chron : le premier livre traiters des Kines funéraires et de teut ce qui s'y rattante : le second, de l'Ame et du culte des amétres ; le troccète, du Tacisme; le quetriéme, de la Défication de certaines ames su dels du cerde de leur famille, c'est-a-dire de ce que nous appeions communement dieux et diesses, et des diverses fêtes qui leur out MA consurées; le cinquième, du Bouddhisme et de son importation, de son développement, de ses succès dans l'empire du Milisur la rixième, de la Beligian d'Etat, et le septième, de l'Histnire generale des Églises. taniste et bouddhiste. Le l'ecteur verre sinsi quelle riche moisson de faile et d'observations est nécessire pour moner à honne fin un pared programme. Je me hitte du dien que, si tout l'ouvrage ressemble aux deux premiers rolumes qui unt ste publice, le lecteur ne sera nuounement frompé dans con attente, et mue l'auvrage se présentera comme ce qui quea été publié de misua, non seulement de plus complet, mais de plus étudis et de plus scientifiquement expirqué unt le système religieur de la Chine. En tout cas, son muyre restera un livre indispensable pour celui qui voudra se rendre compte des idées migimuses da Chinois.

Ou sera sana doute surpris en licout mon nom au luis de ce compte-rendu qu'un égyptologue se présente comme le garant de la valeur de terranx d'un sinologue. Je rais avertir poux qui me lirmit que je suis complétement étrangue sur mystères de l'écriture et de la langue chinoses, que par consequent je ne pain me porter garant en aumans manière des numbreuses traductions qui se rencontrent dans les deux premiers volumes publiés par M. de Groot; mais cependant il y a des traits auxquels, pour peu qu'en soit initié à la vrais mêthude scientifique, on ne se trompe par, et cen traits je les ui tuns retrouvée dans les volumes que je presente un lectene. Il y a encore quelque chose de plus et c'est la la retam pour luqualle l'ai tequ à rendre compte de cet ouvrage considérable, z'est que extre les coutumes chiposes telles qu'elles ressortent des études et ées tradustime de M. de Circot et les commune égyptiennes telles que je les conenis, il y a une si nurioune recesmblance que l'on accest tente de proice à leur identité. Or je ne suppose par que M. le Groot pour arriver à promoter les coutumes chinomes comme samblubles à celles de l'Égypte ait sciemment altèré ses traductions et ses descriptions; je sais certain d'antre part que ce n'est point peur arriver à nette frappunte ressemblance des contumes ogyptiennes et des contumes chimises que j'ai dirigé mes étudos et que j'en as de aute propre gré modifié le résultat : mut, j'si agi du misux que j'ai pu dans le champ de la edence, et je sois peranadé que M. de Broot a fait de même de son côté. Si done il y a ressemblance entre les resultats qu'il a trouvés et seux qui enut sortis de mas propres étudis et de cellen des auteus sarants dans la scionon egyptologique, c'est que la ressembionce exists reellement at or o'est pus nous qui l'y avons miss. D'ailleurs il

n'y a pos live longismpo, sculement deux aux, que una attention a été attires de et cétă, et cutte ressandiance existait depuis les première ages de l'immu e. E. mateu, cu a est pas le première fois qu'en observe une resembliance suite les milliarions de l'Égypte et de la Close : le bruit des contraverses d'autan n'espas si amaplitement électet qu'il n'en all subsisté quelque chose : c'est sur un mutre terrain se qu'en avait déja affirme.

By anomic no oneyer hier simple de faire rescortir des ressoublances, et qualques tait d'indiquer les perms sur lesqueis elles portant : si je le fairens, et qualques détails sersiont nécessaires pour prouver uou sentiment, il me faultrit à zonte de terrecoup les numes d'un arméle de compte-cenda; je prôfire donc réserver pour un autre travail ou tableau de parite, d'aniant resert qu'une comment de la faire d'efferta hieratit à une. Je ferre sequiment remarques lei que les ressemblement que l'annonce porteroni toutez nur les naugre fanéraires et sur sout en que tourbe à cer contomes; sans doute je trouversi dans les uniess solumne de M. de Groot de nombreux points de rapproximent, je les farai alors contomire au fur et à menere qu'ile se primenteroni et je faint observer que, sans toules les latitudes, l'impert faminin se développe d'après des jois instinuables, et dans un surcle d'idées irre malement, si cela grâce que travaite d'un homme que a bouncoup yn, beaucose apprès et houscoup travaille.

E. Annamar.

Faint Conor. — Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra, publiés avec une introduction critique. — Fain. 1 et Il (10 fc. et 12 fc. 50), ill. — Brazeller, Lamerin, 1894 et 1825.

A. J. Risserves, — De Romeinsche Mysteriën van Mithras. — (Le Haye, 88 g. in-8, timze à part, suits nom d'éditeur).

None envione que depuis popients ambées M. Franz Commit, professore à l'Université de Gand, préparait ou grand insvençe une le miliarianisme et, committeux seux qui reconneissent l'importance inimerique de Mithra, sous attendione, veus une certaine impulieuxe et avec conflues taux à la fine, le renatur de ses laborieuxes conferences conferences conferences conferences conferences conferences conferences de la manière et, par aux à Catalogue sommaire des monuments figurés celatifs au malière et, par aux à Catalogue sommaire des monuments figurés celatifs au malière de Mithra (figurés arrélationes), 1852 et 1883), il nous avait servort de belles perspunitions que les projections de l'envey proctiaine.

Nous arous aujount has les deux pronière téatibules de su publication, la motté, paraque l'autrage complét en acre quites. Risonn tout de suite qu'elle répond à l'attente et justifie jusqu'à présent les espéculus les plus erigenales. M. Franz Camous a su la basse formes de trouver au édition qui u'a pas acouse les trais de l'execution materielle. L'impression est at une ciacté par-

faile et, pour antest qu'il mous a été possible d'en jager à me simple lecture, d'une grande sorremon. L'idomentme, tres aboutents — l'auvrage samplet us rempters pus mons de 300 figures, son nompris les planches hors texte — a 616 exemptes (l'après les mentheurs provides méanaques; les planches mon font remons. Toute cette partie matérialle, si importante dans un record de textes et de monuments, doit être louée zons réserre et pourrait servir de modèle aux publications malognes, d'autant que le prix des hacimales aut fort modèle.

L'étade d'annum nutre religion de l'antiquité e exige plus que le entirremistre une collection problem in ur genre. If out a la fair tree identificamment. ounnu et tres disperse. On vencuatre Mithra partout et en ne je saisù mafie part. Il set dans le partition vidique et dans "Avena, en Persent sur les bords. tin Blim on du Dannie, it set a la fois un des plus aucieux et le plus jenns des dieux du paganisma antique ; il s'ext engegé en toute sorte de compremissants, nove Becchun, aver Satisfies, avec Apillias et avec Unites ; il a cité manquile pur toute espete de tréologient, depuis ceux qui es séclamment de Zeroustre inequ'à cons qui s'insovamen des apsaniations consperlingaries de la deendence connitte. Les autents qui parient de lui dans la société attique le connaissent en general usser mai at ne more respectment que mechanement. Enfia the en Chambert on be madeur - surge as coules - d'Atre en quelque soute le dérnier ports-drapeau du synorthinese paren dann un lutte soutre le eprintinggame transplant, on some golderen andre from the six assolution area autant d'opinialisaté que lui par l'Egliss et amun culte plus systématiquement stouffs que le seen. Comment se reconsulire au milieu des membre disjectés

¹ II - a un pine grand nombre de remedit de textes d'auteurs anders reintile - Midris. Il sonount de etter en tout particellerement) T. Faller, les Mithran quad francemes calle, Elienfeid, 1888.

d'une histoire tant de fois soculaire, à moine d'avoir cous les your l'ensemble des térmoignages dispondules, de manière à reconnaître quelle valent il faut accorder à chacun d'eux?

Date le premier famicule (184 p. gr. in-4) M. Comont a groupé les textes littéraires et épigraphiques qui concernant les mystères de Mithra. Le second comprend le description et la reproduction des monuments d'Orient, de Home et d'Italia : le troisième sera sonseuré aux sculptures retrouvées dans les previnces occidentales de l'empire romain. Le quatrième cefin contiendra, autre des tubles détaillées, une introduction critique on l'auteur exposera sa conception du mithriscieme et la signification des sobres mystérieuses figurées sur les monuments. Les deux derniers fusciones parallemet prochainement.

On sursit manyaise grâne à chitaner l'auteur sur cette disponition l'acheuse qui reurois l'Introduction a la fin. Il y surmit là une querelle de mots plutôt que de fond. Nota ini demunderione seulement de changes se titre d'a introduction a pour designe. In partie de son travail qui en bou français devrait s'appeler a conclusion a. On écrit codinairement sa l'réface après acoir fini son livre, mais on a loujours tort de l'imprimer a la fin du livre. La discussion des béses de M. Cumont ne sumuit guées non p'us être frantseure qu'après la publication de la dernière partie.

None none hornerous, en se qui conserne les deux premiers fascionles, à quelques rapides observations. M. Commet, dans le premier, a suivi l'octre que votoi : f' textes orientaux; 2º textes grous et latins d'auteurs commes; le textes soussur, c'est-é-dire dont la relation avec Mithra est douteurs; 5º nous théophores dans la composition desquels entre le nom de Mithra; d'ies textes épigraphiques (inscriptions orientales, inscriptions grecques et latines groupées par province; inscriptions douteurs; inscriptions fansses). Une concordance, tres précieuse, des numéros du Corpus avec ceux du recueil ciot le fascionie.

L'ordre dans lequei M. Comont a disponé les inscriptions unos paralt judinieux. Dans les pays helléniques un helleniuse il n'a donné que estles no Mithra est expresséement mentionné. Il a en raison de ne pas encombrer son récnail de toutes les insamplisms une dieux solaires séminques absolument étrangère en milhélanismes, Ce n'est paz, en effet, une des moindres corinsités de l'élistaire de Mithra que la répagnance éprouvée à son égard par les Grees, alors qu'ils acqueillent el libéralement les Baula. Ce hierus, chromotogique et topographique, dans la transmission du mithraciame d'Orient en Occident ne manquers pas l'être relevé pur l'auteur, puisqu'il l'a si hien nois dans le reconsi d'inscriptions.

Par contra, pour les inscriptions provinces de langue latine, il ne s'est pas borns à donner selles qui smallennent le nom de Mithra ou qui sont accompagnées de quolque symbole nettement mithrisque, Il a joint, main à part, dans une seconde catégnées les textes reintifs à Sol faccietts ou à Sol taut court, parce qu'il y su a certainement dans le membre qui donveur être rete-

nus et d'autres qui ent une attribution différente, « L'opinion, dit-ii, qui constitute toutes les dédicance Suli inviste comme millimques est unest injustifiable, qu'il sorait absurde de vouloir les réjeter en bloc » (p. 99).

D'encord avez l'auteur sur la disposition des textes spigraphiques, nous apprécions meins culle des textes des auteurs accesses grees et latins; M. Camont les a rangés par ordre alphabétique. L'ordre chromalogique est été de heaucoup préférable. L'une des principales nuuses, un effet, du désordre qui règne tropsouvent dans les études mithriaques, c'est la combinaison à laquelle en « nyré de témniguages appartenant à des époques très différentes, à pen près comme si l'on reconstituait l'histoire de notre xvit sjocle indiatinatement avec des documents appartenant no nyr, no nyo et no nix ments. La disposition alphabatique adoptes par M. Comont n'entraine pas nécessairement une pareille errour de mithode; il a som de noter, a côte du nom de chaque auteur, l'âge auquel il ... appartient. Mais il est mieux valu couper court tout de suite à ess ficheux procedes et permettre au lentour de austre la fillère historique des témnignages cerits que d'adopter un ordre qui suus fait passer brosquement de Ctésian, au communerment du 11º siècie avant Jésus-Christ, à Quinta Curce, contemporain de l'empureur Claude, et à Damanius, du ve siede spres notre ète. L'index promis aussit sistment permis de ratrouver l'anteur désiré.

Co que nona regrettous encore plus, c'est que l'anteur alt renouve à mettre en tête de son recoult les passages de l'Avesta et les autres textes orientaux relatifs à Muhru. Sous la rabrique: « Luxies orientaux », il un none à donne que la traduction de quebpues passages arménieus. M. Comont numble avoir éprouve un scrapule innocrable à publier une grande quantité de textes dont à n'aurait pas pu contrôler la traduction. Peut-etre la collaboration d'un ou de plusianre orientalistes ent-obseté possible? Mais, même en se hornant à donner les mulleures traductions, aven les carantes des divers traducture pour les passages les plus importants, M. Cumont nous soit enfu livré ce Corpus mithricum d'ont nous avons besons. La crainte de travailler de seemide main se doit pas sous amener à aupprimer les travaix d'ensemble qui sont indisponuables à l'étude d'un grand nombre de questions lestorques du moode antique. Minux vaut reproduire une traduction faile par un homme autoriné que de faire pour son propre compte la traduction de textes rédigée en une largue que l'on gouisit mai, comme c'est le cas de beaucoup de philologues polygisties.

Il est veus que les mystères de Mithra, a l'élucidation desquées l'ouvrage de M. Cumont est apénialement destine, anni chois fort distincte de l'ancienne colligion constante, en ce seus que le dieu et sur cults se cont chargés es route de soute sorte d'éléments étrangers. Mais ils n'en dérivent pus unous en desnière analyse du mandenme promitif; M. Cumont promet même de nous en convainers dans son Introduction et nous arayons qu'il est dans la vraie voir. Pourquot donc, après avoir entreprie de mais donner toutes ses plons du presse, est pas mous fournir les documents fundamentant, se introduction en en-

type ou unus simplement par des renvois aux pursages d'une boune traduction?

Nous armount de pas compromère comment ou peut faire l'histoire du mithrisstame unus aver sous les yeur le Mitte l'out.

Une durniers observation succee has eight dus tempholes. M. Camond a panel sons ametero funtos los interroplante (marobonques; il n'admet pas l'adoption du taurobelo dana les enystères de Milhra. Il peuce que M. Lebigue a découdiré Figuratheoriette de l'inscription nº 736 de tome VI du Corpar, Peut-stre a-1-d запов. Neus п'écririons plus aujourd'hui se que sous sems di les-même (L. XII, p., 158), sar le bain de camp donn le cube de Mithra au me siècle ; se n'en etan pas une des protopies des plus minissuntes, pursque la familiore appurtient au culte de la Geande Mere et de Sahanus, Muis est-il aggel évidont que semble le protendre M. Cument qu'il e - att jamais ou de tauxebelow then he mithrustee, qu'il n'y nit anoun rapport entre la merillee du taureau par Mittera et la regiocration taurobolique ? La question descrite d'étre serrés de plan pres. L'autene la traitera suos donte dans sus introduction. Voattendant, mass n'ensemm par été fitelé de savoir, mon aroir à recomme à la Rever probably plan pourque l'inscription qui attente les taimphore me thriugues out immithentique. Co point était asser important jour ne par être tranche en une note de deux agues.

Les deriderate que sous remons d'indiquer a infirment pas l'appreciation fres favorable expressos plus haut l'eut- tre un fasonais supplémentaire pourrait-il mous danner authifaction en ce qui euucerus les textes orientaux? Nous remomentées recomment la publication de M. Guinnet à tous les leutorieus des cultipions et, d'une tages generale, à tous les ambécinques et écutorieus qui a exceptent du moute antique.

2

Await de quales les études minimoques nous devons mentionnes nos très intéressants dimeriation publiés en bollandais par M. Portossel; Les écomments Mysterice nous Mithem, sok le betrekking for ambre aire flenten en als meléchings une les Kristendous. L'auteur a que instruction hidrographique generale fort étantion et dispose d'une aboudance de rébesignements sur les milieux in veries et les sociales et diverses on le mithématique s'aut répaireu. Son travail est divisé en sing parties : P. Une introduction; P. Le dien Mitheux (M. R., me affet, éent Mitheux, et une Mitheu somme unes avons pris l'abitaire d'unitée en française; P. Dostrines et pratiques mithématiques; 4º Ulataire; fe Considérations sur les rapports du mithématique avec l'entires religions, notamement avec selectronismes. Cette dévinion n'est pas houveuse, en ce veux que le semante et la quatrième partie font donné emploi. Il su results une certains senfacion dans l'expose d'un sujet deje très somplique par lui-mome. Le miton du fieu Mithes ne pout se dégages que de l'histoire des mithématiques. M. Busternel tout

le premus reconnuit cominon ulle set complexe el combine alle s'en montière au cours des siècles, Voici, en effet, es qu'il écrit à la page 52 :

Quorque le mithriacisses, tal spi'il es treurrait abez les Romains, aost creinairement représent aumme d'origine perse et que l'or parte en cousequeure penéralement e de Mithria des Perses e, il est certain que l'origine du sults mithriaque dicit nous nous emorpous, ne deit pas être cherchée aniquement chez mes dernières. Nous lisons dans Bérose que les Perses avaient empreunt le culte de Mithria aux Assyrieus en aux Sabyimusens, Nouma les assigns somme patrie spécialement la Bactriaus et Lunieu appelle Mithria un Mede. Ces données divergectes peurent néanmonies se connière, si nous resminiesses que le suffic remain de Mithria n'est pas mini du Zond Avena, mais soint de Darius, tempsi s'étan assimilé des éléments originaires des pemples on des pays sussommés et sifférait nemblement du mille des annimes Perses e p. 57%.

M. Nottereed come paralt dire dans le vrai. Autant le Mithra de l'époque syncemme romaine dérive du Mathra musifiale primitif, amant it est certain qu'il
a'est undiffé au contact de hesqueup d'autres divinités asiatiques avant de
prendre aut assor vers l'Occaient, reprenant peut-inte dans ces compromissions
avec des divinités populaires syriennes ou phrygionnes une partie drant manatère naturists primitif que le clariffection operée pur les anmens técologisms du
mardéeume lui evait fait peudes. C'est justement pour reis — amis l'evant deja
dit — qu'il ne faut pus reponser d'emblée hurs du cultu mithrique romain les
penteques telles que le traprobale et le croticle dant l'arigine est, auxe donte,
plus phrygimus que propresent mithrique, mais auxquelles on ne saurait refasser une étroire parenté avec les cultus ponifiquement mithriuques.

Mais patement à cause de cette complexiée du mijet, il est licheux de voulee dégager la personnalité du dieu Mithra avant de faire l'histoire du mithrissimme. On ce arrive ainst a laire ce qu's lait M. Betteront, c'est-à-dire à rapprender,
laire la détermination des fivers caractères du dieu, des (émoignages de toutes
on époques, de manière que le lecteur e y reconnaît plan rien. Le seule méthode
qui puisse préjeter quelque elarté sur un paroil sujet, s'est la méthode strictement historique : après avoir route les donnments, nomme le fait extracisement
M. Consont, il buit dégager les remongnements qu'ils mons apportent sur Mithra
et son culte pour l'apoque et la region anaquelles couque groupe de donnments
appartient. Il faut qu'on pourse dire : Voisi ce que nous anvens sur le Mithra vidique, sur le Mithra manifem, sur le Mithra unisitues, sur le Mithra emainAlors rendement ou pourre expérer reliev les diverses étapes de su surriers divine,
units des départurer les térmignages positifs, et retraoir vette listaire,
minument dureuse, des grandours et des décademes de Mithra qu'il net possible d'entrevoir des à présent.

La publication prochaine de l'Introduction de M. Cument nous procurers la mailleure économie de reprendre bientôt ce sujet.

Jeno Hirrian:

CHRONIQUE

FRANCE

Recherches cur l'origine et la nature des munices de l'Academie des innereptimes et helles lettres, t. XXXV, 2+ partie). — M. Foncart, à qui l'histoire migicuie de la Grèce antique deix déjà une si grande recommisseme pour son heun lives aur les Associations religiouses chaz les Grèce et pour de nombreux travaux epigraphiques, vient de renère un nouveun service à nos aunces en publicant dans les Memotres de l'Academie des inscriptions et helles lettres une étade magistrale sur l'un des aujeis ausoin les plus obseurs de l'ancienne religion grecque, les mystères d'Elmisis. L'un de nos noilaborateurs munaerera hientes, nu article special à ce benu memoire. Nous ne voulons ici que le signales à l'adamtion de nes leuteurs et en présentes un rapide résumé.

M. Fogeart estime que l'on n'a pas encore compris les inystères d'Élemen paron que l'on n'a pus applique à leur storie la sente méthode qui puisan les anlairoir. « Il faut, avent tout, dit-il, rechercher l'origine des mystères; at l'esparvient à savoir d'on lie sont venna, la connatanance de la religion qui feur a donné naissance aldern ourtainment à comprendre qualle en a éte la timdance et l'esprit general. - Or, cette origine, il faut la chercher, comme le fainsient les Green eux-mémes, en Egypte ; ils sestindalent Démèter et Dionyson à less et à Oniris et ils attribument à des colons agyptions l'introduction de leur suite. La critique moderne a fait fausse route en repourant, comme denuées de toute valeur, les légendes grecques dans lesquelles s'est conservé le souvenir des inflaraces myllisaiross phénicemes et égyptiennes. Des découvertes récentes permettant d'affirmer que l'Égypte fut en capports directs aven les Green, un moins depuis le xvr sissia avant nous ècr. L'hypothèse de l'origine agrationne do sertaines divinités et de sertains entres ou hommes ober los Grees est donn a priori regiosabluble. L'étade du culte de la Démoter éleminienne, d'une part, dans les nateurs et dans les macriptions, nelle de l'Iris exyptienne, d'autre purt. la confirment entierrment. Il convient scalement de se expueler que los Grees n'ont par du mi plus qu'aiffeurs des copistes servites, mais qu'ils mit modifié et adapté à leur genie propre us qu'ils out reçu des autres.

Démater comme leis est à la fois la décesse que preside à l'agriculture at l'introdustrice d'ann vie cavilinée, nicus régiée par les lois. L'une et l'antes éfesse curnitissent à lours fidélies le bouheur de la rie future. Il est crut que l'en n'a pas encore canontré sur les manuments agyptions des expressions correspon-

Ħ,

dantes à onlies de « mystères » au d'« muses ». Mais il y avait des representations sucreus dans la seligion d'Uses qui autrespondent d'une manutre frapparte à oc que les Grons appolaisent des reyntores.

Ou peut objecter que l'on es mouve pas dans le culte d'Elemin le pendant d'Onris. M. Founirt s'efforce de moutrer que le personnage divin imposible existant dans une forme plus animone de la religion éleminionne, on figure un compte divin qui préside à la fois à l'agriculture et aux oufers. Enflu et aurioni l'amorance joyence dus miliss on la sin future, ce manature sessattel des pro-tères éleminione, ne peut a'expliquer que par la communication de dermules ou de recettes surrère par lesquelles de stammt mus en atat d'évites les dangers et de ne procure tous les biens de la vie future. Or, que dans mient que les prétres égyptseus d'Osiris et d'Isse pouvaient uson inspiré l'obje même de ses fiernules au prés des décurs? N'était-es pus là le froit le plus préciens de loir timologie?

M. Formert a obsection a reconstituer, amon on detail, on union dans les grandes figures, in drame the l'indication; mais il n'a pas poussé aux or pout le ecoherche das analogies usec la religiou tempo égyptisme. Pas sontes il a sherche une confirmation de non trypothèse relative à la nature des sécolations compouniquées par la hiérophique, dans les cestions d'un configuement de nome nature obes les Orphiques. Il existant, ditell, cher les Grees qui sinel consmant des instructions analogues à celles du Litre des Morta et aux revolutions d'Éleusja. En debors moum des poèmes orphiques dont les dabes cent a diflinibs a determinar, if y on a la proven sur des lamaires d'or repouveres d'insbriplioss, qui but 600 trouvées dans des tombums de la Grando Green, de l'Oe de Crête, etc. Dépr les aussens avanut countrié ses grande resemblains entre la districe des Gephiques et celle d'Eleuse. « Tours deur, dit M. Fournet (p. 72), aveient le même hal : « assurer à leurs adeptes l'arrivée au objour des bienhouseur. Nous tennos de voit que les Orphiques écoyatent y partenir un enfermant dans le tomboau la copie ou les extraite d'un rituel tenéralte, impiré par le Livre des Mortz egyptien. N'est-il par légition de supposur que les fandateurs des revallères pareirent à la même source et que les antipares, deut Personne est certaine, mais clear is nature near est inconnue, o district pur autre chose que les instructions qui guidaient le mort dans l'autre monde et les formules qui l'armaignt contre les perds t « Segionent à Éleusie on meifait la leges en action as lies de la déntire dans un livre confil aux mities.

Le columbre du M. Foucart se termine par un aperça bialarique dus transformations que subit la seligion élemmente. C est en, dans con quelques pages an l'initiaire est nomme candennes, que l'un pont la plus essenant combon il p a nesore d'appointes dans le système proposi. Une première minus l'apprisone introduit en Attique le religion de Dameter. Celte premité réligion stansminus subit de mitables transformations avant le sit siècle, époque à inqueste ies légicoles relatives à l'enféroment de Coré et le dédoublement de la désenagranant déjà excelé. Ce ne moi encor que des dévailée agranus; les avyables des Halos et des l'hesampagnes ne semident evoir aucun capport eve la cir inture; les bommes sont exches, Male co ne fat qu'après le xit sincie que cette reflectue prit le caractère partieuller qui la distingua de toubet les autres. Auliessus de l'écomm mille apparaissent de moneraux expelères ouverts aux deux sexes; le dire massalles ess de plus en plus relégiel en reconst plus; le cet divisé en plustaura dieux; de nouveaux permonages s'implantant dans la légicole et mittour les doctrines relatives à le ses futurs s'imponent dans la formanne. M. Foucirt veut voir dans entre transformation un nouvel effet de l'influence egyptienne et non une renovation opèrès par les doctrime orphiques. « La doctrine des reputeres sur la rie future, amei sundat-il, n'est dens pas aortie par un développment naturel et programm du outre gros d'Ébusis; elle fut magnutaire à l'Égypte et sjoutie à la partie déja acceptue et populaire de la religion d'Isis-Dométer. »

Cette trop longue analyse ne post donner qu'un paie reflet de la richesse du memoire de M. Poscart, Helfenistes et égyptologues se manquemat pas de souver our luminousur minoacous. La these set printante. La demonstration en paratra-t-alle sufficente à tous! c'est es que le disnussion apprendra. Sans entrer dans l'examen des détaits, on peut observer que l'explication des sabbless par des fermilles anningues à reflies du Livre des Morte et l'idée de la transformation de la religion éleministres, de religion naturate en religion de cio lature, à une opoque dejà historique, un vertu d'une seconde efficre s'influence on piliunus, cont de purms hypothèses, qui se comunidant, réciproquement, mais qui un s'apparent ni l'une ni l'autre sur un fait distoriquement stabil ou sur un tente Aussi l'origine expetienne de la Dénates primitive pentruit-elle être munitimes, same qu'il en résultat nécessairement que les garanties fournirs aux inities par le tremphante besent des formales, d'origine l'gyptienne. Il 5 a en ufficurs accord des culties telluriques dans lesquels l'idée de la vie unocedant à la mort a est gruffée any los représentations du drams nuturel qui reproduisant l'altername de la vie et de la mort dans le monde végétal.

Ç,

Resé Aureit. — Les Aporryphes élécopaum traducit en frempsie, n° à et 5. — Nous Arons plateir à signaler au fur et a mesure de leur apparinon les testimitiess d'apouryphes ethiopieus que M. R. Baziet public à la bbezirie de l'Art independant (11, rue de la Chanssee-d'Antin). En eux-mêmes occunxes n'offrant qu'un curreit génoralement d'ordre assundairs; mais M. Baza-a les buit procèdes d'introductions si intéressantes, à tel punit pénétrées d'une profition de hou sini, que les textez eux-mêmes acquièrent une valeur toute nonvelle. La sauce est les infinitesent plus savouveuse que le pomont.

Le quatriense formitule est conservent Légendes de cerné. Tertify et de miné

Sousagos. Saint Tirrag went natre que Tiridate le tirand mus que l'Arménie lui. movertie au christianisme, et au légende, telle co'elle set rédigée en phésa, est la fasion de traig recits différents soudes plus on mome hondement les uns ses narces. M. Basset a regard à les dégageret nous montre comment les éléments légendaires se sont graffes peu à peu sur le fond historique primité, Quest à la légembe de caint Soustry et, M. Russet la ratinche à ce Sisinness qui auccole à Manas somme chef de la sente fondée par mini-o et dont la préssance minimissues auran ere reportie par les orthodores sur un homosyme, un certain Hisimiles que passail soor avoir 66 martyr sons Bioblities à Nicomé de, La tisbue de cette ligande se retrouve dans les littératures ariles, éthiogreuse, slave af rmensine. Bang la errator albiopienus elle su compose de dies partius : Paventure de sa amur Querrotyà, la mourtrière d'unfants, et une prière magnysé qui assure la protection du saint dans toute espèce de malaffes. Or, cette nieur de Samnyon, M. Basset nom apprend & y reconnaites la Lamia des automis, Tours settle dissertation constitute one des plus julies études que le moderus folkling all produits our les transformatique des contes populaires.

Le composent funcions content in done notices a contres sons la monde Proces de la Vierge à Barlos et Priese de la Vierge au Galgothe, traduita ini pour la promière fois d'après des textes modus. La donnée principale du promier de con restes est la sulvante : l'apoire Mathias est sur le paint de poir à Barton; la Vierge le délivée par une priese qui fait fondes le for en son ét la missance convertis les builitants. Ce Mathias doit s'être substitué au Matthèm des Autos aparegades de Matthèm et d'André es la sonn doit être reportes eine l'artibles.

La Priere du Golgatha est annei un produit de magie plus ou mome grantique. Elle contiest una nieje de formules nontre notes series de mace, byondes dant l'efficacite est garantie pur Jénes-Christ.

Il faut remercier M. Basset d'avoir le courage de s'althquer à some litrécalure d'apportprises orientaire exame et pou commu. Les empottes qu'ulle exige sient des pleu inhoriennes et le réguliat immédiat ne parait pas nonjeure correspondre à la commu du renterêtes qu'ul faut y menascret. Il dependant l'imédice de la littérature aussi hien que celle le l'Égliss simélieune tirerent un peur grand parti de ens traveux, quand de arrent plus nonthreux et que l'un peurra, grand eux, pénétrer un que plus arant dans la religion populaire, si diffésente de celle que les théologiques et les correctes somms de l'Église mons ent randon accessible.

Nécrologie — La Riem de l'Histoire fes heligions a posité récementation de ses suje et collaborateurs. M. Todophem Roller, qui metrait dans eme de non dernières lleraisante de article eur J.-B. de 110 et d'a pas tarde à rejoindre coloi doot il serait des l'un des disciples à la fiée les plus especies et le plus dependent de plus dependent. Des serais engiemps marmitante l'arait oblige ponduct de

intiques atiness à passer les hivers en Italia. C'est la qu'il più un goat de plur en plus vil pour l'armeologie chrétienne et qu'il réunit les malériux de seu denx leurs volumes la-Rillo sur les Cetocondes de Rome, L'ampiration un peutrop atroltement protestante du terre et la trop grands intersentient de considérations polamiques sur un terrain en l'arrait faits se remfermer dans la strute impartialité de l'històrian, uni fait quelque tert un succes de cet ouvrage au princite public bracquis. On a's pes apprints partient à leur jame valeur seu reproductions remarquables des autiquités sépularales des datecombes, ut les saines restrictions critiques apportées aux suscensions parties teméraires de M. de Bessi, qui auche ires souvent sous sou legéniques sculition le fragilité de ses échafondages tentoriques. Assoriment, sans M. de Bessi M. Bollar a surait pas pa surrie sou grand ouvrage, main a chié et au dessous demantre le l'archéelogie chrétienne primitien, M. Buller a droit à une des premières places dans la reconstante des historiens de l'Egline et con même suffit. I fonners su mémoire

La most ambite el promitures de motre ami M. Lonis Herst, a Streebourg, els pour tous soux qui le connaissaient un sérimble devit. Nos lecteurs avent par les étades qu'il a publices in même sur le Bentéronome tout ce que la sritique de l'Amiren Textament, pouvait attendre de se joune savant. L'un du darrants élèves s'Éduanci Hones, Nouvri des conseignements de l'école critique moderne, il outendait us pas sousces à ses consuments soumes à des fogumest avait déjà donné des processe de son inférendance scientifique. D'une materiers droite et très loyale, nouvre d'un centiment religieux aussi large et lébéral que sérioux, très attaché à la France, M. Louis Horst promittait d'étes en de me meilleure éditoriers et orifiques dans l'acque des étades logiques. Il est parti avent d'evour pu donner toute se mouvres.

J. R.

ALLEMAGNE

La plus importante publication d'histoire religieure qui au pure en Allemagne depuis l'été dernier est corrameaux la faractitice à mui Judische Grachichte du J. Writtenam (Barlo. Reimer, in-8 de crot. 342 p., 7 m., Veen plus de quincams qu'obs se faisait attenure et, pour bouncoup, elle n'est pus maure arrives. Quanque l'officeur n'ait pus est généraix envers la presse pariedique, l'édition n'ait appaire proupes somatés que mise en veuts. Quand un de ous suitableataure a sunta se procurer l'enveuge, sont etant déjà condu. Il semble que l'en ens paperenir es soccie de librairie et que, par politanse pour des beteurs que l'un a fait te que position en limitemps, un navait pa jeur distribuer une pitance un pour plus absolution.

Le présent relieus repond e entrerement unx sepérances des admirateurs de M. Weilhammer? Quelques une l'ent uie. En realité é se nous donne que jeu de choices nouvelle sur la periode matérisure à l'exil, et, pour se qui concerne la

La partie veritalidament nouvelle de l'histoire racontée par M. Welihausen, s'est ex « Judiache Genchichis », à partie du x.º shapitre II y a la un susai remanquable pour rénabiliter en quelque serte les matitations succerdotales trion-phantes. Alors que l'ou y euit trop assuvent le tombians de l'exprit prophétique, al. Welihausen estime au contrace qu'elles furent les gardiennes indispensables à la conservation du précent trèmer (p. 158 et 163 eqq.). Alors que la piète jures passes, le pius seuvent, pour s'aux dessencée duss le formalisme succeditat on rabbinque, il montre, au motraire, a quel partie puni-exilienne. Elle souleve de nombremes argentique, muis sile est fortement sonstruite et émineaument instructive.

M. Whithness pense que la ioi los publiquement par Estras ne renfermai pas maliminos le Cada superdatal, mais le Pentalizaçõe sont entier : « Le form destarroccionique de l'Alliance, corti-il p. 136, scrit deja eté fondu pendant l'exclusir l'autorir jelisvoltique et le mode securiotat y fut maintenant rajente. Mines c'est lui qui maractèrise l'espet de la restauration com Esdras. Car il a est pas un modèle meni de ne que la limperatire dont être ; » il la decett telle qu'elle est a (p. 138). Cette assertion, strungement absolue, est initiges — et anna publique peu émirvée — pur la note de l'autent reconnuit que, dans ce code tout rest, les déments politiques sent imaginalises. Le discument a avan donc pas exchangement le caractères positif que M. Weilbansen les attribue. Mais si les aumque bestierent à admettre que le code d'Estras sont depa le Pentaleuque active (cfr. especialmi p. 150), tous liront le remarquable manacatristique du cude sanermont per opposition au Deutermanne, il y a la des pages bien intéressantes.

Non-mains suggestions nont les considerations du 200 chapitre. Avec une perjehologie tres juste, M. Wellhausen montre comment la prépondèrance de l'allement especiales que la poèté juire postséeure à l'exil en cuttaine divoutement que conditions mêmes dans lesquelles es fit la Messauration, comment les espécacons d'Irrail changerent de cadre par suite des décunstances, emment la piete devant sodiridualiste au sun même de cette théocratie qui semble des l'expression supreme du collectiones religiones. S'il faillet contier natre tous les suspitres du livre cette qui nous paraît avoir le valur la plus innite et la plus nouvelle, s'est à ce quittierne chaptre que nous dumerrons la preference. L'esprit utair, le comp d'aril qui suit reconnaître et dégages les

grandes lignes des données absource et incomplétes, ce que mus appellations colontiers le « diagnostique « indispensable à l'historien de l'antiquité comme « a médecia, se font valoir lei d'une manière tout à fait supérieure.

La dernière purtie est commerce à une époque pour laquelle nous possidons déjà de très bons guides. Ronan pour la période hasmonienne, Scharer pour l'histoire du people juif à l'époque su paratt le christianisme en sont pue éclipase par M. Wellhausen. Le grand mérite de ce dernier est de nous avoir donné en un seul volume une Histoire d'Israel, et du Judaisme qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, repose sur de fortes substructions critiques et d'avoir su être sobre en les documents ne permettent pas de reconstitues en datails les seinements et les doctrines.

...

La nécia de conformeses pointes par M. Cormill, Der terméticoles Prophetromes (Stensburry, Trübour; t. m.; est un ouverage d'un tout setre genre que seini de M. Welliannen. Ce petit ières de 184 p. in-8° est une musee de sulgarianteen, mais emanant d'un maître qui a lus-même unitive aven talent le domnine dont it fait les bemeurs. Il est destiné à ceux qui n'ont par fait d'études techniques infividualles sur les licres des prophètes, mass qui ont une culture historique genérale. Il n'y a par le talent littéraire qui distingue à un si baut degré le beau lure de James Daemestater sur les « Prophètes d'Israèl », mais on y trouve, par contre, l'exponense funtarique du développement de perphétique. Il y a tieu d'es ressummandes la lecture à tous coux qui resultaient es faire une idée générale des destronce et de la valeur du Prophétique un farial, tellus qu'elles sa dégrapme des travaires de la critique uniderna-

Le recent ouvrage de M. Wildebor roudra le même service a calui que voudruit se familiariser avec l'emmable de l'histoire litteraire d'Esnét, M. Wildelves est un thiologien boltandais, profesentr à l'Université de Groningue, Il est déla connu par una boune histoire des Origines du Consis de l'Annies Testament, publics en bollandais dès 1880 et dont une traduction allamands a été dumée en 1891. Tout récomment il en a paru auen une traduction anglisse, que non sealamnit reproduit les additions de la version allemands, mais qui y sjoute des reassignements indusgraphiques fort atties [The origin of the Games of the Old Testament, Lawlers, Lunn, Cetts fain on west pay de Chimere du Canon. ou de la llammation du recoeil sacré qu'il s'agrit, mais de la formation des divers centa qui le compount. L'ouvrage hollandais a paru des 1821 sons le tière : De Letterhunde des Ouden Verbonde unar de tigdapole non haur outstum (Gremingrat. Wollers ; mest do em et 581 p.; 5 ft. 90). Il vient d'être rendu ancessible au public plas nombreux qui su lit pas le hollanduis, par une truduction allemende : Die Litteratur des Alten Testamente nach der Zeitfelge ihrer Untrichung (Söttingen, Vandenhendt et Huprocht; in-8 de a-161 p., 9 m.), Co. uere nous parait particulièrement approprié à arreir de gonde, ou tont au mome d'Adelever, aux étadients ou aux profance qui désirent as familiaries avec la suryoune des résultats auxquels abouils l'immense travait de critique littéraire appliqué à l'Ancien Testament.

L'auteur, en effet, a renoncé à la méthode d'exposition namelle dans les întroductions à l'Annien Testament dont il existe un il grand sombre de spécimens en allemand on en anguis. Au lieu de reprendre pour chaque litre ou particulies l'histoire de la critique, la curmitoristique des courres, etc., c'est-t-dire d'étudier chaque livre en lui-mêms, comme un tont, il a bravement entrepris de retracer l'histoire continue de la littérature hébralque dans l'ordre chronologique, m commençant per les fragments qui pensuel âire consideres à bon droit comme be plus anciem. De plus, il commence sinque paragraphe par un énonce dair et summe de l'histoire telle qu'il la nouçet, quite à discuter enunite dans des articles complémentaires les opinions différentes de la sienne. Ainsi tout le monde y trouve son ensepte. On peut fire le livre avec su sans les discossions scitiques, si embronilises parfois pour coux qui ne sont pas de la partie, finfin il fant aposter qu'il se place à un point du voe critique modéré, également éloigné des excentricités sonscryutziens ou révolutionnaires, comme il convient dans un ferre de ce genre, su il importe de ne par presenter les hypotheses les plus risquers comme des éléments acquis à l'histoire littéraire

Ce n'est pas nous élogner romplétement de l'histoire de la religion d'Israèlque de signaler lei un très intércessant travail de M. R. L. Tollquist: Die casyrische Beurbaumungsserie Maglis, dans le L. XX des Arra Societalis ementionum fermione (Leipzig. Pfeider, 1895; in-1 de 179 et 18 p.; 48 m.), L'ouvrage contient la restitution de formules assyriennes de conjunction dont les tablettes originales sont conservées un Moses Britannique. Naus a acous anoune qualité pour juger de la voleur des lecturess, mais mous apprécions fort les renseignements de tout outre qui sent donnés dans le Connecutaire sur les principaus démons augro-habylements et seux que fournit l'Introduction sur l'état antaul de nos connaissances touthant la magie et les augrones chez les Assyro-Chaldiens, Il y à les un excellent complément à l'ouvrage bles nomm de Leeurmant.

La fin de l'année 1894 et le communicament de 1895 à lu l'achierement de deux couves commitérables se cours d'anneuties depais longtemps. M. Niese a subseré la grande édition des Opera Flatti Josephi. Le sixieme et demier voinime comment les supt inves le Relie Judaice, pour segmels M. Niese a servium manuscrit de Paris (un 1425) et un antre de la Bibliothèque Ambronisme qui n'avaient pas été moneultés jusqu'à present ou que n'avaient eté ministe que d'une façon subsuitaire. Le grand numbre des manuscrits et la complexité de

leur généralogue n'a pas permis à l'éditeur de les minualtes tous, quaisqu'il alt émposs, pour ce dernier volume, de la collatoration de M. Destimos. On peut donc contenir qu'il teste encore à granes acrès M. Riese, sun surre n'es comblitue pas moins en precieux instrument de travail pour l'étude d'un autour qui reste aujourd'hut eniume par le passe un des témeins les plus instruccifs de l'époque où le christianisme a pris naissance. Le principal défaut de l'édition de M. Niere est de sonter fort abor. Un faminale complémentaires contourdre l'index détaille des nous et des chores pour l'ensemble des six volumes.

L'anter part, M. C. R. Gregory a acheve le tromismo volumo des Protonomena de l'editio critica major du Nouvenu Testament grec de Tlanhendari, dont les deux pramiers volumes ent para en 1809 et 1872 (prix de l'ocurrage complet 70 m. à la liberirie Hinrishs, & Leipzig!. La première partie de sea Prolegemente avait pare des 1884. Es continuent la description de toutes les saueres sumuserius dont nous pourmes dispuser pour la reconstitution du isats du Xouveau Testament; il n'existe aucun travail aussi complet pour uncon antes terre de l'antiqueté. La reproduction du sommaire suffit à le progret ; to via at muyers de Tinchendarf (p. 1-22); 2º l'apparatus criticus (p. 23-41); 3. ion principes dont a sai inspire Tempendorf pour l'établissement du texte (p. 45-68), 4º les Alements grammaticans de la neitique du texte (p. 69-128); be la forme du texte (ordre des livres) divisions en chapitres et vessels ; p. 129-(192); & Pristaire du texte depuis les plus atminuer recommune, avec cullation des lextures de Tregelles et de Westcott et Hort qui n'ont pas pu être relevees dans les antes de Tischamborf (p. 183-354); 7º les manuscrits ancieux (p. 335-450); 2º les minuscules et les lectionnaires (description de 2000 manuscrits, p. 451-800; 24 jan versoms accomises (p. 801-1128); 107 lan autours esclésiontiques (p. 1129-1230). 14 la liste des témoins (p. 1231-1240), Eulis les milleuris at amondanda et les indiora,

Parmi des palalications relatives à l'histoire eccrematique — toquam tres combreness en Allemagne — sons soma remarqué le travail un peu temp valumineus et parficis trop eccahargé de digrenames que M. Arsold, probassur à l'Université de Breslau, à publie sur saint Cénaire : Circurius con Archete une die pallimée Kande come Zest (Lenjung, Higradia, in-8 du mi es 607 p.). Après avoir été trop negligé pendran langtemps, le grand évêque set actionitément l'objet de rechemnes multiples. Tambia que M. Armid lui nonsante un gros solume en Allemagne, M. Mobiery, en France, vient de l'étudies dans une thème de dont aut, publice dans la Bobothèque de l'Étoie des Bautes-Etodes, sur laquelle la Remi-periendra. Enflu D. Germain Morsa, le santai reliteur des Amendeta Morsaleulum, nous promit une felition de ses (Giarres, un dont il y a linu de se folialier tout particulèmement, vu que la plus grande partie des difficultés luitorques una lesses par la personne de maint Céssire d'Arèse provient de la détermination insufficante des enrits que l'on peut le attribuer avez certique.

Le grand recueil des insertplions abritionnée remodes dans les pays enfoans. ontenpeis pur M. F. X Krmut, est onfly arrive a min terms. The enciptlichen Intekriften der Abendande, an deur volumes, pokuss den Mohr i Fribenty (gr. in-4") pris, 80 m.), font homeon & l'aditeur comme à l'ascheologue, L'extecution materiolle out excellente; la reproduction des monuments en photogravem mir 31 planches permet de contrôles les lentures. L'auteur, bien ecuni par son miapration allements de la Rome sotterrumes et par sa Realementalepounits des christischen Alterthumer, etall perpare a la tache a laquelle il a emissire de onques unnées du travail. Le bénélles d'une pareile publicative est rependant enumeles peur Phistoire de l'Église chréconne le long du Rhin que un l'est misie des recuells d'inscriptions antiques pour la société gréen-remaine. D'une part, en effet, le nombre des inscriptions dates sei restront, d'autre part es sout su grande partie due incorpitions supulerales d'un intarit modiane. Il a'en est pui mains utile d'en posseder le remeil, môme lors au li me donne que élea remeilignements de raleur secondaire. M. Kraus a silivi l'ordre géngraphique des écocles depuis celui de Coire jusqu'à celui de Cologne et pouses son erruril junqu'un RELEGIAL MARCH.

Dans le même ordre d'études la librairie Fiel et Beer, à Zurich, unnocce le publication de Die ébricifiches limitréffus du Sohann neur IV été IX Jubréaustert, par M. Emil Egil, professeur de théologie à l'Université de Zurich (Prin.) 3 m. 200.

La semunda monté du premier volume de la Grischische Mythelogie de Pretter a para à la fin de 1895 par les soins de M. Cort Robert, ales Waldmann, à Berlin (p. 425) à 90% in di. L'alogs de la Mythelogie de Pretter d'est plus à fairs. La disposition primitive de l'enverge syant de excellente peut être non-servée sons incommènent par les éditeurs successife qui la ementioni du point, taivant la méthode employée avec success en Allemagne pour matateur des inamiels au corrant des inauvelles découvertes de la soienes. L'addiné récents, qui ent la quarrième, se commo non continuent par une table genérale pres distuitée, mais encore par trois tables particulières conservant les hous de mille, les spithètes dirmes et les fêtes et les mois.

La librarie Tenhere a public dans la collection des Mythegraphi provi une courselle delition de la Bibliothere Apollectere, par M. Wagner, l'aditor de l'Epotoma Veticama un abrège d'Apollectere qui a dis retreare dans un mon-scrit du Vatican. M. Wagner a pu profiler aussi des fragments du même unions qui est et corrovée dans un manuscrit de Jérusalem. Il est donc independation de se survir désormais de son édition pour l'étode d'Apollectere.

Une resultion qui ne sonroit non pius resier insperçue, c'est mile de la Realeurpolographe der classicales Altertages conschort de Poors qui a dit catreprise à la librarie Metaler de Stutigant, par M. Wissons avec le concours d'un grand nombre de arvants allemends. Le premier tome a déjà para, Cette prescionse encyclophèles pourra donc continuer à randre eurore pendant long-temps les excellents services qu'elle à rendas dépais une quarantaire d'années à tour cestr qui s'eccupent d'études chariques.

3

En terminant le compte result de la seconde muitié du premier volume de "History de la Religion dans l'antiquité jusqu'a Alexandre le Grand, de M. C. P. Tiele, nous émétions le vezu que cet ouvenges capital fat biental traduit dans une langue plus generalement nonnus que le hollandais. Ce voru a été realisé au moine pour ce qui connerne la première moité du voienne. M. le pasteur G. Gebrick vlant of en faire paralite ches Perthee, a Gotha, une truduction allemande avec l'autorisation de l'autour : Grochichte der fieligeon im Altertum bis mef Afonnuder den Gemeen. Autont qu'il nous est ponsible d'en jugar. satte traduction set buone; alle offre notamment le grand avantage d'être ciare, cerim dans une langue simple, ce qui su facilitera la lecture pour suur. noi ne sont pue allermade. Une courte préface de M. Treis lui-même est destinée à justifier à nouveau la ememplian passière et le plan de son ouverge. Il y a une histoire de la raugton dans l'antiquité, tout comme il y a l'Històire de Carf chim l'antiquité de MM. Perrai et Chipier ou la Gorchichte des Altertume de M. Ed, Meyer; s'est l'histoire du développement religieux telle qu'il ressert de l'étude des diverses religions professées par les peuples qui ont formé le monde antique et qui out été en rapporta les uns avec les autres. Il n'y a donc pas de raisme d'y faire rentrer à un ture queinonque les religions des peuples qui n'ont pas fait partia de ce munda entique et qui n'ont exerce mar lai aumore aution, of il n'y a pas lieu de substituer, aux smuignements qui nous sent tournis par la seule histoire documentée, des constructions innociques, si mgeninuses somut-alles, qui depassent le sadre ou le milieu historique dont il est paris. Les critiques eines pur M. Tiele pourraient repondre qu'il s'agit juntoment de savoir s'il est ponsible de reconstruire l'histoire de la religion dons Cantiquité, sons énsir compte des substructions antérieures à l'époque de meifination qui laisse des monuments ou des documents pour maque religion determinée, et si l'intelligeme de cer substructions n'implique par la comparation pres dus états religieux primitifa leis qu'un pent les constates nilleurs. Mais une perelle dismusine n'a guere nhance d'aboutir tant qu'elle reste dens les generalités. Chaque auteur est libre de concerner son sujet somme il fut pluit of he family calcust de l'histoire telle que Mr. Tiele l'a compan ne saurait être conbeatler.

Nous Minitors is traductour, M. Ochrich, de l'Introduction qu'il a écrite pour moutrer la place qui derrait revenr à l'histoire des réligions dans les études théologiques en Allemagne. Nous uvans déjà mointe luis insisté sur la même.

vorna dans cette Recus. M. Gebrick a mille lois ruron quant il allime que les thindogien qui u's panime fuit d'atudos de rangum compures no peut pas plus as rundre roman acientifiquement de la nature du sérbitamissan que le médacir un peut possprondre scientifiquement l'organisme hismain ni le juger, a'il ne commett pas l'anatomis et la physiologie des vertebrés. Combien de l'ois fundre-t-il répôter ces sérviés élémentaires pour avoir gain de ouers sur la contine de l'enseignement théologique traditionne!

J. B.

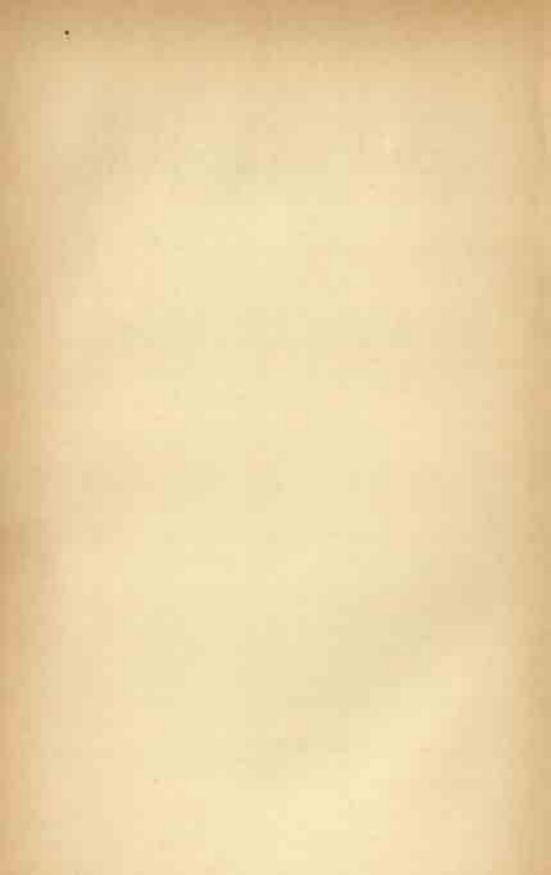


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TRENTE-ET-UNIEME

ARTICLES DE FOND

The second of th	
	THE
Etudes de mythologie slave, par M. Lenis Leger	88
L'Aporriypes johannique, par M. A. N. Rossre	107
Introduction et restruration du abristianisme en Abyasinie, par M. J. De-	
The state of the s	131
romey	1887
Sur la traduction par exist Jerono d'un passage de Jouas, pur M. Albert	-22
Pennier a de la	254
MELANGES ET DOCUMENTS	
and the second of the second o	
Bolletin archeologique de la religion grecque (unuée 1893-1894), par	
M. Plerre Paris.	1
Histoire de Sammkambra, conto maharaștel, par M. Gedefroy de Alonay.	29
Los dientions eposcopales dans l'Égliss du France, du 12º au 22º siade,	
d'upres M. Imbart de la Tour, par M. A. Esmein.	143
	7900
La dumière publication du D' A. Jérémina sur l'épopée d'Indober, par	
M. A. Questina	102
Le Jisus de M. Remogvier, par M. Étienne Coquerel	179
Textes religioux politics, par M. H. Blocket	241
Histoire du couvent catholique de Kytto, par M. Alfred Millioud,	270
Notes de falklore à propos de l'Epopee cellique de M. H. d'Arbais de Ju-	1 75.5500
A STATE OF THE PARTY OF THE PAR	LONG.
fainville, par M. Engène Monasur	298
La Borchi da Cheshi el Boujic, par M. Ign, Goldzider	ant:
Lo Livre second des Respirations, pur M. Emile Chassinst	312
18	
NECROLOGIE	
	-
Classics Schmidt, pur. M. Jean Reville.	237
Henry Creewicks Bouchnam, par M. Emile Choosingt	229
Theophile Roller, par M. Jean Beville.	355
	35/
Lone Horst, per M. Jens Réville.	1

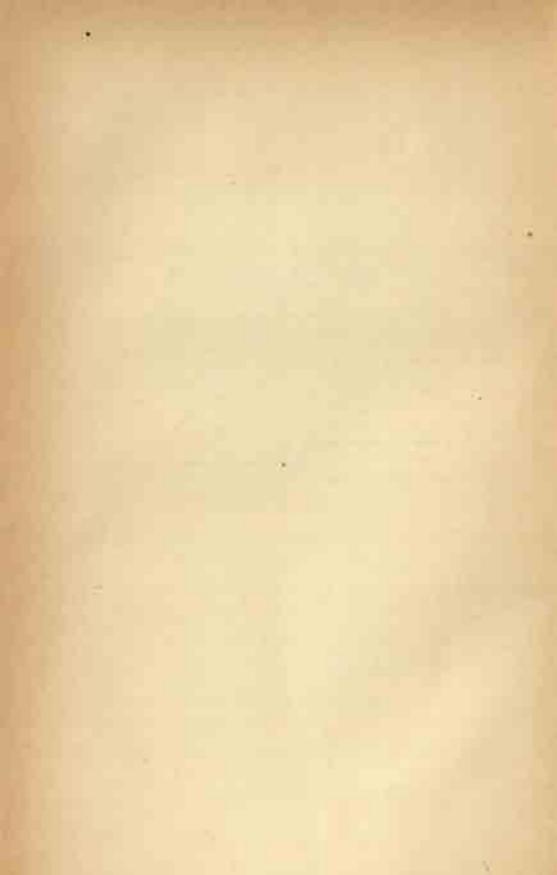
REVUE DES LIVRES

	NAGE:
W. M. Flinders Petrie. Tell of-America (M. S. Amilinous).	53
E. Wallis Budge, Saint Michael Archangel (M. E. Amelingan).	±0
Deniel G. Breaton, Nagualism A vecabulary of the nanticoko dialect.	-0
- On the Words & Authors and a Nahand a On an a lesseibed in-	
hiet a from Long Island; - The native midning of Central America	
and Mexico (M. Georges Royamad)	36
Shiphane Guil, Essai sur le règne de Domitien (M. Auguste Andolfent) .	625
Karsasji Edalji Karega. Vendidad (M. D.M.)	85.
F. Rhetore La mirmos des Religious (M. L. Leblent)	167
8. Aurich. Des milke Mysteriesweien in seinem Emilian auf das Chris-	
tentum (M. Joun Réville)	21
Erwin Bhade, Peyche (M. Jean Beeille)	78
A. Districh. Nekyia (M. Jean Benille)	77
John O'Neill. The night of the Gods. An inquiry into cosmic and cosmogn-	
ais mythology and symbolism (M. N)	70
Tiny Amire. La jemphète Aggie (M. Edonard Montet)	205
Kurf Rahnenberger, Der altindische Gutt Varuns nuch den Liedern des	
Hgredt (M. L. F.)	205
H. Th. Chemre, Biblion sechatology (M. Engens de Enge)	207
A F. Hirott. L'Upanishad du Grand Aranyaka (M. G. de Blomay)	200.
Janu Resille, Los arrigines de l'Epinospot (M. J.)	並10
G. Krüger. Geschichte der allehrististism Litteratus in den ernien des Jahr-	
hunderten (M. Jean Riville)	817
Amer Houses, Fra caretalizes I des historiales China (M. A. Aull).	24K
Edmurd Nanille, Ahnas et-Medinen (M. E. Amerimuna)	11110
Edinard Needle, The Security of Dair of-Balari (M. E. Ameliman)	燕
Percy G. Newborry . El-Bersheh (M. R. Amelineau)	208
Paul Reputad. Les premières formes de la religion et de la tradition dans	
Plade et la Gréce (M. Poul Olframure).	2020
 Vittime Trades sur le gree du Nouveau-Testament. — Le Verbe (M. A. Schatter) 	220
5. Marpers. Histoire ancienne des penpies de l'Orient ciassique Les	11111
originas — Saypta et Chuldes (M. E. Amelinezz)	2236
J. J. de Groot The religious system of China (M. K. Amelinean),	3143
Front Comest, Textes et monumente figures relatife aux mystères de	- arrigati
Mithen (M. Jose Beeille)	3346
A. J. Butterveet De Romennama negaterino una Michiga (M. Jean Beville).	340

SURCESTAGES par MM. Joan Reville et Emily Chassinal

- Christmerane conien: Einde sur les vies des saints traduites du gree en latin juequ'en un abole (sujet pour le prix Boetin de 1890), p. 78; éroix processionnelles d'Ournach, p. 79; charte en favour des chanumes de Saint-Martin de Tours, p. 80; les rouses pontificales, p. 80; le tiure des papes du xun au xun siècle, p. 230.
- Religione semiliques: Mission de M. de La Blacchère pour l'étails du culte de la décase Calievia Tanut), p. 78; inscription punique portant le nonc de Pygmalion et d'Astarié, p. 70 et 81; fouilles du temple de Calestie à Dougga, p. 79; statuettes de Banist, p. 80,
- Religions de la Gréce et de Rome : Statuette de Banchus sefant trouvée à Vertillem, p. 76; personnel du culte d'Élense, p. 231; construction du temple de Delphen, p. 231; le Nymphasum de Side, p. 231.
- Religion essyro-chaldienne: Ninharang, décesse des montagnes, prototype chaldien de la Gybèle alassique, p. 78; Nina, décesse des sunz ; elle « fait proitée les dattes » ; est figurée par un vass renfermant un puisson, p. 78; Etnés, d'après les textes et les monuments figurée, des divioitée et des cultes de la Chaldie et de l'Assyrie (prix Ordinaire, 1877, de l'Académie des mantipuous et belies-lettres), p. 78; Islac, prototype des décesses nous, p. 230.
- Refigions de l'Inde : Étude du Hituel brahmanique dans les Scatmanass et les Soutres (prix Bordin de 1894 promogé jusqu'en 1895), p. 78.

Le Gérant Exxesy Labour.



REVUE

301

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

TOME TRENTE-DEUXIÈME

ANGENE WE ROBOTS AT 10'F, C. MUN CARRIED.

REVUE

UE.

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PURSUES HOUS LA DIMENTION OF

M. JEAN RÉVILLE

ATEC ER ECOCOCCHE DE

MM. E. AMELINEAU, de l'Ecole dez Bames Etudes; A. AEDMILENT, maître de contepencies à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; A. BARTH, dell'institut; A. BRU-CHE-LECLERCO, professeur à la Faculté des lettres de Paris; P. DECHARME, profeseur à la Faculté des lettres de Paris; I. GOLDERBIR, professeur à l'Université de Budapest; J.-A. IIII.O, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers; G. LAFATE, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris; L. MARILADE, de France, des Basiles Etudes; G. MASPINO, de l'Institut, professeur au Collège de France, P. PARIS, professeur à la Faculté des lettres du Boplesaux; Alageir REVILLE, professeur au Collège de France; G.-P. TIELE, professeur à l'Universita de Loyde, etc.

Secretary at la Reduction : M. Rane CHASSISAT

SEIZIÈME ANNÉE

TOME TRENTE-DEUXIÈME



PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR

28, RUE HONAVARTE, 28

t MSM

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DE LA

RELIGION ROMAINE

(ANNER 1884)

¥

Le 7 mai 1891, une cérémonie très simple à la fois et très intéressante réquissait à Rome, un pied du Caeilme, un groupe nombreux de savants. Dans un terrain communal situé entre la Colisée et l'église de San Gregorio, la municipalité romaine fit jadis construire quelques salles destinces à servir de magazin à sa commission archeologique. Le dépôt de l'Orto Botanico fat lerminé en 1890 et se remplit rapidement d'objets de tente sorte dont la plupari auraient provoque de fructuenses études. Mais pour les aborder il fallait avoir des intelligences dans la place. Aussi tandis que la faveur de contempler ces richosses était octrovée à un petit nombre de privilégiés, presque tous coux qui eussent cié henreux d'en approcher devaient attendre le jour ou les portes du local mystèricax s'ouvriraient toutes grandes au public. Leurs voux untété entendus, et c'est à l'inauguration de ce musée, desormais accessible à tous, qu'on les convinit le 7 mai-A cette séance furent promucés deux discours, l'un du marquis

⁽¹⁾ Your his premitiques aureante publica en 1801 : Norte orgé Secré de mitrebité comminate alla R. Acondemia dei Lincei : Bulletino della Commissione architettaspose communale ar home: Billbettaspose des homerations destadon accharatopischen Institute, comische Abbeitung. Tenne des printantions desse una date se rapportent à 1801.

Nobili-Vitelleschi, vice-president de la Commission archéologique, l'autre de M. Lanciani, l'ordennateur des nouvelles collections.

Le premier présente un rapide tableau de l'œuvre de la commission depuis qu'elle fut instituée, en 1872. Composée d'hommes de valeur, dont quelques-uns sont illustres, les J.-B. de Rossi, les Ross, les G.-L. Visconti, les Vespignant, les Azzurri, les Lanciaui, etc..., elle prit sa tâche au sérieux, et, après vingt aus passés, ou est en droit de dire qu'elle n'a pas failli aux espérances que l'on fondait sur elle. Conservation des monuments antiques, au milieu de cettefièvre de détruire et derchâtir qui possédait la jeune Rome; déconverte de nombreux morceaux de sculpture pariois d'ungrand mérite; publication de la plupart des treuvailles dans ce Hullettino commale aujourd'hui cellebra; tels furent les divers soim auxquels elle s'applique sans relâche. Et je compronde qu'en passant en revue les résultats acquis, l'oraieur en act cessenti une herté bien légitime.

M. Lanciani fit ensuite les homours de cet Antiquarium sont il est le principal créateur. Entrous-y a sa suite, et profitons des explications de ce docte cicerone. La première salle contient ce qu'il appelle - la préface de l'étude des antiquités romaines », d'est-a-dire des mudèles des divers matériaux employés dans les constructions, markees, briques, pierces, mesaïques et décorations de tout genre. Il désigne à nos regards, dans les autres salles, le mobilier funeraire des tombes archaiques de l'Esquillin, contemporaines du mur de Servins Tullins (plusteurs mêmes sont anterioures); la série très nombrouss d'ex-voto déconverts à Santa Maria della Vittoria et de terres cuites, votives elles mussi, des environs de Minerva Medica ; une suite assez longue d'inscriptions et ils sculptures de l'époque républicaine; tout un ensemble de pièces relatives aux aqueducs et fontaines de Romo et, plus genéralement, a la distribution des caux; colin les chique clarorum virorum du Forum d'Auguste. Beaucoup de numéros de ce catalogue hien sommaire ont été déja examinés dans divers pariodiques; les lecteurs de la Berne de l'Histoire des Religions, par exemple, out suns doute encore présentes à l'esprit,

les pages que M. Lafaye a consacrées aux statuettes de Minerva Medica . Ainsi rapprochés et groupés ces vénérables restes se complètent les uns les autres ; ils acquièrent de la sorte, outre leur valeur intrinsèque, un prix plus considérable encore, et participent, en quelque façon, de l'éclat de tout ce qui les entours-

Cette collection, comme l'égrit spirituellement M. Lanciani, a ité rémie pares samptu quantum publicar patirbantur imquitiur. Ces mots sent emprentés à une inscription des thormes de Constautin * relative à la restauration de l'an 445. Bome n'est guère plus riche aujourd'hni qu'alors. On aurait voula faire grand, mais l'état des finances municipales ne l'a pas permis. Sans prétendre rivaliser de tous points avoc les nouveaux Musées des Thormes. de Dioclétien, de la villa Ginlia et du Palais des Conservateurs, cel Antiquarium est expendant digne de l'attention des érudits; ses fondatuurs ont droit à tous nos éloges. Ce qu'on pent leur souhaiter de misux, c'est que les magasins établis en divers eudroits de la ville, sur l'Esquilin, sur le Quirinal, au Monte Testaccio, a la Piazza del Popolo, a la Rupe Tarpea, à l'Agro Verano, se transforment eux anssi tour à tour en galeries analogues à celle de l'Orte Batanico. Ce seruit la meilleure récompense de leurs efforts.

Les doux discours que j'ai résumés se terminent par des réflexions identiques sur la crise édilitaire qui, en suspendant les travaux et les constructions, a interrempu le cours des découvertes. Mais l'activité de la Commission municipale n'est pas annihilée de ce fait; elle doit seulement se tourner væs un nouveau labeur. Il s'en faut que toutes les trouvailles des dernières années aient été mises en lumière comme il conviendrait. C'est le produire au grand jour que l'on va s'appliquer pendant ce temps de repos. On a beaucoup amassé; on a maintenant la loisir de classer et d'ordonner les matérinux rèunis.

Des anjourd'hui, et afin de montrer teur ferme desir d'initier le public instruit à leurs études, les membres de la Commission

¹⁾ Revue de l'Histoire des Religions, L. XVIII, 1988, p. 74-77.

²⁾ C. J. L., VI. 1750.

organisent des conférences régulières. En prenant la parole à cette seauce d'auverture, M. Lanciani les a inangurées. Pour le faire, uni n'était plus qualifié que lui (Bull. comun., p. 131-157).

Le nom de Jean-Baptiste de Rossi revius a maintes reprises aur les lèvres des deux orniours pendant qu'ils racontaient ainsi Chistoire de lanr docte compagnie; et c'était justice. Plus que personne en affet, co Romain s'employa toute sa vie à faire connaltre et a préserver les antiquités de Rome. Il n'assistait pas à la resmion du 7 mai. Gravement atteint depuis quelques mois, il luttait energiquement contre la maladie. Ses amis et ses disciples persistaient à espérer, malgré les plus facheux symptômes. Il no turda pas a succomber (20 septembre) ; et sa most, survenant peu apres celle de C.-L. Viscouti, laissa au sein de la Commission archéologique un vid- irréparable. Ce n'est pas le lien de dire ce que fat son œuvre, al de retracer cette vie laborieuse. D'autres ont rempli ce pieux devoir; il n'y aurait guère a gluner derrière eux '. Qu'il soit du moins permis à l'un de ceux qui ont en le bonheur de connaître cer illustre savant et cel hommo de bien d'adressor ici à sa memoire un hommage énm et respectueux.

H

a Quand je rentral à Rome, après avoir obtenu en Espagne et en Gaule de très heureux succès, avus le consulat de Tiberius Néron et de l'ablius Quintilius, le Sénat décida de consacrur, pour célébrer mon ratour, un autel de la Paix Auguste au Champ de

¹⁾ Les neticles publiés sur le communique J.-B. de Ressenout trop nombreux pour que je pourse les inflajour tous ; je mentionners soulement les principaux ; E. Sovennou, Raff. commun. p. 263-271; (). Maracció, (bisk. p. 272-284; E. Ferrers, Atts della R. Accadonna delle scienze de Portuo, vol. XXX, obunce in 15 novembre; E. Le Blant, Ros. sech., XXV, p. 145-151; A. Geffroy, Robinger de l'Esote de Rome, levi. d'octobles; Péristé, Ros. filet. t. 57, margaret 1805, p. 370-175; L.-G. Ladies, Rev. des Questions historiques, to avoid 1805, p. 163-370; Alard. Le Correspondant, 10 out : Monument, Die Nation, his out Mais les donc notices que font le nioux revives l'amme bon et le mireut que fut de Rome sont cathes de M. Cabbo Duchesno, Rème de Porin.

Mars; et il ordonna que les magistrats, les prêtres et les Vestales y offrimient un sacrifice anniversaire. - Ainsi parle Auguste dans le Monument d'Ancyre⁴. L'antel fut établi le 4 juillet de l'année T&1 (43 av. J.-C.) et la dédicace en eut lieu un peu plus tard, le 30 janvier de l'un T&5/9-

Il n'en subsiste rien au-dessus de terre. Mais des fouilles entroprises au milion du xvr siècle, et plus récomment, en 1859, sons le palais Ottoboni-Fiano, près de l'église San Loreuro in Lucina, au Corso, ont permis d'extraire un nombre assez important de sculptures qui lui ont appartenu. De ces dalles fort endommagées, les mues sont demeurées sur place, les antres, sans quitter Rome, out pris le chemin de la villa Médicis et du Belvédère au Vatican; d'autres conn out émigré plus loin, jusqu'au Musee des Uffizi de Florence et Jusqu'an Louvre, En rapprochant ces morceaux épars, plusieurs savants, et suctout MM, von Duhn et Ditschke, avaient cherché à se rendre compte de la forme et et des dimensions de l'Ara Pacis Augustac. Peu satisfait des résultats auxquels its avaient abouti, M. Petersen vient de tenter a son tour une restauration plus exacts. Une circumstance an augmentait les difficultés. Les découvertes relatives à notre édince, hien lain de provenir d'un plan méthodique, rigoureusement suivi, ne sont guère que l'effet du hasard. Rassembler des débris de toute forme, très muilles pour la plupart, et en recréer par l'imagination un tout harmonieux, quand on ne possode aucune donnée positive, aucun temoignage empreunt dans le sol, c'est la sans doute on essai qui paraîtes temeraire à quelques-uns. Aidà d'un architecte, M. V. Bauscher, et hienservi par un exprit observateur, M. Petersen n'a pas cru qu'il fat au-dessus de ses forces. Et ceux qui liront son mémoire ne lui seprocheront pas la conflance dont il fait preuve (Rom. Mitt., p. 171-228).

¹⁵ cm. et de M. Jenn Guirmal, Ben. Hut., t. 58. mai-join 1895, p. 11-00. Si l'on cout se bire une ciée melle de son mayre, ce devra en entre consulter le l'ale de ces travaux desseu per son éculit colleborateur et ami, M. J. Gatti, à l'occasion des elles de son 70 anniversaire. Alle des sottos-itturs pel batte marco-reo del comoi. G. B. de Rossi. Roma, 1892, p. 31-73.

¹⁾ her gerler dad Augusti, 2" ed. Th. Memmine, H. 37.

Je ne un propose pas de suivre l'auteur dans toutes les explications où il a dû entrer. Son étude est surtout de détail, les mesures ent été contrôlées avec une exactituée extrême, les ravcords faits avec le soin le plus métienleux. En voulant retracer à mon tour cettie discussion essentielle, mais fort minutionse, je risquerais de rebuter les lectours de la Revue de l'Histoire des Religions. Ce qu'ils désirent avant tout, c'est des conclusions, Jovais essayer de les leur présenter en peu de mots.

Von Duhn, s'en tenant au terme exact d'Are Pacis Augustae, s'efforça de démontrer qu'il s'agissait uniquement d'un autel gigantesque dont nos less-reliefs décoraient les flancs, une balustrade sculptée l'entourait, protégeant aussi les marches qui conduisaient à l'espace réservé. M. Petersen déclare ce système « arbitraire et insoutenable. » Voici à quelle solution il s'arrête.

Les fragments conservés ne conviennent en aucune façon à un nutei; à peine sern-t-on en droit de lui attribuer quelques menus morceaux. Tout le reste formait un mur très décoré, enserrant une sorte de témémes. Un des petits côtés du carrê était percé d'une simple porte. En face de l'entrès se voyait l'antel propre-ment dit.

L'ensemble était de proportions nullement colossales. M. Petersen attribue à chaque côté un peu plus de 10 mètres. On note une différence profonde entre l'ornementation de l'extérieur et celle de l'intérieur. Tendis que la simplicité du dedans, où des bucrànes et des guiriandes rempeut seuls la monotonie du nuarbre nu, était maintenne à desseiu pour que les fidèles ne fussent point distraits de la cérémonie par des scènes plaisantes, on avait au contraire répandu à profusion au-debors les plus agréables images.

Sur une base épaisse repose une première série de reliefs, fleurs et pampres s'enroulant en de riches volutes. Un registre supérieur nous offre une double procession. Ces deux files de personnages se font face et se dirigent vers la porte de l'enceinte, comme si elles allaient en franchir le senti. En tête de chacune d'elles se montrent des taurnaux avec les victimaires et les ordonnateurs du sacrifice. Il y aurait imprudence à vouloir désigner coux qui les suivent. C'est à poine et l'en soupçouse dans un groupe Auguste et sa famille. Encore doit-on se garder d'être

trop affirmatif.

A l'opposé de l'entrée, et comme pour séparer la fin des deux théories sacrées, on admirait, toujours sur la face extérieure, un relief à propos duquel les archeologues ont souvent disserté. On a l'habitude d'y reconnaître les trois éléments, l'Air, la Terre et l'Ean. M. Petursen relève bien des impossibilités dans crite attribution. Pour lui, l'artiste n'a pas voulu représenter autre chose que « la Terre, mère de tous les êtres, créatrice des flours et des fruits, des animaux et du genre humain, ontourée, comme elle l'est en réalité, de l'eau et de l'air, sous la figure de deux nymphes de moindre importance, « Tellus qui nons apparait ici sous les traits d'une femme majestuense que l'abondance environne, symbolmernit la prospérité dant Auguste dots l'univers pasiné. Avec heauconp d'a-propos M. Peterson rappelle les strophes célèbres d'Hornce dans le Carmen Savenhore (v. 29-32):

Fertilis fragion percrispic Tellar Spices don't Coveren norma; Natriani fetus et agune salutres Et Joria nume:

V_57-60)

Jam Fishes et Pax et Romes Puderque Primus et noplecia redire Virtus Amiot, apparotque lenta tilmer Topia corne,

Dans une autre pièce écrite à propos de ce retour d'Auguste qui inspiru au Sénat l'idée de l'Ara Pacis Augustac, le poète nu s'exprime pas différentment.":

Sir, denderiis seta fidelibus,
Quaerii patrin Ganzarem.
Tutus his etmini rura perambulat,
Nutra rum Cerus alimaçus Familias,
Pamilian estitud per mare navidas,
Culpura metali fides.

1) Oct. IV, 5, 45-20.

Il y revient encore dans les strophes consacrées à l'éloge d'Auguste, par ou se termine le quatrième livre des Odes! :

> Frages of agric roulli also or, El signa nestro restituit Jovi...

La similitude est si complète entre ces vers et notre marbre, qu'on serait porté à croire que le sculpteur a cu l'intention d'interpréter la ponsée du poète. C'était d'ailleurs la pensée dominante des artistes, et par consequent du peuple romain, à cette époque. M. Petersen cite des monnies et des has-reliefs ou la même idée de la Prospérité, résultat de la Paix due à Auguste, est affirmée à mainte reprise. Cette sculpture qui occupe dans notre monument la première place en indique par la-même la raison d'être; elle exprime sons une forme concrète les sentiments qui l'ont fait ériger. Et, comme dans l'une des processions figure une trale pleine, victime réservée à Tellus et immolée en son bonneur, par exemple pendant la traisieme muit des Lucii Suesulares?, M. Petersen inciine à croire qu'un sacrifice preliminaire à Tellus précédait la cérémonie solennelle réservée à l'ax Augusta.

Sur l'intérieur de l'eoceinte on sait fort peu de chose, sinon que les murs, ainsi que je l'ai dit, en étaient décorés sobrement. Derrière l'autel, on voyait la statue de la déesse dans une niche que réhaussait, semble-t-il, une décoration polychrome.

Cette forme générale et ces dimensions assez restreintes ne sont point celles que M. Lanciani attribue à l'Ara Pacia Augustue². Le savant topographe raisonne par analogie et se figure que l'autel en question ne s'éloignait pas du type qu'il a reconnu au Tu-

^{1).} O.E. IV. 15, 1, 1-7.

²⁾ Comment, Suderum auceniurum quinturum, v. 135 et 137 Ephon. eprept...
VIII. p. 233 et 202 ef. Ovide, Fantes, I, v. 674 et sq.

Placentur fragum matters, Tellingur Gernsque Fairer sun grantidas pracerchinegus suin.

Il Rosma Erbis Bowen, pl., 8 oz 45.

entum, an cours de fouilles récentes. Comme cet autel de Dis et de Proserpine, celui de la Paix aurait été encles d'un triple mur. Mais pour établir une assertion de ce genre des fouilles régulières seraient indispensables. On se rappelle qu'elles n'ont pas en lieu. Le mérite de M. Peterseu est de n'avoir raisonné que sur des faits précis ou plutôt sur des objets matériels palpables. Sa reconstitution peut hieu n'être pas définitive et il y a apparence qu'en la modifiera un cours des recherches ultérieures. Du moins, telle qu'il nous l'offre aujourd'hui, elle est plansible et appuyée sur des raisons qui na laissent pas de paraître solliés, Que pout-ou réclamer de plus tant qu'il demoursra interdit d'interroger, le pic en main, les sous-sols du palais Ottoboni-Fiann?

Les travaux pour le prolongement de la via dei Serpenti jusqu'auprès du Colisée ont remis au jour un fragment de caleudrier, sur la pente de l'Esquille, vis-à-vis de ce vasteamphithéâtre. Aucun indice bien sérieux ne permet d'attribuer l'inscription à tel ou tel édifice public du voisinage. D'ailleurs il vaut surtout par lui-même et l'intérêt qu'il présente ne dépend guère des circonstances accessoures de la découverte.

Deux habiles archéologues romains, M. Gatti et M. Marucchi, ont examiné simultanément ce texte et les conclusions qu'ils formulent ne concordent pas de tous points. Il y aura profit à mettre ou regard les hypothèses ingénienses qu'ils ont proposées (Not. d. Scavi, p. 243-247; Bull. comun., p. 244-253).

Il no subsiste sur le marbre que les indications retatives au mois de septembre, du 11 au 22, et au mois d'octobre, du 12 au 20. Elles confirment pour la piupart ce que nous savious sur ces journées par les calendriers antérieurement connus. Je n'insisterni que sur les renseignements nouveaux fournis par notre tableau.

Le premier est ainsi conqu. à la date du 13 septembre : Epulum indicitur Josi Jungni Minervas in Capitolio C'est la mention la plus complète que l'on ait jusqu'a présent de cette cérémonie. à la fois lectisterne et sellisterne, qui se célébrait dans le grand

^{1) 12.} Seune de l'Histoire des Réfigieux, t. XXVI, 1892, p. 145.

temple au dessus de la roche Tarpéienne. A l'époque républicaine, un repus sacrè se servait dejà en l'honneur de la triade capitoline, à l'occasion des jeux Plébéiens, le 13 novembre : ce second hauquet du 13 septembre, qui tombait pendant les jeux Romains, n'est mentionne que dans les calendriers. Cutte fêto ne remonte pas au dein de l'Empire : l'imitation ne doit pas être négligée pour assigner une date à poire document.

En voici une seconda hemecup moins vague. Au jour suivant, 11 septembre, nous lisons sur la pierre la mention des honneurs funébres rendus à la mémoire de Drusus : inferine Drusu Caesaris. On était d'accord jusqu'est pour reconnaître dans ce Drusus, le fils de Tiberius Néron et de Livie, le frace de Claude, mort prémaiurément, près de Mayence, en 755 de Rome (9 av. J.-C.). M. Marucchi se range à l'opinion commune. Pour M. Gatti au contraire, le prince nommé dans le calandrier ne serait pas le frère, mais le fils de Tibere, Claudius Drusus, qui, par suite de l'adoption de sen pere par Auguste, outra dans la gens Julia et reçut le sumon de tieser. Son oncle, firmeus l'ainé, u ayant pas été adopté, ne porta jamais ce titre. Il s'ensuivrait que le calendrier ne saurait être attribué à une époque antérieure à 776 de Rome (23 au J.-C.), où Séjan fit empoisonner le jeune Drusus.

Ce raisonnement sorait excellent si l'un ne remarquait, et M. Marucchi n'y manque pas, que nos aphemérides passent sons ailence la fête du 13 septembre, que mentionnent celles d'Amiternum. Le Sénat l'avait instituée pour commémorer la découverte de la conjuration de Libon contre Tibère. Elle adviet en l'an 16 de l'ère chrétieune. Le calendrier, s'il n'étuit antérieur à cette année, ne l'eût pas négligée. Paisqu'elle n'y ligure pes, et que d'autre part il y est parlé de la mort d'Auguste, il faut en placer la réduction entre les années 14 et 16 de l'ère chrétieune.

Je ne suis pas tres convaince par cette argumentation, car les omissions ne sont pas rares dans les listes de ce genre. Tout ce qu'il est permis de dire, à mon sens, c'est que notre texte, certainement postériour à l'année 14, fut sans doute écrit fort de peu de temps après l'année 23 de l'ère chrétienne. Les preuves manquent pour affirmer davantage.

Au 13 octobre sont indiquées les Fantinalia, lêtes des sources et des fontaines. Mais, tandis que les autres hémérologes so havent a cette simple mention, le nôtre ajoutait en quel fieu se célébraient les cérémonies. Maiheurensement une cassure s'est. produite en cet androit, et si nous savons qu'il s'agit de l'exteriour de Rome [extra portum], le nom de la porte même a disparn. Par conjecture M. Gatti et M. Marucchi essaient de combler la lacune. Le premier rappelle un nombre considérable d'ineeciptions où figureut les dieux des eaux; elles proviennent des alentours de la Porta Capena, près de laquelle se trouvait, dans le bois des Camènes, la fontaine sacrée où l'en passait l'eau pour le culte de Vesta. Les auteurs font aussi de frèquentes allusions à l'abondance des eaux dans tonte la région de la Pisarue publicu. Et M. Gatts on conclurait volontiers que le sentre principal du culte des fontaines était la vallée en dehors de la Porta Capena, que l'an dénominait encore un moyen ago Arens stillans. La Foutium memoria se fatait dans toute la ville, on l'on ornait les sources de fleurs, où l'on jetuit des couronnes dans les fontaines. Mais les momes divinites aimaient a être concrées dans un fieu plus spécial, qui rappolait les famous entretiens de Numa et de la Nympho Egerie.

Un texte de Fastus, qui n'a d'ailleurs pas échappé à M. Gatti, empêche M. Marucchide souscrires la théorie précèdente. Une des portes du mur de Servius était désignée par l'épithète de fontagnée et le grammairien latinétabilit une étroite relation entre cet adjectif et le mot Fontinalia!. Cette purte sa trouvait, selon taute vraisemblance, sur les flancs du Quirinal qui régardent le Champ de Mars; et pant-être doit-on la marquer exantement au paluis Antonelfi, vers le lass de la moderne via del Quirinale, à la piarra Magnanapoti". En 1875, des vestires du mur de Servius, avec une sorte de poterne, ont été déblayés en cet endroit. De toute

¹⁾ Fessin, 66, Matter, p. 25 : Featmaile, fonthem saire : ande et Romae Fonti-

²⁾ M. Holsen, dans on travuil dont je parlerst plus bas (Rheladucke Muscum t. XLIX, p. 411 eq.), met la Perin Fontourie nu pied du Capitole, à este du temperat de Elimins. M. Maranche me paradi avoir asses bien refuté les armonents qu'il présente.

façon elle existait dans ces parages où les sources abondent, ce qui valut pendant le moyen age au quartier qui entoque l'égliss des Saints-Apôtres le nom de Biôscatica, assez analogue au qualificatif antique de fantinalis. Hypothèse pour hypothèse, celle de M. Marucchi a le mérite de la simplicité. A défaut d'argument sans réplique, elle me paraît plus conforme que toute autre à la logique. Muis le vraisemblable répond-il toujours à la vérité?

A côté de cet emplacement presumé de la Porta Fominalis, et jusque vers l'église des Saints-Apôtres, s'étendent le palais et les jardins Coloums. Il était admis que cette belle villa reconvrait le terrain on judis Aurelien hâtit un temple magnifique en l'honneur du Soleil. Saivant l'opinion commune, M. Lanciani, dans sa Forma Urbis Romae (planche XVI), a dénomné Templum Solucies vestiges considérables qui subsistent en cet endroit. M. Hülsen est d'un avis différent ; à la suite d'Urichs ; il y installe Serapis et reporte le temple du Soleil plus au nord, dans le Champ de Mars, à San Silvestro in Capite, accien monastère aujourd'hui occupé par les bureaux de la Poste centrale et du Ministère des Travaux publics.

Il allègne, pour étayer son opinion, un fragment de tarif découvert, dit-em, en 1755, par les religienses de San Silvestra. Or le hiographe d'Aureisen nons appeand que « in porticibus templi Solis fiscalis vine pomintur. « Cette preuve est moins forte qu'il ne semble au premier abord, répond M. Lanciani; les témoignages relatifs à cette trouvaille ne sout nullement formels en faveur du monastère; le fussent-ils cependant, qui peut nous assurer que ce texte était bien en place, et qu'il n'avait pas an contraire échoné la au cours des siècles, comme beaucoup d'autres de même provenance?

f) Resources Massam, C. XLIX, p. 292-29c, is no source enter en entire le mémoire auquel je face attantem in (Zur Topographie des Quirinols, dod., p. 379-427), hour qu'il tourne en amint endout à l'archéologue religiouse, sur il ne reppette pas le pure convent les mouliaite de families toutes récentre. Geux que la topographie rannue indiresse y trouvernet des museugnements solatantiels aux l'un des quartiers les plus curseux de la ville.

²⁾ Routinh Mittheilungen, III, 1888, p. 98.

³⁾ C. L. L., VI. 1786

Un vieil itinoraire parle de colomnes de porphyre transportées du sanctuaire d'Aurelien à Sainte-Sophie de Constantinople. Ou s'antorise de débris de ce geure exhumés aux alentours de San Silvestro pour conclure que le temple ne pouvait exister aillieurs. Mais, riposte encore M. Lanciani (et l'on peut se fier à un homme aussi au courant des focilles de Rome), jamais on n'y a rencontré de porphyre, et seniement des fûts de granit, de marbre africain et de cipolito. Les plus forts argaments produits courre le système traditionnel ne sont donc pas décisifs; et, jusqu'à nouvel ordre, nous ferons bien de mainteuir le Temphum Solis au lieu qu'on lui assigne d'ordinaire.

D'autres considérations nous y invitent d'ailleurs. Le temple de la villa Colonna était le plus grandiose de Rome; il couvrait une superficie de 16,890 metres carres, et s'élevait à une hautour de 30 metres, « Le fragment de corniche giamt dans le jardin pess too tonnes at cube 4,490 pieds, equivalent à 35. 27. Dans une seule hase on a pu tailler la vasque de la fontaine de Sixte-Quint sur la Piazza del Popolo, et dans une autre semblable celle de la Piazza Giudea. En sciant un morceau de la frise (qui git elle aussi dans la villa), on a ou de quoi faire la balustrado de la chapelle Colonna a l'eglisa des Saints-Apôtres, es le pave de la Galerie, « Vepiscu» a done raison d'appliquer à cet édifice l'épithete de magnificentissemm. Une conception aussi gigantesque se comprend suns puine de la part d'un empereur qui avait l'esprit tout plein des merveilles de Palmyre et de Baalbeck. . Or le temple proprement dit n'était qu'une partie d'un ensemble quatre fois plus considerable, qui comprenait des escaliers permettant de monter directement de la plaine au sommet de la colline, des portiques, des souterrains. Ce type de monument differe tellement de ce qu'on avait l'habitude de voir a Rome, qu'il ne « explique que par une raison tonte spéciale, comme cells que fournit le biographe d'Aurétien, » in porticions templi Solis fiscalla vina ponuntur, «

L'inscription de Serapis que M. Haisen, fidele a ses idées, voudrait rétablir au fronton de cette construction colossale est en lettres si putites qu'on l'aurait à princ aperque d'en lan. il. Ifnisen one encore conx nature textes, on Scrapis est désigné, qui sortent de cette région. Je dois faire remarquer que les circonstances de la double découverte ne sont point telles qu'elles emportent une adhésion immédiate. Enfin, dans les sonternius de le villa, qui semblent encore propres à servir de lieu de dépôt pour les vins, M. Lanciani a copié en 1878 toute une serie de graphites en écriture crientale, et « presque à comp sûr palmyrentenne. « Quelques-uns sa voicet au Musée de l'Occo-Rotenies. Ce duraier argument n'est certes pas dépourve de releur. Et, « il y annaît improdume à considérer la couse comme définitivement jugée, on ne seurait s'empêcher d'avouer, après les explications très nettes de M. Lanciani, que les plus fortes probabilités sont en favour de la théorie par lui défendan (Boill. comun., p. 297-302).

Le Ministère de l'Instruction publique a fait exécuter qualques travaux de terrassement dans la partie occidentale du temple de Vénus et de Rome, entre la basilique de Constantin et le Colière, A 2º,80 on rencontre le soi de l'antique cella dont une partie est encore dellée de perphyre et de pavonazzetto. De belles colonnes de perphyre sont sorties des déblais, amsi que des fragments dechapitanex en marbre d'ordre correttium, quinttestent la magnificance de comonument had per Hadrien. Parmi les marques de briques recusillées durant les recherches, la majeure partie pe remontent qu'en un alèche. L'édifice primitif suhit donc à cette époque une restauration et des remanisments étendus (Not. d. Scori, p. 58 sq. et 93).

La série déjà longue des cippe terminales exposée au Musée antional des Thermes de Dioclétien s'est enrichie en 1894 de deux spécimens; l'an, de 700 de Rome, porte le nom des conseurs Publius Servilius Isaurieus et M. Valerius Messala; l'autre est du temps de Tibère et mentionne cinq curatores Tiberes. Us n'ajoutent rien d'ailleurs à ce que nous savons de la terminatio du fleuve (Not. d. Scavi, p. 142, 170).

M. Pascal continue dans la Bullettina comunule ses ctudes

⁽¹⁾ Cf. Rossii de l'Històrie des fintighons, XXIV, 1809, p. 64; XXVI, 1802, p. 454; XXVIII, 1893, p. 447 eq.

sur la religion romaine. Il traite cette année du Culte d'Apollon à Rome au siècle d'Anguste et s'efforce d'en expliquer la diffusion par ces deux motifs, que le dieu étuit le protecteur adoré de tout temps dans la gens Julis et qu'il était annonce par les anciens oracles comme le pacificateur et le genis totélaire du siècle (Bull, comun. p. 52-88).

Dans un anico article sur Le culte des a dieux incomuns a Rome, M. Pascul fait voir par des raisons très solides, selon mot, que les Génies de tel en tel lieu avaient chez les Romains le caractère de dieux incomus, comme il ressort des formates : si deux, a deg; i surz, si femina, employées pour les déaugner. Le Génie de Rome même était de cette espèce : la légende du second nom myetérieux de la ville en est un indice non équivoque. Aussi le fameux antel de Calvinus, au Palatin, qui sert de point de départ à la démonstration, ne dait-il être autre chose qu'une dédicace au Génie topique du bois sauré du Lupareal, près duquel il a été déterre Mult: soume, p. 188-202).

Entroisibme travail: Acce Lorentia et le mythe de la Terre mère tend à prouver que la légende d'Acca Larentia telle que les Latius la connurent est d'origine étrosque; on la retrouve d'ailleurs en Grèce et dans l'Inde. Sous ses numbreuses formes et parmi ses multiples aventures, on parvient néanmoins à distinguer que cette déesse représente la Terre féconde qui, par son union avec le Solell et sous l'influence des puissances célestes, donne la vie à tous les êtres et leur ouvre largement son sein maternel (Bull comme, p. 325-333).

On lira ces mamoires avec interês; je ma horne a les signaler, sans en présenter une analyse détaillée. L'histoire et la littérature ne sauraient entrer dans ce Bulletin, sons poins de lui faire perdre son caractère, que pour éclairer les découvertes de l'archéologie.

m

Cette année encore beaucoup de rapports utiles, lusérée dans les Notizes degli Scavi, sortent du cadre de cette chronique, M. Salinas résume en quelques pages pleines de choses les travaox accomplis à Sélinonte de 1887 à 1892. On sait qu'ils ont abouti à mettre à nu la plus grande partie de l'acropole et à enrichir le Muses de Palerme de trois nouvelles metopes, sans compter une quantité prodigieuse de terres cuites [p. 202-220 1. M. Falchi termine l'étude de la vaste nécropole étrusque de Vetulonia (p. 335-360). M. Brizio parle en détail d'une série de tombes archaïques déblayées à Vernechio et Spadarolo, dans le voisinage de Rimini (p. 292-309). M. Orsi annonce une relation, qui n'a point paru en t894; sur ses récentes fouilles dans des sépultures des vin* et vii* siècles au Fusco, près de Syracuse (p. 452). La terramare Rosere di Caorso, à tà kilomètres a l'est de Plaisance, fournit a M. Scatti l'occasion de rapprochements avec les cités primitives du même geure déjà connues. Il retrouve a Capreo tous les traits signales par M. Pigorini à propos de la terramare Castelluzzo di Pontanellato dont j'ai parlé ici même¹, et apporte sinsi un argument de plus pour demontrer l'invariable disposition de toutes ces hourgades (p. 3-9, 373-376). Les necropoles de Capodimonte, sur la lac de Bolsena (p. 123-141), de Novilara, aux alentours de l'esaro (p. 377 sq.), fournissent à MM. Brizio et L. A. Milani, un theme fecond d'observations. Une préciense inacciption de Libylée (Marsala) mentionnant Sextus Pompée et son beutenant, L. Piinius Rufus, est dissequée savamment par M. Salinas (p. 388-391). Avec M. Viola nous nous rapprochans de l'apoque impériale; les masaiques de Tarente, auxquelles il consucre quelques pages, ne remontent guere au-dela. Mais elles ne touchent qu'assez peu à la religiou; les décrire en détail m'entrainerait bors de mon sujet (p. 318-328).

C. un auter travail de M. Salimes dans les Monuments unticht des Lines.
 p. 957 app.

² farme de l'Histoire des Religione, XXVIII, (193, p. 158 s). Deux connemications de M. Pignerei à l'Acadimie des Limes (Extraits des Resé conti, campre du 20 novembre et du 17 decembre 1893) portent sur la terrandes Camillante dent il a exploite en pertie le mercopole et descurrent le complum et sur la terrandre Cotombore di Ressano, près de Platennes, ou le traplum au rencontre ames, Ce cost it prosque dez révolutions. M. Pignerei premat d'en leuter en detail dans les Notizie degli Santi ; des que san étale sura pare, je se manquerai pas d'en foire profiles la Revue.

Le fascioule des Notizie degli Scaei du mois de février (p. 33-17) contient le dernier rapport de M. Fercero sur les fouilles du Grand-Saint-Bernard. J'ai analyse pour les locieurs de cette Reoue ses precédentes relations ; celle-ci continut très pou de faits nouvenus. Qualques vestiges d'un second édifice de la mancio in summe Paramo; une quantité d'objets, inhiettes votives en metal, fragments de statuettes en bronze, tibules, anneaux, restes d'armes et d'ustensiles domestiques, morceaux d'amphoros et de vanes avec estampilles de potiers, mounaies gaufoises et romaines; telles sont les principales découvertes dont il y est. remin compte. M. Perrero les étudio avec la saganité consciencieuse à laquelle il nous a habitures. La conclusion de son examen est que, de tous ces débris, les monnuies gauloises seules sont antérieures à l'établissement des Romains dans la contrée, Et a l'on excepte, avec ces mêmes pinces, quelques autres de l'époque républicaine, mais romaines d'origine, aucun des objets requeillis ne remonte au dela de l'époque impériale, « II est donc très probable qu'avant les constructions élevées par les Romaine il n'en existalt aucune antre sur cette hauteur; au cuite de Poeninus suffisait le rocher autour duquel ent reparu en grand nombre les monanies gauloises et celles de la République. Quand Auguste impianta d'une manière définitive sa domination dans la vallee d'Aoste, ame route fut créée pour relier les dena versants des Alpes; la mausio se bătit sur la coi pour abriter les voyageurs; le temple enfin remplaça le grossier untel dont se contentaient jusqu'alors ces peuplailes primitives,

Mis en goût pur ces hourenx résultats, M. Ferrero et M. le chancine Lugon, de l'hospice du Grand-Saint-Bernard, ont voule pousser plus loin leurs investigations et rechercher s'il n'y avait pas trace le long de la voie romaine de quelque autre mounment antique. Des sondages pratiqués à la Cautina di Funcintes, à 2 kilomètres du sommet sur le versant italien, et au Fond de la Combe, à 1.500 mètres sur le versant suisse, ont produit une récolte assez abondante de poteries, de verres, de

G. Renne de l'Histoire des Rangoma, 1801, L. XXIV, p. 77-81; 1867,
 XXVI, p. 161; 1883, L. XXVIII, p. 160 apr; 1804, 1. XXX, p. 183.

monnaire aux deux unirolts; de plus, dans le second, des pierres sillées et un petit canal out revu le jour. Il semble donn averé que, des les temps anciens, des abris bordaient la route en chacune de ces localités. Enfin, pour compléter cet ensemble de deconvertes, M. d'Audrade, directeur de la conservation des monuments en Piemont et en Ligurie, a fait déblayer dans Aoste même, au nord de la ville, auprès de la tour médiévale de Bramufan, les vestiges assex importants de la porte (porte principalis sinistra) d'où soriait, selon touts apparence, la voie du Grand-Saint-Bernard, Et, pendant ces travaux, une inscription tres précieuse pour l'histoire de la cité reparut sons la pioche des ouvriers. Elle nous montre, au cours des années 731-732 (23-22 av. J.-C.), les Salasses, qui avaient échappé à la ruine de leur nation, revenus dans la récente colonie d'Augusta Practione (elle datait de 729/25) et rendant leurs hommages à Auguste qu'ils qualifient de patron (Not. d. Souri, p. 367-372)

Les fouilles conduites par M. Ferrero pour dégager le temple de Japiter Poeniaus ont donc abouté à des résultats plus importants et plus étendus que ne l'avait présumé leur auteur. Stimulés par son exemple, les archéologues de la contrée se sont mis à l'œuvre. Et voici que, procédant avec méthode, ils exhament déjà un texte capital pour l'histoire du pays. J'aime à croire qu'ils ne s'en tiendront pas là, et que ces rocherches, conséquence logique de celle du Summus Poeniaus, nous réservent encore dans l'avenir quelque nouvelle surprise.

Tandie que les sommets neigeux des Alpes se voyaient ninsi arracher leur secret, tont à l'opposé de la péninsule, et dans une contrée moins sauvage, un notre sauctuaire célèbre reparaissait aussi à la grande joie des archéologues. Virgile, dans l'énumération des peuples qui se préparent à combattre sous les ordres de Turnus, parle de ceux « qui labourent le rivage sacrédu Nunicus et dont la charme retourne la terre des collines Hutules et du mont de Circé, campagnes où règne Jupiter

⁴⁾ Vair aussi à un sojet. E. Ferrero, Di un' incrissone di Aosta (Atti dell un' Accordinate delle execuse di Turme, 1. XXX, senne du 24 fevrier 1895).

Anxurus . - Avec ce passage de l'Encide, quelque- phruses de Tite-Live sont presque les souls témoignages formels que l'antiquité nous ait transmis sur cu dieu. Les vers da Virgile som a retenir parce qu'ils nous indiquent que son sanctuaire s'élevait sur une hanteur et que son cutte, loin d'être horné à la seule ville de Terracine; s'étendait aussi sur les contrées environmantes. Servins, dans son commentaire, njonte un détail précieus : Jupiter Anxur on Anxurus était un Jupiter enfant". Et ce mot explique une monnaie de la gent Vilia sur laquelle est représenté un dien jeune, avec la légemle Jori Azuri. Tontefois le lieu précis où résidalt la divinité n'était oulle part indique. Jusqu'à l'année dernière on l'ignorait complètement. Les conjectures, à vrai dire, ne faisaient pas délaut. Parmi les auteurs qui oni cerit sur Terracine, les uns prétendamnt recumnaltre l'emplacement du temple, sur le Monte S. Angelo qui domine la sité; il souroanait l'antique citadelle dont qualques arcades subaistent encore près du sommet. D'autres, d'accord avec les traditions locales, no considéraient ces vestiges que comme une œuvre d'époque relativement recente et barbare, un soi-disant praetorium Theodorici. Exchant la montagne qui les supporte du territoire d'Anxer ou Terracine, ils plagaient la vieille foctereme et le temple sur la petite eminence, au nord de la ville, qu'occupe encore aujourd'hui un chôteau du Moyen-Ann. M. de la Blanchère s'est fait le champion décidé de sette opinion Les fouilles qui viennent avoir hon an Monto S. Angelo, grace a la liberalité du municipe de Terraciue, out demontre qu'elle était de tous points erronos.

Il existe sur la montagne, à une assez faible profondeur au-

1) Asm. VII, v. 707-800 :

B) of Eckiel. Door; unm. net. I, p. 100; Cohen, Mol. smar, p. 35%; n. 19,

²⁾ Ad Ace, L z. : « Gree hane fractum Companies coldaine poer Japoiter, uni Angures dicebatur. »

dessons du sel, un temple crienté du nord au sud, long de 33°,50 et large de 19°,70, entièrement construit en blocage. La cella, de 14°,10 × 10°,60, avec une entrée de 4°,98, était ornée à l'extérieur de démi-colonnes engagées dans ses murs, six sur les côtés longs, quatre au fond. A l'intérieur, appuyée au nur, vis-à-vis de l'entrée, on remarque une base en briques, où se dressait l'image de Jupiter. Le pavé est de mosaique blanche sans valour. De grandes colonnes corinthiannes, en albûtre des carrières du Monte Gérmo, décoraient le pronace, long de 12°,80, on l'on accédait par quelques degrés encore visibles. L'architecture de tou i l'ensemble, le style des chapiteaux et aussi les murques de briques dénotent les premières années de l'Empire.

L'incouche de candro et de charbons qui recouvre les ruines, et de gros labors calcinés sur l'un des flancs de l'édifice, prouvent bien qu'il fut détruit pas un incendie. M. Borsari, à qui nous devens ce compte-rembi très détaillé, ajoute que les statues brisées en menus morceaux, l'absence d'une bonne partie des colonnes précipitées sans doute sur les pentes de la montagne, lui font croiré à une destruction systèmatique de la part des chrétiens. Ne conviendrait-il pas en consequence de leur attribuer l'incendie même qui devera le temple?

Le temple retrouvé a permis de se rendre compte de l'age et de l'autité du protendu proctorium Throdorici. Ce sont de simples enhatructions en arcades, sur lesquelles rep osait l'édifice. Il n'est point en effet au sommat du mont, on les rochers auraient intercepté la vue, et qui était d'allieurs garm de la citadelle. Un l'a établi à un niveau inférieur, à 198 metres d'altitude, d'on le regard pout embrusses une vaste étendos de côte. Il était de la sorte visible de l'endi et de Guête à l'est, d'Anxio et d'Ardés au nord-ouest. Virgile se rappeiait cette situation admirable, lorsqu'il traçait les vers que j'ai rupportés. l'our hâtir sur le versant abrupt, il fut indispensable avant tout de préparer une large espianade; mais comme on ne pouvait obtenir un sol parfaitement uni en utillant le roc, ou en corrigea les inégalités au moyon de cette première ussise en voûtes; elle assuruit en même temps la solidité de l'enzemble. Les caractères architectoniques qu'elle

présente ne laissent aueun donte sur son origine contemporaine de celle du monument supérieur. C'est par une étrange mépriss qu'on y a reconnu un ouvrage des barbaces.

Outre ces indications topographiques tres cluires, lea fouilles du Monte S. Angelo out encore donné quelques reuseignements sur to culte lui-même. Deux petites bases dédices à Venns et destinées à porter une statuette de la décase sont un motif suffisant de penser qu'une chapelle lui était consacrée dans le grand sanctonire. En ce qui concerne Jupiter ini-même, il semble pronvéqu'il rendait des oracles en ce lieu. C'est ce qui résulte d'une curieuse découverte faite tout auprès du temple. Entre quatre murs longs de 6 à 7 mbtres, se trouve un roc naturel percé d'un trou à sa partie supérieure. Au-dessous de ce roc s'étend une grotte étroite, de 7 mètres de profondeur, qui communique avec le dehors par une sorte de soupirail. Il se produit ainsi un courant d'air qui fait voier les pailles et les fauilles introduites dans l'orifige d'en hunt, C'était par cette voie, à n'en pas douter, que les prètres envoyaient les soi-disant réponses de Jupiter; lour supercheria est prise sur le vif. Une deuxième grotte qui servait peut-être ansal pour les prédictions se voit en contre-bas du temple vers la facade.

Mais une autre trouvaille est pius curiense encore, Que les Vosques aient judis adore sur ces hauteurs une divinité du nom d'Anxer, transforme plus tard par les Romains en Jupiter Auxer, comme Pean devint Jupiter Peculinus, le fait est possible, probable même ; cependant ou ne possède aucun argument formel pour le démontrer. Il n'en est pas moins certain que le caractère essentiel de ce dieu, c'est la jennesse. Après les dernières recherches, on ne saurait garder le moinure doute à ce sujet.

En effet, parmi les ex-voto retirés des ruines, il s'est rencontré de minuscules objets en plomb préservés du feu par le plus grund des husards. On y reconnuit une table à trois pieds, un fauteuit, un escaboau, une crédence, un chandelier, des sundales, des plats de formes diverses, des patères, une cruche à viu, un gril, et d'autres ustensiles encore, bref, pour me servir d'un terme facile à comprendre, tout un ménage de poupée. Les jonets de cette sorte sont fort rures; on n'en connaît guère qu'une autre série, conservée au Musée de Beggio d'Émilie et provenant de la tomies d'une fillatte de quinze aus '. Il n'est d'aillours pes nécessaire de faire ce supprochement pour démantrer que de telles offrandes déposées dans un temple us pouvaient s'adresser qu'à une divinité enfantine. Elles confirment pleinement l'assertion de Servius et le témoignage du denier de la gens Vihia (Not. d. Scare, p. 96-141).

En terminant son compte-rendu, M. Borsari nous annonce que les recharches se poursuivrent au Monte S. Angelo. Espérons que lui et ses collaborateurs n'aurant pas la main moins heureuse pendant leur seconde campagne que durant la première. Pour pou qu'il nous arrive d'Italie qualques relations anssi instructives que la sienne, mon prochain Bulletin aura de grandes chances d'être hien accanilli de mes lecteurs.

Aug. Apportune.

4) C. L. L. XI, 1029.

HISTOIRE

OIL

COUVENT CATHOLIQUE DE KYÔTO

(1568-85)

(Suite et fin)

Le pazième mois de 1578, Tacayama Ouconu se revolta contre Nobounaga et se joignit à ses ennemis. Nobounaga manda le Padre Ouroncan et ini fit dire par Songué-no Ya Cou-émon: Vous savez que votre nouvelle religion du Souverain céleste doit sa grande vatonsion aux ordonnances par lesquelles je l'ai favorisée. Ses adhérents sont donc tenus de me servir an péril de lear vie, et voici pourtant que Tacayama, qui passe pour un des plus fervents, me désobeit et se joint à mes sumemis. A l'origine des choses, le Souvernin céleste établit la drulture de cœur pour fondement de la religion; mais ce l'acayama, en se joignant au rehelle Mourachigué, n'agit pas avec droiture, Faites qu'il répare sur-le-champ cet acts de déloyante et revienne à moi, Sinon, je n'hésiterai pas un instant à anéantir jusqu'aux derniers vestiges votre nouvelle secte. - Sur ces paroles, dites avec une grande irritation, Ouronean rentra au convent tres effraye, et hientôt, par ses exhortations, Tarayama revint an parti de Nobounaga.

Pour toutes ces raisons, Nobounaga n'en arriva pus il supprimer une bonne fois la nouvelle religion. Les deux Padre noircissaient dans son esprit toutes les sectes bouddhiques et détruisaient l'influence de leurs rivaux. Tant qu'il vécut, ils répandirent leurs croyances en toute liberté.

C'est calai que les relations des mineionnaires appellent Ouzonidorei. D'este equivant à : seigneur.

En 1582 le 2' jour du sixiame mois, Nobounaga et son filsaurpris à Kyôto par Akétchi Mitsouhide', durent se donner la mort. Pen de jeurs après, Hide-yochi arrivait à Kyôto, repoussait Mitsouhide, battan Chibata et promit en mains le pouvoir suprême. Pendant environ dix-huit ans, de 1568 à 1585, la nouvelle religion n'avait fait que prospèrer. Mais en cette année (585, Hidé-yochi l'abolit sondainement. Voici pour quelle raison.

(En cette année, il bâtit le château d'Osaca, fut investi des fonctions de régent de l'empire, et dôfit le parti des Sasa dans le Hocou-etsou.)

Hide-yochi avait dans son entourage un certain Naca-i Chouri-daton. Cet individo, qui avait communee par être un artisan nomme Nacai Hamper, avait aide Hide-yochi dans toutes ses constructions, a commencer par celle du château d'Osaca, et le servait avec la plus grandu assiduité, ne le quittant ni jour ni nuit. Sa demeure privée était au pied du château de Yodo, en ville; il y logenit sa more; pour lui, étant, selon sen expression, le premier des artisans du monde, il demeurait parmi les geus de son métier, à manier le pouvoir.

Aussi longtemps que vécut Nobounaga, sous son patronage puissant, les Padre et les hermanos avaient propagé tenr religion en toute fiberté. Maintenant, Hidé-yochi était au pouvoir; un mot de lui suffisait à empêcher que personne ne bougeat dans l'empire. « Il faudrait bien, dirent-ils, pouvoir entrer dans ses bonnes grâces, pour avoir toute liberté de faire de la propagande, « Ils cambinaient toute espèce de plans.

Apprenant que es Chouri-daïou servait Hide-yochi avec une telle assiduité qu'il ne le quittait ai jour ni euit, ils se dirent : Il faut, par tous les moyens, l'attirer à nous, afin d'avoir par lui accès auprès de Hide-yochi. Le résultat de leurs combinaisons fut qu'un soir. Fabien, revenant de Nagasaki, fit en sorte de se trouver au combier du soleil à Yodo, en passant par le bac de Maki-

¹⁾ En des principeux heutenants de Nabounaga, que, paralt-il, préparait na trahison depuis longiamps. Il en fait homité poul : fayant devant Hois-poilé, il let mansaure par des volcare, en com numesque, le donnéeur jour après son comp de main.

cala, I fit arrêter sa chaise a porteurs devant la maison de celui qui gardait la famille de Chouri-dation en son absence et envoya dire - qu'il était un honze d'un rouvent de Kyôto, qu'il avait en des affaires à Sacal, dans la province d'Idzoumi, et qu'il en revenalt justement; que, par le temps qui courait, on ne prenaît aucune mesure contre les voleurs de grand chemin et qu'il était hasardeux de voyager de muit ; qu'il se permettait de lour demander la faveur de faire halte tei cette unit ». La mère de Chouridatou répondit : « Seigneur, c'est la domeure du gardien ; mais puisque vous êtes un religioux, venilles vous y installer, «Elle prin Fabien d'entrer (il 3 avait deux prêtres, un porte-ombrelle, un ports-coffre, un ports-samiales, quatro porteurs de chaise, deux pages, en tout une (bouxaine de personnes). Fabion était vêtu de beaux habits, et portait des parfirms qui embaumaient l'air antour de lui. - A cette époque de troubles, dit-il, faire encors 3 lieurs de muit jusqu'à Kyôto est génant et pénible, et je vous suis fort recommissant pour la faveur que vous me faites. et après avoir remercié, comme il est d'usage, pour le logis où il s'installait, il y passa la muit. Le londemain matin, la mère de Chouri-datou dit à ses gens que, sans savoir encore quelle était la croyance du venerable prêtre, s'il venait a a'informer de l'autel de Bonddha, on out soin de tenir propre l'oratoire. Mais l'hôte ne s'en impuiets pas le moins du monde. Lui et sa troupe, après avoir été régalés par la mère de Chouri, lui exprimèrent, comme il est d'usage, leura regreta de l'avoir démogée, et a'eu allerent.

Elle fit diverses réflexions et dit à ses gens ; « Ce religioux, que nons avons reçu chez nous, u un custume de toute heanté, habit blanc, crèpe rouge, des étolles brunes, un col de velours; c'est toute autre chose que la mise habituelle d'un house. Et surtout, il n'a pas demandé une seule fois où était notre Bouddha domestique. Ce sera sans doute un de ces religioux du Couvent des Étrangers.

Quatro ou cinq jours plus tard, ou domestique se trouva à la porte, tenant une grande bolte, et se présenta comme messager de Pahien, ever loquet il avait logé ici. Il offrit, ser un plateau, une livre d'aloès, cinq rouleaux de satin, entant de crèpe, et fit de nouveaux remerciements pour l'hospitalité qu'on leur avait accordée. La mère de Chouri s'émerveilla de ces présents, dont la valeur la mettait dans un grand embarras, si bien qu'elle voulait les refuser; mais le messager les posa la et s'en retourna. Dans la suite encore, c'étalent tantôt des étoffes de sule, tantôt de la soie enécheveaux, etc., qu'on venait apporter, sans admettre qu'on les refusât.

Longtemps après, un soir qu'il pleuvait, Fabien, prétendant de nouveau revenir de Sacai, ils halte une unit chez la vieille mère de Chouri. Elle vint an devant de lui, le prin d'entrer, et lui fit force compliments au sujet des cadeaux. Lui, de son côté, engugen une conversation qui dura toute la nuit. Il parla ainsi : « Selon le bonddhisme actuel, Chaka, Mida, tout en étant appelés des Bouddhas, ne different en rien, par lour nature, des hommes ordinaires; pour cette raison, dans cet âge de décadence religiouse, le bouddhisme tombe en ruines, et la morale disparatt d'ellemême. Par le moyen du bombibisme actuel, il est absolument impossible de devenir un Bouddha. Mais la houddhisma du Souverain céleste enseigne que ce Souverain est un Bouddha apparu des les premiers temps du chaos, et qui, aujourd'hui encore, ne formant qu'une substance avec le soloil et la lune, n'a sonffert de changement, depuis les origines du ciel et de la terre, ni en se qui concerne la puissance de sa religion, ni en ce qui coucorne son influence bienfaisante sur les mieurs, l'ignore quelle est la croyance de Votre Seigneurie, mais je vous conseille, ai vous désirez renaître un Bouddha dans la vie future, de vons hater de yous convertir à la religion du Couvent des Étrangers. » C'est ainsi qu'il préchait la vieille dame, avec toute l'éloquence dont il était capable. Mais elle, ferme adhérente de la secte Nëmboutson, ne se laissa pas entamer et lui répondit : « Je vous suis infiniment reconnaissante pour votre belle prédication, Mais nous appartenons, depuis de longues générations, à la secte Némboutson; et quoi qu'il y sit anjourd'hni toute espèce de croyances, nous ne prêtons l'oreille à aucune antre que celle-là, et mettons toute notre confiance dans le voeu fait par Amida de

surver tous les êtres; nous espérons dès cette vie obteuir le sabut et devenir des Bouddhas, et ne demandons rien d'anire que notre religion hombilique. Amsi, si reconnaissante que le vous sols pour voire enseignement, il m'est impossible de cesser de

participer on vora qu'e fait Amida. -

Elle refusait donc de se laisser gagner par Fabien; mais celui-ci, qui avait ses projets, revint à la charge en disant : « Tout homme a, de nature, une notion claire et sure de la vie future ; c'est pourquoi, il n'y a pas besoin de vous la précher malgré yous; mais puisque je jonis anjourd'hui de votre accuell si courtois, par l'affet secret de mes actions passées, je ne puis pas m'enpôcher, quoi que j'en nie, de revenir sur ce sujet. l'arlons du bonddhisme actuel, Considérez, la vous prie, les vertus soit du Bouddha auquel vous accorder toute votre coullance, soit de cour. des autres sectes. Dans tous les livres sacrès qui traitant de Chaka, vous trouverez que ces Bouddhas oni manifesté dans ce monde des pouvoirs surnaturels, miraculeux . Donc, même si ces Bouddhas ne demeurent plus parmi nous, il faudrait, si les vertus de leur religion ae sont pas amoindries, que ces pouvoirs surnaturels s'exercent encore par la force des pratiques religieuses. Néanmoins, la preuve est la que les pouvoirs sont éternts, dans n'importe quelle secte; car les prêtres ont bean discourir continuellement du bouddhisme, ils sont incapables de manifester aux year de tous ces pouvoirs miraculeux. D'autre part, dans notro religion du Souverain céleste, on enseigne un Bouddha apparu a l'origine du siel et de la terre, et dont les pouvoirs demourent les mêmes à travers l'infinité des ages et sont venus jusqu'à nons, car, par les vertus de cette religion, il n'y a accun pouvoir surhumain que nous ne puissions acquérir. Nos convertis sacrifient leur vie, s'il le faut, à leur foi au Souverain céleste. Voyez comment le Convent des Étrangers s'est accru! C'étaient tous des adhérents de la secte Némboutsou, comme vous, ou d'autres sectes; mais, une fois venus a news, ils ne venient plus commattre

Es particolier, le fizzi, litt. : e etre par son-minu e, s'est-t-dire l'in-dépendance, les, il s'agit de l'independance des lois de le mattere, (Haure, seunambhd.

d'autres sectes. L'or et le laiten sont pareils, à première vue; mais il suffit d'en briser un morceau pour voir le différence ! Pensez-y bien, si vous souhaites d'habiter le paradis, dans la vie fature!

Ainsi parla Fabien avec chaleur. Mais la vielle dame, qui croyait de tout son courr à ce qu'enseigne la secte Némboutson, n'était pas du tout disposée à se laisser convaincre ; cependant, elle prit sur elle de lui répondre ; « Je crois à Némboutson et ne demanderien de plus; mais puisque vous avez la houté de m'entretenir de ces choses de religion, envoyez-nous, Je vous pris, l'un ou l'antre de ceux qui demeurent au Couvent avec vous; nous inviterous aussi un prêtre houddhiste, et je les entendrai volontiers discuter sur la religion et décider de cette question. Mais une fomme ignorante comme moi n'est pas à la hauteur de ces choses.

Fabien tomba d'accord de cet arrangement et promit de venir, exactement comme la vicilie dame l'avait proposé, à la réunion et d'y décider clairement la supériorité de sa religion; et qu'il la guiderait alors elle-même dans la sainte voie. Là-dessus, il fit aus compliments et rentra au Couvent.

La vieille dame, pressée par l'abien et embarrassée de lui répondre, s'était, sons savoir hien comment, engagée à arranger
une dispute religiouse; elle s'était ainsi débarrassée de l'abien;
mais en pensant à ce qu'elle avait promis, elle se dit : « Je ne aris
qu'un personnage obseur et je veux inviter des prêtres illustres
à une solennelle dispute religiouse — cette dispute fera grand
bruit, ce qui me gêns beaucoup. Nous aurons beautenir la chose
socrète, si la nouvelle s'en répand d'avance, et que l'on s'attroupe
chez moi, comment pourrai-je les renvoyer? Et s'il se passait
quelque incident imprévu, ce serait un véritable malheur pour
mon fils. Non! je vais tout simplement chercher un laique, versé
dans les livres sacrés, et je procrai l'abien de discuter avec lui. «
Elle s'emquit dans la capitale et aux alentours, et finit par trouver, dans la Grand'Bus du Quatrième quartier, près du champ

¹⁾ Antithèse de l'expression boundhique : toutes les sortes sont comme des bagnettes d'oc; Brissa l'une su l'actie, s'ent toujours de l'oc.

d'equitation des Saules, un vieitland qui vivait dans la retraite, et = nommait le vieitland Kachiwa (Chène). Il avait été autrefois moine au monastère méridional du mont Eï-zan. Des douleurs à la tête l'empéchant de continuer à so raser, il avait laisse crolles de nouveau ses cheveux, et vivait des lors en laique retiré.

Il fut done invité, aiusi que Fahien, a Yudoù il ne tarda pas à arriver. C'était en 1584, le 12 du neuvième mois. Fahien avait revêtu, sur un dessous de crépe cramoisi, une étoffe de soie de Carée, un bahit gris, et portait sur la tête un bonnet de laine bleu. Le vivillard Kachiwa entra dans la pièce où il se trouvait et se présenta à lui. Le serviteur de Fabien plaça à droite de la natte de son maître un coffre laqué, à dessins d'or sur fond noir, avec ferrures d'or et d'argent.

Alors le vinillard Kachiwa commença ainsi :

« Qual Bouddha la secte du Souvarain céleste adore-t-effe ? »

Pahien ouvrit le coffret et au tira le livre sucré de la secte du Paradis (Djodo), c'est-ladire le Lotus de la Vraie religion, en huit livres!. Il les posa sur le couverele du coffret, et, se mettant a genoux, répondit en ces termes : « La divinité qu'adere notre secte, est un esprit qui est appara au commencement de la créstion : nous le révérons sous le nom de Tathagata-Souverain coleste. Il n'y a d'autre Bouddha que celui-la dans l'univers entier. Il est appare dans ce monde des l'origine du chaos, et c'est par un effet de sa sagesse et de sa honte qu'il a fait, au ciel, le soleil, la lune et tous les astres qui y brillent; sur la terre, les montagnes, les mors, les plantes, les arbres, les viscaux et les bêtes, Alors, le cour des hommes était droit, de sorte qu'ils obtannient la récompense du ciel saus même avoir besoin de désirer être agreables an Bouddha, Mais plus tard, la concupiscence surgit soudain en eux; ils surent toute sorte de désirs, et pe méretérent plus d'obtenir les rétributions célestes, et, tournément des lors dans le cercie vain des existences. C'est pourques le Tathaguta-Souverain céleste ent pitis de lours souffrances et leur

⁽⁾ Tradus pur Burnouf nous le titre du Lotte de Le mes loi.

²⁾ l'ablen suploir, ou l'auteur lui fais employer, une expression bouddhapre : le Saint suprème. De même, celles de Tuthagate, de rétribution, etc.

apprit à répâter ces mots : Donne-nous de renaître dans le Paradis celeste, d'avoir une heureuse existence, maco. Celui qui repate cette formule gagne la faveur du Souverain coeste, et obtient comme rétribution de renaltre au ciel. An Japon, vous avez eu la religion des Camis, mais jamais de Bouddha. Cents que vous appelez dieux ne sont que des hommes de l'Inde, Mida était un homme, appelê le bhikchou Dharmakoça; Chaka (mi) amel mi homme, nomme Siddha. Tons daux ont vecu sur catte terre bion longtemps après la création du mondo. An Japon, vous avez ou Tén-chō-daijin, doesse do soloil!; Hatchiman, dien de la guerre; Temman Tenjin; tous des hommes, comme comme tels de la façon. la plus évidente par les autres hommes. Qui osera soutenir qu'ils peuvent, avec leur sagesse et leur bouté tout himmaines, secourir les antres hommes? - La religion de Chaka est fondée sur la la mondicité; ses religioux vivont des aumônes des gens compatissants; et l'un déclare que ceux qui font ces aumônes en retirent des mérites qui leur font gagner la nature de Bouddha. S'il euest ainsi, les pauvres, les mendiants, qui n'ont tien a donner, sout done privés éternellement d'obtenir ce fruit des œuvres?-Dans les 12 provinces de notre pays du sud on adore le Souverain coleste; pour cette raison, on a y voit anoun mendiant affame, aneun malade accable de sonfrances. L'origine de notre pays remonte aussi hant que les montagnes et les mors; c'est pourquoi, il n'y surgit pas de désirs teràglés; par consequent, on n'y commet pas de mauvaises univres ; par consequent, pas de rétribution douloureuse; par conséquent, des cette vie, on y jouit des rétributions célestes; c'est ce qu'on appelle « en tant qu'homme, m Bouddha a, c'est-a-dire ses cette vio at an tant qu'êtres luimains, devenir des Bouddhas. Chaka, Mida sont des hommes comme les autres, sans pouvoirs surnaturels; voyez-en pluiôt la preuve, s'et; promunt les livres sacrés posés à côté de bii, il les dechira, et foula aux pieds leurs débris épars, Puis Il reprit : « Ne ponyant pas secourir les hommes, ils ne penyent pas non plus leur infliger des châtiments. Vieillard Kachiwa, veuiller seule-

¹⁾ Autrement dit Amartemat

ment préter l'ornille à l'exposé de notre religion; vous ne tarderez pas à adorer, vous anssi, le Souverain céleste, pour gagner ensuite la rétribution du ciel. »

Voilà le langage insultant qu'il tenait. Le vieillard Kachiwa avait lauce au commencement une on deux réponses. Ensuite, il aconta dans le plus profond allence. Quand son adversaire commença à calmer l'andeur de ses critiques, le vieillard Kachiwa s'arrangea de nonveau sur sa natte et demanda : « Avezvons lini? . - Fahien repondit : « Lu matière est him loin d'être poisce; mais voilà au moins ce que j'avais à dire cette fais-ci. » - Le visillard Kachiwa reprit : « Pour le reproche injurieux que vous faites à nos prêtres de recevoir l'aumône, il suffira de dire que c'est une institution qui nous vient du Bouddha luimême, Venons-en à votre Souverain céleste, Cest, selon vous, un antique Bouddha, de l'époque de la création des chuses ; il apparut an temps on le monde s'organisait, et créa le soleit, la lune, les hommes, les oiseaux, les bêtes, tout enfin. Ému de pitie a la vue des mauvaises muyres et de la concupiscence dont les derniers ages sont remplis. Il s'est imposé de grandes peines el beaucoup de souffrances pour inventer une formule mystique, et il porte secours à tous ceux qui la repêtent fréquemment. Vetre religion est-elle composée de ces doctrines arrêtées, oui ou non? » - Fabien répondit : « Sans aucun doute, »

Le vieillard Kachiwa reprit alors : « Il y a, dans ce que vons dites là, des choses peu claires. Veuillez maintenant écouter ce que j'ai à dire, corriger mes raisonnements et me faire une réponse qui éclairoisse mes dontes. Je dis donc que, dans ce monde, tout ustensile fait de main d'homme a un emploi déterminé; rien n'est fabrique inutilement. Alors, dans quel but le Souverain céleste apparu dans ce monde a-t-il créé l'humanité avec ses mauvaises muvres et ses désirs charnels? Ensuite, qu'est-ce que cotte formule sacrée inventée au prix de tant de peines et de souffrances? Y en avait-it hesoin, « il n'avait pas créé les hommes? — Vous dites : « Chaka, Amida, ne sont que « des hommes ; c'est pourquoi les pouvoirs surhumains des Boud
dhas ont disparu, et j'ai bean fouler aux pieds leurs livres

s sacrès, ancun châtiment ne m'atteindra. Au contraire, le Tathà
gata-Sonverain céleste est un Bouddha appara a l'origine même

du chaos; aussi, sa paissance divine ne soufice-t-elle aucune

diminution à travers les ages. » — S'il en est ainsi, pourquoi les
hommes des temps récents ne sont-ils pas, grâce « ce pouvoir
surnaturel, aussi draits de cour que cons qui vivaient au commencement du mende? Pourquoi, au lieu de gagner la rétribution
du ciel, font-ils de manvaises muvres ? La paissance divine ! de
ce Tathàgata a donc aussi dispara? C'ost donc une fansant de
dire que son pouvoir est inalterable à tonjours; c'est un misonnoment qui ne se soutient pas. Qu'avez-vous à dire à cela? »

Fabien n'aurait su répliquer un seul mot; il tenait la tête hasse of me desservait pas les donts. Cepandant le vieillard Kachiwa le pressuit : « Eh hien, l'abien, qu'avez-vous à répondes? » - Il ne disalt rien. Alors le vinilland in tint une seconde fois, mot pour out, le discours d'avant, en insistant sur chaque point, Fuhion n'y pouvant plus tenir, et incapable de disenter plus longtemps de religion, se leve en « écriant : « Vous êtes un sot! Vons n'y entendez rien! Autunt discuter avec des femmes! Qual raisonnement pourriez-vous comprendre? Quelle pitiel que c'est tristo! les ètres, abandonnés du destin, ne sont pas susceptibles d'être sauves. » - Et il vontait s'en aller. Le vicillard Kachiwa. le retint par le bord de son habit : « l'îtres nhamlonnes du destin, dites-vons? C'est um expression des prédications de Chara-Fahim, vous vous appropriez done les textes sacrés de Chaca? -Et il saisit son éventali et en frappa Fabien sur la tête, à coupe redoubles. Fabien ne disait toujours rien, mais on l'entendrit grander. A in fin, degageant son habit par una accousse, il quitta sa place insensiblement et disparat. Toute l'assemblée partit d'un éclat de rire. La viville dans surtout était contente, et lit tous ses remerciements au vieillard Ruchiwa, qui répondit -· Je pensuis que cetindividu parlerait d'après les textes sacrés, et qu'il faudrait lui répondre de inème; mais une discussion commicelle d'aujourd'hui, on Fabien a voulu procher independamentat

¹⁾ La japouris (it naturullement toulours : in puissunce bould hitem.

des textes sacrès, est blen aisée; il ne vant pas la peine de s'en faire du souci. Voilà au fond à quoi se réduit la controverse de cette nouvelle religion. C'est donc une secte bien curiense, qui se fait des conversions uniquement au moyen de largesses d'argent et d'objets de prix. » — Sur quoi, il fit ses adieux et se retira.

Copendant Nama Chouri-daion, ayant obtenu an congé de Hido-yochi, était venu à sa maison. Dès qu'il vit sa mère, il apprit d'elle toute cette histoire de Fabien. Veila certes une histoire bonno à savoir, pensa-t-il, tout en la lui faisant raconter; et Il se rendit auprès de son maître et lui rapporta exactement toute cette plaisante affaire, dont Hidé-rachi voulut savoir tons les détails. Ce grand général, avec son esprit prompt, son regard percant, discorna vite de quoi il s'agissail, et dit : « Nobounaga a été le protecteur en titre de cette secte. Après sa mort survenue par un coup inopiné et fatal, c'est moi qui pris le pouvoir. Ces gens-là, tout en continuant leur propagando, se mélient de mes intentions et veulent gagner ma faveur. Sachant que vous êtes l'un de mes familiers, ils ont tente d'abord votre mère, en lui faisant dos cadeaux de prix, pour arriver peu à peu à vous gagner aussi. Pur votre canal, ils comptaient s'insinner dans mes bonnes graces. Tout sela est hora de donte. Il est vrai que toutes les prédications bouddhiques me sont indifférentes. Mais au moins c'est pour des motifs de morale que les gens y croient et en suivent les pratiques ; tandis que le procéde extraordinaire de ces étrangers consiste à faire des convertis par intérêt en leur faisant des largesses. Quand on songe à la combinaison, par paquelle ils espéraient se mettre hien auprès de votre mère, on a des raisons d'être alarmé. Personne no peut dire quels maux ils nous causeront encore. En particulier, il m'est revenn que quelques-uns des daimios commencent à partager cotte croyance. Si nous ne traitons pas cette affaire avec toute la vigilance qu'elle mérite, il sera inutile de vonloir interdire entre religion lorsqu'un grand uombre de familles riches et illustres y auront fait adhésion; ce sera trop tard; autant alors essayer, comme on dit, d'arracher la racine d'entre ses deux premières fauilles. Il fant abolir immédiatement le Convent des Étrangers,

Il donna ordeo a doux de ses officiars, Masouda Ouemon-no djóot Nagatsoura Ocoura-datou de seisir tous les individus venus du pare du sud, sons toucher à la vie d'aucuu et de faire également prisonniers tous les prosélytes qui se trouvaient dans l'enceinte du convent, Jusqu'au Jernier homme; et il leur donna une troupe de trois mille exvaliers pour leur prêter main-forte. Au couvent, on avait été averti secrètement par des coreligionnaires, ichida Djihou Chô no Sonke, Konichi, seigneur de Séttson, Tacayanan Oncome, etc.; l'alarme fut grande. Fahlen, Cosme et Simon, sans attendre que tons les chemius fusseut romplis de soldats et la fuite impossible, sans pensar même à rich emporter s'enfuirent, le premier à Kieuchou, le second dans la province de Tôtômi, on il avait des commissances; le troisième su cacha dans la province d'Etchiron, Les deux Padro et les deux hermanes su savaient que devenir. Ils n'étalent pas revenus de leur trouble, que les deux officiers foudaient sur le couvent et la cernaient. Tous les gens du convent farent lies et amenés devant Hidétochi. Celui-el donna le décret que voici :

Autrefois, les Hadjo ciant régents à Camacoura, pour avoir châtia par la mort des étrangers, on soscita une grave affaire à notre pays'. Ces gens n'étant pas des babitants de Japon, nons un voulons pas examiner leur délit du point de van des lois japonnises. Els seront enveyés à Nagasaki et embarqués sur un navire hellandais. S'ils remettent les pieds au Japon, ils seront décapités. Qu'ils nillent faire part de ceel dans teur patrie ».

Ceci for le point de départ de l'abolition du christianieme; au bout d'environ dix-huit aus, de l'an 1558 (sous Nobonnaga) a l'an 1585 (sous Hidé-yochi), l'intungration des Étrangers du sud prit fin.

Quatre ans plus tard, Cesme revius du Tôtômi dans l'Ideonnil

¹⁾ Dinns la seconde marie du arméniele, les deponais surent beaucoup à craindre pour leur inférieureure de la part des Mongole, qui, avant d'attaquer leur pays, enveyavent à plusieure reprises des ambas alleurs à Hadjo Tokimanai, premier ministre du Châgonn, et, de fait, régent de l'ampère, à Campenne, U laises les une come réponne, et la décapiter les autres en tenu come sours, en 1276 et en 1280, ce que, mituralement, indique les Mongole et latte bours expéditions.

at vécut plaeurément a Sacat, dans un endruit nammé Nava-me Hama (Plage de Milion), il avait pris le nom d'Itchibachi Cho-mi Souké. Il exercuit la chirurgie. Simon retourna également, au bout de ce temps-th, a Sacai et s'y fixa dans la Valles orientale, at se nomma des lors Chimada Sai an; il se vona a l'art du modecin. En 1588, comme Hide-yochi rendait au châtean de Fouchimi, le 13 do nervième mois, deux homnes de Sucat, dont I'nn était Mouné-vochi, du magasin Tennégi-ya, et l'autro, Abouraya (marchand d'huiles) Masa yochi, bui firent visite, et tout eu purlant de choses et d'antrea, lui dire et : « Dernièrement, un certain Rchibachi Chonosouke, chirurnion, et Chimada Sei-an, on médecin, sont venus s'établir à Sacai: l' parait qu'ils pratiquent la magie d'une façon extenonlinaire. Buna mi grand hassin rempil d'enu jusqu'au bord, ils mettent flotter une fesille de papier. décomple en forme de fleur; elle se change somfain en un paisson qu'on voit se promoner dans l'eau. On blen, tirant de laur sein un cordon, ils en mettent un bout danz leur bouche, souffinal, le font devenir gros comme une carde, at le fancent alors parda salle, on il prend l'aspect d'un grand serpent. Ils mettent do grain sur un platean, le saupondrent de sable, et l'en roit enmos quelque chose zonne de petites fournis qui grandissent. pen à peu et deviennent des fleurs épanoules et accompagnées de lours fruits. Ils prennent un muf da pouls dans lour main formée; quand ils l'ouvreut, le poussin a brise su coquille, et dans le moment que vous le regardez, s'est déjà une poule qui fait entendre son cri. On hien, si vous exprimes le désir de voir, assis dans votre chambre, le mont Fruji dans votre janim, ils ferment un moment les panneaux de la chambre de tous côtes, sortent, et tout a coup écartent les cloisons, et voilla devant you yeux, dans votre jardin, le Foojl-yumu; tout le monde s'émerveille et se récrie sur ce prodige. Ils formout de nouveau la cloisen pendant no moment, or quand its in vouvrent, etalent a vos yeux les limit sites célébres du lac Biwn, ou les plages de Sacui, de Souma, d'Acachi. » Tous les auditeurs nobles ou samourais forent stupéfaits et se demandèrent quelle espèce d'ètres suruaturels étaiest ces gens-la. Hidé-yochi ne prenati pas sifacilement

seu parti de ces arts surnaturels et il demanda ; « Je n'ai encore jamnis vo de fantòmes. Pourraient ils anssi m'en montrer? « Ils répondirent qu'ils les lui fernient voir le soir, au crépuscule, et se retirérent.

A l'heure dite, on fit venir les deux individus. Ils prièrent d'abord l'assistance d'éteindre toutes les lumières; puis ils ouvrirent les panneaux, et l'on vit, dans le jardin, le paysage classique éclaire par la lune du dix sept du neuvième mois; rien n'y manqualt, ni la clarté mystérieuse, ni le vent rogeur, la pluie torrentielle, les lucurs tremblotantes sur les feuilles des arbres et des plantes, l'air froid. Du milien des arbres sort une apparition étrango : p'est une jeuns femme en vêtementa blancs, les chevoux en désordre, toute l'apparence d'une personne qui éprouve de vives sauffrances; elle demeure immobile dans le jardin. Les grandes dames et les seigneurs réunis dans la salle s'écrient : Assez ! ceci n'est plus un divertissement! Cependant l'apparition se rapproche, et l'orsqu'elle est près de la verandah, Hidé-yochi, en la regardant mioux, reconnaît Chrysantheme, la maîtresse qu'il avait one antrefois, à l'époque où il se nommait encore Kinochita Tôkitchi. Après qu'il se fut élevé aux grandeurs, elle vint îni demander du service dans le palais impérial. Elle y avait della servi précisiomment et en avait été chassée avec des injures; on ne voulnt pas la reprendre. Elle s'était alors emportés contre Hide-rochi, qui l'avait tuée de sa propre main. Les deux individus ne ponyaient pas connaître cette histoire. Par quelle faialité devaient-ils montrer cette femme, et quelle cruauté de lens part! Ainst pensait chacun. A la fin, Hide-yocht, dont on voyait le mécontentement sur son visage, fit sortir les deux magiciena. Il dit ensulte : « Ces gena possedent des arts extraordinaires, monis. Ce ne pent être que des débris de la faction du Convent chrétien. Qu'on les arrête et qu'on les interroge. « lis avouèrent pleinement qu'ils étaient les nommés Coune et Simon et, en conséquence, lurent livrés au supplice de la crucifixion, le 19 du neuvième mois de 1588, a Kourita-guntchi. Un envoya urdre à Kyôto, Osaca et dans les autres provinces, de rechercher avec la plus grande rigueur tous ceux qui célébraient en cachette

pe enlle du Souverain céleste, suspendant son image dans leur maison et répétant la formule sacrée. Ators la secte s'étéignit pour la plupart.

Environ vingt-quatre ans plus tard, en 1611, Kató Kiyomasa, seigneur de la province de Higo (Kiouchou), succomba à une maladie dans sa province". Profitant de cette conjoncture, des disciples que Fahien y avait laissés, au district d'Oudo, commencerent à propager sous main leur religion Dans ce même district, au village de Founa-i, ils détruisirent un monastère de la secte Zen, le Jikkô-ji, et en chassèrent un prêtre nommé Chianzò-chon. Celni-ci indigne se rendit a Kyôto et porta plainte aupres du Bureau des Cultes. De Yedo* an expédia un fonctionnaire qui fit une enquête sur les chrétiens, et rétablit la tranquillité dans le district. A partir de 1626, on vit de nouveau queiques individus parcontir les provinces de Tamba, d'Omi et les environs, et aussi les provinces plus distantes de la capitale, distribuant de l'argent, exhibant le Miroir des Trais existences, et exhortant le peuple à la conversion. Comme on entendait dire partent que cette secte reprenait vie, on charges un fenctionnaire d'examiner les coupables avec la dernière rigueur. Quiconque n'abjurait pas était arrêté, mis dans un sac et expédié, soit à Sandjo-gawara, près Kyôto, soit au Champ d'équitation d'Osaca, soit à la Pluge des Sept Routes (Chitchi-dô-no Hama) à Socat. Dans chacun de ces trois endroits, ils étaient mis en las de cinquante sacs. Cena qui vontaiant encore abjurer aortaient en roulant du tas, dans leur sac, et exprimaient lour désir. Ils dissiont à quelle secte ils voulaient se rattacher, et l'on appelait un bonse d'un temple de cette secte, et établissait un contrat par loquel ils entraient au service du patron de ce temple; ce contrat était envoyé au gouverneur de la ville. C'est l'origine des curtificats de convent (téra-tégala). C'est sans donte aussi à cette époque que naquit le nom de combon (roulant par terre) donné à coux qui abjurent leur religion.

Un des principaux lientenants de Hide-yodin; il fit en dermie fine l'experiment de Cores, il armit seçu auta province en fini.
 Depais 1903, le siège-lu nouveau gonvernement ché guanul fimilé par lé-guer.

Vers le même temps, des traces de chrétiens se montrêrent engore dans la province de Totomi, à Chikitchi; c'étalent des disciples que Cosme y avait instruits, pendant le court séjour qu'il y avait fait. Le gouverneur mit la main à ce que la secte fot anéantie. A Osaca, trois bommes refuserent de « conlet ». L'on, le jouillier Chitchibes, fut crucine; le second, le paysan Batchion-mon, égulement ; le dernier, un marchand de légumes nomme Sé-kitchi, fut jeté à l'ean. A Kyôto, il y en ent quatre. Deux farent crucillés, et deux brûlés vifs. A Sacaï, deux furent crucillés, et un tiré aux bœufs. Dès lors, la secte était anéantie.

Douze ans plus tard, en 1637, les chrétiens se soulevèrent dans la province de Hizén, à Amaconça, et se retrancherent dans le château fort de Chimabara'. De Yedo, on envoya un hant fonctionnaire, qui réunit tons les princes vassaux de l'île de Kiauchen pour le siège du château. L'année suivante, en 1638, to 28 du deuxième mois, la citadelle se rendit. Le général Jiró fut pris et taé par un membre de la famille Hesocawa, Chin-ya Sazaèmon; vingt mille hommes et femmes furent massacrés dans le château. Le serte était annantie pour toujours. Cette même année, il fut fait défense aux navires des quatre pays d'Espagne, d'Amacawa, de Luçco et d'Angleterre d'entrer dans ancun port japonais.

La période qui s'étend de l'abellition du Monastère (1583) à la réddition de la citulelle d'Amaconça (1638) embrasse donc un espace de cinquante-quaire ans.

FXX

Ce livre est un résumé de l'ouvrage imitalé « Histoire des origines du christianisme ». Au début, ou y trouve la géographie des pays chrétims. On y dit que le grand roi d'au pays appelé.

¹⁾ Comme im suit, Amneouge est un llot (chima) à l'ount de l'île de Kamahou. La château fait se travait our le terre bome (hora, plaine); on l'appelle gussi, muc cette mism, le claiteau de la plane.

Kōsimhi* désirant faire la commette du Japon, euvoya un de sea grands officiers nommé Koki (Grands-Jois?) au pays dit des Chretims, à 3000 lieuns à l'ouest. Sur un pie de ce pays, le Pir de la Forei céleste, se trouve un arbre nommé Santal. En cet endroit demenrait un Padre, nomme Frate Ourousen, qui était adonné aux observances de la secte du Recneil secret, et avait acquis le pouvoir surnaturel da la toute-paissance. Il lui ordonna do se rendro par mer au Japon, et d'y sommettre le peuple à l'obellesance a cette secte. Ce que l'antenrajoute ensuite, à savoir que le roi, sapérant s'emparer d'un seuf coup du Japon, y fit passer Ouroman; puis les différentes machinations de 🛶 🛶 teurs, les moyens qu'employerant Ouronean, les deux Padre, les deux hormanos Gregoire et Mare; tout cela, il l'aura appris au Japon même; c'est dans digue de foi. Mais on se demande de quelle bouche il tient ses informations sur ces pays étrangers, puisqu'on ne connaît chez nous aucun livre de ces pays. Elles sont par consequent sujettes à caution, et, c'est pourquei l'autous du Résumé a supprimé ce début.

Pour ses informations géographiques sur ces pays chrétiens, H les doit an savant Nichikawa Nio-kon 1

Ce qu'on appelle ordinairement le monde est formé de sun continents, l'Asia, l'Europe, la Libvo, l'Amérique et la Magellanie (vie) Le pays que le livre di-dessus appelle Kônimbi comprend quarante-deux provinces, mais n'est pas de même espèce que la Japon. Quoiqu'il soit qualiné de grand royamme, on est étonné de ne le trouver nulle part dans ces cliny continents. Aussi tous les passages y relatifs out-ils été cetranchés dans le résumé, qui a alors pris le titre, quelque peu altéré, d'Histoire de la grandeur es du déctin du Canoni des Borbares du sud.

^{1):} Vois l'Appendies C.

²⁾ Il c'agit, le suppose, tout supplement de rei de Puruqui et d'un missionmajor de Gos, San des informations nonfuses, et altieries enques dans is mimoire des Japunier, naft la Mornde en l'en remarque sum des réquisionnes bambdingnes.

²⁾ Antroname et geographe du commencement du xxue siècle. Il temm des Hollandnia es qu'il savait de gengraphie étrangere,

RESUMI DES CHOYANGES DE LA MADVAISE RELIGION!

VAN HEERS HOAD

Pour prendre les choses des le début, nous dirons donc que vers la fin de l'ère Tem-mon (1532-54), des marchands venant de Rome, empitale du pays d'Italie, l'un de coux des Barbares de l'ouest, aborderent au pays de Boungo (dans l'île de Kiouchou). Leur navire avait fait voile, de la mer occidentale, d'abord vers le sud, et du sud de nouveau vers le nord, pour arriver au Japon; c'est pourquoi les Japonais appelirent ces gens « les gens de la capitale du sud ». Sur ce navire, il y avait, tant de marchands et de passagers que de matelots, environ deux cents hommes. Doux d'entre eux se faisaient romarquer par lour figure et leur costume. L'un se nommait saint François Xavier, et l'autre finpard. On les appelait Padre, c'est-à-dire en japonais O-cho". Ils avaient un compagnon nommé Lorenzo, qu'ils traitaient d'hermano, ce qui veut dire ches nons : président d'une assemblée religieuse. Il était originaire de la province de Yamato, où il avait gramfi sous le nom de Ryō-sai . De la province de Satsonna, il se rendit à Rome, où on l'instruisit dans la celigion de Souverain celeste; puis il revint au Japon, Il appelait cette religion le christianisme. Actuellement, il remplaçait les Padre dans la prédication, et convertit au moins une centaine de personnes. Xavier, dans l'intérêt de la propagande, resta quelque temps un Japon, tandis que le Padre Gaspard retourna à Rome l'année suivante, pour en expedier plusieurs autres Padre an Japon. Dans la suite, Xavier réuseit à convertir le roi, fonda des monastères et prècha sa religion avec un tel succès que les convertis ne se comptaient pins. Trois ans plus tard, once Padro vincent a bord d'un vais-

Ce truité est jumi saux autre indicatain, dans le même volume, à l'hartuire qui précède. Le nom de l'autour est un pessallanyme.

²⁾ Baverend; le Mêre de l'lie de Ceytan.

³⁾ Calur que saint François Xavier appelle Anger, Voir l'Appendies B.

seun marchand, et débarquerent dans l'Hot de Hirado, province de Hizen (Kiouchon). Ils préchérent ensuite à Omonra, à Chimabura, Nagusaki, Amaonuça; dans tous les coins de la province de Tchicou-zen; dans cello de Boungo, à Ogoura; pais à Osaca (provines de Séttson), à Fouchimi (dans celle de Yamato); enfin à Kyôto et dans une quantité d'antres endroits, discreditant le bouddhisme et les dieux du chintanisme, faisant des aumônes et ébraniant hommes et femmes dans leur ancienne foi. Ils opérèrent des conversions innombrables. Ensuite, ils choisirent des hommes de talent parmi leurs disciples, sonvent des bouxes dépourvus de l'esprit religieux bouddhique, leur assignment des appointements, leur donnaient un semblant d'instruction dans les doctrines bouddhiques, les principes de Confucius, le vulte des Camis; puis ils en faisaient des hermanos, qui préchaient la nouvelle religion. Ils employaient touts espèce de moyens failacioux pour égarer le peuple. Ils n'avaient pas dès l'abord proclamă les principes de leur secte, ni attaqué ceux des antres. Ils s'élaient contentés de se gugner les cœurs par des aumônes et des paroles affectueuses. Ensuite, ils commencerent pen a pen à exalter en secret leur croyance, et à dénigrer les untres, Quand leurs auditeurs en étaient arrivés à ce point, on ils ne savaient pas s'ils les devaient croire on non, ils leur tenaient ce discours :

« Si vous voules vous ûxer sur la supériorité de notre religion écontez-en au moins les principes essentiels. Si elle ne vous convient pas, vous garderen la vôtre; si nos principes gagnent votre
assentiment, changez de religion. - Ces geus répondaient ; « C'est
justement ce que nous voulous. Faites-nous donc connaître votre
religion. - Alors, ils dissient que c'était une religion extrèmement profonde et pleine de mystères, et. formant toutes
los portes, n'admettaient plus personne d'autre à entendre leurs
doctrines. La prédication socrète des principanx points de leur
religion avait lieu toute la semaine ; celle du premier jour de la
semaine se nommait le senkio (saint?) sermon, ce qui se traduit
en notre langue par « changet de religion ». Da critiquaient
viotemment nos trois religions, insultaient nos Camis et s'en
prenaient surtout au bouddhisme qu'ils décriaient le plus pos-

sible, pour la raison que le bouildhisme parla des vicissitudes des existences futures, et qu'ils voyaient certaines ressemblances. avec leur propre religion. Leurs attaques n'étaient pas sans habileta. A cetta époque, les six scetes bonddhiques de Nara n'avalent guère d'influence parmi le peuple; et la serie Tendai et la sente Chingon cultivaient principalement les rites des invocations et des prières ; le vuigaire ne connaîssait pas même de nom ces. deux section; qu'aurait-il pu savoir de leurs prafiques et de leurs doctrines? A plus forte raison ne savait-il rien de leurs livres sacrès, ni des traités qui les expliquent (castras), ni des développements qu'elles en bisaient. Les trois sectes Zen, Nemboutson et Nuchi-ren étaient alors fort en vogue, ce qui faisait que beaucoup d'hommes et de femmes, nobles on obscurs, y adhéraient ef en prennient au moins le nom. Il en résultait que les geus entendaient parier de ces sectes, au moins de leur nom et d'une façon toute superficielle, et disnient : « Le bouddhiame, c'est l'art. de as procurer le bonhour dans cette vio et dans l'autre. « Volla. a quoi se réduisaient leurs notions. Le bouddhisme, en silet, semble facile a connaître, mais en réalité, il est difficile de le bien conmittee!

Dans le sermon du premier jour de la semaine, les Étrangues disuient : « Le bouddhisme a pour article suprême la docteine du néant. Dans les stances dans lesquelles la Bouddhu transmet sa doctrine à Kaçyapa, il est dit : La doctrine suprême de la religion, c'est que les mudes (ou choses) n'existent pus. Mais si shaolument rien n'existe, d'où viennent le ciel, la terre et toutes choses? C'est la Souverain celeste, Dien (tetone) qui les a faits. En outre, il vient au secours des hommes. C'est une doctrine pleine d'enchalnements mystèrieux, aussi ne la comprenant pas clairement, on a laventé la doctrine du néaut. On préche toute espèce de choses sur le Grand et le Petit Véhicule, sur l'enseignement transitoire et le délinitif, l'apparent et le secret, pour fourvoyer si égarer le peuple. Aussi anjourd hui les prêtres de toutes sectes ne préchent que des erreurs et abusent le monde. Ils ont, il est vrai, de nombreux disciples ; mais considérez un peu leurs trois grandes sectes. Voici d'abord celle de Nitchi-ren qui enseigne la foi à Cakya et a

pane fondement le soutra du Lotes de la Vraiereligion (Saddharmapundarika). Elle croit qu'en répétant continuellement le titre de ce soutra, on gagne des mérites par lesquels on renalt après la mort dans le Puradia, la Terre pure du Calme et de la Lumière. Quoi de plus insense? Car Cakya était un homme, fils du roi Conditio dhana (Rix par) dans l'Inde centrale, Étant homme, comment peut-il parter un ascouts efficace aux hommes?

« Ce n'est pas tent. On nous parle des cinq cents grands vueux qu'a faits Chaka (Cakya). Mais ce sont des vœux faits an Souverain céleste, à Dieu; cardans tout vœu, le votaire met son appui en celui qui est le maître de l'objet du vœu. Sans un Souverain céleste pour donner l'objet du vœu, comment peut-il y avoir de vœu? Généralement on ne fait pas attention à ce point; pourtant, il importe d'y réflèchir. De quoi vous servent tous les volumes de ce livre sacré de la secte? Hors le Paradis céleste des chrétiens, il u'y a mille part de séjour de félicité. Comment ce Paradis du Calme et de la Lamière pourrait-il exister en même temps?

Pour conx qui appartionnent à la secte Némboutsou, ils fendent leur espeir en Amida. Ils répétent perpétuellement son nom, et croient ainsi mériter de renaître dans la Terre pure (Paradis) de l'ouest. Ce n'est pas vrai. Dans le soutra de la Vie infinie, il est fill ; « Il y soi autrefois un roi qui shandonna seu royanme, renença à se royanté et se fit ascète; il se nommait le bhikelem (religioux mendiant) Dharmakoça. C'était le Bouddha appelé Roi indépendant dans le monde. Il prononça quarante-huit gramis vœux ayant trait aux muvres qui assurent le Paradis et aux pays magnifiques qu'habitent les Bouddhas. Ses vœux étant accomplis, il demeura en paix dans les régions de l'ouest, et des lors s'appela le Bouddha Amida, etc. — Mais colui-là encare n'est qu'un homme.

« Qu'est-ce que cels signifie : le Roi indépendant dans le monde? C'est le Souverain du ciel, Dieu, qui a fait le ciel, la terre et le mondo, qui a fait nafire toutes choses, animées et inanimées, et

I) Sunsail takeyesen ribe.

qui manifeste dans le ciel, la terce et le monde, sa substance existant par elle-même!. Pour cette raisen, nous l'appelons le Roi existant par ini-même (indépendant) dans le monde. Enfin, ce Paradis de l'ouest n'est rien autre que l'humanité d'ici-bas. Ceux qui croient, en répétant perpétuellement le nom d'Amida, gagner le Paradis de l'ouest, sont les plus fous des hommes.

· Passons à la secte Zén (ou de la Méditation). Elle n'admet ancun antre enseignement que ces paroles : « Le Vénérable, tenant dans ses dougts un lotus, sourit, » Elle ensoigne que la medifation selon le Véhicule suprême consiste à figurer les mots à l'aide des doigts"; l'esprit de l'homme devient un Bombilia des au'il comprend sa propre nature". Mais comparez ceci à notre digme d'un Dieu sans commencement ni fin; vous verres hientôt que si le langage de cette secte semble être élevé au-dessus de toute idée, il n'y a au fond rien de plus vide que ses croyances. Lin prêtre bouddhiste demanda a Chô-chou : Un jeune chien possedest il la nature virtuelle d'un Bouddha, ou non? Il répondit : Non. Ce mot de non ou rien, voilà l'article le plus sublime de tous les enseignements de Chaca, voilà la conception dernière de tous les Bouddhas; ce seul mot de : rien, leur suffit à répondre à toutes questions. Pourquoi? Parce qu'ils ignorent qu'il y a un Dien. Ils disent : Par ses propres paroles, on devient un Bouddha. Vaine et fausse croyance! Comment obtenir la félicité céleste. à moins de nuttre son appui en Diou?

« Quant à vos dieux nationaux, les Camis, voini ce qui en est. Quand un homme mourait, ses descendants bâtissaient un templo où ils adoraient leur ancêtre. Qualquefois, dit-on, après sa mort, son âme devenait un esprit comroncé, et causait tonte aspèce de maux aux hommes. Ceux-ci portaient leurs adorations à cet esprit, dont ils faisaient une divinité. Parfois auxes, c'était l'esprit de certains animaux qui toucmentait les hommes, ceux-ci fui

¹⁾ On 1 morpendante?

²⁾ Il s'agit des sonnux mystiques, ou signes symboloques formés avec les duigns enfance de entrance façonz, et qui jouent un grand rôle dans les chimonins religiouses de estre sonte (jep. in ; nament menfet).

³⁾ Qui est un Banddhe m putrance.

adressaient des supplications et en faisaient un dieu. Tout celaest un tissu d'erraurs. Comment l'esprit des hommes ou des auxmaux pourrait-il confèrer des huns aux hommes?

« Voilà pourquoi ceux qui détruisent les temples des Camis, qui jettont au feu les images bouddhiques, font une œuvre très méri-

toire devant Dieu;

· Voici maintenant ce que croient les chrétiens.

« Ceux qui ont mis leur confiance en Dieu, renaissent, après la mort, dans le Paradis (paraïse), avec un corps indestructible. Ils jouissent d'une félicité sans bornes. Il yn, m-dessus de nons, par della fix ciela, un ciel nomme Paradis. La reside un Souverain appete Dien (tellong). Sa substance n'a ni commencement ni fin; il est l'auteur du ciel, de la terre et de toutes choses, la source de la sagesse, la source de la miséricorde, la source de tontes les lais, le maître de teutes les verius. Étant un corps qui existe par soi-même, on l'appelle « substance spirituelle » (spirits), ce que l'on cend en notre langue ; qui ne nait ni ne périt. Il crea d'abord un grand nombre d'auges (fouancho) pour le servir constamment Leur chef, nomme Lucifer (Rousonher) réunissait en lui toutes les vertus, et était indépendant à l'égal de Dieu. Ensuite Dien crea le cial, la terre, le mande et tout ce qu'on y voit. Comment s'y prit-il? Il n'eut qu'à prononcer ce seul mot : fiat. Bu moment qu'il out suscité en fui-même la pensée ccentrice, toutes choses prirent naissance.

Ensuite, il prit de la terre pure, nommée tamaçéina (?) et en fit un jeune homme, appelé Adam. Il le fit dormir pendant trois heures, et prenant un os de son fianc droit pour y attacher de la terre tout autour, il en fit une jeune femme. Eva. Il les maria et les fit habiter dans le pays de Térinri, situe an-dessus du centre du monde, un lieu où ils jonissaient de la félicite. Tous les actres pays servaient d'habitation aux oiseaux et aux bêtes. Dieu créa aussi des fruits de longue vie, qui suffisaient à leur nourri-

t) Lit: + on the du sexe male w

²⁾ de no axis pas identifies co unit. Un des missionnaires cuthefiques qui emcent a cette époque un Inpon est appels Yériori, Est-es Théodore? D'après un satre réali, Tériori alguelle : perre de délicies.

ture. Conx qui en mangeaient acquernient un corps impérissable. Dien prononça alors cette défense : Un des fruits de ces arbres est le maçan (7). Gardez-vous d'en manger. Si vous le faites, sous seres conduits dans le pays des oissanz et des bêtes, et vous daviendras des corps mortels, assujettis à la souffrance.

" Ainsi, d'entre foutes les choses, les oiseaux, bêtes, plantes et arbres sont nés une fois et doivent floir une fois. Le ciul et la terre, les ginies et l'ame des hommes ont ou un communectiont et ne doivent jamais finir. Le Souverain céleste, n'ayant jamais commencé ni lini d'âtro, est l'origine de tentes choses. Ensuite, Lucifer, voyant Dien fermement établi our son trôns de Vertus, concut le désir de lui ravir sa digmite. Il tiqua tons les anges (ancho) contre lui. Alors Dieu, lui lancant en regard courrouce, le chassa dans le monde inférieur, et le plaça dans les flammes d'une grande losse de feu. C'est ce qu'en appelle l'Enfer (inner). traduit en notre langue par Djigocous. Alors Lucifer dit : Je voudrais hien faire pariager mes souffrances a Adam et Eve, Il as transforma danc en un diable" et se rendit à Tériari, où il dit à Evo : Pourquoi ne manger-vous pas de fruit magan? Elle réponlit : Le Souverain céleste l'a défendu. Il répliqua : Ceux qui en mangent devienment completement indépendants, comme celui qui a cree le cial et la terre, et occupent le même rang que notre Souvernin celeste; voita pourqual il l'a u rigoureusement dofendo. Manges done de ce fruit. Eve en pritat en mangea. Adamlui demanda : De quel fruit mangez-vous? Die repondit : J'al gonté du fruit maçan, sur l'exhortation du diable. Adam dit : Penseux manger aussi. Quanti Il l'ent fait, le Souvernin réleste chases les deux époux dans le monde inférieur. Tons les êtres des temps anivants sont lours descendants, et pour cette ruison, astreints dans lour corps à miltre et à vieillir, à être mainder et à mourir.

· Soixante ans après la création du ciel et de la terre, maquit

t) a Prison souterraises -, Pan des aufors booddingues,

²⁾ Litt. e en un tengen e, etre fabuleux de la raperstirion japonaise, pourra le griffie, d'en grand sen, d'ailes, etc. Devenir un tengou aignille, au figure, levenir organilleux

Jéaus-Christ (Sees-Cristo). Il a dit lui-mema: Je suis le Souverain du Paradis, le Saint sans commencement ni fin; l'ai crèé le ciel et la terre, j'ai établi toutes choses dans le monde, je suis un incarnation de Dieu. Afin de porter secours aux êtres dans leurs existences futures, je suis descendu pour un peude temps dans le monde. Ceux qui suivront mouenseignement étauront mis leur confiance en Dieu, eussent-ils des pèchès gros comme une montagne, ils secont abolis, et le Souverain leur accorders les joiss du Paradis,

« Cepandant, il y a de grandes différences entre les dévois, et feur félicité on leurs peines sont en conséquence. Selon que leur dévotion est plus on moins profonde il y en a de quatre espèces. Les premiers sont ceux qui appartiennent à quelque autre religion et cherchent en elle à gagner la vie fature. Ils ne peuvent cenaltre an ciel; ils sont précipités dans l'enfer; car il n'y a ancun autre malive de l'univers que Dieu. En second liau, ceux qui, bien que chrétiens, n'ont pas suffisamment pratiqué leurs croyances; le Souversia céleste na leur permet pas de renaître tont de suite an cial; il lour faut d'abord séjourner dans le Purgatoire prentòria), où lle endurent des peines tégères, sans jouir d'aucon bonhour. Lorsqu'ils ont passe la un certain numbre d'ages, le fonds de leurs œuvres précedentes out épuise, et il leur est permis de renaître au ciel, où ils jonissent de la felicité. En troizième lien, coux qui unt parfait toutes les honnes œuvres, et a qui il est donné de roualtre immédiatement un ciel. Ils sont assis dans une salle de pierres prociouses, revêtus d'habits produits spontanement pour oux, et ils prennent des brenvages d'inmortalité qui leur font un corps capable de durar éternellement, Leur félicité est immense. Enfin, ceux qui, lorsque les lois Fun pays interdisaient cette religion, n'ont cependant pas voulu l'alijurer, lui ont sacrifié leur vie et sont morts dans le martyre (martiri). Conz-là, quelle que soit la valeur de leurs autres œuvres, remaissent immadiatement an siel pour y vivre heureux.

e Un temps viendra où le ciel et la terre seront détruits ; on l'appelle Chionicocerar , Dans notre langue, cela équivant à dire :

Jugement ceinste? Ou sait que les Japonuir, n'ayant par de l, sont femes de le remplacer, dans la transcription des nome strangers, pur r.

Toutes choses sont sgalement mines en lumière par force. A la consommation des siecles, sur l'ordre du Souverain céleste, le ciel, la terre et ce has-monde périrent dans les flammes; toutes choses, animées en inanimées, seront auéanties; custite tous les hommes revivront avec leur ancienne apparence. Ceux qui naîtront dans les lieux heureux auront un corps resplendissant par lui-même; ceux qui seront précipités dans les régions man-vaises, n'auront que la pean sur les es. Plus tard, ils seront tous assemblés du pays de Judée, dans la vallée du Josaphat (Chocatt); le Souverain céleste y descendra, et séparera les bons, qui siègeront à sa droite, des méchants, qui seront placés à sa gauche. Les méchants seront précipités à Jamais dans l'enfer, pour y endurer des tourments; les bons suivront le Souverain céleste et renaltront au Paradis, où la féligité leur sera donnée.

« Jadis, Christ procha cette religion en Judes, aux alentours de la capitale Jécusalem (Zerzaren); il ent un nombre immense d'adhecents, Mais Judas (Djittas), poussé par la jalousie, se rendit à Jérusalem et dit an gouverneur Pilate (Hiraatos). Christ proche une religion mauvaise, et jette le trouble parmi le pouple. Veuillez faire exécuter cet homme. Le gouverneur envoya des soldats arrêter le Christ, et le ût suspendre à la croix sur le mont Calvaire (Carvario), puis tuer d'un coup de lauce. Le Christ dit : Pour accourir les êtres dans leurs existences futures, je fair volontiers le sacrifice de ma vie, et me laisse suspendre à la croix; je prends sur moi ces souffrances, en me substituant à tous les êtres, et j'ofire par ta le rachat de leurs crimes.

Sept jours plus tard out fieu sa résurrection, avec toute espèce de particularités étranges. Aussi le peuple conçut pour lui une vénération sans bornes. Puis il monta, vivant, an ciel, et disparut.

« Ces choses étant telles, il ne peut y avoir pour les hommes aucun autre chemin de salut que cette religion. La vie passe comme un rêve; hâtez-vous de vous convertir! »

Telle était la prédication des missionnaires. Leurs anditeurs les prinient de leur enseigner à se convertir. Les Padre procèdaient alors à la cérémonie d'admission. Ils mettaient d'abord sur le front des neophytes un mouchoir blanc, et leur faisaient tenir à la main un cierge; ils leur mettaient du sel dans la bouche et leur falsaient une aspersion d'eau sur le sommet de la tête, accompagnée de la récitation d'un texte. Puis ils entraient dans la chambre des Padre et se confessaient. Alors les Padre leur donnaient à manger un gâteau de froment, et à boire du vin de raisins. Ensuite, ils se présentaient au Padre directenr. Celui-ci traquit sur lour front le signe de la srois, Jour frottait la tête d'huile, et leur donnait avec la main un coup au cota droit du visage. Après cela, ils se comportaient de la façon que voici pendant la journée. A l'acure du repus, ils avaient soin de faire le signe de la croix, avant de boire et de manger. Ils se frappaient le dos jusqu'an sang, afin d'aniantir lours pechés par cette œnvre méritoire, Matin et soir, ils prennient teny rosairo et répétaient les prières (orachcho); ils se pendaient au con un objet appelé tariki (?), et avaient encore différentes auices pratiques.

Ils avaient un enseignement particulier, propre à exciter chez les croyants une formeté inébranlable; ils l'appolaient : fulce (hiides). Il consistant à susciter en eux-mêmes cette pensée : Les pierres de tous les mille grands mondes peuvent s'aser, mon cœur ne changeru pas encore. A cœux qui pensent ainsi, il n'est pas difficile de changer un pic de montagne en une vallée, et la mer en une montagne. Ils mettaient par écrit cette resolution et la scellaient de teur sang; un la déposait ensuite a l'église (ckrencha = ecclesia), mot qu'on traduit chez nous par : monastère.

Ils avaient aussi une manière d'instruire les fidèles à former des vœux; c'est ce qu'ils appelaient la grâce (caraça = gratia?); en notre langue, cela équivant à : assistance. En cas que leur religion soit interdite par les lors, les fidèles dont la fides est ferme doivent concentrer toutes ieurs pensées sur leur croyance et faire ahandon de leur vie terrestre; puis, lorsqu'ils sont exposes à des souffrances intolérables, jetés dans les flammes, ils doivent élever un instant lour pensée à Dieu, de toutes leurs forces, avant d'aifronter le supplice. Alors le Souverain côteste

se substitue au supplicié, unit ses forces aux sienuss, et endure avec in) ses sonfrances. Ainst, il est bientôt délivré; un instant de paine, et il est assis un crel, un sein de la félicité.

Aussi les martyre sont déchargés de tous leurs crimes, aussent-ils même tué leur prince on leur père; car ils ent l'antorisation du Souvernin céleste d'entrer immédiatement su cial.

Dapuis la fondation de cette religion par Jésus-Christ jusqu'à la présente année, conquième de l'èce Chô-bô. Il s'est écoulé 1647 ann.

ESN

APPENDING A.

(Nihan Gezai-chi, Histoire des familles feodules du Japon, début du livre XIV) :

Les jour du nouvel au de 1574, tous les officiers militaires du Galcinat (ou cinq provinces autour de Kyôto) vinrent à Guifeu présenter leurs félicitations à Nobounaga, Celui-ci leur lit servir du vin- Après qu'ils curent vidé trois fois leurs coupes, Nobounaga, s'adressant à l'assemblée, dit : « L'ai du sacana excetient ; venillez donc y goûter, je vous prie. « Et il ordonna à sea pages de lui apporter certaine bolte. Ils la posèrent devant sa place. Tous les yeux étaient fixés sur cette botte. Nobounaga effrit la coupe de vin à Chibata (un de ses principaux lientemants), et souleva de sa propre main le couvercle de la hotte — on vil alors deux têtes, selle d'Agacoura Yochi-cagué, et celle d'Agai Naga-

Calte date correspond a l'an 1648, d'apres les tables estimiles. En 1684, le Chogoun storges le savont Abe Vanou-youth de réformer le calendrier, qui, depuis la révision de l'an 661, a avait javons ets vérifié. Con trauva moto antres que les ficlipses de coleil jusqu'à l'an 1616 comportaient de graves erroute du dutes.

²⁷ Moto cos, surfant possess cen, que l'on monge pour faire baire,

maça, revêtues d'un anduit de poudre d'or. Tous les officiers éclaterent de rire, et s'écrièrent : Voilà de bon sazana! Qui est-ce qui ne voudrait pas boire à pleine compe? Nobounaga reprit : « Voilà les deux hommes qui me consèrent des embarras pendant tant d'annès, et m'empécherent de conquerir promptoment le Gokinat »

APPENDICE H

Extrait de l'Histoire du Japon, Nihon Tes-cocou-chr, 2º éd., 1889; p. 401 et suiv.)

A cette époque, vers la lin du xve siècle, on voir avec élonnement que le christianisme sembla sur le point de faire la conquête de tout le Japon, qu'il inonde de ses flats. Vers (517, mi Jenne homme, nonmé Ryó-af, avant commis un meurtre, s'enfuit à Goa. Là. il so fit chrétien et recut le baptême. Il changen son nom en celui d'Anjiro. Un jour, dans un entretien avec des Jésuites de cette contrée, il les pressa d'évangélisur le Japon, Ladessus, l'éminent prêtre François Xavier, accompagno d'Anjiro et de deux on trois missionnaires, vint débarquer à Kagochima (He de Kionchou), en 1319, le neuvième mois ; le christianisme entrait pour la première fois au Japon. Des lors, d'autres mis-Monnaires espagnols et portugais acriverent successivement à Kiogebon. Ils avancerent ensuite a l'est, et atteignirent Osaca et Kyôto. Ils répandirent leurs croyances à pleines mains, et pendant l'espace d'une trentaine d'années, ils purent faire pénétrer leur enite à peu près dans toutes les parties de l'empire. Dans l'Ile de Kienchon, ils comptaient que foule d'adhérents à Nagasaki, Omonra, Foucabori, Arima, Yanagizawa, Yatsonjiro, Amacouca. Dans les provinces du centre, ils étaient nombreux à Hirochima et à Yama-goutefri ; dans la région du aud, à Wacayama province de Kii); pareillement à Kyôto, Osaca, Sacai, Fouchimi (region du Gokinai). Ils avaient pénétré encore plus loin a l'est, dans tout le Couanto, jusqu'à Sendat et Aidrou; au nord, jusqu'à Cansanwa. On ent dit que co puissant mouvement alluit ébranier

le Japon tout entier. On comptait alors plus de trois cents missionnaires, deux cent cinquante monastères et trois cent mille adhérents. On vit des seigneurs comme Omoura Tomomason. Arima Yochitomo (dans la province de Hizén, ile de Kiouchou) pousser l'ardeur de la foi jusqu'à envoyer des ambassadeurs à Rome, au pape Grégoire XIII, avec des lettres où ils affirmaient beur croyance, et des présents. Ils promettaient solumellement de dévouer toutes les forces de leur corps et de teur ame à l'intérêt de la religion. La seigneur Date Masamouné envoya égalément un de ses officiers à Rome.

En 1568, Oda Nohonnaga se fit présenter Ourougan' et un autre Padre. Il leur bâtit à Kyôto le Couvent des Étrangers du Sud et lui donna un revenu de 500 couan dans la province d'Omi. Puis il fit venir d'autres prêtres du Portugal, et donna aux missionnaires, sur le mont Ibouki, un espace de 50 tchô, où ils plantérent des arbres et des herbes rares de leur pays. Cependant, plus tard, leurs progrès extraordinairement rapides et l'acdeur de leurs convertis commencerent à déplaire à Nobounaga, et il les prit peu à peu en aversion.

Lorsque Toyotomi (Hide-yochi) succèda à Nohomaga, on voyait apparatire des présages de violents démèles entre le christinnisme et le bouddhisme. Hidé-yochi craignit pour l'intégrité du pays et décida de supprimer le christinnisme, à la date de 1386. Quoique l'édit de suppression ne fut pas encore exécuté avec la dernière rigneur, il y out déjà beancoup de supplices. (Dans la soule année 1590, près de deux cents personnes furent exécutées.)

En 1592, one ambassade du gouverneur de Manille vint au Japon; des Franciscains l'accompagnaient. Au mépris de l'édit, ils préchérent publiquement dans les rues de Kyôte. Hidé-yechi conçul des lors une véritable haine pour cette religion, et la traita avec une sévérité toujours plus grande.

Quand le-yass vint au pouvoir, on se relâcha un peu de ces rigueurs, et le christianisme sembla devoir fleurir de nouveau. Les Hollandais faisaient alors un grand commerce avec le Japon,

¹⁾ L'auteur dit par erreur : Onsorous et Padre, tous deux-

et ne songenient qu'à y renverser les Espagnois et les Portuguis (avec lesquels ils étaient en guerre en Europe).

En 1611, ils surent se procurer, par un chrétien japonais à bord d'un vaisseau portugais, une lettre secrète envoyée au roi d'Espagne, et la tirent tenir au Chôgoun. Elle renfermait le plan d'une conjuration entre les chrétiens japonais et les Portugais, pour renverser le Chôgoun; la convention par laquelle les Japonais s'engageaient à fournir aux Portugais les soldats et les vaisseaux nécessaires; les noms des grands seigneurs japonais qui participaient à cette révolte; enfiu ils disaient qu'ils espéraient jouir de tonte la faveur du pape, une fois que leur conjuration aurait réussit.

Lé-yass prononça alors l'abolition du christianisme dans toute l'étendue du Japon, et fit expulser les missionnaires; contre les récalcitrants, il prononça des peines sévères. Dés lors, les adhérents à cette religion vécurent sous un régime de cruelle oppression.

En 1637, Jeurs restes, au nombre d'environ quarante mille, se sonievèrent; leurs centres de résistance étaient Amacouça et Chimahara. Le Chôgoun envoya contre eux une puissante armée et les extermina. (Les Hollandais, dit-on, aidérent le Chôgoun avec des vaisseaux de guerre, et tirèrent à boulets sur l'armée des rebelles.) La-dessus, le gouvernement chôgounal adopta le principe de la fermeture du pays, interdit à tont étranger d'entrer au Japon (excepté aux Hollandais, aux Chinois et aux Coréens), et défondit non moires sévirement à tout Japonais de se rendre en pays étranger. Dès lors, le christianisme avait enssé d'exister, et le bouddhisme ent le champ libre.

Il est évident, d'après tont ceci, qu'Ié-yass avait en d'abord l'intention de faire fleurir les relations entre le Japon et les pays étrangers, et que les embarras que causa le christianisme sont l'unique cause du parti que le gouvernement finit néanmoins par prendre, de fermer absolument le pays aux étrangers. Il est clair que l'un craignit de voir les chrétiens s'emparer à la fin du Japon.

APPRINCE C.

Identification de quelques noms propres.

des noms qui reviennent le plus souvent dans les nombreuses chroniques relatives à l'introduction du christianisme an Japon. A la page 15, on parie de l'ouroucom, Je me suis demandé si ces deux noms ne désignant pas le Pore Valegnan, qui vint au Japon en qualité de visiteur. Ouroucan, d'après certain récit, y arriva déjà en 1561. On et fou s'échangent facilement dans une houche Japonaise, quand il s'agit de prononcer un nom étranger. On a vu, aux pages 15 et 16, le met ange transcrit fouenche et unche, Le e final d'Ouroucan est, dans d'antres documents, très souvent remplace par sa. En tout cas Fouroucom me paraît hien être ce Père Valegnan, qui dirigeait dans la province de Bounge un collège et un séminaire, fondés par le seigneur de cette province (voir les Actes des apôtres modernes, 1852, 1. III, p. 1311).

6) Tons les différents textes que J'ni sons les yeux, et même celui que je traduis, à part le passage de la p. 277, domient, au lieu de Marcos. Yariis: Je crois que la divergence provient simplement de ce qu'on a mat lu, dans la suite, les phonétiques chinoises employées d'abord pour transcrire es nom, La phonétique initiale sui est la même que celle qu'on rencontre par exemple si souvent dans le nom d'Amida. Dans un nom purement Japonais, elle se lit ya. De même ke (qui est le caractère signifiant demeurer, à la clef 44) se lit en japonais pur, et non plus comme phonétique, à Ces quatre phonétiques donnent Miricos, è est-à-dire Marcos: il y a d'autres exemples, dans ces textes, de mi ou me pour ma

c) A la page 276, il est question d'Amacava, nom qui se trouve dans tous les grands dictionnaires et encyclopedies du Japon, mais que l'on n'a pas encore identifié. La terminaison com correspond au caractère chinois de port; c'est donc le port d'Ama; de même que Hong-kong est le l'ort des parfums. Les Japonnis ont du prendre ce nom tout fait des Chinois ou d'autres étrangers; var, sans cela, ils auraient prononce ce cous ou hong (ou memhong) a leur façon, c'ast-à-dire ho. Je ne sais s'il s'agit de Macao; mais alors les Japonais auraient su que c'était un port de Chine; ou pent-être d'Amboine, dans les Moluques, ou, d'après une des lettres de saim François Xuvier, le roi du Portugal tenait garnison, et les Portugais avaient un comploir.

Le premier passage de la p. 276 offre justement un exemple de la défiguration des nome étrangers par des erreurs de copiste, dont j'ai parié ci-dessus, à propos de Marcos. Il donne la lecture : port d'Ayen; mais il est indubitable qu'il s'agit d'Ama. Une légère allération de la phonétique chinoise suffit à amener cette erreur.

En 1685, un vaisseau ramena de ce port douze Japunais que le vent y avait poussès. Cela ne prouve pas qu'il fût proche du Japon; car, en 1709, nous voyous un vaisseau shingis rumener quatre Japonais que le vent avait entrainés de Yedo à Luçon.

J'ajoute, a ce propos, qu'on voit à plusieurs reprises, dans les chroniques de l'époque (fin du xvr siècle), les Portugais arriver a Kiouchou en compagnie de vaisseaux de Djagatara, c'esta-lire Java.

(f) Je ne sais a quoi correspond le nom de Kôsimbi (p. 39); il doit désigner le Portugal, vu que tout ce qu'on en dit dans le présent ouvrage se rapporte selon d'autres recits au Portugal. Voir, p. 279, la description des missionnaires.

Alfred MILLIOUD.

LEFÉVRE D'ÉTAPLES

BY LA

TRADUCTION FRANÇAISE DE LA BIBLE

1

La Rible dite d'Anvers, version en langue volgaire par Lefevre d'Étanles, imprimée en entier en 1330, se trouve être la première Bible française protestante, « manifestement luthécienne », comme l'ou aurait dit à cette époque. Non seulement elle a sa place glorieuse dans les débuts de la Réforme française, mais elle est la source d'où sortira pendant longtemps le double couranti des varsions hugarmotes et catholiques. Le caractère spécifiquement protestant de cette Bible semble d'ailleurs avoir échappé à la plupart des critiques du temps, et Richard Simon revendique, dans son Histoire critique, pour les catholiques l'honneur de cette traduction. Ce seraient, d'après lui, les docteurs de Louvain qui auraient donné l'exemple aux Réformés. Il fant qu'il ait considéré cette Bible de Lefevre bien superficiellement pour ne pas avoir remarqué les notes à tendance luthérigune de l'édition de 1534. C'est ce que fait observer avec linesse Denis Nolin (N. Indés) qui, en 1710, pronva, dans une dissortation, et la paternité de Lefèvre et le caractère protesiant de cette édition. D'ailleurs actuellement, at ce n'est par quelques monographies speciales sur le sujet, on connaît encore fort peu cette traduction de la Bible et nous pourrions citer des Histoires de la Réformation qui donnent la Bible d'Olivétan pour la première édition de la Bible traduite en français. C'est donc rendre justice à Lefèvre d'Etaples de le remettre à la vraie place d'honnear qui lui revient de droit dans l'histoire des versions bibliques.

Lefevre a d'ailleurs trouve un vaillant défenseur en M. Donen, de la Société biblique de Paris. Ses notices détaillées sur Lefèvre ne sont que les préludes de l'ouvrage qu'il prépare sur cette grande figure de la Réforme. Jusqu'à présent le travail le plus complet sur Lefèvre est représenté par les thèses françaises et allemandes de C. H. Graf. Toute la partie relative à la vie de Lefèvre, aux ouvrages antérieurs à sa traduction de la Bible, aux commentaires latins est magistralement traitée ; mais tout ce qui a trait aux traductions françaises a été senlement effleuré. Deux thèses récentes , de M. Quiévreux et du soussigné, la première enr le Nouveau Testament, la seconde sur l'Ancien, sans prétendre combler la lacune, ont éclairé d'un jour nouveau cette partie trop peu connue de l'œuvre de Lefevre,

Mais avant d'analyser ces deux thèses, nous vondrions jeter un coup d'mil sur les circonstances qui ant amené ou accompagné cette traduction de la Bible. Elle a été le produit en grande partio de la renaissance des lettres, mais à son tour eile a exerce une influence qu'il est impossible de méconnaître sur le mouvement réformateur du début du xxir siècle. Le fait seul de traduire tonte la Bible en langue vulgaire assurait déjà à cette muvre une importance incontestable. Car si l'imprimerie en géneral a été un des facteurs les plus considérables de la Réforme, il ne faut pas oublier que c'est surtout la publication et la diffusion des traductions de la Bible, notamment des traductions françaises, qui firent connaître l'enseignement anthentique et la vérité historique sur le christianisme à la masse du peuple. L'intérêt qui portait les esprits cultivés vers les lettres anciennes et vers les langues orientales les amenaît à reconnattre dans les Livres saints comme un vaste champ à défricher. En Italie, en Allemagne, les études hébraiques manifestaient leur éveil par la publication de traductions latines des originaux. Luther songenit à donner la Bible en allemand et avait déjà traduit le Neuveau Testament. Un hamme religieux comme l'était Lefevre ne ponyait se réson-

¹⁾ Theses, présentless à la Famille de théologie protestaine de Paris. Elles n'ent pas ere miess en libraire. Note de La Red.)

dre à laiseer la Bible incounne des panvres gens qui ne connaissaient pas le latin. Chez Lefevre le besoin de vulgariser les enseignements de l'Évangile primait les considérations scientifiques. It avait bien essayé de refondre la traduction latine connae depuis saint Jérôme sous le nom de Vulgate, mais il davait arriver, som la double pression de ses besoins religieux les plus infimes et des infinences extérieures, à rêver la traduction complète de la Bible en langue française. Son pieux désir le faisait passer par-dessus toutes les difficultés qui attendaient un hommetrop àgé pour pousser à fond l'étude des originans bébreux.

Lefèvre, dit M. Latteroth, domine sous le capport religions toute l'époque antérieure à Calvin. Philosophe et mathématicion et en outre l'un des représentants les plus éminents de la science générale de son temps, ayant passé vingt ans de sa vin à commenter Aristote et Euclide, et compose ensuite sur des sujets tres différents entre eux, depuis la métaphysique jusqu'à la musique, de nombreux volumes, monuments de son vaste savoir, il ne se tourna qu'après tons ces travaux, des lettres humaines vers les lettres divines et apporta le même esprit d'investigation à leur étude, «

Des (509 Lefevre avait publis son Psatterium quincuptex; en 1514, il aidera Martial Mazarier a défendre devant la Sorbonne la cause de Renchtin contre les Dominicains obsenzagitates de Cologne, En 4512 il publinit son commentaire latin sur les Epitres de saint Paul; le 9 novembre 1521, il s'attirait la haine de la Sorbonne par ses dissertations sur les trois Marie Madeleine [1517-1519] que l'Église catholique réduit à l'unité. Lefèvre préfornit l'Écriture spinte à la Vie des saints qu'il avuit cependant essayé d'esquisser. « Ce kon Fahry, disait Guillaum: Farel, ayant travaillé après les légendes des saincts et sainctes... avant entendu la grosse ydolatrie qui estoit ès prieces des saincia, et que ces légendes y servoient comme le soulphre à allumer le fou. laissa tout et se mit du tout après la Saincie Escripture. « En 1522, il fit son commentaire latin sur les Evangiles; « Le temps viendra bientăt, disait-ii dans sa preface, où Christ sera préché partout, purement et sans mélange de traditions humaines, ce

qui im se fait pas maintenant... O Evangrie I fontaine de l'ann qui juillit en vie éternelle, quand régneras-tu dans touts ta pureté? quand Christ sara-t-il tout en tous? quand la seule étuds; la seule consolation, le seul désir de tous sera-t-il de connaître l'Évangile, de le faire avancer partout, et que lous serout termement persuadés, comme nos ancêtres, que cette Église prientive, teinte du sang des martyrs, avait compris que ne rien savoir, excepté l'Évangile, c'était tout savoir.

Né en 1435, il avait pres de seixante dix ans en 1522 lursqu'il entreprù enfin cette œuvre, si remarquable pour l'époque, de la traduction de la Bible, qui devait occuper su visillesse Jusqu'en 1534, date de la decuiere révision faite par lui-même.

Lufevre était à Meaux auprès de l'évêque Brigonnet qui l'avaix reen et logé dans sa maison. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés n'était plus sure pour un depuis une daméles aven la Sorbonne. Ce fut a la demanda de Brigonnet, Gérard Roussel, Vatable, Farel. et surtout sollicite par Marguerite d'Alençon, accur du roi Francois le, qu'il entreprit zette muere. Mais la Sorbonne, êmne dejà par les livres de Luther, un pouvait voir d'un bon mil cette traduction. Il existait copendant des traductions partielles de l'Esriture, imprimées par le soin du changine Jean de Rély, vers 1487, sur le texte des Bibins historiales du moyen age. Cette édition avait même été réimprimée sopt fais jusqu'en 1521, Mais il v avait lois des gloses insipides de Jean de Rély aux préfaces incisives de Lefèvre. Les éditions de Jean de Rély émient chères, encoralizantes, tandis que la Nonveau Testament de Lefevce (1523) public par parties separces, d'un format transportable (in-80), d'un prix restreint, se répandant avec que fazilité etopmante, Bien plus, Briconnet lui-mêma favorisait cette diffusion en en fajsant donner gratuitement à tous les panyres du dinéese qui en domandaient, Grespin, l'auteur de l'Histoire des Marcurs, Lellevre dans ses lettres, constatent l'effet merveillenz produit par ce petit livre. Un chacun le possède et on lit au peuple, dans les églises, l'Épitre et l'Évangile en langue vulgaire. En neuf mois le Nou-

⁴⁾ Course, to Treatprefa to be

veau Testament fut réimprimé quatre fois en entier. Cela en était plus qu'il ne fallait pour faire brûler un bérétique à catte époque.

Que l'on discute sur le protestantisme de Lefèvre, sur le caractère de ses revendications que d'aucuns trouvaient timorées, il n'en est pas moins vrai qu'il ne dut qu'à sa situation speciale, à ses puissants protecteurs, de ne pas partager le sort d'un Pauvan et d'un Louis de Berquin. Meaux, plus tard Strasbourg, puis Blois et enfin Nérae seront les étapes, les exodes répètés qu'il lui aura fallu accomplir pour échapper aux bûchers qui dévorérent alors tant de zélés apôtres du pur Évangile. Si lors du procès de Briçonnet (1825) Lefèvre ne vit pas ses livres condamnés, ce ne fut qu'un ajournement, car nous trouvons dans le Journai d'un bourgois de Paris, au 5 février 1826, un arrêté du Parlement défendant à toutes personnés de posséder ui vendre Épitres de saint Paul, Apocalypse et autres livres traduits en français.

Lefèvre cependant avait aussi traduit les Psaumes, 17 février 1523 (1524 nouveau style). » Nous avenamys le diet sainet livre en langage vulgaire, affin que ceuix et celles qui parient et entendent ce langage puissent plus devolement et par meilleure affection prier Dieu et qu'ilz entendent aucunement ce qu'ilr prient. comme ils font en plusieurs nations. Et avec ce les simples clerra en conferant et lisant ver pour ver, auront plus facilement l'intelligence de ce qu'ilz lisent en latin. Et croy sans point de double que en la primitive eglise tous chrestiens et chrestiennes n'estovent. autrement instruictz de prier Dien, sinon par la seule escripture et parolle de Dieu, comme est ce sainct et devot psaultier on sont les louanges, ornisons et cantiques divins Et diet encore sainct Pol : Fayme micula parler on l'eglise cinq parolles en mon sens, c'est-à-dire sachant et entendens co que je dys affin que je instruise les autres : que d'en dire dix mil en langage que le n'entende point ou que cents auxquelz je parle n'entendent point. Parquoy nous est monstré que les apostres vouloyent que chascun entendit ce qu'il prioit et que toute louenge et oraison fut. toujours adressée à Diau par Jesuchrist notre seigneur! ...

^{1) -} Epistre somment on doibt prier Dieu s.

Pent-être faut-il voir une allusion à la haine de la Sorbonne contre toute innovation, dans l'Exhortation finale ajoutée par Lefevredans sa deuxième édition des l'eaumes de 1525 (1526 n. s.)

. Et se quelque autre passage en ces pseanimes somble diffieile on estrange, et que les simples par culx ne puissent enteudee : sans oster lour eneur de la parolle de Dien qui est parolle de vie, que ilz demandent l'intelligence aux amateurs de ladicie parole, et non pas tant lesdictz amateurs que la grace de l'especit de Dieu satisfera a leur désir et demande, tant en ce sainet firre des preaulmes que es evangiles, et que en autre escripture saincle. Contre laquelle nut ue doit mai parlor : autrement seroit blaspheme contre le sainct esperit qui est autheur d'icelle Il appartieudroit bien doncques icy une grosse invective contre les contredisans, maidisans, desgautans les simples de la parolle de Dieu.... Pourtant mes frères et amys portez grant crainte et reverence a ces sainctes escriptures : et ue oyez point aucuns de quelque condition qu'ils soient, se liz en estoient maidisans. Et s'il vous semble que no puissiez prouffiter à leur respondre : taisez-vous alors et beneissex Dieu en vos cumurs et sa saincie parolle, et priez Dien pour cuix que sont saiect plaisir soit de les enluminer. Mais s'il vous semble que paimiez prouffiier : admounestes les doulcement comme la parolle de Dieu vous donnera et la charité, disans ce que sainet Pot disoit : Je n'ay point certes honte de l'évangile : car elle est la poissance de Dieu a tout homme qui la croit. >

Tout Lefevre est dans ces quelques paroles : un sentiment profond de son devoir, de sa responsabilité vis à-vis de ses frères; uni a beaucoup de prudence.

Briconnet avait en 1525 séparé définitivement sa cause de celle des Luthériens et Lefevre avait du s'enfair à Strasbourg, ce refuge de tous les exilés, cet asile hospitalier effort par Capiton et Bucer.

On a séverement juge Briconnet et sa défection, mais peut-on dire qu'il ait jamais été protestant. Il a aime la Bible et même lorsqu'il séparait sa cause des Luthérieus en 1523, il fuisait traduire et répandre la Bible à ses frais; il l'a mise à la poriée du peuple, Mais il n'a jamais compris le principe de la Réforme et ii n'avait pas mesure les consequences de l'œuvre qu'il avait révé d'accomplir. Il désira une réforme de l'Église, comme le désiraient alors beaucoup de catholiques pieux et éclaires, mais lorsqu'il vit que la Réforme le conduisait à une rupture avec l'Église, faible de volonté et incertain de pensée comme il l'était, il regarda en arrière. Les adversaires achamés de touts réformation curent hientôt raison de ce cœur partagé et de cet esprit sans clarté. Briçonnet fut un bomme de peu de courage, ce ne fut pas un rénégat : « Il était de ceux qui voulaient la Réforme dans l'Église, mais qui craignaient que, hurs de l'Église et contre l'Église, elle ne pât pas portes ses fruits.

Lefovre préférait s'exiter que capituler. C'est a Strashourg qu'il entreprit avec ses compagnons Gérard Roussel et Michel d'Arande la traduction de l'Ancien Testament*. En avril 1526, après le retour du roi, il est rappelé ainsi que Roussel et attaché à la sour comme educateur du troisième file du roi. Charles, duc d'Angoulème. Lefevre put ainsi sans doute a Paris continuer la traduction de la Bible, Vers 1527, Marguerite emmena Lefèvre. a Blois où elle sejournait sonvent. Il fut chargé du soin de la bibliothèque du château et il acheva alors sa traduction de la Bible, Elle parat en 1528, anonyme comme toutes ses autres traductions, in 8t. a Anvers, thez Martin Lempereur. Cotait cette feis à l'étranger, car depuis 1525, ni Simon de Colines, l'imprimeur ordinaire de Luievre, ni ancun autre ne voulait on n'osait s'en charger. Mais Lefevre n'était pas encore en sureté, Marguerite lui lli accorder un congé (1530) que l'on peut regarder comme un sauf-conduit. Le roi lui-même, d'après les courespendances du temps, l'aurait menacé du bûcher. En 1531 une lettre du nome papal Jérôme Aléandre, qui cherchait à attirer Lefavre en Italie, on comprand aisèment pour quelle raison, nous apprend qu'il était à Néras à cette époque". C'est la qu'il revisa une decimere fois sa Bible purue in-folio, sutiere en 1530.

¹⁾ Samuel Berger, La percer de Guitturan Relevanot. Paris, 1895.

Harmingard, La correspondence des flaformateurs, t. I., p. 445, 493 et 425,
 Harmingard, t. II, p. 387.

Cetto dernière édition avec notes marginales parut en 1531 Ce fut le dernier labour de cette vie si hien remplie, car il s'éteiguil en 1537 à l'âge de quatre-vingt-doux aux.

H

Nous avons essayê de relever l'originalité de la tentative de Lefèvre nour faire pénétrer la Bible dans toutes les clusses de la société et de montrer les obstacles qui s'y opposaient. Il est interessant aussi, et c'est la ce que prouve une etude attentive des textes, de constater la part très grande de la tradifion dans des entreprises de cette nature. Nulle part cette influence n'est plus visible que dans les traductions de la Bible. Les progrès d'une traduction a l'antre n'impliquent pas toujours un saut brusque qui détruiruit toute filiation. La Bible de Lesevre forme un annear dans la chuine non interrompue qui, pour les traductions françaises de la Biblo, s'étend du moyen ûge à nos jours. Toutes les éditions successives y compris celle dite d'Ostervald sont des révisions. Comme nons le verrous dans l'étude de celle de Lefèvre, l'éclectisme préside à ce genre de travail. L'auteur conserve ce qui parait bon dans les traductions antérieures, en modificant ce qui paratt trop s'écarter des textes originaux

Pour Jenn de Rély et sus prédécusseurs, les textes originant étaient lettre morte; c'est à peins si quolques textes corrompus de la Vulgate avaient été consultes. Lefèvre ils un effert énorme pour se déharrasser des gloses innombrables qui encombraient ces traductions et il y réussit. Il revint de plus à la version révisée par saint Jérôme, c'est-a-dire qu'il traduisit sur la Vulgate, selon « le latinqui se l'est communément partout sanarien yadjous-ter ou diminuer » ou « selon la pure et entiers translation de sainet Hieroeme, » La comparaison des textes seit pour le Nouveau l'estament, soit pour l'Ancien, ne laisse aucun donte à cet égard. Certains passages sont si hien calques sur la Vulgate en 1528 que Lefèvre lui-même, en 1530, a essayé de remédier à ce défaut en

faisant quelques corrections de détail. Mais comme nons l'avons laissé entendre, Lefèvre a utilisé l'édition de Jean de Rély, texto imprimé des Bibles historiales et qui dépendait des versions du moyen âge. Il a laissérésolument de côté les gloses, « les paraphrases » et il ne prétend pas faire une traduction aussi » élégante ». Sa préoccupation est de latiniser la version de Jean de Rély et d'en faire une traduction littérale du latin partout où cette version est revisable. Car « il était necessaire de supprimer les « additions » très nombreuses qui coupaient le texte à chaque instant, it était non moins indispensable de traduire à nouveau les livres fort nombreux qui, chez Jean de Rély, n'étaient qu'un court résumé comme Ruth, le Deutéronome, les Apoccyphes, etc.

Ainsi le progrès de cette traduction sur celles du moyen age était réel. Ce o'était pas une nouvelle version, mais une révision conscienciense de Jean de Rély corrigé par le latin. Mais nous savons combien le texte de la Vulgate est fautif, combien saint Jérôme, malgré toute sa science et ses efforts, n'a pu réussir a nous donner un texte latin reproduisant intégralement l'original. Lelèvre a-t-il en conscience de ces variantes? a-t-il en recours aux textes originaux? savait-il assez de gree et d'hébren pour reproduie int-même cette traduction et l'aût-il su, l'a-t-il esé? Voilà tout autant de questions intéressantes, que l'atude minutiense des textes peut seule contribuer à éclaireir. Nous ne vou-lons pas faire entrer le lecteur dans ces comparaisons fasti-dieuses, mais nous donnerons quelques-unes des conclusions auxquelles sont arrivées les deux thèses de M. Quièvreux et du soussigné.

Nons n'avons aucune raison de douter que Lafevre sut le grec-Dans son commentaire tatin de 1512 sur les Épitres de Paul, il se défend du reproche de témérité et d'audaze pour avoir osé mettre à côté de la version de Jérôme une nouvelle traduction du grec, intelligence ex gracco. Ce n'est pas la version de Jérôme qu'il attaque, dit-il, mais la version vulgaire qui existait longuemps avant cet filiastre flambean de l'Église, version que Jarôme appelle l'édition ancienne et vulgaire et qu'il hlâme et reprend, « Il invoque a son appoi, dit Graf, l'autorité de Jérôme même en cherebant à prouver dans sa prétace que la version Vaignte n'était pas celle de Jérôme, mais qu'elle était la version ancienne que ce Pere critiquait si amèrement et qu'il avait entrepris de

remplacer par une traduction nouvelle ».

Mais la traduction d'Erasme et ses annotationes de 1516 devaient bientôt faire oublier co que Lefevre avait fait pour la révision de la Vulgate et pont l'explication grammaticale du Nonveau Testament ot il lui restait le mérite d'avoir esé le premier s'élever contre l'autorité de l'ancienne version. Lefevre ne pouvait manquer de reconnaître la supériorité d'Érasme sous ce rapport. anssi dans son commentaire (latin) sur les Évangiles, se contentet-il de faire suivre chaque chapitre de la traduction vulguice de petites annotationes sirca litteram, dans lesquelles il corrige les mots qui ne lui semblent pas repondre exactement au gree et note ceux qui manquent ou sont en trop, »

Il en fut de même pour les Évangiles en français parus en 1523 et M. Quièvreux a démontré par des comparaisons de texte que les corrections de Lefovre concordent toujours avec le grec et le lutin d'Erasme de 1516. C'est sur Erasme qu'il a fait ces cocrections, pursque ses daux éditions des Évangiles sont postérieures à la version d'Erasme. Nous retrouverms ce trait de caractère dans la traduction de l'Ancien Testament, Lefèvre s'efface toujours devant la science d'antrui. Il est d'ailleurs aurisms de constater que ces corrections dispararent dans les éditions françaises postérioures, des 1524, tout au moins pour les Évangiles de 4523, M. Quievreux voit dans ce fait une intercention de la Sorbonne. Ces concessione étaient insuffisantes puisque, en 1525, Lalevre fut aldige de s'enfair a Strasbourg.

Arrivons a l'Ancien Testament. L'édition de 1528 est un calque de la Vulgate et Lefèvre en avait si bien seuti lui-même les imperfections qu'en 1530 parut une édition in-folio cotière de la Bible, dans laquelle mainte expression trop littérale, trop servile, de 1528 se trouve modifice. Lefèvre utilisa pour ses retouches la Bible latine de Pagninus, publice à Lyon et achevée d'imprimer to 29 janvier 1527. Lette edition faite sur l'hébreu par l'hébraisant Sanctes Pagninus reproduisant le texte original avec tant de fidélite qu'on avait pu ini faire le reproche d'être obscur Mans c'est seulement en 1534 que l'on constate dans une nouvette edition de Lofevre l'apparition de notes marginales critiques. « Pour ce aussy, est-il dit dans la préface, que en conférant icelle commune translation avec la langue hébraique grecque et chaldaique ont esté trouvez plusieurs passages assez obscurs et comme differens l'ung de l'autre, a ceste cause avons mis les mesmes passages en ladicte marge. «

None axons churche Torigine de sus corrections, et nous l'ayons trouvée dans la Bible de Robert Estienne publice en 1532 aven des notes snarginales paisées fréquemment dans Paguinus, Certaines autres unalogies nous avaient donné l'éveil. C'est ainsi qu'en tête de l'édition latine de Robert Estionne, se trouve une Summa totas Scriptucar, la promiero confession de foi protestante". Lefevre l'a traduite et un peu amplifiée dans son édition de (534. Un ludex des noons hichroux, chaldeens, etc., imprimé à la fin de la Bible d'Estienne, se retrouve égulement, mais abrégé, dans la Bible de 1534. Lefevre a donc utilisé largement la Bible d'Estionne Si nous insisteme sur ce fait, ce n'est pas pour diminuer son mérite, mais nous croyons être les premiers a faire remarquer. cetta dépendance grosse de consequences. On s'explique fort bien que Lefèvre, peu sur de sa science en hébreu, entouré d'ouvrages on latin faits sur l'hébreu par des suvants qui connaissaient fort bien cette langue, se soit mélié de sa science de fraiche date et se soit appuyé fortement sur les interprétations données par Pagnitus, revues et rééditées par Robert Estienne, Nous pensons meme que Robert Estienne a bien pu être l'intermediaire entra Lefevre qui se trouvait à Neran et Martin Lemporeur d'Anvers. C'est Robert Estienne qui, dans cette hypothèse, aurait fourni a Lefèvre son edition et provoque l'insertion des corrections murginales, traduites en français, de même qu'il aurait provoqué la traduction de la Summatotine Scripturae. A l'aide de l'édition latine de 1532, Lafevre nous donne, on 1534, une édition critique en français.

¹⁾ Bullistin de la Saciste du Professantisme françois, t, XLIII, 1801; p. 57 v. 140

Robert Estienne avait fait son édition pour soles les savants dans leurs recherches et dans l'intelligence de la Bible. Lefevre par sa traduction met cos résultats, réservés any souls savants, à la portée de caux qui savent lire. Qu'importe que Lefèvre sut on ne sût pas l'hébren, l'essentiel c'était de donner une traduction française des corrections que la science de Paguinus avait opéreus dans le texte fautif, mais immuable de la Vulgate. Lefevre ne fut pas on béhraïsant, mais il fut un vulgarisateur de la traduction relativement correcte de la Bible en langue vulguire C'est ce qui fait son titre de gloire.

Il est à noter que les corrections de la Bible de Lefèvre sont henucoup moins nombreuses que celles de la Bible de Robert Estienne, Lefevre a done fait un choix tout en copiant exactément les corrections ampruntées. Cet éclectisme l'a porté d'ailleurs à puiser ses corrections dans d'antres onvrages comme celui de Jean Campensis! Nous avious remarqué dans Jub et dans l'Ecclésiaste des annotations marginales, indépendantes et de Pagninus et de Robert Estienne, L'origine de corrections singulières et paraphrusiques de l'Ecclésinate, par exemple, se reconnaît aisément dans la paraphrase latine de Campensis, himque Lefevre ait eu soin d'opérer des coupures. Elles portent la marque des expressions originales de cet anteur

Nous avons laissé intentionnellement les Psaumes à part. Ils occupent en effet une place spéciale dans l'univre de Lefèvre par la fréquence des éditions. De plus, une de ces éditions latines de 1524 nous fournit le secret de la methode de travail de Lefavre que nous avons essavé de dégager dans la suite de cette dude. En 1309 Lefevre avait publié un commentaire sous le titre de Psalterium quincuplex. En 1323, il fait parattre sa traduction en français, qu'il ne corrige nullement sur l'hébezu, bien qu'ayant public en 1509, dans une colonne de son Psalterium, la version latine de saint Jerôme sur l'hébreu. En mai 1521 cependant, il po-

t) Enchirothen Positiorium corumbus ex scritair hobraism execution, as Inmais Compensis e regione paraphresia, sie at versus versus respondent, conplentens, Concionem prantiren Salimonia Rockminston, per cun lem Compronienrz Habricia, traduction Paris, 1533, p.32

blie un Psalterium Davidi, argumentis enjustibet psalmi adjectis. Hebraica et Chaldaïes multis in locis tealutime illustratum. Pavisis, apud Simonem Colimeum.

Lefèvre se proposait par ce travail de rendre la comprehension du peautier latin plus facile, mais en s'astreignant à la plus grande brièvete possible. « Le travail que nous nous sommes efforcé de faire d'après les textes hébreux et chaldéens (car j'avais sous la main des traductions de l'hébreu et du chaldéen) a pour but de faire lever pour tous la inmière de ces chauts sacrés, « Mais ce travail, Lefèvre ne l'a opère que pour les passages on la version de l'Église latine semble trop obseure.

Nous voyons, en effet, à la suite d'un assez grand nombre de versets, les mots *Hebraicum*, *Chaldaicum*, qui désignent les variantes du texte original.

Lefèvre nous indique d'ailleurs où il a puisé ces fragments de traduction lating de l'hébreu et du chaldéen. Dans un Avertissement il designe la traduction d'un certain Velix Pratensis, fils d'un rabbin, qui publis un Psalterium d'après l'hébreu en 1515. Voille l'origine du plus grand numbre (ut plurimum) de ses corrections. Les autres sont emprentées au Psautier hébreu de Justiniani. Ce psantier, intitale Psalterium, Heleacum, Graecum, Arabicum et Chaldaeum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis, contient une paraphrase chaldaïque traduite en latin, que Lefevre a suivie sans l'indiquer d'une façon précise. Mais la comparaison des textes le démontre péremptoirement. En 1525 parut la seconde édition française des Psaumes, mais elle ne porte ancune trace des corrections de 1324. Ce n'est qu'en 1330 que nona trouvons quelques variantes dans le texte si en 1534 des corrections marginales faites d'après les corrections de l'édition latine de 1524, d'après Campensis ou la Bible latine de Robert Estienne.

Citans encore, pour être complet, un livre de lacture, donnant

¹⁾ Communication due à l'obligeanne de M. le professeur Bernna, de Lansaure.

Paulterium an Hebroco diligentiesime ad auchum fere tralatum : Frater Tester ardinis Hermatumum Sancti Augustini interprete, per amanum puntificem Leunen decimum approintum. Vanise, 1515.

les prières catholiques et la traduction latine des Psaumes (1528) et enlin un Vocabulaire du Psautier (1529) à l'usage des enfants du roi*. Comme son titre l'indique, c'est un simple lexique, sans appareil critique, on le mot français se trouve en regard d'un mot latin.

Les sources variées et nombreuses qu'accuse sans contestation le Psautier latin de 1524 confirment la méthode de travail
de Lefèvre que nous avions fait entrevoir dans les conclusions
de notre thèse. Un éradit comme Lefèvre devait être au courant de toutes les publications et de tous les travaux hibliques
importants imprimés à ce moment. If n'a pu, par conscience,
négliger de les consulter et même de les suivre. Il a facilité et
aimplifié sa tâche en se servant toujours des traductions latines
jointes d'ordinaire aux textes originaux. Et malgré l'arbitraire
parfois de son eclectisme, Lefèvre a réussi a uous donner une
traduction française contenant sinon tous, du moins la grande
partie des résultats acquis par la science critique à cette époque,

m

Bien que toutes ces traductions françaises soient dépourvues de commentaires, il est aisé de retrouver dans les préfaces, dans les notes marginales explicatives de l'édition de 4534 par exemple, cet esprit de piété profonde qui est la marque caractéristique de Lefevre. Mais c'est en étudiant ses commentaires que l'on admire le plus cette richesse de sentiment religieux. Jusquela les scolastiques puisaient dans la Bible toutes les subtilités dogmatiques qu'avait enfantées leur dialectique; les mystiques y introduisaient leurs réveries, « Lefevre, dit Graf, doué d'un esprit Juste et indépendant des décisions de l'école, d'un amour

Vacabulareum Puttiren pro inquana indoles adalasents D, Angularmena, et surore ejus D. Magdalens modestissima adolescentula, liberia regita, se de nique pro sumitis radibus, primem in grammativis initianalis.

^{2;} La traduction de l'Ancien Testament de Leféver d'Étaples, Fams (1885), p. 42.

de la vérite étranger a toute routine, d'une piété vraie, vivante ot profonds, étudia la Bible en elle-même et pour elle-même, sans vouloir la plier à un système étranger, y voyant la parofe de Dieu supérieure à tout système, et à toute opinion hamaine, la senis règle de la vérité religiouse. Les nombreux passages parallèles qui se trouvent cités sur chaque page de ses commentaires. montrent avec quel zele il l'avait étudiée pendant de longues unnees; ses commentaires prouvent combien il avait cherché la se penêtrer de l'esprit du Nouveau Testament surtout et comme il n'y cherchalt pas d'autorités pour tel on tel système, pour telle ou telle prétention, mais une nouvriture véritable et abondante nour la piète, comme il vouluit se pénétrer des vérités religiouses tolles que Jésus-Christ et les apôtres les avaient enseignées et es puiser dans leur pureté à leur source même, il devait hientôl être conduit à une interprétation fort différente de celle qui avait on cours jusqu'à son temps. Que l'étude, la consolation, le désir unique de tous, disait-il dans sa préface au commentaire sur les quatre Evangiles, unt de savoir l'Evangile, de suivre l'Évangile, de répandre partout l'Écangile. »

Il cherchait partout dans le Nouveau Testament une nourriture pour la pièté et des précaptes d'une application pratique. Il craigunit trop de se tenir sur la surface; il n'aimait pas ces discussions sur le sens d'un mot ou d'une phrase « qui ne contribuent en rien à l'édification. »

Origène, Arnohe, disait-il dans une de ses préfaces, out écrit longuement, moi je n'ai écrit que brièvement : eax ne se sont pas contentés d'un sens unique, moi je n'ai cherché qu'un seul seus, calui que voulait le Saint-Esprit et qui était dans l'esprit du prophète. Ils n'ont eu devant les yeux chacan qu'une seule rédaction des Psaumes, j'en ai consulté plusieurs pour y découvrir fidèlement le seus primitif.

Mais il considérait les Psaumes comme antant de prédictions relatives à Jesus-Christ, et nien qu'il repoussit l'explication ullé gorique, comme il est difficile de tracer une ligne de démarcation précise entre cette explication et l'explication spirituelle qu'il se proposait. Il tombe souvent dans les allégories. Dans une des notes du Pralterium quincuplex, il rend les papes responsables devant le tribunal de Diso, « s'il» no sont pas attentifs et vigilants à faire cesser dons le monde le mal que font ceux qui se disent magiciens, les charlaturs qui promettent des fleuves d'or en mendiant misérablement un liard, et qui promettent une santé parfaite en sonffrant d'une ophtalmie ou d'une goutte, les astrologues qui oubliant le véritable Maltre des temps at des événements donnent le gouvernement à Japiter, à Saturne, etc., comme si c'était à oux à disponser la paix, le guerre, la fécondité; ceux enfin qui jéunent et suivent de certaines pratiques prescrites pour avoir des revelations et pour connaître l'avenir, «

« Mais cette réforme qu'il souhaitait, dit encore Graf, que nous aimons a citer, Lefevre espérait qu'elle se fecait tranquillement, insensiblement, suns commother violente et surtout sans scission, et les bounes dispositions qu'il trouvait chez Marguerite de Valois, les encouragements que lui donnaient le roi lui-même et plusieurs hommes éminents, contribunient à entretenir son illusion... S'il us brille pas au premier rang parmi les hommes extraordinaires de cette grande spoque, il occupe une place distingués au milieu de ces hommes d'un ordre secondaire qui ont tant de draits à la reconnaissance de la postérité, et dans l'exemple desquels nous almons à puiser du courage et du suie pour travailler au progres du bien et de la vérité. Si ses ouvrages sont presque oubliés, si ses commentaires out été surpassée d'un côté par Écusme et de l'autre par Calvin, si le mérite de sa traduction de la Bible a étéobscurei par l'eclat de celle de Luther, il no faut pas oublier cependant la place honerable qu'il occupe dans l'histoire de l'exègèse, m la recomnais sauce que lui doivent les Églises protestantes fran-Calsus, a

On no pent que regretter en effet l'oubli ou est tembés l'œuvre vraiment remarquable de cet homme de foi, qui de 1509 à 1331 a produit pour les Livres saints sents, un commentaire et une traduction intine des Psammes (1509 et 1521), un commentaire latin sur le Nouveau Testament paru en trois fois, qui a traduit en français le Nouveau Testament (1523), les Psammes (1524) et 1526) et cultu l'Ancien Testament en 1528, qui a réédité le tout en 1530 et 1534 avec des corrections marginales critiques pour cette dermère édition. Il est à remarquer que l'édition de 1534, ainsi que sa reproduction intégrale de 1544, hien que munies de l'approbation des docteurs de Louvais et des privilèges de l'empereur Charles-Quint, furent classées, sur la demande du roi eatholique Philippe II et du duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas, parmi les Bibles défendues, dans l'appendice joint à l'index des livres défendues au concile de Tronte, Aussi furent eties détruites avec la dernière rigueur.

Cette traduction de la Bible, après avoir joué son rôle dans la Réforme, devait servir de base aux traductions protestantes, comme ette servit d'ailleurs à la traduction catholique de Louvain. M. Rauss dans son étude sur la Bible d'Olivétan, version dite de Serrières (1535), reconnaît que la Bible d'Anvers est à la base de celle d'Olivétan, bien qu'il n'y ait pas trois versets consecutifs non modifiés. C'est qu'Olivétan était de la génération qui commissait l'hébreu. Il recourut d'ailleurs aussi à Pagninus et à Érasone et sans doute à la Bible de Robert Estienne de 1532.

Toujours est-il que les lecteurs de la célèbre version d'Ostervald doivent se sentir, à travers les révisions de Martin et d'Olivôtan, les béritters directs de Lefèvre d'Étaples. Luther a en la
bonhour defaire une version définitive de la Bible dans sa langue
maternelle; l'idée généreuse et pleine de piété vivante de Lefèvre
sans s'incarner dans des mots à traversé les siècles. Nous lui devous notre tribut de reconnaissance. Souvenous-nous qu'il fut
le premier en France à rejeter dans un esprit zincèrement roligieux les interprétations exégétiques, fantastiques et arbitraires
du moyen âge et à se pénétrer du vrai sens de l'Écriture. Sans
être un réformateur dans le vrai sens du mot (Lefèvre ne s'est
jamais séparé de l'Égliss d'une façon complète), il a compris par
où pêchait l'Église de son temps rivée à ses traditions et il a
essayé par la traduction de la Bible en français de hriser les barrières qui séparaient le peuple du christianisme de l'Évangile.

UN CONGRÈS DES RELIGIONS

PARIS EN 1900

Le Congrès des religions qui s'est tenu à Chicago, durant l'Exposition du centenaire de l'Indépendance américaine, a eu un légitime retentissement dans le monde entier. Il est anturel que les promoteurs de cette remarquable entreprise éprouvent le désir de renouveler la tentative qui leur a si blen réussi en Amerique, afin que cette première réunion des représentants de presque toutes les religions professées sur la terre ne soit pas seulement une curiosité historique, la plus hardie des originalités qui ont distingue l'Exposition de Chicago, mais qu'elle demeure comme la première manifestation d'un esprit nouveau dans les aunales de l'histoire religieuse. Tons ceux qui ont pris part au Congrès des religions en ont gardé l'impression la plus hienfaisante; nos lecteurs ont pu a'en rendre compte par les articles que M. le professeur Bonet-Maury lui a consacrés icimême et, plus tard, dans la Recue des Deux-Mondes. On conçuit aisement qu'ils recherchent les moyens d'assurer un lendemain à une expérience qui teur a laisse d'excellents souvenirs.

L'un de ses membres, il est vrai, a donné rendez-vous à ses collègues à Bénarès au début du xx° siècle, mais ce n'était qu'un vœu individuel dont rien jusqu'à présent n'est venu confirmer la réalisation. La première grande Exposition universelle devant avoir lieu à Paris en 1900, il était tout indiqué de faire coincider le second Congrès avec cette solemnité internationale qui attirera curtainement des visiteurs de toutes les parties du monde. Aussi des le printemps dernier le projet d'un second Congrès des religions à Paris, en 1900, a-t-il été mis en avant par quelques uns de ceux qui, en Amérique et chez nous, s'intéressent le plus vivement à ces questions. Ancune décision ferme n'a encore été prise; on a ouvert une simple étude préliminaire sur la possibilité de l'entreprise. Mais des à présent l'opinion publique est saisie de la question; les journanz et les revues en out parlé. Le sujet touche d'assez près à l'ordre de nos études, pour que nous nous en occupions à notre tour.

Ce n'est pas, disons-le tout de suite, que nous attendions beaucoup d'un pareil congrès pour le progrès de nos études. Les Congrès, en général, ne servent guère au développement des connaissances scientifiques. Ce n'est pas la que se fait le travail de recherche, de réllexion et de critique par lequel la science s'enrichit. Ils servent surtout à mettre en contact personnel les hommes qui s'occupent des mêmes études et à attirer l'attention du public sur leurs travaux. A combien plus forte raisen en sera-t-il aînsi dans une assemblée composée; non de philologues on de hiérographes, mais de professants, pius préoccapés des intérêts moraux de l'humanité que de recherches scientifiques ? Nous ne peusons pas que l'histoire des religions ait retiré quelque profit direct du Congrès de Chicago, mais nous croyuns qu'elle doit négamoins se féliciter du succès qu'il a remporté; car le fait seul de mettre en rapports des adhérents d'un si grand nombre de religions vivantes aura contribué à développer chez unx at dans le public le desir de mieux connaître les autres religions, at de rechercher les origines des diversités confessionnelles, la raison d'être de leurs divergences et la nature de leurs éléments communs. De pareilles réunions ne penvent que développer cet esprit de respect mutuel, de tolérance et de large compréhension des phénomènes de la vie morale, étrangers à notre expérience personnelle, sans lequel on ne fera jamais de bous travaux sur l'histoire religieuse ou morale de l'humanité. A notre avis, ce ne sont donc pas sentement les adeptes d'une religion libérale, tolérante et généreuse, qui doivent être en principe sympathiques au projet dont il s'agit, mais encore les historiens de la religion. simplement en leur qualité d'historiens, sans illusions sur la valeur scientifique de pareils congrès, sans dénigrement superficiel du concours moral que de semblables manifestations leur apportent.

La convocation d'un second Parlement des religions à Paris, en 1900, officiait à la fois des avontages et des inconvénients. La date seruit bien choisie. Clore le xix siècle et ouvrir le xxe par un véritable concile secuménique, dans lequel les representants des principales religions se tendralent loyalement la main pour rechercher ce qui les unit de préférence à ce qui les divise, ce serait une manifestation historique dont souls les esprits hornes pourraient méconnaître la grandeur. Ou peut se demansler, toutefois, si le lieu de réunion serait aussi hieu choisi que la date. Assurément il importe, si l'on vent que ces Congrès exercent une action quelconque sur la société contemporaine, que les secondes assises du Parlement des religions se tiennent en Europe. Si la première tentative ne pouvait réussir qu'en Amérique où les diverses dénominations religiouses sont habituées de longue date à vivre rôte à côte dans la pleine liberté de l'État entièrement laïque, l'acclimatation et en quelque sorte la naturalisation de telles assemblées occumeniques au sein de la société moderne ne penyent être obtenues que par le consentement de la visille Europe, Mais, en Europe même, Paris est-il hien la ville désignée pour un Congrès des religions? N'y a-t-il pas quelque improdence à s'offrir on pature à la plaisanterie des Parisiens, a la blague des journalistes du bonisvard, au voltuirianisme d'une grande partie de la population française? On voit d'ici les bous mots, les chroniques cailleuses, les jugements superficiels et sans ancune valeur, mais spirituels, auxquels un pareil assemblage de robes de toute couleur et de curés de toute confession donnera missance.

L'objection mérite d'être priss en sérieuse considération. Puisqu'il s'agit de propager les principes généreux dont s'inspire le Congrès des religions, il serait absurde de s'exposer à un simple succès de plaisanterie. Le ridicule tue chez nous les meilleures causes. Mais il ne fant pas non plus s'exagérer la valeur de ces craintes. Si le Congrès est sérieux, il sera accasilli, comme il mériters de l'être, par le plus grande partie de la population et par les organes de la presse dont l'opinion a du poids. Onne doit pas accorder plus d'importance qu'il un convient aux légère les et

aux plaisanteries faciles des boolevardiers. Ce monde la est, après tout, très restreint et il n'a pas assez de suite dans les idées pour exercer une action durable. Toute la question se réduit à ceci : Est-il posssible d'organiser à Paris un Congres des religions. sérieux, composé non pas de quelques douznines de déséquilibrés qui ont, chacuo, sa petite religion en poche, par laquelle ils prètendent transformer l'humanité, mais de représentants autorisés des diverses Églises atdesdiverses dénominations religiouses entre lesquelles se partage l'humanité? Dans l'affirmative il n'y a rien à redouter de la blague parisienne. Elle s'émoussera sur la puissance même d'une pareille manifestation et tous ceux dont l'opinion méritad être enregistrée sauront apprécier la haute signification d'un événement aussi remarquable. Que si, au contraire tous les hommes qui out le droit de parler au nom d'une Église otrd'une religions'abstiennent deparattreau Congrès, si tousceux qui sont les conducteurs et les inspirateurs de l'humanité religieuse contemporaine brillent par lour absence, si les penseurs qui vivilient incessamment les croyances religieuses et les hommes d'action qui mettent en mouvement les grandes œuvres sociales de la religion laissent le champ libre à quelques réveurs, dont les homes intentions sont évidentes, mais dont l'impuissance ou l'incapacité sont notoires, alors le Congrès sombrera dans le ridicule parcaqu'il no méritera pas d'être soutenu par les gens sérieux.

Tout dépend ainsi de l'attitude que prendront les conducteurs des grandes dénominations ecclésiastiques à l'égard du Congrès et, discos-le nettement, parce que tout est là, — de l'attitude qu'adoptera l'Église catholique romaine. Lin Congrès des religions n'est possible à Paris en 1900 que si l'Église catholique comaine y est représentée et cels non seulement par quelques individualités dont l'honorabilité ne pourrait compenser le manque d'autorité, mais par des hommes qualifiés pour parler en son nom. L'immense majorité des Français appartenant a la religion catholique, l'opinion ne comprendrait pas un Congrès de ce genre dant sette religion serait absente. Ce serait pour elle un congrès d'étrangers, d'amateurs, dans la meilleure hypothèse un congrès de protestants; le but ne serait pas atteint

Il y a plus : pour que le Congrès réussisse en France, il faut que ce soit un représentant de l'Église catholique qui en prenne la présidence. Il en n été ainsi à Chicago, où le cardinal Gibbons a ouvert le Parlement des religions en prononçant l'Oraison dominicale, et il y avait certes moins de raisons en faveur de ce choix en Amérique ou le protestantisme est prédominant qu'en France où les non-catholiques sont une faible minorité.

Le grand obstacle à la réalisation du projet qui nous occupe, es n'est donc pas l'indifférence ou le voltairianisme du public parisien, ce serait l'intransigeance de l'Église catholique se refusant à figurer dans une même assemblée à côté de protestants, de juifs et même de paiens. On nous dira que, du moment qu'il y a su a Chicago de hants dignitaires de l'Église romaine, il u'v a ancone raison valable pour qu'il n'y en ait pas en France. Voilà justement où se trouve l'inconnue du problème. Les choses d'Amérique ne deviennent pas nacessairement choses d'Europe. L'attitude du cardinal Gibbons, de l'archevèque Keane, de M≅ Ireianii, etc. a eté fortement blamée par plusieurs organes de la pensée catholique en France, tout comme leur politique democratique et liberale rencontre une vive opposition dans la amjorité de notre ciergé. Sans doute les évêques et archavéques américains n'ont pas paru au Parlement des religions à Chicago sans l'autorisation, tout au moins tacits, du pape, et l'on est en droit d'en conclure que le pape ne détournemit pas davantage les évêques français de participer un Congres de Paris. Un récent et remarquable article de M. l'abbé Charbonnel, dans la Reene de Paris, donne à entendre que le cardinal Gibbons, durant son dernier sejour à Rome, aurait obtenu des assurances favorables de Lessa XIII. Il importe d'en prondes honns note. Un remarquera, toutefois, qu'il n'y a la aucun engagement positif. Le pape aurait dit simplement qu'il na ferait pas opposition et le cardinal Gibbons aurait ajouté que les partisans du Congrès devalent creer un mouvement d'opinion en France, en d'autres termes Léon XIII laisserait faire en Europe ce qu'il a laissé faire en Amérique, mais il n'interviendra pas en faveur du la participation des catholiques au Congres.

C'est deja hesucoup. A certains égards ou ne saurait attendre plus d'un pape, même d'un Leon XIII. Mais ce qui suffisait en Amérique suffira-t-il en Europe? Là-bas il y a un grund mouvement de catholicisme démocratique, des habitudes séculaires de voisinage entre l'Église catholique et les Églises protestantes, un état d'esprit tout autre que chez nous. Léon XIII a en l'esprit et le cœur asser généreux et asser larges pour ne pas faire opposition à ce mouvement et le jugement asser délie pour compremilre qu'en Amérique le catholicisme avait tout à gagner en adoptant une pareille politique. Chez nous en France, au contraire. l'immense unijorité des cutholiques militante suit à contre-cour l'impulsion libérale du pape. Bien loin qu'il faille leur accorder d'opportunes autorisations de s'associer aux idees démocratiques et libérales du siècle, il faut les pousser suns cusse à sortir de leur intransignance et à se réconciller avec l'État moderne. Y aura-t-il dans un pareil milieu les élèments nécessaires pour créer un mouvement d'opinion en favour du Cougrès des religious, sans aucune pression d'en haut? M. l'abbé Charhonnel nous assure que deux prélate français, purmi les plus hant places, ont donné leur adhésion. S'agit-il d'une adhétion platonique comme celle de Léon XIII on seraient-ils disposès à prendre personnellement une part active au Congrès? Enfin nous ne saurions aublier que le pape actuel est déjà très àgé. L'Éclise romaine anca-t-elle le privilège de le garder à sa tête jusqu'en 1900? Et a'il succombe avant cette date, son successeur sera-t-il animé des mêmes dispositions et aura-t-il la même hauteur de vues?

Antant de questions capitales que nous ne pouvous pas retoudre, mais de la solution desquelles dépend la réunion d'un Congrès des religions à Paris en 1900. C'est aux partisans de l'idée dans le clergé catholique français à se grouper et à mener campagne en faveur de leur thèse. De la part des antres Eglises chrétiennes il ne semble pas y avoir d'opposition à craindre, du moins tant que la conception même de ce Congrès restors ce qu'elle n'été, c'est-à-dire qu'il ne s'agira d'aucune abdination de l'une des religions devant l'autre, d'aucun renoncement à ses croyances ou à ses rites, mais de la recherche de ce qui est commun aux adoptes des diverses religions, de ce qui peut les unir, des neuvres sociales, morales auxquelles toutes peuvent collaborer, en un mot tant qu'il s'agira de faire œuvre de paix, uon de domination.

Pour ce qui mus concerne, none suivrons avec le plus vif intérêt tout ce qui pourra contribuer an succès du Congrès. Sa réassite contribuera certainement au progrès des idées de tolérance et de saine appréciation des choses de la religion. A la propagation desquelles la science des religions se fait honneur de travailler.

Jean REVILLE.

REVUE DES LIVRES

Testopone Reven - Testes d'anteurs grecs et romaine relatifs an Judatame, réunis, traduits et annoile. - Paris, Leroux, 1836 ; I sol gr. in-8, de xm et 376 p.

L. K. Amyal. — Romains of Julia — Paris, Flachbacher, 1894; 4 vol. in-8, de 130 p.

La Societé des Rinder juicon, de Paris, bien nonnue dans le moude savant; par sa Arene, a pres sous sen patronage une série de traveur sur la Judatame, dont le choix seul sullit dojà à im faire binnour. Au lieu de provoquer des écrits apologetiques d'une giuto douteurs, pasqu'ils ne convertissent en géneral que ceux qui sont deji gaguss, alle entend consacrer ses ressources à développer la communemente historique du Juduisme par la publication des textes, doncments et monumente qui nous senseignent aux l'institure des Juds à travees le monde. Ou pluidt elle semble aroir la jusie fierce de peuser que la mailleure spoingetune on Judaness pour la sociale consumporaine numes la plus villa dus lejum pour les Juifs eux-mêmes du mes jours, a'est d'apprentes duns des serita d'une serieuse valeur reintifique ce qu'a sité le Juiniene dans le passé et quelles unt été les relations des Julia avec les autres peuples depuis les temps les plus accome auxquels les tremiguages illièraires nous permettent de rementes. C'est ama qu'elle a sutrepris la publication des Etantes hadoriques our les huifs de France, par le regretté himore Loeb; un ciationnaire geographoque de la France rabbidique au moyen age ou Gulliu pichico, par M. Bentt Group. c'est unes qu'elle prépare un recuoi siez Less, décrete et rescrits grees, remissa er byzantina relatifs on Judaisme, comile a M. Theadore Bennach, un Corpus tauriphinana judanurum jusqu'au x medis et une traduction françame, frien necessaire et très déserge, des muyres complètée du Josephie.

Le religio dans lequel M. Thémber Remark rient de réquir les textes d'auteurs grece et commus relatife au ludicame ouvre inureaument cette serie de publicament et les imprime du la début un unractère strutement scientifique. Tous ceux pur s'accapent du l'instance de l'Egisse shrétienne nous la formation romanne les serant remanaissants du premare instrument de travail qu'il leur apporte. Il existati bien, il est real, quelques rocasile scalogues, notamment les Judicies du F. C. Morer (Ima., 1632 et les Noltres of the Jews (Londres, 1870); mais le premier est déjà vient, agenn n'est complet ni constitué avec des textes curille d'après les principes de la critique. Entire, et surtoct, the une et les autres sont à peu pres innocesmbles pour nors. Lei nous avens un beau subune fam impremé, less distribué, clair, dont les destinées sont assurées par le sein que preodra la Sonieté des Études juiess du le teur toujours à la disposition du public, et dont l'utilité est déscripée par l'excellent index que M. Remach a mis à le saite des textes, du telle sorte qu'il set très facile de retrouver en quelques instants les remaignements directs aux un point quelconque des témoignages antiques rolatife au Judaisme.

L'autour s'est limité rigoureusement aux écovains de religion paterne, les témoignages d'origion chrétiques sont laissés de côté. Il ne pouvait guère en être autrement, à moins de donner à es requed des proportions ties considérables; encorn l'histoire u'en sol-alle pus ties grand profit, les controverses suire strélleus et juifs, junqu'à la recommanssace offinialle du diristimaisme, émanant de gene qui n'ont aucune illes de co que c'est que l'histoire. Les textus juraliques et épigraphiques sont cactus, porce qu'ils sont réservés pour du prochains volumes de Fantes verum gualumeum. Un commantaire extrêmement sobre accompagne les acrèse, dont l'autour d'eme chaque fois in traduction.

Les textes no remontent par pies hout que l'apoque d'Alexandre pour les Grace et l'époque de Cicèren pour les Romains, M. Reinach s'arrête, pour les Green, à Damaseinn, le derniet directeur de l'École néoplatonicismus d'Athènes, qui emigra en Perse en 532, el pour les Létins, 4 Rutilius Nematianne (commencement du ve siècle). La collection ne comprend pas moins de deux conta extraits appartenent à plus de sont auteurs différents. Arms M. R. n'a-t-ti pas de puins à prouver, dans au profiner, l'intacét tout particulier qu'elle présente. Il tourbe dans cette même préface aux emises de l'animosité qui a régué trop sorrent contre les Juils dans l'antiquité, quoique, d'autre part, leur caligion exerçat son reelle attraction sur us grand numbro de passus et austout de palumnes. La discussion de see exertions nous entrelacrait trop lain. Il n'est pas douteux, ce me semble, que dans l'antiquité comme dans beaucoup de régions encore actualisment, l'ammunité contre les Juils était envious proveques por le fait qu'ils restaient, de génération en génération, des étraugres à l'agard de la population mez laquelle da s'établissaient. Ils famement toujours hande à part et sele par un southment très vif de leur supériorité sur lous cour. qui n'étaient par les enfants de l'Éternel, De chaque peuple, char lui, est dispose à se conmitter comme le premier; c'est du mains ce que l'expèrisons sions approved memo chez coux qui s'un défendent. Tant qu'il est chez lui, il n'y a pas grand mat, Quand il sui étable a l'état de colimie parmi d'autres nations, cette situation ant impropible à maintenie à la longue. Il faut qu'il y nit assiuniation ; simus, il y a néosassairement lutto, C'est à la fois l'honneur et la causs dos miseres du peuple juif d'avoir été inassimilable.

a sonia, ha sesse, serve la muse de l'import en tétable le vérité sur les rapports des suffe avec les passes de l'Empire remain. Mans c'est la remainible des sujets qué, seule, nons fait ausonier les comptés rendue de ces deux livres. Pour la reste ils n'ent rien de commun. M. L.-K. Amini en anime de louables intertions, mais son applicabilités passements manque le but passes qu'elle de dépasses, et il n'est pas sasses familier avec des travaux des historiers et exagêtes les plus autorisés pour traiter le agen comment convient. A la p. 12 je lis « Depass la disparation de savauxs lefe que Deliture et Kuhne represente, le suppose, Known Et es n'est pas une simple faute d'impression, de dans les siveres il y a une convention à cette mome page 12, changement lemmembres en funcionelles de fauteur.

Les unificacións conference publica, una de actione et d'irrettes que l'or peut purdencer à un Beign, ami de Judaisme, de traites de morse d'heroit en avoint plates qu'en histories, dominat de frapper bet plates que de frapper juste. Mais la mailleure des apologotiques, pour les causes digues d'étre délendant, c'est moure de les faire committee, acts parte-princis aux passion, telles qu'elles sons.

Juan Brenge,

Gentacone Fannano. — Les Lois psychologiques du Symbolisme, 1 vol. m-12, de 231 pages, Paris, Alcan, 1895.

Après avier constats l'universaité du symbolisme, recherché quelle sout les symboles les plus repainter, comment ils peuvent es clauser, quelle sat jour aignibication et leur augine, il reste à examener pour que l'houme a ou recours à se mode d'exprimer et de communiquer ses états de ausonoscoe. C'ant este dersière titule qu's entreprise M. G. Ferrers dans un suvrage qui a fait une certaine sensation en Italia et dont la traduction française vient de paruftre étans la finitionhague de philosophie contemposeume.

Le symbolisme sentre dans le estégorie des phécamients d'annérialme mentale. Sans discuter jumps'à quel point M. Ferrero est fandé à nomenar que la ini d'inertie sur laquelle il fonde sa théorie des associations mentales s'applique à l'espeit comme à la manure, tout le monde peut adoutire sa définition de symbole comme - un signe dont la formion ent de provoquer la missance de certaine états de emissance par la production d'une senantion associée à con états dans l'expérience autérieure -. L'originalité de su thèse monselle à souteur que la saurce des symboles, l'explication de trur genées et de leur évolution résident dans ce qu'il summe e la lei du mondre effort ». C'est, en soume, one inniative pous appliquer à le psychologie des symboles le misunérieur de son computriote, M., le professione Lombreso. L'espris numere, expose M. Perruyo, est parsaneur par exture, il a loccourt de la faitigue que loi maiss l'effort. Qu'il s'agisse d'expliques le présent ou de prévoir l'avenir, il préférers toujours au raisonnément seleculique, qui entre la mise au movre de toutes les facultée d'attention et d'observation, le raisonnément e autonnément e appoint des arsonnémes pour des raisons. De moins plané nurse divers moyens de révailles ou de communiques ens etats de commingues en le plus entre divers invariablement au promié le plué simple et le plus sou-moite.

M. Foreuro divise les esanholes en intellectuale et en émolife, servent qu'in unt pour chief de révoller and isse on an estiment. Piene les symboles intellochiels, les signes purement implimouques (pierces, bătone, sotuffes, menda; ma.) and procede la promide pictagraphique qui erron des idées plus d'altre, un travall plus apprechadi. Mais la pistographie set impaissants à expenses les idoes trop complexes on trop abairaites. Com alors que la métaphore s'est intradulte dans le semboliame, toujours suivant la loi du maliulte affart. Quand un phécomène untirel vient frapper la pesser, il prevogne des associations spontimess of images collaborates (delair milance), tempota transmit maginarat, pluis = rans reuversa), L'asprit accepts con asmointhme somme des explications; four no mouse a secondariest-il dans la language, Catte passage allies d'images se présentant d'elles mêmes occasionne, so effet, mains de latigue que la creaman of an more the resime dams Prienting : Privage d'un attest Nivelle authorat l'image d'autres objets, soit que les deux objets aires une ressemblance sonnihis (lan ensolettis = muinr d'amer), minque mem ayons l'habitude de les comedésir comme appart sant à la même catégorie (or et argent). La pielographie deriont zioni aldogrophique par l'emplas de la mélaphore. L'auteur rapporte a vette ungine les sont occuses métaphores dont l'unage est deveru emigras d'un la mythologie et dats l'art, par exemple l'habitude de représenter le nobil levant counts on justic homore of he social countries comme on theilard. Parmi lesnuiros procedes métaplioriques, il signule l'amage d'exprimer une netion on une qualité sa moyen de l'instrument qui sert à les produce (parcourre = parit, ergehams = will; is monvement mixing = un diaque aven trols juntes rayonnantes. hi trimichi), fui derraient se placer igaliment les aymboliss qu'il appelle symboliss de sădinction et qui sonsistem à représenter la partir pour le tout faire fores may un arbre ; un édifice pur une columns; un animal par sa tete, etc.).

A six degre plus hand se perfectionmement, none transvers le cétals, où les images n'ont plus qu'une raisur phanétique. La ciadre des associations y devien plus compliquée : 1º l'objet rappelle son none : 2º cm non rappelle, par l'adhité phanologique, le moi ou le fragment de mot qu'un vent serire; 3º ca moi sufin doit rappelle fimage ou l'ités qu'un courche à rendre. C'ent la transmon a l'estiture alphabétique qui devait venir la dorniere, pasce que c'est de tom-les procédes symboliques le pius complexe et le plus lutigant, miena rapport organique n'e existant plus entre le signe et le non.

Parmi les symboles émutifs, nous trouvons tout d'abord les trophèse, emblimes qui ent pour but de rammer les sentiments d'admiration et de reconnaissance envers les basts faits dont ils sont le témoignage. Le trophès tend à se transformer, dans l'évolution sociale, en signe distinctif de sinne et d'autorité. De la l'importance symbolique du vétément dont les vicissitudes en zont pas sentement une question de mode, mais enserve à le symbole éternel de l'histoire bamaine « Nous sommes lain de la panu d'ours ou de tigre qui constitua la première parure de l'homme. Capaniant l'humanité en est assoce, sous es rapport, nux promissus psymbologiques des peuples saurages. L'auteur fiet abservez à ce propos qu'en général, on se remarque pas dans les symboles émotifs les différents degres d'évolution que nous renons de nonstater dans les symboles intellectuels; ce qu'il attribue au fait, constaté par Bunkle, que le côté émutionnel de l'esprit humain a fait des progres basucoup plus lants.

Il existe une clares de symboles émotifs a laquelle l'auteur uttache une importanne speciale : ce cent les symboles qu'il appelle mysfiques, c'est-à-dire les signos qui ent fini par murper la plant de la chusa représenté... Cette suntretion a sa pource soit dans un arre't moutal, soit dans un arre't émotiennal, soit dane un arest tible constionnel, L'arrei est mental, quand la penser, devant une série de phénomènes qui s'anchainent, s'arrête à ceux qui frappont directement les sens, negligmat coux dont la prisonce peut soulement être stablie par la rellexion et la comparaisen (vécaration superstitleuse de l'égriture, de la pavote, de l'arme). - L'arrit net émotionent, quand les sentiments, au lien de s'adresser à l'objet représenté, se concentrent our le symbols (aderation des images de la divinité]. - L'arrêt est idéo-émotionnel, quand des symboles, ayant perdu lene ration d'dire et même le souvenir de leur fonction originaire, sont maintenus par routice avec un caractère d'utilité générale, indépendant de leur destinution primitive (les formes de enlimation). Tel est le cas de presque tout le cécémonial social et religioux auquel noce attachous une certaine signification sam savoir pourque - qu'il s'aguss de rues (eis que les génuflexions, les circomambulations, les purifications, etc., ou d'emblèmes sels que la moix, le martida, l'arbre de vie, etc. - L'auteur inente avec raison sur se fait. trop souvent sublis que nos arts et surtout l'architecture amit des vrois mosées de symboles mystiques.

Il reste, toutafais, a stabiir tel une distinction que M. Ferrom semble avoir perdue de vue, quand il runge dans estle catégorie de symboles mystiques, réveiant un arrêt ideo-émationnel, certains éséments du culte, tels que les prières, les offrances et les polerinares. Le fidèle qui adresse des demantes à le distinté arun parfaitament que celle-ce est en stat de les loi accorder et il ajustera se prière à l'idée qu'il se fait de son Dieu. Le pélecia se rand à Louriles, parce qu'il sroit que la Vierge y a fait une apparition et non, comme le suppose M. Ferrece, parce que ses assentes prélimbriques avaient contracté l'habitude de porter des vivres au tombeau de leurs morts. Sous un certain rapport, les

phierinages soul due survivances, mais des survivances qui n'impliquent sucure mopeus aux le but du rête, al aumu transfert des sontimunts inspirés per l'étes suquel s'adresse la pôlerin. De même, done le ceremonial politique, la remise des ciefs au nom d'une ville un même d'un £224, somme signe de munuission, forme sum doute un ucte, autrefois real, derenu lictif et parement symbolique depuis que la possession des ciels a perdu son importante stratégique, Cependant n'est-ce pas une erreur de sustenir que la conscionce de la vruie nignification de cette formalité s'est perdise? les encore, il y a survivance, mais rien de mystique, dans la sens que l'auteur donns à cemot. De même enfin, il n'est guers admissible que le symbolisme du drapeus représente un ens d'arrêt emotioncel. Assuriment, dans les émotions que neun suus la von des couleurs untionales, il y a un certain transfert des sentiments qu'éveille l'idée abstruits de la patrio. Mais la notion du rapport entre cette idée et sun symbols n'est jamais perdue et si nuns ressuntone cirrment l'insulte falte à notre drapeau, c'est que nous urons parfattement conscience qu'il y a la une mjure prémissitée a la mations dont il est l'embières. L'arrêt mental un émotionnel dont parie M. Ferrero ne pourruit as produire que dans le cas où ze symbole surait acquis une raiser indépendante de ca fonction, somme le pulladion de Trois, l'oriffamme des rois de France, la perron de Liege, les le symbole devient fetlatio; mais e'est l'exception,

L'anteur va jusqu'à laisser enteudre que les premières fétinités (pierres, hitem) out d'abord été des eignes manimoniques, utilémeurement vénirés pour enzembres, quand en met oublis leur destination originaire. Il cité à ce propos en passage de Grote rapportant que les premières idoins des Groce étaient des potents ou des pierres plantés dans la terre pour judiques les tieux saurés. Cortes des pierres commingentives et des pôtents indicateurs ont pu devenir des fêtiques, c'est-à-dire des objets vénorés à raisem de la personnification sociaturelle qu'ils ciaient ceunes contenir; mais, aissi que nous l'apprend l'ethnographie nomparies, les ses où des pierres et des artires ont et l'objet direct d'un suite, indépendamment de leur rôle symbolique, sont trop commune et trop identiques pour que nous n'y voyious pas un phônomène en quelque sorte primitit. Saux donte le fétiche a pu devenir un symbolique, sont primitit, des doute le fétiche a pu devenir un symbolique, aunit le fétichisme et l'inhabitre de riveut du symboliques retinables; — mais vouloir que le fétichisme et l'inhabitre de riveut du symbolique, s'est mattre la charres avant les lieurs.

M. Ferraro est plus heurens, quand il retrotive la loi du immudre effort dans deux antres phénomènes qui exractérisem incontentablement les symboles mystiques : la force de conservation et la familie de transmission. Pour que l'homme accomplisse l'effort innjours pénible de l'immoration, il faut qu'il aperçoire dans ses habitudes une contradistion avec les conditions de l'existence et les besoins de la vie. Mais quand l'arrêt idéo-émotiment s'est produit, entre contradiction est impossible, puisque la vruis nature des acces ou des signes est tambés dans l'oubil. De mème, pour ce qui suncerne la propagation des symboles, l'imitation est

Content plan faces, quand sile o'est per contrôles par la receso, caralles les leis perplane dipulques aglisses dibressent cars over a latter centre des forest retagonistiques consideraties. L'homme d'fruit position et auteniera languempa arant d'internaire une institution d'imagére; l'adoutest, un provide exetque; le proyect de suit que des avantages à a'appropriet les avantales pur languels aus solonn summent à congarer les d'amonte que a marier le manyon mil.

Dane sondre justine à été auvrage, il senzit un maitre de serves l'anteux dans im ingenerass at auggestives applications qu'il lait de sa thèse aux wamboles intelligent dated it posterche la sona originative et dont il sont l'évolution à travery lot tree, Main on cerait cortic du maire de cette florue, Bornoss-naux à résuper - a semblatone are furtilità sociale de eredicheme. Quand les sonnitions suciales riengent & changer, l'homme, dans son borreur de l'innovation, conserve endore, pendant im certain temps, his idées sit les sentiments qui correspondaient à la phase dépassée. De là, dans les institutions en voir de transfermation, que contradiction organique entre les formes et. is fonctionnement, Man entre contradiction est une remailles necessaries elle seri à former le baron entre le passe et l'armir. À sa point de von, l'utifité des symboles at particulièrement des rembalio mystiquo a sia immone, si un compare le rapplité extrêma de l'écolution anmologique aven la lentaur de l'évolution jergehologique dans l'apiliente. Door se mettre a la hauteur du développement social, l'immus devrait être sans missi empilie d'émissions lieu plus complexes et plus abstruites que ne bi compocte la degre de min écommos peyrangue. Or la symbole myxlique, base une Parris suntinued, semada or purie a cette insufficació, en reciploque l'enucon complexe at abstraits par not implied plus simple at plus contrôte qui rempill a gern pres le même rôle.

lin resumé, les critiques de détait auxquelles poète l'aurrage de M. Feccesa presidement peut-être de sa qu'il a vanile dinner à sa let du moindre effort sine apolication trop générale. Il est incontestacie que les fommuses, deux la poursuited so rebuilts qualconque, that grant togottes in your quit lens content be mpins d'efforts. Il set non moins évident que, dans heurenup de cer, le symboliams hart offer in moyen le plus ammunde d'exprimer inure états de amuscience. tour hoperfult qu'il ent, et qu'ils en out largement fait seage. Enfin à set manihole que dens le chota de leurs symboles, ils unt raturallement tenda à sustraindre to plan possible less travail moutal, summe l'attentant non assument la nature dus emblemes priopiss, mais encorn les effects comitants page adaptes les viens, i aboles aux idées mouvelles, peur simplifier le formi des rignes exerhallquae, voire paur finionner on un type unique et hybride les symboles renprant claus in unique ordre d'indea, Mais resta tandanes n'est pas absolue, est noprement le progrès en cetto matère sut sté uni et mus en estima emmes aux signes mus manages, ou pent-tue à la piotographie. A côte de la propossion a miliro la foi du mondre effort, es qui no tradqu, par l'horreur de l'innevention, d - a l'impulsion qui pausse l'aumas à encourr la fatigue et la peine su cue d'un

plus grand biens or, que cette impulsion soit due aux o enseites de l'existence un au déseloppement du sarantere, elle les l'emporte per sucins dans les proportions on le progrès se realies par un sercroit d'efforts. Ce qui est fondéest ce que l'intérensant ou rrage de M. Ferrire aura contribue à démendrer, e est que, dans le symbolisme comme en sun autre matière, l'homeun à commencé par le sample et le concrot pour s'élever gruinellement un complexe et à l'abatruit. L'homeun en donne une prouve additionnelle étant le curious chapitre où il nous sontre les fons et les criminels revesunt, par un une d'atavisme assez frequent, mur formes depois tongtemps dépassace de l'évolution symbolique : le tatourge, le course, la substitution muriside de la partie su tout dans les sentiments, etc.

Chinago o'Agreeta.

Eswam Tysex, M. D. F. H. S. — A philological Essay concerning the Pygmies of the Ancients, A. D. 1699, now edited with an introduction treating of Pygmy races, and Pairy Tales by flur-vans G. A. Wiscon, D. Se. M. G. M. A. Trunty malege. Dohim, Hern of the Ministel Family and produces of Anatomy Mason college. Birmingham (Bibliophia de Caroline, I. IX) — Landers, D. Natt. 1894, 10-5, cre-166 p.

Le médeoin angine Edward Typos public en 1979 un surrage intitule : Orang-Outerny sive Home Spinstell or run asaxons as a Preser summared with that of a Mondey, us Apo and a Men. To writin is added A partological Kerny concerning the Pyyones, the Cymorphols, the Salyes and Sakinger of the Antients. Wherein it will appear that they are all Area or Monages and not Man on formarly protocted. Com in promote partie de l'appendies (de l'Esune phillologique), celle qui une relative and Pygmers, que resilles unioned hin dans in Bibliothéque de Carefrez M. le protesseur Werdle. Typen avait en l'empaire de demaquer en chimpanni et de perpurer seu municielle qui est encore aujour-Charlen Musics de South-Kennington : il donne de ces anime, qu'il imatilla fassesment aven l'orang-cutang, une description mateurique détailée - qui constitue le premier travail morphologique serieux sur les singue millampoldes. Mais il neus tint pur pour cuttufait et voulet speuter à sun mémoire de molegie tent un ensemble de consisterations historiques, Persandé à la fine qu'il n'existalt pas de race humaine, dont la tres petite tallie pet corresponder a se le que in tradition assegnant aux Pygnates, at que especidant les histoires que l'on contait des Pygunëes n'était par de simples fables, unive de l'imagintalem feconde des postos el der historiere, il lu, monte a person que une sirva, semblables a Chomme, mais dont les habindes rappelaient a tant d'égards colles des attimatax, a'etalent autres que de grande singes, analogues à color dout il uvait pu studier su détait la structure. Il s'efforce d'établir que m le texte a flomire (Blude, III), nice texts ("Anstote (Bier, manual., 1, VIII, e. au) we disent hemailiment que les Pryment étaient des hommes; le mot zone n'ent pas dans Aristote et s'il faut reconnattre qu'il ce treuve riane Homère, on peut admettre, d'après Tymu, que se n'est qu'une miliaphore, Les lextes l'Hérodoin el és Philagrate montront clairmount ou reranche, a zon jugument, que s'est d'animaux qu'il s'agit et d'animaux semblables à nos anthropolites actuels. Seul Qisias donne sur les Pygmess des détails qui on se peuront appliquer qu'à des homses, mais Ctésius, nomme les autres historiess grecs de l'Inde, est un continue de fables at sea donte formillant d'histoires invessablables at de deseriptions d'étres qui, à comp sir, n'ant pu exister. Typus soumet tous les textes à une crumpe minutiones, mais partrais et discute les spinions et les travaux des nuteurs mudernes, s'attachent à contrer que si les servains profame, ni tes écrivains sacrés de l'ournissent d'irriconaliles témoignages de l'existems de Pygmaes leumsins ; les passages en particulier de l'Ecriture et des Pêres sont. susseptibles d'une interprétiation inverse de celle qu'en donnent les naturalimes et let historians qui ont concin à l'existance réelle d'une race humaine de Pygnees.

La découverte qui a été faite de notre temps de divers groupes ethniques dont les membres ont une taille qui un dépusse point celle que les traditions de l'antiquité assignationt aux Pygnoss, réduit à néest la thèse légénieure de Tysou et la conneissance plus complète que nous arons des sauvages nous permet de ne voir que les traits d'une civilisation sonne cudimentaire la où il aperrevait des marques évidentes d'animalité. M. Windle présents dans non l'etroduction un tubiesa espirie de la distribution des ruces de très petite taille our la surface de la torre (il commitére comme rentrant dans aon cadre tons les groupes ethicipus co la tallie moyumo des hommes adultes ne dépase pas à pieda 9 paunes) i si retrouve des tribus qui correspondent à ce type dans tonis Paire on parrivent encore des Negritos, plus ou maux uside à des populations de aquebe differente, e est-a-tire aux iles Andamons, Philippines, en Nouvelle-Guinée, dans la péninsule Mulaise et dans l'Armane; il a existé à une époque ancienne des Negritos dans la China méridionale et au Japon et les Bundra-Lokhy des moute Vindyah, ber Eurumban et ber Iralin des Nogherry, ber Veddahe de Ceylan et les autres tribus anatyennes de l'Hindoustau, bien que tres malifon d'éléments étempers, présentent su majorité des marques succes settement reconnameables de leur origins negrito. Lu Afrique les Négrilles formest deux groupes priocipaux : les Akken du pays des grands Luce et les Beschimans. Au Galion, au Congo, no Loungo, dans la partie méridionale du Cona an retrouvest aussi des l'ots épars du ces populations de taille exigue, peut-stre les Vazimbus de Madagagues répondent-lis aurei à ce type. Il n'y a aujourd'hal de Promess ni en Europe, ni en Amèrique. M. Windle s'affices d'identifier avec les tribus actuellement conneus les populations de très petits taille unaquelles nous trouvous des allusions dans les divers écrivaires de l'antiquité : les Pegranes de Pune, les une ment pour lus les Brabours de Beluchistan, les autres les

Santala on telle autre tribes gampetique. Il semble que re colt des Santin-Loides que conille parler Cideins et qu'il fulle rapprocher des Gane les Ethiopiens ariennaux d'Hémotote, Quantumer Pygmeres d'Arietote et d'Homere, il paratt presque assuré qu'on les delli identifier avec les Alikus, et en peut sons doute voir dans coux que férerit Pompesne Mela queiqu'une de ces tribes nègres qui demonsent se unit du gays Galla.

Main ai Otsarius que soit l'aire ou l'ou peut, ou realité, entrouvet des Pygoness culis qu'occurpent les name des légendes et des carres est hiers plus suste ecoure. Il n'est guère de pays qu'ils un fréquentent et leur habitat sat extramement varia. M. Windhi passo capithment en resus les lieux divers qu'ils hantent, les tertres de diverses lovaire et les collines, les communes, les vieux châtounx; les monuments mogalituiques, les poerres et les muhaes, les forêts et les arbres, les rivières, les casendes, les marais et les laudes, servent de dementes aux sains et una fees, et la eroyanes en ens êtres surnaturels se retroure à travers le mande entier, de l'Amertique berdale à la Nouvella-Zélande, de Finde à la Bretague, de la Mélanceio à la Norvège, Carmon derivante, et an premier rang, M. Mac Hitches, out would false do can fees of do one naine les survivants dum l'ame populaire d'amiunnes rucce de Pyganies qui auraient nocupe l'aire entière on substitunt sonore ces traffiches et me légendes. Mais n'il se peut que le souvenir béginnhier de ces peuples dispuren constitue l'un das éléments des croyaness complexes que un rapportent aux lees et au pays qu'ories habitant, con éroyames un suuraient arner en l'éclas de se paseé loratain legs unique origine. Tout d'abord, malle preuve n'enuie, en déput des affirestions de M. Mas Ritchie, qu'une case de Pygrains ait jamais people les ségions suptentrionales de l'Écesse; uni pays espendant on les légendes relatives sux lies spient pint abondantes. Les tertres on les traditions planent les demeures don name on sent pas, du roste, d'ordinaire d'anciennes habitations, comme l'exigerait lu thèse de M. Mac Bitchie, mais des tombeans ess des assentants naturely de terrain. Ces shambres fundeaures sont regardous sonvent comme l'estric du vaste monde souterrain et les terres recourrent comme des tolts des pays that outure paralle 2 common wivent has bounder. Los unine d'all'aire er habitent pas sentement our turnati, mais les caux, les arbres, les paureux, les construes et jusqu'aux anials nen agriser. Ajout us que les grants et les mains su malent dans les mames histoires, qu'on bur attribue indifférenment le même habitat et que les légemées ou de figurent apparameent dans des pays tels que l'Amenque du Sord ou il n'y a es si ruesa de Prymers, ni ruesa de géunts. Endle les peoples de très petite talle, tels que les Esquimeux (ce a'est depenmust pue une race de Pygunies), possidant des traditions at des contes tout parells. - La recité, montut M. Wimile, avec M. Tylor, et nous adherons. solentiers & see coordisions, c'est que les traditions relatives aux mains sout complexes. Les thes same same douts due esprits, due génies dont les conceptions unimistes expliquent siesment l'origine ; hiura legemina propres se sont mildes sur ligendes relatives aux limes des motts, et n'est amil, sans doute, que s'explique leux petits telle. Thus était bien souvent régardes somme une surte de « rédoution » de la premune matérielle, et qu'et le our reçu en béritage qualiques traditions no survivait le souvenir d'antiques tribus de l'yguides. En ces matieres, noute vos exclusive est crimos par là même. — Mais il ne faut pas se dissimilles que le facteur soque! M. Mas Ritchie veniait tent experience est in un facteur secondaire et, à tent prondre, de minima importance.

L'introduztion de M. Worde sjoute d'intéressants détails au bean memoire sont M. A. Lang avait fait précéder The secret Commonweaths of Elece, Fauns and Forres de Kirit. L'execution typographique de se volume set, nomme selle des autres duvrages de la collemina, presque syégeochable.

L. MARRAINE

B. T. A. Resers. — The churches and monasteries of Egypt attributed to Abn Salih the Armenian, edited and translated by B. T. A. Switte with noise by Alfred D. J. Butter. — Anamiota Oxonicasia. — Oxford, Commission Press.

Celiere est excismement latt par un antenr sérioux et musiciencieux, qui a plochéson champ et qui lui a fait produire une house musson. C'est la première fais, à
un commissence, que M. Evetts met le puel sur le territoire égyptieu et es premer pas, s'él lui a nouté heaucoup, duit lui asmbler maintenant aroir été assez
houseux. Comma il se pouvait se flatter d'avoir sur un sejet apécial toutes les
commissences qui fui étaient utiles, il s'est seljoint un homme qui passe pour
un éparialiste, qui a hompé en Égypte des fonctions qui l'ent min à mome de
pouvoir rassembler ou nombre asses commitérable de donnement, M. Alford
factier, l'auteur des Ancient Copets Charates, qui a obtenu un grand succès mon
es patrie et nême nibure. De cette collaboration est surfic une corre que se
i hécits pas a quantière de home et d'attie, ce qui n'est pas toujours le coupour tiese des livres qui atteignant à une grande renoumnée. Je les en fainte
et je suis le première à le réconnaîter, quoiqu'ils semblept n'avoir per su toute
la blouveillance désirable a mon / gard.

Il va anna dire que M. Evelis et M. Bazier en s'engagestit sur le berrain de l'Egypte chrétienne u'y uni renemité quelquadaie, inème assex souvent, l'a n'ent enté le plus souvent d'une manière qui montre quel profit de ous trouve dans le lecture des dominants que j'ai min no jour, ce dont je les remotoie, et ce dont j'ui été très fler, je in dis source je le perse, cur rien a'est plus entitainent pour un travailleur que de vour les fraits de son travail se produire à tous les coins de l'hariann. Je feur suis beausoup de gré emis de m'arair montre les quelques androis où j'etnis dans l'erreur, et pour leur montrer que je ne leur suis pue, que le leur auts remonialessant de l'exemple qu'ils monts

donne, pe leur mustra tom le l'hours le parelle, se qui ne une esta pas difficile, maigré le mérite de leur surrage. Ils n'ant que d'abord compris esse l'étais lle pas le titre de man contrage et pur les sources ou pr l'avais pains. Il ne sur pas un arabiente, je re comme guée de l'arabe que un qui paux m'être pais dans mus stoules, et praticulièrement l'acrès siretien dont se sont sorra les autrurs objetiens que, en Egypte, aut traduit les envers de bure aisux du copte un arabe. Par communent, je n'étais pas astroint sur le sujet de mon ouvrage à committretout se que les auteurs arabes proprement dits est acrèt sur sule au selle ville qui ast nommée dans une Congrephie de l'Egypte à l'époque copts. Ce que l'avais à faire, c'était de committre les auteurs coptes et ceux que avainnt tradain les couvres coptes en erabe : je coois avoir montre que je commissais les nome et les autres, sans avoir l'outrecnidance de grove que pe n'ai outres aupunt souvrage.

Ainsi ils trouveni étumunt que ja n'ais pas recionu l'emplacement du Mardoness up its identifient avec Mahhadis. La chore leur out somblé ires comprehenaitile, a'lls equanut sté persundés, comme je l'étain, qu'il s'agrassit de la lanlione du Caire, ainsi que je l'ar dit. Je n'ai per ura qu'il s'agussin d'an village de la province de Giset, etté dans la fiste des villes et villages publiés par de Sacy, muis el l'en s'au rapporte à la statistique offinielle qui a ste publiée un 1885, il n'errate pour ; es qui rend corrigeable la maration de mes homevables increateurs. De coème pour le village d'El-Khuzranich, on stuit l'égliss de Saint-Pommen, Je was pas an out planer entre-glian, c'est real, materioque y susas tenduit Abou Salah, s'em sucore veal; il est tout aussi exact (u'il m'est comppé dank ce passage une de ces grosses habandoses qui a fait presenter le met postecommon un mot gree. Hagemanment que la faute unt si grossière que la plupart de mes critiques m'auront fait la credit de savair dintinguer entre le latin puster et le grec saude : je regrette suidement que M. Evette c'ait pas con digns de his do me faire se coddit. Aver trois no quatre unires lantos semblebles la finis de mus erreuse dans mu tiéngraphie de l'Egypte seruit hien pres. de la fin-

I'al commis d'autres fantes dans la transcription des mons géographiques ou des comes propres. Tous d'abord M. Évetia s'étours source — il s'étours en peu sources — que j'als scrit Abou Salab, et non une Abou Sálill i il em met en compagniu de Remande et de Quatremère dans sa réprodutou, compagnes qui n'est pas faits pour un ensecr de la peine : le lui répendrai que j'al adopte estie pronocciation précisement parce qu'elle avait été élonnée arant mont absolument comme nos doux autrers éntirent Saladin, quoique la séritable pronocciation, d'après eux, soit Salab ad-din. D'afficurs ses Messieurs soutéle mussi certains qu'els la venient hien sire ! Si je presulta la transcription collée par les arabisants molecues, je us trouss pas deux autours qui unent la même, mus compter que le moi séries est un nom assez unité dans l'Egypte acmolle pour que je naube parfectament qu'en ne dout pas le transcrire Salià. Ca sont la d'ailleurs des vécilles indignes d'un critique sécieux : j'avais vraiment bien

autre chose à faire qu'à donner des raisons de transcriptions que le pennais la plupare du temps toutes faites. Je dons faire exception pour le mot que f'ai transmit pour Lemetat et que f'ai identifié avec le mot septe Liout : il se peut que f ais tort, mais il se peut ansei que f'ais raison et qu'il ne faille ses voir en ce mot une abréviation d'une arthographe forr rare qui se trouve dans Makriny : Bahlouniah pour Bahlounia, l'ai d'ailleurs exprimé la chose comme une hypothèse, se que ne disent pus MM. Evette et Butler.

Et maintenant que l'ut activit ce pluidover pre donn men, je reviens à l'échange de tons procédés dont je pariais tont à l'hours. Tout d'aburd, M. Evelis ou M. Buller, il u'est par faoile de sevoir lequel des steus, dit que Passator, l'évêque de Qelt dont l'ai publié la Vie; avait appris à lire le démotique dans un monstère ; il est dit seulement que cal vesque savait lire le démotique, sans que l'on indique co il l'avait appris et il y a dix à parier contre un que ce n'étais pas deus un monactire. A l'arriele Bellimain, il est question de Moyes qui y avait labi un monastère : con Mussiaure identifient ce Moyae avec Moyer le Nogre qui veent 4 Senlit après avoir été voloir, et qui mouvet dans une invenion des nomales lityens, afin d'accomplir la parole de l'Évangule : - Colin qui nuru me par l'épén mourra par l'épée. - C'est loon ceini dont la fête se célébrart le 26 du mais de Baseah et le même dont il set question dans Palladius; mais es n'est pas esset qui éleva un monastère à Belliauch, près d'Abydos. Co mome n'Atait pas né alors que sen homonyme était mort depuis longismes : s'est comi qui sat municonné dans le Catalogue de Zoéga et dont je public la Vie dans les Mesousers de la Musicon du Cerre, toms V, deuxione fasmoule, De mame, ess Messieurs croieut que le nom de Schille était en copte Schillt shers qu'en me le renombre que deux ou tros fois cous estis forme et que dans tous les autres cos il set écrit Schitt. Ils suraient pu espendant être édifiés par le long article que j'y at consacré dans mu Géographic de l'Egypte, La forme qu'ils préfèrent n'a été que l'occasion de faire en jeu de mots per étymologie afin de connuer à ce mot le sem de Balance des cours que les donne en effet. Ciptroduction d'un Ami

Les monastères n'ont pas parte grande chance à M. Evette, ce qui est poucurprenant d'ailleurs, tellement c'est un terrain particulier. Ainsi dans l'histoire anciseme d'un esrtain lieu Quinar, un prétre remnant qui à la fin du an' mênis donne quoique peute aux patriarches qui rémitaient alors au Vieux Caire, Abau Stieh du qu'ou l'exita dans le monastère de Saint-Antoine, prés d'Atllen, et non éditeur fait chierver que c'était le monastère de la mir Rouge, Je ne crois pas qu'it s'agians de ce monastère et qu'on dise suprés d'Afflet un monastère, ou plutés un couvent, qui en est éloigné de plus de quater jours de marche. Il y avait deux couvents de Saint-Antoine, comms deux montagnes d'Antoine, le couvent intérieur et le couvent extérieur. l'un plané dans la montagne intérieurs, l'autre dans la montagne extérieure. Ce dernier était le coureut de Saint-Antoine près de la mer Rouge, l'autre le couvent qu'habitait Antoine lorsqu'il revenait près iles hommes, cemme il en avait l'aubituire, et un Il mourul, salan as que rapporte la Vie attribues à saint Athanas, et peu duqual son corps fut ensevall avec des handelettes dans un androit Igneré. Par MM. Bretts et Butler. De même anssi guand Abou Silub purle des amnosteres d'Atfiels, i un de cus convenia qui est démonue de Saint-Antome, est calai qui est situé près de Melmous et ou la tradition constante a toujours place la demeure d'Antoine avant de partir ponnie déent et quand il revenus en Egypte, Ce sont là des fails qu'en ne peut résoguez en douts. Les deux autuurs me demanderant esen donte pourquoi le n'en ai pas parié dans ma Congraphie de l'Egypte : je lene ripondrai simplement paros que l'occasion ne s'es est pas premotés, de môme que je n'ai pas era devoir me servir d'Yahuut, des autres geographes arabes of an particular de celui que j'ai nomme Abou Salah, parce qu'ils n'avsient point e rit su copte et n'étalent point cirôtiens, à l'exemption du dernier. M. Evette a con que con autour stait presque toujours infaillible et hat a accordé une importance exceptionnelle, quoqu'il etit fait une sérieuse aritique des sources auxquelles ect Arménieu avait puiss; je crois qu'il s'est exagéré ente unportance, et les qualques rumarques préredentes doivent montrer que ses reuseignements cont vagues, ses expressions obscurse, de même que son ouvrage manque de plan, qu'on y trouve des redites injustifiables et qu'il n'avait pas vo une très grande partie des lieux qu'il signale.

Dans l'ouvrage de l'anteur armenten, il est nécessairement question de l'arriver des Arabes en Égypte, et course de juste du Mouqueje, de ce permenungs
énignatique qui avuit échappé à toutre les identifications faites jumqu'en r
M. Butler declare que dovenavant, après les travaux de M. de Goeje et de
M. Karabasuk, fedit personunge sut purfaitement reconnul, que c'est désorge,
ule de Mannas, et que sons doute sen acroom tentrique ment du titre de
acqueças. Il o'ont été que justs de dire que dans le Journal aviatique j'avais
contesté cotte identification, que j'est avais donne "une autre explication
estalismes par un domment qui se trouve à Oxford même; que mus explintion avait été trouvée louses et adoptée par M. Estaves Permen dans sa Vie de
Samuel de Quamoon. Same doute M. Butler ne somméanté pas cette publication
ou l'ouvrage de M. Persira, our il ne cits auven de ces deux mémoires. Cepen
dant lu chose en vaint la peme, car M. Persira à montré que l'opinion de
M. Karabasesh était insoutemable.

Je dépasserais de hoancoup les loutes d'un article de cette sorte si je vouleis relever tout les points qui me paraiment sujets à santion dans les notes toutreuses qui illustrent le texte d'Abon Süish; je us peux pouriant pas lanser passer, sans en dire quelques mots, la question de l'origine de l'épiscopet eu Égypte. L'auteus arménieu dit que l'Égypte us comptait pas d'évêques avant le patriarchat de Démôtrius; il en aurait consacré trois sous son patriarchat et son successeur en aurait consacré trois, d'après l'anieur qui est

sonni sama la nom d'Entychnis, el qui s'appeinit Sant. L'auteur de la Vie des satrifarches, Series d'Essimoun la seconde, su attribus au suntraire an surcesseer d'Anignes, Millies de Millianes, qui est appele Avillies par M. Esseta, et aous le nourrième et unrième pairinrele. A veur dire, la question, him su'importante, me semble inschible tant qu'ou n'aura pas exammé uce a ann les vies de cos douze ou freize promiers patriarábet, qu'on place en lors de l'Extine d'Alexandre. Toutes ses vies, notemment nelle de Démetrine, ne composses o une serie de fulla increvaliles, qui n'ent jamais en de réalité que dans l'esprit des autours coptes, l'outoine l'assertion d'Eutychius uni sit d'audinoire him informé sus somble him forte, tandis qu'il n'est per mes de renomptree dans Sentre d'Esahmoum la semmite des assertients ringuessa et pitte de eredulité, Patagus J'en suis unx évêques, dirai-je a Mil. Everis el Buller qu'il n'y arait pas de métropolitains en fleypte, il y avail sendement de que l'autour de la Vie du patriarché Issac somme deux femmerie , un qui set truitali en arabo par la mot tutrita, c'est-a-due par la mot monce d'où noise avons fait patrice, Cer patrice etalent jour la Bous-Egypte ; s'ataiest comme des aurvoillants. Las autres ovoques claient sons leur garde, mais tons offamot se faire samerper le patrierche d'Alexandrie, Si le vouluis aussi garier de la confession anticulaire, je n'aurain point de peine à montrer qu'elle ne ful jumais pratiquele en Egypte, et quand hien mêtur en m'epperterait la continue des Eglisse d'Orient et d'Occident, l'attendinée toujours qu'on m'en trouvat un exemple dans les auvres copies. Elen agresant aines, je ne crurais pue étre antimientifique, enr dans ces questions de tradition, il feat mentres la tradition on exercise of on n'out man a coins qui nin de donner les ruisons de sa negation. L'Egypte a Ata une exempting parrel les autres obrédientes.

Varia him des points un méritalent l'attention de MM. Exette et Butler, aulast que ses erreurs es mes famees transcriptions ; ce sont il des points d'une importunce expitale pour on surrage commo la leur. Ce que l'ai du suffira pour montrer qu'il peut nont énhapper à tout des erreurs sur quélques points de detail, male cele us naurait ancomment eslever is valour generale d'us ouvrage serieux et mercussmant fait. Or y'al depl dit que l'exavre de M. Kertis l'était et in penso qu'il regarde masi les miennes comme dignes d'atraction putago il mamie plur de cent vingt, fais, et dans des citations très longues, qu'il aura co. farms & be passer, agrant de plainir à faire qu'a algentler mes erreurs. Somme taute, l'ur beaucoup plus de plainir à perionter aux lectours de la Revur de L'Histoire des Bellyres un ouvrage comme celui-la qu'un autre plus parind, meis moins important, quoque l'importante du livre des Latines et monations de l'Egypte me soit par très grande su point de sus bistorique. Les ootes dom MM. Evetta et Buller uni mrichi le texto. de l'autour armonieu instrument beamong oncy qui les iront, at je said soulement stonne qu'il n'y ait put ôfine a represente.

E. ABBIDING,

Kensonaria Maurie ir Bestini — Ausführliches Verzeichniss der eigyptischen Altertümer, Gipsabgüsse und Papyrus. — Hermegepelen wie der Generalerweitbung. — Berlin, W. Spenna, ur-398 p.

Ce analogue en un modele du genre : quanqu'il ne porte point de nom d'untage, il set visible, pour un mit tant soit pen exercé, qu'il set l'ieuvre de quelqu'un ayant une grande commissance de la civilization egypteenne tom enture, et je crois que je pourraie le nommer si je n'avais un désir anna grand qu'il l'u en ful-même de respecter sa modestie scientifique. L'ouvrage pointe que la Direction générale des Musées royanx de Resim reponé à tous les desséents des visiteurs qui viennent admirer ces antiques et vénérables restes d'une civilianum à laquelle nom sommes si referables.

D'abord, ou mous fuit l'historique de cette collection qui, communique asses tardivement, est devenue rapidement l'une des plus importantes qui axistent en Korrope, Quanti je dig usset turdivement, il faut s'entendre : la majour royale de Prussa posseduit des le commencement du xvarp mode cortaine monuments arrapole rint s'adjointre plus terd la collection Ballari, mais con monquenuts el entis sollection n'étaient presque rieu en comparaison de ce qu'il fafinit se procurer, En 1823 l'animi de la millection Minutali dont une partie fut perdue a l'embouchure de l'Elber selle en 1838 de l'incomparable collection de Passalaqua; colles plus tard de Droyette, commi general de France à Alexandrie, du conseiller d'East Sanfailer, un Français, plur nom nutres qu'il ne serviralt de rieu de rappeles, constituèrent beentit, avec quelques dons, un muses deja macmilique, legosi fot instalis an chibrar de Munhijon, L'expedition de Leguns pendant quatra annone, de 1842 à 1846, vient narieur le Musée de Berlin et le lerese ssulement refereur au British Mannen, quoque le Marès du Leuvre sit une les men - Importance par curiama ottës. Ce qu'il 9 u de carioux dans l'histoire de se masse, d'est que les collections les plus imperionles proviennent de Français ou forest Palacol affortes à la France. Maigre le légitime organil qu'avant associé la decouveria de Champoliton, os n'ess par acheter es importantes collections, que merent parfollement s'approprier le Muses de Berlin, le Rvitish Museum et le Musin de Leyden. Mais nomms à quelque chose matheur est hou, le resultat de estte flapersion des autiquités égyptionnes en tant de lieux al divers à develuppe le gotti des choues d'Egypte et a profité à la acteuce, si laim que le maihanr porticulier out devenu un bountait greneal.

On a adopté dans le risasement des objets au Musée de Berlis I seire alimnologique, le seul qui réponde staiment à mère becom actuel de commissances precises : c'est l'outre ausei adepté au Musée de Conto pur M. de Morgan. Le valiteur qui parcourra les sulles du Musées de Berlis y verra toute la nuite des manuments produits par la niveantion egyptienne, même de ceux qui sent célèbres dans d'autres musées; car ou a juint sux monuments authentiques un musée de plâtres pris sur les originanx. C'est une murause olée, et sette idee qui dals de 1872 et qui semble due à M. Ehers, a sur mise sussi à executionpar la Direction uctuelle du Musée de Gizch. Il y a la une infination muraile de ce qui pourrait fure requisitante les cassements d'anties musées de un connaisment où les chiets sont éparpilles un peu un pétit bonheur, sans mois ides précies, sans que tion mortous montre aux yeux le développement de la civilization agyptiques, partant de la civilization buomine, suns surtout que rien n'indéque à quelle épaque appartienment les marrailleux objets qui nout sont paraments.

Le voullra a carrie plus, at la chime était possible. Malgré toutes les families apportées aujourilliui aux voyages, trop souvent on un peut ailer dans les masses exampérs etunier as qu'en a besuits d'étuiller et, ai ou le pout, ou n'a pas la familie de prolon, er un séjour untant qu'il le faudrait pour le tessan de ses études. Il y aurait ou reméde à mitte penarse des travalleurs, ou manit qui MM, les directeurs des grands munées expetiesse de l'Europe fissant es qu'on a fait pour le Masée de Leyfon, à auvair s'publier lous les monuments de languages respectif, et mus d'une munées tem noignée à de la sorte on intronserait autunt qu'il est pondèle la crimeation applicance exprinée par le dessin, les travalleurs autaent sont les peut la représentation des monuments qui les interesserment et des textes qu'ils mi penvent pas copier. L'étude de la crimeation agyptheme recevuit un magnifique éleu et l'ou y forsit des progrès minumes, des pas de géants, re servit une marre vraiment méritoire, resument expeditique et vraiment numents. Postration ne la réalisanti-on pus!

In teachistant he pages do estalogan fittalité du Musée égyption de Herrin, j'et vu que ce musée araît roçu un grunt nombre de dons des explorateurs agreent au nom des accietés auglaises, et miriant de M. Petros, ces Monteurs sent évidentment libres de répandre leurs houlaits sur leurs quie, mais su est foisi libre nous de ce élemander en France comment il ne fait que le Monée du Louvre n'elt rem rept, ou n'il a roçu queique envoi, comment on un l'expose pas, Certains d'entre sur, je le sais, ont fait den su Musée du Leuvre de monument uni sont pieusensent gardée dans les magnetous de co musée, toin de le vue des profanes interesses à les vue, mors je dante que la callection parisonne se mit estiable des louillée faites à El-Amarra ou en d'autres lieux. Pourqueill Est-ou que les dissensises politiques penétronient dons les écuplus erunt de la comme ? Ce cersis vraiment dommages. Nous avons tous mieur à faire que de nous jalouser les uses les autres, c'est de travailler missur soin son possible à la grande nurre que nous appella, qui asea notes plaisir et untre récompense, et nous y travailleme de tout sobre court.

R. Augustas.

The Book of the Bend. — Pansimile of the papyrus of Ant in the British Museum. — 25 delition. Printed by order of the trustees. In-follo-

E. A. Wallen Brown. — The Book of the Dead. — The papyrus of Ani in the British Museum. The egyption test with interfamor fromRivertion and termination a recovery transmism, introduction, etc. -- Printee by arrive of the transmiss, a s-377, Inchain public

for feesewale die magnifique popyrous que lid-monsté par les tracties du firstat-Photon on 1834, aprile crair the appoint d'Egypte jour M. Buches, est l'aun leess grandes outress qui sombleax être uniquement du resunt de es grand Allfollowers of resentifique. Cast grace a lat you as Solect papers forest publices avec upo largest d'aless qu'on ne sourait asset admirer, et cette publication des se point de départ d'un progres moneure dans est trades thératiques. Dit become chais d'accounts diverses it genéralement famille a lice, conseque des trains of origins of the sujers differently, reproducts acres une babelité et une cale made qu'es ne sagrait race admirer pour l'époque, our il n'y n qu'un tour : late poets numifice de signer qui n'ent pas des describés comme il l'aurait falle. chesals maturellument facilities l'année et la facilities qu'effet du la manière fa plus surprenante. Ca fut la sur service signate que los conservames du firibles. Missems remitteen a in manner, or Plus no Sental asses insulment in runounuller. Les seudes autuellement en femilieur viannent de remmer la tradition is in maniors is plus morrouse, et le success que à premeille leur antroprise et. long publication a do long smoother continue notic dernice server repossibilit and besoins al aire desire du puntin. Catte ouvre, figue en tout pourt de ses affilies, les surparmus monne su ponte le vac de l'examinate des textes reproduits. estas plan faciles à jarmentier, car ils son) corts en hieroglyphus correits, a perm chait-de perme, qu'en un tooppe ore matreint mus les examplances une mi sont present str selectes, of specific to premiter amon to be postication if corner falls on fales one seconds diffton. Coposition quantities west retractor are public successment for testrent que pourrait tres prafit de se papyene, on se sait or qu'admires le plus. du l'empousment qui un Anglesarre se porte sur les livres explians; area to form d'empris dont con contra tent penner un se portant instransferment are her livers and powerst be instruced, on amount or on hel me or des locaux livren qui flatingue les infrançaises sont il estate que il grand number. on Angenera, 24 non assistant on a mining in fractions for no loan papyran, mais summer on see a demands is traduction, et s'est outte un baction qu'affire M. Engige as public dues un aphrocale et hemony vollens.

La traduction du Livre des Morte pur M. Bodge n'est pou le mode qui voir le jour so ce moment en Angioverre. La Bochée d'archéologie hibblique en liabile une scounts iluns are Proceedings ignimitable of ootte seconde traduction est due la places strains de M. Lepage-Dimmet. Les imbeurs ragilles, et ment our-planet, ament aime le max; emes se que mujo aureur les bestiers de M. Bodge acreur les belles graveres de popyrim l'Ani, time que M. Lepage-Lucauf en un tre quelquessenne des illustramment de la traduction entre la putite parrement matérialle, il y a dans l'auteu de M. Bange une introduction que extense en sa l'auteur de M. Bange une introduction que extense en sa l'auteur Cette introduction que n'embrasse per moma de ma incomme

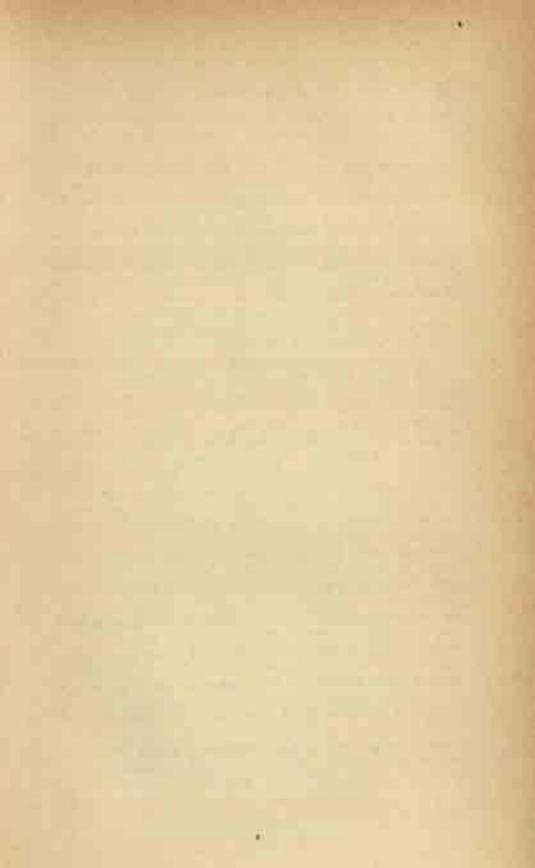
rempires de notes, content tous une sero de questione relativos an papyros d'Ann en pertinulue et sur papyeus que fon deponsit pres des défents en greirui a tout de que l'on anit de la composition de se qu'on appelle communicati el tens improprement le Livre des Morts y est sumpris acce ditails, et fort hournumment, M. Budge n'a resule davant aucum menerche pour arriver a promiser aniant que possible los resultats seguir, aixes que le mentrent les ausas des autours et des ouvrages qu'il nite su bas de chaque page, dont il disonte les timoignages avec une grande modante, approuvant ou rejutant en qu'il la weehle bon de rejoue ou d'approuver. Le leclour trouvers dans entre introduction savante la senction la moitence qu'on connainse actuellement des questions qu'il agrie. Si res sidutions se lui sont pas personnelles, il a du meires le fort grand mérits d'une saine pritique. Le le loueral surtout de me s'être pas tenne cantinue dens l'Egypte ancienne et d'acuir montre avece de liberte d'acquit et de jugement pour recognitte que les coutames égyptiennes ou sont pas mortes tool Tun coup aven l'introduction de shrichanisme dinne la vallie du Sil, qu'elles is retrurrent plus on major changing, mome do preference a plus, dans les inchtudas cuptan et que ca n'éar pas sertir de la rote azientifique que de aborrher del rapproximents qui s'importit à tous cors qui vessent voir. Nécessairement lui sunsi, il miu renscoles sur sun chemin et con allicione à ma maniera de voir m'a donné le plus prenieux enqueragement. Je l'en remercla profundéquier.

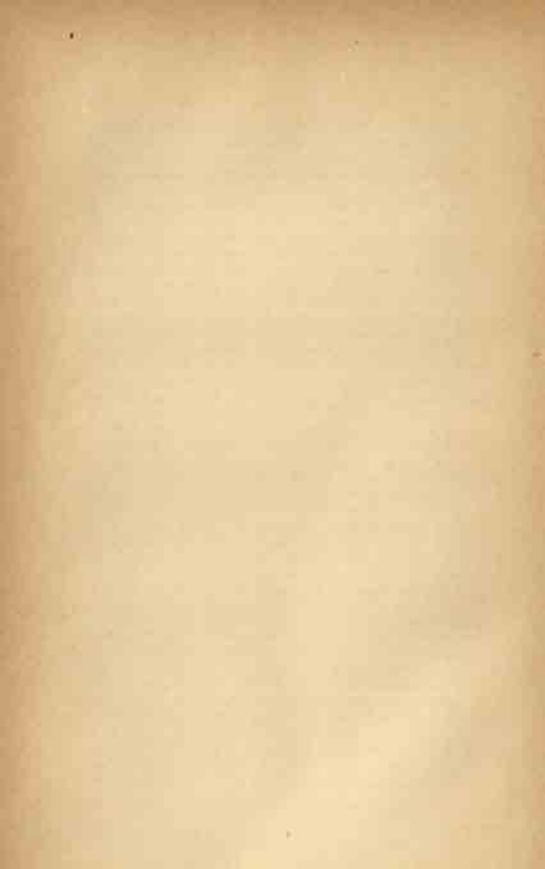
La publication de se volume a dà fumunder à M. Burige benurour de travail : ne n'est pas une miner affaire que de traducre la Jezia du Livre des Morts, Setraduction or b'ourte pas notarmout de se qu'on est en droit d'attendre e These actuals de l'astalogonos de colore itrangé sont locidon no a similant. sa opposeo any notres. Elle est de lammung en svence sur les trafoctions qui regiont été faites paqu'an; l'antour a sans donts de hunoss ramon pour trodistar and texts comme if he fall on contarns endroins, et il a pout être miner fail. qu'en un le croit d'ardinaire de s'en tems principalement se taxte du papyres d'Ani el de se reneura lux autres pappras el sus variables qu'De contiennest qu'en désemboir de causs. Le munion dont enuc rangue les manifres du Lives des Morts dans la papyras. Chè sià lar. Labrante de mile qui en litrerati dans le taxte d'apoque ptolemaique gutilli per Legalus et que M. Naville a soggarece dans son edition emique. M. Bedge a fort been fan de s'en tenir aux. drunious adoption par le acribe qui a acrit le pupyrus d'Ani : la question de Panire des shapstres est aucore envoloppée de ténières et ess tinibres ne depasatteout peu à peu qu'après une série de suchorches et de trayane qui ée lait. nise commencer. M. Hadge aura la glorre d'aroit nomucoues l'un des permiers.

Talmire la remorgiale agricite substillique dont fait preuve M. Hudge sur must de terraine divora. Je sombalte que cette antivité fui soil commercé lamptempé encore pour « liem de la scremes, « l'aures amir le préser no le folimiter bon d'autres fois

E. Aumannae

for Heroni 1 Komary Lawrence





. Textes Pehlevis Inedits .

किक्र प्रतात क्षेत्रमें का त्रिक्ष किर्मा किरमें क

नित्र के मेरीहर नित्र मानित । हिन्ति हिन्ति हिन של מפונים לב ות נאו מור טים ימור לאו مماد يهما اله وممه على عيدا و سطوع שנישר ישני שלחוש ול ושניאו ויאום ישטר שלחוש שינו ווצטיוו שויש פיווים ما ا کود دور ای ا ما کود فرم م ایم ا الما المال المالما المالم المالم المالما المما المما طرسا كدو (ع عد الح في عد المعرف न त्यात्म मुक्ताता न त्याता त्यमहा दन שוו שלשישוו שישיפו יפואושי שלישיל كتد فرماد ساسا عد ساعس الها كد كم سعالا मेल्याह ने। हिं मेंदू क्या मित्रा क्राप

الم ساصعها فراسا الم موليد له مادها म्म कत्त्रा। समा अर्घता। (म का नि وعريف م عاد الما المع المع المعالم المعالم وسرسا تروواد وروروس اط الهدم مودورام سعوب مسرااها اط سهرسان اسهوس ال 200 1 40r 1 Cmg 1 ecopor e major عماساد سواسلوا كراساد فعراقهم שון וצ שש ימנטיטי קטטיולון קושפוני تانعان ما عله مهم موسو مو قران الا سرسل و مور مع وما المرسوا السواحا سامل الرعب عياد الراسم المعادها معرود عا عادما الله عراجة ما المرم عمر عادما الم טינידור נפוער ישותיר ול ושטאו שפילוש معن مراام الم سيسك الهوسري مودا الموسري مرودا ייטון נשיטיר ומולעון ישונייך עם אייון וטינפיון ו קשלפון בלשוטישיטי טיווישיון יילוטי שיינטי الماالع مع الله مرواه ما الموسى الم פבקטי שו נבקטי ול ישווו שא ישווו לשעל

الم سام اسمعا اعمادها سے مرسمالا 342म ला वितात क्षात्म क פשיילו אם שלופיר טישויון ישטי או פיטאו ופוער שופישונים ול ושטים ועווסו سعوب صرااع ا قا سمرسلی شو سلوب سر ١ عما ١ سعوم ١ سولم ١ مهد menell menem Jupque Demo ו בשות ישוניו של ישונישונים שנייונים שנייונים ו عد مسهد الله مهم المسهد المسهد الم سوفرة على العساد كبرس بمرا المسلان ودوم كسل اط صل و علم دو اقدا معادم دو اعدادم שיש שוו יואו שלפייניי טיטיו עו ימישיטיי معاوس معادم المام واجال للد جال معالمان المام على عراب موالم وها روع مده والمام ورود الموالي المرسوس الموسوس عام الموالين سلع عسر دواد استدوساد اسلومام د و المسوم عما سفداد عباد عباد ينسود و قلاد مهدو موس ماسهو موصوص عدد عدد عدد عسودورها و بالماد ملمع سام سام المرها و وا مع معاد عما سعدا جا محرسات عربا مد تني سيعدو ساع سيد سيد اسائومرد שישיפחו של ושב נשין ופון אשן שניונים

مع ساهد المام الهام المالي المال عراده יותפעל ניאו פולטי שיטול יי טיטיום או פיןוטיון ייונאי שטי פיטיון נפוטי عد الر سرد عودام عده صراام الرسمة سويد سهوسويد مورد الام يه المراهم ال عديد صروب و فرهما سور و عرب روا ا אניונים שיובנת ול ויחו ישנים עוניםן I langed in the regret Haber the mornel 1 معلمه الموروم الم الموروم الم الموروم الم ميروم الم الموروم الم الموروم الم الموروم الم الموروم الم الموروم ال בות און ול מתונונים שבעולים למיון וימישיוא مر مرس طرسا ع (ماهم الا المه الدول المراس الما المراس على المراس المرس واجاد سود عباد د رسم در المحاصم عود و וא מלשון בבושווב ששון לבי כון ינשטילי ישישילין לו וושטישון ישטי וושטישון ישטי וושטישון ישטי און בו שווים וושטישון ישטי און سرو سا سر سوس المناع ا والد سوسور 20151 109 110 110 100 1000 13166 الماد معن مردة د اعمر عرده اعمرات عراد المرد الم

ع بعالمن سا (نس) سن ود ود ود مارد אטטטאו (משטטאו אוא) טיט שטטטא פקור שניטישי טיטוב ששי ולסוטטוף لها سوسال سودام بهماج معرصوسا الم اله ما اسم وواد ولم الم ما الم ما الم م و سال المراجاء عواله ما الما الما الما الم नेम प्राच प्रमाला पर जामन परि سوس سلوا سروم ادر الما ساما ا ممادم عما سي في المولى ما الما ما معمد والموسام المسافيد שישונים ווע שניששון שלובי וברף שניין נפודש שנישון מו פטיון פון טין פינים عدو راس فيرااع ا طهر الد تعلىدر علماعس سردوسلوما اسلم د سروده سوسه العادم على ما المحال المام معلى المام الما (Var. 51) 110 tel rellecte Jestempto راسد اط وصاحب ولمعانة اجااد واج معب ومعا ولم الدواسموم اولى الدهما Dum groim mesit tole me un per امرسمی مه مادو سرده می میسی سه می میسی פשוופיו שונים שייני שייני שייני שונים ושים 61211 som mealld appear made

العاركة مرهاد ساوه موسي موسي مسوه المعرف العارس في دهام وعالموا الموالا المعرف و كا و على والمادها الموال الموال

II

שיש ישנשיינטי קשונה שווב שיונים שעו שוו שעשיי שיש ישני פשיינטיר קשוב שווב שווב שיונים משוים של שיונים משוים שיונים שיונים שיונים משוים של שיונים משוים של שיונים משוים שיונים שיונים שיונים משוים שיונים שיו

स्ति क्ष्मिक । त ते क्षम क्ष्म क्ष्मिक । न ते क्षम क्ष्म क्षम क्ष्मिक । न ते क्षम क्ष्म क्ष्मिक । न ते क्षम क्षम क्ष्मिक । न ते क्षम क्ष्मिक । न क्षमिक ।

ין אישון ווישורטשון ואיטיונישון ול שישון . — או ווישו ווישון איטיין ווישורטשון ווישורטשון ווישורטשון ווישורטשו

معرفيدر ولوم الصحم الح ليم سما السوسوير المراد سرس (سرس ١١٠٠) الم سما المراب ا שניים שורים שורים בים נוסטים וב שנות (שוע .m) פון ול שטשינטת ל פטג ול كسيد الر ساده مسدون الر مددر الم الم اور المورد المراجد الودور الفرور المراجع المراجع المراجع المراجع المراجعين ا ا المحاسد (المحاسد والمال المحاسد والم المحاسد الم سامه المحاسد والم المحاسد والم المحاسد والم المحاسد والم المحاسد والمحاسد المحاسد المحا וישישיעני ביונים ול עלשתעני יעילהפטר ול ישרונוטר צלבייטר ול יוטיו טר צבצטרום 49 millsearner (millorulon val) 16 العاسيسيان برسوي سوم ا كالدليد الريوء كا ورب (ما معرف الم وكور الم ويدون المعرف) السدون والم ياقتى سودوك سا ما مانى ול שוטוובטר יש שינ טטטין ובטרול טשוווים ל וייטיין ול טושיוויף וייטיי ואחה וא אין טטטטין ו בל שון נישוניין (פישיניין ו משוניין שוו שמו) בענעון של שישיוון נשי שיופשוטין עם נישינין שו الم سهسا موسر الم عمد سيد (سودز week, man) 1 (man) who sees (Se ام عدد مدور الر ساور مدد مادم ام مدده ای

(man. evir) evil (man es) ess 1 326 פלשו יאין פו ול שטוקשון ניטלחום און יאין I HOW TO DI (Ver. IHOU ODEN) INDUSSEN عدد سهم سومهم و مدر ا توده او المرف مرفيد ا ماكسا الم وطريسا ايادهايما الحدام عصوم اع عالماس سه له وس قلان الر سماله ישותו מו ופ ופשקון ישירון צין אולים اع اعراج المساعا وقد المسمام (مسممام المساع وراع او هماار واصدهم مصده وراء وراء 200 pl 200 2116m 160 min pl 200 like الم دواح ما مه و عما سا عاد

- Corrections -

page 2; hyme 5 want begin live 12 25 5/100

page 3; want demière ligne supprement une frid - was

fage 5; ligne 2 au lien de 1100000 lien 11000000

n ; ligne 13 ou lien de 1000000 lien reside

n ; ligne 3 arent la fin le lecture - Dup 9 are propleable à

TEXTES PEHLVIS INÉDITS

RELATIFS A LA RELIGION MAZDÉENNE

INTRODUCTION

Les textes traduits ci-après sont tirés d'un ouvrage pelilvi auquel on a donné aux Indes et en Europe le nom de Grand Bundehesh.

A la fin du siècle dernier Anquetil rapporta en France un manuscrit très précieux contenant entre autres traités pehlsis et zends le texte de ce qu'on est convenu d'appeler le Bundehesh (Supp. Pers., n' 33, p. 146 à 217). Il en inséra la traduction dans son Zend-Avesto, t. 11, p. 344-422. — On crut alors possèder le texte complet de l'ouvrage. Dans ces dernières années, un mobed nommé Khodá-bakhsh (Dieu donné) Parud Abadán trouva dans une des communautes mazdéennes de la Perse un manuscrit contenant le Nirangistèn et un autre ouvrage qui se trouva être un Bundehesh. Ce manuscrit a passé depuis en la possession de l'herbed Tahmourus Dinshawji Anklesarià de Bomhay, qui fit faire deux copies de son manuscrit, dont l'une fut envoyée en présent à M. James Darmesteter. C'est cette copie qu'il m'a été permis d'utiliser pour le présent travail.

Le Bundehesh d'Anquetil se compose de 34 chapitres de longueur et d'importance variables. Le Bundehesh de Khodh-bakhsh compte 42 chapitres, soit buit de plus, et la plupart des chapitres qu'il a en commun avec le Bundehesh d'Anquetil sont beaucoup plus développés que dans ce dernier. Malgré cela, ces deux textes ne représentent pas deux rédactions différentes du même ouvrage, car les parties communes sont conques d'une façon identique à quelques

différences près amenées par la fantaisie ou la négligence des copistes mais au fond insignifiantes. Je ne crois pas utile de disculer ici si la version de Khoda-bakhsh est antérieure à celle d'Anquetil, autrement dit si la seconde est un abrégé de la première ou inversement. Il est facile, après la lecture complète de deux textes, de trouver des arguments sérieux dans les deux sens. Acquetil se fondant sur ce fait que le nom d'Alexandre et celui de Mohammed ne se trouvent pas dans le Bundehesh, en conclusit qu'il fallait reporter la date de la composition de l'ouvrage à une date antérieure à celle du conquérant macédonien. Or le nom d'Alexandre paraît dans le Grand Bundehesh, il est vrai que celui de Mohammed ne s'v trouve pas. D'ailleurs il est difficile, pour ne pas dire à peu près impossible, de faire le départ exact de ce qui est le fond même de l'ouvrage et de ce qui a été ajouté au cours des âges. Toutes les personnes qui se sont occupées de littérature orientale savent qu'il n'est pas rare de voir une chronique continuée pendant plus d'un siècle après la mort de son auteur, sans que rien ne vienne avertir de cette collaboration posthume. Il en est certainement de même pour le Bundehesh.

La dénomination de Bundehesh pourrait faire croire que ce titre se trouve dans le texte pehlvi. Il n'en est rien. L'ouvrage est absolument anonyme et sans titre, comme d'ailleurs, malheureusement, presque tous les livres pehlvis. Ce n'est pas à dire qu'Anquetil ait inventé ce nom de toutes pièces, il est certain qu'il court aux Indes depuis fort long-temps, et la mailleure preuve en est qu'en l'a appliqué à un ouvrage quin'a que bien peu de chosea voir avec le Bundehesh, le Sadder Bundehesh, Ce nom qui signifie « la Création originale, ou primordiale » a été tiré, on ne sait à quelle époque, de la phrase initiale du livre : Zand-ākāsī nazdīk madam būndahisnīh îAûhrmazd... » Ce recueil traditionnel traite d'abord de la création primordiale d'Aûhrmazd.»

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que bûndahishn est une forme verbale dont bûndahishnîh est l'abstrait, et non seulement ce titre a été extrait artificiellement d'une phrase dans laquelle ce mot joue un rôle tout autre, mais encore on en a changé la forme grammaticale. On pourrait objecter à cela que le Grand Bundehesh s'annouce sous le titre de Zaktîbâ i-bûndahishnîh (fol. 1), mais il est important de remarquer d'abord que toute la partie où se trouve ce mot semble avoir été rapportée, à une époque récente, comme le prouve la langue de ce fragment, à un manuscrit qui avait perdu son premier feuillet, et cela à une époque où le mot était devenn courant. De plus on voit que c'est l'abstrait a bêndahishnth » qui y figure et non » bundâhishn »; peut-être faut-il simplement traduire liere de la Création plutôt que liere du Bundehesh.

الناب Je crois reconnaître le nom du Bundeliesh dans le عليا de Mas'oudi (x* siècle), Prairies d'or, ed. Barbier de Meynard, t. II p. 44: « Ces hants faits et les autres exploits d'Isfendiar se trouvent exposés dans un livre connu seus le nomde Benkesh, qui a été traduit en arabe par Ibn al-Mokaffa ... La forme persane de ce moi est مدهني. Il faut remarquer que le . h initial d'un groupe est souvent réduit à un trait sans importance et facile à omettre. Quant à la transformation du de en k 5, elle est paléographiquement très possible, le k n'étant pas autre chose qu'un grand d'avec une barre transversale qui est souvent omise dans l'écriture courante. Il suffit qu'un copiste arabe, pour qui ce mot ne signifiait rien, ait trouvé que le 2 d'était plus grand que nature, l'ait pris pour un k, lui ait ajouté une barre transversale, et ait oublié-- Celle transforma . نكني soil devenu يعني Celle transforma tion a d'ailleurs pu se faire en plusieurs fois. Cette erreur paléographique n'a rieu de plus étrange que celle qui transforme le nom de l'empereur Julien en Lilianes ou en Noustis. Kal-arsh en Bal Arshan, etc.

Je ne chercherai pas à fixer ici la date de la composition de ce livre, cela m'entralnerait hors des limites d'une introduction à quelques pages de traduction. C'est un sujet sur lequel je compte revenir à loisir, car il a son importance. Je de la Revue archéologique (1895, 2° semestre) dans laquelle je crois avoir prouvé, autant que faire se peut, que le canon du Bundehesh avait été fermé à une époque relativement basse, puisqu'il y était fait mention des grandes commotions qui ont bouleversé l'empire des khalifes, tant orthodoxes que fatimites, et qui ont failli amener la ruine de l'Islâm, en particulier de la première Croisade.

On voit que ce nouveau Bundehesh rapporté de Perse par le mobed Khodà bakhsh soulève des questions intéressantes et nouvelles. L'importance du livre est encore plus grande, On peut dire qu'il est pour nous le représentant le plus ancien des doctrines parsies tirées directement des livres saccés, que nous possédions ; de plus, il a rapport aux parties de l'Avesta qui sont sons doute perdues pour nous à jamais. On n'y trouve jamais rien qui se rapporte au Yasna ou au Vendidàd, un peu plus pour les Yashts; tout le reste est tiré des 18 ou 19 nasks dont nous n'avons que quelques lignes.

En réalité, le Bundehesh n'est pas autre chosequ'un rivaiet pehlvi. Si le Bundehesh de Khodá-bakhah est le triple de celui d'Anquetil, rien ne dit qu'en ne trouvera pas un troisième Bundehesh plus étendu à son tour!. C'est une compilation extraite des commentaires pehlvis! de l'Avesta et qui out été nombreux. Le nom des auteurs seul nous a été conservé : Afrag, Soshans, Küshtän Böjét et d'autres. Ce qu'en est convenu aujourd'hui d'appeler le commentaire pehlvi de l'Avesta n'est qu'un extrait aride de ces commentaires qui, si nous les possédions, éclaireraient d'une lucur nouvelle et inattendue

i) il semble bien qu'en certains endroits l'autour recevoie à des passages antérieurs on suivents qui un se trouvent pas dans le manuacrit, es qui pourruit faire nroire que nous n'avous pas motore l'ourrage complet.

I) Cos summentaires sont designes sous le nom de zend « interprétation », su de mânik, mânik (urahe pa). Ces deux mots out fini par prendre le sens de traduction. On trouve en tête d'un yeann avec la traduction sanacrite de Nerydeeng : yaktibûnam ... avistak i denà irishn ivata sand i hindukk. « l'ai cent le texis en impme de l'Avesta de ce yeans avec la traduction malienas (la Zend indien) ». Ma. Supp. pess., 29, 5, 2 r*.

les parties les plus obscures de l'Avesta. C'est le commentaire de Beidhawi en face de celui de Zamakhshari.

Mon mattre M. James Darmesteter in'offrit d'entreprendre de concert avec lui la publication de ce texte et sa traduction. l'ai repris pour mon compte ce projet, mais comme des truvanx de ce genre sont toujours fort longs, j'ai détaché de ma traduction les fragments qui font l'objet de cet article. Ils m'ont para intéressants et compléter en nombre de points ce que l'on sait d'autre part.

Je n'ai pas la prétention d'en avoir donné une traduction définitive, j'ai même été obligé plus d'une fois de laisser non traduits des passages que j'ai du renoncer à comprendre. L'absence complète de tout secours matériel, jointe à la multiplicité désespérante et pour ainsi dire indéfinie des lectures possibles des mots pehlvis randent très difficile la traduction d'un texte qui ne rentre pas dans un certain ordre d'idées connues. l'ai préféré avoner mon ignorance que d'accuser l'incorrection du manuscrit ou de traduire n'importe comment des phrases dans lesquelles je ne vois aucun sens.

TRADUCTION

DE LA CONSTITUTION DES ÉTRES POUR LA LUTTE "

... A tous les Amshaspands, il (Aührmazd) a fixé un rôle de coopération dans la lutte, de telle sorte que, quand le Démon fait irruption, chacun d'eux se met à le combattre comme son ennemi personnel, sans qu'il soit besoin de lui donner d'ordre altérieur. Et j'expliquerai plus bas comment.

Le premier des esprits est Auhrmazil avec les trois Dai* et dans le monde il a pris a la conscience de l'homme pour luimême; il a pour coopérateurs les trois Dai, l'un est le Lieu, l'autre est la Loi, le troisième est le Temps; il est celui

qui voit toute chose, il est l'esprit de toute science , et il a fait (ou pris) l'homme pour lui et il a divisé l'homme en cinq parties'; corps (tan), vie (jan), ame (ravan), forme (aîvînak) et frôhâr. Le corps est la partie matérielle, la vie est la partie liée au vent, qui écoute (nyôshêt), qui parle (gavishn), qui porte (barishn). L'ame est la partie lice à la perception qui dans le corps entend (vashmamûnêt), voit, parle, connaît; la forme est ce qui est en rapport avec la sphère du Soleil. Le frohar est ce qui se tient devant le Seigneur Aubrmazd. Telle est la nature avec laquelle ils ont été créés que, quand sous l'action du Démon, l'homme meurt, le corps se mêle à la terre, la vie au vent, la forme au soleil, l'ame s'unitau frohar parce qu'on ne peut détruire l'Ame.

Le second des esprits est Vahaman" et parmi les créatures matérielles il a reçu la garde des différentes espèces d'animaux. Ont été créés comme ses auxiliaires et ses coopérateurs, la Lune (Mâh), Gosh*, Ram*, le Firmament souverain (Spihrkhūtāi), le Temps sans Bornes ", le Temps de la Longue période". Il a composé les animaux de cinq éléments. le corps, la vie, l'ame, la forme, l'esprit. Jusque dans la période démoniaque, Gôsharan" recut de la sphère de la Lune le germe des animux" et le fait circuler dans le monde pour assister Ram le bon. Quand l'animal meurt, le corps se joint à Goshurûn. l'âme s'en va vers Râm, la forme vers la Lune, l'esprit vers Vahuman, parce qu'il ne peut être détruit (aighshân barā marancinitan lā tuvān yahvūnt

Le troisième de ces esprits est Artavahisht", parmi les créatures matérielles il a reçu le Fou sous sa garde. Ont été créés pour lui porter secours et agir concurremment avec lui Atar", Srosh", Vahram, Neryosang ". Voici dans quelle nature ils ont êté crées; durant la période démoniaque, le feu Vahram a pour fonction de sièger dans la maison, et il sert de rempart (contre le démon), Srôsh fait la protection, Quand il s'éteint (marenjît), il va de Varahram à Srosh, de Srosh à Atur, d'Atur à Artavahisht, auquel il se réunit,

Car il n'y a pas moyen de l'aneantir,

Le quatrième des esprits est Shatvêr", parmi les créatures matérielles il a reçu les métaux sous su garde. Ont été créés pour l'aider et agir concurremment avec lui Khôr", Mitrô", le Ciel et Àmran". Suk la bonne", Ardvisur", l'Ized Hôm", l'Ized Bôrj", et Dahman Àfrin". La solidité des métaux vieut du ciel, et ils ont été disposés par Amran, dans une maison lumineuse, en or, décorée avec des pierres précieuses et qui s'élève jusqu'un séjour des Amshaspands. C'est grace à la coopération de ces izeds que, durant la période démoniaque, les métaux ne peuvent être anéantis.

Le cinquième des esprits est Spandarmat", et parmi les créatures matérielles elle a reçu la terre sous sa garde. Ont été créés pour l'aider et agir avec elle Ápān", Dtn", Art, Mahraspand, Ardishvang, Ardvisūr Anāhit". Ashvang est l'esprit purificateur de la terre, qui contient le germe des eaux, elle est avant Mahraspand. Mahraspand est la parole d'Aūbemazd et Art dinest la gioire de la maison, qu'on appelle Ardishvang. La gioire de la paix est Åshitk; Artūin", et Ardvisūr Anāhit sont les trois noms de Āpān, elles ont été établies pour lui porter secours et pour collaborer avec elle (Spandarmat) et ces esprits coagissants possèdent une grande gloire (u danā mīnôi-ân hamkār gadā kabadīh yakhsanūin)a(n)d).

Le sixième de ces esprits est Khôrdat", et des créatures matérielles il a reçu l'eau sous su garde; out été créés pour l'aider et coopèrer avec lui Tir", Vâl", Farvartin". Tir est en effet Tishtar, qui pendant l'action du démon porte l'eau au secours de Farvartin, c'est-à-dire des Frôhars des Saints : ces esprits la saisissent, la passent à Vât, ensuite Vât fait passer et arriver l'eau aux différents Késhvars, et fait pleuvoir à l'aide des nuages (litt. : avec l'instrument du nuage) avec ses coopérateurs.

Le septième des esprits est Amurdat¹⁰, des créatures matérielles il a reçu sous sa garde les arbres, et ont été créés pour l'aider et pour coopèrer avec lui Rashn¹¹, Ashtūt¹⁴, Zamyūt¹² aux trois gloires; la, au pont Cinvat où le démon compte les bonnes et les mauvaises actions des hommes".

Il y a d'autres esprits en nombre indéfini dans la création qui ont pour fouction d'aider les précédents, comme cela a été écrit à propes du Ciel des constellations ... Chaque jour du moisaété divisé en cinq parties et un génie a été fixé pour chaque période (de la journée) ". Ce sont : le gênie de l'aurore, le Gali Hâvan, le génie du midi, c'est-à-dire le Gali Ropttvin; le génia de l'après-midi c'est-à-dire le Gâh Uzirta , le génie de la première moitié de la milt, le Gali Asptkrûksram, le génie de minuit à l'aurore, c'est-à-dire le Gâh Ushahîn. Ces génies ont leur fonction propre et de plus ils ont un rôle auxiliaire. Car Havan a pour fonction d'êtreauxiliaire de Mitro, Rapitvin d'Artavahisht, Extrin de l'Ized Bôrj, Aspikrûksram des Frôhars des justes, Cahahin de Scosh le juste. Car on sait qu'au moment où le démon fil irruption " le jour se divisa en cinq temps. Jusqu'à l'instant de l'invasion du démon, il était toujours midi, c'est-a-dire Rapitvin.

Anhrmazi avec les Amshaspands offrit un sacrifice" au génie Rapitvia (ou offrit à Rapitvia un sacrifice spirituel). En accomplissant ce sacrifice, il créa tout le monde. Il eut une discussion avec l'esprit des Frébârs des hommes, et envoya l'Intelligence omnisciente" auprès des hommes et leur dit : Lequel des deux vous paraît le plus profitable que je vous crée dans le Monde matériel pour que vous intitiez corporellement avec la Drûj, pour que la Drûj périsse et qu'à la fin des temps je vous rende sains et immortels ou que je vous crée dans le monde éternellement (hamâik-gâs) et immortels, échappant à la vieillesse et aux coups de l'ennemi, ou bien qu'il vous faille toujours exercer la protection contre l'esprit du mal?

Les Frohars des hommes virent avec leur intelligence omnisciente le mut que dans le monde la Braj Ahriman fait venir sur eux et la délivrance future des attaques de leur adversuire (le démon), la destinée future de vigueur et d'immortalité (dûrust anôshak lakhvar yahvûnishnîh) au jour de la résurrection pour tonjours et à tonte éternité.

Notes

f) Il s'agis ini de la lutte entre le démon aidé des manvais esprits qu'il a créée et Aubrmand scoopru par les anges. Chaque fais qu'Ahhrmand a créé un ange (amahaspand), Ahrimun a créé un démon d'attributions opposées pour contribulancer son antien. Voir II, a. 1.

2) Le mois parsi est divisé en quatre semaines, le premor jour de la première semaine porte le nom d'Achrusard, et le premier jour des autres semaines se comme Dat Ce mot est la transformation du send déthusé - createur - ; ce qui revent à dire que les premièrs jours des quatre semaines du mois sont placés sons l'invocation du Créateur. Tous les jours étant nommés d'après un génie, un a flui par rois dans Dat, celui d'un génie spécial, ou plutét de trois grains.
Dat est proprement un mot parsi, la forme publisé est de tecture incertaine.

3) Le verbe peut signifier « faire » ou « prendre » suivant la façun dont on la lit. C'est le premier sems qu'il lant adopter, our ou sait pur d'autres textes que les anges se sont partagé le corps de l'homme, comme lis se sont distribué les diverses parties de l'assivers, et qu'Athranad s'est réservé l'intelligence.

4) Presque tous les titres que reçoit Afibremand, et qui semt dérivés su partie des premiers emits du chapitre re du Yasan, se trouvant dans l'invocation placée en tête du Grand Bandobaris « Prières de propitation au créateur Afurmand, brillant, glorioux, qui sait tout, sage, puissant, très grand, dont les panaies, les paroies et les actions sont de bannes pouseus, de bonnes paroles de bonnes actions...

b) On refronce cette theorie dans d'autres livres peblvis, notamment dans la Dinkart qui est plus complet que le Bundahesh : « Les principales (parmi les Incultée de l'homme) mest au numbre de quatre : l'huss (ravan), la vie (jan), le frohar et l'intelligence (bôd, la conscience), L'ame (ravan) gouverne le curps. De inime qu'un chef de famille combuit sa maisem, et le cavalier son cheva), ile même l'âme dirige le corpo. La vie (Jân), la conscience (bôd) et le frohar et les autres facultés sont duminées et régles par l'aux. La vie jun; est le soulle et elle est souveraine sur le frébut. De même qu'un père de lamile garde la santé de sa muison en la pourrissant, et que le cavalier premi son du meval qui travalle, de même c'est par l'émergie du frôtar que le sorps est actif. Quant cette paissance virificats est separée du corps, se dernier mourt, de même que quand la culonue (qui soutleut une maison) se tirise, la maison s'écroule instantanément... Quand le frébér a été séparé du corps, le surps pard as force, at reste sans mouvement comme une mamou desolée par suite de son alandos et qu'on laines sans réparation. De même que le solui est la lumière du monde, et qu'une lampe est la lumière de la maison, la comecience (bod) éclaire de su lumière rigilante le maître de la maison (l'ame) dans la maison (le corps)... Quand la conscisore est separée de corps, l'ams resta affligée dans le corpa, et le corps est insumable pour toute la vis : quand l'ame qui anime la corps, da connert avon le frôhār, la simanience, et la ver, à remplie see fonctions, quitte le sorps, il est sans moyens de les executer, d'ecraner et de repousser le démon, de même qu'un cavalier qui n'a si sa selle ni ses semes n'est pos capabis de dominer ses ennemis.

On trouve use deciries identique dans le Shihan-Gambelle.

Le frohar, send frarmat, est la partie divine et immortelle de Chomme.

6) Cette traduction repose sur la lecture des nigner publics qui est sans doute erronée; un remarquera que les nitribuix de la rie (jim) es confundrament avec erox de l'ime ronde. Il se peut tautefois que la traduction soit exacts, sar en persus jide et ronde ont à peu près le même sens.

7) Vahûman, z. Caku-mond; le promier Ameluappani (ungu), gênie de la

hoone panaée.

- 8) Goeb, a. Gdash; diviniuation de la nature animale, protecteur des bes-
- 6) Râm, s. Adres; or génie donne la presperté, la rinheser; d'après les textes, il est souvernin de la Longue période; on l'assemble manul à un printe numes le bou Vât qui conduit les Ames des justes un paradis.

 Le Temps sans hornes, z. zrvan akaranem, le temps indéfini qui précède et suit la durée du monde.

 Le Temps de la Longue période, a grune dieragéé-écus/kaleus ou de la Longue mayernineté; c'est le temps que doit durer le mande.

Voici comment ils nat ele cress, e il (Addrimani) pensa la création et à unuse de la création il devint le Seignour, Addrimani vit par su vue éclatante que Zanik-mindi ne su detourmerait jamais de sus opposition, et qu'elle ne pourrais fire mesonire que par la création du monte, création qui se paut aller sam la temps. Quand le temps sut été arée, le monde d'Abriman entre arrest en non-semment, et c'est pour annihiller son opposition qu'Addrimani à crée le temps. En affeit le carantère de Zanàk-mindi est tel qu'il ne peut être rendu impulseant que pur un combat (kartear), ce kartear signifie : qu'il faut lure un arte décraif [kart-vicâriahnômand]. Pure du Temps sans hornes, Addrimand crée le Temps de lu Longue période, que quelques personnes appellent le Temps limité, il en crea l'incorraptibilité, s'est-a-dire que ce qui appartient à Addrimant, n'est pus destructible, « Grand BundeAsch, p. 10 et 11.

 Goshfirfin, a ficust arran, Films the prevaler Taurous; alle a la garde de tout ce qui vit sur la terre.

- 13) La Linne est appolée dans l'Avests pontithro, publ. göspand tökhmak, « qui contient le grime du tanceau. « Quind le premier taurem aucombs sous les coups du demon, »: sommou fut transportée dans la aphère de la Lune. C'est de cutte forme que vient le porsan jausahr, qui est le nom de la aphère dans laquelle se ment la Lune.
- (4) Artavahlabit, r. Asko-milishfa, genie de la vertu et du feu; c'est lui qui en enfer empache les démons de maliraiter l'âme des danmés au delà des peines qu'ils deirent souffrir; en deuxième Ameliarquad a naturellement pour auxiliaires des esprits qui dans ce moutle régnest sur le Feu.
- (5) Ater, su général le génis du leu; il y a trois formes sur cetta terre correspondant aux trois mates de la communauté pursié, prêtres, laboureurs, soldats. Ce mot qui est devenu le porma Azer, est cent stro en pelairi; ef. mitro devenu miblir.

16) Srosh, c. Sresshe; incarnation de l'obéresance passive : la religion, il garde, comme le fau, le monde durant le suit. D'après les textes, on voit que ses truis ganies ont une grande importance dans l'enfer on ils sident l'âme des lestes à gagner le paradia.

17) Neryonang, s. Nairyo-ranka; geoic messager d'Athemsad, c'est quest le nom d'un fen qui transmet le drou divin aux rois. C'est decette forme qu'est

derivis le nom propre Narsès, de plumeurs gouverains terniens

18) Shutvar, s. Ebshathro-mirya; gènis de la royante et des minaux, troisième Amshaspand.

19) Khor, a. Meure; o'est le nom du soleit. Du nompme Henre thichaetem « le soleil brillant », s'est formé le persus khûrshit qui est le nom du solail,

20) Mitro, z. Mithra: c'est la juge par excellence et c'est lui qui garde les campagnes en sacurité. C'est ausai un gécia soluire,

21) Antran, s. Anaphra raocad.

22) Sak, c. Sanke; c'est un nuxiliaire de Mithre, et par conséquent de

Shatvar; il est le genie des bienfalts venne du ciel.

- 23) Ardvietr-Anahit, t. Ardri-Sdra-Amihim; nom du genie des caux. Ella a été assimilée dans l'antiquits, tantoi à Aphrodite, tautôt a Artémis. Le persan Nahid, dérive de Andhila, est unjourd'hui le nom de l'étolle Venns, Ce mot set sual écrit dans le texte qui porte Arakdviaur, à étant une funese larture do 16.
- 24) Hôm, v. Hacona ; c'est à la foie le com d'un genie et de la plante sucrée dont l'offrands est la partie principale du sacrifica sormastrien : il y = en remité trois Haums, le Bassis d'or, celui pourse sur inrie : le Masma qui fait arolles le monde, s'est l'Ised Hôm; le Haussa blanc qui est la forme calesta du Homes terrestre. Hôm est le coopérateur de Bôrj dans la distribution de pa pluje,

25) Borl, none public du gente appolé en send Apon-Napdt, parèdre d'Andhim ; ex principale fonction est de réportir l'esu dans les différents cont-

nents. Il est à la fois genie du les et génie de l'eau.

Les trois genies qui précédent : Auanti, Hom, Bôrj, forment une triade indiaminable.

26) Dahman-Afrin, s. Duhmu-tfritt, in himiduston des justes qui sont morts; c'est le nom d'une divinité.

27] Spandarmat, z. Speniu-Armatti : quatriome Amshaspund, genie de la pinto et de l'humilite , fille d'Abura-Marda

28) Apan, les eaux.

Dta ; le religion, accès contre les démous pour le secours des hommes.

- 20) Art, a. Ashi-vanuhi; on trouve encore en penivi son nom sous les differentes formes Ardishvang, Ashvang, Ahliahvang, genie de la richeese, donne la fortune unx hoomes; il set dit qu'elle est avent Mahraspand, sans douts parce que le jour Art est le génie du vingt-ciaquième jour dans le calendrier parti, tandis que Mahraspand est le vingt-neuviline.
 - 30) Ardvisür Anahit, v. n. 23.

34) Il manque ici un nom propre.

32) Khordat, s. Hourvoidf; cioquième Amshaspand, geme de l'esta.

33) Tir ou Tinhtar, : Tiekirya; nom d'une étoile et d'un génie qui est le chef suprême des étailes, sujourd'hui la planate Mercure. C'est un gême de la pluie. Les pluies qu'il tait tomber sont appelées en reud Tishtrydat, a les (plains) do Tashirya. -

34) Vât, s. Váta; genie du veni, qui amane les nunges et par consequent fait tominer is plure.

35) Farvartin, z. Ashadados fromanago, las fróhara (v. n. b) des justes (460edes). C'est le nom d'une divinité unique qui aide Tir à moueillir l'eas qui sera pina tant rerace sur la terre.

36) Amurdat, 2. Ameretitt; le siximo et dernier Amahaspand, génie des plantes; en dahors de ses auxiliaires ordinaires, toutes les plantes concouvent

37) Rashe, genie de l'ammétaté, juge dans l'enfer.

38) Ashtar, z. Arshtat guide de tous les êtros, gênie de la loyauté. Jugus

30 Zamyat, ginin de la torre, et juge aus unfere.

On ne voil pas trop pourquoi ess train demines génies qui out surtout en role informal cont donnée comme cuxillaires de l'Amelienpand des plantes ; d'adlence dans toute cette clussification des génies, règne un certain arbitraire. Elle sut, Imitafora, fort ancienne et remonte à l'Avesta; il se peut que certaine génies donnés comme auxiliaires à su Amshaspand aient peedu, au cours des âgus, quelques-uns des mrantères qui expliquaient son rôle auprès de lui ; il est aussi fort possible que d'autres textes nous dévoilent d'autres attributions de ces suprits et éclaireissent par sein même les raisons de co classements

10) Table est la traduction litterale de cette phrase. C'est généralement à Plant

Baahun qu'est attribuce la perce des âmez.

41) Sur les genies des differentes parties de le journée et leurs auxillaires, voir Darmestoter, Avesto, I, p. 26 mpg.

42) Au moment de l'irruption du némon, le jour se diviss en sing périodes ; avant cet immani il stalt lonjours midi, o'est-a-dire que le tempa n'existan pau.

43) Cf. is samilior offert par Aubrmand & Ardvi-Süra-Anübits, Yasht V. 5; A Bamir, Yashi XV, 1.

14) Khirat I-harvisp-dkasth, Ett. . l'esprit de toute science, ou « l'esprit qui a toute secence ». C'est es génis qui dens le Bahman Yashi montre à Zocaustre les stifférentes périodes par lenguelles doit passer ce monde.

(5) Dedj On appelle Druj, le démon feminin qui se trouve dans tout ce qui est mal, nussi bien au point de van moral, qu'au point de van materiel. Aussi sont-eiles en nombre influi.

п

SOR LA LUTTE DES DEUX ESPRITS, COMMENT LES DÉMONS MAUDITS SONT VENUS A LUTTER SPIRITUELLENENT AVEC LES ESPRITS CE-LESTES :

Ahriman lutte contre Aûhrmazd, Akôman contre Vahûman,

Indar contre Artavahisht, Saval contre Shatver, Nagas qu'on appelle Tarômat contre Spandarmat, Tâvriz contre Khordat, Zaric contre Amurdat, Khishm contre Srosh, le mensonge et Milôkhi contre les paroles de vérité, la sorcellerie contre Mansur' la pure, l'excès et l'insuffisance contre la bonne mesure (Pâtmanîh) qui est la bonne Loi.

La mauvaise pensée, la mauvaise parole, la mauvaise action luttent contre la bonne pensee, la bonne parole, la bonne action: Astythat' que l'on appelle le mauvais Vât lutte contre Bam' qui est le bon Val; Varan' le fou lutte contre l'intelligence naturelle', l'indolence contre l'activité, Bùshāsp' contre le sommeil, la rancune (ou la haine) contre la paix, la souffrance contre le plaisir, la puanteur contre le parfum, les ténèbres contre la lumière, le poison contre l'élixir de longue vie, l'amertume (tahlakih) contre la douceur (shirinih); l'avarice contre la générosité, l'aveuglement contre le discernement (vîcîtârîshnîh): l'hiver contre l'été le froid contre la chaleur, la sécheresse contre la verdure, le monde infernal contre le Paradis, la damnation contre la beatitude (artaîh), l'hérésie (ou l'incrédulité) contre la piété. la vieillesse contre la jeunesse, la nuit contre le jour, l'implacabilité contre la pitié; Zanakth* qui est la destruction contre la production, la souillure " contre la pureté, l'impureté" (du corps mort) contre la purification, le déplaisir contre le contentement. Il y a des démons en grand nombre opposés aux Izeds't qui sont aussi en grand nombre : les Démons, les Drujs, les sorciers du Mazanderan " luttent confre les Izeds, les anges (bakan) " et les Amshaspands,

Dans le monde matériel, les ténèbres luttent contre le ciel. la soif contre les eaux, Héhret et les Kharfastars " luttent contre la terre, la sécheresse contre les plantes, la faim et la soif contre les troupeaux, la mort et la souffrance contre les remèdes, toutes les différentes sortes de douleurs luttent contre les hommes. l'extinction contre le feu. Quand il brûle

Le lion et les différentes sories de loups et les voleurs

luttent contre les chiens et les troupeaux, le lézard d'eau contre les poissons, la " avec les autres Kharfastars ailés contre les oiseaux, les damnés hérétiques " contre les fidèles, la JAt" contre les femmes, les gens qui mènent une mauvaise vie contre ceux qui ont une conduite régulière, les dons de la Drûj contre."

Les autres Drûjs dans le monde matériel sont venues (pour lutter) contre les izeds de ce monde. Dans le ciel "l'éclipse de Soleil est venue contre le Soleil, l'éclipse de Lune contre la Lune qui contient le germe du Taureau.

North

- 4) Voisi la traduction d'un passage du Sadder Bundehech persan qui donne tous les attributs des auges et des démons, et la manière dont ils luttent les une nontre les autres :
- « (Ahriman) orda sept demons dans le mouris, Akôman, Indar, Saval. Nônda-ghat, Tartkis, Zárikh et Hisbon (l. Khielim); nisamus d'eux est l'opposé et l'adrersaire (bamistar) des Amshaspands. Akôman est l'adversaire de l'Amshaspand Bahman, Imiar d'Arnibabeaht, Saval de Shahrivar, Nôndaghat d'Isfendarmad, Tarrim de Kourtát, Zárikh d'Amurdád, Hisbon (lire Khishm) de Sròsh le saint, le victorieux.
- «L'œuvre de l'Amshaquini Rahman est de garder les hommes d'urur dans le cour les sus emitre les autres guerre, mimitié, huine, entélement, et de produire parmi les hommes des jugements de justice, de telle sorte que la violence disparaises. Il un permet pas que les hommes fassent des actions illinités, et il augmente leur intelligence, leur vie, leur untendement, leur jugement et leur raisonnement. C'est lui qui les conduit sur la voie druite
- Le Dir Akönan a pour ouvrage de glacer le count des hammes pour les seuvres pes. Tout ce qu'ils font de mai, tout ce qu'ils pensent d'impossible et de vain, la pensée des hommes qui sont ennemie, se disputent et se quirellent et metteut tous leurs efforte à ce que les hommes me fassent pas le paix les uns avec les autres, qui sémont dans leur cour la rannune et la partialité, jusqu'à ce qu'ils lassent nuitre le luite et produisent l'effusion du sang, et le comhat, le démoblissance des hommes à l'ordre de leur conscience, leurs couvres illigites et mauvaises, tout cela est l'œuvre du Div Akômun.
- Ardibebesht a pour mission, que les hommes qui font des œuvres pies, dans es monde, l'Amshaspand Ardibebest leur sause joie et plaisir. Toutes les fois que les bemmes sont joyeux anne qu'il y de muse pour ecle, c'est l'Amshaspand Ardibebesht qui a repando cette joie dans leur sœur. Il clargit pour les saints la vuis qui même au pont Ciavat, quand (l'éme d'un saint) passers aur le pont elle ressentirs de l'aide et du plaisir de la part de l'Amshaspand Ardibebesht.

« L'œuern du Die Indar est de causer aux hommes le nhagrin, le peme et l'ennu. Quand les hommes commentent des péches, il les porte en coler et fait subtre des châtimeurs à leurs âmes. L'homme qui a continuellement le visage affligé, c'est le Die Indar qui en est la cause; il sa tient à la têle du pont Cinvât et le rend étroit pour les maudits.

L'auvre de l'Amshaspand Shahrivar est de semar dans le convries rois la justice et la loyauté; il ceille continualiment à on que les souverains seient justes, et tout su intègre est l'ani de l'Amshaspand Shahrivar. C'est lai qui garde l'or, l'argent, et les autres choses que sont dans les mines et dans les montagnes, s'est par sa puissance que les choses des mines pouvent éxister et s'ancralles. Dans es monde n'est Shahrivar qui donne aux paurres lour pain de chaque jour, et qui écoute leurs prières.

Le Div Saval a pour fonction de rendre les rois tyranniques, il hait les amie. Le brigandage, le vol., le pillage et touts action de cette nature, c'est le Div Sàval qui en montre la vois, et qui les same dans le couur des hommes. Il corrompt des hommes de façon qu'ils commettent des actions nontraires à la loi,

et notent damnés à cause de rela.

- L'œuvre de l'Amahaspand tefandarmat est que les bounnes qui veulent faire quelque chose accompliseent leur desseu et leur desir. Il eniève l'organd du l'Ame de l'homme. Il leur donne me belle voix et une parole douce, du telle sorte qu'ils ce soient pas organilleux. Quand une douleur, une gêne un me souffrance violente arrive aux hommes, c'est lui qui les read petients et contents de cotte douleur. Il leur read le cœur sies pour que la souffrance ne luses pas passer la joie. Quand un bomme a faite une homme action et qu'il en résulte pour lui une conffrance, l'Amebaspand Infandârmat ne permet pue qu'il se repente de non action.
- Le Dry Nöninghat rend ins hommes organilleur; if ne permet pas qu'ils dissent des paroles religieuses et qu'ils offrent des louanges à Dien.
- "L'Amshanpand Khurdat a pour mayer de produire touts le douceur, le saveur et l'agressent qui se trouve dans l'esp et dans les plantes.
- « Quant aux Divs Tărikh et Zărikh, ce aunt sux qui donnant le desagrément aux aboxes qui ne cont pas egréables. Dans l'enfer ils donnent aux auss des dannés des aliments inferm et empeatés, ils les leur donnent jusqu'à ce qu'ils les mangent, etc'est là le chitiment qu'ils infligent à fours àmes, « (GZ Ardaviral, § 20, 22, 27, 35, 58, 39, 45, 46, 49, 72, 73, etc.)

* Le rôle de l'Amshaspand Amurdad consiste un ce qu'il preserve tout le monde du vol et du mui; chaque nuit, il vient dans le monde nomme un berger qui garde ses troupeaux et lutte avec le Div Hisbon sept four durant la nuit et il

l'empénhe de nuire au monde.

« L'œuvre du Div Hishm (lirs Khishm) est de peter la colère et la haine dans le cœur des hommes; il porte side à tout le mai qui assellie le monde; il est l'ami des criminels de talle norte qu'ils sont plus arilente nez œuvres de phobé.

On comparera pour les différentes fonctions attribuées aux génies la traduction d'un des chapitres du Grand Bundebeut intitule « De la paisanne des êtres célestes » dans J. Darmestetec, Avesta, II, p. 335. On y trouvers les formes sendés des nons des Amstaspanda. Voroi oslies des noms des demons dont dérivent par simple transcription les noms pelivis et parsis correspondants, tantis que les noms pelivis et modernes des Amstaspanda ne sont pas transcrits du resd, une Arlavahisht ne peut être une transcription de Asha-valista, mais qu'ils dérivent régulièrement des formes purses correspondantes.

Akem mund, mauraise pannée, hidra, Saura, Turômaitt, organit, Paura, Zouras, Adsham

- 2) Mitokht, send Mithaukhts, parole mensongere. Mitokht est is personnification the mensonge.
- 3) Mansar, s. Mathru-Spetta, la parole sainte, la purole d'Antrenand, l'Avesta. On remurquera que le sis, mottra signifie à la fois un byume vedique et une formule sungique, mais c'est ce dernier seus qui est de beaucoup le plus fréquent.
- 4) Astvihat, med Astó-rúdhöm, r'estle démon de la mort; le Bundehem assimile ce gênie au mauvais VAI (send Fuyu), l'Avesta semble le distinguer.
 - b) Ram, voir La. 9.
 - 6) Vàras le fac, l'égaré; de rend 'Varent qui indique la lexure.
- 7) Ann-Ikhrat, par apposition à l'intelligence que donce l'instruntime. l'intelligence reque par l'orelle grashah-arat.
 - 8) Bûshusp, s. Mishyansta, démon qui fait docmir les hommes,
- Zanakih; ce met set å rapprocher du nom du mauvais espeit Zanak-Minot, l'espeit destenteur, que les Parsis lisent Ganàk-Minarad.
 - (0) rimanih, is malpropreté conomie de la pareté, păkih, dakyath.
- 11) nasrûshtib; ce mot o'est pas synonyme de rimânih, n'est l'abstrait de nasrûsht, corruption de nous, qui designe le démon qui s'empare du cudavre et cause sa corruption. C'est la uniproprets actres qui latts contra les efferts que l'onfait pour purifier co qu'alle souille (yôchdasrkarth), tandés que la mai-propreté désignée par rimanth ne lutte pas course la purification.
- 12) Ized, z. Tasata, c'est la terme ganarat pour designer les êtres divina, Le pluriel Yezdan est devenu un person le nom de Dinu.

Denj. v. l. u. 45.

- 13) Voir Revus de l'Histoire des Religione, mai-juin 1895, p. 242.
- (4) bāk-ān. En perus hope signific dies, à la fais le dieu suprême Ormand et les esprits inferieurs à lui, que le Zoroastriame a ou avait déjà classés en treils et Amshaspands. Durius dieus une de est inveriptions dit au partent d'Ormand : «(Amenocada verzetat hymnothichés hopetains, «Un grand Dieu est Ormand, lui qui est le plus grand des dieux, » Il est probable que la religion perse à l'époque de Darius connaissait déjà tous ou presque tous les termes que l'un extrueve dans l'Avesta. La preuve en est que besuccup de cès noms propres out en peblvi non la forme qu'us devraient avoir d'après le moi amd, mais justement celle qui correspond au mot perse : il serait facile d'en citer une listé considérable d'exemples.

Il est curieux de retrouver ce mot bage dans un titre où l'on ne s'attendrait guère à le rencontrer. Le nom que les Arabes et après our les Persaus et les Turca dimment à l'empereur de Chine est Faghfour, forme arabisée de Baghpour « fils de Lien, ou fils du Ciel », supée signifie litteralement coint qui donne es part s chacus.

15) Hôhr, z. Hikhru; dasigne toute substance sépurée du cotos et condamis par la mame à la corruption, tals que les obeveux coupés, lus ongles.

(6) Les Kharfastars, a Khrafalru, root non seulement les insactes et les êtres analogues, mais en général tous les animairs considérés dumme musillère et mpurs, le chat, le léxacit. Les Kharfastars se recontent même parmi les ciscant. Ce mut en parat na dézigue plus guere que les traccies, les gremonites et animaux semidables; ce mot signifie, à proprement parier, « idiot, qui n'a norme intalligance ...

(7) Seivent trois mote : pûn khûshkih ? agtômandihê, dost je ne same pas le support avez ce qui prépède. Us me semident signifies : avec accheresse

multiralle; mais la mot khitakih est douteus dans la manuscrit-

18) Le nom de cet animal est douteux de lecture et par conséquout de asus. L'un des deux manuscrita dunns b-n-k, l'autre b-n-d (l',, n pouvant lire suit n, u, v, r, 1; et d (?) d, i, g, k. Rien no correspond en person û en mot, qui not mus doute correspond

(9) Aharmok on Ahlmok, z. Ashemongha; Ahamogh; c'en in Mantien qui no mit pur la loi d'Ormand et qui cherche a faire douter les maren-

20) Jat. v. Jahr, nom du demna faminta da vient co dimno est une das préatures démonsaques les plus almées d'Ahriman ; c'est elle qui dans l'enles le program & attaquer le Bon Principe.

BI) apādāhisheih drūj ol patvandravishnikān. Le em do cette planas est des plus obsenza : sa pourrait traduits patvand ravishatkan - course cour qui font la continuité de la marche du monde », patvand avant le rese du persan psivesteh, issu de la même runine.

12) Spihr, pers. Sipihr; la sphère céleste, groc coctan qui a le même sons. Il y a en poblei quelques mote empruntés au grez, et con mota se retrouvent en persan modirne.

E. BLOCHET.

DU RÔLE DE LA PSYCHOLOGIE

DANS LES ÉTUDES

HE

MYTHOLOGIE COMPARÉE'

Il y a bientot dix une paraissait sous ce titre La Mythologie*. In traduction d'un important article qu'avait écrit M. Lang pour l'Encyclopædia Britannica. M. Ch. Michal s'était chargé de présenter au public français l'auteur et son œuvre et il avait mis en tête de ce livre, si court, mais si pleiu de faits et d'idées, une préface érudite et alerte, qui n'était point sans lui ajouter une valeur et un intérêt nouveaux. Ce serait aujourd'hui un soin instile et présentation; il n'est personne parmi les gens qui s'occupent de mythologie comparée, d'ethnographie, de sociologie ou d'histoire religiouse génerale, à qui le nom de M. Lang ne soit familier et qui n'ait en de fréquentes occasions de recourir à ses livres; ses publications se sont multipliées ' et ses idées ont fait

Les pages suivantes forment l'Introduction de la traduction française de l'orrenge him sonne de M. A. Lang : Myth, ritual and religion, que M. Marillies fait paraître nous Afran (Note de la Red.).

La Mythologie, trainit de l'anglais par L. Parmentine, Paris, A. Dupret. 1896.

³⁾ Citous entre antres: son édition des Contes de Perrandi: Perrandi's Popatier Tules (1888); un recueit de nouvelles, mais écrites sur des thèmes felsleciones et antitropologiques: le the orang Paradise and other Stories (1888),
l'introfunition à la Cinderelle de miss Marian Bualle Cas (1893) et autient la
Bibliottolique de Caraban qui se publie sone au litrection et où à l'ai-mème fait
paradite plumeurs volumes: l, Capid and Payche; ll. Enterpe: The second Book
of the famous Mistory of Herodulus; VIII. Ent's sour et Common moulth of Elves,
Fauns and Fairies. — C'est une collection d'anniconne traductions anglaises
les livres de l'antiquité qui fournement des documents à la mythologie et d'ougrages anglais épuisés qu'i out trait au folk-lore et à la psychologie religious.

a travers le monde un fort beau chemin. Il semble bien qu'il ait. cause gagnée, à prendre du moins les choses en gros, et que les théories de l'école philologique n'aient plus assjourd'hui qu'uns valeur historique; personne pe s'attarde maintenant à rechercher dans les déviations du langage, dans l'oubli du sens primitif de certains mots, la cause unique des phénomènes si complexes et si variés, qui forment la chatovante trame des mythologies et des religions. Et dans cette question obscure de l'origine des contes, les opinions de M. Lang semblent aussi tendre à prévaloir : de moins en moins; on incline à faire de l'Inde la source unique d'on sont sortis ces récits romanesques, merveilleux et burlesques que l'on retrouve d'un bout du monde à l'autre, de l'Amérique boreale à l'archipel Indien et de la Laponie à l'Afrique australe, et M. Lang lui-même se montre moins sèvère pour la théorie de Benfey et de M. Cosquin que M. Bédier dans la savante critique qu'il en a récemment présentée en sou livre sur les Fabliaux. Plus que jamais s'affirment les rapports qui unissent l'étude de la mythologie classique à celle du folk-lore européen et des croyances des peuples non civilisés et nulle meilleurs preuve n'existe de la fécondité de ces rapprochements pour arriver à une plus exacte connaissance de la psychologie religieuse que l'admirable livre que publiait, il y a cinq ans, M. J. G. Frazer '. L'école anthropologique est maintenant en mythologie maîtresse du terrain ; elle a réussi, sinon à convaincre les partisans attardés du système de Max Müller des erreurs où leurs exagérations et leur exclusivisme les avaient entraînés, du moins h les réduire au silence. L'heure a sonné maintenant de ne plus s'en tenir à des critiques, si pénétrantes et topiques soient-elles,

Parmi les principales ourres qu'avait publices untérieurement M. Lang. Il convisual de siter Conton und Myth (1886, 2º 6d. reven) at son introduction aux Contax de firemm de Mo Marg. Hunt. M. A. Lang est aussi un délimit podés qu'ent fail connultre see Ballads and Lyrics of old France (1883), see XXII Bullads in Blue China (1879), and irunique et penetraut polinie d'Helen of Trop (1882), et san Abymer - k la mode = (1885); il sons reputation linguages - d'humanista que la cut compuer ses traductions d'Homère, de Thécorite, de Bion et de Mosebus.

¹⁾ The Golden Rough, in-8", Landres, 1890, 2 vol.

des anciens systèmes d'interprétation, mais à en proposer de nouveaux, a dégager de l'amas confus de faits que les récits de voyages, les recueils de contes et de légendes, les annales des missions catholiques et protestantes, les enquêtes officielles des fonctionnaires coloniaux, mettent à la disposition de l'ethnographe et du mythologue, des lois qui les ordonnent et les expliquent. Mais il semble que les adversaires de cette étrange école de mythologie comparée qui tenait à honneur de limiter le champ de ses comparaisons et de ne dépasser jamais en ses recherches les limites de l'aire occupée par la race indo-européenne, soient ou du moins aient été longtemps embarrassés de l'étendue même de leur victoire ; ils ont été déconcertés pour ninsi dire de n'avoir plus devant eux d'ennemis à comhattre et mue les belles luttes d'autrefois sient fait place à un apaisonent qui les contraint à devenir à leur tour les architectes de théories nonvoiles.

Dans la préface que M. Lang a mise en tête de La Mythologie, il annonçait qu'il avait en préparation un grand ouvrage dont son article de l'Encyclopædia Britannica n'était qu'une première esquisse. Cet ouvrage paraissait l'année suivante (1887) sons le titre de Myth, vitual and religion. Cest de ce livre, qui n'a point vieilli malgre huit aus écoulés, que nous offrous aujourd'hui une traduction à tous ceux que leurs études appellent à s'occuper de psychologie religieuse. Il porte la marque de l'époque où il a été composé, la marque en même temps du tempérament de M. Lang : c'est une œuvre de polémique et de critique, plus encore qu'une étude objective et désintéressée des faits. L'autenr l'a écrit, non pas tant pour déterminer à quelles lois sont assujettis dans leur genèse et leur développement les cérémonies et les mythes que pour montrer la fragilité des fondements sur leaquels a été édifiée une théorie, qu'à bon droit il jugeait fausse. Ce n'est pas pour elles-mêmes et en elles-mêmes qu'il studie les ernyances des sauvages, mais pour les analogies que présente telle ou telle de leurs légendes avec quelqu'un des grands mythes de l'antiquité et s'il compare entre elles ces deux séries de faits, ce n'est pas tant pour les rendre plus intelligibles

l'une par l'autre que pour prouver avec une triomphante logique la vanité d'une méthode d'interprétation, qui est contrainte de fournir de phénomènes identiques des explications contradictoires ou de renoncer à expliquer du tout l'une des series. Aussi, lorsqu'après avoir passe en reyue quelques-uns des principaux mythes des sauvages, il aborde l'étude de la mythologie de l'Égypte, de l'Inde et de la Grèce, ne cherche-t-il pas le plus souvent à interpréter dans le détail les légendes et les rites qu'il examine, mais se borne-t-il à constater qu'ils ont d'exacts parallèles chez les peuples non civilisés. Les mythes et les cérémonies des sauvages ne font que traduire en des formes précises et sensibles leurs croyances; ils ont dans leur état d'esprit, dans leurs manières de sentir et de penser, une explication toute naturelle. C'est dans un état d'esprit analogue qu'il faut chercher l'origine et l'explication de ce qui nous semble bixarre et choquent dans les mythes et les cérémonies des peuples de l'antiquité, de ce qui nous apparaît en contradiction flagrante avec les conceptions religieuses et les sentiments pieux des époques où nous permettent de rementer nes documents. Démontrer avec un luxe surabondant de preuves que les grandes légendes de l'antiquité - ou du moins es qui nous samble en elles irrationnel et absurde - sont une survivance de l'état sauvage, c'est à cela que tend tout l'effort de M. Laug, c'est à cela, à veal dire, qu'il se limite. Et encore une fois, c'est bien moins pour établir l'existence chez les ancêtres des Indiens on des Grecs d'une condition mentale semblable à celle des sauvages actuels que Ml Lang a institué cette large enquête comparative sur les conceptions mythologiques des peuples non civilisés et des adorateurs des dieux du polythéisme hellénique ou indien que pour ruiner le système d'explications, à la fois exclusif et arbitraire, où trompée par la fausse analogie de la philologie comparée s'était obstinément attachée la grande école d'exègèse, dont le beau mémoire de M. Bréal sur Hercule et Cacus constitue le manifeste le plus éloquent et en même temps le plus clair.

Mais si parce qu'un mythe se retrouve chez des peuples très

divers et très éloignés, qui n'ont pu vraisemblablement ni se faire d'emprunts, ni exercer d'action l'un sur l'autre et qui ne parient pas la môme langue, il est très légitime de nier qu'il ait pour origine quelque erreur commise au cours des temps sur le sens originaire d'un mot, s'il devient pratiquement certain qu'en raison de leur diffusion même, les légendes sacrées, si semblables entre elles, que l'on retrouve à travers le monds entier, oni leur raison d'être dans quelque trait durable de la structure intellectuelle de l'humanité, s'il est téméraire de les transformer en symboles dont se seraient revêtues des conceptions morales ou métaphysiques, puisque nons les pouvons rencantrer en des sociétés où l'observation directe nous permet de constator l'absence de cesmêmes conceptions, si c'est une tentation dangereuse à laquelle Il est sage de résister que d'allegoriser ce qui nous gêne et s'il est prodent au contraire de considérer comme des croyances veritables, sincerement et littéralement crues, celles qui trouvent leur expression en des rites auxquels est liée la prospérité de la famillo et do la tribu, en revanche c'est une explication à tout le moins incomplete que de rattacher ces mythes, cor croyances etces rites à un état de sauvagerie et de s'en tenir là.

Sans doute, toutes ces laçons de penser, de sentir et de croire que nous révèle la mythologie grecque, nous les retrouvous chez les sauvages, mais est-ce parce qu'ils sont des sauvages qu'ils pensent ainsi? Lorsque nous constatons qu'ils se représenient leurs dieux à l'image de leurs chefs, qu'ils leur attribuent précisément les mêmes pouvoirs qu'à leurs sarciers, que le tableau qu'ils esquissent de l'antre vie, ils en empruntent tous les traits au monde des vivants et surtout à la société où ils vivent, nous saisissons sur le fait l'influence qu'exercent, comme il était a priori vraisemblable, la structure sociale, les coutumes de la vis journalière et les institutions de la tribu sur les conceptions religiouses. Et l'explication s'imposera, lorsqu'en une société, parvenue à un stade supériour de l'évolution, nous rencontrerons l'un de ces mythes où s'expriment des façons d'être en contradiction ouverte avec celles des gens qui le racontent, de dire que c'est une survivance du passé, un témoin d'un état

social disparu, qui a ses analogues en d'autres états actuels. Mais si le sauvage se représente le soleil ou le vent commo une personne, ce n'est pas parce qu'il sat un sauvage. C'est, à coupsur, parce qu'il est authropophage, que, convaince que les ments mangent dans la muit du tombeau. Il leur immele des victimes humaines, mais co n'est pas son anthropophagie qui peut expliquer sa croyance que les morts ont faim; ce n'est pas parce qu'il vit sous des huttes on se sert d'instruments de pierre qu'il en est venu à croire à la parenté de l'homme et des animanx on à expliquer par la maladresse d'un caméléon ou d'un lièvre l'introduction de la mort dans le monde. Il est indispensable, avant d'essayer d'expliquer un fait, de le bien constater d'abord et de l'enregistrer exactement; c'est là la démarche préliminaire et essentielle. Que de temps perdu en tentatives pour interpréfer des faits dont l'authanticité annait, avant toutes choses, grand hesoin d'être établie, le prétendu monothéisme des Peaux-Rouges, par exemple! Mais il n'importe pas moins de se convaincre que constater un fait, ce n'est pas l'expliquer et que ce n'est pas une raison suffisante, parce qu'un certain état social et une certaine manière de penser coexistent, pour que l'un soit la cause ou l'effet de l'autre. Tous les sauvages ont une conception animisto da mondo, mais la sauvagerie on ils vivoot ne semble point pouvoir justifier à «lie seule cette conception, non plus que cette conception leur sauvagerie. Il faut donc ne pas oublier que montrer qu'un mythe grec a des parallèles shez certains sauvages, c'est bien détruire irrémédiablement certames explications arbitraires qu'on en a autrefois données, ce n'est pas en fournir soi-même une explication suffisante, et cela d'une part, parce qu'il n'est pas établi que c'est parce que les sauvages sont a un certain etat de civilisation, qu'ils pensent comme ils font; que cela le fât-il, d'autre part, il fandrait nettement déterminer le lieu qui unit l'un à l'antre les deux ordres de phénomènes et enfin que ce lieu fût-il clairement mis en évidence, il demeurerait necessaire, pour que l'explication fût complets, de pouvoir analyser le processus psychologique en cause dans le cas particulier sonnis à l'examen. Il fant reconnaître, en

an mot, que les problèmes, que les études de mythologie comparse amènent, en dernière analyse, à se poser sont des problèmes de psychologie.

M. Langest du reste le premier à la dire, mais il ne s'est efforce. ni de poser nettement ces problèmes, ni à plus forte raison de leur chercher des solutions appropriées : ils est contenté d'établir que les mythes grecs, indiens, égyptiens ou scandinaves ne difforent point dans leurs traits essentiels des mythes des Zoulous, des Maoris, des Tiinkits ou des Esquimanx, et que tandis qu'il y avait un contraste évident entre les aventures prôtees aux dieux dans les légendes de l'antiquité et la conception abstraits que l'on se faisait de leurs personnes, il y a au contraire une parfaite conformité entre les mythes des peuples non civilisés et l'ensemble de leurs croyances et de leurs idées. Il en a tiré la conclusion toute naturelle que les ancêtres des Indous et des Grecs, des Egyptiens et des Scandinaves ont créé leurs mythes alors que leur état mental était analogue à celui des Zoulous ou des Esquimaux ou bien qu'ile les ont empruntés de peuples qui se tronvaient à cet état ou qui l'avaient traversé. Mais, pourquoi les hommes qui sent au stade de l'évolution où sent placés les Mauris ou les Esquimaux se font-ils des êtres et des événements de la nature des conceptions telles que celles qui sont en cours parmi oux? C'est la une question que M. Lang n'a pas tenté de résoudre, ou a la solution de laquelle de moins il ne s'est que faiblement attaché, et c'est cependant cette question qui est la question vitale, la question essentielle où aboutit la mythologie comparée tout entière.

Dire qu'une idée est une idée de sanvage, c'est constater simplement un fait; ce qui faudrait, c'est déterminer pourquoi elle est une idée de sauvage. En d'autres termes, il faudrait déconvrir un trait permanent du caractère ou de l'intelligence du sauvage, qui se dut retrouver en tout sauvage du fait seul des conditions d'existence qu'il est appelé à vivre et auquel onts put ramener comme à sa cause. C'est, d'ailleurs, ce qu'en certains passages et qui sont les meilleurs de son livre, M. Lang a essayé de faire, lorsqu'il a traité, par exemple, de la curiosité et de la crédulité

du sauvage ou qu'il a est effercé de mettre en lumière la prédominance dans son esprit du sentiment de la ressemblance sur celui de la différence; c'est à ce même ordre de pré-ecupations que si rapportent les études sur le langage des peuples non civilisés que nous permettent de savoir comment joue le mécanisme de l'abstraction dans les intelligences de ce niveau ou de quelle manière elles peuvent se représenter les capports qui unissent les une aux antres leurs états de conscience. Et si ce trait permanent d'intelligence on de caractère auquel nous réussissons à rattacher telle au telle croyance ne se peut comprendre que chez un homme vivant dans les conditions même où le sauvage est placé et parvenn seulement au même nivean de civilisation et de culture que le sauvage, il faudra hien, lorsque nous retrouverons chez un Gree, un Romain on un Égyptien quelque mythe où s'expriment ces croyances, que nons l'interprétions comme une survivance du passe. Si, au contraire, c'est à une manière de sentir et de penser que les documents nous montrent encore actuellement existante en Grèce au ve siècle avant notre ère, que paraissent se attacher ees croyances, il demeurera domeux qu'il s'agisse d'une survivance d'un état de sanvagerie. Cela sera possible, mais simplement possible et il se pourra faire tout aussi bien que le mythe soit à l'époque où nous le font connaître les manuscrits ou les textes un mythe de formation relativement reconta; ses analogies avec des légendes qui remontent à un fointain passé, son contraste avec tout un ensemble de croyances de date plus récente qui coexistent avec lui, ne permettent en ce cas aucune conclusion formelle. Il est cependant exact que la plupart du temps, c'est à une époque fort distante des origines de l'histoire qu'il convient de reporter la formation des mythes et la raison en est que, des que les conditions qui permettent qu'il s'en forme sont realisées, il en apparaît un grand nombre et que ceux-là barrent la voie à ceux qui tendraient à se créer ultérieurement. La tendance mytho-poétique peut ainsi persister très longtemps après qu'elle a cessé de déterminer la formation de légendes nouvelles et des que la connaissence de phénomènes nouveaux nécessite la créalion d'expli-

cations nouvelles, elle se reprend à agir avec la même intensité. La règle à laquelle il importerait de demeurer fidale, ce serait done d'expliquer d'abord par des eroyances actuelles tout ce qu'elles permettent d'expliquer dans les mythes des peuples civilises, et de rattacher ces crovances elles-mêmes à un état intellectuel et à des tendances dont l'observation ou les donnments nous autorisent à affirmer l'existence chez le peuple que nous étudions. C'est seulement dans le cas où ce procèdé d'explication restorait impuissant qu'il faustrait recourir à l'hypothèse d'une survivance pour rendre compte de la présence, dans une société donnée, de mythes et de cites qui ont cessé de lui être intelligibles. J'ajoute qu'une croyance, comme un mythe, peut subsister en désaccord avec les croyances régnantes, et aussi qu'il y a des survivances de tendances, de façons partieulières de sentir et de penser comme il y a des survivances de contumes at d'usages. Il n'y aque très rarement une bien grande homogénéité dans l'ame des individus et plus rarement encure dans l'ame d'une nation; ce qui constitue l'esprit d'un temps, ce sont les tendances moyennes de la majorité. On voit donc que, si seduisant qu'il soit et surtout si commode de faire de tous les mythes qui présentent quelques traits de grossièreté on de barbarie, des mythes sauvages qui survivent an milien d'one civilisation plus avancée, immobiles témoins d'un passé disparu, il importe de ne point avoir recours à tout propos à ce mode d'explication, mais de u'en user, an contraire, que lorsque les faits se présentent avec de tels caractères qu'il soit évidemment vain de rechercher dans des conditions encore actuellement agissantes les raisons de leur apparition et de teur existence. C'est une règle à laquelle on se conformera sans effort; quand on aura une fois compris que, sauf dans des cas où vient nettement se railèter dans le mythe que l'on étudie une coutume, un ssage on un rite qui appartiennent à un état de civilisation antérisure, en faire une survivance du passe, c'est simplement transporter ailleurs la difficulté et s'obliger tacitement a expliquer, c'est-à-dire à rattacher à ses conditions immédiates, l'apparition dans une autre société de la conception mythique, qu'on a été

amenée à considérer, sons la forme sons inquelle un l'a d'abord rencontrée, comme un legs des générations disparues, L'hérédité n'explique rien; pour transmettre, il faut avoir acquis. Comment cette acquisition a-1-elle pa se faire, quelles aptitudes du moins supposait-elle, quelles en étaient les nécessaires et suffisantes conditions, tel est le problème qui s'impose, en pareil cas, à l'attention du mythologue, du psychologue et du sociologiste.

La methode à suivre en ces études se dégage douc nettement, c'est une méthode à la fois historique et psychologique. Il faut, d'une part, nous demander tout d'abord si le mythe que nous étudions n'est pas purement et simplement un emprunt fait par le peuple chez lequel nous l'avons tout d'abord rencontré à une nation voisine ou à quelque race lointaine, rechercher ensuite s'il ne porte pas les marques d'une fabrication intentionnelle et recente, si ce n'est pas plutôt une allégorie ou un symbole qu'un véritable mythe. Lorsque la critique interns et des témoignages directs nous auront permis d'établir à la fois son originalité et son anciennelé, il seva temps d'examiner s'il trouve dans les croyances du peuple ou la mémoire s'en est conservée une explication suffisante de son apparition, ou du moins si quelque croyance ou quelque particularité intellectuelle ou imaginative n'a pas survecu, qui pourrait rendre compte de sa genèse.

Si l'emprunt demeure improbable, que certainement le mythe soit ancien et qu'on ne puisse l'expliquer par des croyances qui lui soient contemporaines, il le faudra bien alors rattacher à des croyances disparues, croyances qu'on inférera des épisodes même qui le constituent et qu'on précisera davantage en les rapprochant de croyances similaires, dont nous retrouverons de multiples exemples en des civilisations moins évoluées.

Or, le fait intéressant, c'est que les mythes innombrables que l'ethnographie comparée nous apprend à connaître se réduisent à un très petit nombre de types et que chacun de ces types trouved ordinaire une interprétation aisée dans l'étude des croyances et des rites, dont il n'est que l'organisation en une fable dramatique. Ce sent ces quelques groupes de croyances qui nous livrerenten même temps que ceini des légendes sacrées des peuples non civilisés.

La tache du psychologue, ainsi nettement délimitée, se réduira donc a rattacher ces croyances élémentaires elles mêmes à certains traits particuliers de la structure intellectuelle et émotionnelle des esprits en lesquels elles subsistent et à rechercher l'explication de ces traits particuliers dans les conditions générales d'existence des hommes qui les présentent et dans le degré de développement mental qu'ils ont atteint, dans le moment de leur évolution où ils sont parvenus, Les lois que l'on parviendra à formuler ainsi auront une valeur et une portée générales, en raison de la singulière uniformité que présentent entre elles les croyances religieuses élémentaires, quel que soit la groupe ethnique que l'on considère.

Si donc c'est soulement grace à la connaissance générale que la psychologie expérimentale nons apporte de l'âme humaine que nous parvenons à comprendre et à interpréter les conceptions religiouses embryonnaires qu'il est du domaine de la mythologie comparée d'étudier, la psychologie religieuse nous fournit, à son tour et par une sorte de réciprocité, les plus précieux éléments pour tracer ce tableau d'ensemble de l'évolution de l'intelligence et de la volonté que toutes les recherches de asychologie analytique ont pour seul but de faire plus clair et plus complet. Nul fait qui ait pour l'histoire de la religion et pour la psychologie plus d'importance que cette surprenante monotonie des idées que les diverses races se sont faites des causes ultimes des phénomènes, de l'origine et de la destinée da l'homme. Les traditions les plus certainement étrangères les unes aux autres semblent s'être mutuellement servi de modèles, et toutes elles reflètent les mêmes conceptions et les mêmes manières de sentir. C'est la a la fois ce qui donne aux faits enxmêmes leur plus surs garantie d'authenticité et ce qui confère à chaque loi particolière qu'on aura réussi à dégager une signification presque universelle.

M. A. Lang a nettement mis en famiere dans un appendice qu'il a placé à la fin de son livre, la valeur toute spéciale que donnait aux témoignages que nous possédons sur les religions

des peuples non civilisés leur frappante concordance. On a coutume de dire que pour l'étude des religions des peuples non civilisés, on ne dispose que de documents de qualité très inférieure à celle des documents qui servent l'étude des religions historiques. Il y a la une large part de convention : nous possedons à coup sûr des rouseignements aussi amples et aussi certains sur le Maui neo-zélandais que sur l'Héracles grec, nous connaissons plus exactement la religion des Zonlous on des Mélanésiens des lles Salomon et des Nouvelles-Hébrides que celle de l'Assyro-Chaldée et le mythe Tlinkit de Yehl nous est connu par autant de témoignages et aussi authentiques que le mythe indien de Prajapati. Si les études d'ethnographie religieuse ont paru souvent mettre à profit des documents sans valeur et sans autorité, cela tient à ce que, comme à toutes les études nouvelles, il leur est souvent arrivé de se trouver aux mains d'hommes sans éducation scientifique, d'amateurs sans critique qui ont accepté de toutes provenances des renseignements qu'ils n'ont pas pris la peine et n'ont même point eu l'idée de contrôler. Il en est de l'ethnographie religieuse comme du folk-lore; on ne s'improvise pas historien des mythes non plus que des coutumes et des légendes populaires, et c'est purco que trop de gens l'ont oublié que pese sur ces sciences, car ce sont de véritables sciences, un discrédit immérité. Mais les documents dont on pout fairs usage ne se présenteraient-ils pas avec les garanties d'authenticité et d'exactitude qui les entourent, ne saurions-nous pas, comme nous le savons, qu'ils émanent de témoins à la fois sincères et bien informés, que nous anrions encore un infaillible critérium de la véracité des faits, c'est. cette concordance même des témoignages dont je parlais plus haut. Non soulement les explorateurs, les trafiquants, les missionnaires, les conquérants, tous gens de tempérament, d'éducation et de sentiments divers, nous rapportent sans s'être entendus les mêmes choses d'un même pays, mais ce que nous savons du Canada, par exemple, est en parfaite concordance avec ce que nous savons de l'Australie, du Brésil, de la Guinés ou de l'Asie boreale. La concordance est la même dans le temps que dans

٠

l'espace, nous trouvons à des mythes que nous a conservés Résiode des parallèles dans des légendes recneillées chez les Bonchimans ou les Caffres, il y a un quart de siècle et Set mait dans l'autique Égypte comme le Maisumis des Algonquins dont Ch. Leland notait récemment l'histoire légendaire. Il est des mythes, comme le mythe du Déluge, celui de la terre pêchée, celui de la vierge qui donne naissance à un héros, les mythes de l'enlèvement du feu ou de l'origine de la mort, dont l'aire de distribution est presque aussi vaste que la surface entière de la terre.

Comment se refuser à admettre, en présence de cette étrange uniformité des faits, de cette constante « recurrence » des mêmes idées, des mêmes contumes, des mêmes légendes que les observateurs ent hien vu ce qu'ils rapportent? Comment supposer un instant que, sans s'entendre, ils aient pu tous inventer les mêmes choses, mentir on se tromper de la même manière?

C'est cette accumulation de témoignages concordants qui confere a cette histoire de l'évolution religieuse que nous permet de tenter l'étude des peuples non civilisés, sa solidité et sa certitude, mais s'est elle aussi qui lui confere sa généralité. Nons sommes en droit de parler de lois universelles, de lois qui se vérifient partout, nous sommes en droit de donner des faits des explications psychologiques d'une portée générale, de rattacher le détail des croyances et des rites au fonctionnement des grands mécanismes psychologiques, puisque des circonstances locales et temporaires sont a coup sur impuissantes à expliquer la constante apparition de phénomènes qui, au milieu des conditions contingentes les plus variées, se présentent toujours avec des caractères semblables.

Il y a, et pent-être est ce la plus importante vérité que l'étude comparée des religions aura permis de dégager, une religion commune à toute l'humanité, une mythologie qui est fondée sur des idées, des manières de comprandre et de sentir qui sont les mêmes pour tous les hommes quelle que soit la race ou la nation à taquelle ils appartiennent. Partont l'esprit humain a en tout d'abord vis-à-vis des phénomènes de la nature la même attitude, partont les hommes se sont posé sur eux-mêmes les mêmes

questions, partont ils y out donné les mêmes réponses. Les couceptions religieuses de deux peuples qui sont parvenus au même stade de l'évolution sont toujours en leur fonci identiques et cette identité est facile à saisir sous les différences superficielles de forme et de langage qui la voilent bien souvent. Les idées dont sont tissés les mythes différent d'un stade à l'autre en complexité et en raffinement; elles ne different pas de nature, les unes sont le prolongement, l'aboutissement naturel des autres. Mais cette identité copendant est d'autant plus frappante que nous avous affaire à des conceptions plus grossières et plus simples, à des conceptions comme embryonusires encore; à mesure qu'elles deviennent plus complexes et plus raffinées, olles se différencient, elles s'individualisent. C'est ainsi que la ressemblance physique et morale des divers membres d'une tribu sauvage est beancoup pins étroite que celle des habitants d'un village des montagnes du Tyrol ou de la Suisse, peuple rependant de gens de même race, qui vivent dans les mêmes conditions; c'est ainsi que les animans d'une même espèce ont des réactions d'autant plus uniformes à des excitations identiques qu'ils appartiennent à une espèce plus inférieure.

La connaissance plus exacte de la pensee religiouse ethnique permet de rendre lour véritable valeur à deux idées que le xvii siècle avait conçues et que l'école historique de notre siècle a pris à tâche de combattre et de démontrer fausses. Tout d'abord, il y a un esprit humain. Cet homme abstrait qu'on a tant raillé a plus de réalité que ne l'ont vouln admettre les critiques et les bistoriens de notre temps, entêtés de confeur locale et toujours en quête de détails pittoresques, les érudits plus attentifs aux formes extérieures des institutions, aux menues différences de costumes et d'usages qu'à l'identité des mêcamames psychologiques qui se voilent de ces vétements divers. Et ce n'est pas la un fait cependant qui nons devrait sur prendre : la différence est à coup sûr plus grands entre un bouf et une hirondelle, un singe et une vipère qu'entre un Grec et un Papou, un Français et un Penn-Rouge et cependant il existe des lois biologiques générales. Comment nous étonuer que les .

esprits divers des hommes soient assujettis aux mêmes lois et que dans des conditions analegues, à un stade pareil de l'évolution, des intelligences après tout apparentées, enfantent des conceptions semblables et créent en réponse aux multiples questions que l'univers les contraint de se poser, des légendes pareilles.

D'autre part, on a voulu faire des religions comme des langues des produits involontaires et anonymes de la conscience collective des peuples, on a voulu réduire a rien ou à peu de chose le rôle des grands fondatours religioux, dont les philosophus da xvur' siècle avaient, mieux que les historiens qui les ont mivis, saisi la majoure importance, s'ils en ont mécomm et dénature le sens. Or, l'étude parallèle de cette religion commune de l'humanité dont je pariais plus haut et des religions fortement individualisées comme le monothéisme hébraique, le bouddhisme et la christianisme, amène au contraire à penser que lorsqu'apparaissent des pensées religieuses nouvelles, elles ue sont pas le lent aboutissement de processus psychiques inconscients et diffus dans toute la masse d'une nation, le résultat de la collaboration involontaire de tous les individus qui composent un peuple, mais la création intentionnelle et consciente. hien qu'irréflèchie et toute spontanée, d'un homme ou d'un groupe d'hommes. Ce sont les prophètes hébraux qui ont créé le Dieu unique et spirituel de la Bible, c'est Jésus qui a créé la notion du Père céleste; la métaphysique du péché et de la nouvelle naissance est l'ouvre de saint Paul au même titre que les frises du Parthénon sent l'œuvre de Phidias on la découverte des lois du mouvement des corps célestes l'œuvre de Képier et de Newton.

L'homanité, livrée à elle-même, se répète elle-même perpétuellement; ses créations inconscientes sont jetées en un même moule et les idées comme les mots qu'elle enfante se développent et se diversifient en conformité avec des lois toujours pareilles. Est-ce à dire que les grands hommes qui ont ouvert à la pensée et à l'activité humaines des voies nouvelles sient apparu an milieu des hommes de leur temps comme des pro-

diges isoles, que rien n'ait prepare leur venue et qu'ils aient surgi des profondeurs du peuple, inexplicables et mystérieux, engendrés brusquement par on ne sait quelle force surnaturelle" Telle n'est pas notre pensée et la théorie des créations successives n'a pas plus sa place à nos yeux dans l'histoire des idées qu'en zoologie. Les grands fondateurs de religions, les grands créateurs de conceptions nouvelles naissent à feur heure ; ils ont en des précurseurs comme ils auront des disciples et s'ils étaient avec leurs contemporains en un trop complet contraste, ils ne seraient ni écoutés ni compris. Ainsi que tous les êtres de la nature, ils sont l'inévitable aboutissement des conditions antecedentes. Tout ce que nous voutons dire, c'est que toutes les religions qui ont une physionomis particulière, toutes celles qui s'écartent de cet ensemble d'idées et desentiments, qui a constitué depuis des milliers et des milliers d'années jusqu'à une époque volsine de nous la foi commune de l'hamanité, sont l'envre de consciences individuelles, qu'il en est d'elles comme d'une statue. d'un tableau, d'un draine, d'une découverte scientifique; elles ont toujours un auteur, nous le connaissons d'ordinaire et lorsque nous ne le connaissons point, les unalogies nons permattent d'affirmer son existence; qu'un ouvrage soit anonyme, cela ne nous autorise pas à affirmer que nul ouvrier ne l'afait.

Les apports successifs des grands fomfateurs religioux à fa conscience collective de l'humanité civilisée en ont si singulisrement modifié la structure intime, elle est devenne autre à tel
point que lorsqu'on la met en présence d'elle-même, lorsqu'on la
fait apparaître à elle-même telle qu'elle était avant les multiples interventions de tous les grands créateurs, elle ne se reconnaît point et s'étonne comme de quetque chose d'étrange et
d'inout des idées mêmes que judis elle a créées et qui sont la
substance même dont elle est faite, les fils dont est tissée su
trame.

Mais cette conscience ainsi transformée s'immobilise à son tour et ses creations se copient interminablement, perpétuelles répliques les unes des antres, josqu'à ce que l'energique initiative d'un imbividu la vienne engager une fois de plus en des voirs inexplordes. Il se fait chaque jour cependant des créations dans le domaine religieux, mais la plupart du temps elles sont mat adaptées au milion où elles sont nées; elles incarment des manières de senir et de croire trop individuelles, des attitudes trop personnelles d'esprit vis-à-vis du divin pour que d'autres ames que celles où elles sont nées les puissent aisèment accueillie. Les conceptions trop originales sont condamnées à disparal-tre avec celui qui les a conques, elles sont marquées pour uns prompte mort par leur originalité même.

Et, d'autre part, il n'est pas niable que les conceptions religiouses subissent une continuelle transformation et que toujours identiques à elles-mêmes en leur fond, là où nulle action individuelle ne les est venue modifier, elles évoluent sonmises à des leis partout uniformes, Dans les ames d'aujourd'hui les idees et les mythes anciens vivent côte à côte avec des senuments et des ponsées créés d'hier; la réflexion individualle les remanie et les remodèle sans cesse et parfois même une conception neuve surgit du milien de ces pensées anciennes sans cesso rajennies et. vètues de vêtements nouveaux. Mais toutes ces croyances, celles dont les origines rementaient jusqu'à la nuit lointaine où nut n'a panètré des premiers commencements, celles d'hier et celles qui sont ness à peine encare et qui hésitent, toutes fremissantes de vie nouvelle au seuil de l'esprit, sont assujetties aux mêmes lois d'évolution. Ces lois, nous commençons à les apercevoir avec quelque clarié et s'il ne nous est point encore possible de les formuler toutes, il en est cepembant déjà qui se dégagent nettement de la complexité, inextricable en apparence, des faits particuliers.

Tout d'abord, et bien que cette distinction ne prenne toute sa valour qu'à une époque relativement récente, il importe de distinguer rigourensement l'une de l'autre la religion et la mythologie, qui en ses transformations diverses, a'est appelée théologie et métaphysique. Mythes, dogmes, théories en hypothèses métaphysiques, ce sont en effet les stades divers que traversent des idées et des croyances, qui pour revêtir des apparences diverses, n'en gardent pas moins toujours dans l'intelligence humaine un rôle sumblable et des fonctions analogues. Il y a dans la theorie d'Ang. Comte une certaine part de vérité : les questions auxquelles la science fournit actuellement des réponses, ce sont à coup sur les questions auxquelles ont répondu antrefois les théories à priori des philosophes, auxquelles plus anciennement encore avaient répondu les mythes. Mais les sciences positives en restreignant le domaine de la métaphysique n'ont point modi pour celu et rendu inmilles les grandes hypothèses philosophiques, et les mythes ont survêcu à côté des dogmes dont ils sont cependant des formes primitives ; des mythes nouveaux se sont même créés sur la modèle des mythes anciens.

Auguste Comte avait nettement déterminé l'ordre d'apparition de ces formes diverses de la pensée, mais son erreur était de penser qu'elles se devaient éliminer et remplacer les unes les autres. De plus il n'avait tenu aucun compte de l'élément proprement religieux de la religion, de l'émotion religieuse, émotion en bien des points semblable à l'émotion esthétique, du besoin d'adorer et il avait réduit la religion tout entière à n'être qu'une mythologie on une théologie, dont le culte serait la mise en pratique, comme l'art de la construction est une application de la physiologie.

La vérité est que le sentiment religieux et les conceptions mythologiques appartiennent par leur nature intime à des crires très différents de phénomènes psychologiques, mais qu'à l'origine sentiment et conceptions étaient étroitement unis et comme confondus, qu'ils se sont graduellement différenciés au cours de l'évolution et n'ont pris que leutement les caractères qui les spécialisent en quelque sorte et leur donnent parmi les autres événements psychiques une individualité propre et comme une physionomie à part.

La mythologie, c'est pour le sanvage à la fois la théologie, la métaphysique, la science et la religion. En revanche, aucun lien n'unit à la morale cette religion mythologique. « A l'origine, la survivance de l'âme et l'existence des esprits et des dieux étaient des conceptions qui servaient essentiellement à l'intellila nature et de la vie; elles tenaient dans la peusée primitive la place que tiennent dans la nôtre les grandes hypothèses coamogoniques et les grandes théories physiques. La morale s'est développée à mesure que les sociétés devenaient plus complexes, et les dieux se sont « moralisés » en même temps que se moralisaient les hommes! » C'est l'explication des phénomenes qui les entourent, ce ne sont pas des anactions aux règles morales qu'ils conçoivent que les sauvages cherchent et trouvent dans les légendes de teurs diverses mythologies. La morale est chose essentiellement humaine et sociale et ce n'est qu'à une époque relativement récente que les lois et les contames qui réglaient les rapports des hommes entre oux sont montées jusqu'au ciel, conduites par les âmes des morts, pour eu redescendre revêtues de l'autorité toute nouveile de décrets divins.

Mais ces mythes explicatifs, ces légendes divines et hérotques, ces rites que l'on pratique en raison de l'efficacité directe qu'ils possèdent, comme nous prenous des médicaments ou nous mettons des paratonnerres sur nos maisons, sont en même temps le véhicule d'une émotion religiouse, plus ou moins nottement consciente, plus ou moins confusément sentie, mais très intense parfois.

Peu a peu la réflexion en s'exerçant sur les methes tend à les interpreter allégoriquement et à leur substituer comme principes d'explication des théories où le rôle essentiel appartient non plus à desanimaux, à desesprits ou aux âmes des morts, mais à des forces abstraites, immatérielles et impersonnelles. La métaphysique est née : c'est la philosophie, lorsqu'elle s'affranchit du mythe et spécule pour son propre compte, la dogmatique ou la théologie, torsqu'elle s'ingénie à spiritualiser et a rationaliser le mythe où elle a su première origine. Et cependant sons des formes renouvelées le mythe ancien subsiste, il subsiste précisément parce qu'il est le véhicule du sentiment religieux ; il survivra jusqu'a

L. Marillior, La survinance de l'aise et l'édés de justiée chez les pouples non arritres, Paris, 1894, p. 40.

ce qu'un antre mythe le vienne remplacer, pius apte que lui à remplir les mêmes fonctions.

Quand la science naît à son tour, elle fournit des explications nonvelles des événements et des phénomènes que la métaphysique avait assumé la tâche d'expliquer; et si le détail des explications change sans cesse à mesure que se produisent des découvertes nonvelles, le mode d'explication du moins ne saurait plus désormais varier. Pour la première fois en effet, c'est à d'autres faits, tangibles ous ansai et vérifiables, que sont assignées les causes des phénomènes, pour la première fois les lois que l'on formule sont des lois démontrables ou que l'on peut du moins tenter de démontrer.

Mais le rôle de la métaphysique n'est pas pour cela termine et la philosophie générale conserve au sein même de la pensée scientifique une fonction utile. La science nous donne de nousmême et du monde où nous vivons une connaissance certaine. mais limitée : elle répond avec précision et certitule à quelquesunes des questions que nous sommes umenés à nous poser sur l'univers, mais à quelques-unes saulement. Partout où une saintion scientifique est intervenue, la loi scientifique a pris la place de l'hypothèse métaphysique et, se substituant à elle, l'a réduite à n'avoir plus qu'un intérêt historique. A hien des questions auxquelles les mythes fournissaient judis des réponses, c'est la science qui répond maintenant : c'est la science, c'est-à-dire l'observation, l'expérience et le calcul, qui nous révèle anjourd'hui comment la lumière se propage à travers l'espace, comment se menvent les astres, par quel mécanisme le sang circule dans notre corps, comment les anciètés ont grandi et se sont dèveloppées, en vertu de quelle loi un état de conscience en évoque un autre dans notre esprit.

Mais il est un grand nombre de problèmes qui, susceptibles cependant sans donte de solutions scientifiques, n'en ont pas encore recu; l'esprit humain pourtant exige aussi impérieusement une réponse à ces questions devant lesquelles la science demoure nmette qu'à celles qui sont des aujourd'hui résolues.

An dela d'ailleurs du domaine qui est accessible aux investi-

gations scientifiques, il en est un antre de les méthodes scientifiques ne nous permettent pas de pénétrer. Scientifiquement
nous sommes condamnés à ignorer l'origine première et l'ultime
destinée des êtres, l'essence intime de l'âme et de l'univers et la
nature du premier principe dont il émane, et cependant c'est la
une ignorance à laquelle la plupart des hommes sont incapaldes
de se résigner. Aux questions que la science résaudra pent-être
un jour la métaphysique fournit des solutions provisoires, à celles
que leur nature même contraint à ne recevoir jamais de solulions exactes et certaines, elle donne d'hypothétiques réponses,
qui satisfont du moins a ce besoin impérieux de l'esprit humain
de ne demeurer jamais silencieux devant les interrogations qu'il
s'adresse à lui-même. On peut à la rigneur se contenter d'un
mot, d'une formule vide, on ne saurait se contenter du silence.

La métaphysique, c'est donc à la fois une anticipation de l'expérience et une vue d'ensemble, arbitraire et hypothétique à coup sur, mais qui cependant peut n'être pas de tous points inexacte, de ce vaste domnine qui demeure hors des prises de l'expérience. Je dis qu'elle peut être partiellement vrais, puisque c'est en somms avec des éléments empruntés à l'observation et à l'expérience que nous cherchons à les dépasser et à nous élever au-dessus d'elles.

La science et la métaphysique se sont ainsi partagé le champ immense qui appartenait jadis à la seule mythologie. A toutes les questions, auxquelles elles donnent aujourd hui des solutions, c'étaient les mythes qui fournissaient à l'origine des réponses. Les mythes qui n'expliquent plus rien, qui ne servent plus à rendre compte ni des phénomènes dont les lois scientifiques justifient l'apparition, ni des entités qui se cachent derrière ces apparences et dont le raisonnement métaphysique cherche à pénétrer la nâture, sembleraient logiquement devoir disparaître ou ne survivre du moins qu'en raison de ce traditionalisme, de ce conservatisme naturel à tous les hommes et qui fait durer, long-temps après que les besoins qu'elles étaient destinées à satisfaire se sont transformés on ont dispara, des institutions vieillies et surannées.

Il n'en est rien cependant, ils subsistent encore, vigououx, jeunes d'une persistante jeunesse, tont pleins de sève et de vie et la direction de l'évolution religiouse permet de conjecturer que des frontaisons nouvelles, plus verdoyantes et plus drues, naitront dans l'avenir du vieil achre mythologique. La raison en est que les mythes sont les symboles naturels du sentiment religieux. L'émotion religiouse a été si longtemps étroitement associée aux vieilles légendes mythologiques un aux mythes plus récents qui out été créés a leur image et leur ressemblancs que l'union persiste alors que la foi s'est détournée de ces autiques explications du monde et de la destinée.

Cette union est si intime que beaucoup d'hommes de notre temps sont incapables de dissocier l'un de l'antre le sentiment religieux et le mythe où il est enveloppé. Le résultat, c'est que, si dans une âme l'émotion religieuse n'atteint jamnis une grande intensité et ne tient qu'une place relativement petite, lorsque la croyance naïve ou réfléchie aux grandes conceptions mythologiques du passé a définitivement pèri, ces conceptions entrament avec elles dans la mort le sentiment religieux.

Il est des hommes au contraire pour qui la vie religieuse, l'intime sentiment de l'intérieure présence du divin et de son unique réalité, est l'essentiel et comme le tont de la viez chez ceux-la l'intensité de l'émotion religiouse conserve vivants les grands mythes traditionnels, mais comme, en raison de l'évoslation que, sous l'influence combinée de la science et de la métaphysique, a du subir leur pensée, ils ne les peuvent plus croire littéralement, ils les allégorisent instinctivement et la transformation se fait ainsi par degrés des mythes en symboles.

Il semblerait qu'à mesure que la conscience devient plus distincie et plus ciaire le rôle des mythes se devrait rédaire jusqu'à s'efficier et les symboles même disparaître à leur tour, impuissants qu'ils sont à exprimer l'insuprimable, qu'ils ent copendant pour tâche de nous rendre présent et sensible. C'est là où en visonent en ellet certains mystiques, c'est là où aboutissent aussi certaines âmes de philosophes, religiouses et raisonneuses a la fois. Les premiers parviennent à ressentir l'émotion religiense directement sans qu'ils aient bésoin de s'en représenter l'objet, les seconds ont substitué aux mythes concrets, symbolique et normale expression du sentiment religieux, des dogmes abstraits qui leur permettent de penser leur émotion et d'en concevoir l'objet qu'ils se refusent à imaginer.

Mais ce n'est point la le tour habituel de l'intelligence humaine. Nous pensons avec des mots qui sont des images décolorées et lorsque notre intention se fixe avec quelque intensité et quelque durée sur ces mots, ce sont d'ordinaire des images concrètes, des images vivantes encore, et symboles de toutes les images pareilles, qui apparaissent dans la conscience. Une émotion, d'autre part, nous ne la ponvons guère ressentir avec quelque durée, al nous nepouvons la lierà quelque représentation, à une idée abstraite ou à une image, qui est pour nous comme le signe qui nous permet de l'individualiser et de la distinguer de tontes les antres. Or paisque la pensée abstraite réfléchie est une attitude d'esprit exceptionnelle chez la plupart d'entre nous, il reste que les signes habituds de nos émotions sojent des images, symboles représentatifs de ces émotions, et dans le cas qui nous occupe que les signes normaux des émotions religienses, co soient les mythus anciens qui longtemps leur ont servi de vêtement et d'ahri. Les mythes persistent donc en nous. non plus comme autrefois parce qu'ils contiennent les réponses aux questions que nous nous posons sur nous-même et sur l'anivers, mais parce que, transformés en symboles, ils constituent la langue avec laquelle nous nous exprimons à nous-mêmes nos émotions religieuses. Ils ont ainsi en sux une raison de durée et de durée infinie.

J'ajonte que leur rôle dans la vie religiouse est destiné à devenie plus important encore qu'il ne l'est aujourd'hui, et voici pourquoi. Au cours de l'évolution de l'humanité, le sentiment religioux s'est relativement affranchi des étroites liaisons qui l'unissaient à l'origiue à la science et à la métaphysique, à cette science et à cette métaphysique primitives surtout qui ont dans les mythes leur forme commune. Mais ai, à mesure que la métaphysique et la science se différenciaient et s'individualisaient

davantage, il réussissait à se dégager d'elles plus complètement et à conquérir son originalité propre, il contractuit en même temps des liens nouveaux avec une autre classe de représentations et de sentiments. La religion s'unissait étroitement à la morale, lui donnait un sens nouveau, une valeur nouvelle et la morale, par une inévitable réciprocité, envahissait si complètement le domaine entier de la religion que les idées religieuses et les idées morales en venaient à se fondre les unes avec les autres et à constituer un ensemble complexe dont d'excellents esprits sont devenus impuissants à dissocier les éléments, si hétérogènes entre aux qu'ils soient cependant. Les esprits et les dieux, jadis principes d'explication des phénomènes cosmiques, sont devenus les gardiens des lois de l'action humaine, les juges de la conduite des hommes, les équitables rémunérateurs du bien et du mal qu'ils ont accompli au cours de leur existence terrestre. La vie d'au-delà de la tembé à laquelle pour des raisons sculement d'ordre physique et psychologique (le rève, l'halfucination, l'ombre, etc.), ont longtomps cru les hommes, la vie souterraine ou céleste qui n'est qu'une continuation de la vie de la terre, une existence où l'esclave demeure l'esclave, où le riche continue d'être riche, le misérable de souffrir et l'homme. que la fortune a comblé de ses dons d'être heureux, s'est e moralisée »: c'est en elle qu'a été reportée la satisfaction des impérieux hesoins de justice que décoit la vie présente : si hien que si nous crovons encore que notre fime est immortelle, que nous ne perissons pas tout entiers, qu'en dépit des apparences contraires, notre moi demoure vivant après que nous avons cessé d'être, c'est pour des raisons morales que nous le croyons; et senles ces raisons-là ne nous paraissent pas vaines.

Et d'autre part, la morale purement humaine, la morale qui a pour seul principe le désir de conformer notre vie à un modèle idéal, de la faire plus harmoniense, plus vivante et plus pleine et d'associer à notre progrès tous nos frères en humanité, en nous unissantà eux en un sentiment d'amour où s'achève la justice, règle universelle de la conduite humaine, cette morale, œuvre leute des siècles écoulés, paralt à des esprits, pénétrants cependant, mais dont l'attention no s'est jamais fixée sur la genèse des notions qui régient nas rapports avec les autres hommes, un ensemble de formules vides, de mots dépourvus d'efficacité et de veriu. Une norale sans liens avec la religion, une religion aussi distincte de la morale que de l'art en de la science, c'est la ce que heaucoup de gens sont, à l'heure présente, incapables encore de concevoir.

La consequence de cette étroite associaton de l'émotion religiouse avec les notions et les sentiments moraux, c'est que nes notions et ces sentiments peuvent ainsi que leurs objets devenir les symboles qui la représentent et lui donnent une forme définie. La merale constitue alors la forme extérieure de la religion comme la religion l'âme de la morale. Le rôle des auciens symboles mythiques est nécessairement réduit et va graduellement s'apetissant, puisque des symboles nouveaux, des images plus abstruites, plus semblables déjà à des concepts, des images sociales et des idées aussi, des idées morales, des conceptions à demi métaphysiques se sont substituées à eux et ont assumé leurs fonctions.

C'est niusi que la fusion de l'émotion religiouse et de l'émotion morale a rompu les liens qui unissaient la religion à la mythologie, à cette mythologie dogmatique encore, où les mythes avaient conservé leur valeur propre et ne s'étaient pas transformés encore en ces mots d'une langue spéciale, plus vivante que l'ordinaire langue où s'expriment la pensée, les allégories et les symboles. Mais la religionne s'était affranchie de la mythologie, et de cette mythologie transformée qui est la théologie dogmatique, que pour devenir la servante à la fois et la souveraine de la morale.

Or voici qu'à son tour, comme judis la science, l'éthique a réclamé son indépendance et son autonomie et qu'elle l'a plus qu'a demi conquise. Elle tend à devenir séculière et humaine, à éliminer d'elle tous les éléments théologiques qui y survivent encore, à n'être plus que l'art de régier les rapports des hommes et d'indiquer la voie qui permet de se rapprocher de cette nature lumaine supérieure, dont pariait Spinoza, de cet idéal d'ardente justice, d'équitable amour, de heauté harmonieuse et forte qui est l'ouvre collective des grands esprits de tous les temps, Mais en s'émancipant de la religion, la morale ta libère du même coup. Et pour la première fois, les ames pauvent goûter dans sa pureté l'émotion religiouse, le sentiment de l'étroite communion avec le divin,

La religion, ce n'est point un sesemble d'affirmations dogmatiques, ni de préceptes moraux, c'est un ensemble d'états émotionnels, de sentiments et de desirs, qui ont une originalité propre qui un permet point de les identifier avec d'autres, mais qu'on peut valablement rapprocher des émotions esthétiques. Soule, la foi d'être unie a un divin qui l'enveloppe et la depasse, donne à l'àme ce sentiment de paix, de joie intérieure, cette force et cette sérénité dont est imprégnée la conscience de l'homme vraiment pieux. Dien n'existe que pour ceux qui creient en lui, tandis que l'algèbre on la chimie sont vraies pour tout le monde, mais pour l'homme de loi, rien ne saurait être plus réal que ce Dieu dont est faite la trame même de sa vie, de ce Dien en lequei il a le monvement et l'être. Or ce Dieu qu'il sent, encore faut-il qu'il le pense, qu'il se le représente et du jour ou les liens sont coupés entre la religion d'une part, la science, la métaphy-ique et la morale de l'autre, il ne peut plus le penser que symboliquement, il ue peut plus se la représenter que par des allégories, et les symboles, les allégories qui s'offrent le plus naturellement sont ceux que fournissent les vieux mythes d'autrefois ou les mythes nouveaux qu'ils ont enfantes.

La religion qui a commencé par être purement mythologique se doit donc achever en une mythologie, après qu'avoir traversé une longue phase éthique, elle est redevenue purement religiouse. C'est cette nécessité pour l'émotion religieuse de s'incarner en des formes définiex et cette rupture des liens qui unissaient et unissent encore la morale à la religion qui semblent presager une très longue survivance encore et peut-être une survivance indéfinie des vieux symboles mythologiques.

Tolle est, nous semble-t-il, la direction générale de l'évolution religieuse. Il nous a paru utile de l'indiquer brièvement au seuil de ce livre.

RELIGION ET SUPERSTITION

BANK

L'AMÉRIQUE DU SUD

Les notes que nous groupons sous le titre général de cet article ent été prises au cours d'un voyage qui a duré dix-huit mois, pendant lesquels nous avons traversé et visité, autant à cheval et à pied qu'en wagon et en steamer, une importante partie du Brésil et du sud de la République Argentine. C'est dans ces deux pays que nous conduirons surcessivement le lecteur.

Le catholiciame est la religion dominante au Brésil, mais, autant que j'ai pu en juger par l'étude attentive que j'en al faite, la situation de l'Eglise romaine, dans la République, est précaire. La population éclairée et la classe riche m'ont paru assez indifférentes en matière religieuse, les hommes pour le moins. Les relations fréquentes que j'ai eure avec des Brésiliens appartement à l'élite intellectuelle ou à la partie fortunée de la nation, m'ont généralement mis en rapport avec des indifférents, des sceptiques ou même des athées. Et cette observation doit être exacle, car.

f) L'auteur de cet article. M. Mantel, problemme à l'Université de Gimère, a fuit un long séjoue dans l'Amérique du Sud, en 1893 et 1893. Ce vayage n'a point été motivé par des renherches d'ordre ecientifique, mais par des reisonnées aunts. De la, le marantere particulier de ces pages, simples notes d'un tourriste qui a véen duce l'intériour du paya et en a en de près la societé. M. Montet a vinté une partie du sud de l'Amérique meridionale, et plus apécualement les finats de Rin-de-Janeiro et de Samt-Paul, au Beseil, le sud de l'Uriguay, et les provimes de finéeses Ayres et de la Pampa contrale, dans l'Argentices, 1, lavinée partie dins notes figure est en partie extrait d'un rolume que l'auteur ru faire parties dins notes figure est en partie extrait d'un rolume que l'auteur ru faire parties de le provinces de coyage.

If faut noter toutefore que les conyunces spirites sont arres répandans au Brisil, témple les journaise de cette tendanne que s'y publicut.

dans le grand ouvrage publié sur le Brésii par le Comité francobrésilien, pour l'Exposition de Paris en 1889, avec la collaboration d'auteurs brésiliens, et rempli de précieux renseignements sur ce pays et sur toutes les branches de l'activité humaine qui s'y sont développées, il n'y a rien, absolument rien sur la religion et sur l'Église. Ce silence est significatif, car, à l'époque où ce travail a été rédigé, l'Empire existait encore, et par conséquent l'Église était unie à l'État.

Parmi les questions de principes, qui ont été brusquement tranchées au Brésil par la Révolution de 1889, se trouve celle de la séparation de l'Église et de l'État. Depuis l'établissement du régime républicain, l'Église catholique n'est plus salariée par l'État. La cause de cette rupture doit être cherchée avant tout, soit dans l'indifférence religieuse que nous avons observée, et qui caractérisait d'une manière plus spéciale les hommes de gouvernement, soit dans le peu de considération dont jouissait le clergé sous l'Empire. La licence des mœurs, chez un grand nombre d'ecclésiastiques, était un fait bien connu du temps de Don Pedro II; chaque année, les rapports du ministre de la Justice et des présidents de provinces y faisaient ailusion. Je crois que les membres du clergé se sont amendes depuis cette époque, mais leur conduite n'est pas toujours exemplaire.

Le désintéressement que manifestent un grand nombre de citoyens à l'égard des œuvres de l'Église, joint au soudain dénonment des liens qui unissaient celle-ci à la nation et à son gouvernement, rend très difficile aujourd'hui le recrutement du ciergé brésilien. On a bean adresser des appels aux étrangers, particulièrement aux Italiens, il y a pénurie de desservants, et l'on voit des paroisses de vingt mille fidèles réduites au ministère d'un ou de deux ecclésiastiques.

Si l'indifférence religieuse des classes dirigeantes est déplorable, ots influence con influence néfaste sur le reste de la population, il faut signaler cependant le résultat heureux qu'elle a su, au point de vue de la tolérance. Au Brésil. l'intolérance n'est le fait que de membres isolés du clergé. On lira bien parfois, comme nous l'avons vu dans une feuille dévote, la « Estrella de Apparecida »

(l'Étoile de la Vierge apparue), de violents articles contre e les pasteurs protestants, qui font leurs études dans les échoppes de charpentiers ou les atéliers de serruriers, parlant de ce qu'ils ne connaissent pas, vendant leurs biblioles, trafiquant des consciences, de l'homme, de tout, « Mais ces appels à l'intelérance demenrent sans éche. Il en est de même des excentricités religieuses, rappelant les représentations theâtrales en ploins église. On fit grand beuit, lors de notre séjour au Bréail, de prédications singulières des capacins de l'inacicaba, oraisons mimées sur le jugement dernier, figurées à la clarté douteuse de soir, toutes lumières éteintes, Mais la presse locale fut unanime à hlamer ces capacinades. Nous avons en l'occasion de connaître un prêtre brésilien, homme de mérite, qui avait joué un certain rôte sous l'Empire à la Chambre des députés, dont la largeur d'esprit aurait pu être citée en exemple à ces fauatiques.

Ce qui caractérise plutôt le catholicisme du Brésilien, c'est son extrême formalisme. Dans les hantes classes, la femme qui ne tombe pas dans l'indifférence ne pratique le plus souvent qu'une religion très extérieure! De là le luxe des fêtes sacrées, plus spécialement des pompes du mois de Marie. De là, dans les maisons des Brésilieus restés fervents catholiques, la présence d'un oratoire privé; j'avoue n'en avoir vu, brillants ou misérables, que très rarement; mais on m'a dit que dans l'Etat de Bahia ces chapelles existent d'ordinaire dans les demeures particulières.

Un trait plus général de la religion au Brésil, qu'il s'agisse de la femme des classes supérieures, du peuple on des nègres, c'est son caractère superstitions. Sans donte, il y a des nuances, et la piété de la jeune fille on de l'épouse, qui a roçu quelque instruction, n'est point identiquement la même que celle du co-

¹⁾ L'itranger est frapp-, au Brénil, du peu de respect que l'ou a pour les issers consucrés au culte. On y fuit, par exemple, des ventes sur embermissités), en faveur d'impres pine, qui nous out toujours paru déplacées, Quoi de plus bizarre, pour ne pas dire plus, que de veir, dans ces occasions, les protres eux-momms, dans les box-outée de l'église, dédator leur huminant pour sogager les paraissieur à acheter des broderies, des pâtinancies et des poules cétie."

lon ignare ou du noir encore plus grossier; maisces groupes fort distincts de la population ont un fonds commun de dévotion superstitieuss.

C'est à cette foi d'origine inférieure et aux pratiques puèriles qu'elle engendre, que se rattache la contume très répandue de planter devant les fazendas, pour protéger ses habitants et bénir les travaux des champs, de longues perches portant à leur extrémité, en guise d'étendard, de vulgaires peintures encadrées représentant la Vierge ou tel saint du paradis. L'un des hienhoureux que l'ou aperçoit souvent ainsiexposé, comme la girouette, aux caprices du vent, est le saint noir Bénédict, le patron des nègres brésiliens.

Un antre usage, où il est difficile de dire qui l'emporte de la superstition ou du formalisme le plus terre-à-terre, est la fête populaire nommée la Judaise, célébrés par la foule à Rio et dans l'intérieur, à l'époque de Paques, et qui consiste à traîner dans les rues des manuequins figurant Judas, pour les hafoner, les couvrir d'ordures, les lacérer, et finalement les brûler.

C'est le nègre qui se livre le plus ouvertement aux actes entachés de superstition. Il faut voir, lorsque l'éclair brille et que le tonnerre gronde, avec quelle hâte il a recours à la protection du signe de la croix! Nous n'en finirions pas, si nous voutions énumèrer toutes les habitudes superstitienses qu'il a contractées, comme par exemple celle de ne jamais balayer la maison le soir ou lorsqu'on la quitte pour entrer dans une autre demeure, car commettre pareille imprudence, c'est chasser le bonheur de chez soi.

Le noir, très ignorant, a gardé un fond de religiosité, qui nous a souvent touché. C'est peut-être le mailleur catholique du Brèsil, à la condition de ne pas examiner de trop près sa religion où l'on retrouverait aisément des traces des croyances animistes importées d'Afrique. Il a gardé du temps de l'esclavage la formule suivante de salutation, que les petits enfants répètent devant le blanc, en joignant leurs menottes noires : « Loué soit Notre Seigneur Jésus-Christ! »

Je n'omblierai jamais l'impression profonde que produtait sur

moi la réponse d'un vieux nègre, dans la faxenda d'un de nos amis brésiliens. C'était le jour du vendrodi-saint. Mon ami m'avait fait le plus grand éloge de ce serviteur, ancien esclave de son père, et pour confirmer son jugement, il proposa au noir devant moi, dans le but de l'éprouver, d'exécuter le jour même je ne sais plus quel travail. Le vieillard s'y refusa respectueusement mais énergiquement, en motivant son refus, dans son language naif, dont il me semble encore entendre l'accont, en ces termes : « Não, porque » um dia grande noqual morreu o nosso Senhor! « Le même jour, un Brésilien, chasseur de puca!, ne consentit pas non plus à aller à l'affirt, parcs que, nous dit-il, à cet anniversaire sacré, le diable apparaît sous la forme d'une bête sauvage à l'impie qui poursuit le gibier. Quel contraste entre cette explication superstitieuse et les paroles si touchantes du vieux nègre!

Les usages suivis à l'occasion des cérémonies funchres ont parfois, malgré leur étrangeté apparente, un caractère d'émotion attendrissante. Nous vonions parier de l'ensevelisssement des enfants. Quand un cortège, accompagnant un de ces êtres chéris qui, après avoir été toute notre joic, sont toute notre douleur, vient à traverser la rue, it n'est pas rare d'entendre les sons joyeux d'une fanfare retentir auprès du défunt jusqu'à sa dernière demeure. « C'est un anjimbo (un petit ange) qui passe, « dit-on, et ces mots, pour beaucoup de ceux qui les prononcent à voix basse et d'un air mystérieux, sont plus qu'une simple métaphore.

Tout autres sont les convois funchres qui viennent de la fazenda porter à la ville le cadavre d'un de ses habitants, pour y être ensevell conformément aux rites catholiques. D'ordinaire, le mort est plié dans un drap suspendu comme un hamac à une longue perche, soulevée sur les épaules des amis ou des camarades, qui se relaient fréquemment, car le chemin est pénible et il

¹⁾ Non, parts que s'est un grand jour que selui en est mort Noire Seigneur.

²⁾ La pass appartient à l'ordre des rongeurs ; c'est un actimal de la grossèue d'un stien d'arcet, straut un bond des roisseaux et des rivieres, et dont in chars rappaile le goût de mile du porc.

y a plusieurs lieues à parcourir, en cette triste compagnie, jusqu'à la bourgade voisine. Aussi, comme il fait toujours chaud sons les tropiques: la bande composée de quinze ou vingt porteurs s'arrête complaisamment aux vendas (dehits de hoissons). Souvent même, il n'est pas une venda où l'on ne fasse une station; le mort est dipose à la porte, sur la route, tandis que les vivants vont puiser des forces et de la gaïcié, pour achever leur lugubre besogne, et parfois, le trajet a été si long et les vendas si nombrouses, que le cortège arrive de joyeuse humeur et singulièrement excité, pour assister à la célébration des offices mortuaires. J'ai fait souvent de ces étranges rencontres, dans mes courses à travers la campagne, et, en voyant balancer le défunt, pendu à sa perche, je songeais anx cadarres que les Perses emballent et chargent sur des chevaux, pour les diriger sur Kerhela, la vill e sainte, où la déponille du schiite va reposer, après avoir été seconée et cahotée sur des voies aussi raboteuses, aussi défoncées et aussi poussièrenses que les traverses du Brésil.

Parmi les pratiques superstitieuses, dont nous avons été témoin, nous citerons celles des portours du Saint-Esprit. On croise quelquafois sur la route on l'on trouve à la fazenda un homme, le plus souvent un negre, a cheval, temmt une norte de bannière surmontée d'un bouquet et d'une colombe figurant le Saint-Esprit. A la hampe sont attachés, en guise d'oriflamme, de tongs rubans tratnant jusqu'an sol. Arrivé au milieu des colons, le noir arrête sa monture, et, du hant de cette chaire mobile, il harangue les gens crédules qui l'entourent et qui enroulent autour de leur tête et de leurs bras les rubans flottants, enneux par su découlent les grâces du Saint-Esprit. Lorsqu'il est devant la fazenda, le porteur s'adresse volontiers au propriétaire en lui chantant un grossier récitatif où il est dit par exemple :

« Le maître de la maison est beau et n'est pas laid, »

« Il nous données à manger du feijão avec du chim et de la viamle, » etc.

C'est ainsi que l'exploiteur de la superstition populaire vit du Saint-Esprit qu'il colporte. La coyance au mauvaise oul (dar quebrante, provoquer une sonffrance par le mauvais oui) est très répundae. Pour en préserver les enfants, on suspend à leur con une petite main. Pour les mettre à l'abri de l'ar (l'air, c'est-à-dire les convulsions), c'est une dent de caman qu'on place sur leur poitrine, etc. Bien d'autres amulettes ont encore la faveur publique.

Les serciers n'ent pas moins de prestige, surtent les serciers nègres : la tempa de la traite n'est pas ancore assoz éloigné pour qu'il ne survivo quelque représentant de la sorcellerie noire. Nous en avons commu un, qui devait être fort agé, quoiqu'il soit difficile d'estimer l'àge du nègre, lorsqu'il entre dans la période de la vicillesse. Voici le procedé qu'il employa, dans la fazenda d'un de nos amis, pour soutirer sux naifs Portugais et noirs, éblonis par sa tente-science, une somme de plus de cinq cents france. Tenant cachés dans ses poches et dans ses manches, comme un habile escamoteur, des oiseanx, des crapands et des insectes morts, il examinait un à un les malades qu'ou lui amenait, et, en les interrogeant sur les maux dont ils se plaignaient, il prétendait les guérir en extirpant de leurs membres on de leurs corps, à l'endroit douloureux, les bêtes causes de lours souffrances, Il affirmait aussi, qu'eu suivant ses prescriptions mystèrienses, les colons deviendraient hientôt propriétaires de la ferme. Notre ami ne goûta pas cutte prédiction sonialiste et fit chasser de sea terres le malencontreux sorcier, qui venalt de tuer ainsi la poule aux œufs d'or.

Les sorciers noirs guérissent à distance les animaux malades, en prenant une paille et un fit; au moment où ils uouent le fit, un prenonçant une parole magique, la bête est subitement guérie.

Parmi d'autres superstitions brésiliennes, nous atterons l'asage de piquer un crans de boud sur un pieu fiché en terre; c'est un signe de bonheur et un gage de fécondité pour le sol qui le porte. Pour guérir certaines maladies, on recommande de boire de l'alcool dans lequel on a fait macérar la peau d'un crapand ou d'un leand. Pour guerir l'ictore, on va chercher du miel sauvage noir, que certaines abeilles déposent dans la terre; il faut en manger à deux reprises, dans deux endroits diffé-

rents, et la seconde fois en répandre antour de soi, etc., etc., Les serpents sont l'objet de nombreuses croyances et pratiques superstitienses. En voici quelques-unes, L'aruta, serpent de taille moyenne, noir et hians, et dont la queue très mince paralt incisée, est un reptile dont la morsure est fort dangereuse. Sur la tête de l'animal est dessinée comme une croix, qui passe pour être un signe de mort on de grave mutilation. Un raconte commanément que les serpents sont très friands du lait de femue, at que, lorsqu'ils sucont le sein de la nourrire endormie, ils mettent leur queue dans la bouche de Fenfant, pour l'empêcher de crier. Les nègres sont amateurs de la chair de ces reptiles, quelle qu'en soit l'espèce ; ils prétendent que tous sont bons à manuer, à la condition de souper la largeur de la main aux deux extremites de la bête. Lorsqu'ils attaquent un sorpont, et ils sa montront on général très couragoux dans ces batalliss qui ne sont pas sans danger, ils attendent d'ordinaire qu'il sit bu, parce qu'avant de hoirs, disent-ils. to serpeut mord tonjours une feuille et perd ainsi son venin, etc. 1.

Pour refonder le courant superstitieux que nous venons de suivre, il ne fant compter au Brésil que sur l'indifférentisme et le scepticisme des classes élevées, qui ne disposent, à vrai dice, que d'armes impuissantes ou fanssées pour la lutte contre l'ignorantisme.

Le catholicisme pactise trop indulgemment, d'une part, avec

¹⁾ A propos des negres, signalons un projugé d'ordre mural tres répandu parmi les blanes, et dont il serait auté de trouver dus exemples identiques dans d'autres russ. Il set perfutement afenie, su Bresil, qu'un blanc promas peus épanse ou pour maltresse une négresse; mais si une femme blanche éponse un negre, le sonnéale est tel que la conscience publique en est fraissée. Nous arous estends reconter, par un habitant de l'État de Ceara, un fait strange, qui jette un jour singulier aur les réses morales de la population blanche de cette province. Un homme aurie, ayant desbouom une jeune fille, fai attanhé à un urbre par ses voumes et manuels de mourt, a'il ne réparait jest l'outrage qu'il exait nomme. Comme toute réparation de su part était impossible, pars-qu'il était marié, il du denicé que le fits du sumpoble, qui bentancesment pour son père, etsit exhibitaire, éponserait le jeune lille, or qui uni lieu. Un parait trait de mourse yaut la peine d'être enregretté.

les superstitions de la foule, peur qu'on puisse faire fond sur sa valeur éducatrice, à ce point de vue; d'autre part, le peu d'autorité dont il joint et l'inflaunce très limitée qu'il exerce, depuis que la Constitution l'a séparé de l'État, depuis qu'elle a proclamé le mariage civil, etc., ne sent pas de nature à fortifier sa position dans le combat qu'il devrait soutenir contre le flux impêtueux de la foule iliettrée et crédule. Resteut les Eglises protestantes, dont nous n'avons point encore parié, et qui, malgre la faible quantité de leurs membres, ne sont pas cependant une quantité negligeable dans la confédération bresilienne.

Le Protestantisme, un Brésil, est représenté par un assez grand nombre d'Églises, d'origine étrangère (anglicans, luthériens, presbytériens, méthodistes, stc.), qui ont, un peu partout, principalement à Rio, à Bahia, à Saint-Paul, et dans des villes bien moins importantes comme Campinas, Taubaté, Rio Claro, etc., des communantes constituées, limitant leur action à leurs nationairs, ou des stations missionnaires, jonant un rôle plus ou moins efface.

Mais la congrégation la plus intéressante pour nous est l'Église presbytérienne brésilienne, c'est-à-dire l'Église nationale protestante du Brésil. En 1891, d'après les actes du synode tenu en sentembre de cette même année", elle était divisée en quatre presbytères ou consistoires : Rie, Saint-Paul, Minas, Pernambue. Mais son activité a est point bornée à ces quatre États, car elle a des agents ailleurs, a Bahin par exemple. A cette date, elle comptait 13 ministres, 53 lieux de cuite, 3,780 communiants, 530 enfants suivant l'école du dimanche et son hudget s'élevait à près de 73 contos de reis". Plusieurs journaux religioux sont publiés sons son patronage et servent à propager ses principes. Le t3 fevries t893 elle fondait a Saint-Paul un institut théologique, pour le recrutement et l'instruction de ses future pasteurs. A cette époque, malgré certaines difficultés d'ordre interne, l'Erlise subvenuit elle-même, saus subsides de l'étranger, à toutes ses œuvres : traitements des ecclésiastiques, propagande,

t) C'est le rapport glodini le pluriscent que mim ayens cu acus les gaux. 3) Soit, au change de 2 fr.50, 182,500 francs.

instruction, journaux, soin des malades, secours aux indigents, Si le Protestantisme a jamuis de l'avenir au Brésil, il le devra à cotte Église, ou à toute autre fondée sur la même base.

Nous avons vu qu'au Brésii l'Eglise est séparée de l'État; dans l'Argentine la situation du catholicisme est diamètralement opposée : c'est nou seulement le régime de l'union absolue qui y subsiste, mais ceiui du patronat. Ceia ne laisse point d'être singulier par les conséquences qu'il entraîne. En effet, le patronat, que le pape Alexandre VI avait concédé aux rois d'Espagne dans leurs colonies de la Plata, a survéeu à la révolution de 1810 qui a séparé l'Argentine de l'Europe. A l'heure actuelle, le catholicisme est non seulement religion d'État dans l'Argentine, mais le président de cette république en est le patron, et, comme tel, il a pour devoir de convertir les Indians encore attachés an paganisme. Sans donte cette obligation missionnaire n'est qu'une fiction, mais elle n'en incombe pas moins, théoriquement, au chef de l'État et au Congrès argentin.

Un autre fait, résultant de ces circonstances tout à fait étranges, lorsqu'on connaît l'état moral et religieux du pays, et le peude considération que l'on témoigne au elergé, dont les mours ne passent point pour être austères, c'est que la liberté des cultiss n'existe pas; elle est remplacée par la telérance, telérance qui était absolument précaire avant l'établissement de l'état civil en 1888. Les pasteurs, antérieurement à cette date, étaient charges de tenir les registres des naissances, des mariages et des décès, à la condition d'avoir obtenu l'exequatier du ministre du culto; et cette faveur spéciale ne leur était accordée qu'à la condition de limiter leur action religieuse au cercle de leurs compatrietes et coreligionnaires. Quant aux protestants qui n'avaient point de pasteur officiellement reconnu par le gouvernement-patronat. quant aux personnes étrangères à toute dénomination religiouse, comma les libres-penseurs et les athées, its étaient exclus du droit commun; Il n'y avait pour eux ni naissance, ni mariage légitimes aux yeux de la loi. Ce n'est qu'à la suite d'un petitionnement perséverant des intéresses et grace à l'activité infatigable déployée à cette occasion par un pasteur suisse de l'Église haptiste, M. P. Besson, qui a bien voulu nous communiquer la plupart des renseignements que nons résumons ini, que le gouvernement prit à comr l'examen de ces justes réciamations, et rendit enfiu justice à ceux qui en avaient été si longtemps privés.

Aujourd'hui toutes les Églises, toutes les formes de cultes, toutes les manifestations de l'ordre religieux ou spirituel ont leurs pasteurs ou leurs représentants, depuis les anglicans et les luthériens jusqu'aux darbystes et aux salutistes, depuis les communautés protestantes jusqu'à la synagogue et au spiritisme.

L'indifférence religieuse et le formalisme, unis à la légèreté des mieurs, dans la classe riche on aisée, ont pour corrélatif l'iguorance superstitieuse de la foule. C'est surtout dans l'intérieur qu'on en peut constater les traces.

C'est à elle qu'il fant rattacher l'étrange coutume du celorio, pratiquée dans la Pampa, mais qui tend a disparaître, à ce qui m'a été affirmé. Le cellorie est la reunion des personnes qui veillent apprès d'un défant, dans la maison mortuaire. Lorsque c'est un patit enfant, un assectite, qui est mort, on assicil le cadavre, revêtu de ses plus beaux habits, sur un fantouil, que l'on place sur une table ou une estrade entourée de chandelles allumees. Pendant que la mort trône à l'éclat des inmières, dans la grande salle de la pulperie :, les gens du voisinage viennent faire la veillée en dansant autour du catafalque. Tandis qu'un Gancho pince de la guitare, les couples passent en tourmant, et le bal va-échauffant et montant les tôtes, et il dure at recom-

¹⁾ Les principales Eglises protestantes de l'Argentine cont : l'Église auglieure, dont l'eveque a sa résidence affichelle aux lles Paikhout; l'Église pershytérieure ésonaies, l'Église lathérieure allemanife; l'Église méthodiste épiscopule unérieure, enflu l'Église lupuiste. Les deux dernéres seules s'acceptud de propagande unit-anthologue. Le apiritieure est assur répandu dans l'Argentine; plusieurs journaux représentent ses principes.

²⁾ On danne le num de pulperès à une sorte de currivameral, qui est en mêtes temps un magnete d'approvisionnements de toutes sortes, dans les regimes pempionnes. C'est it que l'estauciere (le fermier), le Gandho et l'Indian vont achètes les predutts de l'auduntrie dont de me homm. Le pulperie set un dénit de bassous très trequents.

mence le soir suivant, jusqu'à ce que la déponille mortelle nécessite une prompte inhumation.

La religion sans doute tient peu de place dans cette cérémonie quani-licenciouse, mais la superstition n'en est point absente, malgre la réjouissance dont elle est le prétexte. Après tout, dans un pays, où l'on compte à peine un habitant par trois kilomètres carrès, où par conséquentles fêtes sont extrêmement rures, ou en arrive à voir même dans un denil l'occasion d'une joie, car on a absolument besoin de se retrouver ensemble et de se réjouir, quand on a passé des mois peut-être à n'avoir devant les yeux que les troupeaux et les sables où ils cherchent leur nourriture.

Si le Gauche a peu de religion, mais en revanche s'il est superstitioux, il en est de même de l'Indien. Malheurensement, et co fait est commun à tous les non-nivilisés, il est extrémement difficile de le faire parler sur ce qu'il croit. Il faut en queique sorte surprendre ses pratiques superstitionses, ou profiter d'un rare et court moment d'épanchement, ou par un acte détermine, le contraindre de choisir entre sa foi et son intérêt.

L'Indien nomade, qui vagahoode aojourd'hui dans la Pampa, et que tel curé, que nous avons connu. se chargeait de baptiser pour quatre piastres, en faisant ses capides tournées, à la fois missionnaires et lucratives, dans les estancias (farmes), professe, comme tous les Indiens, l'animisme, Mais sa oroyance aux esprits qui animent la nature tend à s'obscureir aucomact des Européens, croyants ou scoptiques, au service desquels il entre, et les arbres fétiches, qu'ou voyait autrefois converts de manteaux et de vôtements, disparaissent et perdant leurs emblèmes caractéristiques.

Nous avons cependant observé quelques contenue entachées de superstition dignes d'intérêt. C'est tout d'abord un usage qui rappelle de toin la célèbre couvade. Au moment de la tente des moutons, si une Indienne met au monde un enfant, les toudeurs cessent aussitét leur travail, et pendant touts la durée du jour où l'heureux événement a en lieu, nul ne reprend ses ciseaux. Des explications confuses que j'ai pu recueillir sur cette habitude, il п

résulte que ce repos est prescrit en vertu d'un motif d'ordre religioux.

Les pratiques superstitionses les plus carionses qu'il m'ait été donné de constater sont relatives aux nombres néfastes. Un Indien veut ucheter un cheval a Don X. qui lui en demande 45 piastres; il ne consent jamais à le payer ce prix-tà', mais il l'acquiert en déboursant 16 plastres. Don Z. cherche à engager à son service un Indien, en lui offrant 15 piastre par mois; l'Indien refuse, mais consent à devenir péan (serviteur) à raison de 14 piastres. Deux Indiens du Chili arrivent un jour à l'estoncia de Maraco; dans une profonde misère tous les deux, ils contractent un engagement d'une année. Don E. leur offre 120 piastres; ils refusent mais s'engagent pour un salaire de 100 piastres Cet étrange débat entre malire et serviteurs dura long temps, tant nous avions de peine à comprendre le raisonnement des Indiens. Il n'y eut cependant nocun malentendu : l'un des Indiens parlait espagnol, et nous avions en outre un Ganche connaissant le puelche, et qui nous servait ainsi d'interprète. Le murché fut conclu au taux de 100 plastres, entre les deux parties et c'est moi-même qui signai, au nom des Indiena, le contrat passe. Il n'y out on cela ni dupours ni dupes; il y avait seulement. de pauvres gens, pour lesquels certains nombres portent malhenr, dans certaines circonstances données. Si nous avions maintenu le prix de 120 piastres, les Indiens seraient afler ailleurs offrir lours services.

La médocine indienne, à côté de l'emploi judicieux de certaines plantes, de certains insectes, et des eaux amères ou salées du pays, recommande un grand nombre de procèdés superstitieux ', tels que l'application sur la partie malade, dans quelques cas, du sang tiré de l'oreille d'un chien, l'usage d'une décoction de crottins de mule pour les moladies de cœur, etc. Une des recettes les pius singulières permet de déterminer d'avance à volonté le sexe du nouveau-né; c'est une infusion de terre blanche (tierra

l'ant-il ranger parmi ces pratiques supertitieuses l'emploi de l'urine de guanaco (lama saurage) comme aphrodismique, ou re liquide a-t-il récliement cette propriété l'.

blonca), avant l'aspect du kaulin, et dont l'action est différente, selon qu'elle est absorbée avant ou après la conception.

Telles sont quelques-unes des superstitions que nous avons directement observées ou recueillies pendant le séjour de plusieurs mois que nous avons fait an sud de la Pampa centrale, au sein de la population indienne d'origine pampéeune ou venue des frontières chiliennes. Nous regrettons que notre ignorance du dialecte parlé par les indigènes ne nous ait pas permis de pénétrer davantage dans l'intimité de l'Indien.

Edouard MOSTET

ÉRASME ET LUTHER

ESQUISSE D'HISTOIRE ET DE PSYCHOLOGIE

RELIGIEUSES

Le grand intérêt des études sur la première moitié du seizième siècle consiste dans la portée générale des conclusions qui en découlent. A part un petit nombre d'érudits qui serutent l'histoire des siècles passès pour le seut plaisir de faire revivre qualques détails incounus ou mut connus, l'immense majorité des bommes s'intéresse aux événements du temps julis, surfout à cause des comparaisons qu'ils permettent d'établir entre le passè et le présent. Le public prend plaisir à telle anecdote piquante d'une société disparue, mais il réclame avant tout que l'historien, en ressuscitant les hommes d'autrefois, lui montre dans leurs faits et gestes le jeu des sentiments, des passions, des forces morales on des intérêts qu'il voit encore agir sous ses your de nos jours.

Certaines périodes de l'histoire présentent d'une façon toute spéciale cet intérêt général dans le cadre d'une société particulière. Ce sont les époques de crise intellectuelle et morale, ou les idées et les passions s'entrechoquent violemment et où la rapidité des événements décisifs fait ressortir avec plus de vigueur les caractères et les principes. C'est dans le fen de la bataille qu'on juge le mieux la valeur du soldat et la capacité du général.

Après l'époque de la Révolution française qui nous touche de plus près, il n'y en a pas, à cet égard, de plus intéressante pour nous que la première muitié du xve siècle, le choc formidable

Cet article est la reproduction partielle d'une conférence faite per l'anteur dans plusieurs villes de France pu de Suissa.

de la société moderne et du moyen âge, de la science nouvelle avec la science ancienne, des lettres renaissantes avec la tradition de l'école, des nationalités à peine écloses avec le système politique établi par Charlemagne, de la foi chretienne rajounie avec la grande Église de la papauté et de la scolastique. C'est une explosion générale de toutes les forces de l'âme humaine, après un long recneillement, une manifestation grandinse de la nature humaine, riche d'enseignements pour les bommes de tous les temps.

L'Église - car c'est elle qui occupe le centre du tableau réclamait une réforme, il n'est plus nécessaire de le démontrer; les historiens catholiques le reconnaissent anssi hien que les autres. Depuis cent ans les meilleurs et les plus illustres christiens s'efforçaient vainement de corriger les alus sans cesse croissants qui la détournaient de plus en plus de sa mission religiouse au profit des intérêts temporels de ses dignitaires. Comme de juste, l'exemple des chefs rayonnait sur la chrétienté. Oh! sans doute, il est loin de ma pensée de prétendre que l'on. ne trouvât pas dans le clerge, au début du xve siècle, des hommes dévoués, des Ames pures et saintes, des Intelligences distinguées. Il y an avait, plus qu'on ne le pense ordinairement. Mais ils étaient impuissants coutre le courant qui entrainait la masse du clergé vers une vie sensuelle et désordonnée. Il suffit d'ouvrir les lattres ou les mémoires de l'époque, émanant des meilleurs catholiques, pour voir défiler les accusations les plus variées et les lamentations les plus désolées sur les débanches des moines, l'ignorance des prêtres, les scandales incroyables de ce clerge qui ne se recrutait plus par les vocations ecclésiastiques, mais parmi les amateurs de prébendes ou de fainéantise.

Cette réforme nécessaire, comment devait-elle s'accomplir? Ici, la question se compliquait. Quand les médecins sont d'accord sur la nature de la maiadie, ils ne le sont pas nécessairement sur les remèdes qu'il convient d'appliquer au patient. Abstraction faits de toutes les variétés individuelles, si numbreuses à cette époque de fortes individualités, on peut ramener à deux méthodes principales les tendances réformatrices qui s'affirmèrent au commen-

cement du xvi siècle : celle de la Renaissance chrétienne et celle de la Réformation protestante. Je dis la Renaissance chrétienne, n'est-à-dire la Remaissance telle qu'elle se développait dans les pays du centre et du nord de l'Europe, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Angleterre, partiellement aussi en France, et non la Renaissance italienne, plus préoccupée d'art, de littérature ou de philosophie puienne que de christianisme. Celle-ci, ou hien se désintéressait de la religion et s'accommodait fort bien de la corruption de l'Église - d'antant plus volontiers que ses principaux représentants aspiraient à en profiter - ou hien se perdait dans des spéculations muageuses et mystiques dont il ne pouvait sortir rien de pratique, on bien encore, chez ses penseurs les plus consciencieux, renversait de fond en comble, non plus seulement les abus de l'Église catholique, mais le christianisme lui-mama. La Renaissance germanique, au contraire, fécondée par les plus nobles traditions des trystiques du moyen âge, était restée profondément chrétienne malgré son opposition à l'Égise; elle voulait la réformer, non la supprimer, l'amender et non pas profiter de ses complaisances. Mais la méthode qu'elle entendait. employer pour arriver à son but n'était pas la même que celle des réformateurs protestants, des Luther, des Zwingli, des Calvin, qui, tout en profitant infiniment de la révolution intellectuelle opérée par la Renaissance, lui demeurent néanmoins atrangers à heaucoup d'égards et en qui il convient plutôt de reconnaître les héritiers et les continuateurs des réformes proprement religiouses antérieures, de Wycliff en Angleterre et de Jean Huss en Bohême,

Parmi tous les speciacles que le xvi* siècle pent faire défiler devant nous, il n'en est guère de plus piquent ni de plus instructif que de voir ces deux méthodes à l'œuvre en deux hommes qui les personnifient admirablement et qui sont, pour cela même, les deux personnalités dominantes de la réforme religieuse et morale de ce temps : Erasme, l'illustre représentant de la Renaissance chrétienne, Luther, le héros de la Réformation.

1467 a Botterdam, en Hollande, était déjà un personnage célèbre, quand Luther, ne en 1483, était encore un moine obscur; mais, en l'espace de quelques années, Luther devait rapidement s'imposer à l'attention européenne jusqu'à éclipser la célébrité du - prince des lettres s. L'un et l'autre étaient d'humble condition et cependant leurs origines étaient bien différentes. Luther, fils d'un ouvrier mineur, élevé dans une famille nombreuse où régnaient des principes extrêmement rigides, était un enfant du peuple. Érasme, fils illégitime d'un père destiné malgré lui à la prêtrise, eut l'enfance misérable d'un déclasse. Orphelin de bonne heure, il ne connut aucune des douceurs de la famille ; il fui poussé vers les ordres pour lesquels il n'avait aucun goût, par un tuteur borné qui croyait faire merveille en lui assurant un abri dans un convent, tandis que Luther entra dans les ordres contrairement à la volonté expresse de son père, en sorte que des deux adversuires les plus illustres de la vie cléricale au xvr siècle l'un était devenu prêtre, malgré lui, et l'autre, moine malgré sa famille. Érasme, d'une santé délicate, d'un tempérament lymphatique, mais d'un esprit merveilleusement lucide, avait cherché dans l'étude des lettres une consulation à ses tristesses. D'humour instable et curieux de nouveautés, il avait boaucoup voyagé en France, en Angleterre, en Italie, aux Pays-Bas, en Allemagne à Bale ; il s'était mis en relation avec les leftres des principaux pays de l'Europe et s'était assuré de bonne heure dans chaque région quelques puissants protecteurs qui pussent récompensar ses travanx et le garder contre les vengeances des moines. Lauther, doué d'une puissante constitution, d'un tempérament sanguin, avait cherché dans l'étude d'abord, dans les dévotions du ciottre ensuite, moins la satisfaction d'une curiosité constamment éveillée que l'apaisement d'une conscience inquiète, à laquelle les demi-certitudes et les compromis moraux ne suffisaient pas. Entier et alixola de caractère, il s'était concentré sur l'étude d'un petit nombre de questions qui le tourmentaient et, à une ou deux exceptions près, n'avait quitté sa cellule de moine que pour grasir la chaire du prédicateur ou pour s'asseoir à la table professorale. Érasme, l'un des plus charmants causeurs qui ait jamais existé, homme d'esprit plutôt que philosophe de haute envergure, avait acquis auprès des meilleurs auteurs de l'antiquité et dans les sociétés choimes qu'il fréquentait une exquise délicatesse de goût. Par caractère, par ses études influiment variées, par le trottement continuel avec des hommes distingués, il avait développé une remarquable souplesse intellectuelle at morale, il était devenu le premier écrivain de son temps. Luther, orateur bien plus que causour, homme de principes plutôt que lattré, était cesté beaucoup plus près du peuple dont il était sorti et vers lequel ses fonctions de prédicateur et de coulesseur le ramenaient sans cesse; concentré et comme ramussé sur lui-même, dans le cercle restreint où s'exerçait son activité, il se préparait à devenir le prophète de son siècle.

Tels étaient, résumés à grands traits, les antécédents des deux hommes au moment où éclata l'orage de la Réformation. Depuis longtamps les signes précurseurs du grand bouleversement - amoncelaient à l'horizon : tentatives de réforme opérées par les conciles, mouvements populaires, ronaissance des études hibliques, multiplication des satires contre le clergé, sourde fermentation de la piété évangélique dans les retraites siloncienses où se réfugiaient les meilleurs chrétiens, tont trahissoit la tension croissante entre la société et l'Église, Mais l'Église romaine, jusqu'alors appuyée sur une formidable coalition d'intérêts et sur l'autorité séculaire dont elle jouissait auprès des masses, avait triomphé de tous ces mécontentements et de toutes ces résistances. Il n'y avait pas lieu pour elle de penser qu'elle n'en triompherait pas également par la suite. Ainsi de tous les régimes autoritaires! Ils ne consentant à reconnaître la légitimité des réformes que lorsque la revolution est à leur porte.

..

Un incident mit le feu aux poudres, incident qui n'avait rien d'extraordinaire; car il s'était produit bien souvent jusqu'alors sans provoquer de troubles. Luther, le moine de Wittemberg, professeur d'une petite université allemande, refuse de donner l'absolution a ceux qui lui apportaient des indulgences pour se dispenser de faire pénitence. Afin de se justifier, il affiche quelques thèses sur la porte de la cathédrale suivant l'usage du temps, comme de nos jours on adresserait une proclamation aux électours. Ce n'est rien, semble-t-il. Nous savons ce que valent en général de semblables manifestes. C'était tout, au contraire, parce que derrière cette proclamation se dressaitune grande conscience. Iermement décidée à ne pas céder devant les menaces et à ne pas se laisser séduire par les propositions les plus avantageuses.

Plus de salut à prix d'argent, plus de marchandage de la grâce divine! le salut accordé gratuitement aux hommes de foi, à ceux dont le cour et la conscience sont tournés vers Dieu et pénétrés de son esprit. Plus de sainteté extérieure et hypocrite, consistant en dévotions mécaniques et en chamarres ecclésiastiques, mais la sainteté intérieure consistant en un renouvellement de vie! Voilà ce que Leither proclamait à ses quailles de Wittemherg et ce que les éches complaisants firent retentir bientôt d'un bout à l'autre de l'Europe.

Bien d'autres l'avaient dit avant lui; Érasme tout le premier. Lui aussi s'était attaqué à la dévotion tout extérieure des moines et les avait ciugiés de sa plus vive satire. Lui aussi, dans son Elage de lu fulie avait dérigé les plus mordantes critiques contro les scandales de l'Église, et, dans son Mannel du chrétien (Enchiriblian militis christiani), avait opposé la piété intérieure et la sainteté véritable à la piété mécanique des entrepreneurs de saint au rabais. Lui aussi avait proclamé l'antorité souveraine de l'Écriture sainte en matière de foi, et, pour la misux assurer, il avait publié la première édition grocque du Nouveau Testament. Lui aussi avait condamné la science ecclésiastique d'alors au nom du bon seus et de la foi, et recummandé une nouvelle méthode d'éducation inspirée du libre esprit de la Renaissance.

Mais Érasma n'était pas homme à braver les puissants du monde pour rendre on témoignage vivant à la vérité, il attaque les moines en général avec une verve incomparable; mais toutes les fois que l'un d'entre eux rulève personnellement le gant, il s'empresse de déclarer qu'il n'a pas visé celui-là. Il satirise l'Égtise; mais il est au mieux avec les évêques et s'efforce de roster en bons termes avec le pape. Il proclame l'autorité de l'Écriture sainte, mais larque l'interprétation de l'Église est différente de la sienne, il se soumet au jugement de cotte Eglise à l'instant même où il vient de démontrer qu'elle a tort. Il est le patron élequent d'une nouvelle méthode d'éducation, mais des qu'il y a danger à la mettre en pratique, il s'empresse de quitter la place. Grand esprit, faible caractère : voila Érasme!

La tourmente s'est déchaînée. Le cri de révolte de Luther s'est repandu à travers l'Allemagne, la Suisse, les Pays-Bus. La cour de Rome a dû intervenir. Luther est excommunié; la puissance du bras séculier est invoquée contre lui. Que fait-il? Il brûle la bulle du pape ; il se rend seul à la diète de Worms pour rendre témoignage à la vérité en présence de ses plus puissants adversaires. Enfermé au château de la Warthourg par ordre de son prince, l'Électeur de Saxe, il reparaît en public à Wittemberg, au mépris de toutes les condamnations qui le frappent, pour combattre face à face les fanteurs de désordre, les anarchistes de l'anabaptisme, retournant contre les fureurs de la foule la même hardiesse qu'il vient de déployer centre le pape et l'empereur. Le condamné s'érige en justicier. Pendant ce temps Érasme faisait demander au pape la permission de lire les œuvres de Luther.

Il serait injuste d'imputer à la Renaissance chrétienne toute entière la faiblesse de caractère d'Érasme, de même qu'il ne convient pas d'attribuer à tous les luthériens l'hérotaine de Luther. La Renaissance a eu ses martyrs et la Réforme a eu ses laches. Il n'en est pas moins vrai que la différence de caractère entre les deux hommes tient, pour une boune part, à leur conception différente de ce que devait être une réforme chrétienne. C'est la ce qui cessori clairement de leur histoire et ce qu'il peut y avoir quelque intérêt à montrer, parne que la leçon ne laisse pas d'être instructive pour les hommes de tous les temps.

Les deux personnages nous sont connus, ainsi que l'état social dans lequel s'exerce leur action. L'Église a besoin d'une réforms dans sa doctrine, dans son culte, dans ses mœurs, dans sa discipline. Sur ce point Erasme et Luther sont d'accord. Erasme l'a enseigne même avant Luther. En quoi consistera cette réforme?

w

A cot égard, les solutions d'Érasine se rapprochent heaucoup de celles de Luther. Comment faut-il réaliser cette réforme? C'est ici qu'ils as séparent, parce qu'ils ue sont pas animés du même caprit, parce qu'ils n'ont pas lemême caractère ni les mêmes principes, parce que l'un parle en sage et l'autre agit en homme de foi. Or c'était là ce qui important à la société et à l'Eglise. Les discours, les dissertations, la théorie en un mot avaient une importance secondaire pour la foule et pour le clerge. Il s'agissait de savoir, non plus ce qu'il fallait faire, mais comment en réaliserait ces réformes dont l'argence était unanimament reconnue par tous les hommes d'esprit libre et religieux. Les plus beaux discoureurs du monde ne valent pas pour la société un homme qui agit.

Pour tont dire en m mot. Erasme voulait une réforme lente et progressive, on Luther voulait une revolution religiouse, Erasme, homme de cabinet, voulait opérer la réforme par en haut, Luther par en bas. L'idée d'Erasme était la suivante : Commençons par répandre dans les universités et dans les écoles les lumières de la Renaissance ; substituons a la scolastique l'étude des autours de l'antiquité classique et la connaissance de la Bible; faisons ressertir ninsi le contraste entre la dépravation des moines et la sainteté des premiers chrétiens, entre la dévotion superstitiense du bas clergé et la piété toute morale des disciples du Christ; propageons ces idées nonvelles par le livre et par l'enseignement dans les rangs du clergé, a la cour des évêques et jusque dans l'entourage du pape. Gagnons à la cause de la renaissance chrétienne les chefs mêmes de l'Église, et alors coux-ci la feront pénétrer tout naturellement et sans désordre dans la foule des fideles. En d'autres termes, Érasme avait l'honnéteté de croire que l'on pourrait opèrer la réforme de l'Église par le concours de ceux-la mêmes qui profitaient le plus des abus existants, à peu près comme certains honnétes personnages du xvar siècle croyaient que la puissance de la vérité amènerait la royanté absolue à renoncer d'elle-même à son pouvoir absolu et à ses privilleges pour en faire le sacrifice sur l'autet de fa patrie. En l'auns doute, c'ent été excellent. Il ne manquait qu'une chose à l'efficacité d'une pareille methode i c'était que les intéressés consentiscent à se refarmer eux-mêmes. Or voils justement ce qu'ils n'étaient nullement disposés à faire. Parce qu'Érasme avait commi
certains évêques très instruits, très éclairés, très désintéressés;
il s'imaginait que les autres ne tarderaient pas à se faisser gagner,
par le saints contagion de leur exemple; il recommandait le patience, des mesures habiles, une diplomatie savante pour les
attient, et il ne voyait pas que la plupart des chefs distingnés aur
lesquels il comptait étaient coume lui des hommes de cahinet,
des natures délicates, ayant horreur du bruit, craignant les violences de la lutte, tandis que les partisans intéressés au maintien
des abus, beaucoup moins embarrasses de sempules, n'hésitaient
pas à employer tous les moyens pour maintenir leur situation
privilègiée.

Luther, ini aussi, surait infiniment proféré que la réforme se fit pacifiquement, par l'organe des évêques et du pape. Il en appelle au pape à plusieurs réprises; il réclame avec éloquence le concours des évêques. Mais quand il voit que mi la pape ni les évêques ne consentent a ombrassur la juste cause pour laquelle il les réclame, il se retourne contre eux; il nese borne pas à se pluindre ; il ne rentre pas dans son embinet de travail pour churcher conseliere de ses rudes souliers de moine contre les portes fastueuses des paisis épiscopaux qui se fermant devant lui. Des évêques mai disposés il en appelle au peuple chrétien, a la conscience des fidèles, et sans diplomatie ni limasseries il euvre la Bible toute grande devant l'assemblée populaire, en lui disunt ; « Preuds et lis. »

Aussi Luther a-t-il fait la réforme qu'Érasme s'est borné à sonhaiter. Mais il ne faut pas se payer d'illusion. Il y a de graves inconvenients et de serieux dangers à transporter sur la place publique les controverses religieuses et scolésiastiques. La plâté et la morzle n'y ont pas inut gain. En s'insurgeant contre les autorités ecclésiastiques au nom de la vérité et de la justice ahréstiennes, Luther ouvruit, sans le vouloir, les portes de l'Éxlise au

désordre et à l'anarchie. Les plus prompts à profiter d'une liberte nouvellement conquise sont en général ceux qui vont en faire abus. Le peuple chrétien avait pris la Bible que Luther bri avait tendue ; mais tout le monde ne la comprit pas de la même façon que ini. Si Luther avait ou le droit de sa révolter contre les chefs de l'Église au nom de la Bible telle qu'il la comprenait, à combien plus forte raison d'antres udèles avaient-de le droit de repousser l'antorité du simple moine Luther, pour enseigner la vérité chrétienne à la façon dont ils la comprensient eux-mêmes? Ce fui tout d'abord un désordre épouvantable : l'un voyait blanc où l'autre voyait noir; l'un voulait conserver la messe où l'autre voulait supprimer toute espèce de sacrement de communion ; l'un voulait conserver le célibat des prêtres, l'antre voulait les forcer a se marier. Et tout le monde s'en mélait, non seulement les théologiem des universités, mais les hourgeois des villes, les ouvriers des bourgades, les paysans des campagnes. Ciacun avait sa manière de voir qu'il considérait comme la scule vraiment chrétienne et qu'il voulait imposer aux autres. On se disputait avec violence et, comme toujours, les exagéres criaient le plus fort. On voyait des hommes sans instruction discuter avec assurance des questions compliquées d'histoire ou de dogme, et des individus d'une moralité fort douteuss se déchainer contre les scandales du clerge romain.

Ah! combien Erasme reprenait sei l'avantage sur Luther! Ces questions-là, disait-il, ne sont pas du ressort de la fonis. Elles doivent être traitées entre savants compétents. Que les fidèles ordinaires bornent leur ambition à vivre saintement et qu'ils laissent à d'autres, mieux qualifiés, le soin de philosopher et d'interpréter les textes, « Je vois heaucoup de luthériens, disait-il dans les Spongia, peu d'évangéliques. « Tous les partisans de Luther ne sont pas des hommes instruits et homètes, agissant par conviction; il n'en manque pas qui flétrissent leur évêque, surtout en huvant, ou qui, sous prétexte d'abus à corriger, se permettent toute espèce de violences aux dépans du voisin, firasme ne comprend pas que pour être évangélique il faille absolument dire heaucoup d'injures à ses adversaires ni que Luther,

après avoir reponssé l'autorité de tous les docteurs, ne supporte pas que l'on se permette de différer d'avis avec lui. Pape pour pape, autant vant celui de Rome que celui de Wittemberg.

De grâce, suppliait it, un pen de modération. Les helles-lettres en flétrissent dans ce débordement de passions théologiques. Sous prétexte de rétablir la piêté on seme la haine; avec l'intention de remettre sur pied la lumière chrétienne, on tue la véritable science. Discutez un peu moins sur la nature du Christ et vivez un peu plus selon ses commandements.

Souphque I repliquait Luther. Ces questions que vaus voulez traiter entre théologiens, en beau latin et aven toutes les grâces de la rhétorique, es sont les conditions mêmes du salut éternel des ames. Els quoi ! la peuple chrétien no se préoccuperait pas avant toute chose de la vérité divine qui doit lui assurer la vie éternelle : Il n'aurait pas a cœur de puiser directement dans la parole de Dieu la manne céleste qui doit le régénérer ! il se dechargerait de ce soin sur des hommes faillibles qui, malgré leur science, ne sont pas non plus d'accord entre eux! Comme on voit bienqu'Ecasmen'a pas été touché de l'esprit divin etn'a pas reçu l'illumination interieure de la foi! S'il avait saisi la véritable foi chrétienne, il saurait que le chrétien tidole ne peut pas faire autroment que de s'ahreuver aux sources de la vieéternelle et d'affirmer sa foi sans compromis et saus réticences. Comment est-il possible de traiter d'aussi graves problèmes en sacrifiant aux graces de la littérature, en faisant de l'esprit et, pour ainsi dire, en se jouant? Pour le chrétien, il n'y a pas de milieu : il faut être avec Dien ou avec le diable, avec la Bible on avec le pape, On ne transige pas avec l'erreur ni avec le péché. S'il y en a parmi les Réformes qui ménent une vie indigne, ceax-la se condamnent eux-mêmes. Si le peuple est trop ignorant pour comprendre les Saintes Ecritures, il faut l'instruire, L'Ecriture sainte, d'ailleurs, est purfaitement ciaire pour celui qui a la foi. Quant aux autres, alors même qu'ils sauraient le grec et l'hébreu aussi hien que leur langue maternelle, ilsne comprendront jamais la véritable portée de la révélation.

C'est l'éternel conflit entre les esprits absolus et les hommes

capables de voir à la fois les divers nôtés de chaque problème. Les premiers accusent les seconds de n'être que des sceptiques, de n'avoir ni foi ni principes ; œux-ui se plaignent de l'étroltesse et de l'intransigeance des premiers. Les uns manquent de décision, les autres de largeur de vues, et notre pauvre humanité se débat sans cesse entre l'absolutisme des croyants et la mollesse des sages.

Erasme ne reprochait pas sculement à Luther d'avnir ports. devant le auffrage universel des chrétiens, des questions qui étaient du ressort des conducteurs de l'Église et de la compétence des savants. Il en voulait encore aux réformateurs de la violence avec laquelle ils avaient bouleversé les institutions de l'Église et les pratiques du valte traditionnel. Il raisonnait comme cos propriétaires qui pensent qu'il vant mieux réparer la maison existante que de la jeter has pour en construire une autre d'un modèle tout différent. Les pratiques et les cérémonies de l'Église romaine avaient dégénéré et développaient toute sorte de superstitions parmi les fidèles. Il le reconnaissait : mais n'aurait-il pas mieux valu leur infusor un nouvel esprit que de les suporimer, conserver les vieilles outres pour y mettre le vin nouveau? Le culte des saints, par exemple, n'est pas enseigné par l'Écriture sainte et provoque une foule de dévotions niaises? Était-ce une raison pour l'interdire? En aucune façon. Il aurait vouln que l'on apprit aux hommes à na pas en ahuser, à ne pas demander aux saints dans les prières des faveurs qu'ils n'auraient pas esé demander a baute et inteffigible voix devant leurs semblables. Le culte des reliques lui paraissait donner lieu à heaucoup. d'abus. Il se moque agréablement du soulier de saint Thomas de Cantorbery et de ses mouchoirs de poche que l'on offrait à baiser aux pelerins anglais et qui n'étaient probablement que le soulier ou le mouchoir de quelque vaurien. Mais faut-il risquer de provoquer des troubles pour confiaquer ce malencontreux soulise? Il préfère infiniment que l'on apprenne au peuple à se passer peu a pen de ces superstitions, jusqu'à ce qu'elles disparaissent d'elles-mêmes

Ainsi pour toutes les autres pratiques du culte : les processions, l'adoration des images, le culte de la Vierge, les pèterinares, la vie monastique, le célibat des prêtres, la confession, l'extrême-onction, la messe elle-même. Il aurait voulu que le penple, mieux instruit par le clergé lui-même, s'en déshabituat petit à petit, jusqu'a ce que toutes ces institutions mourussent de leur helle mort. Au lieu de cela les réformateurs et leurs partisans interdisaient les processions, brisaient ou enlevaient les images dans les églises, repoussaient comme une profanation le culte de la Vierge et des saints, chassaient les moines de leurs couvents, engageaient les prêtres a se marier, renversaient les antels. C'en était trop vraiment pour un homme d'humeur paisible!

La tolérance! voilà ce qu'il réclamait aux uns et aux autres, aux catholiques et aux protestants, avec sutant d'insuccès d'un côté que de l'autre; car ce siècle de héres était fait pour la lutte et unn pour le support mutuel. Laisses donc chacun entendre et pratiquer les cérémonies du culte comme bon lui semble, insimunit-il doucement a ses contemporains. Voisi un prêtre qui cdlébre la messe : l'un y voit un miracle de transsubstantiation et demoure convaincu que l'hostie et le vin sont devenus par la bénediction du prêtre le corps et le sang du Christ; l'autre y voit un miracle de consubstantiation, à la façon de Luther, et croit que l'hostie demeura hostie, mais que néanmoins le corps du Christ s'y associa d'una façon mysterieuse; un troisième encoro ne voit dans toute la cérémonie qu'un symbole de l'union imilissoluble qui unit le Christ à son Église, comme les réformateurs hâlais. Pourquoi tous ne participeraient-ils pas au même culte, s'ils communient ainsi chacun à sa façon avec le Christ vivant?

Admirable largeur d'esprit, mais qui n'était pas de son temps et qui n'est peut-être d'aucun temps. Vous représentez-vous le prêtre catholique auquel on venait dire que l'on pouvait fort bien participer à sa messe saus croire à la réalité du sacrifice qu'il prétend accomplir sur l'autel? L'Imquisition brûlait les gens pour moins que cela. Et Luther n'était pas moins indigné à la pensée que l'on pût songer à faire seu saint en acceptant une

doctrine contraire à l'enseignement de la Bible. Ah! les réformateurs savaient fort bien pourquoi ils supprimaient impitoyablement les institutions et les cérémonies de l'Église romaine partout où ils étaient les mattres. N'étaient-ce pas ces cérémonies qui avaient engendré toutes les erreurs et toutes les superstitious dont on se pluignait? Pour guérir le mal, il faut supprimer la cause du mal, et ils n'hésitaient pas à faire l'amputation nécessaire, au risque de froisser les âmes craintives en de blesser les partisans de l'ancien régime; car il s'agissait pour eux du salut de l'humanité, de la sainte cause sur laquelle on n'a pas le droit de transiger.

Avaient-lis tort? Chacun résondra cette question suivant son tempérament et ses convictions. A nos yenx, l'experience acquiso en trois siècles prouve que partout où ces institutions et ces cèremonies out été maintennes, elles ont continué à susciter les superstitions et les abus contra lesquels s'élevait la Réforme, parce que le clergé partout où la Réforme n'a pas pénétré soit d'uns façon victorieuse, soit en forçant l'Église romaine elle-même à se régénérer pour la combattre, a soigneusement étouffé toutes les vellétés d'interprétation targe et accommodants telle que l'entendait Érasmo, pour faire prévaloir dans toute leur étoutue prétentions à la seuverainate spirituelle.

En théorie Érasme avait raisou; en pratique c'était Luther, parce que Luther vivait dans la grande société populaire et qu'il en connaissait les faiblesses, les passions et l'amour des solutions simples. Une réforme sociale ne peut être limitée à un petit cercle de lattrés, à une élite; elle doit porter sur la masse populaire.

C'est sur le peuple qu'il faut agir.

Oh! sans doute, Érasme voyait beaucoup mieux que Luther les points faibles de la thèse protestante à côté de ceux de la thèse catholique. Il avait raison de signaler l'antoritarisme degmatique des réformateurs, les mauvaises herbes foisonnant dans le bon grain des églises protestantes naissantés. Il avait mille fois raison quand il s'élevait contre leur prétention de faire accepter comme révélation divine ce qui n'était, en somme, que

leur interprétation individuelle de l'Écriture sainte. Il était dans le vrui quand il affirmait que la solution des questions théologiques en litige ne ponvait être fournis que par les lettrés et non par la foule ignocunte. Il représentait un christianisme plus muderne, plus tolérant, plus laique, plus conforme à notre christianisms actuel, quand il exhortait les hommes à me pas se perdra dans des discussions dogmatiques, dépassant le plus souvent la portée de leur intelligence, mais à s'attacher à un christianisme pratique, à faire consister leur piété en sainteté de vie, en conhauce à Dieu et au Christ, bref à avoir la religion du Christ, religio Christi, pintot qu'une religion sur le Christ, religio se Christo, Il dépassait, de toute la portée d'un horizon morveilleusement étendis, la science des réformateurs. Il fut, ce que Voltaire sera au xvur siècle, un esprit encyclopédique, avant des notions sur tout, ayant touche à tout, à l'histoire, à la science sacree, aux lettres profanes, a la critique littéraire, à la philophie, a la pedagogie, a la morale, a la politique, a l'église, II était tout cela et il avait toutes ses supériurités; et capemiant, sans Luther, il n'auruit jamais accompli la grande réforms que le monda céclamait et dont l'Église catholique a profité non moins que l'Egine protestante, parce qu'il n'a pas la vaillance des grandes ames, parce qu'il n'a pas d'enthousiasme, parce qu'il n'a pas la foi qui transporte les montagnes, parce qu'il n'a jamais connu la folle de la croix. Il possede la vérité; il n'est pas possédé par elle; il songe a lui-même avant de songer a la canse. qui lui est conflée, il préfère la paix et la tranquillité à tous les autres biens; il se montre impropre aux grandes batailles do la vie. Or la vie reclame des comhattants qui sacheat affronter les périls et braver les tempétes, des amos fortes qui, ayant la paix dans leur for intérieur, ne se laissent pas troubler par les commofions extérioures. « Il est bon de dire la vérité, s'écrie Erasmo, mais il ne convient pas de la dire à tout le monde, ni en tout tamps, ni de toute façon »", et en vertu de ce principe il pese etsonpase ses paroles de peur de se compromettre, il ratire d'une

 ⁽Enners of Evanus (ed. Le Carr), t. (X, p. 1217 (dank is the libers artisrelo).

main ce qu'il vient d'avancer de l'autre. Luther, à Worms, répond à ceux qui tiennent sa via entre lours mains : « Me voici, je ne puis autrement; que Dieu me soit en aide. »

Érasma est un grand esprit; Luther est une grande conscience. L'âme même du peuple parle par sa bouche. Il en a la rudesse et parfois même la brutalité; mais il en a aussi la franchise et le naturel. Il y a dans sa parole et dans ses écrits la spontanéité de la source qui juilit des profendeurs de la terre. Ainsi juilit sa pensée des profendeurs de l'âme humaine. Sa vie, c'est le drame intérieur du cœur chrétien, tourmente de sa faiblesse, écrase par son néant, angoissé par le pêché, mais éclatant en action de grâce et en joyeuse confinnce au Père céleste, parce qu'il a senti la grâce divine rayouner sur lui, comme le soleil au printemps ramène une vie nouvelle à la plante courbée sous la neige et flétrie par les pluies.

Erasme est un sage; Luther est un prophète. Le premier voil les choses telles qu'elles sont, le second les voit telles qu'elles devraient être. Le premier distingue, fait des réserves, tourne et retourne chaque question avec infiniment d'esprit et avec justesse; le second affirme plus qu'il ne démontre, mais il fait passer dans son affirmation la chaleur de la conviction qui l'anime; il entrains les autres dans l'étan qui l'emporte lui-même. Il y a en lui quelque chose du sonffle puissant de la tempête qui halave les obstacles sur sa route, qui brise les cimes organilleuses des grands arbres séculaires et fait volor en tourbillons vertigineux les feuilles mortes entassées à la lisière des bois, mais qui, d'autre part, purifie l'atmosphère en chassant d'une manière définitive les microbes et les minsmes dont l'action délétère propageait la maladie et la mort. Il est le grand inspiré de la société moderne naissante, moins instruit, moins lattré, moins spirituel, moins fin qu'Erasme, mais plus puissant pour la lutte et plus apte à entrainer la foule.

Or, les réformes religienses et sociales sont l'œuvre des prophètes et non des sages, des hommes de foi, non des hommes de science. Mettez en présence l'un de l'antre devant la fonie, l'historien, l'économiste, le savant qui expose d'une façon methodique et circonspecte les éléments d'une question politique on sociale, et l'orateur qui résume dans un langage cullamme l'un des aspects de cette même question. d'une façon besucoup moins complète, beaucoup moins exacte, beaucoup moins vrair, pour tout dire ;vous verrez l'orateur entramer la foute que le savant parviendra tout au plus à intéresser, parce que l'orateur a le feu sacré, parce qu'il remue le came et la conscience de ses auditeurs et non pas seulement leur intelligence, parce qu'il met en couvre les forces vives de l'âme humaine.

Il ne suffit pas d'avoir raison; il faut encore convaincre les autres que l'on a raison. Il ne suffit pas de les convaincre; il faut encore les entraîner avec sei, et pour ceta il faut avoir soimème la foi; il faut se donner à la cause que l'on veut faire triompher. Il faut les appartemir corps et âtre, se sacrifier pour elle. Le sacrifice de soi-même, telle est la psemière condition pour exercer une action religiouse ou morale sur la société. Vella l'enseignement qui ressort de la comparaison que nous venons d'établir entre Érasme et Lauter, entre la réforme telle que l'entendait la Renaissance shrétienne et la reforme telle que l'entendait la Renaissance shrétienne et la reforme telle que l'apratique Luther.

Et cette vérité un vant pas seulement pour le xvi siècle. Elle est de tous les temps. L'Église, en effet, a toujours besoin de réforme; la société humaine, comme tous les organismes vivants, a constamment bessin d'être alimentée d'une nourriture spirituelle renouvelée. Le materialisme religieux, l'immoralité masquant sons le couvert des grands principes l'égoisme des henceux et des privilégies, sevissent en tout temps comme à l'époque de Luther et d'Érasme, et le devoir des hommes de conscience et de foi désintéressée est toujours de combattre sans relache ces déviations on ces parodies de la religino. Or, il ne suffit pas pour cela d'étudier le mal, de le décrire, d'en gémir, de se livrer entre amis à des conversations fort intéressantes peut-être, quis de rentrer chez sei pour mettre sa robe de chambre et ses pantoulles, en se félicitant d'être parmi les sages et en se distant que la vérité et la justice ferent leur chemin dans le monde par elles-mêmes sans que nous nyons besoin de nous en mêler. Car la vérité et la justice ne valent que par le dévouement de ceux qui les out recommes, et les convictions ne sont vraiment fortes et saintaires que lorsqu'elles se traditisent en antes.

Jean Revute.

CORRESPONDANCE

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS

Dans l'avant-dernière livraison de la Revue, M. Paul Oltramare a consacré à l'analyse critique de mon livre intitulé! Les premières formes de la Religion et de la Tradition dans l'Inde et la Grèce un remarquable et consciencieux article aux principales parties duquel la Direction veut hien m'autoriser à répondre. G'est ce que je vais faire le plus succincisment possible dans les lignes suivantes. L'intérêt général qui s'attache aux questions que je suis amené à discuter me servira, je l'espère, d'excuse auprès du lecteur pour un plaidoyer moins personnel qu'il n'en a l'air.

1

D'une munière générale M. Olframare me reproche de m'abandonner à « l'aperception » qu'il définit » un processus psychologique qui consiste à juger toute nouvelle acquisition de l'esprit à la lumière des idées déjà emmagasinées. »

Est-ce un blame? Alors, à quelle lumière jugera-t-en les acquisitions nouvelles? Faut-il les faisser éparses, faute d'être sûr de les classer du premier coup d'une manière définitive? Ce blame n'irait rien moies qu'à interdire tout essai de système à l'esprit humain. L'extrème-gauche du positivisme va peut-être jusque-la. Mais n'est-ce pas excessif? L'aperception, ou, disons mieux, l'esprit de système (qui se confond on dernière analyse avec l'esprit scientifique, si l'on admet que la science a pour but de classer les phénomènes, n'encourt de reproche que quand on est conduit par la a des erreurs de fait ou de logique. Je ne crois donz pas avoir à me défendre d'être systèmatique, et je ne m'avouerai touché que par les critiques qui me prendront en flagrant délit de fante matérielle ou de raisennement sophistique.

l'ajouterai que l'aperception qui, si l'on n'y prend garde, peut conduire au faux système, peut aussi faire rejeter a priori des idées justes. A la rigueur, la critique de M. Oltramare pourrait se retourner contre lui-même.

п

Il ne peut être question n'etudier le ritue dans le Véda mêma, les dounées que les byunes fournissent à cet égard sont pour cela trop fragmentaires et trop peu claires. Il faut donc s'adresses aux firâlmanus et sur Sétrax, le voie bien que M. R. nie l'autocité de la littérature postantique pour le rituel comme pour l'exègées verbuls. « Les cites, dit-il, déféraient d'école à soole, dont ils n'avannet rien de constant, en égard, du moins , au rite erziment original et un dont ils sont essie. « Mais ce n'est là qu'une affirmation gratuits !.

Sommes nous pouriant si loin de nous entendre quand M. Oltramare m'accorde à quelques lignes de là « qu'à mesure que se compliquait le rituel du soma... il s'est introduit dans la tradition liturgique des différentes écoles des divergences de plus en plus nombreuses? « Que fais-je de plus sinon d'admettre que cette expansion est la suite d'un mouvement initial analogue et n'estce pas exagéré du dire qu'une conjecture anssi logique et aussi conforme aux faits que nous connaissons n'est qu'une « affirmation gratuite? »

Il y a a la base mècos de l'argumentation de l'autous des caleumentais qui us paraissent point natialaire aux règles d'une sécère logique. M. R. countais par exemple que le mot l'une est common sons une forme a peu peus identique aux l'indeue, aux Grecs et aux Latina; il estime que la mention du sacrifice dans les plus nomines économies sansories, sende, grecs, consine, etc., en attens nationent le exemples indo-suropéen. Rien par sonséquent ne prouve l'aniériorité du sacrifice par rapport a la notion d'une divinité.

M. Oltramure paralt oublier que j'ai pris à tâche de démontrer que le nom des dieux (sc. deva) ne désigne antre chose dans les hymnes védiques que les flammes du sacrifice, et que tel passage d'Hombre, par exemple, où l'onvoit l'ambreisie ranimer les dieux languissants, fournit un puissant argument dans le même sens,

¹⁾ Touses les parties en petit texte sunt emprantées à l'article de M. Oltra-

on co qui concerne la Grèce. Or, si les dieux sont les feux sacrès, les idées qui se sont attachées aux illeux en tant que personnification de ces feux sont nécessairement postérieures au rite même qui a pour objet l'allumage du sacrifice :.

IV

La précence d'un mame mot, au seux de saurifiee, dans plusieurs des langues mido-curropéences, prouve ou semble prouver l'existence du rites dans la période prominique, mais se prouve suffement l'identiré originale des sacrifices grace, remoine, fundous, etc.

Ce qui prouve cette identité est l'identité même du rite principal qui consiste chez tous ces peuples à allumer le feu sacré et a l'alimenter par des libutions. Le rapprochement d'Agni hotobhuj de la religion védique avec les dieux homériques qui vivent d'ambroisie me paraît encore (est-ce de l'aperception?) singulièrement importante dans le cas dont il s'agit.

٧

M. R. rent que les mythes soint issue de bérnes qui sonsistaient à prendre un propre des formules dont le seus était matapharique. Il est bien vrai que combre de mythes provionnent de panies mul interprétées. Les lements de sain fieure se rappollant sectainement un fort internessant article on M. J. Résille montre comment la légende qui fait de saint Pierre le parties du paradis est mie de la parais trop littéralement comprise : « Je le donnersi les glets de reprense des meurs, « Mais s'est-d point évident que les straurs populaires ou sacredatales sur le seus de toite du telle formule ne sont point géneralment de mitophane nouvelles, et que é est fantiée pur elles que le peuple on les protress out fini par interprétar dans un seus qui leur était fantièer des formules imblées de leur contexte.

Ne jouons-nous pas ici sur les mots? Est-ce que le fait de voir dans saint Pierre le portier du paradis n'est pas une conceptem

1) M. Ottramure, qui me reprochernit volontiere de ue voir que figures dans le Vella et les possies homoriques, some que j'el turt de prendre au propré les expressions vériques si nettes some) assention ou pourmaise « la lequeur allumée ». Vella qui s'appette de laisser ausure echappatoire à son atversaire! — l'ajoute que la trantonicon raissames du IXº livre du frig-Vesta à luquelle je travaille en co moment aestira en explanes arec un luxe de prouves afinolument concluent la nature arcandescente du some védique.

nouvelle, un détail dont s'est enrichie la mythologie chrétienne? Et en quoi ce détait differe-t-il essenticliement, par exemple, de celui qui consiste à représenter les nymphes comme les nourrices de Jupiter, parce que les estre (escrius) qu'elles personnifient alimentent le fou du succitive dont Jupiter est de son côté la figure ou le mythe? De part et d'autre le procédé est le même, et si d'un côte l'apréexistence du type de saint Pierre a facilité l'éclusion de la légemte qui le représente comme le portier du paradis, de l'antre, la préexistence des nymphes et de Jupiter a side au developpement de la circonstance qui s'est ajontée dans l'exemple en question aux idées mythiques que leurs noms impliquaient déja. Tont au contraire doce que M. Oltramare croil pouvoir affirmer. la formule est dans les deux cus positivement generatrice, et il est facile de montrer, un effeuillant les mythes indo-curopeens, que leur frondaison tout entière se compose de détails de ce genre dont l'éclosion et le développement résultent de airconstances purement verbales où la sensation et la réflexion sont egalement absentes.

VI

Je erois seen M. R. que, dans l'ordre de sunnassion des phenominos religiores, le ruis set antérieur un soythe, mais l'estime que le sestiment, de la sensation religiouse, a prisable le rite bil-même.

La transformation du fau domestique en feu sarre n'a pu es fore qu'après qu'il s'élait déjà formé une nonesptique, auns rages, auns disource qu'en romère, de quelque puissance non humière d'où dependail le bien-être da l'homme.

Festime, un contraire, que rien ne venant de rien, la sensation religieuse ne saurait être initiale, et j'en vois le début, par exemple et au moins pour partie, dans l'admiration qu'on a épreuvée pour le mytho des Dévas à la suite de formules comme celles qui remplussant les hymnes et qui consistent à dire : « le Dieu (personnification de la flamme sacree) brille ou resplendit. »

VII

Co que je contente su bont ens, o'est que l'histoire resignosse de l'homonné suit sommes à des hus novembres. L'influence des individue y est prépunde-tante. Le bomme dons d'un profund sentiment religieux peut laurir longius-insulune nation, plusseure nations autom, dans one yene tours nouvelle.

14

Encore une fois, ex nihilo nihil. Pour moi, chaque circonstance de l'histoire religieuse comme de l'histoire politique est conditionnée par une ou plusieurs circonstances précédentes; et les individus en pareils cas, s'appelassent-ils Mahomet, ne sont que les instruments inconscients de ces circonstances mêmes dont la complexité explique la diversité.

VIII

Je remarquerai incidemment que je ne rapproche que pour lo sens le grec évéreses du sunscrit nabhaseant et que le fragment de Parménide dont M. Oltramare conteste um traduction est de ceux qui par leur extrême laconisme permettent les interprétations les plus différentes.

M. Oltramare me demande, enfin, comment l'explique que les Grecs versaient du vin sur l'offrande du sacrifice et non pas une liqueur inflammable. Bien simplement par ces vers de Virgile :

Ter figuido ardeniam perficilit (Cyrene) meetore Ventam, Ter Zamma aid communa tecti melgenta relucili.

(Genry., IV, 383-4):

et ceux-ci d'Ovide :

There date flumnds, sinoque in there profuse Cassirumque house fibris de more crematit, etc.

Chacun sait du reste que les vins liquoreux et alcooliques de Grece et d'Italie sont susceptibles de s'enflammer. Ils brûlaient d'autant mieux sans douts qu'on les mélait pour sacrifier à des substances résineuses.

Pani Research.

NOTE BE M. P. OLTRABABE

Unes la « Réponen e qu'en ment de lite, M. Regnond s'est contente de rémmer quelques-ours des idées qu'il avoit exposées dans son livre ; parleis, il emplace, pour ma refuter, prémiséement les procédées de réferementant dont je conteste la Agrimoté. Il our soudile par consequent que mes objections su'aixemit postères, et je n'et qu'à rouvoyer à mon sumple-roudu les lecteurs que ce défiat pourrait interenses. En tout une, d'aut un dervoir pour moi de remember M. Regnand de la constonié avec laquelle il a accueuile mes observations.

REVUE DES LIVRES

- E. W. Howers. The religious of India. Hombooks on the history of religious, t. 1. — Boston at Londons, Guan et Co., t vol. sens in-8, de zin et 012 p., avec appendise hibliographique et index. — Petz. 8 sh. 0.
- M. Marrie Indrow, producement à l'Université de l'emnegirance, anquel l'étide seisutifique de l'histoire des religions que Elats-Unis doit déjà beaucoup, nous annougait, lors de son avant dermer segour à l'aris, soi il vient souvent, qu'il affait entreprendre la publication d'une serie de munuels sur les principales religions. Avec la netteté de décision et la premptiturie d'exécution qui garacterient si heureusement les lommies du Norveau-Munite. Il a aut assure le concess des maîtres les plus distingués de son pays, il a trouvé un éditeur, il a obtann de ses céllaborateurs qu'ils en missent à l'exerce et qu'ils forment prêta à temps, toutes choses dont coux-là scale commissesti les difficultés qui ent assume des tilubre analogues, et en chi même à pour nous presenter le premier volume. Les fitats-Unes, et par le fact tous les pays de longue englaire, ront ames être dotés d'une histoire ompliète des religions, et, si la suite de cette publication répend au prunier volume que nous ronnes de resevoir, il se pour rait faite que cette ouilleution de munuels foit liéentés la meilleure et la plus pratique des courses de courses de la plus pratique des courses de courses de courses de la plus pratique des courses de courses de courses de course et la plus pratique des courses de courses de course de la plus pratique des courses de courses de courses de courses de courses de courses de la plus pratique des courses de courses de courses de courses de courses de la plus pratique des courses de courses de courses de courses de courses de course de co

Le premier cultume est consecré aux congiune de l'Inde et a pour autour M. E. W. Hoplans, proféssour de sameurit et de philologie comparée à Bryu Mawr Callege, Quelques mote d'alert sont nécessaires sur les principes dont s'est impiré M. Morris Instrow. Dans une courte profess il s'exprime ains :

- La methode survie dans culte collection differe de celles qui sut sié appliques précédemment à l'histoire des religions, en ce que l'un s'est propusé du réame les résultats acquis par l'étude materique des religions plutés que d'ajontes de nouvalles recherchés à celles qui ma dejà sur faiten... Aussi la dismusion proprement dits s-t-elle été réduits na minimum ; l'en a visé avant tout a demos un expusé elair et nomples des bans solutifs à charges religion.
- L'efficer, est-il dit un pas plut lan, espère fourer ains une série de livres qui ponement serve de manuele pour l'étude historique des religions dans not universités et nos eminaires, «

En plus general présidu à la composition des divers volumes : ils sommescont par l'anumeration des sources et la determination de la mothode appliquée « l'interpratation des domments, Ensuite vient une section conserve aux donnies ethnographiques et geographiques eves une espicies de l'histoire genérale du pouple dont ou studie le migran. Le corpe propriment dit de chaque rolume continuées, dans l'ordes jugé le plus nouvenable à son aujet par l'antest, on expose des proyances, des dieux, des reintique entre les dioux et les hommes, des conserpcions relatives à la vie et à la mort, des riues et des mages, one étaite commutes de la littérature et de l'architecture religiousses, et un tabiéta du développement historique de la religion étaites alum que de cer reporte aven les autres. Des index et des hibliographies permettrout aux loctoire du se précuper fauisment et de faire des dédices personnelles.

Lo perchain column trairera de la religione anaym-linkylomenne al sera vivigé par M. Morrie lactrow lui mome. Nous nous féliateurs vivament de vou la buillant conor de la science des religiones que finits-Unis. La grass à laquidité nous fravaillems depois quinte ens districtés de milaborateurs plus actifs et plus éclaires qu'en Amérique. Nous espéciais que la mouvelle collection de manuels commitment à faire comprendre le grand intérêt et l'importance, à la fais historique, payenologique es religiones, de une travaux en apparence purement techniques.

Le some du M. Hopkina est à lui mui déjà une garantie de la valuer du premier volume sur les regions de l'Inde. Pour les lecteurs de cette Rievas en tant premier hea, comme pour tous cour qui n'ayant pas fait d'énides personnelles approfondise par ins religions de l'Inde, aont bien obligés de a'on comotive ou grando partia a un guide antemés laraqu'ile vendent penetrer dans le laterraque de la littérature religiouse de ce paye, l'housemage runds par M. Hopkins, dans sa Preface, a notre eminent collaborateur, M. Barin, l'étroise parente entre es conception de l'avalution religiouse de l'Inde et colle du mattre français, nomtunant de nouvezox tures à noire contianne, L'auteur lui-même nous dit man, s'il n'avrit en se vonque de tracer un taldeux du developpement et des palatiuss. réciproques des diverses miligions de l'inde, il nuruit été mutile de faire un toureau livre après estur de M. Barth, Mais es derpor ne cutitioni pas és pitatione; c'est un livre fundé sur la littérature religiouse de l'Inde, avec de somplet convers a des textes qu'il faut se procurer uilleurs. M. Hopkins, sorivant pour des disclants qui unt besoin tout d'abord d'un introducteur, muie qu'il fant égalemint innier a se laminatteer directament avec les produits de l'osprit kindos, a vocin les metre plus directement en rapporte avec les textes minus des dominunts, sait par des attations, soit par des analyses. « Pour se faire une première notion de la théologie georges, dit-il p. 221, la lesture d'Hamires est pius utile que celle de Preiler; il en est de même sur d'autres diemaines, a

Le but que s'est propose M. Hopkins n'est door just tout à fait le même que caint de M. Barth, et l'un ne peut que le mose d'armir en l'ambilion de mettre me lectaure directament en contact avec les documents. Autre chose est de

anvoir jusqu'à quel point ce contact direct est reel. Lorsqu'il s'agu des possess d'Hamère, il n'y a guera d'unortitude sor le sens des textes; les textuctions sent plus ou mains regenerances, il pent y uran discussion sur des numers dans l'interpretation ou sur le texte exent de quelques passages, le seus général n'en est pas donteux, et le terrail de l'historien se distinguera surtout par le sois qu'il mettra à tirse des poèmes koméciques tous les seuseignements qu'ils sontisament sur la religion de la parcedo humérique. Pour une notable partir des documents sur lesquele es fonde nates connaissance des religione de l'Indeapécialement pour les plus anciens et les plus importents, il n'eu est plus de torms. Tuning les textes sont tellement obscure que leur interpretation variemilniment sevent les exégètes, tautés les nous transportent dans un monde intellectual et moral tellement étranger un mora qu'il nom est à pau près impenarbie de nons y setrouver saux le sonogra des explications fourness par le sacant que nous les presents, En sutre, la staccature religiouse de l'Inde estextromoment considerable; les guniques fragments que l'on peut nous en faire commuttee pur des quations ou des analyses dans un manuel, seront nécessalrement cheixia el dommentes par l'autour en conformué avez le conception personnelle qu'il se fuit de l'histoire religieure de l'Inde. Il neue paralt donc a peu près impusaible de dunner a des beneurs, mospobles de sontraier par suxmames les assections de l'historien, un expens réallement objectif de cette nutoire. Le part de la subjectivité de l'autour reute nécessairement très grande, name quand il neus donne des textes ou quand il les réseme, nons les voyons loujours à travers las lunattes avec l'esquelles if les a lui-môme étudies. C'est la un malheur en qualque socta inévitable en paralle malicee, at dont il faut so consoler en cherchant à nous éclairer par la comparaison des diverses interprotutions at m sugmettant a no seropulous examen, pour autant que cela noue est possible, la rigneur scisutifique de la methode autris par chaque historion. Paisque soure devone parser par son temosgrange pour serieer a l'objet de matre study, tächone du minis de nous manure que sun frantiguage est indépendant. et loyal, qu'il n'est pas dominé par des considérations systèmatiques et exchains a des theses agriceistiques. Et pont-stre cela randra-t-il enner misux pour nous que de nous slimpur personnullement, sans préparation suffisante, an commentaire de textes que nous ne nommes pas capables de compecudro. Que les same ritietes de profession le fassent, rien de misuz ; mais que les amateurs ne s'en métent pas. Or, les manuels du geore de selui que nous étudions sont faits pour les gons du delsors plutôt que pour les habitees de la maison.

Nous avone acces dis l'excellente impression que luisse le liure de M. Haplins pour que l'en ne ven pas dans les observations pricedentes une apprémation défivorable de son œuvre. An contraire, il est le sons que l'on prendra voluntière pour guide, parce que l'on se sent avec fut en mains stres, et tel est anssi l'avis des indiametes les plus compétents dont nous avons pu recaseille l'openion.

Voint la plan de son Mannai. Une satruduction de cougt-cinq pages a pour but de farre contrattes la mature des documents, les dates qu'il faut beur assigner, on platet -- cur M. Hopkins use Tune sage reserve on this de chromologie hondone - l'ordre de surrennes qu'il laut leur attribuer, ainsi que la méthoda d'interprétation qu'il sonvient de leur appliquer. Le majutre it train de l'ethnographie et de le géographie. Cuntre chapitres aint suusacrée au Illiz-Yeda (Upper gods Middle gods: Louis gods; Yama and other gods, Velic Pantheren, eschatology), I. Athurya-Yenn at an domanologue word trailes a part minus de juste. Le obugitre ent nous reporte a des considèrations plus générales. Il a pour objet la comparaison des un cume invintes de l'inarest colles des natives Aronne. C'est int auritual que l'on apprénnira la reserve of le scrytuinus prudent de M. Hopkins; on compiles commence par un parale lele des pius surioux entre les caractères réputés proposa à la suligion arrenne primitive et les traits distinctifs des crayances migienses des diverses tribue (Troquois, On you que M. A. Lang et l'écule enthropologique out passe par la, at que la fascination de la mythologie comparés fondée une la philamera comparée na s'exerce plus sur M. Hapking, Peut-ôtre même trouvers-t-on qu'il ra parfeis trop leiu dans son dédain pour les rapprochements philinlogiques de occiains nome divise. La concimuna, en ce qui concerne la religion redigion, s'abstront de toute thère excliquée, y Dans le Vella, dit M. Hoykins (p. 174), il y a una religion de la nature at use religion des anceltes, Elles se rejeigneet, musne se confordent pas; our cont que ce com sins proyentes distinctes. Quoique d'aucung les nient en bloc. Il y a certainement des crythus solaires dans inn lomnes véniques. Des hères moris peurent être devenus disox, mais les dieux sum auasi des phinomènes naturals et, encore, dos abstractions. Celui qui um la réalité de l'une quelconque de ces saucres de divinité ignere les aboves de l'Inde. -

L'auteur passes enuite au Brahmmonne (ch. 12), au paudiésane brahmmonue aven les Uperrebase (ch. 2742 au tres intéressant emples que le brahmmonue populaire, c'est-a-dire sur ce formalisme intahumnique, dont les ivres de lus ent comerve les presurapause à range et pour l'auteueilme du pauple, C'est l'une des parties les plus intéressantes et les plus autres du ferre. Vienteent alors les grandes heranne, le fameure (ch., 211) en le l'instantion avec le Vishmontaine et le (Saxiame (ch. 212). In encore nous croyous que le Mannel de M. Hopkins remère de grande service. Le asigieme chapitre à pour objet les Puriona, les actes anciennes, les fitse et la Trimis inflience. Les auteu modernes, ou l'amont roit encore avec raison la continuation de l'évolution réligiouses de l'inde, nont traitées à part (ch. 220). On appréciera aune beaucoup le affa-pitée avec muinte fais permularites religiouses des tribus sur evides est de l'Inde, no attraitées à part (ch. 220). On appréciera aune beaucoup le affa-pitée des religions plus templements des religions plus templements des religions plus templements des religions des tribus sur evides es de l'Inde, no des religions plus templements des religions de tribus sur evides estantes de l'Inde, no des religions plus templements des religions plus des religions de tribus sur evides es de l'Inde, no des religions plus templements des religions plus des religions de la derior chapitre, budie une de l'Ande, no de l'ande, no de l'ande, de la derior chapitre, budie une de l'Ande, no de l'ande des religions plus templements de l'ande des religions plus templements de l'ande des religions plus les des religions plus de l'Ande, no de l'ande des religions plus templements de l'ande de l'an

none ramène à des sujets plus complexes : l'action execcès sur l'Inde par les sirilleations semidentales, savoir s chalden-aesprenne, perce, grain-romaine, chrétienes, islamique. L'anteures bonne à donntées aon opiniou, consentrer dans la discussion des quantimes mundreuses et complexes qui surgiosant les à chaque pas. Il ne pouvait guire agir sutrement dans un manuel. Il prédère s'attancée à degages les carantéres permanents et co quadque sorte spécifiques de la persèe religiouses et de la murale de l'Inde. On consequent, d'allieurs, au cours du religiouse entier, combien M. Hopkins est peu porté à déduire un emprant ou une luthience directe, de todie sonlagie qui es présente corre deux veligious a nome nous garderone hien de lui en faire un reproche.

Heat d'autant plus commenantie qu'il n'ocato par à reconnaître l'arigne bindone de la primesquise pribagorimente, après con Sobronder di Garbe, et par l'intermédiaire du primagorime l'influence d'idées on de croyances originalement bindones sur la philosophie clatemente (vor p. 359 et suite). La même conclusion est adoptée en es qui couneros le ghiestleisme et le néoptate-biame. Nous re pouvons acceptée celle-ci que com les pius expresses césseves. En es qui concerné le prinagorieme, il y a des vraisembinaces, muis le guoriement et é néophitoneme, qui n'est que la plus bants expression philosophique du gnosticisme paien, sont des phénomènes trop genéraux et trop influenceument muis a l'évolution de la panele fine le monde artique pour s'expliquer pur mes simple influence de quelques apéculations du système Sankinya. On cite à l'appui des traits du système de Bardesane ou des théoremes de Porphyre, mais le gunstimisme, dans la plaquet de ses manifestations, est tout à fed indépendant de Bardesane et le néopiutonisme est autérieur à l'exployer.

La flo de ce dernier compiler touche un peu a maine sortes de questione, comment au nonbouddhimm dont l'enteur au moque agréablement et un problème des musique entétiones. Elle maines ensure besaucop d'autres chierrations. Il sernit disseux de s'y attacher, misque estis du seri a veni dire du viget du tirre. L'appendese tabliographique et l'infer nous y museument, et de la façon la plus avantageure. L'étudiant en tirres léples grand profit, ils sont pranques, complets et clairs, sans surmarge. Comme le livre autier, ils sont destinés à rendre de grands services.

Joan Rectar.

F. J. Garne, — A concise history of religion, II, — Lundres, Watte, 1 vol. lo-12 to 200 pages.

Nous avons longuement paris du posmier volume de cella histoire sommaire de la religion (vuir Revur, L. XXVIII, p., 207 et suir.), at nous nous permettons de renvoyur le lenteur à ce que nous avons faja dit sur la nature et les currenteres de l'exerce entraprise par M. Gold. La second volume en connece à l'histoire du Judiciame, de la littérature surres juve et du milieu dans lequel.

s'est développé le shristianisme primitif. On voit par le seul énoncé que, pour faire tenir en 200 pages in é 2 ann matière aussi abondante, il a fille condenner et a abeteuir de toute expece de discussion stillique. L'autourécrit peur le grand publie et de secunde unin. Il shirche à traumur les résultate auquis par les meilleurs orientalistes et les mitiques les plus autorisée. À l'unage de ceux qui n'ent pas le temps ai les moyens d'étailles discotement les textes ui de lire les commentaires scientifiques. Sion ambition n'est pus d'ajouter quelque chose au capital scientifique, mais d'en migameur les bouélleus, et il a'a d'autre prétention par d'eveir judicienaement comparé les diverses autorités de la critique moderne auprès desquelles il est alié querir des humières.

En general il a fait de none chuir, Robertson Smith, Kusson, Rasan, Montellore, Briver, Choyes, Stady, etc., ont sits see prorcipant impirateurs. Pentêtre aurait-il mours valumme aven plus de prodence des byunthèses, ingénieuses et javantes, cuis trop souvest hamerière, de M. Sayer, En critique biblique, l'anisur suit l'école dite grafienne. Il a term avec raison à encadrer l'histoire du Judaleme tabüque dans celle dei rengiona semiliques et à faire resentir les traits commune an groupe entier, ainsi que les éléments commune à la tradition laracide et nun renlitione mythologiques et rimelles des peoples roinius, surtout des Assero-Chaldrens. Lei l'impression qu'il n'a pas dégagé avec la même rigueur se qui fuit l'originalité incomparable de la religion d'Israèl, s'est-a-dire le prophétiems élicique. Je us trunve pas non plus dans son livre une analysa suffisionment alure do développement de catte religion ; il noise donne dans une série de paragraphes une grande quantill de faits on d'aboveratione, groupes justimensement par ordre de matières, par sons d'énumération et de juziaposition, mais ces paragraphes sont des membre dispects; je voichien les montres, je ne vos pas l'organisme. Que M., Gould lise la Israelitische und judiche Geachiente de Wallhausen, il comprendra tout de mile, par comparaisco, es qui manque à son livre. Or, it me semble que, justement pour le grand public. Il n'est par that nécessaire d'annumular tous les falls de détail dans des émpmărations propres à le fatiguer que de choisir pareii les faits à l'applit de su times les plus significatifs, d'en faire ressutir la valeur, et surtout de lui montrer Pevolution des choses, de manière qu'il gande l'impression d'un ensemble verant.

Quant an chaptre initiale; Environment of corty christently, il y surati beaucoup d'objections a lie alresser ou d'éclarmissements à lui demander, Cardons-noos de statuer un emprint ou une influence directs d'une religiou sur une autre, sussitét que nous constatons qualques reassuldances entre leurs traditions. Quand un groupe, à la suite de M. Arthur Lillie, sa une reule page une longue suite de ressemblances ou d'analogues entre la légencie du Bouddlas et la tradition chrétiques sur Joson, un laires aisèment un lecteur insufficamment prepare s'impression que féculéement l'instoire de Jesus de Naugeth a été calquée sur relie du Bouddha Gautama. Et cependant ries n'est plus étranger à l'histoire sensatifique, fimilée sur des socuments et non sur des rapproche-

menta funtamietes, qu'une pornille amertane. Il servit ercore becuroup plus famile de dresses une liste inflaiment plus longue des différences profondes et irreductibles entre les desa histoires. Qu'est-es que esta prouve? Il fant poncor stablir d'une façon quelcompue la transmissione bistorique d'une idée ou d'une rite pour être autorisé à l'unimetre, ou tout en moins pouvoir se fondes ser les notes commans en des expressions communes en lesquele as résée leur illigition bistorique.

M. Goold, it am vrait as months asset reserve A l'agand de con rapprontements, mais la place qu'il leur accords set énems trop considérable. A mon
sens, il attrait du portment ut suspicement channer du shapitre, dans tequel à
decrit le milion au le christianisme est pé, tout ou qui conoccue le lloudditéres.

l'Andonisme, structure le Mithieranisme; car l'action que le Mithieranisme a exercisur l'Eglies séretienne ne s'est audiement fait evaile aux origmes christiannes,
mais benocomp plus tard, à la fin du mest au ce sième. L'Eglies réclorieress ini
dant pass que l'Églies persennèse. Au lieu de milancer dans ces considérations
iventuressez, il auruit minux valu fairs ressortir decantage le transformation
que subtir le Judonnes de la Daspora au contant de la sevingation hollemque,
C'est la que se trouve le récliable millan dans loques s'out formé ou plotôt délormé le christianisme origine!.

Le producte valume traitece du Nouveau Testament et du christinaisme austeu. C'est deldemment le enjet qui tient le plus à cours à l'interer. Il y a lieu du le mouter de se que le ton de palamique, dans il y avait trop d'intere dans sus premier volume, ait à peu près complétement disparu du second. Pulsan-t-il ne pas reparatire dans le francième I il une emplée auem que l'auteur forbat, bien de tenir compte davantage de l'élément proprement refigieux, des émoliques de la pointé, de la puissance du acutiment et de l'amine du myéticieme dans est questione religieuxes. Autrement su n'arres pas a les comprendre et à les appréssies.

Jean Bernay

A. Barray. — Die Verbieibs-Orte der abgeschiedenen Seele. Zim Vor-Jrug in erweiterter Umgebeitung. — Bartin, Weidmann, 1893, in-8*, u-110 p., ares 3 planches.

M. Santian a réuni dans est apuscais de tres nombreux resceignamments not ten proparates des arctions et des peoples une atvillées relatives à la matter et à la destinée de l'amé, our sépours des amés, aux rapports des morts evec les events; il y donne aussi à abondants détails nor le mitte des morts et un les pratiques destinées à préserver les exunts des dangers que voluctairement ou involontairement peuvent jeur faire courir les morts. Il fourait de nombreux exemples de ce fait que la vie d'autre-tamés est considérée comme une continuition de la vie l'errestre par les peuples non civiliess, et non pas comme une expli-

non des l'autes commisse durant sette vie on une réparation des injustices enduries. Il s'efform de metre en lambre l'importance capitale que présente pour le constitution d'une psychologie générale actentifique. l'étude des munifestanone apontances de la e pensio ethnique élémentaire e ; c'est la , semblet-il, he but mean you s'est assigné M. B., et le sufet particulier on il s'est auxchi plus specialement ne paraît être qu'un exemple qu'il a choisi pour illustrer un demonstration, Malle-proponent, on un peut guine salair de plan dans se memoire, et l'eschaltement des idées est fort diffimie à mivre. Les faits sont rapportés esse amune indication de provimanne; c'est à péten s'll y a, ça et la une réference, incomplète du reste et leutificable ; les rares indications de sources se rapportent d'ailleurs, en gonorni, a d'autres mavrages de M. B. Il n'y a pasen ces \$15 pages une sente division; M. B. n'a indiqué ni chapitres al paragraphes. If n's full of summares ni tables des mattères, et, saus le littre, on ne sourcit peut-fire pue quel sel le soje lexité ; c'est une interminable enumération de faits juxteposse sams ordre apparent. Il semule que M. B. se seit contenté de mutte ses a fiches a bout à bout at en emettant les renseignementa hibliographiques qu'elles doirent esna donte porter. Et duna se duffie rapide de falts summairement rapportés - et souvent même indiques sedlement par une obscure allusion — il n'y a pas un arrêt, pan une habe ; M. E. neglige de rienmer es qu'il rient d'exposer, de dogager le sons des faits qu'il attenumale. Au lacteur & faire cotte besogne; a las auxil de etterpher les asureus il'an proximment one decomments qu'a hâtresmoni entanne M; il. M; B; set à comp nitr de tous les nortraine actuele celui qui ponsede de l'athnographie sommarée la susnalmamos iz pius étroitue, ia pius completa at le pius chre; see ouvrages cont. d'impensables réportaires de fuits. Malheurousement, pour en tirer parti, it fant manuttre la question traitée persons aussi hien que l'auteur, et il est pen du gens qui s'es pulasent vanter. Il parali que M. B. comigen à la perfection, avec uedre et clierté ; que les réserve-t-il un peu de cette clarié et de cet uedre pour ses livres? La deviendraient l'indispussable matrument de tous les progrès dans lu connaissance des puoples non ciciliales. C'est arec trestense qu'U faigt s'avour que unt d'érudéion et une si mercolleuse intelligence de l'état d'esprit des saireuges un lui out exref janu'à agjourd'hai qu'il componer das irresqui demeurent mutiles à la plupart de cons auxquels lis sont destinés.

L. MARILLES

P. W. Jeyns. - Old Celtic Romances, translated from the guelle, 24 silltion pages at sugmenting. - Lombes, D. Natt. 1894, in-12, xx-440 pages.

M. P. W. Joyce vient de faire paralles une seminde délition, revus et augmentée, de la anisoriem de récits épiques et de coutse murveilleux, traduite

du viell irlandais en anglais, qu'il avait publiss en 1883. Il est un nambre de sens qui ont le plus largement contribué à répandre imra du cercle étroit des caltistas la connaissamo de la philologie, de l'histoire at du la logenda mandaires. A l'hours ou le remail de M. Joyce a pure, il a aties l'attention du public lettré sur les truditions de l'ancienne triands, et il somble arme remin à in sause de la littérature miantaine des services analogues à seux que la traduction que Lady Guest à donnée des Mahinogion avait autrefois enulus à la interature galloise. Aujourd'hui micore et malere l'apparition du bel suvrage de M. d'Arbeis de Jubainville, en livre a compresé toute en saleur et tout son interêt. Les récits publies dans ce volume sont au numbre de doute : 1. The Fate of the children of Lie, or the Four White Sames, 20 The Pate of the zhibleen of Turens, or the Quest for the crie-fine; I The Occuffmeing of Lough Nough and the Story of Liban the Mormond; 4º Counts of the Golden Hair and the Fairy Matten; 54 The Voyage of Maiklan; 0 The Fairy Palme of the Quinken Teess; To The Pursuit of the Gills Backer and his horse; 8º The Furnit of Decumb and dyapun; 90 The Voyage of the reas of O'Correct 100 The chase of Slices Cultum; 110 The phase of Slicer Fund; 17, Ocean in Ternange or the last of the Fens, Les trois demices de ses rémits aunt m vers dans le texte original. Les fragments époques et les contes merveilleux punide par M. Joyce ant 448 traduits directement pay lai our les mes, irlandam, monservés dans les hébitothèques anglaisse, principalement colles de Trinity College (Indidu) et de in Royal Irish Amdemy, Il s'est unte des traductions parues unterieurement, mais la piupart d'entre elles, faites dans un but philoloarique, étaient d'una telle lituralité que la lecture en étail rehutante pour ceure qui cherchainst dans ses recits des reuseignoments pur l'organisation speciale ou les proyances de la rieille friunds. La traduction de M. Jayce, au contraire, combs on man langue élégants et aierte, reproduit le mouvement et la malour de taxte, sans s'astremder à décalquer la forme mêmo des phrases; n'est un herre de mythologie et il histoire, et non pas un livre de linguistique que l'auteur a prétenda faire. Les contes et les fragments d'épopée que renforme es senseil remanteut sons leur forme autuelle aux pruniers élécies du moyen age; mais « most certamement des réadaptations à demi christianiseas da légendus plus aumiennes, qui nous reportent au moins jusqu'au temps de Cesar, et peut-être pusqu'aux époques lointaines ou les tribus aryannes qui devaient peuples l'Irlande n'avaient point encore passe l'océan. Certaines de ces légendes épiques se supportent à des évoluments historiques, d'autres and été oréées de tientes per es par l'amgination des annens conteurs, des e atignachies », mais les épisodes que noss y rencontrans, les troyances qui s'y expriment sont cens mome que açua retriurana dans le Adk-lore de tous les peoples aryens et, à dire wrat, dans les traditions et la littérature merveilleure de tous les peuples sivilisés ou non giviners. Comme la radgotion actuelle de ues motes appartient à une épuque so la christlanume sualt depois longismes dejà conquis l'Irlande entière,

none n'y brouvous que de raguer et poninces afonnous aux ausses dieux; identifies d'ordinaire aux démanu trois le Voyage des ille le O'Carra); les druides sont redults au rôle de unignounn, et nut détait présin n'est donné sur les aultes qui ont dispare derant les progres de la religion nouvelle. Mais les oroyannes allemantaires qui sont à la bese des grandes légendes fivines ant méteraté intautes.

Dues le premier tout : « La destince des aufante de Lie on les quatre organe blance a nous score un exemple de la fut persistante aux métamicphoses magiques des hommes en ammana ; les cygnes, en lanquels mit ets changes les trais pomes primes et leur augr, ent conserté le langage et fouise he facess if sentil it ils prince qu'ils arginer avant leur transformation. De la ocusedant on son stones, at It combin son is narrateur concerve sottement sette infirmente de l'animal cis-i-cle de l'inserne, que le saurage n'admet par, dona d'area dire il la pos colme l'eles. Dans le Voyage de Maihims et nelui des alla de O'Corra, de seculareas eposados mantrent obtroment que les Calles n'avaient peint encommesse à cette époche de se représenter l'ains sous forme asignals; s'est au reste une conception qui a permute jusqu'à l'hours prissents dens la tradition orale de bon nombre de pumples européeux ; ou su retrouve iles examples dans les légendes becaunque comme dans le folk-ions garmanique. Le tenisione rout conferme un mythe designs a explosion la formation of an lie, qui sur quit a full danc la coulonr des mythes diinviens des sauvages namale; and the large d'un programme et magagna d'alon qu'à dia forme le Lough Neagh, on pintal is some morphisms d'où sont sorties ses mus. Du estimos dans auto memo leganda la sroyance, qui opportioni dejà à un stado plus evanos de l'évolution scientillique, a l'existence d'arres de nature complesse, a demi homores, a semi mimatra il c'agri la d'une jeune illie, changés en mumoo, maja qui sonserre le visago et le poticine d'une feman-

Cast work les eaux que, comme hancoup d'unires pauples, les Celles d'Irlande situant le page dus auces, qui se confand dans lours traditions avec le page des lieur; su des légendes plus ressetter, une le fointaine penud la plans de cutte Tie-fle-Ton ou verent sons les andes esux qui un sont plus; sile flavient Tir nu u-sy, le page de l'éternélle jeunsses, le page des vivants.

Il fredrict signaler sonnre l'existence des gave, ces problètions on contraintes stranges, analogues, par cortaine sonne, sux charmes, magiques et, par d'antres, mar fabous nefanisms.

L'un des thèmes les plus habitents de ces contes, se sent les rayagre à travers les more fondames on le herce en de profiges en prodiges (ex. : le Voyage de Meilden, le Voyage des lla de O'Gerra). Lantés g'est la merceiré sonte qui l'entraine, tantôt le désir és vouget l'un les siens our des ensemis qu'il lui buit contercher jumpa'aux extremités du monde ; tantôt anite s'est pour arrandier un compagnon des mains d'un puissant magicien qu'il et confie cana existe en con bateus, de cuir sur pecils amonnes de l'Ocean (Le Poursuite du Gilla

Darker. Il arrive aussi que le voyage soit le challment d'un érime que le héron a commis et qu'il l'entreprouss pour conquerir ins objets mereminux que la famille de la victime accepte comme prix du song (cris) (La Destines des métade de Turene).

Les charmes qui retiennent les bécon capitits dans des palais mercellieux, les longs sejours au pays des fées ou le temps furt anna qu'on le seute ducer, les minant dont la chuir donne la granaissance de l'avenir, les fruis enclustin qui rendent la jermesse aux visillarde, les ians dunt les sunz solèvent la foces et la vigneur, les magicieunes qui present la forme d'anneux, les armes soucces sin pouroirs curneturele, tous ces traits que l'un recouve à la fois dans le folk-lore suropéen et dans les croyances actuelles des pespies non dirilisse, on les rencontre un et presque a chaque page. Mais cue recits espendant n'appartiennent pas à ce groupe de contre qui constituent en leurs diverses variantes l'apanage commun de l'homanité et qui ne diffecuit gnare d'un peuple à l'autre que par ées distails sevendaires d'affabulation, de matume et de décor. Nons avons affaire ici à des legandes très précisément localisées, on mosvicament presque toujours des personnages historiques out demi historiques et qui constituent des fragments d'un grand cyule àpique, Les ressemblances frappables, que les croyannes animistes et magiques qui s'y exprenent effrent avec railes d'antres groupes stimiques, su proment par la môme una plus haute valsur, M. Joyca a rendu à tout les mythologues un vrai service an réditium sen livre ; ii n'estanresie nalle province dans tout le domaine du foix dove, ou ceux qui s'int-EssentA l'évolution des mythes ajent plus riche moissonà recueillir que dans les legombs des Coltes, dans selles qui ont été-crites, il y a des sincles scoules, en lriande su au pays de Galles, comme dans relles que érec oncore incessamment l'imagination des payeuns et des pécheurs de Bretagne.

L. MARGLERA.

CHRONIQUE

FRANCE

Enssignement de l'histoire des religions a Paris. — Au moment nu mus écrirons ure lignes, tous les programmes des cours et sonférences pour 1826-1836 n'ent pur moure pare, mais roiet tout un nome le referé d'une partie de coux qui sont spécialement communés à notre disciplins.

Au Collège de France, le sours d'instaire des réligions, professé par M. Albert Reville, porters come sunne son l'histoire de l'Église chrétienne depuis le sessentationne affinielle du Christianisme par Constantin junqu'à l'avénement de l'éstimienne, les lumille et les jondés, à 3 hourne.

A l'Écule sloi Hauter-Etudes, austion der Sciences religieuses, le programme est rédigé comme suit :

 Religious des peuples non civiliers. — M. Manuaum : Mythes et tradicions relatifs à un fébuge (Océanic, Asia), les marries, à 10 heures et demis. — Les rites du mariage (Australie, Archipel Indico), les namelle, à 0 heures et demis.

11. Beltysons de l'Extreme-Orient et de l'Amérique indenne. — M. Lôsa de Baser : Explication de textes originaux relatifs à la sulgion primities de la Chine et aux musignaments du échomy et du les les Manués, les hands, les hands, les hands, les hands, les hands, les hands, les bands relatifs au Bouddhisme, — laterprétation des manuscritz religious de l'Amérique précolombieuns, les jeudis, à 2 hours un quart.

III. Religious de l'Imac. — M. Sylvain Lamet M. Foccion i Explication de la Bingavad-Gità, les marchs, à 2 boures un quart. — Études que les fêtes religiesess de l'Inde moderne, les namadis, à 2 boures un quart.

IV. Religions de l'Égypte. — M. Autoreuse: Étude des textes qui décorant le tombern de Seti les, les fundes, à 4 houres et demie, — Explantion de textes captes, les moraredis, à 4 houres.

V. Religious des yemples sémiliques :

te Hebreur et Semites consisteur. — M. Maurice Venuss : Explication de Chistoire de Jemph (Genero, 1883ure), les bundle, à 3 heures et demne. — Le Marcin dans les livres de l'Ancien Testament, les semiredis, à 3 heures et demis.

D'Islamisso et religious de l'Arabie. — M. Hartweg Denamacean : Espissation du Gerau avec le communitaire Mécingapie, historique et grammatical de Baudant, d'après l'édition de M. Fleischer, les moraredie, à 4 hourse: — Expisation de quoiques incomptions sabsumes et himpurites, les moraredie, à 4 hourse.

VI. Religious de la Grece et de Rome. - M. André Bentuster : Calles du Pélopones, les mardis, à 1 hours et demis et à 2 houres et demis.

VII. Litterature chriticana

1º Gooldrenes de M. A. Sanarina : La vin, les mours et les diècs des premiers enestians d'apren les foncroptions reconsilles dans les Catacombes, les joudes, à 9 heures. — Interprétation de l'Épêtre de Paul aux Galatos, les joudes, à 10 heures.

2º Conficence de M. Engono su Fays : L'Ecole chretienne d'Alexandrie, les jeuire, 4 11 leures. — Explication du De Principile d'Origène, les mariles à 5 heures et demie.

VIII History des dogmes !

1º Conférence de M. Albert Récine : Les christologies du Nauruna Testament. Les lundes et les joudin, à à houres et damie.

2º Conférence de M. Picaver : Comparaison du premier fivre du flas 607%; d'Aristote avec les versions et les communitaires du moyen agu, les joudis, à 8 heures. — Saint Thomas d'Aquin, commentateur d'Aristote, les confrants, à 5 heures (pois quarts.

1X. Histoire de l'Egliss shettlemes. — M. Jean Rivitan : Etuin des Gonstitutions et des Canonis apostoliques, les jeuns, à 3 heures — La Contre-Réformation du xxi siècle, les esmeche, à 4 leures et demis.

X. Histoire du Druit Caron. — M. Essem : L'Inquisitio basverhae praymitis; histoire et théorie, les aumodis, à 10 houces. — Lo Testament en devit canonique, les mardis, à 1 hours un quart.

Cours Hères : 1 Conference du M. J. Dranger um l'Histoire de l'Eglise syriogne : Les Egjors d'Edense et d'Autioche à partie du v' niècle

2º Conference de M. A. Quarris sur la Refigion assyro-habylunterme : L'Epophe d'Indulae, les lumins, à 2 lumins, et les samuelle, à 5 hourse.

3º Conference de M. G. Rayanin pur les Refigients de l'ascien Mortque : Les documents éstits de l'ammen Mexique, les vandroifes, à 1 hours trais quarts.

lians la Section des Setemers Aistoregues et philologiques de l'École des Haides-Études, nous rentarquous les conferences surrantes comme se rapportant à l'étude des religions :

M. A. Dezrouse and Pera, les mardis, à 5 heures, tien Rechorches auf les manuscrits de sant Hastin.

A la conforme de Langue sumerite, dirigio par M. Sylvam Levs, M. Spoole examinera des Textos relatifică în violui Boudillia, les lambie, le 3 hourse et demm.

La conférment de Langue soude, diragée par M. Meillet, sees nonsacrée à l'Explication de textes tirée de l'Avesta, les innélie, à 5 hourse.

M. Carrière expliquira los Livres de Jeant et des Juges, les mardis, à V houres, et les joudie, & S houres.

M. Chrimont-Gonnens étudiers les Antiquites de la Palastine, de la Phânicie et du la Syrie, les martis, à 3 haures et demie, et exposers l'Archéologie hébrabque, les samedis, à la même houre. M. Murpere fera tradutre des textos hibratiques, les mardis, à 3 hourns. Les commits, à 2 houres, il studiere des textes philimalques d'anime dans les publications de Mariette (Dendérah) et de Rochemonteix (Edfou).

L'Histoire religieuse à l'Académie des inscriptions et belleulettres. — Semes du 24 mai : La l'. Scholl adresse un travail aut une moreile inscription de Nuòconide, trouvée à Mudjelilles, our une sine à montie
briuse. Elle monthones d'importants érénaments historiques, tels que la conquête
de la Babylonie par Semmonérib, la captivité de Marcule à Arour, et surfout
la descenction du royaume d'Assyrte dont actua des documents auxéliactures
ennues ne faisait menitos. Elle relute auxei des transferts de divinités par Nabutnodonator, des constructions on restaurations de tempies, et donne le tout
d'un source de Nabonide.

- Somme du 31 mar : M. Holby, amonté étranger, développe les raisons pour lesquelles on ne saurait alimettre plus longtemps que l'art del segmentes aut ne et me sait développé en tirbes. Cet err est phénimen. Cette très remarquable argumentation a provoqué une discussion nouvrie que «>st prolongée dans les sances envantes. Comme elle ne tourbe que d'une feçun militaite à l'histoire religieuse et qu'elle ne sturait se séaumer en quelques ligme, nous nous homons à la elgenties ici.
- Season del 21 para : M. Foscaré communicé la seconde l'antaire d'au mémaire sur le permonnel des Mystères l'Élossis : les Eumolpides, les Réryces, les lumilles surver attachées au sulte de Dismiser et de Coré. — M. Clemmont-Gazanne commune la lecture d'au mémoire sur la désess Toutt et le culte de Demèter et de Perséphone à Carthage (la suite dans la séance du 12 juillet).
- Serone du 28 juin M. Recon de Villefense presente les photographies du magnifique tréser d'argenterie romains trouvé à Bosco Rosie, pres de Pompéi, et donné au Muses du Luerro par le haron Edmond de Richachad. Ce tresar, américar à l'écuption du Vérure de l'as 70, se compass de quarante pièces. À nove un la phinia en argent duré avec buale un relief de l'Afrique. Celle-ci est représentée sons la forme d'une feaune coeffée de la depoulle d'un sispinant, senant un surpect à la main, avec des attribuiu qui se rapportant une léguades raligieuses du pays, tels que le sistre d'Isle, les harmets des Dioscurse, le heute du Soleil, le museue d'Unroute, etc.

M. Bernardakie signain les ouvrages incidis retenavés par lui fans diverses béhintiséques publiques. A noter une lettes de l'empereur Arcadiné un pape reative à l'exil de saint Jean Chrysestome, suivre de la répouse du pape; un poème épique sur l'enièvement d'Hélène.

- Senner die Symillet (C. r. empredait de la Remue Gritique) :

M. Breat lit un treval sur différentes divinités de l'Italia amérene. L'opinion generale set que les Romains, quand ils forent mes en motant aren les Grece, dentificrent lours dons aren les dieux belléniques, par exemple, Mars aven Aren, Minorve avec Albené, et aime des autres. M. Bréat penas que octis identi-

faming est plus uncomme et qu'elle a die fuite par les Etrusques, Les nome de Mars; Minures, no sont pas lating, mais tirusques. Il en set de mûne pour Naptune, don't le nom se retrouve, sums la forme a Naphtil se sur un miroir, La langus lating est une langue indo-suropeanur; il se peut y avur à se miet suom doube; ma's de seque la largue est tryenos, il un s'empli pas que la réligion le soit, ou qu'alle le suit en une entier. Il sutfit de connéderer les muites de l'Enrope middern pany was special ranges of a langua se dirivent pas necessals. terment de la minus aneces. La religion étrusque a socore laisse d'autres traces rion les Romains et, pur les Romains, même chez nous. Ainsi le sons de la gens Accolia, a laquelle appartient entre autres l'empereur Marc-Aurèle, derive du mut + Unit +, qui designait le soleit. Ce com s'est maturalles en France, grace & la volle d'Origans, et de France il a pande l'Atlantique pour liantique l'an des Elais de la république américaine. A mesure qu'on y regarde de plus pole, omaporçon un plus grand nombre de collaborateurs al l'angre de la confinction. Le langues de un visilles populations, établies est apparence, è ces pas mort. tout à fait ; il coparait par intérvalles, dans une allerion mythologique, dens un ama de pays, dans un mun de personne. — M. d'Arbois de Juhalaville croit que los principes generally point par M. Bessi un pouvent grants our continues. Les donicines religiouses des Homains continuent des éléments ruprimise aux Etrusques et qui no sent pas inde-europeens; telle sat la doctrine que le genere dans Pert due baraspires était de mon augurs, et son la droite. Mais il y a quelques iléteils qui jusqu'à pius ample informé pervent etre dissurse. Ainzi is not usti, a soled a, at is nom der Aurelie, primitivement Auseld, auchlend décrer de la même ranne que le latin ouvers, dont l'origine paruli milmentopocone. - M. Basarier ajouto qualques ofmervalisms de détail.

- Serme du 12 juillet : M. Clermont-Gaunous schwe in lecture de son meissies our la décesse Tenir et le mile de Démèter et de l'arasphone a Cardinace (von seans du 21 paul), Tracs innerplante de Carthage mentionnent une décase saire, appelle Amus ou flam; dans l'une de ces lescriptions, elle cet mise en support avoc une dense nounces Baalai Ha-Hedray, M. Clermoni-Gameras voil dane sente domible, manumo aux Pheniciena, mm deesse fille, et reconnaft dans la comple divin Démétur et Perséguese. Il rappelle que, d'après Dindorde Socia, le mille de cue deux decesses gracques les introduir officialiement à Carthage on 307 grant J.-C. On s'explique sizement le fait; les Carthagenois, na cours d'une sumpagne multinurouss en Emile, chercleirent à se rendre fareraides les deux desante protectrions de la grande les, D'antre part, desir inseriptione puniques assimilent à la déssau mère aux montionnée le grande décessanthaumores Tann Pene Bant. Le rapproximumit de la Tanit certinginoles et de la Démitter grecque en résults nécessairement. La tête de Démitter se retrouve, d'antiques, sur les plus aumennes monances de Carthage, et l'on sait quelle importante sut, dans la période semaine, le culte de la Cérès africaine dont l'identification seec l'anit n'est pas doutsuss,

M. Héron de Villefosse fait connuître le cénultat des fouilles opérées à Cartinge pendant le mois de mars. Le multiller fanéraire des quarante tombus exploréss nu présente pos de particularités nouvelles. À noter la découverte d'un cytindis creux surmonté de sept vanes communiquente, une d'une titu de ffathor et d'une tôte de vache. C'était probablement un lampadaire. Ou a retrouvel des objets análogues à Elmans, dont quoiques-une portent un homocomp plus grand nombre de vanes (10 à 50). Ces objets sont communés cylimire afrance de ve suche avent force shrétienes.

- Stance du 19 juillet (C. 7. reproduit d'après la Berue Critique)

M. Diculator expose que, au cours des situdes qu'il poursuit sur David et la midde breedste. Il a été conduit à rechercher les éausse originales els prophitirme et de son influence sur le peuple. Saill, un prophète dans le seus ééel du mot, n'étair pas un esprit comment, mans les débats de sa carrière et sa mort temoig sent d'one âme tirre. Pourrant, il est use existence partigles entre l'abatbenont et la colore, et faillit comprometrer les destinées de 14 monarchie nainmutie. Un parell demanded s'exployant quand on sure recommi Paleminis et la vernable nature des surie où tombarent se monarque et les soyents. Said et les prophites étaient, on réalité, des névropalles ches qui la nécons recétait les caractères de una épidémias de grande hyatéris dont l'histoire offre, à diverses reprises et a cles sécries de distance, des examples in frappants. M. Domisley emprunte d'abacit à la Biblo la description dus crises mystiques que se procuraient les royants, pun il enumera les apublimes de grande hystéris, depuis la shocks on dams de Suint-Guy et le tirentisme, qui acvirent au 177º satele es Albemagne et en Italie, jusqu's la pessessimi de Joss qui su renouvelle chaque année dans le verd de l'Espagne, à l'oversion de la Ute de sainte Oronie, panonne de la ville. Cas premières comparaissess mustrem que, des l'épaque de Samuel, la grande hystèrie de forme auntagieuse régnali sèses les Hebreux. Elle était, d'ailleurs, atténuée et, comme le majorité des épidemies ultérieures, sunscentive 4 me suregritation rangemen et à une depression physique et morale nocasionnée par des fleurs et de lengues privations. Les estests someacras d'une munière spootale aux arises de Saul confirment ces monclarims et les precisent, C'est, tour à tour : l'initiaties du minarque sur pratiques du prophètisme, ses fureurs camees par les sons de la harpe, commo les cions de chorse, de tarentiame, et les enières des démonsagnes sons attémuses par des concerts de flute ou de viole ; sa singulière attitude après la mut de Gollath ; son deur spiniatre de liter Dirid, put son file ame, Jonathan, et selle le modamention et le massacre des lévie de Nah repundent sucure as dáliro et à la munic homiside des démonaques. On relevera atus tard la scèm de contagion si curiouse et al lura decrete du successibuit, lour à tour et pur tenie foir, les émissaires royaux et Suil les meurs. L'aucès du maniaque reproduit exactement les productions et les phases chrimiques d'areattaque su parfait accord avec la grande hystòrie de forme démoniações (leys-

195

téro-démonopathie, dent Saul était attent. Il résulte de ces constatations que Saul sot d'abord des crises passagères coupées de lenge répite; puis le mal a'aggrave, les accès se rapprochent, et des ters il n'a pins la responsabilité de are notes, if often in false or multi la domination d'une idee fixe, même dans les périodes de rémission. Une somplé blereure à son minur-propre suffit pour dechamer sa haine, et, avougle dans sa foreur, il s'achame à poursoitre les proventeurs incomments de su mière. Outre les lamières qu'ellé jette sur le prophétieme, cette enquête grandit David en ce qu'elle permet de portre un pegement denimif et tout à sa glore sur enstapportgavec Sant. Etle témoigne auest combien la filhie reste sincère en face d'un sui, dont elle ignore it mai, et sa visture, dont elle n'exalte ni la generosne ni la longue patience, si elle atiente en cela la valeur historique des chapitres consucrés un fils d'Inaia. Entin, sile montre les cames matérielles de la multiplication si rapide des voyants et de leur juffneure considérable sur le prupie. Si on fan abstraction du sôté reorgieux, ses cames tenaient, pour une large part, non caractères patimisgaques du prophotomo et à la forme contagueuse, qui printispensient les espeits quant ils ocles dominaient par.

M. Salamon Beinach présente une statuette de branze de Minerre, de siyle grec ambaique, sénemment découverie pres des Durdamilles et acquies par le Minese de Constantinople. Cette statuette reprodoit un type dent en us connaissait secore qu'en sent exemple dans a statuaire, mais qui est criui d'un enlosse de bronze dorrit par l'historieu Nicetas et détenit à Constantinople es 12003. M. Bemant donce des sainons pour croses que se colosse était la Minerce du célèbre temple de Lindos, à Riodos. Ce type archafque se transforme à l'opeque de Phidias, muis sans que la tradition fai brusquement intercompus. On en diagrene encure l'influence dans la Minerce en us et su voice du Parthémes, comme muni dans la Minerce colossale dite Premiadous, œuere de Phidias, am l'Accopole, Suvant M. Rumaco, nous autions conservé une copie exacts és cette dernises status dans une figurine de bronze démunyette près de Colienta et achette par le Musée de Roctoo.

M. Volote lait une lecture sur l'arigine du titre de voi très chruises attribui sux ruis de l'rance. Les une us le lout dater que du régue de Louis XI; les autres le lout rempoter au taptéme de Govin. Le verue au trouve entre ces deux opinions surrémes. En tant que titre béréditaire exclusivement réserve aux ruis de France, cette formule rumonte à le fix du surf sonte, probablement aux dernières zanées du règue de Gharles V. Mais, bien plus annientement, ce même titre à été décerné par l'Eglise aux couverains de la France comme un étage individuel. Ce fait est partunitérment forqueut sons Popin le Bref et sons Charlesmagne, pair nous Louis le Jague et sons Philippe-Auguste.

- Source du 25 juillet : A propos d'un rémait ouvrage du D' Leoning, M. Monte demns de nouveaux remaignements aur les épecs d'amour ou spece besties offertes judic par les papes, le jour de Noël, à qualque seigneur ayant bien

mérité de l'Égine. C'est une pratique analogue a celle des « rours n'er « circlies nagaire par M. Montr. Le paps choisissait le destinataire après consultation du Sacré-Cobiere et y loignait le plus seurent un bref ou stouent mantionnée les surses de l'âle. D'après une tradition uncisane, coint-es dessit être rei, due ce marquis. M. Minus a retrouvé une vingtaine de ces spèces d'homeur que tempédeuse même exposan a toute verte de dangers. Il a retrouve sousi les nouve des artistes qui les casellerent et a pu relever lours prix de certant parfore très commétrables. La dernière qui au mé donnée fet écorrole en 1825, ou due d'Augustème, mais satustiment encore l'èpée d'homeur et le chapean durel sont exposés chaque année pendant la vigne de Noill et le pour de Noil, à côté de l'autet, dans la chapele paquie.

Season du 9 auit : M. Weit lait committee un nouvel Agente décrater à la fighes, le quatrieure, un peu antérieur une providents pusqu'il date du dermie tiens du cre siècle avent nouve ère. C'est un péon, sons notation musiquie, consecci à l'instoire du dess et à des overgements contemporains de l'apteur. Le texte configure que les travaux de reconstruction du temple, continués pendant pur le rre siècle, forent poussés ples activement après la guerre sarres et la pillège du sensuaire par les Phocideurs. L'auteur du penn prêce le panisollèniesse et chante par avance le jone giorieux où le temple sera resulté dans toute sa épérdant et défende contre de meuvelles déprédations par de puissants protecteurs. On reconnaît les l'impération des princes macédoniens que diregenient alors le coussel amphintymique.

- Semes du 16 nour : M. Homolie, directour de l'Ecole d'Athènes, donns locume d'un momotre sur les seconstructions ou modifications du temple de Detphis et présente les relevés du temple par MM. Tournaire et Blot. Contrairement à l'essertion de l'amanine, le temple qui assissai de son temps n'était pas l'extre des Aleménoides, remoutant au vis siècle ; celle-ci fui détraits par qui templiment du terre dont M. Homolie relive les traces aux divars ettes de l'édifice. Des débris de ce temple uneim fissent employes dans la reconstruction refle-ci su fit vers le fin du v'et au mé siècle ; acome des pièces architecturoles retrauvées au peut être anterisure à cette époque. Les travaux durant être actifs autout entre 350 et 330. M. Homolie a donné une explication complète du plan-

du tempio.

M. Circumst-Gamesu presents in photographies des accomments functuires qu'il a trouves l'hives dernor à Khome, anciennement Leptie Magna, et reprind à se prope l'interprétation du manadée d'El-Amrouni dont l'Académie s'aut délà occupée. Les sonnes qui discorent de manadée cont emprentéem à la légende d'Orphie charchant Eurydine sux enfers. Ou ne comprendit pas pourquel les deux personnages ambliment rentrecaux sufers plutôt que d'en sortie. M. Cormont-Gamesus mantre que la déparation vier le mement en Orphée se ratourne pour sule Eurydine, auns tenir compte de la défense de Preservine, ce qui a pour consequence le retour définité d'Eurydine aux enfers. Il propose aussi diverses

re-tilications au premier déshiffrement, dont la plus exportante pour sur les premiers mots. Il les lit ainsi : « le-clone Rephaims — » aux liteux Rephaim », se qui correspond exactement que l'un Maintres dation M. Chemour-Connens lait researtie l'importance de cette identification pour la détermination des Rephaim de la Hittle.

— Seunes du 21 unité M. Homelte lait conneitre une inscription du ve actele trouver à Delphas, qui contient une partie du node de la phratrie des Helyades. Le document appearle les plus précieux remergnements sur les emulitions d'entrée duns la phratrie, sur les obligations liturgiques des moudres, les rites des morailles et, d'une façon générale, sur les cultes des delphiques.

M. Théodore Reissock controls l'assimilation généralement admiss de la batuille de Magdolos, mantionnée par Rémédie, avec la bataille de Megdolos, mentionnée par la Bible, Le pharase Necho hattit à Magdolos les Assyriens, non les Juis en les Philistins, en 604, trois uns avant la chata de Ninive.

- Sérmes du 30 seel : M. Opperé revient sur l'assimilation proposes per M. Remach, Hépodois ranoute que Necho, après su victoire, s'empara de Cadyris, grande ville de Syrie. C'est à tort qu'un a identifié celle-et avec Jécusalem en avec Guza. Son nom signifie « la suinte »; s'est la Hérapolis des Greux, au-jourd'um Decaldia.
- Scance du d'un nome syriaque de la Viente Pierre l'Ibère (« Pelera » au lien de « Palaia »), montre que c'est la transcription syriaque d'un moi gres significant e colombe ». La jocalité dont il s'agit était située à proximité d'Ascalou, un s'élevait le temple d'Aplatodite, in plus nomen un dire d'Hérodote, et un le miomise était en grand bouneur. Le même enue se extrouve dans le nome de la localité articlie de Himanne, en que, en urabe, seguite « colombe ». Cette séen difination (end » prouver que l'emplorement de l'ancienne Ascalou u'est pus ou se trouvent aujourd'ion les mines de Askalda, sur le bord de la mer, mais à El-Medjolal, du quatre kinnestres plus à l'intérieur, Amadon, cumme la plupart desvités philistines (Guza, Asfot, etc.), se serait donn éleves à l'intérieur des terres, emis agrant en, en bord de la mer, en guine de port, une prine ville dépendante. M. Ciernsout-Gautienu a continue dans la seance du 20 septembres l'étade des données géographiques fouveus par la Vie de Pierre l'Ibère.

M. Opport qualifie de dieu hanquier et commerçunt le disu-sobiil adoré à Sippara, deux mille une avant notre ées, l'après des textes récomment publiés.

- Somes de 13 septembre: M. Clermont-Gauneme, carrigment infecture d'un texte arandon trouvé en Egypte, montre qu'il relate un aute de dévetion d'un sertain Atmente, levablite comme le prouve son non, na dont sayption fform-
- M. Howoth dogue la description du Trésur du de Siphace, à Delphus, et propose d'y successattre platôt le Trésor de Cuide. Il présente les photographies des chantiers actuellement exploidée et des objuis récemment découverts.
 - Seance du 27 septembre : M. Halvey donne une neuvelle interprétation de

diverses mecriptions and comprises. La première, phénicienne, quatient les sonox adoesals su dieu Mohart-Peosidus par un prices de Lapithes (Thypre) à l'ecqueins la continue maisseners de son père. La tressième appartient à un bus-sabel air sont figurés le mi Barrukoub et ses subluts; elle apprend l'existence d'un nouveau diou semuique, fillerrein. La quatrième, du vist solele avant noire ère, rappelle la countination de doux temples defins aux manes des role de Samul, afin qu'ils soient pourves d'uns maison d'éver et d'une maison d'éte.

30

Publications recentes. - La - Hilliothèque d'années - des - Annales du Musee Gulumt a vient de s'amputre d'un volume, le sinquième de lu collection, qui sera accueilli avec una particuliere fassur. C'est la promière partie du Vapage dans le Laus par M. Apmunier actuallement directaur de l'École coleniule. Ce bonn volume, ornò da trente-trois sartes, est a proproment parler la pourmo du rayage d'exploration a compil pur le commandant Aymonier et jeur his amongonias cumindyluss à la lin de l'année (883 at en 1884 dans le Laou, t's voyage fainait mills a l'exploration spographique entreprise su 1882 et 1883 par le suillant officier dans le pius gennule partie de royanne sumbodgieu et dans ins provinces vocames du Campodge planees som la domination du Since, Nos lecteurs se souriement synir ou, dans la Reyne, au écho des plus metrantifa de colté enumagne, dans les articles que M. Aymonier a communes any Teliames et a leurs religious (oute i. XXIV, p. 197 of 261), et l'on suit quelle preciouse moisson dutgraphique il a rapportes su France, L'ouvrage nouveau qu'il fail paratire dans les Annales du Music Comet contient auxi des remeignements intéressants sur der confirmes toligionses un des superstinons laumennes, muss ils sont dissimines à travers le torre, una groupes dans une stude d'ausouthis. L'autour, so effet, note au fur et à moure de son passage les partieslarius qui le frappont, geographiques, ethnographiques, meesles, religiousas, etc., suivant qu'elles se nort decembre dovant lui, sans guire sont que de reprodirice Balliament are observations. Il donne der tale, non der discertations, Afina, das le début du voyage, à Sambou, il fait un tour dans le village avant de continuer sa route : « Dans la pagorie, dit-à, sont que ques femmes endmanchiles un type de sauvagesses, milerà et le nez écrase. Comme la généralise des pagodes de village au Cambodge, celle-ri, construite sur un penit remblai, priesate un toit de staume post sur des colonnes, L'auto, su briques el pilière, emporte une statos du Boutillia plus grande que nature, en bois ou on milites werm. Price the temples, dance ones positio butte, and relogates has antiques divinities un Vishana grossier de pittre on bas-relief et un petit lings aut soois avec rights pour l'esquiement des sonz limitales. Ces dimez as sont plus que des genies e unak ta «. Les Cambodrious de une jours tour rendent spance hootmage, les invoquent et allument en leur hanneur de potites hegraties offeriferanter - (p. 2-4).

Cetta repide sequinar de la pagade de Sambok n'offre-t-elle par un piquant raccoursi de l'histoire religiesse de l'Indo-Chine, et le « petite hutte », à coté de la « pagade du Roundille », no rant-elle pas hemmap de leçere de publica-phie religiesse? Ce livre est pleis d'observations unalogues, prises sur le vif, et qui font passer aisèment le hoteur sur les innumbrables torrents et rapider qu'il troverse ou remonta en compagnie des voyageurs.

Notes collaborateur, M. Bartucig Levenheurg, vient de publice dans le Rapport annual du l'Égule prutique des l'inutes Brates, Section des Sciennes religiouses, au Nouveau Mémoire que l'aptophe minérante d'Égypte inscrite sons Ptalèmes, fils de Ptalèmes (l'arts, Levoux), accumpagns d'une boile planube en hallogravure Impartin. Changé en qualité de directour-adjoint des conflicences sur l'Islamisme et les Religions de l'Arabie, M. Dereshoueg aruit donné, dès l'au 1893, une première édition de se texte autique en son genre dans le Jouenal essatique. Depuis cette époque plusieurs travaux ont paru sur le même sujet, un sorte que le premier aditeur a peusé qu'il y morait intéret à reprendre déchiffrement et le commemule de l'inscription à pouveaux frais pour desser en quoigne autre le hien de la desaussion communique qu'elle a provuque

Si se court memoire se rattanhe aux crudes d'epigraphie minéenne que M. Derenheurg poursuit depuis platinires années avec un aucèse crossant à l'Émile des fluides-Études, deux autres de ses crossies publications se estincheut à son annégnement de l'arche à l'École des Langues ocientales vivotes, L'auteur de la Vie d'Onelieu a juge qu'il seruit utile de mettre à la disposition de serlectours une traduction exacte, complète, du document original d'après loquel il à reconstitue la biographie de son émir. De là provent le volume qui a paru chez Leroux un commencement de 1893 : Samentes historiques et récite de sèmme par un entre agrica du sus siccie. Autobiographie d'Onelessa Municipales d'après le taxie arabé).

Estite, e'est encore à l'École des Hautes-findes, mois à la Section des Samones bistoriques et philologiques où M. Derenbourg enseigne également, que se rattante une resideme publication importante qu'il a fait paraître cette année, comme 1650 faminale de la Bisliotheque de cette Section, savoir une nouvelle lettes de texte arabe de l'Al-Fakhre, Histoire du himilifat et du micerat, depuis leurs régiens jusqu'u la coute de himilifat. Abbande de Bagdddh (65c-425d) avet des proféguménes sur les principes du gouvernement [Parin, Baullion), L'introduction de cet ouvrage a été liées à part, à un petit nombre d'exemplaires, et montiont des remeignements doublies sur l'auteur, son œutre et les manueurite dont s'est verre l'outeur. L'auseur, lim Al-Tobaha, pauss en revue tous les russ de la dyunstie. Albande et leurs vints. Son Manuel de politique et d'aistoire manuement, devenu cassique par les extraits qu'en donnest la piapart des abrestomnes.

thise arabes, offes de l'intérêt pour l'historien de la religion somme pour l'histories politique.

Notes collaboratour, M. Amelineau a public cher Klineaueck une Notes des momentale soptes de la flibilitàtique nationale renferment des mater bilingues che Nomesta Testament (Licé fiss « Nomes et Extraro des manuscrito de la Bibliothique variancie et sutres Bibliothèques, L XXXIV, 25 partie). Sin ninoches reproduisent en phototypu des fragamets gross de ens manuscrità, Ce soul matheurenoment des parenentes fragmentales parities en bien muncala star; tela qu'ila sont, lis importent néanmoins, nuns les parties suffisammant conservius, un précient complément à la documentation du lette déslique ils fint partie des parmemins coptes ample il y a neuf ans par la Bibliotièque Nationale, et dont le catalogue, decasé par M. Amélinean, n'a pas enture su public. Dans la personie fiction, l'auteur ne s'occupe que des journess billingues de quaz de cos manuscrito qui sent cumposite de fragmente da Nouveau Tesramont, s'est-à-dire des passages ab le texte grec est junt an texte sopte, le plus souvent au verse du tauliet, et des quaiques fragments on le teste grac existe sent sans thre accompagné du teste topie. Il un regrettable que nes manumeits ne solent pas dates. M. Améliesau a préfére ne pas fenites à leur propos in numerica quantities dus perconomics merits en lettres oursides. Il conse approud aculement que les fragments en question ne sont ai du même age m du même type d'écriture, quarqu'ils provinment tous du même memoriere de Schwinkli, sur la rive gauche du NII, su fine d'Akhudm, le Monactère blane, Constitut is profit profit of the fir premier of it sinquitum minimum du 11º viccle, je trassieme, le quatrisme, le neptième et le builleme pedictre du vine siscis, ce qui cous reporte à un pases déja frès resuie. Après la reproduclim des textes, appartiement auritiet aux Esunglies (un 1900 passage de la De Épites ing Cornthians), M. Amilineau donne la liste des variantes fourness par seu texas, muis cant les comparer avec les fectures des principeux groupes de unnumerito de Nonvena Taxismont. La plus surieux de ces passages est certainsment soul du trossens manuscre ou can bours le fin de l'Evangée de Mare (uni, 0-18). Apres la v. S et arant la fin manificatique de l'Evangile (uv. it-18), il y a, dit M. Americana, and longue conseque construct que la suite n'étail pas amaidores comme abrolument antientique; malheurequement elle sectioniplictoment illimitée en certains passages. La partie fiame mentre que com avons let l'optiogne plus sourt du danzième évangile à peu pris tel qu'il se trouve chies in codex L of dans in version photogeneous, It fant observer encore que, après aron reproduit estis fin con canonique de l'Evanglie, le manuscrit prisente de ionivenii pluticure ligues illimbies et donne mie soconde lata le v. 8 qu'il porte dica pine finat, provincimus ca danasca la flo cumose diese la terra recu. Los surlantes fournies par les unires passages sant turies importantes. Il serals deairaide toutefois qu'un paléographe sumpétent les compare de plus proc eres

ses luçons summess, pour en établir la valeur et nuesi pour établir la généalogie des textes qui not été utilisée pur les accibes de ces manuscrits hijogues

None recevors de la maison Hachette un fort volume tu-til, Le Congrès de findepieur a Chicago en 1868, par M. G. Rémet-Maury. La l'ierne consecrem proubalmement un article spécial à ce livre. Nous désirons tautofois le recommodére des maintenant s l'attention on nes lecteurs. Ils y trouveront, sous le paume l'un témain oculaire du Congrès, le meilleur et le plus fidèle tabloau de ce qui s'est dit et fait dans estin memorable assemblée, et cela sous non furme norme commune que dans les deux encrunes estames publiés en Amérique et en Anglature. Le livre de M. Bussel-Maury, en effet, présente sous forme mulytique et capres les procés de ne Congrès de malytique et Capres les procés de ne Congrès unique dans son genre, qui à ressemblé dans de entretiens pamiliques et anticana les représentants de dix religious, de quinze races différentes. L'auteur, après avoir ramonté les préliminaires et requiant la phivatonomie générale de l'Assemblée de Chicago, a groupe les discours pronunces, surrant l'arcère des artis es du programme, et les a reproduits dans les termes même des contours.

Les mutières peurent es ramèmes à uns trois afrefa : I. La religion en est universable de la croyense en Dies. L'idés d'un Dies unique, père de trois les bommes. La rie future. — II. La religion deux en repports avec la famille, les s'ennes, arts, lettres, la morale, les problèmes sociaux. Thomanité. — III. La stimution actuelle deux la religion : perspectives d'union des figliess chrâtienums et d'union religieuse de la famille humaine. — La religion universalle et défiutive.

Ajoutons que le volume de M. Bonet-Maury se termine par un index domant les name des pornounce qui sont montionnées par l'anteur su sours de con exposition et (m'il est orné de quatores portraits, slout le prunier, somme de juste, nous fait connaître la balle et sympathique figure de John Hehri Barriwa. le président du Congrès.

Nous avons dejà parie du beau mêmoire de M. Foucart, Receivrates sur l'orivien si la nature des Mysteres d'Elemeis (coir Receir, L. XXXI, p. 252 et sulv.), et mus some proposons d'y revenir essore, à esses de l'importanne espitale des consinuents de ente étude pour l'histoire religieuse de la Greca. Il y a intéres a sulessire les atmenyations que estis thèse provoque de la part des juges sompétents. A ce time nous reproduisons celies que M. Satomos Reisantés dans la Receive religies d'Austoire et de litterature (ue 29, p. 24 et suiv.) :

 La théorie de M. P. comprend deux parties, l'one portant sur l'origene, l'autre sur la nature des mystères. Les mystères, tels qu'ils aristent à l'époque chassique, résultent de la superposition de deux religious israques importées, Come agranticulement agracule, l'autre plus particulièrement inystèque. A cette époque auxel, le nurantire le plus important de l'aditation est une sorte de mise un talianou du Lévre des Morte egyption, accompagnue de sommentaires oranz, l'ion accidementaire, unus ne trouvoux qu'un symbolième élémentaire et grossier.

- On entrevent tout de suite l'objection: à quite ser l'hypothese de la primière migration egyptionne? Si M. F. s'était oustenté de dite qu'au eur siècle, ou déjà su vuri ou su tx*, la Groce, surfact de son promier meyre ège, s'est ouverte très largement aux millionness du debors, un ne pourrait qu'être d'accord avec lui, tout en se domandant si les influences égyptionnes es se sont pas exercien par l'entremise des solons inneres de l'Egypte, commo les influences assyrobabylemennes par celle des lomens de l'Asia Mineure. On conçoit sons peion, vors os temps-ià, qu'un firec revenant d'Egypte ail égyptise le rituel secret d'Éleunis. Mais quand il est question de la religion d'Isla et d'Osiris introducte dans la firèce préhomèrique par l'effet de la domination des Egyptiens on des Phénomens dans la mor Égés, M. P. me permentra de douter ou mon de l'archéologie, dont il a lui-néme invaqué le témoignage.
- Laraqu'un pemple policé entre en contant avec un pemple de démi-survagen, c'est sinui que M. F. se figure les Grees du 221 mècle, il ieur appocie, comme les Hamains aux Ganloiz, des doux, une écriture, une industrie. Or, le resultat le plus clair des études récentus sur la Grees mycémicane, c'est que le foud de su civilisation n'est pas égyptien. Ses di-ux l' muis nous les commissurs par les genumes les alaires, un il n'y a mi un Apis, et un Anuhia, ni une fais pas joint, du reste qu'un Gilgaries, un Exhaui ou nes letar. Ses écriture l' mais M. Livens event de montrer (M. F. ne pour ait le savair encore) un'elle se extractes aux syllabaires suppriote et hittite, n'ayant rién de commis avec les hiéroglyptes egypiens. Son mituatrie l' mais tes armes, les azans de Mycécne ne sont pas ceux de l'Egypte, et, pour s'insister que sur un point, la fibule, femiliere aux Mycécnes, est innocene sur les bords du Nil.
- M. F. do non les cércules d'étant pas indigenes en Grace. Démeter, qui passe pour les y avoir introduites, devais être une divinité étrangère. Mais, d'abord, mus ce savente pas en les cercules acti indigénes; M. F., prête à M. de Cacdolie, touchant leur ocigine néssepotamienne, une assertion qui est singularement attenuée par le contexte et qui, d'allieurs, n'a qualis valeur d'une openion. Es second lieu, la thèse de M. F. l'obligerait à planer l'introduction des arrances en fifthe na truy mode sentennent. Mais esta sut dominis de la façon la plus formelle par la strattgraphie d'finantific du le bié parsit dans la satte brêder de Schliemann, municieure, probablement de hemirapp, à l'an 2000 (cf. fournai of Hellèmic Statios, C XIV, p. 226). En dissat que les accionnes statums inmatres de la Soince, où l'on trouve également des céréales, sont également fort antérioures a units date, je lerui peut-être mourire M. Foucart, mais it faut hien en prenûre son parti et reconnaître que l'aguiranté et la civilisation sont vieilles, silleurs encoure que la go des éneuments écrits en faut foi.

« Il n'y avait pas de mystères qu'à Eleusis. On ell nounaissait de fort annione en Trasprotis, en Armatic, à Samethrace, Coux de Cousse en Croix numerient pour les plus anciens de Jone; s'est de la, dissit-un, que Démotes, enreignant la collure du ble, paras en Allique, en Smile, en Egypte, Disonter cette protection des Cretois nous entralerrait trop loin, contentous-nous d'ajuntes une chasserrium, Si l'explication de M. F. vant pour Eisens, elle foit agalement se verifler pour Samothrace; or, Hérodate, qui connaissant l'Égypte, dit expressement que les mystères des Cabires sout polasgiques (II, 51). Un unity passage de cet histories (III, 37) paraît prouver que vers le vare sucie les Cabices, eux ausai, s'egyptiséreut, peut-être par l'entremise des Phéniciens. C'est ce que l'on constitte également pour filence et ce que M. F. a parfaitement montre. Muis au-dessous de cette acorbe égyptienne ou phénicienne car l'inflances directo de l'Egypte est toujours difficile à admettre — il y avait un fond indigéns que M. P. est porté à méconnaîtes. Ce fand, morme eclas de l'orphisme, est thrans-purygien, thrans-pélasgique, tout us que l'ou voutre, mais Il est caropers, M. F. no s'ast pas encore fuit à l'ifee qu'il existe une tren visible. circisation européenne, et mêmo one três vielle philosophia européenne, dunt le druidisme est une epave a l'époque historique, Cette sivilisation nouva éte reveles par l'ambiologie dits préfusionque qui, grâne à Schliemann, denne autourd'hat la main à l'histoire,... le devrais peul-être dire qu'elle la loi tend, et que l'histoire n'est pas blen empreunes de la prendre; je crains que M. Formart he me contradise pas la-dessus, +

Parmi les fivres ou brochures relatifs à nos surfes, none signalerons encors :

1º La thèse française de doctorat es letres de M. H. de Le Ville de Mirmont :

Apollonies et Virgile. La mythologie et les diense dans les Argonantiques et dans l'Encode (Parre, Harbotte ; in-8 de un et 77% p.), laborieuse comparaison de toutes les données fournies par chamun des deux puètes sur les principales diventes de l'Olympe, remail de materiaux tres précisus dans la conclusion ne s'impose pas,

2º Dimpros, Etude sur l'organisation materielle du Médier athénien (Paris, Kimskaleck; in-16 de vo et 328 p.), par M. O. Navarre, professeur à la Paculté des lettres de Teulouse, où l'on trouvers un résume clair et bien restauné des connaissances actimiles sur le théâtre grec. Le premier shapitee est connaissances actimiles sur le théâtre grec. Le premier shapitee est connaissances donymaques.

3º Un microssant article de M. Salomon Reinach aur la floligion des Galates, dans la troisième l'ergison de la « Revue C-llique ».

** La thère latine de M. A. Melnory (Outil Lauveiennes monachi, disripuli ameri Columbani, ed regulam monasferiarum arque ad communem profectum confuterint (Paris, Beuillien; in-8 de 96 p.), où l'autour étaile la règle de saint Columban, les réformes opécèse à Lauxuit par l'introduction de la règle de suint Benoît et l'influence des missionnaires formes à Lauxuit aur les pro-

tiques de la pénimen. — La flevue comancera plus turd un article apècial à la table française de M. Mainory aux mint Césnies d'Aries.

5º Une attendés et milité étude sur Saint Prinçais d'Asside, par M. Ed. Bourrourn, profésseur à la Faculté de étout de Grenatile, publice dans les « Atrudés de l'Ennelgmenent superione de Grenatile » (L. VI, nº 3), à propos du livre de M. Paul Sabrilles

Nacrologie — La science talmulique a perdu l'un de ses plus énimente représentants, et la France l'en des mattres les plus autorrels de la pluidogre bébruique et urabe en la personne du vénéralde Jauga Bereshoury, décède matalisment à lima durant une care qu'il la sain, comme il en avait l'hantoute thaque muée, dans seus suits d'eau. Ses obseques out ets octédorées à l'aria le 1 août, mars il n'est pas source trop tard pour les resultes hocumage ; cor, ainsi que l'a bet bien dit M. Mareno sur sa tembe, « la memoire de ces collègare ini restera fidèle et pour lie la mort ne sera pas l'outile »

Sa lungué et belle merière a ésé tout entière connecree à l'ensiègnement et à la science. Il était né en 1811 à Mayence, alors français. Des la maison paterretio 2 fet mitte a l'hébreu, et de bonne houre il se femiliarina avec le Valenni ; l'héferen laboudique étak pour lui en quelque aurte une langue vivante, Main, à l'annoutre de beaumoup de talmodistes possédant ce misse aventage, il arait acquie, au contact de la suciéé moderne et de la mieure amderne, que lui-pour d'aspril qui, sens le détourner en summe fapes de le communauté dont il proceduit, l'emanuiquit des soyritules confactionnelles et qui assurait à ses jucomente une auturité innontrates Disciple de Quairemère, de Heinaud, de Causain de Permeral, il se familiaries avec l'arabe non maine qu'avec l'hébron. Pontint de longues nombre il fut correctent des textes reientaux à l'Imprimorie entionale. En 1871 il fai nomme mentre de l'Academa des inscriptions et belles lettres. En 1877, il immgurait & l'Etole des Hintes-Eludes Censeignes ment de l'ambreu rebbinique et talmunique et introduisait giusi à la Sorbinine an gener d'frades qui n'était représenté mille part en France, en debués de Samonore breille:

On montrouses contributions are records averages prives l'arient depi fait connectro dute le monde special des taimediates, use affinante des Publes de Ladrana, du Guido de Lecteur, au residition des Sconcex de Horier, les arients vais les suffrages des somitionals ; sen Essei sur Catalone et la géographie de le Policière (112 parie, 1907) répandit son nom dans les spicces pur étendons des lautorieus et des théologieus. Combien il est regretable que M. Decembeurg trait pas parmitte à axemittes son projet de publier une accordé édition de set different remarquable et de la complèter par la redaction de la assentée partir l'Main d'autres curraire l'absorbaient, tantêt des mémoires on des mities foir des points apenaire dans le Journal conféque, la forme des Etudes purces, sur l'antôt au miliaborition au Corpus des foncipitons sémitiques, tantêt encore

nes publications comme sen livre sur Jean de Capeue en sen édition l'ambovée des Commentaires d'Ilea Saintia le Fayonmits.

Dans les dirances amples de la verte recilleure, sa ver s'affairlie de plus en plus et lindement l'abquionna ions à fait. Il dut y suppleur par le consurs de lecteurs et en faisant appet à son accelleure memoire. Sun accelleure n'en fut par attrint. Il resta jours de mont et d'esprit jumps'à son dernier jour, toujours lictracillant et disposé à rendre service à ceux qui invoquaient fraquemment l'ambitance de ses sunnamezances très speciales.

Le seience talumnique n'est plus représentée aujourd'hoi dans notre bout enneignement; le nonformes diffigée par M. Joseph Derenteurg à l'École des Hautes-Études à cié affectée à une surre destination, locteque son tétulaire à pris sa retraité pas de temps avant su mort. Il faut espèrer que estie lacque ne subsistera pas et qu'il sere possible de cendre une nouvaile rie ches mus à un ordre d'études qui, pour sire spécial, se s'eu applique pas maiste à une littérature monsitérable.

ALLEMAGNE

L'un des plus henroux resultats de l'emor, qu'ent pris su cette flu de siècle les studes d'histoire religieuse penerule, est d'avoir porte un nombre consenur d'écudits à laire de nouvelles rechorches sur la vie religieuse du monde antique seruit. l'ère enrettemns, de manière à degager l'apport du monde poire dans le monstitution du obritétamismofes à remire plus sensibles les points d'utinques que les nouvelles groyannes d'origine juire ou orientais trouvèrent dans les couyannes populaires paroit les païens. En Allemagne notamment, paraissent depois quolques annèse toute une série de travaux, fels que seux de MM. Distract, Riode, Anrich, qui ent pour objet d'élimitéer la question encore si obsonme des croyances relatives à la vie future, sus porifications et sus initiations qui devasent assurer une destinée loconsonness à lours pracquants.

Cont à cet ordre de precempations qu'il faut suitables le volume que M. la professeur E. Mones vient de publies chen Beek, à Maniale à Osparie. Enterpolanque aux priseauches, somisétion, altebratifiches dévestatement une Réligion. Il y a, dans not ouvrage, de avantes recisements entres materiaux legémonnment ressembles, mans la lecture en est difficile et la thère qui y est solutions somble facces. Non sealement, en effet, M. Mates soutient l'origins purment grooque d'Ospare, mans encoun il vondrait nous movammes que le soute orphique aurait sus de bouns hours patronné par l'Étar athènies, et qu'il aurait seques efficiellement sus importables à poine moindre que estle des mystères alcustiones, avec lesquels il surait d'aidmes en d'étroites relations. De même l'auteur sembles accorder une valeur trop générale à la représentation comme de la denomnée de Vilea aux naînes. Par contre, les diverses truitifans relatives à Osphile sont bien décrites, et la erflique des aléments divers dont es composent

ĸ.

les ligumes orphiques est him maure. On lim aussi avec prafit ce qu'il dit sur l'inflamme de l'arphiame dans les Aponalypses diretteques.

Nous nous hornous à signifier les ouvezons surrants :

1- Mar. Kremant. Josephus und Lakas (Lieptig, Haessel; in-8 de aux et 255 p.), dans Isqual l'anteur a veulu établic jusque dans les plus petits détaits la dépondance littéraire du troissème évangélists, aussi réducteur des Arres des Apoltres, a l'éguré de l'histories juil Joséphu. Qui veut trop prouver ne prouve ries. La comparaison du vocabuleire des deux autours randra measurains des services.

2º Michel Brumpuries. Lumius Ammeur Sences und der Christen/Aum in der Hef gesunkenen untiken Weltzeit (Rannek, Werther), vorrenge positiones de près de 400 pages, dant le titre indique déjà les dispositions peu équitables à l'agred de le société antique, et dans laqued l'auteur, à propos de Scouque, truite de huite espèce de choses qui a'uni avec celui-ri que peu de rapports.

Ir Annthon Ault. Der Logen bei Hernklit, excellent arinie d'un jours surant norregien qui summence une sèrie d'atades sur la notion du Legen dans l'histoire des doctrines philosophiques et théologiques. Ce travail, public dans la « Zentschrift für Philosophie und philosophische Kritik » (L. CVI), fait bien angurer de la suite de set étules et sorrige sur certains points l'auvenze de M. Heinze, Die Lehre son Loger in der grischlecken Philosophie (1872).

4º G. Hath. Die lasthriften von Tsophen Briching (Leipzig, Brockhaus), donnunt les textes d'une double inscription tibéraire et mangele étouvée par M. Badiof sur la rive ganess de Tola, et où est mentionnes le consecration de un temples par un prince mangel su commandement du avue socie, du viroure musi l'indiantion des statures de Bouddhu et des livres qui furest planés dans ces temples. M. Hath montre que ce prince, défenseur de la secte auxisante ou de m = mitre rooge », fut vainou par le défenseur de la secte réformation dite de la » mitre juoue ».

5- R. Decritt. Chines Religiouse. L. Confusius and some Letre (Manuer, Aschenderff), in-8t de uni et 214 p.) forant le douzième volume de la suitection des « Darstellungen aux dem Galist des suchichristlinhen Religiousge-schichte».

6- Dane la sarie des - Texts und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlieben Literatur - (Leipzig, Hinrichs) de MM. von Gebbartt et Harnach not peru récomment :

X. 3 : A. Beuch, Auszerramonische Parallelitezte zu den Eumpelien, 3º partie : Perallelitezte zu Leune.

XIII. t : A. Bernark, Eine bishor nicht erkonnte Schrift der Papates Status II vom Jahre 257-253. — Zur Petrusopuhalypus. — Patristiankes in Lucus, 46, 10, trais dissertations.

Eine bieber und channin. Version des ernten Teiles der Apostellehre gefunden ums hasprochen zum E. Delin, unbernstat von A. Hemiler.

XIII. 2 : O. van Gebhardt, Inc. Paulman Sulamo's zum ereten Male mit Be-

untstong der Athubandschriften und des Codex Cammitenne berausgegeben. XIII. 3 z G. Wentzel. Die griechische Ueberautzung der Vert infastres des Hierangmas.

To V. Schultze, Archivologia der altehristlichen Kunst (Munich, Buck; in-St.

80 A. Scitz. Die Apologie des Christentums bei den Griechen des vy und v. Jahrhamtert in historisch-egitematischer Boestellung (Wurzbourg, Gonbal) in-Spilu von et 260 p.).

ANGLETERRE

La lecture des CEuvers de l'Asson d'Atenuadrie est la preface indispensable de toute étude listorique persuouelle sur les plus sucieus écrits carétions. A voir le zele avec lequel on s'est remis en ess decuieres aunées aux études philonisanes, il estable que osto verne gagos de plus en plus de terrain parme ter theologieus et les historieus de la première littérature shrétienes. Tandis que, ches anna, M. Massebiesa a donze nur la classification des œuvres du philiseophe muraliste juff un mounire excellent (dans le tome I de la « Bibliothèque de l'Écols des Hautes-Rudes, Section des Sciences religieuses »), dont la rafeur même rend doublement déplorable que son état de annième lui ait pas permis de continues ses fravaux; tandis que le P. Scheil a publie dans le teme IX des « Mémoires de la Mission arminologique Tranquiss au Cuire » la texte, retrouvé sur papyrus du viº siècle, de deux traités philoniens, - alors que l'Allemagne nom à durmé toute une serie de monographies sur des écrits apéciaux de Philes ou sur ses rapports avec le Judaleme et avec le Christianismo, et nous promet par l'organe de MM, Wendund et Cohn, l'instrument indispensaide de tout progrès ultiriem, une edition critique des Oliuvres de Pinion, l'Angieterre, à son tour, apports su contribution à l'entreprise commune. Dalla M. Havris a results grand service par its publication des Fragmente of Philis. Voici muintenniit M. Byle, professior a Cambridge, qui offre dans Phile and Holy Saraphere (Londres, Macmillan; 10-8" de xiver et 312 p.) une comparation très soignée de toutes les citations de l'Ascieu Testament fiéese par Philon urec les passages correspondants de la Versian des LXX. Il en ressort avec évideuce : 1s que, pour Pinlos, l'Erriure fammi autorité mi avant tout et prinque exclusivement le Penisteuque, soit les Livres de Moles, ce que tous les connaisseurs de Philon arment déje pu constater sans préciser le fait suitant que M. Byler - Is que déjà du temps de l'hilou le texte des LXX paralit aroie offert de nombreuses variantes. Cetta decuiere conclusion, toutefois, an se présontera aver toute la rigueur destrable que orregue les estations de Piniqu, colingen avec tant de sèle par M. Nyiu, auront été contrôlées sur uns édition eritique de ses (Euvres.

D'autre part, M. Comphenre, philimian et arménicant connu, vient de publier

и

· la Clarendon Press des recherches annectondes son l'un des traités les plus regularize at lot plus districts do Philon : Philo about the contemplities life Oxford; in-8 do not at 403 p.). L'idition qu'il en donne repose sus une étufe ornique des manuerris, de telle sorte que, juego à nouvel nedre, n'act dens le texto tel qu'il le poble qu'il fandra étudier est ésrit. La comparateou aves la version armenienne, poi représente un texte grec plus aprien que celui de cos manuscrite, a permie à M. Conybeare de corriger coist-ci sur bise des points. Il est un purimum dégirés de l'authentiaité en truité De vita contemplatina, génerelement repotes degrees les trayeux de M. Louina de Strasbourg, M. Chrybeiaesoudrene sinsi l'opinion émiss joi-même pur M. Massebisan (voir Roune, t. XVI. p. 170 et suit.). Cepenfant il n'a par réquer à comminere un joge acces compelout you M. Schurer, Calai-ei reprend, dam la Theologiache Literaturzeitung idu. 20 laided), les arguments nomraires à l'antientinité et soumet à une assez rude apregre l'argumentation de son collègue anglais. Une parelle discussion se se laiase nan ristumer ; il faut la suivre pièces en moins. Le problème mèrite d'étre studis, car il teache non seulement aux qualittues morales de la societé dans laquelle naquit le christianisme, main moure aux origines de la vie mousssigne.

Parmi les récentes publications sortes de la Gurendon Press, il faut encore mier ini sure edition très éradite du Liure des Inhibit en Leptografée, par M. R. H. Charles: Mattehafa Konfondé or the athiopic service of the hebrem famit of Inhibits on k de azaxon et 184 p., forme la 5º fami des « Anondala Oxoniense », sèrie admitique). M. Ginrien se se borne par à nous donner une adhion critique de la reration éthopienne, la seule qui un conservé le tomme de cette couvre légaliste du pharisatione palestinien on re siècle avant notre èra. Il public aussi les fragments de Livre des Inhibits qui nous seut parennes en telema, en syriaque, en groc ou se tatin (ces decueurs asser étendes). Estite il « établi une comparaison entre les parennes débiliques de ce Livre et les pric mpales versions anniennes de Pentateuque II anneces la publication d'un commentaire bien récessaire pour l'utilienture de porcie travaux par les historiums.

De la University Press de Cambridge est surfie, il y déjà un un, une édition intéressante du Liber Repularum du Donatiate Tynomus (lin du 127 sterle). The Book of sules of Tyronius, newly edited by F. C. Barker (in-8 de exxis el 114 p.), qui furme le promier fazonnie du D-volume des « Texts and Studies » publics par le professeur L. Armitage Robinson. Les stintions faites par est autour sent importantes pour la critique de texts des auconnes versions latimes de la fièble : vou influence « de plus grande qu'on un le moit generalement, parce que suint Augustia adopte en grande partie se méthode d'interprélation de la Ribin et, par l'intermédiaire de saint Augustia, elle s'etendit a
d'autres.

Dans to premier volume the A history of Hindu similarities during drifting Ride | Landies Trithner, 1804]. Promothe Noth Rine a cherolic a retranet lit. situation religiouse de l'Imie moderne. Le semmi volume a pour abjet les conditiona cocia-religiement (s'il est parmie d'empruntée ce terme bybride à Penteury et écomoniques. Deux autres reformes suirront, on il examinera les conditions intellectualist, s'ext-a-dire les infires, les ssiemes et les arts. M. Barth (a Remov critique l'histoire et de biterature e, um 25-28, p. 122), auquel nous emprumuna tous ses renuvigosments, dit que l'auteur se s'est pas propuse de retracer l'ensamble des prodigioux thanpousents qui se aout opérés dans l'Inde sous la demination britannique, mais in part qui, sans ess changements, revient an people bladen. . Las sectes modernes y sunt fact hier dicrites, sinci que les mouvements réformateurs toutés par les divers somidie sons s'influence pius ou muns directe des alors accidentales, Mais la plane fatte us valte védique et su bouddiagua ent été accupée d'une façon plus profitable pur des informations mipplimentaires sur les religions autuelles, sur leur répartillim g'egraphique par samuels, sur lours amyeus nouveaux du propagande, sur l'organisation des grands selectinges, me l'étal religieux et moral surrout de eta milliona d'Hindous (pour ne rieu den des slames mégulates ou dangeraines) qui ne sont d'apreno secto, no comunissent guire que leurs dirinités sie rallage, n'estappent à la sorreption que par la simplimité de leur sie et leur peu de liegoine, at sout, au sein de l'intadonieme, des déstrérités à un point dilfromment imaginable on Europe, on is animhume du maina est commun Atous, e

SUISSE

Encomment de l'Aistoire des religions. — Nous avons apprie avec une rive autisfaction que la chaire d'histoire des religions à l'Université de Genève, supprimus en primupe après la démission de M. Hrwest Strunia, lequel est renn a'euditr à Pariz, a été rétablie par la Conseil d'Etal et qu'elle a été coulée à M. Paul Offramers. Il en été houseux pour l'Inversité de Genève, que dont aux engles théologiques la plus grands partie de su notocidé passes, de supprimer la forme la plummoderne de l'étude amentifique des phénomèuse religieux, juste su moment au de plus mephis culte de l'étude des phénomèuse religieux, juste su rays. Nous nous Middines de voir set susaignement couffé à M. Paul Offramars.

Une namuelle biogrophie de reformateur formpli. — Calvin n'a encore aumne blographie de quelque valeur (un debute de l'article qui ini est amuaçà dans la « France Protestante », 2° ed.). Luther en a une admirable, dan a M. Kéntlin. Zweigil en avait une assez actisficiente dans les deux solumes que ini a consticte en 1861-1968 M. Morsholer, Mais II y nura limitet tropte aux de mia, et pendant une trente une l'histoire de la Suisse en commencement du xes siècle s'est enrichie par la publication d'un grand nombre de documents ufficielle, no-

thument de la grande - Aktensamminag sur schweizerunden Reformationsgechurite » (à vol.), de Strickler, et de l' - Aktensamminag zur zurscher Reformationsgeschichte », d'Egit, Le besom d'une nouvelle biographie du réformateur
zurschois » faisuit donc sentir. M. Andolf Stehelin, professeur à l'Université
de Rite, s'est charge d'y pourvoir, Dept il a putnié pour le « Verein für Reformationsgeschichte » in excellent üvre de vulgarmation: Hubbreich Zwingli und
sein Reformationswerk. Gette fais il se propose, de retraces directement d'aprèius documents la figure originale de Zwingli et de fairs revives, pièces d'archires en mains, le milies on originale de Zwingli et de fairs revives, pièces d'armières purties de set surrege qui doit un avoir quatre formant deux volumes,
um paru ches Schwabe, a Bale: Hubbreich Zwingli. Sein Lebes und Wirken
unch den Quellen durgestellt (10-5 de vin in 536 p.). L'auteur sembles avoir évile
la partiolité que la sympathie pour le béson de son result risqualt de lui mapurer.

BELGIQUE

Les Stylites — Le P. Huppetyte Belehaye, Bollandisia, a fait time a part sen mémoire nur les Stylites, présenté au transième Congres international des enthotiques tonu à Benxelles en 1894. Sa lerochure (in-8 de 44 p. imprimes par Póliennes et Cauterica. 1895) contient une stude éradits de cette forme étrance de l'ascétisme oriental; il en retracs les origines aves Symeon l'Ancien ; il donné la liste des principaux instataurs de celui-ci, montre que le stylitisme ne s'est pas répendu en déhors de l'Orient, de la Grene en de l'Egypte, et qu'il disparait au xur mede, après être souré en décadence dès le une siècle.

HOLLANDE

De Cantequité de l'Aresto. — Notre sminent collaborateur, M. le professeur Tiole, de Leyde, a repris dérant l'Académie des aciences d'Amsterdam la quastion de l'antiquité plus ou moins grande de l'Aresta, qu'il a déja traitée items cette flovae à propos de la thèse révolutionneire du regretié James Darmesteurer (voir flevue, t. XXIX, p. 68 et anir.). Item lets neur de oudémit van let Acesta (Amsterdam, Muller ; extrait des « Verelagen en Medodeslingen der K. Akad, van Wetenschappen, Abb. Letterkunde », de serie, t. XI). M. Tiele déclars qu'il ne répétera pas ce qu'il a déjà du ici-même, mais il croit qu'il ne faut pou laisser se propager l'illumin que la thèse se beillaement soutenne par M. Darmestèler soit conforme à la verité historique. Aunsi cherabe-t-il à prouver tout d'ahord combine les hypothèses du sevant français sont parsin temeraires, en montrant que la prétender reproduction du Legus philanteu pur les théologiques de l'Avesta ne peut pas a lire produits sians la courte periode du milieu du premiur siègle uprès notre àre, on l'un est shilge de la fure nalice et se populariser instantantement.

Mais en weem temps M. Tiels est amone à cappeller qu'il fant en purcelle matière déterminer exactement ce qu'en appelle Avesta. Ce que mous possèdons sons en nom n'est qu'une petite parlie du Zend Avents qui formatt, sons les Sassanuiss, l'écriture sacrée des Maritéens, il convent de laisses pour l'instant de cold us que nous savous indirectement, par le Dinhart du ur sincie, sur le conteau de la plus grande partie de livre sumt, perdue pour nous, puisqu'il est impensibled'y faire le départ entre ce qui set ancien et ce qui a pa être rajouié plus tard. M. Tiele n'entend défendre l'entiquité que des terres ponservés sous le nom d'Avesta dans la langue originale « Et quand nous soulenous l'antiquité de ces Acrits, dit il expresedment, nons n'entendons pue par la que la collection ellemèsse, dans sa rédaction et sa composition actuelles, soit autienne, ni que tom les certis qu'elle contient remontent a un même passé reculé. Le contraire est vrai. Il y a cutre la rédaction des une et des autres de ces textes pout-êtes des medies. Il n'est même pas impossible que, uon seulement des gloses, des interculations, des dexologies et autres parties analogues, mais même des fragmenta entiers soient de date très récents, pur example de l'époque des Arancidas... Tint ce que je maintiene, ajoute M. Tinie, c'est que le contenu principal, le gros de l'Avesta, du moinu le purpe le plus importante de Yanna, du Stump-yearyn avec in Hom-Yasht et is Seco-Yasht et peut-stre encore d'antreu merceaux, le Vendidad presque entier, les grands Yashis, antamment coux que sont consacrés aux Fravashi, aux Eaux et à Mithra, ainsi que plusieure des pellis, existatent dejà avunt Alexandra, que se suit en non dans le môme ocure qu'aujoucd'hui et some une forme plus courte, et que certaines parties de ces textes out Até sédigesa plusieura alicles auparavant. »

On voit de quelle façon M. Tinte précise et corrige la thèse traditionnalie qu'il eximilant confee celle de James Durmesteler, Il se faude pour la défendre par des considérations tirées du langage. Il y a deux dialieres différents dans les textes viene, l'un plus uncien que l'autre, mais tous deux deja langues mortes. à l'époque des Armaides. Or M. l'els juys madmunible que des fassaures alent enru des livres éntiers su langue morto, tantôt sous la forme plus anelenne, tautét sous la forme moine arminune, et anna avoir par devers our une littécature originale qui leur permit de se familiariaer avec catte langue aux différentes époquen de una développement. Es appuie égulement sur les variétés de forme du nom du Dien suprême comparées aux formes que donnent les ingerrotions de l'apoque des Achèmenides, pour montrer que selles-es correspondent à une époque ultérisure du développement rengesux. Enfin strappelle que l'étude critique de l'Avesta révole une évolution inligioune qui a du exiger des sionies : a d'abord, une prodication libre et pure de la nouvelle doctrine, non encore unprisonnée dans des formules dismatiques et luttrat contre de vivos résistames, Enautic, la formation d'une communante et la concentration de la doctrine dans une conferzion de foi. En trotaleme lieu, Capplication de catto doctrine a la riv sociale, dans des lois qui expriment liera l'idéal dus théologisme, mais qui

٧

ne durant jamais care appliquem dans la vie réalle, paspius que cabes de Mannues de Yajuavulkyn ou celles du Deutéronome et du Lévilique, Enfin, cette même raligion sous sa forme populaire, mélangée avec tonte surte d'élements du anciennes proyumoss populaires.

Tel est le schema de l'évolution religieuse du Marchinam dant M. Tiele premat de sous donner bientôt le développement dans le second volume de son Histoire de la religion dans l'autiquelé.

3.

Concentre de la Sociale de La Rape pour la défonse de la religion chédisenne; — Le concours de cetto cande n'a pas dunné de résultata favorables. Aconto momoire n'a sité présenté nor les « Bapports entre l'Église et l'Etat dans les Payu-Bas dopuis la Réformation jusqu'à nos jours ». Cotte question a doon sit retirés du concours. Quatre mémoires, dont trois en ellement et on en français, acadest lité envayés en réponne à la question : Un apposé critojue de l'eschémonisme, mais aurain des quaire n'a po être couronne. Voint la serie des soncours suvente par la Société pour les aunées suivantes :

- 1º Mémoires à déposer avant le 15 décembre 1806 :
- 1. Un expens critique de l'endécessisme éclairé par l'histoire.
- II. Étudies la différence entre le nutholicieme el le protestatione dans leur munière d'envisager la natione et la dostination de l'homme, simo que la valaur de notie différence dans leurs influences respectives et pour la préparation de leurs destinces ultérieures.
- III. De l'accusation qui rend la Réformation responsable de la démonstration qui l'à mirie.
 - 2º Mémoires à déposer avant le 15 décembre 1897 :

Etneller l'histoire des Eglisse wallonnes dans les Pays-Bas et l'influence exercée par alles.

La Société offre un prix du quatre unts florins aux antieurs des méropires consumes, ils peuvent, à leur about, le toucher integralement en especes, nu lien sous forme de la médaille su or de la Société, du la valeur de 250 florins, avec 150 florins en espèces, ou bien cocore sous forme de la médaille d'argent, avec 385 florins en emères. Les surrages our mais sent admis dans les survres de la Société et publiés par elle, Les scessatz, domanot éroit à une partie du prix, avec au sans publication dans les curres de la Sus été, ne sont décurres par les directeurs qu'après qu'ils se sont assurés du consentement des enteurs.

Pour pouvoir être name un conceurs, les minuires devent être écrite lies, blement, en suractères romains, et rédiges en bollandais, en istin, en français en en allement. Il n'est pas tons compte des manuscrite en caractères ellements, non plus que de ceux jugés trup peu listèles par les directeurs. La brièvele est une recommandation, peurvu qu'elle ne nous pas à ce que re-clament la mismos et la nature du sujet.

Les manuscrits, non signes, mais marqués d'uns devies et accompagnes d'un billet uncheté, renfermant le mois et l'adresse de l'auteur, et portant à l'extériour la même devies que l'ouvrage, dervoit être envoyés francé à M. és partiur H. P. Bass, aux., dontoir est éléctique, directeur et secretaire de la Souléta, à Amedonium.

RUSSIE

M. Kaarle Kroim a public l'amais dernière à l'Imprimerie de la Société de Ritérature finnaise les leçons professées per sun père, M. Juffer Archa à l'Univeraité de Hobingforz, sous le titre : Suomes serum poétabullèmes jumidanpairetes, M. E. Baarroin, à qui nous empruntons ess renesignaments sur un livre que falou peu de pursonnes en dahers de imprevent lire en France, s'exprime ainsi à sou sujet sinna le « Revue critique d'histoire et de littérature » (1866, n° 9, p. 1717;

. Il passe en revue les gratiques tellgieusse et les superstitions palennes des Mordonines, des Totaleminess, des Perminks, des Votians, des Ougroms, auoffree des Magyare, des Ostinks, des Voycoles, des Lapons, des Figueis, des Esthonienz et de leurs froms des Provinces battiques. Ne à Wiborg ou l'un parie suppolitavement la fluncia, l'allomand, le runce ut le suédais ; familiarisé avec le imagrois, l'esthonien, le français et naturellement nums avec le latin, il a pir puiper aux segrens primitives qui sont à peaprès thutes écrites dans em langues. Il se borne à en extenies les fults qui éclairent son sujet, sans se lancer dans des soundérations transcendantes, et il traise stairement en quatre chapitées : des bois succès sob étaisur les sanntunires, à moins qu'ils s'en linesent lieu ; des bholès ; iens anguera au des amurificateurs; des aframoniss du suite; et, pour faire la contre-partie de su notice butorique sur los mythographes, par laquelle il avait délinité, il termine par une premenso hibitagraphie de plus de cont moquante durrages on memoires. Encore en a-1-il omis quelquas-une comme ; De saugio Hyperborearum veterum d'O. Ceisius (Upsula, 1709) et La Magie chez les Pinneis (100 article, par l'auteur de la presente notice dans la Recue de l'Histoire des Rabprono, 1881), on il aurait trouvé des fuits tirés les engué. Malgre quelques lacusse, malgre l'absence d'une tanie alphabetique qui serait très utile pour l'amiliter les reclierches, set ouvrage, aves ses figures (vues et plans de luie sucriet de sanctuaires, dessus d'antronents angiques, portraits de schemaus), est on excellent manuel, non seedement pour les studiants sorrqueix il est dentmé, mais sunors pour les éruitits les plus verses en la matière ; eur, à ontre commisunue, a n'un existe par d'anni complet, et, sette fois comre, n'est un cavant. themsis qui a le mieux condensé les notions relatives à l'ensemble des peuples OR BULTRON, -

 La Seulisa ethnographique de la Société limpériale des units des summers datquelles, de l'authropologie et de l'ethnographie, constituée à l'Université de Mossou, pobles une cerue mutules flame ethnographique, dont le directeur est M. N. A. Jantachouk. Elle est consumée principalement i l'étude des nationalités de la Russis, et surjout de la vie spirituelle, des coutmass et des croyances paquilières cusses. Elle parait en quatre livrations par un. Le prix de l'abonnement est de 4 roubles 50 h., pour l'étranger 6 roubles. On s'abonne au Secrétariat de la Société, Mosso polyischnique, place Loubiannham, a Moscou. Cette Resus qui achère actuellement su septième annes ent un des mediaurs recusés de fuit-tore qui se publie en Russis; on y trouve également — du moins ceux qui ont le boubeur de savoir lire le susse — des études intéressantes sur l'histoire collésimitique russe.

ÉTATS-UNIS

L'energyement de l'histoire des religions. — Dans un article du Forum du mais de captembre 1894 intitué Results of the Parliament of religions, on pouvait live es qui suit : « L'un des premiers fraits du Congrés qui s'est réuni au mois de saptembre dernier, est le don de 20,000 dollars par M** Caroline-E. Haskell pour la fondation d'une chaire de religion compares a l'Ontervité de Chicago, on ce département des mates études exists déjà (voir, au sujet de se département, Havon, t. XXIX, p. 120 et suiv.). Ce pressier don a été suivi d'un second émanuel de M** Haskell, qui a ellert 100,000 dollars pour l'ercetton d'un Musés oriental ratioché à l'Université, dans lequel il y aura des suilles de suillesses, des collections et été moyens d'étude pour le département des études sémiliques, »

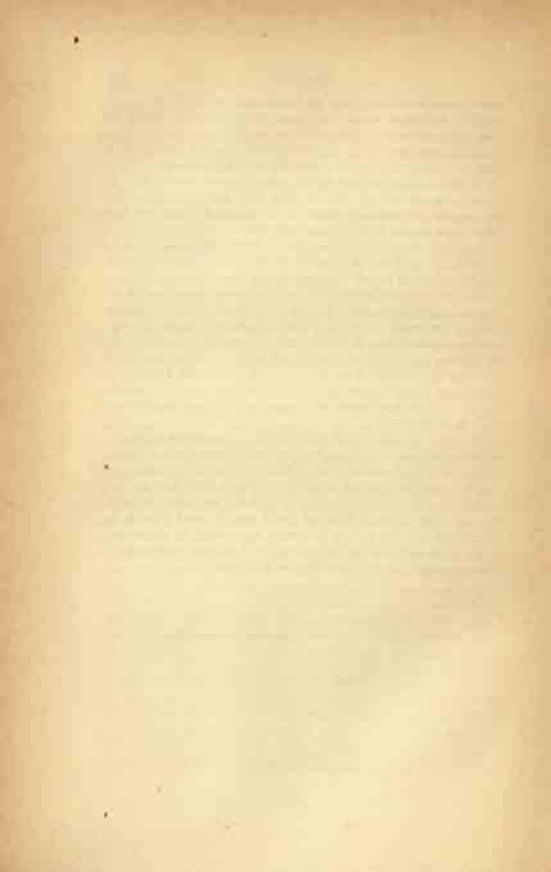
Des le 1º actobre 1864, en effet, le mouvel enseignement était innogurs par une brillants leçon d'ouverture dans la grande sulle curres de l'Université. Le nouvenu professour d'un M. John Henry Burrows en personne, le président du Purisment des raligions. Son dissours d'onverture a été publié dans le « Quarterly Calendar > et mirite d'ètre connu. On y retrouve le seuffin généreux du vaillant organisateur, grace auquat le Congrès s'est roum, et le sentiment refre gioux, mussi large que puissant, de l'homme qui croit de toutes les fotess de son ame à l'équiration de la religion par le concours de l'histoire des religions. a Noos crayons tous, dit-il, que les chritisms ducsent être empresses à explorer tem les dermines de la comnaissance, que l'Esprit de Dieu est derrière la création matérielle, qu'il ser l'énergie aginemi dans toute l'évolution du passe, qu'il est present dum l'esprit humain de use jours. None croyons que l'étade scientillque, lorsqu'elle négrigo la science de la religion, neglige le rioquine le plus seletant de la penses humaine. Nom avons dépassé la doctrine du Dieu absout de sa création et les théories mécaniques de la nature, et nous reconnaissons cospectuenesment l'immaniques divine, active dans toute lui biologique, dans les fariares les plus décumblaces de la vie comme dans les plus hautes ununestations de l'évolution sociale. Le développement religieux ne s'est pur prothat en ligne droite, Les milieux out change, et, d'accord avec les lots qui régissent la genées des choses, nous constatous en religion comme partout all-leurs, des évolutions multiformes, des fossiles, des fais étaintes, des dégénéresnances de types apirituels plus élevés, — dur l'évolution n'est pas toujours le progrès. Alors que la science nous inspire des sentiments moiss durs à l'égard de la création animale avec laquelle nous avons en une si longue histoire en commun, elle nous energine aussi que, même entre des types éeligieux aussi stongués que le fetichisme et le thèteme abration, it y a, comme le dit le Dr Fair-beire, le lieu commun de la foi au supresensible, «

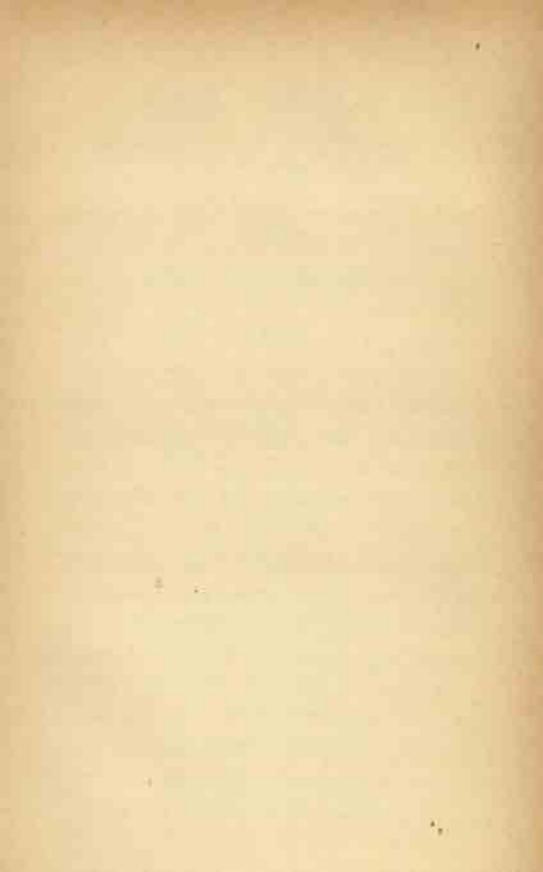
Le point de vue anquel se place le professeur Barrows est dons profesdément religieux. Il s'aspire de cette philosophie de l'évalution qui sussite aujoud'hui aux États-Dais une poussée soientifique sensiblement analogue à celle que la philosophie hégélieure du devenir a provoquée en Europe, et surtout su Albumagne, pendant la première moitié de notre siècle, mais avec un caractère plus positif et plus pratique, junque dans l'obshame le plus convanues, où l'on reconnit la marque américaine. Ét estle observation u'est pas à nos yeux une critique. M. Barrows sultive la science des religious en vas du progrés migieux et soral qui doit en résulter. L'une des conséquences de cette étude, dit-il, c'est le nécessité de recrire à nouveau la théologie chrétieuse, con plus au point de rue du provential qui ne connaît rien en debors ée est petite région, main à un point de vue universuliste.

then américame aussi et toute princirée de cet es pru religieux moderne, que a tunt de peine à prendre son esser dans notre vieille Europe, est l'assurance du D' Barrows que le domaine religieux n'n jamain été aussi étendu et aussi lumineux qu'anjourd'hui. Quand on voit le désarres mural et religieux des pays su-sopéeus qui out été jusqu'à présent les foyers de la haute culture. l'anarchie spirituelle dans laquelle se début une grande partie de notre jeunsses, on éprouve une impression craiment hienfaisante en constituut les résorces d'anarchie, de sunfiance aux dostinées de l'aumants et de forir vie spirituelle qui subsistent dans la jeunsses universitaire des Élats-Unis.

Le Gerunt : ERRET LEROUS.

*





Tentes Pehlvis inedits relatifs à la Religion Maxdelenne III

وبسيااع معود والما و (عدا و (عدا عما محوى الما שוו בנשטיל שמוף שלאו שנשיש נייווא ביש של האלפינה הוו נותחים ווה ההואור הואו وسالي المهم المحمد عمام المهما عساوم عد مدهد الله ممادع وماد ما وده امر ر فاحدها جماويد اسام سوم رحمه الما 110 Julia man who men silve 110 و الان وا العلام العلام العلم = varion feer of stand Com 1 6241 وصرسلو نعاا ص عاونا وبرسود سمط 16 mg 902 - 100 3:62 1011 (mgc 34) اله ميم بدوم مع المحالمة و حدم على المحمد عدم المحمد المحم وجد الله عاديد والمام ما الما ما سرسه مع ال المروع و العدم عن مرسم العام والما السركد عاقب 1 وماوع الما المام سع ما درم اید ۱۳۰۰ المهدر الم مادر ما مرساد الم مرساد معم سون الدوماء العما عو ساقع سرعد العالى و بدوم بسويه الهدوماد #6 1m 14 900 Per 1 (Var. 2012) 15401

mes fix with 1000 mm - 6mm الما عدد مع ماه دعما المالية الماليماس حالي بع المرعة الحراب المرابع في المرابع سا مراه والمراه عدد عرام والم (فعاد عا كد وما حااد قساده فعا عا गाहम्य ला हान तामाला भ ना। الم ق مسروب عم عد ماسك بع الم عد المام على و المحلمة المحلمة المحلمة المحلمة = m 1000 56 (Var. 1400061 40006) שוב שומחלו פול לנפיום ב מחלו ו משניוטיון טעועיון ועפעניטי (וויטייואי) الماسو عاد عاد ما المعرف عالم على الم 1600 100 69100 (Due Due) some in تامدو عماد مام.

नित्राचा तेत्र काम त्राहित त्रिता का ति हित्र का कामावा का का ति विवास का का ति विवास का ति विवास का ति विवास का ति विवास का विव

Lean : 612 mosers 11250 et 2

שיש שישיטים ב עשושיטטי سيام تر سوع كراد معال العرب سوسر في المام عرام معرام المحمد المركم בין שוו בישולשיטי טייפנישונישוטט 50 menor 121 And 3415/00) malon (lars) 20166 restor) -01000 21 po ייבבר לושוטר עשועטר ואן ישועטר וישו וואיניר עשוער עונש פרוט בעושו זיניוו كالمال المال المال المال المال مال المال ا مدل مور وساام سے سو کا عدد وہا کا دوراما ماله طرعدس ماله بمحد ارودها المدرعة 11610 - WHO DIE Dupud 110 101150 العام عرابها وعامد عد عدور عد والعالم والعام م . اله اله اله المحديد والمحديد المعدد المحديد المحد م يو سران سراده سدهم سرائي ويهدا سرم ر مسرام اط سهرساليد تروج ادسوم שישיוום עוויי ישילעו טיעווים ול לפועלים ניש שלשר לחופ שלול ופיטשו טטטשוו מ يره ويد سرط معاسويد وسراام ا سرلد يروويد

رفيه عم مدور فريس سريد يواج اورعم שישון פלים טיישיל זיטון ישועטייפישוף ישטרי יער וישון נטטונאן ושוניעוע פרש برق ا فيرس وديو عدا مع عدد المورد בוווה שונים דיטים אינושר שווום וצפנים מנו און שינוח לנייון שפינים معود عرد المستون س اسور ما در الماع ששר שוששת לאחור (Variant) שפא יקער سليسوم سعف فرسم رايد زالا (۱۱۷) الم سود طامع المحالمة المحاسمة المحاسمة سردواد سع عسا اله صمااعا سلمم له اا واسوس ال مع سعدوم سردم سرماء ورم وم المان به وس الله سور مس ماش رسلاند و ا توب رسلاند کوب کسی سی و سے Ino he some hold mono men न अह माला मार्थित हारामा मार्थित سؤسوب سوكانو اعصامال عبرار سوعس ಎಂದಾನ್ (ಆರ್. ಎಂದಿ ಎಂದು) ಎಂದು ಎಂದು

عا بامدو عاد سع رساسر بالدروها المد ושתווח פטון יושות שלחישוער (ulegunggul Aminh) 311 Ele 1998 : ישו לו אושו שי ישיע (אטטים) פעלים ער المصاصرا عراد وسوعه سوهما प्रथा (Var. 100) में हिला 1001000) 1001100 مدااما ام سمرسوسد سوعهم سالمهم שמים של שאוטי נשיטי נוים נשטיפון שוו פיטון "ום פיטי ששפים ווש שליששים क (प्राप्ता (मामाला गार) :. تعايده مع توسلا سيهم عد العماجم ورد سعم تراس سر رهم الم فيد وسعدالهم العاا منهم العلم مقاطالها ما كد الدي الم (4. Leng) 161120 -06 160066 -01 -06 اط مد مرسليد ارج الدلس : وعرويد كا 60- كايو ثما قالم بالمولد ות וטשושישושים וש בנשע נוסא (mong) Jumy 1664 mento 1 menos لسوم عسر مع سرعم الد الم سرعا و ما ع الما الم الما المعالم المواقع المر ما و الما الم Jours 146 heron heron sale of عميد سرساور ١٦٦ كيو دا- دسادم تلعا سرااد معربلا سر سرور ع

שינ שויש נשטמשון וז קו על שיטר المرسك من كونة السام المربع المارة عالم عود ما ما الم مسلمرم عرام مورام الم שארים ווען שארים בייתועת ששוטי فعد معد سهد دادع الا ما دسم कि मिरा की स्वामात्म कि प्रमा कि ناسر عدد الله بوايماوم .. وسرم سرور سرام اعدوم الم عماواد ماعة عادو معالمنعا عاد معد المرام الم فيدلها مويد افع مطاور كردسور שם פטער ישיטים ישטי טיווים ול Edinor who goe I reduce as والم سماال ساطرهم عمد موديه ٠٠ ١٥٠١ ااقا ما المر ماد عما المراها م שבליאוש שוו אישיו ושישו שוו שוו שישים واعد انسما سه عساواد درسه with we inch bill bout these رسكسد سر إسد نهم 6 سيو سون ماله 19 manyon 30-1 mile 3340m ch יי וףוויט ולך וה ושישיו אל ודיטפולף

תייעום טיאפשום ופטופיו לטיוו זטון سرل معدا معد سراسد به م عسود وردور remark man had mene ibiles العالم وروس ما على الماء والمعام मिर्नित काम दामाता तत्ति। معمده وها سد سلوا مااسه الا فيما سرو معصم برهد معدد على ماد يرهدي والمن مدهم عاد المرس الفي على المالية 3 Len Len 346 LAGA 1 216 L ROS שישים וושו ששונים ששונים שישים ב العال كدر سال معمل سرامه وعدو كرسادهم (كرمم ١) عراك موليد ما الما الم موليد عرف والم سرسان د يعمد كهم ساع د كدس لعالى در معلى ما الراس ولي دا فرك مهر ית פעורפור לטמו יי ישטר טעור אלאון त्वका वारत का क्रम तिलाका तकत का לטיושי וצווטי שנושין שיועל ייוטיקטיוו ا مادر الماد المادم الم ما د مااس ا قدم و محال سام معلاما الحد שול קוטים שפחושי יוכפוטיין ישטי orling :

معود على سرسر قه مها العال سرسوقه م ب درساردر راس مرااعا ما ما م سرم المرك العدسوري عن المرابع والد رياسعوروم والمدو وهد مرع والدماعا سود ماروه مروه مروس المروس المروس פטוטי ליווום וציפשו שנושיון (נטטושו العال م على علما على مع و سلم عد الممرية المرون او بعد الم المه المها المهام مر ١١٥ على المر ولم يها الموا على ولا ما المحالا حد المحالا المحر ولا ما المحالا المر ولا ما المحالا المحر ولا المحالا المحرفة الم 1 rem 146 5 120 120 120 July 21 -000 שאווני זטר וצראוטר ול ששועפטר שאיי وعاندر عور مدا ط (بعد المعدد مدا موري المعدد المعدد אש להוו שו אש שאוו ווה הושו הוה פא اد ماع مصلامه عامر سرم ع عبع المران اد ع في العال عما الحد سرم ع فيدن الد الم (Ver. progress) progress go wer عما مد المحروما على سهم عدم مد را ممالا وام كا (كم سه) النوم مركو وساام: ووعرفير عيد مسالم ما المد طائر او مع سرعاً الله معالما حدد سرمر عمر المرام اد مع سادرس کد سرمه ته ماسارس مهم

مع معمد بالمسمد معمد الم دواء على مرمد المعمد المعمد الم معمد الم معمد الم معمد الم معمد الم معمد الم معمد الم

לנטיוטי שון עשים שפיים טיווים שאו שלישלים שוושין שוו ששונים שישי בשים שווב שים צביעור مع عراهم و سعدا عد سرس قدم و مدما ودرسا عما ماك ود يدهد عرطاهم ها يمايد عماسهما וויים שנישונים שיט פשונים שיטים ושולים שישר ויינישול טיטר ויינישוויטישו טיטיי کو تو ۲۶ نها عسسار (عددسا ، معر) سرهام العلامة مهم عولم المعلم 145 (Var. 100 मा) मा मा प्राया (माराज्या भारता العلم سر عدم على بالم الله ودون لوسا به العاما (به المراسا المهم) الدلس (الدلس المهم) هم العا قاما فيما ملاح سعمام عرب وديا رسم عاسم سمس وفاد رباب والما 10001/0/m (var. 106) (400, (var. 100) (var. 100) المد ساومرا المد عرارات سماؤم المد שמוזו נישה שאוו נישה נשה ואר השווו ليد ما ريد اسم ريد ودهام عماريد ששיו ששוטי של של של שושים 6 1P2

V

ما سر راماع فروس اومه.

المد المالع الحدر مما ما المحدود ومعا المالم ال

VI

مدوره در وسلا . هلايم. مدوره در. درستمايوان وآن شهركه سي مانم دعا ميكنم. سرم صدد وسه ساد . ساو مد سراد نوسرنجام بيد چونکه دادار بورمزد را به پيدايش مراد حاصل شد . هروس کو. به سورد بهمورد. رقعه . ۱۹۶۰ ودی دورد . مبارک و بزرکارتر باشيد چوكيخسرو بإدشاه بسمور عديهدا. ريع. مهر. عدمه در كسي. خوب مهر د محبّت باخید مانند مهرایزد. ورور عدد، 5000) 20 25. 37 C. SE . Ju cas حُشمن كاليد مانند رديركه برادرا وكثناسب م مد نیک دید را باشید ماننده پازمشی. سع ١٠٠٠ ريا م ١٠٠٠ رو والع سر . خالص ر بخشنده و ترم طبع بيد مانند بيرين كه دخسر

زاده ريستم پهلوان بود . سويع م. ١١٧٠ ١٦٥ . يه في معمسدده ، مدسدي ، استوريك الثير ما نند شاه گشتاسپ . كولا. عسري ريي. م 17. دديم . دسلم 6 ميد. زورمند رنوت مند باشید مانند سام دریان . سطیم به بهلاد (. ريي. م دو. دوسم سه. صاحب ارج ر قوت باشيد مانندريتم يملوان . اوله سولوس روي. عهرو. معدومسهوددسد . نيزه ور باشيد ما تند اسفند ياركه پسركشتاسب شاه بود .و<u>د 1</u>. = 21.000many. 37p. 61. Jul-mo م سس در کیم ، یاری دهنده دین باشیدچر جاماسپ حکیم که داننده زیج بود و پسرهویب بود . ساسه سرد . ملع ملعهم . روي . ممهر . سلوسد. اله لا من المارغالب و بزركتو وخالص تر بأشيد ماننده اشو فروهسر . دسيع. لاع ١٦٦٠. م در مرصراد. راد وسخاوت كننده باشيد ماننده

انشتر ايرد كه صاحب باران است . مرسلا مل. روی . م 17. مؤسلام (. چرب ترشیرین تر باشیم ما تند أب باران ما ، مؤ بروس. بدي ١١٥٠ بر در الدي بیننده باشید مانند خورشید که آنتاب است 4 سدد. ودرسه س. رعم. م و و. كيدلسك ا معم: هد. دسیار کرفه کننده ماشید ماشد زرتشتر که يغير زرتنت .وي . کردياد ن- ۱ د ، دي ، ۱ د يوه ، ۱ د يوه : («م روسوس سرس دير ديونده باشيد چي بإدشاه زمانه كه خود زمانه است. رسلاسط ع مسيع. 137. 2616. 0003 200 mo 6 mo 9 m3. 5 m 9 + 1. برسند وسيوسندياتيد مانند زمين سفندارود استاسفند. بوس ، عدم سرع . ري ، م وو. (في ، اس«سدد= سمسد بسیار پیوند باشید رود ناود یعی دریا ك معد مسير رسل وي م وور و م عمد ما مور و م عمد ما مور و مد عمد ما مور و مور و مد عمد ما مور و بسيارانبار باشيد چو سرما . سمرلاده. ريع، سر ١٠٠ رسي سدر خوم و تاره تر بيد جو بهار

سعة · راع م ١٦٠ م ١١٠ عدمه و . خوشبوي باشيم چون مسك ، سكله سد ، سوس سوم و دريم سر١٦٠ كسار الايق و رايح آنوقت باشيد چو زر. لاسكاه سد . روا باشدون (19. extent. 134. 471. 108/2002000. سر صدد. یک کردارید چون مورمزد خدای ى سە مىدى سەۋىد. كە اندر سايش خويش 71. mbly1. ude. opule. our 3 m. 3981. رسے ، این آفرین تن شمایان را که اندراین خانه متيد تن شهارا فيهين باد . مر١٦. ١٠ مسره ر. سر دسودع مع ، مانند ماعتاب وانتاب سلاد سررو سرصه مانند آب واتش سطه 306 sompo. 300 16.7. Judus . 7. wu6 م و کر . ۲ . عدد کرد سین فر صد . مانند کی رمرد و شک دیاسس کل و سرزنگیش کر این همه کل تر و تازه دمیشه دمیت همیوتو باد

به سه سرع سرع سر دارد. والا به السد همد انجين را والان را عركم المم باشد بايد خواتدن +1+0-19 Eme 2 Jus Jus 1+1+ د عدد وسلسى رسع . يك حوارسال عبر باشید و راد کان مر دراز باشید. سکوه رس م وسون الم الم الم الم ودوم سود ودا سه. لصدر سع کسی ارآن بوی خوشیو برخیزد ک بالا نوشته است از آن بوئ الواخوش مثة كند ر. روسو. سعد و ساره . سع رسالم كوسكساعم. سردود مل براسان ووسد أن يال اسير كل و حميم كه خوشيومكند وآن بديدن خوش هست ازآن تواخوش سنت كند . الدر سهدم نه دسرسهم . کسدم. آن نرید و باک فرزند الميشني ترا باد . وع . برايها . ورسم . ايم 6 رساسه . که آن فوزند در قوم بهدینان نامودا و درادر باد ودرو - و در و در ار باشد د. ودويدس سلفلالكى سع. دخاندان راؤشن کناد. د. وسدام ع. این دعا که میکنم ترا باد

سال سر مرسه دوسه و مرسل سراه المرين مرساه جاليه افرين مرساه جاليه افرين مرساه جاليه افرين

VII

TUO 250 110 وراس سدادوم سوم لهما س معما اسمالو العد سان بو سدوم دول سوم العما العدر واله 6 سام עלטר שמשת שיקל שיבירץ ונעל פיישואושח سمم مل المرسد كواع درسماد راد لا اله الماسط 34 118 816m Jed m 3 16 Su em resner en 311 Let 1611911 0 10 may 120 11162 कारकामा कि कित्त कराहम निराज माना में विद्या ASIA TOLOMAN ALGER SIC BEAS عاد السعيرة عماد علم مدي عار ولمرة उमा हावमट किरा दिने व्रमह अर हिला درياد كان عار فرطع على و ورما عدم معلى الرم معلى الرم معلى المحمد والمدي الم معلى الوجما المرم معلى 30-31 C 6 CHE 311 6 ce (611 61345 عدا ما جاع معاام عا لو مع الحود מישופשושון מינטטיף שישום שוו לינישו

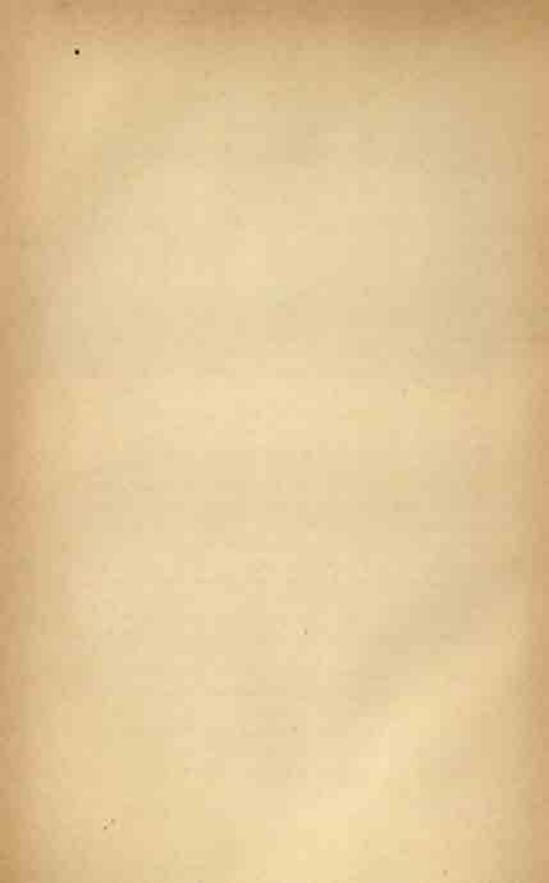
טישווו טירעון יירטי יישוא ופיפישון אנטיטי 1463540 5479 DIE 941 ele 1miles ierer טקוש טישוו שו טישוו ליה נפטיפייו נפטיף (V. שיטים שישור של שונים שיטיפ (שיטים עיטים (עוטים אים) ورديدوس روساديس ٧٠) سعوم و راسد لمه درجاره 60m m6100 65 per new rest 611 911 1101 לע וושאם שאפח צליון פאיוו אם טיונטי ליף אפווטים שוטי לוטי לישושי 1011 & 211616101 20126 men 1 SHEWT ששוטר לפ וישישו עומ ציר עשן יישין לנפ שוום שנידע פרוע עלש יבל שווש טטיונים בוצו له سار سروع سا د اله العدريهم و عاسد واعوم معدده العماد الح redugiere points (vonseu) she 191 439 (M3m. M) arm (191) מוטיום שיופו מטמממממממים וווי ופון פבל טינפתץ שוו ייון שליין ייניים ו (שופים) פונים שוחים בו שיטים פא ع اعداع ا ورسم د سرموع مرا ا ورسم مدليد رام كريا لو كا سدوام وسا معلما ساعاها عدما السريد راها معاها ישיניף שו יוטעיפטר ישו ול שן

سع ركم رسك عم دو رالم د معدم معرم 1000 (Mares (1100 0) 1000) ESII 2/4 11000 יש ין לם (משקבש) שונים ישיון ושולעוב שפונים سع اس سر مرسد اعساها معدمام وورم ישו לפנייל סישון ות שטון מיו שו שועוון عم معم معموارة (معد 311 معمر) ما معم معمول المورد שווישו מושטא ששופה שנים שם לנפיד كسوم و سويد سويم السون ما و لود وم مرك enalong me grand clands can משושל שיש שנ יש שפניאו שולביטיוו שו عسرهم سراه سراع مرا مرهم عار عادلا MALIBERT GOOD HERON BEDS BLEM שור ב בקב עם ששווי ששי לששיו דונ وسعاع مدر المرام على ما ور المرافع الرسوع 6 1000 10010 110 166 900 Jun 811 مرع عر فرطم علا محمدها رها الحراق عرب عرب عرب عرب عرب عرب عرب عرب mariante morton sien marian ושפער וומשיוו שוו שישים הושים 6 ושישה 10)20 (Var, 200)) men 1 64 x 13 110 3479) 6 3 es goro 6 resson) 16 476

שו טול שם ולישיול פנישושל וטולף לענה) 1590000 6 5400) (man) 15) 116 פניקל שוש שישווטילים און שמעשון المصاهم مدر الحمد المعاد مه صوالد ا مع في قامر مما و عورها مع والمعارة وولمح عامرااد مع (کس میم می عاد ورم عا المار 1400 31 anon 240 5 16 34 125 56 عاد عدعام ا الحارم على على المحارك ال معم 90 الم معمر الد عمل ها عمر مور ا كردود وسياء مها اكل على الما ورد وسرد ا وسرف سر مع وسر من الد كرسال وصو سك ر حواع كالم مماط ما في ا अ। तर्मा का ना ना ना ना ना नित्त नित्त नित्त नित्त नित्त नित्त नित्त नित्त नित्त ودباد العدوسي فاد مرا الما مرا العد العدم كان و دى سك ماسلاد ورق ما و و ששיות שם אום וו פונפית שוו יוש שישון ב العام مر مراد عوا وها المولم والمها والم

ששיעול נשים שון און לנישי לפום יינים פוף مردد راي ما عدام مع مع مع مع مع المع الم الم ما الم ما الم ما الم ما الم مع م ا م ودوم كسيد الم العادم معمدا 6 والعما اطفه اعداده فرسوديه و عم والاهاد سائم وس سا االوقع (الويد . ۲۰۰۰) كليد برورطام علماع و عدا ومراد ومدا سا لاع ام ومعده اله مع جا سا عا وا ال مددها دوركم ما عمل جماعها معار سوهما مجمعاد مل عهاء ارد المتعلقاء عا المتحمد ممعاد مل عهاء ارد المتعلقاء عا المتحمد ممعاد مل عهاء وربرد ساوس سرد عمر المعاكم العم معااء سرم والعامد العدما الماله رصا سراعار عا لو ورسع سماور ا ساعا مدد العالم رجم سومسووا 6 سوم م م وورو פלקב ולח ש פיטיון בלישן ביתצניון שישונים ما دواها مسمار كار الافااس سام مراح المواسر سام مراح المراح المر ودرج سما العدسهم راوس العسر ردبود لها اسو صماار والديما و عام كد صعراها مالمسارة وسمعما ملا שוו ע שטים פוספין ציווכטין

ما المراع ما المراع ما المراء الم



TEXTES PEHLVIS INÉDITS

RELATIFS A LA RELIGION MAZDÉENNE

Ш

LUTTES DU DEMON AVEC LES CREATURES D'AURRMAZD

La sixième lutte fut contre Gayôkmart." L'horoscope de Gayôkmart portait qu'il vivrait trente années sous le règne du démon en lutte avec les astres; ainsi qu'il est dit : Avant le temps de l'arrivée du démon, le vaillant Gayôkmart fut créé pour vivre trente hivers et pour la souveraineté. A l'arrivée du démon, la planète Anhrmazd était dans le signe du Cancer (Kalacang) qui domine sur l'eau, à son apogée et prévalait sur son adversaire. La planète Saturne (Kaîvân) était dans le signe de la Balance (Tarâzûk) dans son lieu; quand les caux qui sont sous la terre furent arrivées à leur apogée, victorieuse sur ses adversaires, elle produisit la mort pour eux-

(La planète) Aûhrmazd étant à son apogée, faisant tomber l'eau, prévalait sur Saturne et éloignait la mort de Gayôkmert durant trente ans. Quand ensuite (tant) Saturne fut revenu à la Balance, c'est-à-dire à son apogée, au moment où la plauête Aûhrmazd revint (djast, litt. : sauta) en son lieu, c'està-dire dans sa résidence, et que Saturne l'emporta sur Aûhrmazd la mort fondit sur Gayôkmart.

Il tomba en mourant sur le côté gauche, et laissa éconter sa semence à terre, de même qu'aujourd'hui tous les hommes laissent coujer leur semence au moment où ils meurent. Comme le corps de Gayèkmart était composé de métaux, les

I) Voic plus baut, p. 99 of mir.

٠

sept sortes de métaux parurent de son corps. Sa semence tomba dans la terre, et an fout de cinquante aus se levèrent Mashya et Mashyana* de qui devait venir la continuité du monde, l'anéantissement des démons et de la mulfaisance de Zanük-Minôt*. Ce fut la première lutte de Gayôkmart contre Zanük-Minôt.

La septième lutte fut celle livrée au Feu; contre Spanjorush " se dressa le feu Vàzishi ", chargé de la production de la pinie, le feu Farnbag ", le feu Gushusp ", le feu Buzinhitro " chargés de protéger le monde, de défendre la création, et les autres feux " qui sont dans les plantes, dans le corps des hommes et des animaux, chargés de garder l'ame et de la faire crottre et desquels vient l'organisation (ou gouvernement) du monde et de la création.

Ce fut in première lutte du feu et de Zanak-Minôt.

La builième luite fut celle des étoiles de contre les Drojs (démons) des plunètes; chacuns d'elles entre en luite contre son adversaire, et chaque (étoile) a été instituée contre celle (lu planète) qui a été créée en même temps qu'elle jusqu'à la Rénovation du monde (Frashkart) comme je l'ai écrit dans l'horoscope du monde.

Ce fut la première lutte des esprits célestes contre Zandk-Minôt.

La neuvième lutte fut celle des esprits célestes avec Zanak-Minôt quant ils le frappèrent, le vainquirent (ou « confondirent » stûbînêt» et le précipitérent en enfer comme il est dit (dans l'Avesta) : Durant cinq jours et cinq muits ¹⁵ les esprits célestes resièrent sans sommeil et sans nourriture dans ce combat.

La dixième lutte fut contre les astres purs " (les étoiles fixes) quand ils mélèrent l'obscurité et le mai (hajakth)à — ... comme il est dit (dans l'Avesta) : La gloire du fidele " Mar-déen est semblable à l'évanghin", elle est comme un kosti brodé d'étoiles ; fait dans les espaces célestes (ou par les anges) ; avec trois tours et quaire nœuds entourant le ciel, créé autour de la sphere céleste (pāyak)". Les étoiles totteront

(avec le démon) jusqu'à la fin des temps ainsi qu'il est écrit : Elles portent la lutte au milieu du monde. On les appelle la pureté au milieu de la contamination.

Notes

- 1) Ce texte est tire du firand Bimdehesh; ous Reme de l'Histoire des Religeme, sept -oot, 1825, p. 90 et a Loraque le dâmma Ahranan s'arraqua à la crèn
 tion d'Antorward, le Génie du Cel repoussa su tociative de s'emparer du moude
 caleste: ayant echood de ca côte, le dêmon se jeta sur le munite mateirel et se mis
 à corrempre touten les ordations du bou Principe. Le Boudebesh, termuit par
 Anquetit et par Juni, rannuée les intres du démon motre l'Esa, la Terre, les
 Pionise et le Taureou area avant tous les êtres. Le Grand Bourinhaih plus
 complies ajoute le recit de quaire conflits nes entre Ahranan et les êtres maleceis itu monife. C'est sette partie innomme qui est traduite jei.
- 2) Gayckmart, z. Gayd-marcine, le premies bomme et la premier souverant de la terre. Le Sod-our Bundsheen racoute de la même inçon le mort de Cayckmart, a Quand le préateur Cempul ent érée le monde et tout ce jurit continut, il cour le Taureau et Caycemarth, Quand Abriman envant le monde, le Taureau mourat sur l'houre, et Gaycemarth vécut essors durant treste mai quant il routet sottir de ce moude, il ille ac donné Abriman : « Je sors de ce moude jeiem d'opposition, où il n'est une sossible de Irouver un plaistr sans denieur, pour aller dans cet autre monde, lumineux, ou n'existe ut souffennes, si perm, ni mal.
- Il min zak etgére para spiler i Gayôkmart yahvent. Les rivalets persons et les numeurs arabes donnent que le regne de Gayôkmart une durée de trente ans, en partant du moment où commence le temps, s'est-à-dire de l'invasion du demme. Dans la sesmegouse mardéenne, les piantées sont des créatures du mauruis suprit, tambis que les étoiles fixes out été crées par Ahhrmaré. Cest sons doule à cause de leur mobilité dans le ciel par rapport une étoiles qu'elles out été jugées comme des êtres malfainants. Les étoiles sont dirigées dans leur luite centre les plantes par quatre chefs qui nont quaire étoiles places dans quatre directions opposites du cest, Bundeheah, ch. it.
 - A) pun balist i nufsha (a usu upogée).
- 5) Toute estin periode embruudiës, et qui espendant est tradulie le plus litté-calement possible, revisot à dire que le plusète Abbruard (Jupiter) protégait Gayéamart, tandir que Saturne lu était opposé. Quand Saturne acries à son apogée et municile l'influence de la plusète Jupiter, la mort de (laydamart fut impussible à avine.
- 6) Mashya et Muahyana: l'Adam et Eve de l'Iran. Durant componne and auteunt Albironi et le Bandelseah, ils n'eorient pus d'orfants. Pendant componute ann, ils ne vécurent pas comme musi et femme, et durant quaire-cings-truss ann ils vécurent commilé jusqu'à le majoanne d'Hôshang. Tous les êtres limnains, du monde out pour origine Mashyà et Mashyàna et par connéquent Gayokmart.

- T) Ahriman, le coel des démotra.
- 6) Spanjordah a Spoljuyhee, nom da damon de l'orage, qui surpâche la iduis de tamber.
- Di Le leu Vâsfaht, a. Vitantin, sei ie fim qui est dans le mage at qui lutte contre le démon apanjornal. C'est le feu de l'édier.
 - 10) Farnbay, nom du fin protestesse de la classe des prêtres.
 - 11) Gushasp, og misus Gushnasp, prolentent des guirroux.
 - 12) Burrin-Mitro, protector des inhogreurs.
- the termination of the few as trouvent dans l'Avende classes d'une faças tente atillerente d'après feur utilite et feur urigine. Cette divissen est la suivante : feu flevez finemes, pobli. Berezisavang, c'est le nom du leu dont ou se sert sur larre; Volon-frudao, pobli. Hufryan, le feu qui brine dans l'homme, la chaime unimale; Verguishte, pobli. Urvaziaht, le feu qui brile dans la plante; Vaziaht, le feu de l'emax, Spenishte, pobli. Spenisht, le feu qui brile dans la l'arnélie, dessut Aubrumant.
 - 14) Sur l'organisation des stolles, suir Bendeherk, ch, u.,
 - 450 Un des manuscrits donne la variante « quatre jours et quitre mitte, ».
 - [d] Litt. (sons contemmation, a-gundrisha.
 - 17) Falcie, Bon din poul Shapir-din Chomms de la lemne ratigion.
- (b) Appete in Person evanghin, z. etwydoshiz; litt.: comture (roir flemes its l'Històire des Religemes, amejoin 1855, p. 248, n. 2). C'est nossi is nom d'un ion forme d'une famin d'arbrequi sert à attacher les branches qui servent dans le sacrifice (v. f. Darmesmier, Zend-Arente, I, 1210).
- 19) Cf. Yaenn; IX, § 19, mi is religion unadvenue sut assumite au kontibrode d'etnice.

37

DE LA CHEATRIN DU MONDE MATERIEL

Lorsque Zanak-Minôt fut confondu et réduit à l'impuissance, comme je l'ai écrit plus haut, il git durant trois mille aus dans la confusion. Durant cette impuissance de Zanak-Minôt, Aubrmazd révéla la création sous la forme matérielle; de la Lumière Infinie⁴, il créa le feu, du feu il créa le vent, du vent il créa l'eau, de l'eau il créa la terre et tous les êtres corporels qui vivent dans le monde ainsi qu'il est dit dans l'Avesta (Din): « Dans le principe, la Création tout entière n'était qu'une goutte d'eau^{*}; c'est-à-dire que toute chose provient de l'eau, sauf la semence de l'homme et celle des animaux, car la semence est semence de feu.

Il creu d'abord le ciel pour repousser... : il y a des per-

sonnes qui disent qu'il le créa au premier lieu. En second lieu, il créa l'eau pour tuer la Droje de la soif; en froisième lieu, il crea la terre, qui contient toute chose matérielle. En qualrième lieu il créa les végétaux pour secourir le ! taureau bienfaisant); en cinquième lieu, il créa le taureau pour porter secours à l'homme pieux (ahlav); en sixième lieu, il créa l'homme pieux, pour abattre et réduire à l'impuissance Zanāk-Minôt, et tous les démons. Ensuite il crèu le feu glorieux, et il v joiguit (patvast) un rayon tiré de la lumière infinie 10, il le créa beau de corps comme Atashkamak 11. Puis il crea le vent sous la forme d'un jeune homme de quinze ans 17, qui porte l'eau, les plantes, les troupeaux, l'homme pieux et toute chose. Je vais dire leur nature (apash cîgûnîh yamallûnam). Il crea d'abord le ciel resplendissant (roshan padtākih), aux longues révolutions", son essence" est de khunâkhîn", c'est-à-dice en diamuni (almāst). Sa partie superieure (rôishā) se relie à in lumière infinie; il créa tout l'anivers (dâm) à l'intérieur du ciel. C'est comme une forteresse (darpûsht) dans laquelle on a réuni lous les instruments qui sont nécessaires pour la latte, on comme une maison dans laquelle sont placees (katrûnêt, litt. : demeurent) toutes choses (nécessaires). Les fondements du ciel (farkânbûn-î-âsmân) sont nussi larges que longs, aussi longs que hauts, aussi hauts qu'epuis, il est vigilant; il est comme un être actif (varjvar), pensant, parlant, agissant, doué de connaissance (akas), hienfaisant, capable de discerner (vicîtâr). Il (Aûlırmard) a agréé le Génia du Ciel comme un rempuri (darpûsht) éternel confre Zunāk-Minôi pour qu'il s'enfuie et qu'il n'escalade pus (le ciel); comme un brave guerrier qui revêt la cuirasse, et qui sans peur sort sain et sauf de la bataille (min kârîcâr bôkhtět). Le Génie du Ciel tient ninsi le ciel, et il a été créé par Anhrmazd) pour le secours et la joie du ciel, et c'est encore aujourd'hui par ce que la joie a été créée en lui, que dans cette période de confusion (gûmêzakîh)" la création demenre dans le plaisir (Grvakhminih).

En second lieu, de la matière (gôhar) du ciel, il créa l'eau. Si un homme se laisse tomber les deux mains à terre, et marche à quatre paties, et que l'eau lui monte jusqu'au ventre, c'est à cette hautour que l'eau coula. Et il (Aûhrmazd) l'a créée pour secourir le vent et la pluie.

En troisième lieu, de l'eau il créa la terre, ronde (girt), aux routes lointaines "... aussi longue que large, aussi large qu'épaisse, disposée juste au milieu du ciel, comme il est dit (dans l'Avesta) ": Il créa d'abord un tiers de " cette terre, ferme (sākht) comme le cicādār", en second lieu il créa un (autre) tiers de cette terre, ronde et large (girt u ākand); en troisième lieu, il créa un tiers de cette terre... et il créa dans sun intérieur les pierres précieuses. Les moutagnes" qui, après cela, s'élevèrent et grandirent, il les créa aussi de la terre et ponr lui porter seconrs. Il a crée la terre à la façon d'un homme qui se serre sur le corps plusieurs vêtements. Sons cette terre en tout endroit il y a de l'eau.

En quatrième lieu il créa les végétaux, qui poussèrent d'abord au centre de la terre, à la hauteur de quelques pieds, sans branches, sans écorce (pûst), sans épines, vertes et douces; elles portaient dans leur essence toutes les sortes de semences de plantes et il les créa pour secourir les plantes, l'eau et la terre. Car tous les genres de plantes ont une goutte d'eau à la cime.

En cinquième lieu, il créa le taureau Evak-Dât^a dans l'Irân-vêj^a au centre du monde, sur la berge de la rivière Dâityâ^a, qui est le centre du monde, il était blanc et brillant comme la Lune. Sa hauteur mesurait trois nâî^a, et il le créa pour assister l'eau et les plantes, car dans la période de confasion (gûmêzishn), c'est par lai que se produit la force de l'accroissement.

En sixième lieu, il créa Gayôkmart*, brillant comme le Soleil; sa tuille mesarait quatre nat et sa largeur égalait sa taille. Il fut créé sur les berges de la rivière Dâltya, c'està-dire au centre du monde; Gayôkmart fut créé sur la rive gauche, le taureau sur la rive droite; leur éloignement l'un de l'antre et leur éloignement de la rivière Dattyà aunt égal à leur hauteur. Ils avaient des yeux, des oreilles, une langue et un type caractéristique (dakhshāk). Le type de Gayôkmart consistuit eu ce que de su semence naquiront des hommes qui lui ressemblérent. Et (Aûhrmazu) le créa pour porter secours au créateur et lui donner de l'aide.

tar Aubrmazd l'a crée dans ce but sous la forme d'un homme de hante tailie, à l'âge de quinze aus, et éclatant. Il créa Gayôkmart et le Taureau de la Terre, et de l'éclat et de la fraichear du ciel, il créa la semence de l'homme et du l'aureau. Car ces deux semences sont des semences de fou et non des semences d'eau; il la créa dans le corps de Gayôkmart et du l'aureau, pour que de la rinssant toutes les générations des hommes et des troupeaux. Or ces six créations il les accomplit en six Gahs (temps) ou Gasanbara; il les accomplit en une année de trois cent soixante et cinq jours, divisée en douze mois (bîrakhîkân); chaque mois a trente jours, et il y a un mois qui a trente-cinq jours. Il a donné à chaque jour le nom d'un Amshaspanda.

In am. D'abord Anhrmazd crèa le ciel en quarante jours, du jour Anhrmazd du mois Farvaritu, jusqu'uu jour Apan du mois Ariavahuht; il observa cinq jours jusqu'uu jour Din-pun-Mitro, et ces cinq jours formèrent uu Gasanbar qui porta le nom de Mètyòkrarm. La signification de ce mot est que la demeure de Dieu et la production de la pluie et de la fraicheur parurent alors. En second lieu, il crèa l'eau en cinquante-cinq jours à savoir du jour Mitrò du mois Ariavahisht jusqu'an jour Aban du mois de Tir, il observa cinq jours jusqu'an jour de Din-pun-Mitrò, et ce fut un Gasanbar qui porta le nom de Metyòksham dont la signification est qu'il rendit lumineuse l'Eau qui était d'abord obscure.

En traisième lieu, il créa la terre en soixante-dix jours, du jour Mitrò du mois de Tir jusqu'au jour Ard du mois Shatsèr, il observa cinq jours jusqu'au jour Antràn. Ces cinq jours formèrent un Gàsànbar, qui porte le nom de Paitishaha" dont la signification est qu'il fit paraître sur la terre la nourriture de la création (parvarishnîh) ou la marche de la création (pâi-ravishnîh).

En quatrième lieu il créa les plantes en vingt-cinq jours ; il observa cinq jours jusqu'au jour Antrân. Ces cinq jours formèrent un Gasanbar qui eut nom Ayasrtm , dont le sens est que les feuilles (varg), le parfum, la couleur (gûnak) et la verdure pararent alors.

En cinquième lien, il crea les troupeaux en soixante-dix jours, à savoir du jour Aûhrmazd du mois Âpân jusqu'au jour Din-pûn-Mitrô du mois de Din; il observa cinq jours qui firent un Gasanbar qui cut nom Mêt(yôk)shir", dont la signification est qu'il (Aûhrmazd) fit alors parallre les provisions d'hiver pour sa création.

En sixième lieu, il crea l'homme, c'est-à-dire Gayokmart en soixante-dix jours, à savoir du jour Râm du mois de Din au jour Antran du mois de Spandarmat; il observa cinq jours qui formèrent un Gâsânbâr **. Quelques personnes nomment ces cinq jours, les jours volés (tarôftak), d'autres les appellent les jours dérobés (dûjîtak). On appelle ce Gasanbar Hamilspasman odont l'explication est que parut alors dans le monde le mouvement de l'armée universelle. Carles Fréhars des hommes s'unirent en armée universelle (on en une senle armée, hâmsipāhîh) et partirent. Le nom de ces cioq jours est les cinq jours voles (tarôftak). Il y a des personnes qui les nomment les cinq Gahs des Gathas (gas-î-gasanîk). d'autres les nomment la Pentade excellente (panjak-i-shapîr). Leurs noms sont dans l'Avesta" : Ahnaval gas, Hūshtovál gás, Spenimai gás, Vohú(kh)shair gás, Vahishióishi gás. Les trente jours ont été disposés dans le mois et voici leurs noms : Anhrmard, Vahuman, Artavahisht, Shatver, Spandarmat, Khordat, Amurdat, Din, Atur, Apan, Khor, Mah, Tir, Gosh, Din, Mitro, Srosh, Rashu, Farvartin, Varahram, Ram, Vát, Din-Din, Art, Ashtat, Asman, Zamyát, Mahraspand et Antran . Le nom des douze mois sont de même des noms

d'Amshaspands : mois Farvartin, Ariavahisht, Khördat, Tir. Amardat, Shatver, Mitro, Apan, Atar, Din, Vahaman, Spandarmat. Nous les décrirons plus tard l'un après l'antre.

Normal

f) Ce texte, comme le précédent set tire du Grand Bundeheah. Survant la conception commignaique des trantens, le monde matériel au monde tangible n's 616 créé qu'après le monde spirituel.

La durée de mondo est de 12.000 ans, répartis en quaire pérmète de 3000 ans. An communement de la première, Africant le Bundoheshqu'elle caste e ans penyée, sans monvement et intanguile, « An bout de 3000 ans Addirmostireréje le création sons ex forme matérielle, et trois millémones plus tant, le demon excatal la senation de bou promipe et la noulle. La quarrième et dernième periode s'ouvre per l'apparition de Zoconaire suit apparie la Loi créée contre les démons (tend nément-dito, mod, véndidad). As cours de ses 3000 ans, l'espeu du mai perd peu à peu du terrais jusqu'au jour de la résurrection.

A la première attaque d'Abriman contre Adhrunaid, se devoler l'arrête en remiant la prière Ahuna Vairyn. Le démon réduit à l'impinissance reste durant 3000 ann duns la confusion. C'ent durant setts période d'amilidation du macrala esprit qu'Athrunaid cris- ser six Amshaquands on angez. Au bout de cen 3000 ann, le démon fat, génis de l'impureté et de la débauche, aidé des autres seprits du mai, révelle Ahriman de sa turpeur. Il se précipite sur la création d'Athrunaid, perse la terre pur le milieu et soute aux le ciel. D'après la tradition pédivie, ou jour de la résurresolten Ahriman disparatira pur le tros qui m a survi à sovaiur la création et l'enfir secs compil avec les sepé mémaix.

2) La lumière infinie, aund AunyAra rundo, c'est la riege d'Aubrmand; un appella par opposition, Ténèbres fofinies le gite d'Abriman.

1) Cl. Revue de l'Histoire des Religions, mai-juin 1895, p. 243.

4) Il manque es que la Ciel doit reposmer.

6) Cetta gloss, qui, traduite en français, perd toute sa valeur, a pens ban d'expliquer le mui nazdist qui cui de lecture difficule et rare par ann synonyme factum dont la lecture et le seus sout hieu connus.

6) La druj cello unu d'un démus Suinin; il y a antent de drujs qu'il y a de défants dans l'homme, de chome mainiblee des simplement génautes dies la présidon; anné le numbre des drûjs est-il indéfins.

75 Tonn les irres du monde matériel deivent se porter un mutuel sonner pour résister au démon.

4) Y. polistà suddefe, il a agrifici di taurenu ecce pur Autremand en premier pou nomme représentant de foute la race unimale ficture. Il est appeis dans l'Avenue Acodétic, polit. Evals dat « créé amique ». L'histories arabe Hamanis d'Ispahin l'appolle Abu-dâd; ce nom singulier a pris anjentame d'une faute de ampiete.

by L. bomme pieux dont it set question int set la premier homme arae, minique les textes publicis appellent Gayomart no Gayokmert, Cf.,p. 219, n. 2.

- (6) V. Reens de l'Histoire des Redigions, mui-juin 1805, p. 245, il. A.
- 15) Co mot done is become out after point a guiller done du (ur, on qui a le
- \$25) Cost Dian you les Marchens considérant nomme le plus parfait et la plus bearings, et august la bounté francise est la nion parlière, es uni est d'antique partitionment exact on Orient. L'Avenie al la hiterature pentire en affrent de nauveaux exemples. En voici deux exemples forte du Grand Bondeliebb ; e Si Pame est dalla Cun bomme vermeux (apres la mort), risci su decent d'elle dans as chain non vacue grasse, this on last good in nontrir of l'angraisser, suite une lemm vieram s'avanno vera elle, bulle ils corps, vettas de vetramente binnes, ages de quinze ana, ediminable de tous sôfes et que vent pour la réjenieuseme de l'image, se Le seconif passage es tripporte plus directement un texte iel tra-Add to How his these Avesta, he terrored hat d'about come la forme d'un jeune homme de quinze ans an regard sciatant. Les deumes le soullèrent, quand forced availies les mare, les plantes, le bunif de labour, les amongones et tout es qui existe ini lan. La nature ayant dis sombles par eux, le sommon ar prosenta esses la forme d'un junte cheval de quaire à sing ans. Après cela if vint pres due hommes; il les pénétra du semmet de la tête sun geneux, dans is temps spa'll buit pour rémiter from ou quatre l'ais la prière Yathe ann suiryd d'un bout à l'autre. Il n'a pas ets créé avon le corps, il l'a élé à part, et pour lai porter secoura ; en effet, quand le corps afit de nree, le secomail viut nores. Quand l'homme dort plus qu'il se doit de la longueur de quatre stances, il est eunpalite, e
 - 13) davr, revolution, eyels astronomique.
 - (4) nihad.
- 15) New d'une plares précisuse, que ce passage du Gened Bundeles à assimile stairement au dument « it gohàr almast » Le met almast, perma électe, est acctainement engranté au greu Manage avec le shangement tets fréquent du d'en L. C'est aunt que du non de contros Badakhahan s'est formé le nous des suble balais. C'est acqui dans l'est de l'iranque s'est produit ée énangement. Le flouve que les Grees appoinient 'Eclipsépag ent aujourit les l'Helmand, l'artie des premiers soldes apaut annancée la forme Hedhmand. Les fount du penirs almast ne s'explique par rien. Je crois que le men hibmakhin se retrouve en person avec la forme khupkhin, le p et l'a ciunt representes par la même intre, and imposites.
- 40) La parada de confusios ou de mélange est l'epoque durant laquelle le monde ser soume à l'action mellaisante du démun.
- 17) Of Accounties, 1 to : some par parternance at managed decomparation, traducts on parter same t pathona t girt t dur-gudarg et en sk : pathony the containing the pathona tente parternance and extensive boundary. The pathona tente the pathona tente to the parternance at the pathona tente to the pathona tente to the pathona tente tente girt durvitarg, so qui est universe, pursuant tous les deux decrement sendemment dels mémors destantes pathona d'un possegne d'Arreira.
 - 18) Cf. Brews de l'Histoire des Asligions, maisjain 1805, p. 243, n. 2.
- 49) Cf. is Eurgard II die Vendistütt. Le rol Jennid f. is ben pasteur, agrandit tenn fins de saite, par l'ordre d'Athrenaul, le terre devenue trop petite pour

contenur ses habitants, et c'impur fois Il l'augmenté d'un liers, de selle lujou qu'à la fin sa superficie se trapse doubles;

2m Mol sessions, de leucines et de aignification douterant,

He set toutefine probable que le dermes diament son le person dir qui esgable : bois , quant su mot cică, un peut l'argiliquer par le person cicale qui elguille coss. Le sinkeur sermit alors la nois de ress, bois font opeun effet.

- 21) La presiden chaîne de montagnes qui unit du la torre est l'Albora, la faute abaine qui se pendie an est de la Cosperna et dem le principal più est le Demàvend. Toutes les autres mantagnes so sont détachées de l'Albora. Cette assertion est d'une focum tres générale vraie pour la Perra. L'Albora se continue à l'est par les montagnes dia Knoresim et de l'Afgnandatan et des montagnes du sud et du suis-puest de l'Iran voul rejaindre les nomms de l'Armésia qui se ruthablent à l'Albora.
 - 22). V. p. 225, n. 8.
- 20 Z. Arrymom-radyd, le premier pays créé pur Abbrmach Veutidal, larg. I. La plus excellents de toutes les contrées où tout-les florament se certainne remitis pour y vives plus theuroux et Abbrmach n'assut pas ceté dans le cour des formaiss l'amour de leur pays matal; c'est dans se pays que suit Zoromers.
 - 24 Z. Viliadi Dallya, Voir J. Darmssutte, Armia, II, p. 5, u.
 - 25) Moi douteux de seus et de lecture ; nom d'uns mesure indéterminée.
 - 200 Ct p. 217.
 - 27 Cf. p. 221.
- 28) On appaile Gahânbûr on Gasanbûr, siz files jamutivement agrendes qui divisent l'année es six périodes de durées inegales. On les appaile dans l'Avesta Fdivya. Il se pentrait que le mut d'où lérive Gahânbûr soit composé de Gallei, nous d'une partie de l'Avesta, le semi pilles etant devenu gâs en miliei, dans le plattet gâs-ûn « les Gillius. »
- 20) Le quis à frente jours et il y à mentite cinq jours complémentaires. Ce pussage est informant en ce sons qu'il permet de transfer un blige entre des destours de Bombay. Les une, avec le destour Probôtanit, consent que l'on doit comple les stor pours complémentaire à part, les autrès, et à leur sus le destour Jaméspel, contement qu'un doit faire routrer une dinq jours dans le destour puis de l'unite en par emergement qu'un doit faire routrer me dinq jours dans le destour mus de l'unite en par emergement qu'un dont remission pour les parsages du Grant Bandobech donne ravont au deutour Jaméspel.
- 30) Eu cestité, il n'y a que sent Ameliaspands, en comptant Addressad, mais le redacteur du texte pelitri compte ini comme Ameliaspand hout génis, l'our les noms des mois et des jours du mois, cole J. Durusstatur, Averto, f. p. es seq-
- 31) 19-45 du mura Artibahista, le Gătabahar est alors le 45º jeur de l'année correspondant au 4 mai de l'aunée carétienne.
- 22) Peur la signification de con munia dans l'Assenta, voir Darmestaire, Aunto, Yasma, 3 l'et Appendion. Les interprétations données par le politie sons le rémutat d'étronlogues un moins fantaissèes et qui dérivent d'une décomposition actutaire et erronne des mate; il ne faint y nionne samme importance. Je un crois pas utils l'invister sur la manière dont les trailmeteurs sen auxivée le mot send, le procédé est le méme que milis ée la trailmetan des Gathas et tout de passenge décive assurément d'un nommentaire analogue à la trailmetion petivie des Gathas.

133) 10-13 du mois Tir, 105- jour de l'année, le Othenbée encrespondant su 3 juillet.

34) 25-30 Enstate, le Géhanher tombunt le 180* jour de l'année, 16 seplembre.

36) 26-30 Mirch, le (Fiblistur se trouve le 210° jour de l'année, 16 octobre.

37) 15<0 Bin, le Galdainer est le 1900 pair du l'année, soit le 4 junter. Le shiftre fourni par le texte poblei sui faux, un lieu de 70, il faut éridemment lire 75 entre de 30 Mitté et le 20 Bin, il y a un intersable de 30 + 30 + 20 = 30 jours, Or les 70 jours donnée à la misition des troupeaux plus les 5 journ de supes du Cristour ne success que 75.

38) Le Gabanhar munusumratif de la muntion de l'homme se ceilière durant les 5 darmers jours du mois Spandarmet et durant les cinq jouer complèmen-

taires ; il so termino area la dermier jour de l'année, 30 mars.

39) L'auteut vent dire que les noms pouvre de ces 5 jours currespondants à leurs nome sents sent ceux qu'il donne. Ce sent les noms des cinq Gallas en hymnes, qui sent dempulée par leur premier que et sangers dans l'Avestadans en urdre purment artificiel : Abanametti, Usktomatti, Specitameingu, Tobalà-shates, societales.

10) Les come des &, 13°, 22º poor du meis s'appellent, aujourd'hui Dinpon-Âtur, parsi Dai-pa-Âdar, Dai sur Âdar, avent Âdar; Din-pon-Milro, Dai-pa-Mihr, Din-pon-Din, Dai-pa-Din.

V

CEGI EST UNE DECISION | RESSORTANT DE LA BONNE LOI

Un purificateur fait le truvail d'un nasasalar ou d'un nasabar'; il n'est plus en état d'accomplir les œuvres de la religion, et s'il les accomplit, on doit immédiatement l'écorter de la coopération des purificateurs et de l'œuvre de purification. Car il faut que les purificateurs s'abstiennent rigoureusement de tout contact avec le cadavre et les nasasalars et qu'ils accomplissent les œuvres de la religion avec une impeccabilité complète.

Farjanak Rôshan* a dit : S'il l'a fait sans y avoir de péché. il pourra accomplir su besogne après (litt. ; avec) trois Barashnûms.

Notes

sight, Ge togte est tire du monument Supplément person, n. 1216, p. 10
 On appelle dans les rivalets et dans l'insage courant chez les Parsie Nass-Salars deux mittes d'individus employée aux fanérailles.

Design un hoomis sel mort, personno se peut le teacher sons point de covenir impur. Le sein de faire au dermose militte at de le porter à us derpiere demonte apparitent à une entégotie le geos spéciale dont les une a'unt d'aurre office que de portes le mort au Datrime, et les autres de le déposer un les tables du Datrime. Le nom des premises est faus l'Avesta madu-kurha, e qui traine le cadavre e ; c'ent ce que le mate perlet appelle nasăt-bur dans masăt barishnih, stat de masiliar, e qui potte le mafavie ». Le nou généralement usus dans le Guzerale pour les denigner est khandya, derve du sansont anadha, épunté.

Le mon des natres nut Rets « mattre » en nend, poldai mast sardar, parso mastisatar » imitre du cadarre ». Il arrere tres amerent que ces deux fonctione secunt comprises sous ce demier torms, Pour les cérémentes des fundrailles; voir James Darmosteter, Vendidad, farg. C. Appendice A.

3) Os entend in par paracesteur, yoshdasarkar, le prêtre qui fait la parification nommée Barashnom. Ce mot parificiançõe une exchange nases compliques à la description de inqualis le Fargurd o de Venticidal est consecé. Cate parification qui dure neaf jours s'emplois pour l'homme qui a tenrile ne comps mort, pour la femme qui releve de combes, etc.

Il set éwident que les prêtres jurificateurs doivent être en un état du purifination parfaite pour purifier les noires

I, homine qui ne rempit pas cette condition assenticile ou qui veut faire la actionne sans en comulire tous les détails amore tout le nontraire de ce qu'entrait produit que purification bien fatte, le souillare do pénitent s'accruit et les pines mans fondest sur le pays. Farg. S. s 172 à la fin.

4) Ca commentateur de nom de Rochân peralt dans la traduction pentrie de l'Avesta, farjânak signific littéralmeent savant, et l'on pourrait traduire : le sage Réshau a du. Rien on permet d'affirmer que ce son le nommentateur de l'Avesta.

VΙ

PHIERE

Fécris la prière des Grands.

Au nom du créateur Hôramazda, bénédiction. Comme les anciens: ont récité la bénédiction du Seigneur, moi je puis le faire, dans la terre d'Iran* et dans toute terre.

Que son désir soit accompli comme l'est celui du Seigneur Hòramazda, dans sa création qu'il soit glorieux et tout-puissant comme le roi Kai-Khosrau; qu'il soit d'excellente amitié comme l'Izid Mihir ; qu'il anéantisse les ennemis comme Zurle (L. Zarle); qu'il soit beau à voir comme Syavakhah; comme Bezhan", saint comme le roi Gashtāsp", puissant" comme Sām, fils de Nārtmān", qu'il soit vigoureux" comme Rūstam, qu'il manne la lance comme Aspandyar", qu'il porte aide a la loi commme Jāmusp", le sage; qu'il soit victorieux comme Arda-funvash", généreux comme Tishtar (Tishtri)", qu'il soit fécondant comme l'eau de pluie a, clairvoyant comme le soleil; qu'il fasse de nombreuses œuvrés ples comme Zarathushtra; qu'il vive longtemps comme le roi Zaurvā"; qu'il soit fertile comme Spandarmata, la terre; qu'il s'étendeauloin comme le fleuve Nāvayadā; qu'il ait beaucoup de réserves comme l'hiver"; qu'il soit délicieux comme le printemps, parfumé comme le muse; qu'il soit saint comme Zar"; qu'il soit courant comme la pièce de mounaie a, qu'il fasse de (bonnes) actions comme le Seigneur Hōramazdu dans su création."

Que cette bénédiction soit pour voire corps comme la lune et le soieil, comme l'eau et le fen, comme la rose aquatique et l'herbe mars ", comme le muse et le jasmin ", comme la rose et le basilie", comme le pur isparam et l'ambre qui répandent de bonnes odours " et sont agréables à voir (ces plantes exhalent un parlam suave, qu'il vous réjonisse) "; pour toute la réunion et pour chacun vivez mille ans, que votre vie soit longue " que l'homme vertueux ait des enfants, qu'ils soient des frères célèbres dans la communauté iramenne", qu'ils anéantissent leurs ennemis, qu'ils illustrent leur famille!

Salut.

Qu'il arrive suivant ma prière!".

Norma

⁽⁾ Celle prière est ècrite en passon et annonpugnée à une tradamino persone péchégah, ceux qui aunt d'un cang autériour; pers, : péchinagan le boxurgan, les grands de l'ancien temps. Ce sont corrèspond generalment à l'expression sense poment-péchà d'aix « filles de premiers fui », rendus en justife par pôryôtké h, les flables acuessurs à la some de Zoroustes.

²⁾ Iran shihir - la torre (Tona, de Perse -; peld, Iran Shatro, porr. Iran-shehr. — Dar fu Ian shihr ; se mombre de phrase est traduit no person : we an shehr ke men manem - deus cette ville on je densure o, Le

person trainet touts is obvious a duos sette torce offens at ditus outes wills on judenomer, is faus to process, a fultin set un mos make transcrit en posend.

- 3) kim = desca, pera murid. —anjim, pera | seconjim = 0o, terms = La persau raduir = Qua ten descarad account. =
 - 4) frakh pour farrahlt; pers. muhárak iorane, böne a.
- 5) pashväntar, p. s. bururgvärtar, bens decomparatif. Kai-khoero, avund en seno Kari-Harrano, a'est un des murerans légentaires les plus el-libres de l'iran.
- 6) Khub withir het; per Khub milifr it mobabbet bashid. It ye is in justice mens qui repose sur le double sens die mot milifr. Ce mot qui est d'ordinaire le nom d'on des plus gerode dione du partieux apparaires Militra a masi le sens d'ami, Le roud Militra, massirit Militra, a ce double sens. Le jusqui milifr est roude par milifr u mobabbet, se derme mot stant le synanyme acale du person milifr.
- Zarir; le persan ajoute « qui était frère du roi Gurhthap », send Zuirfruiri, gres Zepuispes.
- 8) Syarakhan, 1990 Sylvarakhan, ille de Kul-kaŭa, accase par se heliemere Suddheb d'inconte, il s'estinit appere du Turz Alviayale dent il epocer la fille, Sun hann-père le falt mottre à mort, et il est vengrepar son ille Kal-Knoron.
- 9) Bezhan. Le persus donne : qu'il noit pur, généreux et d'un caractère donc comme Berhan que étant fils de la fille de hêres Rustem.
- (0) Gushtasp, cond, Kurs withtings; non du rei sons lequel la religion mandéenen a ses revolte sons la forme activide por Zormere.
- asho, and oldanus, ped, ahlav, forme derivant toutes d'use forme purse attanus. Le person traduit asho u pak, a sint et per a.
- sör-mand, pers. sör-mand u kuvvet mand; kuvvet éttett le synonyme audie de nör
- (2) Săm d-Narîmân. Some us dans l'Avesta le petronymogae de Theita et de Reresdos. De la cimit la dicinios posicionere de Sâm et Gershärp.
- III nojvanvar, pove Sahib oj u kuvvet Le som send de Ressum derast stre ReseMan-takhma, bet de talle, de sorue.

Le lette person dame à Roston l'épitoète de pehlevan. Ce mot eve du parse Purface designe, dans le Liure des fisse, les energiers de l'Iran; impour-g'aut it est arrive à signifier un danson de morde ou un adiominanque, L'acabe et le turn unt empranté ce mot avec cette signification.

- 14) Aspañdyår, C'est la Biens passude et guraralle du non send Spelificitie; pelal Spand-dåt; le person est Isfandyår, l'arube ayant conserve la lurine Isfandiåd. Le person njoute : « qui était le llis du roi Grahtap. « La lurice etait l'arme farorite il'Isfandiår, n'est en la plantant en terre qu'il marque la frantière qui dui sequire l'Iran du Tourne à Bakhi. Voir Recueil de Truccus reterife a la pattidique et a l'archémagie aggirtionnes, voi. XVII : Liste propraphique des cilles de l'Iran.
 - 15) din yavar, makai sa persan yari dehendeh, a demant semina s.,
- (46) Dijamas p duit, ajonte le texte persen, file de laŭ-bûb. Ce esge vivell, palesut la legende, da hanpe du roi Gushidap et fat vainne par Zomastre, ce qui lai prouva sa mission divine.

- it; awar-verhan, masait blayar ghalib u busurgter u khalister, a tres valentanir, tres grand, tres pur a, comparaid a sens de apperaid.
- 18 Ashofrohar designe la personnification des lines des saints, pobl.
- 10 Tishtar, pers. Tishter ized ke sahib i baran, est a legeme Tishtar put est le Sugarur de impluie ». V. Raver de l'Histoire des Religions, esptéemen 1895, p. 110, n. 33. rât, genéroux; pers, râd u sakhâvet kunendeb.
 - 20) carv, pera carpter, shirinter, a plus gras at plus door s.
- 20 bis) Zaures. Le person l'appelle le roi du temps, ou l'esprit du temps. C'est le temps lui-même, soit le temps de la Longue Période.
 - 21) Spendarmut V. p. 100, p. 27,
- 22) Le seus de pivant n'est pas clair. Ce mot signific généralement les, et du la parenté, c'est le pohisi patvand, person pelvand.
- (3) rot navayadha, pers. rod-navad. La tradumism persans entend pur is is mer; natural on send signific a courant s; is person navad n'est plus unité segment hou, muo navaidan désigns un canal en un cours d'esu.
- 24) damiatan explique per sarma, front. Cette phrase signific qu'il possible autant de compre que celles que l'en est oblige de face pour passer l'inver.
- Zar, se horos qui était le pêce du Rustem porte dans le Lieux des Bois le hom de Zat-1-Zer.
 - 20) Telle est la traduction litteraie du parend et du persan.
 - (7) kirdar, traduit nik kerdar.
 - 28) daman, erestion, tredeit patdatah
- 205 mai; il ne feut pas confecure ce mot avec un mot de mone farma mais d'origine touse différente es qui signifie em.
- 30) marav, pers, marv. C'est, sit le Burhin-i-kaut, une terise admente qu'un appelle aurai marvichota (su suivant quesques copies marvichotab); isa Arabes l'appellent le grand hautin et l'armoise des scheiches.
- 31) yasman gul, pers. yasmin gul; il hou peut-ture traduire comme la
- 32) marzangosh. Sujrant le Burjine-i-khii', ao mot signific oreille de sunria, il a été ambias su marzandomh, c'est une meto de basilio axirémement certe.
- Sus femilies ressemblent aux oreilles d'un rat, o'est pour exite saisses qu'en notenne cette plants marrangéan. On l'appelle en acuta l'armone des jeunes gens ou de l'adphant, et anna l'ornille de souris.
- 183) sparam. Cemma suivant le Burbin-i-kāti' a le même sure que ispargitam : il signific sos gendral les fleurs, et en particulier les disesses autes de basile. Quant au moi separgitam, suivant le même autuetté, c'est le mem des fleurs de basilie, et su purramiter du basilie que l'un appatie le basilie royal. Cette phrane set, se ottes, dépinées dans le basile que l'un résublie à la place que se persas être la sieune. Toutefais je donne le texte set qu'il m'est fourni par le managemit.
- il des vacanet traduit : « il donne bonne odour », s'est sans doute une harte de traduittion, zunét étant le nour d'une plants. Voir p. 281, n. 72, il fandrait abus traduire : « sa l'ambre et le mast qui sont e...»
 - 34) Catte phrase entre jurenthèses est la traduction de percan Le parent

n'y correspond point. Il dait y avoir que ligno de passée dans le mannanti. Le met mastanh de la phome parende m'est cliscur et m'empénhe de le traifaire. Il est certain que le sexte a subil une perturbation dans ces parages.

(fu)lan, not arabe. It fast, dit is traduction purrie, rectior is benediction

pour touts l'assemblée et pour chaque personne noumément.

- 30) randagant, vir parsi 'omr u zendegan umar darar it dirar) bat, « que votre vie ent longue; » pars, 'omr dirar bashtd, « soyet longs de vie », umar, transcription de l'arabs 'omr, à moins qu'on ne venille lire umar » et que le zompte de vos années soit long », en qui serun moins satisfuinant.
- 36) kê trân birât năm barât, lit. : « qu'de portent le nom de forces imnima »; îr ou êr, dérivé du perse arpa, a vérye, désigne, dans les textes maxdeons, « l'homme de la voite religion, le voit Person », tabilis qu'ântr désigne fout ce qui n'est pas masdéen.

37) sthid jumpit yathe derindmi. Celle phrase sende qui con espond a l'amin des Arabes se trouve à la fin de bennoup de textes pehlyis et parsis; elle est

tires de l'Avesta.

VII

APOLOGUE

Au nom de Dieu.

Un arbre est! poussé tout verdoyant? dans le pays d'Assura! son tronc est sec, mais sa cime" est fratche, ses" feuilles sont comme la caune à sucre, ses fruits ressemblent au ruisin, et il porte des fruits délicieux pour les hommes de la religion (mazdeenne). Une querelle s'éleva entre ce mien arbre élevé et la chèvre : O chèvre ! dit l'arbre, je te suis inférieur en beaucoup de biens", et pourtant dans toute cette terre de Khyantras', je suis un arbre tel qu'il n'y en a pas de pureil a moi 18. Car le roi mange de moi quand je porte des fruits nonveaux", je deviens la navette" et la planche", je deviens la poutre, je deviens le mat"; on fait" de moi le balai" avec lequel on baluie l'intérieur de la maison. On fait de moi le pilon " avec lequel on pile!" l'orge et le riz ". On fait de moi le soufflet " pour attiser le fen, je deviens la chanssure du laboureur, la sandale " de ceux qui vont le pied nu". On fait de moi la corde avec laquelle on t'attache la pied, on fait de

Quand l'arbre assyrien eut ainsi parlé, ma chèvre répondit : Je t'ai longtemps écouté, c'est toi qui m'es inférienr ; toi qui te disputés avec moi : car c'est moi qui de tout temps fournit leur lait aux petits enfants, tant qu'ils en désirent, on me garde en pâture et je suis honoré comme le désirerait un grand roi (on comme un grand roi désiré). La souveraineté que Jemshit posséda longtemps, c'est par le lait qu'elle fut si prospère ; c'est par lui que fut enchaîné le mal que les démons faisaient aux hommes,

O arbre au bois (dâr) sec, dont la cime est verdoyante...
par suite de la mauvaise intelligence, (si tu dis): Je porte des
fruits supérieurs aux tiens et plus utiles, moi je te répondrai...
dans le sacrifice? (izîshn?) offert par les hommes de Perse,
que tu es un arbre desseché (vakhs), mort (vitârt), sans
utilité. Si tu portes des fruits pour les hommes de la Bonne
Religion, c'est parce qu'ils te sèment... " je le répliquerai : Le
Créateur élevé ", splendide, tout-puissant, Aûhrmazd, de la
Bonne Loi des Mazdéens, l'a enseigné : sans moi, qui suis la
chèvre, il est impossible d'offrir le sacrifice : car c'est de moi
qu'on fait le liv " dans le sacrifice offert aux leeds et à tièshurûn ", l'ized bienfaisant des animanx. G'est de moi que vient

la force du robuste et vigoureux Hom ", et ce poids de vêtements que je porte sur mon dos, sans moi, la chèvre, il est impossible de les faire. C'est de moi que l'on fait ces ceintures " que l'on brode avec des perles ". Je suis le bas que portent les nobles sacrificateurs de la Loi. Je suis le gant " des princes et des rois; C'est de moi que l'on fait l'outre et l'abdan, necessaires dans le sacrifice, et dans les jours de chaleur, et le..... du sardab " vient de moi. C'est de moi que l'on fait la peau ** du tambour que l'on fait résonner aux jours de fête et le grand tambour sur lequel on frappe vigoureusement. C'est de moi que l'on fait l'éventail (chasse-mouches) des souverains religieux que les seigneurs et les gouverneurs des pays balancent au-dessus de leur tête et devant leur barbe, et tiennent a leur côté avec humilité et respect. C'est de moi que l'on fait la feuille des scribes * sur laquelle ou écrit les diplômes. C'est de moi que l'on fait le seau que l'on attache de l'intérieur (ou sur le dessus) du puits; c'est de moi que l'on fait la cruche. C'est de moi que l'on fait les riches vêtements 12 en poil de chèvre que les nobles et les grands personnages portent sur l'épaule (châles). C'est de moi que l'on fait la sangle qui sort à attacher la selle où s'asseyent Rûlastâm " et Spand-dât et que l'on place sur les grands éléphants " et sur les éléphants de combat ; c'est de moi que l'on fait la corde et le lasso se que l'on emploie dans beaucoup de circonstances et dans la bataille 10

Voilà toutes sortes de trésors que l'on ne peut faire sans moi, qui suis la chèvre. On fait de moi la valise " dans laquelle les marchands " mazdéens font parvenir le pain, le pist ", le fromage, la salade, l'huile à manger ", le camphre (kâfûr)et les peaux de chèvre du Tokharistan, dont on fait les nom, breux vêtements et les beaux costumes que revêtent les jeunes filles, et que l'on fait parvenir jusqu'aux villes qui se trouvent dans la terre d'Irân (en Perse). C'est de moi que l'on fait le kosti et le blanc penòm " et le beau saderé " dont s'habiilent les grands; c'est à cause de moi qu'on loue les formes andâm) des jeunes filles; moi et ceux de mon espèce, de

notre confact le corps exhale le parfum d'un parterre de roses (gulistan). Je porte derrière (ma tête) deux belles cornes par-dessus mon dos, qui vont de montagne en montagne, sur la terre aux grands kêshvars, depuis la contrée des Indes jusqu'aux rivages de la mer où habitent des races humaines différentes, jusqu'à la terre maudite des var-cashm " qui out les yeux sur la poitrine, dont la tête est celle d'un chien, ou en forme de cloche, des hommes qui se nourrissent de bois et des feuilles des arbres et sucent à même le lait de la chèvre ; de moi viennent la force des hommes et leur vie, C'est de moi que l'on fait le peshparak ", ginsi que la nourriture côleste, aliment des souverains, des princes et des justes, Mos œuvres sont supérieures aux tiennes, à arbre! De moi viennent le luit et le fromage à la fois to pour les enfants et pour les grandes personnes. C'est sur ma peau que prennent place pour faire le padyây les sacrificateurs mazdéeus 44. Tous les divers airs que l'on joue sur le violon " et le tambour ", c'est par moi qu'on les fait résonner. Autre chose encore par laquelle je te suis supérieure : quand on conduit la chèvre an marché et qu'on la vend, qui n'a pas dix zuzan ", n'a point de chèvre; mais toi, pour deux pashtz? les enfanta l'achètent; le tisserand te creuse constamment le corps; c'est par mon utilité et par um bouté, par tout ce que je donne et que je benis, que l'on offre le sacrifice aux Ratus au dela de cette vaste terre "1"

Mes paroles d'or sont jetées devant toi comme un collier de perles devant un porc, ou comme du zanét " que l'on arrache du jardin pour le jeter devant un chameau en furie. Nous, qui vivons sur les montagnes, nous nous nourrissons des herbes odorantes de la montagne et des eaux fraiches des sources, toi...".

Et la chèvre, toute fière, s'en alla victorieuse.

Norse

t) Cetta mble est tirër du manusmit Supplément person, av 1216, p. 1-4. Le

copie est très moderns et es beaucoup d'endroits fautives. Il samble de plus que l'autaur de cette fable se mit jugénie à n'employer que les motarpa'en ne trouve pus autre pert, ast, « est ». Ce mot est genéralement remplacé en pehlei par l'équivalent sémittque yahvünét; il est fort rare de renomirer le terme transmi-

- 2) rante est l'équivalent de tar, qui signifie en persan hamile, mouille et de là, en parlant d'une plante, vert, verdoyant. De là son emploi abusif en peblei comme symmyms de lar pour traduire in rend tard dans des expressions où il s un sens tout different, par exemple dans le composé agré-pathuem, a pautains nouriture s, dans impel le mot toré a un sens péjoratif ; le composé est. traduit en peblivi razin pashnih. Le send turé signific « au deligié bravers » d'où la seus de « sontraire, malfaisant », de turd-pilloum. La phrase dirakht. al rust hava t racin o shatro Asurth pourrait mignifier : un arben occasa junque dans le pays d'Assur.
- 3) Asurth, a Assyrien a, On trouve dans le commentaire pehivi de l'Avesta le mot Strik pour designer les Syrieus (Vendhlad, Fargard 1, & 5).
 - 4) bun, trone; nar, sime.

M

- h) varg-ash a see pousses, see femilies a. Le mot pehlvi varg est devenue Larg on person moderne, and sureks Zand Pakins plastery, p. 221. Il ont probable qu'il ne faut pas sutracher à me mot l'arabe warn, qui signifie fauille, et de là, par extuncion, facilie de panier, feuillet, car toutes les langues semiliques connaissant on mot. Toutsfore le mut. arabe awarijah, « registres, livren», est. un pluriel brise, et forme d'un mot étranger; les lenques grabes le font élériser d'one ramon warj, qui est suns donte l'arabisation d'un persan warg, furme qu'a dù prendre le pehlyi wark pour aboutir au persan harg.
- 6) manet, somme, Cf. manend, manendeh qui, comme le pelitri, est une forms verbals du verbe mandan, ressembler. C'est la formule amé managen ude yutha, traduïte on pohivi humanak ola, et en person hûmana an.
 - 7) zak-am, e celui-là de moi ».
- 8) az min lak khurtar haváam pún kabad gúnak cahún, msi je te suis de bennoogs inférieur en besmoon de kien «, az est ini le dérivé du semi drem, = je, moi a; en mut ne peut être un doublet de min, car dans ce cas on atteindrait pon la forma an mais af.
- 9) Khvantras, rend Humirothis, is continent central, l'Isla, iss autres parties du munda étant disposses autour de lui, et lui étant toutes ensemble agules en superfinie.
 - to) ham-tan, litt. qui a le corps égal ».
 - (1) amat nok yaityonam (baram) bor.
 - 12) makok, pers. makok, a navette de tisserand s.
- 13) takht, a planche a. On trouve aussi za pehivi is mot takhtak, pors. takht, takhtah, avec le même sens. Ce mot est passe en arube avec sun double mens de trone su de planche ; daraba takhu alrami e frappes la tablette de sable e eignifie interroger le sort à l'aide des figures de sable.
 - (4) vát pán, le mit, pers. bādbān, e qui requit le went »,
- 15) jîvak rûp, « huisi », persan jârû, jârûb. Le mei jîvak rûp confirme l'identification du premier élément du moi avez le person jût, endroit, et, par suite, la lecture livak

- (6) harintun, e fice e, Dane le commentaire peliri de l'Avesta, ce verbe indique generalement l'action du deman par represition à l'entre du leu principe exprimés par la rariss (il., Atton (base, yahbantan). Ce verbe n'a rien a veir avec le pursus kurdan, peliri kurtan (obdantan); il signific proproment couper, tailler; c'est hom le verbe qu'en attend en partant de trarmit executé avec le belle d'un urbre.
- 17) gavāz, pera gavāz, gavāreh i formes arabieles djavāz, djavāzeh, djavāzān, a mortier pour deraser ie riz on le bio ».

gavazeh a specialment le seus de mortier à broyer le ris-

- (f) köpinitan, seemsers, pess. kubidan.
- 10) hirtnj, s viz a, person birinj, samersk spid, gree tpog a. Les mots urubus arms, urz, urue, arms et ruzz as rubindent évidenment à ce mot, qu'ils abset éts proprentés au gree au aux luignes immisseurs. On trouve dans le Talmod les formes eres, érai, artisé, ces deux dernières, comme le syrièque artisé, paraissant (l'origine greeque.)
 - 20) daminak, « noufflet », dêrivă de la racine dem, soulflet.
- 24) Le sust traduit per sandale peut se fire suit na alin et correspond alors à l'arabe na al, sandale, suit nakhlin, pers, nakhlah, soulier.
- 23) harbanak payan. Les tudigenes de certaines contrère se serrent en effet de larges femilles d'arbre comme de sandales.
 - 23) rasn, a corder, pers. rasn.
- 24) Pour empécher nu animal dangereux no seniement capricieux de s'enfair, on lui fixo su cou un gros bâton dont um existemté supone à terre. On appelle m hatim, katill en gagnesti, littéraiement : massue.
 - 35) mikh, pers. mikh, elea.
 - 183 stj. sej. smid samejd.
 - zi) asayak, persan sayeh, ombre, nayeh-han, ombreile, paresul.
- 28) arah? Je en comusis nome und transe ou sémitique qui puisse en être reppesché. La beture en est serei doctouse que le sere. Varribleau, littuurier; la phrase signific mot à mot : je ama l'arah (?) (cuche?) dus sussiers en miel.
- 20) azat martan; = ||-febre >. Le mot azat, qui signific généralement noble, a la minus seus que sahô, qui signific saint, sauvé de l'enfer par sonasquent d'dele, comme le penire ablav qui se set d'ailleurs en sonicet.
- 20) dărukdăn, a belle ă medicument a, pera dărudăn; comp se de dăruk, pera dâru, mademment, et de dân, que forme les nome de contenents.
- 34) dana, e messeria e, litt. suge Les mote arabse haktm, tebib, que surnifient sociente, araient primitivement le sens de engr., arand.
 - 23) ashyan, a mil », pors. ashyan, ashyanah.
- 32 50s) mirvinak, pisseu Ce mot mgriffe propresent ; në d'oisseu, petit
 - 31) sayak, pers, sayah.
- 34) Ce mut es trouve transcrit en parend rous la forme kår-dahagån. Misse-khard, 4, 45, 37, 24.
- 30) Cette traduction set conjecturale; sette in lecture qui me in fournit boyahunnum nava et margon (no carrin) datam your shavet (ners, sheved).

- (6) amstash zak vákht bút dírakht i Asúrtk bój am pasukh karét.
- 37 lakisyarak = lah hyar, dinyike + ak, qui set the derrière, pur conséquent infermor.
 - 38) 6-II neparti.

1/4

- 20) Parce que, durant tout le tumpe de sa reyanté, il no se nouvrissait que de
 - (0) Cost tout ce que je puis comprendre ils estir phrase.
 - 4f) burgand, rend Avvenuest,
- 42) Mr. Co and ent smit so lettres zamles. E. pmile flyon, c'est le lait de chèver qui sotre dans le composition de l'affrance. Il est su effet impossible d'offrie le sucrifice anna lait du chevre.
- 13) Gosharan ak, « qui a rapport à Gosharan, » V. ci-desme, p. 108, 14 12
- 13) Hôm. :- Huomu, à sume du tôle que jone le lait de chèvre dans le sucrifice dont le baonin forme l'élément principal.
 - 15) kamar; person identique
 - (6) marvarit, gree mayyapes
- 67) anguahtpān i khosróyān, khosrót sipnifein ; princer deja a une spoque ameienne, khoerd, qui stait primitivament un nom propes parte par poainura souverams legundaires ou roela de l'Iran, élait devenu le num par lequel un disignati se gineral les surverains de la Pères L'arabe a empranté se terms some in forme hours, pl. aktoirat.
- 48) Sart-mya, mya élant l'équirement sémitique du person Ab, le mot buit entiordoit so live sartah, mod, sardah, qui est le nom d'une care humide on l'on se tient directit les grandes simierre, ou d'une glacifer (sant-ils agnifie sus froble), valpush 7 sart mis, le convercle f du sard-th.
- 48 hor meshkijak, diminunt de medit our, sureant le Burton-l-kull-signifie
 - 40) manhk-gajak, shaon-mouder,
- 00) magiltà, diplome. Ce unt d'origine comilique cet le correspondant du peblei namah, p. nameh, bitre.
 - 51) dol min li karind
- 62) vakhahak. Sulvant is distinuaire person Surnin-s-bat! vakhahl oq le nom of an entement de both steffe et agreable. Cost vene dische un chilie. boj-paslimin, an pail de abaure.
- 53] Ratastam, sutte num du Layos Routum. Ca n'est pan, comme ou pourcuit le arrece, une feute du manuscrit. Le nom sund de ce passennage n'est pas commu; il est preliable qu'il dessit être fic des column, fort de taille (J. Darmestatur, Anness, 11, 401, n. 27).
- bi) gand pil, gandeh pil, suivant la Burhiu-i-kati', est le nom d'un grand d'éplient, sur sandels signifie grand. Il y a différentes formes de ce noon.
 - 55) zomár
- 56) Salt non phrase de sors douteux; la le pout s'guiller ; se fait de liens des selles d'éléphants et de cordes d'ere kazhk-anjir.
 - 37) hanban, peca honban, value, himm
 - 58 vácárkán pem bázárgán

Ce mot pent se bre da deux fiquos : dină, religieux, ou sogă, arabe nok, marche) văcărkănăn i diuă significant les marchaule merdeene, văcărkănăn i sogă, se marchande du marche.

no) pint, surie de mais compose de divers éléments, particulièrement d'amandes et dont, autrant les lexicographies persans, un fort petit fragment nouvelt un dervicte durant planieurs jours.

00) rokankhortik, balle a margar,

(if) parlam, a partialear, nom d'une sorte de voite de linge que le prêtre s'attache sur la boncie pour éviter que son haleure sunille les choses paras; la forme moderne unitée aux lodes est penom.

est saderé, nom d'une sorte de camocole que tout Parsi serot à l'âge de sept une et demi, nu noment de seu ministion (le no-zût nur ludes), en l'ares, cette néremmis parte le nom de sadéré kosti daden, acion de donner le malése et le hosti. Un Parsi qui un porte pas continuellement de vetemmit set ou était exolu empéroyablement de la communanté murdéeure. Les noms de cet habit sont en pobles nhapik, l'habit de nuit, et tashkok.

63) varcashus. Ce nom signific directionent - que a les youx are la postitue «. La bienale des hommes sans têle inhitaux dans les contress du nord de l'Asie est très somme. L'historien Karvini prétend avoir entenda dire par un ternem sculaire qu'un de ces dires était venu en ambassade. Suivant list, les n'ont pas de tête, muis leurs youx, leur bouche, sont sur leur postrine; on les appelle, dit-il, Asnàn. Le même auteur décrit des êtres ayant des têus de chienz et su forme de cloche.

64) peshparak ; c'est se que les Tures appellent le halva, sorte de pitieseres dans laquelle entrent differentes sortes d'ingrédients.

65) ham-dù. Le texte a renverse l'ordre des deux termes et lit dù ham, tour deux, ce qui d'ailleurs remont au même.

(66) Le Zeroastriume défend absolument d'aller pieds sus ; c'est un des plus grands crimes que l'ou puisse commettre ; toutefais un peut rester piede nun à la seille constition de se placer sur une peau de tièle, c'est là une des aumbreuses précautions que prend la religion parsie pour éviter la nouillière de la turre.

67) harbut, pers. barbuth. Suivant le Burhin-i-kati', c'est un instrument de musique qui ressandée à un grand tambour (thanbour) et qui a un petit manshu. Ce mot a 68 emprunté tel quel par l'arabé.

63) tamborak. Un des manuscrits parte tambor qui est exactement notre unt françois tambour. Le nom de cet instrument de munique se retrouve presque identique dans toutes les langues musulmanes. Gest le person tambor arabiat en thautor, dans laquelle ne lexicographe person seul voir à tort les mils durrent barren. On trouve emoure les expressions acutes thautal, part lambour, thautotre, thautotrel, guitare, mandoline. Le mot arabe désignant un arabient est table, i'ou viot, à l'époque dus su tans mamientes d'Égypte, le min-pose thabiationelle, qui designait une connerue de tambour et autres instruments de musique qui d'ait reservée aux personnages importants. Dans ce mot, mamme dans thambal, on reconnaître facilement le françois timbale qui était anciennement le nom d'un instrument de sonique molitaire.

60) zuxan, c'est le nom du denier ; ce mot est d'origine araméenne.

70) pashtz. Ge mot est le person pishts, pishtxeb, qui décigne en général un objet rend et en particulier une piene de mannais.

71) Le sacrifies un Katu est appeir en send estafvité, benédiction du Butu-Le rate, pebl. rat, est une conception absolument manifenner, n'est le nom des confe des stusses dans issqualles sont divisés le monde maldred et le munde spiritent; il y a un ratu des obsaux, comme un rate des femmes, etc. Le chipitée auer du Bundehest d'Acqueill est consacré à l'énumération des mattresse des hommes et des minues. On y roit que la rivière Dallyt est le rate des rivières du munde, etc.

La traduction de certains mute de cotte parase, comme leur locture, est conjouurale. Le manuscrit semble presenter des lacques dans cette partie. Peutêtre vondrait-il mons traduire : ... que les hammes affrent le sacrifice dans toute l'étendue (rastie, litt. : en dels) de cette vanis terre?

72) zantt. C'est in com d'une sorte d'hortre que quelques lexicographes assimilent à l'orcino. Ces assimilations sont toujours très vogues dans les dictionnaires orientaux, et il est très difficile de savoir quelle était su juste la plante zanét; elle devait être asses prémouse, d'après ce qu'en dit le texte.

73) Fairest quelques unts que je rannare à traduire : lak kôst hhadyā littamman algh dùrshakān 7 myā (ou mas).

E. BLOCHET.

LE DIEU D'APULÉE

Apulée s'était donné pour mission de prêcher la philosophie de Platon. C'était un homme considérable, très aimé des lettres et de la faule. Il avait certes le droit de proposer des lignes de conduite, d'enseigner la direction des idées, dans un temps où les Césurs sux-mêmes cherchuient le bien et le vrai.

Dans ses conférences il parle exclusivement de doctrines et de seligious; on a, néanmoins, quelque peine a démêter ses propres croyances. Il dit, dans son Apologie, que, pendant son voyage en Grèce, il s'est fait initier à tontes les sectes religieuses. On est généralement d'accord, à cause de la fin de son roman de l'Aser, pour le déclarer adepte du cuite d'Isis. Lactance, saint Jérôme, saint Augustin et son correspondant Marceilin, le déclarent adroit dans les choses magiques. Dans ses ouvrages il se montre le plus souvent respectueux des divinités romaines, mais d'antres fois il s'en moque avec esprit. A quot croyait-il, en somme?

Parlant souvent en public. Apubée a dû se faire une sorte de croyanceofficielle en i honneur des dieux de l'empire et des dieux locaux des pays où il perorait. Il fallait ne déplaire ni aux représentants du gouvernement, ni aux auditeurs du moment. Mais il laisse souvent entendre qu'il en sait plus tong qu'il ne dit. Dans un discours qu'il prononça à (Ea en l'houneur d'Esculape, dieu de la ville, il donne la liste de tentes les sectes qui in ont livré leurs mystères; il semble croire à ces choses. Malhoureussement le discours a été perdu; était-il compromettant? Sa suppression des œuvres de cet auteur est d'antant plus à remarquer que cette improvisation avait étérédigée, copiée, et des fervents l'avaient apprise par cœur; lorsque, dans sou fameux plaidoyer, il y fait allusion, pius de vingt assistants se metteut à en réciter les premières phrases. La perte de cet euvrage nous prive de l'inventaire que motre scrivain avait fait de ses croyances mineures; car, pour ce

Ш

qui est des grandes lignes de sa foi, nons ponvons les connaître.

Trois conférences nous sont conservées sur le fieu de Socrate, le dieu de Platon et, l'on peut le dire, le dieu d'Arodote, Tels sont les parrains de la philosophie transcendante d'Apulée. Dans son traité sur le dieu de Socrate, il s'étend longuement sur le dans qui parlait à ce sage. Tour à tour on l'a critiqué ou félicité d'avoir donné le titre de dieu à un être surnaturel, il est vrai, mais il le reconnaît bri-même, d'ordre inférieur. Je crois qu'on s'est mépris sur ses intentions. Quelle que soit la place qu'occupe dans ce travail le génie familier de Socrate, la longue définition qu'il ou donne n'est qu'un accessoire de sa pensée principale, qui est him de révêler le Dieu appérieur, créateur du mende, maître des divinités, des demi-dieux et des numéra, inspirateur des ames, et dent, avant tout, il voulait proclamer l'existence.

Mais quand il vent le définir, ce Dieu, il se reconnait impuissant. Il le place au-dessus des dieux de l'Olympe qui, cux, sont
destines à la béatifude suprème, n'ant pas eu de commencement
et n'auront pas de fin. Donc ce qu'il a à dire de ce grand Dieu
est bieu vite dit; et, pour arriver au célèbre dâmon du philosophe,
il passe en revue toutes les biérarchies des êtres aurnaturels; il
s'étend, non saus complaisance, sur son propre savoir en religions de tous pays et, perdant un peu de vue le Dieu supérieur
— le dieu de Socrate, en résumé — il fait entrer dans son discours toute la doctrine chaldéenne touchant les dieux, les démons, les génies, les manes, les esprits.

Le dieu de Platon, cela va de soi, est le même que celui de Socrate, mais imprégné d'idées que Socrate ignornit. Platon avait voyagé, avait médité sur les doctrines de l'Egypte et de l'Inde; aussi son Dieu supréme participe beaucoup de l'âme universelle, du Brahm indien; et cependant, pour tout accorder, il met l'âme universelle au service de Dieu. Cet être suprême a-t-il créé le monde, on hien a-t-il pris en main, un heaujour, leschuses toutes faites? Apulée ne prend parti ni pour l'une ni pour l'autre de ces hypothèses, car Platon enseigne à volontéque l'universu's pas eu de commencement ou qu'il a eu une naissance : c'est au choix. De même pour la matière qui, selon les goûts, est corpo-

relle ou incorporelle; les deux propositions peuvent se démontrer l'une comme l'autre.

Notre auteur ne sera pas plus adroit quand il vondra nous présenter le diau d'Aristote. C'est hien encore la divinité, non pas
unique, mais supérieure à tous les dieux. Apulée est assez embarrassé pour faire cadrer Dien avec le Destin qu'il accepte et la
Providence qu'il trouve indiscutable et qu'il cherche à définir
en lui dounant, en dehors de Dieu, le rôle d'une force indépendante du Gréateur et de toute divinité. C'est là, disons-le en
passant, l'idée bouddhique de lu cause et de l'effet, plus forte que
les Bouddhas eux-mêmes. On constate avec surprise que plus
Apulée veut définir cette puissance, plus il veut préciser les
contours du dieu d'Aristote, plus son portrait s'estompe, s'efface
et se dérobe. Finalement, pour se bien faire entendre, il en fait
un satrape autoritaire et, voulant le grandir, il le réduit à un
rôle mesquin. Allah, tout simplement, avec beaucoup de proconsuls à ses ordres.

Les formules lui manquent pour faire comprendre cet Être parfait; il a dans la tête trop de théogonies, de sectes, de rituels magiques; malgré lui il revient à Jupiter sans entrevoir Jéhosah. Et pourtant ce Dieu indécis est hien celui qu'il veut qu'on adars, car c'est à la fais celui d'Aristote, de Platon et de Socrate.

Mais, si c'est là l'idéal religieux d'Apulée, comment expliquer le soin et l'émotion avec lesquels, à la fin de son roman, il décrit la grande initiation islaque que l'on a toujours pensé être l'histoire de sa propre initiation au culte d'Isis? Pour élucider cette question, il faut examiner un moment ce curieux récit des métamorphoses, appelé souvent l'Anc d'ar.

Cet ouvrage se compose de trois parties fort distinctes, assex mal ajustées entre olles : 1° les aventures de Lucius changé en ane ; 2° l'histoire de Psyché ; 3° l'initiation isiaque. L'incohérence de l'ensemble, les distructions de l'auteur, qui oublie ce qu'il a raconté auparavant et change, chemin faisant, les types de ses personnages, l'infériorité du style en certaines parties ont fait supposer que n'était là une œuvre de vieillesse. Quelques

47

lenseurs, M. Guston Boissier entre autres, voient, au contraire, dans ces imperfections, les caractéristiques d'une œuvre de jeunesse. Il est peut-être facile de mettre tout le monde d'accord.

Les trois parties dont nous venons de parter ont des qualités de style bien disparates; on dirait que trois auteurs différents les ont rédigées. La métamorphose de Lucins est la traduction d'un roman gree que Lucien nous a conservé; pent-être est-ce sur le texte de Lucien qu'Apulée a travaillé; mais on sent dans sa translation la préoccupation de l'écolier qui exerce son calamus et amplifie les moindres détails; ce que Lucien dit en trois lignes, Apulée le raconte en deux pages. Évidemment, travail de joumesse. Ce récit alourdi est encore retarde par de nombrenses anecdotes tout à fait étrangères au sujet et qui ont dû être intercalées une fois l'onvrage terminé, et pent-être très longtemps après sa rédaction, quand l'histoire reprend son cours, il semble que c'est un autre personnage qui prend la parole. La gracieuse féerie de Psyché a nne tont autre allure: l'intrigue marche d'un trait. C'est sans donte aussi une traduction d'un ouvrage grec, mais l'écrivain est plus maître de son latin, et, plus fidèle, n'ajonte rien de son crà; cot ouvrage a pu être écrit quand l'auteur était à Rome ou peu de temps après son retour à Carthage. Quant aux scènes islaques, elles se présenient avec une telle suite, leur description respire une telle elévation de sentiment, une telle foi, que l'on est bien fondé à admettre qu'il s'agit d'une aventure véene, sentie vivement, racontée sincèrement et écrite au moment de conviction qui a suivi la révélation des mystères. Comme les dernières scienes so passent à Rome, c'est bien une autobiographie écrite par l'avocat Apulée, plaidant pour vivre dans le capitale, tout fier de ses vêtements de lin et de sa tête rasée de prêtre d'Osiris.

On comprend que ces impressions émues, inspirées par les scènes mystériouses d'une foi nouvelle, ne purent, au moment même, êtres livrées au public par le jeune néophyte du culte égyptien. Il enferma ses notes dans quelque coffret à papyrus, avec ses essais d'écolier et ses devoirs de traduction; car Apulée parlait le grec et fut obligé d'apprendre le latin. Puis, plus tard, quand la force manque au conférencier, les idées au littérateur, il raprit ses vieux caliers, en fit tant bien que mal un amalgame bizacre, où il y a du hon, du manvuis, de hantes penséus, de hasses anecdotes, des passages barbares, et des pages charmantes.

Voyons, maintenant, au point de vue des croyances, ce que mons donne l'examen de co conglumerat litteraire. Le travail est difficile à faire avec équité prisqu'il s'agit des idées d'Apulée à différentes périodes de son existence. Après avoir été frappe, en Grece, par la grandeur des doctrines platoniciemes, l'apparitinn d'Isis étrange, exotique, symbolique et voilée, d'Isis qu'il assimile à tous les dieux, à toutes les déesses, d'Isis qu'il nomme la Nature vivante, personniliée, philosophique et saints..., dut lui faire croice qu'il trouvait, sous une forme attirante, le Dieu saperieur qu'il avait quelque peine à comprendre. Il se fit prêtre, Mais de retour en Afrique, il fut obligé de compter avec les divimités officielles; avocat, il fallait avoir l'oreille des juges; conférencier, la sympathie du public; il ne trouva pas, comme à Rome, la mode des mystères, le goût oriental, l'engouement. isinque. Il se laïcisa, Sa tête ne fut plus rasée; il aimait même a regarder sa chevelure boucles dans un miroir (qu'on lui a vivement reproché du reste); et alors quand il parle d'Osiris, c'est. pour le mettre au rang des divinités tertiaires ou quaternaires, au-dessous de l'Amour, du Sommeil, bien plus bas qu'Esculape. Done, si Apolée a été l'auteur ancien qui nous a donné sur les cultes égyptions à Rome les détails les plus complets et les plus impressionuants, ca n'a été pour lui qu'une conviction pussagers et pen à peu sa vive croyance a été relèguée au rang des nombrauses sectes dont il avait, par l'initiation, pénétré les mystères.

A part ce grand élan religieux, tout le reate de l'ouvrage respire une incrédulité railleuse, bien intéressante à constater chez un homme avide de choses saintes et qui devait tant précher. Il trouve tout à fait ridicule un prêtre chaldéen qui dit la bonne aventure; sans réflechir que la divination italique stait afficielle et ne différait guère de la divination asiatique, Quand il parie des prêtres de Cybèle, c'est avec un profond dégoût; il les

trouve grotesques, odieux, leur doque tous les défants et les accuse des vices les plus honteux. Il lui semble très naturel qu'un prêtre d'Isis fasse des miracles et ressuscitenn mort, mais il entre dans une vivo indignation contre la femme de son hôte. magicienne averes qui sera cause, il est vrai, de sa métamorphose en ane, et qui a le tort, elle aussi, de faire des prodiges; selon lui, cette dame a une conduite épouvantable : elle est passionnée, déréglée, méchante, impie; « elle méprisait et foulait aux piede les saintes divinités ; puis, en guise d'une sorte de religion, elle feignait le culte mensonger d'un dieu qu'elle disait seulet unique ... » ; après l'avoir chargée de tous les crimes, pour comble, il l'accuse d'être juive ou chrétienne. Dans sa narration de Psyché cela devient plus grave, car c'est aux diens de Rome et d'Athènes qu'il s'attaque. Il est vrai qu'il ne fait sans doute que suivre la texte qu'il traduit, texts écrit par quelque scoptique de l'école de Lucien Quoi qu'il en soit, il représents les divinités olympiennes d'une façon comique : ces êtres surnaturals ont loutes les potites passions des basses classes du peuple athenien et s'expriment comme des personnages d'Aristophane, C'est le cas de dire -

> Comme ared irrestention Parls des thems on marand?

Il no manque vraiment à cette parodie que la musique d'Offenbooh.

On voit que dans ce fameux roman de l'Ase d'or, a part le culte d'Isis, aucune croyance ne trouve grace devant notre auteur. Ce sévère critique de toutes superstitions était lui-même, il nous le dit souvent, très superstitioux; suivant en cela l'exemple de son chef d'école, Socrate, philosophe plein de bon sens, capable des plus hautes conceptions dogmatiques et pourtant bien impressionne par les penites croyances qui avaient cours de son temps. C'est hien la, avec Platon, les modèles que vent suivre Apulse. Il leur prend leurs grandes idees sur la nature divine; il les suit dans leurs préoccupations touchant la morale et la relation des hommes entre eux. Car si je n'ai examiné que les con-

ı

victions religiouses du philosophe africain, il serait bon de regarder aussi ce qu'il pensait des lois humaines et des vertus sociales. Cette étude serait toute à son humaur; il ne voit pas une misère sans y compatir; sa description des esclaves d'un moulin antique est autrement impressionnante que celle des paysans par La Bruyere; il nous montre ces spectres enfarinés, peinant, maigres et hagards autour des meules, sous le fouet, le front marqué au fer rouge, le corps zébré des plaies du supplice. Quand il parle des mauvais riches il a des élans d'indignation où l'on entend comme un écho des paraboles de l'Évangile; mais, s'il sime les humbles, il s'attaque volontiers à ceux qui les veulent exploiter, se lancent dans la politique, briguent les honneurs, nou par dévouement, mais en raison de leur caractère trascible et de leur ambition.

Pour en revenir à notre point de départ : quelle était la foi d'Apulée ? On voit que très curioux d'études religieuses, initié à presque tous les mystères, s'inclinant avec respect devant les divinités de la Nation, volontiers favorable aux superstitions qui l'entouraient, il était avant tout le sage qui hoit à la source des grandes philosophies grecques, Contrairement ce à que l'on emit d'ordinaire, il n'était pas l'istaque fervent que l'on suppose; il a passé par le culte d'Isis comme à travers une secte quelconque, avec plus d'émotion peut-être, car il entrevoyait là une réalisation de l'Être supérieur; mais si l'on veut connaître quel était vraiment le Dien d'Apulée, il faut interroger Platon.

Benigny, 7 november 1895;

E. GUMET.

L'ÉPITRE DE JACQUES

EST-ELLE L'ŒUVRE D'UN CHRÉTIEN'?

L - L'ÉPITRE ET JESUS-CHRIST

Le nom de Jésus-Christ se trouve en deux endroits de l'Épitre-Otez-le du premier (r, t), il reste : « Jacques, serviteur du Dien et Mattre ». Ca redoublement d'expressions relatives au même objet est familier à notre auteur. En particulier, pour désigner Dien, il dira (r, 27) : « le Dien et Pere » et (m, 9) : « le Mattre et Père ». Otez encore « Jésus-Christ » du second endroit où il se rencontre actuellement et il restera : « notre glorieux Mattre », littéralement : « notre Mattre de gloire », qui rappelle le « Roi de gloire » de l'Ancien Testament (Ps. XXIV, 7-8). Le nom de

1) Reises, daire son commontaire sur l'Epitre de Jacques, a réagi contre ce doute. La question s'est imposée à moi, il y a trois non, à la moite de lecurres répétées de l'épitre, faites suns intention scientifique et je l'ai récolus per la négative. Il y a un peuplus d'un ao, ayantaupris que M. Spitta, professeur à la l'aculté de théologie de Straubourg, que je remerces pour le courtolaise de ses procédées, s'eccupait du même sujet avec le même conclusion et, redesseur expallée de qualque travail, je me sentis encouragé à mettre aussi mes raisons par écrit et à les proponer au public. L'étude de M. Spitta forms la première partie d'un volume qui la passement para, à ma commandance, mais entre première partie, qui a 250 pages, éssit achevée d'imprinsee avant que la rédaction de mon travail fits termines. Nons ignormes complétement l'arquesentation l'un de l'autre. L'espèce que, partie en nous rencontrant, partie en nous complétant. l'un per l'autre, nous compartons a l'établissement de l'ides qui nous est commune et que nous ne pouvons nous flatter de voir généralement acceptée.

M. le professeur Menages a bieu voulu diriger mon attention vers plusieurs difficultés de mon entropries et en travail ent certainement été moilleur s'il avait

pe être soumis, dans toutes see parties, à sa critique suggestive.

Empérité par les enronatances d'examiner la littérature générale de l'éplire, je rende d'avance justice à tous ceux avec qui j'aurai eu à mon jesu des rencontres partielles inéritables (6 décembre 1995). Jésus-Christ ainsi ôté, Jacques, dans le premier endroit, reconnait Dinu pour mique Mattre et, dans le second, vise la croyance au même Mattre. Voyone, par le contenu de l'Épttre, si ce double retranchement en mutilerait le texte ou bien s'il l'amende.

Considérons d'abord la théologie de l'Épitre pour savoir si elle fait une place à Jésus-Christ!,

Tous les hommes, sans exception, commettent des fantes nombreuses, car le péché vient de l'accomplissement du désir et nos membres sont plus on moins agités et enflammés par le fest des désira contraires (plaisirs en puissance, tendant chacun à se réaliser), qui y résident et e'y combuttent (exemple par excellence, la langue). D'une manière générale, ce manyais et discordant ensemble de passion est ce qui caractérise l'âme ; tellement que l'autem donne à un tel état le nom de psychique. Il le nomme, anssitôt après, démoniaque, comme il a dit que le feu dont la langue est embrasée est celui de la géhenne, établissant ainsi entre le désir, d'une part et les démons et l'enfer, d'autre part, un rapport à remorquer. La masse humaine, pénètrée du feuinfernal du desir, en butto aux attaques du diable, si on la prend avec son milieu, compose le monde, impur et ennemi de Dieu. Elle est assujettie, par l'effet des péchés, effets des désirs, aux maladies (cf. v. 45) at a la mort en attendant le jugament. Copendant les âmes penvent être sanvées, ce qui prouve que si dans l'état actuel le désir les domine au point de les caractériser, c'est piutôt en défigurant leur nature qu'en la constituent. Dien, immuable, absolument étraoger au mal et qui, n'ayant rien de commun avec le désir, ne peut être tenté et ne tente lui-même personne, Père des Lumières, de qui descend tout ce qui est hon, est le Donateur universel, qui accorde des dons excellents sans jamais les reprocher. Le premier en date de ses dons à l'homme est ovidemment cet esprit qu'il a fait descendre habiter en nous et dont son amour exige une constante fidélité. Voici un autredon, qui me semble en rapport intime avec le premier. A l'opposite du désir qui en se réalisant produit le pêché. Dieu, par un

¹⁾ le n'ar pen sonin faire servre chaque numbre de phrase d'une citation, mais i sons facile de coir que tout, dans rette especialen, est tire de l'épare,

acte de volonte, a proféré la Parole de vérité. Loi parfaite, dont toutes les parties, ayant en Lui leur unité, forment un tout opposé à toutes les parties du pêché : « vous commettez le péché ». Tandis que le pêche, effet du désir, produit la mort; au contraire, cette Loi libératrice, par laquelle l'amour est mis à la place du désir. est le moyen dont Dieu s'est servi pour s'enfanter les hommes, c'est-a-dire pour les rendre participants de la véritable vie qui est la sienne. Ainsi a commence la création divine, pour se développer (prémices) aux dépens du monde. Maintenant la Parofe de vérité a-t-elle été directement implantée par Dieu dans les hommes et s'identifie-t-elle ainsi plus ou moins avec l'exprit qu'il a fait descendre habiter on nous? A cette question, point de depart de heancoup d'autres, je serais disposé à repoudre par l'affirmative, mais notre texte n'est pas suffisamment explicite. Ce qu'il nous donne à connaître avec certitude c'est que la Loi fibératrice est exprimée dans l'Écriture et, spécialement, dans le Pentateuque.

Vollà donc l'homme pourvu de l'espeit et de la connaissance de la parofe de vérité capable de sauver son âme. Il faut d'abord qu'il reconnaisse l'existence du Dieu unique et accueille la Loi parfaite. Mais uno croyance inactive ne serait qu'un cadavre de croyance, une attention momentance à la Loi serait tout à fait insuffisante. Il faut changer le rice en pleurs, renoncer à l'emour. du moude, s'approcher de Dieu, résister au diable, commencer par un constant effort pour pratiquer la Lui, une œuvre de changement qui na doit pus cesser avant qu'on soit arrivé à la perfection. A partir de ce moment, les désirs sont considérés par l'homme comme des tentations qu'il est tenu de refouler : dans la fournaise de l'épreuve ce sont des scories dont se purifie graduellement l'or de la groyance confiante en Dieu ; en même temps, l'habitude de la résistance forme la patience qui fait progresser la défaite du diable ; c'est donc avec une joie saus mélange (le desir, s'il est aurmonté, devenant instrument de salut), qu'il fant envisager les tentations, puisque la victoire sur elles procurs la vie. Cà et là des indications de détail : l'auteur appuis avez une remarquable insistance sur la nécessité de réprimer la langue, ce

membro le pius impregne du feu diabolique, et dont l'agitation allume l'incandio des passions dans tout le corps. La patience n'amènemit pas à la perfection si, à mesure qu'elle amoindrit le désir, elle ne mettait de plus en plus en liberté le pouvoir d'almer. c'est-à-dire de réaliser le suprême commandement. Aimer le prochain comme soi-même, sans faire de distinction entre le riche et le pauvee dont la condition, affranchie de tant d'entraves, est d'ailleurs bien supérieure a celle du riche ; pourvoir aux besoins des trores et des sœurs; visiter les orphelins et les veuves dans leurs détresses ; témoigner ainsi son amour pour Dieu; voilà l'activité positive. Souvent l'amour et la patience coopèrent; Rahah s'expose pour sauver les messagers ; Abraham offre à Dieu son file unique. A la hauteur ou un tel sacrifice l'a portée, la crovance confianto d'Abraham en Dieu est devenue parfaite; ses rapports avec Dieu sent devenus ceux d'un ami. Uni à Dieu, son ami, le juste peut béaucoup, si, par exemple, il s'adresse à lui pour la guérison des maladies de ses frèces, pour le pardon de leurs péchés, ou pour tel éclatant prodige, sa croyance confiante ne sera pas trompés.

Dans son constant effort pour accomplir la Loi purfaite, en résistant au diable par la patience et en montant à Dieu par l'amour,
l'homme ne ruste pas réduit à ses seules forces. A mesure qu'il
s'approche de Dieu, Dieu ne se borne pus à l'attendre, mais s'approche de lui. Qu'il ne se décourage pas locsqu'il compure sa
faiblesse à l'idéal, mais qu'il demande à Dieu la sagesse. D'en
haut le l'ère la fera descendre en lui; par elle il devienden por,
paisible, plein de miséricorde et de bons fruits; la seule condition
(mais elle est indispensable) que Dieu matte à ce nouveau don,
c'est qu'on le lui demande sans hésitations, avec un élan de pleine
confiance. On avance donc avec un secoure sans cesse renouvelé
par la prière. Enfin l'homme lui-même peut prendre une part
importante au saint des autres hommes.

Ainsi, dégageant des attachements adultères l'esprit que Dieu a fait descendre habiter en nous et qu'il veut tout à inigenfantés de Dieu par la Parole de vérité, la Loi libératrice; changés pur la Sagesse d'en haut, qu'obtiennent leurs prières encore plus

que leurs efforts; vivant dans l'état supérieur de la panyreté on lui rendant bonnene; pratiquant, en se tenant purs des sanillares du monde et en s'occupant des orphelins et des veuves, le véritable culte; recevant la grace divine dans la mesure de leur lidélité et de leur humilité ; d'autant plus humbles que leur progression vers la Loi parfaite, dont l'accomplissement doit être absolu, est fréquemment interrompu par des chutes et quelquefois même par des égurements; solidaires en Dieu les uns des autres, les frères attendent que la création divine dont ils sont les prémices remplace le monde impur au milieu diquel ils vivent; que le rogne promis par Dien à coux qui l'aiment se réalise; que le Maître paraisse. Il paralira (antent que la suite des idées permet de le conclure) après le résultat des dernières exhortations aux pécheurs, lorsqu'il ne restera plus dans l'éloignement de Dieu que les impénitents absolument endurcis. Alors aura lien le jugement qui, d'ailleurs, ne peut larder, car nous sommes aux derniers jours et le juge est à la porte. Le juge et le Législateur ne font qu'un : Il n'est donc antre que Dieu lui-même. C'est lui qui pent sauver et perdre : il sera sans miséricorde pour ceux qui n'auront pas en de miséricorde et de la rouille de l'argent entassé par les riches impitovables sortira un feu qui les dévorera, mais pour la miséricorde le jugement sera une gloire. Seulement, que les frères attendent avec patience.

Jacques a pu ne pas mettre, dans une exhortation pratique, toutes les parties de sa pensée. Il y a certainement exposé sans lacune grave, ce qui était essentiel à son objet, c'est-à-dire au salut. Or c'est vainement qu'on chercherait dans l'Épitre la moindre mentioud'un des actes du drame de la Rédemption: incarnation du Fils de Dieu, sen sacrifice expiatoire, sa résurrection, son glorieux avenement. Naturellement, puisque jei le salut vient de la Parole de verité, de la Loi libératrice, progressivement réalisée par l'effect humain avec le secoure de la Sagesse divine. Si cette Parole, si cette Sagesse est descendue sur la terre, ce n'est pas comme une personne, mais pour se développer, pour habiter chez des hommes qui sont autant de fils de Dien. Quant à un su-crifice expiatoire, en quoi, ici, serait-il utile, puisque, lorsque le

pécheur repentant se tourne vers Dieu, Dieu, sans lui faire aucun reproche, vient à sa rencontre? Enfin, J'ai moutré par le contexte que le Maître dont l'avenement est attendu ne peut être que Dieu même. Si nous faisous abstraction des efforts de l'homme, le sent auteur du salut c'est Dieu.

Cela étant, je trouve de la difficulté à admettre que le texte primitif contenuit le nom de Jesus Christ dans deux embroits d'on on peut l'ôter sans produire une solution de continuité et an cette suppression concorde, au contraire, avec le style de l'Épître. Je vois mal comment l'anteur aurait pu écrire : « Jacques, serviteur de Dism et du Maître Jésus-Christ » et « la croyance en notre glorieux Mattre Jeaus-Christ ». Je me demande inutitoment ce que pourrait signifier, dans la théologie de l'Épître, une croyance en Jesus-Christ; d'autant plus que, dans la fameuse polémique contre la justification par la croyance sans œuvres, la croyance est expliquée, nous le verrons, comme un pur monothéisme et que, c'est à Dieu, le Donnteur universel, que doit être adressée la prière faits avec croyance pour êire efficace. Je ne comprends pas davantage pourquoi, avec cette même théologie, Jacques se proclamerait le serviteur d'un autre que Disu et comment il contreviendrait ainsi un commandement solennel de le servir sent, de n'avoir point d'autre Maître que Celui qu'il appelle expressément « Père et Maltre » et qu'il désigne, sans incertitule possible. sous le nom de Maitre en maint endroit de son ouvrage.

Cependant, l'Éplire paralt contenir des paroles de Jésus et révéler, sinon un serviteur, du meins un disciple tout pénétré du Sermon sur la Montagne. S'il en est ainsi, Jésus aurait été pour

t) On s'en convanuers misux encors, si l'on regarde comme la suite d'une notes idés e les cuis des moissonneurs aont parvenus nux neelles du Maltre Salanth e et « Permez donc patienne, l'éres, jusqu'à l'arrivée du Maltre ». L'emploi du mot « paronnée » ne m'arrête pun. L'idée est dans les prophètes (exemple : le genne Esale); les errometamen m'empéchent du chercher si le terme na se trouve pus dans la littérature jurée-hellénique; mois, quand inême ou ne l'y renonairerait pas, l'avalogie avec le « foi » en Disu desenne la « foi » en Christ, avec « l'église » pave du Dieu devenue » l'église » de Christ (» ir plus lein), avec le « Seignaur » Dieu partagnant son titre aven le « Seignaur » Jénus es me rendrait pus du tint singulière l'application à l'avenement de Jésus d'interna qui aurait été auparavant saité pour désigner l'avenement de Dieu;

lui, parmi les hommes, le fils de Dieu par excellence, sauvant les ames en y répandant la Parole, obtenant de Dieu, par son union avec Lui, le pardon des péchés et les miracies; il aurait été le Messie, préparant l'avenement de Dieu et le règne de ceux qui l'aiment. Nons nous trouverions en présence d'une forms de christianisme extrêmement simple.

Mais alors je m'atonnerais de la froideur de Jacques pour ce Sauveur. Le modèle de patience dans la souffrance qu'il propose à ses frères est Job! le modèle de pouvoir miraculeux, Elin. Il paraît avoir trois heros: Abraham, qui offrit son fils a Dieu; Joh, vainement tenté du diable par la perte de ses biens, de ses enfants et de sa santé; Elie, vivant dans le désert ou en sortant pour faire la leçon aux rois et réprimer l'idolatrie, ressuscitant les morts, retenant la pluie trois ans et demi de suite, faisant descendre le feu du ciel, enlevé un ciel dans un char de feu. Veut-on des cœurs qui battent au souvenir de Jesus 7 c'est ailleurs qu'il faut les chercher. Dans la première Entire de Pierre, le modèle de patience est celui qui, insulte, ne rendait pas l'insulte et multraité ne menaçait pas. Dans la première Eplire de Jean, c'est comme il a marché que nous devons marcher. Ici, non seulement Jesus n'est nulle part donné en exemple, mais je ne trouve même aucune trace de sa vie ou de sa mori.

Ce complet silence sur l'activité et la personne de Jésus retranche de l'épitre la catégorie de ses paroles relatives à son activité et à sa personne. Pour les autres, tout signe qui les aunoucerait est aussi, par la, nécessairement exclu. Non moins anonymes qu'impersonnelles, elles se confondent, pour la forme,

¹⁾ Paur le juste qui se laines emdamner et mettes à mort sanz récicianon, il suffira du rappeler le lameaux passage de la Sapesse de Salomno, il 18-20, beaumoup plus frappant encore et qu'un ne rapporte plus à Jame-Christ. Le type du juste qui se lame outrager et confinmer sans se départir de sa patience stait hen comm, peut être depuis le second Esale. — Le beau nom invagés sur les destinataires de l'eptire est celui de Dieu. Alum dans Jeses 57, 17, estation d'un puesage d'Amme (l'expression appliquée à Dieu se troove d'adientre plus-seurs fois dans l'Accien Testament). Les riches (imples par définition dans l'éptire) outragent le nom de Dieu; d'est le nom de Dieu qui est proqué aur les destinataires de l'éptire et telle set précisément l'interprétation du passage d'Amos, donnée par le dissoure des Actes.

avec le reste du lexie et mms n'aurione ancune idée d'un triage à faire, saus le souvenir des évangiles. Quand il s'agit de Dieu, de ses commandements ou de ses promesses, Jacques sait citer. Mais s'il a reproduit des paroles de Jésus, jamais il ne les distingue des siennes propres en disant comme saint Paul : « La Seigneur a prescrit... » ou » Je n'ai point de commandement du Seigneur ».

Bien plus, il lui arriverait de présenter d'une manière tout à fait neutre ou de faire procèder uniquement de Dieu ou de l'Écriture des paroles que la personnulité de Jèsus empreint à des degrès divers dans les évangiles. Chez Jacques, ce n'est pas la parole de Jèsus qu'il faut pratiquer au tieu de se borner à l'écouter (autithèse d'ailleurs qui remonte au moins à Ezèchiel), mais la Parole. Chez le même, c'est Dieu qui a choisi les pauvres pour héritiers du royaume et qui l'a promis à ceux qui l'aiment. Chez lui encore, c'est uniquement comme un texte de l'Écriture, c'est-a-dire, ici, du Lécitique, qu'est rappolé le commandement d'aimer le prochain comme soi-même.

Après l'absence totale du Rédempteur, le complet effacement du Docteur rend plus incompréhensible que jamais la mention dans l'Épitre d'un « serviteur de Jésus-Christ », d'une « croyance en Jésus-Christ ». Le complet effacement du Mattre contrasterait singulièrement avec le tou d'autorité du disciple qui mettrait en même rang, s'approprierait, confondrait dans le même style, sentencieux et impératif, les déclarations et prescriptions de Jésus et celles de Jacques.

Au cas où l'Éptire aurait enchàssé quelques fragments du Discours sur la Montagne, telle différence qu'elle présente avec ce discours deviendrait une difficulté grave. Pour Jésus, c'est par l'amour des ennemis et su imitant ainsi la parfaite bonté du Père céleste qu'on arrive à la perfection; pour Jacques, c'est par la putience. Malgré ce qu'il dit de l'amour du prochain et de la miséricorde, il s'élève se peu à l'amour des ennemis qu'en reprochant à ses fecteurs leurs égards pour les riches, il leur rappelle, comme pour exciter leur rancune, que coux-ci les tyrannisent et les trainent devant les tribunaux. Jésus nous fait demander à Dieu de ne pas nous induire en tentation mais de nous délivrer du Mauvais; Jacques insiste sur le fait que Dieu ne pouvant éprouver de tentation ne tente lui-même personne; quant au diable, nous n'avons qu'à lui résister et il s'enfuira loin de nous. Ce n'est pas non plus dans l'esprit du Discours sur la Montagne que Jacques a pu enjoindre au pauvre de se glorifier.

Je ne pousserai pas plus loin cet examen'. En résumé, la théologie du saint, dans notre auteur, est complète sans Jésus-Christ et n'a pas de pluce pour Jesus-Christ; dans sa simplicité, elle n'admet pas même un Messia. Un profond silence est garde dans toute l'Épitre sur tout ce qui concerne la via, la mort, la personne de Jésus-Christ, même en des endroits où il semble que son souvenir aurait dû s'imposer à tout cœur chrètien. Les paroles qui rappellent son enseignement ne portent plus en marque, sont d'une généralité pure, ne se distinguent pas par un tou d'autorité spécial des préceptes avoisinants, ne continnent pas ses parties les plus saintement originales et l'écrit qui semble, à première vue, pénètré des discours de Jésus-Christ, les contredit ici et la directement.

S'il en est ainsi, la question qui nous préoccupe est bien près d'être résolue. Mais une grave objection s'ellre maintenant à nons. On croit encore généralement qu'une partie de notre épitre est la conséquence des controverses pauliniennes sur la justification et ne pourrait s'expliquer sans elles. Nous semmes donc tenus de montrer, sans plus attendre, qu'il en est autrement.

Use an hand then Jusques qu'ou devrait abount d'avoir les years presse, l'ouis détruite, le langue acracies, d'être fait encoque, plutôt que de foire un mauvaix sange de ses organes; et un y varait que la route du planer est large et foulée, unix non relie de la vertu; s'il y était question d'avengion conducteurs, de toms et de mauvaix tresses; de tresses temps dans un champ, du trésses de l'enseignement qu'on doit serres dans son leus et qui n'est pus, comme l'or et l'argent, une richeuse exercipible, on signalarait ces pussages, comme rappelant l'anseignement de Jéses. Pourtant, ils en trouvent dans l'hôms, Quod det. § 18; De agrin., § 25; De fort., § 2; De probap, § 15; Quod Deux imm., § 29; De zéroit, § 14. Mais, la non plus, rien, à une commissance, sur l'amour des enmonis et ce qui s'e rapports.

II. - L'ÉDYTRE ET LA CONTROVERSE PAULISIESSE

Commençons par examiner le passage capital où Jacques réfute l'idée de la possibilité du salut par une foi sans œuvres.

 A quai bon, écrit-il, mes frères, si quelqu'un croit avoir la foi, mais n'a pas d'œuvres? La foi peut-elle le sauver?

La foi, pour notre anteur, est une incheanlable confiance en Disu, comme on le voit sux deux endroits où il est question de l'efficacité de la prière. C'est aussi le sens que donne Philon à la foi, dans les deux passages où il en fuit un magnifique éloge (De Abruhamo, 88 45, 46; Quis ver. divin. have, 88 18, 19; tins tella confiance suppose évidenment la croyance, de même que l'édifice suppose une base ; mais la réciproque n'est pas vraie; une base peut exister sans édifice, une croyance intellectuelle en Dieu sans l'élan de la confiance. Tout en employant dans les deux cas la mot que nous fraibisons par foi, Jacques ne reconnaît à son adversaire qu'une croyance intellectuelle, puisqu'il la retrouve chez les démons. Pour lui, un tel homme a bean dire qu'il a la foi : cette foi, qu'il us peut montrer, est à la foi réelle co qu'un cadavre on une penu vide est à l'être vivant. L'objet de cotte croyance est, d'ailleurs, parfaitement caractérisé : ce que l'adversaire éroit, c'est que Dieu est unique; il est monothéiste at compte sur son monothéisme pour être sauvé.

Jacques se serait mépris hien grossiècement «il avait ainsi transformé, non seulement en simple adhésion intellectuelle, mais, pour le contenu de cette adhésion, en pur monothéisme, la foi en Jésus-Christ préchée par saint l'aul. Au lieu de suspocter son intelligence, je préfère suivre ses indications et chercher si dans le monde juif de la Dispersion, vers lequel elles nous dirigent, je no trouverai rien qui les confirme. Or je vois, à la fin du traité Sur la création du monde. Philon promettre une vie hienhenceuse, marquée an coin de la divinité et de la piété, à quiconque ne se contente pas d'apprendre par l'ouïe, mais admet par l'intelligence, que Dieu existe, qu'il est unique, qu'il a créé un monde unique et qu'il en prend soin. Voilà, bien expressément

formulé, le salut par le dogme (le mot est dans le texto, avec son sens gree d'idée philosophique) et par le dogme du pur monothéisme. Il est clair que Philos suppose implicitement le pouvoir bienfaisant sur la conduite d'une vérité une fois comprise et, comme il dit aussi, gravée dans l'âme : mais plus d'un juif, fier de la pureté de sa doctrine en face des erreurs polythéistes, pouvait, sans ressembler au juif à la fois malhonnète et glorisuz de son Dieu qu'invective saint Paul (Rom., n. 17), vivre dans l'égoisme en se fiant pour le salut à son orthodoxie : vailà quel est l'homme vide condamné par Jacques.

De quelle nature, su effet, sont les œuvres jugées par lui néceasaires au salut? les actes, par lesquels la foi, qui autrement demeureralt morte, manifeste sa vie? Nous seruns renseignés par les deux exemples du passage.

L'acte d'Abraham a Dieu pour objet, ceini de Rahab, des hommes. Dans le premier exemple. Abraham apporte son fils sur l'antel : à ce moment, il fait à Dieu le sacrifice de ce qu'il a de plus cher sur la terre. Dans quel sentiment? Si nous nous souvenens de l'importance attachée par Jacques an commandement d'aimer Dieu, si nous remarquons que le dernier résultat du su-crifice d'Abraham est de lui valoir le nom, d'ami de Dieu, nous en conclurons que ce sacrifice, où la confiance en Dieu, à l'exclusion de tout ce qui est terrestre, fut portée à la perfection, cet acte d'abandon suprême qui mérita au patriarche, de la part de Dieu, la réciprocité d'effusion suns laquelle il n'y a pas d'ami, est, pour l'auteur de l'Éplire, un acte d'amour,

Pour bien comprendre le second exemple, celui de Rahab justifiée par des actes, comme ayant accaeilli les messagers et les syant renvoyés par un nutre chemin, il est bon de se rappeler qu'immédiatement avant le passage sur la foi et les œuvres, il est question de l'amour du prochain et qu'il est dit : « Le jugement sera sans miséricorde pour qui n'aura pas fait miséricorde : la miséricorde se fait gloire du jugement. « Il faut aussi se souvenir que dans le récit des LXX, que lisatt notre anteur, Rahab faisait jurer aux messagers de lui faire miséricorde comme elle leur fait miséricorde. Son cas est donc une illustration de la règle posée à la fin du passage antérieur à celui qui nous occupe :
pour la miséricordiense Bahab, le jugement, lors de la prise de
Jéricho, sera une gloire ; ses actes vis-à-vis des messagers feront
son éclatante justification. En résumé, nimer Dieu et le prochain, non seniement en paroles mais en actes, voilà ce que
Jacques entend par les œuvres : je ne crois pas forcer sa pensée
su affirmant qu'il oppose à un prétendu salut par l'orthodoxis le
salut par l'amour.

Tei encore, ceux qui pensent qu'il combat saint Paul ont à dire pourquoi il continue à se méprendre grossièrement sur le sens des termes employés par son adversaire, oubliant, dans une discussion relative aux œuvres de la Loi, le mot capital de Loi; passant sons allence les prescriptions cérémonielles et, en particulier, celle qui est visée avec insistance par l'apôtre, la circoncision; domant en exemple non seulement une païenne de naissance, comme Philon quand il vent rahattre l'orgneil des Juifs (De nobilitate, § 6), mais, qui pis est, une prostituse, dont il n'était pas obligé de signaler la profession. En réalité, ce qui ressort de notre passage, ce n'est pas une polémique avec suint Paul, c'est une reacontre de plus avec l'enseignement de celui qui a résumé la Loi dans l'amour de Dieu et du prochaîn et qui vent avec insistance qu'on joigns à l'adhésion les actes.

La manière apéciale dont notre auteur entend la foi et les envies, n'est-elle pas un sérieux obstacle à l'idee d'une controverse de Jacques contre la doctrine paulinisone? Mais alors, dirat-on, comment expliquer chez tous les deux l'opposition de la justification par la foi et de la justification par les œuvres, surtout le tiraillement en sens contraire du passage de la Genèse sur la foi imputée à justice a Abraham?

Dans la Genère elle-même, ce passage implique la nécesaité d'être trouvé juste devant Dieu. l'ouverture à cet effet d'un compte de Doit et Avoir qui se soldera ou non au profit de la justice, l'inscription à l'Avoir d'un acte de confiance en Dieu. Ce passage devait s'imposer d'autant plus à l'attention des Juifs qu'il concernait celui dont ils se glorifiaient d'être les fils. Dans le premier livre des Macchaëées (n. 52), Mattathias le rappelle à

10)

ses fils, pour les encourager à se dévouer à la Loi avec une pleine confiance en Dien : Philon le commente ou le cite à sept reprises. Une tradition voniait qu'Abraham, avant de croire au Dieu unique, ent commence par le culte des astres. Cette tradition est familiere à Philon : une fois il applique le passage de la Genése qui nous occupe à la conversion d'Abraham (De nobilitate, § 3). D'apcès lui, s'il est dit qu'Abruham crut à Dieu, c'est parce qu'il eut le premier. l'idée ferme et fixe que la cause suprême est unique et qu'elle prend soin du monde et de ce qu'il contient. Nons trouvous donc dans le monde juif de la Dispersion, outre l'opinion que la félicité dépend de la croyance au Dieu unique, l'opinion que notre passage de la Genève étuit à entendre de la croyance d'Abraham au Dien unique. Les partisans du salut par la croyance au monothéisme pouvaient donc alléguer en faveur de leur thèse l'Écriture qui dit qu'Abraham crut à Dieu et que cela lui. fut imputé à justice. Il était donc du devoir de Jacques de s'expliquer sur cette Écriture et de la faire servir à l'appoi de sa propre these.

An premier coup d'œil, il paratt avoir eu recours, pour obtenir ce résultat, à une exégèse singulièrement artificielle du passage, En effet, dans la Genèse c'est la croyance d'Abraham à la prédiction de la naissance d'Isaac qui est inscrite à l'Avoir de sa justice. Pour Jacques, la déclaration d'imputation est considérée, malgre le contexte et quoiqu'elle son mise au passe, comme une prophetie dont l'accomplissement n'ent lieu que lorsque Abraham est donné la preuve parfaite d'une foi confinate en apportant son file sur l'autel. Un tel procédé exégétique n'aurait pas été bien extraordinaire pour l'époque. Jacques n'a pourtant pas en a l'imaginer; avant lui la combinaison des deux passages de la tienese avait été faite. On la trouve au premier livre des Macchables, dans le discours déjà cité de Mattathias à ses fiis. Pour lear montrer que la fidélité à la Loi ne met pas en vain sa confiance on Dieu, il leur donne, avec l'exemple d'Ahraham, ceini de la prison de Joseph et ceini de la fournaise des trois jennes Israelitus. « Abraham, dit-il, fut trouvé fidèle dans l'épreuve et cela lui fut imputé à justice. « Le sons de cette lidélité dans l'éprenye sort si ciairoment de l'intention oratoire générale que Reuss le signale saus hésiter et renvoie à l'Épltre de Jacques pour un autre exemple de la même combinaison des deux passages de la Genèss'. On comprend qu'il y ait eu tendance à transporter la récompense de la foi d'Abraham au plus éclatant exemple de cette foi. Jacques êmet une opinion formée avant luir, il le fait simplement, sans déploiement d'argumentation, comme si elle ne devait causer à ses lecteurs aucune surprise : il n'y a donc pas la un expédient dont il se serait avisé pour les hesoins de sa cause, encore moins une réponse sournoise et maladroite à l'exégèse historique du même passage faite par saint Pauli.

Au contraire, la sortie de Jacques contre un prétendu saint. par la simple adhésion su dogme, déjà si naturelle dans le cours d'une exhortation au salut et si bien préparée par les lignes sur l'amour et la miséricorde qui la précedent, apparaît comme rationnelle d'un bout à l'autre, une fois qu'on l'a débarrassée de l'hypothèse d'une visée antipaulluienne et qu'on se décide à tenir compte de la définition de l'objet de la croyance donnée par l'auteur. Voyez en effet comme c'est toujours du pur monothéisme qu'il y est question et comme c'est par la discussion de la valeur de cette idée que tout s'y lie. Le monothéisme, d'après Jacques, ne prend une valeur que par la conduite de ceux qui l'admettent et cette valeur diffère du tout au tout suivant leur conduite. Aussi bien qu'ane assurance de salut il peut devenir un sujet de terreur, c'est ce qu'il est pour les demons. Avant le sacrifice d'Isaac Abraham croyait en Dieu, mais it fallut cette suprême preuve d'amour pour parfaire su foi et le faire accepter de Dieu comme juste. Avant d'avoir sauvé les messagurs, Rahab croyait en Dieu, car elle savait qu'il avait donné le pays aux leraclites; mais c'est seulement après son œuvre de miséricorde qu'elle fut traités comme justa. Sur le fond commun du monothéiame,

f) D'ailleurs, il est dit expressionent dans la Gendse, A propos du marriflos d'Issue, que Dien mit Abraham à l'épreuve, L'expression e fidélité dans l'épreuve « est donc la plus juste que pouvait employer Mattathias pour visar le marriflos d'Issue.

d'un côté ceux qui sont perdus, de l'antre ceux qui sont sauvés : dans ces derniers, d'un côté le vénéré père des Juifs, de l'autre (pour mieux faire comprendre l'universalité du salut offert), la prostituée paienne de missance et, d'un côté l'acte d'amour pour Dieu, de l'autre, l'acte d'umour pour les hommes. Tout cela est traité avec un art, une sobriété, une fucidité dignes (et ce n'est pas de ma part un mince élege) du reste de l'Épitre.

Tournons nous du côté de Paul. Si, du moins dans une certaine partie de la Dispersion grecque, à en juger par Philon, l'adhésion au monothéisme était appelée - foi a tout court (ainsi, De proemiis et poenis, § 4 : « Abraham trouva la foi »); si, dans ce même milien, une telle adhésion était préconisée, je l'ai déja montre, comme la cause efficiente de la piété et de la félicité; si ces universalistes, pour qui le grand prètre, dans un cestume représentant le monde, officiait on faveur du monde entier (cf. De Mose, II, \$ 11 of us., of De monarchia, II, \$5 1, 5, 6) of qui considéraient Abraham, passe le premier de l'erreur à la vérité, comme le type du prosélyte (De nobilitate, § 8), ne défendaient la circondision que comme una coutume sagement hygiénique et comme un symbole (De circoncisione, entier), au point que qualques-uns d'entre enx, il est vrai jugés excessiós, regardaient la pratique de la circoncision et do subbat comma mutiles (De migratione Abrahami, § 15); si, même ceux qui estimaient ces pratiques indisponsables à cause des nécessités de la vie sociale (ibid.) non seulement ne leur accordaient aucune valeur justifiante, mais croyaient ce que Philon no se lasse pas de répôter, c'està-dire que l'homme est absolument încapable de se purifier luimême des souillures de sa vie (ainsi De mannis, 11, 1), qu'il faut rapporter à Dieu comme cause tout ce qu'il pent y avoir de hon en none, l'âme ne pouvant par elle-même produire anome wavre - [ainsi Allegor., 1, 45], que le vrai culte est par conasquent une perpétuelle action de graces (pussion); alore, il sa pose deux questions, l'une relative à Jacques, l'antre à l'aul luimême. En ce qui concerns Jacques, on peut se demander si, à côte du juif satisfait de son monothéisme en face de l'eureur païenne et tout voisin du Juif qui se fin à sa noblesse de descendant d'Abealum (De nobilitate entier; cf. De exsecrationibus, \$ 6. saus oublier le mot de Jean-Baptiste), notre auteur n'aurait pas en aussi en vue ces théosophes qui, dans la Dispersion à laquelle il s'adressuit, prétaient le flanc, avant saint Paul, à des atlaques analogues à celles que devait s'attirer plus tard l'apôtre des Gentila Jacques, en ce cas, bien que d'accord avec oux sur plus d'un point, a pu se croire obligé de leur rappeler, devant leur tendance à une complaisance trop grande pour la spéculation et pour un mysticisme inactif, la nécessité d'une activité d'amour. En ce qui concerne Pant, je me garde bien d'oublier le travail de sa conscience, son témoignage sur la révélation du Fils en lui, l'importance capitale de Jésus pour l'ensemble de sa pensée, la force d'une méditation qu'aiguillounaient encore les résistances du judateme légaliste, l'attitude des prophètes vis-à-vis du culte extérieur et leurs déclarations au sujet du cœur nouveau qu'il faut que Dieu doune à l'homme pour subvenir à son impuissance naturello. Il n'en reste pas moins, entre ceux qui disent, dans leur judaïsme élargi que Dieu fait tout en eux et celui qui dit que c'est le Christ qui vit en lui, entre leur évolution et la révolution paulinienne, des rapports tels qu'il est bian difficile de penser que l'une et l'autre se sont accomplies, dans les traits qui leur sont communs, en dahors de causes générales inhérentes à la periode qui les comient et sans aucune sorte d'influence do la première sur la seconde. Je crois avoir suffisamment montre l'indépendance de Jacques vis-a-vis de Paul; il y a à chercher si, dans la question du capport de la foi et des œuvres et d'autres connexes, Paul est complètement indépendant de la thécosphie alexandrine qu'il continue : problème dont l'élucidation présecupe de plus en plus, à juste titre, la théologie contemporaine.

Je crois que Paul a connu l'Éplire de Jacques. Je ne m'appuie pas sur l'antithèse entre la foi et les senvres: je crois que ni l'un ni l'antre ne l'ont créés, mais que Paul l'a transformée. Chez îni, la foi, déjà transportée avant lui de Dieu à Jésus-Christ et devenue synonyme de « christianisme », s'est enrichie de la notion d'une union parfaite avec Jésus-Christ. Pour lui, les œuvres représentent le judaisme et il le désigne dans l'Épitre aux Galaies et quelquefois encore dans l'Épitre aux Romains, sous le nom d'envres de la Loi, pour le distinguer des « œuvres de la Foi», des « boanes œuvres ». De même, l'idée d'être justifié vis-à-vis de Disu, déjà exprimée plus d'une fois dans l'Ancien Testament, avant pris chez lui l'envergure d'une théorie capitale, il emploie le nom de « justification » qu'on ne trouve pas ailleurs, dans le Nouveau Testament, cas substitutions, ces subdivisions, ce passage du concret à l'abstrait paraissent bien signes du travail d'une pensée postérieure à notre épltre; rien n'indique et je suis loin de penser qu'elles aient eu notre épltre pour point de départ, Mais, en dehors des idées qui nous ont occupés jusqu'à présent, on trouve dans l'Épitre de Jacques et l'Épitre aux Romains un certain nombre de rencontres singulières ou je ne puis voir un ensemble de pures coïncidences.

Ainsi, Jacques se contente de représenter son monothéiste comme sans œuvres; on sait comment Paul satirise le juif fier de son Dieu, mais pillard de temples, adultère, se faisant un jeu de violer la Lei qu'il connaît si bien et qu'il se fait gloire d'enseigner. Pour Jacques l'epreuve produit la patience et il s'en tient la, notre joie devant être dans la délivrance du désir; Paul, dans le passage correspondant, achève par l'espérance, ce sentiment si vif chez lui et qui tronvera un peu plus lain son expression dans un developpement magnifique. Jacques montre comment, si l'on n'aime le prochain comme soi-même, on devient transgresseur de toute la Loi ; Paul explique comment; si l'on aime le prochain comme soi-même, on accomplit la Loi dans son resumé : chez l'un et chez l'autre (je ne signale ce détail que pour le rapprochement littéraire), le seul amour du prochain parait présenté comme sommaire de la Loi. Dans ces exemples (auxquels j'en pourrais ajouter d'autres), Paul satirise, ajoute, précise. Ceux qui recomnissent chez lui des traces du livre de la Sagesse ne me trouveront pas trop hardi d'admettre dans l'Epitre aux Romains des réminiscences de l'écrit de Jacques, L'originalité de l'apôtre n'en est pas d'ailleurs atteinte. Elles revêtent son vocabulaire, prennent la conleur de son style, sont des flats deciles dans le courant de sa pensée générale. Le génie prend son bien où il le trouve et y met su marque.

Est-il maintenant nécessaire de démontrer que Jacques, en réprouvant les docteurs violents à la sagesse démonisque, ne songenit pas à saint Paul? Même dans le cas du christianisme de Jacques, on n'identifierait Paul avec ces docteurs que par une pure hypothèse, aussi peu gracieuse pour l'un que pour l'autre-Nous les retrouverons.

Resterait à comparer le cas de Rahab dans l'Épitre aux Héheeux et dans notre épitre. Je n'en dirai qu'un mot. Nous avons vu dans notre épitre les cas d'Abraham et de Rahab composer un tout rationnel : dans l'Epitre aux Hébreux, si l'un cherche pourquoi l'éloquente énumération vu jusqu'à Rahab et ne va pas plus loin, je n'y peux découvrir d'autre raison que la préoccupation de répondre à Jucques.

Les deux grandes objections préliminaires écartées, cherchons al les destinataires de l'éplire peuvent être des chrétiens.

III - LES DESTINATAIRES DE L'ÉPTERE

L'épitre est adressée « aux donn tribus dans la Dispersion », Examinens dans leur soire les passages qui penvent servir à caractériser les destinataires, pour voir s'il s'agit de juifs hellénistes ou de chrétiens désignée sous un nom mystique ou d'un métange de juifs et de chrétiens.

Dans le premier endroit où le pauvre et le riche sent mis en opposition, Jacques enjoint an premier, exposé au mépris comme on le voit plus toin, de se glorifier dans l'éminence de sa condition. Quant au second, c'est d'un état hien humble qu'il a à se glorifier, puisqu'il va passer comme la fleur de l'herbe (tandis que nous savous que le pauvre est héritier du royaume). Si l'an et l'autre sont jurés, tout est simple; l'antithèse nous est familière. Que l'un et l'autre soient membres de l'Église chrétienne, c'est à la fois contraire à la perfection de l'antithèse, à la munière dant le riche est toujours traité dans l'épître et au tour de phrase qui paralt réserver le titre de frère au pauvre. Faire de l'un un

chrétien et de l'autre un juif, c'est poser que, pour noire auteur, les convertis des douze tribus étaient si généralement de condition humble que « pauvre » devait être synonyme de « chrétien » et « riche » de « juif ». Il n'est pas d'aillemes vraisemblable qu'un chrétien s'adresse dans la même épitre à des chrétiens et à des juifs leurs ennemis!

Suit pour nous la différence d'accueil falte au riche et au pauvre à leur entrée dans la synagogne. Elle est surprenante s'il a agit non du monde juit mais de la petite société chrâtienne. Pour cetto dernière, sans prétendre que le pauvre et le riche y fassent toujours unis comme la vigne à l'ormeau, suivant la comparaison d'Hermas, plus je fonille mes souvenirs moins je trouve le mépris du panyre : c'est plutôt sa prédominance qui me frayperait. l'ai paine à me représenter, non seulement une assemblée judéo-chrétienne complaisante pour le riche et dédaigneuse du pauvre, mais aussi un riche étranger, soit juif, soit paien, entrant tout d'un coup dans un de ces cénacles dont il n'eût pas été prudent d'ouvrir publiquement l'accès. Cépendant l'intrusion d'un de ces membres d'une classe caractérisée, dans cette hypothèse, comme persécutrice et blasphémutrice du nom chrétien, n'est aucunement signalée par notre autour comme un fait extraordinaire. Donner-moi, au contraire, une synagogue inive et rieu ne sera moins étounant que ces petits incidents dont un moraliste trouvernit quelquefois anjourd har les analogues, soit dans nos églises soit dans nos temples.

Nous connaissons assez le monothéiste éguiste; passons aux docteurs.

Jacques les veut aussi pen nombreux que possible, car nous pechons tous déjà trop pour nous exposer, par la coutume de discuter, à déchaîner nos passions. On sait combien était nécessaire un juif la parfaite commissance d'une Loi que réglait le détail de sa vie. Il devait l'enseigner à sa famille, soir et matin,

¹⁾ M. le profession H. Kruger, qui admet ce militage, recuie du moins autorit que possible la date de motre épitre et en fait le plus accion écrit du Nouveau Testament, dans l'étaite et pénétrante et si vivante qu'il fui a consacree et qui a paru, û y a queriques années, laire la Resus chrétieure.

à la maison et en voyage (Deuter., v., 7). Dans la Dispersion, Philon insiste sur l'afficacité, pour cette connaissance, de l'assistance hebdomadaire à la synagogue; il montre ensuite la muri enseignant sa femme. Is père ses enfants et assure qu'on pouvait interroger à l'improviste un juif quelconque sur un point qualconque de la Loi sans qu'il fût pris au dépourve (dans le fragment tiré d'Eusèbe, Prép. éc., VIII, 7; = M., II, pp. 630-631 = Tauchnitz; VI, pp. 201-205). Dans un milinu ou chaque famille devait être une école, où l'horneur dont la Loi était entourée rejaillistait sur celui qui l'enseignait et augmentait avec le nombre de ses disciples, surtout dans un milieu où les rapports uvec les paiens invitaient à la répandre autant qu'ils obligeaient à la défendre, les docteurs ne pouvaient pas ne pas abonder. Saint Paul, dans son invective contre le juif hellenists; fait ressertir avec une profusion de synonymes ses prétentions doctorales. C'est hien, en effet, le juif de la Dispersion que Paul accuse de piller les temples paiens et de faire blasphémer à cause de lui le nom de Dieu par les païens ; ce sont des païens que ce luif catéchise. Philon fait son apologie et le défend en particulier contre le reproche de vol dans les temples (endroit cité, M., p. 629; T., p. 202); mais Philon et Paul se rencontrent pour mettre en relief sa granda connaissance des ordonnances divines et sa coutumo de les enseigner. Quoi que vaille le moi sur l'ignorance de la populace de Jérusalem, ce n'est pas au judaisme de la Dispersion, d'après ce double témoignage, qu'on pourrait l'appliquer,

Dans le monde raisonneur et moqueur de l'hellénisme, sophistes gracs et sophistes juifs, nourris des mêmes intres, formés à l'éloquence par les mêmes méthodes et sur les mêmes modèlés, bréquentant les écales les uns des autres, se renvoyaient la raillerie ou l'invective. En même temps, les juifs controversaient entre eux, les partisans du sens littéral avec les ullégarisants et ces derniers les uns avec les autres. Les explications littérales sout, pour Philon, les sottues, là étourderie, nilleurs impiété. Pourtant ce sage prêche, lui aussi, contre l'espait de dispute (ainsi, Mos., I, 15). C'est aux bruits discordants qui sortaient a la fois de taux d'écoles, c'est aux jalousies et aux haines qu'ils entretenaient

qu'il faut juger la suctie de Jucques contre la langue, pour ne pas la taxer de déclamation excessive.

Ensuite, l'auteur, s'adressant à la généralité des destinataires, les suprésente comme tourmentés par des goûts de plaisir auxquels lla ne penvent donner satisfaction : leur desir inassouvi se tourne en envie, au spectacle irritant de l'opulence d'autrui; à son tour cette envie, en s'exasperant, produit un état de guerre et des combats. Dieu pourvoirait aux beseins légitimes, si on le lui demandait; muis, ou hieu on ne le prie pas ou, si on le prie, c'est dans un sentiment coupable, pour avoir de quoi dépenser en plaisirs. Ainsi Philon flétrit plus d'une fois le culte intéressé : mais que le moraliste le plus sévère ait voulu caracièriser par les traits précédents la société judéo-chrétienne de la Dispersion, qu'il l'ait donnée, enfin de compte, comme une masse de pécheurs aux mains impures auxqueis il ne reste d'autre refuge qu'un prompi repentir, c'est ce que les meilleurs connaisseurs des faiblesses du christianismo des premiers ages auraient de la peine à admottre. Demême, personne ne premira les riches voluptueux, valsurs et meurtriers, pour des chrétiens; un exclura donc aussi de la dénomination chrétienne les marchands à l'orgueilleuse assurance, carils sent unis aux riches par la même formule : « A votre tour maintenant. » Les uns et les autres sont juifs et no penvent être pris pour des palens, puisque le marchand me pèche pas par ignorance et que le riche est averti que les cris de ses moissonneurs sent montés aux oruilles du Dieu des armées. Quelle confusion et, comme je l'ai dit plus baut, quelle invraisemblance si l'on voit ici des juifs, là des païens, antre part des chrétions, dans une épitre clairement adressée aux douze tribus dans la Dispersion.

Dans cette société mélungée, dont j'anrai plus loin à montrer l'ensemble et où oul signe ne révèle le christianisme, ceux qu'en prend pour des chrétiens sont, comme l'auteur, des juifs fidèles, serviteurs de Dieu'. Cherchous maintenant à caractériser cet auteur et à expliquer pourquoi il a écrit son éptire.

¹⁾ On auruit lort d'objecter, comme le fait Reuss, l'emphi du mot « église»; une il designe un et la dans l'Annier Tommunut et chez Philon l'aurentière du

IV. - L'AUTRUR ET AON METURE

L'anteur, qui non seulement écrit en grec mais est nourri des Septante et s'est assimilé l'Ancien Testament sous cette forme, ne peut être qu'un juif helléniste!.

Ce juif helléniste est un lettré. Pour le style et pour la distribution de la pensée on sent chez lui l'art plus que le jet. Il chaisit ses termes, en évite la trop fréquents répétition, les met en antithèse comme dans la phrase sur le frère bumble, en tire des effets inattendos comme dans la salutation qui loi fournit son exords sur la joie, continus ses métaphores comme pour la filiation du plaisir et la filiation divine. Tour à tour précaptes et maximus; aperçus metaphysiques et analyses psychologiques dont je vais reparler; scènes pleines de vie et de conleur; discussions; développements oratoires abondants en images ou d'un mouvement lyrique; investives et exhartations; cette variété est un des moyens de mainteuir l'attention. Le grand morceau central est un modele de suite dans la pensée et de gradation, Gradation des reproches : d'abord foi mélés d'abception de personnes, puis foi morte de l'égoiste, puis foi humeuse du docteur violent, enfin, condamnation générale, tempérée pourtant par un appel an repentir. Gradation dans la manière de diriger ces reproches :

peuple Raels. A propos de tentér., xxii, i et sa., nous frouvous ches Philon - l'égliss s de Dira, « l'égliss » du Seigneur, le sainte « égliss »; et les Aumondate, s 13, introduire les étrangres dans l'égliss et les faire participes une instructions divines. On poursait exter d'autres excupples.

d'abord suppositions qui ponchent vers l'affirmative, puis affirmation sans réserve. Les nuages se groupent et s'assombrissent puis le ciel devient noir, l'orage éclate en coup de lonnerre suivi d'une plute bienfaisante. L'auteur connaît le prix de l'ordre; s'il n'y paraît pas toujours fidèle, il faut que ce soit en vue d'un but on hien parce que son œuvre nous serait purvenue soit mutilée, soit mal réparée, soit l'un et l'autre.

Cet hellémiste familier avoc les ressources de la rhétorique est en même temps un philosophe, fusion des deux types alors commone et en houneur dans le monde grec. On se rappelle son système dualiste : en hant, la source des lumières et de l'esprit, Dieu; en has, le fon, le désir, le diable; entre les deux, l'âme, penétrée d'en haut par l'esprit, d'en has par le désir, avec le devoir de maintenis l'un dans sa pureté et d'éliminer l'autre. Ce système avait sa terminologie; la caractéristique de « psychique », jetée à l'occasion, suppose le terme » spirituel ». Des attributs de la nature divine sont posés comme évidents; ainsi, elle est affirmés immuable, înaccessible au mal, c'est-à-dire au domaine du désir; de ce dernier principe est tirée la conséquence que ce n'est pas à Dieu, stranger à la tentation, qu'il est possible d'attribuer la production en nons de la tentation. Puis, l'analyse de l'éveil du desir et de ses effets; plus loin, un appel direct au sens intime d'où viennent guerres et combats, si ce n'est de l'état tumulteux produit en nous par les passions? question d'origine, résolue par la contestation d'un état d'âme. Chaque tendance à son siège dans un des membres du corps; opinion psychologique Ires précise. La méthode morale, très simple et très nette, est tires du cœur du système : tendre à la perfection en refoulant le désir par la patience. Je n'insiste pas davantage; j'ai voulu seulement, peni-être en risquant trop l'emploi des termes modernes, moutrer que nons avons affaire à un homme, multre de lui aussi bien iri que dans le domaine littéraire, se rendant compte de ses idées, ayant une pensée qui répond aux grands problèmes et qui est cohérente, n'hésitant pas, pour des sujets métaphysiques ou psychologiques, à prendre son point d'appui en lui-même on chez ses lecteurs, ce que sa théorie d'un influx divin dans notre ême Ini permettait et lui commandait de faire. Su pensée fait corpa aver son éplire, il n'en fait pas étalage; ni son hat pratique ni son goût littéraire ne l'auraient permis; mais ne la discernonsnous pas assez pour pouvoir parler sans témérité d'un philosophe contonu dans notre auteur?

Pour ce philosophe, Bieu « donne à tous » et ne se réserve pax anx juifs; ce n'est pas la nationalité qui importe, mais la fei ; silence sur la circoccision, mais déclaration de la manière dont Dieu au crée ses fils : c'est par la parole de verité. Le seul rite recommande, l'onction des malades, était chez les juits une pratique médicale et nou un acte de culte; le jeune lui-même n'est jamais joint par notre autsur à la prière ; mais il est déclare que le culte irréprochable consiste dans l'exercice de la charité et le maintien de la purete morale. Si ces temoignages paraissent insuffisants, s'il faut les corroborer d'autre manière, je feratremarquer que, sur les quatre personnages seuls nommés et loués dans notre épitre, deux, Bahah et Job, sont des prosélytes; que, des deux autres, le premier, Abraham, est celui en qui toutes les nations devaient être bénies et qui, d'après la tradition déjà signales, était le type du prosélyte : le second, Elie, a été envoye par Bieu loger et manger hor- des confins de la Terre sainte, chez une venve sidonienne. L'universalisme de Jacques ne s'étale pas plus que sa philosophie; mais, comme elle, il fait corps avec l'epitre.

Il n'est pas étonnant que ce philosophe reçoive l'autorité de l'Écriture, cherche quand et comment ses déclarations s'accomplissent et n'admette pas qu'elle puisse parier en vain. Elle est expression de la sagresse et de la vérité que Dieu communique par l'Esprit qu'il a fait descendre habiter en nous. l'ar une déduction aussi beile que rationnelle, Jacques met en relief la solidarité de toutes les parties de la Loi; proférées par Dieu, c'est en loi qu'elles ont leur centre commun et leur identité foncière. Jacques ne parle que de la Loi; mais on peut étendre sans crainte la force de cette identité à tante expression de l'influx divin. C'est a propos d'un passage d'un écrit, non seulement étranger à notre Ancien Testament ausis anjourd'hui absolument incomm, que

Jacques proclams l'infaillible efficacité de l'Écriture : ailleurs il parle de la couronne de vie et du royaume comme promis par Dieu à ceux qui l'aiment et l'on chercherau en vain dans nos Écritures ces textes qui rappellent la citation non moins mystérieuse de saint Paul à propos des choses que Dieu à préparées à coux qui l'aiment. Il n'y avait pas de raison, hien au contraire, pour ne pas attendre de Dieu une manifestation continue de la vérité et de la sagesse : aussi, en bonno logique, Jacques pouvaitil prendre et son ton d'antorité montre qu'en effet il prenait son onlice pour une de ces manifestations. Mais on pout demander comment il accordait son universalisme et sa conception de la nature divine avec un certain nombre de déclarations formelles de l'Ecriture? La contradiction est salsissante quand il affirme ene Dien ne tente ou n'éprouve personne, puisqu'il est dit dans l'Ecriture que Dieu tenta ou éprouva Abraham (suivant qu'on almera micox traduire d'une ou d'autre façon le terme greci. Il faut que Jacques ait eu, pour concilier son affirmation avec l'affirmation contraîre du texte sacré, un système d'exégèse dans lequel il ait on tant de confiance qu'il lui ait para inutile (d'ailleurs suivant son éloignement de l'étalage), de mettre la contradiction en lumière.

Quele qu'aient été ses moyens d'interprétation, on croira facilement que l'exègèse n'était pas sa préoccupation capitale. A en juger par son épitre, il aimait mienx se nourrir des parties moraies de la Loi, des Livres sapientiaux, surtout des Psaumes et des Prophètes. Ces prophètes, modèles de patience dans les souffrances, uniquement serviteurs de Dieu, qui sentaient vibrer en eux sa parote et la portaient avec autorité à des sociétes corrompues, en la consignant dans des écrits d'une grande beauté littéraire, il les cappelle sur plus d'un point et les continue en quelque sorte, à travers les différences de temps et de culture.

On a relevé un certain nombre d'idées et d'expressions notables, communes à Philon et à Jacques. Il serait intéressant d'établir entre eux une comparaison où ce qui concerne la psycholo-

^{1.} Voir, dam Siegfrief, les autieux supprobements de Schneckenburger,

gie et, en particulier, le désir, occuperait une bonne place ; je ma bornersi à indiquer le grand contraste. L'un est plutôt un moraliste lettré, qui se contente en philosophie d'un système simple et porte tout son effort vers la perfection pratique ; l'autre, ayant aussi un but moral, mais soulevé vers l'infini at eu même temps conscient de l'impaissance humaine, étudie toutes les philosophies pour l'aider a mieux déchiffrer la vérité mystérieuse contenne dans les livres de Moise. L'un, dunliste, antithétique, intransignant, s'en tient aux extrêmes ou veut les absorber l'un. dans l'autre: Philon, comme son Logos, dont il porte si hien, l'empreinte, emploie sa multiple activité à harmoniser les contraires, la sagusse juivo et la philosophie grecque, l'exclusivisme mosatique el l'universalisme stoicien, le juif de nassance et le prosélyte; en même temps il cherche a maintenir on a rétablir la paix civile entre sa nation et la société patenne : c'est un syncrétiste et un politique. Le contraste s'affirme naturellement. dans la fangue. Philon emploie sans scrupule des termes mythologiques ; c'est ainsi qu'il menace les apostats du « Tartare » De execr., § 6); l'anteur de la secondo Epitre de Pierre na craindra pas non plus d'employer un dérivé du même mot. Jacques, on le sait, introduit dans son style des expressions comme « la loi royale », qui se retrouve dans le Mino, attribué à Platon; on a ern que certaines images du morceau sur la langue pouvaient avoir ôté empruntees a tel at tel auteur classique; mais notreinconnu épure son langage avec un filtre trop for pour laisser passer un terme mythologique : c'est du fou de la « Géhenne » qu'il parlera. Son style même demeure pur des souillures du monde. Ce mot de « mande » a chez lui un sens tont autra que ches Philon et ceci, avec beaucoup d'autres indices, nous montre qu'il faut chercher, pour situer Jacques, une partie du judéehollénisme assez différente du domaine du théosophe d'Alexandrie.

Capendant Philon, qui cannalt toute les parties du monde de la Dispersion, depuis les symbolistes les plus outres jusqu'aux purs littéralistes, qui signale à notre admiration (en debors des thérapeutes étrangers à notre affaire), de mystérieus groupes de

sages ou encore des sages pris isolément dont la présence est. un hienfait pour les villes qu'ils habitent; Philon, qui passa, comme tant d'antres, dans la première moitié de sa vie, par l'asedismo dos solitudes, qui a étendu son investigation jusqu'aux Esséniens de la Palestine, n'auruit certainement pas en de peine à classer l'anteur de notre épitre. Chose singulière ! c'est avec ce qu'il dit des Essenious que catte épître concorde le mieux; examinons donc s'il est possible, comme on l'a souvent pensé, de rattacher notre auteur à l'essenisme; la comparaison, quel qu'en soit le résultat, nous permettra sans doute de serrer de plus pres patre problème.

L'Essenien vit en Palestine; la campagne dont Jacques rend l'Impression, dans ses scenos et ses images, blés, herbe verte, vigne, oliviers et figuiers, peut très bien être celle de la Palestine. Les Essenions insistaient aur la morale et sur la pratique : Jacques en fait antant. De la philosophie ils ne developpaient que ce qui se rapporte à l'existence de Dieu et à la création (genése) de l'univers; on sait quelle place Jacques donne à Dien et il emploie doux fois le mot de « genèse »; la première, au sujet de l'homme onblieux de sa divine origine, la seconde, à propos de la roue de la naissance qu'enflamme la langue, elle-même ouflammée par le feu de la Géhenne; expression obscure, mais où je verrais faciloment une affusion à la renaissance circulaire des âmes et à lour infection par le désir. Les Essémens affirmajent que Dieu est l'auteur des biens et non des maux ; on se souvient de la force avez laquelle Jacques pose ce principe; il peut amener, comme chez Philon, à l'insertion dans l'âme du désir, mal nécessaire. par des lientemants de Dieu; il peut avoir pour conséquence le dualisme, opinion de Jacques et par laquelle s'expliquerait la continuelle précaution de l'Essenien à se garantir, au matériel comme au spirituel, des impuretés du monde.

L'ideal que l'essenisme a pour but de réaliser est triple ; aimer Dieu, aimer la vertu, aimer les hommes; ce qui domine dans l'épitre, c'est l'amour de Dien et l'amour des hommes; pour elle, aimer le prochaiu comme soi-même c'est observer la loi royale. Toute la via des Esseniens montre qu'ils ne se proposent rien

mains que d'atteindre la perfection, qui est ansai le but de Jacques.

Les Esséniens n'offrent pas à Dieu des victimes, leur culte consiste à se former une pensée sainte; celui de Jacques, avec les visites que l'on sait, à se maintenir pur des soullleres du monde. Le septieme jour, ils se réunissent dans leur synagogue et l'un des plus expérimentes, après la lecture, donne des passages difficiles une explication symbolique; nons no connaissons pas la méthode employée par Jacques pour résoudre les difficultés morales de l'Ecriture, mais il est difficile que le symbole a'y edit aucune part; la vie et la mort ont pour lui un sens profond et les quatre personnages qu'il cite, tont vivants qu'ils demeurent, prement une force typique, dont nous aurons à proposer un cinquième exemple. L'amour de Dieu interdit anssi aux Esseniens le serment et le mensange, de même interdits par Jacques. Co même amour est la cause de leur pureté de tous les instants: pareté uniquement morale chez Jacques, du moins si l'ou en jugo par l'honneur à rendre au pauvro en habits sales.

Par l'amour de la vertu les Essenions de Philon entendent le détachement du plaisir, des richesses, des honneurs, ce que nous appellerions l'ascétisme et ce que Jacques appelle patience.

Si nons arrivons à l'amour du prochain, les Esséniens ne font norme différence entre les bommes, car chez eux la race ne compte pour riva : leux universalisme est égal à coini de Jacques. Il n'y a pas d'esclave chez eux; c'est de Dieu, le vrai maître que Jacques est serviteur et il n'y a pas tieu de croire que sa loi royale admit l'esclavage. La paix est si chère aux Esséniens que, non seulement ils s'interdisent la fabrication des armes mais qu'ils se lainsérent à l'occasion, dit Josèphe, massacrer saus résistance; en suit quel prix Jacques attache à la paix, son juste ne rédiste pas. Quant à la vie commune, il n'en parle pas; nul ne prétendra qu'il aurait dà la recommander aux douxe tribus.

Philon donne les Esseniens comme des modèles de vraie liherté, car, d'après lui (Quod omnis probus liber, § 7), tandis que le désir rend esclave, se conformer à la loi, et la vraie loi est la droite raison, c'est être libre : cela rappelle singulièrement la loi de liberté chez Jacques, où elle est aussi un logos.

Les capports de notre égitre avec l'essénisme sont frappants, surtout si l'on prend pour base de la comparaison, comme je viens de la faire, la caractéristique des Esséniens qui occupe la place d'honneur dans le traité de Philon sur la Liberté du Sage. Il ne faudrait pourtant pas se hâter de conclure de ces rapports que Jacques a été un Essénien.

Des juifs hellenistes pouvaient être familiers avec l'essenisme puisque un juif belléniste a pu le décrire. Mais il seruit singulier qu'em juif helleniste, nourri des Septante, oût été membre d'une de ces communautés dont la langue était le syriaque; ce que Philon confirme lorsqu'il dit qu'on y philosophait sans la superfluité des noms grecs. Puis une invactive contre les riches, comme culle de Jacques, ne me paraît pas avoir été dans l'esprit des Esseniens, que leur douceur inoffensive contribuait certainement à faire honorer et admirer par la société à l'égart de laquelle ils vivaient tranquilles : jamais, dit Philan, les plus méchants tyrons de la Palestine ne les inquiétèrent. S'il en est ainsi, le silence de Jacques sur la vie commune prend une importance significative; son insistance our la pureté morale à l'exclusion des purifications physiques acquiert une nouvelle force; on comprand qu'étranger à l'organisation hiérarchique et à la striate disciplina décrites par Josephe, il nit recommande, conformément d'ailleurs à la spiritualité de toutes ses tendances, la paix de l'Ame et non la sommission aux supérieurs.

Philoo, dans une intentiou apologétique, présente aux Grecs ses Esséniens comme des juifs modèles; aussi met il l'accent sur leurs qualités religiouses et morales. Mais ces qualités n'étaient pas le privilège du seul esséniene. Chercher la liberté par la suppression du désir (en supposant que les Esséniens enx-mêmes définissaient ainsi leur but), penser que Dieu est lu cause de tous les hieus mais n'est celle d'aucun mal, pratiquer une exègèse symbolique, cela n'était pas aux yeux des tirers une nouveauté. Borner sa théorie à l'étude de l'existence de Dieu et de la création du monde, c'est, d'un côté, choisir les deux ques-

tions qui embrassent toutes les autres et, de l'autre, philoniser autant qu'esseniser, puisque Philon a passe sa vio à commenter la Genère et que son traite sur la Création du monde, avec sa conclusion que l'ai citée, semble une réalisation du programme théorique des Esséniens. Pour le culte, la comfamnation de la guerre et de l'esclavage, leur mérite (essentiel, il est vrai) était de melles en pratique des idées qui, d'ailleurs, n'étaient pas nonvelles. Philon conserve les contames nationales, mais, tout en expliquant le détail des sacrifices, il a soin de dire que la meilleure offrande est celle d'une intelligence parifiée par les vertus (De victimis, § 3) et que cette offrande sufficait, quand même alle ne serait accompagnée d'aucune autre (De sacrificantières, S.D.). Seule, à ma connaissance, l'interdiction du serment aurait été propre a l'esaénisme : encora était-elle contenue en germo dans le respect pour Dien. Ams: Philon recommande-t-il de ne jurer que le plus rarement possible. Quoi qu'il en soit, dans l'Épitre de Jacques, l'interdiction de jurer interrempt si singulièrement la suite des idées qu'elle m'a de tout temps paru d'une authentirité douteuse.

L'origine commune des Essenions et de Jacques me puratt Atre dans le courant chaud et lumineux qui traverse toute l'histoire d'Israel et que caractérise le mieux le nom de prophétisme, Ja crois que les Esseniens, les « Pieux », faisaient déjà partie, dans l'exit habylonien, du servitene collectif de l'Éternei, qu'ils se considéraient eux-mêmes comme les continuateurs des prophètes et qu'an retour sur le sol natal, leurs petites républiques furent, à leurs yeux, la continuation des écoles des fils des prophètes. L'opinion qui leur attribue des emprunts au parsiamo secuit la vraie et elle n'aurait rien d'étument, puisque Israel n'a jamais été un pauple fermé à l'esprit des différents peuples où ses épreuves l'oni tramsporté. Le type du fidèle, c'est Moise instruit dans la sagresse des Égyptions; c'est Daniel et sea compagnons, se gardant des mels impurs, preferant à l'idolatrie le feu de la fournaise, mais apprenant la sagesse des Mages. C'est. cette fois encore, le cas de l'originalité, s'assimilant les élements étrangers on se les subordonnant. Les magnifiques hardiesses

des Esseniens ne me paraissent pas permettre de faire d'enx des légalistes minutieux, qui se seraient enfois au désert pour y pouvoir mieux observer les prescriptions mosalques. S'ils ont grandement transformé le prophétisme, colui-ci q'était pas resté lui-même immuable et le transformisme est la loi de l'histoire.

D'autres serviteurs de Dieu, non moins imbus des grandes idees des prophètes, no s'en étaient-ils pas allès à l'écart réaliser avec le travail de leurs mains et dans la tranquillité. la communanté idéale? Ils développaient le royaume de Dieu dans le monde même, en se mettant en garde contre su corroption par une pauvreté volontaire et en lui faisant entendre, à l'occasion, la liberté de leur langage. Ou aurait pu déjà les appeler Ébionites et c'est parmi eux que j'incline à placer Jocques, s'il faut le ranger sous une dénomination, dans ce tout vivant des disciples de l'esprit, nouvris du plus pur de l'Enritare, mais variant avec les temps et les circonstances et dont les parties réagissaient incessamment les unes sur les autres. Ne nous étonnons pas de trouver, dans une de ces variétés d'ébionisme, un juif helléniste.

Dane la Dispersion, la lutte avec le paganisme poussait încessamment à mettre en relief la supériorité morale des livres juifs. Philon, dans son beau traité sur l'Amour des hommes (De humamitate), sail très bien mettre en lumière les plus touchantes prescriptions du Pentatouque (ninsi, §§ 12, 43) et faire entrevoir la tadieuse perspective de la communanté universelle (§ 15), Commentant les leis relatives aux étrangers, sux ememis, aux esclaves, il présente l'amour comme le principe de la loi mosaique, donce, dit-il, non seulement pour les hommes, mais aussi pour les animaux et même pour les plantes. Se rangeant parmi les panyres, faisant ressortir vis-à-vis des cois le soin spécial que Bien premi des humbles, lui qui daigne se déclarer protecteur de la veuve et de l'orphelin; Philon est, un l'a remarque, un chand avocat de l'égalité et de la démocratio, surtout de la dignité et des droits du pauvre contre le riche. Il s'indigne quand il voit das hommes ravaler d'untres hommes jusqu'à se faire potter par eux en litière ou, dans les champs, reluser à leurs moissonneurs le repos du sabbat : il aurait sigué l'appréciation faite par Jacques de l'accueil si différent dont le pauvre et le riche sont l'objet à la synagogue. Son cour saigne quand il voit sur la place d'Alexandrie des malheureux, victimes de la cruauté raffinée des collecteurs et portant suspendues au cou, devant sux, au grand soleil et au vent, des corbeilles pleines de sable (De spec, Ley., III. § 30). Car ce philosophe et cu mystique avait un cour pour les hommes. Nous pouvons maintenant nous demander dans quelle partie de la Dispersion Jacques, comme lui et plus que lui, vivait pauvrement avec des pauvres.

Il connaît le luxe et l'agitation des grands centres maritimes ; les flate de la mer, les vaisseaux, les chevaux, les chars ini fontnissent des images. Les champs ne lui sont pas moins familiers; les blés y dominent; semences, pluies attendues du laboureur. travail des moissons ; la première place y est au précieux fruit de la terre. Cependant, il ne s'agit pas d'Alexandrie et de ses environs; ce n'est pae sentement à cause de la physionomie de la campagne, telle que l'ensemble des arbres cités plus haut la caractérise; il me semble qu'en Egypte il cul été singulier de choisir comme le plus grand miracle d'Elie l'absence de pluie durant trois aus et demi. Les bles empêchent de penser à Rome, où nous auraient diriges d'autres circonstances. Restent assez d'antres villes maritimes. On seruit attiré, à cause de la « Géhenne s, vers la Syrie ou la Palestine; il y avait assez d'hellénisme sur le littoral de ce dernier pays pour qu'on n'ait pas le droit de l'excluse. Je suis loin d'ailleurs de m'imaginer que notre înconnu avait passé tonto sa vie dans le pays dont il nous donne l'impression et qu'il est sage de ne pas venloir trop précisor.

La, sans donte docteur d'un groupe fidèle, d'une « église » de frères et de sœurs, vivant avec eux pauvrement, visitant les veuves et les orphelins dans leurs détresses, d'habitude silencisux et doux, il ne pouvait expendant pas voir, sans en être profondément impressionné, la corruption d'une société, des souillures de laquelle il se gardait aussi pur que possible, mais qui le pressait de toutes parts. Du hant en has de cette société, partout les pernicieux effets de l'argent, pourvoyeur des plaisirs. L'argent développe chez le riche qui le possède une avare ducoté, le luxe de la bonne chère et de la débauche, la fraude, la crnante, l'impiété; si bien qu'il serait vain d'inviter ces misérables à la repentance et qu'il ne reste plus qu'à les menacer du Dien des armées : il y a des guns, disait Philon, vis-a-vis de qui il faut employer la peur, qui ignorent le Pere et pour qui il n'y a que le Mattre, c'est pour eux qu'ont été faites les menacantes métaphores dont l'Écriture enveloppe à l'occasion la nature divine. L'argent fait oublier aux marchands qui le poursuivent, toute idée de la puissance divine ; ils ont la forfanterie, eux qui mourront peut-être demain, de s'imaginer qu'ils sont maîtres de l'avenir. Au-dessous d'eux, du moins dans l'appréciution mondaine, une foule dépensière pour ses plaisirs, besogneuse, jalouse de l'opulence, éclatant parfois en émentes contre les riches, qui chargent les tribunaux de leur vengeance et font plus durement sentir leur tyrannique injustice. Copendant, à la synagogue, où siège le comaisseur de la Loi qui garde pour lui son argent tandis que ses frères ont faim et froid, où le docteur violent verse de la même bouche le doux et l'amer et benit Dieu en mandissant l'homme fait à son image, cette même foule, ablouie par l'éclatant costume du riche, adule en lui l'argent, dont if est comme la représentation vivante. Ceux-la, pourtant, sont expables, sous le coup de vives exhortations, d'être changés par la repentance. Aux champs, du moins, disait Virgile, on n'a pas à souffrir en plaignant l'indigent et à jalouser l'opulence; co que notre inconnu trouve aux champs, c'est la datressa des moissonneurs, frustrès de leur maigre salaire. Dans ce milieu, le panyre méprise est parfois tenté de perdre courage, le juste, condamné, se laisse égorger en silence, la patience devient de plus en plus difficile aux serviteurs de Dieu, qui attendent en vain la dellyrance.

Un pareil jugement d'ensemble s'explique par l'état d'ame de ceini qui le profère, piutôt que par l'état de la société qui en est l'objet. Aussi, ne chercherai-je pas à préciser pour le temps plus que je n'ai fait pour le tien. Il ne me parait aucunement nécessaire du se reporter à qualque époque de persécution ; qui vit dans le monde sons se soumetire à l'esprit du monde ne peut pas ne pas avoir beaucoup à cudurer.

On attendait, sous des formes diverses, le grand dénousement de l'histoire : nous savous qu'il devait être, pour notre auteur. l'avenument du règne de Diou et la défaite finale de l'adversuire.

Joan Baptiste prêche an désert: l'hilou termine son exposition de la Loi par le tablean de la fin de la Dispersion, lorque les juifs, suffisamment murie par l'épreuve, es rassembleront des bouts de l'imivers, triomphant, par le seul ascendant moral, de lours adversaires saisis de respect. Notre inconne procède à sa manière : en quelques pages solgnousement travaillées, où le culture grecque se mête à la substance des prophètes, il condonse les rasultats de son experience, chocchant à cameour les égures, a fortuer et à faire patienter les fidèles, à épouvanter les méchants par la parspective des deux consequences contraires de la crise finale,

Il s'adresse aux douze tribus, dont l'lie avait symbolisé la réquion et la fidélité idéales, par les pierres d'un autel dressa chez un peuple pour le moment souille d'idalatrie et divisa, Con donne tribus, dit Philon (De sobrietate, § 13), sont le royaume on Dien fait sa demeure ; leur chef est Jacob, exerce dans les luttes de toutes sortes contre les passions. Philos parte ici, il est veni, d'une manière symbolique dans un passage sur les progres de l'ame : je n'en ai pus maius l'impression que les douze tribus dans la Dispersion avalent, pour notre autour, en dehors du sons apperent, un sens profond, ceiui du rayanme encore un experance ou soulement à l'état de prémites et encore engage dans l'impur. milieu da monde et sons son inflaunce. Je crois que cet anteur, stranger un désir de la glaire littéraire comme à tant d'antres désirs, s'est caché sous la type de l'athlète perpétuellement en luites contre les passions : sorte d'unonymat affégorique et uon gressiere pseudépigraphie !.

¹⁾ La modustie de l'autour apparaît par le titre qu'il pressé au défiut. En offet, it us se danne ni pour auge, et passe ann de Dien, gompo o parle de sugne et appello sui de Dien l'homme arrivé, par la crafficultion de l'amper. à la perfeccion de la fot. Il pressé destina de la fot. Il pressé destina de la servitour de Dien se.

Compasso sans doute an premier siècle avant Jeans-Carist, l'éplire se répandit. L'ai dit pourquoi je crois que Paul l'a comme, A Rome, la première Eplice de Pierre et la première Épitre de Clément de Rome lai firant des empenats; le ne chercheral pas à préciser la moment où qualque copiete chrétien la crut du frére du Seignour et y ajouta dous fois le nom de Jesus-Christ qui lui semblait y manquer".

L. Massimman.

Malice, Or Philips (for subvictate,) 11) montre que pour la sage, Disa t'est pour « Multre or Dien », mais que « la ange est ami de Trien, plutôt que sue servicer v. Ri c'est alors qu'il nignale Abraham, une le Dien,

1) L'Entret de Jacques est une images, det M. 14 professeur A. Schauer, av sustrimmergeret du remarquible article qu'il lui a consacté dans l'Eurpolopiolie the missage religious-s. Et M. is professor Jean Biville, days non-decrease magintral sur les Originio de l'Episcopal, muni montre que pette question impilitante tient toujuars la mitigae se tend, pumpu'il propent, à rea tour, out mlution mouvelle, supprimant l'adresse de l'égiter et factuit du sorpe une sorre de imercana ditambie, dur a un chection de Syrie. Je ne protonde par avoir cirola touts l'augus. Il y a, évidemment, dons mon travail, des parties hypathioques. qui amir seiles arraqualles je tiem le moins. Mais je sele perculpar i l'agre l'appre, donn la théologie se suilli à alle-colone, sans Messie, a'a your es se penirien avoir une un tota de Jéans-Christ et n'a rien, non pisse, sur su permone; 2" que la portia de l'éplire eviative à la fai et aux durres la nott pez du par unpoliticismo et a a cologou juir one aroyance juive, dont j'ui donné la peurve, à una exterr, pour le saint, de l'adminissementationnelle de unnothemme ; 3º que l'autour de l'apitre set un just boddonste, lettre, etteux par la philosophie grecque. universallate, commaissum le suilles theologique de la Dispersion, dest Phihas set mijouen had pany nous to mailten timant; it in emalquince, que l'apten n'est l'essere si d'un frère du Jisma-Christ ni d'un enreunt, co que confirms Programm dier destinataiers,

If y auralt, a most some, on parellals metmonif a force some notes spites at la promière de asint Jean, dont y ademts l'auto-melle, En fainnet abstraction, dans estin dernière, de ce qui est purement abettien et dese qui est aptunf à l'indireduable ferriere de l'auteur, en s'en imant aux ides de théologie pure co pratique som-jacquiss, je sum permanie qu'un requere des capporte nesse nombrons et meer enrantéristiques pour être dirigée vers un même mélies de Gran-Tion des deux experts.

LUCRÈCE

DANS LA THÉOLOGIE CHRÉTIENNE

BU HIS AU XIIIS SIRCLE

ET SPECIALCIPITE DANS LES ÉCOLIS CAROLINGIENES

INTRODUCTION

Au Moyen Age, la philosophie et la théologie se développant de concert, les orthodoxes aussi bien que les hérétiques mêlent les arguments philosophiques aux textes théologiques et placent sôte à côte les Pères de l'Église et les philosophes anciens. On ne saurait denc faire l'histoire des idées religieuses de cette époque saus dire ce qu'elles ont retenu de l'héritage philosophique des Grecs et des Romains.

Aristote ne fut par le seni mattre du Moyen Age. Durant la péciode de transition qui va des derniers Apologistés aux premiers Scolastiques, les écoles paiennes disparurent; mais des traces de leurs doctrines subsistèrent, incorporées aux dogmes chrêtiens. L'enseignement et les écrits d'alors gardaient certaines formules anciennes dont les unes circulaient comme de vieilles monnaies effacées par l'usage; — tandis que les autres, après un long oubli, étaient retronvées, par un écolatre curioux, dans l'œuvre de quelque ancien.

Ainsi se rattachent à la pensee antique les premiers essais de philosophie chrétienne. Les précurseurs de la Scolnatique puisèrent surtout dans l'œuvre des Alexandrins (indirectement, il est vrai) et dans le Timele, traduit par Chalcidius; plus rarement ils s'adressèrent aux Stoicieus quelquefois aux Épienriens. La Scolastique, épandre comme un large fleuve sur tout le Moyen Âge, dériva ses premiers affluents des derniers ruisselets de la pensée antique.

A mesure qu'on s'éloigne de l'antiquité, ces origines devienment plus difficiles à déterminer. Le dogme s'affirme et se précise; le polythéisme disparalt : et on cite moins les philosophes anciens. Con'est pas à dire que leur influence cesso de s'exercer; mais qui veut la suivre doit ne pas oublier que la contume était alors de compiler sans indiquer ni qu'on ent copié ni quel auteur on avait copié. Il en résulte que les citations primitives, outre qu'elles perdent leur marque d'origine, s'effritent peu à peu, d'un auteur à l'autre, en de minuscules fragments : les idées empruntées aux paiens deviennent ainsi anonymes et impersonnelles. Ce fut leur sanvegarde, car la plupart eussent sans donte disparu si l'on avait connu l'auteur. Elles subsistèrent parce qu'on n'en soupçouna souvent ni l'origine ni la portée.

Ainsi s'introduisirent, dans la philosophie nouvelle, quelques formules épicuriennes, tirées surtout de Locrèce. Poète et romain, Lucrèce devait plaire par sa physique facile à comprendre, son dédain pour toute science qui n'a pas un hut pratique, et aussi son pessimisme voisin du mysticisme. Nous nous proposons de rechercher ici quelle fut son influence sur les principanx écrivains des écoles carolingiennes (et, par sux, sur la Scolastique naissante.)

Cette époque est celle où renaissent les traditions gréco-latines et où commence la philosophie chrétienne, dont s'épanouit, au aux siècle, la pleine floraison. Les auteurs de cet âge sont

1) Ges recherches portarent done surtant sur la péricie qui détend du sur au xet mode : connecte nous rechercherons, dans les sécres présédents, comment Lucrèce s'est temment d'une epoque à l'entre, et nous eignabours, après le ser sions, eurore qualques traces de sue influence persistants.

²⁾ Ce travail fait partie de la strie de monagraphies entreprises quin la diremiser de M. Fr. Pienvet, pour déissemmer constament quelles furnet les idées fournises à la philosophie et à la théologie de Moyen. Age pur d'autres ésoire que estie d'Aristois. — Cf. Fr. Pienvet, La Sociantique (Rice, estern, de 7 fuscque ment impérieur, 45 acril 1833); id., Le Nos-thomeses (Rice, philos, mars 1892). — M. L. Grandgeorgen étudie le Néoplatonisme de saint Augustin dans ann thèses que publiera la Bibliothèque des Hautes-Etudies.

les malires immédiats des Alexandre de Halles, des Roger Bacon, des saint Thomas et de prosque tous ceux qui retournecent aux sources primitives de la philosophie socienne. S'ils gardont pou de chose des paiens, l'assimilation n'en est que plus complète.

Plusieurs auteurs ont déjà touché, sinon traité estte question de l'influence de Lucrèce au Moyen Age, et l'ent diversement resoine.

Dans ses Recherches sur l'ége de quelques traductions d'Aristote (p. 21). Jourdain prétond qu'à « toutes les spoques du Moyen Age on a în les Questions nuturelles de Séneque, le poème de Lucrère, les ouvrages philosophiques de Civéron, les ilvres d'Apulée, emix de Cassinome, de Boèce, etc. « C'est aussi l'opinibu de Monnier, qui écrit, en son Histoire d'Alcuin, à la page 360 : « Ovide, Térence, Horace, Lucrères même, Lucrère, le chantre smime du Néant..... ou admirait, un imitait tout, à som insu, malgré soi, subjuanté qu'ou était par de si ausves et si ablonissantes bountés.

Longtemps avant con deux anteurs, Lambin n'avait-il pas soutenu une opinion analogue en dressant la lisio de coux qui avant lui étudièrent le poeme de Lanricce ! ?

sinis not de ces auteurs n'apports le preuve de ca qu'il avance; si bien que d'antres soutiennent, avec antant d'énergie et aussi pen de homes raisons, l'opinion opposés. Ainsi le savant éditeur de Lucrèce, A. J. Mauro, a'est pas éloigné de lui refuser touts influence sur le Moyen Age'. Il appaie son apinion sur une unte de

Barthius!, qui déclare qu'on pued la trace de Encrèce des le déluit du Moyen Age. La valeur de cette note à été contestés par Julius Jussen! : Munio, qui ne l'ignore pas, semble rependant adopter l'opinion de Lanson félicitant le Pogge d'avoir, an avi sibele, retrouve et rendu Lucrèce à ses compatriales!. Tel est quest l'avis de Touffels lorsqu'il déclare, en son Histoire de la littérature latine, que Lucrèce înt oublis durant tout le Moyen Age."

Aucune de ces opinions n'est suffisamment justifiée : paur résondre la question. Il fallait recourir à l'étude directe des principaux anteurs de cette époque. Leur lecture nons a fourni un certain nombre de textes qui contribaerant à faire plus précisément connaître l'histoire, encure abscure, des doctrines théologiques et philosophiques de ces siècles.

1

LUCRECE SESQU'AU VO MISCLE

Comment l'ouvre de Lucrèce est-elle arrivée aux écoles sarolingiennes?

Le poète épicarien n'est pas de coux dont l'influence, toujours facile à suivre, s'étale au grandjour; elle n'apparaît clairement, au contraire, qu'à de rares intervalles, si bien que l'histoire de ton muvre n'est guère mains obscure que celle de sa vie.

La plupart des contemporains et des anccesseurs immédiats de Lucrène puisèrent largement au poème de la Nature, Ou en retrouve des hémisticlus et des tours de phrase ches Catalle⁸;

¹⁾ April as an examine prosque tous wax que illérent Lucrères, fluctions apouts a New service-funtières aut redispusé jeur enhace romante, summertaises aums americ les ages Lucreum du cuivre poèse amoi Magnutium Rabentum, profetions fundamentais la fluction armois : Confidentum Hirangerellium, le Decitationibus philosophisis at autenbagnate; Historium Augentum augentum au Historium augentum de State Sion, 11, 7, 76.

Z) Philadegue, XXX, Lucrer in Millefuller, p 226-238

²⁾ Manto, L. L.

⁴⁾ Touffale, Good, A. Romischen Lie, 1 203, p. 178.

^{5) (2.} Muero, Lucrettan, mora an very 17 de fires Dt.

Ciceron garde certaines expressions d'Epicure heureusement traduites par son disciple; Horace? lui dolt plusieurs maximes auxquelles ce satiriquen'a pas toujours conservé leur délicateses; Virgile surtout, s'est servi de Lucrece plus que d'Emnius, Tout cela atteste une influence deja profonde : néanmoins, il serait difficile de la dégager si nous avions perdu l'œuyre de Lucrèce, car nul de ces imitateurs ne le nomme, sant Ciréron". - Est-cu pour le louer? En tout cas il ne le sépare pas de ces Épicuriens qu'il accuse d'abaisser la niveau intellectuel et moral des Romains; et Horace⁴, en sa fiste des poètes de Rome, oublie Lucrèce, son prédécesseur en Épicurisme ; étrange oubli! Sans

t) Cf. A. J. Minro, qui indique plusieurs exprecciaments entre cus doux auteurs at pourrait an eiler bien d'autres (op. ett., notes au vers 619, i. V. ste.); il conridire Lutrées souune ayant maire l'Aratus de Giorron (v. if is swident Lucrotion has studied this translation of Giorro e). Les raisses apperties dans le sons contraire, par C. Martin, nous comblent décenves (Le posse de Laurère. mates a la page 23, ligne 2, p. 250). Cl. « Quà ile re clime in libris commissime ami (Cisero) endem digit que Locretius e (Lastance, fast, die., 111, 17).

23 Cf. Maurus, nules, v. 988, h. til, st v. 4029, l. V; --cf. Martin, lb. L. notes,

3) Queiques-unes de seu initations sont relevées par Metro, après distres Aditours de Laurese (notes, liv, I, v. 283). On pourrait en citer numbre d'autren-Autu-Cleile diesit, probablement d'après l'averinus d'Aries : « Non verbaanten sala, sel versus props totos si locos quoque Lucretti plutimos secustam sess Virgilium videmus + (N. A., L. 21).

L'odition de Liureas par Wakefield présents tets méthodiquement les emprunts de ces premiers iminianes de Laurèce (CI, Index critains, vol. IV, pp. 5-48).

4. L'Épicorianne, dix-if, sar un gance de philosophie peu erature; s'est la philosophie des sagrits bornes, a ... Nan dire illa subtiliter, quad et tam facile edimentur et als indeelis probamur » (Tuen, IV, S, 7). Austi n'est-il rien de moine mocham qu'un Épingries : - Mullieu genau est minus malificame « (Tuse, III, 21, 50). - Ils no s'entendent même par sutre sur, de Grees a Latins, a Hi m tilnrum et illi in bocum sermons aurdi a Tust., V, 40, 110). -Depuis Aumitaux, ils ent inoudà l'Italie de irens distratables (Tux: , 1, 3, 6, et IV, 3,7). Colui de Laurence vantell mieux que les autres? Si mous anivons la leçon la plus ferocatile (suite d'Ocelli), cous fireme : « Lucratii pocumita ... mun mattie liemuitus marmit, multir ramen artis . . . : d'autres tienni - mallis teminibus ingentia, a of milms ; a non multis tumou artis a (Epist, oil fratresis,

Marie Rip. and Planters of Sar. L. 40, std.

Vitruve', Velleius Paterculus' et Cornelius Nepes' (ami de Ciceron), nons n'aurions pour ainsi dire pas de témoignages contemporains sur Lucrèce : les pootes officiels d'Auguste, restaurateur des dieux, évitent de nommer le chantre irréligieux de la sereine doctrine d'Épicure. Seul, exilé en Thrace, Ovide lui reint justice'. C'est aussi ce que n'hésita pas a faire Verrius Flaccus', dont les élèves (petits-fils d'Auguste) lisaient Cicèron en eachette son nom ouvre la longue liste de grammairiens qui, sous la forme impersonnelle d'un exemple à retenir, transmirent au Moyen Age beaucoup de maximes épicuriennes emprantées à Lucrèce.

Mais après Verrius, les témoignages se succèdent longuemps sans interruption.

Sénèque tempère souvent par les plus délicates pensées da Lucrèce l'Apreté du Stoïcisme* et Suétone*, dans ce qui nous reste

 Item plures post mostrum susmariais magazines cum Liurestio videbuniur volat omaio de corum natura disputare, de arte vom rhotorina cum Canrone... « (Virave, De sezdifoction, t. IX, c. in, sou prof. és fise).

2) - Quis sunn temerat. Seculare hac tempore Commun. Borlandium...

conformatie Thursthile Sallestium, anotormane estimium Varranem on Luterlicum tenque allo in manapal sperie mit minorem Catallium - (Vell. Pater...,

Hist. Rust., 11, 36, 2).

 Cormina antimus tuna sunt peritura Lucretti Exitio terras com dubit una dire.

(Amorum, I, 45, 23.)

Explicat at anonas expidi Laureitus igrals, Camirumqua triplex vaticinatur opus

(Print, II, v. 435.)

Properm aussi nomme pentaltre Lucrère; male son jugement est tout autre :

Ant quid Lucreill the prount carmina lects?
Nil jurat in magnu cester amore sums.

(Prop., L. D. Eb. 34, v. 29, 6dit, Lemaire.)

5) De séguidantione serborum. Lexapas eschin et abrèga par l'estus et l'ant Discre.
6) Sénèque site nombre de vers de Lourence et fait souvent uppet à sen autotes (et. Ep., 35, 11; 106, 8; 110, 6; Kat quest., IV.2, 4; De tranquiil. m., II,
14). — Sénèque es pert même du nom de Lucrées comme d'un nom banal, et lit Chièrum, Caton, Lucreen (Ep., 53, 12), camma nome dinore : Perre, Paul, Jean.

Pitrone, farori de Neron, comun et imis anno Lucrèm (ni, Manro, e n., notes aux vers 364 et 905, liv. IV).

T. Surimi Tranquilli Relignia, and Benfermined., & XIV, p. 18, 41 p. 3,

de ses Hommes illustres, semble fui danner un des premiers rangs parmi les modeles littéraires. D'autres, allant aucore plus loint, l'estimaient supérieur aux classiques du siècle d'Auguste : « Affaire de mode ! » s'écrient Tanite * et Quintilien *, désolés de cette préférence.

Le ten même de ces réclamations attente bien quel rang tenuit alors, au vu et su de tous, le poète épicarien. La réaction lutrapide, inaugurée par les philosophes hellénisants, et contingée, après eux, par les derniers délenseurs du polythéisme unes à dus Stutcions et des Néoplatoniciens.

Les rhôteurs avaient reproche au poète ses formes archaiques; les philosophes l'attaquèrent en critiquant d'une façon générale les traducteurs des idées grecques, trop subtiles pour être exprimées en latin. Contre ces subtilités les Romains gardérent long-temps l'apre-rudesse qu'avait montrée Catan au temps de Carnéade; ils redoutaient de plier une souplesses des sophistes leur langue forte et nette. Ceux qui voulaient s'initier oux philosophies êtrangères pouvaient les affer étudier, eu grec, a Athèmes. Pline le Jeune n'hésite pas à déclarer que le latin me pent expri-

H. ek: — Cf. name Saiber, The summer poech of Republic, p. 200 at 208.
 Malgré Stans :

Codet mass rudus furgate l'inté 22 docts fur or ardinas Lugresi 22 qui per freta duxit Argananius.

(Sile H. 7, 75.)

 a... Neuman minimale, genus hondram algentes contentar; sed volce stisque serantur surs coules qui Luminum per floratio, et Lucrettum per Vigilio, legant » (De Ocuteribus, c. xxxx)).

5) - Court money brogo requestor (Virgitimo)... Nam Masse at Lauretine agent) quident, and som ut phrasim, is set, corpus arequirate foreign... (Nat., west., X, I, G, to, X), 11, 27). - Alberts Quintilier man que l'aurème traduit toujours foldament les nots green, hormes on vers où il les conserva pour l'harmonie; il recommit as grande valeur philosophique - vermomande aux grandalmess o cartest le philosophie... proprie Emprelariem le Greets. Varrouse as Lucretime de Latinie, qui prenapta aspendire scraides traditérant (Op. c., I, 1, 4)

Le plapart des gremmairens studiés par le Moyen Age out autel en conseil ; quelques-une même brend aussi d'illustres plaissopties : téamin Victorinas. mer les idées precques ; et Perse raille avec su verve ordinaire la poésie et les théories de Lucrèce?. Font cela fit bicutét jugor puérile la philosophie du poème de la Nature, et l'on negliges l'épisories pour n'étudier que le poète et bien qu'Anin-Gelle , us aléele après Séneque, ne parie de Lucrèce qu'an point de vau littéraire; c'est d'antant plus significatif qu'il emprunte la plupart de ses jugenemes à un philosophe, Favorimes d'Arles. Dés l'avenement de Marc-Aurèle et le triemphe des Storeiens et des not-lévisants, Lucrèce ne fut plus qu'un poète.

Ranni par les représentants du polythèssue, Lucrèce, par une fortune étrange, pussa du côté des chrétiens.

Contro la Stoicisme, dant le symbolisme habile et la pure morale soniennient encore le polythéisme chancelant', les chrétiens

 Epogrammata his groces quadam intine accuracy of exprimers tompitally, in fetures taxon, Accept her primum imbenditure ingular man, demain imput, as betters, at Lumestine all, egestate paira sermonic - (of, Pline, Arrive Astension and, Ep., IV, 18).

Cinhese su harmad à transmère, su lieu de les tradules, les termes de philoamblio gracque font le latin no les offuit pas du synonymes (cf. V. Giavel, De sonstudie grante apart Cheromen).

 Of grati veteris mediantis sonnia i gigul De mítilo ninit, in aibitam nil posse severi.

(Sat., III, 83.)

Ce dornier corn, si murcut attribué à Lucritie, n'était, dans la pousée de Perse, qu'une remique absorbité.

If See rifations de Lucyèse sont numbreuses, mais presque toutes exclusiveinent grammaticales, il a copenium cité le famon vets :

Serence Summonime or etc qu'ue ponit de ver medical :

Orite conjugie sterlie et muore languent
Non soboles apes est, muitos just vers por annes,
Femines fist citio res, nome sileter :
Hos parerit quertus magni nonscrire Laurett,
[Second Summonimes, De modicie., v. 010.]

4) Cl. Henro, Mary Cerric III., Mar. — Color et Limies adressort à finéture les sulmes élogée que Limitées (p. 347). — Cl. ed., p. 375, sur l'affinire metre Epérariess et Christians.

5) Cl. G. Bennint, La fletipion remains, in their von II, p. 40s at a. o.

president.

cherchaient des allies'; ils adoptèrent Lucrèce qui non seulement protestait contre les dieux et s'indignait contre leurs protres', mais encore soutenait comme eux, envers les Stoiciens, la non-éternité du monde'. Si l'on peut opposer des philosophes anciens aux philosophies polythéistes, disnit Minucins Félix', pourquoi n'en pas profiter?

Arnobe et surtout Lactance n'hésitèrent pas. Le premier est nourri de Lucrèse. Quoiqu'il l'ait nommé seulement une fois pour se rire des « nombreuses mamelles de Gérès »!, il l'imita

 Philodems protend our l'Epicuriens est plus favorable que la Stalcinus aux dess religionses.

H n'est pas sans intérêt de noter que das le me ciente en trouve, à rôte des Mon, robles de Xénophon et des Sontences de Maro-Aurale, des sentences chuisies d'Épocurs « qui sont toutes des legron de sagsses ne pouvant effrayer per sonne » (cf. Journal des Sonants, nov. 1883, p. 663). Unune leur a consacre une leurue étude. Compara a publié ces sentences dans les Wicner Studies, 1888, p. 175-210.

2) On sensuit les vers sur le marifice d'éphigénie et la desue du poête : Réligentitée sèque ratum chaînters minin.

3) « El Epicures de elementorum conflagracione et muodi roma cadem spea sententia est (cambia que orta sunt, occidere; que facta sunt, interire) » (Min. Felix, Octorius, xxxxx, 3); — Lactuace (last, die., II, c. xi) reprend et developpe cette idée que nome ratrouverone souvent par la suite et qui passa dans la playsique du Moyen Age.

4) Apres une recus de pullosophes anciene qui tous, malgre iour paganisses, presentient pius on moiss la Divinité, Minucius Pélix conclut : « Esponsiopiumus unnum ferme philosophecum, quiline limatrier gioria est... Dann mans multis licet designasse nominibue; at quivis arbitretur sut nuoc christianes philosophes see, aut philosophes fuisse jaca teme christianes (Ortan, s. ax)... sie antiquitas, postarum fabellis quis delectata... philosopherum aucrum sentanțiis refallutur... » (bl., t. t.).

Cens ides d'empranter sux palens isurs arguments pour assurer is triumphe de la vraie religion — comme autrefois les Israelites emportèrent pour le culte de srai Den les vaces d'or des Égyptiens — revisadre sourcent chez les Apolegistes et leurs minesseurs, juaqu'en Moyen Age, où elle fit forium. Or Roisine est un de ces philosophes à utiliser : « Etiam Epimrus ille qui dens aut missoufingit est milles, autoring immen (sc. divinum) superponit » (Octav., gra).

5) -... Gererum, must ut proviest Lucretii, mammanan.... (Ade. gent.,

Dans ses noise à Lucrèce, Muoro telète de numbreux dest legique, surpruntée par l'apologiste au posis. Le pinimoptie chrétien doit-it à la même influence l'uses premiers de l'hypothèse de la statue, si bien développée par Condition? Cf. Fr.

constamment et reproduisit à chaque page ses phrases, ses expressions, et jusqu'anx mots qui ne se trouvent chez nul autre auteur. Quant à Lactance, auquel n'avait point échappé l'ironis de Perse', mais qui partageait l'avis de Tertullien sur la rigueur logique de l'Épicurisme*, il cite Lucrèce copieusement et avant tout autre paien. Ce que le poète écrivait contre les dieux, Lactance le répète au nom des chrétiens; les éloges d'Épicure habilement retournés deviennent œux du vrai Dieu; et, si parfois Lucrèces dépasse les bornes et « délire », Épicure seul est coupable*. En un mot, l'alliance entre l'apologiste et l'Épicurien est fermement établie*. Sons Constantin, destructeur du po-

Picaret : La Mettrie (Indictin de l'Academie des sciences marales, 1891).

(1) A propos de l'explication de l'origine des sociétés : « Quod irridens Por-

eum pipers et palmes venit....

(Luct., Invi. div.)

2) - Epicurei roostantius parmi ambibus atque perpetaum defenduat veritateus, end alle via; non enim sensus mentiri, sed opinionem (dinant); serous enim pati, non apinari; animum suim opinari. Absaiderant et opinionen a semu at secretor ale miture. » Et unde opinio, si con a secret? et unde secrete, se mon ab mima? - Be mame, XVII). As Moyen Age, is mone question reviewire. Aloutions que Tertuillen fut probablement le premier à assumiler les philosophes aux herdiques . . Hareticocum patriarahis philosophi . (Adv. Hermog., c. 201, at He amond, c. m). - « Esdem muturu apmi hmestigos et philosophies valutatur, inhom retractatus implicantur a (Depresscriptionihus, n.vn), -- a Ipse denique hirreass a philosophic suborumtur... at at anima outsiss dicator, at Epicurus coservator : et ut surme restitutio negetor, de una ocumen philosophorum schale sumifur - (De prameinthaudur, c. vi)). - L'iche fece fictime an Moven Age (cf. saint leidore et Ruhati). - Citous aussi le passage suirant : « Parre et animam compati corpori, con bese istilius, vulneribus, ulceribus condoisseit, et corpus minus, cui afflicta ours, ungore, amore, congresus, por detrimentum acilicut vignris, equis padurem et payorem tubore aique pailote testetur. Igitur anima corpan, ex corporalium passinaum communione. Sed et Chrysippus manus et (Cleanth) porrugit, constituens corporalis ab incorporations decolingsi omnino non pense, quia nen continguatur sh es; unde et Luccesius;

Tangere suim et tangi, niel corpus, sulla potest res ; derelute autum carpura ab anium, affici morte Leiter surpus anium, quas, mei errpuralis, corpus noudecelloqueret = (De aniuset, = *).

 e Illius entre (se. Epicuri) sont munia que delleut Lucretius » (De Opof.: Der).

4) e Unus igiter Poleurus, anctore Democrito, veridiuss in inde re fuit ; qui sit,

lythusme, Lucrèce est aussi fréquentment cité qu'il le fut rarement sons Auguste, remaurateur des dieux.

Tontes les tentances religionnes de cette époque atlaient le afranchir l'homms des formes matérielles du culte polyrheiste : les Stoteiens reucent réassir en réduismt ens prutiques à un symbole s'en n'était qu'un demi-moyen. Lucrèce, absoin dans son exciusion, s'accordait miens avec la direction nouvelle des esprits; ses idées, en ce sous, étaient une force que les chrétiens mirent à leur service. De la son rôle dans cette lutte où les deux religions se disputment l'empire.

Mallieureusement cet allié, protieux pour l'attaque, devint terriblement génant après la victoire. Genune ces liens dont il parie en son poème et qui se retournaient, après avoir porte le carnage dans les range ennemis, contre coux qui les avaient déchainés. L'unerece mu le désordre parmi les chrétiens et devint un fauteur d'hérésies. Bientôt les dissidents au servirent de lui contre le christianisme triamphant, comme s'en étaient servi les Apologistes contre le paganisme expirant. Les ecrits de saint Jéroine et saint Ambroise, qui dirigent a cette époque l'opimon chrétienne, nous montrent quels dangers naissaient de cette introduction de l'Épicarisme et combien violente fut la lutte sentre Épicare et son interpette latin. En ce s'écle en le latin l'emporte sur le gran, en Occident, les écrits de Lucrèce étaient certainement plus répandes que ceux de son mature; c'est donc certainement plus répandes que ceux de son mature; c'est donc

of orthon aliquands, of adiquancia some partiturant - (feet, dis., i. VII, c. 3).

« Que al sera must, team potenti defendere Arastoleiss quantimus babaccit et
mundus ques principacia. Quest il Aristoteii Pians et Epinorus exterquent, es
Piatoni et Aristoteii, qui nompar tere mundus patercenar, most sint elequentes;
ingrales themes dem Epinorus propert quia sequitar et maheat et times «
(i.aut., Oct. Just., I. II, c. 20).

L'importance de catte three spirmienne nur l'origine et le fin du monde n'ayaft pur échappe à Minunius Pelix (v. rapru).

¹⁾ Luor L. V. v. 1310.

²⁾ En Game, com Minure q'est pas monte conrejque contre Epiente e Lobia inégnat. Epientel, Bugon dictor. Ill unut, qui abragantes Denos, maliano nomantes retus accernit reliquam come; in religione Del profession ned adque loc albi homon case, qual band et sorpest vivant, adimentes Den suram, providentiam, arbutana, pubescates e (Ribert Trant in Parte, 110. ed. Mirro, 647).

custom ini qui out sisé par les attaques centre les Épicuriens. Ces attaques s'adressaient d'aillanre pluté à an morale qu'à sa logique et à sa physique. Contre le Jedne et la virginité, les doctrines épicuriennes avaient fourni, à certains apestata", des arguments que saint Jérôme et saint Ambroise s'unissent pour refuter; unis leur rélatation atteint le disciple plus que la maître, car, teut en déclarant qu'Épicure s'est fait l'avocat de la volupté (assertes esérptoris), mint Jérôme fait le plus grand éloge de sa vie". Si les moines qui se réclament de lui l'avaient lu, ils sauraient à quel point ce sage a fait bon marché des plaisirs de la chuir et sin ventre ; aes livres ne parient que d'oignons et d'eau claire, sa morale déconsaille au sage de prendre famine. On trouver en cela des arguments contre le jeuns et la virginité "

- () a Javiniana Epinica dirictimorum... mb) Aviniani commentatioles transmissionis, regardes, at encum couplin responderem à Epicarum commitémerum Evangelies atque Aportalios rigore contenuem « (Adv. Jos., t. I. ... 1).
- 27 Combput efficientism std. Executus valuptatis attention, sentes filtros unos reprevit oterimos o poeris; et villore cities finit esse vivendam « (Ant., Josephones, I. II., c. 11).
- Epimorus semaptatis essertor rare din't separati incumits conjugra, quis multa incommode semicus soni moptils (A.de. Jun., 1, 48). Ce qui ne signific mallement qui on mere suitre una massignementa i Doomo étam inter philosophus et agregios la republica virus, virtutes voluptatibus, id est, Pythagorum, Piatorem et Abutideta. Aristoppo, Epimor es Abutideta als comitous solere proferri » (Hiso., Ario, 200., 1, 1, 6, 4).
- 2) a Que tatte Epourus move e hole aiist? a derit saint Ambenier 2 on sedque august il demanife de ferreur son Egime E Sarmation et à Harbatian qui prémainut contre le jetue et la regimité (Koist., 1, 62, 8).
- Ipon quoque Epicarias quem inti enté magie arquientem quem aposticos sottant, masorire soluptatio, etai inegri invectrizam mell esse voluptation, sion negrit temen et es neri que date, e quince penerender, mais desigue, nes luxuritames vitam representationalidam sidem, que replestar delectationimes; mai volubraria, sel morte qualitation meta, a et los diciona acristica voluptation dont e acriptura resistant dont e (Epica, 1, 63, 15).
- « Quality pool 25s upon Epocycus defensor vocapitalis, augos toto desegmentar tampus mentionems, at less aut acutilism disapidos et Epocycum problemen sociam vego: aut frem pouro quem uni problement a servicibilism disaprent patronam futures, totoralellosses his case formania. Charact vego 16s, ut Desarr his accept, ques son possitiones, majos commencationes, acque fillutural subsides con formaniam copular, non pressure copia minimorar injunicati qua salesationes in possibiles acceptante copia minimorar para solutiones.

Les deux maines ont puise chez quelque interprête d'Épicare ! Les attaques contre la logique sont brèves, mais il faut les sigualer pour montrer combien le jugement de saint Jérôme differe on ce point de caux de Tortullien et Lastance*. Au contraire en ce qui concerne la physique, les deux Peres nu se separent pes de leurs devanciers. Saint Ambroise? rappelle, après Lactance, qu'Épicure força les Aristotéliciens et les Platoniciens à confésser.

tatio... Succe solo et pane ed aqua qui liberter utitor, e-spuit definiarum apolas ; quis mutte es his generantur malastir. Diam allio firunt ; non immoderates epular, non polaticoes voluptatis sugvitatios generant, and continens vita. a Cam igitur illes ablinaverit philosophia, fine upa excludit Enclesia?

la non-éternité du monde ; et suint Jérôme cité volontiers Lucrèce à conx qui l'interrogent sur la Nature ; il le rapproche même de la

(Kpill., 1, 63, 49).

Ames Apieure set apprend un deux sens differents ; mais les horauques n'adoptent de sea dostrines que le mauvais soit.

Le passage de Démarque est dans la lettre à Meneues, Rappelons entire la Recentil des maximes épicariennes que, jointes à des textes stoterens et à den extraits de Xénophon, passaient alors pour avair une hants valeur amerain (note t, mguru).

 paint Jeeume site précisement Limiter à proper de sus discussions contre les nicettques : « Quid loquor... Evagrine Pontiens Therita, que scriint ad simploss... seribit ad monacius, amibit ad sam quine nomeo muradinis instatus perfidim tenehema, ... hujun lihron per Orientem grammet, interpresante discipule Hamno, inlinos plerique la Oscelente lecutant. Qui librem quoque scriptif, quasi de menachis,... et mulias (demunias) alias ques sunnerare todium est et juxta illad Linoretii :

Ar velati param alminilità teles medentes Contingent duici mellis flavoque fiquice.

(Lune, II, 11 [Epost. ucle. Pelug, 132]).

2) Citons en particulier la passage survant de saint lérome ; « Liert magis philomophos sequi videnzia, spinus (Dountis, et sonieria Chrystiapi, non ex urte quam neems, and as ingranii magnitudine. Et quantum States logicum sibi vinctionat, et ta impre semente dell'emente nonimmes, in has parte Rescurent as ; ner quarte quemoto, sed quid le parte » (Hieron., Ade. Buf., L. c. t, 30).

Dans le même opuscule, saint Alcome ac separe des Épicurions même sur certaines questions de physique : « Contres autem documbs de sugelieure rumu, de antinorum lapau, de resurrectionia prastilgita, , , de muodo vel lintermundis Epicuri, .. et malle his deteriors a (Ado. Huf., I. I. c. 6.)

3) Cest eridemmint & in: 40'll jones briqu'il éceit, après errie pueb des Aristotelimiens et des Platmaniane : « Platina verzue» firme somper (munition), and semper fare scriptis and restificanter . (Heramerus, L. I, a. t. 10-

i) a Urges at respondenza de antura recum... possem tila est Lucreto opi-

Genèse et de l'Ecclésimse, dans livres dont le commentaire forcera le Moyen Age à s'occuper de physique.

Copendant l'influence philosophique de Lucrèce est alors bien faible; saint Augustin considère même l'Épicurisme comme and doctrine morte. Elle est néammoins encore asser vivante pour que, pen de temps après, Claudianus Mamertus la réfute et, contre elle, prémunisse les chrétiens de son temps. Il reproche

ulines parta Epinorum, vet... dinne. Et ut ed Eccleman Dunsson, ald norma ich verliade, malta et Genssia et Prophetarum libri ed Ecclemate mobile de taquementel questionibus suggerant. (Adv. Stefa., J. III. e. 199. Ct. Zeclemate e Tradicial munchon dispotationibus socium.

- 1) « "L'hristiana jaco praile exactio, com verum avvelidiam sique microstana fides per ristinia microsta salutume practicaretar hominibus, qui uno vulcre con regitare a equili pracer surpara pracruat, besto apostolo Paolo, qui mondem finem gentibus praceramentat, lutter quel Epigures et Saota, in Academ Apostolorum mutuativame inventament.
- Que in se este mini videtar doministration none errores (lentino, sive de minima, sive de matera recum, sive de rationa investigandes verticits, qui un les maximo dominis emise verticitat. decrease. Quan jum serte contra ancie sin obministrations conspicione, at six jum in sobolis rheturam communeratur tantom quan fuerint illorum sententies (Augustos, Episco t., 118, c. H., 20-21, ed., Migres, 2, 142).

Il no fant per colder que sont Augustin est ament tont néoplatonnem. — Mais il commatt asses exactement l'Eponarreme et su parle frequenciment dans ses Lettre, es Confessions et la Cité de Dina. Notona aussi le carrieux passage surrant ou sanut-Augussia associataire le départ autre le veni et le four d'Eponare.

Almenia ginnas (cereris) uriminiverti sia potest i il quis, quia l'immetica animent se atomes sesse scribit, samque post moriem in eastlem atomes sobil alque interira, id cerum as a bi crofordium ortalentur. None et lic con immes masse out si de re tanti al, qual fallium ent pro-certo sile personnii; quanquam id L'anceilles, unjue tabrie d'emptos est, opinatue sit... Turtos genore aut illust accommentatum : si quie Eponeque, buto ejus le librie alique bace alli nontinent tium familia, in erenne Illum, accommun bomum automete, et also non milipandime » (Augusta, Be allituate cententii, c. iv. Migne V, VIII, p. 72).

Au reste, les quantions de physique les sembles peu dignes d'intérêt : « Comorgo que dur quid archesinan sit quoi ad resignosem pertiesat, non mrammatura its emandé est, quancilmodure als éss ques Physiques Grand commit : use manusulum est un aliquid de list. « Christianne ignoret. » Satin est christianne corpus createrum seasam ... sus une habitatem crudora completis » (Enchteighea de Fille, l. 1, c. 12).

By De statu assume. L. H. S. H. D. et annel Ascettus Augustions. ... what qualatu Chrysoppur... and Zeno... and Vatro master colomorum engratudine, et qui profecia faire nature. attentione, discipilais exatilerit. at not

à Épicure son matérialisme*, et, plus sévère que Minucius Pélix, l'exclut de la longue liste des philosophes précurseurs du vrai Dieu. Une fois encore Lucrèce est condamné. Chez Sidoine Apollinaire on retrouve copendant des traces de son influence, mais sans aucune mention de son nom : il en est de même obez Claudianus Mamertus qui, dans sa Lettre à Sapaude, semble ometire volontairement le maître et le disciple*; il connaissait cependant au moins Épicure.

Ce qui précède montre comment les Apologistes et les premiers Pères chrétiens amenèrent le Moyen Age, tout en condamnant l'ensemble de cette doctrine, à adopter quelques unes des idées cosmologiques exprimées par Lucrèce. Ces idées feront désormais partie intégrante de cette Tradition que l'orthodoxie respecte presque autant que l'Écriture : c'est dire qu'elles ne disparaîtront plus. Elles continueront, adoptées ou non, de zirculer dans l'enseignement, portées par les écrits qui les contiennent.

Les grammairiens, ces premiers éducateurs du clere au Moyen Age, contribuérent aussi, dans une large part, à perpétuer l'influence de Lucrèce. Ils ont, nous dit Raban Maur qui les connaît bien', pillé les paiens presque autant que l'avaient fait Hilaire et Lactance.

Comment ont-ils traité Lucrèce?

immerito ab lotis surporatibus nostri smouli Epicureis ant Cymicis spiritalis sophista diassenserit,... sie promuntiat... » (l. 11, c. 1x, 2),

1) — Quis est late qui dicit : Habet anima corpus incomparabiliter tennina quam nestra sunt corpora? Si anima verba ista sunt, quod corpus esse sunmi dicit qual ipus est, aut intud quad secutilent segenatque carcale (ipes suim dicit anima : Tennius est corpus anima quam corpus meum). Quod est corpus quod suum dicat noima, misi illad quod ipus est, ai corpus est anima » (De stata minus, il L. a. 221).

2) Dans note lettre, C. Momertus cite les philosophes auxquels an journalt alors Épicure, sans noumes celui-ci. On ne saurait espendant dire qu'il l'ignore, car il en parle avect sanatement dans son De stafu unions, course d'un philosophe qui commit hieu les auciesses.

B) De dericorum institutione, L. I. v. Ecre : « Nones expicimes quanto suro es argento el vesto colfarcionati exicrunt de Egypto Cyprianus et doctor sunvissimos et martyr bentissimos... Quanto Lintantina? quanto Victoriona, Optaina, Hillarion...

Presque tous loi donnent la première place après Virgile et Horace.

Le volumineux lexique de Verrius Flaccus stait peu maniable : Pompeius Festus l'abréges. On ignore à quelle date, mais c'étuit, en tout cas, avant Macrobe et après Martial . Si l'œuvre du poète cut alors été délaissée, l'estus eut allègé le lexique de ces citations : loin de là, il en conserva un nombrecousidérable et les autres grammairiens firent de même. Dosithée, parmi les Grees, Censorious cher les Latins nous montrent quelle place tenait Lucrèce dans les préoccupations littéraires de cette époque : Nonius Marcellus le cite abondamment ; Plotius et les deux Victorious recourrent fréquemment a son autorité. Servius le fait souvent servir à l'explication de Virgile .

Enfin le grand commentateur de cette époque, Probus, lai consacra, comme à Virgile, un travail spécial que probablement lut suint Jérôme.

A cette époque, Lucrèce ne fut donc pas moins cité par

- - L. Voir ex num.
- 2) Car il cite Mortini et il est dité par Macrobe. Ce qui noga reste du lexique de l'estus (al. l'édit. Egger), remanie accore au m' siècle par l'aul Diacre, parmet d'apprécier l'importance des citations de Lucrèse.
- Cf. l'Index des Grommafiei latini de Kuii pour les citations de cos grammairiens.
- 4) L'un d'eux set le rhêteur africuin, convert au christianisme, qui réfuis les Manichères, comments la Bible et servit un De Physicis contre les philosophies qui attaquaient la Genéra (cf. Mai, Serint, seter, nom coll., L. (II).
- 5) Les citations de Luzzece, dans le commentaire de l'Enride, sont fréquentes ; procisors out one importance philosophique considérable, et leur influence fut d'autust plus grande que Virgile (et par comequent ses commentateurs) fut plans per tout le Moyen Age à côte de la fible. Nous un pouveus donner of les citations de Servine ; quelques-unes acront mentionness aux notes de saint laidors.
- 6) « Hieranyanus, In apot. c. Ruta., f. 367, ab) de Pianti, Georgia et reliquarum commentaturibus agri, aperte testatur se aliquando grammatimum commentarios in Lucretium legisse... Sed a quibas illi conscripti mut, pentus igno-

les grammairiens que par les Apologistes. Pins tard encure, son influence sem grande sur certains écrivains gallo-romains S'Avit'. Sideine Apollinaire. Ansone ", hi fonttous de surprunts plus ou moins néguises. Mais, en liulie, sa fortune littéraire commence à chanceier. Le maure de nont Jerôme. Donat, le place hien au-dessous de Virgile et surrout int reproche violemment son immoralité. Après hii, d'antres, parmi lesquels Bocce et Casniodore, reprendront ce jugement. Tout ents, joint anx polémiques de saint Jérôme et de saint Ambroise, crésit un courant défavorable à Lucrèce. C'est en vain que Macrobe et Priscient défavorable à Lucrèce. C'est en vain que Macrobe et Priscient defavorable à le loner et le citent aboudamment : le promier, polythéiste et légérement guestique, ne pouvait prévaloir contre Donat : le second récasit à peine a partager avec le Maitre la direction grammaticale du Moyen Age.

Vers la fin du m' siècle, on est donc plutôt défavorable à Lucrèce : coel explique qu'il ait été complétement laisse à l'écurt par les deux auteurs les plus importants du v'et du m' siècle. Boèce et Cassiodure.

ratur, quim ipni et omnes interiornii et, quimma esto a omniu momunalim momorentur e (Saringae, Hiet, erit, Scholtzebrum latinarum, e. 1, p. 14).

t) CZ. He different manual, surfaced as lever IV.

2) New Guitelmes vor ille topetar.
New Marson, Ponto, Silver, Telechar,
New quod Sulpetar journ Thuring
Seripsit temeninopenin soo Gelene,
New Pornt rigor, and lepon Proporti,
Sed ner continues Terrorimans,
New Laurinis his, Laurentusque est.

Corner IX : Excusel, ad Pelicons, p. 300.)

5) Lt. Weknünlig aut, de Lucrece (Indez) et Muero, instea,

4) « Firsts balout sportum... a parts on moreorises anorth dicuntur, vel are resident, quod grace pulpitare intelligitur, quod illa facium saltando assidue vel pontus criusando, at lacoutus sit, ab mes museum et communicam remerch arbibeant viris aut silo absgant conceptum » (Comment, in Terratium, Edm., III., I, v. 34). — Gf. Istit., Elymol., v. patrure.

5) Done in citations and copressor.

6) Frienien, doct l'auere set nousidérable, mait étunique au Moyen Age ; la propert des auteurs dont pous surure à parier l'avaient soignéesement étadie et résume. L'admirateur d'Aristote at de Platon, le traducteur de l'Organon, est profondément dédaigneux de la « plèbe épicurienne » *; il condumne durement la théorie des atomes et de la volupie ». Dans ces conditions, il ne fant pas esperer qu'il loue Lucrèse c'est à paine » il le cite une fois », et probablement sans le nommer. C'est néanmoins une citation importante, tant à cause de la doctrine énoncée que du travail de copiste qu'elle a provoqué vers le x'asècle.

Cassiodore est encore plus hostile". Editeur de Bonat, lecteur de Priscien et d'autres grammairiens, il a rencontré souvent le nom de Lucrère et les vers qu'ils en citent; il est d'ailleurs probable qu'il n'est pas resté sans lire le De Natura rerum; espendant il parte de Lucrère uns fois seulement, en termes si obscurs que nons avons du rechercher si ce passage n'étuit pas une citation tronquée; et l'avons, en offet, retrouvé duns un livre de Martianus Capeifa, on le contexte l'éclaire heureusement.

Cotte attitude de Cassiodore ne don pas étomer : elle est. le résultat d'un état d'esprit qui tend à devenir général. Les écrivains céclésiestiques de cette époque, nourris de saint Amhroise et de saint Jérôme, estiment que le temps donné aux lettres profunes se pourruit mieux employer à l'étude des Écritures. Les premiers Scolastiques adopteront cette idée; mais en même

^{1) «} Gujus (Platonis) harreditatementa deinospa Epicaroum vulgas, az Stoioum, amberique per una sparque perté ire malirentar, mequa reclamantem, tendentempre, volat in parteen prodet, trahecont, vestesa, quam melé terrorium munitura disminerant et ablece a (De consolutions, t. 1, pr. 3).

Y; a (Epinarus arret) qui atomia munitim constare parat el boussiam corporis relaptate mutiur a (fu Purphyr, vom., L.L. (auto).

^{2) =} June vers manufum suspines qualitate non ignorance estimate i nauque un til | est index, hered arque aminut __ : (De mailleations without II, v. 1; el. Lance, 1 1, v. 715).

⁴⁾ Il se plaint d'ailleurs, d'aux façon géodrale, de l'importance accordés aux lettres profasses (De factitutione d'aria, hitter, poét).

Nomica quas apout nomin us, at valgue, pelaguis, varus, Laurenton viri lent, manapuna surina lafferent manent - the archive, a. t. De nom.

Or on hi done Martiness Capella - ... prima que in L genitivom agit et pluralem non habit, ni valgus, pelagus, virus, Lorentina viri dinti, quanquais recline inflexion manuel - (Nuprise, i. III, 205).

temps ils reconusitront, avec Cassiodore⁴, la nécessité d'étudier in cosmographie et la physique pour interpréter dignement la Genèse, l'Ecclésiaste et d'autres parties de la Bible.

Aiusi Lucrèce, banni des écoles comme moraliste, y rentrera cumme physicion et peut-être comme poète,

(A suivre.)

J. Pattiers.

 De Justitutione divinarum litterurum, prif, et ul. xxv; — lle mulhus, u. vi-tu.

REVUE DES LIVRES

B. Dronas. — Chinas Religionen. Erster Theil: Confuctive and saint Lehre. — Münster.), W., 1805. in-8, p. ett et 244. (Cet eurrage firme le XII» volume de la collection intituire: Daratellungen aux dem Gehiele der nichtsbrieflichen Religionsychichte.)

Par plusieurs critiques à autresser au livre de M. Deurik sur Confucius et sa doctrine.

A. Is no placerat d'abord an point de vue philologique :

I. Touten les fais que M. D. propues l'étymologie d'un extenders chinois, elle est lamase: 1. Le curactère cheug (= saint) se compose, int-ii (p. 150), des aignes oresilla + bounde + boo et designe le saint comme une parsonne qui ne prononce un d'entend rien que de hon. En réalité, dans ce caractère, le seul élément idéograpàrque est l'oreille ; le restr du mat not phanétique assez nummane, use le Chous wes phonetique publis en 1848 par Tehou Yun-ts'ien (nur lequal, cf. J. H. Stewart Lockhart, dane China Review, vol. XII, p. 63 et surv.) ne clie pas moine de neuf caractères composés avec cette phonétique. - 2º Lu curactère étue (= piété fillule), dit M. D. (p. 160), cet constitue par les signes 10 XT -enfaut et désiune proprement la conduite d'un enfant envers un homme de 70 ans. En réalità, se caractère se compose du signe (se (= enfant) et du signe luc (= vieux) abrège; le caractère (no lui-même est irroduntible aux signes 10 et 7, - 3- A la page 181, le caractère trie (= emper) est donné comme se composant de 7 + conteau et comme signifiant comper en sept. En realité, le migne se'({ = sept) est un purement phonelique et le seul clement l'éographique est le cigne du couteau. De même, dans le caractère se (= remontrer ses fautes à queiqu un). M. D. voit les deux uless d'humme et de pensée, suggérant la notion d'un limume qui rellechit. Mais dans ce caractère la scole partie eléographique est le signe Asseme ; le signe se n'a qu'une valeur phonetique,

Ces arreurs anni très graves, car elles révalent d'one profonds ignorance de la structure des caractères chinois. M. D. samble cruire que tomi les caractères sont des adeogrammes ou des composés d'ideogrammes, tantis que l'élément phométique que un rôle comsidérable dans les neuf distimes des caractères eninois. M. D. d'a jamais du ententre parier de la théorie des est classes de caractères (ferm about qui est la vruis explination du génie de l'écrimes chinoise; je le renvois à l'article de M. Chalmars (Catan Revieu, vol. XVI, p. 40 et aut.) et à la traduction de la préface de l'ut l'ong au Leon chou bou por

M. Hopkins (The six seriors, Amoy, Lest). D'autre part, le Chous were et l'ouvrage de M. Chalmers. The agranture of Chinese charecters, ini approndent que, lerzepe'ou vent que attende l'expansage d'an caractère abanca, ou n'est pas en armit de la prondre saux la forme qu'il a anjourd'hui aguss trals as quatre mile une d'anage, et qu'il est de tenta necessaté de remanter aux formes archafques nous lesqueiss on pout miens recommitte au vérgable décretion.

II. Lorsque M. D. remnance un nom propos, il no lait autume distinction unter le nom de famille (sing), le nom personnel (mong) et l'appullation (tar). Tons les amalogans serre ent maintenant le nom de famille et le nom personnel chaque arec une majurque de façon à les séparse i un de l'autre; un entire par exemple : l'an Kou, Wang Agan-the, Kong-turn Hang, Se-mu Stray par. M. D. ne s'impulate pas de purelles ministres; a plane les mote à la sorte les mus des autres su mottant les majuraules, les tireis et les supres d'apprentien nu petit houbeur ; le même personnage est appuis par loi Ki-Khang-toi, Khi-khang-toi e Ki-thong-toi (p. 139-190). Le veui nun est Ei K-sag, somme n'un famil que le reconnalité en material le premier volume des Chiavas Chasses de M. Legges.

III. Les quatre levres classiques (ar abou) qui ren erment les s'outrines confucòcanne unt alla sussent stuepes par les sincharuses après les arbuirables tradicatione de M. Lugaw an patieralise, il parale imponenties de faire un contre-zons sur ees traus. H. D. a reproduct triumphi de entre impussibilite : 1º Il traduit (p. 121) l'expression tion de namme s genflant le file du prince, s'est-à-dire le noble, is gentleman. Dana settle aktoression, he and for est explain of from fir designs to prime et som se file sto promo; isa exemples qui le proporrament esciinnumbrables) on birant entle fante, M. D. mecannali un des principes fomfau surser du conformamente qui est d'identifier le surs avec le prime, de voit dans le surverain échire le seul homme parfait, de faire de la munile que politique. - - M. D. crimme (p. 47, n. 1) and traduction de Legge on nom n'one regle lle grammates expusse par van der thalminate : you outert in Grammatee de von der Gabelentz & l'endroit itidique et l'y 20 appris que le maramere teléc représentatif peut-élie un phallier, ne qui n'a pas els nurs une courar une unerquie pose, mais f'al ouvert avent une estituer ubbusine des se côme fin se cème prient mong Estadolate) et f'ai brurré dans le emponentaire la confirmation du seux decred por Logge (rul = jon = tol). - 3º Dans on suite passage (p. 57, o. 2), M. D. deslare po'ems traduction de Legge n'est correcte ni à l'agneil du tente, in à l'egure du sens i il impet d'ajoutes que le sens qu'il propose lei-même est indiqué dons une note par Lagge qui la rejette (cf. Chierre Chiaster, sul. Lep. 54, materiare 44). - En naire, d'une manere generale, tantes les traductions de M. D. pouleus par une offentation de littéraille qui o'est qu'un benree, po sont qu'il travaille aur les traditions exactationne feurlementent pulquées aur le train sinnels et ca'll no might pas les finemes da la hangus statuese un na canatroction souple et elegants.

IV. Endu M. D. a mispie le systeme de transcription de vou des Cabalonta

dans taute em increur ; il com re pour expresse le seu eut ; il squamité ées signée diabrit ques ; il mon emiarrance de ses consumes finales qui, nois le le serionte le représenter l'ancissue procumoiation unimiée, on sent qu'une in-noration pedante dont il serait mes de démontrer l'antituée. Le publique le plux éminent que la sinologie possède en Alèmegne, M. F. Hirth, et le grand geographe allemang de la China, M. von Pictutioles, out une transcription militation plus simple et plus laurque. Le transcription de M. D. un pout se re-summanifer que du nom de ren des Gahelents et seziment en n'est pas la une sommes sufficients.

R. Je passe maintenant è l'examen de l'exposé que M. D. Init du Conformanisme. Il nommembre par consecure l'é pages à la minaraphile de Conforme ; selle produzité en compromirait et M. D. avant discreté à discouter les taxtes sur lesquele s'appare non recur; M. Legge, on effet, a laisse cette thème à une soutrenours, our sa Vicete Conforme n'est guiten que la tradaption des l'arres d'ar gine et de valours first disacces qui mui été resummilies par Kimog Tong same le amount fivre du Hieng tong t'en k'un (Hong Ta'ong Long Lie, chap. 2022. Je au trouve autume critique faissorique dans le fiere de M. D., mais j'y miore en revanche plantaire normare du foit :

I. M. D. on wast pas operçu que, dans la première edition des Chinero Chassies. M. Legge exprime les dates ambieleures a l'ére entétionne su et plu serrenumique, tundis que, dans ses dermers ouverges, il se sur de la computation
des abrencimentais; et l'on sciopte cette assencie notation qui est le plus terpundes, il famire ajanter une uma a toutes les dates astronomiques pour les
poursurir un dates sironologiques | M. D. n's par pris cette précrution | il lait
un métings constant des deux révies de dates sans passes a'expressent de
les amittudes qu'il commet. Par exemple M. Legge écrit (vol. 1. Prot., n. 81);
« He essoited in Ch'in oft the neut year, B. C. 401, walnust acything annurung
there which is scority af antes « M. D. dit à sur tour p. 40) « ..., mach Gia
wannite cont fier, obne atwee we biogers criabt as baken, ein ganess Juhr certicle (201, » M. D. device come 192, pasque la dire qu'il impe de la moit
de Geniumes est 210, taurie que M. Legge, Bois a la notation autonomique,
où dans en première détroit des Cames Chambre (vol. 1, Prot., p. 87), que cette

date est 478. Les incohèremes de ce genre sont nombreuses dans le lirre de M, D, j elles ne se seraient pas produites si l'anteur avait travaillé me les textes chinois, un lieu de s'en capporter exclusivement à M. Legge,

II. Quolque M, Legge se fasse pas la critique des sources dans sa biographie de Confamini, il a soin espendant d'inoquer en notes ses références; un lecleur instruit peut donc discerner au premier emp d'aill la valeur des témoiguages qui lui sont proposés, M. D. a negligé presque toutes les références qui pe se rapportant pas aux se shoe et je simmerat ini un exemple de la sengulière légèreté avec laquelle il es sert des lexies. A la page 15 de ses Prolégosaimes (Chinese Cleanics, vol. 3), M. Legge fait one sitation du Ris yn (Entretions de l'école) qui se termine par cette phrase : strangera came la crowde from other States ", puis it ajonte, nans la mettre entre guillemets, une proposition qui n'est pas la traduction littérale, mais la paraphrase d'un passage du K'ong tr'ong iss (ouvrage d'une authenticité slouteurs attribué à K'ong Fou-1 of, Mayors, Manual, at 322). Confucius beams the idol of the people, and fire in songs through their mouths. M. D., qui supprime toute indication de sources, supprime aussi he guilleurs qui infiquent la séparation des deux textes, at il ecrit (p. 35) comms s'il s'agissali d'une seule et même citation : Fremillinge kames and fernen Stanten und fühlten sich wie zu Hauses, Confucius words ein Abgott des Vollien, das pur seines Names im Mirade finers and the besseg. - If y a is trais errours : so premier lieu, M. D. ne traduit pus exactoment le texte du Kiu pe, sur il emet un membre de plicuse qui se trouve suire les mots : « les étrangers des quatre points cardinaux acousraiont s at la phease a tous croysment sevenir chez sux s ; on second ties, M. D. ne matingue pas le téroriguage du Kêr yn ile colui du Kong és uny ése ; en troistème lieu, il dunne comme une traduction littéraie du chinois ce qui n'est que la paraphrase de M. Legge, car il n'est question d'Idole in au propre ni nu figure dans to texts du Kong te'ony tso (cf. Kung Yong, dans to Houng Twing king kir, chup. 262, p. 10 ve et 20 r.).

III. Enflu l'exposé que danne M. D. de la doctone morale de Confusius u'est guére autisfaisent. Dans la partie générale, M. D. s'étend languament sur la vénération de Confusius pour l'antiquité; puis, quand il s'agit d'analyzer le Te Aio et le Teànsy gong qui sont le résume des plus profonds principes de la philosophie confucéenne, il se contents de traduire la première partie du Teàns et un fragment du Teànse gong; dans ce dernier traité, il laisse de mité le décat qui est un superbe morcesu de heute métaphysique; se délaut se santait d'atlieurs être rament, comme un l'a trop souvent souleurs, à la bande théorie du juste milieu entre deux extrêmes. Dans la partie spéciale, l'étude des concepte du saint (cheng) et du mage (étun se) est romaffissure, cur M. D. a pas aperça le lieu étroit qui rattache ces idées morales à la théorie de l'ent politique. Dans la dermère partie, M. D. groupe une série de textes du Lura qui en canq chapitres nous les subriques des ning relations mucules adunées par les Chinois;

le plan qu'il adopte repose aux une division utilizielle qui est extérieure au système et ne trouve pas es ruison d'éleu dans la doctrine même de Confacius.

Le we m'arreneral pas à relever toutes les erreurs du détail que je pourrais encore signaler (page 23 : le Che biog comptait 311 possies at non 312, comme le mt M. D.; page 231, n. 2 : Essen ter, Mod-man ter, etc., a'ont jumis fait partie de l'évole ése lettres ou jeu âin; et Trien Man chem, enap. 30; etc., etc.). En semme, au point de vue philologique, le livre de M. Dvorbb est un produit de estis école lesses de von der Gabeleetz, qui est de cinquante aux en retard aux la modogie underne; au point de vue historique, d'est un ouvrage suns critique et une médicare compilation.

Edouard CHAVANNEL

 P. Minarerr. — Recherches sur le bouddhisme. Traduit du cusse par R. H. Assier de Pomprignan. — Paris, E. Leroux, 1894, m.-S. (Annuées du Musée Gamert, Hibliothéque d'études, L. IV.)

La publication des Rocherches de Minayell dans une édition française est un heureux érenement pour les études buddhiques. Désirés depuis longtomps par tous les infinnistes, cette traduction parait precisement au temps où le besoin e'en faisait plus partiuslièrement sentir. L'étut artuel de la science n'est par en effet sans inspirer certaines précompations, que M. Senari n'u pas craint d'exprimer publiquement dans la préfate qu'il a mise en tête du volume : · L'honneur de la science, dit-il, et l'impatience des curieux appelaient égalefement des generalisations. On s'est peut-être trop presse de les astisfaire Chez les travailleurs, le benoin de grandes lignes nettes, de cadres arrêtés; cues les profinces, le gout d'un dogmatimme calégorique et limpide, la soif de formules familières. - les deux courants poussaient dans le même sens. On a consile, aligné, simplifié, affirmé. De vues trop anement reputées définitiess, d'enquêtes closes prématurement, il s'est constitué une sorte d'orthodoxis un pen liative... Ce pent être un palier reposant dans une escalade penible; mais à prendre un aystème pour une concluium irrévocable, il y a sue Musica périlleure et, pour parler franc, quelque pédantieme. « Est-il téméraire d'espéerr qu'une voix nussi autorisse a'anra pas parie en vam et que de salutaires reflexions sarcront cet averilssement? Si an ne veut pas guspiller le temps en raineset éphémères spéculations, il est urgest de substituer une mathode severe et resment spenningne a en probabilisme energant qui resont tima les problemes et comblé mutes les lacunes avec des impressions et des hypothènes. Or le grand, l'essentiel mérite du livre que l'excellente traduction de M. de Ponspignan vient de mettre a la parte du public savent, c'est d'établir une méthode.

Cette méthode procède d'une conception originale de la valeur relative des

A en creire na certain possore il indiquistes — dent l'opinion jusqu'à present predominante a beautoup partir es autorité dans res dernidess anness, — il n'y a sur le conditione primité qu'un tombin dipus du foi : c'est le Tripu la pallimente dans l'Église a appainte. La diferentire rengueue du mort o'un est, ditem, qu'une monstrantes déformation : elle on pour mous renze quer eur les cargues de la disclame, mort suitement sur sa déscripté.

Si quadqu'an objecte qu'on manual a pour pres une directe de jarres sur les deux sur trois mille que sonnens le Tripetaka en nurd, en répond aven une arrandoce propholique que ces millises de documents, quand on les nam los, se nous apprendrant rien qu'on n'all connu plus tôt et monta par le manue part. Telle set la mathode critique qui sett à simules le problème des origines l'un dinques.

A outle (limits sommotic repolarment reggle en orthodoxie - et muses peut s'emplemen de mente que sa commodice ne fut pas étenneme à son suives, --Miniped a oppose une soude columbon fortifier de decements et de process. See executionisms as poursent commune aims) ; risa no dominates que la namon pall soil plus untique et plus pur que les autess : les plus analiers unannoute dans que nous pessediens sur la distriue habitalpre, à escort, l'insurprises de Bairat at les sonigtures de Mortant, se sont poé est favour de outre pretention. Rom n'autrisse & y vale le cama impersal de la promition ligium ; chimas il e autres, it a not que la patrimoine d'une soure. Il suit de la que paux requestituer, sinon l'enselguement da Saulateur latentime, su unons la ecoyame de la communauté dans un temps rapprocess de cette parele initiale, il un peut être quantion de faire chargeds as not set camer, a Personaum fles nations fit after the dissociation tie l'Eglise sons l'action des littes divergentes, poursuives dans le succession des accion al des acores l'évolution des riogness, et de ses illeveralles noignesses mont computees remeable pour a pears fromte promocione, telle est la seule suntche qui puisse pondure à des revultats susurée. Par la un aventere à la mintion ils questione qui apra-alessest accourd'har commo prenque insolubles, par samuelle la personnafità timorique la Baddin.

Que penner de la seprente de Sucient des faits estranomiques de Baddha est un mythe source. — Guet, desent les auters, un meimore de faits versient blatone qu'où pent acceptér comme et en et de faits intramamphables qu'il faut rejuter comme legendaires. Aines cette poissants le fiviriunité, que a de pourtant interes des trains profundes dans le me more des bommes, en nem s'évament interes des trains profundes dans le me more des bommes, en nem s'évament en se mythe, un best en fige on un type same en le type genéral de l'Assète. Minayell reponne ses deux systèmes : le légende du Baddin n'est el me listeure atients travactes un bistoire bumeine, il une bistoire homains emballe de legendes divines : d'es l'insurée d'un degant ; c'est le leuie stratification des decreus sources our le Saint et Elianne, l'Artert et le Baddin, Etudies d'abard ess docurres, alle a moier le noyan prétorique qu'elles caubent.

La seconde question importants qui sa pese, aprez celle du Bolddha, s'est in questine des consider. Il y a un grand combre de traditione differences com l'autres ées consider ; on successi majoration mile du cacon pall, mais preune conside porrement arbitraire, on rejette i historiatif des sectis relatifica upreune nouvelle application de sun primupe general. Au finul du time ses s'ests, il y a incontestabliquem una communa tradition després de faits cerls. Main les
morne, pour les bassins de leus politimique, out du s'effectes de faits remontes
leur union le plus faut possible, jusqu'à la cert du Maltre, diles ce fragments
unoi tout uniquellement amendes à charger la tradition primities de details
adventions et à emprés des chrandques apourgphus des supuries. In aucure
l'histoire des sectes duit présolver la critique des decomments.

Telle est la motte de premisées par Managus à l'egard du problème des origines habilitanes : elle more semble inclinquable. A cont qui condrant l'adopter sus offer any regle sûre, un bound prioripe de remembre et dus resultats
undertre, mais démutire. Elle desantée en revenutée heureure de patienne et
de travail. La synthèse dont être précédée de l'unelyse comptéte des démutir : ur
l'amilyse ne fait que commement. Il faire armir le conrège de remement a ces générullestines hâtives si sévérament denoncées par M. Senart, et dont la fragulisé
ne peut plus faire illoctour à pressones de bounce éstatous, des tradactions
existes, de soigneuses et composes monagraphies, voits l'ouvre qui suitaite
les bounces rejuntes. Nous aspèreus formament qu'elles ne forant pes étitient.

If secal difficie, and outerpasses les limites d'en simple comple rendr le augus et toutes les déconcertes particulieres dont l'ouveage de Minayeff secretius emplesses. Sur le plapara des points il apporte que que que masagnament partesu ou quelque lifée originale. Pour inte ceux — ou les dit nombreux — qui promient intérêt à chimuien du grand mouvement religioux que Minayeff étable president trends aux, ce l'ére est à lie et à moiller.

M. de l'ompignan s'est montré libéral auvers son public : non soulonnet il a tradique dans son intégrité l'edities russe des Recherches, mais sonore el grapoint le tradiction de deux morcourx du plus grand intérêt. Le premier sel mos
dissertation, de klimpell de montre our la Communaure des sonous backlingles,
Le sonomi set la legon d'ouverture du morts de littération samurité à l'Univerallé de Saint-Poterabourg, où M. Serge d'Oidenburg à cuirons aven la compatemm du agrand et la putte du disciple la vie et l'expres du Matter dans U une
turne si digramment le l'autition.

L. Piner.

Les deralers travaux de M. R. Merlano.

Un processur d'Université italianne que s'occupe de litérate est un fait amos rare pour qu'il vaille la petre de le mentament. Le cas est réguliarant, et transité agroublement avec l'indifférence générale.

Les six publications que nous examinarons dans est article anot dues à la plume de M. Rafforie Mariano, professeur à Nagles. Avant de les analyses, nous direns deux mois es l'artivus accentifique et des opinions religiouses de l'auteur. Pour beaucoup de détaile, afin d'éxiter les répétitions obsesses, muns renvoyons au résemé des écrits.

š. t. - Mithode at idees.

M. Mariano n'est ni un érudit el un théalogien. Sa méthode un sauruit condurce à des resultate traiment scientifiques ; il à la critique historique et philologique, la critique allemande surtout, en trop sainte horesur. Crainte de se pentra dans les détaits, il neglige trop l'analyon. Les réguliats auxquels il arrive proviennant d'une abservation synthètique generale, faite d'improcuour beaucoup plus que de raisons. Gardons-ocus espendunt de lui en faire un crime. Si, par es fait mères, il manepar d'aragentité, conseremment ou innuscemment il s'est mia à la portée de sus factours. Dans un poys comme l'Italie, pays essentiellement formainte et forme à le vie rengieure, un levre théologique sux prétentions scientifiques passerait imperça. Avant de treet, il faut sulgarisse, alin d'alever peu à pou le myeau individuel, - On pourrait les reproduet aussi l'aisance extrême avec laquelle il tranche souvvot d'un amil coup de lungues et difficiles questione de chronologie ou de critique, niusi que sus penchant marque age digressions : buttot il tarde è entrer dans le vil, tantot il s'ecurte de son miet pour mirve les monvements de sa peocée. Mais ce qui seruit un défaut pour un livre smentifique s'explique chez le vulgarianiour.

En religiou, M. Mariana n'est pas emore parfaitament au chair. Il travatse une période de lutter, raves unes concenqueuses, tautôt attiré par le projectantisme dont il reconnaît à maintes reprises la supérficite, tautôt se luit par tet ou tel resultat amentôque, tautôt attiré par le esthoforme romain auquei il apparitent. C'est le type du catholique éclairé qui, sans abandoones l'Égine, vocatrait concilier le protestantisme, la raison et Rome, ou (ca qui revieut au u.émo) puritier le mitadinisme en le ramenant à la simplimié avangelique, tout en accordant à la science ses droits acquie. Il resumme instrument les traits principent du programme référent précue par les réformateurs aux premiers tomps de leurs luttes avec l'Égine, ou par leurs presuments.

Le bessin de communica religiouse, ches M. Mariano, va plus tota encore. A l'espris protentant, qui tempère si heureusement non estholicume, il joint un mélange de philosophie religiouse et d'orthodoxie conservatrice qui conduit à des scotrautes bappants. D'une part il nie le minude, d'autre part il sefend, dans four intégrité, le divinité du Christ et le doçue trimitaire sans lequel tout le christianians fou semble desur urouler. — Il exp-èpes philosophiquement et spéculativement les dogues, le christianians étant pour lus executionement dislantique et, comme tel, seul napahis de conceller l'esprit lini n'esprit infini, mais il s'écre avec forne contre quiconque touries aux dogues.

on n'y voit qu'une enveloppe superflue et cadaque. — Il affirms le développement graduel de la révélation et ne comprend pas qu'unjourd'hui l'on oss toucher à un seul ariule du Symbole des Apôtres, et aimi de suite.

Il accorde cependant à la raison un rôle important. Comme foi pure et en tant que sentiment, le christianisme, fission du monothéseme semitique es de la conception arienne de Dieu, n'est pour lui qu'une celigion entre plusieurs; tuodis que, à la lumière de la pensée, il apparaît comme la refigion afreclue.

Malgre tout, Mariano n'en rrete pas moins essentidisment conservature. Lorsqu'il conclut continiement aux idées romaines, c'est presque toujours dans le sens de l'oribodoxie proissiante. Son orthodoxie n'est pas intransgeante, mais qu'unporte, le libéralisme (à supposer qu'il en ait saint le vérimble sens lui est en horreur! Le libéralisme apritualiste, (ilt-d., celui de Harnath, per exemple, est puis dangeroux que le ralionalisme.

Quoi qu'il en soit, M. Mariano mèrite à plusiones titres d'attires l'attention de crux qui s'inféressent aux études d'histoire religieuss : 1º comme vulgarisateur des questions religieuses ; 2º pour son conruge à les abordes avec franchise sans crainère les religieuses du scopticisme à la mode; 3º par le tesungunge qu'il remi à la valeur du projestautisme ; 4º par son programme de reformes du catholicieus comain (royes, ci-dessons, à 7, le résumé de son ouvrage « Le retour des Églises chrétieuses à l'auté satholique »).

\$2. - Ill Enumpelis smottlet, Realts of incomming? (Napall, 1893, 200 p.).

Après sinquante pages employées à défendre les droits de la raison, mais à accuser la critique de faire trop souvent fausse route, M. Mariann entre dans le sujet et arrive aux conclusions suivantes.

Les Symptiques appartiennent à une même époque, mais us dérisont pas d'un évangue suique, imité postérieurement. Ils out espendant tous use librement et indépendamment d'un fisod primitif. Marc purait être le plus amire puis sismirait Mulium, et Luc en dernier lieu : il aurait comme les deux autres

Du vivant du Christ on ne résliges ries. Après lui, le souvenir des faits et des enseignements es propages oralement. Mais loraque l'Égüse, cessant de seinre a la parouste immédiain, devint musiemnaire, on mis celle tradition par écrit : les discours d'abord, puis les faits. Il y nut ainsi plusieurs requel librement composes de souvenire personnels ou de témosgaages reque, mais de valeur inégale. Les Synoptiques unes surtie de ce procedé, qui un peut avair été employé qu'après la prise de Jérussion.

Malgre le mode d'interpretation et d'exposition propre à shaque évangile, le fond essentief, grâce aux documents primités sortie de l'Égliss de Jérusalem, n'en remonte pas moins aux temps apoundiques. Les rédacteurs n'ent pas inventé : ils out mis en arête. L'existence du Christ et sa mort ne asuraient être niées; mais on a mis en doute sa mission divine nomme suaveur (contre Stranss). Or Jéans, des le début, à en nommeme de sa divinité et en a fait le fondament.

de toutes ses rérélations, du sorte que, mitem al l'on mis sa maissance menaltirelle, il fant minostre sun naremière divini

Les miration sont le partie legendaire des description. Ils sont nes du besoinprycoologique et roligioux d'afficiere la suprématie de l'esprit aux la nature. Au reste, il est poulaire qui mes se productrent from des fails qui nous semblent soitenneux et qui ne l'étainnt pas pour les évangelistes.

L'exemiler, dans le christianeme, s'est la nouvelle intaition de la nature de Dien, l'affirmation de l'union virtuelle de l'homore avec le divin, et la possibilité de la reglissione pur Christ. Maigré le matminisme oblissio, ces données se retrouvent netiennet dans les avanglés, Christ, it est vezi, est represente toume le Moure attendu des fuits, lui-moure s'est donné minimistif pour justée à mus curers une base historique nécessire, mou le Moure, soine Christ, els rime du commune avec le Mossie purement ju luique. A proposities étant de Ravine, M. Marcane affirme que le christianeme set une focusies posities en néme isones que via, Christ n'est pas un réformateur sonet. Le durationneme la rier de monume avec le collectionne moderne. Le qu'il y a d'essentiel dans le christianeme, ce n'isti pas la los mutule, muie la doctrine theologique, assième de la montain et des sétormes nocumes.

6.3. — L'Enemquita di Gurranni, fran refinione coi simillici. Suo spirito e eno ampo (Napol), 1802, 29, 28 p.).

Os indumire, in a l'Atentimie des aciences marales et publiques de la Société regule de Raplan, a apporte nomine solution nouvelle : ce s'est qu'un rénumé d'ourrages dont M. Mariano a fait un rémis limité. Il s'ounpe auraunt de la marandeistique, de l'espect et de l'out de set frantigle, tirant de ma premières aunaidentiens la solution des autres problèmes.

Date et fine de composition. — L'econgris de Jezo, écrit à Eplose, et pentevieur aux figurpriques, marque un d'existe pour plus grand de la penson religionne. Il dus ou de la far du per adeix no dis tout pressur commoncement du ne, témoins les induses et adminos que l'on peut recunifir chez femén, les apoingues du ut suiche, ourient chez Juste Martyr, et chez Randine d'entre les anciens Goortiques, la date de l'aques, pertant de la promitione, ne amend être inseques et fave et du l'age semunt de l'example. Jean, en flouncet une dule différente des Synophiques, à sédé à une idea dogmitique. Sun lière a sée le sount de départ de la famence diopote.

Le Luges. — L'ides du Logue est suprimie au Lodulante alexanders, et pout particularement à Philon. Joan se s'est insurmentment appropriée en transferment la someoption dojà répandur dans les égiases électionnes, Queoqu'il y ait une graces élémentaire, a puise sanatide, dans le IV. Évangile, un un parquit annue influence gracelique, l'évangile élant antérieur au grosticianne.

Autrur. - Jenn, file de Zapatha, n'est put l'auteur de l'Érange et d'un est l'impirateur : la reduction est due a ses disciples. Il y n, so effet, transition de penace solve l'Apocalypse et l'Reangile : la doctrins du Lagus y est en fermation et l'Écongile n'a fait que la spiritualiser.

Emprorés que ses deroises ent un hot purement traditionnel et d'exposition, le IVP fivangele set une composition religiouss et théologique conque dans un experi enéculatif et philosophique, ce qui n'altaque point l'historie des faits, saulement l'historie est éjouées à la doctrine, saisse d'une façon rédéchie, et destinds à mettre en relief la sujeste du Christ. Les biées nouvelles à appartiennent pas à l'évangéliste : it à tout simplement mis par écrit les apinions aventéers de sun temps, opinions conformée su développement graduel de la résélution.

Esperit. — Tandis que les judéo-chrétiens insistent trop sur le 16/e historique du Christ, tandis que l'aul semble ne vouloir connuttre qu'un Christ ideal et métagnysique, Jean représente le juste milieu par la histori des deux esprits,

Mystoriore — Le mysticiene grandines de Janu, especiair a cuai de saint Paul, repose sur le conception du Christ à la foie humain et dirin, plain de tendreres et juste : amesquon que peut sonte décodapper une puite ritante et une réflexion religionne cultivee, Alons le complète les Symphiques.

Le but n'est par de fouder l'Église entholique foremulique; mois l'Église s'est appoyée sur un desir qui, en abandonnent le terrain des lattes scollistiques, risult à une unité supérirore.

\$4. - La bitterne dei XII epostoli e la milion storice (Rome, 1890, 42 p.)

La quantion de la Dolahe n'est guere qu'un pretente pour se primoner au sujet de la critique, et tout particulièrement de la critique allemande; Nous n'y reviendraire pas. Bomons-nous à dire que, pour M. Marrano, le légalisme de la Délaké est une preuve de la penteciorne de la compiletion des deux parties distinuem dont se compose le document actuel. Cetta rédication date, au plus, de la modife, ai prédérablement de la fla du m'estante. Le Dédais, document aux magnetiques, a verlaire d'annues (nuives nouvelle les origines du christia-mane. L'impuratum et re modifie d'en liquit y unequent : le againme a tent envaire. Ce qu'il y a de nouveau n'est pur hou, En un mot, la crimque a se tort de las donnes fait d'importance....

Et la couchesion tache est sans doute celle-ci ... Als une disco carnes, «

b 3. — Le apalogie nei primi tre secoli della Chiesa. Le angioni e gli effetti (Napoli, 1888, 78 p.).

Casses. — l'eurquei écrivit-en des apologies? Contratroment à l'opinion de pluments, 51 Mariano affirme que les personations de farent que l'expension artérioure qui les proyoque. Les trains causes assit plus profondes : le ma fressir peutique d'expension et de propagamée, informat un abrillianome, et qui se manifesta des que l'en aut abandonné les espécamens millemaires. Ce

4

besons d'expansion su révole ; a) dans la propagande des talts (home raccophie, etc.) ; 5) durs la prédication d'une nouvelle explication du monde et de la vie; c) dans l'affirmation de nouveaux dup me, qui constituent une théologie réligieuse d'où dérive le morals ; — 2º un bossie spéculatif de commissamme. Cette apéculation n'est pes emprendée à la philosophie, mais la nousequeuco maturalis de la religion de l'emprit. Les spologietes, mon mutants de defaudre le carrimantame soutre les attaques des paiseus, reulent prouver sa nécessite, son universalité et son distraite. Une pleude que le striationisme est (s) le principe d'unte de l'histoire; (b) la réalisation de toute espece de révélation divine dans le monde.

Récutions: — Les lois sérèces n'ayant pu réussir à diouffer le christimisme, les paieux apponennt des ulées aux idees, Lours selutations out deux diesctions : l'aux satirique (Louise), l'autre doctrinale (Calse).

Chesporiton. — De tout temps in apologistes out voute proverer, par la apsculation, l'absolute et l'éteraité du christianisme. Les extigues out tart de distinguer deux entignées d'apologies, les muses défensives, les mutes justificatives. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il v a gradation et progres.

Effets. — 1º Grace aux anningue, le chinétiquime prend conscience de laiminie : il devient une religion digne des esprits éniaires; il s'amore le respont et repousse l'athéisme. 2º Grace aux refunctions, l'importance du électronisme est returne : les paieres lattrée étadlent le religion nouvelle; es se sentent attirés, as convertissent, tandis que la limbe, inconscienment, les suit.

Conclusione, — L'autovité spologétique n'a jamus cesse. Pins un avacce, plus le benoin apénulatif ent infense. Le conjunt est le juvet autour doquet taut rement dans le consument. La sonie façon de résisier sua attaques d'un rationalisme sant espet, et surmet de automalisme sonatifique, est de dogager le contenu métaphysique de christiantisme et de son degres, ne qui reviendre à possert que le religion de fesus est la plus vrais pour le cour et pour la ruisse.

10. - Buddings a Cristianesima (Napoli, 1892, 2- id., 20, 200 p.).

Après aroie constais (i) que lessamon de miliques, maigre lour desarcort depiosaise sor munt détail, pécent le bouddhiams au-dessus du ministanture, M. Mariane réfute et condamne (ii) les aprisons des aplitese tooderque du houldhiams, Schopoulianer, Hurtmann, Max Müller, K. Burmonf,

Il n'admet pas (no que le familiairem soit une réferem religionne apposée au bratimanique. Le bouddhiums set un produit éécusaire et applicacé du millem réligieux et platosophique dans leques il a pres naissance. Il y a non saulement des respectitionems entre les deux systèmes, mais la plupar du trape mentité on équiralemes. Les soule points distincts sont : 1 · Bouddhia a facilité la rédamption de Chamme es relevant à l'ascrétiums es calour radesopties ; 2 · for houddhisme est la promiées réligion universale.

Pratiquement et legiquement (19), le ment un suurait stre l'objet d'une religion-

٨.

Le Nirrind n'ant par le nàme. Pour Boudilla la divinité existe, et ce que l'en nomme nàme divin n'ast que l'dimination du non-être des plouss du monde. L'absolu est un mysière impércitable : on pout dire es qu'il u'est per, unis non se qu'il est. La redemption, dans Bouddha est le seal médiation, est le nonêtre de l'existence l'errestre, qui est illimion.

Malgre les malognes (v) qui aximient entre les origines du bourbhame et cello du shristianisme, il n'y a moun empreun de ce dermer au possier. Les ressumblances sont dues à l'analogne (se mutife psychologiques et sux exigences objectives des consciouses sufficieuses.

Les resemblances (11) entre le bouddhieus et le strivimmene and prevaest rationeures ; elles ent trait à la legende et ne surmient attaquer su rue l'originalité de la jounée religious du Carist. La révélation suprême du Carist set la monsile relation de l'homme avec Dest, C'est une relation métaphysiquement accessaine ou tant qu'accomplissement de mate l'histoire est pue antécédante. Cepundant elle n'est pas couvaile. En Chrut, Dieu est à la fuir immenant et transcembation conception absolumne strangers su bouddhieuse.

La seule préoccapation de Beaddha (so) set d'affracquir l'homme de la docleur. Il n'explique per le myatme de l'univers, co qui est un grand point d'infesiorité, toute religion syant un fond métaphysique. Quand hien méans le prohième serait insolable, il faut y trouber.

Bondelles part du phénomène sonable (vin): il constate l'extelence de malet de la douleur sans en donner ni en resincolher l'explication. Le shristiannous ou trouve la ralam sultaphysique dans la filorité morale de l'homme.

Touts religion a on fond pessioners (iz); mais tandis que dans le envirtanisme l'optimisme l'emporte, dans le bouddhisme, le passimisme resume tant. Quotque le pessimisme absolu ne puines ameritant ai que mégion al adus une philosophie, le boundhisme a soquie une grando extension grâce : t'à une vague aspiration à un au-delà de puix et de repres ; 2º à un ideal de vie et de redemption; 3º aux alterations successives, et au mélange d'abserpopulaires antérieurra; t'à la limitation du titre de vial bouchfulute, réservé, somme toute, malgre les prémisses universalisies, aux souis sague, qui seule nont satisfinte à touten les preligieurs religionnées.

L'altra moral de Bouddin est regutif (s). L'almagaine et le sacrifice su sont pas dus principes actifs, mais uniquement dus mayers pour amoner l'antividu à s'amnibiler en tant qu'homme. Hien de soutéable dans le christianisme; chez fui, le monachisme, nécessaire pour Bouddin, est une animalie.

Le liquiditiume est entanté historiquement de étériblé et d'impussance (xi) : il ne laisse accun champ ou progres. Son edic réformateur a été négatif L'idéal encétien, su contraire, set synonyme de progres : il est esseutiefrement pratique et conforme aux vrais besoine de la auture homolog.

La redesoption houddingue est négative (xii) : « est la suppression du mai moyennant l'anéandissement de le valente. La redesoption shrétonne est émi-

nomment panilire : s'ast la conquête d'une vie supérisure, moyennent le libre alandon de la volonte naturelle.

Et aimi M. Maremo zoneist : 4+ à l'indépendance absolue du christianisme ; 2+ à sa approprié indépiable.

II examina annule at critique (and deux arrite italians (E.C., Castellant, Baddians Orientale e Buildians Europee, Venezia, 1894; Dino Mantovant, Tra tente anove, dans le ur du 5-11 juiliet 1891 de la «Cabura»), parus agrés la première critique de suo since de religion numpuree. Puis il répond (App. I) à M. Brunstière (Revae des Deux-Mondes, 17 devier 1889) qu'il accuse d'arond hand tout son raimonement sur une errour chronologique. Pour M. Mariano, tous les prophètes de l'Accion Testamoni sont antiresurs à Bouddha, es qui datrun, tipse facts, i hypothèse d'arm libration oud milhennes que sampuee. Eafts è afficue (App. II) que les manigles entre le brahmanisme et le christianisme sont tellement superficielles qu'on de saurait, sons parti près, matenir l'ides de la dépendance des deux religious. Il qu'est de même du krisbasium, réaction du brahmanisme nootre le bouddhiame. Cette réaction state du mément du réside environ apres 1.-C., ce qui explique les ressemblances dura à un emprunt du krishmaleme.

§ 7. - Il ritorno delle Chiese cristiane all'unita cattolica (Napou, 1855, 79 p.).

Ce mémoire a été écrit après la « Praeciara gratulations », socyalique de Léon XIII, datés du 20 juin 1894. Nous attirous l'attention sur trois points principaux : les tires religieuses, l'affirmation de la parfaite instilité pratique d'une remien de l'Egisse octandore à l'Églèse salimisque sumaine, et le suin espoir de ruir les protestants courbes jamais leur front sous le joug de la Rome natuelle.

Le mul berger est Christ : le pape, qui se dit son vicaire, est pôcheur comme tous les autres êtres humains. Le seul vrai troupeau est l'ensemble des bommes qui vivent en Jesse. Il y a donc déjà une unité morale et spirituelle de l'Églèse chrotienne, qui munist partont le même ennemi : l'indifférence religieues. Mars l'anne étaires par Leon XIII est de toute autre enture : es a'est mi plas ni moins que le souméssion générale à la suprémante rumains.

Certe many on un stye.

2

L'Eghas orthodoxe gresque un peut se fondre avec Roma pour les raisons survantes : 1º le dogme nouveau de l'infaillabilité popule ; 2º les conditions de rurs ; 3º l'impoire du passé ; 4º l'union intime, ches les orthodoxes, de l'autorité rongomes et nivile. Du reste, l'Égliss romaine norait tout à parêre à cette rénnien. Ni se glaire ni sa licere n'en seralent augmentées.

La rémaine des protestants à l'Égliss romaine secut bien autrement profetation to D'après les statistiques les protestants, came un même laps de temps s'acurolesma et augmentent plus que les ratholiques. 2º Le monde protestant, merveilleux par sa richesse exobérante et su puinsance muraie, surpasse, surs beaucoup de rapporte, le cutholicisme. 3º La culture moderne est née en antier chiez les protestants : les cutholiques n'est fait qu'en profiler.

Pourque Lien XIII espère-t-il une union?

Les Parce que les protectants sont tolérants en religion; 2º actuellement, au lieu d'exagezer les disorgences, ils insistent sur les points commune; 3º grâce un progrès des études initoriques, ils oot cosse de voir mans le pape l'Antachtret ou la Bête de l'Apoculypse, et lui ont accorde une raison d'étre dans l'initoire; 4º l'abolition du puuvoir temporel, bien toin de nuire à la papeute, lui a amra de grandes sympathies; 5º l'irrélignanté excissante du siècle, even tous les manx qu'elle entraire, suis qu'es se joite voi-muiers dans les bras de la première personne qui propose un remêde. Or le pape représente shieux que tout entre l'esprit religieux stable en lanc du l'intrédutité groissante.

Le grand tort du profesiantisme est d'avoir produmé la liberte indirettemble sans admettes une autorité centrale ou « institut organique » qui en règle les écurts, et surveille le possession de la vérité; estte vérité sernit-sile même progressive et évoluties. L'Eglise évangélique n'a pas su garder le prestige du monde, si bien qu'en Allemagne, paye profestant, la politique ne craint pas de faire les yeux doux au pape.

On voit que M. Mariano, quelles que soient sus reserves à l'égard du catheheisme, n'en jure pas moirie ses questions au point de rue cathelique. Il se comprend pas le principe apirituel du protentantiemes, qui n'a rice à laire aves la politique. Une institution organique autoritaire surait la négation même du principe des réformateurs. Ce seran moistituer « un pape » nouveau, sans passalustorique, na pape amien ; es serait conhalieur de fuit la liberté ludividuelle protestante, dont pourtant M. Mariano reconnuls la raiseur incontentable. Il sat vent que cur on point il ne manque pas de protestants qui su placemt à un point de vue malogue su nice : car, sans admettre une autorité normatere de la fui religieuse, organisée aur des banes aucs minutalnes et collensatiques, beaucoup de protestants ou répugnent pas à l'dée d'une fixation unique des acticles de foi, faisant autorité indisentable, et dans laquelle la conscience imposite trouverait sans poine et sans recharches le rupos et des salutimes houtes faites.

Quoi qu'il en son, continue M. Mariano, les protestants ne rentrecont jamuis dans le giren de l'Égüse : leurs communautés sont succe actives et rivantes. Les protestants trouvent, dans leur responsabilité individuelle vis-a-vis de salut, une force qui fait leur supériorité. Clez eux la vie religieuse est plus interess, grèce à une consulence supérieure de la valent de l'ûme et du ca poussière sont le les montes la tâte de la rie pratique et sociale, témoin l'Augisterre, la jours Amerique, l'Allemagne elle-même qui, matgré les uttaques du enternaleme (Strauss) et du libéralisme apritualiste (Harmack), a fait triompher l'arthodoxie.

C'est donc Rome qui duit fière les premiers pas.

L'unité ne deviendra possible que lorsque la pape, s'impresant de l'espett du

Christ et de su loi, se conformera à l'Econgéle. C'est la condition indispensable, tout se que les réformateurs séalamement avant de sumpre avec le catholicimes. Les volumes à apporter acciont les suivantés : l'échanges la constitution que l'Église s'ess faité, en renongant au pouvoir temporel, à la métaronne, à l'infalbrilles : l'écongés l'execute du libre equines, mitige expendant dans la pra-tique, afin d'évites les courts individuels ; le enformer le cuito, les exoccises de pièté et les elles qui sett des degénérescements de la permès du Christ.

Vain aspoir!

Reme ne rabativa james non à ses pertentions, Le mithébusium et le protestantième confinierent donc à sobsister tonjoure. Ce dualisme et les résultés qui en conficie arront salutaires au shristiament historique. La lutte est une condition de vie. L'union des deux Églises, auditémets en théorie, conduireit se dipérialement grafiael.

Les deux Eglises pourrent le rapprenter en emprentant l'ane à l'actre ne qu'elles out de ben (organisation exholique, liberté de pensée protestante); mais elles on s'unerent james matériellement. Il n'y a qu'une unité possible, et elle ariete ! Cent l'unité idéale et spiritoelle, hance sur la diarité fraternalle.

T. Asona

Greener Centerm. — Un movo poema latino dello XI secolo : La vita di Anselmo de Baggio e il conflitto fra il sacordorio e l'Imporo. — Roma, tipografia delle Mantellate, 1896, In-Se de 286 p.

Les liabens out conserve un don que nous parfons en France presque complotément, celui de pouvoir s'occuper en même imps de choses tris différentes.

Il 7 a quelques socie j'ens à aller voir M. Boughi; deux jours asparavant les
journais de flores l'avaient sit à l'ognème, et rolla que je le trouvai tout souriant en train de traduire un chapitre de Platon, Tennille sur la douleur quelques basses asparavant, il us pensais plus qu'à son gres on à le loterie qu'il
avait segunisée pour les rephalises d'Aourni ou même à la vente de ses chers
les apparats dont il était en train de se défaire au profit de ses qu'unes sufants
adoptives.

M. Grasppe Coffson considere appoint has an acquist exemple de cette même grafter-lexic d'esprit. Préfet de carrière, cet administrater a toujours reservé une partie de son tomps aux recherches historiques. D'eiest de publier la cre de miss' Anasime de Baggio, évêque de Lumpses, par Rangeris, son assenssant. Ce poeme, car s'est une lagende un cera, est enricht de entes qui têmaignest de l'immense travail auquet e est à vre l'amour.

(Conserve de cette publication git en contique esser Accedens fut au aprendets un des défenseurs les plus véhaments des prétentions pontificales. Il fut, a la lettre, la cidature de Grégoire VII : « lits l'Oregorius; caput totum corpus gubernabat,

usin [Acaselmus] quari marcat studiosa quod monetum est persgelial. • Ainut s'experime la légende du même anut publiée par Perra, Monamesta Germania Materiou, Serigiosmus L. XII., p. 1-35, V. cap, xxxu, et à laquelle le poème édité malutenant s'équals multiouréquement par grand'abous.

Malgre cela, quiconque s'occupera à l'avenir de l'histoire religiouse du 22º 816ele, et surtout de l'étrange et attrayante figure de la comiesse Mathilde, deves metres à penfit l'auvere si entimable de M. Colucci.

P.S.

Come II. on Countries. - Le Polk-lore dans les Deux-Mundes. -Para. C. Klincksisch, 1894, in 89, 424 pages

M. de Chargussy a réuni su ce volume jui constitue avec un satre titre in t. XXIII due Actes de la Spoutt philologique, plummare mismotres qu'il avait publics antécisurement et qui tous pet truit, à l'exception du desuier, à des ingendes uncertainen et aux parufilles qu'on leur peut trauver dats l'annien munite. Los supetà varies que M. Charencoy a traites dans ce lleve cont les suivante : 1. Que ligende essumgonique (s'est le mythe de la myre pinnie), il. De l'origine sonterraine de l'expess termaine, III, Le serpent Python abes les Salibus (perminde indicana du basain de l'Oremoque), IV. La sertie du coleil (6'est un encembio de tractitions que n'imperent par de troi steches subalines. et qui pour la plupart se rapportent à la fermalion du minij ou sa course à issuera les mienz). V. Lucius siné committu (es mesmies a 656 unicrieurement publis some or little ; - Le File de la Vierge de VI. Les bommes-chiens. VII. L'Orphés américam. VIII. La mythe de Payens en Amerique IX. L'Enfant songe gorge (M. de Charmony cherite & laire restors airte legenda algonquins dans le groupe des lagendes qui apportiennent au type de l'Os qui counta). X. Les Nympues valantes, XI, Ly découverte du mais, XII, Les mons des mistanz cliez différente peoples de la Nouvelle-Espingue,

Une même liès situals à travers le livre tout entier de M., de Charanesy et donne co recomit de monographies une resile unité; certe dée ou il faut charanes la signification et la portée véritable de l'ouvrage, d'est que les léganites et les mythès americains sont pour le péopert d'origines assenque et qu'il convient de recherales dans le felle-bres et les traditions religiouses de l'Extreso-Orient les prototypes des héros des mythologies du Mexique et de l'Amérique entrale ou des comes mythologies et responseque des lutieurs des Élais-Unia, du Canada ou de la Calendais engleise. Voig en restam que's termes expresse dans es prêtes. M. de Commeny : « Loraque des contes déstiques pour le fond, emeriuent les managements de folk-lors, se retrouvent au sein de populations aéparese par la tomps et l'organe, il faudra minostre, en thème générale, l'existence curre alles d'annieus rapports, d'austieus minostre, en thème générale, l'existence curre alles d'annieus rapports, d'austieus minostre, en thème dont l'histoire le pine servent

n'a môme pus gardé la sauvenir. Nou recharches personnelles, entraprises suus numer idit polecorque, semblem, avonum-ir, leur donner raison dans in majorité des ma. C'est incontestablement avez cera des populations de l'Extrême-Orient que las soules de l'Amérique du Nord offent le plus d'analogie. Vouloir explique as fait par le pur basard un accait-il pas témeraire? Pierre est donn d'artumitre que les ruces fixèes sur les rives opposées du Pacifique ant jadis entresson des relations les unes sver les matres et es sont fait certains scaprants. « Aboutons que M. de Charencey n'adrast pas que les emprents aleet dié réciprogress : l'Amérique n'e men flumé à l'Asse, tantes que s'est en Asse que sant nhes la pinpurt, à son jugmennt, des légendes qu'on à retrouvées sur le sel améringin et, sans donte aussi, la piupatt des contames religiouses qu'abservaient Les pemptades sourages et les authors à demi évillades du Amyern-Continent; Il sequire nattement en outre la quantion des origines de la mythologie des pauplus coffises et son civiliaes d'American de nelle des origines de la race amèrisuine; il se mutient par que Meximains et Perox-Rouges alons apports usus ear de l'Asse barrole su de l'Indo-Chine les mythes qu'ent requillis les misatompaires of his royageurs our le continuel unoricain; ce sont, à ses your, des exportations because plan resentes et l'identita qu'il admet entre les traditions estaliques et américanes, un jette, à ses your, qu'ile lumière une la parenté stimique des races du Nouveau-Continent avec celles de l'Ancien-Monde,

La thuse de M. de Charencey a'est scint à coup sur « priors inacceptable ; il sot pessible qu'à des époques directors, il sit existé des relations à travers le Paallique estre les peuplistes riversines et que les archipels polynèsiene aient servide ptationa intermédiaires entre la Mainieie et la côte graéricaine; il est pounible que quelqu'atre de ma tribes qui peuplimi la côte siliérienne au françhi le détroit de Behring et all apporté avec elle dans l'Amérique bureals tout un tétaux de rraditions di de légendes; il sel possible milli que des maries japonnie sidot. que setrainés par les courants en la tempere juego aux rivages de la Cocombie anglione et memo que u un passe leintain de ligedie navigniture se puient ligenedes a trevers la Pamilique depuis le Japon jusque vers set Est inconne qu'elen repandant no sembia avoir du les utilirer. Mais de ou que tout cela sent, à in rignout, possible, if no a county pur cuturelismont que esta and, et pour que nous l'admettions à titre, soon de sérité démontsée, du mont de tres venisemtratile depolicee, au muina faut-il qu'on nous fournisse en faveur de la thiese soutenis qui omambie d'arguments qui tous emergrent vers une maine conclusion. Or his senies permusa que M. de Charencey produise à l'appui de eun opinios, men manifellement insufficientes; elles en réduteent en somme à une soule, for recombinaters qui existent, on que du moute il crait entrouver entre sectalmes legrendes nontreguese et des legrendes paralléses de l'Angien-Monde, Been que ses ressemblances mons semblem parfers beautious mouse strottes qu'elles scont appare a M. de Charensey, il est un certain sombre de cas on aller and incontestables. Make de ce que deux bigroules na deux mythes se

resemblent, d'un s'ensuit pas que l'un an serra de modés à l'autre ma qu'ila ne soinnt, à crui dire, que deux legens differentes d'un même texte original. On trouve parser dant leux langues appartenant à éce families differentes des proposements phonétiques parseis, que) en le pholétique qui se croteau untorne en pareit cas à se fonder sur res reassentances fortuites pour imagines entre cet deux idéomes une arbitraire parenté? Pour que none politaieme affirmes qu'un mythe derire d'un autre raybe semblades dans unes connaissons l'existence en un matte pays si une autre cirilisation, il but que nous ayent de ente filiation des presures d'un pays dans un autre, la suivre d'etape so dupe et, une étape nourel motorir en une constitué, un chaque nourel enfroit en nous l'amerecons, déterminer, aines avec certifiale, du moine avec certifiale, du moine avec cette prédatibilé extrême de laquade ou est souvent un matière filiatorique, contraint de se contenter, su provenance termédiate.

Pour être en deux de conclure à un emperer, lursque des conditions ne sont pan sumplies, il faut que le mythe que nous soulenons n'être pas insugens, exprime des croyaness, des munières de sentir et de errire, qui sont en désacrard ouvert avec celles qui regnont dans le payer, encore, lareque la tradition presente -e savantes atminique el grassim, pourra-t-ou la committen cont an el palurulument comme une aurerennes que comme que supprint. Cie n'est contraint à admettre l'origine Atmugere d'un roythe que «'il est le rémanie de moyames et de conceptions plus avancess manifestament que estles da peuple obra leguel on l'e entrouvé et il fant souse que meriains mythologous verront finns des mythos de ce type murphement la presave que ce pemple est purvenu, à une èpoque anté neure, à oct Staf de civilization plus steve que ustu qu'il occupe retuellement. Des affasions prênises à des éconsumuts ou à des personnages historiques, et elles ont une prácticion et une clarie cultivantes, peuvent bien servir particis à una légende de surigical d'origine, mun ensore fundra-t-il ôtre sur qu'elles n'out pes èté introduites dans la légande par coux qui l'ant remultire et qui constainment ces perronunges et une évenements. C'en une lemision à laquelle quie d'un misshonneire a codé que de retroucer dans les myters informes et grantiers des sanvages qu'il evungensell une versine obsuirces dus truditions du peuple licheeu. ou de l'histaire évangelique. Notons en mire que, si résolu que l'un suit à ne pue conclure d'analogies entre deux legendes à less parents réale, il arrive parfine que la ressemblance est si grande, si frappante que l'on se lesses alles affirmer on que seuls des témnignages externeurs aux légrades mêmes sous mettent Cordinaure un droit de considères commu d'Annoctré : mule qu'arrive dell sparent? Cest que la lendemain, ou trouve d'aures ressemblances et aures étrolies entre deux mythes que proviennant de régions entre lesquilles ir ne gantais rent à malemore l'ales d'imagions dia relations probables. Cos anatogres nouselles sulevent à celles qu'on armi observées d'aboré une innee part de la valeur qu'un leur ayun attribute. Elles ne doivent du reste pient stomer lorsqu'elles portent sur les eroyannes mêmo dont out faits le trame d'un mythe et

non mis sur l'arrangement des divers épisodes qui le constituent. On peut sontunir avec une très sérimes apparence de rajaco que les mocarios somuliques dis sertalen contes popularios o'unt vraiscontilation ent par eté inventés deux los par slacy poster imminus put a tructurent l'un l'autre, et que, al un serrouve ces auntes on das régions l'est chalgrober les mondos marces, on out fondé a admesse qu'ils n'y sont pez use indépendamment et que leur diffusion n'a d'explication planelles que dans leurs migrations méchuse a travers le monde. Mais il n'es va pas ninai due proyunces inolone; elles es répétant d'un bont de l'imprers à l'autre, toujours semblables à elles-mêmes, parce qu'elles sont l'œuvre d'esprita. qui, su moment bu lis les est verees, étaient parremen sant donte à un même siegre de sevescoppement. Les mythes explicatifs constituent les premières réposter aux quintinna lisejours les mituus que les cuvers phonomiens de la nature out obligs has hommon to so posset, of il no fant pur a stroume cons regument. salent bagoure les mémes, l'amformué et la constance des lois psychologiques on cont and suffigures explication, of loss o'duidle pus surtout que les sanrages au les demo-mentions su respondient étrangement plus units ouz que nous un comressemblime les que aux autres et que l'originalisé individuelle et, à une persone plus anciente, l'originalité «thuique esut des pendicité de la civilleature Les shows start shal, it none parall from difficile d'édifice any les resessibliances plus no moles étroites qui existent entre les oxpileations que les Peaux-II oxes d'une part, les Mangols et les Indo-Crimeis d'autre part ont fournies de certains phonomeres naturels lant ou système de traisemblables bypochèses estatives à leuca relatione dans le passé. Mais in tendame à hiquelle cède trop mouvent. M. de Charumes de extremero permet des receims aliterns des traditions juivez et chestermes, et j'entocile de traditions qui auraient pénêtre en Amerique aveni. la conqueta, l'expese pérfore à des conclusions plus femoraires musée, contre lesquelles de saines habitudes de critique, teles qu'on serait en dont de lon attendes d'un piniologue et d'un sythisgraphe de un réputation, derraient la mettre en parte, il coxient par example a flarr sprée le pri sieule arant notre ère l'importation su Mexique de la légende du déluge, parcé que este légende somble n'usur penntes qu'a nette date en Paryger et qu'il y n. a ses yeux, une frappente analogie satre le mun de Nêna, l'éponre du hères de certains mythes mericaine du dange at celul da Namona phrygon.

Venors maintement à quelquas critiques de detail. M. de Charencey distingue trais formes de argine de la terre péchie : f° « La version continuantle repandos, taut dans l'Annien que dans le Soussan-Monde et qui nons empressute in terre extraite des sant par un être soimé (quadrapéde ou dismu), » 2° « La version mandate propes au Japon et son les de la Palyannie et soi le cion lai-même tire la monde de l'ena, comme un poisson, au moyen d'en instrument de proche su d'on baten, » 3° La version indone ou mixis qu'il considére – somme le résultat de la fusion des deux autres, » Il conciut à l'Antienneté et à l'originalité de la version considére relativement récent de la version con

timentale qui provient, dit-II, de in combination de la version legalaire goes restatues traditions ellippenare. Ce caractère de relative modernité résults donc pour lui de la présence dans le mythe de tenditions ayant trais à un délage, traditions qui à sen yens ne constiant deseque d'âtes un actio de la tradition samutique et qui ent du pendirer du debirte en Amerique, par exemple. Mais il est des légendes dituriennes qui ne presentant, avec la version de la Grades ni aven la version chabblemus nolle analogie et où ligure est épisode de la terre prichee au fond dus saux pur un animal ; un exentient exemplemmes en set foneme pur la legende de Memebonius, telle qu'elle a été recomille par Kobi «Kitachi» Classi, II, 220) stice les Indiens Ojihways. Dans la légende Tunhit de Yehl se métent à un mythe discours certainement original de nuticuses cersions des seythes de l'enfavement du feu et des saux, de l'enfavement des astres par un heres thereomorphique, qui apparpannent assuré ment au même ornée d'ideas que ins mylthen de la terre postase par un uniona). Franz Bous Cautro gurt a recuestia cher les Balle-Costs, qui occupent un territoire qui n'est pur ninigno de celui su vivent ore Timbit une version du trythe de la turn péchée, qui se suttaçõe directement au type a leculaire se tambie que dans les myrhes des areneses tribus Dene la légende du type continuatal s'assèce a des puditions dilasternes qui divergent de la manière la pius évidente des leçous sémitapes. Ajuntous que les traditions polynomeanes relatives a la terre pachée sent construment, meléen a des legendes diluvierines,

S'il bous falluit anselument attribuer la priorité à l'un des deux types légendaures, es que notes mus gambrions du faire, il mus semblerati que s'est pintôt au type continental qu'elle apparticat, en moon un rôle prépondérant qu'y jonent les unimarr, en rôle, c'est un niseau empre, le patican, qui le joien dans la légeude australienne du déluge qu'a publice Benugh Steyth et ou permume, sombled-il, he songers a retrutter un type plus streloppé du mytha. Il fact dire organisati que M. de Churencey reporte junga'h l'àge de pierre la diffusion des deux types de la légende et qu'il devient étrangument aiffielle d'arabite l'aniforanté d'ann forme legendaire sur une autre un as lorniain passé. où muia us pondirons que par conjecture, M. de Charenney en man sus affirme comme une indéniable verité que parequ'en retirevre dans la version lenlois les deux procédés qu'il a étudies de retirer la teres du fon et des sans, étie ricidte d'emprunte faits aux deux versions primitress. Rom ne le prouve en realité et nous summes autorités à admettre l'indépendance des traditions de Finds & l'agard des legendes wagontes et palynésiennes, tout aussi legitimenent. qu'h sillrane que ces traditions cott dans l'Asie du nord et les lles occanismes leur première origine, puisqu'en somme nulls prenes n'exists que co p'est pas dans la pinimente guaggitque qu'elles sont nées test d'abort. L'enique argument qu'inverpue M. de Charenney, n'est que les Vetra n'est fant pas mantion, muis il est bien d'autres legendes que ne mecument pas les Vedes et dont In curation arabatque impensible a messanaftre tuun obliga a admettre l'exis-

tence à une époque autérieure à celle de la rédaction de ces forres sacrés. Un pour liver une conclusion forme du fait qu'une tradition figure dans un lexte, je on vois pas hou se qu'on peut conciure du fait qu'aile n'y figure pas. Il fant an route aroner mue la version inculuire est film mal représentée dans la légende indiane et mas s'il repugne à Mr. de Canconcey qu'un même pemple - faire su resto de l'Inde un « mémo people », c'est une simplification hantle — all po incenter see deux types direcgents d'explisation mythique, il n'y a qu'à renoncer I retrouver le type polynesien dans la legende siehnouite. Il est en effet quelque pen andanieux d'assimijer le mont Mandalagiri qui a servi à baratter la mur da lait au hamsquu de Mani, et s'il rememble un peu pius au bûton de Thanagr japonam, surors feet if avoner que en bâtou n'est apparents au hamecon que de bien join. M. de Charrancy volt, dans la préssance de le colomba al du corbeau dans plansaurs legandes du type continental, la legande manrie et seriainie ligendes nord-americaines par exemple, la truce d'imprents aux traditions semitiques, mais il secuit bon de us yas oublier que le pigeun est l'imparnation habitaclie de Mani, que l'intervention de la colombe hit au reste défaut dans la plupart des versions reconflière, que, d'autre part, chez les tribus Dené le norbens est un onenn a demi-divin et que le heron nivillanteur des Timble. Yeld, sat us covilence, Tomats cas ofmess M, de Charencey les soit et mieux que tune à coup sûr; ou ne sourait imp regretter qu'il a'y ettanhe point ares plus de permistacion ficia attentico, il contrait muius risque de se lainur seduire à Stabilir des relations de Illistian entre des mythes qui vraisemblablement sont. nee et out grande indépendamennt.

Dans la trêz intressante dinde qu'il a minimerés aux acaditions sur l'origine sonterrains de l'homanité, il est encure entraind à quelquas-une de ses rapprophements desant lesquals on a poine à ratouir un mouvement de surprise. Le crythe qui représente les premiers hommes entant de sein de la terre truave à ses gennes explontion dans le passage de la Bible où Dieu lui-mémmanus appureit à premant un pou d'argite pour en fabriquer nous premier aleut «, etil aperçoit dans l'instoure mandate de le gresse lemme qui brine sons seu polits le cep de vigne un elle s'ellierre de grimper pour sorte de la caverne un vague et lointain souvenir du ranit hiblique de la fante d'Eve, il rapproitse l'une de l'autre une lapende hallimene et mes légande mundarmen, parce que dans la première les hommes sont punis pour s'être utiandés à le pèche et que dans la seconde le dont Cara-Saraibu ure su meyen de sordes de come l'humanité d'un aldime souterain on alle cirait et que « est là une sorte de pôune à la ligne;

L'interpretation sufin qu'il donne de ess seyther d'origine est faite, eils aussi, pour étimess : a C'est de l'omet, sur-il, que la pinpart des pespisdes polynésismes faut senir leurs annélees. En effet, toute leur ram semble ariginaire de Samus et accomplit sonn ses migrations d'Occident en Orient. Mais d'un autre coté dans le langue mémphacique des Occaments, Awaini ou in région du constant, désague aussi (hémisphère inférieur, de même que le shamb de l'Est

est considéré comma supérieur. On dit aber eux desamdre à l'Occident et munter vers le Levant ? Ne faudrali-il pus chercher dans cette simple métaphors l'origine de la provenanze sociorraine attribuse par les Mandanes à leurs premises short? " Mais pour que l'hypothèse fit plausitis, il fundrait que se fut cion les Mandanes et non pas clera les Samonns ou les Tongues qu'on les trouve cette mitaphore en usuge. Ajustoss que la empanos a l'origine souteraine de l'humanité est très répandus et qu'elle est loin de s'associer toujours à de conhis souvement de migrations de l'oussi à l'ést, que les migrations légendaires on realles de bon nombre de tribus indiennes où vivent des traditions relativez à leur origine shibonisane somblent même s'oles accomplis en sons inverse, que des mythes, tels que neux des Indians Pueblos et des Mondarams que rapports M. de Charmesy lui-même, Isla sussi que les mythes anglour un es penyent nine interpetier et que ces régondes enfin apportionnent au raute groupe des légendes explicatives, bien connues maintenent; la conception de l'origina sonterrame de l'homme set de mame famille que calle de son organa régétule ou unimale.

M. de Charescoy a samusea un paradièle antre la legenda aurde de Nos et du serpent et une legende des Sallins, leur ideunité est, l'après un infimment deldente qu'il est hourile de la faire recortir. On en jugera. Les Saides racontent qu'un serpent gigantesque dévorait leurs amultres. Le chies Puru envoya à leur semura sen fils; qui valuquit si tua le menatra. Mais da corpa décompacé du serpost naquit use mahinule d'horribles vers, dont chemin à sentour danns innestance and Caralliest and femore, Les Caralles sont demeures les irréconciliables sun entie des Sullinas, L'archie de Noë, au dire des Kurtes, ators qu'alle s'arunque rera le mont Ararat, heuria contre un ruche pres de Sanifjah et se fit une voie d'enu. Le nerpent, voyant que Nos desemberali de son salut, lui promit de l'assisteră iu condinon qu'il le noorgrafi desung hamnin. Il homma les fantes de l'arche avec les toplis de son corpu. Mais le déluge pussé, Nué, au lieu de teuir san imprudente promesse, brilla le serpent sur le conseil de l'ange Gabeut, et juta un loin sus cenfree, Ellies democrast missence & tous les insucres qui jurquentent l'homaw, Les deux réciss out un truit naractoristique de commun, sana pins, c'ent pau, pour les faire identiques. Il est was que M. de Churencey n'est que très difficile à oucteuter. Il retrouve le nom d'Apolton dans calul du Pura des Salifins et, anximix de découvrir à la lègende qu'il sandis des parallèles dans le talk-lors du moyen age, d va les plesules deus l'Histoire des quares Fils Aymon de M. de Robrille, « livre togt moderno à la verité, dit-il lui-même, mais tiré, affirme l'auteur, da reman original public per Huma de Vilianeure so caracilires gothiques l'an 1178.

Le mémoire le plus important du volume est ceius qui porte le titre de « Lucina sino concolità ». M. de Charencey y pusse en rerser les divorses légendes de naissance someturelle, d'enfante née d'uou rierge miranuleussement feccusies. Dés la première page, il a l'occasion de critiquer sevèrement les procédes de cappronhement sunquels il a si souvent remuire lui-même, mais dont il voit toute

la faddenes tersqu'ils sont employes par d'autres, « Le taoveau Hapi..., missait. d'une génues vierge, Moontée par un éclair, c'est-a-tire parle soullie de Pinton. Nous pourms consulèrer comme une mauvaint plaisantiers l'opinion de certaine serante qui una pretenda recourse dans estis cruyanes agrificane la nource où avaient eté pulser les évangelleles à propos de la mirasuleuse subsance de N. S. J.-C. s D'accord. Main que de finiations mythiques admines pur M. de Chaexpect of quisons minureranountlables que calle la 10 n bestle point en revenence à faire du comis agritora des Deux Frères mas version plus moderne de l'histoire de Joseph et de la flemme de Putiphar et le grand argument qu'il invegne « est que le rècit du soribe sayptien oquient des éléments mythologiques et mervailleux qui ne figurent point dans le cant moralique, il sponto que le conte des Deux Frares a 400 rédigé trois cents ans au moins après la mort de Joseph et que sela su'ill a stable l'anissiones du vinit laistique, Le matheur set que noos ne sonnaissana Phillippie de Joseph que par des textes à coup sie très posteriores sa matematif de any clock avant autre ere où muse a été conservé le cente égyptisse, the me sout pas seulement des ramons religiouses qui lien termer les yeux à M. de Consummy sur come quantum capitale de la date de l'anticumeté relative du document spa'll s'agit de comparer, c'est aussi, ainsi que tours le disime plus haut, le caractore mome de l'histoire marvoilleme de Bijinn, eur pour lei les contra et, semblet-il toutes les explications agifiques des phénomenes naturels, toutes les crayames animistes et umgiques cont des produits e récatologaques e de l'imagination humains, qui appartiment à une spoque d'autant plus récette qu'ils pressutent une complication et une errangeté plus grandes. Il faut accous que se n'est pus à de telles modimions qu'amène s'onimure l'étude comparés des traditions mythologiques des pumples anneuges du helt-lore des nations mydiness. M. de Charancey passes surginament on revue les lugeauler mongules, japunaless, illimoises et imbe-chinomes, qui appartiennent en groupe qu'il caudie et inmate particulièrement sur les rescentifances, pour lui tresfrappuntes, qui exfetent sourc l'histoire du berus dont un humare la mémure dans le temple tenkinois de l'im-Dong et cells du men menticula Hubbliopochtii. Des maniques importestables unussent l'une et l'autre les deux légemès : les doux hères out été miraulleusement conque, l'un s'élance du ventre de sa mère pour la défendre, l'autre est sorti pour aliet na serioura de son pays menaca de l'immobilità où il demonesta depuis sa mainsance; loos deux um, l'un a ven dice a lui sent, l'autre avec l'appoi d'uns nombrenzes armos, triomphé de leurs consumis, mais n'est-ce pas pousses him foin-Is good des rapprochements que de constater qu'a la fête annuelle co l'honneur du génie de Piro-Dong les autables portent des robes tileurs, robes qu'ils portent p'aillours on toutes outres proquetaines, de cappeller à cette occasion que les statues de Hustrilopochtii summi peintes en bien, n'est-re pas meme compremattre se cause que de murcher à montrer duns les ijentre tours faits enfont d'que montagne par le dieu mexicain que alonnes agra quetce généraex chincie tués pendant la finialis? Au nombre des légendes finnaises, M. de Charencey.

ne mentianne par l'epucule clarappe de le conception et de la maissance du file de la cierge Marjatta, nou plus qu'un nombre des légendes gracques l'histoire de Perces à loqueile Stimey Hartland, communent communent tent en livre. Parmi les mytime unéricains fuit également défaut solui de la minianus du luvre. Timint Vent et si n'a pas été donné pium aux légendes acalegmes qui se extrouvent un Malannais et que asus ont fait communer Haddon et Codrington.

C'est ennure d'Ame que provient, d'après M. de Character, la croyance, répundus parun les tribes indisenses du Canada nord-punet, à l'existence d'hommes-chiene ; les tienes, anaquels il n'attribue point une origine annaque, en surrient ampranté les éléments aux tribus mongoles avec leuquelles lis se seraient trouvée en contact à une époque fointains où borrs migrations les appalent entraints nor be continent to high ma tribus, he agraient reliable m Ambrique aprés des littes sangiantes et comme elles se vantaient et as canteut source de dominaire d'un limp on il'un chian, les légendes rélaires aux bommes chient as serniout d'elles-memes formées dans l'esprit des Indians. L'hypothèse est ingénieuse, et bese qu'elle un ropose pas sur un fondement tres polide, se la paserali à l'extrême riguaur admettes, si la diffusion de la conyumne à l'existence d'Aless à demi poimant, à demi nommes et de toutes les erryages buleniques on in rendaturt vociment mutile. Elle a fourni au resie à M. de Charmony l'occusion de réquir et communiter de très intérnessus spécimens de traditions fermo-mongolite. Male 4.m's pare'emperitor de absourrir d'étroités ressendilinces entry les donn magiciens uni guident les tribus Denés dann lours migrations at Moles et Auron.

Le légande de Gloranap ou M. de Churenney soit uns forme audicaine du mythe de Payons cons sauble se tuttacher à un type légendaire très inférent, que M. Harfland a étudié en grand désail dans son lière : The accurs of Marinny tules. C'est une serte de étude que les présents faits en lours formuses par les genées, les magnesurs on les naires sed pour payer un servine, esté par pour bienveillance, maniferd en chores anne valeus qui no se transforment en eligits présenux que loraque le horce du noute est rentré cier lui et à la modifique appeare la plopart du tamps qu'il o'ait point reparts ce qu'on lui a donc avant d'élire purveus en terme de non voyage. Des éposoces on figurent des faits de regions se retempent dans un très grand combre de mémbre, partit lesquids se viendrait très naturalisment ranger l'histoire de Gloubup que les mitantes année ressemblance process un mythe de Peynor.

Il none parati de méans qu'il s'y a qu'une analogie best lominaire entre la postique l'égande américaire de l'Enfant Rouge-gorge et les motes qui appartiemment au syrte de l'Os qui chaute. C'ont simplement une légande de remouranties qu'il maismorphisse. Les nontes du syrie de l'Os qui chaute out les une avec les autres d'étraitée allimitée; dans soms se retraire l'épande mrautéristique du meurire du beros du copte puesté par un objet qui parle ou

que chante et qui est le plus souvent un de ses es. Or dans la légande de l'Extant Honge gorge est ephade fait défaut, le bécou n'est pas même le vizinne d'un mourire. Il succeoute à une abstimment trop prolongée, il est changé apair se mort en comme et n'a maile hostille matte sen père, suum infirmité de ma hort. La sunle ressemblance que l'on puisse estrouver entre la légende inficcou et les comme qui appartimment un cyan dont nous parlimes plus haut, s'est qu'en qui certain nombre d'antre sur et se sont coux-lu que M. de Charemey parafi avoir ennoise, en p'est pas un es qui parie, et minus une plante un se arbre qui sit pomese un tou ou est enterce la cirtime, mais un dissemparaire sur ses branches et où revit l'âme du mort. M. Monssor, qui a rema quarmine-donn mirantes de me marchen, n'indique pes un teste de variante ambrimine (Bull, du Folt-fore suiton, 1991).

Matiant à profit les travaux de MM. Benuvoie et Loye Brusyre, M. de Charencoy à automoré aux oprophos relatites une fort attachante étude, mais on est en droit de regretter qu'il n'ait pes course ou n'ait pas cru davoir etiliser les simplifres de l'arringe de Sidney Harriand (The adence of Futey toles) qui au sapportant aox femmes-cygnes; les renferment de nombreuses variantes qu'il ne site pas et surtoit une interprétation qui remble à tennegarde suitablessate des légendes de se type, mais qu'il 'est été intéressent de voir discutée par un mytographe de se compétence.

Denreus mémoire aux la découverte du mair, M. de Charenesy hit de cutieux et justifiellé rapprochements entre le légende chippeway et sortaines légendes princeatonnes, containes, jurannières et alarce. Il cherche acces a stabile des relations sotre le Mundantin chippeway et le Queranicoboult mexicain, qui n'est pour les qu'une autre forme du Djemented framenent du Yame de l'Indo. Le volume et termine par un index fort complet qui lacilite singuièrement les rouberches.

None espérante que les nombrentees extiques que nous n'arme par ménagese un lieur de M. de Charencey n'out pus donné le change sur la très hante netime que nome spronvons pour est écudit et conscienaisez fravail de nythologue emparée; plus de seviette dans le sinca des sources, une untique plus execte et plus rignareuse, une imagination moins prompte à découvrir et parfois à cever des shalogues, une plus grande industrà imagine des resumedances des mythes à leur perente réelle, lui donnarulent à occp abr une valeur et une utilité plus grandes sancre, estis lei qu'it est il remira les muillaurs secuces à tour sour que leure étades obligant à l'occuper des senigions de l'Acadrique.

I MENTARE

 Comm. — Les Eglises de Jérusalem La discipline et la liturgie au IV siècle. — Paris, Outin, 1895, in-85, pp. viu-208.

On san quelle est comportance du texte puine par Compreini sons le tites

da Percormanto Sylvia: Ce document, qu'on a accorde a pisser à la lie du 19 siethe compresed done parties differentes line que toujours entre-collers la partie topographique, qui a 6té l'objet de combreux traverz, et la partie liturgique qui n'avait entres été studies qu'annotentellement. Dom Calvei examine à fond duss son livre les passages de la Peregrinatio celatifs à la limirgie et à la disciplinn, Non seulement il a coordonne les données sparses dans l'auvreze; mais, avec uno compétence upéciale que mon nous plaisons à commutative. Il les a comparier aux autres documents cociésiestiques noutomporame, et de ce rapposchement, il tire des condusions qui arvent à éclaireir tres des presuges obscurs. Il résults de l'ensemble de cette étude que la liturgie de Jérusalem se emupossià de deux elemente distinute : te un fonda commun è toutre les hiurgies entiques, dérivé de la liturgie primitire et composa de pratiques les unos Congrum juice, les autres exclusivement chrotismous et 2º un illiment apenini, surfout topographique et local, qui y timit une place prépaudécente. Cette liturgie s'est dévelopme sons l'influence des sourenne attactées à Bethièsm, au Golgothat an Majort-Seguitor, a tors his Licux-Saints du resinage. Comme une telle expansion du culto n'a pui se profinire qu'avec la liberté donnée à l'Église par Constitutio, il s'emmit que la rédaction de cette illurgie no peut être fixes nuns spoque anterioure, et pur consequent, les témnignages traffitionnels relatifs aux Lieux-Samis qui y sant canagese un paavent jouir d'une autorité hanorique plus uncienne. - Pour faire usian les détalls de la liturgie focale et pour éclairsir le texte de la Persyrimatio, l'anteur a exposé dans un premier shapitre, qui est commo la préface de tout l'ouvrage, la « l'opographie religiouse de Jéresalem et du une environs au ret siècle ». Il y démuntre de la manière la plus évidenie qu'à celle époque l'ensemble des sonstructions sonntantimments sur le Calvaire comprenait trois édifices de forme et de doctination différentes, réunis pur un vants atrum : l'Anustrain ou église de la Résurrection, l'église Mojeure ou Martyrian aus le Calvaire proprement da, et l'édique de la Crais. Les chapières mavants sont consacrés à l'expané des cérémonies qui se déroulaient product le sours de l'amois clare les divers sensimires, C'est une some de mlandrier des différentss stations liturgiques, mivi d'une étude que la manquine de joine et sur le catéchamenat. Les appendioss trataut du manuscrit de la Perceprimitio, de la date du voyage, de la persumulité de la pélerine, des signirunta voyagen de Sylvia, L'autour y résume les terrant de ses dovanniers, Je ini suprochemi solontiera de le'avoir pas dressé une titillographie, car il mepresque tons les ourrages ou artisses de revue estatifs à la Péregrinufié. Ses looks find present d'une grande éradition. Je ne m'arrêteral par à relever qualques petites errours de détail. Il faut pourtant nignater une confradames qu'ou on a explique pas. Pura a unis un texto qu'il a sitribuil, frempé par una note marginale, & un surture Virgile, impail u'a james saints que dons l'anagonation du docte sardinat (e; Rerne de TOr, fatie, L. III, p. 435) Or, D. Cahad que recommit (p. 22) que le récit affeitud a Verglie n'em qu'une transiene

recension du pélerinage de Theodose, em nommona, à planeure reprises, Virgile comme pélerin du vé niècle (p. 20, 21, 25, n. 1). — En nomme, l'ouvrage de D. Cabret nei une excellente dinservation qui apperte la homose sur plu sissurs points obsours de la discipline lineure qui av avé siècle. Je ne dons pas omettre de signaler le parti ingénieux que l'auteur a su tirer du texte de Sylva pour étable, mient qu'un ne l'avoit pesqu'à present fait la sirrunologie et le distribution dus farmuses Catéchères de suint Cyrille de Jérusalem.

J.-B. Calerie.

Elmoni Starras, — Jesus Christ avant son ministers. — Para, Fleinbather, 1896, pell. in-6 de aur et JSS pages.

M. Edmand Stapher, profession a la Panulti de tarologie protestante de Paris. publia sons en titre la promière partie d'une sòrie de trus solomes monacrés à Jeans-Christ, at parentus, son autorité, son ouerr. Le second traiters de Abue-Christ pendant are ministree, in traitition area pour objet. Le mort et la resurvertion de Alexa, C'est donc bien que nouvefin Vie de Johns que M. Stapfer a entraprese, e est-t-dire l'autrre la pius délicate, la plus difficile, la plus radontable at it plus feedmants & la fois qu'on histories chréties puisse aborder. Et. pour autuat (pa'il est permis de pager d'après la seule partie qui nous suit conmus, l'hommable professionr a mis dans l'exécution de cette grande tiche une originalité remarquable. Le gracieux putit livre par lequel il défiate ne essennitée a namma des Vier de Mens publique junqu'à present. Il se lit romme un bent roman; il est à la portie de tout le munie, et rependant ceux-la seule qui n'uni numbre commissages de l'histoire de la somité puletimenus s'époque de Mesa-Christ pourrout miconnaître lout ce qu'il y a de seinnes et de lurtes Aturles dans ces descriptions un apparenne al aixess. Il set tout pénitée de l'esprit historique et critique, suns legun il b'y a plus aujuces hui d'histoire sidentifique, et cepcudant il faudran, être bien êtranger aux questions théologiques pour ne pas vecconstitre, su slience observé sur serialno points, il mor pari, nex affirmations pent-stre insulfisemment étayées, d'autes part, le théologieu leuu à pertaines reserves et l'homme de loi, pour lequel los éridences morales compiùtent et expliquent les tomoignages strictement historiques.

Nomina seriana par storné que es intropordi terriblement radical a bisaccion le chrètiens traditionalisms. Il ne nous appertiont pas de disouter la tent jugament et même de donce l'hors de impumble a M. Stapfer. A la interne de l'Histoire des Heligièms nous sus commandes et les arthodoxies et les horseurs que comme des phénomèmes habitiques et nous artons, pour avoir porté missantique aux lemmanup de relations différentes, que l'est est presque toujours à la missant l'orthodoxe par rapport aux mus et le sibérol par rapport aux autres. Lout ce que nous vousirisms faire absencer let, c'est que l'illes même d'écrire une Vie

do Jesus sut man idee qui n's prin aniasance di qui no pouvall promite annaquer qu'à any sporter na la magnatique transmissable muit fortrement fattas en breche, Betracr' la vie de Jeags, c'ad accompanyant corner la mora la l'axionne humane du Christ, s'est-à-fice du l'une des four matress de Chilet dy la doguetique orthodoxy, it n'est pas passible qu'al en suit aucoment. On n'éarit pas l'imitaire de Dien pour la tres simple calson qu'il a'y a pas ils désehappeness hitteriquement constainble en then, Faire Chistoire du Binu, s'est faire de la métaphysique. Amul y a-t-il une certaine méteoté de la port des théalegrens attentes an dogree traditionnel, lorsqu'ils reprochest à un historion qui feelt une Vir de Mans de un par décrire l'histoire de la seconde personne do la Trimite un mome trimpe que Chietoire du Jesur de Norreille. Au joint de ens de la déguatique traditionnelle, il est tout elemère—et imposibile d'érme une Vie de Jésus su seus où tart le monde anjourd'hui sumeil une l'autraghir efeltablement historipe. Et c'est ben pour estie minin qu'enme des grands doctrure de l'Égliss du passé n'e su l'idée d'un corire une, qualique la parsonne du Christ less partir à toux la personnalité contrale de l'instaire.

Pent-efre M. Simpler ent-il agr segment en blannt disuntant manuelle cencombines inclustables d'une maves accome la sierran. Il s'est borne il les indiquer d'une manière indirecte en des terres qu'il est équitable de reproduire littéraisment : « Le creyant lit : Joses ne sere juncie expliqué par la science, pares qu'il est la révelation de fries le-mine, et que l'incompréhensible est un dus etgues les jous certains de su Divinité. L'instorien pur dire toujours : Jéans n'est pau explique par la terrent, parre que les dantalests manquest, et que mour n'avons par sur les auses de domnées pour rénoudre par l'histoire l'enignes or son apparition. Mais cette echappatoire n'emburrasse pas in croyant. Il lui suffit qu'ausque constatation adambique us s'oppose à sa foi ; car il ne nomande per à la science d'établir au foi, de la sconver, de la désouttrer visie. La fai un se dominire pas ; elle s'allirme, elle se montte esplement, sons peus de sesser d'être la foi, et de devenir le qu'en appelle la vue, c'est-à-dire la certifade sonmbis on la certifude infalisetmelle. Or, dans les questions de foi, il ne peut y avoir iii évidenne constité, ni évidence intellectuelle quais sentement évidenmorain a (Increduction, p. an at zin).

M. Stapfer, de propos dell'aire, a veran faire murre l'historien tout moplement. Ses convintions religiouses et murales ent, nons le croyone, plun d'imm
tou inflireme son appremation des immagrages locturques, mais d'est ce quesque serte a non insu. Et dain un pareil sojes il no nour purait guers presidés
qu'à en son surremant. Ce qu'il y a de plus original et de pous piquant dain
un premier votume, c'est justament qu'il a voulu taire murre d'historier sons la
reconstruction d'une puries de la cie de Joens sur liquelle nous n'armus prouque
pas de reconstruction d'une puries de la cie de Joens sur liquelle nous n'armus prouque
pas de reconstruction d'une portie de la cie de Joens sur liquelle nous n'armus prouque
pas de reconstruction d'une portie de la cie de Joens sur liquelle nous n'armus proughement
laissé de voté les postiques traditions recueillies par le premier et le trainieme
erangéliare, probablement parce qu'il ne pouveit seconnative aucous valuur

٠

instorque à ses récits contradictoires et étrangers à la plus mocienne histoire sungétique. Nom d'eme : probablement : sur il es borne à déclarer que l'ou gâte ces récito en les handrant (p. 17), et il se disperses ainsi d'en faire la certique historique, ce qui entraîne celle currantes conséquence que, dans ce livre sumsaccé à l'enfance et à la jounesse de Jesus, il n'est pas parié de su mais-

« Les premiers physitens, ésoit M. Stapfer (p. 10), suppris de la sobritté des richts évangéliques, ont essayé de suppléer su silence de l'histoire, at ont sumpose des Evangies apocryptes de l'enfance. Je tente un travail de se genre ; main ce n'est pas une curve d'imagination pure, comme cerie des autenes des légendes antiques, que l'ai l'intention d'ocrire. Je soudrais dim ca qu'a da être le sie de Alena jumpu'à trame aux, en tirant des faits comme quelques faits incommu, et en une hormant à chaurver et à raconter. . - Heconstituer ce qu'à de lice l'enfance et la jennouse de léma, tel set à proporment parler le but que e'est propose M. Stapfer i étant donné tout ce que nous exvous sur la vie, les momes, les billes, les croyunces, les pratiques des Juifs palestinime à l'époque où manit et grandit Jésas, il a tenté de nous moutres Jésas sufant et jenne homme, vivant comme un ratant on un jeune hamme place dans un perell milies a sid sprea. A cot affet il mun décrit anconstivement la maison paternelle, la bourgade de Nazareth et le payeage que Jéans voyait shaque jour, les premierse scoryanass qui lui furent impliquées par su mire. l'instruction primaire qu'il reout à le syangogue, les jeux auxquele il portroipait avec les culants de son âge, le cuite pu subbut acquel il account, les pélermages qu'il faisait avec ses parents à Jérusalent, et à mesure qu'il développe cette évocation du passé il cherobe à an degeger les supressions épimirées par Jesus, im es fondant sur les laductions autorisess par la monatisance que none avons de ce même Jeaus pendant sen ministres public. Toute celle partie est tres interessunte; un reconnaît ici l'auteur de La Palestine un tesque de Jéeus-Christ, si partaitment familiares arec les moindres détaits des antiquités juives qu'il en arrive à decrire les choses comme s'il les avait vons. Voca un exemple de cette reconsile tution des lioux ou vécati Joses : « Si noos fairons l'inventaire du mobilier de Joseph, nous remarquous d'abord un étable, esmidable nur nôters, et ses outile de clurpenter; un ligraeau decuisine à deux réchaude, une pluque de far pour gralles le hist ou caire le pain, quelques outres, des émofies de bois, une ou danz crudies de terre, des gubelets et des tunes, voils tout le monage. Jumph of Mario n'out ni secialiss, ni fourchalles, ni quillers. Les lits mut étes coucoultre portations, realiers chaque matin et placees sur des étageres pratiquees there his cours. Qualques nottes at courses our lesquels on s'assied, accrosqu'A la quote correctate, el un vante coffice complètent le mobilier. Ca coffre seri, pendant la seison chande, à enfermer les topis et les convertures. Outre ces objets, Juseph at Marie possident une lamps, un boissend, un baini et un moulin », ate, (p. why

Après la description de l'enfance, — réminte, unit d'un réalisme une sample et surs recherche, d'où se dégage une véritable possée — noue passons à la jeunesse. M. Stapfer montre les études et les fectures que l'écus a su faire, toujours d'après le mame primitée qu'il lit es qu'un jeune luit sérieux et profindément pleux faisait alors. Il recherche les impressons que duront provoquer en l'ésus les ecoyances populaires de son entourage, les tendances politiques, coligieusse; merales des Pharinieus et des Essémens, des Sadducéens, et comment dut se former peu à peu en l'ésus son idual messimmons, la épotitulisation de l'idéal messissique plus tempurel de mus peuple. Jean-Baptiele entre en autre et recres une profonde action sur son disciple; mois à l'égard de calui-m comme à l'égard de tous les autres antécadents examples il se ratioche, Joses demonsindépendant; il leur presult os qui su unx et dans leurs enseignements o une valour permanente, réjount énergiquement es qui est pérmantile et dépassé.

Après le baptime par Jean-Raptiste Janux a dejà conseience d'être le Massie, Mais n'est-il pas vintime d'une prodegissuse illiaton? Et, s'il sur vrammer le Messie, quel Messie est-il l'A Massie tempored de non peuple on le Messie opiritue! I Une dernière crise s'ouvre pour lui, que les tenditions evangéliques ont commutées et dramatisée dans le réels de la tentation. Il en surt afferns dans su commitée et dramatisée dans le réels de la tentation. Il en surt afferns dans su commitée et dramatisée dans le réels de la tentation. Il en surt afferns dans su commitée et dramatique. Son Royaume sera purement spirituel. Mais M. Stapfer se pense pas que Jésus ait des comments anns dans toute su grandeur la matien du Messie souffrant et se ancriffant, ni néture que le Royaume maliemal prédit par les Prophotes ne doire pas se renfluer. « Si son Hoyaume notionale pas que Jésus n'ait une aympathie profonde pour les sepérances autionales de con peuple. Il maurrit l'espair que en peuple compoundes que le Royaume est uniquement religioux et qu'il paut êtes, en mère temps, le Royaume sutional.

Tante la scomme partir qui nous mone anni jusqu'an début de l'antirité pahôque de Jenas, effre beauns up plus de prise à la critique que la première.

Tout d'abord nous sommes les sur un terrain nu nous disposons de técnograges
hiemriques. M. Stapfer les milies sons en discuter la valeur, Pourques, par
exemple, admettre l'exactitués du récit du IV. Évangdis quand il paris des huptêmes conférés par Jesus et ses discuples à coté des hapièmes de deun, et repunsser ce même técnograge quand il implique la recommissation du Messis
rédempteur par ce même Jean-Baptiste? Il est independable de s'axpiquer sur
les differences viréducibles de la préparation du Jesus à non ministère d'après
le IV. Évangde et d'après les synoptiques. Pest-être M. Stapfer mus domnera-t-il saliafaction sur ce point dans le column survant? Il ens pième valucommencer par là. La critique des nources set la condition sôre qué non de
toute Vie de Jésus à partir du jour où il quelle Namenth.

li mua semble es outre que M. Stapler a accorde une part trop grande na Phurissisme et surtout à l'Essémisme donn la préparation de Jérus. Les finalnems et les Pharissess étairet anti-accordenava et auti-ritualistes comme Jérus.

s'est montestable; mais ils statent les une et les autres des formalistes et der feralistes conferees; or to fermulisms of to bigotions no sent pas mains etranerra à la pous de Doug que le friundisme moundatal. M. Scapfor, il sui vrai, dunes à le qualification de « placisien » une extension tellemont grande qu'elle compressed on realité prompte tont le pounte pair, il y avent, en effet, pénéraien et pharisico. Mais, com peine de faire perdre à ce terme sa valeur, il convient de la microse pour ceux que lont assentiallement commutar la religion dans la pureza ligado, quela que puissoni être los emengramientes emmas s'une portes plus mirresalists qu'ils ajoutaont à estis conception fondamentale de la reliplon. Jeans coptains ment us lot pas de ceux-la. Il y nomit lier, ce nom comble, de nivercoor cilleurs les vérriables ancètres spirituels de Jisun, dust ées « annvin s. es a poerres s, cus a hambliss p, qui professation un judateme haqueoup plus détaché de la Lui, pour lesquels les Prophèles et les Painmes étaient encorn plus procesus que la Thornie et que, muighe son certaine éuroscesus de poété proremain de es que leur hornon stall très rentremt, n'un avaient par sonns ausnorvo se spa'il y avait de medieur dans la trudition de leurs porte : la foi merale, degrapho des acceptudes lagalos comme des sorvitudes rituelles, dont les Penames d'Israel demourent le subbine profession. C'est cette foi-là que Alsas a vécto et. a proclamic, la fui du cour et de la separieme, suns l'intellectualisme plantaura. sans le escriptione mélépréen, sans le séparatione esténien, en lui communiquant une telle chaleur de vie morale, une telle mienais d'amour qu'elle a revogue depuis here sor loss grando partie de l'humanité comme la puissance la pios bioris et la plus biorifaiennes d'imperation religionse et morale à laquelle l'homme palete resourie. Ca qui mus marque dans le livre de M. Stapfer, c'art le part légnime à faire aux innemes poux de Cafilde qui n'étaient ni pliarielens, ni saddantens, ni essentens, mais simplement des bommes de picité, mortant tonte leur confiance et toute lour espérance en l'Elernel.

Recovery d'autres questions se drangent summe à propos de la seconde partie du liere. Il serait trop long de les examines toutes. Un paiet toutestes duit summer du liere agrale. M. Staples unimme de la manière la plus posities que lés eu commission d'âtre le Menne des le taptême de lega-Baptiete, metan avant. Les un more permit pas prouve, et nous aprouss simé que M. Staples laistiffat davantage em assertion. Si des le début l'ema a cru âtre le Messue destante à familie montage le Royaume des élect, nomment es lait-il qu'il commission à familie de Royaume des élect approprie et moi e le Royaume des cients est senu « à Commission des élect approprie » et moi e le Royaume des cients est senu « à Commission des families et moi e le Royaume des cients est senu » à Commission de sait de proprié de set moi le la premitre partie de ser ministère est repla passe et qu'à est es époque aucore les saites alemples, moi un infimement aums à la que les Douzs, le premient some Lèrente, pour fits ou pour un des prophétes, o est-a-tre pour un présuressur la Messie (Rot-il admissibilisque Lèrente soit fait commiltre comme le Messie en Callies pendant la plus grande partie

de son entistère, sans que la contradiction entre son messianisme apiritan-Bite et la notion temporelle des l'incriniere ait éclaté et sans qu'une violente opposition se unit produite contre ce que les riggistes appelément le - blusphome - de Jense? Il fendrall'ulore supposse que Jesus, ayant des le difbut commence d'itte le Massie, n'un suruit mon dit, per menn à ses disciples les pour uttimes, qu'il surait parte en précurseur du Messie, quoqu'il sut être plus qu'un procursent l'Tout sels nous paralt mulminimie. Nons eroyans bermoup plus vraisemblable que Fraux, solbané pontrêtre des le début par la pensée qu'il était le Messie, su tout use conceines tine le début que son Pieu sélante lui avait comite la mission de travailler à l'établissement du Hoyaume des cières, n'est parsonn à la pleme conscience de sa mensionné qu'en royant les papafatiumsgablicences et spomalement ses pina licities disceptes lui seconnative cente dignits at southerner since our imperation personnells. En milms temps is consolonne messiamque de Jasus, un contact de la registé, c'était présiene ; le pracés de spiritualisation du messiagisme s'étail arberé dans l'intuition angréene du nancifies mussianique. Il y a là una slouble évolution qu'il suffire d'uniques ser. Male ce qui num parait certain, c'est que l'instance du ministère de Jeeus set mexplinable, si l'on admet que des le debut il out l'assurance d'Atre le Monaie.

Les deux relution surrants nome montrerent comment M. Singde rémont entre difficulté. Nous une attendeme errer un sil intérêt, let, plus encorr que dans ce promier volume pour luquid les documents étaient si rares, il importe de morrer titalement le méthode thétorique. M. Simpler n'aura pue sonde un petit surrice à la science surgisses, s'il parsient à nous donnés une Vie de Jesus, à la fres funde à lies pour sous le monde et reposant némembre sur de solidos études anientifiques.

Jan Banna

CHRONIQUE

FRANCE

Ruseignement de l'histoire des religions à Puris. — Nous compliants or-dissoum la maie dux cours et conférences relatifs à l'étude des religions dans les disses établissements d'enseignement applicant de Paris, dont la promère parce à part dans la précédente livraisen (p. 130 et 191). Nulle part, penidre, les studiants désirent és « faminaries avec l'histoire des phécomènes régient de l'hampuille as trouveront un ensemble d'enseignements nuest retre et aures trous.

As Collège de France, en debare du cours déjà mentionne de M. Albert ficture sur l'Eighes shribbenne depuis le Goodie de Ninée de 325 juiqu'aux premiuns ampubble musidmanes, avan resonne sur le programme dus conferences gelies de MM.

Josques Plack, and les Continuent et les fontituouss des pemples de l'Afrique et de l'Ordanie.

Coquer, our la Topographin antique de la ville de Rouet,

Cicromet-Garmens, me les lescriptions dramerance de Syrie et d'Arabie, en particules les Inscriptions unhaltenness, et sur Divers annuments sémiliques résemment découverts.

Magere, sur les Textes des pyramides relatifs à l'agnisses religion de l'Egypte et sur l'Estature des plus anciennes dynastics applicanes.

Philippe Berger, sur le Premier liere de Samuel en sur la Géographie historique de la Phéniste et de la Palestine.

Buham Daval, our le Targment de Joh,

Sylumin Levi, sur l'Histoire de l'Inde aux promiers alsoles de l'éra surétionne et sur le Kumiles-Sambhera.

Mutrese Crotest, sur l'illade et les origines de l'épopée en Grèce,

Thomas, our les et avres philosophiques et morales de Pénalon.

Garton Paris, sur lo Cycle spique de Guillanna d'Orange.

Chagast, sur la Nibelaugenlied.

Leger, aur - Cyrin épique de Kozovo.

A in Faculty des Lettres, nous relevents our le programme les conférences de MM. :

brechard, sur la Thurris du souverain bien dans la philosopius gracque,

1

Dechurac, sur les Idees religiousse dans la littérature groupe au 19+ et un me nicele avant l'ère chrétienne.

Boucks-Lectures, and l'Histoire de l'Empire Bounde au 19º siècle de l'ére chris-

V. Hrury, our des Textes vadiques,

Lomenture, une l'Évolution des ductrions de la Remaissance à partir du vois sidele et ses rapports avec l'hémoire générale.

- A la Faculté de théologie protestinate, voici la partie historique du programme :
- M. Menegon interprete l'Epiter aux Habreux.
- M. Sabatier explique l'Evangile selon mini Jean.
- M. Khrhardt studie ine Biess morales du Nauveau Testament,
- M. Lody traits dis l'Hotoire de la religion d'Iarnil.
- M. Sloufer interprété la l'étiglire de suint l'uni aux Corontesses.
- M. Rones Maury expose l'Histoire de la Béformation et étudie l'Histoire des Académies protestantes.
- M. Samuel Street ennerges VII intere de l'Egline au zure sidele et fait l'Histoire de l'art excellen.
- M. Joan Reville refrace l'Histoire de la littérature encôtenne depuis la fin du ne siècle et explique la Correspondance de saint Cyprien.
 - M. Vencher traite de l'Histoire de la Constitution du l'Églisa.
- M. Allier expose in Philosophia de la resigno de Kant et étadié la Psychologia des peuples una civiluée dans leurs exposts uvec les missions chrétiennes.
- M. Ermat Strocklin fall no cours libre our l'Egypte et la Chantee dans leurs rapports avec level.

A consider stabilizzamente officiele con ser decent l'emergemente expérieur, il y a anne des ressources pour les amis des études religiouses à l'Institut oufhatique de Paris, inntitution privée, composée d'une Faculté de théologie, d'une Parallé de droit et d'une École libre de Hautes Études littéraires et scientifiques, Dans le programme des conférences de la Faculté de théologie (autholique naturellement) nous trouveurs les cours nistoriques mivents.

- M. Vigourmen traits des Origines bibliques.
- M. Fillion explique les Propheto minoces a partir de Minhôn.
- M. Regeller expuse l'Histoire de l'Église pandant les premiers studen.
- H. Clerval enseigns l'Histoire de l'Égline pendant le Moyen Age.
- M. Roudestfort tenno de l'Elina de l'Église aux mité et ave alèstes, des sargines et des sauses de la Réference protestante.
 - M. Graffin interprète les l'exumes.
 - M. Largent expose l'Histoire de l'Apologetique,
- MM. Gaspurra et Bandinkon interpretent respectivement les livres III et II
 - M. Pisesi parle des Egines orientales unies et dissidentes.

En várité, l'accession de faire de fortus digites sur les plonumients de la vie refigieum de l'humanité de manque par à notre jeunesse, et nous nous lificitus e de constater - Can sounder chaque souns cressent d'étailants étrangure nonpromocul loui, ce qua l'Università de Paris et le milion aciendifique paristen punveid lost offer de ressources. Sont un arms un técniques éloques dans le dernier rapport de la Section des uniennes informare de l'Esole des Hautes. Études, qui socure treis cent quarante inscriptions pendant l'amée midure 1804-1805 (on augmentation considerable our les autièss prindentess) et constate que l'on u'a per relevé moins de éx-nest nationalitée différentes sur les feuilles d'inscription. Parmi cue hôtes de la Va Section des Hautes Etudes, specialement consumes a none dissipline, les Suisses sont proportionallement les plus comberus; les figlions et les Espagnole no cont pas espressonés. A mesure que l'on committe mirox à l'étranger la grande artension qu'a prins naire in regression ampérieur dans les vingt dernières naixes, nour ne sontona jua que l'afflay des vinireure de una Emise augmente canon amaiderablement. Ils pourrout apprendre dans or sulling que, à côté du Paris qui s'amonvers bejord accorrect on al grand nomber de leurs compatitates, il y s'un Plans laborioux qui fait noine de tiruit, muis ou l'on travaille hessuson et qui morte de un pay dire passa sons albanes quand l'en juga la France et de supunis,

L'histoire religiouse à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres — Seurce du 18 actabre : M. Chewmat-Gaussia recidie la locture d'une inscription gracque du Houren ; il y coit une déclause à Jupiter Samphatonien, s'ast-à-dire de Saphatt, sajourn'hui Su'a. Le monument est originaire de ce pays.

- Science du 22 nonembre : M. Hill envoie un mémoire sur une dédience, trouvée prin de Pulliers, à la divinité d'Augusta et au génie d'Apollon, il observa que l'on troove ici pour le première fois en épigraphie gaulouse le nouoalte donné à Apollon.
- M. Leopold Delizie entretient l'Acadèmie de plusieurs recurquables manuserius provenunt de la senue de la hibitothèque de M. Duaphin de Verna, à Crémieu, et qui uni dié acquis pur la Rélationhèque nutionale et pur la Hibliothèque de Lyon. Cette électrière autamment est entrée en presessant d'un rolume contonaux la fin du Deutéronome, le livre de Josus et les vings premiers simplices des Jugos, en il faut voir la mille de la célabre éleille service latine dits du Pontaiseque de Lyon. Cette découverte prouve que la ression origineile ne comprenait pas seulement le Pantateuque, sons autre d'antres irresfabiliques,
- Sounce du él décembre : On a trouvé à élévers, un source des familles entreprises par la Société archéologique d'Athènes, des objets égyptimes, notamment des sourabées. M. Marpero à réannum que s'émisent des ammistres de l'apoque ptolemaique. Ils es peuvent dons pas être inéceptés à l'appell de la thème de M. Fourart aux les origines égyptimines des antres électriques.

t

Les conceurs. — Duns la sénue publique annuelle du 15 covembre, l'Académie a dément les prix rerepertés en 1865. Asonie macrère n'est parvaux sur la question, déjà une fois produgée : « l'inufe sommeraires du ministration de Brahmanne et dans les Senties ». Cette ques tion est retirés du ministration.

Le Priz de la Grunge a res décerno a M. Affred Jameros, professor a la Fanati des Laties de Teslames, pour ses Charrentiens me la Maure refigieux ou Mayen Ago sinus le midi de la France et pour se publication d'une collection de coyphirms provengues.

Le Prix Samme est paringé également entre M. Véctor Berurd pour son lives le l'arigine dus cuilles arcestions, et M. Michel Clerc, pour son surveys sur Les Métapurs athènique.

M. Francier, matten de conférences aux les Religions de l'Inde à l'Évole des Hantes Bindes, à obtern une asseme de 7,400 km/cs sur les arrêrages de la Fondation Garnéer pour une mission dans l'Inde septentrémale, notamment dans le Nopal et le Emminir.

Parmi les sujete des prochains concours, l'histoire des tuligions sui intères-

Pole endendre pour 1897 : a Étudier, d'après les inscriptions aussignmes et les monoments figures, les dirmités et les sulves de la Chaldes et de l'Assyres » — pour 1800 : « Étude sur les sources des martyrologne du 22° sinés » (ou na hormant aux textes primités, sonn leurs arjonations pontenieures).

Pris Breche pour 1867 - Studier desse se traits générais le remail de traditions medies intitude Eliab el-Aghan (le Livre des Clauseus) : elgunier, un moyen de stiations, l'importance de ce livre pour l'histoire publique, littéraire et amiale des Arabes, »

Publications récentes : A. Long: Mythor, Cultes et Rabigion, traduit par Léon Marifier, mattre de conformaces à l'Émole des Hautes-Études (Paris, Alema, 1896, gr. 10-8 de exxit et 690 p.). — L'« Introduction » muss par M. Léon Mariller en tête de ce volume a para dans notre précadents livraison (p. 110 et mir.) aous le titre. Bile de le psychologie dans les studes de mythologie, Quant un litre lab-même, il su comm de suis les mythologies qui besut l'anche (Myth, ritual and crifgion). M. Mariller a remin service à la fois par la traduction et par l'introduction: par la traduction, parce que la réferme opèces par l'École authropologique, dant A. Lang est le plus brillant promoteur, a
tité el consulterable qu'elle est depuis imagismps autin du cevule étreit des mythologies de profession, de talle sorte qu'el est bon de procurer su public, non
famillaries avec l'anglais, l'occasion de jun ce livre en français et de se remâre.

£

compte de sa valeur propre; - par l'Introduction, parce que, en rendant accessible à toute une série de nouveaux lecteurs l'ouvrage si instructif et si captivant de Luig, il leur a en même temps muntre les défants ou plutôt les lacunes de la méthode authropologique, lorequ'elle est appliquée sans esprit philosophique. Il n y a pas de mathode exclusive pour l'interprotation des légendes et des mythus; pour avens toujours soutend sette these liberale dans in Arrowil n'y a pas d'orthodoxie dans le science des religioses. Astrointe à la méthode scientifique, comme touts histoire stricuse, elle pout et doit se servir de toutes les ressources que l'observation du présent, l'étude du panse et les essals antéricurs des mythologues merinot à sa disposition. Dégager les faits, les observer et en accumuler le plus grand nombre possible : cela est excellent et indispensable. Mais en histoire les faits ne valent que par leur explication, s'est-à-dire par la manière dont ils se rattachent à leurs authoritents et à leurs conséquents. Aussi ne suffii-il pas de multiplier les fiches, d'eccumuler des exemples d'un même genre de croyances, ou de pues ou de légende; un seul exemple bien expirque vant plus peur l'intelligence de la vie religieuse de l'humanité que mille faits entasass pele-mele a crure d'une certaine analogie extérisure. Une seum unalyse chimique d'une gootte d'eau nous apprend plus sur la nature de l'eau que le dénombrement de milliers de gouites semblables. Mais les procédés de l'ansless chimique ne sont pas les mêmes pour tous les corps. Il en est de même pour les mythes de l'enfance humains et pour ces autres grands mythes de la pensée plus mûre qui sont les dagmes ; ils ne s'expliquent pas tous de la même façon. De plus, en us murait prétandre les avoir compris que torsqu'en les a ramends a leury conses, non pos accidentações, mais veniment lumnines. Dired'no mythe on d'une légende qu'ils sont mus d'une deviustis, d'une alleration philalogique on d'un rêve, on n'est pas les expliquer noffisamment, car leur veritable signification, c'est-à-dire ce qui en faisait la valeur una yeux des généralieus successives qui y out adhèré, co n'est pus l'origine première, dont elles n'avaient aucune notion le plus souvent, c'est le seus religieux, moral, philosoghiepse ou tout simplement parfois les émotions agréables ou désagréables qui s'y rattachatent pour nitra-

L'ouvrage de M. Lang joint à l'introduction de M. Mattiller sentrimerent, nom l'espéranc, à rumener sur ces questions capitales l'attention des locteurs français. Ce sers là un grand service sendu a non étodes que, autrement, risquent d'être submergées par les fluis suss seem montants d'un folklore de pourva de méthode, au sualent dans la plus étrangs nonfission le bon et le manueais, les observations sérieuses et les racontars de faits divats, les binar-revins et les constantations importantes. L'admission de ce livre dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine » de l'éditeur Alean lui assure des a présent en nouveux cersie de lectrurs, d'autant que M. Lang est un des plus charmants écrivaise de notre époque, spiranei et clair, joignant en quelque sous les dons du gence françaix à œux du gème anginis. Il y a peu de livres

d'imagination de mus jours dont la lecture soit auesi enplivante que celle du ce livre d'aux hauts valeur screntifique et fomés sur une érunition aumn étendue que milide.

Ajoutous encore que M. Marillier a utilisé l'édition notinutaise due à notre collaborateur. M. Kunppert, et les a empeunté un grand nombre de notes, auxquelles il a joint quelques références personnelles intérassantes pour les secteurs français. Un infin très détaillé faultin l'usage courant de ce beun livre, que nous reméraisme M. Marillier d'ausir mis à la portée de tous non compatriutes cultivés.

W

Edmord Montet, Brésil et Argentine, Notes et imprezione de conque (Genere, Eggimann : Paris, Fischbacher; petit in-è de ce et 250 p., III.), Nos lecteurs ont en également les prémires de ce charmant petit volume dans l'article sur « La religion et la repersition en Brésil ». Notes callaboratour n'a pas pretends publier une étuite scientifique des pays soil à fait un ségour prolonge pour se reposer des fittiques d'un enseignement auritairge à l'Université de Genève. Il s'jeté pur le papier une motes et impressione, à la demande cestante de ses amis, et il nous à donné sinus un uvre de le tars facile, dont la valeur consiste justement dans la fraicheur des absorvations, l'absence de toute thèse préconque, le laisser-aller des développements. M. Montes a va les chores en voyagent, aven une sympathie éclairée pour les diverses somiétes qu'il à traversées ou effentées, également éloigne de la condamnation mesquine de tout ou qui ent etranger à une moura. Dés à présent, la précuère éclition est épusée.

16

John Visual. Le ser evalurientique se principamen dans la prenutional de Montbelined au xvur socie (Paris, Fluchhacher; gr. in-8 de un el 38d p.), Voisi une
bonne et forte étude d'histoire locale qui a valu à son anteur la « licentia docondi « à la Familio de théologie protestante de Paris. M. John Viènal, pasteurprésident du compistoire de Montbéliard, appartignt, par ses origines et par
ses functions actuelles, à l'Égliss inthérienne de ce petu pays si original
de Montbéliard, qui a toujours été français de langue, muis qui u'est entré
dans le giren autional français qu'à la Résolution en 1793, et qui don a
son existence indépendante sons le gouvernement des princes de Wortemberg,
à ses relations de volumes que les montons jurantiess de la Sense et à se
profession protestante conservée depuis le xve médie, d'avoir encore sujourd'hui
un caractère particulier au sein de la grande acuté franquise. Il y a doné la un
tarrain nettement circonserit pour l'historien, d'un intérêt médieure pour l'in-

tours generale du mande omidental, paros qu'il ne vend que l'éche des grande mouvements de la pennie occidentale, sans que ses fabriants alons fan enhandre une note qui leur fui proper dans le copecet micopées; mais d'un intrett d'autité s'es propunt pour conz que voulent auxen dans l'intimité se la vie fonde les reschions prevouveme par les commute générale de l'esqui formain depuis le Remaissance junqu'à notre sincle.

M. Vidool a accomment was recoverhan a la vie religiouse et militalisatique du pays de Monttelland, on s'atlachent spromhement à ce cont « vie », c'aclabdie es se se bereint per è grouper der remotgrommts, mus su s'affirquit de ambir les impressions, les actions et réactions des districes, des besoins religioux, due tendances successores de la iloctogie au xrust siècle, dans l'Iloninême de les tranquières populations et de leurs conductours apririmale. Dans station sympathic pour l'Églius qu'il dessett et manifiete à travers une pages; Camour no c'en unhe pas, ot, d'allours, où agrail-il pere la patimos et le morage nicessums pour antreprendre una apavre amai focillés simou dans la septiment lògicom d'adlention at da reconnectance envers se patrie spirituelle? Main cette sympathic, ac also tempére purfois des jugements que l'ou roudralt our plus concretours, a after on run is concerno on runt lus-mome, or or n'est pas trop dire que de reconsultre tima co livre un modele d'histoire facale, fondé nor que communessamo minutiones que hommes et des abones, récultant d'un depoulliement communument des archives rémonales et orspire d'une rémireuse argeur n'esprin theologique. Le seul point où l'autour nous semble avoir été inamigint, c'aut dans l'analysa de l'action de la pullusophie dis grans ain le ma sem das populations montivillardaissa. Il n'amplique pas communi il es full qui le Revolution for accountlie were former par la majorité, maigre tout or qu'elle. avait de contraire nux ensequements qui avaient sonte requé jusqu'alore. L'histore qu'il retture fourmessit repetidant des éléments de l'explication, et. um appendiction mains dedalguanse de la philosophie du gras- sierie lui surait permis de les fatro resescrir. Cetta réserve faits, noga un pouvous que folimbre M. Visant days remarquable state historique.

A Correter. Ly begroute d'Abpur dans l'aistoire CArmenir de More du Khoren. — Nos lectours sevent quelle sevolution M. Carpers est se trais d'opèrer mus l'histoiregraphie seminionne par ses statos sur Moise de Khoren. En dégrarant par une judimente analyse les morres utilières par le grand fontairen armeniren, d'a propré que l'Histoire d'Arménia ne pouvait pau avoir éta cotte avent les premieres sontées du sur atérie. Comme, d'autre part, nut auteur ne site Moise de Khoren et us commit son nurrage avent Jean VI Cattodiene, duct les acregés datent de premier quart du x' sécon, d' y a sons ces deux époques un terminaire e que et qui ferminaire aut que sottre lesquels il faut d'invaher le solution du problème.

Poursuivani les minus studer, M. Gurière reprend maintenant l'examen des sources utilizies par Mouse de Klamm. non plus pour datapassur la date de son amique litterates, una pune mortere de quale lugan arbitrares à utilisme sen dictiments, in pour employer l'expression de l'uniteur, de qualit faque il les « trammissis », Cret un spinimen de cette méthode historique de Moiss qu'il a donné dans le mémoire ni-feense éconcé, qui fan partie du magnifique volume du Contonurs de l'Earle des Langues trimatiles estandes (Paris, Imprimerse nationale; no dispot chor Leroux). Il y studio les emps arry a axxvi du second fires de l'effetuere d'Armeun nu sont racchien les reguns d'Arachim, d'Abyae, d'Anneum et de Sanatronie, et où se trouve le selèlem recit de la sorrespondence d'Aligar anne Jenna-Christ et avec Tibery. L'histoire de cette logende a fait l'objet de combresa travaux (tiannole, Zain, Lipsias, Tixeront, otc.) depuis la publication de texte complet de la foctrore d'Adder per-M. George Plantips on 1976, male la critique le ce donument était toujours damines par l'opimum tradifiquentle d'après luquene Moise de Kharen, qui avoit utilias cette source ou su traduction armemento (Lettre d'Algar, cine par list comme tirpe de Loroshan), arrait cerit dens la seconde meitió en ve siènie, M. Carrière outre de nouvelles parepoutres sur l'argine de ce la mont, paisque le termina et qu'in de sa somposition qu'est-à-dire son utilisation par Mones de Khurse) se trouse retarde, li mantro que Mones a un sons ses yeux, mus is textle syriaque, intre le traduction arméniense, el que unlis el a subl des alterations totaleminouse of natural milities of rend pourse status que l'intermination to in legends of Abger data ! Bloom - d'Arminie est lien l'emires passennelle de Malay, il fani lire dans le teste la comparazion surre du rocut do Moles aven see squires pour s'duider sumplétament sur es manage d'acrire Phiatoire Cela se se laine pue résumer. Si le prentige de Molles historiest y perd, sen imagination e jurali cramusat admirable at mges de ce titre de a primer des pontes a que les erregios armenias au décensed voluniers.

Sommet Berger. Un service reare faire des Actes des Apatres retraine fine un manuerit produces de Perpigues (Paris, Klimbistenia). Cette mayedis contribution à l'histoire de la Binis fatter par M. Samuel Berger est tree des « Nettees et Execute des manuerités de la Bibliothèque matiquale et autres Bibliothèques « (I. XXXV, 100 partie). Il s'agit d'un manuestit de la Valgate que n'est pas plus anches que le sure ciocle (Bibl. 2014., Mas. 527, 321), mais dans bequet une partie du tires des Actes (on. 4 a zuit, 0, et zum, 16-30) a consecré les legons les plus anchemes et les mullieures d'un texte antirieur à relle de seint férence. U, despec l'a compute une le Caden Londitions, le Gipur débernet, le Palimpuete de Bothès, le Codex Benz. U y reconnell le texte typoque de la frunting antalane, par moitie separant et languardocien, et il pues

la question suivante : « Y n-1-il lieu de distinguer les, comme un fait à maison pune les ficungales, sours les toutes suropeous et italieus ? En d'antres termes, y n-1-il ou, pour le bres des Actes, en debute des teures serieus dits africains, un seul groupe ou dans groupes de traductions?

M. A. Long a complete can Histoire du Canon de l'Ancien Testament et une Histoire de Canon du Tenteren Testament par donz volumes sur l'Histoire cristique du tente et derversione de la Béllo, qui mot monacres à l'Amise Testament (Paris, Pinnet; in-8 de 314 et 245 p.). L'ancien professeur de l'Incitut estimique de Paris y a comagne le contenu des cours qu'il professeut avant d'aroir et forcé de reconser à l'essaignement. Il ne pouvait faire du mailleure répanse à ceux qui ent commis la faite de briser con souveté professeurale et qui ent compromis l'autorité scientifique de l'institution su confirmment finances qui les faisait le plus d'honneur.

Nous avons reçu les tirés à part de deux excellents articles de M. Paul Leguy : Srint Courre, suique et Arles (extrait de la Remos de Clergé française, 15 esptembre et 15 novembre) et Notes d'antionne littérature christique, Les Semme de Cescire d'Arles (extrait de la Remos libbique, octobre). Ces deux articles se rattachent à la belle thèse de dontern mar Soint Courre, reque d'Arles, à loquelle la Remos conserveu bientôt un compte-rendu. Le nound renleme des charrestions flues et pullimentes nur les particularités de langue et de strioque des charrestions flues et pullimentes au lieu particularités de langue et de strioque des conserves le plus souvent dans des rennelle où ils sont attribuée à d'autres prédimieurs.

Dans la même livraison ils la fierne Biblique. M. l'abbé Aurèle Quentin, qui probissi un cours libre à l'École des Hautes litudes our la Religion assyco-chaldéenus, a publié une importante l'azeription éncilée du cet Asserbanique, copées au Masse Beltannique des 1886. Le roi Asserbanique y rappelle qu'il a réconstruit l'Eugil, rammé le disc Mardus à Babyane, confirme les lais et les matemes de cette vries et placé sur le trône habytonies son frère talimu Samus-Sum-Ukin. Lu Resur donne le texte candifarme et la tenneuription; M. Quentin en donners prochamement le commentaire.

— Les membres de l'Écule française de Home continuent la publication des reconits de bulles des papes. Les derniers faminules parus sont le l'écles hopestres de Clément IV (1205-1209), par M. S. Jordan, et le 1º des Registres de Grégoire IX, par M. L. Aurray (Paris, Fontemolog).

ALLEMAGNE.

H. Gelzer. Die Anfenge der gementschen Korche (Laipzig, Hirzel). Gelte tree remarquable descentation a pare dann isz « Beriehte der R. sachusethen Genelsemili der Wiesenmanten, tieturiem-pail. Klasse a (1803, p. 199-174). Elle represente au brillant sessi de reconstruction des urigines de l'Église arménismes d'après les travaux de ampque littéraire de von Conschend et su laborate de côte, comme dépourreur de salour listorique, l'Histoire ammunément de Moire de Khasen, dont M. Carrière s'amoutré ches nous les origines tarques en le carantère parfois fontainents.

M. Geiser s'appair sur Agathangelos et sartout sur Faustoute Byrance, dont il plane l'amirine litteraire empertivement su misen du ve « à la lie du « sabele. Fauste, le plus accien des doux, serait hien authentiquement un Arménien, mais il aurait écrit en grec, d'où son sarcom, «, appartamant intomème à la noblesse mérgène, il aurait retrans en qualque sorte naissement l'exploitation du peuple par cette noblesse et par le elergé qui faienit sause sommune aveelle.

Sur cutte base M. Gelser reconstruit l'instatre des origiese christiques en Arménie à peu pres de la façon survante : Vers l'an 250 la roi l'inidate est gagné su christianisme par Grégoire l'Illuminatoir et la religion movelle est imposée d'en haut. Le noblesse set bienfot gegnée quant aux grandes familles sancréotales patemnes, elles sunt resuplaces par des familles accedenties direttemnes, qui conservent les bless succedebas et pour lesquelles la dignité pascopale set americe. Cette récalities religieure surrit est familles par le luit que Grégoire lui-même, d'après M. Gelser, appartemait à une famille de camp royal qui était en possession de la souvernice samificature patemne.

On sonçoit que dans cra conditions l'écampélication du people n'ait pus été bien sérieuse. La noblesse et la clerge trouverent dans le nouvel sun de choses une consolidation de leur pouruir. Mais les conflits entre les détentaires du ponyour spissopal et la royanté ne pouvaient manquer d'éclater sons son pareille organisation. Ces rivalités anraient en pour récultat su re-neche la transfert de la dignità enclisiantique aupréme de Autholices à une unive famille micordotain, celle d'Albianos, à la place de la famille de Gregoire, d'autam que les descendants de co dernier suraient munifesté plus de goût pour la vir lafque, Commitant l'un d'entre sux, Norses (360-370 environ), redevient chef de l'Égliss. Il sai duciple et admirateur de Barile de Clearse ; il veut établir une nouvelle organisation confesiastique, oberche à introduire de profondes réformes morales st occiales, favorino le monatnismo, mais succombo à l'hossillio du rui, qui ne sebarrasse de hii par le poison et le empremut dans l'esprit des indigènes su l'accussini d'atre infodé à la cause étrangere des Gress, L'Egliss de Césures prit paris pour Nerson; amui le ron aurait-d results de se passer d'elle. Le cathelions nouveau, pris dans la famille d'Albiques, ne reçut pius la confirmation du métropolitain de Cécarée; l'Arminie se rendait indépendante de l'espece de tutalle asses làché qu'elle avait admise jusqu'alors de la part de l'Eglise de Gesares, C'est alors seniement que, d'après M. tisizer, la cagitale religiouse anrait ets transférée d'Asobilauliat, le vieux canotuaire principal de

l'époque paixime auquet se rattantian la familie de Orégnées, à Valurachique, (annullement Étuchunadion), la ville royale,

Il and more -gualer i observation très fine de M. Geine une l'attannement tout partieurier de cette Eglise monarchique et accerdatale pour l'Ancien Tentament, tent somme dans l'Egrise d'Ethiopie. Les rois et avêques un possessant d'un privilège de famille trouvement dans les loves marrès des Jude une serte de prototype d'origine divine pour l'organisation dont ils beneficiaisent.

BELGIQUE

Les Ballandiates ent publié, es L XIV des Analecce Ballandianes (p. 284-255), un texto gree des Actes de sent pal Montes de Ruses qui sont un prédout complement du texte armanues, traduit se anglais par M. Graybeare. Ces Astes se tranvent dans en manuaure de Paris (Gree, 4209), qui sud-beme aussi sent de Barnahas, de Philippe, de Timuthée, s'est-a-dire de disciplen formédiale et collaborateurs des apoères. Its out été pris par les copietes pour les Artes d'Apollos, le compagnen de saint Paul à Cormilie, es qui n'empèteur pas que seu martyre en soit daté du règne de Commude. Il y a lieu de faire sus compagnement des texts gree avec le (axte arminien, que les Bollandiaire déciarent écre encore, à leurs yeux, le temme le plus fidole, afin de pouveir faire our notte base in critique de résit d'Enable (Hist. cent., V. 21).

ERRATUM

Far some d'une errour de transmission des épreures au cours des vacaments de l'été despiére, il est testé de numbrouses fautes d'impression dans l'article de M. Murièlle sur l'ouerage de M. E. Tjome, A périological essay concerning fac l'agrance of the numeries, p. 57 et mir. Il y a lleu de peraleir au maine les que quan inclures suivantes :

- P. 88, dernites legan, first Beabount on him de Brahours.
- 80, ligne 2, live : Jate on live de Cinta.
- 87, ligns 8, lere : similer on lieu de sartes,
- 90, lignes 6-3 | les mute ; et c'ast uinsi auns doute..... de la personne matérielle doivent être mis-entre parenthères.
- 00, ligne 0, less : rapporter au lieu de rapproclier.
- 90, ligna 0, Hee : Commonwealth an tion of Commonweath.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TRENTE-DEUXIÈME

ARTICLES DE FOND

	Physic
Leferre d'Etaples et lu traduction française de la Bible; par M. A. Loure.	56
Du rôle de la psychologie dans les études de mythologie compares, par	
M. L. Marillier.	116
Religion et superstition dans l'Amérique du Sud, par M. Edouard Montet.	142
Éranne et Luther, esquisse d'histoire et de psychologie raligiouses, par	
M. Jemy Riville	156
Le Dieu d'Apulée, par M. E. Guinet	244
L'Éptire de Jacques set-elle l'œuvre d'un chrétien? per M. L. Mussebirque,	249
Lucrose dans la théologie excellence du pré au suré siècle et spéciale-	
ment dans les écoles carolingiennes (tre partie), par M. J. Philippe .	284
0 0 2 12 12	
MÉLANGES ET DOCUMENTS	
MEDANGES EL PUEUMENIS	
Bulletin archéologique de la Religion Bomaine (annie 1894), par M. Aug.	
Ambellent.	
Histoire du couvent esthulique de Kyoto (suite et fiu), par M. Alfred	
Milloud	
Un congrès des religions à Paris en 1900, par M. Jem Réville	
Textes publics (medita relatifs & la Religion Mardisonne, publics et trudutts	
par.M. E. Blocket	
Correspondance : Réponess à qualques objections, par M. Paul Raymont .	173
Section of the sectio	
Company Word & Value of	
REVUE DES LIVRES	
Thiodore Bernach. Taxtes d'autours groce et romains relatifs au Judiciene	
The state of the s	69
[M. Jean Reville] L. K. Arsitat, Homaius et Juile (M. Jene Réville)	7.00
	707
6. Ferrete, Les leus paychologiques du symbolisme (M, G, SA.)	
Edward Tyson. A philological entry contenting the Pyrmies of the an-	87
nimits (M. L. Marillier).	95

AND THE RESERVE OF THE PARTY OF	PERM
B. T. A. Fretts. The aburnism and manasteries of Egypt attributed to	100
Ahn Sail) the Armenium (M. E. Amellousus)	166
Komignahis Manuno au Serim, Ausführliches Verseichniss der ogsphi-	15
nation Allowance Constitutes and the second	100
seiten Altertimer, Gipsabgusse und Papyros (M. E. Amelinane)	115
R. A. Wullis Budge, The Book of the Dead, The pupyros of Ant in the	
British Museum (M. E. Amilineus)	DS
H. W. Hopkins. The collegeon of India (M. Jenn Réville).	179
F. J. Gould, A summan history of religion, t. II M. John Reselle)	0000
A. Gustien Die Verbleituurte der abgrechindenen Seelen (M. L. Morellier)	180
The second of th	1115
F. W. Jopez, Old Geille rossumses (M. L. Marillier)	180
R. Depruk, Girnse Heligimun (M. Ed. Chicumas),	305
I. P. Minnyoff, Restorches our le Saudifframe (M. L. Fotot)	807
St. Merrican. Reargaill amottics. — Reargaille & Giovanni. — Doltrina del	- HPIOLE
XII Apostoli Le Apologie outprimitre seculi Buddhismo e Gristia-	
An abossess - Its Whooless our humana resent - Buttamanne e Chines-	
nation, - Britannidelle chiese trisliane all'unitamattolica (M. T. Andre)	300
6. Collecci, La Vita il: E. Anssiun da Baggio (M. Paul Substice)	311
H. de Charmeny. Le falkiere dans les steux mondes (M. L. Murillier)	dia
Done Canrol. Les eglisse de Jirmelton: La litarges et la discipline su	1000
eve mini- (M. JB. Chaho)	Serie.
	現存的
Edm. Stapfer, Junis-Christ arant non Ministère (M. Jeon Bereille) .	330

CHROSCOCKS, par M. Janu Broitle :

Enseignement de l'Histoire des Bengions : à Pare, p. 100 et 336 ; a Finabre, p. 200 ; à Chicago, c. 21 à

Kernlage : Jenseph Dergahaurg. p. 204.

Goschultten: Busut-Maury, Congress des religione à Chinago, p. 201; Concerns de la Societé de La Haye pour la défense de la religion shrétienne, p. 218; A. Lang, Mythes, sultes et religione (trad. Mariller), p. 339; Ed. Montet, Street et Argentine, p. 341.

Chrostonium sucies : Bernardakis, Mannacras inatha, p. 162; Améliconi, Manussrito copies bilangum du N. T., p. 200; Krankel, Jusephus and Lukas, p. 206; Texte and Universitäningen, p. 200; Schutzs, Ambacologis des abenraiblehen Kunst, p. 207; A. Senz, Apologis des Christoniums im den Genemen des IV und V Jahrb., p. 207; Burkim, The book of rules of Tyronius, p. 200; Debbaye, Schillen, p. 210; Pentaloque de Lyon compléte, p. 338; A. Carrière, Legende d'Aligne dans Maise de Khures, p. 342; Samuel Berger, Amben texte latin des Auges des Apôlicos, p. 343; Loisy, Histoire critique du texte et des revolues de la Bible, p. 344; Lejay, Saint-Cesaire d'Arles, p. 344; Guien, Auflangs der armenischen Kirche, p. 344; Bollandisten, Actus de S. Apollismus, p. 246.

Chrestiansons du magen apri Valore, Le titre e con três aireiron », po 196; Minuta, Epère telaites de Nord, p. 195; Mattery, Régles menastiques à Loxent, p. 283; Boundouin, Saint François (l'Assiss, p. 204; Joséan, Registers de Chiment IV, p. 344; Aurray, Registers de Grégoire IX, p. 344.

Histoire de la Beformation : Steindig, Zwingli, p. 210.

Christianiani maderne : Vienal, Vienalissianique et tuligimum de Monbeneril en symt mode, p. 344.

Mazdriene : Tiele, Antiquité de l'Aventa, p., 210.

Islamiana : Hartwig Derenheurg, Autobiographie d'Ousland, p. 199; Al-Pakhel, p. 199

Jerimano: Disulufoy, Les inuese du prophétime, p. 195; Theodore Beinant, Bataille de Magrido, p. 197; Opport, Cadytta-Rierapolis, p. 197; Pylo, Philo and Holy surpture, p. 207; Conylence, Philo about contemplative tife, p. 208; Creties, Ethiopit envises of the Hebren book of Johnsen, p. 208.

Asington surpre-Satisfontames: Scheil, Immription de Nabanide, p. 192; Oppert, Dien hampsier du Spipera, p. 197; Quento, Inscription metire d'Assurboupal, p. 314.

Autres religious souditiques : Clermont-Sammau, Tanit, Domaine et Pursephone, p. 192 et 193; Bécon de Villafonne, Fouilles à Caribage, p. 194; Clermont-Gammau, Manufole d'El-Amrount, p. 196, at Pelein-Ageston, p. 197, et brasilite adurant Boron, p. 197; Halovy, Nouvelles macriptione, le disu Billiarrin, p. 197-198; Hartwig Decemberry, Inscription minéeaux d'Europhe, p. 199; Jupiter Supplies en, p. 538.

Religious de la Grées et de Rome : Heibig, L'art mysenten, p. 102 ; Fou-sart, Mysteres d'Elemen, p. 192 et 201 ; Harris de Villafoure, Trisor d'argenteria rumaine, p. 193 ; Bréal, Trama de la religiou étrusque chez les Hamains, p. 193 ; Salamon Romana, Miserres architique, p. 195 ; Weil, Nuquel bymno de Delphen, p. 195, Hamadie, Le temple de Delphes, p. 196, et Code de la phratris des Halyades, p. 197 ; Hamadie, Trama de Suphose, p. 197 ; de La Ville Mirmont, Apollonus et Virgilia, p. 203 ; Navarre, Organisation de théâtre athènism, p. 203 ; Minas, Universitatione au Fleignan, p. 205 ; Baumgarten, Seneka und des Caratemburg and Fleignan, p. 205 ; Baumgarten, Seneka und des Caratemburg, p. 206 ; Aali, Per Logue bei Haradit, p. 206 ; filld, Génie d'Apolina en Guale, p. 338 ; Maupero, Objets Agritieus tranves a Fleisma, p. 238.

Religious de l'Asse soud-ule Hutle, leastrilles von Taughan Balching, pt. 206; Decesie, Chinas Religiousu, p. 206.

British rale, p. 200.

SEYUE DE L'HISTORIE DES BREIBMOSS

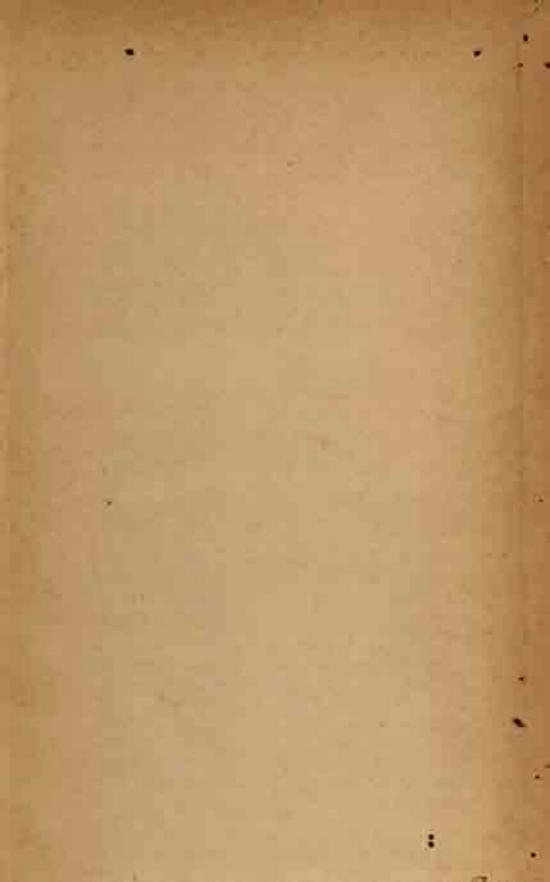
Religions de l'Indo-Chies : Ayumnier, Voyage dans le Laos, p. 196. Religion poutoise : S. Relmath, Galaine, p. 203.

Reffigion Annoise : Knarie Krobn, Les legues professess par Julius Krohn, p. 243.

Politice : Sevue etimographique de Mescou, p. 243. Concerte de l'Academie des Inscriptions, p. 230.

Le Gérant : Espour Lanoux.







"A book that is shut is but a block"

A book that is an ARCHAEOLOGICAL ARCHAEOLOGICA ARCHAEOLOGICA ARCHAEOLOGICA ARCHAEOLOGICA ARCHAEO

Please help us to keep the book clean and moving.

A. E. LAKE BERRY